14 DAYS
BOOK

Revue germanique

COULOMMIERS

Imprimerie Paul Brodard.

Revue germanique

ALLEMAGNE — ANGLETERRE
ÉTATS-UNIS — PAYS-BAS — SCANDINAVIE

TROISIÈME ANNÉE. — 1907.

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, boulevard Saint-Germain, Paris, 6e.

TROISIÈME ANNÉE N° 1 JANVIER-FÉVRIER 1907

Revue germanique

ALLEMAGNE — ANGLETERRE
ÉTATS-UNIS — PAYS-BAS — SCANDINAVIE

SOMMAIRE :

Ernest Seillière. — Lewis H. Morgan et la philosophie marxiste de l'histoire.

Maurice Castelain. — Shakespeare et Ben Jonson.

A. Vulliod. — Les sources de l'émotion dans l'œuvre de Theodor Storm.

NOTES ET DOCUMENTS

Une traduction de poète : Gœthe et Shelley (*A. Koszul*).
Les dernières publications relatives au romantisme (*I. Rouge*).
29e congrès pour l'étude de la langue et de la littérature néerlandaises (*P. Vanrycke*).
« Cottage » et « Hut » (*J. Derocquigny*).

BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, boulevard Saint-Germain, Paris, 6e

La *Revue germanique*, publiée sous les auspices des Universités de Lille, Lyon et Nancy, paraît cinq fois par an (janvier, mars, mai, juillet, novembre) en fascicules d'environ 8 feuilles in-8°, formant un volume d'environ 640 pages.

Chaque numéro contient :

1° Des articles originaux sur la littérature, l'histoire, la philologie, e mouvement social, les arts, dans les pays de langue germanique et anglo-saxonne ;

2° Des notes et documents inédits ou autres ;

3° Des revues critiques des principales publications récentes sous les rubriques suivantes :

Littérature, Histoire des idées, Philologie, Histoire, Beaux-Arts ;

4° Une Bibliographie sommaire et une Revue des Revues françaises et étrangères.

Le prix de l'abonnement est fixé à **14** fr. par an pour Paris, **16** fr. pour les départements et l'étranger. — Le Numéro, **4** fr

---

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL POUR L'ANNÉE 1907 :

M. Piquet, professeur à l'Université de Lille.

SECRÉTARIAT DE LA RÉDACTION :

A la librairie Félix Alcan, le jeudi, de 2 à 4 heures.

Prière d'adresser tous manuscrits et communications au Secrétariat de la Revue.

La *Revue germanique* rendra compte de tout ouvrage pouvant entrer dans son programme dont un exemplaire sera adressé à ses bureaux, à la librairie Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain, Paris. Les comptes rendus seront confiés à des spécialistes, et signés.

Ils paraîtront autant que possible dans le courant de l'année de la publication.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

MM. Albert (Henri), Alekan, Andler (Charles), Angellier (Auguste), Arren (Jules), Auerbach (B.), Bahon (Carle), Baldensperger (Fernand), Barbeau, Bardoux (Jacques), Baret, Mme Arvède Barine, MM. Basch (Victor), Beaujeu (L.), Behaghel (O.), Bémont (Ch.), Bénédite (L.), Benoit (François), Berger, Besson, von Bodenhausen (Baron E.), Bossert, Bouchot (Henri), Bourdon (Eugène), Bouvier (Bernard), Cazamian (Louis), Chevalley (Abel), Chevrillon (André), Chuquet, Clarac, Dalna (Jean), Delacroix (H.), Delbos (Victor), Delcourt (Joseph), Denis (E.), Dimnet (E.), Derocquigny (J.), Derudder, Dresch (J.), Ehrhard (A.), Elster (Ernest), Mlle A. Fanta, MM. Feuillerat (Albert), Flegenheimer (Edmond), Fleury (V.), Firmery, Foulet (Lucien), Garnier (Ch. M.), Gauthiot (Robert), Germain (André), Gillot, Godart (A.), Haguenin (E.), Henry (Victor), Hovelaque, Huchon, Jullian (Camille), Kontz (A.), Koszul (André), Jusserand (J.-J.), Lafenestre (Georges), Landormy (P.), Lauvrière (Emile), Laudenbach, Lavisse (Ernest), Legouis (Emile), Legras (Jules), Leroux (Alfred), Leroy (Max), Lescoffier, Lévy (Albert), Lévy (Ernest), Lévy-Brühl, Lichtenberger (Ernest), Lichtenberger (Henri), Loiseau, Looten, Maeterlinck (L.), Maigron, Marguillier (Auguste), Matter (P.), Mauclair (Camille), Métin (Albert), Milhaud (Edgar), Mis, Monod (Gabriel), Monod (François), Montandon (Marcel), Muret (Maurice), Nicolle (Marcel), Nietzsche (Mme Fœrster), Pagès (G.), Pariset, Parmentier (Jacques), Petit-Dutaillis, Pineau (Léon), Pinloche, Piquet (J.), Poirot (J.), Polaczek, Potez (Henri), Raphaël (G.), Réau, De Reul (Paul), Reuss (Rodolphe), Rivaud (Albert), Rod (Edouard), Rolland (Romain), Rouge (I.), Rooses (Max), Roustan (L.), Ruyssen (Th.), Sarolea (Charles), Schmidt (Ch.), Schweitzer (Albert), Seignobos (Charles), Spenlé (E.), Spielmann (H. M.), Stapfer (Paul), Thomas (W.), Tibal (André), Travers (Julien), Varenne (Gaston), Verrier (Paul) Waddington (Albert), Weill, Zyromski.

MM. les collaborateurs de la Revue sont priés de signaler les livres dont ils seraient disposés à rendre compte à la Rédaction qui se chargera des démarches auprès des éditeurs

LEWIS H. MORGAN
ET LA PHILOSOPHIE MARXISTE DE L'HISTOIRE

L'un des fondateurs du parti socialiste allemand, et son théoricien le plus respecté après Marx, Frédéric Engels, a publié en 1884 un écrit d'agitation qui eut un retentissement considérable, et fut bientôt traduit en toutes langues[1] : C'est *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*. Le livre porte un sous-titre ainsi conçu : *Pour faire suite aux travaux de Lewis H. Morgan*. Il n'est, en effet, pour la plus grande part, que la paraphrase d'un traité d'ethnologie édité à Londres, en 1877, sous le nom d'*Ancient Society*, et dû à un publiciste américain du nom de Lewis H. Morgan.

Engels nous apprend dans sa préface que son ami Karl Marx avait lu et grandement apprécié l'œuvre de Morgan vers la fin de sa vie; à ce point que la mort seule l'aurait empêché d'en écrire lui-même une apologie et un commentaire. L'auteur du *Manifeste communiste* estimait en effet que le savant américain avait retrouvé par son propre effort intellectuel la philosophie historique du marxisme : la conception matérialiste de l'histoire. Nous verrons dans quelle mesure cette opinion est exacte : mais, réelle ou imaginaire, une confirmation si détournée et si peu prévue de ses convictions sociologiques les plus chères fut fort agréable au penseur socialiste vieillissant.

Engels se crut donc en quelque sorte l'exécuteur testamentaire de son alter ego lorsqu'il se mit en devoir d'arranger Morgan à l'intention du parti socialiste. Peut-être, — comme il est permis de le soupçonner pour les II[e] et III[e] volumes du *Capital*, publiés par ses soins[2], — dépassa-t-il cette fois encore dans son excès de zèle

1. La traduction française par M. H. Ravé est de 1893 (Paris, Carré). C'est cette édition que nous citerons.
2. Voir sur ce sujet le 3[e] volume de notre *Philosophie de l'impéralisme* qui

les intentions de son commettant. Quoi qu'il en soit, Morgan n'a pas eu à se plaindre de cet interprète chaleureux : il doit à la seule *Origine de la Famille* d'avoir sa place marquée dans l'histoire de la pensée européenne car il serait bien oublié déjà sans le hasard qui mit son volume entre les mains de Marx, et sans le geste de cette main défaillante qui déposa le livre dans celle d'un ami éloquent.

Au sujet de l'origine de la famille, qui le préoccupa par-dessus toutes choses, le sociologue américain n'a pourtant fourni à la science que des hypothèses hasardeuses, dont les spécialistes les plus compétents n'ont jamais fait état. Engels lui-même ne s'est servi sur ce point de ses suggestions que pour montrer dans la famille monogame une institution relativement récente, et par suite, vraisemblablement passagère : l'union libre et l'éducation des enfants par la société seront à l'avis du penseur socialiste, la règle générale après le triomphe de la classe prolétarienne : mais c'est précisément cette face de son enseignement social qui a suscité en Allemagne le plus de résistances et de scrupules. — Quant aux origines de la propriété privée, Morgan s'en est occupé de façon incidente et tout à fait accessoire : il n'apporte guère sur ce problème que les solutions naïves déjà proposées jadis par le *Discours sur l'Inégalité* de Rousseau. — Au sujet des origines de l'État seulement, il a construit une théorie plus personnelle quoique assez rousseauiste elle aussi : c'est celle-là sans doute qui avait frappé Marx par quelque apparence de nouveauté dans l'argumentation dont elle s'étaye. C'est celle-là surtout qu'Engels s'est appropriée au profit du socialisme romantique dont il fut l'un des plus ardents ouvriers. Il est donc intéressant de la résumer et de l'apprécier en connaissance de cause.

I. — Morgan et les Iroquois.

Observons d'abord qu'on ne sait presque rien de ce publiciste auquel une fortune heureuse a donné un rôle dans la lutte des idées vers la fin du XIXe siècle. Il vécut à Rochester en simple particulier.

n'est encore publié qu'en allemand, *Der demokratische Imperialismus*, Berlin, Barsdorf, 1907.

Dès 1847, il publiait dans l'*American Review* des Lettres sur les Iroquois, et en 1851, un livre sur le même sujet : *The League of the Iroquois*. Son frère, colonel et fonctionnaire au département de la guerre obtint que le gouvernement des États-Unis s'intéressât aux recherches ethnologiques qu'il poursuivait avec amour. Des questionnaires furent alors envoyés, sur ces indications à quelques consuls américains afin qu'ils réunissent des renseignements précis sur les systèmes de parenté actuellement en usage chez les peuplades sauvages ou barbares. Telle fut la source de ses *Systems of consanguinity and affinity* qui parurent en 1871. Engels n'a pu obtenir aucun autre renseignement d'un ancien député de la circonscription de Rochester au parlement de Washington qu'il rencontra en 1888 et qui avait connu l'auteur d'*Ancient Society*[1].

Morgan vécut longtemps au sein des tribus iroquoises qui étaient encore cantonnées, lors de sa jeunesse, sur le sol de la grande république anglo-saxonne. Il fut même adopté solennellement par l'une d'entre elles, en récompense de ses dispositions fraternelles. Ainsi s'explique la préoccupation qui a dominé sa pensée théorique : il interprète, en les mesurant à la civilisation iroquoise, tous les grands faits de l'histoire humaine : il parle à peu de choses près comme un Iroquois qui aurait fait ses classes à l'européenne : il ressemble à *L'Ingénu* de Voltaire et sa vision des choses offre les mérites et les défauts que comporte un semblable point de vue.

La base de l'organisation sociale des Iroquois n'est pas la famille, mais un groupement d'ordre particulier, qu'on peut appeler le clan, si l'on se sert du terme celtique par lequel fut jadis désigné une institution analogue : ou encore la *gens*, si l'on préfère employer une dénomination latine. La *gens* iroquoise ressemble à une famille agrandie, dont les membres demeurent étroitement associés entre eux après le cours de plusieurs générations successives. Là, des individus que nous nommerions cousins éloignés persistent à se considérer comme frères et sœurs au même titre que s'ils étaient nés d'une mère ou d'un père communs. La gens indienne se forme d'ailleurs tantôt dans la ligne féminine, c'est le cas des Iroquois :

1. Ce dernier ouvrage est, nous l'avons dit, de 1877. En voici le titre exact : *Ancient society, or researches in the lines of human progress from savagery, through barbarism to civilization*, by Lewis H. Morgan, London, Macmillan, 1877.

tantôt dans la ligne masculine, c'était celui des Sioux au temps de Morgan.

La « gens » iroquoise, qui présente quelques institutions semi-communistes, est gouvernée par un sachem, dont la dignité reste élective en principe, mais est devenu depuis longtemps héréditaire dans la pratique : elle passe du frère au frère utérin, ou de l'oncle au neveu par une sœur, — ce qui est une conséquence du système féminin de la parenté chez les Iroquois. Un groupe de clans iroquois proches parents forme une phratrie, pour employer le nom d'une institution grecque que Morgan considère comme corrélative à celle qu'il veut désigner; un groupe de phratries forme une tribu; parfois enfin quelques tribus de même origine se groupent en confédération. Toutefois une telle confédération entre peuplades chasseresses et guerrières n'a jamais associé dans un contrat pacifique plus de vingt mille individus chez les Indiens. Au sein des hordes primordiales au début de toute société humaine, Morgan suppose — et non sans raison assurément, — une constitution voisine de celle des Iroquois, mais il se rend aussi parfaitement compte que, pour former et conserver les grandes nations du passé et les vastes états du présent, il a fallu de toute nécessité abandonner ce stade embryonnaire de l'organisation politique qui s'appelle la constitution du clan. De quelle façon a-t-il été franchi?

II. — L'impérialisme aztèque.

Avant de venir aux vues de Morgan sur ce sujet, nous rappellerons celles qui s'imposent chaque jour davantage à la sociologie contemporaine avec les progrès de l'érudition et de la critique historique. A l'origine de tout groupement humain de quelque importance, il y a non pas un sentiment de parenté par le sang qui ne saurait allier, de façon active et efficace, un grand nombre d'individus; non pas davantage des contrats fédératifs plus largement étendus, car ce sont là, entre barbares impulsifs et superstitieux, des liens trop fragiles, dont l'espace et le temps ont vite fait de ronger les fils trop ténus : mais, le plus souvent, un fait de *conquête*, qui, — en supposant la race conquérante douée de quelque sagacité utilitaire,

— sera suivi par l'établissement d'une constitution féodale. La féodalité, cette sorte de contrat social à deux degrés est seule capable d'augmenter rapidement, — en proportion géométrique même — le nombre des individus humains assemblés dans un même corps social.

Expliquons davantage cette dernière affirmation. — Nous avons vu que Morgan fixe à vingt mille individus le nombre maximum d'êtres humains que put grouper la constitution du clan chez les Indiens Peaux-Rouges. Il juge en outre que, nulle part ailleurs, les ressorts de cette constitution primitive ne sauraient être tendus davantage, afin de suffire à une besogne administrative qui est évidemment compliqué par son extension dans l'espace. Il faut à un groupe plus considérable une autre organisation sociale. En général, les admirateurs de dispositions politiques analogues à celle des Iroquois ne peuvent se dérober à cet aveu du bon sens : et Jean-Jacques Rousseau répondait avec impatience aux critiques de ses vues caraïbes sur la société humaine : « Qu'on n'objecte point les grands états à qui n'en veut que de petits »! Encore une fois, comment naissent les grands états?

Supposons qu'un groupe de quelques milliers d'hommes, liés entre eux par la solide discipline sociale du clan, pourvus individuellement de qualités militaires et morales éminentes, entreprenne la conquête de peuplades voisines, dont la vie sédentaire et agricole ait émoussé déjà les vertus martiales. Supposons que ces conquérants, une fois dominateurs incontestés d'un territoire vaste et bien peuplé, renoncent à piller et à détruire aveuglément autour d'eux pour exploiter rationnellement leur conquête. Supposons enfin que, doués du génie organisateur, ils délèguent quelques-uns des leurs afin d'occuper les points stratégiques importants de la région et de comprimer tout retour offensif des vaincus. Dès lors, conservant par des relations fréquentes et des réunions périodiques leur précieuse cohésion sociale et militaire, ils auront constitué un état qui peut enfermer désormais plusieurs millions de participants en comptant les seigneurs et les serfs.

Morgan n'a rien vu d'analogue dans les savanes où campaient ses amis Iroquois. Entourés de chasseurs et de guerriers semblables à eux-mêmes, ces sauvages n'ont jamais pu fonder une féodalité de

conquête. Aussi, leur fils adoptif, le visage pâle, a-t-il rayé intrépidement le fait de la féodalité de tout le passé de la race humaine. Il est en cela d'autant moins excusable que, ce fait universel, il l'avait rencontré chez d'autres Indiens à quelques centaines de lieues de son wigwam! Mais aveuglé par ses préjugés de clan il ne l'a nullement reconnu pour ce qu'il était, comme le démontre assez la longue étude qu'il consacre dans son livre aux institutions des Aztèques.

Quand Fernand Cortez et ses aventuriers castillans atteignirent le pueblo de Mexico, et nouèrent avec l'infortuné Montezuma des relations qui devaient finir pour le chef indien de façon si tragique, ils ne virent partout autour d'eux qu'institutions de la féodalité et de la monarchie. Illusion d'optique, dit Morgan, prisonnier lui-même de ses conceptions iroquoises! Tendance à supposer sans fondement chez autrui les manières européennes de penser, d'agir et de gouverner! — Or une telle illusion pourrait bien expliquer quelques méprises de détail, mais non point une impression d'ensemble aussi nette que celle qu'il entreprend de réfuter. Et il s'agit de savoir qui se trompe, des chroniqueurs espagnols de l'entreprise de Cortez, ou du commentateur qui, trois siècles plus tard, traduit en iroquois leurs observations ethniques sur les Aztèques.

Morgan explique les erreurs qu'il reproche aux historiens espagnols par leur ignorance de la constitution primitive de Peaux-Rouges : et il déclare « invraisemblables » sans autre examen toutes les coutumes aztèques qui ne sont pas en même temps iroquoises. S'il est pourtant un fait de toute évidence, c'est que les dominateurs autochtones du Mexique avaient dépassé la civilisation rudimentaire des tribus purement chasseresses de leur race. Ils possédaient des marchés annuels, des administrateurs de profession, un calendrier régulier, des temples et des prêtres. Refusons donc à Morgan une entière identification entre deux stades si différents de l'évolution politique, et examinons la constitution aztèque, non plus dans le terne rayon de la mentalité iroquoise, mais à la lumière même des faits que nous rapporte son *Ancient Society*.

Si les Espagnols eussent abordé quelque cent ans plus tôt aux rivages du Nouveau Monde, ils auraient trouvé le territoire du Mexique actuel entièrement peuplé d'Indiens sédentaires et culti-

vateurs, qui savaient utiliser habilement le régime des eaux pour arracher d'abondantes moissons au sol généreux du Tropique. Ces Indiens « de pueblos », amollis par la vie agricole, furent vaincus et soumis peu de temps avant l'arrivée de Cortez par trois tribus guerrières du Nord, qui agirent de concert pour mener à bien cette vaste entreprise. De ces trois tribus, celle des Aztèques resta dominante, sans doute en raison de son rôle prépondérant dans la conception et dans l'exécution de la conquête commune. L'armement des Aztèques était de choix : ils possédaient des bannières distinctives qui rappellent le blason de la chevalerie germanique. Le roi, ou chef suprême du pays était choisi parmi les leurs. Et tout cela n'est plus guère iroquois en vérité !

Mais les Aztèques avaient de plus une institution qu'il importe de mettre en plein relief, parce qu'elle contient en germe toute l'organisation féodale qu'on avait vue se développer dix siècles plus tôt sur le sol européen. Les dîmes que prélevaient les Aztèques, dit Morgan [1], semblent avoir été « réparties suivant un plan sagace », et *parfois*, poursuit-il, *le collecteur aztèque du tribut s'établissait* à *demeure parmi les tributaires* [2]. Or c'est là le secret de ces relations sociales de notre moyen âge, qui ont porté le nom germanique de féodalité. Ce collecteur aura nécessairement une sorte de burg près du village dont il exerce la surveillance au nom du peuple dominateur. Puis, par l'effet de l'accoutumance, il deviendra protecteur autant qu'exacteur. Son intérêt même et son expérience des ressources du lieu l'engageront à ne point tarir par une pression sans mesure la source des revenus de la race qu'il représente. A l'occasion, il défendra ses administrés contre ses pairs. Puis encore, — le cours des siècles ayant fait œuvre de fusion, d'égalisation ethnique, intellectuelle et morale, — à une féodalité de conquête succédera une nationalité désormais homogène et mûre pour l'égalité civique. Le clan aura fait place à l'État : la *societas* à la *civitas* pour employer la terminologie de Morgan.

1. P. 162. Nous citons d'après la traduction allemande de son livre : *Die Urgesellschaft*, Stuttgart, 1891.
2. *Ibid.*, p. 163.

III. — L'IMPÉRIALISME INCAS.

La conquête aztèque, encore assez récente lors de l'arrivée de Cortès, n'avait fait que le premier pas vers l'organisation féodale : et les Espagnols ont étouffé dans son ger me la civilisation indigène qui prenait en ces lieux son essor. Mais sur le sol américain même, en descendant plus avant vers le sud, on trouverait la preuve que les Indiens étaient capables de mener assez loin une évolution de ce genre. En effet, Pizarre rencontra dans la région du Pérou une civilisation autochtone plus parfaite que celle du Mexique, le royaume des Incas, que l'auteur d'*Ancient Society* a entièrement négligé d'examiner au cours de son enquête sur la substitution de la *civitas* à la *societas*, de l'État au clan dans les sociétés civilisées. Un très fin et très savant ethnologue de l'école marxiste, M. Heinrich Cunow est venu suppléer sur ce point à l'omission de Morgan dans son excellent travail : *La constitution sociale du royaume des Incas*[1]. S'il reste poli à l'égard de son devancier, — en considération du patronage que lui ont accordé les patriarches de son parti, — M. Cunow le dépasse infiniment par la valeur intellectuelle et la culture historique d'ensemble. Aussi n'a-t-il pas manqué de constater et de signaler la naissance des institutions féodales sous le soleil de l'Équateur.

Clan montagnard énergique, les Incas, descendus des Andes sous la conduite du mythique Manco-Capac, soumirent un pays habité par des tribus sédentaires, d'organisation gentile, adroites à canaliser les eaux et à cultiver le sol, mais devenues par leurs dissensions intestines incapables de toute cohésion défensive. — Parmi les Incas, la « gens » Capac fournissait les souverains, de même que la famille des Merowig avait ce privilège chez les Francs, celle des Amales chez les Goths. Leurs méthodes administratives furent très habilement conçues. Entre des tributaires, infiniment supérieurs en nombre à leurs vainqueurs, ils surent empêcher toute tentative d'union en vue d'une révolte générale. Si l'on en croit les chroniqueurs, ils transplantaient même de temps à autre toute la popu-

1. Stuttgart, 1896.

lation d'un district agricole, afin de couper dans leurs racines les ententes ou coalisations qui auraient pu germer dans le voisinage.

L'organe principal de cette administration habile et sans scrupule était le « tucricuc », résident inca près d'un groupe de tribus conquises. Ses fonctions consistaient à maintenir l'ordre parmi les Ilotes équatoriaux de son district et à prélever les impôts en nature qu'on centralisait dans la capitale, — Cuzco, — métropole de la domination des Incas. Les Tucricucs ne se rendaient qu'une fois l'an à Cuzco, à l'occasion de certaines fêtes religieuses, mais un système de courriers réguliers assurait leurs relations constantes avec le groupe dominateur : et cette dernière organisation était si bien entendue, qu'elle frappa d'admiration les Espagnols, en un siècle où l'Europe ignorait encore l'institution de la poste. — Telle est bien la base nécessaire, normale d'une organisation de conquête. Tant que les peuplades soumises ne sont pas réconciliées avec leur sort, rapprochées par l'intelligence et par les mœurs, par la religion et par l'instruction de la culture de leurs vainqueurs, la centralisation, la ferme cohésion reste une obligation pour ces derniers.

IV. — Athènes et Rome.

Si Morgan n'a point discerné sur le continent américain, — ce terrain d'élection de ses études sociologiques — l'importance politique de la conquête ainsi que son rôle dans la naissance de l'État, il a moins encore aperçu ce rôle dans les deux grandes civilisations classiques — l'athénienne et la romaine — dont son livre étudie de près la genèse. Sa préoccupation dominante, durant son excursion érudite sur les bords de la Méditerranée, c'est en effet de découvrir, à l'aurore de l'histoire, des institutions gentiles analogues à celles des Iroquois. Certes il a rendu, chemin faisant, quelques services à la science et opéré des rapprochements suggestifs : mais il a de beaucoup dépassé les limites de la vraisemblance, parce qu'il introduit bon gré mal gré toute la constitution iroquoise dans l'ancienne société européenne. Il a méconnu en particulier la plupart des institutions de conquête qui se superposèrent aux coutumes de la *gens* au cours de l'histoire ancienne.

Pour Athènes, qu'il examine tout d'abord, cette méconnaissance s'explique jusqu'à un certain point. Le fait de la conquête est fort patent dans la Sparte dorienne, avec ses rois Héraclides, sa constitution militaires et ses Ilotes traités tantôt comme un bétail et tantôt comme un gibier, mais l'histoire ne livre ce fait que voilé et déjà profondément modifié dans l'Attique ionienne. Ici encore la conquête fut à l'origine cependant car l'esclavage en est le symptôme ou plutôt la cicatrice bien reconnaissable. Ne voir avec Morgan dans cette institution qu'une conséquence de quelque loi draconienne contre les débiteurs [1], c'est fermer volontairement les yeux devant la réalité psychologique. Si le débiteur est jamais devenu esclave en effet, ce fut par une assimilation cruelle avec une catégorie sociale dès longtemps acceptée par les mœurs : il y a là un phénomène secondaire et sans portée sociologique véritable. Mais l'auteur d'*Ancient Society* estime au contraire que l'esclavage, fut dès l'origine une sorte de succédané de la prison pour dette. Plus tard seulement, on aurait fait accepter cette institution au sentiment démocratique, devenu plus exigeant chez les Athéniens, *par le prétexte égoïste et hypocrite que l'esclave était un étranger par le sang*, *un prisonnier de guerre*!

Aux yeux de notre naïf commentateur qui — à l'exemple des hommes du XVIII[e] siècle — se montre incapable de comprendre le caractère mythique et impersonnel des héros éponymes — Thésée a créé les classes sociales dans Athènes par une réforme du code, portant ainsi une première atteinte à la constitution iroquoise des Hellènes primitifs! Thésée, législateur muni de pleins pouvoirs à la façon d'une assemblée législative, institua par décret trois castes distinctes, les artisans, les cultivateurs et les *eupatrides*! Pourtant ce dernier nom seul, — parce qu'il indique la « bonne naissance » de l'aristocratie athénienne — révèle encore toute récente la présence de deux races : l'une conquérante superposée à l'autre conquise. Morgan n'y prête aucune attention.

Passons à Rome en sa compagnie. Là, il est bien difficile de ne point apercevoir le fait de la conquête et l'impérialisme foncier de la race. Mais il est encore permis de l'atténuer, de le reporter au

1. P. 223.

second plan : et l'auteur d'*Ancient Society* ne s'en fait pas faute. Tout d'abord, dans les limites étroites du Latium, y eut-il conquête initiale par les compagnons de Romulus? Rien ne permet de le soupçonner si l'on s'en rapporte à son examen historique. Il s'amuse simplement à identifier les sénateurs avec ses sachems vénérés : et cette comparaison fait aussitôt surgir un grave problème devant son esprit. Pourquoi y eut-il des patriciens romains en dehors des familles sénatoriales, puisque les Iroquois n'ont d'aristocratie que celle des sachems? Pourquoi les membres des *gentes* anciennes et primitives étaient-ils tous patriciens à Rome, par opposition aux citoyens non *gentiles*, qui formèrent la plèbe? La conquête explique ces faits sans nulle difficulté, mais Morgan n'y songe même pas. Loin de faire naître les plébéiens romains de vaincus qui demeurent libres, sans être admis pour cela aux avantages de l'égalité plénière avec les fondateurs de la cité, il justifie tant bien que mal l'inégalité civique qu'il constate par l'hypothèse d'immigrations individuelles, ou encore par ce fait que certaines *gentes* romaines n'auraient pas été cataloguées avec les trois cents groupes de ce genre auxquels on reconnut, à l'origine, une existence officielle. Simple erreur en écritures publiques, on le voit.

Même après avoir tranquillisé sa conscience par cette explication ingénieuse, il ne peut contenir sa surprise s'il rencontre dans les annales latines trois cents membres de la gens Fabia, tous pourvus du privilège patricien. Voilà songe-t-il qui serait pourtant impossible chez les Iroquois, où l'on ne connaît qu'un patricien dans chaque clan, à savoir le sachem. — Si Niebuhr et Savigny rapportent que les Marcellus, de la gens Clodia, perdirent le patriciat par suite d'une « mésalliance » — nouvel indice en faveur d'une aristocratie de conquête et de caste, pour qui sait regarder — Morgan traite simplement cette assertion de « baroque » et de « fantastique », parce que, grâce à Dieu, les Iroquois sont tous égaux et libres de se marier à leur gré en dehors de leur clan : il n'imagine donc même pas qu'il pût en être autrement chez les Romains.

Quant à la conquête du monde méditerranéen, quant à cet impérialisme latin dont M. Ferrero vient de peindre en traits vivants l'évolution, voici en quels termes notre philosophe de l'histoire en trace la psychologie : « Après que les Romains eurent laissé derrière

eux le gentilisme et la barbarie, après qu'ils eurent fait le premier pas sur le chemin de la civilisation, la production et la protection de la propriété devint le but suprême de l'État, *et en plus la conquête et la domination de races et de nations lointaines* ». — Il n'y a pas davantage et la question est ainsi épuisée : l'on ne saurait vraiment écarter avec plus de désinvolture le ressort principal de la politique d'un grand peuple.

V. — Les origines de la féodalité germanique.

Poursuivant sa tentative d'explication historique des origines de l'État ou *civitas*, Morgan va-t-il du moins apercevoir quelques traits d'impérialisme à l'aurore des « États » européens modernes, tous fondés par la conquête des barbares germains, c'est-à-dire par les propres ancêtres de cet Anglo-Saxon? Non, car il ne traite que très brièvement du clan germanique et nullement de son évolution. Engels, soucieux de le compléter sur ce point devra tout tirer de son propre fonds. Avouons-le toutefois à ce propos, pour des yeux plus clairvoyants que ceux de Morgan, le fait de la conquête barbare au début de l'ère chrétienne et l'organisation impérialiste de cette conquête ont été atténués, obscurcis, voilés, par la rapide adhésion des vainqueurs germains à la forme romaine des institutions de leurs vaincus. En effet, les guerriers du Nord ne soumettaient point, aux rives méditerranéennes, des peuplades émiettées par l'étroite organisation du clan. Ils rencontraient là des sujets façonnés depuis des siècles à une vie sociale aux larges horizons, par une première organisation de conquête, la plus achevée qui fût jamais; celle de l'*imperium romanum*. La dégénérescence physique, l'émiettement par excès d'individualisme cultural, livraient seuls entre les mains de quelques barbares des peuples fort supérieurs à ceux, par la civilisation matérielle.

Aussi, ce difficile problème qu'est l'origine de la féodalité germanique et des États européens a-t-il pu recevoir les solutions les plus divergentes suivant l'humeur et l'intérêt présent de ceux qui l'ont abordé dans les temps modernes. Nous avons ailleurs [1] esquissé l'évo-

1. Voir l'introduction du 1er volume de notre *Philosophie de l'impérialisme : le comte de Gobineau et l'aryanisme historique*, Paris, Plon, 1903.

lution des deux philosophies de l'histoire de France dont la lutte se poursuit depuis le début du XVIIIe siècle : l'école germaniste et l'école celto-romaine. La première, dont le chef est Boulainvilliers, demande à la conquête franque et à la féodalité qui en serait directement issue tout le secret de notre développement politique : la seconde le cherche dans la seule tradition celtique et gallo-romaine. Augustin Thierry, qui offre dans les *Considérations* placées en tête des *Récits des temps mérovingiens*, un magistral exposé de cette longue controverse, a tenu la balance à peu près égale entre les deux partis jugeant désormais épuisée leur querelle. Mais le tournoi s'est continué après la trêve précaire qu'avait négociée ce haut esprit : Renan avant 1870 [1], le comte de Gobineau, toute sa vie durant furent des germanistes dans l'histoire de France : Fustel de Coulanges au contraire est un romaniste décidé, et par suite un involontaire atténuateur du fait de la conquête. Examinons ces arguments principaux.

Cet érudit éminent, ce fin analyste du droit se préoccupe de réfuter les partisans de la conquête parce que, à son avis, ils poussent à la *haine des classes*. Mais il ne voit point qu'en effaçant l'impérialisme de race des débuts de la monarchie franque, il peindra la féodalité qui en est issue comme une *usurpation individuelle* du fort sur le faible et du riche sur le pauvre, dans le sein d'une même famille sociale. Or c'est là précisément la thèse de Rousseau dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* — thèse à laquelle l'école socialiste rattache ses effets émotifs les plus assurés, thèse qu'Engels s'empresse d'emprunter à Morgan, ce disciple attardé de Jean-Jacques, et dont il tire tout autre chose que des exhortations à l'apaisement civique!

Quoi qu'il en soit, guidée par une si bénévole intention, Fustel se représente [2] l'invasion germanique tantôt comme une colonisation des frontières romaines par quelques *serfs* barbares, tantôt comme une extension du service mercenaire qui était demandé par les empereurs à leur garde germanique. Quant aux envahisseurs à visage découvert qu'il rencontre malgré tout dans les chroniques, ils lui apparaissent comme « les débris d'une race épuisée » comme

1. Voir notre étude sur L'Impérialisme germaniste dans l'œuvre de Renan (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre et 15 novembre 1906).
2. Voir son *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*.

des êtres « lâches, perfides, dépourvus de toutes les qualités morales ». En un mot, avec tous les romanistes ses prédécesseurs, il continue de voir l'invasion barbare par les yeux de Sidoine Apollinaire et de ses amis, — ces fleurs tardives et fragiles, de la culture gallo-romaine. — Quant à la féodalité proprement dite, qui fixa ses formes essentielles sous les rois carolingiens, elle est, à l'en croire, d'origine toute romaine. Le savant historien assure que le « bénéfice » et le « précaire » sont plus latins que germaniques. Il va jusqu'à écrire que la féodalité aurait pu se développer dans l'*imperium*, quand même les Germains n'en eussent point franchi les limites.

Les nombreux contrats de servage que nous a transmis le haut moyen âge le confirment dans ses illusions de juriste. — Ils furent, à son avis, non pas imposés par l'épée de la race dominante, mais inspirés par le *besoin d'obéissance* de l'homme, qui choisit individuellement celui à qui il veut obéir! — Nous ne prétendons point discuter ici, sans compétence suffisante, avec un érudit de cette envergure : mais ne peut-on soupçonner, dans ces pages spécieuses, quelque confusion entre la forme romaine que prenaient nécessairement des contrats juridiques rédigés en latin par des légistes provinciaux, et le fond de ses contrats, issus d'un tout autre ressort des actes humains que le *besoin d'obéissance*. Les signataires renonçaient simplement à une indépendance dès lors exceptionnelle et précaire pour se mettre en accord avec le régime impérialiste universellement établi. La peur, oui, et la violence plus ou moins dissimulée, voilà qui pousse efficacement l'homme à aliéner sa liberté : et Fustel veut bien reconnaître que les incursions normandes activèrent la rédaction des contrats volontaires de servage!

Guizot, — qui, sur le terrain de la politique contemporaine, a réfuté avec violence les continuateurs intéressés de Boulainvilliers, au temps de la Restauration[1], — se montre, dans sa chaire de professeur, bien moins prévenu que Fustel de Coulanges contre la conception impérialiste de nos origines. Il reconnaît que la cohésion des vainqueurs germains fut détruite par le développement de la propriété foncière individuelle sur *le sol conquis* : mais au bout

1. Voir son pamphlet de 1820 : *Du gouvernement de la France*.

de quelques siècles seulement. Longtemps subsistèrent les assemblées périodiques des hommes libres, issues des antiques assemblées plénières de la tribu conquérante : et longtemps aussi les bandes des envahisseurs restèrent groupées autour de leur chef de guerre par la nécessité d'assurer leur sûreté commune. La politique des Francs conquérants, a dit Boulainvilliers, consista à tenir *leur jeunesse assemblée en corps d'armée* et à bien gouverner. Ce fut celle des Aztèques, des Incas, des compagnons de Romulus et des concitoyens de Lycurgue.

Jusque dans le camp marxiste, on trouverait une intelligence des institutions féodales à laquelle Morgan ne s'est jamais élevé. L'érudit M. Lafargue que son antipathie pour la bourgeoisie contemporaine rend assez indulgent à la féodalité disparue a écrit lors de sa discussion théorique avec M. Yves Guyot : « Les barons « féodaux ne remplissaient au début que le rôle de collecteurs « d'impôts [1], de présidents des réunions populaires où se rendait la « justice, de surveillants militaires et de mainteneurs de l'ordre... « Souvent les chefs de village le devinrent.... Mais dans les points « stratégiques, les vainqueurs substituèrent au lieu et place des « chefs de village un de leurs guerriers.... C'était un « bénéfice » « que le bénéficiaire tendait à transformer en propriété héréditaire. » Voilà qui est excellemment dit.

VI. — La sociologie de Morgan.

Morgan n'a jamais rien discerné de semblable à l'aurore de l'histoire politique. Comment donc, à son avis, l'État est-il né de la *Gens*, s'il n'est pas sorti d'une extension territoriale et d'une modification administrative devenue nécessaire en vue de la gestion prévoyante d'un pays conquis? — Il nous propose d'y reconnaître une création spontanée du génie athénien. Sur le sol hellénique, un élément « faux, aristocratique », à savoir l'hérédité des fonctions, avait déjà fait naître la royauté du *Basileus*, et la Grèce était à jamais perdue si la cité de Minerve n'eût sauvé l'idée *Gentile* en la transformant, en l'adaptant aux circonstances sociales nouvelles.

1. Celui des *Tucricus incas* et des résidents aztèques (*La propriété*, 1895, p. 467).

A Athènes, les droits que reconnaît à l'individu la constitution du clan furent sauvegardés et devinrent les droits du citoyen : mais ils durent être fondés désormais sur l'élection d'un domicile. *La classification des hommes libres se fit par leur habitation et non plus par leur parenté*, ce principe de l'organisation gentile. Telle est la réforme capitale qui a substitué la *Civitas* à la *Societas*, comme organe de l'administration publique, et posé les assises de l'État moderne. — Les Iroquois ont une constitution fondée sur les liens du sang : les habitants de l'Attique en imaginèrent une qui était analogue, mais appuyée sur le seul fait de la résidence. Ce fut Cleisthénès qui eut la gloire de cette invention géniale. Par lui les classes, que l'imprudent Thésée avait jadis imaginées de toutes pièces, rentrèrent sans plus de façon dans le néant. Athènes devint le modèle des États libres et marcha vers les grandes destinées politiques qu'on lui connaît.

A Rome, Servius Tullius tenta de rendre le même service à ses concitoyens. Par malheur, la coutume odieuse de l'hérédité des charges était trop invétérée déjà dans les mœurs latines; elle ne put être déracinée comme elle l'avait été sur le sol attique. — Pourquoi cependant Morgan, qui nous a dit la dignité du sachem dès longtemps devenue héréditaire dans la pratique chez les Iroquois et les Sioux, se montre-t-il si sévère sur le vieux continent à l'hérédité, cette antique institution de l'humanité? C'est qu'en cette matière, l'Américain démocrate, le fervent admirateur de Franklin et de Washington l'emporte dans son cœur sur le fils adoptif de la tribu peau-rouge. Il nous assure que l'hérédité a perdu Rome comme sa suppression avait sauvé Athènes. Les sénateurs, dont la dignité passait de père en fils, ont changé les institutions gentiles et la destinée du peuple romain. Leur politique, *chef-d'œuvre de sagesse en vue des succès militaires*, était mortelle à la liberté du peuple. Dans les assemblées générales où il ratifia maintes fois ces lois perverses, le peuple romain fut *trompé*[1] par ses chefs naturels. — « Peuple, on te trompe », c'est le refrain de la Terreur : c'est le corollaire de la sociologie de Rousseau. L'histoire humaine n'apparaît plus comme une lente évolution vers la raison sereine, mais

1. Page 287.

comme une collaboration odieuse de l'inintelligence avec la perfidie.

Il est plus que probable en effet que Morgan a lu Jean-Jacques et aussi Fourier, car Engels en personne lui compare à plusieurs reprises[1] ce dernier penseur dont l'influence était grande en Amérique à l'heure de ses premiers travaux. Il se révèle en tout cas leur disciple et leur contemporain par sa conception de l'histoire. Il y porte de plus les sentiments d'un bon citoyen de l'Union, convaincu que la constitution américaine, la plus achevée qui fût jamais, doit servir de critérium pour apprécier toutes celles du présent et du passé. — Les coutumes de ses chers Iroquois lui ont plu d'abord parce qu'elles s'en rapprochaient par quelques côtés. Il rappelle avec attendrissement et gratitude[2] que dès 1755, les sachems recommandaient à leurs voisins anglais, opprimés par la mère patrie, de former une confédération de communes conçue sur le modèle de la leur. S'il prête une portée sans limites à la réforme politique de Cleisthénès, c'est que cet homme d'État a d'avance gratifié ses compatriotes des *Communes américaines modernes*[3]. Un Grote, dit-il, peut bien se plaire à montrer la monarchie à l'aurore des institutions humaines; la vérité *telle qu'elle apparaît à un libre Américain*, c'est d'y placer le fait démocratique. Le Président Grant ne vient-il pas de proclamer avec l'autorité qui lui est propre[4], que seule, la constitution des États-Unis peut assurer le bonheur d'un peuple? Elle se généralisera donc, et la démocratie « qui est maintenant opprimée dans beaucoup d'états » aura vraisemblablement ce destin de devenir une fois encore universelle.

Au surplus son prophète yankee reste libéral et tolérant jusque dans son enthousiasme : « Un Américain, élevé dans les principes « de la démocratie, profondément imbu des grandes convictions « qui assurent aux hommes la liberté, l'égalité, la fraternité, a le « droit d'exprimer sans crainte sa préférence pour l'indépendance « et pour le selfgovernment. Pourtant il reconnait à toute créature « humaine la faculté d'adopter et de ratifier telle forme d'état qui « convient à ses dispositions morales, quand ce serait même le

1. Dans sa préface (trad. fr., p. xxxi) et p. 289 (note).
2. Page 112.
3. Page 216.
4. Page 210.

« césarisme et l'absolutisme. » — Voilà une largeur d'idées que se gardent de lui emprunter ses disciples marxistes.

VII. — Morgan et le matérialisme historique.

Où sont donc, en tout cela, les traits de matérialisme historique qui séduisirent Marx à la lecture de l'ouvrage? — Il ne faut pas chercher dans l'*Ancient Society* une motivation économique très approfondie des événements de l'histoire : encore une fois, il n'y a ni plus ni moins sur ce sujet chez Morgan que chez Jean-Jacques Rousseau : l'inégalité lui semble née de la propriété, qui est une usurpation dans le sein même de la *Gens* : il ne va pas au delà de cette vue sommaire. Engels a écrit dans sa préface : « Les déductions économiques qui, chez Morgan, suffisaient à son dessein « mais étaient absolument insuffisantes pour le mien, ont toutes été « remaniées à nouveau par moi. » Quand il se dispose à retracer, d'après l'écrivain américain, la genèse de l'état athénien, il ajoute[1] : « Les modifications de forme sont exposées par Morgan dans leurs « points essentiels : quant aux conditions économiques qui les ont « produites il me faudra *en grande partie les ajouter moi-même.* » Enfin, lorsque le commentateur se prépare à décrire la naissance de l'État germanique en « recherchant les conditions économiques « générales qui minèrent l'organisation *gentile* de la société « barbare[2] », il reconnaît sans détour qu' « ici le *Capital* de Marx lui « sera aussi nécessaire que le livre de Morgan ».

Morgan n'a rien fait qui lui soit propre pour mettre en relief le facteur économique dans l'évolution des sociétés humaines. Mais, nous l'avons établi ailleurs[3], la conception matérialiste de l'histoire, telle que la comprend l'école marxiste, n'a pas tant pour objet de montrer un utilitarisme ou économisme plus ou moins raisonné à la source de toute action ou institution humaine — car nul esprit réfléchi ne contestera ce fait — que d'expliquer l'histoire de la civilisation par la seule influence de la *lutte des classes*. Démonstration

1. Page 159.
2. Page 251.
3. *Der demokratische Imperialismus*, Berlin, Barsdorf, 1907 (p. 425 et suiv.).

intéressée, car si elle est une fois adoptée, non seulement le mouvement prolétarien actuel semblera résumer et continuer par un privilège exclusif tout le passé progressif de l'humanité; mais encore — la notion de lutte vitale étant par là indissolublement alliée à l'idée de classe — la suppression des *classes* paraîtra devoir réaliser le millénarisme démocratique, l'harmonie et la félicité sans nuage ici-bas!

Ce n'est pas ici le lieu de discuter les illusions mystiques qui servent aujourd'hui de point d'appui à l'impérialisme prolétarien dans sa tentative de conquête des biens matériels accumulés par la civilisation individualiste. Il suffit à notre objet de faire remarquer que, en rayant de l'histoire la notion de l'impérialisme de race, et en négligeant celle de l'impérialisme individuel — qui est assez comprimé dans les organisations gentiles par la discipline de fer de la coutume pour se dissimuler facilement aux regards superficiels, — Morgan offrait à la pensée marxiste une vue du passé entièrement conforme à ses désirs instinctifs et à ses préjugés inconscients. Voilà sans doute ce dont Marx fut charmé chez un disciple de Rousseau et de Fourier qui savait relever des vues générales fort vieillies par le condiment d'une érudition de détail assez piquante. En effet, nous l'avons dit déjà, ses théories sur la parenté primitive sont sinon justes, du moins spécieuses, et en tout cas, d'une respectable complication savante.

Engels, suivant sa coutume, a encore dépassé son ami par sa complaisance pour une doctrine qu'il jugeait favorable à l'œuvre commune de leur vie. Dans son livre des *Origines*, il oublie beaucoup trop que Morgan considère la *civitas* comme un grand progrès sur la *societas*, en d'autres termes la propriété individuelle et l'État comme des conceptions sociales très supérieures au communisme et à la constitution du clan dès qu'il s'agit d'assurer le progrès de l'espèce. « L'idée de la propriété, dit-il [1], a mis l'humanité en mesure de triompher des obstacles qui l'arrêtaient sur la voie de la civilisation. » Morgan n'a jamais songé à supprimer la propriété ni l'État, mais seulement à les assainir en les développant.

Engels au contraire n'accorde à la propriété individuelle et à l'État qu'une utilité transitoire et désormais périmée. Il entend *supprimer*

1. Page 5.

'une et l'autre : aussi l'apologie du bon sauvage et de la constitution de la *gens* prend-elle dans sa bouche une tout autre extension et une tout autre signification que dans celle de Morgan : il nous rapproche encore davantage de l'état d'âme d'un Rousseau et d'un Fourier. Sans doute, il n'entend pas restaurer sans retouche la constitution iroquoise; c'est en hégelien qu'il veut y revenir : il fait entrevoir dans l'avenir une vague synthèse entre gentilité et cité, où toutes les perfections du passé et du présent seront associées par le génie prolétarien. Mais du moins l'organisme social qu'il rêve serat-il, à l'en croire, bien plus analogue à la constitution du clan qu'à l'État moderne, cette vieillerie qui a sa place au musée des antiquités, à côté du rouet de nos grand'mères et de la hache de bronze des guerriers préhistoriques[1]. On le voit, c'est là le socialisme romantique dans toute sa naïveté première!

L'intelligence socialiste allemande a marqué parfois quelque embarras en rencontrant ces vues démodées sous la plume d'un de ses patriarches. Mais, si elles amènent sur les lèvres des chefs un sourire involontaire, de telles affirmations frappent les esprits peu cultivés de la masse, aussi bien qu'au temps de Jean-Jacques et de Fourier. Leur développement est polémique et provocant à souhait, car l'auteur des *Origines* est un admirable vulgarisateur, et un écrivain d'une merveilleuse clarté; leur exagération théorique est donc excusée par les plus scrupuleux de leurs lecteurs en considération de leurs très pratiques résultats électoraux. C'est pourquoi la philosophie historique de Morgan, revue et mise au point par Frédéric Engels, a sa place marquée dans l'histoire du mouvement intellectuel durant les dernières années du XIXe siècle.

ERNEST SEILLIÈRE.

1. Trad. franç., p. 281.

SHAKESPEARE ET BEN JONSON

Les relations personnelles de Shakespeare et de Ben Jonson ont-elles été constamment amicales ou traversées de querelles? Cette question fort controversée et toujours pendante est d'invention relativement récente. Pendant plus d'un siècle on ne s'est pas avisé que la conduite de Jonson à l'égard de son grand rival ait été particulièrement répréhensible : on savait qu'il y avait eu entre eux de petites piques, mais on n'avait pas trouvé trace d'une brouille sérieuse. Il était avéré d'autre part que Jonson avait écrit un panégyrique enthousiaste de l'auteur d'*Hamlet*, la fameuse *Elégie* qui se trouve en tête du Folio de 1623, et ce lumineux témoignage d'admiration suffisait à noyer dans l'ombre ces obscures petites jalousies[1]. C'est Malone, sauf erreur, qui découvrit le premier que la conduite de Jonson était un tissu de malice et d'hypocrisie. Il releva dans ses œuvres quantité de phrases où Shakespeare était, d'après lui, tourné en ridicule; et comme il les citait en les isolant du contexte, il avait pu donner à sa thèse une apparence fort spécieuse[2]. Beaucoup, plutôt que de vérifier, préfèrent l'en croire sur parole; et pendant quelque vingt ans il fut admis sans contestation que l'auteur du *Renard* était une sorte de « faux bonhomme », qui n'osait pas attaquer Shakespeare en face, et qui même en faisait publiquement l'éloge, mais qui avait passé toute sa vie à le déchirer sous main, à lancer contre lui mille quolibets, qu'il était apparemment seul à comprendre. Cette conception bizarre, qui n'est pas très flatteuse pour les contemporains des deux poètes et qui d'ailleurs ne répond guère à ce que nous savons de Jonson, de son caractère bourru mais

1. Cf. Nichol Smith, *Eighteenth Century Essays on Shakespeare* (Glasgow, 1903), *passim*.
2. Cf. Malone, *Plays and Poems of Shakespeare* (London, 1790). *An Essay relative to Shakespeare and Ben Jonson.*

franc, fut adoptée néanmoins de confiance par Steevens, Reed, Chalmers, Weber, etc. Épousant aveuglément la théorie de Malone, ils s'acharnèrent à découvrir les uns et les autres de nouvelles « preuves » de la « malignité » du vieux Ben. Toutes ces accusations éparses finirent par constituer un très volumineux dossier, et l'opinion était à peu près convaincue de la fausseté de Jonson, lorsqu'en 1808 un médecin, O. G. Gilchrist, entreprit de réfuter toutes ces assertions malveillantes. Il fit paraître un petit opuscule de 62 pages, intitulé : *Examination of the charges maintained by Mssrs. Malone, Chalmers et others, of Ben Jonson's enmity towards Shakespeare*, où il démontrait plus ou moins pertinemment que les prétendues allusions à Shakespeare ne s'appliquaient pas le moins du monde à celui-ci[1]. Gifford, publiant en 1816 son édition de Jonson, reprit son travail avec plus d'autorité et déclara d'un ton péremptoire que toutes ces allégations étaient sans fondement. La discussion dans les notes de Gifford n'est pas toujours très solide; il lui arrive souvent de remplacer les arguments par des mots désagréables. Il apporte à sa réfutation une conviction véhémente, qui nuit à sa cause plus qu'elle ne la sert : l'avocat qui injurie ses adversaires est bientôt soupçonné de n'avoir pas raison. Son grand défaut surtout est d'abonder dans son propre sens, de se refuser contre l'évidence à avouer les torts de son client; si bien que Jonson a été victime de son défenseur au moins autant que de ses ennemis. La thèse qu'il soutenait était juste en somme; mais les autres eurent beau jeu de crier au parti pris. Leur théorie fut ébranlée, beaucoup moins cependant qu'elle aurait pu l'être par les efforts mieux calculés d'un ami plus adroit. Après les discussions de Gilchrist et de Gifford, les accusations de Malone et de Steevens subsistent quand même; les préventions contre Jonson demeurent, bien qu'un peu atténuées. Si l'on n'en parle plus comme d'un horrible hypocrite, on ne semble pas douter qu'il n'ait détesté jalousement son grand rival. Certains commentateurs et critiques de Shakespeare, notamment Karl Elze, ne manquent pas une occasion de le prendre à partie[2]. Il y a là

1. Voir aussi du même : *A Letter to William Gifford, Esq., on the late edition of Ford's Plays, chiefly as relating to Ben Jonson* (London, 1811).
2. Voici un spécimen pris au hasard de ces aménités gratuites : « Sicherlich war Shakespeare nichts weniger als ein Hofmann und noch weniger ein

comme une méfiance héréditaire, qu'on aura grand'peine à dissiper.

Persuadé cependant que Jonson ne fut pas ce personnage à double face et que, malgré certaines différences de caractère et d'esprit, il a été pour Shakespeare un ami véritable et sincère, je vais essayer de le prouver. Le travail de Gilchrist et de Gifford est à refaire; pendant tout le siècle qui vient de finir, on a consacré à l'œuvre shakespearienne beaucoup de talent et d'application, éclairci bien des points douteux, en particulier sur la chronologie de ses pièces. Beaucoup de leurs réfutations, comme aussi maintes allégations de leurs adversaires, reposent sur des dates entièrement erronées : il faut donc y revenir. Nous aborderons la question sans préjugé pour l'un ou pour l'autre; lorsque certains mots de Jonson nous paraîtront viser Shakespeare, nous ne ferons pas difficulté de le reconnaître, n'ayant d'autre intérêt en somme que celui de la vérité. En revanche il nous paraît équitable d'examiner s'il n'y aurait pas aussi dans l'œuvre de Shakespeare quelques traits plus ou moins acérés à l'adresse de Jonson : c'est une question qui fait pendant à la première et qui la complète. Mais d'abord, il importe avant de rechercher dans les écrits des deux poètes les preuves incertaines de leur inimitié, de s'enquérir, d'après les rapports des contemporains et les traditions anonymes, des relations qu'ils eurent ensemble.

* * *

Lorsque Jonson revint à Londres, au retour de son expédition des Pays-Bas, Shakespeare commençait à devenir fameux comme arrangeur de pièces et même comme auteur original. En 1594 il publiait *Vénus et Adonis*, « le premier-né de son invention ». Comme à son talent d'auteur il joignait le métier d'acteur, il est probable que Jonson, acteur aussi et mêlé aux gens de théâtre, fit bientôt sa connaissance. La tradition cependant recule jusqu'en 1598 la première entrevue des deux futurs rivaux. On raconte que Jonson, brouillé avec Henslowe pour le meurtre de Gabriel Spencer, avait porté sa comédie *Every Man in his Humour* à la troupe du Lord

Schmeichler im Style Ben Jonsons ». Karl Elze, *Zu Heinrich VIII* (Jahrbuch der deutschen Shak.-Gesellschaft, IX, 64).

Chamberlain; mais on se préparait à la lui rendre, quand Shakespeare y jeta les yeux, la lut d'un bout à l'autre et la fit accepter. Cette aimable anecdote, qui met les débuts de Jonson sous l'égide de son grand aîné, ne repose malheureusement que sur l'autorité de Rowe; on peut l'adopter cependant, car elle est assez vraisemblable, à condition de ne pas ajouter que les deux poètes étaient alors inconnus l'un de l'autre[1]. Il est peu probable que Jonson, même en retardant son installation à Londres jusqu'à l'année 1595, n'ait pas eu en trois ans l'occasion, non seulement de voir son grand confrère, mais de se rencontrer avec lui.

Une autre anecdote, rapportée par Capell, n'est pas moins sujette à caution. D'après lui Shakespeare aurait servi de parrain à l'un des enfants de Jonson et, un jour, il aurait pris texte de cette parenté spirituelle pour railler sans beaucoup d'esprit l'érudition de son compère.

« Shakespeare was god-father to one of Ben Jonson's children, and after the christening, being in deep study, Jonson came to cheer him up; and asked him why he was so melancholy? No faith, Ben, says he, not I; but I have been considering a great while what should be the fittest gift for me to bestow upon my god-child, and I have resolved at last. I prithee what? says he. I'faith, Ben, I'll e'en give her a dozen good Latin (latten) spoons, and thou shalt translate them [2]. »

Espérons pour l'auteur d'*Hamlet* que ce médiocre calembour n'est pas de lui; mais faut-il croire, comme le veut Capell, qu'il ait suffi à brouiller les deux amis? S'il y eut quelques dissentiments entre eux, il fallut pour les provoquer des raisons plus graves. Retenons cepen-

1. Cf. N. Rowe, *Some Account of the Life, etc., of Mr. W. S.* « His acquaintance with *Ben Johnson* began with a remarkable piece of humanity and good nature; Mr. *Johnson*, who was at that time altogether unknown to the world, had offer'd one of bis Plays to the Players, in order to have it acted; and the persons into whose hands it was put, after having turn'd it carelessly and superciliously over, were just upon returning it to him with an ill-natur'd answer, that it would be of no service to their Company, when *Shakespear* luckily cast his eye upon it, and found something so well in it as to engage him first to read it through, and afterwards to recommend Mr. *Johnson* and his writings to the publick. » N. Smith, *loc. cit.*, pp. 7-8.

2. Cf. Capell, *Notes and various Readings to Shakespeare*, I, 94. Cette anecdote douteuse est tirée d'une brochure intitulée : *Merry Passages and Jests*, by Lestrange (Harleian Mss. Vol. 6 395). Les conclusions qu'en tire Capell, et qui ne font pas plus honneur à Shakespeare qu'à Jonson, sont purement imaginaires et démenties sur plusieurs points par les faits.

dant le fait qui sert de point de départ à la prétendue querelle; il n'est pas très probable qu'il ait été inventé spécialement pour amener la suite. On peut donc tenir pour acquis que Shakespeare a été le parrain d'un des enfants de Jonson : ce rapprochement des deux écrivains n'est pas pour nous déplaire, il corrige un peu la fâcheuse légende de leur future inimitié.

A ces deux anecdotes d'une douteuse authenticité il faut ajouter le passage connu de Fuller sur les fameux « combats d'esprit », qui se livraient à la Sirène entre ces deux antagonistes[1]. Les expressions de Fuller ne nous permettent pas de conjecturer quel était le caractère de leurs relations, s'il y avait entre eux autre chose qu'une camaraderie de métier. Il ne nous dit pas davantage à quel moment il faut placer ces grandes discussions littéraires ou philosophiques entre ces deux causeurs si différents. Il est infiniment probable que c'est vers la fin du séjour de Shakespeare à Londres, aux alentours de l'année 1608, alors que le talent de Jonson avait atteint sa maturité vigoureuse et pouvait oser se mesurer avec le souple génie du grand Will.

Les trois récits d'inégale valeur qu'on vient de rapporter semblent prouver qu'il exista entre les deux hommes des rapports de camaraderie et même d'amitié. Il est néanmoins certain, d'après un passage du *Return from Parnassus* qu'on lira plus loin, qu'il y eut à un moment donné brouille et rupture. Quelle fut la raison, le prétexte ou l'occasion de cette querelle? Faut-il la rattacher à la grande « Guerre des théâtres », à cette levée de boucliers contre Jonson, qui a déjà fait couler des flots d'encre? Est-ce une injure personnelle ou une théorie littéraire que voulait venger l'auteur d'*Hamlet*? Ici encore on en est réduit aux conjectures : il s'en présente à notre esprit une infinité, toutes également plausibles, mais impossibles à prouver.

Shakespeare joua deux pièces de Jonson, *Every Man in his Humour* et *Sejanus his Fall* : dans la première il tenait sans doute

1. *Worthies*, art. *Warwickshire* (II, 415) : « Many were the wit-combates between Shakespeare and Jonson. I behold them like a Spanish great gallion, and an English man-of-war. Master Jonson, like the former, was built far higher in learning, solid but slow in his performances; Shakespeare, like the latter, lesser in bulk, but lighter in sailing, could turn with all tides, tacke about, and take advantage of all winds by tbe quickness of his wit and invention. »

le rôle du vieux Knowell, dans la seconde celui de Tibère. On s'est demandé parfois s'il n'était pas « l'heureux génie » qui collabora au *Séjan* et dont Jonson, fort poliment d'ailleurs, supprima les vers en publiant sa tragédie. Mais les expressions qu'emploie celui-ci sont assez vagues pour qu'on puisse y lire aussi bien le nom de Chapman ou même de Marston. On a prétendu d'autre part que Jonson avait retouché certaines œuvres de Shakespeare, soit de l'aveu et du vivant de celui-ci, soit après sa mort à la prière des comédiens. Delius attribue à Jonson (ou à quelqu'un de son école) les trois premières scènes de *Timon* : mais l'attribution est trop peu précise pour mériter une discussion[1]. Fleay suppose que la revision finale de *Jules César*, c'est-à-dire la pièce que nous possédons, a pu être faite par Jonson, ce qui expliquerait le caractère relativement classique de la tragédie : l'hypothèse est, à mon sens, peu vraisemblable[2]. On a aussi affirmé que certaines scènes d'*Henry VIII* auraient été ajoutées par lui, sur l'ordre du roi Jacques; et le prologue et l'épilogue rappellent en effet le style de Jonson. Mais on s'accorde généralement aujourd'hui pour en donner la paternité à Fletcher; et il paraît peu probable en somme que les deux poètes aient jamais collaboré[3].

Lorsque Shakespeare mourut en 1616, Jonson avait quarante-quatre ans : son nom se trouve lié encore à ce dernier événement. John Ward, qui fut *vicar* de Stratford de 1662 à 1681, écrit dans son Journal la phrase suivante : « Shakespeare, Drayton and Ben Jonson had a merrie meeting and it seems drank hard, for Shakespeare died of a feavour there contracted. » L'authenticité du fait est discutable, quoique Ward arrivant à Stratford quarante-six ans après la mort du poète ait pu connaître encore de ses contemporains. Si Drayton paraît avoir été d'habitudes frugales, Jonson était le verre en main un « bon compagnon », et bien qu'il fût très occupé cette année-là par la publication de ses *Œuvres complètes*, il n'est pas impossible qu'il ait été voir à Stratford son ancien camarade[4]. Notons pourtant

1. Cf. Dr. W. Wendlandt, *Sh's Timon of Athen.* Iahrbuchet, XXIII, 165.
2. *Life of Shakespeare*, pp. 215-6. Cf. *New Shakespeare Society*, I, 359 et 498 sqq.
3. Cf. Schlegel, *Vorlesungen*, etc., II, 226 (trad. anglaise, p. 439, et Spedding, « *Who wrote Henry VIII?* » New Shak. Soc., 1874; et R. Boyle, *ibid* , 1880-5.
4. Peut-être à l'occasion du mariage de sa fille Judith avec Thomas Quiney

qu'il n'en a rien dit à Drummond et qu'on ne trouve point trace dans ses écrits de cette funeste partie de débauche. En tout cas il semble résulter de cette tradition qu'ils n'étaient point mal ensemble, au contraire. M. Sidney Lee, s'appuyant probablement là-dessus, dit que « Jonson et Drayton semblent avoir été dans les dernières années ses principaux amis littéraires [1] » : la chose est probable, à condition d'y ajouter Fletcher, peut-être aussi Beaumont. Le vieux Ben d'autre part n'est pas mentionné dans le testament de Shakespeare, et l'on a interprété cette omission à son désavantage; mais on n'y trouve pas non plus le nom d'aucun des écrivains du temps [2].

On sait que les œuvres de Shakespeare, dont il n'était pas question davantage dans le fameux testament, ont été réunies pour la première fois par les soins des acteurs Heminge et Condell en 1623. Les deux éditeurs du précieux Folio s'adressèrent à Jonson pour y mettre un de ces dithyrambes qui ouvrent la plupart des livres du temps. Autre raison, soit dit en passant, pour prouver que du vivant de Shakespeare, ils n'étaient pas en mauvais termes : autrement n'en aurait-on pas fait des gorges chaudes? Jonson obtempéra, très volontiers sans doute, à leur désir et composa à cette occasion le grand éloge en vers, qui est sans contredit une des pages les plus vibrantes que l'on ait écrites sur le plus vanté des écrivains. Je crois inutile de reproduire ici ce beau morceau, qui se trouve partout et même en beaucoup de mémoires : nous reviendrons plus loin sur la vérité profonde des expressions employées par Jonson et la sincérité indéniable des sentiments qui y sont exprimés. La petite épigramme imprimée sous le portrait du frontispice est également de lui; il est même probable qu'il a, sinon composé, du moins corrigé la Préface des Éditeurs : pour qui connaît son style, les mots « *absolute in all numbers* » équivalent presque à une signature. Enfin

(10 février 1616). Judith Quiney mourut en 1662, l'année où Ward s'installa à Stratford.

1. *Dictionary of National Biography*, vol. 51, p. 381.

2. Cf. Malone, *loc. cit.*, I, 481. « Shakespeare has however marked his disregard for the calumniator of bis fame hy not leaving him any memorial on his will. » Voir le commentaire qu'en fait Brandes : « He may have been willing enough to drink in company with Ben Jonson, the honest and envious friend of so many years' standing, but he had no more depth of affection for him than for any other of the dramatists and lyric poets among whom his lot had been cast. As Byron says of Childe Harold, he was one among them, not one of them. » *Shakespeare* (London, 1899), p. 687.

comme s'il prévoyait les controverses à venir, il a tenu à préciser davantage encore ses sentiments à l'égard de l'auteur d'*Hamlet*. Dans son recueil des *Discoveries* nous trouvons un petit paragraphe consacré à celui-ci : il est intitulé « *De Shakespeare nostrati* », et dans ce titre seul — s'il est de lui — je crois reconnaître une nuance de fierté patriotique, qui en dit plus que de longs dithyrambes. Le précieux morceau, dont on a dit que c'était « la perle » du recueil, est amené comme au hasard par le développement précédent, auquel il se rattache par une association d'idées naturelles. Jonson vient de montrer que « la foule » est incapable de juger sainement des poètes. A ce propos il rappelle un mot des acteurs sur Shakespeare, qui prouve bien de quelle façon ils peuvent asseoir un jugement. Puis, craignant qu'on ne l'incrimine de malveillance, il s'empresse d'ajouter son propre sentiment sur le grand homme, qui l'honora de son amitié :

« *I remember*, the Players have often mentioned it as an honour to *Shakespeare*, that in his writing (whatsoever he penn'd) hee never blotted out line. My answer hath beene, would he had blotted a thousand. Which they thought a malevolent speech. I had not told posterity this, but for their ignorance, who chose that circumstance to commend their friend by, wherein he most faulted. And to justifie mine owne condor (for I lov'd the man, and doe honour his memory (on this side Idolatry) as much as any). Hee was (indeed) honest, and of an open, and free nature; had an excellent *Phantsie* : brave notions, and gentle expressions : wherein hee flowed with that facility, that sometime it was necessary he should be stop'd. « *Sufflaminandus erat* », as Augustus said of Haterius. His wit was in his owne power; would the rule of it had beene so too. Many times hee fell into those things, could not escape laughter : as when he said in the person of *Caesar*, one speaking to him; « *Caesar, thou dost me wrong* ». Hee replyed, « *Caesar did never wrong, but with just cause* »; and such like, which were ridiculous. But hee redeemed his vices, with his vertues. There was ever more in him to be praysed, then to be pardoned[1]. »

Ce mélange d'éloges et de restrictions, qui est si caractéristique, ne doit pas diminuer l'éclatante admiration qui ressort de ces expressions mêmes. Il nous prouve au contraire que Jonson pesait

1. Petite édition Gifford-Cunningham, III, 398. La plupart des expressions que Jonson applique à Shakespeare sont traduites de Sénèque (*Controverses*, lib. IV, *proœmium*). Voir notre édition des *Discoveries*, p. 35.

ses idées et ses mots, qu'il ne devait pas s'enthousiasmer à la légère : s'il nous dit qu'il aimait Shakespeare autant que personne, il faut l'en croire, et s'il n'allait pas jusqu'à l'idolâtrie, faut-il l'en blâmer?

Il reste, pour être complet, à mentionner l'anecdote suivante, que Malone et Steevens ont interprétée abusivement contre Jonson. Après avoir raconté que Shakespeare fit accepter par ses camarades *Every Man in his Humour*, Rowe continue en ces termes :

Johnson was certainly a very good scholar, and in that had the advantage of Shakespear; tho' at the same time I believe it must be allow'd, that what Nature gave the latter, was more than a ballance for what Books had given the former; and the judgment of a great man upon this occasion was, I think, very just and proper. In a conversation between Sir William Suckling, Sir William D'Avenant, Endymion Porter, Mr Hales of Eaton, and Ben Johnson; Sir John Suckling, who was a profess'd admirer of Shakespear, had undertaken his defence against Ben Johnson with some warmth; Mr. Hales who had sat still for some time, hearing Ben frequently reproaching himwith the want of learning, and ignorance of the Antients, told him at last, That if Mr. Shakespear had not read the Antients, he had likewise not stollen any thing from' em (a fault the other made no conscience of); and that if he would produce any one Topick finely treated by any one of them, he would undertake to shew something upon the same subject at least as well written by Shakespear [1].

Gifford a fait rageusement ressortir diverses impossibilités de ce récit : je me contenterai de faire remarquer que l'histoire a été rapportée d'abord par Dryden (*Essay of Dramatick Poetry*, 1668) et par Gildon (*Reflections on Mr. Rymer's Short View of Tragedy*, 1694), qui ni l'un ni l'autre ne mentionnent la présence de Jonson. Quand même la version de Rowe serait exacte, il convient d'ajouter que l'attitude qu'il prête à Jonson est tout à fait conforme aux idées qu'il a exprimées dans les *Conversations* et dans l'*Elégie.* Il avait tort de regretter l'ignorance relative de Shakespeare qui ne paraît pas avoir nui à son œuvre; mais il n'a jamais fait mystère de ce regret, disons même de cette critique, qui ne l'empêchait pas d'admirer très haut son rival de gloire.

Nous avons, sauf erreur, relevé tous les passages de leurs œuvres

1. Cf. Nichol Smith, *Opere citato*, pp. 8-9.

ou des documents étrangers, où les noms de Jonson et de Shakespeare se trouvent accolés. Peut-on dès maintenant se faire une idée probable de leur attitude réciproque? Il semble bien qu'il y ait eu dans leurs rapports trois périodes bien distinctes : confiance et camaraderie d'abord, avec une nuance de supériorité protectrice de la part de l'aîné; puis dispute, querelle, attaques réciproques, sans que la cause du dissentiment soit nettement perçue; enfin rapprochement, raccommodement, bonne entente, on peut même dire amitié solide, et sincère admiration du survivant pour le disparu. Nous chercherons plus loin à dissiper l'obscurité qui recouvre les origines de leur passagère inimitié. Mais si Jonson fut le premier coupable, comme il est possible, il est probable que Shakespeare ne répondit pas de main morte à ses attaques. Nous ignorons d'autre part quelle opinion celui-ci portait sur son jeune rival, lorsqu'il le jugeait d'un œil apaisé et d'une âme sereine. Nous avons vu que Jonson en revanche lui appliquait les éloges les plus vibrants dont son esprit juste et pondéré fût capable. Tout cela semble à peu près contraire en somme aux idées généralement reçues sur la question.

*
* *

Les passages de l'œuvre de Jonson où l'on a cru voir, à tort ou à raison, des critiques de Shakespeare, sont assez nombreux. Gilchrist et Gifford ont fait définitivement justice de la plupart de ces allégations et nous n'y reviendrons pas; plusieurs subsistent néanmoins qui veulent être discutées plus sérieusement, comme aussi d'autres accusations, formulées depuis, qu'il convient d'examiner tout d'abord. M. Herman Conrad par exemple[1] tient que le mot d'Albius dans le *Poetaster* : « I have read in a book that to play the fool wisely is high wisdom » a trait au discours suivant de Viola dans *Twelfth Night* :

> This fellow is wise enough to play the fool,
> And to do that well craves a kind of wit :
> He must observe their mood on whom he jests,
> The quality of persons, and the time,

1. *Ueber die Entstehungszeit von 12th Night.* Jahrbuch, etc., XXXI, 199.

And, like the haggard, check at every feather
That comes before his eye. This is a practice
As full of labour as a wise man's art :
For folly that he wisely shows is fit;
But wise men, folly-fall'n, quite taint their wit.[1]

Le rapprochement est intéressant : les deux pièces sont probablement de la même année (1601), et si celle de Shakespeare est antérieure (nous n'en savons rien), il se peut que Jonson en écrivant sa phrase ait songé au morceau ci-dessus. Mais la pensée de Shakespeare n'a rien de particulièrement original : depuis Junius Brutus et même avant, on est d'accord que l'apparente folie peut couvrir beaucoup de sagesse. Jonson n'a pas eu la pensée de se moquer de son grand rival; en tout cas s'il y a là quelque malice, elle est bien anodine. Karl Elze, l'ennemi personnel de Jonson, voit dans le « Madrigal de Procréation » de Jack Daw une critique des premiers Sonnets de Shakespeare, parus comme la *Femme silencieuse* en 1609[2]; mais cette idée que la beauté a le devoir de se perpétuer par de nouvelles images d'elle-même, n'est-elle pas un thème courant dans la poésie du temps[3]? Quant à l'épigramme : *On Poet-Ape*, où Chalmers croyait voir une attaque manifeste contre Shakespeare, je pensais la question définitivement réglée lorsque j'ai retrouvé cette insinuation dans un travail récent sur Ben Jonson[4]. Comme l'accusation est assez spécieuse et peut faire illusion, je crois devoir reproduire la pièce et la discuter.

Poor Poet-Ape, that would be thought our chief,
  Whose works are e'en the frippery of wit,
From brokage is become so bold a thief,
  As we, the robbed, leave rage, and pity it.
At first he made low shifts, would pick and glean,
  Buy the reversion of old plays; now grown
To a little wealth, and credit in the Scene.
  He takes up all, makes each man's wit his own :
And, told of this, he slights it. Tut, such crimes
  The sluggish gaping auditor devours;

1. *Twelfth Night*; acte III, scène ,I v. 67, sqq.
2. *William Shakespeare*, p. 188.
3. Cf. Fritz Krauss, *Die schwarze Schöne der Shakespeare-Sonette*. Jahrbuch, etc., XVI, 210-212.
4. Frida Samter, *Studien zu Ben Jonson mit Berücksichtigung von Shadwell's Dramen* (Berne, 1901).

He marks not whose 'twas first : and aftertimes
My judge ait to be his, as well as ours.
Fool! as if half eyes will not know a fleece
From locks of wool, or shreds from the whole piece [1]?

La pièce a été publiée pour la première fois dans le Folio de 1616, mais elle est antérieure à 1601, puisqu'il y est fait allusion dans le *Satiromastix* de Dekker :

That fearefull wreath, this honour is your due,
All Poets shall be Poete-Apes but you [2].

On en peut conclure que cette épigramme est contemporaine de la grande « Guerre des Théâtres » et vise Marston ou Dekker, à qui elle s'applique beaucoup mieux qu'à l'auteur d'*Hamlet*. Y a-t-il apparence que Jonson, en 1600 ou 1601, parlât en termes si méprisants de Shakespeare, qui travaillait depuis quelque douze ans pour le théâtre et qui avait déjà donné une dizaine de chefs-d'œuvre originaux. Il est évident que l'accusation de plagiat, que Greene avait lancée contre le jeune débutant, avait cessé depuis longtemps de lui être applicable. Si l'on considère les termes mêmes que Jonson emploie, on se demandera d'ailleurs ce que Shakespeare avait pu lui voler, à lui ou à d'autres; tandis que Dekker et Marston ou Webster, ces deux derniers très orgueilleux de leur talent, ne se faisaient aucunement scrupule de prendre leur bien où ils le trouvaient. Ces deux reproches peuvent prêter à sourire sous la plume de ce grand « emprunteur », dont la modestie n'était certes pas le moindre défaut; mais il est indéniable que le *Poet-Ape* ne saurait être l'auteur d'*Hamlet*.

J'en arrive aux accusations auxquelles Gilchrist et Gifford ont cru répondre victorieusement et qui, selon moi, restent entières, malgré leurs efforts. Mais je m'empresse d'ajouter que la plupart de ces attaques prétendues ne sont pas bien méchantes ou ne s'appliquent pas au seul Shakespeare. Dans *Le Diable est un Sot* par exemple on voit ce benêt de Fitzdottrel étaler aux yeux narquois de Meercraft ses connaissances historiques et nobiliaires :

1. *Jonson*, ed. Giff.-Cunn., III, 235. Epigrams, LVI.
2. *Dekker's Works* (London, 1873), vol. I, p. 263.

But Thomas of Woodstock,
I'm sure was Duke, and he was made away
At Calice, as Duke Humphrey was at Bury :
And Richard the Third, you know what end he came to.
— By my faith you are cunning in the chronicle, sir.
— No, I confess I have it from the playbooks,
And think they are more authentic [1].

Les autres aussitôt de s'écrier « que tous les drames historiques de Shakespeare sont ici tournés en ridicule [2] ». Ils n'ignorent pas cependant, Gifford le prouve, que Shakespeare n'était pas le seul à avoir composé des « Histoires ». Presque tous ses drames historiques sont au contraire des adaptations, des remaniements de pièces antérieures (*Henry IV*, *Richard III*, *Richard II*, *Le Roi Jean*). On pourrait à la rigueur apprendre l'histoire d'Angleterre en mettant bout à bout tous les drames qui en sont tirés, depuis Guillaume le Conquérant jusqu'à Henri VIII; il suffira de citer l'*Edward I* de Peele, l'*Edward II* de Marlowe, l'*Edward III* de Fletcher, l'*Edward IV* d'Heywood. Les dix drames anglais de Shakespeare ne sont qu'une faible partie de toute cette littérature patriotique, si considérable et souvent si intéressante : pourquoi prétendre alors qu'il est seul visé ici? Pour ma part je suis persuadé que la petite phrase de Fitzdottrel n'a aucune portée personnelle ni générale. Jonson n'a pas voulu railler ces auteurs qui mettaient en pièces l'histoire d'Angleterre, puisqu'il avait lui-même écrit jadis un *Richard Crookback* et un *Robert II roi des Écossais*, et que l'on a trouvé dans ses papiers l'argument et quelques fragments d'un *Mortimer* inachevé. Il ne semble donc pas qu'il y ait eu contre le drame national d'objection théorique : il a voulu seulement railler cette idée, répandue probablement chez les bourgeois, qu'il était plus amusant d'apprendre l'histoire au théâtre que dans les livres et qu'après tout on l'y apprenait aussi bien! N'oublions pas d'ailleurs qu'à ce moment Jonson était probablement en train de composer cette histoire d'Henry V, qui a disparu dans l'incendie de sa bibliothèque : il devait trouver sans doute que la pièce de Shakespeare était moins bien « documentée » que sa « Chronique ».

1. *The Devil is an Ass.*, acte II, scène I (G.-C., II, 234).
2. *Shakespeare's Plays and Poems*, ed. Steevens (1793), I, 542.

Il faut se dire d'autre part que l'histoire du théâtre contemporain ne nous est connue qu'imparfaitement, malgré tant de beaux travaux qui lui ont été consacrés : nous ne possédons pas le tiers ni même le quart de la production dramatique du temps. Certains traits qui semblent aujourd'hui viser Shakespeare recevraient peut-être une interprétation différente si nous la connaissions mieux. On relève par exemple dans l'Introduction de *Bartholomew Fair* une phrase qui a choqué les commentateurs comme une insulte nominative à leur dieu : Jonson suppose un contrat passé entre lui et son public et l'on vient nous en donner lecture en guise de Prologue. Or un des articles est ainsi conçu :

It is also agreed that every man here exercise his own judgment, and not censure by contagion or upon trust, from another's voice or face, that sits by him, be he never so first in the commission of wit; as also that he be fixed and settled in his censure, that what he approves or not approves to-day, he will do the same to-morrow; and if to-morrow the next day, and so the next week, if need be; and not to be brought about by any that sits on the bench with him, though they indite and arraign plays daily. He that will swear *Jeronymo* or *Andronicus* are the best plays yet, shall pass unexcepted at here, as a man whose judgment shews it is constant, and hath stood still these five and twenty or thirty years. Though it be an ignorance, it is a virtuous and staid ignorance; and next to truth, a confirmed error does well; such a one the author knows where to find him.

Remarquons tout d'abord que l'attaque n'est pas bien cruelle : prétendre en 1614 que *Titus Andronicus* n'est plus au rang des chefs-d'œuvre du théâtre anglais, n'était pas, j'imagine, pour offenser grièvement l'auteur du *Roi Lear* et de *Coriolan*. La question n'est point là d'ailleurs : il s'agit de savoir si c'est la pièce de Shakespeare à quoi il est fait allusion ici. Or *Titus Andronicus* est mentionné par Meres en 1598 comme « une des pièces bien connues de Shakespeare », mais il est probable qu'il s'est contenté de corriger le manuscrit d'un auteur inconnu de nous : sa part de collaboration doit se réduire à peu de chose, une soixantaine de vers environ, dispersés çà et là. La sauvagerie du sujet et le ton emphatique du style étaient bien de nature à enthousiasmer le public de 1585, encore mal éduqué; mais « le doux Shakespeare », alors jeune débutant, s'il a bien pu la retoucher, ne l'eût jamais écrite. Si

la pièce que nomme Jonson est celle que nous possédons (et nous savons par le Registre des Papetiers et le Journal de Henslowe qu'il y en eut au moins trois sur ce sujet populaire), on peut affirmer nettement que cette apparente critique n'était pas blessante pour son grand rival : je n'en veux d'autre preuve que le texte même. On sait en effet que Jonson, en 1601 et 1602, avait composé des « additions » à cette vieille tragédie de *Jeronymo*, dont il raille en ce même endroit la popularité ridicule. Faut-il penser qu'il songe à sa pièce? La conclusion serait un peu forcée. En réalité *Titus Andronicus* n'est pas plus de Shakespeare que le *Jeronymo* n'est de Jonson; et l'accusation qui paraissait d'abord si formelle se réduit en somme à rien.

On en peut dire autant du *Périclès*, dont on trouve le nom encadré d'épithètes fâcheuses, non plus dans une comédie, mais dans cette *Ode à Lui-même*, que Jonson composa après l'échec de sa *Nouvelle Auberge* et qui reste un si prodigieux monument d'outrecuidance et de mauvais goût :

> No doubt some mouldy tale,
> Like Pericles, and stale
> As the shireve's crust and nasty as his fish[1], etc.

Cette histoire « pourrie, rassise et malodorante », qui plaisait plus au public que le prétendu chef-d'œuvre de Jonson, était-ce la pièce que nous possédons et que l'on intercale d'ordinaire parmi les œuvres de Shakespeare? La chose est probable, car on ne trouve pas trace d'une autre tragédie sur ce sujet. Est-ce à dire que Shakespeare soit ici visé? C'est une autre affaire! Si le quarto de 1609 porte le nom du poète, il est à noter d'autre part que les éditeurs du premier et du second folio l'ont rejetée : elle figurera pour la première fois dans l'édition de 1664. Il semble bien néanmoins que Shakespeare y ait mis la main; mais il est également certain qu'il n'y eut qu'une part secondaire. *Périclès* est en fait l'œuvre d'un certain Wilkins, lequel en 1608 publia un roman, « qui était la véritable histoire de la piéce telle qu'elle a été représentée naguère » et où il revendiquait celle-ci « comme la pauvre enfant de son cerveau ».

1. *Jonson*, ed. Gifford-Cunningham, II. 385.

Shakespeare y ajouta ou refit complètement la partie du drame qui a pour héroïne Marina et qui en fait toute la beauté : ce caractère exquis de jeune fille, qui est comme une première esquisse de Perdita et de Miranda, n'a pu être dessiné que par lui [1]. La pièce semble avoir été très populaire : il n'y eut pas moins de six éditions entre 1609 et 1635. Lorsque parut la *Nouvelle Auberge* en 1629, *Périclès* après vingt ans et plus était toujours une pièce à succès. Or si l'on fait abstraction de la partie shakespearienne, il faut avouer qu'elle est bien médiocre; et Jonson devait enrager d'une aussi criante injustice. *Périclès* qu'on venait peut-être de reprendre (il y en a une édition de 1630) parut au poète indigné le type de la comédie populaire, qui plaît à la foule ignorante en raison de ses défauts mêmes? Sans doute il n'aurait pas dû oublier que son ancien ami y avait collaboré, mais il faut pardonner beaucoup à un auteur qu'on vient de siffler et qui ne s'y attendait guère. Je croirais volontiers d'ailleurs que pour Jonson, comme pour les camarades de Shakespeare qui ont édité le Folio de 1623, la pièce devait être rejetée du canon de ses œuvres; et lorsqu'il se moquait de *Périclès*, il songeait à Wilkins et à Rowley.

Si nous ignorons la part respective des collaborateurs dans certaines pièces du temps que nous avons, il faut faire état dans nos explications du nombre considérable des pièces que nous n'avons plus. « Je ne sais, dit un commentateur, si la punition de Waspe qu'on met dans les ceps n'est pas destinée à ridiculiser le traitement auquel Kent est soumis dans le *Roi Lear.* » Sur quoi Gifford s'écrie : « Que répondre à des allégations si sottes et si peu fondées, sinon que la prévention est aussi aveugle qu'un cheval de manège [2]? » Sans être aussi affirmatif, on peut se demander s'il y a là quelque parodie : j'en doute fort. Mais à supposer que Jonson ait en vue quelqu'un, qui nous prouvera que ce soit l'auteur du *Roi Lear*? Cet antique système de châtiment qui persista longtemps en Angleterre (on le trouve mentionné encore dans le roman de Bulwer Lytton, *My Novel*) n'était peut-être pas représenté très fréquemment sur le théâtre, mais j'en connais au moins un autre exemple (au cinquième acte du *Vieux Fortunatus* de Dekker), et il pouvait l'être dans

1. Un troisième auteur a collaboré à la pièce, probablement Rowley.
2. *Jonson*, ed. Gifford-Cunningham, II, 193.

d'autres pièces qui ont disparu. De même dans *La Femme silencieuse*, on voit le pauvre Morose, abasourdi du vacarme infernal déchaîné dans toute sa maison par les amis de la jeune Épicène, déclarer à son neveu qu'il irait n'importe où pour en être débarrassé. Après avoir énuméré tous les endroits les plus bruyants de Londres, il conclut ainsi : *I would sit out a play that were nothing but fighs at sea, drum, trumpet and target*[1]? Là-dessus Malone et Steevens de s'écrier que Shakespeare est visé encore, et de chercher ensuite dans ses œuvres à quelle pièce il est fait allusion[2]. A force de compulser le gros volume, ils finissent par découvrir quelques indications scéniques, qui pourraient bien se rapporter au passage en question. Dans la *Seconde partie de Henri IV* (qui n'est peut-être pas de lui) on lit ces mots : *Firing heard at sea* (IV, 1); dans *Antoine et Cléopâtre* : *Alarm far offat a sea-fight* (III, 10); dans *Othello* la mention : *Guns heard* revient deux fois (II, 1). On avouera que la trouvaille est assez mince. Il est vrai que dans les autres pièces de Shakespeare il y a pas mal de trompettes et de tambours, voire même un certain fracas de sabres et de boucliers. Mais la chose est commune à tous les drames historiques, exigée par le sujet même : pourquoi prétendre alors que Jonson ait ici en vue tel ou tel? Morose le neurasthénique, qui ne fréquente guère les théâtres, cherchant à mettre le comble à ses tourments imaginaires, suppose une pièce où seraient réunis tous les bruits les plus désagréables, sonneries de tambours et de cuivres, cliquetis d'armes, décharges d'artillerie, bruit des vagues, etc. Mais cette pièce, si bien combinée pour le plaisir des oreilles, existait-elle en réalité? Rien ne le prouve. En tout cas elle n'est pas de Shakespeare, car aucun de ses drames, pas même *Antoine et Cléopâtre*, ne répond à cette description. Tout au plus peut-on penser que Jonson, tout féru de théories classiques, ait saisi cette occasion de blâmer l'emploi des pétards et autres procédés tonitruants, dont quelques-uns de ses confrères abusaient vraiment.

Jusqu'ici nous avons procédé surtout par négation : nous aurons plus de peine à justifier Jonson de l'accusation suivante. Au début de l'acte V de l'*Alchimiste*, nous voyons Lovewit, le maître de Face, revenu à Londres sans crier gare, et trouvant sa maison fermée,

1. *Jonson*, ed. Gifford-Cunningham, I, 440.
2. *Shakespeare*, ed. Steevens (1793), I, 599, et X, 121.

silencieuse, et vide apparemment. Il interroge les voisins qui s'empressent autour de lui et lui content cent histoires. « Il y a trois semaines environ, dit l'un, j'ai entendu un cri lugubre, un soir que je veillais pour ravauder les bas de mon épouse. — Un cri? — Oui, monsieur, l'on eût dit d'un homme qui aurait été étranglé une heure et qui ne pourrait plus parler » (*like a man that had been strangled an hour and could not speak*[1]). Steevens incline à voir dans ce passage une allusion au dernier acte d'*Othello*, où Desdemona que l'on croit depuis longtemps morte retrouve la force de parler pour innocenter son cher meurtrier[2]. La chose est possible, le détail étant de ceux qui devaient choquer Jonson dans l'œuvre de son grand rival : de telles invraisemblances répugnaient à son esprit exact, à son imagination raisonnable. Gifford, qui n'en croit rien bien entendu, soutient que l'*Alchimiste* est antérieur à *Othello*; et l'on pensait alors en effet qu'*Othello* datait de 1611. Nous le datons aujourd'hui de 1604-1605 et l'argument tombe de ce fait. Comme s'il le prévoyait d'ailleurs, il en a invoqué un autre : il prétend que ces deux mots *an hour* sont purement explétifs et ne signifient absolument rien. Son explication embrouillée n'est pas bien convaincante : la suite prouve suffisamment qu'il faut prendre les mots dans leur acception littérale : « Ce sont là des miracles, s'écrie Lovewit, ou vous les inventez! Un homme étranglé depuis une heure et qui ne pouvait plus parler, vous l'avez entendu crier! » L'idée, je pense, est assez claire, et Gifford abuse vraiment du proverbe qui permet de nier tous les mauvais cas. Est-ce à dire que Shakespeare soit ici directement visé? On peut à la rigueur imaginer un homme, garrotté depuis un certain temps et tout à fait incapable de parler, qui pourrait néanmoins pousser un cri inarticulé et fort lugubre. L'étonnement de Lovewit, qui est un personnage de sens rassis, nous induit à penser cependant qu'il y a là une intention malicieuse à l'adresse de Shakespeare ou de quelque autre : assurément Jonson était bien capable de ne pas toujours comprendre l'auteur d'*Othello*.

Ce passage appelle néanmoins une remarque générale, qui vaut pour la plupart des cas examinés jusqu'ici. Lorsque nous rencontrons dans une pièce une phrase, qui ne nous paraît pas suffisam-

1. *Jonson*, ed. Gifford-Cunningham, II, 63.
2. *Shakespeare*, ed. Steevens (1793), I, 606.

ment justifiée par le contexte, nous inclinons naturellement à penser qu'il y a là quelque allusion plus ou moins bienveillante à une œuvre de tel ou tel. Mais l'homme qui connaîtrait le mieux le théâtre du temps ne saurait avoir distinctement présents à la mémoire tous les ouvrages, toutes les scènes, tous les mots, auxquels l'auteur pouvait songer. Telle phrase de Jonson qui nous semble s'appliquer à certaine situation de Shakespeare, s'adapterait aussi bien, sinon mieux, à une autre œuvre, moins connue ou inconnue. Dans *Bartholomew Fair* par exemple, lorsque Waspe le raisonneur s'est laissé berner par les uns et les autres, il s'écrie tout confus : *I will never speak while I live again, for aught I know*[1]! Je m'étais demandé, bien qu'aucun des commentateurs ne signale cette rencontre, si Jonson ne songeait pas en écrivant ces mots aux dernières paroles d'Iago :

> Demand me nothing; what you know you know;
> From this time forth I never will speak word[2].

Depuis, relisant *La Tragédie espagnole*, je me suis avisé qu'il y avait peut-être dans ces deux vers ressouvenir ou parodie des derniers mots de Hieronymo :

> What lesser liberty can Kings afford
> Than harmless silence? then afford it me.
> Sufficeth, I may not, nor I will not tell thee...
> Thou may'st torment me, as his wretched son
> Hath done in murd'ring my Horatio :
> But never shalt thou force me to reveal
> The thing which I have vow'd inviolate[3].

Qui sait si Jonson, campant dans la même attitude hautaine son burlesque héros, n'a pas eu une réminiscence plus ou moins consciente des deux pièces? Et pourquoi de l'une plutôt que de l'autre? En somme il est bien difficile de rien affirmer en pareille matière et, sauf exceptions très rares, de se prononcer[4].

Voici maintenant quatre vers qui ont fait couler des flots d'encre. M. Jacob Feis dans son livre intitulé : *Shakespeare and Montaigne*

1. *Jonson*, ed. Gifford Cunningham, II, 209.
2. *Othello*, acte V, scène II, 303 sqq.
3. *Spanish Tragedy*, acte IV, scène VI, 194 sqq.
4. On trouve dans *Every Man in his Humour* (acte IV, scène VI) un autre

(London, 1884) et M. Hermann dans plusieurs ouvrages très copieux [1] ont insisté longuement sur ce petit passage comme étant une des attaques les plus véhémentes que Jonson ait lancées contre son ennemi prétendu. Je ne les suivrai pas dans leur argumentation prolixe et creuse; je me contenterai de la résumer en trois mots. Lady Would-Be vient assommer le malheureux Volpone de son détestable pédantisme; entre autres jugements elle proclame :

> Here's *Pastor Fido*......
> All our English writers,
> I mean such as are happy the Italian,
> Will deign to steal out of this author, mainly;
> Almost as much as from Montagnié :
> He has so modern and facile a vein,
> Fitting the time, and catching the court ear [2]!

Le vers où il est question de Montaigne viserait *Hamlet*, à moins que ce ne fût *La Tempête*; les autres, apparemment toutes les pastotorales, notamment *Comme il vous plaira*. Bien qu'on n'attache pas d'ordinaire grande créance aux dissertations d'Hermann et même de Jacob Feis, nous allons examiner l'un après l'autre les deux chefs d'accusation.

Le *Pastor Fido* de Guarini, qui date des environs de 1585, est un des livres qui ont eu dans la littérature, des deux côtés de la Manche, le plus grand retentissement. Shakespeare l'a-t-il connu? c'est probable : s'il n'est pas allé en Italie, comme on l'a prétendu, il est à peu près certain qu'il connaissait l'italien. Mais il ne semble pas qu'il l'ait imité. Le talent gracieux, un peu mièvre, du poète italien n'était pas fait pour s'imposer au génie vigoureux et complet

exemple de ces rencontres que le parti pris peut rendre suspectes. Kitely faisant ses recommandations à Cash lui dit :

> Note if she offer but to see his band,
> ..... or if she say
> The day is hot and bid him feel her hand,
> How hot it is : O that's a monstrous thing!

On pourrait croire à première vue qu'il y a là quelque allusion à *Othello*; or le passage se trouve déjà dans le quarto de 1601! Mais nous n'aurons pas l'idée un instant d'incriminer Shakespeare de parodie.

1. *Drei Shakespeare-Studien*, Erlangen, 1877-9, 4 vol.; *Weitere Quellenmässige Beiträge zu Sh.'s literar. Kämpfen*, 4 vol. Erlangen, 1881-4.
2. *Jonson*, ed. Gifford-Cunningham, I, 356.

de l'auteur d'*Hamlet*. Il faisait sa part à la grâce, mais ne se laissait pas dominer par elle; il devait juger Guarini très sainement et ne point le placer trop haut. La seule de ses comédies qu'on puisse avec quelque justesse appeler pastorale : *As you like it*, est empruntée directement à la *Rosalynde* de Lodge, et celle-ci procède peut-être jusqu'à un certain point de Guarini, du moins pour les idées et pour le style ; mais Shakespeare précisément n'a pris du roman de Lodge que son intrigue, lui laissant son dialogue fleuri et prétentieux, le remplaçant par cette fantaisie spirituelle et précise qui est la marque de ses comédies. Ni l'épisode de Perdita, ni l'idylle de Guiderius et Arviragus, ne rappellent même de loin le genre élégant, pommadé, du poète italien; d'ailleurs *Cymbeline* et le *Conte d'Hiver* sont postérieurs au *Volpone*, qui est de 1607 au plus tard. Si Jonson ici a quelqu'un en vue, comme il est probable, c'est un des auteurs contemporains de Bergeries [1] : on sait qu'ils ne manquaient pas à ce moment. Le vieux Ben, d'imagination réaliste et un peu terre à terre, répugnait par nature à ces représentations de bergers galants, enrubannés, dont les phrases enguirlandées sonnent si faux. Lorsqu'il s'avisa sur ses vieux jours de faire parler lui aussi des campagnards, il s'efforça de leur conserver tout le prosaïsme compatible avec une œuvre de poésie, réalisant ainsi un mélange fort savoureux, qui rappelle les *Idylles* du vieux Théocrite. On a cru voir dans cette esquisse du *Triste Berger* comme une leçon donnée à Shakespeare sur la façon dont il faut traiter la Pastorale [2] : l'intention ne paraîtra flagrante qu'à des yeux bien prévenus. Quant au passage du *Renard* qui nous occupe, on ne saurait vraiment le lui appliquer. Rien ne rappelle moins Guarini que le brave Corin et l'innocente Aubrey; et s'il se mêle à ces bonnes âmes rustiques quelques paysans trop raffinés, qui ne sent qu'il y a là un contraste voulu, une opposition ironique, pour nous faire toucher du doigt, spirituellement, la gracieuse invraisemblance de ces peintures arcadiennes? Shakespeare au fond semble avoir pensé comme Jonson sur ces paysanneries poétiques : peut-être apportait-il dans son jugement plus de souriante indulgence; mais il faut

1. Probablement Daniel. Cf. Fleay, *Biographical Chronicle*, I, 373.
2. Cf. Karl Elze, *Die Abfassungszeit des Sturms* (Jahrbuch, etc., VII, 46-7) et *Noten und Conjecturen zu Shakespeare* (*Ibid.*, XI, 299-300).

n'avoir pas lu le *Pastor Fido* pour appliquer les vers du vieux Ben à l'auteur de *Comme il vous plaira*.

Sur l'autre chef d'accusation, je serai moins affirmatif. On sait que les *Essais* de Montaigne avaient été traduits en 1603 par Florio; le livre était du petit nombre de ceux que possédait Shakespeare. Il y a puisé beaucoup des idées philosophiques qu'on trouve en dissolution dans son œuvre : un passage entier de *La Tempête* (II, 142-169) en est traduit presque mot pour mot. C'est à quoi, Jonson dit-on, a voulu faire allusion ici. La chose est peu probable, *La Tempête* ayant été jouée d'abord vers 1610 ou 1611. Mais elle peut fort bien s'appliquer aux autres pièces de Shakespeare parues entre 1603 et 1607 (date de publication du *Volpone*), où l'on peut discerner quelques traces de l'influence de Montaigne. Il importe cependant de remarquer que Shakespeare n'était point le seul à subir cette influence : on peut relever dans d'autres écrivains du temps, dans Marston notamment et dans Chapman, maints passages inspirés des *Essais*. Jonson, qui avait lu aussi notre philosophe gascon, soit dans la traduction, soit dans le texte, reconnaissait au passage tous ces emprunts plus ou moins déguisés; et il n'a pas su résister à la tentation, dans une parenthèse, de sourire un peu de ces emprunteurs à qui Montaigne révélait le monde des idées. Mais quand bien même Shakespeare serait désigné, on ne saurait faire un crime à Jonson de cette innocente critique, lancée ainsi en passant. Il était exagéré de bâtir des volumes sur ce petit vers, d'autant que Jonson, je le répète, semble songer à plusieurs écrivains. Le texte porte : « *All our English writers* »; et bien qu'il ajoute aussitôt la clause restrictive : « *such as are happy in the Italian* », peut-on prétendre que ce pluriel hypocrite cache le seul auteur d'*Hamlet*.

En revanche le passage suivant, tiré d'*Every Man out of his Humour* (III, 2) me paraît sans aucun doute possible viser Shakespeare. On sait que Jonson a introduit dans cette comédie deux personnages surérogatoires, qui n'ont d'autre fonction que de discuter, le cas échéant, sur les mérites de l'auteur. Et voici entre autres un de leurs discours :

MITIS. I travail with another objection, signior, which I fear will be enforced against the author, ere I can be delivered of it.

CORDATUS. What's that, sir?

MITIS. That the argument of his comedy might have been of some other nature, as of a duke to be in love with a countess, and that countess to be in love with the duke's son, and the son to love the lady's waiting-maid; some such cross-wooing, with a clown to their serving-man, better than to be thus near, and familiarly allied to the time [1].

Les commentateurs ont vu, dans la description de cette comédie, qui n'en est pas une, une allusion évidente à *Twelfth Night*; un seul point les dérangeait, à savoir que la comédie de Shakespeare était de 1614, donc postérieure à celle de Jonson [2]. Aum Gifford avait beau jeu pour leur répondre et sa réponse est brève et péremptoire. Malheureusement il est avéré aujourd'hui que la comédie du *Soir des Rois* a été jouée au Temple en février 1601-2; comme elle n'est point mentionnée par Meres en 1598, on peut la placer en 1599, en 1600 ou en 1601. Si l'on admet généralement la dernière date, c'est que la pièce contient quelques fragments de la chanson :

Farwell, dear heart, since I must needs be gone, etc,

tirée du *Book of Ayres* de Robert Jones, qui fut publié en 1601. Mais comme nous ne connaissons pas d'édition de *Twelfth Night* antérieure au Folio de 1623, on peut fort bien supposer que la pièce a été retouchée dans l'intervalle : elle aurait paru vers le même temps que celle de Jonson (1599 ou 1600), en tout cas avant la publication du quarto, où l'auteur avait, comme on sait, ajouté quelques détails à sa pièce. J'accepterai d'autant mieux l'hypothèse, d'ailleurs discutable, qu'elle est défavorable à Jonson : reste à voir si la phrase incriminée s'applique bien à Shakespeare et à sa comédie.

Certainement aucune « comédie » connue ne répond mieux que le *Soir des Rois* au signalement donné ci-dessus : nulle part ailleurs on ne trouve autant « d'amours entre-croisées » que dans ce gracieux « Conte d'Avril », où nul personnage n'aime celui qui l'aime, puis-

1. *Jonson*, ed. Gifford-Cunningham, I, 104.
2. *Shakespeare*, ed. Steevens (1793), IV, 2.

qu'Orsino aime Olivia, Olivia Viola, Viola Orsino; ajoutez le *clown* qui leur sert de « valet », et l'allusion devient limpide. Tous les détails pourtant ne concordent pas exactement ; si l'on y voit « un duc épris d'une comtesse », la comtesse n'est pas amoureuse du fils du duc, mais de son page, et si quelqu'un fait les yeux doux à la camériste, c'est le frère de la comtesse, le jovial Sir Toby. Il faut avouer d'ailleurs que les amours de ce dernier couple tiennent peu de place dans la pièce, et si Jonson songe au *Soir des Rois* il a singulièrement exagéré la valeur sentimentale des rapports de ces bons vivants. Les discordances en tout cas sont trop fortes pour qu'on puisse rien affirmer absolument et la négative est très défendable. Je m'obstine à penser pourtant que Shakespeare est visé ici, mais plutôt pour sa conception dramatique en général que pour telle ou telle de ses comédies. La description ironique de Jonson résume assez bien le type de comédie romanesque et sentimentale, dont Shakespeare nous a donné de si délicieux modèles et qui certes n'étaient point conformes « à la définition de Cicéron ». Jonson, de tempérament réaliste et d'esprit vigoureux, mais sans grâce, était incapable de sentir le charme de ces jeux délicats de la fantaisie. Entiché d'ailleurs des modèles anciens, il ne pouvait admettre ce genre hybride et bâtard, cette tragédie heureuse, cette comédie mélancolique, où l'on vient à peine de cesser de rire qu'on se sent tout près de pleurer. Notez que tous ces traits ne conviennent pas à Heywood, ni à Dekker, ni à Middleton, à aucun des plus fameux représentants du théâtre romantique; ils s'appliquent uniquement à l'imagination jolie et tendre du *gentle Shakespeare*. Nul doute pour moi que Jonson n'ait eu en vue son charmant et glorieux rival; mais pour bien montrer qu'il n'attaquait pas une pièce déterminée, qu'il s'en prenait uniquement à une conception d'art, il a pris soin de dérouter le lecteur en modifiant les situations. Il faut lui savoir gré de cette attention; et si son opinion nous paraît aujourd'hui un peu étroite, il restait dans les limites de la discussion permise et Shakespeare pouvait fort bien ne pas s'en froisser.

La critique est plus vive, et moins défendable, dans un autre passage de son œuvre auquel nous arrivons maintenant. Dans le contrat supposé qui sert de prologue à *Bartholomew Fair* et dont on a parlé plus haut, on lit ceci :

It is further covenanted, concluded and agreed, that how great soever the expectation be, no person here is to expect more than he knows, or better ware than a fair will afford.... If there be never a *servant-monster* in the fair, who can help it, he says, nor a *nest of antiques?* He is loth to make nature afraid in his plays, like those that beget *tales*, *tempests*, and suchlike drolleries, to mix his head with other men's heels; let the concupiscence of jigs and dances reign as strong as it will amongst you; yet if the puppets will please anybody, they shall be intreated to come in.

Malone, Steevens et les autres sont naturellement persuadés qu'il s'agit ici du *Conte d'Hiver* et de la *Tempête* [1]; et Gifford se démène comme un beau diable pour démontrer qu'il n'en est rien. Mais puisqu'ils sont suspects de parti pris, examinons le texte en lui-même et voyons ce qu'il dit exactement. Les quatre expressions incriminées sont celles que j'ai imprimées en italiques : elles semblent harmonieusement balancées, *tempest* répondant à *servant-monster* et *tales* à *nest of antiques*. On sait en effet que Stefano dans la *Tempête* donne à Caliban le nom de *servant-monster*, non pas une fois, mais plusieurs; et l'on se rappelle peut-être que dans le *Conte d'Hiver* (IV, IV, 352), on voit « une danse de douze Satyres », qui tient une ligne dans la pièce écrite, mais qui dans la pièce jouée occupait sans doute un temps assez long.

Gifford proteste énergiquement contre cette interprétation tendancieuse. « *Servant-monster*, dit-il, se trouve indubitablement dans *La Tempête*; mais cette expression n'est pas, que je sache, de l'invention de Shakespeare, ni même particulière à lui. » Il a négligé seulement d'en donner d'autres exemples. En revanche il s'engage en une longue digression sur les foires, pour prouver qu'on y voyait quantité de monstres ou prétendus tels, singes, chameaux, éléphants, etc., et que les montreurs de ces animaux s'intitulaient probablement leurs « maîtres ». Tout ceci n'a rien à voir avec la question. La moindre citation en dehors de la *Tempête*, où l'on trouverait le mot composé : *servant-monster*, ferait bien mieux notre affaire ou plutôt la sienne : il ne l'a pas trouvée. Sa cause est meilleure au sujet du *nest of antiques* : l'expression est bizarre en effet et le mot *antiques* peut prêter à la discussion : signifie-t-il « bouffons » ou bien « gens de l'antiquité »? Faut-il se fier à l'orthographe

1. *Shakespeare*, ed. Steevens (1793), III, 1-2; VII, 2.

du folio ou au sens général du morceau? Autant de points où il triomphe. Cependant les deux mots *tales* et *tempests* viennent corroborer l'opinion de ses adversaires. Ce serait un bien grand hasard s'il n'y avait pas corrélation entre eux et les deux autres. Or Gifford ne nous cite aucune pièce de ce temps-là qui ait pour titre le mot *Conte* ou le mot *Tempête* : il se contente de nommer deux ou trois pièces pour marionnettes, *La Création du Monde*, *La Destruction de Sodome et de Gomorrhe*, *L'Histoire de Jonas dans la Baleine*, qui sont, dit-il, des Contes et où il devait y avoir des tempêtes : le raisonnement n'est pas très convaincant. Par contre il s'étend longuement sur le sens du mot : *drollery*, qui est le terme propre pour désigner une pièce de marionnettes et qui n'est jamais employé pour une véritable comédie. Sur ce point il a tout à fait raison : dans *La Tempête* même, lorsque des formes invisibles viennent apporter un banquet aux princes naufragés, Alonso demande : « Qu'est-ce là? » et Sébastien répond : *A living drollery*, c'est-à-dire une mascarade jouée non point par des *puppets*, mais par des êtres vivants, en chair et en os. Est-ce à dire que cette expression ne puisse être appliquée aux deux comédies en question? Jonson en était bien capable. Le sens de sa phrase et la portée de sa critique sont assez clairs, bien que l'une soit drôlement construite et l'autre assez bizarre. « Il lui répugne dans ses pièces de faire peur à la nature », c'est-à-dire de présenter des personnages comme on n'en voit point dans l'ordre accoutumé des choses, tel le fils de Sycorax, demi-homme et demi-poisson, ou comme ces satyres dansants, humains par en haut, chèvres par en bas. Il laisse de pareilles exhibitions, irréelles et déraisonnables, « à ceux qui font des Contes, des Tempêtes et autres drôleries du même goût », car ce sont de vraies pièces de marionnettes, injouables pour de vrais acteurs (et le fait est qu'on serait curieux de savoir comment Shakespeare *voyait* Caliban)! La suite, qui d'ailleurs ne s'applique plus à Shakespeare, contribue encore à éclairer sa pensée : « (il lui répugne)... de mêler sa tête aux talons d'autrui », c'est-à-dire de mélanger l'œuvre de son cerveau avec le travail pédestre des danseurs, « si grande que soit parmi vous la concupiscence des gigues et des ballets ». En somme il ne veut dans ses comédies ni personnages en dehors de la réalité, inconcevables, inexistants (le *servant-monster* de *La Tempête*), ni

bouffons, grotesques et baladins, venant interrompre par des danses le progrès de la représentation (comme la « nichée d'antiques » de *Winter's Tale*). Nous sommes habitués aujourd'hui à admirer *La Tempête* comme la plus exquise féerie qu'on puisse rêver, et à trouver délicieuses certaines parties au moins du *Conte d'Hiver*. Nous sommes donc surpris et choqués de « la liberté grande » avec laquelle Jonson traite ces deux chefs-d'œuvre. Mais Shakespeare n'avait point alors cette prééminence incontestée qu'il a acquise avec les siècles : Jonson le traitait de pair à compagnon, comme un rival et comme un égal; et ce qui nous paraît désinvolture impertinente n'était que franchise hardie. L'admiration de Jonson pour Shakespeare, qui était réelle, n'allait point, comme il dit, « jusqu'à l'idolâtrie »; elle était limitée par certaines lois esthétiques qu'il tenait pour essentielles et dont l'autre, heureusement, ne se souciait pas. Nous essaierons de déterminer plus loin ce qu'il acceptait de son œuvre et ce qu'il en aurait exclu volontiers : nous savons maintenant qu'il n'eût point signé *Le Conte d'Hiver* ni *La Tempête*, et autres « drôleries » du même goût[1]!

La seule objection sérieuse qu'on puisse faire à notre interprétation de ce passage, c'est que Jonson lui-même a introduit des danses dans certaines de ses pièces, voire des danses de Satyres (*The Satyr*, *Oberon*, *Pan's Anniversary*) et que par conséquent il ne nourrissait pas une répulsion si profonde pour ces créatures anormales, ces *lusus naturae*! On peut répondre à cela que les Masques sont un genre différent de la comédie, et d'un ordre moins relevé : ce qui peut être toléré dans une fantaisie dansée et chantée ne saurait être admis dans le cadre classique de la comédie véritable. Aussi nul doute pour moi qu'il ne songe ici à Shakespeare, du moins à ces deux comédies que son exclusivisme étroit condamne. Nous ne le

1. C'est Theobald qui le premier appela l'attention sur ce passage et les commentateurs successifs y sont revenus maintes fois pour fixer la date de *La Tempête*. M. Furness dans sa belle édition de cette comédie reproduit les divers arguments (pp. 162, 273, 282, 283, 294, 295, 297), mais se rallie à l'opinion de Gifford, c'est-à-dire à la négative, sans rien ajouter d'ailleurs aux assertions de celui-ci. Il s'appuie entre autres sur l'opinion d'Halliwell : « The allusion to *the Tempest* Halliwell deems more distinct, and yet uncertain, and concludes on the whole, that it is more likely that Jonson there refers to the drolleries popular at Fairs rather than that he should make a somewhat clumsy reference to a drama, the merits of which he must, at least in great degree, have appreciated ». Je me rangerais plutôt à l'opinion de Charles Knight qui y voit « a sly, though not ill-natured, allusion to Caliban ».

blâmerons pas de l'avoir dit, mais de l'avoir dit si brutalement. Un seul mot d'ailleurs nous choque, celui de *drollery*; il faut avouer qu'il ne convient guère à *La Tempête*, ni au *Conte d'Hiver* : ce ne sont pas des pièces de la foire et je doute même qu'elles y aient le moindre succès.

Nous arrivons enfin au grief principal que les admirateurs patentés de Shakespeare nourrissent contre Jonson, je veux parler du fameux Prologue, qu'il a mis en tête de sa première comédie, *Every Man in his Humour*, et qui est comme le préambule de tout son théâtre.

> Though need make many poets, and some such
> As art and nature have not bettered much;
> Yet ours for want hath not so loved the stage,
> As he dare serve the ill customs of the age [1], etc.

Ce vigoureux morceau n'est-il, comme on l'a prétendu, qu'une longue diatribe contre l'auteur d'*Hamlet*? Nous allons examiner successivement chacun des vers incriminés, montrer que la plupart, sinon, tous s'adressent à tous les auteurs du temps pris en bloc. Ce prologue en réalité est une déclaration de guerre, une exposition de principes, du jeune classique qui veut régénérer la scène anglaise et qui va dire leur fait, non sans courage, au public et à ses auteurs favoris. Ces manifestes littéraires manquent généralement d'originalité : celui de Jonson ne manque pas à la règle, mais il a l'avantage inappréciable d'être court.

Le jeune Ben (il mérite ce nom au moins une fois) ne veut pas se plier à servir « les mauvaises coutumes du siècle », et celle-ci d'abord :

> To make a child now swaddled, to proceed
> Man, and then shoot up, in one beard and weed,
> Past threescore years.

C'est là, dit-on, une allusion à *Henry VI* [2]. Au début de la première partie on voit en effet le jeune prince âgé de neuf mois, monter sur le trône, pour ainsi parler; il a vingt-trois ans au commencement de la seconde, et une dizaine d'années de plus quand s'ouvre la troi-

1. *Jonson*, ed. Gifford-Cunningham, I, 2.
2. *Shakespeare*, ed. Steevens (1793), I, 561, 611, et IX, 305.

sième, qui le conduit jusqu'à sa mort. Nulle autre pièce de Shakespeare ne correspond à cette description, si l'on prend les vers de Jonson à la lettre; et l'on sait d'autre part que l'attribution d'*Henry VI* à l'auteur d'*Henry V* est fort discutée. L'opinion généralement admise est que, dans ces premières Histoires, le poète encore inexpérimenté s'est contenté de retoucher d'anciennes pièces, en laissant chaque fois plus libre carrière à son originalité. Le trait passe donc par-dessus sa tête pour aller toucher les premiers auteurs, à qui il emprunta le cadre et l'armature de sa trilogie. Mais je suis persuadé pour ma part que Jonson ne songe nullement à *Henry VI* en écrivant ces vers; je n'en donnerai qu'une preuve qui est décisive : c'est que lorsque Henry VI meurt à la fin du quinzième acte, il a quarante-neuf ans, et non pas « soixante et plus ». Quelle est la pièce désignée? Je n'en sais rien; j'imagine d'ailleurs qu'il n'a pas en vue une œuvre déterminée, mais une pratique assez courante dans le théâtre du temps, qu'il juge avec raison détestable. D'ailleurs les expressions qu'il emploie et qui sont volontairement forcées, montrent suffisamment, à mon sens, que sa critique est générale et théorique. Les quelques citations qui suivent ne font que renforcer cette impression.

On connaît ces vers de Boileau, au troisième chant de l'*Art Poétique*, qui ressemblent beaucoup à ceux de Jonson :

> Un rimeur sans péril, delà les Pyrénées,
> Sur la scène en un jour renferme des années;
> Là souvent le héros d'un spectacle grossier,
> Enfant au premier acte, est barbon au dernier.

Il est évident que Boileau, en écrivant ces vers sur le théatre espagnol, ne songeait pas à Shakespeare. Si l'on veut à toute force qu'il ait puisé quelque part cette idée et ces expressions, d'ailleurs banales, on peut rappeler certaine discussion littéraire que l'on trouve au chapitre XLVIII de la première partie de *Don Quichotte*. « Lorsque la comédie, au dire de Cicéron, doit être le miroir de la vie humaine, l'exemple des mœurs et l'image de la vérité, celles qu'on joue à présent ne sont que des miroirs d'extravagance, des exemples de sottise et des images d'impudicité. En effet quelle plus grande extravagance peut-il y avoir dans la matière qui nous occupe que de faire paraître un enfant au maillot à la première scène du

premier acte et de le ramener à la seconde, homme fait, avec la barbe au menton[1]? » Que Boileau se soit inspiré ou non de ce passage, j'ai tenu à le citer tout entier, parce qu'il offre une analogie bien plus frappante encore avec le prologue de Jonson : on dirait que l'un a traduit l'autre, en faisant un léger faux sens. Mais qui des deux est l'emprunteur ? On peut se poser la question. Il n'est pas très probable que Cervantès connût l'anglais; mais il n'est pas impossible qu'il ait pu connaître, par un ami, la comédie de Jonson et son prologue. D'autre part si Jonson ignorait l'espagnol (ce qui n'est nullement prouvé), il avait pu lire *Don Quichotte* dans la traduction. Le *Roman de l'Ingénieux Hidalgo*, paru en 1604, a été traduit en anglais par Shelton en 1611/2[2]; et dans l'état actuel de la science, on ne saurait affirmer que le Prologue soit antérieur à 1616. Cette hypothèse curieuse est cependant peu vraisemblable, et les expressions des deux auteurs ne sont point si rares qu'ils n'aient pu les inventer chacun de son côté. On peut supposer aussi qu'il y eut une source commune où ils auraient été puiser tous deux : je n'ai pas su la découvrir. Je veux citer néanmoins ce passage de l'*Apology for Poetry* dont Jonson a pu s'inspirer : le petit traité de Sidney avait été publié en 1595, deux ou trois ans avant la comédie de Jonson : « Now of time they are much more liberall [the dramatists of the time] For ordinary it is that two young princes fall in love : after many traverces, she is got with childe, delivered of a fair boy; he is lost, groweth a man, falls in love and is ready to get another child, and all this in two hours space[3]. » L'expression est un peu différente, mais au fond c'est la même idée. Une autre citation nous montrera qu'elle n'avait rien de rare : elle est tirée de la dédicace du *Promos et Cassandra* de Whetstone, qui est de 1578 : « The Englishman in this quality is most vain, indiscreete, and out of order : he first groundes his worke on impossibilities; then in three howers ronnes he throwe the worlde, marryes, gets children, makes children men, men to conquer kingdomes, murder Monsters,

1. *Don Quichotte*, trad. Viardot. Vol. II, p. 347.
2. Voici la traduction de Shelton : « For what greater Absurditie can be in such a subject, then to see a child come out, in the first Scene of the first Act, in his swadling cloutes, and issue in the second already grown a man, yea a bearded man ». (Edition de 1612, p. 558).
3. *Elizabethan Critical Essays*, ed. Gregory Smith, I, 97.

and bringeth Gods fron Heaven, and fetcehth Divels from Hel[1] ». Jonson s'est contenté en somme de résumer cette pensée commune sous une forme plus brève, plus classique, en ne prenant que l'essentiel de l'idée, à savoir que la même pièce ne doit pas nous montrer le héros,

> Enfant au premier acte et barbon au dernier,

dans ses langes à la première scène, dans son linceul à la dernière. En écrivant ces vers il ne songeait pas plus à Shakespeare que n'avaient fait Wheststone, Sidney ou Cervantès : il attaquait tout un système dramatique dont relève assurément l'œuvre du grand Will, mais dont celui-ci précisément sut atténuer les défauts. En tout cas il ne songeait pas particulièrement à la tragédie d'*Henry VI*, qui se trouve, étant une trilogie, dans des conditions spéciales, et qui d'ailleurs n'est qu'à moitié de Shakespeare.

Voyons la suite :

> Or with three rusty swords,
> And help of some few foot-and-half-foot words,
> Fight over York and Lancaster's long jars,
> And in the tyring-house bring wounds to scars.

Ce que Jonson reproche surtout à l'école adverse, c'est l'invraisemblance des sujets. Dans le court intervalle d'une représentation qui dure trois heures, ils font tenir toute une vie d'homme, soixante ans et plus; et sur un théatre de six pieds carrés, ils veulent figurer des batailles, voire des guerres tout entières, comme celle des Deux-Roses, qui ont couvert des années! Jonson n'est pas un partisan étroit des règles d'Aristote; il ne veut pas imposer l'unité de temps ou de lieu; mais il tient à la vraisemblance, c'est le fond de son argument. Certains mots ajoutés peuvent nous donner le change, et Boileau aurait sûrement élagué certaines critiques adventices, qui peuvent nous tromper sur la portée de sa pensée; mais celle-ci est bien claire en somme et peut se résumer ainsi : « Pas d'invraisemblances! » Or, de ces invraisemblances-là, Shakespeare en a sur la conscience assez bon nombre : dans toutes ses pièces historiques, antiques ou modernes, il s'est obstiné à représenter des combats

1. *Elizabethan Critical Essays*, ed. Gregory Smith, I, 59.

sur terre ou sur mer, malgré l'indigence inouïe des ressources dont il disposait. Jonson qui avait plus de bon sens que d'imagination ne pouvait admettre qu'on prétendît donner au public l'illusion d'une bataille avec trois figurants armée de « sabres rouillés »[1]. Lorsqu'il avait lui-même une bataille à représenter, comme au cinquième acte de *Catilina*, il remplaçait les corps à corps par un discours du général à son armée; il est vrai que l'armée se composait des trois mêmes figurants, ce qui n'était pas bien supérieur pour la vraisemblance! Faut-il maintenant conclure de ce fait que Shakespeare soit ici nominativement désigné par le vers sur « les longues querelles d'York et de Lancaster »? La chose est possible, mais non pas tout à fait sûre. Le « *foot-and-half foot words* », qui est une gauche et pédantesque traduction du « *sesquipedalia* » d'Horace, ne convient guère au style shakespearien. Shakespeare d'ailleurs est-il le seul à avoir mis au théâtre la guerre des Deux-Roses? Lorsqu'une des compagnies d'acteurs qui jouaient à Londres tenait une pièce à succès, les compagnies rivales s'empressaient de commander à leurs fournisseurs ordinaires une pièce sur le même sujet, du moins quand ce sujet était du domaine commun. C'est ainsi que Jonson avait écrit en 1602 pour Henslowe un *Richard Crookback*, destiné sans doute à faire pièce au *Richard III* du Globe. *Le Roi Jean*, *Henry VI* avaient été traités également par d'autres poètes, soit avant, soit depuis Shakespeare. Il est probable que Jonson ici encore critiquait un système et une école bien plus qu'une pièce et un auteur déterminés. Ces combats fragmentés, dont on ne trouve pas d'exemples chez les anciens, lui paraissaient un procédé d'art médiocre et un peu puéril pour représenter la physionomie d'une bataille. La bataille d'ailleurs devait lui sembler un sujet de spectacle peu dramatique, que l'auteur fût Shakespeare ou un autre. Pour moi, « les longues querelles d'York et de Lancastre » sont un terme générique pour indiquer toutes les pièces historiques ou du moins les représentations militaires, avec les invraisemblances ridicules qu'elles entraînaient fatalement. Jonson admettait fort bien l'histoire morale et politique au théâtre, comme dans *Séjan* par exemple, ou dans

1. On retrouve la même idée et presque les mêmes mots dans Sidney, *loc. cit.* : « while in the meane time two armyes flye in, represented with 4 swords and bucklers, and then what hard heart will not take it for a pitched field? »

Henry VIII ou dans *Richard II.* Ce qu'il blâmait, le jugeant contraire à la définition de la tragédie, à la nature même du théâtre, c'étaient ces « emprises d'armes », ces cartels et défis toujours les mêmes, ces vains simulacres de combats, toujours impossibles à réaliser.

On lit ensuite :

> He rather prays you will be pleased to see
> One such to-day as other plays should be,
> Where neither chorus wafts you over the seas,
> Nor creaking throne comes down the boys to please;
> Nor nimble squib is seen to make afeard
> The gentlewomen; nor rolled bullet heard
> To say, it thunders : nor tempestuous drum
> Rumbles, to tell you when the storm doth come.

J'arrête ici la citation : le reste n'a plus d'importance pour le point qui nous occupe. Sont-ce là, comme on le prétend, autant de critiques sournoises contre l'Adversaire? J'en doute un peu. En tout cas on a beau feuilleter l'œuvre de celui-ci, on n'y trouve pas de « trône qui descend du ciel (ou qui s'écroule à terre) pour l'amusement des enfants » : ceci tendrait à prouver qu'il s'agit dans tout le morceau, non pas du seul Shakespeare, mais d'un certain nombre d'écrivains dont Jonson n'approuve pas la manière. Il est certain en revanche qu'il y a dans Shakespeare quantité d'orages avec éclairs et coups de tonnerre; et forcément, pour produire à point nommé ces phénomènes météorologiques, on était obligé de recourir aux procédés artificiels, « pétards », « tambours » et « boulets roulés ». Or non seulement Jonson trouve enfantines ces grossières imitations de la nature; mais il blâme et s'interdit sévèrement à lui-même l'emploi de ces moyens qui ébranlent les nerfs des spectateurs au lieu d'émouvoir leur esprit. Je ne crois pas qu'en dehors de ses masques, il y ait dans toute son œuvre un seul grondement de tonnerre. Remarquez cependant que, si le prologue date de 1598 ou 1599, l'allusion ne saurait viser Shakespeare : la mention bien connue : « *Thunder and Lightning* » ne se trouve, sauf erreur, que dans les pièces postérieures à 1601 : *Jules César*, *Macbeth, Le Roi Lear* et *La Tempête*; la seule exception serait *Henry VI* (2nd part. I, IV), qui n'est pas entièrement de lui. D'autre part on trouve cette men-

tion dans quantité d'autres pièces en dehors de son théâtre, et il faut toujours faire état du nombre très considérable de celles qui ont disparu.

Reste le vers suspect :

> Where neither chorus wafts you over the seas.

Allusion transparente, nous dit-on, aux chœurs du *Roi Henry V*, notamment ceux qui servent d'introduction au deuxième et au troisième acte :

> The King is set from London, and the scene
> Is now transported, gentles, to Southampton, etc.
> Suppose that you have seen
> The well-appointed King at Hampton pier
> Embark his royalty, etc.

La première objection qui vient à l'esprit est qu'*Henry V* date de 1599; si le prologue d'*Every Man in his Humour* est de 1598, la question est donc résolue. Admettons cependant, puisqu'il y a doute, qu'il ait été écrit postérieurement. N'y a-t-il pas d'autres pièces du temps à qui la critique s'appliquerait tout aussi bien, sinon mieux? J'en connais au moins une : le *Vieux Fortunatus* de Dekker[1]. La comédie contient deux prologues intérieurs, qui sont débités par le chœur, l'un au début du second, l'autre du quatrième acte. Dans le premier je lis ceci :

> Suppose then, since you last beheld him here,
> That you have sailed with him upon the seas,
> And leapt with him upon the Asian shores,
> Been feasted with him in the Tartar's palace,
> And all the courts of each barbarian King :
> From whence being called by some unlucky star....
> Help me to bring him back to Arragon[2], etc.

Le voyage continue dans l'autre, de Chypre à Gênes et de Gênes en Angleterre : voilà un chœur fort précieux! Dans *Henry V* nous traversions seulement l'étroit chenal de la Manche; ici nous sommes

1. Gilchrist (*An Examination*, etc., p. 25) en indique une autre, *The Fair Maid of the West* (Cf. Heywood, *Mermaid Series*, p. 138). Mais la pièce paraît postérieure à 1616.
2. *Dekker's Works* (Mermaid Series), pp. 316 et 353.

véritablement ballottés sur toutes les « mers »! L'invraisemblance est plus forte encore et bien faite pour révolter la paresseuse imagination de Jonson. N'est-on pas fondé à penser qu'il songe à Dekker ici plutôt qu'à Shakespeare? A mon sens, en cet endroit comme dans les autres, il a en vue bien moins un travers individuel qu'une tendance générale. Ce qu'il déplore, c'est l'étrange facilité avec laquelle on nous promène d'Afrique en Asie et d'Europe en Amérique, sans égard pour notre fantaisie lassée, qu'on soumet vraiment à trop rude épreuve. Cervantès au même endroit que j'ai cité plus haut exprime à peu près la même idée : « Que dirai-je ensuite de l'observation du temps pendant lequel peuvent arriver les événements que l'on représente? N'ai-je pas vu telle comédie dont le premier acte commence en Europe, le second se continue en Asie, le troisième finit en Afrique; et s'il y avait quatre actes, le quatrième se terminerait en Amérique, de façon que la pièce se serait passée dans les quatre parties du monde. » On trouve aussi dans Sidney une phrase analogue [1] : Jonson s'est contenté encore de la résumer. Ce qu'il blâme ici, ce n'est pas l'emploi du chœur dont il usera lui-même (*Catilina*, *Mortimer*), c'est le rôle de transport qu'on lui fait jouer. Or l'objection s'adresse bien plus à Dekker qu'à Shakespeare; et si nous avions toute la production dramatique du temps, nous trouverions probablement quantité de pièces qui la méritent davantage encore. En somme, non seulement on ne saurait affirmer qu'il s'agit ici de Shakespeare, mais il est infiniment probable, même si le morceau est postérieur à *Henry V*, que Jonson ne songeait pas à celui-ci.

On s'étonnera peut-être que le Prologue de Jonson soit aussi mal composé : en fait les diverses critiques qu'il adresse à la comédie contemporaine sont rangées dans un ordre bizarre. Nous avons essayé plus haut d'établir la portée de la première phrase; voici, selon moi, quelle est la suite des idées dans la seconde. Elle se relie naturellement à l'autre par une idée commune : il vient de

1. *Apology for Poetry*, *loc. cit.* : « For where the stage should alwaies represent but one place, and the uttermost time presupposed in it should be, both by Aristotles precept and common reason, but one day, there is both many dayes, and many places, inartificially imagined. But if it be so in Gorboduck how much more in all the rest? where you shall have Asia of the one side, and Affrick of the other, and so many other kingdoms, that the player, when he commeth in, must ever begin with telling where he is, etc. »

déplorer l'habitude qu'on a de traiter dans une pièce, qui dure à peine trois heures, toute une vie d'homme, voire même une période historique : il proteste là contre au nom de la vraisemblance, d'autant que les moyens dont les auteurs disposent ne sont guère propres à aider l'illusion. Il songe ensuite à ces pièces où l'on vous promène dans l'espace avec autant de facilité qu'on faisait tantôt dans le temps : il en a une en vue probablement, le *Vieux Fortunatus* sans doute. Puis il passe à un autre défaut, qui le choque également *dans la même pièce*, mais d'un ordre tout différent : c'est « le trône qui descend du ciel[1] ». Cette fois c'est surtout la grossièreté du machinisme qui l'irrite : ces spectacles puérils sont indignes d'une œuvre d'art. *De même* ces pétards, ces roulements de tambour, et tous les artifices analogues pour imiter l'orage ou le fracas d'une bataille : il en blâme et répudie l'emploi, mais surtout dans la comédie, dont l'objet est de se jouer des sottises de nos compatriotes, et non pas de nous promener par le monde en quête d'aventures extraordinaires. Lorsqu'il aura appris au public à goûter une comédie réaliste et raisonnable, au lieu des invraisemblances et des extravagances qu'on lui sert, il pourra se vanter d'avoir substitué des « hommes » véritables aux « monstres » de jadis[2]. Toute cette fin ne paraît pas viser Shakespeare : elle ne concerne que la comédie, tandis que le reste a trait au théâtre en général. L'ensemble dans le morceau contient quantité de critiques qui ne sauraient s'adresser à lui et s'appliquent admirablement à d'autres. Tout compte fait, deux vers seulement semblent sujets à caution : mais nul n'oserait affirmer qu'ils ne visent pas Dekker ou Middleton.

Voici la dernière des attaques de Jonson contre Shakespeare :

1. Voir la première scène du *Vieux Fortunatus* (Mermaid Series, p. 295).

2. Cf. Rev. J. Hunter, *A disquisition on the scene, origin, etc., of the Tempest* (1839), cité par Furness, *loc. cit.*, pp. 284 sqq. Il veut prouver que la pièce est de 1596, donc antérieure à *Every Man*, etc. Sa thèse générale me paraît insoutenable; mais il est possible que Jonson en écrivant son Prologue (s'il est postérieur à 1610) songât surtout à *La Tempête*, en qui il se refusait à voir une comédie. « The *monster* must be Caliban, *graced* as he has always been by the favour of the multitude. The *creaking throne* is the throne of Juno, as she descends in the masque; the *nimble squib* is the lightning during the storm, with which the play opens; and the *tempestuous drum* is the thunder which accompanied the lightning. » — Mais Hunter se refuse à voir dans ces attaques aucune hostilité personnelle contre Shakespeare : Jonson se borne à défendre une théorie d'art opposée.

j'ajouterai, la seule qui soit incontestablement prouvée. On la trouve au commencement de la *Boutique aux Nouvelles*. Le Prologue ouvre la bouche à peine, que l'on voit entrer quatre commères, qui réclament d'un verbe haut leur banc sur la scène; et un dialogue s'engage entre elles et le Sieur Prologue, où nous relevons le passage suivant :

PROL. We ask no favour from you; only we would entreat of Madam Expectatiou....
EXP. What, Master Prologue?
PROL. That your ladyship would expect no more than you understand.
EXP. Sir, I can expect enough.
PROL. I fear too much, lady; and teach others to do the like.
EXP. I can do that too if I have cause.
PROL. Cry you mercy, *you never did wrong but with just cause* [1].

Les derniers mots sont imprimés en italiques, ce qui dénote une citation. Que la citation soit ironique, cela va sans dire; mais d'où est-elle donc tirée? Nous l'ignorerions encore, si Jonson ne s'était trahi fort ingénument. Qu'on se reporte en effet au passage des *Discoveries* que j'ai cité plus haut : on y trouvera la phrase à quoi Jonson évidemment fait allusion. Mais en nous reportant au texte de Shakespeare nous ne la retrouvons pas; on y lit seulement ces deux vers, qui expriment d'ailleurs la même idée :

Know, Caesar doth not wrong, nor without cause
Will he be satisfied.

Faut-il soupçonner Jonson d'avoir sciemment dénaturé le texte original pour se livrer sur le dos de son grand rival à une plaisanterie médiocre? Steevens n'a pas reculé devant cette invraisemblable hypothèse [2]; et par conséquent nous serons forcés de la discuter, si brièvement que ce soit. Gifford l'a fait déjà, mais à la légère et sans la moindre bonne foi.

Jules César a paru pour la première fois dans l'édition de 1623 : on ne trouve pas trace d'un quarto antérieur qui porterait le texte incriminé. La leçon du folio que j'ai donnée ci-dessus est donc soit le texte primitif, soit une correction introduite par Shakespeare ou

1. *Jonson*, ed. Gifford-Cunningham, II, 275.
2. *Shakespeare*, ed. Steevens (1793), XII, 314.

ses éditeurs. La première hypothèse est inadmissible; la raison de bon sens que j'ai suggérée plus haut suffirait à l'établir, mais il suffira de prouver que la seconde est la plus vraisemblable. Or voici le passage en entier :

> METELLUS. Most high, most mighty and most puissant Caesar,
> Metellus Cimber throws before thy seat
> An humble heart..... (*Kneeling*).
> CAESAR. I must prevent thee, Cimber.
> These couchings and these lowly courtesies
> Might fire the blood of ordinary men,
> And turn pre-ordinance and first decree
> Into the law of children. Be not fond,
> To think that Caesar bears such rebel blood
> That will be thaw'd from the true quality
> With that which melteth fools, I mean sweet words,
> Low-crooked court'sies and base spaniel-fawning.
> Thy brother by decree is banished :
> If thou dost bend and pray and fawn for him,
> I spurn thee like a cur out of my way.
> Know, Caesar doth not wrong, nor without cause
> Will he be satisfied [1].

Il saute aux yeux que les deux derniers vers du discours de César ne se rattachent à rien de ce qui précède; la tirade devait se terminer d'abord par cet éclat de violence :

> I spurn thee like a cur out of my way;

à quoi Metellus devait répliquer les paroles que cite Jonson :

> Caesar, thou dost me wrong;

et César répondre une phrase à peu près comme celle-ci :

> Caesar did never wrong, but with just cause,
> [Nor without cause] will he be satisfied.

La phrase me paraît d'ailleurs présenter un sens très suffisant, nullement absurde; tout au plus pourrait-on reprocher à Shakespeare un peu d'ambiguïté dans la construction :

1. *Julius Caesar*, acte III, scène I, 33 sqq.

La critique est même si subtile que nous avons peine à lui donner un corps : on conçoit très bien César disant : « Je n'ai jamais fait de tort à personne que pour une raison juste. » Si ce n'est pas une belle pensée, ni une pensée rare, c'est une idée qui n'est réellement pas « ridicule »; et l'on s'explique mal que Jonson en fut si choqué. Il est probable que quelque puriste chicaneur, peut-être Ben lui-même, aura relevé la phrase en écoutant jouer la pièce [1], la trouvant ambiguë, peu claire, qu'on en a ri avec Shakeapeare à la Sirène, et que celui-ci la corrigea tant bien que mal. Il est possible aussi, car le raccord est bien maladroit, que les éditeurs du Folio s'en soient chargés eux-mêmes, peut-être à l'instigation de Jonson, que ce vers semble avoir offusqué plus que de raison. Voilà comment il aura disparu du folio; il serait « ridicule » d'imaginer qu'il a été inventer une fausse lecture pour expliquer à la postérité une allusion ironique dans une de ses pièces, que le public d'ailleurs n'aurait pu saisir si la phrase citée n'eût pas existé! Il y avait eu sur ce sujet quelque plaisanterie, sans doute assez inoffensive, dont les initiés souriaient au passage; mais nous ne sommes pas dans le secret et le sel nous en échappe.

Maintenant faut-il intenter à Jonson un crime de lèse-majesté pour avoir osé parodier un vers du grand Will? A regarder quelque temps la phrase incriminée, nous avons vu la critique diminuer peu à peu, jusqu'à s'évaporer pour ainsi dire. Mais en atténuant l'erreur de Shakespeare, nous avons atténué du même coup la faute de Jonson. Ce n'est pas une attaque, un trait satirique, c'est une petite malice sournoise où il n'y a pas une once de méchanceté. Les trois quarts du public n'y voyaient que du feu d'ailleurs : n'y avait-il pas quelque vingt-cinq ans entre *Jules César* et *La Boutique aux Nouvelles*? Il y revient, dira-t-on, dans les *Discoveries*, preuve qu'il y attachait quelque importance! Mais s'il ne trouvait rien à reprendre dans Shakespeare que quelques phrases un peu obscures et trop rapidement écrites, on peut considérer pareille critique comme un rare éloge. Le plus « idolâtré » des écrivains en a reçu, même en son pays, de plus sévères.

1. *Jules Cesar* a été joué vers 1601, à un moment où les deux poètes étaient mal ensemble.

*
* *

Malone et Steevens et leurs modernes émules avaient relevé dans l'œuvre de Jonson une trentaine de passages où ils croyaient voir leur dieu blasphémé. Il en reste après discussion six ou sept, où il semble à peu près certain qu'il était visé, bien que l'allusion ne soit pas toujours transparente. Ils appellent quelques remarques qui serviront de conclusion à cette partie de notre étude.

Trois de ces prétendues attaques sont d'un caractère très anodin et Shakespeare lui-même aurait été bien susceptible de s'en froisser. C'est la douteuse parodie de Kent dans les ceps (*Bart. Fair.* 1614), la phrase sur l'homme « étranglé d'une heure » (*Silent Woman.* 1610) et l'inoffensive plaisanterie sur le mot de César (*Staple of News.* 1625). On saisit là comme un écho des saillies coutumières entre gens qui se voient tous les jours et s'entendent bien. Jonson, qui avait l'esprit satirique toujours en éveil, devait parfois plaisanter Shakespeare sur certains détails de ses pièces, qui heurtaient ses goûts et ses théories. En transportant ces plaisanteries sur la scène, le vieux Ben ne dépassait pas les limites permises; qui nous dit que Shakespeare et les autres n'en faisaient pas autant? Il est certain d'ailleurs qu'il y a dans l'œuvre de Shakespeare, si admirable soit-elle, et elle est unique, quelques traces de l'humaine imperfection. Nous y trouvons aujourd'hui, je dis même les Anglais qui sont sincères, des choses qui nous choquent; quelques autres, sinon les mêmes, pouvaient aussi choquer Jonson. Drummond dans les *Conversations* rapporte le mot suivant de son hôte : *Shakespeare in a play brought in a number of men, saying they had suffered shipwreck in Bohemia, where there is no sea near by some hundred miles*[1]. Cette bourde géographique était bien de nature à révolter Jonson ou du moins à le faire rire : sa tournure d'esprit minutieusement précise répugnait à des erreurs aussi grossières. Il devait en faire des gorges chaudes avec ses compagnons de taverne et Shakespeare a dû bien des fois se l'entendre reprocher : il y répondait sans doute, avec un haussement d'épaules, qu'il avait pris cela dans Greene sans aller

1. *Jonson*, ed. Gifford-Cunningham, III, 480.

voir [1]. Pour nous cette faute d'orthographe semble très pardonnable : on y trouve même un certain piquant, on y veut voir une intention profonde, comme si le poète avait voulu dérouter notre jugement, nous faire mieux sentir que ce *Conte d'Hiver* se déroule au pays des rêves. Jonson qui ne cherchait pas si loin, n'y a vu qu'une erreur prosaïque et l'a relevée en pédagogue un peu myope. Faut-il lui reprocher cette étroitesse, cette mesquinerie de conception? Non plus qu'à Shakespeare son indifférence! Il y a dans l'œuvre de celui-ci des invraisemblances matérielles, comme la « côte de Bohême », telle aussi la supposition qu'une femme étranglée depuis une heure puisse recouvrer un instant la voix, pour dire un mot sublime! Il s'est moqué plus ou moins heureusement de ces idées « baroques », en trois ou quatre endroits, pas davantage; et si ces railleries nous paraissent injustifiées, il faut convenir aussi qu'elles ne sont pas bien méchantes; elles marquent plus de bonne humeur que de fiel et de jalousie.

Restent le passage du *Volpone* sur les imitateurs de Montaigne, un ou deux vers du Prologue d'*Every Man in his Humour* et quelques lignes intercalées dans deux comédies, où il raille les *cross-wooings*, de la *Douzième Nuit*, le *servant-monster* de *La Tempête* et une certaine « nichée d'antiques », qui nous pourrait bien représenter l'intermède satyrique du *Conte d'Hiver*. Le premier, s'il se rapporte au seul Shakespeare, ce qui est douteux, n'a pas grande importance : c'est une gaminerie amicale : n'a-t-on pas reproché cent fois à Jonson lui-même d'avoir pillé les Grecs et les Latins? Les trois autres passages impliquent des critiques plus graves; mais portent-elles sur la vie du poète, ou ses mœurs, ou son caractère? Non pas, mais uniquement sur ses pièces. Et dit-il qu'elles soient mauvaises et ne méritent pas le succès, qu'elles doivent leur renommée au jeu des acteurs, à la sottise du public ou à la faveur des grands? Non pas, mais seulement que sur certains points les deux

1. Ses admirateurs ont tout fait pour le disculper de cet « anatopisme » : voir Charlotte Porter, *Sh.s Ignorance concerning the coast of Bohemia*, Poet-Lore, avril 1894; L. Frankel, *Der Streit um die Kuste von Bohemia*, Jahrbuch, etc., XXXIV, 345-357; Ed. Lippmann, *Ibid.*, XXVII, 115-123; H. Grossmann, *Ben Jonson als Kritiker*, Inaug. Diss. Iena, 1898, p. 23. George Sand prétend que les rois de Bohême ont possédé jadis quelques territoires avec ports sur l'Adriatique; en réalité la bévue se trouve dans le *Pandosto* et Shakespeare a négligé de la corriger. (Cf. *Greene's Works*, ed. Grosart, IV, 245.)

poètes ne sont pas d'accord. On sait que l'idéal de Jonson est une comédie réaliste et raisonnable; et voilà pourquoi il n'approuve point la conception shakespearienne de la comédie, qui est sentimentale et romanesque. Il soutient que l'on va au théâtre pour voir une image de la vie, l'homme ne pouvant s'intéresser, selon lui, qu'aux choses qu'il connaît. Or la vie intérieure des princes est fermée aux bourgeois et aux artisans qui forment la masse du public : d'ailleurs il ne convient pas de représenter les rois et les grands sous un aspect risible, et le propre de la comédie est précisément de nous faire rire. Donc l'objet de la comédie sera de nous présenter des bourgeois et des artisans, et de nous les montrer avec leurs ridicules, au lieu de nous offrir des ducs et des comtesses avec leurs sentiments quintessenciés. Or l'amour qui est la grande affaire des nobles oisifs et riches, qui sont par définition jeunes et beaux, ne joue qu'un rôle assez mince dans la vie des bourgeois qui sont pour la plupart occupés et besogneux, et par définition vieux ou laids. Et par conséquent des comédies comme *Le Soir des Rois*, *Beaucoup de Bruit pour Rien*, *Peines d'Amour perdues*, *Comme il vous plaira*, bref toutes les comédies selon la formule shakespearienne, qui n'ont d'autre objet que les tourments amoureux des princesses — ou des bergères, peuvent être de jolies pièces, élégantes, spirituelles, poétiques, ce ne sont pas des comédies : elles appartiennent à un genre bâtard que les anciens ne connaissaient pas, et qui n'est pas la tragédie sans doute, mais qui n'est pas non plus la vraie comédie. D'autre part cette vraie comédie, qui est une comédie bourgeoise, doit être également une comédie nationale, j'entends qu'elle doit mettre en scène les bourgeois de notre pays, parmi lesquels nous vivons, et non pas ceux d'autres pays que nous n'avons guère occasion de connaître. Au lieu de nous transporter en Italie où nous n'avons jamais été, ou dans les pays imaginaires comme votre Illyrie, restons à Londres et ne sortons pas de ses faubourgs. Voilà les théories de Jonson; on comprend que les comédies de Shakespeare lui paraissent fort « licencieuses ». Non seulement on y parle de la Forêt des Ardennes, de l'île de Delphes et des côtes de Bohême; mais on nous transporte dans une île déserte, habitée par un vieux duc magicien (vit-on jamais pareille chose?), lequel est servi par un monstre, moitié homme et moitié poisson (cela se peut-il conce-

voir?); ou bien au beau milieu d'une action sérieuse, on fait surgir de la coulisse une troupe de baladins, qui vient divertir l'attention des spectateurs honnêtes afin d'amuser la canaille! Tout cela n'est pas vraisemblable! D'autre part est-il admissible, quand on dispose d'une scène exiguë, où une dizaine d'acteurs, sous des oripeaux garnis de clinquants, vont se démener deux ou trois heures, de nous promener à travers l'espace et la durée comme ils font tous, Shakespeare et les autres? Que l'action représentée excède un peu le temps de la représentation, qu'elle couvre une dizaine d'heures, un jour ou deux à la rigueur; mais non pas toute une vie d'homme, tout un siècle d'histoire! Qu'on ne reste pas confiné dans un même lieu, qu'on aille par exemple de la Juiverie à Moorfields ou du Palais à Saint-Paul; mais qu'on n'entraîne pas au delà des mers, par l'entremise d'un chœur officieux, notre imagination complaisante! Telles sont en somme les critiques que Jonson adresse à Shakespeare; elles n'ont rien de personnel, elles reposent uniquement sur des divergences théoriques. Elles ne visent point l'homme, mais l'auteur, ou plus exactement le chef d'école, si toutefois Shakespeare peut être regardé comme un chef d'école, s'il a jamais dirigé quelqu'un. L'auteur de *La Tempête* et l'auteur de l'*Alchimiste* représentent chacun deux tendances littéraires opposées et contradictoires : rien d'étonnant qu'ils aient l'un et l'autre essayé de déprécier aux yeux du public le système ennemi qu'ils jugeaient naturellement moins bon. La question est de savoir s'ils ont dans l'expression dépassé la mesure : franchement, pour ce qui est de Jonson, je ne le crois pas. Les quelques traits qui visent uniquement Shakespeare, car les autres ne comptent pas, sont lancés d'une main assez molle, par quelqu'un qui ne veut pas blesser. Un seul fait exception, le passage du *Servant-monster* : il y a là quelques mots assez désobligeants pour le père de Caliban. Ce jour-là seulement, le vieux Ben a été trop loin : il ne faut pourtant pas oublier, pour une phrase écrite un peu trop vite, qu'il a écrit de son grand rival le plus beau panégyrique qui ait jamais été composé [1].

Je sais bien, et c'est par là qu'il faut finir, qu'il a dit à Drummond

1. Cf. Brandes, *Shakespeare*, p. 341. « « The induction to *Bart. Fair* contains an unquestionable jibe both at the *Tempest* and the *Winter's Tale*, whose airy poetry the downright Ben was unable to appreciate... But these trifling intole-

que « Shakespeare manquait d'art » [1], et ces trois mots malencontreux, rapportés plus ou moins fidèlement par un ami maladroit, ont suffi à détruire l'effet des éloges les plus sincères. Le jugement est assez sommaire et même un peu vif; mais encore, avant de s'indigner, faut-il savoir exactement ce qu'il a dit. Le poète écossais, même s'il n'avait pas d'intentions malveillantes, a pu rapporter inexactement les propos de son visiteur. En tout cas il les a résumés trop brièvement, et ce qui nous paraît excessif, injuste, en trois mots, serait peut-être assez près de la vérité, expliqué en cinq lignes. En développant cette pensée, en en précisant la portée, comme il l'a fait évidemment dans la conversation, Jonson exprimait une idée fort plausible, dont Drummond en la transcrivant fait un paradoxe. Que l'on pût accuser Shakespeare de « manquer d'art », c'est une idée qui nous surprend au premier abord et qui nous révolte à la réflexion; mais c'est une idée qui n'aurait pas étonné Voltaire et à quoi tout notre XVIIIe siècle aurait souscrit. Admirateurs de Corneille et de Racine, nos arrière-grands-pères, s'ils ne niaient pas le génie sauvage et singulier de l'auteur de *Macbeth*, devaient trouver qu'il lui manquait tout de même d'avoir connu les règles, étudié l'art de la composition, observé les bienséances d'une cour policée et plié son style audacieux aux exigences de la saine raison. Jonson, moins féru d'Aristote, se montrait moins dédaigneux, moins délicat; mais si les bizarreries de langage et les disparates de l'action le choquaient moins, il n'était pas satisfait tout de même. Il admirait comme les autres, « sans aller jusqu'à l'idolâtrie », mais sans rester trop au-dessous, « la richesse de son imagination, la beauté de ses conceptions, la grâce de son style »; mais il devait trouver la composition de ces comédies médiocre, trop lâche et trop dispersée; les contrastes entre le rire et les larmes trop vigoureusement marqués; les métaphores trop nombreuses et pas toujours bien débrouillées. Bref il portait jusqu'au plus haut point l'admira-

rances and impertinences must not tempt us to forget that it was Ben Jonson who wrote of Shakespeare those great and passionate lines :

Triumph, my Britain, thou hast one to show, etc.

1. *Conversations* with Drummond, III : « That Shakespear wanted arte ». Shiels ajoutait habilement : « and sometimes sense », pour rattacher la phrase à celle du port bohémien qui se trouve dix pages plus loin (Ed. Gifford-Cunn., III, 471).

tion pour les dons naturels de son rival, son instinct de la vie et du théâtre, sa connaissance de l'homme et la pénétration de sa pensée; mais il regrettait qu'une culture plus solide, une discipline plus stricte de l'esprit, ne vînt pas mettre en relief, « améliorer », une organisation si rare, une « nature » si belle, si spontanément artiste. Ce qu'il entend par le mot « art », ce sont les dons acquis de l'esprit, fruits de l'étude et de la réflexion, par opposition aux qualités naturelles, innées, qu'il admirait en lui et qu'il lui enviait peut-être. Étant donnée la fine essence de son génie, il lui aurait voulu plus de talent pour le mettre en œuvre : telle est pour moi la signification de ce mot, si mal compris d'ordinaire. Nous qui préférons les qualités spontanées de Shakespeare aux talents appliqués de Jonson, nous trouvons les regrets de celui-ci superflus, puérils et même assez impertinents. Mais il faut examiner le mot rapporté par Drummond dans son esprit plutôt que dans la lettre. Or il y a là, ce me semble, moins une critique qu'un témoignage d'amitié. Ce Shakespeare, pense-t-il, que j'aimais personnellement et dont je vénère le souvenir autant que quiconque en ce monde, sans tomber dans « l'idolâtrie », comme font certains, mais comme un des plus glorieux parmi les enfants des hommes, eût été un génie prodigieux si *l'art* avait chez lui égalé *la nature*, s'il avait assez étudié pour s'élever à une conception artistique plus haute, plus noble, plus parfaite, que celle où il s'est arrêté. Est-ce trop tirer à soi un mot vague, isolé, forcément incomplet, que de l'interpréter dans le même sens que tous les autres jugements du même auteur sur le même objet? Pas plus dans ce jugement que dans les autres qu'il a portés sur Shakespeare, ou dans les allusions qu'il fait à lui dans ses œuvres, on ne trouve trace de malignité, de jalousie, de dénigrement. S'ils ne sont pas d'accord sur certaines questions d'esthétique, Jonson n'en reconnaît pas moins la grandeur incomparable de son rival; et son admiration, pour n'être pas absolue et sans réserve, reste digne de lui comme l'autre en est digne.

(*A suivre.*) MAURICE CASTELAIN.

LES SOURCES DE L'ÉMOTION

DANS L'ŒUVRE DE THEODOR STORM

Entre les écrivains modernes de l'Allemagne, il n'en est aucun qui ait appartenu plus étroitement que Theodor Storm à sa province natale. Pour l'en éloigner, il ne fallut rien de moins que l'impatience qu'il ressentit d'un pouvoir détesté, et nous savons qu'il éprouva, durant les onze années de son séjour hors du Schleswig, à Potsdam et à Heiligenstadt, tout le malaise et toute la nostalgie des exils. Bien plus, il lui arriva de craindre que son inspiration, sevrée du sol qui l'avait nourrie, ne s'étiolât au cours d'une épreuve dont il ne pouvait prévoir, lors de son établissement en Prusse, la prompte rémission.

Mais par bonheur il était gardé, plus sûrement peut-être qu'il n'en eut lui-même conscience, contre cette menace d'un épuisement prématuré. L'évocation d'un long passé familial et provincial était le mode même de sa pensée. Il possédait, à un degré très rare, l'aptitude du recul mental, le don de ressusciter, par un effort de sympathie rétrospective, le prestige des scènes et des décors abolis. Tout un monde de disparus se survivait constamment en lui. Toute la variété des sites que son enfance avait aimés se recomposait sans cesse devant sa mémoire. Si éloigné qu'il pût être de la petite cité de Husum, on peut dire que sa pensée ne quitta jamais « la ville grise assise au bord de la mer monotone ».

Ainsi, *Nouvelles* ou *Poèmes*, toute son œuvre est le recueil des propos que lui tint la voix, lointaine et familière, du souvenir et de la tradition.

I

Les paysages que Storm a donnés pour cadre à ses *Nouvelles* sont ceux au milieu desquels soixante années de sa vie se sont écoulées. Parfois situés avec certitude et parfois enveloppés d'une imprécision voulue, ils portent tous la marque d'une région très étroitement limitée aux environs immédiats de Husum. A peine quelques pages de *Saint-Jürgen*[1] et de *Pole Poppenspäler*[2] évoquent-elles une « petite ville du centre de l'Allemagne », mais sans que la plume du poète s'attarde à décrire, ni même à nommer, un site auquel, pour les besoins du récit, sa fantaisie s'est un instant, et sans complaisance, arrêtée.

A tout prendre, l'indifférence de Storm à l'égard des aspects de nature étrangers à sa province semble en effet avoir été aussi complète qu'il est possible.

Si l'on met à part les séjours qu'il fit, dans sa jeunesse, à Lübeck et à Kiel, pour l'achèvement de ses études, et si l'on excepte son « exil » de Potsdam et de Heiligenstadt, il est de fait qu'il n'a jamais voyagé. Lorsque, dans l'été de 1855, il accompagna ses parents à Heidelberg et poussa jusqu'à Stuttgard pour y voir Mörike, on sait que les rives accidentées du Neckar, ni les collines de la Souabe, ne furent les attraits qui, de Potsdam où il résidait, le décidèrent à un déplacement aussi inaccoutumé. Certes il ne méconnut pas, durant le retour qu'il effectua par Mayence et Bingen, la splendeur de la vallée du Rhin; mais, à en juger par sa lettre du 27 août, il semble que ce soit surtout des réminiscences littéraires qui, devant Saint-Goar, l'aient hanté.

Son séjour de huit années à Heiligenstadt, commencé quelques mois plus tard, n'a pas laissé la moindre trace apparente dans son œuvre entière. La Thuringe voisine, ni le Harz, n'eurent le don de lui inspirer le goût d'un pittoresque auquel le Schleswig natal ne l'avait pas préparé. Rare exemple d'un pouvoir d'abstraction qui n'eut rien de systématique ni d'hostile, mais qu'un instinctif vouloir

1. *Th. Storm's gesammelte Schriften* (Braunschweig, G. Westermann), t. IV.
2. *Ibid.*, t. IX.

du tempérament imposa. Si les nouvelles qui datent de cette période n'ont pas d'autre horizon que l'humble port où la nostalgie guidait obstinément les rêves du poète, il faut qu'une aussi jalouse prédilection ait tenu à des causes profondes et inéluctables, que notre effort sera de dégager.

Elle fut constante, en effet, et l'on put voir, après son retour à Husum (1864), qu'elle n'avait pas dépendu que de l'éloignement et de la privation. Une évocation rapide de la Forêt de la Sprée, « avec son réseau de minces canaux ombreux qu'encombrent les roseaux et les nénuphars », telle est, dans une nouvelle écrite en 1875, l'unique mention, au surplus tout impersonnelle, qu'il lui arriva de faire des paysages que son séjour en Prusse lui avait donné l'occasion de visiter.

Entre la fin de son exil et sa mort (1864-1888), il lui fallut, pour le déterminer à de brèves absences, des motifs auxquels toute « humeur voyageuse » demeurait étrangère. De *Saint-Jürgen*[1] au *Schimmelreiter*[2], Storm n'a jamais été plus étroitement identifié avec sa province. Ni l'affectueuse insistance de Gottfried Keller, ni l'invite de sa sympathie personnelle ne le peuvent arracher à la retraite qu'il s'est aménagée à Hademarschen. Il est clair que la Suisse, en regard, ne lui est de rien. Épris des horizons illimités, il a fait pressentir ailleurs son peu de goût pour l'étreinte angoissante des hautes montagnes. Mieux lui plaît de saisir, d'un seul coup d'œil, toute l'immensité du ciel et d'observer, le soir, sur la plaine sans bornes, le lent et solennel progrès du crépuscule.

Ainsi, le prestige des lointains pays ne sollicita pas davantage l'imagination de Storm, que sa mémoire ne fut occupée par le souvenir des régions plus voisines, et plus pareilles au Schleswig, qu'il avait autrefois habitées ou parcourues. A peine a-t-il une épithète pour louer « le doux climat de France » qu'il avait entendu vanter. Pour le reste, on ne voit pas de poète qui ait réussi, autant que lui, à se garder de toute admiration conventionnelle pour les illustres merveilles de l'Italie, de la Grèce ou de l'Orient. Jamais il ne se crut tenu de tendre vers elles sa fantaisie. Ni ses lettres, ni les dix-huit volumes de ses *Nouvelles*, ni ses *Poèmes*, ne renferment, à cet égard,

1. T. IV.
2. T. XIX.

même l'indice de la plus fugitive nostalgie littéraire. Les exemples ne sont pas communs d'une sensibilité ainsi concentrée, qu'une sincérité aussi sévère ait garantie

Il est pourtant peu de contrées qui semblent, à première vue, plus ingrates, moins faites que cette région d'Husum, pour susciter, ni surtout pour retenir, le sentiment poétique, qu'une disposition involontaire nous incline à associer à l'idée de sites accidentés et grandioses. D'un côté, l'étendue monotone d'une mer le plus souvent sans vagues, largement étalée en nappes grises sur le sable; de l'autre, la surface également unie et illimitée d'une plaine dont les aspects varient, selon que, de Husum, on s'avance vers le nord, ou que l'on rétrograde, au contraire, vers le Holstein. Au nord, la lande étend d'abord sa steppe de bruyères arides, pareille à celle qui recouvre la Gueldre hollandaise et le Lunebourg allemand, ou qui revêt, de sa rose parure, les coteaux de notre Bretagne. Puis si, tournant le dos à la petite ville grise, on s'éloigne un peu plus encore de la côte, comme pour gagner, par l'intérieur des terres, l'indécise frontière du pays danois, le sable cède aux glauques étangs et aux tourbières défoncées, et l'on dirait d'une étroite et plus désolée Sologne. Plus fertile, par contre, et plus riante, est la région qui s'étend, du côté du sud, entre Husum et le cours de l'Eider. La luxuriance des amples prairies vertes y compense la monotonie de la plaine; et quand, des deux côtés de l'étroite route surélevée qui la traverse, on dénombre, sur la calme étendue des pâturages, les gras troupeaux qui s'y prélassent, il faut un effort pour ne se pas croire quelque part en Frise, entre Leeuvarden et le Zuiderzée.

Storm a témoigné lui-même, dans une longue lettre à Émile Kuh (13 août 1873), de sa précoce familiarité avec tous les aspects de cette austère nature septentrionale. Il atteste que ses promenades sans but à travers la lande, et ses rêveries sans objet devant la grandiose désolation de la plage, lui laissèrent des impressions au regard desquelles les leçons de ses maîtres lui furent de nul ou précaire profit. Avec cette lucide certitude que lui permet sa vigoureuse maturité, il démêle qu'il ne subit, jusqu'à dix-huit ans, aucune autre influence que celle de son ambiance natale, celle qu'exercèrent sur lui les « lieux et les milieux », et les exhortations muettes des sites où son âme se trempa dans la solitude.

C'est dans le recueillement du « parc à la française » attenant à la maison paternelle, que Storm s'était tout d'abord pénétré de la poésie des fleurs et des arbres. Il n'a jamais oublié les précieuses heures de libre insouciance qu'il avait passées dans cet enclos discret où, parmi l'abandon des plates-bandes et des bosquets, le parfum d'un passé d'élégance mêlait son mystère aux senteurs de chaque renouveau. Bien des fois il s'est complu à évoquer le double et mélancolique arome des jacinthes et des buis, qui montait de ces massifs et de ces bordures. Dans les délicats « pastels » en prose, notamment, où il s'est si ingénieusement appliqué à faire revivre les grâces mièvres et apprêtées d'un siècle que, dans les demeures patriciennes du vieil Husum, ses grands-parents avaient connu, il n'a pas manqué de décrire des allées moussues pareilles à celles que son enfance avait si volontiers foulées, des troncs de vieux arbres que le lierre pareillement revêtait, et des décors mythologiques ensevelis sous la jeune verdure des charmilles. Un sûr instinct justifiait en lui cette fidèle ferveur du souvenir. De délicates correspondances avaient commencé de s'établir, dès ce premier contact, entre la sensibilité de Storm et les aspects de nature qui l'aidaient à s'épanouir.

Les occasions prochaines s'offrirent hors de l'étroit enclos, au hasard des fugues de l'écolier à travers prairies et bruyères. Storm les a lui-même plus d'une fois contées, et nous savons qu'elles furent son presque quotidien plaisir, pendant les années décisives où sa personnalité se forma. Tantôt seul, tantôt en compagnie de condisciples qui partageaient ses goûts, et que des parentes attiraient dans les villages voisins de Husum, il s'engageait en des expéditions pédestres qui duraient des journées entières, et au cours desquelles il se liait avec la nature, d'une intimité que la précision de ses notations nous fera apparaître à chaque page de ses *Nouvelles* et de ses *Poèmes*. Soit que, longeant le rivage, il observât les mœurs des oiseaux de mer qui se creusent leur nid dans le sable des dunes, soit qu'il donnât la poursuite aux papillons bariolés qui butinent sur le tapis soyeux des bruyères, ou qu'enfin, côtoyant les haies vives qui bornent les pâturages, il épiât la floraison des chèvrefeuilles, ce n'était pas l'indifférent ou superficiel coup d'œil du profane qu'il portait sur toutes ces merveilles, mais un regard de

plus en plus averti, une curiosité de botaniste ou d'entomographe, qu'une âme de poète déjà dirigeait.

Elle n'avait pas, toute l'année durant, à se satisfaire de ces seules promenades inlassablement alternées. Une heureuse diversion lui offrait, à dates régulières, le nouvel aliment de sites assez familiers pour qu'elle s'y retrouvât, assez différents pour qu'elle s'y pût enrichir. On ne s'expliquerait pas, en effet, le relief avec lequel Storm a su rendre les multiples beautés des arbres, et la vie qui palpite dans leur large frondaison, si l'on ne tenait pas compte des séjours prolongés qu'il fit, durant toute son adolescence, dans un village du Schleswig méridional enveloppé, ainsi qu'il dit, « de bois et de cultures ».

Chaque année, en effet, dès que les tilleuls chétifs de « l'Esplanade » de Husum, commençaient à se dorer sous le soleil de septembre, c'est là, dans les taillis de Westermühlen, sous les ailes d'un vieux moulin familial, qu'il était allé passer les brèves semaines de ses « vacances d'automne ». Et bien plus tard, dans maints passages de ses lettres à Mörike et à Kuh, il a évoqué les agréments que sa jeunesse avait goûtés dans ce paysage agreste, où le profil de quelques bouquets de chênes, et la gamme des nuances d'arrière-saison qui s'y jouaient, avaient charmé son œil de coloriste et tempéré, pour lui, la sévérité coutumière des horizons septentrionaux.

Ce fut, dans le canton d'Hademarschen plus proche encore de Husum, un attrait tout pareil qui, dans la suite, séduisit et captiva Storm.

Une lettre à E. Kuh, écrite à l'occasion d'un séjour qu'il fit chez son frère, exalte, dès 1873, avec une fraîcheur encore toute juvénile d'impressions, la grâce des vallonnements boisés et le beau cadre que fait aux champs de céréales le vert foncé des chênes. Quand, dans l'été de 1880, il vient d'y couronner la maison où s'achèveront les années de sa féconde retraite, son transport se fait jour dans ses lettres à Gottfried Keller. Certes, il ne vante plus, autant que naguère, les « buissons de framboisiers et de chèvrefeuilles »; mais, par contre, il s'enchante davantage de la perspective qui, de ses fenêtres, s'ouvre sur les bois proches, et des larges allées de châtaigniers, dans lesquelles, au début

de *John Riew*[1], il représente son petit village comme enseveli.

Ainsi, la courte période de son exil exceptée, Theodor Storm a gardé, de son enfance au terme extrême de sa carrière, le contact direct du sol même de sa province. Aussi bien, les racines de sa vie sentimentale continuèrent-elles d'y plonger, dans l'éloignement, et les sources de son inspiration d'en jaillir. Devant Babelsberg et Glienicke, c'était Westermühlen que son regard intérieur contemplait et que sa plume se complaisait à décrire. Quand il revint, aucune impression durable ne s'était interposée entre les visions de son enfance et celles qu'il allait désormais recueillir. Les couleurs à peine pâlies n'eurent qu'à se raviver et les lignes qu'à s'approfondir.

C'est de leur transposition exacte et subtile dans son œuvre écrite que l'on va maintenant être témoin. On va voir quelle intime connaissance de la vie de la nature à tous ses moments, et quelle aptitude à traduire ses humeurs les plus changeantes, un aussi pénétrant commerce avec la lande, la forêt et la mer, avait assurées à Theodor Storm.

Tout enfant, il est probable qu'au sortir du jardin paternel, sa plus forte et plus immédiate impression de nature lui était venue de la mer. Dans les trois fameuses strophes où la virile affection qu'il portait à sa ville natale s'est si fortement et fièrement exprimée[2], il a rassemblé, pour l'évoquer en termes nets, les éléments d'une saisissante et fruste « marine ».

« La ville grise, sur laquelle pèsent les lourdes brumes, est assise « auprès de la mer monotone. La côte est nue et sans arbres. »

Ailleurs, en tête des nouvelles auxquelles la mer devra servir de thème, il a complété par de nouveaux traits la rapide esquisse du premier recueil.

La haute mer, très loin, occupe l'horizon, et l'oreille perçoit le sourd fracas de ses vagues incessamment heurtées. Quand le temps est clair, on domine l'étendue de ses flots blanchâtres, sur lesquels s'allonge le profil de quelques îlots, pareils à des stries de nuages. Dans l'intervalle des grandes marées d'équinoxe, elles forment, ces proches bandes de terre brune, une façon de jetée intermittente,

1. T. XVIII.
2. *Die Stadt*, I, 9.

dans laquelle le flux aurait fait de larges trouées, pour s'épandre ensuite, assagi, entre elles et le continent ferme.

L'été, tout à la marge indécise des prairies, cette mer d'en deçà des îles, cette « mer des lagunes », effile, à marée haute, sa longue frange d'écume. Puis elle découvre, en se retirant, de blondes surfaces d'argile qu'interrompent des flaques glauques, sur lesquelles joue, la nuit, la clarté blafarde de la lune.

Un chenal entre deux digues relie le petit port de Husum à ces eaux, que l'on dirait sans profondeur, quand elles pétillent, sous le soleil, ainsi que de l'argent en fusion, et qui surgissent au contraire en lourdes et tumultueuses masses, quand, sous le ciel de novembre, la tempête fouette le môle, « comme feraient les ailes d'un monstrueux vautour ».

Alors l'apparente frontière des deux mers s'efface. Le vent d'est amène, du plus profond de l'horizon, les hautes vagues, que l'on dirait impatientes de se surmonter, et qui, l'une après l'autre, s'écroulent avec un assourdissant vacarme. Le chenal s'emplit d'une eau vaseuse qui va battre de son bouillonnement les marches du musoir. Les bateaux abrités dans le port tirent sur leurs amarres et les mâts s'entre-choquent. De grands oiseaux blancs, jetés à la côte par la rafale, s'accrochent aux agrès en poussant des cris aigus. La violence têtue du vent engouffré dans les maisons du quai semble vouloir les soulever et les arracher de leurs bases.

Mais ce déchaînement lugubre et redoutable n'est pas fréquent. Le plus souvent, le vent d'équinoxe n'ouvre que sur la pleine mer ses puissants registres, et l'on ne perçoit, sur la côte, que des bribes de sa grandiose symphonie.

Puis, de nouveau, le printemps délie les forces engourdies de la nature. Une brume impalpable monte des flots. On entend, le long du môle, leur léger clapotis. Les sveltes hirondelles de mer, d'un vol oblique, rasent à perte de vue la crête écumante des remous et y plongent, à chacun de leurs capricieux virages, l'extrême pointe de leurs ailes. Plus volontiers, elles tournoient en bandes innombrables au-dessus des plats îlots, et elles leur tressent, dans l'air, comme une énorme ceinture blanche.

Storm avait certainement fait lui-même, à plus d'une reprise, en pareille saison, la courte traversée de Husum à Nordstrand ou à

Pellworn, qu'il a si bien décrite[1]. Il avait entendu le gloussement de l'eau que fend, à l'avant, la quille, et vu la scintillante ornière qu'elle laisse après elle, tandis que, dans le lointain la digue n'apparaît plus que comme un banc de nuages flottants. Prêtant l'oreille aux harmonies mystérieuses que développe, en certains passages, le jeu du vent et des flots, et qui s'atténuent à mesure qu'on s'éloigne, il avait reconstruit, en pensée, les orgueilleuses tours de Rungholt engloutie.

Mais à part cette traversée de peu d'heures, Storm n'avait connu la mer qu'aux immédiats abords de sa plage natale. Ses notations sont de celles qu'on peut recueillir sans quitter la côte, soit que, la nuit, dans le sommeil de la ville, le grondement sourd de la haute mer se mêle au vacarme des oiseaux migrateurs qui traversent, en longs cortèges invisibles, le ciel étoilé, soit que, de la jetée, on observe les reflets que projettent les lumières du port sur l'eau moirée, ou la barque qui s'évade de l'ombre du grand navire, et qu'enveloppe brusquement la laiteuse clarté de la lune.

Coloriste épris des belles oppositions, il a choisi, entre celles qui s'offrent sur le rivage, les plus intenses et les plus nettes. Il a aimé les taches étincelantes que fait la mer, sous le soleil, dans les intervalles des branches ou des feuilles d'un grand arbre. Il a évoqué l'ardeur d'un rayonnant midi épandu sur les flots, et fait saillir la blancheur neigeuse des mouettes, qui planent contre l'azur profond du ciel. Il a vu le couchant plonger dans l'abîme empourpré des eaux, tandis qu'une légère brise se levait et que le ressac battait plus fort contre la côte.

La vague surtout a tenté son pinceau. Tantôt effrénée et farouche, elle se dresse aux équinoxes en de mouvantes murailles; tantôt elle vient mourir devant les pieds en un remous d'écume. Un instant à peine, le soleil pénètre la crête transparente qu'elle élève d'un suprême effort. Puis, tout aussitôt, elle s'éparpille en un tourbillon, pendant qu'une autre lui succède et recommence l'éternelle et vaine ascension.

Ainsi groupées, les « marines » de Theodor Storm traduisent, avec une précision saisissante et bornée, les divers aspects de la mer du

1. *Eine Halligfahrt*, VIII.

Nord, telle qu'elle se présente de la côte et des îles qui avoisinent le port de Husum. Ce sont parfois les ébauches éclatantes que donnerait la palette d'un Ziem septentrional; ce sont, le plus souvent, les âpres et mélancoliques grisailles d'un Mesdag. Une seule fois, en souvenir, sans doute, de son ancien séjour à Lübeck, Storm a nommé la « bleue Baltique », et il a découpé sur l'horizon le profil de ses rivages boisés. Mais, tout compte fait, la grandiose séduction du paysage maritime est bien loin d'avoir absorbé son regard. Souvent la mer n'est, dans son œuvre, que le fond de tableau d'un vaste paysage terrien. Des criques où fleurissent l'œillet des plages et l'odorante armoise, Storm gagne volontiers les étendues brunes ou roses de la lande.

Il faut lire telles pages de la *Chronique de Grieshuus*[1] et d'*Aquis submersus*[2] pour saisir, en quelque manière, sur le vif, l'immédiate action du charme qui l'y retient. Du sombre et velouté tapis des bruyères, d'âcres et chaudes senteurs s'élèvent. De place en place, un buisson de ronces, ou quelques touffes de genêts, coupent d'une nuance plus claire l'immense monotonie de la steppe. Aucun bruit humain ne mêle sa note discordante à la vaste paix, mais la vie grouillante de la nature se répand en harmonies imprévues. Le grillon agite, au ras du sol, son incessante crécelle. De touffe en touffe les taons gris errent en bourdonnant. Les papillons mêlent la fantaisie de leurs teintes au coloris bariolé des fleurs. Puis très haut, perdues pour le regard dans l'aveuglante splendeur d'un midi de juin, les alouettes lancent, sans se lasser, leurs notes claires.

Quand l'automne a fait taire toutes ces voix et tous ces murmures, et qu'il a terni l'éclat soyeux des fleurs, une majesté presque farouche se dégage de la brune surface de la lande, et le silence de l'aride solitude emplit l'âme de mélancolie. Mais, à travers la vision si personnelle de Storm, il est rare que le pâle soleil de décembre n'anime pas, du moins, d'un furtif éclat, les gouttes de pluie ou de givre qui perlent aux brins desséchés des bruyères et des myrtilles. Si spontanée est sa prédilection pour les paysages de lumière et l'ampleur des perspectives, que ses notations se portent, d'instinct,

1. T. XVI.
2. T. XI.

aux traits qui, malgré le passager triomphe de la nuit et de l'hiver, maintiennent une survie d'espoir et de clarté.

Plus constamment désolée que la lande, la région des marais semble, dans la saison des lourdes brumes, « avoir absorbé en elle, et éteint, le dernier rayon que le soleil ait envoyé sur la terre ». De là vient précisément le malaise profond qu'elle procure, et sa tristesse, à laquelle le poète ne peut pas échapper. Entre les flaques d'eau stagnante et les vastes étangs, des tourbières émergent de la plaine déserte. Dans le lugubre silence, le mélancolique croassement du grand pluvier traverse l'air. On sent à l'œuvre les forces hostiles de la nature, et l'on assiste à la naissance des superstitions anxieuses qui, là-bas, au bout de l'horizon, dans le village aux toits de chaume noirci, courbaient autrefois les têtes, pendant les veilles des longs hivers.

Au printemps, des brumes blanches montent des steppes humides, inondent les sentiers sablonneux et troublent, le soir, de leur halo, la clarté de la lune. Mais l'argile aride et mouvante ne souffre que de menues floraisons et ne nourrit que de minces arbres, dont le profil étonne sur l'horizon désert. Seuls, durant l'été, les hauts balais des prêles et des joncs, que le moindre souffle de bise fait bruire, encombrent les étroits passages par où la barque, avirons levés, accède, d'un lent glissement, jusqu'à l'inerte miroir de l'étang. Et parfois, au crépuscule, un vol d'oies sauvages ou de courlis vient s'abattre sur les eaux noires où les étoiles, une à une, entre les roses blanches des nénuphars, projettent leurs tremblants reflets.

Ainsi concourent à un tableau d'ensemble des marécages du Moyen-Schleswig, les traits épars à travers les nouvelles où Storm a fixé l'impression d'accablement et de tragique horreur, qu'il y avait recueillie. Seul, l'émouvant récit de *Renate*[1] s'y déroule en entier. Ils ne durent lui plaire que sous la parure de neige et de glace dont l'hiver les revêtait. Alors l'épouvante des eaux immobiles et troubles était oubliée. La resplendissante blancheur du paysage faisait paraître moins pesante la chappe de plomb du ciel brumeux. Storm a décrit, dans *Auf der Universität*[2], le charme de cette inac-

1. T. XII.
2. T. V.

coutumée clarté, et l'ivresse du mouvement, à laquelle on s'abandonne, sitôt que le pied peut impunément fouler des étendues, aux abords desquelles une crainte, d'ordinaire, oppresse l'esprit et les sens.

Rien n'entrave, au contraire, sur la verte et libre immensité des pâturages, les jeux de la lumière ni les ébats de la fantaisie. Merveilleuse esplanade que tout le ciel encadre, la prairie partage avec la lande la prédilection de Theodor Storm. En biais, à travers le damier des enclos où seules se détachent les brunes masses du bétail plantureux, il a connu la rêverie sans tristesse qu'anime la volupté saine de la marche, quand, délaissant tout sentier frayé, et franchissant sur d'étroites passerelles les fossés qui limitent les prés, on gagne le lointain village ou la grasse métairie, que des bouquets d'ormes et de peupliers enveloppent et désignent à plusieurs lieues de distance. L'herbe mouillée de rosée reluit sous le soleil. Les bœufs, accroupis contre les clôtures, se dressent lentement à l'approche, et l'on entend la lourde conduite qu'ils vous font jusqu'à la palissade prochaine. Parfois l'un d'eux, penché sur l'abreuvoir, redresse au bruit son large front et pousse un long mugissement à travers l'étendue sans bornes.

Plus sensible à la splendeur qu'à la mélancolie des nuits, Storm a bien souvent dépeint la magnificence de celles qui règnent audessus des pâturages illimités de sa province. Irrésistiblement le regard embrasse l'immense voûte étoilée qui, de toutes parts, s'abaisse jusqu'au ras de l'horizon. L'une après l'autre les constellations s'allument et semblent crépiter, si inquiet est leur scintillement et si profond l'universel sommeil. Mais souvent il arrive que, parmi la clarté laiteuse de la lune, de lourds cortèges de nuages blancs ou gris évoluent. Le vent chasse leurs flocons opaques ou leurs stries allongées, et l'œil les voit s'enfuir devant l'astre immobile. Puis peu à peu la lumière irréelle pâlit et s'éteint. A mesure que l'aube progresse, les fossés qui encadrent les domaines s'allongent comme des rubans d'argent, tandis que, dans la douceur virginale du matin, des essaims de sansonnets, les compagnons ailés des grands troupeaux, se posent en tumulte sur le sol.

Theodor Storm admit pourtant qu'une parure manquait à l'éclat de cette aurore. Quand il évoque, au début de l'une de ses *Nou-*

velles[1], les hautes forêts de chênes dont on sait que la région d'Husum, avant l'audacieuse incursion de la mer, fut autrefois couverte, on sent qu'il a peine à dissimuler la mélancolie de son regret. Si hauts et si rapprochés étaient alors les fûts des arbres, que les écureuils pouvaient courir de branche en branche, pendant des lieues, sans toucher terre. Les vautours dominaient seuls, dans les amples courbes de leur vol, leurs dômes que le soleil baignait et que l'assaut des ouragans faisait bruire.

Maintenant, sur cette plaine découverte et nue, c'est à peine si les abords des villages et des fermes s'égayent de quelques trembles au feuillage argenté ou s'enveloppent, l'été, de l'ombre des charmilles. De loin en loin, des haies vives bordent un champ et des aubépines garnissent les flancs d'un médiocre talus. Ailleurs, des souches rabougries de vieux saules entourent une mare vaseuse. Les rudes tempêtes qui, pendant de longues semaines, balayent, aux équinoxes, toute la côte, veulent avoir devant elles libre carrière et ne tolèrent pas, sur leur passage dévastateur, de plus amples frondaisons.

Mais les arbres qui, chaque année, dans le canton mieux abrité de Westermühlen, avaient enchanté l'enfance de Storm, ombragèrent aussi sa vieillesse, dans la retraite riante et touffue d'Hademarschen.

Tout atteste la chaude tendresse dont leur vue l'emplissait et le sens qu'il eut de leur beauté propre. Depuis l'heure où les branches les plus hautes s'éclairent, à leur extrême pointe, des premiers rayons de l'aube, jusqu'à celle où, le long de l'obscur sentier forestier, les rayons de lune filtrent à travers les feuilles, Storm a connu tous les instants de la vie des arbres.

Quand se produit l'annuel miracle de l'éclosion printanière et qu'après toute la tristesse du sombre hiver, les effluves du renouveau font éclater, en même temps, les rires des jeunes filles et les premiers chants d'oiseau, les cerisiers fléchissent sous leur floraison de neige. Déjà l'on aperçoit, à l'horizon, la ligne bleuie de la forêt, où, le matin, des bribes de brume grise s'accrochent encore aux branches à peine vêtues. Bientôt, les hêtres aux troncs élancés se

1. *Eine Halligfahrt*, t. VIII.

parent de la lumineuse verdure de leur jeune feuillage. Les tilleuls se mettent à leur tour à fleurir. A l'approche du soir, ils versent de larges ombres dans les chambres, et l'on se sent bercé par le doux bruissement que font, contre les vitres, leurs rameaux verdis.

Et Storm n'est pas non plus insensible à la mystérieuse attirance de l'immobile forêt que l'ardent soleil assoupit. Pour lui, les troncs sveltes des pins sont les colonnes d'une immense cathédrale. On goûte, à franchir sa lisière, la fraîcheur qui vous accueille, sous le porche d'une église vide, et l'âpre parfum de la résine ajoute à la troublante et religieuse suggestion. Les brindilles séchées et les minces aiguilles craquent sous les pas, et des branches dépouillées à mi-hauteur, les corbeaux dérangés par le bruit s'enlèvent de leur vol lourd.

Trop solennels pourtant, et à son gré trop enveloppés de pénombres, ces bois où ne jouent qu'à la dérobée les rayons du clair soleil, n'ont pas la grâce prenante et familière des peupliers au tronc luisant, ni la forte majesté des puissants chênes, dont la croissance a compté tant de siècles, et dont la verdure est si intense. Il plaît à Storm d'entrevoir, à travers le rideau des feuilles, la campagne riante sous le clair de lune, et les fermes qui semblent flotter comme d'épais nuages sur la plaine laiteuse. Il aime ce frisson qui court parmi les branches, quand l'obscurité de la nuit vient de s'épandre, et que monte, dans la paix de la nature, l'hymne ardent du rossignol. Mieux que les noires forêts impénétrables où, sur les rameaux chauves, les corneilles, aux approches de l'hiver, poussent leurs lugubres croassements, il aime les arbres au dru feuillage où s'abritent les oiseaux chanteurs. Ceux-là s'animent de plus chaudes nuances, quand l'or du couchant les baigne, et, quand le ruissellement des longues pluies d'automne les traverse, il se résout en de plus nostalgiques mélodies. De là l'immense vide que crée la chute d'un de ces arbres où tant de nids sont accrochés et d'où tant de rêves ont pris l'essor. De là l'intime tristesse dont notre cœur s'emplit quand la tempête d'arrière-saison disperse, en octobre, leurs feuilles roussies ou que, de loin en loin, l'une d'elles lentement se détache et tombe d'une chute lasse. De là, dans la douceur de l'air automnal, le deuil de la nature où toute l'âme s'intéresse.

La nature, en effet, est liée au cœur du poète par un réseau serré

de fils subtils et sensibles. Celui dont les facultés d'émotion se sont éveillées à son contact, et qui a associé à des aspects précis du paysage les premiers gestes de sa sensibilité, retrouve près d'elle, sa vie durant, l'accueil plus que fraternel dont il se réconforte. Il s'explique le bienfait de cette harmonie par la présence d'une âme, infiniment généreuse et diversement vibrante, répandue à travers les champs et les bois, et qui répond à toutes les délicatesses et à toutes les mobiles impressions de la sienne. Dans les aspects changeants des horizons, dans la capricieuse alternance de cieux, tantôt lumineux comme l'espoir et tantôt assombris comme un cœur affligé, le poète lit l'expression, embellie et amplifiée, des sentiments de tristesse ou de joie, d'allégresse ou de crainte qui traversent son propre être. A mesure que la vie enrichit sa sensibilité, et que les épreuves affinent et aiguisent son regard, il lui paraît que la nature, à laquelle il doit toutes les aptitudes dont il use pour l'interpréter, lui dispense avec une spontanéité plus prodigue les trésors d'une sympathie dont son illusion a mis en elle l'intention et la constante présence. Il dépend de nous d'observer, dans les *Nouvelles* et dans les *Poèmes* de Theodor Storm, le double jeu de ces mystérieux et féconds échanges.

Le matin, quand l'alouette entonne, au plus haut des airs, son hymne joyeux au soleil, et que la terre semble sourire à travers le léger voile de la rosée scintillante, le rayon qui perce la brume grise et répand des étincelles sur les cimes mouillées des arbres, verse aussi de la lumière dans le cœur de l'homme. Surtout persuasives sont, au printemps, ces voix pleines de promesses que le matin fait éclater. Les forces neuves, qu'avril fait sourdre des profondeurs du sol, semblent pénétrer jusqu'à notre âme et l'élargir. Une immense aspiration enfle les jeunes courages. Il nous semble entendre battre, au fond de notre être, le pouls de la vie universelle.

C'est ainsi que, poète du printemps, Storm a traduit avec une exubérance plus communicative qu'aucun autre, l'exhortation à la joie et le renouveau des énergies, qui coïncident avec l'éclosion de certaines fleurs et le retour de certains oiseaux, dont on dirait qu'ils rapportent du soleil sur leurs ailes. Dès que, planant dans un bain de clair azur, les bleues hirondelles décrivent, autour du clocher et des pignons pointus du vieil Husum, les molles courbes de

leur vol rapide, les âmes les plus soucieuses se sentent allégées.

Mais les ondes vibrantes du rayonnant été leur dispensent le bienfait suprême de l'oubli. Le soleil implacable pèse sur l'immense étendue de la plaine et verse sur la mer ses rayons d'argent. L'herbe scintille, et parmi les épis mûrs que courbe, par instants, un souffle ardent et lourd, le pavot balance ses fleurs écarlates. Des parfums capiteux emplissent l'air. Aucun bruit ne traverse le silence accablé des champs, que le soudain essor d'une perdrix ou la note brève d'un courlis tapis dans le creux d'un sillon. C'est alors que, tout le corps étendu sur le gazon tiède, les membres las et le cœur las, l'homme sent s'apaiser en lui ses angoisses et ses regrets. La divine insouciance de la nature le gagne et lui confère le repos désiré. Il contemple, sans pensée, l'impénétrable blancheur du ciel ou la lente évolution des nuages striés, tandis que, tout autour de lui, le bruissement de la vie obscure, éparse dans les feuilles et dans l'air, le reconquiert lentement à l'amour.

Telle est surtout la douce action du soir. « Le cœur est calme, dans le calme du soir », a écrit Theodor Storm dans le court poème en dialecte bas-allemand, dédié à Klaus Groth [1], où il a dit la pacifiante intimité qu'épand sur les choses familières, et que verse en nous-mêmes, la progressive venue du crépuscule. C'est alors, si l'on y prend garde et si l'on s'analyse, que la nature s'affirme une transposition élargie et colorée de nos propres sentiments. Un voile bleu se pose sur les arbres et descend le long des murs, dont il estompe les trop vives arêtes. Les fleurs exhalent ces parfums plus accentués qui disposent à la rêverie. De lointains souvenirs remontent au cœur et l'emplissent. Le monde extérieur et le monde des sentiments, le passé et le présent, distincts à d'autres heures, se rapprochent, et, pendant de courts instants, s'entremêlent. De même que, dans la paix du soir, l'oreille perçoit certaines harmonies très ténues que le tumulte du jour absorbe d'ordinaire et retient, de même l'âme, doublement gardée par le silence et par la pénombre, se replie sur elle-même, et se complaît en des méditations où les temps révolus ressuscitent et où l'avenir se pressent.

Le soir est en effet l'évocateur le plus prestigieux du passé.

1. T. VII, 7.

Certes, à toutes heures et dans toutes saisons, la nature dispose du pouvoir de nous représenter, et de nous inviter à revivre, nos émotions anciennes. Il suffit d'un parfum de fleurs, d'un effet de lumière ou d'ombre, de la chute d'une feuille, pour que s'ouvre devant un cœur le trésor que, sans y songer, il a jadis remis à la tutélaire et éternelle nature. Tendresse partagée dont l'aveu s'échangea dans la saison du chèvrefeuille, premier deuil qu'à jamais commémore la floraison des seringas, toute vie sentimentale à laquelle la nature fut associée est assurée d'un perpétuel renouveau. Grâce à elle, les souvenirs heureux s'embellissent d'un recul où l'on dirait que chaque printemps a ajouté de nouvelles séductions, et par elle perdent les souvenirs d'affliction l'amertume qu'ils auraient gardée. Ainsi s'explique l'illusion qui porte Rudolf, dans *Viola Tricolor* [1], à se réserver le parfum des fleurs contemporaines d'un bonheur aboli, et le fait jalousement fermer à tout autre l'enclos où il goûte la constante survie d'un cher et mélancolique passé. Et si étroit est le faisceau qui lie à la nature nos successifs états d'âme que, de nos souvenirs, en échange, dépendent d'irréelles visions, et qu'il suffit du fortuit retour d'une émotion déjà éprouvée pour que se recomposent, devant notre esprit, tous les détails d'un paysage sur lequel, depuis longtemps, notre regard ne s'est pas posé. Mais entre toutes les heures du jour, celle où le ciel, avant de s'assombrir, se teinte d'opale et d'or, favorise de son recueillement le mystère de ces secrètes et promptes évocations. C'est à cette heure que Reinhardt croit revivre l'instant cruel où, près de l'étang fleuri de nénuphars, il dut se séparer à tout jamais de celle qu'il ne s'était pas enhardi à conquérir [2]. C'est un soir de Noël que la vieille Meta raconte au maître d'école la triste histoire de sa destinée manquée [3]. Quand Marthe, au tic tac de son horloge, se remémore les heures, tristes ou sereines, de sa lointaine jeunesse, le soir vient à peine d'étaler ses ombres grises sur la solitude de sa pauvre chambre [4]. Enfin, le soir est propice aux confidences, quand le capitaine Riew reporte sur la déchirante

1. T. VII.
2. *Immensee*, t. II.
3. *Abseits*, t. III.
4. *Marthe und ihre Uhr*, t. V.

infortune d'Anna Geyers sa pensée qu'obsède un demi-remords [1].

L'obscurité développe en effet dans nos âmes, et nous révèle, la grandiose et pacifiante notion de l'éternité. Voilà pourquoi, tandis qu'elle ramène notre pensée vers les morts, elle incline, d'une démarche inverse, notre cœur vers l'amour et lui dicte les longs serments. La molle clarté de la lune grandit les formes, de toute la fantastique longueur des ombres qu'elles projettent. Les effluves de la nuit passent sur la campagne, pareils à des soupirs humains. Retenant son souffle, l'homme tend l'oreille aux harmonies mystérieuses de la nuit d'été. Et tantôt on dirait d'un bourgeon qui s'entr'ouvre, et tantôt d'un long cri d'angoisse à travers l'étendue. Tantôt proches comme un frôlement, et tantôt apportés du fond de l'horizon sur l'aile de la brise, ces mille bruissements déconcertent et, tour à tour, charment ou terrifient, comme si le monde extérieur, auquel nos sens sont accoutumés durant la veille, avait fait soudain place au monde inintelligible des songes. La contemplation de l'immense coupole où flambent des millions d'étoiles éternelles ajoute à cette impression. Leur clarté bleuâtre ou laiteuse fascine, depuis l'infini des temps, les éphémères générations des hommes. Un attrait s'exerce d'elle à nous et entraîne notre pensée, de constellation en constellation. Suivant la forte expression que Storm a si volontiers reprise et nuancée, il nous semble regarder de toutes parts dans l'éternité. Cependant blotti dans le feuillage que pas un rayon ne pénètre, le rossignol, prêtant sa voix à notre mélancolie, fait vibrer, dans l'inlassable reprise de ses trilles, toute la ferveur des grandes tendresses et toute l'ardeur des aspirations illimitées des hommes.

A ce point exclusive n'est pas la prédilection de Theodor Storm pour les heures ensoleillées et pour les nuits étoilées, qu'il n'ait eu l'occasion d'évoquer, ne fût-ce que d'une note passagère, les soirs où l'ouragan fait rage, les jours où l'herbe est noire et le ciel vide, et où la nature ne tient plus à l'homme ces propos d'espoir qui le rassérènent.

Il est rare qu'elle ne lui dise pas, du moins, les paroles qui conviennent à l'état présent de son cœur. Quand Ehrhardt [2] a fait le

1. *Angelied*, V.
2. *John Riew*, t. XVIII.

geste qui clôt à tout jamais la douloureuse aventure de son amour, la pluie qui tombe à lourdes gouttes sur sa chevelure et sur ses tempes, et tout près de lui le bruissement des feuilles sous l'ondée, abattent peu à peu sa fièvre. « La nature, dans laquelle il s'était si souvent retrouvé lui-même, s'empressa, cette fois encore, à son aide. Elle ne le contraignit pas, elle n'exigea rien de lui, mais seulement, de minute en minute, elle le fit plus froid et plus calme [1]. »

Ainsi, même dans ses colères, même à ses heures les plus troubles et les plus moroses, une force est dans la nature, qui jamais ne se dérobe à quiconque, dès l'enfance, s'est habitué à l'y découvrir. Il n'est pas que les buissons fleuris pour donner à l'homme un sourire d'accueil, et l'appel clair de l'alouette et de la grive n'est pas seul à trouver un écho dans notre cœur. Ceux que la vie a déçus ou éprouvés démêlent, dans la désolation même de la lande hivernale, sur laquelle ils promènent leurs pensées, la sympathie d'un deuil pareil au leur, comme ils eussent goûté, dans l'animation bourdonnante des papillons et des abeilles qui maraudent, en juin, sur la bruyère, « le nécessaire oubli des hommes », qui les eût, un instant, divertis.

Mais, si les farouches aspects d'une nature déréglée ou hostile revêtent aux yeux de ceux dont le cœur est navré les traits d'une compassion que leur désespoir ne trouve plus sous les toits des villes, ils ont pour effet contraire de ramener vers la société des hommes, comme vers un refuge, ceux qui n'ont pas les mêmes douloureux motifs de s'en éloigner. A mesure que les jours dorés d'octobre le cèdent aux brumes, et que se perd le parfum vivifiant qui montait des feuilles tombées, les soirs se font plus longs et plus intimes derrière l'abri des portes closes. Au dehors, l'ouragan fouette les cimes déjà dépouillées des arbres; les girouettes grincent au haut des pignons; la mer est tumultueuse et noire, et la seule pensée de son immensité devient une épouvante. Sous les menaces de cette force aveugle et déchaînée, l'homme cherche, dans son dénuement, et trouve, une sauvegarde auprès de l'homme.

Elle est efficace, et d'autant plus que jamais les nuits d'hiver ne

1. T. V, 167.

sont assez pleines de ténèbres pour éteindre la flamme persistante d'espoir qu'entretient dans les âmes la certitude du renouveau prochain. Storm n'a jamais admis que l'automne vînt accabler d'une étreinte définitive, ni la nature, ni le cœur de l'homme. « Oui, sans doute, l'automne est là, écrit-il, dans cette première pièce de son recueil de vers [1], dont les strophes nous éclairent, à la fois, sur sa philosophie de la vie et sur sa vision de nature; oui, sans doute, l'automne est là; mais attends seulement; n'attends que très peu; le printemps vient; le ciel déjà sourit; les violettes couvrent le sol. » Et chacun de ses *Chants d'octobre* s'achève ainsi, comme un hymne de printanière allégresse. D'un reflet qui se prolonge, il résout la lumière qui s'éteint dans celle qui s'apprête à luire, et fait du sombre hiver une épreuve qu'abrègent le souvenir et l'espoir de deux étés ensoleillés.

Aussi Storm accepte-t-il que les deuils des hommes n'empêchent pas la mer de battre les côtes, ni les bourgeons d'éclore. Il ne s'afflige pas de ce que les fleurs poussent à foison sur les tombes. Et quand la triste Lore [2] vient d'échapper, par une mort libératrice, au joug qu'un libertin fatal faisait peser sur sa jeunesse, Theodor Storm nous montre les vagues venant doucement battre sa pauvre dépouille, dans la sérénité d'une aube claire. Enfin, quand l'ouragan a dévasté le rivage, il laisse, au jour suivant, le soleil monter au ciel et resplendir sur les ruines encore béantes. Car la vie de la nature ne connaît point d'arrêts. Elle sourd et jaillit du sol où reposent les morts. Elle étend elle-même sur les désastres qu'elle a causés le manteau de splendeurs qui les efface. Elle est le perpétuel symbole et l'éternel stimulant de l'inextinguible espoir des hommes.

(*A suivre.*) A. VULLIOD.

1. T. I, 3.
2. *A l'Université*, t. V, 122.

NOTES ET DOCUMENTS

UNE TRADUCTION DE POÈTE : GŒTHE ET SHELLEY

Nous savons que le *Faust* fut lu par Shelley, pour la première fois, et plutôt par manière d'exercice de langue allemande que pour se pénétrer de ses beautés poétiques, en 1815 [1]. A vrai dire, son ami Peacock, qui le connut intimement dès cette époque, nous affirme que le *Faust* fut avec les *Brigands* de Schiller, et les romans de l'Américain Ch. Brockden Brown, l'une des œuvres qui eurent « le plus de prise » sur l'esprit du poète. Mais cet étrange trio est sans doute une invention ou tout au moins une exagération humoristique de ce petit Dickens lettré que fut Peacock.

En fait, nous ne voyons reparaître le *Faust* qu'en 1821, à la fin de l'année, période de lassitude et de tentatives incertaines, comme l'ont été presque tous les automnes de Shelley. A cette date avaient paru : 1° les *Dessins* de Retzsch, accompagnés d'une analyse assez détaillée et d'extraits, en prose anglaise; et 2° la traduction, en vers, des principales scènes, dans le *Blackwood Magazine*, vol. VII, 1820 — les premières manifestations du *Faust* en Angleterre.

Les *Dessins* de Retzsch (édition de 1821) excitèrent l'enthousiaste admiration de Shelley. Mais l'une et l'autre traduction lui parurent « misérables » (lettre à J. Gisborne. Pise. Janvier 1822). « La sagesse et la profonde harmonie » de Gœthe, comme il dit avec son habituel bonheur de notation, lui semblaient mériter mieux. En attendant que Coleridge entreprit une œuvre pour laquelle Shelley le jugeait justement mieux préparé que tout autre, lui-même s'essaya à traduire deux scènes [2].

Le choix en est déjà caractéristique : la première est le « Prologue au ciel » avec son chœur d'archanges, tout prométhéen, et cette scène de

1. Tout le manuscrit de cette première traduction est encore entre les mains des descendants de Shelley, mais les erreurs de tout genre y sont trop nombreuses pour qu'on le publie. Trois extraits en ont paru dans les éditions de Rossetti, 1818, 3 vol., et Forman, 8 vol. 1876-1880.

2. Le 10 avril 1822, il écrivait de Pise à Gisborne : « We have seen here a translation of some scenes, and indeed the most remarkable ones, accompanying those astonishing etchings (Retzsch, 1821) which have been published in England from a German master. It is not bad — and faithful enongh — but how weak! how incompetent to represent *Faust*! I have only attempted the scenes omitted in this translation. »

satanisme philosophique et humoristique, où la notion d'un « bon diable » est érigée à la hauteur d'un principe, où l'on voit Méphistophélès avoir raison contre le Seigneur, se montrer plus spirituel, et — chose plus grave — plus pitoyable que lui, où d'ailleurs Méphistophélès mérite l'indulgence du Tout-Puissant pour le haut degré auquel il sait porter cette vertu toute romantique : l'énergie. Quant à la seconde scène, « la Nuit du Walpurgis », elle peut paraître au lecteur non prévenu de Gœthe, moins shelleyenne que la première : quelque attrait que pussent avoir pour Shelley ce chœur prodigieux du début où l'ensorcellement printanier peu à peu se fond en la folle magie du Brocken, cette scène des sorcières qui passent en ouragan par-dessus le monde, et surtout cette passion contenue, cet âpre désir de percer le mystère de la vie qui pousse Faust, il y a, répandue partout, une atmosphère de superstition un peu grossière qui devait déplaire au poète anglais [1]. Mais aussi est-ce dans cette scène que Shelley, fort inconsciemment à n'en pas douter, glisse le plus de lui-même. Et c'est ceci surtout que nous voudrions mettre en lumière dans ce court examen : *la part de pensée, et de système de pensée, propres à Shelley, qui fatalement se fait jour à travers une traduction qu'il voulait cependant exacte.* « Je prétends faire parler Gœthe comme il eût parlé en anglais », dit-il dans une lettre de 1821. En réalité, il le fit souvent parler son propre langage.

I

Il y a d'abord des indices nombreux de cette lecture passionnée et rapide, de cette absorption fiévreuse en un livre aimé, que l'entourage du poète notait avec stupéfaction. Shelley, qui lisait beaucoup plus vite que le commun des mortels, ne laissait pas de commettre quelques confusions que ceux-ci sauraient éviter.

Gœthe.	**Shelley.**
Gegend von Schierke und Elend (indication matérielle, géographique).	*A desolate Country* [titre] (suggéré par *Elend*, notation de sentiment).
Wie traurig steigt die unvollkommne Des rothen Monds. [*Scheibe*	*The blan'k unwelcome round of the red moon* [19] (lu *unwillkommne*, épithète de sentiment remplace épithète purement visuelle)
{ *Und Kann den Gipfel nicht erreichen* { *Und wenn wir um dem Gipfel ziehn.*	{ *have striven to catch your skirt* [193] { *we cling to the skirt* [208] (évidemment parce que *Zipfel* a été lu deux fois auparavant).
in meinem Laden	*in all my bundle* [300] (*Laden* pris pour *Lade*).

1. Aussi négligea-t-il de traduire certains passages dont sa délicatesse s'effarouchait : les deux quatrains de Méphisto et de la vieille sorcière.

II

Il y a d'ailleurs des fautes plus graves, et qu'une simple fièvre de lecture ne suffit pas à expliquer. Shelley, à vingt-neuf ans, trahit des ignorances singulières — des ignorances de langue courante, d'idiotismes usuels, de tournures vulgaires. Et pour le dire en passant, ceci vient à l'appui de la thèse que nous avons soutenue ici [1], et qui se refuse à voir, avec M. Forman, dans le roman de jeunesse : St. Irvyne, une traduction de quelques obscurs fragments d'introuvables *Schauer-romane*.

Shelley, ignorant à ce point, en 1822, des colloquialismes de la langue, ne pouvait pas, en 1810 ou 1811, lire, dans le texte, des romans allemands.

Gœthe.	Shelley.
Es schäumt das Meer in breiten Flüssen *Am tiefen grund der Felsen auf*	*Foams in broad billows from the deep* [13'] *Up to the rocks* (le jeu des particules n'est pas compris).
Und lag'er nur noch immer in dem Grase! *In jedem quark begräbt er seine Nase.*	*There let him lie!* [51'] (tournure familière : « Si seulement!... » non saisie, et l'impératif méprisant qui la remplace n'a pas grand sens).
Die Menschen dauern mich in ihren [Jammertagen	*Even I am sorry for man's days of [sorrow* [57']
Nur dauert es nicht lange	(pas traduit) [91']
Befestiget mit dauernden Gedanken.	*With sweet and melancholy thoughts* [108] (Hayward, dans sa traduction, 1847, 4ᵉ éd., p. XVII, s'étonne que Shelley « ait ajouté » cette épithète. En réalité, Shelley avait présent à l'esprit le sens de *dauern* = faire pitié, vu plus haut, vers 57'.)
Fels und Bäume die Gesichter *Schneiden.*	*Trees and masses intercept* [90] *The sight.* (idiotisme incompris).
Der Weg ist lang; *Was ist das für ein toller Drang?*	*The way is long;* [171] *But what is that for a Bedlam throng?* (idiotisme courant incompris. Noter aussi le besoin de logique qui unit l'une à l'autre les deux observations, disconnexes dans Gœthe, et voir le paragraphe IV).
Am meisten ärgert ihn	*There are few things that scandalize [him not* [345] (*meisten* pris pour une sorte de pluriel, comme *most* anglais).
Der ist eben überall.	*above us all* [340] (Il s'agit du procto-phantasmiste. L'observation, encore une fois, est spiritualisée.)

1. Voir *Rev. Germ.*, mars 1905.

III

Que ce soit ignorance, ou que ce soit lecture dévorante, ou que ce soit déformation consciente, il arrive souvent que Shelley, par la forme extérieure des mots, et leur ressemblance avec quelque terme anglais, soit comme lancé sur une fausse piste. Mais il faut ajouter que souvent aussi cette piste est l'une de celles où son imagination l'entraine volontiers, et où il se montre le plus heureux. *Felix culpa!*

Gœthe.	**Shelley.**
Wenn ich zu meinem zweck gelange, *Erlaubt ihr mir Triumph aus voller* *Brust.*	*And if Il ose then'tis your turn to crow;* *Enjoy your triumph then with a full* *[braest,* *Ay; dust shall he devour...*

(Pour Gœthe, Méphisto se promet de tirer vengeance de l'homme, et de lui faire mordre la poussière, comme Dieu jadis fit mordre la poussière à « sa cousine » le serpent. Chez Shelley, Méphisto promet à Dieu pour le cas où il gagnerait le pari, de triompher comme Dieu triomphe toujours, chez Shelley, c'est-à-dire en écrasant sa victime, en se montrant cruel pour Faust, comme il l'avait fait pour le serpent innocent de l'Eden. Une lecture rapide des pronoms allemands a permis à Shelley de glisser ici une de ses idées favorites.)

Hier leuchtet Gluth aus Dunst und Flor	*Here the light burns soft as the enkin-* *[dled air* *Or the illumined dust of golden flovers.* [103] (*The enkindled air*, montre que Shelley vit le sens de *Dunst*; mais *Dunst* n'en suggéra pas moins, inconsciemment, *dust*; et *Flor* n'étant pas pris au sens de « gaze », un très beau vers naquit de cette méprise.)
Wie rast die Windsbraut durch die luft! (*Braut*, vieux mot biblique = *Braus*, mais suggère à Shelley *Brood* = *Children*).	*How the children of the wind rage in* *[the air!* [118]
So streichet an dem Boden hin	*And we strike the ground* [208]
Jetzt ist man von dem Rechten allzuweit.	*Nowadays* *People assert their rights* [280] (*Recht*, au sens vague de « vertu », suggère *rights*, les droits de l'homme, que la Révolution affirme. Et dans la bouche d'un ministre, l'observation de Shelley a plus de saveur que celle de Gœthe.)
Von mässig klugem Inhalt	*A treatise of deep sense* [289] *And ponderous volume* (*mässig* a évidemment suggéré *massive*).

Gœthe.	Shelley.
nichts... *Dem Keiner auf der Erde gleicht* *Das nicht einmal zum tücht'gen Schaden* *Des Menschen und der Welt gereicht*	*Nothing like what may be found on earth;* [301] *Nothing that in a moment will make rich* *Men and the world with fine malicious* [*mischief*
(Bien entendu *gereicht* a suggéré *rich*...)	(la tirade est comme changée de signe mathématique : les objets que colporte la sorcière, tous instruments de crimes humains pour Gœthe, ne sauraient satisfaire l'optimisme idéaliste de Shelley : la sorcière devient une sorte de bon ange, colportant on ne sait quoi; mais en tout cas, ni épées assassines, ni joyaux séducteurs.)

IV

Le besoin de logique, d'ordonnance et de suite, ce caractère, un peu caché à une vue superficielle, du génie du Shelley se fait jour à chaque page. Nous en avons vu quelques exemples déjà plus haut. En voici d'autres. Tantôt des liens sous-entendus par Gœthe sont explicités. Tantôt des notes discordantes ou simplement isolées sont supprimées. Parfois Shelley se laisse aller à la pente logique de l'idée, et ne s'aperçoit que trop tard que son auteur a rebroussé chemin — et son besoin de logique est ainsi source d'erreur.

Ihn treibt die Gährung in die Ferne; *Er ist sich seiner Tollheit halb bewusst.*	*His aspirations bear him on so far* [63'] *That he is half aware of his own folly.*
Weiss doch der Gärtner, wenn das [*Bäumchen grünt* *Dass Blüth'und Frucht die künft'gen...* [*Jahre zieren*	*When trees look green, full well the* [*gardener knows* [71'] *That fruits and blooms will deck the* [*coming year.* (ce singulier à coup sûr plus logique que le pluriel allemand).
Wenn er mir jetzt auch nur verworren [*dient* *So werd ich ihn bald in die Klarheit* [*führen*	*Though he now serves me in a cloud of* [*error* [69'] *I will soon lead him forth to the clear day* (l'opposition est mieux balancée).
Vereinzelt sie sich auf einmal	*Masses itself into intensest splendour* [109] (les nuées de feu après s'être étendues « en mille veines », non pas s'éparpillent, comme en allemand, mais se concentrent. C'est pour accentuer le contraste que Shelley se trompe. Ceci est déjà remarqué par Hayward, note, p. 20, qui avait d'abord commis la même erreur).
Führ'uns gut und mach'dir Ehre	*Lead us on, thou wandering gleam* [42] (note familière supprimée dans ce chœur lyrique).
O fahre zur Hölle! *Was reitest du so schnelle!*	*And you may now as well* [166] *Take your course on to Hell,*

Gœthe.	Shelley.
(les deux exclamations, disconnexes dans l'original, deviennent logiquement articulées en anglais).	*Since you ride by so fast* *On the headlong blast*
Das Kind erstickt, die Mutter platzt (Pour Shelley ceci est la conséquence de cela).	*The child is the cradle lies strangled* [*at home* [173] *And the mother in clapping her hands*
Das Weib hat tausend Schritt voraus,	*We glide in* *Like snails when the women are all* [*away;* [175]
Denn geht es zu des Bösen Haus,	*And from a house once given over to* [*sin,*
Die Weiber alle sind voraus.	*Woman has a thousand steps to stray.*

(Les sorcières ont décrit leurs actions, Shelley croit que les sorciers, qui parlent ici, en bonne logique, font de même : lancé sur cette piste, il est forcé de mal comprendre, de s'aveugler sur les choses les plus claires du texte allemand : *voraus, zu, Schritt.*)

Und was das liebe junge Volk betrifft, *Das ist noch nie so naseweis gewesen.*	*t'is impertinence* [292] *To write what none will read, therefore* [*will I* *To please the young and thoughtless* [*people try.*

(Pour rendre ces mots plus naturels à celui qui les prononce — un auteur — Shelley force et brise complètement la phrase allemande, n'en conservant que quelques jalons. La chose est mieux « dans le rôle », mais elle n'était pas dans le texte.)

MEPH. *Verleg'sie sich auf Neuigkeiten!* *Nur Neuigkeiten ziehn uns an.* FAUST. *Dass ich mich nur nicht selbst vergesse!* *Heiss'ich mir das doch eine Messe!* MEPH. *Der ganze Strudel strebt nach oben;* *Der glaubst zu schieben und du wirst* [*geschoben*	*(The times) shape themselves into the* [*innovations* [312] *They breed, and innovation drags us* [*with it.* *The torrent of the crowd sweeps over us :* *You think to impel and are yourself* [*impelled.* (Les deux vers de *Faust* paraissent à Shelley insignifiants ou inintelligibles; il ne les traduit pas. Il veut d'ailleurs lier les deux observations de Méphisto. Pour Gœthe, Méphisto donne d'abord un conseil à la sorcière colporteuse : « Seules aujourd'hui les nouveautés nous attirent »; puis, pensant à autre chose, il remarque que la foule qu'ils ont quittée s'écoule tumultueusement « là-haut ». Les deux phrases sont de portée toute présente et dramatique. Shelley y voit un résumé de la philosophie du progrès : quoi qu'on fasse, on ne résiste pas aux innovations; le mieux, isolé d'abord, donne bientôt sa forme aux âges tout entiers. La plai-

Gœthe.	Shelley.
	santerie de Gœthe est devenue une des formules les plus saisissantes de la foi de Shelley.)

V

Enfin, il arrive à Shelley de pousser, ici et là, un trait qui lui paraît intéressant. C'est encore un côté de son génie qui se révèle en ceci : quelque goût qu'il ait acquis, au cours de sa vie, pour les aspects mystérieux, les dessous de la nature, il reste épris d'une certaine plénitude et d'un certain achèvement dans l'expression de la pensée [1].

Für einen Leichnam bin ich nicht zu Haus;	*And if a corpse Knocks, I am not at home.* [82']
Mir geht es, wie der Katze mit der Maus.	*For I am like a cat. — I like to play A little with the mouse before I eat it.*
Und die Klippen, die sich bücken	*How, clift by clift, rocks bend and lift* [47]
Und wenn ein Irrlicht auch die Wege [soll weisen	*And if Jack-a-lantern* [31] *Shwos you his way, though you shonld [miss your own,*
So müsst ihr's so genau nicht nehmen (Shelley ajoute ici presque un mot d'esprit).	*You ought not too be to exact with him.*
Der Frühling webt schon in den Birken	*Already Spring kindles the birchen [spray.* [11]

(Un vrai trait de poète, ceci : Shelley a vu « s'allumer » les chatons des bouleaux au mois d'avril.)

⁂

Cette petite étude nous donne, croyons-nous, outre la sensation très nette que Shelley ne pouvait pas ne pas s'affirmer quand même il le voulait, une impression assez précise de ce que devient fatalement, pour un poète, cette mystérieuse opération dont l'étude psychologique vaudrait d'être tentée, et qui a nom une traduction.

Un texte, une série verbale quelconque, est toujours un ensemble de centres de pensées, une sorte de cartes d'émergence qui en dit moins qu'elle n'en laisse deviner. Chaque élément de la série, chaque îlot, n'est que le sommet conscient d'une foule de souvenirs, de « connotations », comme disent les Anglais, qui le fondent, et qui expliquent sa nature.

1. Il faut signaler aussi, pour être complet, tout ce que Shelley a ajouté à son original au point de vue musical : les suites régulières, à rimes accouplées, de Gœthe, deviennent dans toutes les parties lyriques, des strophes d'un très beau mouvement. La strophe qui annonce l'approche des sorcières, notamment, avec sa richesse de rimes sifflantes, est à ce point de vue très réussie. Et partout, comme spontanément, éclatent ces rimes intérieures (à la césure) dont Shelley est si prodigue : voir 154, 164, 166, 167, 181, 183, 198.

Dans une autre langue, un îlot tout semblable apparemment aura d'autres assises, plongera d'autres racines dans d'autres océans. Ou encore, chaque langue affecte à telle ou telle note une échelle propre d'harmoniques, une gamme spécifique d'échos que la même note n'éveille pas dans une langue voisine. Et la raison en est toujours que le mot cru exact, l'image censée fidèle, n'appellent pas les mêmes associations d'idées, les mêmes ressouvenances, les mêmes émotions.

Un traducteur consciencieux jusqu'au scrupule, et qui veut être pleinement et adéquatement intelligible, est ainsi maintes fois obligé de corriger, par d'apparentes additions ou atténuations, ces retentissements spéciaux qui défiguraient, chez lui d'abord, et bientôt chez son lecteur, un prétendu mot à mot.

Or, dans le cas d'un poète comme Shelley les mots n'ont plus seulement ces résonances subtiles qu'ils ont pour un individu quelconque : ils éveillent fatalement toute une série d'harmoniques particulièrement sensibles, et qui forment le timbre propre du divin instrument. On sent très nettement que l'appel des connotations est chez Shelley spécialement impérieux et riche. Les mots traduits, même lorsqu'il n'y a pas erreur matérielle (et cela arrive, nous l'avons vu), ne sont guère que des jalons, des points de repère, autour desquels se précipite spontanément l'impétueuse coulée des pensées favorites et des sentiments dominateurs. On sent partout le cachet du traducteur. Œuvre et copie sont un peu comme ces tableaux dont les traits sont pareils, mais qui, pris à des heures différentes du jour, semblent et ne semblent pas les mêmes, et que l'on reconnaît — mais que l'on reconnaît avec surprise.

Bref, si toute traduction est poétique, c'est-à-dire, au sens original du mot, créatrice, on ne sera pas surpris qu'une traduction de poète, et d'un poète comme Shelley, chez qui la permanence de certaines associations, la force et presque la hantise de certaines visions, sont des traits de caractère, soit l'exagération et comme le grossissement du procédé de traduction en général.

A. Koszul.

Note sur le texte. — Deux passages du texte de Shelley nous paraissent devoir être corrigés.

1° [8] *Where ever-babbling springs*
Precipitate themselves in waterfalls

où *bubbling* (pour le banal *babbling*) fut sans doute écrit par Shelley, traduisant l'allemand *ewig sprudelnd.*

2° [333] *With you I feel that if required,*
Such (apples) still within my garden grow

où *with joy*, traduisant l'allemand *Von Freuden*, a fort bien pu être lu *with you* par le Dr Garnett, copiant ce passage (jusqu'alors inédit) pour l'article de Mathilda Blind, *Westminster Review*, 1870.

(Cette dernière correction a déjà été signalée par J. Zupitza, *Archiv.*, 1895, p. 267.)

LES DERNIÈRES PUBLICATIONS RELATIVES AU ROMANTISME[1]

C'est Frédéric Schlegel qui a bénéficié le plus, cette année, du renouveau d'intérêt qui se manifeste depuis quelque temps en faveur du romantisme. Il prophétisait qu'il serait compris et apprécié vers 1900. Quelques-unes des publications récentes donnent raison à cette prédiction.

La plus importante est celle de Mme Joachimi[2]. Le sujet que traite Mme J. est beaucoup plus limité que ne pourrait faire croire le titre de son ouvrage. Elle n'étudie en réalité que la pensée de Frédéric Schlegel, et seulement dans les années 1798 à 1802. C'est que, d'après elle, Guillaume Schlegel est le plus souvent l'habile metteur en œuvre d'idées qu'il doit à son frère (une jolie démonstration p. 156-162); Tieck n'a pas de système à lui, et interprète gauchement celui qu'il s'est mal assimilé (p. VI, 9, 153-5, 166, 182-195, 202-203); Schelling enfin a emprunté à Schlegel autant qu'il lui a prêté (p. 16-20, 81-82). Mme J. ne s'explique nulle part nettement sur le compte de Novalis. A ses yeux c'est dans les *Fragments* et les *Idées*, dans la *Lettre sur la philosophie* et l'*Entretien sur la poésie*, qu'on trouve les éléments de la doctrine romantique dans ce qu'elle a de plus original et de plus cohérent.

Voici comment Mme J. la reconstitue, l'interprète, et lui donne un caractère systématique qu'elle avait sans doute virtuellement dans l'esprit de Schlegel, mais qu'il n'a pas su rendre visible dans ses œuvres.

En 1799, Frédéric Schlegel arrive à prendre une conscience plus nette du principe dont son cœur autant que sa raison ont besoin pour s'expliquer à la fois la vie de la matière et celle de l'esprit, l'infinie variété de leurs manifestations et leur harmonieuse unité Ce principe unique ne peut pas être le Moi de Fichte, qui subordonne trop dédaigneusement la nature à l'esprit. Ce ne peut pas être non plus le Dieu à deux attributs de Spinoza, qui ne rend pas assez compte de la diversité et de la beauté de la vie universelle. Pour répondre aux multiples aspirations de Schlegel, il faut que l'essence divine des choses réunisse en elle, avec la plénitude de toutes les virtualités, l'individualité à sa plus haute puissance, la beauté, enfin l'amour. Dès à présent, pour Schlegel, c'est par amour que le principe divin se réalise, se diversifie, s'individualise dans l'univers et dans l'homme.

L'univers est la manifestation inconsciente de ce principe divin. Il en manifeste la plénitude dans la variété de ses aspects; il est comme lui un individu, dont les éléments sont comme les membres, reliés entre eux par leur unité organique; il a la beauté souveraine d'une œuvre d'art, dont la

1. Les publications relatives à Novalis paraîtront dans un prochain numéro de la *Revue*.
2. Maria Joachimi, *Die Weltanschauung der Romantik*, Iena und Leipzig, Diederichs, 1905, VIII u. 237 S., m. 4.

matière infiniment plastique revêt des formes harmonieuses; dans toutes les lois qui le gouvernent, dans celles de la vie, dans celle même de la mort, transparait l'amour qui les promulgue, et qu'on ne comprend que par l'amour. Le principe invisible des choses en est la réalité véritable. Ce que les esprits vulgaires appellent de ce nom n'en est que le symbole. Pour comprendre pleinement l'univers il faut étudier en savant, avec l'aide de la raison, ses éléments et leurs rapports; il faut jouir en artiste, par la fantaisie, de sa muable beauté ; il faut y sentir l'amour qui en est l'âme, et ce n'est possible que par l'amour.

L'homme est la manifestation consciente, et par conséquent moins imparfaite, du principe infini. Il lui est donné de se déterminer librement lui-même. Si la notion du divin s'obscurcit en lui, il tombe au rang des choses, et vit d'une vie impersonnelle, mécanique, sans originalité, sans beauté, sans utilité véritable. Si cette notion illumine sa conscience, il sait que sa mission est de cultiver son originalité, qui est la parcelle d'infini qu'il est appelé à actualiser, mais, — réserve importante dont la critique n'a pas assez tenu compte jusqu'ici —, sans oublier jamais qu'il n'est qu'une des voix de la symphonie universelle, et qu'il doit s'accorder avec elle, se fondre en elle. Pour cela, il faut qu'il connaisse et comprenne l'univers et son principe. Il y arrive par les sciences physiques et morales, par la philosophie et la poésie; les sciences lui font connaître les lois de l'univers; la poésie lui en fait comprendre, admirer et aimer le principe.

La poésie n'est donc pas un divertissement. Elle est une révélation, à condition toutefois qu'elle ne soit autre chose que l'expression de la beauté latente et cachée de l'univers. C'est elle qui, par le symbole et le mythe surtout, rend le mieux sensible aux hommes le monde de la réalité invisible.

Le génie n'est rien d'anormal. Il n'est qu'un degré supérieur à la fois d'originalité et d'universalité. Il doit se déployer et se limiter lui-même, soumis uniquement, mais soumis — autre réserve trop souvent méconnue — à la loi qu'il trouve en lui, et qui est une des réfractions du principe de toutes choses. C'est ainsi qu'il réalise en lui la fusion de l'originalité et de l'universalité, qu'il devient le révélateur par excellence de la réalité véritable, qu'il est à l'homme ordinaire ce que celui-ci est à la nature inconsciente.

L'œuvre d'art obéit à la même loi que le génie. Elle doit rendre sensible l'infini dans le fini. Elle doit donc avoir une forme arrêtée, mais capable de suggérer un absolu qui la dépasse infiniment. Elle y parvient par le symbole, par le mythe, par l'arabesque. Cependant entre le relatif et l'absolu, entre le fini et l'infini il subsiste toujours un écart; l'artiste qui en a conscience l'exprime par l'ironie.

L'intérêt de ce livre réside surtout dans la vigueur et la netteté avec lesquelles l'auteur fait apparaître la logique interne des idées de Schlegel, gravitant autour de son monisme esthétique, de sa *Zentrumslehre*. On

pourrait reprocher à Mme J. de s'être un peu facilité la tâche en négligeant bien des idées qu'il ne serait pas aisé de faire entrer dans un système aussi fermé : il y a toujours eu, dans l'esprit de Schlegel, des foyers secondaires distincts du foyer central, il y a chez lui des idées comètes, des nébuleuses et même des bolides. On peut regretter aussi qu'elle n'ait pas défini la morale de Schlegel avec autant de précision que sa philosophie et sa poétique, ce qu'elle en dit dans les pages 85 à 101 reste trop général. Mais il convient de la féliciter plutôt d'avoir montré, avec tant de clarté et de chaleur, que la pensée de Schlegel, même au plus fort de sa crise individualiste, est plus cohérente et moins extravagante qu'elle ne paraît à la critique traditionaliste. Son livre est une des meilleures introductions qu'on puisse conseiller à ceux qui veulent s'orienter dans la doctrine romantique. Les spécialistes ont aussi beaucoup à y apprendre, non seulement pour l'interprétation générale du romantisme (celle de la *Zentrumslehre* se trouve aux pages 21, 27-28, 30 et suivantes, 169, voir de plus p. 16, 115, 169, 173, 175, 226), mais pour celle de bien des termes de la « terminologie mystique » de Schlegel, en particulier pour sa notion de l'arabesque (p. 222-3, 228-30), du chaos (p. 38, 135, 226), du sentimental (p. 42, 229-30), de la *Menschheit* (p. 85, note 2), de la *Willkür* (p. 98), du *Witz* (p. 122).

Le romantisme a travaillé à l'émancipation intellectuelle de la femme : Après Mme Ricarda Huch, avec moins d'ampleur et d'éclat, avec une égale autorité, Mme Joachimi aura contribué à acquitter cette dette.

L'étude de M. Glawe sur la religion de Frédéric Schlegel[1] suit, jusqu'au terme de son évolution, la pensée de l'auteur de la *Lettre sur la philosophie* et de la *Philosophie de la vie*. Elle est faite du point de vue d'une orthodoxie protestante qui dispense l'auteur de chercher à expliquer la pensée de Schlegel : il lui suffit d'en condamner, non sans les exagérer souvent, tantôt l'inconsistance et tantôt l'absolutisme.

Ce défaut d'intelligence sympathique est surtout sensible dans la première partie, où M. G. cite, sans aucun effort pour les coordonner et les interpréter, un certain nombre de formules empruntées aux essais de 1794 à 1800, à la période qu'il définit heureusement comme celle d'un *syncrétisme à tendance esthético-morale*; il a eu la fâcheuse idée de renvoyer le lecteur aux revues difficilement accessibles où ces essais ont d'abord paru, au lieu de se référer à l'édition de Minor.

La deuxième et la troisième parties sont à la fois beaucoup plus neuves et plus fortes. La pensée de Schlegel étant devenue plus visiblement cohérente, il est plus facile de la reconstituer. M. G. voit dans les années 1800 à 1808 une période de transition, dominée par un *idéalisme mystique*; la troisième période, de 1808 à 1829, est celle du triomphe d'un *positivisme mystique*.

1. Dr Walther Glawe, *Die Religion Friedrich Schlegels*, Berlin, 1906, VIII u. 111 S., m. 3.

Dans ces deux dernières périodes, M. G. distingue les idées de Schlegel sur Dieu et sur l'homme. Il les résume pour celle de 1800 à 1808 d'après les *Cours* publiés par Windischmann, pour celle de de 1808 à 1829 d'après les trois *Cours* de 1827, 1828 et 1829. Ce résumé est assez fidèle pour que le lecteur impartial y trouve un grand nombre d'idées qu'on peut apprécier tout autrement que ne fait l'auteur. Il sera donc fort utile à ceux qui veulent connaître la philosophie religieuse du Schlegel réactionnaire et rendra service à celui qui tentera de l'expliquer.

Ce qui frappe le plus dans l'évolution de la pensée de Schlegel ainsi résumée, c'est l'effort toujours plus sérieux qu'a fait le romantique converti pour sortir du champ, jugé trop étroit, de la conscience individuelle. Il en appelle à la conscience collective de l'humanité, à l'histoire, en particulier à la tradition religieuse et à la révélation dont elle est dépositaire, parce que la raison d'après lui, si subtiles ou si vigoureuses que soient ses déductions, ne peut conclure qu'à l'existence d'un Dieu abstrait, impersonnel, irréel. C'est son principal grief contre Fichte, Schelling et Hegel. Cette objection est une de celles que M. Thilo fait valoir contre la philosophie religieuse de l'idéalisme absolu [1]. Il reprend de plus contre elle l'argumentation classique de ceux qui reprochent au monisme de ne pas comporter de solution satisfaisante du problème du mal. Il relève dans la métaphysique de Schopenhauer les mêmes lacunes et les mêmes contradictions. Il conclut que le monisme est incompatible avec la religion positive, la religion digne de ce nom, et que pour résoudre ces questions suprêmes, il faut les étudier à la lumière du réalisme pluraliste de Herbart.

La compagne dévouée de Frédéric, Dorothée n'a pas été oubliée. M. Deibel a consacré à son œuvre et à son talent d'écrivain une étude pénétrante, qui met en lumière et son individualité propre, et les traits qui l'apparentent aux romantiques [2].

Il nous renseigne sur l'activité critique de Dorothée, qui n'a que très peu collaboré à l'*Athenäum* (p. 86-8), à l'*Europa* (p. 88-93), au *Deutsches Museum* (p. 93), bien que sa première notice, sur Mme de Genlis, fût assez élégamment incisive pour pouvoir être attribuée à Guillaume Schlegel; sur son œuvre lyrique, qui est insignifiante (p. 98-106); sur ses traductions, dans lesquelles elle a su rendre la tonalité de l'original (à propos de celle de *Corinne*, M. D., complétant Mme Blennerhasset et M. Walzel, fait voir ce que le roman de Mme de Staël peut devoir au romantisme allemand, p. 140-5).

Les chapitres les plus importants sont naturellement ceux consacrés à l'unique roman de Dorothée, à son *Florentin*. Il ressort de cette analyse que

1. G.-A. Thilo, *Die Religions philosophie des absoluten Idealismus. Fichte, Schelling, Hegel und Schopenhauer*, Langensalza, 1905, VI u. 72 S., m. 1,20.
2. Franz Deibel, *Dorothea Schlegel als Schriftstellerin im Zusammenhang mit der romantischen Schule*, Berlin, 1905, 188 S., m. 5,60.

la composition y est plus ferme, le style plus sobre que dans la plupart des imitations de *Wilhelm Meister*. Il en ressort aussi que le héros n'est pas un libertin dépourvu de tout scrupule comme on se plaît à le répéter. Le jeune voluptueux qui n'a longtemps cherché que son plaisir rencontre enfin une jeune fille digne de l'amour véritable; elle n'est pas insensible à cet amour; mais elle est la fiancée d'un ami commun; le jour de leur mariage, Florentin, pour ne pas risquer de troubler leur bonheur, prend la fuite (p. 16 et 43, renoncement tout semblable à celui qu'on trouve dans la *Lucinde*). De plus ce dilettante oisif, dont la critique, sur la foi de Haym, fait une des personnifications de la *Zwecklosigkeit* romantique, est conduit par l'évolution de son caractère à chercher, comme le Julius de la *Lucinde* en a la velléité, dans l'action, dans une activité désintéressée, héroïque, l'oubli de lui-même et le droit au repos (p. 41-42). Ces constatations, identiques aux conclusions de mon étude sur la *Lucinde*, montrent dans quel sens il conviendrait de modifier l'interprétation traditionnelle de la morale romantique.

Documents nouveaux. — M. Deibel publie en appendice six lettres de Dorothée à Brinkmann, des années 1790 à 99; la plus intéressante est celle écrite trois semaines après qu'elle a quitté son mari, et dans laquelle elle exprime avec un enthousiasme grave la joie de se sentir affranchie; une lettre de Frédéric à Sulpice Boisserée, du 16 janvier 1813, qui répond en particulier à une demande de renseignements sur la franc-maçonnerie (p. 174-5); la lettre de Dorothée à Tieck du 13 juin 1829, qui fait voir l'état d'esprit de Schlegel dans les dernières années de sa vie (p. 183).

M. Spahn fait connaître quelques fragments de lettres de Frédéric et de Dorothée, des années 1818 à 1820 [1]; Schlegel y paraît animé de sentiments très conciliants à l'égard des protestants; il serait de la plus grande importance, pour l'étude impartiale de la dernière période de sa vie et de son activité, que la correspondance dont M. Raich a fait paraître deux volumes fût publiée intégralement.

Rééditions. — Les romantiques sont toujours à la mode; les éditions originales de leurs œuvres restent cotées à des prix élevés dans les catalogues des livres d'occasion; de là des publications nouvelles, de valeur très inégale.

Le 4e volume du *Museum* publié par la maison Pan n'est pas, comme le fait espérer le titre et comme l'introduction le laisse croire, la réédition fidèle de l'*Athenäum* qui aurait pu rendre encore des services [2]. Ce n'est qu'un choix de morceaux arbitrairement mutilés et groupés; ils sont presque tous de Frédéric et se trouvent dans les *Jugendschriften* publiés par Minor, sans que cette édition soit mentionnée. Le texte, établi sans

1. *Hochland, Zweiter Jahrgang, zehntes Heft*, München und Kempten, 1905, S. 434-448.

2. *Athenaeum, Eine Zeitschrift von G.-W. u. F. Schlegel*, Neu herausgegeben von Fritz Baader, Berlin, Pan-Verlag, 1905, xi u. 290 S., m. 4.

beaucoup de soin, est trop souvent inexact. L'introduction et les notes n'apprennent rien de nouveau. Ce volume n'est donc pas destiné aux spécialistes.

Le 3e volume de la collection *Die Fruchtschale* reproduit les *Fragmente u. Ideen* publiés par Schlegel dans le *Lyceum*, l'*Athenäum* et les *Charakteristiken und Kritiken* [1]. L'introduction de M. Deibel donne avec précision les renseignements nécessaires sur leur genèse et leur tendance. Les deux *Register* seront utiles à ceux qui n'ont pas à leur disposition le *Repertorium* de M. Houben. Ils l'auraient été davantage s'ils étaient plus complets (il y manque des rubriques comme Chaos, Beschränkung, Enthusiasmus, Rechtlichkeit, Willkür), et si l'auteur n'avait cru devoir adopter pour tous les fragments une numérotation continue, alors qu'il importera toujours de distinguer entre les diverses séries.

La lecture des œuvres de Schlegel est pénible. Dans ses essais de jeunesse la pensée est trop dense, d'apparence peu cohérente, obscurcie par une terminologie arbitraire. Pour lui gagner des lecteurs en dehors de ceux qui sont condamnés à ce labeur par le devoir professionnel, il fallait faire dans son œuvre un choix. C'est ce choix que nous offre le second volume de la collection des *Erzieher zu deutscher Bildung*, sous le titre ambigu de *Fragmente* [2]. Il ne s'agit pas ici des fragments proprement dits. C'est un recueil d'extraits empruntés aux œuvres et aux lettres des années 1792 à 1802, et à l'ouvrage de 1808 sur *La Langue et la Sagesse des Indiens*. L'auteur fait connaître le dessein auquel il s'est conformé dans une introduction qui définit heureusement le caractère et l'esprit de Schlegel (à noter le parallèle avec Nietzsche, p. 11-14). Il a voulu rendre surtout sensible ce qu'il y avait de profond, de juste, de prophétique, ce qu'il y a encore de vivant dans les idées révolutionnaires du jeune Schlegel. Il a réussi. Sans doute, on pourrait, en vue d'une seconde édition, lui suggérer maint remaniement. Mais dans l'ensemble, le choix et le groupement de ces extraits sont très judicieux. Ce petit volume permettra aux profanes de se faire sans grande peine une idée exacte de ce qu'a été le chef de la première école romantique. Il aurait même rendu des services aux spécialistes, si chaque fragment avait été suivi de l'indication de sa date, et de la page de l'ouvrage auquel il est emprunté.

Le prix de l'excellente édition des *Jugendschriften* par Minor a été abaissé à 10 M. [3]. On peut espérer que personne ne feindra plus d'en ignorer l'existence.

I. ROUGE.

1. *Friedrich Schlegels Fragmente und Ideen*, herausgegeben von Franz Deibel, München und Leipzig, XXIX u. 290 S., m. 3, geb. 4.
2. *Friedrich Schlegel, Fragmente*, ausgewählt und herausgegeben von Friedrich von der Leyen, mit Porträt. Iena und Leipzig, 1904, 181 S., m. 2.
3. *Friedrich Schlegel (1794-1802), Seine prosaischen Jugendschriften*, 2 (Titel) Auflage, Wien, 1906.

29e CONGRÈS POUR L'ÉTUDE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE NÉERLANDAISES

Le lundi 27 août a eu lieu à Bruxelles l'ouverture du 29e Congrès pour l'étude de la langue et de la littérature néerlandaises. Ce congrès, fort peu littéraire, malgré son titre, a été, comme on le verra ci-dessous, surtout économique et a fait l'objet en Belgique d'une polémique de presse très violente. Les premiers-Bruxelles ont été, au début du mois de septembre, uniquement consacrés à la question toujours brûlante de la suprématie de l'une des deux langues officiellement reconnues et à l'utilité, fortement combattue par la majorité du pays, d'une union douanière étroite entre la Belgique et les Pays-Bas. La Hollande, bien que représentée au Congrès par un grand nombre d'adhérents, est restée assez étrangère aux débats, et quelques caricatures de l'*Amsterdammer* ou du *Nederlandsche Spectator* ont montré que ce *Zollverein* hollando-belge n'était pas approuvé par l'unanimité du pays.

Le Congrès, sous le haut patronage de la reine Wilhelmine et du roi Léopold, a siégé dans le Palais des Académies et, à la séance d'ouverture, M. De Hoon, avocat général à la Cour d'appel de Bruxelles, nommé premier président, a prononcé le discours officiel dans lequel il indique la nécessité de relations étroites entre la Belgique et la Hollande. Ce sera le rôle du congrès de s'efforcer d'unifier complètemeut la langue parlée des deux côtés du Moerdijk. Le même jour a eu lieu salle Boute, rue Royale, l'exposition du livre néerlandais. Les éditeurs flamands et hollandais y avaient déposé un spécimen de tous les ouvrages récemment imprimés et, bien que logée dans une salle un peu étroite, cette réunion d'ouvrages arrangée dans un ordre systématique (romans, livres pour la jeunesse, ouvrages à l'usage des classes, droit, médecine, sciences, etc.), montrait rapidement et nettement l'importance de la production hollandaise. Au milieu de la salle, on pouvait consulter tous les périodiques imprimés en langue néerlandaise. Cette exposition très visitée et facilitée par la publication d'un catalogue distribué aux congressistes a été très intéressante.

Le Congrès comprenait cinq sections : I. langue et littérature néerlandaises; II. histoire, archéologie et folklore; III. librairie, bibliologie, art dramatique; IV. pédagogie; V. intérêts néerlandais. Le matin, les quatre premières sections tenaient leurs réunions dans différentes salles. L'après-midi était consacré aux conférences générales et à la discussion des questions soumises à la cinquième section.

I. **Langue et littérature néerlandaises.** — La première section, présidée par le professeur Te Winkel, s'occupe des moyens à employer pour faire disparaître de la langue les gallicismes et germanismes de plus en

plus fréquents. MM. Kluyver et Te Winkel montrent que les Hollandais peuvent trouver dans leur propre langue les mots techniques que l'on tend à emprunter aux Allemands. La section émet le vœu que les expressions dialectales, ainsi que les germanismes et gallicismes, soient proscrits de la langue officielle. A ce propos, M. Van der Weghe lit des extraits de Guido Gezelle, le grand poète flamand, afin de montrer la tendance qu'ont les auteurs les plus réputés à abuser des dialectes. M. Kluyver explique qu'il faut encore vingt ans à la Commission du dictionnaire pour achever le *Woordenboek der nederlandsche Taal* commencé en 1864. Ce grand ouvrage, comparable à celui de Grimm, ne pourra être terminé que s'il est subventionné non seulement par les gouvernements belge et hollandais, mais encore par les allocations des grandes villes flamandes de Belgiqne : Gand, Bruges et Anvers. Ces allocations remplaceront la subvention fournie autrefois par les républiques sud-africaines et aujourd'hui perdue.

M. J. Mornaux, tout en reconnaissant l'utilité de la connaissance de la langue française, reproche aux Flamands d'employer trop facilement des mots français mal déguisés sous un habit flamand. Il proteste contre l'emploi trop fréquent des *magnifieke ideen*, *kolossale monumenten*, *extraordinare expressies*.

Au programme du Congrès figure l'étude de la nécessité d'épurer le langage juridique flamand et M. De Swarte, avocat, fait remarquer l'abondance des mots français que l'on trouve dans les actes notariés. L'autorité supérieure devrait exiger des candidats-notaires une connaissance plus approfondie du flamand.

M. Prick van Wely signale les progrès réalisés par le hollandais dans les Indes néerlandaises.

II. **Histoire, archéologie, folklore.** — La première question étudiée est l'importance que doit avoir l'histoire économique dans les enseignements primaire et moyen. M. Brants, professur à l'Athénée de Bruxelles, propose de réduire au minimum l'enseignement de l'histoire politique. L'histoire de l'Europe, surtout dans les classes supérieures, doit être étudiée uniquement afin d'aider à la connaissance de l'histoire nationale La plus grande partie des programmes doit porter sur l'histoire de la civilisation. L'assemblée décide de renvoyer cette étude au prochain Congrès.

M. V. Fris, professeur à l'Athénée de Gand, indique l'utilité qu'il y aurait à éditer un atlas historique de la Hollande. M. Tiberghien d'Uccle étudie les divers atlas publiés et montre l'absence d'un atlas complet au courant des progrès scientifiques.

M. T'Sjoen, professeur à Saint-Gilles-lez-Bruxelles, propose de créer une commission chargée de fixer l'orthographe des noms de lieux en Belgique et en Hollande. D'après lui, la prononciation devrait déterminer l'orthographe. M. Buvé demande également l'établissement d'une orthographe officielle pour les noms de villages. Il est désireux de voir l'étymologie l'emporter sur l'usage. M. Camille Huysmans voudrait une orthographe unifiée, mais

désirerait éviter toute intervention officielle. La section émet le vœu qu'une commission composée de philologues, tirant parti de tous les éléments d'appréciation qu'elle jugera utile d'employer, étudie cette question de noms.

M. Cuvelier, archiviste à Bruxelles, montre les connaissances que doit posséder un bon archiviste afin de pouvoir dépouiller avec fruit les documents historiques et juridiques. Le candidat archiviste devrait suivre des cours de droit.

La section adopte le vœu que les archives de l'État soient mises en possession des registres des églises à la demande de M. Cuvelier, qui montre l'intérêt des anciens registres paroissiaux au point de vue des études démographiques. M. Fris réclame l'établissement d'une histoire de la révolution de 1830 à l'aide des documents belges et hollandais, et la publication d'une bibliographie historique de la Flandre. Puis, la section s'occupe du folklore. M. De Cock de Schaerbeck met en lumière les avantages qu'offrirait la fondation d'une société en vue de réunir tant dans la Hollande du Sud (c'est-à-dire la Belgique flamande) que dans celle du Nord (c'est-à-dire la Hollande proprement dite) tous les matériaux épars, et d'établir une bibliographie générale du folklore néerlandais. M. Jacobs fait une communication sur la démonologie dans le folklore et émet le vœu qu'on rassemble les textes des chansons populaires.

III. **Librairie, bibliographie, art dramatique.** — L'assemblée adopte les conclusions du rapport de M. Krijn, demandant que l'on choisisse avec plus de soin les livres donnés en prix. Actuellement, la question de bon marché entre seule en ligne de compte. Sur la proposition de MM. Van Lee, elle donne mission à l'*Allgemeen nederlandsch Verbond* de publier de petits opuscules de propagande combattant les expressions et les mots étrangers et analogues aux fascicules à bon marché distribués depuis plus de vingt ans en Allemagne pour répandre dans le peuple l'emploi des mots techniques d'origine allemande, et publiés par l'*Allgemeine Deutsche Sprachverein*.

La section s'occupe ensuite des pensions à allouer aux artistes retraités des trois théâtres flamands de Bruxelles, Gand et Anvers. MM. Hendrickx, directeurs des théâtres flamands de Bruxelles et de Gand, annoncent que chez eux, cette question est à peu près tranchée. M. Van Leer, directeur du théâtre d'Anvers, se déclare aussi partisan du projet.

M. Bruylants critique le choix des pièces du théâtre flamand de Bruxelles et la section invite les municipalités de Bruxelles, Anvers et Gand à organiser des représentations populaires artistiques.

M. De Beer fait voter une demande de création d'une école d'art dramatique. Le *Kunstverbond* de Bruxelles qui a déjà étudié ce projet sera prié de s'entendre avec la Commission chargée de faire aboutir ce vœu. MM. Coopman et Verbeeck obtiennent enfin qu'à l'occasion du trentième Congrès, il y ait une exposition des peintres flamands et hollandais contemporains.

IV. **Pédagogie.** — Le premier rapport qui est présenté à cette section

est celui de M. Kesler, professeur d'enseignement moyen à Bruxelles sur l'organisation de voyages scolaires faits par les élèves belges en Hollande et par les élèves hollandais en Belgique. Ces voyages devraient être peu coûteux et il cite comme exemple la visite de Rotterdam faite en 1904-05 par les élèves de la commune de Saint-Gilles.

M. L. De Raet, ingénieur, chef de bureau au ministère de l'Industrie, demande comment on pourrait annexer à l'enseignement supérieur flamand une école d'agriculture. Il étudie les moyens propres à atteindre ce but et, élargissant la question, il propose ensuite de créer à Gand une université totalement flamande, laissant à l'université de Liège la faculté d'enseigner en français. Cette proposition, appuyée par l'apparition d'un gros volume très documenté [1], soulève, comme il fallait s'y attendre un violent débat. Il se trouve dans l'auditoire des défenseurs de l'École d'agriculture de Louvain, où l'enseignement est donné en français; mais l'assemblée, finissant par se rallier en partie aux conclusions de l'orateur, émet le vœu de la création d'un enseignement supérieur flamand. Ce coup droit porté à l'enseignement supérieur français est encore renforcé d'une autre proposition, qui porterait, si elle était approuvée par le pouvoir, un préjudice considérable à l'influence française. MM. Cortebeck et Strang, instituteurs à Molenbeck, contestent l'utilité d'introduire dans l'enseignement primaire l'étude d'une seconde langue. Le but de tout éducateur doit être de propager l'enseignement de la langue maternelle. Donc, dans les pays flamands, il faut proscrire l'étude du français. M. Strang reprend un vœu de M. Max Rooses émis en 1891 au Congrès de Gand. L'étude de la langue française comme seconde langue à l'école primaire trouve un défenseur en M. Van Slijpe, professeur à Bruxelles, qui montre combien il est utile au Flamand de connaître deux langues. L'auteur est violemment combattu et battu; la section émet le vœu qu'il n'y ait plus qu'une seule langue enseignée à l'école primaire. Cette motion, si elle était appliquée, diviserait la Belgique en deux pays distincts et fermerait à la culture et à l'influence françaises des contrées qui ne nous sont pas si étrangères, comme le démontre le succès qu'obtient la Ligue pour la propagation du français en pays flamand.

M. Delpire, professeur à Laeken, voudrait arriver, par divers moyens qu'il préconise, à assurer l'unité et la pureté de la prononciation du néerlandais. Il demande aussi que dans chaque école moyenne il y ait, pour les élèves et les professeurs, des bibliothèques renfermant les livres néerlandais les plus importants de littérature et de philologie.

M. L. De Raet propose la fondation d'une École des Hautes Études flamande à Gand, analogue à celles de Bruxelles et de Paris. Elle pourrait être subventionnée par l'État belge et par les villes de Gand et d'Anvers.

1. Lodewijk de Raet, *Over vlaamsche Volkskracht. I. De versvlaamsching der hoorgeschool van Gent*. Brussel, Krijn, 1906, 8° (321 p.).

M. T'Sjoen émet le vœu que la loi du 15 septembre 1895 soit revisée, principalement en ce qui concerne la ville de Bruxelles et ses faubourgs. Dans les écoles de Bruxelles et de la banlieue, l'enseignement se faisait suivant cette loi en français; dans quelques communes on enseignait dans les deux langues. Dans les écoles normales l'enseignement du français devait prédominer.

M. Anslaus d'Anvers désirerait voir créer en Wallonie des écoles flamandes pour les enfants d'ouvriers flamands occupés en pays wallon.

MM. Brants et Paul Frédéricq demandent que la réforme de l'enseignement moyen en Belgique soit faite dans un sens nettement flamand en ce qui concerne la partie flamande du pays. Les écoles libres, comme les établissements de l'État, devraient se soumettre à la loi de 1883, qui reconnaissait la légalité de l'enseignement du flamand en Flandre. Or les établissements d'enseignement catholiques se sont toujours montrés très favorables à la propagation du français.

V. **Intérêts néerlandais.** — Les séances de l'après-midi sont uniquement consacrées à cette section, ce qui montre l'importance économique du Congrès.

M. Kamerlingh-Omnes traite des relations commerciales de la Belgique et de la Hollande avec l'Afrique du Sud.

M. Cornellie d'Ostende étudie un projet permettant d'admettre, contrairement à la loi de 1892, des officiers de marine hollandais à bord des navires belges, et réciproquement. Il annonce que l'enseignement à bord du navire-école *Ibis,* sera donné en flamand.

La séance est interrompue afin de permettre à M. Te Winkel, professeur à l'Université d'Amsterdam, de faire sa conférence sur les rapports qui ont existé entre Rubens et l'écrivain Vondel, qui a consacré au grand peintre de la Hollande du Sud des pages éloquentes.

Le Congrès reprend ensuite l'étude d'un projet de M. Thelen relatif à l'établissement d'une convention permettant de rendre les jugements exécutoires en Belgique comme en Hollande.

M. Luyten propose que le *Nederlandsch allgemeen Verbond* soit chargé d'étudier les moyens de permettre entre les deux pays une collaboration étroite afin de favoriser l'agriculture.

M. Delpire demande l'abaissement des tarifs postaux entre la Belgique, le Congo et la Hollande, la diminution du prix des télégrammes et des communications téléphoniques ainsi que l'augmentation du nombre des trains entre les deux pays. Il est d'avis que l'on exige des consuls belges la connaissance du flamand et que, dans le pays où il ne se trouve pas de Belges connaissant le flamand, le gouvernement belge ait recours aux consuls hollandais.

M. Henry demande une entente plus étroite entre les consuls et les Chambres de commerce et M. Hooijer de Bruxelles propose d'employer le hollandais pour la conclusion des traités hollandais et belges avec les pays

qui n'emploient pas le français comme langue diplomatique. M. Gunzbourg d'Anvers désirerait la création d'un bureau hollando-belge centralisant tous les renseignements pouvant intéresser les deux pays.

M. Van Soy, secrétaire du groupe hollandais de l'*Allgemeen nederlandsch Verbond*, fait l'historique de cette société qui a des ramifications dans le monde entier et qui est admirablement organisée, bien qu'elle n'ait que deux ans d'existence.

Avec M. Kiewit de Jong et M. Mansfelt, nous abordons des questions relatives à l'Afrique australe. Le premier montre l'influence néfaste de la guerre anglo-boer sur l'enseignement populaire néerlandais au Transvaal. Le second ancien directeur général de l'instruction publique du Transvaal, expose l'état actuel des écoles et des bibliothèques néerlandaises dans l'Afrique du Sud. Il faut que les pays de langue hollandaise continuent à subventionner les écoles et, malgré la disparition de l'indépendance, on trouve encore en Zuid-Africa 80 journaux néerlandais.

M. Vermeersch, de Monceau-sur-Sambre, fait connaître le mouvement flamand en Wallonie. Il peut y avoir 2 à 300 000 Flamands dans le Hainaut et à Liège principalement.

MM. Fanotte et Meert proposent différents moyens pour répandre l'usage du néerlandais comme langue commerciale et favoriser ainsi les transactions entre la Belgique et la Hollande. Malheureusement, en Belgique flamande, le commerce de gros est français, le petit commerce seul est flamand.

M. De Raet dépose son rapport sur la natalité en Flandre et en Wallonie et sur les intérêts de la race flamande. Il estime que le flamand peut se développer sans avoir besoin du français. Il faut organiser en Belgique un enseignement technique supérieur flamand.

A la séance de clôture, on propose que le 30e Congrès se réunisse en 1908 soit à Leyde, soit à Haarlem, soit à Maestricht. En présence des demandes des différentes villes proposées, on décide que le choix sera fait par l'*Allgemeen nederlandsch Verbond.*

Ce Congrès, dont j'ai tenu à donner un compte rendu rigoureusement exact — au risque de paraître sec et ennuyeux — à cause des importants intérêts a produit en Belgique et surtout en pays wallon une émotion profonde. Alors qu'il est prouvé par l'expérience combien la Belgique avait à gagner à rester bilingue, il est regrettable d'entendre déplorer le sort des ouvriers flamands obligés de travailler en Wallonie et perdant ainsi dans leur propre pays la connaissance de leur langue maternelle. C'est laisser volontairement de côté l'intérêt économique que présente pour certains villages flamands l'exode des ouvriers agricoles belges en France et oublier le rôle joué dans les villes frontières françaises par la main-d'œuvre belge, surtout flamande.

On ne peut que déplorer l'insistance du mouvement flamingant à pour-

suivre l'isolement intellectuel d'une nation qui ethniquement est à demi française. S'il est à souhaiter qu'une entente hollando-belge serve utilement la prospérité économique des deux pays et leur permette par l'union de leurs forces militaires de faire respecter leur indépendance, il n'en faut pas moins regretter le zèle de ceux qui veulent déchainer en Belgique des querelles d'intérêts irréconciliables.

Quittant le point de vue wallon, pour nous placer au point de vue français, nous ne pouvons que déplorer l'acharnement avec lequel sur tous les points la lutte a été menée contre l'influence française. Il faut constater impartialement que la première section du Congrès s'est efforcée de proscrire les gallicismes comme les germanismes, mais en pays flamand la seule langue qui barre le chemin au flamand est la langue française et dans le conflit depuis longtemps existant mais trop méconnu en France il serait à souhaiter que le développement de la culture et de la connaissance de la langue et littérature françaises ne soit pas entravé. Dans la lutte à outrance, qui met actuellement aux prises tous les peuples et toutes les races, le mieux armé pour la victoire est celui qui connaît la langue de ses amis comme celle de ses ennemis.

Dans une « plus grande Hollande », le négociant, comme l'industriel, connaissant le flamand et le français, pourrait lutter sur tous les marchés du monde avec ses concurrents français, allemands ou anglais. L'intérêt bien compris du pays belge est donc de maintenir l'enseignement des deux langues, et dans cette lutte, qui met aux prises Wallons et Flamands nous souhaitons que l'*Allgemeen nederlandsch Verbond*, qui joue en terre néerlandaise le rôle de l'*Ethnike Hetairia* en Grèce, ne remporte pas une victoire qui serait une cause d'affaiblissement pour la Belgique comme pour la Hollande.

P. VANRYCKE.

« COTTAGE » ET « HUT »

On connait le parallèle classique chez les grammairiens anglais entre le vocabulaire saxon et le vocabulaire français-latin.

Le voici de nouveau dans l'excellent ouvrage de M. O. Jespersen, *Growth and Structure of the English Language.*

M. J. parlant du cas où, en anglais, deux synonymes ont survécu, l'un indigène, l'autre français, dit : « The former always is nearer the nation's heart than the latter, it has the strongest associations with everything primitive, fundamental, popular, while the French word is often more formal, more polite, more refined and has a less strong hold on the emotional side of life » (par. 100).

Voilà la thèse; voici le premier argument : « A *cottage* is finer than a *hut* and fine people often live in a cottage, at any rate in summer ».

Or l'argument est excellent... pour les adversaires de la thèse. Si nous comprenons bien M. J., c'est *hut* le mot indigène et c'est *cottage* le mot français. Eh bien non. *Hut*, ce mot qui par son origine et par son antiquité trouve le chemin du cœur des Anglais, *hut*, s'il faut en croire le *N. E. D.*, est un mot anglais de fraiche date, de la *seconde moitié du* XVIIe *siècle* et c'est un mot emprunté, un mot français. Et c'est *cottage*, au contraire qui est de beaucoup son aîné, puisqu'il se trouve dans Chaucer. Et non seulement *cottage* est l'aîné de *hut*, mais il est réellement né en sol anglais, puisque le français continental ne le connait pas, mais simplement *cotte*, et qu'il faut supposer l'anglo-français **cotage* [1], rencontré sous sa forme latinisée *cotagium*.

Si ce qui était vrai de *hut*, supposé mot indigène de toute antiquité, l'est encore de *hut*, reconnu mot français d'importation relativement récente, que conclure? Tout juste le contraire de ce que l'auteur voulait prouver, à savoir cette vérité, que l'on constate tous les jours, quand on n'introduit pas le sentiment dans l'étude de la linguistique : l'origine d'un mot et son antiquité sont indifférentes — sauf pour l'historien de la langue.

J. DEROCQUIGNY.

1. Voici l'anglo-français *cotage* : il orent perdu *cotage* et terrage (1308-9) dans *Year Books of Edward II*, Selden society, II, p. 73.

BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

Dr Paul Landau. **Karl von Holtei's Romane,** *En Beitrag zur Geschichte der deutschen Unterhaltungsliteratur*, Breslauer, Beiträge zur Literaturgeschichte, Leipzig, 1904.

M. P. L. nous offre une étude technique des romans de Holtei. En même temps il veut « nous présenter quelques observations sur la psychologie de la littérature récréative, qui n'a été que peu étudiée, et cependant est seule capable de nous donner des éclaircissements sur le goût du public qui lit ».

L'étude technique est faite avec un grand appareil scientifique. Une introduction essaie de situer Holtei dans la foule des romanciers qui, après 1815, fût en Allemagne si nombreuse. Le premier chapitre expose ce que fut Holtei depuis 1822 jusqu'à l'apparition des *Vagabunden* en 1851. Il écrit des nouvelles, des poésies, des pièces de théâtre. Il est sous l'influence de l'école romantique et manifeste cependant une tendance au réalisme. Ses maîtres sont E. T. A. Hoffmann et Jean-Paul. C'est lui qui par le recueil *Stimmen des Waldes* a donné naissance aux nombreuses variations sur les bois et les fleurs. D'autre part il emprunte souvent les épisodes de ses romans à sa propre vie d'aventures et à son milieu. Il gagne par là en réalisme. Parmi ses premières productions il faut citer son autobiographie : *Vierzig Jahre* (6 Bdc. 1843-1850, Neue Auflage, 1862).

Le second chapitre est divisé en trois parties : les idées de Holtei sur le roman, la forme de ses romans et leur contenu. Holtei demande que le romancier représente ce qu'il a vu, choisisse ses sujets dans la réalité quotidienne et ne craigne pas de prendre ses héros dans les classes inférieures de la société. On reconnaît l'influence de la Jeune Allemagne. Mais il regrette le bon vieux temps avec ses rencontres imprévues et commodes dans les diligences renversées et les longs exposés des situations.

Sous la rubrique « forme » M. P. L. étudie dans les romans de Holtei : *Die Vagabunden* (1851), *Christian Lammfell* (1853), *Die Eselsfresser* (1860), la composition, qui est en général lâche, la façon dont l'auteur intervient dans son récit à l'instar de Jean-Paul ; l'habileté avec laquelle il excite la curiosité du lecteur; les motifs presque tous romantiques; les caractères peu étudiés, portés à la perfection ; le réalisme ; la sensibilité et l'humour.

Enfin M. P. L. relève dans les romans ce qui a trait : au théâtre, à la littérature, à la civilisation, à la Silésie, à Holtei lui-même.

Cette dernière partie est certainement la moins utile, telle qu'elle est présentée. Peut-être eût-il été plus intéressant de pousser plus loin cette étude annoncée sur la littérature récréative, et en particulier sur les désirs du public assidu des Leihbibliotheken (cf. Treitschke : Deutsche Geschichte II, 24 et G. Keller : Der grüne Heinrich) si florissantes dans la première partie du XIX[e] siècle. Quant à Holtei lui-même, si ses romans peuvent encore occuper agréablement le lecteur, c'est par l'art de causer qu'il a su y introduire, devançant ainsi Fontane. Dans le travail de M. P. L. ce point essentiel n'apparaît pas suffisamment net.

Quelle idée M. P. L. se fait-il de la critique littéraire lorsqu'il dit dans sa préface : « Je voulais épargner aux historiens de la littérature la lecture personnelle des romans de Holtei »?

G. R.

Manuel historique de la question du Slesvig, publié sous la direction de FRANZ DE JESSEN. Copenhague, 1906. Grand in-8° de V-474 p., avec cartes et gravures.

En 1898-1899, à la suite d'expulsions en masse des Danois du Slesvig, l'attention de l'Europe se trouvant de nouveau attirée sur l'antagonisme entre la population indigène et l'administration allemande dans le nord du duché, il apparut que les notions sur l'état de cette question étaient assez peu répandues dans le grand public et fort vagues : outre qu'en Danemark même les matériaux nécessaires à un exposé approfondi étaient disséminés un peu partout dans des ouvrages difficiles à se procurer, revues, journaux ou brochures, à l'étranger, le danois n'étant point une langue très courante, la presse allemande restait, de ce fait, maîtresse à peu près absolue de l'opinion. Pour obvier à cette infériorité et faire entendre aussi la voix du parti danois, un groupe de savants, parmi les plus éminents du pays, entreprit alors, sous la direction du publiciste Fr. de Jessen, de rassembler et de publier tous documents intéressants, cartes, pièces justificatives et renseignements statistiques. L'édition danoise en parut dès 1901. Le but n'était qu'en partie atteint. Il fallait présenter ce recueil « en langue universelle » : et l'on nous en donne aujourd'hui une édition française.

Après avoir démontré : M. Ludv. F. A. Wimmer que, « au cours des mille années pendant lesquelles l'écriture runique, comme nous l'apprennent les monuments trouvés jusqu'ici, a été en usage dans le Slesvig, cette région n'a cessé de participer intimement à toute l'évolution que l'on constate dans le reste de la Scandinavie »; M. Johannes Steenstrup que « les noms de lieux du Slesvig témoignent que de toute antiquité la population qui vivait dans ces contrées était, quant à la nationalité et à la langue, absolument semblable à celle qui s'était fixée au nord du Kongeaa, dans les îles et en Scanie »; M. P. K. Thorsen, que les vieilles légendes aussi bien que

les témoignages historiques s'accordent sur ce que le Sœnderjylland a fait partie intégrante du Danemark tout comme le Nœrrejylland; et M. P. Lauridsen enfin, que « le recul de la langue danoise en Slesvig moyen n'est pas la conséquence du contact des populations différentes, mais bien plutôt d'une pression venue d'en haut et exercée pendant cinq siècles »; MM. Emil Elberling, Fr. Jürgensen Werst, H. C. Clausen, Henning Matzen, Nicolai Svendsen, Nicolai Andersen et P. Simonsen établissent, chacun en sa spécialité, et exposent l'historique de la question depuis que l'idée de partage du Slesvig fut pour la première fois mise en avant par l'Allemand Lornsen, en 1832, jusqu'en ces dernières années aux procédés plutôt raides du gouvernement prussien pour chasser du pays natal des hommes qui, restés fidèles aux souvenirs du passé, refusent d'aduler le vainqueur.

Certes l'état actuel des choses n'en sera point changé. Le Slesvig a été annexé non à cause de sa population allemande, mais parce que l'Allemagne avait besoin de ce territoire pour son futur canal de la Baltique à la mer du Nord, tout ainsi qu'elle voulait l'Alsace-Lorraine pour en faire un glacis contre la France; et, aujourd'hui comme autrefois, c'est toujours la force qui prime le droit. La platonique protestation qu'exprime ce Manuel, d'où les auteurs ont exclu « toute polémique contre les opinions allemandes » aussi bien que « toute critique des mesures prises par le gouvernement prussien », n'en est que plus éloquente en sa dignité et que plus caractéristique aussi à une époque où il semblerait pourtant que le Kaiser ait charmé plus d'un personnage en Danemark.

Léon Pineau.

Littérature allemande.

Périodiques. — Die deutsche Hochschule. *Zeitschrift der Verbandes deutscher Hochschulen. Hrsg.* W. Heile. *1. Jahrg. April 1906-März 1907. 24 Nrn.* Berlin, A. Duncker, 06. 16 m. — Der Merker. *Literarisch-ästhetische Monatsschrift, hrsg. v.* Ed. Philipp. *1. Jahrg. August 1906-Juli 1907.* Molschleben, Verlag des « Merker », 06. 5 m. — Berner Rundschau. *Halbmonatsschrift für Dichtg., Theater, Musik u. bild. Kunst in der Schweiz. Schriftleitung* : F.-O. Schmid. *1. Jahrg. Aug. 1906-Juli 1907.* Bern, Grunau, 06. 6 m.

Bibliographie. — Bittner, J. *Systematisch geordnetes Verzeichnis der Programmarbeiten österreichischer Mittelschulen. Teil 3 (Die Arbeiten aus den Jahren 1890-1905 enthaltend).* Czernowitz, Selbstverlag, 06. 4,20 m. — Houben, *H. Zeitschriften des jungen Deutschlands.* Berlin, Behr, 06. 32 m. [*Bibliographisches Repertorium, 3. Bd.*].

Mythologie, folk-lore, etc. — Herrmann, P. *Deutsche Mythologie in gemeinverständlicher Darstellung. 2., neubearb. Aufl.* Leipzig, Engelmann,

06. 8 m. — MOGK, EUGEN. *Germanische Mythologie*. Leipzig, Göschen, 06. 0,80 m. [*Sammlung Göschen, 15.*]. — WAGENFELD'S, FRDR., *Bremer Volkssagen. 3. Aufl.* Bremen, E. v. Masars, 06. 2,50 m. — ZISKA, F. *Œsterreichische Volksmärchen. Als Anhang : Kinderlieder und Kinderreime aus Niederösterreich. Neu hrsg. u. eingel. v.* E. K. BLÜMML. Leipzig, Deutsche Verlagsactiengesellschaft, 06. 1 m. [*Der Volksmund, 4. Heft.*]. — HEBEL, F. W. *Pfälzische Sagen. 2. Aufl.* Kaiserslautern, Crusius, 06. 2 m. — HENNINGS, K. *Sagen und Erzählungen, Volkskunde u. Kulturgeschichtliches aus dem hannoverschen Hochlande. Hrsg. u. erweitert v.* C. T. HENNINGS. Lüchow, W. Bergmann, 06. 3 m.

Histoire de la civilisation et Histoire. — HAENDCKE, B. *Deutsche Kultur im Zeitalter des 30 jährigen Krieges. Ein Beitrag zur Geschichte des 17. Jahrh.* Leipzig, Seemann, 06. 6,50 m. — WINTER, G. *Friedrich der Grosse*. Berlin, Hofmann, 07. 3 vol. 9,60 m. [*Geisteshelden (Führende Geister), 52-54. Bd.*]. *Friedrich Wilhelm's IV., König, Briefwechsel m.* LUDOLF CAMPHAUSEN. *Hrsg. u. erl. v.* E. BRANDENBURG. Berlin, Paetel, 06. 4 m. — NIPPOLD, F. *Aus dem Leben der beiden ersten deutschen Kaiser und ihrer Frauen. Forschungen und Erinnerungen*. Berlin, Schwetschke, 06. 8 m. — HAUSEN, J.-T. *Lebensbilder hervorragender Katholiken des 19. Jahrh. Nach Quellen bearb. u. hrsg. 4. Bd.* Paderborn, Bonifacius-Druckerei, 06. 3,40 m. — HOHENLOHE-SCHILLINGSFÜRST, FÜRST CHLODWIG ZU : *Denkwürdigkeiten. Hrsg. v.* F. CURTIUS. Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 06. 2 vol. 20 m. — SCHMID, MAX. *Kunstgeschichte des 19. Jahrh. 2. Bd.* Leipzig, Seemann, 06. 9,50 m.

Philologie germanique et langue allemande. — *Analecta germanica. Hermann Paul zum 7. VIII. 1906 dargebracht von A. Glock, A. Frey, F. Wilhelm, P. E. Schmidt, M. Birkenbihl, Al. Dreyer*. Amberg, Böes, 06. 10 m. — DICKHOFF, E. *Das zweigliedrige Wort-Asyndeton in der älteren deutschen Sprache*. Berlin, Mayer u. Müller, 06. 7 m. [*Palaestra, 45. Bd.*]. — FEIST, S. *Die deutsche Sprache. Kurzer Abriss der Geschichte unserer Muttersprache von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart*. Stuttgart, Lehmann, 06. 1 m. — GUTJAHR, E. A. *Zur Entstehung der neuhochdeutschen Schriftsprache. Studien zur deutschen Rechts- und Sprachgeschichte. II. Die Urkunden deutscher Sprache in der Kanzlei Karls IV. 1. Der Kanzleistil Karls IV.* Leipzig, Dieterich, 06. 14 m. — HUNGERLAND, H. *Das wissenschaftliche Studium der deutschen Sprache und Literatur. Ein Wegweiser für Studierende*. Heidelberg, Ficker, 06. 1,20 m. — KAUFFMANN, FRDR. *Deutsche Grammatik. Kurzgefasste Laut-u. Formenlehre des Gotischen, Alt-, Mittel- und Neuhochdeutschen. 4. Aufl.* Marburg, Elwert, 06. 2,25 m. — LEXER, MATTHIAS. *Mittelhochdeutsches Taschenwörterbuch. 8. Aufl.* Leipzig, Hirzel, 06. 5 m. — MATTHIAS, T. *Sprachleben und Sprachschäden. Ein Führer durch die Schwankungen und Schwierigkeiten des deutschen Sprachgebrauchs. 3. verb. u. verm. Auflage*. Leipzig, Brandstetter, 06. 5,50 m. — VIETOR, WILH. *Wie ist die Aussprache des Deutschen zu lehren? Ein Vortrag. 4. Aufl.* Marburg, Elwert, 06. — WACKERNAGEL, W. *Poetik, Rhetorik u. Stilistik. Akademische Vorlesgn.*

Hrsg. v. LUDW. SIEBER. *3. Aufl.* Halle, Buchh. d. Waisenh., 06. 10 m. — WEISE, O. *Deutsche Sprach- und Stillehre. 2. verbess. Aufl.* Leipzig, Teubner, 06. 2 m. — WENZLAU, FRDR. *Zwei- und Dreigliedrigkeit in der deutschen Prosa des 14. und 15. Jahrb. Ein Beitrag zur Geschichte des neuhochdeutschen Prosastils.* Halle, Niemeyer, 06. 9 m. [*Hermaea. Ausgewählte Arbeiten aus dem german. Seminar zu Halle, 4.*]. — WILLMANNS, W. *Deutsche Grammatik. Gotisch, Alt-, Mittel- und Neuhochdeutsch.* Strassburg, Trübner, 06. 6 m. (*III. Abtlg. : Flexion. 1. Hälfte : Verbum.*).

Dialectes. — DEUTSCHE MUNDARTEN. *Zeitschrift für Bearbeitung des mundartlichen Materials. Hrsg. von* J. WILL. NAGL. *Bd. 1 (1905).* Wien, Fromme, 1905 ss., in-8. — HEILIG, O. *Die Ortsnamen des Grossherzogt. Baden gemeinfasslich dargestellt. Ein Beitrag zur Heimatkunde.* Karlsruhe, Gutsch, 06. 3 m. — MEISINGER, OTHMAR. *Wörterbuch der Rappenauer Mundart. Nebst e. Volkskunde v. Rappenau.* Dortmund, Ruhfus, 06. 8 m. — *Schwizer-Dütsch. Sammlung deutsch-schweizer. Mundart-Literatur. Gesammelt u. hrsg. v.* O. SUTERMEISTER. (*Neudr.*). Zürich, Art. Institut Orell Füssli, 06. [*4 a, 4 b. Aus den Kantonen St. Gallen u. Appenzell. 1. H. 1 m. 9 a, 9 b. Aus dem Kanton Basel. 2. H. 1 m.*].

Histoire de la littérature. *a*) **Études générales et périodes particulières.** — WYCHGRAM, JAK. *Die deutsche Dichtung u. das deutsche Volkstum.* (*Aus : « Hans Meyer, das deutsche Volkstum »*). Leipzig, Bibliograph. Institut, 06. [*Meyer's Volksbücher, 1462-1464.*]. — ENGEL, E. *Geschichte der deutschen Literatur von den Anfängen bis in die Gegenwart.* Leipzig, Freytag, 06. 2 vol. 12 m. — HAHN, W. *Geschichte der poetischen Literatur der Deutschen. Bearb. v.* G. KREYENBERG. *15. Aufl. Ergänzt bis auf die neueste Zeit.* Stuttgart, Cotta, 06. 3,60 m. — HARNACK, O. *Der deutsche Klassizismus im Zeitalter Gœthes. Eine literarhistorische Skizze.* Berlin, Felber, 06. 2 m. — SCHULTZE, S. *Die Entwicklung des Naturgefühls in der deutschen Litteratur des 19. Jahrh. 1, Tl. : Das romantische Naturgefühl.* Halle, Trensinger, 07. 2,50 m. — BARTELS, ADOLF. *Die deutsche Dichtung der Gegenwart. Die Alten und die Jungen. 7. verbess. Aufl.* Leipzig, Avenarius, 07. 4 m. — KIRCHER, E. *Philosophie der Romantik. Aus dem Nachlass hrsg.* Iena, Diederichs, 06. 7 m.

b) **Genres particuliers.** — STRAUSS U. TORNEY. *Die Dorfgeschichte in der modernen Literatur.* Leipzig, Verlag f. Literat., 06. [*Beiträge zur Literaturgeschichte, 7. Heft.*]. — KERR, A. *Das neue Drama.* [*2. Aufl.* Berlin, Fischer, 07. 5 m.] *1. Reihe der Davidsbündler-Schriften.* — KŒSTER, H. L. *Geschichte der deutschen Jugendliteratur in Monographien. 1. Tl.* Hamburg, Janssen, 06. 2,50 m. — MERKER, PAUL. *Studien zur neuhochdeutschen Legendendichtung. Ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Geisteslebens.* Leipzig, Voigtländer, 06. 4,80 m. [*Probefahrten. Erstlingsarbeiten aus dem deutschen Seminar in Leipzig, 9. Bd.*]. — BISCHOFF, H. *Das deutsche Lied.* Berlin, Bard, 06. 3 m. [*Die Musik, 16. u. 17. Bd.*]. — WIENER, O. *Das deutsche Studentenlied.* Prag, Calve, 06. [*Sammlung gemeinnütziger Vorträge, n° 329*]. — FALCKENBERG, R. *Hilfsbuch zur Geschichte der Philosophie seit Kant. 2. verm. Aufl.* Leipzig,

Veit, 07. 1,50 m. — WEDDIGEN, O. *Geschichte der Theater Deutschlands, in 100 Abhandlungen dargestellt, nebst einem einleit. Rückblick zur Geschichte der dramat. Dichtkunst und Schauspielkunst.* Berlin, Frensdorff, 06. 30 m. — HAGEMANN, C. *Aufgaben des modernen Theaters.* Berlin, Schuster et Lœffler, 06. 1,50 m. [*Das Theater, 17. Bd.*]. — KRAUSS, R. *Das Schauspielbuch. Ein Führer durch den modernen Theaterspielplan.* Stuttgart, Muth, 07. 3 m. — STORCK, K. *Das Opernbuch. Ein Führer durch den Spielplan der deutschen Opernbühnen. 5. u. 6. Aufl.* Stuttgart, Muth, 07. 3 m. — BAHR, H. *Glossen zum Wiener Theater. (1903-1906).* Berlin, S. Fischer, 07. 5 m.

c) **Contrées particulières.** — BURGER, A. *Die hessische Literatur der Gegenwart.* [*Aus : « Darmstädter Verkehrszeitg. »*]. Nieder-Ingelheim, Selbstverlag, 06. 1 m. — WITTNER, O. *Œsterreichische Porträts und Charaktere.* Wien, Heller, 06. 3,50 m.

d) **Thèmes particuliers.** — NOLL, G. *Otto der Schütz in der Literatur.* Strassburg, Trübner, 06. 3,50 m. — FREYBE, A. *Weihnachten in deutscher Dichtung. 2. Aufl. (Anastat. Neudr.).* Leipzig, Hinrichs, 06, 2 m.

Auteurs et ouvrages particuliers. Éditions et études. — **Abraham a Sancta Clara's** *Werke. In Auslese. Hrsg. u. m. Einltg. u. Anmerkgn. vers. v.* H. STRIGL. *5. Bd.* Wien, Kirsch, 06. 3 m.

Arnim's, Achim v., *ausgewählte Werke in 4 Bdn. Hrsg. u. m. Einleitgn. versehen von* MAX MORRIS. Leipzig, M. Hesse, 06. 1,50 m.

Beethoven's *sämtliche Briefe. Kritische Ausgabe m. Erläuterungen v.* A. C. KALISCHER. (*In etwa 25 Liefgn.*). *1. u. 2. Liefg.* Berlin, Schuster et Loeffler, 06. 0,60 m. la livraison. — *Beethovens sämtliche Briefe und Aufzeichnungen. Hrsg. u. erläutert v.* F. PRELINGER. *1. Bd. 1783-1814.* Wien, Stern, 07. 5 m.

Berthold von Regensburg. — SCHÖNBACH, A. E. *Studien zur Geschichte der altdeutschen Predigt. 6. Stück. Die Ueberlieferung der Werke Bertholds von Regensburg.* Wien, Hölder, 06. 3,80 m. [*Aus : « Sitzungsber. d. k. Akad. d. Wiss. »*].

Brentano, Clemens. — *Ausgewählte Schriften. Von* J. B. DIEL. *2. Aufl. neu durchgeseh. v.* G. GIETMANN. Freiburg i. B., Herder, 06. 2 vol. 7 m.

Dehmel, R. — *Gesammelte Werke in 10 Bdn.* Berlin, S. Fischer, 8°. *1. Erlösungen. Gedichte u. Sprüche. 3., nochmalsveränd. Ausg. 06. 3 m.*

Droste-Hülshoff, A. v. — GRAEF, H. *Annette von Droste-Hülshoff.* Leipzig, Verlag f. Literatur, 06 [*Beiträge zur Literaturgeschichte, 14. H.*].

Feuerbach, Ludwig. — *Sämtliche Werke. Neu hrsg. v.* W. BOLIN *u.* F. JODL. *3. Bd. Geschichte der neueren Philosophie von Bacon v. Verulam bis Benedikt Spinoza.* Stuttgart, Frommann, 06. 4 m.

Fichte, J. G. — WIENER, M. *J. G. Fichtes Lehre vom Wesen u. Inhalt der Geschichte.* Berlin, Mayer et Müller, 06. 2,40 m.

Fontane. — CRONER, ELSE. *Fontanes Frauengestalten.* Berlin, Fontane, 06. 4 m.

Freytag. — SOMMER, P. *Erläuterungen zu Gustav Freytags « Die Ahnen ».*

Leipzig, Beyer, 06, 6 vol. 2,40 m. [*König's Erläuterungen zu den Klassikern, 125-130*]. *1. Ingo und Ingraban. 2. Das Nest der Zaunkönige. 3. Die Brüder vom deutschen Hause. 4. Markus König. 5. Die Geschwister. 6. Aus einer kleinen Stadt.*

Gleim. — *Preussische Kriegslieder in den Feldzügen 1756 u. 1757 von einem Grenadier (Joh. Ludw. Wilh. Gleim). Mit Melodieen. Der Grenadier an die Kriegsmuse nach dem Siege bey Zorndorf den 25. VIII. 1758. (Neudruck).* Leipzig, Insel-Verlag, 06. 20 m.

Gœthe. — *Gœthe's sämtliche Werke. Jubiläums-Ausg. in 40 Bdn. Hrsg. v.* E. v. d. Hellen. *16, Bd. Die Leiden des jungen Werthers. Kleinere Erzählungen. Mit Einltg. u. Anmerkgn. v.* M. Herrmann. Stuttgart, Cotta, 06. 1,20 m. — Vogel, T. *Zur sittlichen Würdigung Gœthes. Vortrag.* Dresden, Ehlermann, 06. 1 m. — Thode, H. *Gœthe der Bildner.* Heidelberg, Winter, 06. 1 m. — Arnoldt, E. *Gesammelte Schriften. Hrsg. v.* O. Schöndörffer. *Nachlass. 1. Bd. : Zur Literatur. 1. Abtg. : Faust. Nathan. — 2. Abtg. : Kleinere Abhandlungen.* Berlin, Cassirer, 06. 7 m. — Kilian, E. *Gœthes Faust auf der Bühne. Beiträge zum Probleme der Aufführung und Inszenierung des Gedichtes.* München, Müller, 07. 2,50 m. — Louvier, F. A. *Sphinx locuta est. Gœthe's Faust u. die Resultate einer rationellen Methode der Forschung.* Hamburg, Boysen, 06. 2 vol. 5 m. — Steinzänger, O. *Gœthes Faust — ein Geheimbuch. Nachweise aus des Dichters Briefen, Tagebüchern, etc.* Hamburg, Boysen, 06. 0,60 m. — Kutscher, A. *Das Naturgefühl in Gœthes Lyrik bis zur Ausgabe der Schriften 1789.* Leipzig, Hesse, 06. 5 m. [*Breslauer Beiträge zur Literaturgeschichte, 8. Bd.*]. — Meyer, Luise. *Die Entwickelung des Naturgefühls bei Gœthe bis zur italienischen Reise einschliesslich.* Münster, Schöningh, 06. 2 m.

Grimm. — Hamann, H. *Die literarischen Vorlagen der Kinder- und Hausmärchen und ihre Bearbeitung durch die Brüder Grimm.* Berlin, Mayer et Müller, 06. 4,50 m. [*Palaestra, 47. Bd.*].

Grün, Anast. — *Auersperg's Ant. (Anastasius Grüns) politische Reden und Schriften in Auswahl hrsg. u. eingel. v.* Stef. Hock. Wien, Fromme, 06. [*Schriften. des literarischen Vereins in Wien, V.*].

Günther. — Kirchner, J. *Kindheitsglaube und Liebesglück. Ein Beitrag zur Lebensgeschichte des schlesischen Dichters J. Chr. Günther.* Leipzig. Modernes Verlagsbureau, 06. 1 m.

Haeckel. — Dodel, A. *Ernst Haeckel als Erzieher.* Gera, Kœhler, 06. 1,50 m. — Goldschmidt, L. *Kant und Hæckel. Freiheit und Naturnotwendigkeit.* Gotha, Thienemann, 06. 3 m.

Hauptmann. — Bartels, A. *Gerhart Hauptmann. 2., verm. Aufl.* Berlin, Felber, 06. 4 m.

Hebbel. — *Hebbel, F. Sämtliche Werke. Historisch-krit. Ausg., besorgt v.* Rich. Maria Werner. *Abtlg. III, 6. Bd. Briefe. 1857-1860.* Berlin, Behr, 06, 2,50 m. — *Hebbel, Fr. Die Nibelungen. Kritische Ausg., eingeleitet und besorgt v.* R. M. Werner. Berlin, Behr, 06. 3 m. [*Aus : « Sämtliche Werke ».*]. —

BIEDER, T. *Friedrich Hebbel.* Leipzig, Verlag f. Literatur, 06. [*Beiträge zur Literaturgeschichte, 15. H.*]. — KUH, E. *Biographie Friedrich Hebbels. 2. unver. Aufl.* Wien, Braumüller, 07. 2 vol. 10 m. — MÜNZ, B. *Friedrich Hebbel als Denker.* Wien, Braumüller, 06. 2 m. — SCHMITT, S. *Hebbels Dramatechnik.* Dortmund, Ruhfus, 06. 2,20 m. [*Schriften der literarhistorischen Gesellschaft Bonn. 1. Bd.*].

Hegel. — *Hegel. Ein Überblick über seine Gedankenwelt in Auszügen aus seinen Werken. Zusammengestellt u. m. e. Einleitg. verseh. v.* GEO. LASSON. Stuttgart, Lutz, 06. 2,50 m. [*Aus der Gedankenwelt grosser Geister, 4. Bd.*]. — HADLICH, H. *Hegels Lehren über das Verhältnis von Religion und Philosophie.* Halle, Niemeyer, 06. 2,40 m. [*Abhandlungen zur Philosophie und ihrer Geschichte, 24. H.*].

Heine. — *Heine-Briefe. Gesammelt und herausg. v.* HANS DAFFIS. *1. Bd.* (*Pan-Bibliothek*). Berlin, Pan-Verlag, 06. 3 m. — BARTELS, A. *Heinrich Heine. Auch ein Denkmal.* Dresden, Koch, 06. 3 m. — HERRMANN, HELENE. *Studien zu Heines Romanzero.* Berlin, Weidmann, 06. 4 m. — SALTER, S. *Anekdoten aus dem Leben berühmter Männer. 1. Bd. Heinrich Heine.* Berlin, Heyne, 06. 1,20 m. — WINTERFELD, A. v. (A. v. WALDBERG). *Heinrich Heine. Sein Leben u. seine Werke.* Dresden, Pierson, 06. 5 m.

Heinse, W. — *Sämtliche Werke. Hrsg. v.* C. SCHÜDDEKOPF. *3. Bd. Laidion. Kleine Schriften I.* Leipzig, Insel-Verlag, 06. 6 m. — UTITZ, E. *J. J. Wilhelm Heinse und die Aesthetik zur Zeit der deutschen Aufklärung.* Halle, Niemeyer, 06. 2,60 m.

Heldensage. — JIRICZEK, O. L. *Die deutsche Heldensage. 3. umgearb. Aufl.* Leipzig, Göschen, 06. 0,80 m. [*Sammlung Göschen, 32*].

Herder. — *Herder-Worte.* (*Herder unser geistiger Zeitgenosse*). *Ausgewählt u. m. Einleitg. versehen von* ACHIM V. WINTERFELD. Leipzig, Dietrich, 06. 1,25 m. [*Dietrich's Auswahl-Bibliothek, 1. Bd.*].

Herwegh's, Georg, *Briefwechsel mit seiner Braut. Hrsg. v.* MARCEL HERWEGH. Stuttgart, Lutz, 06. 5 m. [*Memoirenbibliothek, II. Serie, 10. Bd.*].

Hofmannsthal, H. v. — *Kleine Dramen.* (*Das Bergwerk zu Falun. Der Kaiser und die Hexe. Das kleine Welttheater*). Leipzig, Insel-Verlag, 06. 4 m.

Hoffmann, E. T. A. — WOLZOGEN, H. v. *E. T. A. Hoffmann u. Richard Wagner. Harmonien u. Parallelen.* Berlin, Deutsche Bücherei, 06. [*Deutsche Bücherei, 63. Bd.*].

Humboldt W. v., u. Caroline v. Humboldt *in ihren Briefen. Hrsg. v.* ANNA VON SYDOW. *2. Bd. Von der Vermählung bis zu Humboldts Scheiden aus Rom, 1791-1808.* Berlin, Mittler, 07. 6,50 m.

Jacobi. — KUHLMANN, R. *Die Erkenntnislehre Friedrich Heinrich Jakobis, eine Zweiwahrheitentheorie, dargestellt u. kritisch untersucht.* Leipzig, Voigtländer, 06. 2,20 m. [*Münstersche Beiträge zur Philosophie, 1. Bd.*].

Jean Paul. — TOUROFF, N. *Jean Paul als Pädagoge.* Lausanne (Leipzig, Fock), 06. 1,50 m.

Kant. — *Kant's, Imm., Grundlegung der Metaphysik der Sitten. 3. Aufl.*

Hrsg. v. K. VORLÄNDER. Leipzig, Dürr, 06. 1,40 m. [*Philosophische Bibliothek, 41. Bd.*]. — *Kant's, Imm., Kritik der reinen Vernunft. In 8. Aufl. rev. v.* T. VALENTINER. *9. Aufl.* Leipzig, Dürr, 06. 4 m. [*Philosophische Bibliothek, 37. Bd.*]. — BOEHM, P. *Die vorkritischen Schriften Kants. Ein Beitrag zur Entwickelungsgeschichte der kantischen Philosophie.* Strassburg, Trübner, 06. 3 m. — ELSENHAUS, T. *Fries und Kant. Ein Beitrag zur Geschichte und zur systematischen Grundlegung der Erkenntnistheorie. II. Kritisch-systematischer Teil.* Giessen, Löpelmann, 06. 5 m. — FISCHER, KUNO. *Philosophische Schriften. 4. Kants Lehre und die Grundlagen seiner Lehre. 3 Vorträge. 2. unver. Aufl.* Heidelberg, Winter, 06. 3,60 m. — GUTTMANN, JUL. *Kants Gottesbegriff in seiner positiven Entwicklung.* Berlin, Reuther et Reichard, 06. 2,80 m. [*Kantstudien, Ergänzungsheft 1.*]. — TSCHAUSCHEFF. S. P. *Das Kausalproblem bei Kant und Schopenhauer.* Bern, Scheitlin, 06. 1 m. [*Berner Studien zur Philosophie und ihrer Geschichte, 45. Bd.*].

Keller, G. — BRUNNER, P. *Studien und Beiträge zu Gottfried Kellers Lyrik.* Zürich, Füssli, 06. 9 m.

Kleist, H. v. — *Kleist, H. v. Der zerbrochene Krug. Ein Lustspiel. Für die Bühne eingerichtet v.* K. ZEISS. *Bühnenausgabe d. k. Schauspielhauses zu Dresden.* Dresden, Meinhold, 06. — *Kleist, H. v. Briefe an seine Braut.* Wien, Wiener Verlag, 06. 1 m. [*Liebesbriefe berühmter Männer u. Frauen*]. — FRIES, A. *Stilistische u. vergleichende Forschungen zu Heinrich von Kleist, m. Proben angewandter Aesthetik.* Berlin, Ebering, 06. 3,60 m. [*Berliner Beiträge zur germanischen u. romanischen Philologie, XXX.*].

Laube, H. — *Ausgewählte Werke in 10 Bdn. Hrsg. v.* H. H. HOUBEN. Leipzig, M. Hesse, 06. 7,50 m. — BROSSWITZ, E. *Heinrich Laube als Dramatiker.* Breslau, Fleischmann, 06. 4 m.

Lenau. — *Lenau und die Familie Löwenthal. Briefe und Gespräche, Gedichte u. Entwürfe. Vollständiger Abdruck nach den Handschriften. Ausgabe, Einleitg u. Anmerkgn v.* ED. CASTLE. Leipzig, M. Hesse, 06. 2 Bde. 9 m. — *Lenau, N. Briefe an Sofie Löwenthal.* Wien, Wiener Verlag, 06. 1 m. [*Liebesbriefe berühmter Männer u. Frauen*]. — GRAEF, H. *Nikolaus Lenau.* Leipzig, Verlag f. Literatur, 06. [*Beiträge zur Literaturgeschichte, 9. H.*].

Lessing. — RICHTER V. DER ROTHER. *Lessing. Vom Laokoon zum Nathan.* Leipzig, Elischer, 06. 2 m. — SCHREMPF, C. *Lessing als Philosoph.* Stuttgart, Frommann, 06. 2 m. [*Frommann's Klassiker der Philosophie, 19. Bd.*].

Lichtenberg's, Geo. Chr. — *Aphorismen. Nach den Handschr. hrsg. v.* A. LEITZMANN. *3. Heft : 1775-1779.* Berlin, Behr, 06. 10 m. [*Deutsche Literaturdenkmale des 18. u. 19. Jahrh. Nr. 136.*].

Lieder. — KOPP, A. *Aeltere Liedersammlungen. 1. Sächsisches Bergliederbüchlein. 2. Der* FRAU VON HOLLEBEN (*geb.* V. NORMANN) *Liederhandschrift.* Leipzig, Schönfeld, 06. 4,50 m. [*Beiträge zur Volkskunde, 4. H.*].

Lotze, H. — *Grundzüge der Aesthetik. Diktate aus den Vorlesungen. 3. Aufl.* Leipzig, Hirzel, 06. 2,40 m.

Ludwig's, Otto, *Werke in 6 Bänden. Hrsg. v.* ADF. BARTELS. *Mit...*

einer Biographie u. Charakteristik Ludwigs. Neue Auflage. Leipzig, M. Hesse, 06. 3 m.

Luther. — BOEHMER, H. *Luther im Lichte der neueren Forschung. Ein kritischer Bericht.* Leipzig, Teubner, 06. 1 m. [*Aus Natur und Geisteswelt, 113.*]. — LANDRICHT, G. *Luthers Stellung zum Rechte.* Leipzig, Braun, 06. 0,50 m. [*Flugschriften des Evangelischen Bundes, 243-244.*].

Meyer, C. F. — BUSSE, C. *Conrad Ferdinand Meyer als Lyriker.* Leipzig, Verlag f. Literatur, 06. [*Beiträge zur Literaturgeschichte, 8. H.*].

Müller, W. — *Müller, Wilhelm. Gedichte. Vollständige kritische Ausg., bearb. v.* JAMES TAFT HATFIELD. Berlin, Behr, 06. 6 m. [*Deutsche Literaturdenkmale des 18. u. 19. Jahrb., 137.*].

Nibelungen. — *Der Nibelunge Nôt in Auswahl u. mittelhochdeutsche Grammatik m. kurzem Wörterbuch v.* W. GOLTHER. *5. Aufl., 4. Abdr.* Leipzig, Göschen, 06. 0,80 m. [*Sammlung Göschen, 1.*]. — *Nibelungenlied, das, erläutert u. gewürdigt m. e. Ueberblick über die Sage und die neuere Nibelungendichtung. 3. Aufl.* Leipzig, Bredt, 06. 1,40 m. [*Die deutschen Klassiker erläutert und gewürdigt, 10. Bd.*]. — BURCKHARD, M. *Das Nibelungenlied.* Berlin, Bard, 06. 1,50 m. [*Die Literatur, 26. Bd.*].

Nietzsche, F. — *Nietzsche's, F., Werke. Taschenausgabe. 1. Bd. Die Geburt der Tragödie. Aus dem Nachlass 1869-1873.* Leipzig, Naumann, 06, 4 m. — DÜRINGER, A. *Nietzsches Philosophie vom Standpunkte des modernen Rechts. 2. ergänzte Aufl.* Leipzig, Veit, 06. 2 m. — KNORTZ, K. *Nietzsche's Zarathustra. Eine Einführung.* Halle, Peter, 06. 1,20 m. — SAITSCHICK, R. *Deutsche Skeptiker : Lichtenberg. Nietzsche. Zur Psychologie des neuen Indivi dualismus.* Berlin, Hofmann, 06. 4,50 m.

Otfrid. — STÜMBKE, W. *Das schmückende Beiwort in Otfrids Evangelienbuch. Diss.* Greifswald, Bamberg, 05. 2 m.

Raabe. — BRANDES, W. *Wilhelm Raabe. Sieben Kapitel zum Verständnis u. zur Würdigg. des Dichters. 2. drchges. u. erweit. Aufl.* Wolfenbüttel, Zwissler, 06. 2 m.

Reuter's, Fritz, *Sämtliche Werke in 12 Bdn. Vollständige, kritisch durchgesch. u. erläuterte Ausg. m. Biographie u. Einleitgn. von* K. TH. GAEDERTZ. Leipzig, Reclam, 06. 25 m. — MULLER, C. F. *Zur Textkritik in Fritz Reuters Schriften.* Leipzig, Hesse, 06. — *Reuter-Kalender auf das Jahr 1907. Hrsg. v.* K. T. GAEDERTZ. Leipzig, Dieterich, 06. 1 m.

Rothe's, Johs, *Passion. Mit e. Einltg. u. e. Anhang hrsg. v.* A. HEINRICH. Breslau, Marcus, 06. 5,60 m.

Scheffels, Jos. Vict. v. *Briefe an Karl Schwanitz. (Nebst Briefen der Mutter Scheffels) (1845-1886).* Leipzig, Merseburger, 06. 4 m.

Schelling. — BRAUN, O. *Schellings geistige Wandlungen in den J. 1800-1810.* Leipzig, Quelle et Meyer, 06. 1,60 m.

Schiller, F. v. — *Briefe an Lotte.* Wien, Wiener Verlag, 06. 1 m. [*Liebesbriefe berühmter Männer u. Frauen*]. — BURGGRAF, J. *Das Erwachen u. Werden des Dichters in Schiller.* Leipzig, Verlag f. Literatur, 06. [*Beiträge*

zur Literaturgeschichte, 13. H.]. — CÜPPERS, A. *Schillers Maria Stuart in ihrem Verhältnis zur Geschichte.* Münster, Schöningh, 06. 2 m. — EVERS, M. *Schillers « Glocke » u. Homers Achilles-Schild. Ein Vergleich.* [*Aus : « Die deutschen Klassiker, erläutert usw., 9. Bd.*]. Leipzig, Bredt, 06. — MIELKE, A. *Schillers Demetrius nach seinem szenischen Aufbau u. seinem tragischen Gehalt.* Dortmund, Ruhfus, 06. 3,60 m. [*Schriften der literarhistorischen Gesellschaft Bonn, II.*]. — PALLESKE, ÉMIL. *Schillers Leben und Werke. 2 Tle in 1 Bde. 16. Aufl., durchgesehen v.* H. FISCHER. Stuttgart, Krabbe, 06. 5 m. — SCHMIEDEN, A. *Die bühnengerechten Einrichtungen der Schillerschen Dramen f. das k. National-Theater zu Berlin. 1. Tl. Wilhelm Tell.* Berlin, Fleischel, 06. 2 m.

Schleiermacher, F. — *Ueber die Religion. Reden... In ihrer ursprünglichen Gestalt neu hrsg., m. neuer Einleitg. verseh. v.* R. OTTO. Göttingen, Vandenhœck, 06. 1,60 m. — *Schleiermacher, F. Briefe.* Iena, Diederichs, 06. 4 m.

Schnaderhüpfel. — BLÜMML, E. K., *u.* F. S. KRAUSS. *Ausseer und Ischler Schnaderhüpfel. Als Anhang : Vierzeiler aus dem bayrisch-österreich. Sprachgebiet. Mit Singweisen gesammelt u. hrsg.* Leipzig, Deutsche Verlagsaktiengesellschaft, 06. 1 m. [*Der Volksmund, III. Bd.*].

Schopenhauer. — SIEBERT, O. *Arthur Schopenhauer. Sein philosophisches System nach dem Hauptwerk « Die Welt als Wille und Vorstellung » vorgeführt.* Stuttgart, Greiner u. Pfeiffer, 06. 2,50 m. [*Bücher der Weisheit und Schönheit.*]. — SIMMEL, G. *Schopenhauer und Nietzsche. Ein Vortragszyklus.* Leipzig, Duncker, 07. 4,20 m.

Schwänke. — *Deutsche Schwänke des 16. Jahrh. Ausgewählt und bearbeitet von* E. K. BLÜMML U. J. LATZENHOFER. *2. Bd.* J. FREY'S *Gartengesellschaft (1556).* Leipzig, Deutsche Verlagsactiengesellschaft, 06. 1 m. [*Der Volksmund, 5. Bd.*].

Semler. — HUBER, E. *Johann Salomo Semler, seine Bedeutung f. die Theologie, sein Streit mit G. E. Lessing.* Berlin, Trenkel, 06. 2 m.

Spener. — GRÜNBERG, P. — *Philipp Jakob Spener. 3. Bd. Spener im Urteil der Nachwelt u. seine Einwirkung auf die Folgezeit. Spener-Bibliographie. Nachträge u. Register.* Göttingen, Vandenhœck et Ruprecht, 06. 9,40 m.

Stirner. — MARTIN, A. *Max Stirners Lehre. Mit e. Auszug aus « Der Einzige u. sein Eigentum ».* Leipzig, Wigand, 06. 1,50 m.

Treitschke. — MARCKS, E. *Heinrich von Treitschke. Ein Gedenkblatt zu seinem 10 jährig. Todestage.* Heidelberg, Winter, 06. 4 m.

Uhland. — SCHMIDT, G. *Uhlands Poetik.* Frankfurt a. M., Knauer, 06. 2,50 m.

Volksbücher. — SCHWAB, G. *Die deutschen Volksbücher. VI. Genovefa. Der arme Heinrich. Hirlanda. VII. Kaiser Oktavianus. VIII. Der gehörnte Siegfried. Die Schildbürger. IX. Griseldis. Robert der Teufel. Das Schloss in der Höhle Xa Xa.* Halle, Hendel, 06. [*Bibliothek der Gesamtliteratur des In- und Auslandes, 1991-1994.*]

Wagner's, Richard. — *Briefe an eine Putzmacherin. Veröffentlicht v.* DANIEL SPITZER. *Unverkürzte Ausgabe.* Wien, Konegen, 06. 2,50 m. — *Richard Wagner-Jahrbuch, hrsg. v.* L. FRANKENSTEIN. *1. Bd.* Leipzig, Deutsche Verlagsactiengesellschaft, 06. 10 m. — CHOP, M. *Richard Wagner. Der Ring der Nibelungen. 2. Tag : Siegfried. 3. Tag : Götterdämmerung. Szenisch u. musikalisch analysiert.* Leipzig, Reclam, 06. 2 vol. [*Universal- Bibliothek, 1803-1804. Erläuterungen zu Meisterwerken der Tonkunst, Bd. 7-8.*] — CHOP, M. *Richard Wagners Parsifal. Geschichtlich, szenisch u. musikalisch analysiert.* Leipzig, Reclam, 06. [*Universal-Bibliothek, 1805. Erläuterungen zu Meisterwerken der Tonkunst, 9. Bd.*]. — CHAMBERLAIN, H. S. *Das Drama Richard Wagner's. Eine Anregung. 2. Aufl.* Leipzig, Breitkopf u. Härtel, 06. 3 m. — CONRAD, M. G. *Wagners Geist u. Kunst in Bayreuth.* München-Schwabing, Bonfels, 06. 2 m. — RICHTER, R. *Kunst u. Philosophie bei Richard Wagner. Akademische Antritts-Vorlesung.* Leipzig, Quelle et Meyer, 06. 1 m.

Walther von der Vogelweide. — *Mit einer Auswahl aus Minnesang und Spruchdichtung. Mit Anmerkungen u. einem Wörterbuch v.* O. GÜNTTER. *4. Aufl. 2. Abdr.* Leipzig, Göschen, 06. 0,80 m. [*Sammlung Göschen, 23.*]. — *Walther von der Vogelweide. Gedichte. Uebersetzt von* KARL SIMROCK. *Besorgt und durchgesehen von* CHR. MORGENSTERN. Berlin, Bard, 06. 2 m.

Weltgerichtsspiele. — REUSCHEL, K. *Die deutschen Weltgerichtsspiele des Mittelalters u. der Reformationszeit. Eine literarhistorische Untersuchung. Nebst dem Abdruck des Luzerner « Antichrist » von 1549.* Leipzig, Avenarius, 06. 12 m. [*Teutonia, Arbeiten zur germanischen Philologie, 4. Heft.*].

Wernher der Gartenaere. — *Meier Helmbrecht, hrsg. v.* F. PANZER. *2. Aufl.* Halle, Niemeyer, 06. 1 m. [*Altdeutsche Textbibliothek, n° 11.*]

Widmer. — SCHOLLENBERGER, H. *Leonhard Widmer, ein schweizerischer Volksdichter.* Aarau, Sauerländer, 07. 3,40 m.

Wildenbruch, E. v. — *Lieder und Balladen. 8. Aufl.* Berlin, Grote, 06. 4 m.

Wolfram von Eschenbach. — *Hrsg. v.* A. LEITZMANN. *5. Heft : Willehalm, Buch 6 bis 9; Titurel; Lieder.* Halle, Niemeyer, 06. 2 m. [*Altdeutsche Textbibliothek, n° 16.*] — *Wolfram von Eschenbach. Parzival. Neu bearb. v.* W. HERTZ. *4. Aufl.* Stuttgart, Cotta, 06. 6,50 m.

LÉON MIS.

DAS LITERARISCHE ECHO

1906. 1. Sept. — RUDOLF KRAUSS : *Gedichtsammlungen* [Recueils de poésies lyriques. Des différentes manières d'y ordonner les pièces. Quelques exemples]. — F. ERNST : *Peter Hille* [L'art de Peter Hille est avant tout celui d'un ciseleur de mots, d'un inventeur de combinaisons nouvelles et originales des vocables. Aussi consacre-t-il moins de soin à la construction de ses œuvres, qui donnent l'impression, non point d'ensembles organiques,

mais de cahiers de notes, de recueils de motifs]. — **15. Sept.** — ADOLF GRABOWSKY : *Schicksalstragödien.* [Modifications subies par l'idée de fatalité, au cours des siècles, chez les auteurs dramatiques. Comment l'ont conçue les Grecs, Shakespeare, Schiller, et les modernes. Étude de la forme particulière, très originale, qu'elle revêt dans *Elektra* de H. v. Hofmannsthal]. — RICHARD SCHAUKAL : *Gerhard Ouckama Knoop.* [Écrivain curieux, unique, sans ancêtres ni modèles, sans imitateurs, inimitable. Étude de ses œuvres, peu répandues, d'ailleurs peu accessibles]. — GRILLPARZER = SCHRIFTEN : [Comptes rendus, par différents auteurs, de récents ouvrages sur Grillparzer]. — ARTHUR SCHURIG : *Offiziers-Romane.* [Compte rendu de trois romans sur les officiers : *Ihr führt ins Leben uns hinein*, par H. WALTER; *Die Stärkere*, par H. v. WENTZEL; *Oberleutnant Kramer*, par VON SCHICHT (GRAF BAUDISSIN)]. — **1. Okt.** — RICHARD DEHMEL : *Prinzipien lyrischer Deklamation.* [Des poésies lyriques ne doivent pas être déclamées comme des pièces de théâtre; le poète est, par suite, mieux qualifié que l'acteur pour réciter des vers lyriques]. — CARRY BRACHVOGEL : *Max Haushofer.* [Poète profond, à la fois romantique, philosophe et humoriste. Né en 1840 à Munich, actuellement professeur à l'Institut technique de cette ville. Chantre des Alpes et des glaciers. Beauté de sa première œuvre, *Der ewige Jude. Ein dramatisches Gedicht.* 1886. En 1890, *Verbannte.* Entre ces deux grandes œuvres, *Geschichten zwischen Diesseits und Jenseits*, et *Allerhand Blätter.* En 1905 : *Prinz Schnuckelbold*, poème romantique, pétillant d'esprit et d'humour, fait espérer de nouvelles œuvres belles et profondes]. — A. VON ENDE : *Amerika im Spiegel seiner Romane.* [Les modifications éprouvées par l'esprit public aux États-Unis, devenu plus sensible aux vices économiques et politiques de la nation américaine, ont amené des changements importants dans les tendances des écrivains; après avoir longtemps dépeint leur pays comme la meilleure des républiques, ils l'étudient aujourd'hui dans un esprit plus critique, et en se plaçant davantage au point de vue des réformes sociales. Auteurs mentionnés : *Edith Wharton*, *Marie Van Vorst*, *Margaret Deland*, *Ellen Glasgow*, *Owen Wister*, *Mary Lappan Wright*, *Winston Churchill*, *Upton Sinclair*, *Mabel Osgood Wright*, *Francis Hodgson Burnett*]. — RUDOLF UNGER : *Die neueste Heine-Litteratur.* [Comptes rendus d'ouvrages sur Heine]. — **15. Okt.** — *Dichterische Arbeit und Alkohol. Eine Rundfrage. Mit Einleitung und Nachwort von* E. F. VAN BLEUTEN. [Les poètes les plus divers, questionnés sur l'influence exercée par l'alcool au point de vue de la production poétique, font les réponses les plus diverses, d'ailleurs, en majorité, défavorables à l'alcool]. — **1. November.** — E. v. WOLZOGEN : *Das Familienblatt und die Literatur.* [Le nombre des abonnés aux revues de famille a considérablement augmenté dans les trente dernières années; le nombre de ces revues s'est élevé lui-même proportionnellement. La concurrence qui en est résultée a obligé les rédacteurs et les éditeurs à tenir compte, plus qu'il ne convient, du goût — ou plutôt du manque de goût — du public; au lieu de diriger

l'éducation esthétique des lecteurs, ces revues se laissent au contraire imposer par leurs abonnés la voie à suivre. Aussi leur production littéraire est-elle actuellement très inférieure. Le remède sera une éducation nouvelle de la jeune fille allemande, à laquelle l'auteur invite tous les écrivains à collaborer]. — JOSEF AUGUST BERINGER : *Albert Geiger*. [Son premier recueil de vers « *Im Wandern und Stehenbleiben* » exprimait un pessimisme à la Schopenhauer : dans le suivant, « *Duft, Farbe, Ton* », il se réjouit de la paix et du calme que procure à son âme la nature, il proclame la joie qui nous vient des enfants, le bonheur que fait naître l'amour; enfin dans *Tristan Ein Minnedrama*. 1906, il chante l'amour qui triomphe de la mort, qui est le facteur primordial et éternel. Analyse de ses deux beaux récits : « *Roman Werners Jugend* », 1905, et « *Die Legende von der Frau Welt* ». Son art]. — KARL WOLFF : *Einakter*. [Classification et brève analyse des pièces en un acte parues dans les derniers mois]. — FRIEDA FREÜN VON BÜLOW (BÄRENFELS) : *Dostojewski in Deutschland*. — **15. November.** — PAUL LEGRAND : *Die Renaissance der Marionette*. [Le domaine dans lequel peut vivre et prospérer le théâtre de marionnettes est limité au burlesque et aux pièces d'aventures à allures mystiques. Toute tentative faite en vue d'étendre son champ d'action à toute la production dramatique est vouée à l'insuccès. Court historique du théâtre de marionnettes]. — RUDOLF UNGER : *Die neueste Heine-Literatur, II*. [Suite des comptes rendus sur les derniers ouvrages relatifs à Heine]. — KARL DRESCHER : *Ibsen-Schriften*. [Compte rendu des derniers ouvrages relatifs à Ibsen]. — EUGEN REICHEL : *Aus der Nord-Ost-Ecke*. [Courte analyse de cinq romans dont l'action se passe dans la Prusse orientale; tendance particulariste des écrivains de cette région]. — ECHO DER BÜHNEN : 1. *Die Hochzeit von Poël. Lustspiel von* GEORG ENGEL [compte rendu par LEO BERG]; 2. *Der Herrgottswarter. Ein Drama von* HEINRICH LILIENSTEIN [compte rendu de LEO BERG]; 3. *Agrarier, Trauerspiel von* FRITZ STOFFEL [compte rendu de W. JACOBS]; 4. *Der Liebeskönig, Schauspiel von* LEO GREINER [compte rendu de J. E.]; 5. *Der Abt von St-Bernard. Schauspiel von* ANTON OHORN; *Der Hässliche. Schauspiel von* HERMANN REICHENBACH; *Der letzte Boubon. Phantastische Burleske von* A. L'ARRONGE [comptes rendus de PAUL RACHÉ]; 6. *Frühling-Schauspiel von* G. WIEGAND (compte rendu de R. KRAUSS]; 7. *Bitt'für mich, v.* F. STIEBER; *Das Recht, v.* F. ELBOGEN; *Frau Warrens Gewerbe, v.* B. SHAW; *das Glashaus, v.* O. BLUMENTHAL [comptes rendus de F. TELMANN].

L. MIS.

ARCHIV FUR DAS STUDIUM DER NEUEREN SPRACHEN UND LITERATURENS

Band 116. 1906. — FR. VON DER LEYEN : *Zur Entstehung des Märchens, V-VI*. [Suite et fin de l'étude sur les origines du conte : 3. Contes où des

animaux et des hommes morts sont rappelés à la vie; 4. Contes relatant des cas extraordinaires de sensibilité et d'intelligence; 5. Contes où paraissent des hommes pauvres doués de qualités merveilleuses; 6. Langage par signes et langage des animaux; 7. Les animaux reconnaissants; 8. Résumé, conclusion. Critique de la théorie de Bédier]. — ANDREAS HEUSLER : *Heimat und Alter der Eddischen Gedichte. Das isländische Sondergut.* [La formule en honneur depuis trente ans, d'après laquelle les poèmes eddiques expriment la vie intellectuelle de l'époque des Vikings, doit être corrigée; il y a, dans ces poèmes, trois sortes d'éléments : les uns antérieurs, les autres postérieurs à l'époque des Vikings, les autres contemporains de cette époque; on y reconnaît trois apports successifs : celui de l'époque héroïque du germanique commun, celui de l'époque des Vikings, et celui de l'époque islandaise]. — LEO JORDAN : *Studien zur fränkischen Sagengeschichte, III.* [Légendes relatives à l'exil de Childéric et de Floovent]. — **Band 117. 1906. H. 1-2.** ARTHUR KOPP : *Die Liederhandschrift des Petrus Fabricius.* [Étude sur cet important recueil de lieds, où sont rassemblés des acrostiches composés par les étudiants de Rostok (commencement du XVII[e] s.), des lieds copiés dans d'autres recueils (et qui constituent la grande majorité), des chants populaires et des chansons d'étudiants, intéressantes].

L. MIS.

Revues philologiques.

Zeitschrift für deutsches Altertum, tome XLVIII, fasc. 1-2 (1906) : M. RIEGER : Zum Hildebrandsliede; M. RIEGER : Zum Kampf in Finnsburg (ingénieux essais d'interprétation de ces deux poèmes). — J. BOLTE : Zehn Gedichte auf den Pfennig (reproduction de poèmes de divers auteurs et de diverses époques sur le pouvoir de l'argent). — A. HEUSLER : Zur Skiöldendichtung (élucidation de quelques points de la légende norriose). — A. E. SCHÖNBACH : Klagenfurter Gebete. — C. v. KRAUS : Schretel und Wasserbär (corrections apportées au texte de ce poème, qui ne serait pas de Henri de Freiberg). — C. v. KRAUS : Zur Kritik der Rittertreue. — G. RŒTHE : Günser Bruchstück des mnl. Renout von Montalbaen (reproduction d'un fragment récemment découvert du poème moyen bas allemand *Renaud de Montauban*). — J. FRANCK : Aus der Geschichte des « Hiatus » im Verse (l'hiatus n'est pas à proscrire absolument de la langue poétique). — G. NECKEL : Studien über Frodi. — E. A. KOCK : Zum Heliand. — P. WUEST : Zwei neue Handschriften von Caedmons Hymnus. — M. H. JELLINEK : Studien zu den älteren deutschen Grammatikern (article important sur l'histoire de la notion de quantité et d'accent jusqu'à Adelung). — M. H. JELLINEK : Ekkehard IV über den Dichter des Waltharius.

Anzeiger für deutsches Altertum und deutsche Literatur, t. XXX, 1905 : E. H. MEYER : Mythologie der Germanen (R. M. Meyer). — W. WILMANNS :

Der Untergang der Nibelunge in alter Sage und Dichtung (J. Seemüller). — A. Olrik : Danmarks Heltedigtning I (A. Heusler). — W. Staerk : Ueber den Ursprung der Grallegende (J. F. D. Blöte). — J. Schatz : Die tirolische Mundart (P. Lessiak). — O. Heilig : Grammatik der ostfränkischen Mundart des Taubergrundes und der Nachbarmundarten (F. Wrede). — H. Reich : Der Mimus I (H. Devrient). — K. Hildebrand-H. Gering : Die Lieder der älteren Edda; H. Gering : Vollständiges Wörterbuch zu den Liedern der Edda (A. Heusler). — E. Martin : Wolframs von Eschenbach Parzival und Titurel; E. Martin : Wolfram von Eschenbach (S. Singer). — E. v. Roszko : Untersuchungen über das epische Gedicht Gauriel von Muntabel (G. Ehrismann). — H. Michel : Heinrich Knaust (W. Brecht). — A. Englert : Die Rhythmik Fischarts (H. Michel). — L. Hirzel : Wielands Beziehungen zu den deutschen Romantikern (F. Schulze). — Fr. Walter : Archiv und Bibliothek des grossh. Hof- und Nationaltheaters in Mannheim (1779-1839) (J. Minor). — B. Litzmann : Gœthes Lyrik (H. Mayne). — H. A. Krüger : Pseudoromantik. Friedrich Kind und der Dresdener Liederkreis (R. Pissin). — Ph. Sch. Allen and J. T. Hatfield : Diary and letters of Wilhelm Müller (O. F. Walzel). — Notices littéraires. — Petites communications. — Lettres de Jacob Grimm.

Zeitschrift für deutsche Philologie, t. XXXVIII, fasc. 1-4, 1906.

Articles originaux : Paul Hagen : Wolfram und Kiot (deux articles très savants où l'auteur cherche à démontrer que Wolfram a suivi une source française pour composer son *Parcival* et que l'auteur de ce poème français est Philippe de Poitiers). — R. C. Bœr : Untersuchungen über den Ursprung und die Entwickelung der Nibelungensage (fin d'un travail très documenté et abondant en vues neuves sur les origines et la patrie de la légende des *Nibelungen*). — B. Sijmons : Das niederdeutsche Lied von König Ermenrichs Tod und die eddischen Hamthésmól (le poème bas allemand serait en étroites relations avec le poème eddique Hamthésmól). — R. M. Meyer : Ikonische Mythen (l'origine de plusieurs mythes et légendes est un objet réel sur lequel s'édifie une croyance ou un récit). — Friedr. von der Leyen : Ueber einige bisher unbekannte lateinische Fassungen von Predigten des Meisters Eckehart (reproduction de plusieurs sermons latins d'où ont pu être traduits des sermons allemands d'Eckehart). — Fr. Kauffmann : Mercurius Cimbrianus (les Cimbres et les Teutons ont séjourné sur les bords du Main et le *Mercurius Cimbrianus*, attesté par des inscriptions, n'est autre chose que le Wodan allemand). — J. Hefner : Die Ochsenfurter Fragmente der Alexandreis des Ulrich von Eschenbach. — R. Priebsch : Aus deutschen Handschriften der königlichen Bibliothek zu Brüssel (reproduction d'extraits ou de pièces, poésies, chansons, priamèles, proverbes, etc., d'un ms. du xve siècle). — Fr. Kauffmann : Got. *haithno* (le mot got. *haithno* n'a rien à faire avec le grec ἔθνος). — J. Tedsen : Der Lautstand der föhringischen Mundart (monographie, restreinte à la phonétique, du dialecte de Föhr, dans le Sleswig-Holstein).

MÉLANGES : FR. KAUFFMANN : Hansa (le sens primitif de ce mot serait « association de jeunes gens »). — O. PAUTSCH : Bruchstück einer Margarethenlegende. — A. ENGLERT : Bernhard Schmidt und Johann Fischart. — M. SCHNEIDER : Eine gleichzeitige Lebensbeschreibung des Dichters Huldreich Buchner (1560-1602). — F. HOLTHAUSEN : Zwei Segen. — K. DRESCHER : Die Bonner Handschrift von Strickers Karl (signale un ms. inconnu ou au moins peu connu du *Karl* de Stricker et dont l'importance paraît grande). — G. BINZ : Etymologien : angl. *oats*; allemand *Erbse*; angl. *ant*, *emmet*, allemand *Ameise*. — W. KAMMEL : Zur Uberlieferung zweier Heliandstellen. — B. KAHLE : Zu Sigrdrifumól II. — FR. PANZER : Zum Meier Helmbrecht (l'auteur défend le texte établi par lui dans une édition de ce poème). — H. SCHRÖDER : Beiträge zur deutschen Wortforschung (études sur l'étymologie de plusieurs locutions et mots dont les plus intéressants sont : *Seife*, *Balz*, *Kebse*, *Sauregurkenzeit*, *den Braten riechen*, *die Lunte riechen*).

COMPTES RENDUS : Neuere Schriften zur Runenkunde (travaux de MM. WIMMER, BUGGE, SÖDERBERG, STEPHENS, analysés par M. H. Gering). — W. HEUSER : Altfriesisches Lesebuch (H. Jaekel). — K. ZWYMANN : Das Georgesche Gedicht (Th. A. Meyer). — FR. POLAND : Reuchlins Verdeutschung der 1. olynth. Rede des Demosthenes (G. Ellinger). — K. HEDICKE : Caspar Scheits Frölich Heimfahrt (A. Hauffen). — J. FREUND : Huttens Vadiscus und seine Quelle (W. Uhl). — R. VOLKAN : Die Lieder der Wiedertäufer (W. Köhler). — A. KAISER : Die Fastnachtspiele von der Actio de sponsu (W. Uhl). — K. HELDMANN : Die Rolandsbilder Deutschlands (Fr. Kauffman). — A. HEINTZE : Die deutschen Familiennamen (W. Uhl). — E. URBAN : Owenus und die deutschen Epigrammatiker des 17 Jahrh.; R. LEVY : Martial und die deutsche Epigrammatik des 17. Jahrh. (G. Ellinger). — Phil. von Zesen : Adriatische Rosemund, hgb. von H. JELLINEK (G. Ellinger). — W. DEETJEN : Immermanns Jugenddramen (R. M. Meyer). — H. HANDWERCK : Gellerts älteste Fabeln; JOH. COYM : Gellerts Lustspiele (G. Ellinger). — B. R. ABEKEN : Gœthe in meinem Leben (R. M. Meyer). — K. JAHN : Immermanns Merlin (G. Ellinger). — K. H. PRAHL : Hoffmanns von Fallersleben volkstüml. Lieder (W. Uhl.). — A. RÖMER : John Brinckmanns Nachlass (R. M. Meyer). — Skeireins hrg. von E. DIETRICH (G. Ehrismann). — H. WINKLER : Die Weltanschauung des alten Orients; A. WÜNSCHE : Die Sagen vom Lebensbaum und Lebenswasser (R. M. Meyer). — F. EICHLER : Das Nachleben des Hans Sachs (E. Edert). — A. KIPPENBERG : Die Sage vom Herzog von Luxemburg; C. HÖFER : Die Rudolstädter Festspiele aus den Jahren 1665-67 und ihr Dichter; FR. SCHULZE : Die Gräfin Dolores; E. RECLAM : Joh. Benj. Michaelis; W. PANTENIUS : Das Mittelalter in Leonh. Wächters (Veit Webers) Romanen; G. NIEMANN : Die Dialog literatur der Reformationszeit (W. Uhl). — A. W. FISCHER : Ueber die volkstümlichen Elemente in den Gedichten Heines (R. M. Meyer). — J. STEYRER : Der Ursprung und das Wachstum der Sprache (H. Hirt). — B. DELBRÜCK : Einleitung in das Studium der indogerm. Sprachen (H. Hirt). — O. JESPERSEN :

Lehrbuch der Phonetik ; O. JESPERSEN : Phonetische Grundfragen (Gebhart). — H. JANTZEN : Gotische Sprachdenkmäler (H. Stolzenburg). — Hèliand, hgb. von M. HEYNE (M. H. Jellinek). — W. STÜMBKE : Das schmückende Beiwort in Otfrids Evangelienbuch (E. Matz). — H. ALTHOF : Das Waltharilied (W. Golther). — L. BELLERMANN : Schillers Dramen (J. Petersen). — J. HOOPS : Waldbäume und Kulturpflanzen imgerm. Altertum (Fr. Kauffmann). — E. H. MEYER : Mythologie der Germanen (Fr. Kauffmann). — FR. WILHELM : Die Geschichte der handschriftlichen Ueberlieferung von Strickers Karl (G. Rosenhagen). — K. HECHTENBERG : Fremdwörter des 17. Jahrhunderts (M. H. Jellinek). — A. TOBLER : Das Volkslied im Appenzellerlande (J. Meier). — P. HERRMANN : Nordische Mythologie (Fr. Kauffmann). — A. HEUSLER : Lied und Epos in germ. Sagendichtuug (Fr. Kauffmann). — W. HERTZ : Gesammelte Abhandlungen hgb. von FR. V. D. LEYEN (Fr. Kauffmann). — J. VON ROZWADOWSKI : Wortbildung und Wortbedeutung (L. Sütterlin). — W. VOGT : Die Wortwiederholung ein Stilmittel im Ortnit, Wolfdietrich A., Orendel, Oswald und Salman und Morolf (Fr. Panzer). — J. WIEGAND : Stilistische Untersuchungen zum König Rother (Fr. Panzer). — H. TARDEL : Der « Arme Heinrich » in der neueren Dichtung (R. M. Meyer). — W. WUNDT : Völkerpsychologie II (Fr. Kauffmann). — FR. STRICH : Grillparzers Aesthetik (R. M. Meyer). — R. PISSIN : O. H. Graf von Lœben (R. M. Meyer). — A. BIELSCHOWSKY : Friederike und Lili (R. M. Meyer).

Zeitschrift für deutsche Wortforschung, tome VIII, fasc. 1-3 (1906) : R. F. ARNOLD : Wortgeschichtliche Zeugnisse (recherches sur l'origine de plusieurs mots et locutions : *alldeutsch*, *Altar des Vaterlandes*, *Antisemit*, *Aufklärung*, *Banause*, *beschränkter Untertanenverstand*, *Biedermaier*, *Bourgeois*, *Catilinarische Existenzen*, *christlichsozial*, *Deutschland über Alles*, (*Volk der*) *Dichter und Denker*, *empfindsam*, *europäisches Gleichgewicht*, *europamüde*, (*das*) *ewig Weibliche*, *Fanatismus der Ruhe*, *festnageln*, *Finsterling*, *Fortschritt*, *fortwursteln*, *Freidenker*, *Gesinnung*, *Gigerl*, *Gründer*, *hep hep*, *höherer*, *Blödsinn*, *Imperialismus*, *Imponderabilien*, *Junkertum*, *Justemilieu*, *Kamarilla*, *Kampf ums Dasein*, *Katzenmusik*, *Kleine Leute*, *Kommunismus*, *Krawall*, *los von Rom*, *Naturalismus*, *nordischer Koloss*, *Panslavismus*, *passiver Widerstand*, *die Potemkinschen Dörfer*, *Pressfreiheit*, *Proletarier*, *Schmock*, *Seeschlange*, *Semiramis des Nordens*, *Sezessionisten*, *Sozialdemokrat*, *soziale Frage*, *Sozialismus*, *der Sprung ins Finstere*, *Stimmvieh*, *Streber*, *Streik*, *Thron und Altar*, *Tintenkuli*, *Treppenwitz*, *überwundener Standpunkt*, *Ultramontan*, *verreissen*, *vertierte Söldlinge*, *Völkerschlacht*, *Wühler*, *zerrissen*). — F. KLUGE : Durativa (diverses observations ; entre autres l'auteur rejette le rapprochement latin *habere* : allemand *haben*). — F. KLUGE : *Pflegen*. — F. KLUGE : Zum Zeitwort *fallen* (témoignages donnant divers sens rares de *fallen*). — F. KLUGE : *Mastkorb* (composé explicatif issu de *Korb*, qui a remplacé le mot roman *gabie*). — F. KLUGE : Seemannssprache (définitions, accompagnées de citations, d'un certain nombre de termes nautiques). — W. FELDMANN : Fremdwörter und Verdeutschungen des 18.

Jahrhunderts (liste de très nombreux mots étrangers traduits par divers auteurs et lexicographes du XVIIIe siècle). — A. GÖTZE : Liebe Seele. — A. GÖTZE : Die Namen der Finken (indications de divers noms donnés aux étudiants n'appartenant à aucune association). — G. GUNDERMANN : Germanische Wörter bei Griechen und Römern, I. — A. GOMBERT : Kleine Bemerkungen zur Wortgeschichte. — F. KLUGE : Völkernamen als erste Glieder von Personennamen (démontre par un assez grand nombre d'exemples que des noms de peuple se rencontrent comme premier terme d'un nom d'homme composé). — F. KLUGE : Miszellen zur Namenkunde. — F. KLUGE : Ahd. « zît » = angls. « tima ». — J. STOSCH : « Sô wol (wê) dir, daz du bist! » — CHR. FR. SEYBOLD : Die arabischen Planetennamen in Wolframs *Parzival*. — CHR. FR. SEYBOLD : « Achmardi » in Wolframs *Parzival*. — R. M. MEYER : Erstarrte Infinitiva. — G. BINZ : Basler Schimpfwörter aus dem fünfzehnten Jahrhundert. — E. REICHEL : Art und artig bei Gottsched (nombreuses citations donnant les sens de ces mots dont Gottsched a fait un fréquent usage). — G. WALTHER : *Bönhase*, *Buschhase* und andere mit *busch* gebildete Ausdrücke. — P. PIPER : Idiotikon Reinbeccense (six pages de mots bas allemands du XVIIIe siècle environ avec traduction). — H. STRIGL : Einiges über die Sprache des P. Abraham a Sancta Clara (très long article établissant par des citations les particularités qui distinguent la langue du célèbre prédicateur : locutions, pléonasmes, allitérations, assonances, rimes, etc.). — F. KLUGE : Etymologien.

F. P.

Revues allemandes.

Euphorion. — 1906. H. 1-2. G. WIDMANN : Griselidis in der deutschen Literatur des 19. Jahrhunderts. — O. CLEMEN : Vom Namen « Luther ». — A. HAUFFEN : Fischart-Studien, VIII. — E. ELÖSSER : Goethes « Märchen ». Versuch einer Deutung. — F. V. KOZLOWSKI : Die Stellung Gleims und seines Freundeskreises zus französischer Revolution. Nach ungedruckten Briefen. — A. HUG VON HUGENSTEIN : Zur Textgeschichte von Novalis' Fragmenten. — R. STEIG : Wilhelm Müllers Uebersetzung von Marlowes Faust. — A. K. T. TIELO : Otto Gildemeisters Anfänge. Nach ungedruckten Papieren. — A. KOPP : Deutsches Volks-und Studentenlied in vorklassischer Zeit.

Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Literatur, und für Pädagogik. — 1906. H. 1. H. MAYNC : Die deutsche Goethe-Biographie. — R. WINDEL : Karl Philipp Moritz als pädagogischer Schriftsteller. — H. 3 : R. PETZCH : Lessings Dramen. — R. M. MEYER : J. V. von Scheffel und Emma Heim. Eine Dichterliebe, von E. Boerschel.

Deutsche Rundschau. — 32. Jahrgg. H. 5. E. ELSTER : Heine und Straube. Ein Gedenkblatt zum 17. Februar 1906. — Ein ungedrucktes Gedicht Theodor Storms. Mitgeteilt von G. Storm. — R. M. MEYER : Das

Brautpaar Humboldt. — Literarische Notizen. — Literarische Neuigkeiten. H. 6. H. MAYNC : Immermann's Münchhausen. — LADY BLENNERHASSET : Schiller im Ausland. — Literarische Notizen. — Literarische Neuigkeiten.

Beilage der « Neuen Freien Presse ». — 1906. N° 14882. P. WERTHEIMER : Die Frauen im Leben Mozarts. — BRAHM's Briefe. Mitget. v. I. Horowitz-Barnay. — N° 14889. Stelzhamers Dorfidyllen, v. R. GREINZ. — N° 14903. Neue Mitteilungen über Heinrich Heine, v. G. KARPELES. — Neues von der « Mouche ». Mit ungedruckten Briefen derselben. Von E. ISOLANI. — N° 14910. Heine als Feuilletonist, v. L. HIRCHFELD. — N° 14917. L. KELLNER : Ein Pippa-Drama von Robert Browning. — N° 14924. DORA DUNCKER : Wilhelmine von Hillern. Ein Gedenkblatt. — S. TREBITSCH : Dranmor. — N° 14931. B. SCHARLITT : Friedrich Chopin. — N° 14938. L. GEIGER : Goethe als Grossvater. — N° 14945. A. KOHUT : Bismarck und Schiller. — M. GRUNWALD : Gabriel Riesser. — O. HAUSER : Oskar Wildes Gedichte.

Das literarische Echo. — 8. Jahr. H. 7. F. LIENHARD : Vom literarischen Messias. — C. HOFFMANN : Immoralisten als Romanhelden. — J. NORDEN : Novellistisches. — J. HART : Elisabeth von Heyking. — H. 8. E. PLATZHOFF-LEJEUNE : Erlebnis und Anempfindung. — A. F. Krause : Ernst Zahn. — K. FALKE : Neue Schweizer Belletritik. — O. F. WALZEL : Schriften zur Romantik. — Hg. A. v. GLEICHEN-RUSSWURM : Das Spannende. — K. MARTENS : Anselm Heine. — W. HOLZAMER : Anthologien. — O. F. WALZEL : Schriften zur Romantik. — H. 10. M. HOCHDORF : Tragische Möglichkeiten. — O. PNIOWER : Briefe von und an Lessing. — F. DIEDERICH : Musenalmanache. — O. HAUSER : Aus dem fernen Asien. — LEO BERG : Und Pippa tanzt. — H. 11. Leo BERG : Hilligenlei. — G. HERMANN : Ludwig Thoma. — A. DONATH : Neue Lyrik. — T. SCHÄFER : Wagner-Schiften. — H. 12. H. SCHNEEGANS : Elsässische Literatur. — S. ZWEIG : Alberta von Puttkamer. — O. STOESSL : Emil Strauss. — J. PROELSS : Scheffels Laura. — R. KRAUSS : Hauff-Studien. — W. RATH : Der Rosendichter. — A. BOCK : Ein Saul-Drama. — K. WOLFSKEHL : Saul und David. — H. 13. P. SCHULZE-BERGHOF : Die Objektivität des Dichters. — L. GRAPPERHAUS : Holländische Neuigkeiten. — P. REMER : Frauendichtung. — R. WEISSENFELS : Die neue Kleistausgabe. — I. FORBES-MOSSE : Frauenlyrik. — En outre, dans chaque numéro : Echo der Zeitungen. — Echo der Zeitschriften. — Echo des Auslandes. — Echo der Bühnen. — Kurze Anzeigen. — Nachrichten. — Der Büchermarkt.

L. MIS.

Revues anglaises.

The Fortnightly Review. — 1906. N° 469. E. B. IWAN-MÜLLER : Unionism : its Past and its Future. — EXCUBITOR : The German Naval Bill. — S. LEE : Pepys and Shakespeare. — F. W. WILE : German colonisation in

Brazil. — N° 470. H. JAMES : New-York : social notes. I. — H. M. PAULL : Critical notes on « As you like it ». — H. C. SHELLEY : Ebenezer Elliott, the Poet of Free Trade. — M. M. D. BODKIN : The position of the Irish Party. — N° 471. « X » : Mr. Balfour and the Unionist Party. — K. TYNAN : William Sharp and Fiona Macleod. — N° 472. PERSEUS : Morocco and Europe : The task of sir Edw. Grey. — G. S. STREET : Socialists and Tories. — XXX : The Continental camps and the British Fleet.

L. MIS.

Revues scandinaves.

Tilskueren (Copenhague), 1905, n° 9 : CHR. RIMESTAD, *Emile Verhaeren*. — N° 11 : A. HAGENSEN, *Rudyard Kipling*; V. WANSCHER, *Kunstens Stilling i Kulturhistorien*. — N° 12 : F. HENDRIKSEN, *Wilh. Marstrand* (peintre danois); P.-V., *Monrads sidste Leveaar*; ERICK HENRICHSEN, *Norges Fornuftkongedömme*; HARALD KIDDE, *Drömmerier* (Sur les dernières poésies de Kai Hoffmann, Otto Rung, Peter Alsted, Chr. Rimestad, Astrid Ehrencron-Müller).

Det ny Aarhundrede (Copenhague), 1905, novembre : GEORG BRANDES *Om Frelsen ved at ligge död* (Considérations sur la politique extérieure du Danemark); SIGURD FROSTERUS, *Albert Edelfelt*; *Pietro Krohn* (dessinateur danois).

Finsk Tidskrift (Helsingfors), 1905, novembre : NILS ERDMANN, *Faust i Leipzig*; — N., *Til händelserna i Helsingfors 30 Oktober — 6 november 1905*. — Décembre : M. G. SCHYBERGSON, *Frågan om representationsreform i historisk belysning;* E. FURUHJELM, *Den konstitutionella senaten og dess program*; JOUKAHAINEN, *Urtima landtdagen*. I.

Samtiden (Kristiania), 1905, n° 9 : HJALMAR CHRISTENSEN, *L. Kr. Daa* (publiciste et homme politique); CARL NÆRUP, *Hans Aanrud* (romancier et auteur dramatique); ROLF THOMMESSEN, *A propos höstudstillingen* (Étude sur la peinture norvégienne); ANDR. M. HANSEN, *Tidens tanker* (République ou royauté). — N° 10 : GERHARD GRAN, *Forelóbig epilog* (La situation de la Norvège); ANDR. M. HANSEN, *De to folkeafstemninger*.

Nordisk Tidskrift (Stockholm), 1905, n° 6 : NORDENSVAN, *Egron Lundgren om svensk konst*. — N° 7 : M. G., *E.-G. Geijer och uppsalalivet 1817-1825*; HARALD SVANBERG, *Om tankepoesi*. — N° 8 : NILS ERDMANN, *En Komedi och ett porträtt* (Gustave III enfant); M. G., *E. G. Geijer och uppsalalivet 1817-1825*; OLOF OSTERGREN, *Språklig nyskapelse* (en suédois).

Ord och Bild (Stockholm), 1905, n° 11 : *Interiörer från Gustaf Adolfs tid*; GUSTAF ULLMAN, *Västkustens målare, Karl Nordström och Karl Wilhelmson* PONTUS FAHLBECK, *Orsakerna till unionens upplösning*; C. d. MARCUS, *Nietzche och romantiken*; OTTO SYLWAN, *Henrik Schück* (historien et critique littéraire). — N° 12 : *Interiörer från Gustaf IV Adolfs tid*; JOHN KRUSE, *Wickenbergs hjärtesorg* (L'amour dans la vie du peintre suédois W.); F. HENDRIKSEN,

Pietro Krohn (dessinateur danois). — WILH. GÖDEL, *Harald Wieselgren* (auteur de biographies et d'études historiques).

Littérature comparée.

Livres et brochures. — BECKER, G., Die Aufnahme des Don Quijote in die englische Literatur (Palaestra, n° 13). Berlin, 1906. — BOLOGNA, G., Di alcune relazioni tra il Klopstock e i poeti italiani. Firenze, 1906. — CHARLANNE, L., L'influence française en Angleterre au XVII[e] siècle : I, La vie sociale. II, Le théâtre et la critique. Thèses de Paris, 1906. — DRESCHER, M., Die Quellen zu Hauffs Lichtenstein. Diss. Leipzig, 1906. — DROOP, AD., Die Belesenheit Shelleys nach den direkten Zeugnissen und bisherigen Forschungen. Diss. Berlin, 1906. — ERICHSEN, A., Thomas Shadwells Komödie the Sullen Lovers in ihrem Verhältnis zu Molières Komödien le Misanthrope und les Fâcheux. Diss. Kiel, 1906. — GRIERSON, H. J.-C., European Literature in the first half of the XVII[th] century [Periods of European Literature]. Edinburgh, 1906. — JAKOB, FRANZ, Die Fabel von Atreus und Thyestes in den wichtigsten Tragödien der englischen, französischen und italienischen Literatur (Münchener Beiträge). Leipzig, 1906. — KIND, J. L., Edward Young in Germany. Columbia University Germanic Studies, II, 3. New-York, 1906.

Périodiques. — ACHELIS, TH., Taines Aufzeichnungen über England. *Wage*, n° 41. — ALBERT, H., A propos des *Mouettes* : Nietzsche et M. Paul Adam. *Merc. de France*, 1[er] déc. — BENOIST-HANAPPIER, L., Die französische Uebersetzung der Weber. *Liter. Echo*, 15 juillet. — BLOK, P. J., Gœthe in Rome. *Oonze Eeuw*, oct. — BREUILLAC, M., Hoffmann en France. *Rev. d'Hist. litt. de la France*, 3 et 4. — BÜLOW, F. VON, Dostojewski in Deutschland. *Liter. Echo*, 1[er] novembre. — DE LOLLIS, C., Imperialismo letterario. *Riv. d'Italia*, octobre. — FASSÓ, L., Intorno alla fortuna di W. Scott in Italia. *Atti della R. Accademia di Torino.* — GEIGER, L., Briefe Chamissos an Barante. *St. vgl. Lit.*, VI, 2. — GRAPPE, G., Essai sur le Gœthisme [Carlyle, G. Eliot, Taine et Renan]. *Rev. des Idées*, 15 oct. — HAGEMANN, A., Der falsche Demetrius in Geschichte und Dichtung. *Tagesbote*, Brünn, n° 291. — HANSEN, AD., Engelsk Indflydelse paa d. hollandske Literatur i det 18. Jhd. *Dansk. Tidskrift*, juin. — HERZFELD, G., Ein englischer Faustroman und ein englisches Faustdrama [Reynolds ; Soane]. *Gœthe-Jahrbuch.* — HOFFMANN, K., Corneille und Racine in England. *Voss. Ztg.*, *Sonnt. Beil.*, n° 22. — HOOPS, J., Orientalische Stoffe in der englischen Literatur. *Deutsche Rundschau*, août. — KOHLER, J., Shylock and Mephistopheles. *Westermann's Monatshefte*, octobre. — LEADMAN, W. M., The literary position of Oscar Wilde. *Westm. Rev.*, août. — LILLY, W. S., Kant and the Buddha. *Fortn. Rev.*, août. — MADDALENA, E., Lessing e Goldoni. *Giorn. stor. della lett. ital.*, 140-141. —

MEHRING, S., Heinrich Heine und seine Lobredner. *Nation*, n°s 46-47. — MEYER, R. M., Deutsche Dramen im Auslande [pièces contemporaines]. *Wiener Zeit.*, n° 1375. — MINCKWITZ, J. M., Einige Beziehungen der englischen Dichterin E. Barrett-Browning zu Frankreich, insbes. zur französischen Literatur. *Zs. franz. Spr. und Lit.*, XXX, 5-7. — NUNZIANTE, F., Gli Italiani in Inghilterra durante i secoli XV e XVI. *Nuova Antol.*, 1er août, 1er oct. — O., E., Charles de Villers et Kant. *Université catholique*, oct. — PATTEE, F. L., Longfellow and German romance. *Poet Lore*, mai 1906. — PAULSEN, F., Rousseaus Einfluss auf die deutsche Bildung. *Hilfe*, n° 36. — PELLISSON, M., Un Allemand apologiste de la langue française [Schwab]. *Merc. de France*, 1er sept. — PFEFFER, G., Rabelais in Deutschland [la traduction Regis]. *Frankf. Ztg.*, n° 178. — PIERROTET, Sainte-Beuve in seinen metrischen Uebersetzungen. *St. vgl. Lit.*, VI, 4. — RASSOW, M., Ellen Key, Tegner und Gœthe. *Stunden mit Gœthe*, II. — REYNOLD, G. DE, Le doyen Bridel et l'influence de l'École zuricoise dans la Suisse romande. *Bibl. Univ.*, septembre, octobre. — ROBERTSON, J. G., The knowledge of Shakespeare on the continent at the beginning of the XVIIIth century. *Mod. Lang. Rev.*, I, 4. — SALVERDA DE GRAVE, J. J., Dante [et les temps actuels]. *De Gids*, octobre. — STIEFEL, A. L., Wechselbeziehungen zwischen deutscher und italienischer Literatur im 16. Jhdt. *St. vgl. Lit.*, VI, 3. — STRAUSS UND L. VON TORNEY, Nordische Literatur und deutsches Geistesleben. *Schleswig-Holst. Zs.*, I, 13. — SULGER-GEBING, E., Faust und Göttliche Komödie. *Stunden mit Gœthe*, II, 1. — ULLRICH, H., Die Berechtigung einer neuen Robinson-Uebersetzung. *Engl. Stud.*, XXXVI, 3. — WEITNAUER, K., Ossian in der italienischen Literatur bis etwa 1832, vorwiegend bei Monti. *Zs. vgl. Lit.*, XVI, 4/5. — WENDEROTH, G., Die poetischen Theorien der französischen Plejade in Opitz' deutscher Pœterei. *Euphorion*, XIII, 3. — WETZ, W., Schlegel-Tieck [et leur traduction de Shakespeare]. *Zukunft*, 11 août. — WETZ, W., Shakespeares Stellung zu seiner Zeit. *Zs. vgl. Lit.*, XVI, 4-6. — WURZBACH, W. v., Zur Revision des deutschen Shakespeare. — Textes. *Œsterr. Rundschau*, VII, 81. — YUSUF-ALI. Gœthe's Orientalism. *Contemp. Rev.*, août. — ZANIBONI, E., Il Gœthe nell' Umbria. *Augusta Perusia*, I, 3. — ZUMBINI, B., Werter e Jacopo Ortis. *Atti della R. Accademia di Napoli*, XXIII.

Articles spécialement consacrés à Ibsen au point de vue des influences. — ARCHER, W., Ibsen's Craftsmanship [et l'influence de Scribe sur lui]. *Fortn. Rev.*, juillet. — BRANDES, G., Ibsens Weltruf. *Neue Freie Presse*, n° 15 013. — CARGÁNO, Ibsen [et son influence sur le relèvement théâtral en Italie]. *Marzocco*, XI, 23. — DICKINSON, G. L., Shakespeare, Ibsen, and Bernard Shaw. *Independent Rev.*, juillet. — EWALD, O., Kant und Ibsen, *Œsterr. Rundschau*, VII, 86-87. — FECHTER, P., Ibsen, Sophokles und Darwin. *Propyläen*, n° 35. — HANSEN, J., Ibsen und Dumas. *Das freie Wort*, VI, n° 6. — JAKOBSOHN, S., Ibsen und Berlin. *Die Schaubühne*, II, n° 23. — JAKOBSOHN, Hedda und Hermione, *ibid.*, n° 38. — KLEMPERER V., Molière und Ibsen. *Aus fremden Zungen*, XVI, 12. — SCHMIDT, F. G., Ibsen's influence

upon German literature. *Poet Lore*, mai. — SIEBOLD, P. F., Ein deutsches Urteil über Ibsen aus dem Jahre 1870 [réimpression]. *Bühne und Welt*, VIII, 18.

F. B.

Revue des Revues d'art

Art et décoration. — Février. E. AVENARD, *Le musée Kaiser Wilhelm de Krefeld*. — Mars. JEAN GAUDIN, *L'École d'art de la ville de Birmingham.*

L'Art. — Mars. MME M. PORADOWSKA, *L'hôtel Lambert et le musée Czartoryski* (3e article). — CHARLES TARDIEU, *L'art belge de 1830 à 1905.* — GASTON VARENNE, *La Sécession viennoise* (d'après le volume de Ludwig Hevesi). — Avril. MME M. PORADOWSKA, *id.* (4e article). — Mai. MME M. PORADOWSKA, *id.* (5e et dernier article). — Juin. GASTON VARENNE. Notice sur *les vitraux du musée cantonal d'Aarau.*

L'Art décoratif. — Avril. MAURICE BAUD, *L'art suisse contemporain* (2e article).

L'Art et les artistes. — Mars. H. BOUCHOT, *L'exposition des Van Eyck à Gand.* — Mai. A. DAYOT, *Anders Zorn*, peintre, graveur et sculpteur.

Les Arts. — Mars. A. J. FINBERG, *Tableaux de W. Turner récemment retrouvés.* A. MARGUILLIER, *Deux tableaux de Rembrandt.*

Les Arts anciens de Flandre. — 1905, no 2. E. DURAND GRÉVILLE, *Hubert van Eyck*, son œuvre (suite). H. ROUSSEAU, *Retables flamands en Allemagne.* — no 3. EDGAR BAES. Sur quelques œuvres de *Rogier van der Weyden.* — no 4. E. DURAND GRÉVILLE, *Hubert van Eyck* (suite).

Christliche Kunst. — 1906 no 1. *L'exposition Defregger à Munich.* — no 3. C. CRUTE HAPINELLI, *Adolf von Meuzel.*

Deutsche Kunst und Dekoration. — Mars. Dr GEORG HABICH, *Georg Wrba* sculpteur et décorateur. — Mai. W. RITTER, *Le peintre Hermann Urban* (de Munich). FR. WICHERT, *Marcus Behmer*, illustrateur. — Juin. V. TRENKWALDT, *L'exposition internationale de reliure à Francfort.*

Gazette des Beaux-Arts. — Février. VICTOR NODET, *Un vitrail de l'église de Brou (Ain). Titien et Albert Dürer.* — F. SCHMIDT DEGENER, *Un tableau de Jérôme Bosch au musée municipal de St-Germain-en-Laye* (Le Jongleur). — Mars. W. RITTER, *Exposition à Bâle de la Société des peintres, sculpteurs et architectes suisses.* — Mai. L. RÉAU, *L'exposition centennale allemande à Berlin.*

Chronique des Arts (supplément), 26 mai. *L'exposition de l'art allemand au Burlington Fine Arts Club.*

Die Graphischen Künste. — 1906, fasc. 1. WILHELM BODE. *Adrien van de Velde.*

Innen Dekoration. — Janvier. *Les ateliers d'art décoratif de Dresde.* — Février. LYS BALDRY, *Le sculpteur Alfred Drury.* — *L'exposition de l'art britannique indépendant.* — L'exposition de la société *Arts and Crafts* à la galerie Grafton. — S. LEVETUS, Un peintre allemand, *M. Otto Pratsch.*

Die Kunst unserer Zeit. — XVII, fasc. 5. F. H. Meissner, *Fin de l'étude sur Menzel.*

Revue alsacienne illustrée. — 1906, fasc. 1. F. Dollinger, *Monographie du château de Reichshoffen.* — N° 2. Adrien Moureau, L'illustrateur *Joseph Sattler.*

Revue de l'Art ancien et moderne. — Février. Louis de Fourcaud, *Franz von Lenbach* (II). — Mars. E. D., *Le nouvel Hoppner du Louvre,* gravure de M. Leseigneur. — Louis de Fourcaud, *Franz von Lenbach* (fin). — Avril. L. Maeterlinck, *L'art et les mystères en Flandre,* à propos de deux peintures du musée de Gand.

Zeitschrift für bildende Kunst. — Février. Harro Magnussen, Notice sur le peintre allemand *Christian Magnussen* (1821-1896). — G. Biermann, *Heinrich Vogeler,* peintre et illustrateur. — Mars. Richard Graul, *L'exposition du « Kaiser Friedrich Museumsverein ».* — Dr Max Kemmerich, *Les débuts de la peinture de portrait en Allemagne.* Les portraits de Charles le Chauve. — R. Graul, *Les chefs-d'œuvre d'art en Saxe et en Thüringe.* — Avril. F. Dülberg, *La Centennale allemande de Berlin* (1906), 1er article. — G. K. Notice sur le graveur *Adolf Schinnerer.* — Dr Karl Mayr, La peinture monumentale de *Fritz Erler.* — Mai. F. Dülberg, *La centennale allemande* (2e article).

G. V.

Le propriétaire-gérant : Félix Alcan.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

TROISIÈME ANNÉE N° 2 MARS-AVRIL 1907

Revue germanique

ALLEMAGNE — ANGLETERRE

ÉTATS-UNIS — PAYS-BAS — SCANDINAVIE

SOMMAIRE :

Maurice Castelain. — Shakespeare et Ben Jonson (*Suite et fin*).

A. Vulliod. — Les sources de l'émotion dans l'œuvre de Theodor Storm (*Suite et fin*).

Camille Pitollet. — Notes sur H. Heine et Th. Körner.

NOTES ET DOCUMENTS

MEINE HERDER-AUSGABE (*B. Suphau.*)

DIAL'S POINT (*J. Derocquigny*).

COMPTES RENDUS CRITIQUES

BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ET LITTÉRATURES MODERNES

NÉCROLOGIE

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, boulevard Saint-Germain, Paris, 6e.

La *Revue germanique*, publiée sous les auspices des Universités de Lille, Lyon et Nancy, paraît cinq fois par an (janvier, mars, mai, juillet, novembre) en fascicules d'environ 8 feuilles in-8°, formant un volume d'environ 640 pages.

Chaque numéro contient :

1° Des articles originaux sur la littérature, l'histoire, la philologie, e mouvement social, les arts, dans les pays de langue germanique et anglo-saxonne ;

2° Des notes et documents inédits ou autres ;

3° Des revues critiques des principales publications récentes sous les rubriques suivantes :

Littérature, Histoire des idées, Philologie, Histoire, Beaux-Arts ;

4° Une Bibliographie sommaire et une Revue des Revues françaises et étrangères.

Le prix de l'abonnement est fixé à **14** fr. par an pour Paris, **16** fr. pour les départements et l'étranger. — Le Numéro, **4** fr.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL POUR L'ANNÉE 1907 :

M. Piquet, professeur à l'Université de Lille.

SECRÉTARIAT DE LA RÉDACTION :

A la librairie Félix Alcan, le jeudi, de 2 à 4 heures.

Prière d'adresser tous manuscrits et communications au Secrétariat de la Revue.

La *Revue germanique* rendra compte de tout ouvrage pouvant entrer dans son programme dont un exemplaire sera adressé à ses bureaux, à la librairie Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain, Paris. Les comptes rendus seront confiés à des spécialistes, et signés.

Ils paraîtront autant que possible dans le courant de l'année de la publication.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

MM. Albert (Henri), Alekan, Andler (Charles), Angellier (Auguste), Arren (Jules), Auerbach (B.), Bahon (Carle), Baldensperger (Fernand), Barbeau, Bardoux (Jacques), Baret, Mme Arvède Barine, MM. Basch (Victor), Beaujeu (L.), Behaghel (O.), Bémont (Ch.), Bénédite (L.), Benoit (François), Berger, Besson, von Bodenhausen (Baron E.), Bossert, Bouchot (Henri), Bourdon (Eugène), Bouvier (Bernard), Cazamian (Louis), Chevalley (Abel), Chevrillon (André), Chuquet, Clarac, Delacroix (H.), Delbos (Victor), Delcourt (Joseph), Denis (E.), Dimnet (E.), Derocquigny (J.), Derudder, Dresch (J.), Dupréix (J.-J.), Ehrhard (A.), Elster (Ernest), Mlle A. Fanta, MM. Feuillerat (Albert), Flegenheimer (Edmond), Fleury (V.), Firmery, Foulet (Lucien), Garnier (Ch. M.), Gauthiot (Robert), Germain (André), Gillot, Godart (A.), Haguenin (E.), Hovelaque, Huchon, Jullian (Camille), Kontz (A.), Koszul (André), Jusserand (J.-J.), Lafenestre (Georges), Landormy (P.), Lauvrière (Emile), Laudenbach, Lavisse (Ernest), Legouis (Emile), Legras (Jules), Leroux (Alfred), Leroy (Max), Lescoffier, Lévy (Albert), Lévy (Ernest), Lévy-Bruhl, Lichtenberger (Ernest), Lichtenberger (Henri), Loiseau, Looten, Maeterlinck (L.), Maigron, Marguillier (Auguste), Matter (P.), Mauclair (Camille), Métin (Albert), Milhaud (Edgar), Mis, Monod (Gabriel), Monod (François), Montandon (Marcel), Muret (Maurice), Nicolle (Marcel), Nietzsche (Mme Fœrster), Pagès (G.), Pariset, Parmentier (Jacques), Petit-Dutaillis, Pineau (Léon), Pinloche, Piquet (F.), Poirot (J.), Polaczek, Potez (Henri), Raphael (G.), Réau, De Reul (Paul), Reuss (Rodolphe), Rivaud (Albert), Rod (Edouard), Rolland (Romain), Rouge (I.), Rooses (Max), Roustan (L.), Ruyssen (Th.), Sarolea (Charles), Schmidt (Ch.), Schweitzer (Albert), Seignobos (Charles), Seillière (E.), Spenlé (E.) Spielmann (H. M.), Stapfer (Paul), Thomas (W.), Tibal (André), Travers (Julien), Varenne (Gaston), Verrier (Paul), Waddington (Albert), Weill, Zyromski.

MM. les collaborateurs de la Revue sont priés de signaler les livres dont ils seraient disposés à rendre compte à la Rédaction qui se chargera des démarches auprès des éditeurs.

SHAKESPEARE ET BEN JONSON

(*Suite et fin*[1])

On s'est demandé quelquefois, mais sans insister, comme si la question était indiscrète et pouvait conduire à des résultats déplaisants, si Shakespeare n'avait pas attaqué certains de ses contemporains. Il est généralement admis que l'œuvre shakespearienne est merveilleusement objective, que la personnalité du poète ne transparaît pas dans ses vers, que rien n'y décèle son caractère, son genre de vie, ses amitiés, ses inimitiés. Cela est vrai en gros : Shakespeare est absent de son livre autant qu'un auteur peut l'être. Mais son théâtre a beau être impersonnel, bien plus que celui de Molière, autant que celui de Racine; est-on sûr qu'il n'y ait point çà et là quelque petit trait où l'homme se révèle? Il apparaît dans certaines nuances de sentiment peu communes, dans la sympathie marquée par l'auteur à tel de ses héros; ne peut-il, sans violer la loi de son art, se manifester à l'occasion par un mot d'esprit? Shakespeare a eu des ennemis, du moins au début de sa carrière; et si plus tard l'amabilité de son naturel, plus que sa maîtrise inégalée, lui concilia presque tous ses rivaux, il dut avoir cependant contre lui des antipathies jalouses, des rancunes tenaces. Le succès, même des meilleurs, suscite toujours des envieux; si on l'attaqua, il dut se défendre. Il n'avait point pour les principes de l'art dramatique un si aveugle attachement qu'il leur sacrifiât le plaisir de railler publiquement ses adversaires : un mot d'esprit est si tôt dit! Sans rompre le cours de l'action, on peut faire dire d'un des personnages ce qui vise l'un des spectateurs; on peut introduire dans sa comédie un caractère épisodique, qui soit la caricature d'un original vivant; bref il y a cent façons de se venger des attaques d'autrui, sans qu'il

1. Voir *Rev. Germ.*, Janvier-février 1907.

y paraisse, sans qu'un auditeur non prévenu, à plus forte raison le lecteur qui vient trois cents ans plus tard, puisse rien soupçonner. On a vu que Jonson, s'il ne fut point parmi les détracteurs de Shakespeare, s'il peut être compté au nombre de ses amis, était séparé de lui par quelques dissentiments théoriques, qui ont laissé leur trace dans plusieurs de ses comédies. A ces quelques traits, d'ailleurs assez inoffensifs, faut-il penser que Shakespeare ne répondit rien? C'est lui faire honneur d'une mansuétude plus qu'humaine, et l'auteur d'*Hamlet* n'était pas un saint. Un examen attentif nous mettra sans doute sur la voie de quelques-unes de ces répliques, et fera la contre-partie nécessaire à l'étude tentée plus haut.

*
* *

Que Jonson ait été attaqué par Shakespeare, ce n'est pas une supposition gratuite, une hypothèse en l'air : la chose ressort nettement d'un passage du *Return from Parnassus* auquel j'ai fait allusion déjà et qu'il convient de citer maintenant[1]. C'est l'acteur Kemp qui est censé parler :

> Why heres our fellow Shakespeare puts them all down (the University wits). I and Ben Jonson too! O that Ben Jonson is a pestilent fellow; he brought Horace giving the poets a pill, but Shakespeare hath given him a purge that will bewray his credit!

Que la « purge » administrée par Shakespeare au « pestilentiel » Jonson ait été une pièce de théâtre ou un passage marquant d'une pièce, la chose n'est point assurée, mais infiniment probable. On a recherché qu'elle pouvait être cette pièce ou ce passage « purgatifs », on en a proposé plusieurs à notre choix. Personnellement je me rallierais volontiers à l'opinion de M. Fleay, précisée par Small, qui tiennent qu'il s'agit ici de *Troilus et Cressida*. Cependant comme la question se rattache étroitement, selon moi, à cette « guerre des théâtres », qui éclata aux confins du XVI[e] et du XVII[e] siècle entre Jonson et quelques-uns de ses rivaux, il y a lieu, je crois, de résumer

1. Voir les *Parnassus Plays*, éd. W. D. Macray (Oxford, 1886). Sur la date, cf. Prof. Arber, *English Scholars' Library*, n° 6 (p. IX-XII), et A. W. Ward, *English Dramatic Literature*, II, 633.

brièvement les détails de cette fameuse querelle. Elle a donné lieu déjà à deux études fort intéressantes, parues presque simultanément : *The War of the Theatres*, par J. H. Penniman[1], et *The Stage-Quarrel between Jonson and the so-called Poetasters*, par A. R. Small[2]. Mais ces deux monographies n'ont pas complètement élucidé la question et beaucoup de points importants nous échappent encore; sans prétendre à dissiper ces incertitudes, nous allons exposer les résultats acquis, en discutant certaines hypothèses qui nous paraissent sujettes à caution[3].

Quelle a été l'origine des premiers combats, la pomme de discorde qui déchaîna tant d'animosités et de violences? Il nous faut dès le début confesser notre ignorance. Jonson nous dit dans le *Dialogue Apologétique*, qui ne figure pas dans le quarto de 1602, mais qui fut composé au lendemain du *Poetaster* :

> Three years
> They did provoke me with their petulant styles
> On every stage : and I at last, unwilling,
> But weary, I confess, of so much trouble,
> Thought I would try if shame would win upon them,

et c'est pourquoi il composa sa comédie. D'autres part, dans les *Conversations*, Drummond nous rapporte les propos suivants du poète : « He had many quarrels with Marston, beat him and took his pistol from him, wrote his *Poetaster* on him : the beginning of them were that Marston represented him on the stage in his youth given to venerie[4]. » L'affirmation de Jonson est très nette, et comme il n'y a pas lieu de douter de sa parole en somme, on peut tenir pour acquis que les hostilités débutèrent par quelque attaque de Marston « sur le théâtre ».

On a cherché parmi les œuvres dramatiques de Marston : on n'a

1. *Publications of the University of Pennsylvania*. Series in Philology, literature et archaeology (vol. IV, n° 3, 1897).
2. *Forschungen zur Englischen Sprache und Literatur*. Heft I, Breslau, 1899.
3. Consulter de préférence le livre de Small, plus solide et mieux déduit : M. Penniman, trop docile aux suggestions aventurées de M. Fleay, soutient à diverses reprises les hypothèses les plus discutables. Le plus grave défaut de ces deux livres est que leurs auteurs ne peuvent se résoudre à rien ignorer et qu'ils affirment avec une intrépidité admirable des faits qui resteront apparemment toujours douteux.
4. *Jonson's Works*, éd. Gifford-Cunningham, III, 483.

rien trouvé dans aucune qui répondît à l'indication de Jonson. M. Fleay prétend, il est vrai, que Jonson est visé dans *Jack Drum's Entertainment*, sous le personnage licencieux de John Fo de King; mais la pièce est très probablement de l'année 1600, et l'on était alors déjà en pleine bataille. Ne trouvant rien dans le théâtre de Marston, on s'est rejeté sur ses autres œuvres; on y a découvert naturellement quelques traits qui semblaient répondre à la personnalité de Jonson : Gifford, Grosart, Symonds, Fleay, Bullen le reconnaissent sous les traits de Ruscus ou de Tubrio, de Jack of Paris Garden ou de Torquatus, quelques-uns sous plusieurs de ces noms [1]. Mais Small a montré de la façon la plus décisive que toutes ces conjectures étaient sans fondement, qu'aucun des portraits ci-dessus ne correspondait à l'image de notre poète, même tel que le représentent d'ordinaire ses ennemis (*Quarrel*, pp. 63-66). D'ailleurs l'affirmation de Jonson est formelle : c'est dans une pièce de théâtre que Marston l'a attaqué pour la première fois.

Devant cette difficulté MM. Penniman et Small se sont avisés tous deux d'une explication que je devrais qualifier d'ingénieuse, si je n'étais venu dans le même temps, et sans connaître leurs travaux, à la même conclusion. On sait que les *Conversations* se composent d'une suite de notes jetées sur le papier au hasard du souvenir. Or voici le passage qui nous intéresse, tel qu'il se trouve encadré dans le contexte : « He had many quarrels...; the beginning of them were that M. represented him on the stage, *in his youth given to venerie*. He thought the use of a maide nothing in comparison to the wantonness of a wife, and would never have ane other mistress, etc. » Remarquez comme la première phrase est bizarrement construite et comme la proposition que j'imprime en italiques se rattache gauchement au reste. M. Penniman, frappé de cette bizarrerie, a proposé de changer le ponctuation, de mettre un point après *stage* et une virgule seulement après *venerie*. Small laisse le point après *venerie*, mais il en met un après *stage*. La façon dont le texte a été colligé ne s'oppose pas à une modification, surtout si légère.

1. Voir dans l'*Athenaeum* (1899, avril 1) un article de Harold Littledale prouvant que le Ruscus des *Satires* n'est point Jonson, et dans *Notes et Queries* (9 th. Ser. XI, p. 201, 281, 343, 501), une série d'articles de H. C. Hart, qui démontrent par des rapprochements intéressants que Torquatus (*Scourge of Villanye*) est Harvey.

Pour ce qui est du sens et de la correction grammaticale, ces deux nouvelles lectures sont beaucoup plus satisfaisantes que la rédaction primitive. Personnellement je préférerais la plus simple qui est celle de Small, bien que, pour l'interprétation de la phrase amendée, je doive me ranger sans hésiter à l'explication de M. Penniman [1].

Il faut donc chercher parmi les œuvres dramatiques de Marston s'il en est une, antérieure à 1600, où Jonson ait pu se croire visé. On a songé aussitôt à une comédie intitulée *Histriomastix*, qui ne se trouve pas dans le recueil des œuvres de Marston, mais où il a sûrement mis la main. Elle a été publiée pour la première fois en 1610, mais elle avait été composée longtemps avant. Small a prouvé d'une manière irréfutable que la première rédaction est de 1596 et que, remaniée par Marston, elle a dû être jouée en août ou septembre 1599 (*Quarrel*, pp. 67 sqq). La pièce originale est une attaque violente contre certains comédiens ou contre les comédiens en général; on y trouve deux portraits d'auteurs qui se font pendant, Chrysoganus, sage philosophe et bon poète, et Posthaste, méchant rimailleur qui broche des pièces à la douzaine. Le premier semble avoir été un personnage idéal; on a prétendu, sans en donner de très bonnes raisons, que le second était une caricature de Shakespeare; si c'est une caricature, elle ressemble plutôt à Monday. Dans la comédie retouchée par Marston, la seule que nous possédions, les deux portraits paraissent avoir été précisés; il est infiniment probable que Posthaste, le grimaud de lettres, représente Monday et Chrysoganus Ben Jonson lui-même. Le portrait est des plus flatteurs, pour ne pas dire un peu flatté : Marston était alors des amis de Jonson. Il y avait entre eux quelques affinités : instruits, lettrés, ils devaient se rejoindre dans le mépris des besogneux qui dédaignaient la gloire. Mais alors difficulté nouvelle : si ce portrait de Jonson est tellement flatteur qu'on a pu se demander si Marston en Crysoganus n'a pas voulu se représenter lui-même, comment Jonson a-t-il pu s'en froisser? Il avait l'épiderme chatouilleux, mais il n'était pas assez susceptible dans sa modestie pour se fâcher qu'on le mît en scène dans un personnage si avantageux.

1. Voir Penniman (*War*, p. 40-1) et Small (*Stage-Quarrel*, p. 3-4). Ce dernier voit dans la phrase de Jonson un aveu d'honnêteté conjugale, mais tout ce qu'on sait de lui par ailleurs proteste contre cette interprétation pudique. « *A wyfe* » signifie « une femme mariée », par opposition à « *mayd* ».

Aussi suis-je persuadé avec Small (*Quarrel*, pp. 172-180) que Marston était alors en très bons termes avec Jonson, que Monday avait probablement attaqué celui-ci en 1598, que notre homme répliqua en ajoutant à sa comédie : *the Case is Altered* (rejouée en 1599) le personnage ridicule d'Antonio Balladino, et que Marston pour venger son ami remania le vieil *Histriomastix*, où il opposait la caricature de Monday à l'image idéalisée de Jonson. Où Small se trompe selon moi, c'est lorsqu'il suppose que Jonson prit en mauvaise part l'intention de son camarade et se brouilla avec lui de ce fait (*Quarrel*, pp. 89 et 199). Jonson a dit « qu'on l'avait provoqué pendant trois ans sur tous les théâtres », mais il n'a pas spécifié que Marston ait été le premier. Pour ma part je crois que Monday a commencé les hostilités dès 1598 et que la querelle avec Marston éclata seulement plus tard, à propos d'*Every Man out of his Humour*.

Il règne quelque incertitude au sujet de la date où cette comédie fut représentée : le texte paraît indiquer que ce fût au printemps. Small a établi par des arguments fort plausibles qu'il s'agit du printemps de 1600 : « Nous pouvons en toute assurance dater la comédie du 15 février au 24 mars 1599/1600 » (*Quarrel*, pp. 20-22). Par conséquent elle est postérieure de cinq à six mois à l'*Histriomastix*; Jonson pourtant ne s'y livre à aucune attaque contre Marston[1]. Si l'irascible poète s'était cru visé dans Chrysoganus, il se serait vengé aussitôt. Il est vrai qu'il a introduit dans sa pièce deux personnages surérogatoires, qui remplissent toute une scène de leur bavardage insipide : ce sont deux citadins badauds qui font profession d'étonner le vulgaire par leurs propos hérissés de termes abscons; et comme dans les discours de l'un d'eux on a relevé quelques mots empruntés aux œuvres de Marston, on en a conclu précipitamment que celui-ci était joué sous les traits du Signor Clove. Clove en réalité n'est point Marston; mais il y a dans ce passage une critique assez vive du jargon prétentieux cher à certains auteurs du temps, Marston entre autres, qui ne dut pas en

1. On a prétendu parfois que Marston était représenté sous les traits de Carlo Buffone; Small a prouvé d'une manière irréfutable que celui-ci n'est autre qu'un certain Charles Chester, fameux dans les tavernes d'alors pour ses bouffonneries (*Quarrel*, p. 36).

être satisfait[1]. C'est là qu'il faut chercher, semble-t-il, l'origine vraie de la querelle entre Marston et Jonson. Celui-ci prétendait que l'autre avait commencé par le jouer sur la scène, et il était de bonne foi. Mais Marston était persuadé que Jonson le visait en cet endroit : faut-il s'étonner qu'il ait riposté?

La riposte est intitulée : *Jack Drum's Entertainment.* La pièce est inscrite au Registre des Papetiers à la date du 8 septembre 1600, cinq mois jour pour jour après la comédie de Jonson. Elle met en scène la ridicule aventure d'un vieux richard fort infatué de lui-même, qui fait passer sa femme pour une courtisane au yeux d'un jeune galantin français : il espère qu'elle saura se tirer d'affaire et donner une bonne leçon au petit séducteur, mais il se voit trompé dans son attente et n'en parait pas très content. Fleay, sur la foi du texte des *Conversations*, prétendait reconnaître Jonson dans le jeune écervelé toujours en quête d'une femme; et Penniman, malgré la correction qu'il a introduite, n'ose pas répudier son autorité, bien que « le caractère de John Fo de King ne paraisse pas, nous dit-il, ressembler à ce que nous savons de Jonson » (*War*, p. 72). C'est qu'en réalité Jonson n'est pas le petit débauché, mais le trop confiant mari : Small l'a montré de la manière la plus évidente (*Quarrel*, pp. 97-99). Il a seulement négligé d'expliquer pourquoi ce portrait ne correspond guère à ce que nous connaissons de la vie conjugale de Jonson. Marston avait apparemment choisi son sujet, commencé sa pièce, quand parut celle de Jonson. Il s'est contenté d'ajouter au rôle de l'infortuné Brabant certains traits de caractère qui ne convenaient qu'à son rival : de là dans le personnage quelques disparates qui peuvent aujourd'hui nous donner le change. Mais nul doute pour moi que Jonson n'y fût, et surtout ne s'y crût visé; s'il avait eu quelques incertitudes, de bienveillants amis n'auraient pas manqué de les dissiper. Il s'offusqua peut-être moins d'ailleurs des traits qui lui étaient personnels que de ceux qui ne l'étaient point. Bref, à partir de ce moment il fut avec Marston à couteaux tirés, et comme sa conscience ne lui reprochait aucun tort, il s'estimait

1. Le dénouement du *Poetaster* prouve surabondamment que la question verbale est la base même de l'affaire; mais parmi les trente-six mots ridicules prêtés par Jonson au Signor Clove, on n'en trouve que neuf dans les œuvres de Marston (Cf. Fleay, *Biogr. Chron.*, II, 70, et Small, *Quarrel*, p. 76).

l'offensé. D'où la fameuse phrase à Drummond, suivant quoi Marston aurait « commencé ».

Qu'allait faire Jonson? Le verrait-on, méprisant les railleries des « envieux », continuer sa route sereine et dédaigner d'y répondre? C'est l'attitude altière et philosophe qu'il affecte volontiers dans ses œuvres, mais elle n'est pas très conforme à la réalité : dans la réalité il écrivit *Cynthia's Revels*. La pièce est datée de 1600 et fut probablement donnée dans les derniers mois de l'année (janvier-mars 1601)[1]. On sait qu'elle n'est pas des plus animées et l'on se plaît à espérer pour les contemporains que l'agrément des allusions spirituelles venait en relever la monotonie. En tout cas les critiques modernes ont essayé de la ranimer, de la réchauffer de cette façon et se sont ingéniés à trouver les noms véritables qui se dissimulent sous tant d'adjectifs grecs : Anaides, Hédon, Philautia, Asotus, etc. Nous ne prétendons pas éclaircir ces mystères : on trouvera dans le livre de Small la discussion de ces identités prétendues. Nous nous contenterons de rechercher si Marston et Dekker font partie de la bande comique : c'est la seule question qui nous intéresse. Or on y peut répondre à la fois : oui et non. Il est évident que Dekker et Marston se sont crus visés respectivement dans les deux personnages d'Anaides et de Hédon. Mais Jonson aurait eu beau jeu à soutenir qu'il n'en était rien. S'il y a quelques ressemblances entre Hédon et Marston, entre Anaides et Dekker, elles ne sont pas très frappantes; en revanche il y a bien des différences, et qui sautent aux yeux dès l'abord. Hédon et Anaides sont des courtisans, des gens riches, ce qui n'était point le fait de Marston, ni surtout de Dekker. Il est probable que Jonson, qui travaillait lentement, avait déjà sa comédie sur le chantier quand parut celle de Marston. Il avait dessein d'y représenter toutes les tracasseries jalouses que voit naître autour de soi le génie. Je crois que très sincèrement il ne voulait pas se représenter lui-même sous les traits de Critès, ni mettre en scène aucun de ses rivaux personnellement. Mais il est assez malaisé de faire le départ entre un original vivant et le type idéal qu'il incarne, et la faculté d'abstraction n'est point parmi les qualités notables de l'esprit anglais. Par un travail peut-

1. Vraisemblablement après la mort d'Essex, le 25 février (Cf. Small, *Quarrel*, p. 23-25).

être inconscient de son cerveau, Hédon qui au début ne répondait pas le moins du monde à Marston a peu à peu revêtu certains aspects de son caractère[1]. Mais au fond Jonson avait conscience de n'avoir pas fait là de personnalités. Je suis persuadé même qu'en ce qui concerne Dekker, il n'avait rien à se reprocher : quel rapport entre le famélique écrivailleur que nous verrons tantôt et l'impudent bouffon qu'il nous montre ici[2]? Aucun, sauf qu'ils détestent le talent, figuré par Jonson en l'espèce; mais n'est-ce pas le sujet même de la comédie, de nous montrer le génie en butte aux envieux? Dekker n'était aucunement visé, mais il crut qu'il l'était, ou on s'arrangea pour le lui faire croire, nous verrons tantôt à quelle intention.

Marston répondit-il aux prétendues attaques de Jonson? La chose n'est pas très certaine, elle est moralement probable. Nous avons en effet une comédie de Marston, intitulée : *What you will*, que les critiques sont assez embarrassés de dater. Elle est évidemment de la jeunesse du poète, bien que le style en soit plus assagi, moins pénible et contourné que celui de ses premières œuvres; Small prétend, non sans vraisemblance, qu'elle a été revue plus tard, lors de sa publication en 1607 (*Quarrel*, p. 108). D'ailleurs elle est remplie d'allusions satiriques à *Cynthia's Revels* et n'en contient aucune à l'adresse du *Poetaster* : on en peut conclure qu'elle se place entre les deux comédies de Jonson, probablement en mai 1601 (*Ibid.*, p. 107). Il est probable également qu'elle était commencée lorsque parut *Cynthia's Revels*, que Marston se contenta d'ajouter à l'intrigue principale les deux personnages superflus de Quadratus et de Lampathô. On a discuté pour savoir lequel des deux représentait

1. Le seul trait, à mon sens, qui vise personnellement Marston se trouve dans le portrait de Moria par Cupidon : « She is like one of your ignorant poetasters of the time, who when they have got acquainted with a strange word, never rest till they have wrung it in, though it loosen the whole fabric of their sense. » Mais c'est une critique toute littéraire, et le pluriel la fait rentrer dans les limites permises.

2. Un des plus grands mérites du livre de Small est qu'il a fait définitivement justice de toutes les suppositions ridicules auxquelles ont donné lieu les trois « Satires » de Jonson. On a voulu voir sous chacun des acteurs de ces comédies un original vivant : Fungoso et Asotus seraient Lodge; Deliro et Albius, Monday, etc. Malheureusement la plupart des critiques n'arrivent pas à se mettre d'accord dans leurs attributions. Pour les uns Fastidious Brisk représente Daniel; pour les autres, Drayton ou Lyly; Amorphus serait Harington, ou Rich, ou Monday. Ces divergences mêmes réduisent à néant toutes ces vaines interprétations (Cf. *Quarrel*, p. 27-58 et 199).

Jonson : discussion parfaitement oiseuse, puisque Quadratus a toutes les sympathies de l'auteur et fait à l'autre mille avanies (*War*, p. 138; *Quarrel*, p. 110). D'ailleurs le portrait du poète Lampathô, orgueilleux et critiqueur, claque-dents et pique-assiettes, répond de tous points à la description de Jonson que font ses ennemis. Les parodies, les allusions sont transparentes, et Jonson ne pouvait manquer de s'y reconnaître. Aussi n'y tint-il pas cette fois et jura t-il de se venger ; c'est dans ce but qu'il écrit le *Poetaster*.

Le *Poetaster* est inscrit au *Stationers' Registers* le 21 décembre 1601 ; le *Satiromastix* de Dekker, qui lui est évidemment postérieur, y figure à la date du 11 novembre. Nous savons d'autre part, par le Prologue, qu'il ne mit à la composer que « quinze semaines ». Si la comédie de Marston est du mois de mai, date extrême, celle de Jonson est probablement du mois d'août ou de septembre. Dans ses *Conversations* avec Drummond, le poète nous dit qu'il écrivit son *Poetaster* contre Marston, et lorsqu'il se mit à l'ouvrage il n'avait probablement en vue que ce seul adversaire. Mais comme apparemment il ne se cachait pas de ses desseins, Marston en eut vent de façon ou d'autre et s'arrangea pour enrôler Dekker dans sa querelle, en lui représentant qu'il était attaqué dans Anaides[1]. Il semble bien que jusque-là Dekker avait vécu en assez bons termes avec Jonson, mais il n'y avait point entre eux d'atomes crochus : Dekker tenait probablement Jonson pour un pédant et Jonson méprisait Dekker comme un malappris. Il se laissa donc fort aisément persuader, et comme il avait une pièce en train, il se contenta d'y rabouter tant bien que mal, plutôt mal que bien, un certain nombre de scènes où l'on verrait Jonson en fâcheuse posture : c'est la comédie qui se trouve dans les œuvres de Dekker avec ce titre significatif : *Satiromastix*, *or the Untrussing of the Humorous Poet*. Son projet s'ébruita sans doute; notre poète en recueillit

1. Dans le *Satiromastix* (p. 195) Dekker rappelle ces vers de Jonson :

> I thinke but what they are, and am not mov'd,
> The one a light voluptuous reveler (Crispinus)
> The other, a strange arrogating puffe (Demetrius)
> Both impudent, and arrogant enough.

Ces trois vers de *Cynthia's Revels* (acte III, scène II), sont appliqués respectivement à Hédon et Anaides; mais la citation ne prouve nullement que, dans la pensée de Jonson, Anaides fût Dekker.

l'écho et ne voulant pas séparer ceux qu'une haine commune avait réunis, il les voua tous deux au ridicule sous les traits du galant Crispinus et du marmiteux Démétrius. En outre, pour ne point se laisser devancer, lui qui travaillait si posément à l'ordinaire, il força son allure et parvint à passer le premier.

On connaît le sujet du *Poetaster* : nous y voyons un jeune bourgeois, aussi prétentieux qu'ignorant, qui a la manie de faire de méchants vers et la sottise de les préférer à ceux d'Horace (Jonson). Jaloux du succès de ce rival, qu'il voit fréquenter les meilleures compagnies, ce Crispinus (Marston) fait pacte avec le misérable Démétrius (Dekker) pour ridiculiser leur ennemi commun sur le théâtre. Leurs projets sont connus, dévoilés, et nous voyons au dernier acte les deux méchants poètes comparaître devant un tribunal improvisé, composé de Virgile, Gallus et Mécène. Démétrius bénéficie d'un acquittement dédaigneux; quant à Crispinus, on lui fait avaler quelques pilules d'hellébore qui lui font vomir sur-le-champ tous les mots baroques dont sa langue est encombrée. La critique est assez mordante; on trouve là quantité de petits traits acérés qui devaient piquer au vif l'orgueil et la vanité de Marston.

Le *Satiromastix* dut servir de baume à ces cuisantes blessures : Jonson y était drapé de la belle façon. Impossible pour lui de ne pas se reconnaître : tout ce que nous savons de sa vie, de son tour d'esprit, de son caractère, y fait l'objet d'allusions malignes; l'acteur qui jouait Horace avait même copié sa tête et revêtu son accoutrement coutumier. Pour le punir de ses méfaits et de son goût pour la satire, il était couronné d'orties, berné dans une couverture et contraint de jurer qu'il renonçait à son orgueil jaloux. Un certain Asinius Bubo qui accompagne Horace en disciple fidèle, et qui a déjà été mis en scène dans *What you will* sous le nom de Faber, n'a pas pu être identifié[1]. Il ne semble pas que Marston ait pris part à la rédaction de la comédie, on n'y reconnaît pas son style; mais il est évident qu'il s'était entendu avec Dekker ou qu'il dut lui souffler pas mal d'idées. Jonson du moins parle toujours de la pièce comme ayant été écrite en collaboration[2].

1. Small suggère Wentworth Smith à cause du nom de Faber (*Quarrel*, p. 126) : ne serait-ce pas ce Townshende avec qui Jonson vivait en 1602? Voir notre *Ben Jonson*, p. 25.

2. Cf. *Poetaster*, acte IV, scène IV (ad finem). « CRISPINUS Do you hear Captain?

Il semble bien que le *Satiromastix* ait marqué la fin de la querelle : les deux pièces ayant été jouées à quelques jours de distance, chacun des deux adversaires pouvait s'estimer victorieux. Il serait plus juste de dire qu'ils couchaient sur leurs positions. Jonson cependant, qui était entêté, voulut avoir le dernier mot et écrivit un *Dialogue Apologétique*, qui devait être débité sur le théâtre en guise d'Épilogue et où il devait tenir lui-même le rôle de l'Auteur. Il ne put être donné qu'une fois, nous dit-il, et lorsqu'il publia sa pièce, en 1602, il lui fut interdit de l'imprimer; mais il se trouve adjoint à la comédie dans l'édition de 1616 et la lecture en est curieuse. On y voit que le *Poetaster* avait déchaîné maintes colères; qu'en dehors du *Satiromastix*, il y avait eu contre lui des libelles calomnieux; que les militaires et les gens de loi s'étaient offusqués de certains passages; bref, que Jonson se trouva un moment en fâcheuse posture. Heureusement il avait des amis puissants qui parvinrent à pacifier les ressentiments excités; mais il semble que les choses aient été poussées assez loin et que l'autorité royale avait dû intervenir. Toute cette fin de la « guerre » reste assez obscure, plus obscure encore que les débuts. En tout cas l'attitude de Marston ne laisse pas de nous étonner. En 1604 il publie son *Malcontent* et dédie la pièce à Jonson dans les termes les plus chaleureux : l'épilogue fait allusion à une comédie remarquable qui va paraître et qui est vraisemblablement le *Renard*. En 1605 il met une épigramme louangeuse en tête du *Séjan* de Jonson; puis les deux ennemis collaborent avec Chapman à la comédie d'*Eastward Ho!* et s'en vont partager en prison le pain du roi Jacques. Il est vrai que l'année d'après la brouille était de nouveau entre eux, que dans la préface de sa *Sophonisbe* et dans celle de son *Parasite*, certaines phrases malveillantes de Marston s'appliquent merveilleusement à Jonson[1]. Impossible d'ailleurs de trouver les raisons de ces divers rebroussements et volte-face : on en est réduit sur tous ces points à de pures suppositions. De même on ne peut préciser, dans

I'll write nothing in it but innocence, because I may swear I am innocent ». *Dekker's Works*, I, 245.

1. Cf. *Marston's Works*, éd. Bullen, II, 235; 228-9. Suivant M. Fleay (*Biogr. Chron.*, I, 365) et M. Ward (*English Drama*, II, 478) il y aurait dans la première partie d'*Antonio et Mellida* une parodie de la scène du peintre dans les *Additions à Jeronymo*. Mais les *Additions* datent de 1632 et ne sont probablement pas de Jonson.

l'état actuel de la science, à quel moment put avoir lieu ce duel dont le vieux Ben parle à Drummond et où il désarma son adversaire[1]. J'inclinerais à le croire postérieur au *Dialogue Apologétique*, où Jonson n'en parle pas; mais là-dessus encore on ne saurait rien affirmer. Pour ce qui est de Dekker, contrairement à l'opinion de Small, je suis convaincu qu'il n'était point visé dans Anaides, et que Jonson, même après le *Satiromastix*, ne lui en voulut jamais beaucoup : il le tenait sans doute pour indigne de sa colère, sentant bien que Marston était, dans la coulisse, le véritable instigateur du complot.

J'ai essayé d'établir ailleurs les torts réciproques des deux adversaires : je n'y reviendrai pas. Il ne semble pas que Jonson ait dépassé les limites du droit de critique en mettant sur les lèvres d'un grotesque quelques mots prétentieux qui ne sont pas tous empruntés aux œuvres de Marston. On peut lui reprocher de s'être emporté trop violemment, d'avoir eu mauvais caractère; mais Marston paraît l'avoir eu encore plus mauvais. Jonson était exaspéré d'ailleurs par mille attaques venues de tous côtés et qui sont antérieures à sa querelle avec Marston. La principale objection en effet qu'on puisse élever contre la thèse de Small, à plus forte raison contre la mienne, est contenue dans les quelques vers du *Dialogue Apologétique* cités plus haut :

> *Three years*
> They did provoke me with their petulant styles,
> *On every stage*, etc.

Même en reculant la composition du morceau jusqu'à l'année 1602, le calcul de Jonson ne paraît pas très exact, puisque *Jack Drum's Entertainment* date du milieu de l'année 1600 : l'écart entre les deux ne dépasserait pas deux ans à la grande rigueur. Admettons cependant que Jonson ait établi ses computations d'après les millésimes et non d'après les mois; il reste à expliquer ces trois petits mots : « *on every stage* ». En dehors des Enfants de la Chapelle, qui jouaient alors les pièces de Jonson, il n'y avait en ce moment que

1. M. Harold Littledale essaie de démontrer (*Athenaeum*, 1899, april 1) que le « pistolet » dont parle Jonson dans les *Conversations* était purement symbolique, que Ben entend par là : « *silenced Marston as a satirist* ».

trois autres compagnies d'acteurs autorisées, la troupe du Lord Admiral, celle du Lord Chamberlain et les *Paul's Boys*. Or toutes les pièces de Marston ont été données par ces derniers; et ils avaient aussi donné le *Satiromastix*, bien qu'il eût été commandé, dit-on, par la troupe de Shakespeare. Même si on ne prend pas les mots de Jonson à la lettre, il y a tout lieu de penser qu'il n'a pas été attaqué seulement par Marston et Dekker. Lorsqu'il parle de ces « provocations » qu'il a eu à subir depuis trois ans « sur tous les théâtres », il songe à quantité de pièces dont le nom même nous est inconnu. Cependant parmi ces auteurs anonymes, qui le poursuivent de leur jalousie depuis trois ans, c'est-à-dire à peu près depuis son début en 1598, il en est un qu'on peut désigner avec une quasi-certitude, à savoir Anthony Monday, poète officiel de la Cité de Londres, dramaturge fécond, mais très médiocre, qui semble avoir été en assez mauvais termes avec Jonson et qui sans doute ne se fit pas faute de le ridiculiser le cas échéant. Comme la plupart des pièces de Monday sont aujourd'hui perdues, on ne saurait préciser la portée de ces attaques qui n'étaient peut-être pas bien méchantes; mais tout porte à croire qu'il l'attaqua le premier. Comme il donnait ses pièces à la compagnie du Lord Admiral et que leurs démêlés datent de 1598, la phrase de Jonson se trouve de ce fait entièrement expliquée. Quant aux raisons qui ont pu déchaîner contre Jonson tant d'ennemis si différents, il faut avouer qu'elles nous échappent. Doit-on voir dans toutes ces batailles des mouvements concertés, obéissant à un même mobile, ou des escarmouches individuelles entre Jonson et des adversaires indépendants? Nous ne savons. Le seul point qui nous intéresse d'ailleurs est de savoir si Shakespeare est intervenu dans la querelle, et l'auteur du *Return from Parnassus* le dit clairement. Reste donc à chercher quelle est la « purge ».

*
* *

La seconde partie du *Return from Parnassus*, publiée seulement en 1606, a été écrite évidemment avant la mort d'Élizabeth (24 mars 1603). Suivant M. Ward, elle dut être jouée pour les fêtes de Noël 1602/3; mais même en admettant le raisonnement d'Arber, adopté par Small, qui fixe la représentation à la fin de

décembre 1601, l'attribution reste également valable, quoique moins plausible. Small en effet, pour faire cadrer les diverses parties de son argumentation, a été obligé de supposer que le *Troilus et Cressida* de Shakespeare fut écrit entre l'apparition du *Satiromastix* et la représentation du *Return from Parnassus*, c'est-à-dire entre le début de septembre et les derniers jours de décembre. Ceci constitue, sinon une impossibilité absolue, du moins une grosse difficulté : elle disparaît tout à fait si l'on adopte la date de Ward pour la seconde de ces comédies. Quelle est en effet la date de *Troilus et Cressida?* Peu de questions sont plus déconcertantes. On sait que dans le folio de 1623 la pièce est intercalée sans pagination entre les Comédies et les Histoires; que la publication en fut interdite en février 1602/3 et qu'elle parut pour la première en 1609, précédée d'une préface fort mystérieuse où il est dit qu'elle n'a jamais été représentée. Cette dernière assertion est fort sujette à caution, il faut probablement l'entendre avec cette restriction mentale : « telle qu'elle est donnée ici ». Peut-être n'était-ce qu'une revision d'une pièce antérieure, composée par Shakespeare lui-même, à quoi est fait allusion dans la comédie d'*Histriomastix*; mais le remaniement dut être assez considérable, car la pièce que nous possédons, tant pour les idées que pour le style, correspond à une période assez avancée de la vie du poète. On est donc en droit de penser que la comédie imprimée en 1609 est bien celle qui fut inscrite au *Stationers' Register* (et arrêtée) le 7 février 1603 et qu'elle avait été jouée quelques mois avant la seconde partie du *Return from Parnassus*, où se trouve le passage cité plus haut.

Maintenant quelles raisons avons-nous de penser que la « purge » dont il est parlé en cet endroit soit cette étrange comédie de *Troilus et Cressida*, qui diffère si profondément des autres pièces de Shakespeare? On a prétendu que cette parodie bouffonne des héros d'Homère était destinée à froisser Jonson dans sa dévote admiration de l'antiquité [1]. Il est probable cependant que la « purgation » avait quelque chose de plus amer, de plus personnel; et l'on peut en effet découvrir dans la comédie certaines plaisanteries qui devaient lui être infiniment plus désagréables que ces joyeuses caricatures de

1. Cf. Julius Thümmel. *Jahrbuch*, etc., XXI, 67.

ses chers anciens. Il semble en réalité que Jonson lui-même était représenté dans la pièce sous les traits d'Ajax le lourdaud, que certaines parties du moins de ce rôle peu flatteur tendaient à le ridiculiser. Small a fait une étude approfondie des sources de la comédie (*Quarrel*, pp. 139-171) et il arrive à cette conclusion qu'on peut retrouver l'origine de chacun des caractères de la pièce, sauf celui d'Ajax. « Cressida vient de la tradition commune, Pandarus du poème de Chaucer, Thersite et Nestor de l'*Iliade* de Chapman, Troilus d'une fusion de Chaucer et du Recueil de Caxton, tous les autres de Caxton... Le caractère d'Ajax d'autre part ne provient d'aucune source connue : c'est une création du cerveau même de Shakespeare » (*Ibid.*, pp. 167-8). Prenons maintenant la description que fait d'Ajax à Cressida l'écuyer Alexander; elle ne répond à aucun des deux Ajax de Caxton, mais elle s'applique admirablement à Jonson tel qu'il pouvait apparaître à des yeux malveillants. L'emploi d'un certain mot que je souligne équivaut presque à un nom propre.

This man, lady, hath robbed many beasts of their particular additions : he is as valiant as the lion, churlish as the bear, slow as the elephant : a man into whom nature hath so crowded *humours* that his valour is crushed into folly, his folly sauced with discretion : there is no man hath a virtue that he hath not a glimpse of, nor any man an attaint but he carries some stain of it : he is melancholy without cause and merry against the hair : he hath the joints of everything; but every thing so out of joint that he is a gouty Briareus, many hands and no use, or purblind Argus, all eyes and no sight (I, II, 19-31).

Il semble bien qu'à moins de le nommer on ne pouvait plus clairement désigner Jonson : tous les spectateurs au courant de la querelle devaient le reconnaître.

Inutile de refaire la démonstration de Small qui est péremptoire : il a réfuté nettement, victorieusement, les objections diverses qui pouvaient gêner sa théorie. Sur un point cependant son étude me paraît trop rapide et il convient d'y revenir. Small semble penser que la pièce a été composée d'affilée telle que nous la possédons; que la comédie parodiée dans *Histriomastix* n'était pas celle de Shakespeare; et que les divers remaniements, dont il est question dans la préface du second quarto, furent uniquement des suppres-

sions. Sans discuter ces deux derniers points, je crois au contraire que la pièce a dû être retouchée en plusieurs endroits; le rôle d'Ajax, en tout cas, me paraît porter des traces manifestes de revision. Rien dans Chapman, ni dans Caxton n'autorisait Shakespeare à faire d'Ajax un lourdaud et un imbécile; et dans son parti pris de déprécier les héros de l'épopée homérique, il a été beaucoup plus loin pour celui-ci que pour les autres. D'autre part, même en supprimant les dernières scènes qui sont d'une autre main, on remarquera que la pièce est très longue, presque aussi étendue qu'*Hamlet* et *Le Roi Lear*. Il me paraît probable que dans son dessein premier toute la partie de la comédie qui est étrangère à l'aventure de Cressida avec Troilus et Diomède n'existait pas ou se réduisait à peu de chose. La querelle entre Marston, Dekker et Jonson, le déchaînement contre celui-ci de toute la gent cabotine, ont amené l'auteur de *Troilus*, qui était acteur aussi et sociétaire, à dire son fait à l'orgueilleux Ben. D'où l'extension donnée à toute cette portion de l'intrigue et l'intention soulignant tout le rôle d'Ajax.

Il est à noter d'ailleurs — et Small le reconnaît lui-même — que l'Ajax de la pièce est beaucoup moins complexe que le personnage décrit plus haut : une étude rapide de ce caractère suffira à nous en convaincre. Tout d'abord il faut faire abstraction des dernières scènes de la comédie qui ne sont pas de Shakespeare. On notera ensuite qu'à l'acte IV Ajax joue un rôle tout conventionnel : il parle en vers comme tous les autres héros et les quelques mots que le poète a mis dans sa bouche sont tout dénués de forfanterie. Tout le côté satirique du rôle se trouve donc renfermé dans la première partie de la pièce, dans les trois premiers actes. C'est d'abord le portrait que nous avons cité et qui, non seulement ne correspondait pas tout à fait au personnage que nous allons voir, mais qui ne semble en cet endroit nécessité par rien : il dut être ajouté après coup pour faire pièce à l'auteur du *Poetaster*. Dans la scène qui suit, Ajax ne paraît pas encore, mais il est de nouveau question de lui. Agamemnon, Nestor, Ulysse s'entretiennent de la retraite de Patrocle et d'Achille, puis Nestor ajoute :

> And in the imitation of these twain,
> Who, as Ulysses says, opinion crowns
> With an imperial voice, many are infect.

> *Ajax is grown sell-will'd, and bears his head*
> *In such a rein, in full as proud a place*
> *As broad Achilles;* keeps his tent like him;
> Makes factious feasts; rails on our state of war
> Bold as an oracle, and sets Thersites,
> A slave whose gall coins slanders like a mint,
> To match us in comparison with dirt, etc. (I, III, 185 sqq).

Tout ceci doit appartenir à la rédaction primitive : les accusations de Nestor et d'Ulysse ne correspondent aucunement au caractère de Jonson, ni aux conjonctures où il fut mêlé. Les deux vers que j'ai soulignés semblent même contredire le portrait d'Ajax donné tout à l'heure, l'orgueil foncier, natif, du vieux Ben. En revanche, après le cartel apporté par Enée, lorsque Ulysse propose d'envoyer Ajax contre Hector, les expressions qu'il emploie : « *blockish*, *dull*, *brainless* » sont toutes différentes. Entre les deux passages l'idée a surgi de faire d'Ajax un imbécile; on a laissé subsister l'aspect premier du personnage, l'aspect conventionnel qu'il aura à l'acte IV, et on y a ajouté un trait de caractère qui en fait un grotesque, un Ajax d'opérette : tout ceci ne ressemble guère à Jonson, qui pouvait avoir des défauts, mais n'avait pas celui d'être stupide.

Ajax paraît pour la première fois au second acte : c'est une véritable brute, incapable de répliquer à un trait d'esprit autrement que par des coups de trique. Qu'on relise toute la scène entre Thersite et lui d'abord, puis entre eux et Achille : pas un trait du personnage, pas la moindre plaisanterie qui rappelle Jonson. Mais quand il reparaît à la scène III du même acte, le personnage a de nouveau changé : il est beaucoup moins brutal et moins bête, mais il est devenu très orgueilleux, d'un orgueil naïf, inconscient, aveugle, qui ne voit qu'orgueil chez les autres. C'est là un trait de caractère bien particulier à Jonson, et de fait il n'est pas un mot du dialogue qui ne semble s'appliquer à lui.

ULYSSES. We saw him at the opening of his tent : he is not sick.

AJAX. Yes, lion-sick, sick of proud heart : you may call it melancholy, if you will favour the man; but, by my head, 'tis pride; but why, why? let him show us the cause. A word, my lord. (*Takes Agamemnon aside.*)

NESTOR. What moves Ajax thus to bay at him?

ULYSSES. Achilles hath inveigled his fool from him.

NESTOR. Who, Thersites?

ULYSSES. He.

NESTOR. Then will Ajax lack matter, if he have lost his argument.

ULYSSES. No you see, he is his argument that has his argument, Achilles.

NESTOR. All the better; their fraction is more our wish than their faction : but it it was a strong composure a fool could disunite.

ULYSSES. The amity that wisdom knits not, folly may easily untie. (*Reenter Patroclus.*) Here come Patroclus.

NESTOR. No Achilles with him.

ULYSSES. The elephant hath joints, but none for courtesy; his legs are legs for necessity, not for flexure[1].

Suit le discours d'Agamemnon à Patrocle; celui-ci s'étant retiré, la conversation continue :

AJAX. What is he more than another?

AGAMEMNON. No more than what he thinks he is.

AJAX. Is he so much? Do you not think he thinks himself a better man than I am?

AGAMEMNON. No question.

AJAX. Will you subscribe his thought and say he is?

AGAMEMNON. No, noble Ajax; you are as strong, as valiant, as wise, no less noble, much more gentle and altogether more tractable.

AJAX. Why should a man be proud? How doth pride grow? I know not what pride is.

AGAMEMNON. Your mind is the clearer, Ajax, and your virtues the fairer. He that is proud eats up himself : pride is his own glass, his own trumpet, his own chronicle; and whatever praises itself but in the deed, devours the deed in the praise.

AJAX. I do hate a proud man, as I hate the engendering of toads.

NESTOR (*Aside*). Yet he loves himself : is't not strange?

Là-dessus reparaît Ulysse et les deux compères s'amusent à exciter Ajax contre Achille en flattant sa vanité; l'autre donne en plein dans le panneau et se couvre béatement de ridicule.

NESTOR (*Aside.*) O this is well; he rubs the vein of him.

DIOMEDES (*Aside.*) And how his silence drinks up this applausc.

AJAX. If I go to him, with my armed fist,
I'll pash him o'er the face.

AGAMEMNON. O, no, you shall not go.

1. On ne voit pas trop à qui peut s'appliquer la phrase d'Ulysse sinon à Jonson-Ajax, qui refuse apparemment de s'incliner devant le nouveau venu.

AJAX. An a'be proud with me, I'll pheeze his pride :
Let me go to him.
ULYSSES. Not for the worth that hangs upon our quarrel.
AJAX. A paltry, insolent fellow!
NESTOR (*Aside*). How he describes himself!
AJAX. Can he not be sociable?
ULYSSES (*Aside*). The raven chides blackness.
AJAX. I'll let his *humours* blood.
AGAMEMNON. He will be the physician, that should be the patient.
AJAX. An all men were o' my mind...
ULYSSES (*Aside*). Wit would be out of fashion.
AJAX. A' should not bear it so, a' should eat swords first : shall pride carry it?
NESTOR (*Aside*). An 'twould, you'ld carry half.
ULYSSES (*Aside*). A' would have ten shares.
AJAX. I will knead him, I'll make him supple.
NESTOR. He's not yet through warm; force him with praises : pour in, pour in; his ambition is dry.
ULYSSES (*to Agamemnon*). My lord, you feed too much on this dislike.
NESTOR. Our noble general, do not do so.
DIOMEDES. You must prepare to fight without Achilles.
ULYSSES. Why, 'tis this naming of him does him harm.
Here's a man — but 'tis before his face;
I will be silent.
NESTOR. Wherefore should you so?
He is not emulous, as Achilles is.
ULYSSES. Know the whole world, he is as valiant.
AJAX. A whoreson dog, that shall palter thus with us! Would he were a Trojan!
NESTOR. What a vice were it in Ajax now...
ULYSSES. If he were proud...
DIOMEDES. Or covetous of praise...
ULYSSES. Ay, or surly borne.
DIOMEDES. Or strange, or self-affected [1]!
ULYSSES. Thank the heavens, lord, thou art of sweet composure;
Praise him that got thee, she that gave thee suck :
Famed be thy tutor, and thy parts of nature
Thrice-famed beyond, beyond all erudition :
But he that disciplined thine arms to fight,
Let Mars divide eternity in twain,

1. Remarquer que les parties les plus personnelles sont en prose, tandis que le reste de la scène est en vers, ce qui tendrait à prouver qu'elles ont été intercalées ultérieurement.

And give him half : and, for thy vigour,
Bull-bearing Milo his addition yield
To sinewy Ajax. I will not praise thy wisdom'
Which, like a bourn, a pale, a shore, confines
Thy spacious and dilated parts : here's Nestor,
Instructed by the antiquary times,
He must, he is, he cannot but be wise;
But pardon, father Nestor, were your days
As green as Ajax', and your brain so temper'd,
You should not have the eminence of him,
But be as Ajax.
AJAX. Shall I call you father? [1]
NESTOR. Ay, my good son.

Ainsi finit l'acte II. Ajax ne reparaît pas dans le troisième, mais il y est question de lui encore, d'abord dans la conversation entre Ulysse et Achille (III, III, 91-215), ensuite dans le petit bout de dialogue qui termine cette même scène (III, III, 242-315). On remarquera que dans la première partie de la scène, Ajax est représenté comme un guerrier médiocre, inférieur à Achille en valeur comme en renommée, mais nullement comme un imbécile ou un fanfaron, tandis que dans la seconde il apparaît comme un parfait grotesque. La malveillance native de Thersite ne suffit pas, je crois, à expliquer ce changement : cette portion de scène qui est tout en prose a dû être ajoutée après coup. Aucune des plaisanteries de Thersite ne semble d'ailleurs s'appliquer à Jonson : on veut espérer que Shakespeare ne songeait pas à l'auteur du *Poetaster* lorsqu'il écrivait cette phrase d'un goût médiocre « *Ajax goes up and down the field asking for himself* » (III, III, 244).

En somme il ressort d'un examen attentif de ce rôle d'Ajax que les différentes parties n'en concordent pas très exactement. On a l'impression qu'il a été retouché à plusieurs reprises et je crois pouvoir distinguer trois étapes de corrections successives. Ajax dans la donnée primitive, où l'épisode avait probablement moins

1. Cette phrase inattendue paraît assez étrange; elle pourrait bien être une allusion malicieuse à la manie qu'avait Jonson de décerner le nom de père ou de fils à des gens qui ne lui étaient de rien. Aubrey écrit : « Serjeant Hoskyns of Herefordshire was his father. I remember his son (Sir Bennet Hoskyns, bart.) who was something poetical in his youth, told me when he desired to be adopted his sonne : « No, said he, 'tis honour enough for me to be your brother : I am your father's sonne : 'twas he that polished me ».

d'importance, était un guerrier quelconque, inférieur sans doute au bouillant Achille, mais non point du tout ridicule : tel il nous apparaît au premier acte (sc. III, v. 185 sqq), au quatrième (sc. V, v. 6-11; 138-141; 149-151), et dans la partie sérieuse de la scène III de l'acte III (v. 90-215). Une première revision semble avoir eu pour objet de changer le guerrier banal en militaire bouffon : l'auteur s'est contenté pour cela d'ajouter ou de retoucher quelques vers à la fin du premier acte (sc. III, 375 sqq) et d'introduire au début du second et à la fin du troisième deux scènes assez courtes, écrites entièrement en prose, où Ajax nous est présenté comme le plus épais des soudards. Il me paraît évident d'ailleurs que dans cette seconde incarnation du personnage, il ne pouvait avoir en vue Jonson qui n'était rien moins qu'un imbécile. Restent les deux autres passages que nous avons cités en entier et qui paraissent au contraire dirigés personnellement contre lui, à savoir le portrait du premier acte (I, II, 1-38) et la scène où Ajax étale aux yeux des rois son inconsciente vantardise (II, II, 83-278). Ces deux morceaux, écrits également en prose, constituent pour le pauvre Ajax un nouvel avatar : ce n'est plus un sot vaniteux, c'est un homme vaillant, qui ne manque pas de discernement (*discretion*); bref il y a entre eux deux autant de ressemblance qu'entre le portrait vrai d'un homme et la charge la plus poussée[1].

Maintenant comment Shakespeare a-t-il été amené à donner à son Ajax les traits de Jonson? La question reste assez incertaine. A-t-il cru qu'il était visé, lui ou quelqu'un de ses camarades, dans la comédie du *Poetaster*, sous le nom générique d'Histrio? Voulut-il venger l'honneur de la corporation, de la « *quality* », contre ce faquin de poète qui se permettait de railler les acteurs? Cette dernière hypothèse est la plus probable : n'oublions pas que le *Satiromastix* de Dekker a d'abord été joué par la troupe de Shakespeare, sinon commandé par elle. La pièce de *Troilus* était vraisemblable-

1. On remarquera aussi dans le Prologue de *Troilus* les vers suivants :

> And hither am I come
> *A prologue arm'd*, but not in *confidence*
> Of author's pen or actor's voice, etc.

Ceci paraît bien être une allusion au Prologue du *Poetaster*, représenté aussi par un homme *armé* et qui ne manquait pas de « confiance ».

ment achevée lorsque éclata la grande querelle, lorsque Jonson donna son *Poetaster* : il ne paraît pas que Shakespeare ait pu s'y croire attaqué; mais qu'il se crut offensé personnellement ou qu'il y fut poussé par les autres, il saisit l'occasion qui s'offrait de « river son clou » à Jonson. Celui-ci était lourd d'allure et orgueilleux : l'Ajax qu'il venait d'arranger était un lourdaud plein de suffisance; en ajoutant les deux petites scènes qu'on a lues plus haut, il relevait le personnage, mais le rapprochait aussi de Jonson. Ce petit raccord ne dut pas lui prendre beaucoup de temps, et que la pièce ait été jouée à la veille ou au lendemain du *Satiromastix*, soit dans le cours de l'année suivante, c'est presque sûrement la « purge » à quoi Kemp faisait allusion. Comme personne ne pouvait manquer de le reconnaître, Jonson devait la trouver fort amère; il semble avoir fait cependant bonne contenance et dissimulé la grimace sous un rictus indifférent [1].

*
* *

Shakespeare a-t-il attaqué Jonson dans quelque autre de ses comédies? N'y aurait-il pas, en dehors de *Troilus*, d'autres passages de son œuvre qui pourraient s'appliquer à celui-ci? Le fait que d'autres interprétations du mot de Kemp ont été avancées montre que certaines phrases, certains traits satiriques de quelques drames shakespeariens pourraient bien s'appliquer à Jonson. Nous allons examiner brièvement ces diverses suppositions, qui pour la plupart ne sont pas autre chose.

Quelques-unes ont le mérite au moins d'être imprévues; je ne les citerai que pour mémoire. On a prétendu par exemple que Jonson était l'original d'Iago, les deux personnages étant également envieux et méchants. D'autres ont pensé que Parolles, dans *Tout est bien qui finit bien*, était une caricature de notre poète, lequel

1. La satire était peut-être plus amère encore et Shakespeare, publiant sa pièce en 1609 et réconcilié avec Jonson, aura pu en retrancher quelques parties. On sait en effet que la comédie inscrite au S. R., le 7 février 1602-3 ne fut pas autorisée et Small s'est demandé si l'interdiction n'a pas été motivée précisément par la vivacité de l'attaque contre Jonson. Mais le *Satiromastix* a été autorisé et la satire y est plus transparente encore et plus acérée. J'incline à penser d'ailleurs que si Shakespeare avait publié sa pièce lui-même, il ne lui aurait rien coûté de supprimer les deux scènes qui pouvaient froisser Jonson et qui ne tiennent en rien au reste de l'intrigue.

était pourtant tout le contraire d'un faux brave. D'autres encore ont soutenu que *Twelfth Night* était la « purge », mais ils ne sont pas d'accord entre eux, les uns disant que le jovial Toby Belch représentait Jonson, qui était fort gros, comme on sait,... dix-huit ans plus tard, les autres que Malvolio est fait à son image, parce qu'il était maigre et grincheux[1]. On peut les renvoyer dos à dos, car aucune des deux opinions ne mérite d'être discutée; s'il fallait cependant donner ma préférence, je l'accorderais à ces derniers. Malvolio, sec et décharné, puritain et prétentieux, ne ressemble pas plus à Jonson que Toby Belch, mais pourrait être à la rigueur une caricature de son Macilente. Comme rien d'ailleurs ne vient soutenir cette hypothèse, il est inutile de s'y arrêter.

Laissons ces rapprochements vagues qui ne supportent pas l'examen; on a relevé quelques ressemblances plus précises entre certaines comédies de Jonson et de Shakespeare, où il pourrait bien y avoir d'un côté ou de l'autre une intention de parodie. Nous avons fait le travail pour l'auteur du *Renard*, nous devons le refaire pour l'auteur d'*Hamlet*; mais nous verrons qu'en fin de compte rien de tout cela n'est bien sûr ni bien sérieux. On sait par exemple que dans *Henry V* chaque acte est précédé d'un prologue récité par un chœur, qui n'était peut-être composé que d'un seul personnage. Shakespeare a probablement senti la disproportion qu'il y avait entre les grands spectacles qu'il voulait évoquer et les mesquines ressources dont il disposait. Pour s'excuser il ajoute à sa pièce ces divers morceaux, qui soulignent les invraisemblances, expliquent les changements de lieu et racontent les événements qu'on ne verra point. On a prétendu que ces chœurs avaient été l'objet des critiques de Jonson dans son fameux Prologue d'*Every Man in his Humour*; nous avons montré que le vers incriminé :

> Where neither chorus wafts you o'er the seas,

s'appliquait aussi bien, voire mieux, à d'autres pièces du temps. On a soutenu d'autre part que les chœurs d'*Henri V*, notamment le premier, seraient une réplique de Shakespeare aux théories exposées par Jonson dans son prologue[2]. De ces deux hypothèses

1. Cf. F. G. Fleay, *Shakespeare*, p. 218 et 220; *Shakespeareana*, I, 136.
2. Cf. E. J. Castle, *Shakespeare, Bacon, Jonson and Greene*, p. 174-175.

contradictoires, quelle est la plus vraisemblable ou la vraie?

La priorité de date, si on pouvait l'établir, suffirait à résoudre la question, mais on n'arrive pas sur ce point à une solution décisive. Il est à peu près certain qu'*Henri V* date de 1599; mais les chœurs qui ne figurent pas dans le quarto de 1600 n'auraient-ils pas été ajoutés après coup? La chose est possible, quoique peu probable. Quant au prologue de Jonson, nous ignorons quand il a été composé : absent du quarto de 1601, il paraît pour la première fois dans le folio de 1616. Il se peut, mais il n'est nullement prouvé qu'il ait été écrit pour la première en 1598. Admettons-le pourtant : les idées qui y sont exprimées, Jonson les avait peut-être dès lors. Qu'on relise maintenant le premier prologue d'*Henri V* : on notera d'abord qu'il n'a pas du tout le ton polémique. Le poète s'excuse des faibles moyens dont il dispose pour représenter des batailles comme celle d'Azincourt et prie l'imagination des spectateurs de suppléer aux insuffisances de la mise en scène :

> Suppose within the girdle of the walls
> Are now confined two mighty monarchies,
> Whose high upreared and abutting fronts
> The perilous narrow ocean parts asunder :
> Piece out our imperfections with your thoughts;
> Into a thousand parts divide one man,
> And make imaginary puissance, etc.
> For 'tis your thoughts that now must deck our kings,
> Carry them here and there; jumping o'er times.
> Turning the accomplishment of many years
> Into an hour-glass, etc.

Au fond c'est la même idée que dans Jonson, mais plus développée, mieux exprimée; il y revient à la fin du quatrième chœur :

> Where, O for pity, we shall much disgrace
> With four or five most vile and ragged foils
> Right ill disposed in brawl ridiculous,
> The name of Agincourt.

Et ceci rappelle en effet « les trois sabres rouillés » dont l'autre parle en son prologue; mais qui nous dit que les fleurets de Shakespeare et les sabres de Jonson ne proviennent pas du même arsenal, à savoir le livre de Sidney, paru quelques années aupara-

vant, et dont j'ai cité une phrase analogue? Toute réflexion faite, il me semble que Shakespeare, s'il avait voulu répondre à Jonson, aurait discuté ses critiques d'une façon plus serrée et plus décisive[1].

Il n'y a pas lieu non plus, selon moi, d'insister longuement sur divers passages de *Tout est bien qui finit bien*, de *Comme il vous plaira*, où M. Herpich a voulu voir quelques allusions malicieuses à plusieurs scènes de Jonson[2]. La plupart de ces allusions prétendues ne témoignent pas de beaucoup d'esprit, et je ne puis m'empêcher de penser que Shakespeare, s'il avait eu réellement les intentions qu'on lui prête, les eût réalisées d'une main plus experte. Plusieurs de ces accusations d'ailleurs n'empruntent quelque vraisemblance qu'à l'artifice de la citation qui permet de rapprocher certains mots, fort éloignés dans l'original. Je n'en retiendrai qu'une seule qui paraît, malheureusement, plus fondée.

On se rappelle, dans la dernière de ces comédies, l'arrivée de Jaques le mélancolique :

> A fool, a fool! I met a fool i'the forest,
> A motley fool; a miserable world!
> As I do live by food, I met a fool;
> Who laid him down and bask'd him in the sun,
> And rail'd on Lady Fortune in good terms,
> In good set terms, and yet a motley fool.
> « Good morrow, fool », quoth I. « No, sir », quoth he,
> « Call me not fool till heaven hath sent me fortune »;
> And then he drew a dial from his poke,
> And, looking on it with lack-lustre eye,
> Says very wisely, « It is ten o'clock :
> Thus we may see, quoth he, how the world wags;
> 'Tis but an hour ago since it was nine;

1. On sait que dans la comédie des *Joyeuses Commères* (pub. 1602) figure un certain caporal Nym, dont le mot *Humour* constitue presque tout le vocabulaire. Comme dans le théâtre du temps ce mot est presque toujours une allusion à Jonson, on pourrait penser que Shakespeare en ajoutant à la troupe de Falstaff ce joyeux fantoche, a voulu tourner en ridicule l'insistance avec laquelle son rival revenait sur ce mot. Mais on sait que Nym paraît aussi dans *Henry V* et l'on trouve déjà dans le quarto de la pièce (1600) cet abus du mot *Humour* qui est le principal caractère du personnage (Cf. *Cambridge Shakespeare*, IX, 469 sqq.). Ce rôle assez anodin n'est donc pas la « purge », qui est évidemment postérieure au *Satiromastix*; mais il a pu être ajouté à *Henry V* après la brouille de Jonson avec la compagnie du Globe, qui suivit *Every Man out of his Humour*. Sur toute la question, consulter un article, assez peu probant d'ailleurs, de M. Gabriel Sarrazin (*Jahrbuch*, etc., XL, 213-222).

2. *Notes et Queries*, 12 avril 1902.

And after one hour more 'twill be eleven;
And so, from hour to hour, we ripe and ripe,
And then, from hour to hour, we rot and rot;
And thereby hangs a tale ». When I did hear
The motley fool thus moral on the time,
My lungs began to crow like chanticleer,
That fools should be so deep-contemplative;
And I did laugh sans intermission
An hour by his dial. O noble fool!
A worthy fool! Motley's the only wear.

M. Herpich rapproche de ces vers certains passages du rôle de Macilente dans *Every Man out of his Humour*; et je suis bien obligé de convenir qu'il y a là des analogies fort curieuses. Il est certain que Macilente est un esprit grincheux qui passe son temps à invectiver contre la Fortune chacun : de ses discours n'est qu'un commentaire « en fort bons termes » des injustices du hasard :

Who can endure to see blind fortune dote thus
To be enamour'd on this dusty turf? (acte I, scène II).
See how the strumpet fortune tickles him
And makes him swoon with laughter (acte I, scène III).
I see no reason why that dog (call'd Chance).
Should fawn upon this fellow more than me (acte II, scène IV).
Out on thee, dotard! What star ruled his birth?
That brought him such a star? Blind Fortune still
Bestows her gifts on such as cannot use them (acte II, scène IV).
... O that there should be Fortune
To clothe these men so naked in desert! (acte IV, scène VI).

A noter aussi, sans y attacher trop d'importance, car l'action n'a rien d'extraordinaire, le jeu de scène indiqué par ce vers :

I'll lay me down a while till they be past (*He lies down*).

De tout cela faut-il conclure, comme M. Herpich l'insinue, que Jonson et le Fool ne font qu'un ? Ce serait peut-être aller trop loin. Les déclamations de Macilente contre la Fortune ne sont pas si originales qu'on lui en doive attribuer le monopole. Macilente d'ailleurs, envieux et méchant, n'est pas dans la pensée de l'auteur

1. *As you like it*, acte II, scène VII, v, 11 sqq.

un double de lui-même. Il y a bien entre eux quelques analogies de caractère, et notamment le goût de la satire; mais le poète aurait protesté contre une telle identification[1]. Est-ce à dire pourtant qu'il n'y ait point là quelque intention? Je n'oserais l'affirmer tout de même.

Mais il y a dans cette scène d'autres choses que M. Herpich n'a pas aperçues, semble-t-il, et qui ont été relevées ailleurs par M. Percy Simpson[2]. La conversation se poursuit ainsi :

> DUKE SENIOR. What fool is this?
> JAQUES. O worthy fool! One that hath been a courtier,
> And says, if ladies be but young and fair,
> They have the gift to know it : and in his brain,
> Which is as dry as the remaining biscuit
> After a voyage, he hath strange places cramm'd
> With observation, the which he vents
> In mangled forms. O that I were a fool!
> I am ambitious for a motley coat.
> DUKE SENIOR. Thou shalt have one.
> JAQUES. It is my only suit;
> Provided that you weed your better judgments
> Of all opinion that grows rank in them
> That I am wise. I must have liberty
> Withal, as large a charter as the wind,
> To blow on whom I please; for so fools have;
> And they that are most galled with my folly,
> They most must laugh. And why, sir, must they so?
> The « why » is plain as way to parish church :
> He that a fool doth very wisely hit
> Doth very foolishly, although he smart,
> Not to seem senseless of the bob : if not,
> The wise man's folly is anatomized
> Even by the squandering glances of the fool.
> Invest me in my motley; give me leave
> To speak my mind, and I will through and through
> Cleanse the foul body of the infected world,
> If they will patiently receive my medecine.
> DUKE SENIOR. Fie on thee! I can tell thee what thou wouldst do.
> JAQUES. What, for a counter, would I do but good?

1. Il est néanmoins évident d'après l'Epilogue que le même acteur tenait le rôle de Macilente et celui d'Asper, qui est Jonson; et il y a bien quelques rapports entre l'un et l'autre.
2. *Notes and Queries*, 30 avril 1898.

DUKE SENIOR. Most mischievous foul sin, in chiding sin;
For thou thyself hast been a libertine,
As sensual as the brutish sting itself;
And all the embossed sores and headed evils,
That thou with license of free foot has caught,
Wouldst thou disgorge into the general world.
JAQUES. Why, who cries out on pride,
That can therein tax any private party?
Doth it not flow as hugely as the sea,
Till that the weary very means do ebb?
What woman in the city do I name,
When that I say the city-woman bears
The cost of princes on unworthy shoulders?
Who can come in and say that I mean her,
When such a one as she such is her neighbour?
Or what is he of basest function,
That says his bravery is not on my cost,
Thinking that I mean him, but therein suits
His folly to the mettle of my speech?
There then; how then? what then? Let me see wherein
My tongue hath wrong'd him : if it do him right,
Then he hath wrong'd himself; if he be free,
Why then my taxing like a wild-goose flies,
Unclaim'd of any man.

J'ai tenu à donner le morceau entier, car avec des citations tronquées on peut faire pendre les plus innocents. Or il y a là quelques détails qui ne conviennent pas à Jonson et que Shakespeare, en bon apôtre, y mit probablement pour dérouter les soupçons. Mais il faut convenir que la plupart s'adaptent merveilleusement au personnage d'Asper dans *Every Man out of his Humour*, qui n'est autre, comme on sait, que Jonson lui-même. Asper est un philosophe bilieux, qui ne craint pas de dire son fait à la société et qui même y prend quelque plaisir.

Who is so patient of this impious world,
That he can check his spirit, or rein his tongue?
To see the earth crack'd wilh the weight of sin, etc.
.... Not I! My soul
Was never ground into such oily colours,
To flatter vice, and daub iniquity :
But with an armed and resolved hand,

I'll strip the ragged follies of the time
Naked as at their birth....
... And with a whip of steel,
Print wounding lashes in their iron ribs.
I fear no mood stamped in a private brow,
When I am pleased t'unmask a public vice;
I fear no strumpet's drugs, nor ruffian's stab,
Should I detect their hateful luxuries, etc.
O how I hate the monstrousness of time,
Where every servile imitating spirit,
Plagued with an itching leprosy of wit,
In a mere halting fury, strives to fling
His ulcerous body in the Thespian spring,
And straight leaps forth a poet, etc.
Do not I know the time's condition?
Yes, Mitis, and their souls; and who they be
That either will or can except against me.
None but a sort of fools, so sick in taste,
That they contemn all physic of the mind,
And like galled camels, kick at every touch...
If any here chance to behold himself,
Let him not dare to challenge me of wrong;
For if he shame to have his follies known,
First he should shame to act'em; my strict hand
Was made to seize on vice, and with a gripe
Squeeze out the humour of such spongy souls,
As lick up every idle vanity.
O I would know them : for in such assemblies,
They are more infectious than the pestillence;
And therefore I would give them pills to purge,
And make them fit for such societies....

Ce sont les mêmes idées, voire les mêmes expressions, d'un côté comme de l'autre. On connait aussi la théorie de Jonson sur les droits du poète comique, sa prétention « d'épargner les personnes en exposant les vices » : c'est le même raisonnement que tient ici Master Jaques. Est-ce à dire que Jonson et Jaques soient une seule et même personne? Je n'irai pas jusque-là sans doute, mais on peut se le demander[2]. Il ne faudrait pas s'imaginer d'ailleurs

1. *Jonson's Works*, éd. Gifford-Cunningham, I, 66-68 *passim*.
2. Noter que Jaques est le nom d'un des principaux personnages de la comédie de Jonson : *The Case is altered*, jouée en 1598 et reprise en 1599, c'est-à-dire

que cette assimilation fût pour paraître à Jonson très flatteuse. Nous avons tendance aujourd'hui à considérer Jaques comme un délicieux original, de même que l'Alceste de Molière nous paraît un fort « honnête homme ». Les contemporains ne les regardaient peut-être pas du même point de vue : le Misanthrope devait leur paraître un peu ridicule et Jaques le philosophe un cerveau fêlé. Aussi bien les mots *fool* et *folly* étaient-ils répétés un peu trop souvent dans cette scène pour que Jonson s'en montrât ravi. L'allusion, je le reconnais est tournée d'une main fort adroite; Jaques n'attaque personne, il dit simplement ce qu'il ferait s'il avait l'honneur d'être *Fool*, mais comme il ferait exactement ce que fait Jonson, la conclusion est facile à déduire. Jonson ne pouvait se plaindre d'aucune accusation précise; il me semble pourtant que les spectateurs un peu vifs devaient percevoir la malice : peut-être avaient-ils vu trois jours avant l'autre pièce, et souri des propos d'Asper le bien-nommé.

Si, comme il me paraît évident, il y a là une allusion médiocrement aimable au vieux Ben, y a-t-il une raison qui justifie cette attaque? Nous ne savons même pas s'il est cru visé. Il faut remarquer cependant que l'année suivante il porta sa comédie de *Cynthia's Revels* aux Enfants de la Chapelle, qui jouèrent également le *Poetaster* en 1601; il ne revint à la troupe du Lord Chamberlain, qui avait donné les deux premières, qu'avec le *Séjan* en 1603. Il est possible qu'il se soit senti blessé des traits de Jaques et qu'il se soit brouillé pour cette raison avec la compagnie du Globe; peut-être aussi, pour une cause inconnue de nous, s'était-il querellé avec Shakespeare ou un des acteurs de sa troupe, et les allusions malicieuses de Jaques s'expliqueraient ainsi. Les intentions de Shakespeare n'étaient peut-être pas bien méchantes, elles n'étaient pas non plus très bienveillantes, car une concordance aussi soutenue ne s'aurait s'expliquer par un fâcheux hasard. Faut-il y voir la fameuse « purge » dont parle Kemp? Je n'en crois rien[1]. Sans

au moment même où Shakespeare travaillait à sa comédie. Remarquer aussi ce vers qui peut fort bien s'appliquer à Jonson, le nouveau converti :

Out of these convertites,
There is much matter to be heard and learned. (V, IV, 190.)

1. On appelle l'attention sur certains vers : « cleanse the foul body of the infected world, if they will patiently receive my medecine » (II, v, 60), qui prou-

doute un homme comme Jonson, aussi sensible à toute critique, dut trouver cette attaque indirecte fort désagréable, mais les dates s'opposent à cette interprétation. La « purge » dont il est question dans le *Return from Parnassus* a été administrée à Jonson au lendemain du *Poetaster*, c'est-à-dire en 1601 ou 1602; or *As you like it* a été joué très probablement en 1599, au plus tard en 1600[1]. Il est vrai que nous n'avons pas d'autre texte que celui de 1623; mais il est peu probable que la scène de Jaques avec le Duc ait été ajoutée après coup.

*
* *

De tout ceci il paraît ressortir que Shakespeare a attaqué Jonson au moins deux fois, dans *Comme il vous plaira* d'abord, dans *Troilus* ensuite. En tout cas l'assertion du *Return from Parnassus* est formelle : le grand poète a donné à son jeune rival « une purge qui lui fit embrener son crédit ». Il y eut donc à certain moment une brouille qui détruisit leur amitié première; mais les raisons de cette brouille sont très difficiles, presque impossibles à démêler. Nous ne savons pas à quelle date ont été jouées les diverses pièces de Shakespeare et de Jonson qui nous intéressent, ni dans quel état elles nous sont parvenues; si par exemple les attaques qu'elles pouvaient contenir n'ont pas été supprimées ou fort atténuées dans la suite. Nous ignorons surtout qu'elles ont pu être les causes premières, qui les ont animés l'un contre l'autre. Un grand doute plane donc sur toute cette discussion : il faudrait pour être sincère mettre un point d'interrogation marginal devant la plupart de nos assertions. Je le dis une fois pour toutes afin de ne point fatiguer le lecteur de continuelles réticences : l'explication que nous proposons de la querelle est seulement, dans l'état actuel de la science, celle qui nous paraît la plus vraisemblable; mais une date erronée suffirait à ruiner tout l'édifice de nos conjectures.

La querelle est antérieure ou postérieure au *Poetaster* : de ces

veraient qu'*As you like it* est la « purge »; mais il me paraît hors de doute que celle-ci est postérieure au *Poetaster*.

1. *As you like it* figure au S. R. à la date du 4 août 1600, en même temps que *Henry V, Every Man in his Humour et Much Ado*, avec la mention : « *to be staied* ». L'interdiction levée pour les autres pièces fut maintenue pour *As you like it*; mais il n'y a pas lieu de penser qu'il y ait quelque rapport entre cette interdiction et les attaques qu'elle pouvait renfermer contre Jonson.

deux suppositions primordiales la première seule nous paraît fondée. Il est évident en effet que l'Histrio du *Poetaster* est un acteur de la troupe du Lord Chamberlain : Small a établi ce point sans conteste (*Quarrel*, pp. 57-8). Symonds voulait y reconnaître Henslowe : or Histrio est un ancien joueur de violon, qui est devenu acteur, et Henslowe n'a été ni l'un ni l'autre. Lorsque Histrio dit « qu'ils ont la Fortune de leur côté », cela ne signifie point qu'ils jouent au théâtre de la Fortune, mais que dans leur lutte contre Jonson, ils marchent avec la troupe du Lord Admiral qui joue à ce théâtre. On remarquera en effet que Jonson n'a rien écrit pour Henslowe entre *Robert II* (septembre 1599) et les *Additions* (septembre 1601) : pour une raison ou une autre il semble n'avoir travaillé dans l'intervalle que pour les Enfants de la Chapelle. D'autre part « ils ont retenu Demetrius (Dekker) pour écrire une pièce contre Horace (Jonson) », ce qui s'applique évidemment au *Satiromastix*, joué par la troupe du Lord Chamberlain : Henslowe ne paraît pas avoir joué aucune pièce contre Jonson. Histrio parle aussi des difficultés qu'ils ont eues l'hiver précédent (1600-1) : allusion à la disgrâce des acteurs du Globe à la suite de l'affaire d'Essex et à la concurrence des « petits acteurs », dont il est question dans *Hamlet* et qui jouent précisément le *Poetaster*. Impossible d'identifier Histrio, non plus que les autres acteurs dont parle Tucca, Polyphagus, Ænobarbus, Æsop, Frisker (? Kemp) et le *fat fool* : Small y voit un portrait composite où Jonson aura groupé tous les traits principaux qui caractérisent ces acteurs enrichis, mais qui ne s'applique nominativement à aucune personnalité. Il est évident en tout cas que Shakespeare ici n'est pas visé : un acteur qui n'est pas auteur peut être Burbage, ou Sly, ou Condell, il ne saurait représenter Shakespeare ; tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il est sûrement un acteur du Globe. De ce fait il ressort clairement qu'il y avait dès lors une querelle entre Jonson et la troupe du Lord Chamberlain. Qu'ils aient ou non poussé Dekker à écrire le *Satiromastix*, il est certain qu'ils l'ont joué et que leur intention était connue, puisqu'il y est fait allusion dans le *Poetaster*. Les attaques dont ils sont l'objet dans cette dernière pièce ont pu les exciter à des représailles, mais ne sont pas l'origine du différend. Il faut donc rechercher les raisons qui ont pu aliéner Jonson de la troupe du Globe et déter-

miner, s'il est possible, quels sont les torts des uns et des autres.

Jonson a fait jouer par la troupe du Lord Chamberlain *Every Man in his Humour* (septembre 1598) et *Every Man out of his Humour* (février 1600). En août et septembre 1599, nous le voyons travailler pour la troupe de l'Amiral (*Page of Plymouth*, *Robert II*). En 1601 il donne deux pièces aux Enfants de la Chapelle : *Cynthia's Revels* (février) et le *Poetaster* (juin). Puis il recommence à travailler pour Henslowe en septembre 1601 (*Additions à Jeronymo*), lui livre en juin 1602 une tragédie sur *Richard Crookback* et revient en 1603 à la troupe du Lord Chamberlain avec son *Séjan*. Pourquoi les avait-il abandonnés, pourquoi leur est-il revenu? Il se pourrait qu'il n'y eût en somme aucune raison à la conduite inconstante de Jonson. M. Fleay a remarqué qu'il changeait de compagnie beaucoup plus souvent que ses rivaux : les auteurs du temps étaient en quelque sorte inféodés à un théâtre et écrivaient presque exclusivement pour celui-ci. Jonson au contraire passe de l'une à l'autre avec une admirable désinvolture [1]. Comme ses pièces n'avaient pas en général un très vif succès, il est probable que les directeurs ne se les disputaient guère, qu'elles n'étaient pas commandées et retenues longtemps d'avance. Il est probable aussi que le poète, rejetant naturellement son demi-échec sur les acteurs, allait chercher d'autres interprètes pour ses créations nouvelles, n'en était pas plus satisfait et revenait aux premiers forcément [2]. Avant l'affaire de Gabriel Spencer nous l'avons vu écrire non seulement pour Henslowe, mais aussi pour les Enfants de la Chapelle (*The Case is altered*) et pour la troupe du Lord Chamberlain (*Every Man in his Humour*). Ces infidélités successives n'impliquaient pas, je crois, brouille ou fâcherie avec les acteurs, un peu de mauvaise humeur seulement chez l'auteur, peut-être aussi chez les autres, rien d'impardonnable et de définitif en somme. Il est d'ailleurs assez difficile de déterminer les motifs complexes qui font agir un homme : il y en a souvent plusieurs, les uns plus nobles et les autres moins. Or Jonson

1. Cf. F. G. Fleay, *Biogr. Chron.* I, 346 et II, 404.

2. On lit dans le *Satiromastix* (Dekker, I, 260) : « Moreover you shall not sit in a gallery, when your Comedies and Enterludes have entred their actions, and there make vile and bad faces at every lyne, to make Gentlemen have an eye to you, and to make Players afraide to take your part. » N'est-ce point là une critique de l'attitude de Jonson vis-à-vis des acteurs, et notamment de ceux du Globe?

avait du métier d'écrivain une conception très haute, il devait enrager de voir les successeurs de Sophocle et d'Euripide, devenus les esclaves d'acteurs ignorants, forcés de se plier aux lubies d'un rustre illettré comme Henslowe. Il est possible, et tout à fait conforme à son caractère de fierté rude et batailleuse, qu'il ait essayé dans la mesure de son isolement de conquérir pour lui-même et pour les gens de lettres en général plus d'indépendance vis-à-vis des acteurs aussi bien que du public. En refusant de se lier à une compagnie, en se libérant de la tutelle injurieuse des comédiens, il affirmait, ne fût-ce qu'à ses propres yeux, la dignité de la profession poétique. Je crois très sincèrement que cette préoccupation supérieure, si elle n'est pas l'unique raison de ces changements, n'y fut pas tout à fait étrangère.

Je m'empresse d'ajouter que dans l'espèce il y eut probablement brouille sérieuse et caractérisée. Si certaines parties du rôle de Jaques ont pour objet de ridiculiser Asper ou Macilente, c'est-à-dire Jonson lui-même, elles ont dû être écrites peu de temps après l'apparition d'*Every Man out of his Humour*. Cette satire dialoguée, littérairement si intéressante, mais dramatiquement médiocre, n'a pas dû beaucoup plaire au public. Venant après *Every Man in his Humour*, ce dut être pour les acteurs une déconvenue : de là peut-être des observations, des critiques, des reproches plus ou moins directs, qui n'auront pas été du goût de Jonson. Celui-ci, très injustement sans doute, devait attribuer son insuccès au mauvais vouloir de ses interprètes. Nous savons qu'ils avaient exigé des coupures et cette prétention méfiante avait pu indisposer l'auteur. Il est probable que la pièce ne garda pas très longtemps l'affiche et il n'est pas impossible que Jonson l'ait retirée. Nous voyons en tout cas qu'il l'a publiée cette année même (1600), en rétablissant les passages supprimés [1] : la compagnie à qui elle appartenait d'après les usages du temps dut se considérer comme lésée par cette publication. C'est alors, selon moi, que Shakespeare aurait écrit les passages du rôle de Jaques qui ont été signalés plus haut. J'ai dit que les plaisan-

1. Voici en effet le titre du quarto : « The comicall Satyre of EVERY MAN out of his HUMOR. As it was first composed by the Author B. I. *Containing more then hath been publickly spoken or acted*, etc. ». On remarquera qu'il ne donne pas l'indication de la troupe qui joua la pièce; il la donnera seulement dans le folio.

teries de Carlo sur les armoiries de Sogliardo ne me paraissent pas viser les prétentions nobiliaires du boucher de Stratford; mais les critiques de Jonson sur *Twelfth Night* et la conception shakespearienne de la comédie figurent dans le quarto d'*Every Man out of his Humour* et ont pu être ajoutées à ce moment. Impossible d'ailleurs de dire qui des deux avait commencé.

Si notre hypothèse est exacte, si les démêlés de Jonson avec la compagnie du Globe ont eu pour point de départ l'insuccès d'*Every Man out of his Humour*, si la querelle a roulé principalement, sinon uniquement, sur une question de propriété littéraire, il est bien malaisé de dire qui avait raison, des acteurs ou du poète. Les usages du temps en ces matières sont mal connus et les droits respectifs étaient probablement mal définis. Il semble que d'ordinaire les acteurs achetaient les pièces et s'assuraient ainsi le droit exclusif de les représenter; mais en leur vendant son manuscrit, le poète perdait-il tout droit sur son œuvre? Renonçait-il à la liberté de la publier? Tant que la pièce était dans sa nouveauté, les acteurs avaient intérêt à ce qu'elle ne fût pas imprimée, pour qu'on fût forcé de la venir voir. Mais il me paraît probable qu'ensuite les auteurs recouvraient leur privilège de paternité. Beaucoup de pièces paraissent avoir été publiées peu après leur apparition : Jonson en tout cas fait constamment appel au lecteur de la froideur des spectateurs [1]. Dans son orgueil de poète et dans sa haute conception du métier d'écrivain, il semble avoir voulu revendiquer sur son œuvre un titre de possession absolue : il n'entendait céder aux acteurs que le droit de la représenter, mais il en gardait la propriété pour lui-même. S'il violait la coutume en agissant ainsi, dira-t-on qu'en équité il n'eut pas raison? Et peut-on le blâmer d'avoir voulu affirmer de cette façon la dignité de la profession littéraire? Sa pièce avait échoué, injustement suivant lui; il la mettait sous les yeux du public, non point tronquée comme elle avait été jouée, mais telle qu'elle était sortie de son cerveau : les acteurs seuls, lésés dans leur prérogative, pouvaient y trouver à redire.

Plus je vais, plus je me persuade que nous avons là le nœud de la

1. Si Jonson n'avait pas fait de même pour *Every Man in his Humour*, c'est que la pièce avait eu du succès : l'idée de publier ses œuvres ne dut lui venir qu'à son premier échec.

querelle. La question ne s'était probablement jamais posée, les auteurs ne se souciant guère de la postérité et ne retirant pas grand'-chose apparemment de la publication de leurs livres. Il fallait un homme comme Jonson, très orgueilleux de son talent et croyant avoir à se plaindre du public pour réclamer ainsi la propriété de son œuvre écrite. Les acteurs durent être encore plus étonnés que choqués de cette prétention et essayèrent probablement d'y résister. S'il leur était indifférent de voir imprimer *Every Man out of his Humour*, il n'en était pas de même de la comédie précédente, bien mieux réussie, et la façon dont ils procédèrent semble le prouver. Nous avons dit ailleurs quelles raisons nous avions de penser que le quarto d'*Every Man in his Humour* n'avait pas été publié par Jonson [1]. Celui-ci avait fait inscrire *Every Man out of his Humour* le 8 avril 1600, quelques semaines après la représentation : le quarto dut paraître un ou deux mois plus tard, en juin-juillet. Or nous voyons le 4 août « les hommes de Mylord Chamberlain » faire inscrire *Henry V*, *Much Ado*, *As you like it* et *Every Man in his Humour* : il me paraît évident qu'ils ont voulu ainsi empêcher Jonson de leur jouer pour celle-ci le même tour et s'en assurer régulièrement la possession, se réservant le droit de la publier quand il leur plairait, ce qu'ils firent en 1601.

Telle est, selon moi, la cause première, la raison majeure de la querelle entre la compagnie du Globe et Jonson; mais d'autres motifs secondaires ont pu se greffer sur celui-là. On a dû par exemple attaquer la pièce de Jonson, déclarer que ce n'était point une comédie, à quoi il répondait que celles de Shakespeare n'en étaient pas davantage. Peut-être y avait-il aussi quelque rivalité, plus ou moins consciente entre les deux poètes : on croit entrevoir entre leurs pièces de cette époque des ressemblances curieuses, comme si chacun d'eux reprenait les sujets ou les types esquissés par l'autre, pour lui donner une leçon [2]. On sait d'autre part que vers l'année 1600 les acteurs des théâtres ordinaires (*common stages*)

1. *Ben Jonson, l'Homme et l'Œuvre* (Hachette), pp. 875-886.

2. Jaques et Rachel (*the Case is altered*) semblent deux répliques très inférieures de Shylock et de Jessica (*Merchant of Venice*); en revanche les deux cousines de *Much Ado* semblent inspirées des deux sœurs de la comédie de Jonson, et Dogberry est sûrement une mise au point de Juniper; tandis que Parolles et le Jaques de Shakespeare évoquent le souvenir de Bobadil et de Macilente. On se rappelle aussi qu'en 1602 Jonson refait *Richard III*.

eurent beaucoup à souffrir de la concurrence des « petits acteurs », *Chapel children* et *Paul's boys*, qui s'étaient installés depuis plusieurs années et qui avaient conquis la faveur du public[1]. Jonson contribua probablement à cette vogue en portant aux Enfants de la Chapelle sa comédie de *Cynthia's Revels* (janvier-février 1600-1601) : il trouvait en eux des acteurs plus dociles, qu'il pouvait dresser à sa guise, tandis que les compagnies d'hommes, si elles avaient accepté sa pièce, l'auraient jouée à leur idée, probablement avec des coupures. La comédie de Jonson paraît avoir eu du succès; et lorsque Marston et Dekker, pour se venger de lui, écrivirent le *Satiromastix* (juillet-août 1601), ils trouvèrent bon accueil auprès des gens du Globe. Jonson prétend même qu'ils le lui avaient commandé, ce qui est possible, et pour ne pas se laisser devancer, il les attaqua tous dans son *Poetaster* (mai-juin). C'est à ce moment que la bataille fut le plus chaude : en trouve des traces d'animosité réciproque dans les œuvres des deux poètes. Les acteurs du Globe publient *Every Man in his Humour* pour narguer leur ancien collaborateur. Shakespeare vient de donner *Jules César* et Jonson fait des gorges chaudes du galimatias de son rival. L'autre à l'instigation de ses camarades ajoute à son *Troilus* un certain nombre de traits qui paraissent viser l'auteur du *Poetaster* et qui doivent le « purger » de son orgueil. Malheureusement nous n'avons pas les dates précises correspondant à chacune des phases de la querelle, et nous ne pouvons pas essayer de déterminer les responsabilités de l'un et de l'autre.

A tous ces motifs de querelle qui déchaînaient auteurs et comédiens les uns contre les autres, il en faut ajouter un dernier qui n'a pas été bien éclairci. Les compagnies d'acteurs, pour se faire pièce

1. Voir le fameux passage d'*Hamlet* (II, ii, 348 sq.) sur les « petits niais » (*little eyases*) qui font tant de tort aux « tragédiens de la Cité ». Sur toute cette affaire, consulter Sidney Lee, *Life of Shakespeare*, p. 212 sq. Je ferai seulement remarquer que dans le premier quarto (1603), le développement se réduit à ces quatre vers, où les pièces de Jonson sont nettement visées :

> I'faith, my lord, noveltie carries it away,
> For the principal publike audience that
> Came to them are turned to private playes
> And to the *humours* of children.

M. Fleay a émis l'hypothèse que les vers récités par Hamlet dans la même scène seraient extraits d'une tragédie perdue de Jonson. A l'appui de cette supposition, toute gratuite d'ailleurs, voir le texte du premier quarto (*Cambridge Shakespeare*, IX, 722-3) : les mots « an excellent play, set down with as great modestie as cunning » paraissent une allusion ironique au savant Ben.

mutuellement, n'avaient pas de très grands scrupules. Lorsqu'une œuvre réussissait au théâtre d'en face, les directeurs s'empressaient de commander à leurs producteurs attitrés une pièce analogue et du même ton, qui donnait satisfaction aux goûts actuels du public. Ainsi l'on voit à ce moment quantité de « drames de vengeance » qui semblent tous procéder de la *Tragédie Espagnole* (reprise en 1600 ou 1601) : *the Revenge of Antonio* de Marston (1600?) le *Hofman* de Chettle et Heywood (1603), *the Atheist's Tragedy* de Tourneur (1603), *the Revenge of Bussy d'Ambois* de Chapman (1604?), sans oublier *Hamlet* (1602). Lorsque la pièce était, pour ainsi parler, dans le domaine public, comme il arrive pour les sujets historiques, on voit les troupes rivales se livrer bataille sur la tête des mêmes héros. Ainsi la *Chute de César*, composée en mars 1602 par Drayton, Middleton et Webster pour le compte d'Henslowe, est destinée à faire échec à la tragédie de Shakespeare ou du moins à profiter de l'intérêt qu'elle a éveillé. De même lorsque Jonson est brouillé définitivement avec la compagnie du Globe, après le *Satiromastix* et *Troilus*, Henslowe l'attire à lui de nouveau et lui commande un *Richard Crookback* (1602), probablement pour contre-balancer le succès d'une reprise de *Richard III*. On en pourrait citer d'autres exemples. Ces analogies de sujets entraînaient forcément des comparaisons, des parallèles, qui surexcitaient les jalousies : nouveaux brandons de discorde! D'autres procédés plus fâcheux augmentaient encore les haines mutuelles : les compagnies d'acteurs se volaient leurs pièces. Ainsi il paraît probable que les Enfants de la Chapelle s'emparèrent de la *Première partie de Jeronymo* et la jouèrent (avec des additions, semble-t-il) en 1600 ou 1601. Elle appartenait sans doute à la compagnie du Lord Chamberlain, qui se vengea en leur prenant le *Malcontent* de Marston, ainsi qu'il semble ressortir d'un passage de l'Introduction. M. Fleay suppose même que ce fut Jonson, quittant la troupe du Globe, qui l'emporta avec lui et qui l'arrangea pour les petits acteurs : cette supposition malveillante suffirait à expliquer l'animosité des camarades de Shakespeare contre l'auteur du *Poetaster*; mais elle ne repose sur rien de précis[1]. Nous voyons d'autre part la compagnie

1. Cf. *Ben Jonson, l'Homme et l'Œuvre*, p. 886 sq.

du Globe s'emparer du sujet d'Hamlet, peut-être même de la pièce de Kyd, qui paraissent avoir appartenu à la compagnie du Lord Admiral. Nous avons ailleurs émis l'hypothèse que l'édition de 1602 de la *Tragédie Espagnole* (contenant les *Additions* attribuées à Jonson) aurait été publiée à l'instigation de la compagnie du Lord Chamberlain, et que le premier quarto d'*Hamlet* (1603) a pu être publié « piratiquement » par Henslowe et la troupe du Lord Admiral [1].

La conclusion de tout ceci est qu'il y avait entre les diverses compagnies dramatiques, et notamment en ces premières années du XVIIe siècle, des querelles de rivalité qui entraînaient les acteurs, et les auteurs qui en dépendaient, à toutes sortes d'excès condamnables. Les démêlés apparents de Shakespeare et de Jonson se rattachent à une de ces querelles, qui fut peut-être de toutes la plus violente. Il semble bien, sauf erreur, que Shakespeare ne soit entré dans la bataille que sur les instances de ses camarades et qu'il n'ait pas eu d'animosité personnelle contre Jonson. Les deux passages de *Comme il vous plaira* et de *Troilus* qui le visent, sont assez méchants; mais il faut tenir compte et du temps et des circonstances. Si les causes de la querelle sont bien celles que j'ai suggérées, les acteurs, de leur point de vue particulier, avaient contre Jonson des griefs assez sérieux. Si Jonson avait raison au fond (peut-être avait-il moins raison dans la forme), les acteurs étaient trop intéressés dans la question pour le reconnaître. Shakespeare qui n'était pas au-dessus de ces considérations matérielles ne dut pas hésiter beaucoup à prendre leur parti. Les critiques théoriques de Jonson sur sa conception de la comédie le touchaient peu sans doute, mais peut-être plus qu'on n'a tendance à le croire. Il n'y a donc pas lieu d'incriminer sa conduite dans toute cette affaire; et même si la « purge » de *Troilus* paraît un peu forte, on n'a pas le droit de l'en blâmer. Mais l'attitude de Jonson, du moins en ce qui

1. En 1599 (avril-juin) Dekker et Chettle ont composé pour Henslowe une pièce de *Troilus and Cressida*, qui prit ensuite le titre d'*Agamemnon* (Cf. Malone, *loc. cit.*, p. 319). Or il paraît probable que la compagnie du Lord Chamberlain jouait vers ce moment un *Troilus* où Shakespeare dut mettre la main. La même année (octobre-décembre) Monday, Drayton, Wilson et Hathaway écrivent pour le même Henslowe un *Sir John Oldcastle*, qui sera publié l'année d'après comme étant de Shakespeare. Or on sait que *Henry IV* est de 1598-9 et que Falstaff s'appelait primitivement *Sir John Oldcastle*. C'est un exemple, entre bien d'autres, des tours que les compagnies d'acteurs se jouaient réciproquement.

concerne son grand rival, paraît avoir été très correcte et tout à fait exempte de reproche. Même si elle a précédé *As you like it*, la phrase sur les *cross-vooings* ne dépasse pas les limites permises à la critique : et en dehors de cette phrase il n'y a pas un mot dans ses pièces d'alors qui vise l'auteur d'*Hamlet*. Il attaque les acteurs du Globe et n'hésite pas, le cas échéant, à leur jouer d'assez mauvais tours, mais il met Shakespeare en dehors. Bien plus, on a parfois pensé que l'éloge de Virgile, au cinquième acte du *Poetaster*, s'appliquait à lui [1], et la chose n'est pas impossible : il aurait ainsi voulu marquer mieux encore qu'il savait distinguer entre ses adversaires, que la fumée de la bataille ne l'aveuglait pas. Shakespeare n'avait pas encore écrit ses plus merveilleux chefs-d'œuvre; et ses contemporains ne lui accordaient pas cette éclatante primauté que les siècles suivants lui ont reconnue. Mais Jonson avait trop le sentiment littéraire pour ne pas admirer son génie, et s'ils n'étaient pas d'accord sur tous les points, ils devaient cependant comprendre leur supériorité sur les autres. Il semble évident, en tout cas, que Jonson voulut le tenir en dehors de la querelle; et je ne doute pas un instant qu'il faille lui appliquer le passage bien connu du *Dialogue Apologétique* :

> What they (the actors) have done against me,
> I am not moved with : if it gave them meat,
> Or got them clothes, 'tis well; that was their end.
> Only amongst them, I am sorry for
> *Some better natures, by the rest so drawn,*
> *To run in that vile line.*

Ces vers de pardon triste et fier font d'autant plus d'honneur à Jonson qu'ils ont dû lui coûter davantage. Il n'aimait pas la critique et les attaques de Shakespeare durent le blesser profondément. N'étant pas de ceux qui craignent naturellement les coups, il aurait été très capable d'y répondre. S'il s'abstint de le faire, par respect pour son grand aîné et en souvenir des services reçus, ce n'est pas lui en toute cette affaire qui joua le moins beau rôle.

1. Acte V, scène I (*Works*, I, 249-250). Les deux premiers discours, ceux d'Horace et de Gallus, s'appliquent assez bien à Virgile; mais le reste convient bien mieux à Shakespeare. Je ne vois pas un seul des contemporains qui ressemble davantage à ce portrait : et Jonson lui-même en est trop loin pour qu'on le soupçonne de nous donner ici une image idéalisée de son propre talent.

*
* *

Il serait intéressant pour terminer de rechercher quels pouvaient être les sentiments réciproques des deux poètes et l'opinion qu'ils devaient avoir l'un de l'autre, lorsque toute animosité fut apaisée et qu'ils se jugeaient sans arrière-pensée. On peut conjecturer qu'ils se voyaient fréquemment et avec plaisir : les fameux « combats d'esprit » de la Sirène témoignent, semble-t-il, d'une certaine sympathie entre eux. Shakespeare qui vit accoler à son nom par tous les contemporains l'épithète : *gentle*, devait être de relations fort agréables : quand on essaie d'évoquer « devant l'œil de l'esprit » son énigmatique figure, on se plaît à penser que ce prodigieux et délicat génie, que cet homme aux pensées exquises, était d'un abord franc, simple et cordial. Jonson d'autre part se montrait aimable avec ceux qu'il aimait, et il nous dit que Shakespeare était du nombre. Mais si les deux rivaux s'estimaient et s'aimaient, on ignore absolument ce que Shakespeare pensait du talent de son rival. Son jugement a dû se modifier avec les années. Lorsque Jonson débuta en 1598, il n'avait guère plus de vingt-cinq ans; il en avait quarante-trois quand Shakespeare est mort en 1616, et dans l'intervalle il avait publié presque tous ses chefs-d'œuvre. Fondant de grands espoirs sur son premier essai dans la comédie, il dut être moins satisfait de celles qui suivirent; mais il dut applaudir avec joie le *Renard*, l'*Alchimiste* et même *Bartholomew Fair*. Peut-être préférait-il à ces comédies réalistes et d'un art un peu appliqué l'heureuse spontanéité, la gaieté alerte, le style plus coulant de Fletcher, la sombre fantaisie, la vigueur de pensée, l'art nerveux de Webster. Mais il ne pouvait nier la profondeur et la force de ce talent original et sincère. Sur sa conception de la tragédie il devait faire d'ironiques réserves, que ni *Séjan* ni *Catilina* n'étaient capables de dissiper; mais si tout le savoir de Jonson lui paraissait au théâtre inutile et même dangereux, il ne laissait pas probablement d'y rendre hommage à l'occasion. Quant aux *Masques*, dont il connut au moins les premiers, il dut y trouver quelque chose de plus libre, de plus poétique; et je veux penser qu'ils lui plurent. Mais tout ceci n'est qu'hypothèse et conjecture : nous ne

savons rien en somme du mystérieux enchanteur qui a écrit *Hamlet* et la *Tempête* : on n'a tiré de l'océan d'Oubli que son livre magique.

Nous connaissons mieux Jonson et nous pouvons reconstituer à peu près son opinion sur Shakespeare. S'ils ont eu quelques différends au début de leurs relations, il n'en transperce rien dans le jugement qu'à deux reprises il a porté sur son aîné. Le fameux passage des *Discoveries* où il a dit que non seulement « il aimait l'homme », mais « qu'il honorait sa mémoire autant que personne, en deçà de l'idolâtrie », pourrait être signé, je crois, de tout homme raisonnable, qui n'a pas abdiqué son jugement dans un fétichisme exclusif. La vivacité de l'exclamation : *Would he had blotted a thousand!* qu'on peut trouver sévère, s'explique par la circonstance où elle fut lancée : on ne surveille pas sa pensée aussi étroitement lorsqu'on parle que quand on écrit. Toute la critique se réduit en somme à cette phrase : doit-elle nous faire oublier les paroles enthousiastes qu'il a mises en préface au livre lui-même? Qu'on relise la grande *Elégie* « A la Mémoire de mon bien-aimé Maître William Shakespeare et ce qu'il nous a laissé » ; Dryden la trouvait, paraît-il, *invidious and sparing* [1], elle me semble au contraire presque trop louangeuse. Il l'appelle « Etoile des Poètes », « Ame du siècle »; il le compare à Eschyle, à Euripide, à Sophocle, à Sénèque, à Térence, à Plaute, à Aristophane; il le préfère non seulement à Lyly, à Kyd, à Marlowe, mais à Chaucer et à Spencer; il écrit ce beau vers :

> He was not of an age, but of all times;

bref, il lui paie un tribut d'hommages qu'on a pu égaler, mais non dépasser. A vrai dire, l'excès même de ces éloges me met un peu en garde contre leur sincérité. Je me demande réellement si Jonson admirait Shakespeare à tel point qu'il l'égalât à ses chers anciens, qu'il le crût supérieur à lui-même. Quelques contradictions entre le fragment des *Discoveries* et certains vers de l'*Elégie* doivent mettre en éveil notre défiance, notamment ce qu'il dit de « l'art » de son

1. Cf. Pope, *Préface* de son édition de Shakespeare : « I cannot for my own part find anything *Individious* and *Sparing* in those verses, but wonder M. Dryden was of that opinion. »

rival et de ses vers *well-tornèd and true-filed*. Je ne prétends pas que Jonson fut un hypocrite qui prodiguait à un rival populaire des éloges dont il ne pensait pas un traître mot; je crois qu'il avait beaucoup d'amitié et une très réelle admiration pour l'auteur d'*Hamlet*; mais je crois aussi qu'il en a donné dans l'*Elégie* une expression un peu forcée. Le genre autorisait ces pieuses hyperboles : lorsqu'on était chargé par les éditeurs de présenter au public le livre d'un auteur défunt, on aurait eu mauvaise grâce à lui marchander les compliments. Jonson a donc, pour ne pas manquer à la confiance de ses commettants, fait légèrement violence à la franchise de son naturel; ou plutôt, sachant que le public en rabattait toujours la moitié, il n'a pas craint d'outrer la louange. Pour avoir son opinion véritable il faut en retrancher un peu; et nous allons essayer de démêler ce qu'il devait penser dans son for intérieur du plus illustre de tous ses rivaux.

C'est à dessein que j'emploie cette périphrase : la supériorité de Shakespeare est aujourd'hui si éclatante qu'il nous paraît impossible qu'elle n'ait pas toujours été reconnue. La chose pourtant n'est rien moins que sûre; la foule aimait peut-être mieux Dekker, Heywood ou Middleton; parmi les « meilleurs », certains préféraient Fletcher, d'autres Jonson ou Webster ou Chapman. Chacun naturellement se jugeait supérieur aux autres, et s'il mettait l'auteur d'*Hamlet* au-dessus de tous, se réservait *in petto* un rang au moins égal. L'amour-propre nous joue de ces tours, qui sont en somme à moitié pardonnables : Jonson n'a pas failli à la règle commune. Lorsqu'il décernait à Shakespeare un brevet d'immortalité, lorsqu'il le proclamait supérieur à tous les anciens réunis, il comptait bien qu'après sa mort, on ne ferait pas moins pour lui. Il reconnaît à Shakespeare un heureux génie, c'est-à-dire beaucoup de dons naturels, surtout une étonnante facilité qui lui inspirait sans le moindre effort mille pensées ingénieuses et fortes, mille expressions gracieuses ou sublimes. Mais il n'est pas éloigné de penser que cette facilité quasi divine le desservait plutôt en fin de compte, car elle entraînait souvent son esprit à la dérive, et jusqu'au non-sens parfois. La fameuse phrase des *Discoveries*, si elle n'est qu'une boutade, nous révèle

1. Voir sur ce point la Préface de la *Vittoria Corombona* de Webster.

cependant l'arrière-fond de sa pensée. Comme Fénelon de Molière, il devait trouver que Shakespeare écrivait mal, sinon toujours, du moins trop souvent! Il trouvait aussi dans sa naïveté pédante que Shakespeare était trop peu instruit pour être un grand écrivain : il n'a pas pu se retenir, même en ce morceau d'apparat où il le couvre de tant de fleurs, de rappeler malicieusement qu'il savait « peu de latin et de grec moins encore ». Il trouvait enfin que Shakespeare « manquait d'art », qu'il violait outrageusement les règles de la composition et de la bienséance dramatique, moins ridiculement sans doute que tel ou tel autre, mais beaucoup trop hardiment encore pour faire œuvre durable et classique. « Ses comédies, gracieuses, poétiques et spirituelles, ne sont pas véritablement des comédies, avec leurs intrigues d'amour compliquées et romanesques, qui se déroulent en dehors de l'espace et du temps. Les dernières surtout, qui ne rentrent dans aucune catégorie prévue, sont vraiment trop déconcertantes et tiennent plus de la féerie ou du ballet que de l'art dramatique. Qu'on mette ces étranges fantaisies en parallèle avec ses comédies à lui Jonson, d'un réalisme si exact, si minutieux, où l'on trouve une peinture si forte des ridicules anglais de ce temps; et qu'on dise de ces deux conceptions de la comédie, quelle est la plus parfaite, j'entends la plus conforme aux règles et à la définition des anciens? Il a mieux réussi dans la représentation des événements et des passions tragiques, et ses drames sont bien supérieurs à ses prétendues comédies; mais ici encore il y a bien des réserves à faire. Les pièces tirées de l'histoire qui sont peut-être les meilleures, ne sont pas toujours très conformes à la vérité: les tableaux de bataille, qui sont forcément toujours les mêmes, y usurpent une place trop considérable : néanmoins on y trouve de grandes pensées et de belles tirades. Les tragédies romaines qu'il a tirées de Plutarque, le seul des anciens malheureusement qu'il ait pu connaître, ne sont pas dénuées d'intérêt : si la reconstitution des mœurs antiques n'y est pas toujours scrupuleusement véridique, si les spectacles horribles ne nous sont pas épargnés, il y a de la vie, du mouvement, du style, et tout de même une divination de l'antiquité qui étonne, chez un homme aussi peu instruit. Quant aux autres drames, *Romeo*, *Othello*, *Macbeth*, *Le Roi Lear*, on y trouve une puissance si originale, une vigueur de pensée,

une intensité d'évocation si rare, qu'on ne saurait lui tenir rigueur de quelques gaucheries de composition, de quelques « défauts d'art ». « *There was ever more in him to be praised than to be pardoned.* »

Tel est en somme, si l'on scrute attentivement les diverses paroles que Jonson a laissé échapper sur son ami, les quelques mots qu'il a dits à Drummond, la petite note décousue des *Discoveries*, les phrases assez vagues de l'officielle *Elégie*, quelques critiques générales éparses dans ses comédies, l'opinion probable qu'il avait du « grand Will ». On la trouvera peut-être médiocrement chaleureuse; l'admiration mesurée de Jonson paraîtra sans doute assez pâle auprès des grands enthousiasmes auxquels nous sommes habitués aujourd'hui. N'oublions pas que Shakespeare était pour Jonson un rival et qu'il lui était presque impossible de se montrer tout à fait impartial envers lui. Ayant reçu mission de composer son panégyrique et ne voulant pas avoir l'air de le louer chichement, il s'est tiré d'affaire assez habilement : il a su concilier la franchise avec les convenances. Si l'on analyse avec soin ce morceau, d'ailleurs fort surfait, on voit qu'il y met l'auteur d'*Hamlet* au-dessus de Lyly, de Kyd, de Marlowe, ce qui vraiment n'est pas beaucoup dire, qu'il le proclame l'égal (il n'a pas dit le supérieur) de Sophocle et d'Euripide, ce qui dans son esprit n'était peut-être pas aussi flatteur que nous nous le figurons; et s'il l'appelle « Ame du Siècle », il ne dit nulle part qu'il fut le roi, roi incontesté de la scène anglaise. Est-ce uniquement pour ne pas offusquer les contemporains survivants? Qui sait s'il ne lui préférait pas Chapman? Au fond il a, je crois, aimé très cordialement Shakespeare, peut-être plus qu'il n'en fut aimé; tout ce qu'il dit de l'homme semble profondément senti. Pour ce qui est de son génie, il l'a beaucoup admiré, mais sans « idolâtrie », sans cette vénération quasi superstitieuse et un peu agaçante, que professent pour lui par exemple certains Allemands. Il l'a jugé un peu en Latin, comme font aujourd'hui bien des Français, c'est-à-dire avec des réserves. Il lui est arrivé aussi de ne pas toujours le comprendre, d'être dérouté par son ironique fantaisie; et il lui en aura su mauvais gré. Tout cela fait qu'on a pu l'accuser de jalousie : j'ai dit ailleurs qu'il avait trop bonne opinion de lui-même et trop de confiance en l'avenir pour être jaloux, même du grand Will. Il trou-

vait seulement que Shakespeare ignorait les règles de la comédie et qu'un autre les connaissait mieux. Sa pensée de derrière la tête était apparemment, j'en jurerais, que la postérité préférerait peut-être les drames de son rival, mais qu'elle donnerait la palme à ses comédies. Cette impertinente pensée nous fait sourire; mais je serais curieux de savoir ce que Dumas pensait d'Augier, Corneille de Racine et Shakespeare lui-même de Jonson!

En résumé nous arrivons à des conclusions qui sont à peu près contraires aux opinions généralement reçues. On a tendance à croire que Jonson, malgré l'éloge dithyrambique qu'il a fait de son grand aîné, nourrissait à son endroit une jalousie sournoise, qui s'est échappée en mille petits traits épars dans son œuvre; tandis que Shakespeare aurait dédaigné ces attaques ou les aurait ignorées. C'est là, sauf erreur, le contre-pied de la vérité. La fameuse *Elégie* ne contient que de vagues louanges qui sont clauses de style; la pensée vraie de Jonson se trouve ailleurs, dans les *Discoveries*. Il y fait profession d'admirer Shakespeare « autant que personne, en deçà de l'idolâtrie », et d'aucuns pourront penser qu'il est resté en deçà de la justice; en réalité il l'a admiré fort congrument, comme un des plus grands poètes du monde, sans aller jusqu'à dire qu'il fut le plus grand. S'il a fait des réserves et quelques critiques, c'est qu'il professait des théories différentes; mais jamais il n'a éprouvé le moindre sentiment de jalousie ou d'envie pour ce favori du public, d'abord parce qu'il « aimait l'homme » très sincèrement, ensuite parce qu'il comptait sur l'avenir pour rétablir les rangs. Quant aux prétendues « allusions malveillantes » dont son œuvre serait remplie, après avoir soigneusement épluché tout ce qu'il a écrit, nous avons vu qu'elles se réduisent à quelques plaisanteries anodines, et à deux ou trois objections d'ordre esthétique, qui n'avaient rien de blessant. D'autre part nous avons trouvé dans deux des comédies de Shakespeare quelques passages des plus vifs, qui semblent bien ne pouvoir s'appliquer qu'à Jonson : la critique était très mordante et, dans la seconde au moins, très personnelle. A cette véhémente prise à partie, que rien dans l'attitude de Jonson ne paraît avoir justifié et qui dépassait en tout cas les limites permises, Jonson ne répondit rien, non point par lâcheté, ni par dédain, mais pour des raisons que nous avons indiquées plus haut et qui

sont tout à son honneur. On réconcilia bientôt les deux adversaires, et ils semblent avoir vécu désormais en bonne intelligence, disons même en bonne amitié. Nous pouvons certifier en tout cas que Jonson aimait Shakespeare et qu'il l'admirait, sinon « trop bien », du moins « sagement », je veux dire sans déraisonner. Bref on peut dire, en concluant cette longue étude, que Jonson n'en sort pas diminué, tout au contraire.

MAURICE CASTELAIN.

LES SOURCES DE L'ÉMOTION
DANS L'ŒUVRE DE THEODOR STORM

(Suite et fin [1].)

II

Toute une philosophie de la vie, et, sinon une religion, toute une métaphysique doivent correspondre à cette interprétation de la nature. Entre telle vision du monde inanimé et telle conception des destinées humaines, le rapport est en effet constant. Plus apparent dans l'œuvre des poètes, il réside à l'état latent dans la conscience de tout homme.

Les uns, frappés de concordances extérieures et fortuites, où ils découvrent les intentions d'une volonté souveraine, concluent à l'existence d'une « harmonie préétablie » entre toutes les parties de l'univers visible. Pour eux, la nature est un magnifique spectacle institué par un Créateur, en vue de charmer, de ses décors sans cesse renouvelés, les regards de l'homme. D'un autre point de vue, elle est la scène sur laquelle l'humanité elle-même évolue. A tous égards, du moins, elle n'a de raison d'être, qu'en vue de servir aux fins assignées à l'homme. Conçue et réglée, de toute éternité, sur ses besoins et ses préférences, elle atteste la sagesse des desseins de Dieu. Ainsi, divine dans son principe, humaine dans son objet, la nature n'a pas d'existence indépendante.

Pour les autres, elle est, au contraire, l'essence même de la vie universelle. Éternelle et infinie, elle est le centre et le lieu de toutes les existences. Loin d'en être distincte, l'humanité participe d'elle. L'âme humaine n'est plus la divine étincelle qui, seule, animait l'immense cadre de l'univers créé. Elle est une parcelle, en nous

1. Voir *Rev. Germ.*, Janv.-Févr. 1907.

consciente, de l'âme éparse dans la nature entière. Nulle dépendance préalable de l'univers par rapport à l'homme, nulle finalité, ne célèbrent plus de toute-puissante intervention. Entre la nature et l'humanité, l'identité de substance est entière et irrémissible. Les destinées de l'homme sont inséparables de celles qui entraînent, dans une évolution sans terme, la terre et les constellations.

Ainsi s'opposent les deux hypothèses du finalisme et du panthéisme. Ainsi se heurtent, dans l'histoire de la pensée, le point de vue d'un Lucrèce, d'un Gœthe ou d'un Vigny, à celui d'un Bernardin de Saint-Pierre ou d'un Lamartine.

Nous avons vu Theodor Storm porter sur la lande de sa province, et de là, sur les profondeurs du ciel étoilé, un trop pénétrant et ardent regard, pour n'être pas dès à présent assurés qu'il n'y eut sans doute pas de conception métaphysique qui lui fût plus étrangère, que celle qui s'exprime dans les amples et somptueuses strophes des *Méditations* et des *Harmonies poétiques*.

Il ressort des témoignages explicites et formels contenus dans ses lettres à Emil Kuh que rien, dans son éducation, ne le prédisposait à l'adopter.

« Durant toute son enfance, écrit-il expressément le 13 août 1873, je n'entendis jamais parler de religion ni de christianisme. De loin en loin, ma mère et ma grand'mère fréquentaient l'église ; mais mon père n'y allait jamais et l'on n'exigeait pas que je m'y rendisse. C'est pourquoi je n'ai pas, sur ces matières, d'idées préconçues. Depuis mon plus jeune âge, je vis sans la moindre croyance et je n'ai traversé, à cet égard, aucune crise de croissance. Je m'étonne seulement, parfois, que l'on puisse attacher une importance quelconque au fait que, sur l'origine ou sur les destinées du monde, quelqu'un professe telle ou telle manière de voir. »

Quelques mois auparavant, le 4 février de la même année, il avait entretenu son correspondant viennois de la mort de cette Lena Wies, à la verve conteuse de laquelle il avait dû tant de récits pittoresques sur le passé de Husum. « Elle avait ses idées, écrit-il, sur Dieu et sur l'univers, et elle ne mettait pas la moindre foi dans la promesse d'une autre vie. Comme le prêtre, au cours de sa dernière maladie, tâchait à la réconforter de cet espoir, elle le laissa dire. Puis, quand il eut fini, elle lui mit la main sur le bras, et, avec un sourire :

« Non, Monsieur le Pasteur, dit-elle, vous ne m'y prendrez pas! » C'est d'elle-même que je tiens le propos. Ainsi, ni de sa part, ni de la part de qui que ce fût, je n'eus, durant ma jeunesse, à entendre de sermon sur les dogmes. Jamais rien de pareil ne me fut imposé, et je tiens cette circonstance pour l'une des plus grandes faveurs dont il m'ait été donné de bénéficier. »

On ne peut, certes, rien reprendre à la lumineuse netteté de ces deux pages, et il importait de n'en rien omettre. Avec une simplicité que la discrétion de la confidence épistolaire garantit, mais avec une énergie à laquelle la grande maturité de la conscience et du talent prête une autorité singulière, Storm atteste qu'aucune influence ni aucune contrainte ne fut jamais exercée sur son esprit, en matière de religion, ni dans le sens de la négation ni dans celui de l'adoption des dogmes. Il fait connaître en outre que, libre de prendre parti, enveloppé d'un milieu social qui l'eût plus naturellement persuadé de se rendre aux croyances traditionnelles, qu'il ne l'eût incliné vers l'hostilité, il ne découvrit pas de motifs pour emplir d'un contenu chrétien la lacune que ses premiers éducateurs avaient laissée ouverte dans son esprit. Enfin, à l'âge où l'homme embrasse, par le souvenir, sa vie presque tout entière révolue, il se félicite, avec une tranquille assurance, comme d'un privilège, de cette liberté du choix, qu'il lui avait été donné de connaître entière.

D'autres traits, épars dans les fragments de sa correspondance qui ont été jusqu'ici publiés, confirmeraient, s'il en était besoin, la constance et la fermeté du point de vue de Theodor Storm.

Dans une lettre écrite au lendemain du plus cruel des deuils, il rappelle à Mörike qu'il ne peut partager sa foi. Contre l'épouvante que procure le spectacle de la mort, il reconnaît d'ailleurs qu'un grand secours est assuré aux croyants, par la certitude qu'ils ont de la survie de l'âme; mais il ajoute aussitôt que cet allégement lui fait défaut.

Toutes les fois que des façons de parler imbues de christianisme se sont glissées sous sa plume, et qu'il peut redouter qu'elles n'induisent son correspondant à se méprendre sur le fond de sa pensée, sa loyauté ne peut se défendre d'une réserve ou d'une précision complémentaire. « Ne prenez pas ces expressions dans leur sens spécifiquement chrétien », écrit-il à Gottfried Keller, après avoir commenté *Hans et Heinz Kirch*, et dit du père impitoyable qu'il

« expie », après avoir « péché [1] ». De même, évoquant le douloureux souvenir de celle qui, aussitôt après son retour à Husum, avait dû gagner « l'éternel repos »; « Est-ce bien « repos » qu'il faudrait dire? » demande-t-il à Keller [2]. En un autre passage encore, il loue les talents de son ami, le docteur Tönnies, et ses mérites, qui en font un homme accompli. « Je ne sais s'il est « selon le cœur de Dieu », ajoute-t-il; « il est dans tous les cas, selon le mien [3] ».

Ces délicatesses et ces scrupules décèlent, d'eux-mêmes, dans l'âme qu'ils préoccupent, cette instinctive tolérance qui n'est que sa plus spontanée démarche. Et quiconque a lu les lettres datées de Hademarschen, sait en quels termes elle s'exprime sous la plume de Storm, quand un événement, heureux ou malheureux, de cette vie de famille (qui lui tient tant à cœur qu'il « ne peut s'en taire ») l'amène à parler à Keller de son « excellent gendre, le pasteur de Heiligenhafen ». On perçoit, à travers les lignes, toute la réalité de l'estime qu'il lui porte, fût-ce même à la pointe de malice, avec laquelle il découvre en lui « un cœur presque trop largement humain pour la pratique de son état ». Puis, de quelle franche et belle lumière s'éclairent les profondeurs généreuses et saines de cette tolérance de Storm, si l'on rapproche de ce témoignage fourni par sa vie même, le discret et déférent souvenir qu'il lui tint à cœur de donner, en tel passage de ses *Pages mêlées* [4], à l'humble juif, de la bouche duquel son enfance avait entendu des propos jamais oubliés, de sagesse et d'indulgence.

Mais si, cherchant à déterminer le point de vue de Storm à l'égard de la religion, on veut embrasser jusqu'à son extrême achèvement l'admirable ligne que tracèrent, en se groupant dans une unité infiniment rare, les plus essentielles affirmations de son existence, il convient, après avoir relu le poème intitulé *Un mourant* [5], qu'il écrivit en 1864, de s'arrêter aux pages doucement poignantes où l'une de ses filles a fixé la sereine douceur de ses dernières semaines et de ses derniers moments [6]. La gravité de l'heure pénètre

1. *Briefw mit G. Keller*, p. 158.
2. *Ibid.*, p. 128.
3. *Ibid.*, p. 108.
4. *Zerstreute Kapitel*, t. VIII.
5. I, 142.
6. *Westermann's Illustrierte Monatshefte*, oct. 1904.

d'une mélancolie égale les vers et le récit. Devant l'urgence des décisives séparations, l'âme se persuade, une dernière fois, de toutes les raisons qu'elle s'était faites d'aimer la vie. Toutes les chaînes des actuelles tendresses semblent se resserrer. Au fond du cœur, le souvenir ranime les affections anciennes que d'autres morts ont déjà brisées. A l'avance, toutes les amertumes des années sévères paraissent avoir été payées des joies dont l'amour combla la lointaine jeunesse. Le regard, lassé mais non pas dépris, se repaît encore de l'éclat du dernier soleil, du parfum des dernières fleurs. « Plus sa fin approchait, nous dit Gertrude Storm, plus tendre était le regard que mon père portait sur les fleurs et sur les hommes, et plus chaude était l'affection dont il nous enveloppait, nous, ses enfants. Il pressentait bien qu'il allait mourir. Mais son attachement à la vie était tel, qu'il rallumait sans cesse en lui de nouveaux espoirs. » Et elle rapporte les paroles de regret qu'il prononçait, en songeant qu'il allait ne plus rien savoir des siens, qu'il n'aurait plus de part à leurs épreuves ni à leurs allégresses. Selon toute la précision du terme, son âme, avant l'instant irrévocable, « se recueille ». Elle se replie sur le passé, et s'efforce d'embrasser le plus large horizon possible d'un avenir qu'elle ne connaîtra pas. On a l'impression forte que la mort marque pour elle l'achèvement d'un tout, qui dut avoir, en lui-même, sa raison d'être et son harmonie, et qu'elle ne se résout pas à y voir, comme le veut l'idée chrétienne, un commencement. Elle ne se découvre pas, en effet, d'inclination à adopter, par une adhésion précipitée et tardive, la solution de la « grande énigme, » que le christianisme est prêt à lui offrir. A travers les lignes du pieux récit filial, on se rend compte qu'elle n'a même pas à délibérer sur un tel parti. Aucun souci où la religion soit intéressée ne se mêle à la pénétrante douceur de l'intimité familiale. Aucune brisure, si ténue fût-elle, ne vient marquer, entre les dernières heures et toutes celles dont la vie se composa, l'apparence d'une démarcation. Comme le mourant de son poème, Theodor Storm n'a garde de permettre qu'un « démenti » soit donné, en son nom, à toute son existence, quand ses yeux ss seront clos « dans l'éternelle nuit ».

Ainsi, l'auteur d'*Aquis submersus*[1] n'a pas cru qu'une puissance

1. T. XI.

souveraine dominât la nature et l'homme. A défaut des témoignages personnels que nous avons voulu recueillir, les *Poèmes* et les *Nouvelles* suffiraient à donner, à un lecteur attentif, la note de cette athéisme aussi ferme qu'il fut discret. Non qu'il n'arrive à tel des personnages que Storm met en scène, d'adresser, dans un moment d'angoisse ou de détresse, un appel à cette Providence que, dans sa foi simple, il croit apte à le secourir. Sans doute, Agnès Hansen, dans *Saint-Jürgen* [1], et la vieille Meta, invoquent, avec la confiance dont se soutient leur résignation, celui dont elles attendent un constant réconfort, ou plutôt, ce qui déjà marque une nuance, elles redisent, dans le récit qu'elles font de leurs déceptions anciennes, leurs prières de naguère, les ingénues exaltations où se complaisent les humbles âmes que le malheur n'a pas froissées. Quelque chose manquerait aux touchants portraits que Storm voulut tracer d'elles, si de pieuses façons de dire ne faisaient plus éloquente la douceur de leur inconscient stoïcisme, et l'absence d'un seul trait de mœurs risquerait de fausser, la conformité de toute leur attitude au type social que Storm, par la minutie ingénieuse de son esquisse, a souhaité de nous rendre accessible et proche. Mais cet effet une fois produit, la vraie pensée du poète se fait jour avec une sûreté d'autant plus grande qu'elle use de moins de paroles, et qu'elle laisse plus simplement s'accuser le contraste de leur dévot abandon et de l'amertume du sort qu'elles ont connu. Sans doute, elles « n'offensent personne », ainsi qu'il est dit dans le couplet fameux d'Alfred de Musset; mais il apparaît bien que « le ciel est désert » et que personne ne les « prend en pitié ».

Jamais peut-être ne fut traduite avec une sobriété plus poignante, ni avec une maîtrise plus experte et riche de plus d'exemples, cette inutilité cruelle des prières inexaucées. Que l'on se souvienne du vieux Lorenz, qui n'agissait jamais sans « prendre conseil de son Dieu », et qui guidait toutes ses pensées et tous ses actes sur la pieuse devise qu'il avait inscrite de sa main sur le mur de sa pauvre chambre! Il suffit que la malignité des hommes s'empare des apparences que groupe contre lui l'aveugle hostilité de quelques fortuites circonstances, pour que toute sa quiétude en un instant

1. T. IV.

s'écroule, et pour que son bonheur, patiemment édifié par la constance de sa loyauté, se tourne en un dénûment sans issue et sans recours. Mais surtout, que l'on se remémore l'épouvante de la nuit où John Glückstadt[1] mit le pied dans le béant abîme qu'une inexorable destinée avait ouvert devant ses pas! La voûte du ciel est noire et sans étoiles; maudit et répudié pour l'ombre qu'a projetée sur toute sa lamentable vie la tache d'un délit initial, John est sorti, pensant cueillir, à la dérobée, le maigre butin d'humbles légumes dont il nourrira l'enfant laissé à sa tutelle maintenant impuissante, depuis que lui est retirée l'unique ressource que son labeur lui assurait. L'effroi de la malédiction sous laquelle il plie lui arrache un cri de détresse, un appel à l'aide, qu'il lance, à travers l'immensité muette, vers le Dieu d'où le salut inespéré lui pourrait peut-être venir : « Il s'arrêta et prêta l'oreille, espérant qu'une voix allait descendre jusqu'à lui, des profondeurs de la nuit insondable. » Mais son attente est vaine, et sa marche vague et titubante continue de fouler, à l'aveugle, l'herbe du champ. Alors l'aimant des souvenirs l'attire vers le lieu proche où son cœur connut naguère l'ardent aveu de la femme qu'il a perdue. Tout entier à la douce et cruelle nostalgie du passé révolu, il va droit devant lui, ne pensant pas à voir les bords du fossé sans fond où le précipite la dernière traîtrise du sort impitoyable. « Quelques oiseaux, effrayés par le bruit, fendirent l'air d'un vol hâtif : puis tout redevint calme[2]. »

Mais la main du destin ne s'abat pas toujours d'une chute aussi lourde sur la tête des hommes, et toutes les femmes ne sont pas aussi doucement résignées qu'Agnès et que Meta. Quand Renate, par exemple, ignorante du sort de son pauvre père, que le fanatisme des mauvaises superstitions a chassé du logis, est invitée par le prêtre à solliciter le secours d'un Dieu qui semble susciter, autour d'elle, la haine, elle le remercie de sa « bonne intention »; mais elle lui fait remarquer que le temps lui manque, et qu'il lui serait plus à propos d'avoir, auprès d'elle, « des hommes qui veuillent lui prêter la main »[3].

Un même sursaut, visiblement maîtrisé, anime, en de tout autres

1. *Ein Doppelgänger*, t. XV.
2. T. XV, 240.
3. *Renate*, t. XII, 85.

circonstances, la réponse que fait à Hilda le docteur Franz : « Oui, sans doute, Hilda, puisse-t-il nous venir en aide; mais c'est sur nous, d'abord, qu'il nous faut compter [1]. » Bien loin d'affaiblir les courages, on dirait que ce scepticisme, ou cette révolte, les stimule et les trempe. Par une rencontre que Storm n'a pas recherchée, mais que sa conception du monde et des devoirs de la vie devait, d'instinct, lui imposer, ceux qui n'attendent plus du ciel aucun appui sont aussi, dans son œuvre, les plus énergiques et les plus secourables. Ils n'ont point de confiance dans une miséricorde qui léçoit tant de ferventes oraisons, et leur cœur s'étonne des excès inhumains où le zèle religieux dévie; mais, tel Hanke Haien [2], ils n'en sont que plus résolus à l'inévitable, et, tel Franz Jebe [3], plus un lieu d'apaisement et d'oubli à ceux que les épreuves ont rendu las, une retraite sûre aux vieillards.

L'épouvante qu'elle suscite, du moins, n'est pas durable, et les deuils dont sa présence s'assombrit s'allègent et se rassérènent, quand on a pris le pli d'associer à la vie de la nature le souvenir que l'on garde aux morts. C'est elle, en effet, qui d'abord les accueille, et qui lentement les reconquiert. Sur l'alignement des tertres étroits qui les recouvrent, la bise de mer envoie sa caresse ou ses rafales, et l'alternative des saisons les revêt tantôt de neige et tantôt de fleurs. Ainsi reposent-ils, tandis que se perpétue autour d'eux le jeu obscur et incessant des forces d'où tout renaît et tout se renouvelle. Pour nous, rien n'est plus propre à nous procurer le calme, que de prêter l'oreille, dans le silencieux et solitaire enclos, au bruissement des feuilles, au bourdonnement des insectes ou à la fanfare des vents d'automne, et de lire, à la tête des tombes, les noms des morts que nous avons connus.

De cette sorte, du fait de la nature et par la grâce du souvenir, une double, bien qu'impersonnelle survie leur est assurée, à moins que, satisfaits de l'une, ils n'aient choisi, pour y reposer, un lieu que les hommes ne visitent pas, et que, pareils au misanthrope vieillard que Storm a dépeint dans sa *Traversée* [4], ils n'aient une

1. *Ein Bekenntniss*, t. XIX, 85.
2. *Der Schimmelreiter*, t. XIX.
3. *Ein Bekenntniss*, t. XIX.
4. *Eine Halligfahrt*, t. VIII.

plus jalouse préférence pour un complet anéantissement et pour un inexorable oubli.

Las des villes et des liens indiscrets et tenaces dont elles nous tiennent enserrés, il est venu vivre sur l'îlot désolé, parmi les pêcheurs et les oiseaux de mer. « Maintenant la prairie le recouvre et le protège de son vert manteau. Il savait bien que la tempête pousserait jusqu'à lui les vagues, et que les flots des grandes marées pourraient envelopper, et emporter peut-être vers la haute mer, ses derniers restes. Mais, comment eût-il pu redouter les souveraines forces, à la sauvegarde desquelles il n'avait jamais cessé de se confier [1] » !

Ainsi, la conception religieuse et métaphysique de Theodor Storm est bien celle que ne manque jamais à révéler l'œuvre d'un poète volontiers enclin à la bonté. Plus que la foi, a écrit en effet Storm, sous une forme hardiment paradoxale; plus que la foi, le doute entraîne à l'effort. « La foi est conseillère d'inaction; mais le doute fait sauter les portes de l'enfer [2]. » Contrairement à l'auteur des *Essais*, l'auteur du *Schimmelreiter* estime qu'un abandon docile aux dogmes traditionnels est un plus « mol oreiller » que n'est l'incroyance. Tandis que la foi, selon la parole des Écritures, « transporte les montagnes », le doute opère la plus féconde tâche de la libération des esprits.

En de telles âmes, trop averties du jeu cruel des forces incohérentes qui traversent, de leurs fortuits et inexplicables assauts, la vie des hommes, trop frappées de la sereine et grandiose indifférence de la nature éternelle, dont elles acceptent la pacifiante domination, trop indépendantes enfin, pour se persuader de l'existence et des intentions d'une Providence que rien ne leur démontre, ou pour en accepter la notion de l'autorité d'un dogme dont leur raison n'aurait pas le contrôle, la mort ne doit éveiller, quand elle vient à son heure, que des idées de calme repos et de définitive paix. Certes, c'est un angoissant mystère, à qui médite sur les destinées de l'humanité conçue dans son ensemble, la pensée de cet incessant coup de faux qui, sans relâche et sans pitié, depuis l'infini des temps, abat et couche à terre, à chaque heure, tant d'existences.

1. T. VIII, 211.
2. T. I, 82.

Sans doute aussi, l'effroyable silence dont elle s'accompagne, la gravité menaçante dont elle rehausse la sublimité de sa toute-puissance, le vide qu'elle crée dans les demeures qu'elle visite, tant de déchirements aussi dont elle est cause, tout cela la rend à jamais redoutable et terrifiante aux hommes aux dépens desquels sa fureur sévit. Mais c'est surtout la brutalité de sa prise qui la rend si haïssable, quand elle clôt les yeux clairs, et ferme les poings débiles des jeunes filles, ou quand sa soudaineté pâlit les faces ardentes des êtres que la joie de vivre possédait. Tout au contraire, à mesure que l'attachement à la vie décroît ou que les tâches à remplir se font moins attrayantes, la mort apparaît plus conforme à la nature et presque désirable. Elle offre un asile aux désespérés, qui, puisant l'essentiel de ses inspirations dans un constant commerce avec la nature de sa terre natale, ne se rend pas à l'interprétation de l'univers que le christianisme lui propose. Les énergies que le dogme eût asservies à la majesté lointaine d'un Dieu, sont reconnues libres et agissantes. La cohésion d'une doctrine monothéiste ne paraissant pas justifiable, on prête davantage attention aux phénomènes et aux aspects multiples par lesquels se manifeste l'immense vie de la nature; on les met plus volontiers en rapport avec des circonstances intéressant la vie humaine, dont on a observé la coïncidence. Comme au temps où, selon les vers fameux d'Alfred de Musset, « le ciel, sur la terre, marchait et respirait dans un peuple de Dieux », on interprète, dans le sens de l'antique paganisme, les illusions que fait naître la solitude de la lande, de la côte ou de la forêt. Alors les vagues prennent corps; l'ouragan devient un fantôme menaçant, qui s'attache aux pas du voyageur et le poursuit de son hurlement. Le poète retrouve par effort, ou possède comme un don inné, cet instinct des êtres simples, qui prêtaient à la nature leurs passions et se la figuraient hostile ou favorable, selon les effets heureux ou funestes qu'ils ressentaient de son action.

Mais ce n'est pas seulement par recherche ou curiosité de chroniqueur que Storm nous fait assister ainsi, dans des *Nouvelles* telles que *Renate*[1], *Aquis submersus*[2] ou le *Schimmelreiter*[3], à la naissance

1. T. XII.
2. T. XI.
3. T. XIX.

des superstitions et des légendes qui occupaient l'imagination de ses ancêtres. L'état d'âme qui favorise de telles créations continue d'être vivant et fécond en lui. De là l'espèce de répulsion qu'il semble avoir eue pour la symbolique figure, par laquelle le christianisme a voulu proclamer sa désapprobation de la vie selon la nature, et qu'il a dressée « sur la claire campagne », avec « l'horreur de ses membres décharnés et de son visage qu'une longue torture a contracté »[1]. Il comprend la spontanée révolte des tribus païennes de la Germanie devant « l'apparition terrifiante et surhumaine » du « pâle Christ »[2] qu'on leur imposait. Il souffre d'une inscription fâcheuse placée au-dessus du portail de la nouvelle église de Husum, et qu'il tient pour une permanente insulte au « paganisme de toute poésie », à ce paganisme qu'il affirme ailleurs être « latent en chacun de nous »[3]. Quand il voit les paysans allumer les « feux de mai », il écrit à Keller que « le peuple, sans s'en douter, sacrifie à ses anciens Dieux »[4]. Lui qui n'a visité ni l'Italie ni la Grèce, il a, pareillement à Gœthe, le sens des mythes gréco-latins. Dénué de tout pédantisme, comme il l'est, il ne cède pas, quand il les évoque, au besoin de risquer une comparaison livresque, mais ils se recréent, en quelque manière, dans son imagination, sous l'influence d'un aspect de nature analogue à ceux qui, dans l'antiquité elle-même, leur avaient donné naissance. Tout aussi bien, dans le très beau poème où il a célébré l'allégresse de Pâques[5], on a l'impression qu'il perd entièrement de vue le caractère chrétien de cette fête, pour s'exalter, ainsi que l'eût fait un poète païen, de la débordante joie du printemps et de l'expansion magnifique de la vie souveraine. Pareil aux premiers créateurs de ces contes de fées, où se perpétuent, pour l'Allemagne moderne, les légendes du vieux paganisme germanique, s'il lui est donné de saisir sur le vif les forces de la nature en mouvement, c'est qu'au contraire des hommes ingrats ou négligents dont se plaint sa Regentrude, il n'a jamais cessé, nous l'avons assez vu, d'aller demander aux bons génies de sa terre natale leurs émouvants secrets.

1. T. VIII, 44.
2. T. XI, 16.
3. T. VIII, 177.
4. *Briefw. m. G. Keller*, p. 174.
5. T. I, 96.

D'autant plus que son détachement à l'égard des dogmes chrétiens lui laisse plus librement embrasser, ou du moins pressentir, le domaine de l'inexploré, de tout cet inconnu qui s'étend, suivant le mot de Shakespeare, « entre le ciel et la terre ». « Que savons-nous? » dit Franz[1], au début de ses poignants aveux, comme si la réelle complexité des problèmes particuliers se révélait aux seuls esprits que ne frappe pas l'urgence d'une notion générale et cohérente. A certaines heures même, il arriva à Theodor Storm de craindre que cette immensité du monde inorganisé n'appartînt tout entière à l'action de puissances jalouses, que l'excès de nos joies irrite et rend hostiles. A deux reprises, au moins, lors de son retour à Husum et au moment de son établissement à Hademarschen, il a trouvé, pour exprimer, dans des confidences personnelles, la vivacité de son appréhension, des accents d'une vigueur qu'un païen de l'antiquité romaine n'aurait pas dépassée. Mais, en dehors de ces émotions non coutumières, il pensait que l'industrieux effort de la raison humaine arriverait à réduire ce mystérieux inconnu dans lequel s'agitent les persistantes terreurs dont s'irritait déjà Lucrèce. « Il n'existe pas d'autre miracle, fait-il dire à Arnold[2], que les lois de l'immense nature où plongent les racines de toute vie, et ceux-là vraiment cherchent et trouveront Dieu, qui s'appliquent à fixer ces lois. »

III

Tout compte fait, le problème religieux et métaphysique occupa, sans jamais l'obséder, l'esprit de Theodor Storm. S'il nous apparaît que la solution qu'il en donne se résume en une interprétation de la nature, nous voyons, d'autre part, que le souci qu'il en eut ne se borna, à aucun moment, à une abstraite spéculation, et que les motifs qui le persuadèrent de ne pas adhérer au christianisme furent surtout tirés de son attachement à la vie, et de son observation des faits humains. S'il lui répugne de croire à l'existence d'une personne divine et d'une Providence, c'est qu'il ne voit pas le moyen

1. T. XIX, 18.
2. *Im Schloss*, t. VIII, 144.

d'accorder une pareille conception avec l'arbitraire distribution des épreuves et des souffrances parmi les hommes, et qu'il n'arrive pas à démêler, dans le chaos confus des destinées contradictoires, les voies qu'aurait suivies la volonté d'un Dieu, ni la suite justifiable de ses desseins. Si la mort lui semble être le terme auquel irrévocablement s'arrête l'existence individuelle et distincte de notre âme, c'est qu'il juge qu'une vie humaine à laquelle le temps ne fut pas trop étroitement mesuré, et, qui, dans un développement plus ou moins harmonieux et plus ou moins riche, eut le loisir de satisfaire aux tâches et de s'emplir des émotions que la normale succession des âges comporte, est d'elle-même un ensemble qui se suffit, et que seules prolongent ou éternisent, dans la mémoire des survivants, la dignité des œuvres accomplies et la profondeur des regrets laissés. Si le christianisme enfin, dans la totalité de sa doctrine, le heurte et le déconcerte, c'est qu'il s'est établi sur la négation ou la réfutation des lois et des enseignements de la nature, qui sont les seules réalités directemeut accessibles à la raison de l'homme, et que, pour rendre plus impérieuses les exigences de ses dogmes, il a émis la prétention de les fonder sur ce postulat paradoxal, que la vie ne nous aurait été donnée qu'afin que nous foulions de notre mépris toutes ses contingences, que nous acceptions, à titre de châtiment préalable, tout le faix de souffrances dont il dépendrait de nous de réduire l'amertume, que nous écartions, comme une tentation mauvaise, tout le trésor des joies qu'elle est en mesure de nous offrir, et qu'enfin, possédés de l'obsession de devoirs improbables, nous négligions jusqu'à l'accomplissement de ceux que l'heure présente et la persuasive énergie des affections terrestres nous font voir inéluctables. De cette sorte, pour être négatives du déisme traditionnel, les vues religieuses de Theodor Storm sont d'autant plus propres à nous émouvoir qu'elles se prolongent sur l'illimitée perspective des humaines conjonctures. De même que leur vision de nature, l'édifice religieux des poètes épris de finalisme repose à même le sol, à la façon de somptueux et fragiles décors. Nul provisoire échafaudage n'offusque, au contraire, chez Theodor Storm, l'horizon des deux infinis. Mais cet immense abandon, bien loin de diminuer, à ses yeux, la grandeur de l'homme, la rehausse. Plus précieuses sont ses vertus, qui bornent leurs espoirs à la terre; plus

déchirants ses anxieux appels, auxquels ne répondent que les proches échos de la nature; plus magnifiques ses allégresses, que l'ardeur de son vouloir-vivre suffit à exalter; à tout instant dignes enfin d'être notées ou dépeintes, ses éphémères émotions, et les moindres gestes qui les révèlent.

Theodor Storm eut le tact que pareille étude nécessite. Il en eut la curiosité et le goût. Il eut cette sympathie pénétrante qui démêle avec sûreté les indices, et ce don du trait caractéristique qui fixe une attitude, met en valeur un état momentané de l'âme, fait surgir toute une individualité par la notation précise du regard ou de l'allure. Il eut le sens du rapport qui existe entre la personne morale d'un être et la singularité physique qui le fait distinguer. Sa délicatesse lui rendit perceptibles, et lui fournit les moyens de nous faire saisir, l'exacte transposition du sentiment dans l'expression qu'il impose aux yeux, dans le pli des lèvres qu'il dessine. Il connut enfin les effets indéfiniment nuancés, par lesquels, suivant le sexe et suivant l'âge, et selon le tempérament foncier ou les habitudes de vie de ceux qui les subissent, ces instinctives réactions se diversifient.

L'enfance, dans ces conditions, le devait captiver. Il a écrit, quelque part, à Mörike, qu'il était « un père passionné » [1]. Tout ce que nous savons de sa vie de famille, si remplie, garantit en effet cette disposition. Il suffit d'avoir lu ses lettres, tant celles qu'il adressa à son correspondant de Souabe, que celles qu'il écrivit, vingt-cinq années après, à Gottfried Keller, pour être renseigné, avec tous les charmants détails que pareil sujet comporte, sur les dispositions, sur les goûts et les aptitudes de ses huit enfants; pour savoir qu'Ernst est un « colosse » et qu'il ne lui coûte rien d'apprendre à lire, tandis que tel autre est une « vraie sensitive », dont le cœur à tout instant déborde et qu'il faut contenir. Une autre fois, il arrive à Storm de dire qu'il est « père par-dessus tout » et il s'étonne d'avoir pu écrire quatre pages sans parler de ses « trois garçons », dont l'un surtout s'entend si bien à l'accabler de questions embarrassantes et profondes. En retour des mille détails familiers qu'il ne peut s'empêcher de narrer, il demande à son ami

1. *Briefw. m. Mörike*, p. 59.

de lui parler des siens, de lui donner « quelque chose de son cœur ». Plus tard, sur la fin de sa vie, il charme ses loisirs de Hademarschen en se chargeant de l'instruction de ses deux plus jeunes filles, Friederike et Gertrude.

Pour Storm, nul trait n'est mieux fait pour embellir un visage d'homme, nul indice ne révèle avec plus de certitude l'intime loyauté du cœur, que si l'âge ni les souffrances n'ont pu lui ravir cette expression de pureté, de fidélité et de candeur, qui anime des « yeux d'enfant », et si, tandis qu'il parle, un « sourire d'enfant » se joue au coin de ses lèvres. « Son cœur d'enfant est trop bon pour cette terre », est-il dit du vieux Paulsen de *Pole Poppenspäler*. Il a « gardé intact son cœur d'enfant », écrit Storm de l'un de ses parents, établi dans un village voisin de Westermühlen. Enfin, nulle femme n'est plus capable d'assurer le bonheur d'un foyer que celle dont le regard est resté « puéril et clair ».

Ainsi, l'enfant est le symbole de la droiture, de l'ingénuité, autant que de l'exquise et ineffable grâce. La prédilection de Storm lui est acquise, et « à ceux qui lui ressemblent », parce que l'enfant représente des espoirs et des forces intacts, non froissés par l'existence, et en conséquence, une aptitude particulière à faire face aux épreuves, et une acceptation joyeuse de la vie.

D'instinct, c'est en effet l'enfant robuste et plein d'exubérance qu'il nous présente, soit qu'il laisse à sa joyeuse expansion libre carrière, soit que, pour nous inspirer une pitié poignante, il la fasse se heurter et se briser à quelque cruauté du hasard ou des hommes. Quelle belle santé, quel élan, dans le premier contact du petit Heinz Kirch avec la mer[1]! Avec quelle allégresse court-il le long des planches et des cordages du navire paternel! De quel éclat s'animent ses grands yeux ardents, quand il s'est assis, sous le soleil de midi, à l'extrême bout du beaupré! L'épithète d' « indompté » est celle que Storm applique le plus volontiers à ses jeunes garçons, à Heinz en particulier. Ses petits hobereaux ont, entre tous, une impétuosité de race qui se traduit en accès de colère presque féroce, qui n'excluent pas la bonté vibrante du cœur, mais dont on pressent les brusques explosions, au feu du pénétrant regard,

1. *Hans et Heinz Kirch*, t. XV, 11.

et au dessin volontaire des « sourcils étroitement rejoints ».

Les filles, tout aussi bien, ont souvent, avec moins de rudesse, une énergie presque égale. Que l'on songe à Jenny [1], la touchante petite créole, qu'un sort capricieux a amenée, de son île lointaine, dans un village du Holstein, pour en faire la compagne de jeux d'un garçon de son âge! Avec quelle sorte de passion accepte-t-elle les caresses que lui prodigue la mère de ce camarade inespéré! Quelle fougue dans ses espiègleries! Quelle saine bravade du danger! Il y a de l'impertinence dans ses yeux, lorsque le rire découvre ses dents blanches, et que le pêle-mêle de ses cheveux bouclés retombe sur ses tempes. Mais, si des accès de nostalgie viennent à gonfler son cœur, elle éclate en larmes soudaines ou s'abîme en des tristesses sans paroles.

Plus dépourvue est la douce Dagmar [2], dans le sombre nid d'aigles de Haderslevhuus, tant qu'aucune maternelle tendresse ne la protège, et tant qu'aucune amitié n'occupe son cœur ingénu. On assiste aux froissements du pauvre être que courbe l'implacable volonté d'un père irascible. On sent peser sur elle ce sentiment de solitude que les enfants sont si cruellement aptes à ressentir. On voit le désespoir, qui l'étouffe, monter de son suppliant regard, et l'on entend le tremblement de sa voix que la terreur rend presque muette.

Rien n'est plus émouvant que cette souffrance de l'enfant, et Storm, chaque fois qu'il a appliqué, à la dépeindre, toute la pénétrante délicatesse de son analyse, nous a fait comprendre que la tristesse dont sa vue nous emplit ne vient pas seulement du poignant contraste que nous saisissons entre la faiblesse de la victime et la sévérité du sort, mais de la captivité où sont tenues des forces de vie qui voudraient s'épandre, de la compression qui refoule des instincts de tendresse, du silence tragique d'un appel au bonheur impuissant à s'exprimer. Mais de quelle éloquence anime-t-il alors les regards et les attitudes! Quelle force prête-t-il à la petite main de Christine, pour retenir, avant qu'elle ne s'endorme, la rude main du père infortuné, « jusqu'à ce que les menus doigts, rendus débiles par le sommeil, l'un après l'autre se détachent [3] ».

1. *Von jenseit des Meeres*, t. IV, 6.
2. *Une fête à Haderslevhuus*, t. XVII, 51-65.
3. *Ein Doppelgänger*, t. XV, 237.

Ainsi l'enfance est si captivante, parce qu'elle représente des velléités et des promesses de vie. C'est par ce don qu'il fait, à tout instant, de lui-même, que l'enfant si puissamment conquiert, et la spontanéité même de sa confiance est une aspiration vers l'avenir imprécis qu'il porte en lui, une recherche de l'appui qui l'aidera à le réaliser. Avec sa rare entente des demi-teintes, avec le sens exquis qu'il possède des énergies inconscientes de l'âme, Theodor Storm a su traduire, et souvent il lui a suffi d'indiquer, toute la signification profonde des gestes de l'enfant, tout le prix des infinies ressources d'expression dont il dispose. Soit qu'il ouvre sur le monde « ses grands yeux étonnés » et laisse errer sur tout ce qui l'entoure l'ineffable naïveté de son regard ravi; soit que son attention se concentre et s'applique, et qu'un air de gravité se mêle à la grâce coutumière de ses traits, ou que l'attente de sa curiosité docile se fixe sur un visage; soit qu'un « rire clair » l'illumine ou qu'une anxiété le traverse, l'enfant renferme en lui cette spontanéité que la vie nous fait perdre. Aucun égoïsme, aucun calcul ne dépare l'inconsciente grâce de son âme intacte. Il a le charme unique de l'éphémère. Il représente un état que l'homme, froissé par l'existence, ne connaîtra plus, vers lequel, la vieillesse venue, il ramènera sans cesse sa pensée, et dans le regret duquel il puisera d'amères et mélancoliques joies.

Plus avertie déjà, s'ignorant moins elle-même, moins parée de « douce bonne foi » que n'est l'enfant, mais, en échange, enrichie des conquêtes d'une personnalité qui s'épanouit, la jeune fille figure, aux yeux de Theodor Storm, la plus parfaite et la plus heureuse réalisation de beauté dont l'humanité soit susceptible. Elle est le constant objet de son attention séduite. Il est le peintre le plus épris qui se soit aventuré à traduire, avec des mots, les plus impalpables attraits, les plus fugitifs agréments, les plus délicates et inavouées aspirations de cette plus privilégiée des créatures.

Non qu'il s'exalte, non que son ravissement recherche, pour s'exprimer, la splendeur des épithètes. Il est bien plus assuré de nous émouvoir en s'effaçant avec discrétion derrière son modèle, ne se réservant que de choisir, pour le présenter, l'instant le plus favorable, celui où le trait physique le plus caractéristique met en relief, ou découvre, l'indice psychologique le plus individuel.

Sans doute, la jeune paysanne qu'il ne fait apparaître que pendant quelques heures dans la *Feuille verte*[1] ne sollicitait l'étude ni par l'intérêt de sa destinée ni par la singularité de son âme. Quel charme pourtant se dégage de sa jeune stature, de toute sa saine et vigoureuse apparition! Elle est la naturelle expression de l'âpre et belle campagne dans laquelle elle se meut. Une activité sans contrainte, un entrain qui n'admet pas le repos, mais ne semble pas pouvoir causer non plus de lassitude, s'affirme en elle, par son jeu même, sans que rien d'artificiel ni d'appris ne contrarie l'aisance de l'instinct. Elle écarte d'un revers de main les branches du taillis où Gabriel s'est étendu, et tandis qu'elle se penche, « les longues tresses de sa chevelure retombent le long de ses joues ». Puis, quand tous deux se sont mis en marche, « les grillons qui peuplent la bruyère se lèvent à mesure qu'elle avance ». Plus tard, dans la chambre sans voix de l'aïeul, la malice d'un regard du jeune homme fait monter, d'une brusque et juvénile ascension, la rougeur à ses joues et le rire à ses lèvres. Quelle simplicité tout antique dans l'harmonie de ses gestes, quelle noblesse dans ses fières et virginales formes dressées sur l'ample paysage!

D'une sensibilité infiniment affinée est, en regard, Anne Lene[2]. Son charme est tout de délicatesse, et tout notre esprit s'y sent intéressé. Sa démarche n'a pas l'allègre assurance de celle de Régine; mais elle est si légère qu'elle semble ne jamais tout à fait se poser. Elle a des attitudes que compose un sens inné de la mesure. Quand elle danse le traditionnel menuet, elle a la distinction et la nonchalance aisée qu'on voit sur les pastels de Chardin. Elle a des fiertés vite effarouchées, une pudeur qui s'émeut de la moindre approche, une recherche tout aristocratique de la simplicité dans la mise, et ce goût pour la solitude de la campagne et celle des vieilles demeures, où se fait connaître une âme encline à la rêverie. Il est des moments où si profonde est sa méditation, et si évidente l'ardeur de son intime souci, que sa présence fait taire les vaines paroles; mais il arrive aussi que, devant le seul témoin de ses confidences, le trop-plein de son émotion contenue déborde, et que se révèle toute la secrète et brûlante passion que sa hautaine réserve, à l'ordinaire,

1. T. III.
2. *Auf dem Staatshof*, t. III.

maîtrise et cache aux hommes. Rare créature, qu'une mélancolie précoce embellit d'un indicible attrait, et qui, trop tôt frappée des laideurs de la vie, trop inhabile à s'accommoder de ses nécessités, semble à l'avance marquée pour le destin fatal qui éteint la douce flamme de ses yeux tristes!

Moins sévère est l'ambiance qui enveloppe Lenore Beauregard [1], et c'est d'une séduction moins pure qu'elle nous captive. Mais de quelle fine élégance est parée sa svelte et frivole personne! L'ardeur de vivre la possède et la grise. On la sent peu à peu gagnée de l'immense et perverse ambition qui va la détacher de son milieu. Elle a des gestes d'une exquise et persuasive câlinerie, de puériles et passionnées exigences, un laisser aller où l'on sent qu'elle se prête aux conseils des mauvais désirs, un vertige qui devient plus poignant, tandis que s'appesantit sur elle le poids du sort, et que le désespoir accroît sa clairvoyance.

Mais toutes les jeunes filles n'ont pas, dans les *Nouvelles*, une destinée aussi brève, aussi cruelle, que Lene et que Lenore, ou que Kätti, la fille de l'hôtelier Zippel [2]. Elles n'ont pas toutes à mesurer, dans l'éclair d'une soudaine infortune, le béant écart que l'existence laisse entre leurs rêves et l'impitoyable réalité. D'autres, comme Lisei [3] et Psyché [4], voient s'ouvrir devant leurs yeux ravis, les infinies et radieuses perspectives d'un amour heureux. D'autres enfin, telles Franzi [5], nous échappent, avant que la vie ait prononcé sur elles sa sentence définitive. Un trait du moins leur est commun à toutes; une même ferveur d'espoir illumine le premier regard qu'elles portent sur le monde.

En dépit de la diversité des milieux où elles se présentent, elles ont toutes, en effet, de prime abord, cette énergie joyeuse et volontaire que donne la plénitude des illusions. Une âme emplie de confiante assurance s'exprime, non sans une pointe de bravade, par la délibérée hardiesse de leur port de tête, par le juvénile éclat de leurs yeux, par la spontanéité de leurs gestes familiers. Le rire jaillit, en vives fusées, de leur cœur sur leurs lèvres. Dans la

1. *A l'Université*, t. V.
2. *Zur Wald und Wasserfreude*, t. XIII.
3. *Pole Poppenspäler*, t. IX.
4. *Psyché*, t. X.
5. *Waldwinkel*, t. IX.

féminine souplesse de leurs attitudes, dans l'élégante légèreté de leur allure, dans la clarté sonore et fraîche de leur voix, nous n'avons pas de peine à découvrir tout l'enjouement, toute l'allégresse, toute la fraîcheur d'impressions des êtres qu'aucune déception n'a disposés encore aux appréhensions ni au doute, et qu'enchante, autant que la nouveauté même de la nature, l'imprévu des sentiments qu'ils éprouvent et qu'ils inspirent.

Theodor Storm a appliqué toute sa diligence à l'analyse de ces premières émotions, dues à l'amour. A cet égard, le vrai secret du charme qu'exercent ses *Nouvelles*, comme aussi l'intérêt psycholologique de la plupart d'entre elles, réside dans l'art avec lequel il rehausse la dramatique importance du conflit que ces émotions déterminent. Mais il ne le confine pas dans le fond des âmes. A travers les secrètes réactions morales qui en résultent, il laisse germer les forces qui, selon l'accueil hostile ou favorable des conjonctures, oriente les destinées vers le bonheur ou vers le malheur.

Nulle part il ne les a rendues plus évidentes que dans le touchant récit des fiançailles d'Heinz Kirch et de la petite Wieb [1].

Heinz est à la veille de partir. Ils ont pris rendez-vous, le soir, sur le port. Muets ainsi que ceux dont le cœur est trop plein, ils se sont assis l'un en face de l'autre, dans la barque que Heinz a détachée. De tant de choses qu'ils s'étaient promis de se dire, aucune n'arrive à s'exprimer. Plus les précieux instants s'écoulent, plus ils s'enfoncent dans l'immense solitude, et plus lourd, plus gêné, devient ce silence qu'ils ne savent comment rompre. Puis, quand un geste de la jeune fille a prêté comme une forme symbolique à tout l'émoi qui les oppresse et, par le double prestige des regrets et des pressentiments, a rejoint le charme du passé qui leur était commun, au dénûment d'un avenir qui les prend l'un à l'autre, ils échangent, dans le flot des larmes, leurs serments sans paroles. Plus encore que la mélancolie de l'inéluctable séparation, la tristesse des sombres présages pèse sur leurs aveux. Il semble que leurs espoirs redoutent de se préciser et qu'ils entrevoient toutes les confuses menaces qui se dressent, à l'avance, contre leur humble amour.

1. *Hans et Heinz Kirch*, XV.

Non que, de l'exaltation des promesses, dépende la garantie des heureuses réalisations, et que Theodor Storm n'ait souvent recherché, comme conforme aux sévérités de la vie et susceptible de nous émouvoir, le cruel contraste des rêves ingénument conçus et des déceptions qui les contredisent. Mais tantôt, comme ici, les embûches des obscures malfaisances entravent l'accès même des sentiers que l'amour voudrait suivre, et toute sa ferveur se sent débile et impuissante à les surmonter; tantôt elles se dissimulent et ajoutent à leurs traîtrises le raffinement des longues feintes. Il ne se peut du moins qu'elles entravent l'effet des illusions qu'elles ont permises. A tout prendre, Agnès [1] et Meta [2] savent, entre tant d'autres, qu'une circonstance, nettement définie dans son principe et dans son issue, a seule ruiné, par son intervention fatale et fortuite, l'édifice de discret bonheur qu'elles avaient projeté. A cela près, le chaud rayonnement des fiançailles heureuses a continué de s'étendre sur leur solitude. Elles n'ont pas senti, comme Heinz et Wieb, l'étreinte des fatalités aux mille prises, qui les eût acculées, ainsi qu'eux-mêmes, au désespoir, et ne leur eût pas laissé la ressource de la résignation. De même, dans *Eekenhof* [3], le destin qui révèle à Detlev et à Hedwig leur fraternité, quand déjà le timide éveil d'un conjugal amour a fleuri dans leurs cœurs, tout ensemble les blesse et les réconforte. Il ne les ravit pas l'un à l'autre; il ne désapprouve pas l'instinct qui les rapprochait; il ne répand aucune ombre sur leurs jours, et c'est à peine s'il oblige à changer de nom la pure affection qui les occupe.

Mais l'amour n'est pas le privilège des âmes jeunes et inéprouvées. Sans doute, il est dans l'ordre naturel qu'un sentiment, dont l'action sur les destinées est conçue comme si décisive, s'installe avec prédilection dans les cœurs, à l'âge où les passions, les intérêts, ni la douleur elle-même ne les ont déformés. Nulle hâte, nul froissement ne signalent alors sa radieuse et graduelle conquête. Dès l'abord assuré d'un empire sans conteste, il procède avec le mystère, les ménagements et la lenteur des initiations. Plus tard, sa prise de possession est soudaine et brutale. Il ne persuade plus, il

1. *In Saint Jürgen*, t. IV.
2. *Abseits*, t. III.
3. T. XIII.

conquiert. Sa tragique impatience ne s'accommode d'aucun délai.

Theodor Storm a dépeint à deux reprises cet impérieux ascendant que prend l'amour, quand il surgit à l'improviste dans les âmes qu'il a longtemps tardé à se soumettre. Il suffit que Franziska Fedders ait arrêté sur les yeux ingénus du solitaire de *Waldwinkel*[1] l'experte rouerie de son inquiétant regard, pour que la fatale chimère d'une impossible union se rende à l'instant maîtresse de ce cœur qui confesse son désœuvrement et son vide. Il suffit qu'un instant d'alarme et d'épouvante jette aux pieds de l'infortuné Glückstadt[2], dans le lieu d'asile de sa rude sauvegarde, la fille plus dépourvue encore que lui, dont la jeune vigueur et la grâce, depuis bien des jours, hante son abandon et charme, par sa présence qui les rend faciles, les heures de leur commun travail, pour que toute la rancœur des amers châtiments, toutes les implacables rigueurs sous lesquelles, jusqu'à cette minute même, le sort et la dureté des hommes, sans relâche et sans merci, l'ont fait plier, lui semblent tout d'un coup, comme par la grâce d'un miracle, s'alléger, se racheter et s'évanouir dans la plus splendide et la plus inespérée des revanches. Dès lors, il a ses motifs d'orgueil et de confiance, le douloureux paria; dès lors, lui dont personne jusqu'ici n'eut pitié, il va pouvoir choyer « comme on fait d'un enfant » celle que son front triste n'effaroucha pas, celle dont le dénûment a pris confiance dans le sien; dès lors, il se sent tout plein d'indulgence, de reconnaissance et de pardon. Sans doute, l'acharnement inouï de la destinée aura raison de ses forces inopinément accrues. Mais tant qu'elle ne l'aura pas tout à fait vaincu, de quelle énergie l'amour va-t-il l'armer; avec quels élans de soumission câline, fera-t-il alterner les écarts de ses violences et de son humeur; de quels bienfaits lui donnera-t-il l'illusion de compenser les excès de sa misère; de quelle nostalgie ne grisera-t-il pas sa pensée et son regard, quand la « persévérance » du malheur lui portera son dernier coup! Il semble qu'en faveur de ceux qu'il visite sur le tard, et chez lesquels il n'a pas le dessein de demeurer, l'amour ramasse, afin qu'ils les goûtent d'un trait, toutes les émotions et tous les réconforts qu'il égrène le

1. T. IX.
2. *Ein Doppelgänger*, t. XV.

long de la route de ceux à qui, dès l'origine, il se présenta sous l'aspect de la certitude.

Au surplus, quelle que soit l'heure qu'il ait choisie pour sa venue; quelle que soit la constance ou l'instabilité du bonheur qu'il fonde; à quelque moment que se placent les épreuves dont ils s'accompagnent; soit que, comme dans *Psyché*, ou dans telle autre des *Nouvelles*, elles se réduisent à une attente où la réciprocité des inclinations s'approfondit et s'assure; soit que, comme pour Lisei et Paulsen [1], la douceur de la possession marque le terme, et se présente comme la récompense d'une longue abnégation; soit qu'enfin comme dans *Hans et Heinz Kirch*, dans *Aquis Submersus* ou dans *Eekenhof*, il précipite, à la veille de les combler, les espérances qu'il a suscitées, l'amour non seulement détermine toute la destinée de ceux qu'il pénètre, mais il les emplit aussitôt eux-mêmes du sentiment de sa toute-puissante et préalable intervention dans tout leur avenir.

Ce sont en effet les chances de durée qu'il recèle; c'est l'énergie et la droiture des desseins qu'il inspire; c'est la conformité des réalisations qu'il conseille, avec les aptitudes, les habitudes de vie et de pensée, tout le ressort moral et social de ceux qu'il vient d'émouvoir, qui décide de leur bonheur ou de leur malheur. Certaines âmes sont assez clairvoyantes, assez conscientes de leurs lacunes et de leurs limites pour faire le compte des joies certaines qu'elles lui devraient et des amertumes dont elles pourraient avoir à le payer; assez maîtresses d'elles-mêmes et assez robustes pour renoncer, quand il en est temps encore, au mirage d'une tendresse qui rend douteuses, au lieu de les éclairer, les voies où leur existence est engagée. Ainsi que le peintre Brunken [2], à qui sa disgrâce physique interdit l'union qu'il souhaite, et que Storm nous montre reconquis à la vie par les tâches auxquelles il s'applique, de telles âmes, averties du redoutable dilemme qui résout dans les incertitudes et les déboires de la passion les amours qui ne s'achèvent pas dans la plénitude des réciproques dévouements, se gardent de laisser dévier ou s'étioler en elles les sentiments dont elles ne

1. *Pole Poppenspäler*.
2. *Eine Malerarbeit*, t. IV.

peuvent pas prévoir l'heureux et complet épanouissement, ceux qu'il ne dépendra pas d'elles de convertir en ces vertus sur lesquelles s'assure le définitif bonheur du foyer domestique.

D'autres, au contraire, omettent de porter, sur les lendemains de l'affection qu'ils sentent naître, l'implacable acuité d'un tel regard. Ainsi Richard, dans *Waldwinkel*[1], redoute d'interroger l'horizon de sa destinée. Comme il sait que le sol sur lequel repose son fragile et provisoire amour est mouvant et incertain, il ne tente même pas d'y établir les fondements d'une demeure durable. A tout moment il se sent sous la menace d'un écroulement qu'il serait impuissant à prévenir. Quand prend fin le paradoxe, dans lequel il se donnait l'illusion de vivre, il s'éveille ébloui et fourbu. Plus aveuglé encore par la violente et sensuelle passion qui le possède, moins capable des doutes et des pressentiments dont l'âme instruite et affinée de Richard est, à son insu même, obsédée et auxquels elle redoute de prendre garde, Hinrich Fehse[2] s'évertue contre l'infortune dont sa fruste intelligence est inhabile à démêler les causes. Mais la tare initiale de son amour, l'erreur qu'il a commise sur la nature de sa propre émotion, lui est plus fatale que l'égarement même de son choix, et il s'use, jusqu'au désespoir, dans le vain effort de fonder, sur des bases ruineuses, le durable établissement d'une conjugale union.

Ainsi, la caractéristique du bonheur dans l'amour paraît bien être, à travers toute l'œuvre de Theodor Storm, l'aptitude à durer, à se perpétuer dans le permanent édifice du foyer, à sceller ce « pacte d'union contre l'isolement » dont il a écrit quelque part, avec âpreté, qu'il est son plus puissant attrait. Au surplus, un ardent désir de fixité, de certitude, est dans sa nature même. Aussitôt qu'il a touché les âmes, le premier vœu qu'elles expriment est de le retenir, leur premier effort est de le captiver, comme un hôte, à force de bienvenue et d'accueil. « Puisque, sans que nous y ayons pris tâche, le sol qui doit porter tout notre avenir nous est remis par la fortune », dit Alfred à Jenni, dans *La Créole*[3], après l'échange inopiné de leurs aveux, « il dépend de nous d'y construire l'asile où nous nous abriterons ». D'ailleurs, le vouloir-vivre

1. T. IX.
2. *Draussen im Haidedorf*, t. VII.
3. *Von jenseit des Meeres*, t. IV.

qu'il développe, l'estime de soi qu'il rehausse, tout le généreux optimisme qu'il inspire, disposent dès l'abord à cette entreprise et semblent en garantir, en dépit même des conjonctures, le dessein et l'achèvement. Avec quelle évidence s'affirme-t-il, pour la mener à bien, « la seule chose nécessaire »! En quelle ignorance tient-il les objections que ne justifie pas l'état des cœurs! Qu'importe que Lisei soit la fille du pauvre Tendler, le nomade « montreur de poupées[1] » ? Qu'importe aussi qu'elle soit « catholique »? « Il ne nous vint jamais à l'esprit, dit Paulsen, que cela pût être un obstacle à notre union. » Quand il se sent à l'épreuve des jours et des tâches, l'amour trouve, en effet, pour se traduire, des accents qui ne trompent pas, et auxquels on est, en quelque manière, contraint de faire confiance. Et comme, quand il s'agit de Theodor Storm, on n'a pas à craindre, si l'on met en contact sa vie et son œuvre, la moindre apparence de contradiction, la moindre velléité de discordance, il convient ici que l'on se souvienne de cet exquis passage d'une lettre à Gottfried Keller, où il l'informe des fiançailles de l'un de ses fils. « Aujourd'hui, à midi », écrit-il, « m'arrivera votre admirateur, Ernest, le juriste, avec sa fiancée. « Mon « cher père (m'a-t-il fait savoir, il y a quelques semaines), je me « suis fiancé avec une petite jeune fille blonde, de dix-sept ans, « entièrement pauvre ». Et je lui ai répondu : « Mon petit, c'est « tout comme j'ai fait! qu'elle soit la bienvenue! » Et les voici qui viennent! Au demeurant, j'entends dire que cette petite blonde est gaie, bonne et avisée[2]. »

Mais si l'amour aspire à prolonger, dans la pérennité du foyer domestique, les émotions dont s'accompagne sa naissance, c'est surtout, en dernière analyse, sous la pression du double besoin de protection et de dévouement qu'il suscite, au même moment, dans les âmes. Quand la petite Abel, dans la *Chronique de Grieshuus*, apprend que Rolf, le jeune reître qu'elle enveloppait d'un puéril et fervent amour, est mort : « Cela ne lui a servi de rien! » dit-elle, en faisant retour sur l'espoir de sacrifice que, dans le timide élan de sa faiblesse, elle avait conçu[3].

1. *Pole Poppenspäler*, t. IX.
2. *Briefw. mit G. Keller*, p. 95.
3. T. XVI, 169.

Or le foyer est le lieu où les inlassables échanges de cet instinct de naturel appui trouvent le mieux à s'exercer. « Je t'aime d'autant plus qu'il faut que je te protège », dit Franz à Elsi, dans l'*Aveu* [1], au moment où commencent à s'emparer d'elle les angoisses de l'implacable maladie. C'est, en effet, dans la constante probabilité des communes épreuves à traverser, la certitude de trouver, à tout instant et quoi qu'il advienne, chez l'être pour lequel on est prêt à s'offrir, la même spontanéité du don, et un pareil oubli de soi; c'est au cours du quotidien labeur, le geste qui apaise les émois, qui linifie et rend bénignes les blessures; c'est, d'elle seule, la présence aimée qui, dressée sur l'avenir qu'elle éclaire, « empêche d'en voir, à l'avance, les ombres »; ce sont, dans l'angoisse des heures troubles, les attentifs égards de la fidelité qui font du foyer, chez Theodor Storm, le sûr asile où l'amour réalise ses espoirs, atteint sa plénitude, se renouvelle et s'alimente aux sources vives des devoirs et des œuvres, échappe à la lassitude et à l'usure. Quelle paix, quelle « réciprocité d'intime dépendance », quelle évidence de félicité, dans les regards qu'échangent, après l'accomplissement de leurs simples rêves, Lisei et Paulsen! Quel concert des moindres intentions! Quelle délicatesse d'hommage et quelle soumission dans le moindre coup d'œil et dans le moindre geste, quelle jeunesse d'émotions et d'impressions, quand l'affection, après une passagère éclipse, se reprend à vivre, comme dans *Roses tardives* [2] dans le cœur ravi des époux, ou quand, après une menace des conjonctures, comme dans *Silence* [3], elle s'avive des craintes qu'une alerte suffit à rendre à nouveau cuisantes. « Tu tiens ma vie dans tes deux mains », fait dire volontiers Storm à ceux qui veulent figurer, d'une image concrète et forte, toute la réalité de la conjugale confiance qui les emplit. Tantôt grave et comme prématurément pénétré des responsabilités et des doutes de l'incertain avenir, tantôt rayonnant et lumineux; tour à tour exalté de virile hardiesse et traversé de mélancolie, mais par-dessus tout assuré d'être définitif et irrévocable, et cependant ému de l'inquiet pressentiment de l'instabilité des humaines réalisations, le bonheur conjugal représente, aux yeux

1. *Ein Bekenntniss*, t. XIX, 36.
2. *Späte Rosen*, t. II.
3. *Schweigen*, t. XVII.

de Theodor Storm, la plus riche, la plus complète forme de bonheur qu'il soit donné à l'homme de connaître, puisqu'il l'arme contre l'adversité et contre l'inévitable douleur elle-même. Bien plus, si par la mise en commun des forces, il rehausse la valeur du présent, par l'ouverture des horizons que le cœur et l'esprit lui doivent, par le sentiment d'éternité que la constance de sa ferveur entretient, par les desseins que suggère l'amour paternel, qu'à son tour il fait naître, il déborde sur l'avenir et s'y prolonge.

Theodor Storm a montré, dans *Hans et Heinz Kirch*[1], quelle énergie peut prendre, vers quelles impérieuses exigences peut dévier, cet espoir créateur, né de l'amour conjugal, cet instinct de survie qui, après avoir pris forme dans l'enfant, se développe en tyrannie. En un tel cas, toutes les forces d'affection dont le cœur est capable se résorbent en l'ardeur exclusive et jalouse de la paternité. « Toute la tendresse qui était en lui », dit Storm, « Hans la portait sur son enfant. Toutes les fois qu'il rentrait d'un voyage en mer, il fouillait avec sa lunette, dès que la terre était en vue, tous les recoins du port, pour voir s'il n'apercevrait pas son Heinz. Puis, aussitôt débarqué, c'était lui qu'il prenait le premier dans ses bras. » Quand plus tard cet amour, si dominateur chez le père qu'il ne peut s'empêcher de considérer son fils comme le prolongement et le dédoublement de son propre être, emprunte les gestes, et cause tous les effets d'une implacable haine, Storm nous fait bien voir quel deuil et quel dépit habitent le cœur de Hans, de « devoir rejeter, comme un rebut inutilisable, tout ce qui eût servi à la mise en œuvre de ses projets si longtemps nourris[2] ».

Chez d'autres, chez Carsten Curator[3], chez John Glückstadt[4], l'amour paternel, au lieu d'absorber, et presque de renier, l'amour conjugal, ne fait qu'hériter de toute la ferveur de celui-ci, de toute une réserve d'afffection que la perte de l'objet aimé laisserait inemployée, si l'enfant ne l'appelait sur lui.

Quand la frivole et frêle Juliane est morte, après avoir traversé, comme une brillante et éphémère apparition, l'austère existence de

1. T. XV.
2. T. XV, 119.
3. *Carsten Curator*, t. XII.
4. *Ein Doppelgänger*, t. XV.

Carsten, un émouvant conflit s'ouvre, dans l'âme paternelle, entre les principes de rigueur qui sont sa règle, et l'indulgence, qu'il peut d'autant moins s'empêcher d'appliquer à son enfant que, dans la grâce trop féminine de ses traits et dans la déconcertante mollesse de sa volonté, il retrouve, avec un mélange de ravissement et d'angoisse, un plus exact portrait de celle qu'il a perdue. A mesure que les indices de perversion se précisent et que les effets vérifient ses craintes, il semble que, toujours plus étroitement, se mêlent et se confondent, dans son cœur navré, le culte dont il entoure la mémoire de la morte et l'anxieuse tendresse dont son fils est l'objet. Sa droiture même et ses scrupules fléchissent sous l'instinctive pression de son inlassable espoir. De même que, l'œil absent et comme frappé de stupeur, il s'oublie, de longs instants, certain soir de Noël, devant le courrier de Hambourg, à voir tomber la neige sur les ornières fraîchement ouvertes, tandis que s'éloigne la diligence vide d'où l'enfant, qu'il comptait ramener au foyer plein d'attente, n'est pas descendu, de même son douloureux cœur se plie à la lente accoutumance des affronts et des déboires. « Il devient patient », dit amèrement Storm. La seule présence d'Henri le reconquiert et l'aveugle. Les mains jointes, las et triste, il écoute sans l'interrompre le complaisant récit de ses médiocres aventures; il se prête au sot étalage de ses incohérents projets, et son recueillement est tel, « que l'on dirait qu'il prie ».

Pour John Glückstadt, l'enfant n'incarne pas, comme pour Hans Kirch, les longs espoirs ni l'impatience des ambitieux desseins. L'affection qu'il inspire n'est pas seulement, comme pour Carsten, l'ardente et passionnée survie de l'amour conjugal. Il est le dernier attrait de l'existence, l'ultime aiguillon du courage, la suprême revanche et la suprême promesse du sort. Soit que, sur le seuil de l'étroit logis, elle le réconforte, après l'ingrat labeur, de l'insouciante allégresse de son accueil; soit qu'il sorte avec elle, dans la nuit étoilée, et que sa docile attention l'invite à la douceur de se confier, d'alléger son cœur, de rompre la lourde contrainte du silence, la présence de Christine justifie, pour l'infortuné, et rémunère les souffrances qu'ailleurs il endure. Il se soutient de la certitude qu'elle ne peut se passer de lui.

Également secourable pour Rick[1] et pour Tendler[2] est l'appui qu'ils empruntent à la faiblesse de leur enfant, puisqu'elle figure la raison d'être de leurs efforts et qu'elle rehausse, à leurs propres yeux, le prix d'une existence qu'ils jugeraient peut-être, sans lui, trop inutilement éprouvée pour être encore vécue. Mais c'est à l'occasion de Hauke Haien[3] que Theodor Storm a dépeint l'amour paternel dans sa plus grande pureté. Ici, le foyer n'a pas été dévasté par l'infortune. La plénitude de l'amour conjugal occupe les cœurs de Haien et d'Elke. Aucun espoir d'avenir ne peut s'attacher à l'enfant débile dont l'esprit, à tout jamais lié par une fatalité morbide, ne doit pas s'ouvrir aux rêves créateurs dont s'emplit l'audacieuse intelligence paternelle. Et cependant, Storm nous fait voir Haien « agenouillé, soir et matin, devant le berceau de son enfant », et gagné d'une indicible émotion, « quand les deux petits bras se nouent autour de son cou, et qu'il sent la faible poitrine se presser contre la sienne ».

Ainsi, créé par l'amour, dont il satisfait le besoin de certitude, alimenté par les constants échanges de l'affection, maintenu et perpétué par les devoirs qu'impose et les espérances que suscite la présence de l'enfant, le foyer constitue, pour Theodor Storm, le centre même de la vie sentimentale. Il est le lieu des plus essentielles émotions et des plus persistants souvenirs de l'âme. Voilà pourquoi le terme même qui l'énonce, et l'épithète qui en dérive, sont assurés, dès qu'on les prononce, d'un si profond retentissement dans les cœurs. Voilà pourquoi la ruine de cet asile est le plus décisif désastre qui puisse frapper un homme, et pourquoi la prospérité du foyer domestique est la condition même d'où dépend l'issue de toutes les autres entreprises. « La paix régnait sous son toit », est-il dit de Hauke Haien, dans le *Schimmelreiter*[4], pour marquer qu'il puisait, dans l'intime et sûr bonheur de son foyer, la force de faire face à toutes les épreuves.

Aussi le sol sur lequel le foyer repose est-il sacré comme lui-même. « Remarquez bien », écrit Storm en s'adressant à ses fils

1. *John Riew*, t. XVIII.
2. *Pole poppenspäler.*
3. *Der Schimmelreiter*, t. XIX.
4. T. XIX.

dans la pièce de vers intitulée *Départ*[1], et datée de l'année où, privé de sa charge d'avocat à Husum par la prise de possession danoise, il dut quitter sa ville natale, « remarquez bien, et n'oubliez pas que, sur le coin de terre d'où nous nous éloignons, se dresse la maison paternelle ». Le mot de « patrie » est, à bien peu près, chez Theodor Storm, le synonyme exact du mot « foyer ». Certes si, dans la douloureuse crise que déterminèrent, dans son existence, les longues alternative de l' « Affaire des Duchés », il prit parti, avec une décision qui ne se démentit pas, pour la causse allemande, c'est qu'il se sentait, de par le legs moral qu'il tenait de ses ancêtres, de par toutes les préférences de son tempérament, et toutes les suggestions de son éducation même, l'héritier d'une tradition germanique, de laquelle il entendait ne pas se séparer. Mais on sait assez, ne fût-ce que par sa correspondance avec Mörike, à quel point il se sentit un « étranger » en Prusse. Non seulement parce que, de lui-même, le séjour de Potsdam lui était odieux, et qu'il y trouvait, dans l'obsédant étalage de la pompe militariste et guerrière, dans l'outrecuidant orgueil des préjugés de caste et dans les pédantesques puérilités du formalisme bureaucratique, plus qu'il en fallait pour heurter l'inclination qu'il avait, et qu'il n'a jamais manqué l'occasion de faire connaître, pour la plus véridique et plus rationnelle simplicité des mœurs démocratiques. On comprend, tant son malaise et ses répugnances se font jour, qu'il se soit demandé, au lendemain de sa rapide excursion à Heidelberg et à Stuttgard, pourquoi, lors de son départ du Schleswig, il était allé « s'établir en Prusse, et non pas, par exemple, en Souabe[2] ». Mais on a tout lieu de penser qu'il ne s'y fût jamais non plus entièrement acclimaté. De Heiligenstadt même, où le loyalisme a moins de menues exigences qu'à Potsdam, il écrit, après deux années de séjour, que le regret de sa ville natale ne lui laisse, « sur la terre étrangère », aucun repos.

C'est également à Heiligentadt qu'il composa la courte nouvelle, d'un si nostalgique accent, qu'il a intitulée *Sous le sapin de Noël*[3]. Au retour de cette fête qu'il aimait entre toutes, et dont ses lettres à Gottfried Keller contiennent de complaisantes et copieuses rela-

1. T. I, 115.
2. A Mörike, p. 55.
3. T. III.

tions, toute la « mélancolie de l'exil » lui remonte au cœur. Noël est en effet, pour lui, la fête par excellence du foyer domestique. Quand le solstice de décembre fait peser et maintient, sur la lande et la mer, le noir manteau des longues nuits, Noël convie la famille à s'unir, à resserrer ses liens, à se grouper, dans l'allégresse, autour de ses flambeaux. Tandis que sévissent, au dehors, les forces déchaînées du sévère et sombre hiver, leur clarté symbolise la persistance de l'espoir et la certitude des mutuelles affections. Mais combien manque-t-il au charme de cette fête, quand les pierres du foyer sont disjointes; quand on la célèbre, non plus sous l'assurée protection des mânes paternels, mais sous un toit d'emprunt, dans une ambiance sans amour! Alors l'imagination du poète, d'elle-même et sans y prendre peine, comble, avec les chères réminiscences d'un lointain passé, les lacunes du présent. Un Noël de l'enfance se recompose avec ses plus ingénus détails et le reflet de ses plus confiantes illusions. Par une réaction spontanée, le souvenir rassemble et confond, en l'ardeur d'une unique émotion, le regret de la maison natale, le sentiment de la brièveté de la vie, la gratitude que le cœur garde à la mémoire des disparus, et l'attirance enfin qu'exercent, dans l'éloignement, les lieux où toute l'heureuse jeunesse s'est écoulée. Les éléments de ce faisceau, Theodor Storm ne les a jamais dissociés.

D'autant moins que, dans sa conviction, l'esprit ni le cœur de l'homme ne se libèrent jamais entièrement du passé. Nos émotions présentes germent dans la riche et féconde réserve de nos émotions anciennes. Leur vivacité se double de toute la résonance que leur donne la profondeur même de notre âme, et de tout le lent acquis mental auquel elles viennent s'ajouter. Or entre tous, les souvenirs qui se rapportent à l'enfance et aux premières émotions du foyer sont durables, parce qu'ils constituent le plus essentiel tissu dont notre âme est faite. Voilà pourquoi, si souvent, il suffit d'une parole prononcée, d'une rencontre, d'un parfum ou d'un bruit, pour rendre à nouveau présentes et émouvantes, dans un raccourci d'autant plus expressif qu'il est plus inopiné, des réalités dont l'âme eût pu croire qu'elle était à jamais détachée. Et ainsi, le détail caractéristique, l'anomalie de formes qui, notés au moment même et sous l'empire d'une première émotion, ont contribué à marquer, d'une empreinte

plus nette, la trace de celle-ci dans la mémoire, ne se reproduiront plus devant nos yeux, sans que notre sensibilité tout entière aussitôt ne s'en émeuve.

Très brusquement, avec la vivacité d'une hallucination, s'opère parfois cette résurrection momentanée du passé, cette évasion de la pensée vers des temps révolus, cette familiarité retrouvée avec des êtres dont les yeux depuis tant d'années sont clos. Quand Reinhardt[1], vieilli et solitaire, rentre, vers le soir, dans sa triste chambre, qu'aucune vivante amitié ne visite, un rayon de lune filtre à travers les vitres. Le regard de l'homme le suit, tandis qu'il envahit lentement la muraille. Et voici que sa pâle clarté peu à peu rend visible un humble portrait : « Alors, dit Storm, les temps étaient changés; il revivait sa jeunesse! »

D'une indéfinissable ténuité sont, en conséquence, les détails que le souvenir, ainsi provoqué, remémore. Le long du môle, la jeune fille qui, du pas léger des irréelles ombres, donne au poète l'illusion de l'accompagner, Storm nous dit qu'elle revient d'un lointain passé[2]. Mais combien pris sur le vif, combien juvéniles, les gestes prompts qu'il lui prête, « cette petite main qui montre l'horizon » ou « qui ramène et rajuste, sur le chapeau de paille, le voile bleu que le vent du sud-est avait dénoué ».

Ce n'est pas, en effet, une longue et imprécise durée que ces réminiscences intéressent; c'est une heure, un instant précis qui s'impose, entre tous, à la mémoire. Au moment où Meta[3], par une acceptation ou par un refus, va décider de la destinée de son frère, c'est toute son enfance qui intervient, pour peser sur sa résolution. Alors, avec quelle sûre intelligence des plus délicates démarches du cœur, Storm associe-t-il aux raisons qui, d'ailleurs, la déterminent au renoncement, la gratitude qu'elle garde à la mémoire de son père et le souvenir des espoirs qu'il mettait en ce fils. Elle le revoit, « penché, le soir, sur leurs deux berceaux, les disposant avec sollicitude », et prononçant une parole qu'à demi assoupie elle ne pouvait comprendre, mais dont elle n'a pas oublié l'intonation.

Bienfaisant est l'effet de cet instinctif pouvoir de résurrection des

1. *Immensee*, II, 15.
2. *Eine Halligfahrt*, VIII, 173.
3. *Abseits*, III, 197.

âges et des heures abolis. Quand il oriente sa pensée vers le passé de son enfance, Storm en éprouve « le même bien-être que d'une réconfortante brise ». « La cause en est », avait dit Mörike, dont il adopte, en le citant et en le commentant, le point de vue, à la fois mélancolique et d'une si indulgente observation, « la cause en est que tout ce qui appartient au passé gagne à nos yeux du prix », et nous semble avoir été peut-être meilleur que la réalité ne fut. Non que nous n'ayons une préférence pour le présent; mais précisément pour cette raison même, et comme si nous voulions compenser la déchéance qui résulte, pour les choses lointaines et révolues, du fait de n'être plus actuellement à portée de notre main. Ainsi s'explique l'attrait des vieilles archives familiales, le plaisir de relire, avec un recueillement presque craintif, des lettres dont le papier a jauni, de tenir en mains des objets que d'autres générations ont maniés et choyés [1].

Fécond instinct, certes, et indice d'une âme qu'occupe et que guide le sens de la continuité de la vie; mais recherche, au demeurant, qui ne va pas sans amertume. Car, si l'esprit lui doit la précise et presque concrète perception d'une parenté qui relie, par l'analogie ou l'identité des émotions, les âges successifs, il ne se peut, en effet, qu'elle n'éveille et ne rende aigu jusqu'à la douleur le sentiment de la brièveté des destinées individuelles. Il est rare aussi, qu'à méditer son propre passé, l'homme ne se persuade de l'ingratitude qu'il marqua envers des êtres qui ne sont plus, et envers leur mémoire même, et qu'il ne voie, dans cette indifférence involontaire, de laquelle le hasard d'une réminiscence le dégage, une preuve de l'instabilité de nos affections. Mais, doublement cruel, le souvenir, quand, par les contrastes qu'il souligne, ce sont les fatales suites de nos fautes qu'il éclaire! Lorsque Lenore Beauregard revoit, après tant de décisives aventures, le témoin de son enfance ingénue, sa vue seule lui est un reproche. Elle mesure ses erreurs sans merci, ses irréparables déboires, ses chances de bonheur à tout jamais évanouies; et cette évocation la tue [2].

Mais il s'en faut que le malheur accuse toujours celui qu'il frappe. Plus souvent arrive-t-il que le souvenir se borne à renseigner l'homme

1. T. VIII, 128.
2. *A l'Université*, V, 105-113.

sur les conséquences de ses omissions, sur les espoirs de félicité que son indécision et son insuffisant vouloir n'ont pas su fixer, ou que, par une aberration dont s'étonnent, plus tard, ses regrets, il a, comme de propos délibéré, repoussés et écartés.

Dans bien des cas encore il lui découvre, avec cette certitude que le recul du temps permet, le tout-puissant empire du hasard sur sa destinée ou sur celle des êtres qu'il a le mieux connus. A repasser dans sa mémoire les circonstances qui entourèrent la fin tragique de Mark [1], le narrateur, à plusieurs reprises, hésite, comme saisi d'un passager remords. Il se dit qu'à telle minute précise, s'il eût pris place à côté de l'infortuné, il eût, par sa présence seule, détourné ses pensées de leur funeste cours. Bien plus, il lui semble croiser encore le regard anxieux et suppliant, auquel il n'a pas répondu; il se répète le mot qu'il n'a pas su dire, et qui, peut-être, eût prévenu la catastrophe que tant de présages annonçaient. Mais il lui faut bien voir qu'une force, plus efficace que sa compatissante alarme, paralysa son bras et rendit inertes ses lèvres.

A tout prendre, ce sont d'austères retours que le souvenir permet à l'homme, et dans lesquels il le fait se complaire. Soit qu'il lui figure les joies qu'il a connues, et dont il est privé; soit qu'il le persuade de l'éphémère fragilité des biens auxquels il s'attache, et du peu de prix qu'eurent, au regard des rêves, les contingences qu'il put atteindre; soit qu'il condamne sa mollesse ou qu'il rende évidentes sa dépendance et la débilité de ses élans, le souvenir ne lui procure, tout compte fait, à l'âge où les illusions sont sans vertu, que le mélancolique bilan de ses déceptions ou de ses déchéances.

Mais les âmes qu'il visite doivent à l'accueil même qu'elles lui ménagent, et aux enseignements qu'il leur apporte, la constance qu'elles opposent au désespoir. Nulle invective, nulle impatience même ne dépare les longs récits de Franz [2], du bon musicien Christian Valentin [3], d'Agnès [4] ou de Meta [5]. On comprend que le temps et l'accoutumance ont émoussé l'aiguillon de leurs plus cruelles épreuves, des plus cuisantes rigueurs que le destin leur appliqua.

1. *Es waren zwei Königskinder*, XVIII.
2. *Ein Bekenntniss*, t. XIX.
3. *Ein stiller Musikant*, t. X.
4. *In Saint Jürgen*, t. IV.
5. *Abseits*, t. III.

D'autant plus que leur abnégation même a prouvé la trempe de leurs âmes et que leur calme les classe parmi les forts. « Pour vieillir », écrivait Storm lui-même à Gottfried Keller, au moment où il s'établissait à Hademarschen, « pour vieillir, il faut savoir pratiquer l'art du renoncement ».

Voilà pourquoi, par une rencontre qui n'est pas fortuite, ceux que le malheur, dans son œuvre, accule au suicide, se révèlent, par toute la suite antérieure de leurs actes, comme de faibles ou d'anormales natures. Hinrich Fehse ni Marx, Anna Rick ni Lenore n'étaient nés pour affronter résolument la vie. Quelque disposition morbide, quelque préalable faiblesse, quelque tare lentement contractée, les destinait aux mécomptes dont les effets les épouvantèrent. Leur dette parut trop lourde à leur frêle courage. Ils préférèrent l'acquitter, d'une fois, par la mort, plutôt que d'en échelonner les termes, le long d'une existence qu'ils crurent à tout jamais compromise.

Ames peu clairvoyantes, auxquelles il manqua cette foi dans la vie, cette tenace faculté d'espoir, cette ferme réaction contre l'infortune, ou cette douce adhésion à l'inévitable, qui caractérisent la plupart des personnages que Storm a mis en scène.

Sans doute, il en est encore, parmi ceux qui ne meurent pas, que nous savons désormais brisés par le chagrin et par le deuil, et qui n'attendront plus, des jours qui leur restent à vivre, aucune émotion ni aucune joie. Mais, de quel recul devant l'amour, de quelle indécision, de quel manque de confiance en eux-mêmes et dans l'avenir, la déception qui les atteint est-elle la conséquence! Dans *Immensee* [1] et dans *Angelica* [2], la fatalité, ce fut l'insuffisant vouloir d'Ehrardt et de Reinhardt. La part de bonheur qu'il n'eût dépendu que d'eux de conquérir échoit à de plus résolus.

En revanche, quelle saine ressource d'énergie, chez ceux à qui leur amour même de la vie ordonne de s'accommoder à ses plus rigides exigences! Quand, après cet accès de désespoir qui le fit errer et chercher la mort, le peintre Brunken [3] s'est rendu au conseil que lui donna la matinale nature, il sait que, « partout où la vie demeure, il y a place pour l'action », et que rien n'est jamais irré-

1. T. II.
2. T. V.
3. *Eine Malerarbeit*, IV.

médiablement perdu. Moins sereine, troublée par un atroce remords est la science que le docteur Franz[1] a puisée dans sa terrible épreuve. Mais le crime que l'aveuglement de sa sollicitude lui fit commettre, l'erreur de sa fatale intervention, il entend l'expier, « au profit de la vie », par un vivant et quotidien sacrifice de lui-même, et non par une soudaine et inutile défaite.

« Faire face à la vie; ne pas fléchir », tel est, chez Theodor Storm, le viril propos, et telle est la vaillante et impérative exhortation de ceux que les épreuves ont trouvés résolus. Ardent dans ses projets, sollicité de l'enthousiaste et génial tourment, qui lui commande de créer et de fonder, opiniâtre dans l'exécution, indomptable sous les assauts de sa haine, inlassable devant les malignes traîtrises de la mauvaise fortune elle-même, c'est dans la joie et dans l'orgueil de l'effort que succombe cet Hauke Haien, dont Storm a dressé la robuste stature au terme de son œuvre, comme pour l'opposer à l'inconsistante et grêle silhouette qui traverse son *Immensee*. Et si, pour l'ordinaire, les conflits qui requièrent les courages ne sont pas, dans l'apparence, aussi tragiques; si les âmes qu'ils intéressent ne sont pas occupées d'aussi sublimes ambitions; si la scène sur laquelle se consomment les sacrifices manque de prestige et d'éclat, Theodor Storm nous garde pourtant de croire que l'abnégation dont ils s'accompagnent comporte moins de noblesse.

Lorsque, sous la pression de l'aveugle Carsten[2], Anna consent à devenir la soumise épouse du dépravé, qu'elle aura l'ingrate et vaine tâche de ramener au bien; lorsque dans *Abseits*[3], l'humble servante remet à son frère, pour l'aider dans des entreprises où elle n'aura point de part, la mince somme d'argent, dont la privation l'oblige à quitter elle-même tout espoir d'établissement, le renoncement est si total, le drame intérieur est si décemment et si jalousement voilé, que l'existence tout unie de ces muettes et héroïques désespérées pourra paraître, au regard distrait ou profane, n'avoir jamais connu la passion ni l'épreuve.

Bien loin de prendre sa source dans le pessimisme ou dans la

1. *Ein Bekenntniss*, XIX.
2. *Carsten Curator*, XII.
3. T. III.

mélancolie, la résignation n'est jamais plus résolument pratiquée, chez Theodor Storm, que par ceux dont la jeunesse a été visitée des « plus triomphants matins ». Tandis que le pessimisme suppose un désenchantement foncier et préalable, le mépris des hommes et le dédain des fins de la vie, la résignation, telle que la pratiquent les héros des *Nouvelles*, se fortifie d'une irréductible foi dans l'utilité du sacrifice. Elle ne germe que dans les cœurs où « l'illusion féconde » fleurit encore.

Au fond, c'est en faveur d'une vie qu'elles croient plus digne que la leur d'être sauvegardée, en faveur d'un mystérieux avenir auquel, dans la mesure de leurs forces, elles veulent collaborer, qu'Anna et que Meta s'effacent, tout de même que le solitaire philosophe de l'îlot perdu se confie aux obscures et souveraines lois qui régissent l'immense univers.

C'est ainsi que, dans l'observation même des faits humains, dans la peinture de la souffrance humaine, dans l'analyse des réactions qu'elle détermine et des décisions qu'elle conseille, Theodor Storm, presque sans y prendre tâche, n'a cessé d'emplir ses personnages des leçons que dicte la souveraine nature de sa province, d'où lui vint, à lui-même, sa constante inspiration. Voilà pourquoi, si austère et si émouvante que soit la lecture de ses *Poèmes* et de ses *Nouvelles*, elle ne nous laisse pas attristés.

A. VULLIOD.

NOTES SUR H. HEINE ET TH. KÖRNER

I

Sur la chronologie et le lieu de publication de quelques « Zeitgedichte » de Heine.

Parmi les ouvrages contenant des contributions de Heine inutilement recherchés par Strodtmann pour son édition critique des *Œuvres* de Heine se trouvait le périodique parisien de langue allemande : *Vorwärts*. On lit encore, en effet, au verso du tome XVI de *Heinrich Heine's sämmtliche Werke, rechtmässige Original-Ausgabe* (*Hmbg.*, Campe, 1863) que l'éditeur prie instamment les amis du poète de lui procurer, si possible, « *der Vorwärts, herausgegeben von Bernays in Paris, 1845-1847* ». Le vœu de Strodtmann eût été, nous allons le voir, d'une réalisation difficile. N'ayant donc pu avoir en mains ce mystérieux périodique, et étant, par suite, dans l'impossibilité de débrouiller quelles poésies de Heine y avaient paru, il se borna à des à peu près dont son zèle dut, sans doute, lamenter la nécessité. Du moins, pouvait-on supposer que ce qui avait été, pour Strodtmann, irréalisable, ne le serait plus pour les modernes éditeurs de Heine. Il n'en est rien cependant. Ni G. Karpeles, ni — et voilà qui est plus surprenant — E. Elster ne mettent en doute l'existence de cette *Pariser deutsche Zeitung*, pour la désignation de laquelle M. Elster emploie les sigles P. Z. (I, 533). Quant à M. O.-F. Lachmann (Leipzig, *Reclam's billigste Klassiker Ausgaben*, 1887), il n'avait pas même mentionné, dans ses trop imprécises indications des *Variantes* utilisées par lui pour les *Zeitgedichte* (I, 319), le journal en question. Selon G. Karpeles, dont le premier volume est de 1887, la *Pariser deutsche Zeitung* ne ferait qu'un seul et même organe avec le *Vorwärts* et aurait été rédigée de 1842 à 1846 par un certain « Ch.-L. Bernays » : ainsi le comportent, s'il ne se déclare nulle part expressément sur ce point, ses renvois bibliographiques [1]. M. Elster a du moins eu la probité éditoriale d'indiquer régulièrement qu'en aucun cas la « P. Z. » ne lui avait été accessible. Cependant, en 1885, G. Adler en avait utilisé un exemplaire complet pour son livre : *Die Geschichte der ersten sozialpolitischen Arbeiterbewegung in Deutschland mit besonderer Rücksicht auf die einwir-*

1. *V. gr.* I, 369.

kenden Theorieen (Breslau, 1885, in-8), et, en particulier, pour le § 5 du ch. II : *Die deutsch-französischen Jahrbücher und der Vorwärts* (p. 95-102). Quatre ans auparavant, l'ex-rédacteur du *Vorwärts*, puis de l'*Anzeiger des Westens* à Saint-Louis, H. Börnstein, avait d'ailleurs narré en détail l'histoire de la feuille allemande parisienne dans ses intéressants Mémoires : *Fünfundsiebzig Jahre in der Alten und Neuen Welt. Memoiren eines Unbedeutenden* (Leipzig, 1881, 2 vol. in-8) I, 332 *seq.* : *Eine deutsche Zeitung in Paris*; I, 347 : *Des « Vorwärts » Glück und Ende.* Si, dans cet ouvrage, H. Börnstein, qui déclarait posséder l'exemplaire complet du *Vorwärts*, pouvait sans trop d'exagération ajouter qu'il constituait presque « ein Unikum », du moins était-on, de ce chef, renseigné sur l'existence en Allemagne de cet exemplaire, dût-il être unique...

Il serait superflu, après les indications qui précèdent, de nous étendre sur l'histoire du *Vorwärts*. Notons cependant — car il existe quelque confusion sur ce point — que cette feuille bihebdomadaire paraissait sur quatre pages petit in-fol., à partir du 1er janvier 1844, chez P. Renouard, 5, rue Garancière, sous le titre *Vorwärts. Pariser Signale aus Kunst, Wissenschaft, Theater, Musik, Literatur und geselligem Leben*, sous-titre qui disparut au n° 53, du mercredi 3 juillet 1844, pour être remplacé par celui, moins prétentieux et mieux en harmonie avec la tendance sociale de plus en plus prononcée de la feuille, de : *Pariser Deutsche Zeitschrift*. Du n° 1 au n° 63, elle est rédigée par H. Börnstein. Au n° 64, 10 août 1844, apparait en tête cet avis : *Vom ersten Juli des Jahres an hat Herr C.-F. Bernays die Redaktion des « Vorwärts » übernommen und wird es von nun an auch unterzeichnen.* Cependant, au n° 74, 14 septembre, la signature de Börnstein réapparait et se maintient jusqu'au dernier numéro, du 1er janvier 1845. Ferdinand Cölestin Bernays — que M. G. Adler appelle constamment dans son livre *Lazarus* Bernays [1] — se considère si peu, désormais, rédacteur du *Vorwärts* qu'en une lettre qu'il lui adresse et qui a été imprimée au n° 82, 12 octobre 1844, il donne à Börnstein ce qualificatif : *Herr Redakteur*.

Cette rectification faite, nous allons, puisque aucun des éditeurs de Heine ne l'a réalisée, entreprendre la modeste besogne d'extraire des colonnes du *Vorwärts* les contributions de Heine et rectifier, ce faisant, les indications erronées résultant précisément de l'omission d'un contrôle direct de ce périodique [2].

1. Bernays déclare (*Vorwärts*, n° 101, 18. Dezember 1844 : *Cordialer Brief an die Leser des Vorwärts*) qu'il s'est appelé tour à tour *Carl Ludwig*, *Ferdinand Cölestin* et même *Franz Xaver*, par amour de la variété, mais que son prénom véritable est *Lazarus*.

2. J'ai utilisé pour la collation qui va suivre l'exemplaire complet du *Vorwärts* conservé à la Bibliothèque Nationale sous la cote : Z. 2412.

VORWÄRTS! n° 3, 10. Januar 1844, p. 3.

« *Heinrich Heine in Hamburg an Herwegh* [1] ».

Deutsche Blätter bringen folgende Notiz über Heines Aufenthalt in Hamburg, wo man sich über sein gutes Aussehen wunderte. Er spazierte mit

1. Au n° 2, 6 janvier, sous la rubrique HEINE IN HAMBURG, il y a l'entrefilet suivant : (*Ein Brief aus Hamburg enthält folgende Stelle* : « *Gestern sah ich Heine, er sieht wohl aus, aber trübe* ».)

Warum bist Du trübe, Dichter?
Weil in Hamburg die Gesichter
Die dir einst so komisch schienen
Jetzt Dir dünken Trauermienen. —
Liegt die Schuld an Dir, — an ihnen?

Wie bist Du so ernst geworden
Als wärst Hofrath Du mit Orden, —
Wie? Du willst jetzt nicht mehr malen
Uns des Jungfernsteigs Vestalen,
Nicht mehr scherzen mit Sensalen?

Gumpelino ist gestorben. —
Mancher Spass Dir so verdorben.
Doch — Du willst ja nicht mehr scherzen,
Sagst : es ging Dir nicht vom Herzen; —
Dichter! hast Du wirklich Schmerzen?

Oder ist's die Langeweile? —
Ist's der Jahre flücht'ge Eile? —
Fiel der Täuschung bunter Schleier
Und in früh'rer Lieder Feier
Sieh'st Du jetzt nur : « *alte Leyer?* »

Ei, so nimm' die ALTE *Leyer,*
Singe uns mit ALTEM *Feuer*
Deine ALTEN *schönen Lieder.*
Dann sinkt auch dein Trübsinn nieder. —
Alter Heine! Kehr' uns wieder!

Paris, Dezember 1843.

Le *Vorwärts*, qui n'affichait au début que des tendances très modérément libérales, n'était pas fort enthousiaste de la nouvelle manière de Heine. Au n° 8, 27 janv. 1844, il publie cette notice :

« *Karl Gutzkow sagte in der Kölnischen Zeitung* : « *Atta Troll von Heine ist in Frankreich sehr berühmt; die Herren Marmier, Lagenevais, und die Correspondenten der Augsburger Allgemeinen Zeitung, die dem Dichter sehr nahe zu stehen scheinen, haben schon mehr davon gelesen als wir in Deutschland.* » *Atta Troll ist in Frankreich nicht* BERÜHMT, *er wird weder übersetzt, noch sehr bekannt werden : ein paar gefällige Freunde wie Marmier bilden noch kein Publikum, und der Correspondent der Augsburger tadelte, obgleich mit Rücksichten. Wir halten Atta Troll für ganz verfehlt. Herrn Gutzkow benachrichtigen wir, dass X. Marmier und Lagenevais* EINE *und dieselbe Person sind, indem Herr Marmier auch, um grössere Freiheit zu haben, unter diesem Namen schreibt, ohne anders als oberflächlich und trotzdem anmassend zu berichten. Herr Savoïe hat bereits vor Jahren X. Marmier der grössten Unwissenheit deutscher Sprache überwiesen. Seitdem hat Marmier nichts gelernt, wohl aber eine grössere Dosis Zuversicht bekommen. Wir werden bei jeder künftigen Kritik des Herrn Marmier über deutsches Wesen und Deutschland nicht ermangeln, eine Analysis zu liefern.* »

A l'apparition du double — et unique — fascicule des *Deutsch-französische Jahrbücher* de Ruge et Marx, H. Börnstein, qui déclare expressément ne pas connaître personnellement H. Heine, censure très vertement les *Lobgesänge auf König Ludwig*, ainsi, d'ailleurs, que la *Chronique scandaleuse* de Bernays (*Vorwärts*, n° 20, 9. März 1844), et il publie le 6 avril (n° 28) un assez médiocre *Lobgesang an Herrn Heinrich Heine*, en trois parties également et soi-disant envoyé par un anonyme à la rédaction, où Heine n'est pas épargné. L'évolution du *Vorwärts* vers le radicalisme doit s'expliquer par l'interdiction dont il fut frappé aussitôt après sa publication tant en Allemagne qu'en Autriche, d'une part, et de l'autre, par l'entrée en relations de Börnstein avec Bernays et son groupe. Cette évolution s'accomplit entre les n°s 28 et 38.

unaussprechlicher Behaglichkeik durch die Strassen und liess sich sein rundes leuchtendes Gesicht, auf dem keine Spur mehr von dem Weltschmerz seiner Jugend zu sehen war, von der Menge begaffen. Vor Kurzem hat er ein Gedicht verfasst, das besonders in Berlin vielfach besprochen worden. Uber den poetischen Werth und Gehalt dieses Gedichts mögen die Leser urtheilen. Es lautet :

An G. Herwegh.

Sire, geben Sie Gedankenfreiheit! — »

Suit le texte que donnent Karpeles (I, 364) et Elster (I, 310), ainsi que O.-F. Lachmann (I, 331). *Var.*

Str. IV : wie *ein* Zebra.

Str. VI : Er hat mir *freundlich* zugenickt... — Cette variante, qu'ignorent les deux premiers éditeurs susnommés, est donnée par le troisième, I, 359, comme provenant de WIB. = *Wandsbecker Intelligenzblatt, 1843.* Karpeles et Elster ne connaissent que les variantes de la version des *Humoristische Blätter*, éd. par Theodor von Kobbe [1], n° 21, 23 mai 1844. On vient de voir que le *Vorwärts* réimprimait la consolation à Herwegh lors de son bannissement de Prusse d'après l'une des « feuilles allemandes » qui l'avaient renseigné sur le séjour de Heine à Hambourg. La version du *Wandsbecker Intelligenzblatt* est-elle la version originale? J'ai trouvé dans l'édifiant pamphlet de F.-C. Bernays : *Schandgeschichten zur Charakteristik des deutschen Censoren-und Redaktorenpacks. Censor Fuchs aus Mannheim und die Führer der servilen Presse* (Strassburg, Schuler, 73 pp. in-8) imprimé en 1843, p. 39-40, le texte intégral, conforme à celui du *Vorwärts* — avec cette différence, cependant, que l'apostrophe au roi est donnée sous cette forme : *Geben Sie die Gedankenfreiheit, Sir!* — de la poésie à Herwegh. Mais Bernays ne la réimprime que parce que le censeur Fuchs de Mannheim l'avait mutilée « mit zwei mächtigen Kreuzhieben ». Il y a donc là un détail de primauté bibliographique à préciser.

VORWÄRTS, n° 38, 11. Mai 1844. — *Elster*, I, 313.

Der Kaiser von China. *Var.*

Str. VI : Und *schütteln* ihre Zöpfe.
Str. X : Und jubelt : *Hoseanna!*

Cette pièce était donnée comme provenant de la « P. Z. 1842 »; (*E.*, I, 550).

VORWÄRTS, n° 44, 1. Juni 1844. — *E.*, I, 316.

Zur Beruhigung. (*An die deutschen Fürsten*) [2]. *Var.*

1. O. F. Lachmann donne également ces variantes. C'est par erratum sans doute qu'il écrit Th. v. *Kolbe* (I, 349).
2. Ce sous-titre n'est pas dans les éditions de Heine.

Str. II : Wir sind Keine Römer, *wir haben Gemüth,*
Wir sind von germanischem Geblüt,
Wir sind germanisch brav und edel
In Schwaben giebt es die besten Knödel.

Strodtmann, qui dit avoir comparé le texte de cette pièce dans l'éd. des *Neue Gedichte*, de septembre 1844, avec le manuscrit original, donnait cette variante, qu'a reproduite M. Elster. O. F. Lachmann la donne aussi (I, 359), mais d'après WS. = *Weserzeitung.* Toutefois, comme il n'indique ni l'année ni le numéro de ce journal où a été publié le *Gedicht*, il est impossible de rien arguer de cette référence trop peu critique. En tout cas, il est certain que la version du *Vorwärts* est la version originale, et ce point était jusqu'à présent inconnu.

Str. III : Wir sind *Germaner* (*sic*) edel und brav
. . . .
. . . .
Doch nicht nach dem *Blut* unserer Fürsten
Str. VII : Wir nennen sie « *Vater* » und « Vaterland »
. . . .
Das erbeigenthümlich gehört *dem Fürsten...*

VORWÄRTS, n° 45, 3. Juni 1844. — *E.*, I, 315.

An F. Dingelstädt. (*Im Januar 1844*) [1]. *Var.*

Str. II : bis an *der* Elbe

Les éditeurs de Heine ne connaissent de cette pièce que le texte des *N. G.*

VORWÄRTS, n° 48, 15. Juni 1844, n° 56, 13. Juli 1844. *E.*, II, 173.

Der neue Alexander. I.
II : Erster Feldzug [2].

Au n° 56 : *Der neue Alexander.* Il n'y a pas l'indication : *III*, et la poésie n'est signée que des initiales *H. H.*, contrairement aux précédentes, qui sont signées des nom et prénom de l'auteur. Pas de variantes avec le texte de Strodtmann, qui n'a donné le n° III de cette pièce que dans son édition de 1876, soi-disant « *aus dem Nachlass* ».

On croyait jusqu'à présent que « *Der neue Alexander, I, II* » avait paru dans le *Vorwärts* de « 1846 ». M. Ernst Elster en indique en ces termes, tout de même un peu catégoriques, la source : *I und II aus der Pariser Zeitschrift « Vorwärts » 1846* (II, 512). Le même éditeur a trouvé un manuscrit de I. Il porte le titre : *der neue Mazedonier.* « *Unmittelbar davor,* nous apprend-il, *mit Bleistift* : **2,** *noch weiter, links oben* : *n° 48.* » Cette

1. Les éditions ont : *An den Nachtwächter* (*Bei späterer Gelegenheit*).
2. Ce sous-titre est inconnu des éditions. Ces deux titres sont du n° 48.

indication, évidemment écrite postérieurement à la publication de I et II dans le *Vorwärts* ne nous permet-elle pas d'induire qu'il ne s'agit pas du manuscrit original de I, mais d'une transcription, avec modification du titre, à l'usage, peut-être, de quelque réimpression, qui, pour une raison ou pour une autre, n'aurait pas eu lieu? Ou bien a-t-elle eu lieu? Auquel cas, elle resterait à identifier. La *Heineforschung* n'est point encore close, on le sait assez. Ainsi, *der neue Alexander III*, que Strodtmann et Karpeles donnaient pour posthume, avait été réimprimé, moins la sixième strophe, au n° 17, 1846, du *Telegraph für Deutschland.*

VORWÄRTS, n° 50, 22. Juni 1844. — *E.*, I, 317.

Verkehrte Welt.

Pas de *Var.*

Karpeles, I, 377 : « *Pariser deutsche Ztg.* » *1843.* — Elster : *P. Z.*, 1842.

VORWÄRTS, n° 55, 10. Juli 1844. — *E.*, II, 177.

Die armen Weber [1].

M. Elster avait fort judicieusement induit de l'indication : *Vom Dichter revidirt*, dont était munie cette pièce dans « *Album. Originalpoesieen* » 1847, n° 7, p. 145, éd. par H. Püttmann, qu'il existait d'elle une « *ältere Fassung bis jetzt unbekannt* ». Cette rédaction première, dont la date prouve, au surplus, que la pitié humaine de Heine n'a pas eu besoin de laisser passer les années pour protester contre la barbare exploitation des tisserands silésiens, résume en une strophe unique la conclusion, arrondie et amplifiée à la réflexion artistique, en 1847, et n'a, par conséquent, que quatre couplets.

Var.

Str. II : Ein Fluch dem *Gotte* [2], *dem blinden, dem tauben,*
Zu dem wir gebetet mit kindlichem Glauben...

Str. III : *Der uns den letzten Groschen erpresst...*

Str. VI : Ein Fluch dem falschen Vaterlande,
Wo nur gedeihen *Lüg'* und Schande,
Wo nur Verwesung und Todtengeruch —
Altdeutschland, wir weben dein Leichentuch!
Wir weben! Wir weben!

VORWÄRTS, n° 58, 20. Juli 1844. — *E.*, I, 301.

Doctrin.

Pas de *Var.*

1. Et non pas, donc, *die Weber* tout court.

2. Strodtmann, qui dit avoir eu le manuscrit, a donné la variante *Götzen*, mais point la suite. Dans ce cas, il faudrait admettre que Püttmann a modifié *Götzen* en *Gotte*, ou plutôt n'est-ce pas Strodtmann qui, cette fois comme d'autres, a joué à Heine un tour de sa façon? Car il ne saurait s'agir évidemment du ms. de l'*erste Fassung.*

Karpeles, I, 353 : *Aus der von Ch. Bernays in Paris herausgegebenen « Deutschen Zeitung » 1842.* Elster : *P. Z. 1842 et F.* [*Feuilles volantes.*]

VORWÄRTS, n° 59, 24. Juli 1844.

Erleuchtung. — *E.*, I, 318.

Var.

Str. III : Und du singst ein *Heidenlied...*

Karpeles date cette pièce : *Pariser deutsche Zeitung, 1843* (I, 377). Elster : *P. Z.*, 1842.

Les contributions originales de Heine au *Vorwärts* ne vont pas plus loin que le n° 59. A l'apparition de *Deutschland*, une note anonyme, précédant la réimpression de la préface, que suivra, en feuilletons consécutifs, le texte même de cette satire, dira (n° 84, 19 oct. 1844) : « *Als uns Heine in letzter Zeit mehrere seiner neuen Dichtungen für unser « Vorwärts » mittheilte, begrüssten wir sie nicht nur als einen werthen Beitrag, sondern auch als die Vorboten von Heine's nach langem Winterschlafe neu erwachter Thätigkeit und einem neuen Werke, in dem wir den uns so lieb gewesenen Dichter in seine vollere Jugendkraft wieder finden, und ihn noch mehr lieb gewinnen sollten als früher...* » Heine, nous allons le voir, entendait bien, cependant, continuer sa collaboration à l'organe démocratique, dont le ton, de plus en plus agressif, rappelle singulièrement celui que Karl Marx, collaborateur lui aussi du *Vorwärts*, emploiera, en 1848-1849, dans la *Neue Rheinische Zeitung* [1]. Peut-être ne sera-t-il point risqué de prétendre que le comte Arnim se souvenait des virulentes pasquinades de Heine quand, dans un banquet officiel, il ne dédaignait pas de mentionner ouvertement le *Vorwärts*, préludant de la sorte aux démarches répressives pour lesquelles il trouverait en Thiers un obéissant coadjuteur. « *Das preussische Vorwärts mit Gott und Vaterland*, s'était écrié le ministre de l'Intérieur prussien, *sei unendlich verschieden von dem Wahlspruch jener Zeitung « Vorwärts », welche an dem Seinestrand erscheine, die Fürsten schmähe, die Vorsehung verlästere und den Königsmord preise...* » A quoi Bernays répliquait, dans les colonnes mêmes du *Vorwärts* : « *Um eine geistreiche Pointe zu erhaschen, hatte der Berliner Pinsel das* KÖNIGL. PREUSS. VORWÄRTS FUR GOTT, KÖNIG UND VATERLAND *mit dem* PARISER GOTTLOSEN, KÖNIGSMÖRDERISCHEN VORWÄRTS *in einem Toast zusammengestellt... An einem preussischen Minister sind wir die Ridiculs schon so gewöhnt, dass es uns wundern sollte, wenn sich je einer einmal nicht kompromittirte... Statt ein Blatt ganz zu ignoriren, welches in Preussen zu verbieten seine Feigheit ihn gezwungen hatte, kann er seine ohnmächtige Wuth darüber nicht verbergen und lässt die glänzende Schlange der Neugierde für*

1. M. G. Adler écrit même (*op. cit.*, p. 100) que « *es ist nicht unmöglich, dass deren* [*der N. Rh. Ztg.*] *Chef-Redakteur Carl Marx... dessen* [*des Vorw.*] *Sprache zum Vorbild genommen hat* ». Il y a, en effet, une différence sensible entre la langue du *Vorwärts* et celle des *Deutsch-französische Jahrbücher.*

seine ärgsten Feinde Proselyten werben » [1]. C'en était trop. Le n° 100, 14 décembre 1844, du *Vorwärts*, qui contient cette virulente diatribe, annonce que la feuille entend interjeter appel contre le jugement du tribunal correctionnel qui vient de condamner Bernays à 300 francs d'amende et deux mois de Sainte-Pélagie pour avoir fait de la politique — étrangère, mais nos juges, à cette époque, ne dédaignaient pas de « travailler pour le roi de Prusse » — dans un organe qui n'avait pas versé le cautionnement légal de 75 000 francs. L'appel à la Cour Royale resta sans effet (Börnstein, *op. cit.*, I, 352). On imagina alors, pour éluder la nécessité du cautionnement, de transformer en périodique mensuel le journal bihebdomadaire. Le prospectus annonçant cette métamorphose n'est pas conçue dans des termes qui indiquent que la rédaction soit revenue à résipiscence : défis à l'*Augsburgerin*, déclaration que Bernays est enfermé « *wegen eines Irrthums* », etc., tout cela hâta sans doute la communication, fort polie, que reçurent les collaborateurs du *Vorwärts*, sauf Heine, d'avoir à vider la place dans le délai de vingt-quatre heures et la France dans celui de trois jours. Mais Börnstein ayant intéressé l'opposition et la presse d'avant-garde à sa cause, l'ordre fut rapporté et l'on se borna à l'interdiction de la publication du *Vorwärts*, prêt à paraître.

Puisqu'il n'y eut ni *Vorwärts* ni « *Pariser Zeitschrift* » en 1845 et après, il est clair, pour en revenir aux *Zeitgedichte*, qu'une pièce que l'on donne communément [2] comme émanant du *Vorwärts* de 1846, *Unsere Marine*, a été publiée autre part. L'erreur, ici comme précédemment, provient de Strodtmann. Au t. XVII de l'édition de 1863, on lit, *Vorwort des Herausgebers*, p. VIII : « *Das Gedicht « Unsere Marine » habe ich vor Jahren aus einem Journal abgeschrieben, dessen Titel mir entfallen ist. Nach einer Notiz in den von Theodor von Kobbe begründeten « Humoristischen Blättern » (achter Jahrgang, n° 12, vom 20. März 1845)* : « *Heinrich Heine's neuestes Gedicht* « DIE MARINE », *wird in Kurzem erscheinen und dann sogleich mitgetheilt werden* », *dürfte dasselbe in den Anfang des Jahres 1845 zu setzen sein. Wahrscheinlich ist es, wie in der Note auf S. 278 bemerkt worden* [3], *zuerst in der von Bernays herausgegebenen Pariser Zeitschrift « Vorwärts! » abgedruckt, die ich bis jetzt leider nich erlangen konnte* ». Le journal où Strodtmann avait naguère copié *Unsere Marine* et dont il avait oublié le nom était une feuille qui possédait alors, grâce à la situation muselée de la presse en Allemagne, une certaine influence en ce pays, dont elle imprimait de

1. Le discours d'Arnim fut prononcé au « *Bankett der Jahresfeier der preussischen Städteordnung* ». Cf. à son sujet l'*Allg. Augsb. Ztg.* 1844, n° 337. Bernays répliqua dans le *Vorwärts*, n° 100 : *Cordialer Brief an die Leser des* « *Vorwärts* », en tête duquel se trouve la mention du *Pressprozess* du journal. Au numéro suivant, 18 décembre, le comte Arnim et la *Gazette d'Augsbourg* sont de nouveau pris à partie.

2. Karpeles, I, 382; Elster, II, 512. L'hypothèse de Strodtmann se mue chez ces deux éditeurs en une affirmation catégorique.

3. « *Dies Gedicht, das mir vor Jahren mit Heine's Namen abgedruckt vorgelegen, ward, wenn ich nicht irre, zuerst, 1846 im* « *Vorwärts*! » *mitgetheilt.* »

bonnes correspondances, et à l'étranger, surtout à Paris, dans les milieux intellectuels allemands [1]. Fondée en 1843 par W. von Eichthal et H. Bernhard, agents à New-York de la librairie Cotta et dépositaires, l'année d'après, du *Vorwärts*, la *Deutsche Schnellpost für Europäische Zustände, öffentliches und sociales Leben Deutschlands* affichait au début une tendance *national-deustch* modérée, qui n'avait pas tardé, sous la poussée des événements, la poétique gouvernementale de Frédéric-Guillaume IV et le mécontentement universel qu'elle suscitait, à monter au radicalisme. Sa défense énergique du professeur Sylvester Jordan l'avait, dès le début, mise en bonne posture chez les libéraux. Bien que cultivant fort habilement la pratique du *Zweidruck*, elle avait, outre ses correspondances originales, des collaborateurs littéraires de valeur, tel Kinkel [2], qui lui envoyaient des articles originaux. Bihebdomadaire et paraissant sur quatre pages grand in-folio, elle passa, en septembre 1845 — cf. l'annonce de ce changement au n° 68 — entre les mains de von Eichthal seul, qui la rédigea jusqu'à sa mort, en fin décembre 1847. Elle subit alors une interruption, fut reprise un temps par Carl Heinzen, avant que celui-ci s'en allât fonder à Louisville son célèbre *Pionier*, et Dowiat, pour disparaître irrémédiablement.

Le correspondant parisien de la *Schnellpost*, dont les verbeuses chroniques se lisent aujourd'hui encore avec profit, n'était autre que le fécond Börnstein [3]. Or nous avons dit plus haut que la première livraison du *Vorwärts* hebdomadaire était composée quand Thiers, obtempérant aux instances des dynastes germains, prit à son endroit la mesure que l'on sait. Cette première livraison devait contenir une contribution originale de Heine, tout à fait dans la nuance du périodique : *Unsere Marine*. Börnstein, qui écoula dans la *Schnellpost* quelques-unes des contributions destinées au *Vorwärts* mort-né, envoya aussi à d'Eichthal le texte du *Gedicht* de Heine et c'est dans le journal allemand de New-York, au n° 93, samedi 29 novembre 1845, que *Unsere Marine* — auquel Strodtmann s'est permis d'adjoindre le sous-titre peu adéquat, car la pièce est aussi bien une satire

1. Cf. à ce sujet *Die Grenzboten* 2, 1843, p. 1004-1007. La *Schnellpost* était dès l'origine en lecture à Paris au *cabinet Montpensier*, au Palais-Royal. Elle n'est malheureusement conservée dans aucune bibliothèque publique parisienne.

2. Strodtmann avait de ce fait, jusqu'alors ignoré, comme l'essentiel de la production littéraire de Kinkel dans des feuilles quotidiennes ou périodiques, une allusion obscure dans la biographie de son ex-maître à Bonn. Cf. *Gottfried Kinkel, Wahrheit ohne Dichtung* I (Hamburg, Campe, 1850), 307 : « *Kinkel empfing gleichfalls um diese Zeit* (1843, année où il commence sa collaboration à l'*Augsburger Allgemeine Zeitung*) *von Dr. Kolb die Aufforderung, für ein New-Yorker Blatt zu arbeiten.* » Kolb, alors rédacteur de la *Gazette d'Augsbourg*, entretenait avec d'Eichthal un très actif commerce épistolaire. Cf. Börnstein, *op. cit.* I, 332.

3. Signalons un détail que Börnstein ne mentionne pas dans ses *Mémoires*. A la mort de von Eichthal, il envoya ses correspondances parisiennes à la fameuse *Deutsche Londoner Zeitung* rédigée par le duc Carl von Braunschweig. L'annonce de cette collaboration se trouve dans ce dernier journal — une feuille hebdomadaire d'un radicalisme échevelé — au n° 141, 21. Jan. 1848. Börnstein y signait : † * †

littéraire qu'une satire politique, de « *nautisches Gedicht* » — a paru, dans la disposition typographique et avec la remarque préliminaire suivantes, que nous reproduisons fidèlement :

FEUILLETON.

UNSERE MARINE.

(Dieses Gedicht, welches in der « Schnellpost » zum ersten Male erscheint, verdanken wir der Güte eines Freundes in Paris. Heine hatte es dem ersten Monatshefte des « Vorwärts » bestimmt, welches in Folge des berüchtigten Pariser Ausweisungs-Edikts nicht erscheinen konnte. Es fällt in die Zeit, als der Gedanke einer preussisch-zollvereins-deutschen Kriegs = und Dampfflotte noch in seiner ersten Kindheit war, und die deutsche Bundesversammlung zu Frankfurt durch vorläufige Verleihung einer deutschen Bundesflagge den schon hochlodernden Enthusiasmus des unverfälschten deutschen Eineinigesdeutschlandgemässigtenfortschrittspatrioten bis zum Wahnsinn und unzähligen schlechten Gedichten gesteigert hatte.)

Wir traumten von einer Flotte jüngst
Und segelten schon vergnüglich
Hinaus auf's balkenlose Meer;
Der Wind war ganz vorzüglich.

Wir hatten uns'ren Fregatten schon
Die stolzesten Namen gegeben;
Prutz hiess die Eine, die Andre hiess
Hoffmann von Fallersleben.

Da schwamm der Kutter Freiligrath;
Darauf als Puppe die Büste
Des Mohrenkönigs, der wie ein Mond,
(Versteht sich, ein schwarzer!) grüsste.

Da kamen geschwommen ein Gustav Schwab,
Ein Pfützer (*sic*), ein Kölle, ein Mayer;
Auf jedem stand ein Schwabengesicht
Mit einer hölzernen Leyer.

Da schwamm die Birch-Pfeifer, eine Brick;
Sie trug am Fockmast das Wappen
Der deutschen Admiralität
Auf schwarz-roth-goldnen Lappen.

Wir kletterten keck an Bugspriet und Raa'n,
Wir trugen uns wie Matrosen :
Die Jacke kurz, der Hut betheert,
Und weite Schifferhosen.

Gar mancher, der früher nur Thee genoss,
Als wohlerzogener Eh'man,
Der soff jetzt Rum und kaute Tabak,
Und fluchte wie ein Seemann.

Seekrank ist mancher geworden sogar,
Und auf dem Fallersleben,
Dem alten Schiffprügel, hat mancher sich
Gemüthlich übergeben.

Wir träumten so schön! wir hatten fast
Schon eine Seeschlacht gewonnen!
Doch als die Morgensonne kam,
Ist Traum und Flotte zerronnen.

Wir lagen noch immer im heimischen Bett,
Mit ausgestreckten Knochen,
Wir rieben uns aus den Augen den Schlaf,
Und haben gähnend gesprochen :

« Die Welt ist rund! Was nützt es am End,
Zu schaukeln auf müssiger Welle?
Der Weltumsegler kommt zuletzt
Zurück auf dieselbe Stelle. »

HEINRICH HEINE.

Geschrieben im Mai 1844.

Ce feuilleton de la *Schnellpost* dut être reproduit par les *Wiener Sonntagsblätter* — si l'indication de M. O. F. Lachmann, I, 359, est exacte, auquel cas il est incompréhensible qu'il se borne à une référence aussi vague et ne daigne préciser, une fois de plus, ni l'année ni le numéro du périodique! — où nous trouvons, toujours d'après le même garant, la même caractéristique variante : *Schiffprügel*, vocable jugé sans doute par Strodtmann trop peu parlementaire et substitué par celui, plus académique, de *Brander*. Datant de mai 1844, *Unsere Marine* formera désormais le chainon tout naturel entre la première rédaction d'*Atta Troll*, anti-Freiligrath, et le *Wintermärchen*, parodie de quelques « qualités » du germanisme essentiel.

II

Die Engel.

Dans la troisième édition remaniée — mais non corrigée par Heine — des *Neue Gedichte* (Hmbg. 1852) apparait pour la première fois, sous la rubrique *Zur Ollea* — dénomination assez bizarre, le terme espagnol auquel songeait sans doute l'éditeur étant *Olla*, à moins qu'il n'ait été influencé

par le vocable culinaire viennois [1] — une pièce intitulée : *Die Engel* (*E.*, I, 297). Il y est question d'une « *gnäd'ge Frau* » énigmatique vers laquelle jusqu'à cette date aucun critique ne semble avoir dirigé ses recherches. En réalité, la pièce *Die Engel* n'est qu'une dédicace d'*Atta Troll* par Heine, vraisemblablement à la baronne B. de Rothschild, l'année même où parut en volume, avec de nombreux changements, cette satire publiée d'abord aux nos 1-10 de la *Zeitung für die elegante Welt*, de Laube, en 1843.

Le document suivant, qui identifie *Die Engel*, est enfoui dans l'un de ces journaux allemands publiés à Londres où il y a tant de détails intéressants, et sur lesquels il n'existe, pas plus d'ailleurs que sur la presse allemande des États-Unis — et il y aurait à coup sûr un livre fort instructif à écrire sur la presse révolutionnaire allemande fondée à la suite de la Révolution de 1849 dans les principales villes de l'Union — aucune étude sérieuse jusqu'à ce jour [2]. Au n° 35 — samedi, 29 mars 1856 — du *Londoner Deutsches Journal für Politik, Kunst, Musik, Literatur und öffentliches Leben*, dont le premier numéro est du 4 août 1855 et le dernier du 26 mars 1859 — la feuille a paru sous le titre précédent jusqu'au 19 juin 1858, mais le 26 du même mois elle est éditée sous le titre : *Londoner Deutsche Zeitung*, qui subsiste jusqu'à sa disparition — on lit cette correspondance de Paris (p. 3) :

« † PARIS, 27. MÄRZ. *Als ich dieser Tage in einer hiesigen Bibliothek umherstöberte, fiel mir ein sehr schön gebundenes Exemplar des Atta Troll in die Hände. Ich öffnete es und fand auf dem Deckblatte ein von Heine's eigener Hand geschriebenes und mit seinem Namen unterzeichnetes Gedicht. Dasselbe*

1. M. Elster, qui a soin (I, 290, n. 1) de marquer la prononciation de l'espagnol : *olla* [*olja*] se trompe en ajoutant : *potrida. Cf. D. Quijote* (Ed. Clemencin, V, 435-436) : *Ollas podridas, que mientras más podridas son, mejor huelen.* D'ailleurs *putrere* ne pouvait donner en castillan que *podrir* (*pudrir*) : cf. *Gröbers Grundriss*, I, 706.

2. H. Dorgeel a bien quelques pages (p. 84-91 : *Die deutsche Presse*) sur ce thème dans sa brochure : *Die deutsche Colonie in London* (London und Leipzig, 1881), mais elles sont trop incomplètes, voire inexactes. Il est revenu sur la question — en signant, je ne sais pourquoi, H. Geehl — dans un article du *Zeitgeist*, n° 49, 7 décembre 1891 : *Die deutsche Presse Londons*, avec tout autant de légèreté. Il ne sait même pas que le *Hermann* (n° 400 : *Deutsche Londoner Zeitungen, Ein Beitrag zur Geschichte des deutschen Lebens in London* (1er sept. 1866); n° 401 p. 3213; n° 402, p. 3221) avait traité avec plus de précision que lui cette matière assez embrouillée. Quant au *Hermann* lui-même, que Kinkel fonda de ses deniers en 1859, il règne sur son compte en Allemagne de singulières équivoques et M. Philippson n'a su que résumer à son sujet les dires de Dorgeel, cependant par trop superficiels (*Jahresberichte für neuere deutsche Litteraturgesch.* III. Bd. [Stuttg. 1894] IV, 16 : 148). Il est vrai que les potentats allemands avaient voué à ce journal, comme à son fondateur, une haine si cordiale qu'il serait aujourd'hui impossible d'en trouver, dans l'une quelconque des bibliothèques publiques de l'Empire, un exemplaire. Seule, la Bibliothèque municipale de Mayence en possède — sans doute grâce à un don privé, ultérieur à l'interdiction de cette feuille — l'année 1859. Mais l'exemplaire est complet au *British Museum.* J'en résumerai l'histoire dans ma prochaine biographie de Kinkel, au chapitre : *Années d'exil, Londres.*

ist an eine Dame gerichtet, der er wahrscheinlich die Dichtung selbst überreicht hat. Die Dame ist ohne Zweifel die Baronin B. v. Rothschild, deren mildes Herz von vielen Tausenden gesegnet wird, denen sie still und geräuschlos süssen Trost spendet. Das Gedicht lautet :

> *Freilich ein ungläub'ger Thomas,*
> *Glaub'ich an den Himmel nicht,*
> *Den die Kirchenehre Roma's*
> *Und Jerusalem's verspricht.*
>
> *Doch die Existenz der Engel*
> *Die bezweifelte ich nie;*
> *Lichtgeschöpfe sonder Mängel*
> *Hier auf Erden wandeln sie.*
>
> *Lieblich mit den weissen Händen,*
> *Lieblich mit dem schönen Blick,*
> *Schützen sie den Menschen, wenden*
> *Von ihm ab das Missgeschick.*
>
> *Ihre Huld und ihre Gnaden*
> *Trösten jeden, doch zumeist,*
> *Ihn, der doppelt qualbeladen,*
> *Ihn, den man den Dichter heisst.*
>
> *Nur, gnäd'ge Frau, die Flügel*
> *Sprech'ich jenen Wesen ab —*
> *Engel giebt es ohne Flügel,*
> *Wie ich selbst gesehen hab'.*

HEINRICH HEINE.

Paris, 20. April 1847.

Man sieht der Handschrift deutlich an, dass der Dichter damals schon sehr leidend war. »

Évidemment le correspondant parisien du journal de Londres ignorait que le texte qu'il avait copié n'était pas inédit. Bien que, cependant, la teneur en soit la même dans la troisième édition des *Neue Gedichte* et la reproduction ci-dessus, l'ordre des strophes diffère : la strophe finale de l'exemplaire d'*Atta Troll* est devenue en 1852 la troisième, et les strophes 3 et 4, de la sorte, les strophes avant-dernière et finale. Nous croyons, pour nous, que le caractère de dédicace est beaucoup mieux exprimé dans la forme originale, communiquée par le correspondant parisien du *Londoner Deutsches Journal*, et que le délicat compliment contenu dans le couplet :

Nur, gnäd'ge Frau...

n'a de portée qu'à la fin de ce gracieux madrigal[1].

1. Nous ne quitterons pas l'obscur journal de Londres sans signaler qu'il eut

III

Une poésie inconnue de Theod. Körner.

C'est également dans un journal allemand de Londres, dont nous avons mentionné plus haut le titre, le *Hermann, Deutsches Wochenblatt aus London*, n° 243 (*V. Jahrgang*), samedi 29 août 1863 [1], que se trouve, au milieu d'un article non signé, mais indubitablement écrit par un membre de la colonie allemande de Londres et intitulé : *Nachtrag zur Körnerfeier*, la poésie suivante que nous n'avons trouvée dans aucune des éditions courantes des œuvres de Körner, y compris les plus récentes.

... Von den Körner'schen Gedichten sind noch viele ungedruckt, weil eine nicht geringe Anzahl, nur flüchtig kingeworfen, nicht geeignet erschien, in die Gesammt-Ausgabe aufgenommen zu werden. In der schönen Manuskriptensammlung, die sich im Besitze des Herrn von Erlanger hierselbst [2] *befindet, ist gleichfalls ein noch ungedrucktes Lied Körners vorhanden, das er, bald nachdem Halle die eiserne Hand Napoleons hatte fühlen müssen, gesungen hat. Wenngleich es keineswegs zu den besondern Leistungen gezählt werden kann, so ist es jedenfalls doch der Mittheilung werth, und gewinnt eben jetzt grade, wo die Begeisterung, welche die Körnerfeier in so vielen Herzen wach gerufen, noch frisch erregt ist, ein besonderes Interesse. Das Lied lautet :*

Den ew'gen Ruhm erkämpfte sich
Jüngst eine brave Schaar,
Als Preussens Heer bei Halle wich,
Und Frankreich Sieger war.

Die Preussen waren längst entflohn
Und ihre Fahne sank,
Die Franken, sie erhoben schon
Den frechen Siegsgesang.

Da stand ein braves Regiment
Dem Feind' im Angesicht,
Als wenn es da auf immer ständ',
Es wich und wankte nicht.

le courage — bien que professant un radicalisme assez timide, mais il s'imprimait à Londres et cela explique tout — de publier une fort belle nécrologie de Heine, n° 30, 23 février 1856 : *Heinrich Heine ist gestorben*. La presse allemande continentale — pas plus celle d'alors que celle d'aujourd'hui — n'étant guère prodigue en ce genre d'exercices littéraires en l'honneur de Heine, le fait méritait d'être signalé.

1. P. 1939.

2. Ce personnage, très mêlé aux œuvres des réfugiés politiques allemands et dont le nom revient souvent, à côté de ceux des membres de divers comités, dans les colonnes du *Hermann*, habitait *3, Great St-Helen's, London, E. C.*

Schon mancher war ihm weggerafft,
Das Häuflein war zu klein,
Es stürzten mit vereinter Krafft
Die Franken auf sie ein.

Sie standen, ihrer Väter werth,
Der Feinde Übermacht,
Und mancher fiel durch Preussens Schwert
In tiefe Todes-Nacht.

Und heisser werden sie bedrängt
Von tapf'rer Franken Hand,
Und endlich doch zurückgedrängt
Bis an der Saale Rand.

Und keine Rettung war nun mehr,
Denn hinten war die Fluth...
Im Angesicht der Feinde Heer,
Den Kriegern sank der Muth.

Die Franken dringen schärfer ein,
Der Preussen Führer fällt,
Da hüllt sich in die Fahne ein
Der Jüngling, der sie hält.

Und es erfasst sie fürchterlich,
Als wär's sein einzig Gut,
Und in die Saale stürzt er sich!
Weh! ihn verschlingt die Fluth.

Und wie er in die Wellen sinkt,
Wie ihn der Strom entrafft
Im Laufe, neuer Muth durchdringt
Die Schaar und neue Krafft.

Sie schwöret, sich dem Tod' zu weih'n,
Zu fechten als ein Held,
Und stürzt sich in die Franken ein,
Bis jeder Preusse fällt.

CAMILLE PITOLLET.

NOTES ET DOCUMENTS

MEINE HERDER-AUSGABE[1]

Weimar, 8. December 1906.

Nur Fragmente von einem Bericht kann ich Ihnen liefern, werther Herr, da die Zeit drängt und das Jahr sich zum Ende neigt, nicht das völlige Ganze, das ich Ihnen im Garten der Altenburg am Hochsommertag zugesagt habe.

Ich habe gestern zur Ankündigung eine Probe meiner Herder-Ausgabe vorausgehen lassen : Gesamt-Vorrede, Einleitung und ein Stück vom Texte des ersten Bandes, 1877.

Als ich diese Vorrede unterzeichnete, hatte ich 32 Jahre hinter mir. Ich wählte zur Unterschrift jener Lebensurkunde meinen Geburtstag (18. Januar). So habe ich noch einmal, am nämlichen « historischen » Tage, geraume Zeit später, hier in Weimar mich bereit erklärt, eine Lebensgeschichte der Kaiserin Augusta zu verfassen, nachdem im Auftrage des jetzt regierenden Kaisers deshalb bei mir angefragt worden war. Diese Aufgabe ist vertagt worden.

Zehn Jahre nach dem Erscheinen des ersten Bandes ward ich nach Weimar berufen durch die edle Grossherzogin Sophie, um als Nachfolger Erich Schmidts die Direction des Gœthe-Archivs zu übernehmen, welches sich um Pfingsten 1889 zum Gœthe-und-Schiller-Archiv erweitert hat.

Aber bereits neun Jahre vor dem Erscheinen jenes Erstlings hatte ich, als junger Collaborator an der Latina zu Halle a. d. Saale, begonnen, aus Herder ein ernstes Studium zu machen. Mein Lehrer, Julius Zacher, Professor an der genannten Universität, hatte mir für die Staatsprüfung zur Aufgabe gestellt die « Darstellung der ästhetischen Kritik Herders » in seinem Jugendwerke, den « Fragmenten über die neuere deutsche Litteratur », in ihrem Verhältnis zu den 24 Bändchen der « Litteraturbriefe ». Diese Arbeit also ist die Keimgrube so vieler folgenden geworden. Denn Zacher, der in seiner gediegenen Schlichtheit etwas Unwiderstehliches hatte, war, nach der

1. L'érudit éditeur de Herder, M. Suphan, a bien voulu confier à notre collaborateur, M. Léon Mis, quelques notes relatives à l'histoire de son édition. Afin de conserver à ces quelques pages leur ton personnel et leur valeur documentaire, nous les insérons dans le texte et avec l'orthographe de l'original.

Lektüre meines Versuchs, zu mir getreten mit den Worten : « Das deutsche Volk hat an Herder eine Ehrenschuld zu entrichten und Sie haben die Fähigkeit, das zu thun. » Es war ein Moment von Entscheidung für ein Leben; an jeder Stelle bin ich mir dieses Auftrages bewusst geblieben, nicht im eng nationalen, sondern im Humanitäts-und Weltsinne. Denn so verstehe ich überhaupt das Wort « Deutsch ».

In meiner Weimarer Antrittsrede über « Herder und Gœthe » (sie ist übersetzt in der *Revue de l'enseignement des langues vivantes*) durfte ich über mein vorangehendes Studium im grossen und ganzen erklären, es habe mich von Herder zu Gœthe geleitet. Die Folgezeit, beinahe zwei Dekaden, hat vorwiegend Gœthe gehören müssen. Die Leitung der grossen Weimarer Gœthe-Ausgabe hat jahraus jahrein meine Kräfte so weit in Anspruch genommen, dass für meineu Lebensgefährten nur ein spärlicher Tribut an Zeit und Kräften übrig blieb. Das zweite Haus drohte dem ersten das Licht zu verbauen, der zweite Baum dem ersten Erdreich und Kraft zu entziehen. Doch ist zu andauernder Sorge und Trauer kein wirklicher Anlass gegeben. Vielleicht ist es eine Gunst, ein Vortheil, dass ich nun andrerseits durch Gœthe zu Herder zurückgekommen bin.

Ich habe durch die Herausgabe besonders der « Naturwissenschaftlichen Schriften » Gœthes, (Weimarer Ausgabe, Abth. II) erst das rechte Erkennen gewonnen über die Periode von Gœthes Zusammenarbeiten mit Herder, zumal die fruchtbaren Jahre 1783-1786, von denen in Gœthes Archiv so viel ungedruckte, ungelesene, unentzifferte Niederschriften geblieben waren, die alle jetzt hauptsächlich in dem Supplementbande der genannten Serie (XIII) ausgemünzt sind. Mit ganz anderem Verständniss habe ich in den zwei letzten Jahren, die in grossem Umfang vorhandenen Manuscripte der « Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit » wieder durchstudirt, als hätte ich mich noch nie darin umgesehen. Mein Augenmerk war jetzt besonders auf die ältesten Gestalten der ersten Bücher gerichtet, wie sie aus den Unterhaltungen, dem gemeinsamen Naturforschen und Naturbetrachten der beiden grossen Weimarer Freunde zuerst hervorgegangen sind. Ein so umfassender wie inhaltlich bedeutender Anhang aus älteren Niederschriften ist dadurch dem Bande 14 der Herder-Ausgabe zugewachsen, welcher schon zu Ende dieses Jahres erscheinen sollte, nun aber dem Pfingstentermin 1907 vorbehalten ist. Desgleichen wird 1907 der Supplementband zum Ganzen, Band 33, erscheinen, mit einer Zeittafel aller Schriften und genauen Registern ausgestattet. Damit wird meine Gesamt-Ausgabe abgeschlossen sein.

Die Ausgabe ist eine historische, und mehr als das, eine genetische Folge sämtlicher Werke und Schriften Herders. Herders geistige Natur selbst musste die Norm für diesen Bau seiner Werke geben. Der genetische Begriff ist Herders Lebensnerv. Das stand mir von vornherein fest, und diese Maxime gibt meiner Herder-Ausgabe ihre Einheitlichkeit, sie lieferte das ordnende Prinzip für das Ganze, das kritische für das Einzelne und Ein-

zelnste. Es erstreckt sich dies bis in die Auswahl der bisher unbekannten handschriftlichen Theile, um ihre Angliederung an den früher gedruckten Text, bis in die Anordnung, und Formirung der sogenannten Lesarten. Die Fülle des handschriftlichen Materials verlangt diese, dem Autor ganz gemässe Behandlung. Ich konnte mich an kein Vorbild halten. « Lachmannsche Methode » gab es nicht für mich, überhaupt keinen Schematismus, Herder musste sein selbsteigenes Vorbild sein. Ich wüsste nicht, welche Ausgabe sich in diesem Betracht mit meinem Herder vergleichen könnte, die Weimarische Gœtheausgabe selbst inbegriffen.

Gerade für Herder, der, immer im Werden, auch stets als Werdender betrachtet werden muss, war es ein Glück, dass sein Nachlass in so grosser Fülle sich erhalten hatte, Dank der Pietät seiner Familie. Der damalige Aelteste derselben, Staatsminister Stichling in Weimar, (Sohn von Herders Tochter Luise) bewies Herderischen Geist und Verständnis für den Moment, als er sich bereit erklärte, die ganze Masse, zu Gunsten meiner Arbeit, an den preussischen Staat zu veräussern; das war bald nach 1870. So gelang es mir, um einen unbegreiflich niedrigen Preis (zweitausend Thaler), diesen Schatz von höchster Wichtigkeit für Berlin zu erwerben. Er ruht jetzt in der « Königlichen Bibliothek » wo er, wohlgeordnet in vielen Kapseln, einen mächtigen Schrank füllt.

Sechs Jahre, glaubte ich damals, würden ausreichen, die Ausgabe zu Stande zu bringen; allerdings hatte ich bei diesem Ueberschlag noch kein Stück der Handschriften vor Augen gehabt. Der alte Kaiser bewilligte für diese sechsjährige Thätigkeit einen Fond von achtzehn hundert Thalern. Der Präsident des ersten deutschen Reichstags, Eduard Simson, Herders Landsmann, mir mit väterlicher Güte zugethan, hatte die genannte Subvention bewirkt, an welche sich die fernere, ideelle anschloss, dass die Kaiserin, Carl Augusts Enkelin, die Widmung der Ausgabe genehmigte. Aus den sechs Jahren sind dreissig und darüber geworden. Für meine Mühewaltung habe ich kein höheres Aequivalent erstrebt. Die Preussische Akademie der Wissenschaften würde das Werk, das, weit über seinen Grundplan hinaus wachsend, stets grössere Opfer an Mühe und Zeit erforderte, unter ihre Flügel genommen haben, und liess mir das einmal durch Theodor Mommsen, ihren erlauchten Sekretär, anbieten; doch mochte ich es nun nicht mehr von meinem Namen ablösen. Meinen Autor selbst hatten einst die, welche ihn am besten verstanden, eine ganze Akademie genannt, und Hamann hatte ihm den Stuhl Leibnizens, ihres ersten Präsidenten, prophezeit. Mir aber hatte sich eine Section zuverlässiger, Herderfester Genossen zugesellt, die, auch ihrerseits ohne jeden Anspruch auf Gelehrtenlohn, sich und mir das Wort gaben, den Bau zu vollenden. Zuerst Carl Redlich (Hamburg), der Kenner Lessings und Herausgeber seiner Korrespondenz; dann Reinhold Steig, der sich nachmals besonders auf dem Gebiete der Romantik hervorgethan hat; Ernst Naumann, der auch in seinen neueren Leistungen sich zu Herders Fahne gehalten; August Jacobsen, der kritische

Theolog; Rudolf Dahms, der gewissenhafte philologische Pädagog; Johannes Imelmann, der vielseitige, gewandte Vermittler zwischen englischer, französischer und deutscher Gelehrsamkeit. Alle, ausser Redlich, Berliner; alle ihrem Beruf nach, wie vormals auch ich, der höheren Schule angehörig, und so hat es sich schön getroffen, dass Herder, dem praeceptor Germaniae, der sich selbst am liebsten als Lehrer fühlte, der Dank wissenschaftlicher That per praeceptores Germanos abgestattet werden sollte mit einer Hingabe, die ihren Lohn in sich trägt. Denn Herders Werk ist längst noch nicht gethan. Er hat nun erst von neuem seinen Gang angetreten, als Vermittler zwischen edeln Nationen, ja zwischen allen Kulturvölkern. Und erst vor drei Jahren — am 18. December 1903 — hat die Feier seines hundertjährigen Todestags bewiesen, dass auch für Herder das Wort aus Gœthes Nachruf auf Schiller in Kraft ist :

« Die Welt *verdank'* ihm, was er sie *gelehrt.* »

Das heisst : die Welt wisse ihm Dank für das, was er als ein Lehrer der Humanität ihr dargereicht und gegeben hat.

∴

Weimar, den 9. December 1906 (Zweiter Adventssonntag).

Ich setze noch ein Mal den Griffel an, der mir gestern Nachmittag gedient hat, den *Curs* meines Herderlebens — wirklich eine eilende, cursorische Relation — zu schreiben. Denn wie in den Sagen unseres Volkes ruft mir, da ich schon im Begriff bin, aus dem Berge zu gehen und die Thür hinter mir zuzuschlagen, eine Stimme zu :

« Vergiss das Beste nicht! »

Das Beste, ich meine die sittlichen Werthe, die Gesinnung, die Treue. Ich hatte mir vorgenommen, alle die Gefährten, die mich auf meiner Bahn unterstützt haben, zu nennen, und es ist mir so, als hätte ich den unterlassen aufzuführen, der mir auf der letzten Strecke mit der grössten Hingabe, Unverdrossenheit, ja Entsagung beigestanden hat. Es ist Otto Hoffmann, ✠ als Professor am « Kölnischen Gymnasium » zu Berlin, 1903, am Morgen des Himmelfahrtstages. Er hatte sich in Herders Werke eingearbeitet, in Herders Leben eingelebt. Ja, ich sage nicht zu viel, wenn ich bekenne, dass während meines Weimarer Dienstes eine lange Zeit hindurch seine « Andacht zu Herder » nachhaltiger, inbrünstiger, wärmer gewesen ist als meine eigene, denn ich leugne nicht, dass mir Herder hier lange im Aphelium gestanden hat. Schliesslich hat Otto Hoffmann durch seinen Wetteifer, sein unablässiges Antheilnehmen, sein selbstloses Sichabmühen, ja durch seine Eigenart überhaupt, mich, als mein Eifer in Gefahr war, allmählich zu erkalten, « wieder angeglüht » (ich brauche ihm zu Ehren diesen vom jungen Herder geschaffenen Ausdruck). Um so rühmlicher, da schon

damals, als seine Mitarbeit begann (er setzte bei Band sein), ein trauriges Leiden seine Sehkraft beeinträchtigte. Er setzte dessenungeachtet seine Studien fort, gab uns die Briefwechsel Herders mit Nicolai und mit Hamann, lieferte gründliche Untersuchungen über Herders Beiträge zu der « *Allgemeinen Deutschen Bibliothek* » und Herders Sprache. Im Jahre 1899 fügte er dann an die Reihe der Bände den 32sten, als erste stattliche Vollleistung für die Ausgabe : « Aus Herders Frühzeit. Predigten in Riga » u. s. w. (542 Seiten). Daran schloss er die Fortführung der « Ideen », Theil III., IV., wozu ihm meine Vorarbeiten zur Verfügung standen, und gleichzeitig legte er einen Nachtragsband an (33.) für den er von langer Hand die bei einer so weitschichtigen Masse unentbehrlichen Zugaben, das chronologische Verzeichnis der Schriften und die Indices mit der Gewissenhaftigkeit eines philologisch Durchgebildeten vorbereitet hatte. Ein ausgebreitetes Wissen kam seinem Wirken für Herder zu Statten; sein Specialfach war die französische Litteratur, und er hat sich um die Schule durch Ausgaben ausgewählter Bändchen aus der *Correspondance de Frédéric le Grand avec Voltaire* und aus *Taine's Origines de la France contemporaine* verdient gemacht. Aber noch höher als die Gaben des Geistes stellten ihn die des Gemüths; er war dichterisch begabt, ein feiner, echter Humor webte in seinem Inneren, spielte auf seinen Lippen, der Humor eines Glücklichen. Nie habe ich einen in bescheidener Existenz so ganz « vergnügten » Mann gesehen, wie ihn (« vergnügt » im Sinne der Alten, gleich befriedigt, zufrieden). Es war ein « Lehrer » nach dem Herzen Herders. Viel tiefer noch als Freund denn als Herausgeber Herders habe ich seinen Hingang zu beklagen. Von den Freunden, die mir als Helfer und Gehülfen zur Seite gestanden, war zuerst *August Jacobsen* geschieden, der Bearbeiter der Schriften aus dem theologischen Amte (Vol. 31); er starb schon 1889. Dann ist *Carl Redlich* gefolgt (✠ 1899), welcher das ganze Corpus der poetischen Werke (Band 25-29) auf seine kräftigen Schultern genommen hatte, aber auch als Textbearbeiter der Bände 15., 16. (Zerstreute Blätter, Gott, Kleine Schriften u. a.) für mich eingetreten war. Keinen solideren Genossen als Carl Redlich konnte man finden, keinen reineren als Otto Hoffmann. Die Namen beider Herzensfreunde seien der Epilog dieses Berichts. Nicht nur ein dichterisches Lebenswerk, nein auch die wissenschaftliche Leistung, die in der Jugend begonnen, durch alle Altersstufen hindurchgeführt worden ist, wird uns zur Stimme der Erinnerung

> Und nennt die Guten, die um schöne Stunden
> Vom Glück getäuscht, vor uns hinweggeschwunden.

⁂

Weimar, den 17. December 1906.

Es ist mir bis in mein höheres Alter eine befängliche Sache gewesen, von mir selbst zu sprechen. Wenn ich mich jetzt von aller Befangenheit, so weit es mein Wesen überhaupt zulässt, frei zu machen suche, so hat die Entfernung daran ihren Antheil. Aber es wirkt dabei auch ein geschichtliches Moment mit. Es war ein französischer Gelehrter und Schriftsteller, durch den das im eigenen Vaterlande so lange herabgesetzte Verdienst Herders wieder nach Gebühr anerkannt und sein Genie mit Wärme erhoben wurde. Man weiss, ich rede von *Charles Joret* und von seinem bedeutenden Erstling: *Herder et la Renaissance littéraire en Allemagne* (*1875*), dessen Vorrede vom 1. Oktober 1874 datirt ist. Noch bestand damals in Deutschland die unbillige Gleichgültigkeit fort, mit der man Herder lange im Kreise der sogenannt exacten Wissenschaft zu behandeln beliebte. Wer aus Herder ein Studium zu machen gedachte, begegnete geringer Gunst und hatte auf nichts weniger als auf allgemeines Verständnis zu rechnen. Ich erinnere mich der Stunde, in der ich vor Moriz Haupt, dem berühmten Nachfolger Karl Lachmanns, in aller Bescheidenheit eines Schülers meinen Gedanken entwickelte, Herder mit einer kritischen Ausgabe zu ehren, nach dem Vorbilde der Lessing-Ausgabe Lachmanns. Da schaute mich der grosse Philolog, der mich in seinem Seminar nie seine gefürchtete Schärfe hatte spüren lassen, mit einem eigenen Ausdruck seiner dunkeln Augen an. « Quod lĭcet Jŏvi, non lĭcet bŏvi », entgegnete er mir (er pflegte genau nach der Quantität auszusprechen), und begütigend setzte er hinzu, um ein kränkendes Missverständniss abzuwehren: Herder sei in der Unzulänglichkeit seines Wissens von Friedrich August Wolf, dem Verfasser der *Prolegomena ad Homerum* genügend charakterisirt worden, habe sich auch als Ignorant in seiner Pindarübersetzung selbst prostituirt, da er z. B. παγὰ (Quell) mit πάγη (Schlinge) verwechselt und mit « Netz » (glaube ich) wiedergegeben habe. Er brach dann bald ab. Aber zu seiner Ehre sei gesagt, dass er seine Abneigung gegen Herder nicht auf meine Person und auf das Unternehmen, zu dem er mich entschlossen sah, übertragen hat. Und auch Theodor Mommsen, dem Herder als Geschichtsphilosoph widerwärtig war (während Ranke Herders Grösse und Weltensinn stets verehrte) hat, wie ich schon andeutete, der Herder-Ausgabe die wohlwollende Förderung bewiesen, die er keiner durch sich selbst empfohlenen wissenschaftlichen Unternehmung je versagt haben würde. Er hat mehr für sie gethan. Er hatte sie nicht ins Leben *gerufen*; aber er hat ihr die Möglichkeit erwirkt, ins Leben zu treten. Die Dankbarkeit gebietet mir, dies jetzt vor der Welt zu bezeugen. Denn es ist nicht bekannt, dass die Existenz meines Unternehmens durchaus gefährdet war, eben damals, als es hervortreten sollte. Den Verlag nämlich hatte die Buchhandlung des Waisenhauses zu Halle übernommen, unter der Bedingung, dass der Herausgeber auf Honorar völlig Verzicht

leiste. Diese Bedingung war ich eingegangen und hatte damit das Opfer meines Lebens gebracht. Aber als der erste Band vollständig vorlag, als Vorrede und Titelblatt gedruckt waren, da sank dem Directorium des Instituts, das von der obersten Cultusbehörde abhängig ist, der Muth: es trat einseitig von dem Vertrage zurück. In diesem kritischen Moment ist, ich weiss es, Mommsen, durch Herman Grimm gewonnen, für die Herderausgabe in Action getreten; er hat nicht gewollt, dass zu seinen Lebzeiten davon die Rede sei. Durch Mommsens Fürsprache ist Hans Reimer, sein Schwager, der Chef der Weidmannschen Buchhandlung zu Berlin, bestimmt worden, den Verlag der sämtlichen Werke Herders auf sich zu nehmen. Eine Verpflichtung, die so grossartig aufrecht erhalten ist, wie sie muthig übernommen war. Jeder Uebertreibung und Phrase abhold, wüsste ich dennoch in der ganzen Geschichte, die ich zu erzählen habe, niemand, auf den das Prädicat « grosssinnig » anzuwenden wäre, ausser diesem Vertreter des deutschen Buchhandels. Er führte das Wort « ideal » nicht im Munde, aber er hat bewiesen, dass er es kannte. Er hätte es, bei dieser Gesinnung, verdient, der Doyen seiner Gilde zu werden. Er ist in männlicher Vollkraft gestorben (1887, Sept.). In dem vornehm ehrenhaften Geiste Hans Reimers haben die gegenwärtigen Leiter der Weidmannschen Buchhandlung (die Herren Kleffel und Vollert) ihrerseits die Sache der Herderausgabe behandelt, nämlich als eine Pflicht und Ehrensache ihrer Buchhanddlung und als nationale Aufgabe. Grosse Opfer sind für die Herstellung ohne Zaudern gebracht worden, und selbst die kaum erträgliche Schwierigkeit, welche durch das jahrelange Stocken meiner Arbeiten und die Verzögerung der letzten Bände gegeben war, ist bis heute mit einer in der That ungewöhnlichen Rücksichtnahme ertragen worden.

Der Abschluss, den ich vor drei Jahren nahe glaubte, ist jetzt absehbar. Ich hoffe, der Schlussband der « *Ideen* » (14.) soll im nächsten Mai erscheinen, oder bald danach, und der Nachtragband bis Michaelis 1907 ihm gefolgt sein.

Niemand wird heute in Lessing neben Herder einen Jupiter sehen. Ich möchte sie mit Paulus und Barnabas vergleichen (wenn mir Barnabas näher bekannt wäre), man könnte auch an Scharnhorst und Gneisenau denken. Und wie steht es heute um die « homerische Frage »? Hat nicht Herder in seiner weiten geschichtlichen Anschauung Recht behalten, wenn er fand, sein Gegner und Verächter habe aus einer Einzelheit, dem Alter der Schreibkunst, zu viel ableiten wollen? Einer Einzelheit zumal, über die wir jetzt ganz anders unterrichtet sind als F. A. Wolfs Zeitgenossen. Ob es Moriz Haupt selbst heute zugeben würde, wage ich nicht zu sagen; Vielen aber wird für Herder der horazische Vers Geltung haben : « Intaminatis fulget honoribus. » Sorgfältige und systematisch betriebene Studien sind ihm im letzten Jahrzehnt bei uns gewidmet worden, und schon hat das Interesse für ihn auch an amerikanischen Hochschulen Wurzel geschlagen.

Nun bitte ich Sie, mein Herr, jenen ersten Aussichtspunkt mit mir wieder einzunehmen. Das Erscheinen des stattlichen Werks von *Charles Joret*

hatte für mich etwas Ermutigendes. Zu gleicher Zeit aber erstarkte bei dessen Lektüre meine Ueberzeugung, Herder habe noch unendlich zu gewinnen, oder wie der treffliche *Julian Schmidt*, sein preussischer Landsmann, zu sagen pflegte, er « komme noch grösser heraus », wenn man seine geistigen Thaten in wohlübersichtlicher Reihe als ein Ganzes vor sich habe.

« Unser Herder ». Es werden übermorgen drei Jahre, dass ich an diese Goethischen Worte anknüpfend die Rede zur Gedächtnissfeier der Goethegesellschaft hielt, die zum hundertsten Todestage Herders veranstaltet war. Achtundzwanzig Nachkommen und Mitglieder der Familie Herders sassen zu meiner Rechten. Nicht mehr der Mann, dem mein Werk so viel verdankt, jener ächt Weimarische Kultusminister Theodor Stichling. Aber mit glänzenden Augen auch als Greisin seine Gemahlin, und mit ihr seine Söhne und Töchter. « Wenn Sie nach Weimar kommen, sollen Sie wie ein Sohn bei uns eintreten », hatte der treffliche Mann einst, nach dem Erscheinen des ersten Bandes mir gesagt. Und so fühlte ich mich auch damals als Verwandter unter Verwandten, als Freund unter Freunden; so noch heute. Es erhöhte den Eindruck der Feier, als vor meinem Auftreten der Präsident der Goethegesellschaft ein Telegramm zur Verlesung brachte, welches er am Vorabend aus Berlin von offizieller Stelle empfangen hatte. Hier sein Wortlaut : « Zur Förderung von Arbeiten und Unternehmungen zu Ehren und im Geiste Herders hat sich hier unter Führung des Herrn Kultusministers ein Komitee gebildet für eine Herder-Stiftung, die sich an das Goethe- und Schiller-Archiv anschliessen soll. » Man hatte mir früher gesagt, in diesem Anschluss, dieser Verbindung solle bekundet werden, man wisse mir Dank für meine, kurz gesagt, vita Herderiana. Man wolle, durfte es auch heissen, für die Folge verhüten, dass ein deutscher Gelehrter sich der Herderforschung widme und Andre für diesen Zweck gewinne, ohne eine nennenswerthe Vergütung. Denn auch meine Mitarbeiter, sie alle haben keinen andern Lohn als den inneren für ihr redliches Bemühen empfangen. Die wenigen Hunderte, welche ich für die Bearbeitung der einzelnen Bände erwirkte, waren nichts als Ersatz der Unkosten. Und die veränderte ökonomische Lage, noch mehr der veränderte Geist der Zeit erheischte für das Herder-Studium eine andre Fürsorge. Man hörte, es seien zunächst zwanzigtausend Mark durch Sammlung gesichert. Es wäre dies immerhin eine erste Grundlage. Im Anfang dieses Jahres wird es gewesen sein, dass man mich wissen liess : dreitausend Mark seien durch das preussische Kultusministerium als Beitrag zur Herder-Stiftung an Weimar gezahlt. Ich thue das Meine, wie ich es seither gethan habe, und überlasse, für das Weitere zu sorgen, den Mächtne, denen Herder vertraut hat; sie heissen *Licht*, *Liebe*, *Leben*. Mit diesen drei Worten, seinem Symbolum, sollen auch Sie, mein Herr, als Herderfreund gegrüsst sein.

Ihr

BERNHARD SUPHAN.

DIAL'S POINT

Dial's point, dans Shakespeare, paraît avoir deux sens.

Lorsque Richard II (V, 5), dans sa prison — semblable à ces reclus qui, dans les longues journées de solitude inoccupée, hantés peut-être d'une de ces idées fixes introductrices de la folie, s'acharnent à compter le nombre des clous fichés dans la porte de la cellule, d'abord selon les rangées horizontales, puis par lignes verticales, puis en suivant les diagonales — martelle dans son cerveau des rapprochements impossibles, tels que la comparaison de son cachot au monde, il finit par s'ingénier à établir une comparaison plus rebelle encore. Il a jadis été bourreau de temps et aujourd'hui le temps est son bourreau. Le temps a fait de lui, Richard, l'horloge qui le mesure. Ses pensées sont les minutes, ses soupirs sont le tic tac, ses yeux sont le cadran, ses yeux vers qui son doigt, qui fait office d'aiguille (*like a dial's point*), ne cesse d'être tourné pour essuyer leurs larmes, etc. Le sens ici n'est pas douteux : *dial's point* désigne bien la pointe ou aiguille qui indique (*pointing*) l'heure sur le cadran d'une horloge. Mais ce sens convient-il dans le passage suivant?

C'est dans la Première Partie de *Henri IV* (V, 2 84). Hotspur, sur le point de la bataille, reçoit une lettre. Il s'excuse de ne pas la lire sur ce que « le temps de la vie est trop court. Cette courte vie, de la gaspiller à des riens, il serait trop long, oui, quand même la vie... » Mais donnons d'abord l'original :

> *If life did ride upon a* dial's point
> *Still ending at the arrival of an hour.*

En gros, on comprend : « quand même la vie ne durerait que l'espace d'une heure ». Cette courte heure serait trop longue bassement employée. Il n'y a là aucune difficulté. Mais le mot à mot? Or, c'est ici que les notes des diverses éditions, qui toutes semblent s'être inspirées du *Lexique* de Schmidt, interprétant *dial's point* comme dans l'exemple précédent, semblent inacceptables. Comment admettre que la vie, « à cheval sur la pointe, l'aiguille du cadran », se termine « à l'arrivée de l'heure »? Mais ce détail de *l'arrivée de l'heure* nous guide vers le sens. Le *point* est immobile et c'est l'heure qui marche ou plutôt l'ombre du style sur le cadran solaire. *Point* est donc la marque faite sur le cadran ou plutôt l'intervalle entre deux chiffres, un « degré », une « division ». Et ainsi on peut comprendre que la vie, chevauchant sur une division, couvrant une division du cadran et ne la dépassant pas, cesse dès l'arrivée de l'heure, dès la sortie de l'ombre du style de cette division.

Dans Ford, *dial's point* n'a-t-il pas le même sens? Dans *The Broken*

Heart, au début du II[e] acte, une chanson énumère des entreprises irréalisables, entre autres :

> *Can you count soft minutes roving*
> *From a* dial's point *by moving?*

Peut-on compter les minutes qui s'en vont doucement, imperceptiblement (*roving* = *stealing*?), en s'écartant du point, du chiffre du cadran ? Elles sont en effet autrement imperceptibles sur le cadran solaire que sur le cadran d'une horloge.

Voici d'ailleurs un emploi parfaitement clair et précis de *point* en relation avec *dial* :

> *O god! methinks it were a happy life*
> . . . .
> *To sit upon a hill, as I do now,*
> *To carve out* dials *quaintly,* point by point,
> *Thereby to see the minutes how they run.*
> 3 H VI, II, 5, 24.

Il n'est donc pas douteux que *dial's point* peut aussi bien désigner le style ou l'aiguille que la division du cadran.

J. Derocquigny.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

B. Suphan, *Le XIXe siècle, tel qu'il se reflète dans la poésie classique du XVIIIe*, Weimar, 1906.

« Alors que les vallées sont encore plongées dans la nuit, la lumière du soleil caresse déjà les cimes des hautes montagnes ; de même, tandis que, pour la foule vulgaire, l'avenir est encore entouré d'un voile impénétrable, les êtres supérieurs, que l'esprit de l'univers a élus pour une haute mission, saisissent déjà et reflètent dans leur miroir l'éclat précurseur des temps nouveaux. » En d'autres termes, les grands esprits, les hommes de génie, ceux que Schiller appelle les « Artistes », par le seul fait qu'ils marchent en avant de leur siècle, qu'ils s'élèvent au-dessus de leur époque, prévoient l'avenir et en deviennent les hérauts inspirés.

Cette faculté supérieure, non pas de divination, mais de prescience, qui, dans le passé et dans le présent, sait découvrir les germes de l'avenir et les premières lueurs des époques futures, les grands classiques du XVIIIe siècle n'en ont pas seulement constaté, étudié et célébré l'existence, mais ils l'ont possédée eux-mêmes à un degré éminent ; Herder, Schiller, Gœthe ont eu une vue claire de ce que serait l'Allemagne du siècle suivant, et c'est pourquoi, dans leurs œuvres, dans leurs déclarations, on peut apercevoir et admirer l'image de notre époque.

Telle est l'idée générale de l'étude de M. S. Sans doute, elle n'est pas complètement nouvelle, puisque l'auteur lui-même en signale l'existence dans les œuvres du siècle antérieur ; mais il la met en relief avec beaucoup de force et, en même temps, avec le sens des nuances qui est nécessaire en des matières si délicates ; en outre, il l'illustre par des exemples typiques, fort bien choisis, et, pour la plupart, encore inédits ou peu connus. C'est ainsi qu'il analyse et qu'il étudie, à ce point de vue, le poème de Schiller découvert en 1871, considéré longtemps à tort comme un « Chant séculaire », et connu actuellement sous le titre de *Grandeur allemande* ; dans cette œuvre, restée d'ailleurs à l'état d'esquisse, Schiller prédit à son peuple, au moment même où il semble définitivement abattu, l'avenir le plus brillant, l'histoire la plus glorieuse, la plus belle des couronnes, et les conquêtes les plus nobles, qui sont celles de l'esprit. Hölderlin et Novalis, qui ont fortement subi l'influence de Schiller, proclament eux aussi le triomphe certain, l'hégémonie future de l'Allemagne. Mais c'est surtout dans les œuvres de Herder qu'apparait cette prescience presque prophétique de

l'avenir de l'Allemagne, cette confiance dans les hautes destinées de son peuple. L'auteur étudie, dans ce sens, la revue *Aurora*, un poème intitulé *La gloire nationale allemande* et montre comment Herder, grâce à ses voyages nombreux et à ses séjours variés, à sa culture historique si étendue, à ses profondes connaissances politiques, a pu, mieux que ses contemporains, mieux que Schiller et Gœthe eux-mêmes, entrevoir et prédire l'avenir réservé à sa nation. La nécessité d'augmenter la puissance de la Prusse, et de lui faire ensuite conclure une alliance avec l'Autriche pour résister victorieusement aux nations non germaniques, Herder l'a formulée dès l'année 1802 (*La Couronne prussienne*). C'est lui encore qui, le premier, a compris que le XIX[e] siècle serait celui de la science, celui des inventions (manuscrit des *Vues sur l'avenir*; passages non imprimés des *Idées*), et que, dans ce domaine, l'Allemagne brillerait au premier rang. C'est lui seul enfin qui a su indiquer à son peuple la voie à suivre pour accomplir ces destinées grandioses, à savoir : résister à l'influence, jusqu'ici prépondérante, de la nation voisine; acquérir une puissance politique et militaire assez grande pour défier toute attaque; puis, à l'abri de cette puissance enfin acquise, cultiver, développer et porter à leur perfection les qualités essentielles du tempérament national.

Pour ceux que pourraient étonner, chez l'apôtre du *Weltbürgertum* et de la fraternité des peuples, des sentiments aussi exclusivement patriotiques, et une hostilité, bien plus, une haine aussi caractérisée contre la France (car la nation voisine, c'est nous), ajoutons qu'il y eut en effet dans Herder deux hommes différents : le cosmopolite et le patriote; que le patriote, d'ailleurs, ne s'éveilla en lui que sous l'influence des guerres de la Révolution, mais resta fidèle, jusqu'à sa mort, à son affection exclusive pour son pays d'origine. Aux documents si intéressants cités ou analysés par S., il serait facile d'en ajouter bien d'autres : il n'y en aurait pas de plus concluants.

On commence non plus seulement à entrevoir, mais encore à reconnaître que Herder a été un des précurseurs les plus éminents et les plus complets de l'évolution intellectuelle du XIX[e] siècle; on le trouve à l'origine de tous les courants importants : folklore; poésie populaire; théorie de l'influence de la race, du milieu et du moment sur les productions littéraires d'un peuple, sur son histoire, sur ses coutumes; poésie orientale; poésie des peuples romans, etc., en tout cela il a été un initiateur, ou, tout au moins, un vulgarisateur de génie, et plus d'une réputation usurpée sera ramenée à sa juste valeur le jour où Herder sera enfin connu et admiré comme il le mérite : ce jour-là, on reconnaîtra que le XIX[e] siècle se reflète presque tout entier en lui.

L'étude de M. S., écrite d'une plume alerte, d'un style aussi élégant que châtié, est savamment conduite et basée sur des documents intéressants. L'érudit éditeur de Herder ne pouvait, d'ailleurs, dans ce domaine qui est devenu sien, mentir à sa réputation.

L. MIS.

Deutschland und Frankreich seit 35 Jahren, ein Beitrag zur Kulturgeschichte von KÄTHE SCHIRMACHER, Bard, Marquardt et C[ie], Berlin.

C'est un petit volume de la collection *Die Kultur*, éditée par Cornelius Gurlitt.

L'auteur n'a pas eu la prétention de traiter en 160 pages toutes les questions historiques que soulèverait l'étude des rapports entre la France et l'Allemagne depuis 1870; on se rappelle en effet qu'à une enquête du *Mercure de France* en 1902, Brunetière avait répondu que pour déterminer l'influence de l'Allemagne sur la France, il fallait quelques années de loisir et de tranquille méditation. Or l'auteur nous parle des jugements portés de part et d'autre depuis trente-cinq ans, des relations politiques, de l'Alsace-Lorraine, du socialisme, du mouvement pacifiste, de l'armée, de la flotte, du commerce, de l'industrie, de la législation ouvrière, de l'école, de la littérature, des beaux-arts, de la musique, des empereurs d'Allemagne, des relations sociales et de la politique intérieure des deux pays.

Voici la conclusion de ce petit livre :

« Après la grande explosion de haine de 1870, les relations franco-allemandes ont été très tendues jusqu'en 1889, mais se sont constamment améliorées depuis cette date.

« Jusque vers 1895 la politique des deux pays a été une politique européenne, fondée sur la Triplice et l'alliance franco-russe. Mais l'Allemagne, devenue un des plus grands empires de production et d'expansion, est exposée à un conflit avec l'Angleterre à cause de sa politique mondiale. L'entrée en scène du Japon et des États-Unis a accentué cette évolution. Actuellement, l'Allemagne est isolée mais comme dans la politique mondiale, les tendances cosmopolites de la finance l'emportent, cet isolement n'est sans doute que passager.

« L'Allemagne est depuis trente-cinq ans la plus grande puissance militaire du continent; depuis vingt ans elle est un des plus grands états industriels et commerçants du monde; depuis quinze ans elle cherche à devenir une puissance maritime également importante.

« Dans tous ces domaines la France a dû défendre sa situation ancienne.

« Les victoires de 1870 ont assuré l'essor puissant de l'empire allemand et amené d'importantes créations; les défaites de 1870 ont décidé la France à réorganiser son armée, son enseignement et sa politique sociale sur le modèle de l'Allemagne.

« Dans le domaine des sciences naturelles, de la littérature, de l'art, de l'industrie d'art, la France depuis trente-cinq ans a frayé la voie et a servi de modèle. Dans le domaine de la philosophie, de l'histoire et de la géographie, de l'économie politique, de la technique et de la musique c'est l'Allemagne qui a l'originalité et la direction.

« Les deux pays ont depuis 1870 complètement échangé leurs rôles en politique extérieure, en politique commerciale et en politique religieuse.

« La question d'Alsace-Lorraine que la majorité en Allemagne, la minorité

en France considèrent comme définitivement réglée, ne permet pas provisoirement aux esprits de retrouver leur calme.

« Les socialistes des deux pays et les amis de la paix en France, qui ont pourtant beaucoup contribué à un rapprochement franco-allemand ne voient pas dans le statu quo une solution définitive.

« Les relations franco-allemandes depuis trente-cinq ans forment un chapitre de la vieille lutte engagée pour la suprématie entre Germains et Romans. Habituée à avoir pour voisin une Allemagne déchirée, moins importante au point de vue politique, la France s'est difficilement décidée à reconnaître la puissance militaire et plus encore la civilisation pacifique de l'empire allemand.

« L'Allemagne, que la guerre de Trente ans avait rejetée de deux siècles en arrière comme puissance et comme civilisation a été obligée de ressaisir son unité nationale et sa grandeur à une époque où tous les autres peuples d'Europe étaient depuis longtemps constitués.

« Des qualités, des idées et des sentiments, qui n'étaient plus depuis longtemps indispensables aux autres nations, sont aujourd'hui pour l'Allemagne des nécessités vitales. De vieilles évolutions historiques ont trouvé en 1870 leur terme provisoire.

« Aux yeux des autres peuples qui ont depuis des siècles réalisé leur union nationale ces singularités de l'Allemagne font l'effet d'anachronismes. — D'où de part et d'autre bien des malentendus. Seul, un jugement historique peut être juste envers les deux parties. Peut-être ce petit livre contribuera-t-il à éclaircir ce point, si bien qu'un jour à la question : « Qui vive? » on répondra des deux côtés : « Ami ».

A cette conclusion, nous nous contenterons d'opposer quelques lignes de M. Charles Andler; elles sont tirées de la conclusion de son livre sur *Le prince de Bismarck*, qu'on s'étonne de ne pas voir citer dans une étude sur les relations franco-allemandes depuis 1870 :

« Ainsi la politique extérieure a pu redevenir au temps de Bismarck même, ce qu'elle était avant 1851 ; et la méfiance antifrançaise y prévaloir de nouveau avec l'amitié autrichienne. Les institutions intérieures flottent d'une pareille oscillation. Mais sans doute un temps reviendra où, à des conditions qu'il faudra définir, une entente libérale sera possible entre la France et l'Allemagne. »

ALBERT LÉVY.

Die Grosshufen der Nordgermanen von K. RHAMM. Braunschweig, Friedrich Vieweg und Sohn, 1905. In-8°, IX-853 pp., 24 M.

Singulière est l'origine de ce livre. M. Rhamm s'occupait de l'histoire de l'habitation. Il s'essayait à préciser le sens du mot *Saal*, qui, avant de signifier « salle de réception », comme dans les textes du moyen âge, avait eu l'acception de « maison ». Ces recherches le conduisirent à observer la

valeur de l'expression *terra salica*, où *salica* est formé de *sal*, puis, par la suite, à se livrer à de longues études sur la propriété foncière chez les anciens Germains. Étendues et approfondies sont ces études; mais elles ont été entreprises sans plan directeur, au hasard des nécessités journalières. Aussi l'ouvrage manque-t-il de cohésion dans ses parties, et la diversité des faits qui y sont envisagés en rend difficile, sinon impossible, une analyse détaillée.

En guise d'introduction, M. R. recherche quelle a été dans l'antiquité germanique la condition des *Hintersassen* (parmi lesquels les *Kotsassen*, *Hagestolze*, etc.), c'est-à-dire des paysans non pourvus de biens-fonds héréditaires, et dont la situation n'est pas sans analogie avec celle des *manœuvres* de quelques régions de la France. Il définit ensuite la valeur du grand-arpent (*Grosshufe*) chez les Germains du Nord (par quoi il faut entendre, contrairement à l'usage commun des philologues, non seulement les Scandinaves, mais aussi les Anglo-Saxons). M. R. détermine donc l'importance de la *hide* anglaise, du *bol* danois et de l'*attung* suédois, et il constate que cette mesure agraire germanique, le grand-arpent, a équivalu à trente ou quarante hectares pendant une longue période du moyen âge. Il fixe ensuite les divisions du grand-arpent et sa largeur dans les divers pays. Enfin, il cherche à établir quelle a été la situation sociale des Anglo-Saxons envisagée dans ses rapports avec la propriété terrienne et il découvre trois classes différentes parmi eux.

Ce long ouvrage éclaire une quantité considérable de questions relatives à la constitution de la propriété foncière, chapitre si important de l'histoire de la civilisation. Mais il en effleure aussi beaucoup d'autres qui ne peuvent laisser le germaniste indifférent. Ainsi tout ce qui concerne la condition des *Hagestolze*, condition qui éclaire l'étymologie du mot, les noms des mesures agraires, des villages, etc., offre de l'intérêt, même lorsque les opinions présentées par M. R. ne sont pas probantes [1].

F. PIQUET.

Poetik Rhetorik und Stilistik. Akademische Volesungen von WILHELM WACKERNAGEL. Herausgegeben von Ludwig Sieber, 3te Auflage. Hallea. S., Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, 1906. In-8°, XIV-605 p, 10 M.

Après la mort du savant germaniste W. Wachernagel, les cours qu'il professa à l'Université de Bâle sur l'art littéraire furent publiés par L. Sieber. Le livre eut assez de succès pour qu'une deuxième et une troisième édition en fussent données. On comprend la faveur dont il a joui. Muni d'une vaste

1. M. Rhamm n'est pas philologue. C'est là son excuse de laisser croire à la possibilité d'un rapport entre le sanskrit *kuti* et le germanique * *kot-* (haut allemand moderne *Kote*), p. 64. — Les noms flamands en *ingen* et *-inghen* ont été primitivement en *-inghen*, *-inghien*, p. 818 et suiv.

érudition, qui s'étendait non seulement à toute la littérature allemande, mais aussi à la littérature française et aux littératures anciennes, Wackernagel s'ingénia à rechercher les lois des divers genres littéraires, à donner les règles de la composition et du style. Il le fit avec savoir, clarté et goût. Non seulement les hommes de métier consultent son livre avec intérêt et profit, mais aussi et surtout ceux qui ne disposent que d'une bonne culture générale en tirent grand avantage.

Assurément tout n'est pas également neuf, ni important, ni sûr dans ce gros volume. Certains développements ont vieilli (exemple : sur la manière d'écrire l'histoire), d'autres n'ont pour les lecteurs qu'un faible intérêt (exemple : composition du discours). Mais l'ensemble en est utile et attachant. Il est tel passage relatif au chœur dans la *Fiancée de Messine* qui reste ce qu'on a dit de plus judicieux sur une question d'histoire littéraire longuement controversée.

F. P.

Heinrichs von Neustadt « Apollonius von Tyrland » nach der Gothaer Handschrift, « **Gottes Zukunt** » und « **Visio Philiberti** » nach der Heidelberger Handschrift herausgegeben von S. SINGER (Deutsche Texte des Mittelalters herausgegeben von der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften, Band VII). Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1906. Gr. in-8° carré, XIII-534 pp., 15 M.

On avait bien donné en 1875 un extrait des œuvres de Henri de Neustadt. Mais cet extrait était insuffisant. Il ne permettait de se faire une idée exacte ni des sujets traités ni du caractère littéraire de l'auteur. M. Singer, qui a déjà publié une très bonne étude sur la légende d'Apollonius a reçu l'honorable mission d'éditer dans la précieuse collection des *Poètes allemands du moyen âge* — subventionnée par l'Académie des sciences prussienne et admirablement dirigée par M. Rœthe — les poèmes qui nous sont restés du médecin viennois.

C'est en effet un médecin de Vienne que ce Henri de Neustadt, qui, au début du XIVe siècle, continuait la tradition des grands poètes épiques du siècle précédent en écrivant *Apollonius de Tyr*. Dès l'abord roman grec, puis traduit en latin vers le IVe siècle, l'*Apollonius* jouit en Occident d'une faveur singulière. On en retrouve la substance dans le *Jourdain de Blaie*, dans les *Gesta Romanorum* et ailleurs encore. Les données qu'il renferme reparaissent dans des œuvres allemandes médiévales (v. Panzer : *Hilde-Gudrun*, passim). Le Viennois Henri s'inspira du roman latin, sans cependant l'adapter exactement. Le début et la fin du poème allemand concordent pour le sujet avec l'œuvre ancienne. Mais, pour le milieu, Henri de Neustadt s'est laissé aller à son imagination ou a fait des emprunts aux poèmes chevaleresques qu'il connaissait. Aussi son œuvre est-elle un amas d'aventures hétéroclites, où se mêlent les choses les plus bizarres du monde oriental à

celles du monde occidental. Le poète ne manque pas d'aisance, ni de bonhomie, ni même par instants d'éclat. Mais il n'oublie pas assez qu'il est un savant; il semble se targuer de ses connaissances en histoire naturelle, et cela donne à son livre quelque pédantisme.

Les manuscrits de l'*Apollonius* sont au nombre de quatre. M. Singer en a reproduit fidèlement un (selon la méthode adoptée pour la collection des *Textes allemands du moyen âge*), celui de Gotha, qui n'est pas le plus correct, mais qui est le plus complet et qui se tient le plus près de l'archétype.

Henri de Neustadt est aussi l'auteur d'un poème religieux, l'*Avenir de Dieu*, et d'un *débat* très court, la *Visio Philiberti*. Ici, les manuscrits utilisés par M. Singer sont meilleurs. L'*Avenir de Dieu* comprend trois parties : la Création du monde, la Vie de Jésus-Christ, le Jugement dernier. Les qualités et les défauts qui paraissent dans l'*Apollonius* se constatent aussi dans ce poème. Cependant on remarque ici plus de vigueur et d'ampleur dans le style. L'*Avenir de Dieu*, traduit de l'*Anticlaudien* d'Alain de Lille, est une sorte de vision; la *Visio Philiberti*, au contraire, est un débat, une dispute entre l'âme et le corps de l'homme après sa mort, sujet fréquemment traité au moyen âge.

Ce nouveau volume de la collection des *Textes allemands du moyen âge* mérite le même accueil reconnaissant que ses aînés.

F. P.

Trelawny's recollections of the last days of Shelley and Byron, with an Introduction by E. Dowden. London, Frowde, 1906, 2/6.

L'un des livres les plus vivants, sinon les plus justes, qui aient été écrits par les amis personnels des deux poètes, est ici présenté à nouveau au public avec d'attrayantes illustrations et une excellente introduction par le biographe de Shelley, M. Dowden. Comme le dit très bien M. D., la figure de Trelawny elle-même n'est pas la moins fortement frappée dans ces curieux souvenirs. Rien n'en résume mieux l'impression que ces lignes où Mrs Shelley avec cette finesse tranquille et cette sagesse mélancolique qui la caractérisent, a tenté de le juger : « Une espèce d'Anglais un peu Arabe, dont la vie a été aussi mouvementée que celle d'Anastase, et qui vous raconte les aventures de sa jeunesse aussi éloquemment que le Grec de la légende. Il est intelligent; quant à sa valeur morale, je n'en puis juger encore. C'est un étrange composé que je m'efforce de débrouiller. J'aimerais apprendre que la générosité s'allie à sa nature impétueuse, et la noblesse d'âme à son air d'indépendance et de singularité. Il a six pieds de taille, des cheveux noirs de corbeau, en boucles courtes et épaisses comme celles d'un Maure, des yeux expressifs, gris sombre, un front qui surplombe, des lèvres qui avancent, un sourire qui dit la bonhomie et la bonté. » C'est cet « étrange composé » qui nous a valu les tableaux, d'un réalisme un peu

froid, du bûcher de Shelley et de la petite chambre de Missolonghi où mourut Byron; c'est ce Trelawny qui osa arracher à la fournaise encore brûlante le cœur desséché du premier, et, par une audace moins avouable, soulever le drap qui cachait jusque dans la mort l'infirmité du second; mais c'est lui aussi qui ayant à annoncer aux veuves de la villa Magni le double naufrage, ne sachant répondre à leurs questions éplorées, se retira sans mot dire, et, simplement, leur envoya leurs enfants.

Ainsi, sa brutale hardiesse n'allait pas sans délicatesse, et son apparent byronisme savait reconnaître toute l'excellence d'un Shelley — le Shelley des dernières années, qui se voit si bien ici, apaisé et rêveur, tranquillement ignorant devant cette mort dont la pensée le hante, comme devant cette vie dont le voile lui paraît de plus en plus irréel — le Shelley « satisfait de ne pas voir plus loin que ne virent Platon ou Bacon, et qui n'a pas de craintes, et qui a quelques espoirs ».

Peut-être quelques notes auraient été utiles : le lecteur peut ignorer que les soupçons de 1822 ont été confirmés : le « Don Juan » semble bien avoir été abordé par des pêcheurs italiens avides d'or anglais; et Mrs Shelley n'avait alors que vingt-trois ans, non vingt-sept (p. 15).

A. Koszul.

Wordsworth's guide to the lakes (Fifth ed. 1835). Introduction et Notes, by E. de Sélincourt.

Ce petit livre, appartenant à la même série que le précédent, a peut-être un défaut contraire, si c'est un défaut que d'être trop abondamment annoté. Mais si l'on pouvait à la rigueur se passer d'une liste d'étapes et d'auberges, dont seuls nos aïeux eussent pu profiter, et si souvent des variantes peu intéressantes sont notées avec un soin pieux, il n'est pas superflu de constater combien de passages de l'œuvre poétique de W. trouvent une justification et un éclaircissement dans cet humble guide au pays des lacs.

Un guide par un poète au pays des poètes et qui tient toutes les promesses d'un tel titre, ce n'est pas un mince éloge. Le calme et consciencieux observateur qu'était W. paraît ici à l'œuvre à chaque page. Le guide devient souvent une véritable étude sociale : systèmes de tenures, caractères des habitants, aspects des demeures, us et coutumes, proverbes, anecdotes, tout peut entrer dans le cadre de cette attention, belle de lenteur persévérante. Rien ne fait mieux sentir que ce guide combien la poésie de W. est une poésie de promeneur, et de promeneur à pied.

Le livre est très joliment illustré d'après des dessins qu'un scrupule très justifiable a voulus contemporains de l'étude du poète.

A. K.

P. B. Shelley's Hellas, texte, avec traduction et notes par M. Castelain, Paris, Hachette, 1906, 2 fr.

M. C. nous donne un texte malheureusement encombré de fautes d'impression, mais où une correction au moins semble devoir être adoptée par tous les éditeurs à venir : il lit aux vers 971-972

> Those chains are light, fitter for slaves and prisoners
> Than Greeks.

au lieu du *poisoners* des autres éditions.

La traduction s'affranchit délibérément d'un faux souci d'exactitude verbale, qui n'a que trop régné, croyons-nous volontiers avec M. C., dans ces dernières années, et dont Shelley peut-être plus que tout autre a souffert. Mais par endroits il semble qu'aucune nécessité de langue n'imposait certains écarts dont le moindre défaut n'est pas de rompre ou de déformer la logique du texte anglais.

> More gold? our ancestors bought gold with victory,
> And shall I sell it for defeat? (239)

« Le vendrai-je *dans* la défaite? » est sûrement peu juste. Et

> Thou darest to speak — senseless are the mountains;
> Interpret thou their voice! (476)

« *mais* les montagnes sont privées de voix » change en opposition logique, et comme raisonnante, ce qui n'est qu'un contraste poétique, et la pensée prend ainsi un tour un peu enfantin.

> ... some toppling promontory proud
> Of solid tempest whose black pyramid... (961)

« promontoire chancelant de tempête *solide* » est sans doute laissé par mégarde.

Les notes sont surtout historiques, et même après celles de Shelley sont utiles et justes. Peut-être l'*Examiner* de son ami Hunt était-il plus intéressant comme source de renseignements contemporains que les *Débats*; mais la chose est de si peu d'importance et l'*Examiner* est si difficile d'accès!

Une étude des rythmes aurait été la bienvenue dans un petit livre qui fait pendant très honorable à celui de M. Beljame, sur l'Alastor.

A. K.

BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

Revue des livres.

A. — Langue et littératures allemandes.

Histoire de la civilisation. — DREYER, FRDR. *Deutsche Kulturgeschichte von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart. Fortgeführt und herausg. v.* J. MEYER-WIMMER. *3. Teil. Das Zeitalter der Reformation. Das Jahrhundert des grossen Krieges. Das Zeitalter der unumschränkten Fürstengewalt. 2. Aufl.* Langensalza, Schulbuchhandlung, 06. 4 m. — SCHIRMACHER, KÄTHE. *Deutschland und Frankreich seit 35 Jahren. Ein Beitrag zur Kulturgeschichte.* Berlin, Bard, 06. 3 m. [*Die Kultur, 15. u. 16. Bd.*]. — WOLTMANN, L. *Die Germanen in Frankreich. Eine Untersuchung über den Einfluss der germanischen Rasse auf die Geschichte u. Kultur Frankreichs.* Jena, Diederichs, 07. 7,50 m.

Langue allemande et dialectes. — DIELS, P. *Die Stellung des Verbums in der älteren althochdeutschen Prosa.* Berlin, Mayer u. Müller, 06. 7,60 m. [*Palaestra, Bd. 59.*]. — ZUPITZA, J. *Einführung in das Studium des mittelbochdeutschen. Zum Selbstunterricht für jeden Gebildeten. 8. verb. Aufl.* Chemnitz, Gronau, 06. 3 m. *Kinder- und Ammen-Reime in plattdeutscher Mundart. Herausgeg. von* HEINRICH SMIDT. *3. Auflage.* Bremen, Masars, 06. 1,25 m. — MÜLLER-FRAURENTH, K. *Sächsische Volkswörter. Beiträge zur mundartlichen Volkskunde.* Dresden, Baensch, 06. 1,50 m.

B. — Histoire de la littérature.

I. **Genres particuliers.** — *a)* **Drame.** — STACHEL, P. *Seneca und das deutsche Renaissancedrama. Studien zur Literatur- und Stilgeschichte des 16. u. 17. Jahrh.* Berlin, Mayer u. Müller, 07. 11 m. [*Palaestra. 46. Bd.*]. — SEXAU, R. *Der Tod im deutschen Drama des 17. u. 18. Jahrh.* (*von Gryphius bis zum Sturm und Drang*). *Ein Beitrag zur Literaturgeschichte.* Bern, Francke, 06. 5,20 m. [*Untersuchungen zur neueren Sprach-und Literaturgeschichte, 9. H.*]. — WITKOWSKI, G. *Das deutsche Drama des 19. Jahrh., in seiner Entwicklung dargestellt.* Leipzig, Teubner, 07. 1,25 m. [*Aus Natur und Geisteswelt, 51. 2. Aufl.*].

b) **Littérature populaire.** — *Deutsche Märchen des 19. Jahrh. ausgewählt u. eingeleitet von* LEO BERG. *2. Aufl.* Berlin, Hüpeden, 07. 3 m. — BOER, R. C.

Untersuchungen über den Ursprung und die Entwickelung der Nibelungensage. 2. Bd. Halle, Buchh. d. Waisenh., 07. 8 m. — BÖCKEL, O. *Psychologie der Volksdichtung.* Leipzig, Teubner, 06. 7 m.

c) **Poésie lyrique.** — HENCKELL, K. *Deutsche Dichter seit Heinrich Heine. Ein Streifzug durch 50 Jahre Lyrik.* Berlin, Bard, 06. 3 m. [*Die Literatur, 37. u. 38. Bd.*]. — VESPER, WILL. *Deutsche Gedichte des 17. Jahrh.* München, Beck, 07. 1,80 m. [*Statuen deutscher Kultur, 11. Bd.*].

II. **Périodes particulières.** — MEYER, H. *Die Brüder Contessa. Ihr Leben und ihre Werke. Ein Beitrag zur Kenntnis der Unterhaltungsliteratur der klassischen Epoche.* Berlin, Schröder, 06. 4,50 m.

III. **Contrées particulières.** — SINGER, S. *Schweizer Märchen. Anfang eines Kommentars zu der veröffentlichten Schweizer Märchenliteratur. 1. Fortsetzung.* Bern, Francke, 06. 4 m. [*Untersuchungen zur neueren Sprach- und Literaturgeschichte, 10. H.*]. — KŒHLER, G. *Das Elsass und sein Theater. Beobachtungen u. Betrachtungen eines Altdeutschen zur Geschichte u. Würdigung des « Elsässischen Theaters ».* Strassburg, Schlesier, 07. 5 m.

IV. **Auteurs et ouvrages particuliers. Berthold v. Regensburg.** — SCHÖNBACH, A.-E. *Studien zur Geschichte der altdeutschen Predigt. 7. Stück. Ueber Leben, Bildung und Persönlichkeit Bertholds von Regensburg.* Wien, Hölder, 06. 3,30 m. [Aus : *Sitzungsberichte d. k. Akad. d. Wissensch. zu Wien.*]

Bettina von Arnim. — STROBL, K. H. *Bettina von Arnim.* Bielefeld, Velhagen und Klasing, 06. 3 m. [*Frauenleben, X.*].

Bismarck's Fürst, *Briefe an seine Braut und Gattin. Hrsg. vom Fürsten* HERBERT BISMARCK. *2. vermehrte Auflage.* Stuttgart, Cotta, 06. 6 m. — WOLF, GUST. *Bismarcks Lehrjahre.* Leipzig, Dieterich, 07. 8 m.

Brentano, Clemens. — *Gedichte. Ausgewählt von* H. TODSEN. München, Beck, 07. 3,50. [*Statuen deutscher Kultur, 10. Bd.*].

Cramer. — KRÄHE, L. *Carl Friedrich Cramer, bis zu seiner Amtsenthebung.* Berlin, Mayer u. Müller, 07. 7,50 m. [*Palaestra, 44. Bd.*].

Dehmel, R. — KÜHL, G. *Richard Dehmel.* Berlin, Schuster u. Lœffler, 06. 1,50 m. [*Die Dichtung, 45.*].

Droste-Hülshoff, A. v. — PELICAN, BERTHA. *Annette Freiin von Droste-Hülshoff. Ein Bild ihres Lebens und Dichtens.* Freiburg i. B., Herder, 06. 2,80 m.

Ebner-Eschenbach, M. v. — *Meine Kinderjahre. Biographisehe Skizzen.* Berlin, Paetel, 06. 5 m.

Eichendorff, J. v. — *Aus dem Nachlass. Briefe und Dichtungen. Hrsg., eingel. u. erl. v.* W. KOSCH. Köln, Bachem, 06. 1,80 m. — *Geschichte der poetischen Literatur Deutschlands. Neu hrsg. u. eingel. v.* W. KOSCH. Kempten, Kösel, 06. 2 m. [*Sammlung Kösel, Bd. 10-11.*]. — *Lubowitzer Tagebuchblätter. Mit Erläuterungen hrsg. v.* A. NOWAK. Gross-Strelitz, Wilpert, 07. 2,25 m.

Ganghofer's, L., *Gesammelte Schriften. Volksausg. 1. Serie in 10 Bdn. 5-10 Bd.* Stuttgart, Bonz, 06, 6 vol. 9 m.

Gerhardt's, Paul, *sämtliche Lieder. Jubiläums-Volksausgabe.* Zwickau, Herrmann, 06. 1,50 m. — KAISER, P. *Paul Gerhardt. Ein Volksabend.* Gotha, F. E. Perthes, 07. [*Volksabende, 8. H.*]. — PETRICH, H. *Paul Gerhardt, seine Lieder und seine Zeit.* Güterslob, Bertelsmann, 07. 3 m.

Gessner's *Idyllen. Ausgewählt von* WILL VESPER. München, Beck, 07. 1,60 m. [*Statuen deutscher Kultur, 12. Bd.*].

Gœthe. — *Gœthe im Geprräch. Hrsg. v.* F. DEIBEL *u.* F. GUNDELFINGER. Leipzig, Insel-Verlag, 06. 6 m. — *Gœthe-Kalender auf das Jahr 1907. Hrsg. v.* O. J. BIERBAUM. Leipzig, Dieterich, 06. 1 m. — BONFORT, HELENE. *Gœthe unser Führer. Geleitworte aus seinen Werken in Kalenderform.* Heidelberg, Petters, 07. 2,50 m. — CARLYLE, T. *Gœthe. Carlyle's Gœtheporträt, nachgezeichnet v.* S. SAENGER. Berlin, Oesterheld, 07. 3 m. — NEUBERT, F. *Gœthe-Bilderbuch für das deutsche Volk.* Leipzig, Schulze, 06, 8 m. — RICHTER, R. *Gœthes Beziehungen zu Elbogen a. d. Eger.* Wien, Manz, 06. 0,85 m. — SIMMEL, G. *Kant und Gœthe.* Berlin, Bard, 06. 1,50 m. [*Die Kultur, 10. Bd.*]. — VORLÄNDER, K. *Kant. Schiller. Gœthe. Gesammelte Aufsätze.* Leipzig, Dürr, 07. 5 m.

Gottfried von Strassburg. — *Tristan. Hrsg. v.* K. MAROLD. *1. Teil : Text.* Leipzig, Avenarius, 06, 10 m. [*Teutonia. Arbeiten zur german. Philologie, 6. H.*].

Grillparzer. — KOHM, J. *Grillparzers goldenes Vlies und sein handschriftlicher Nachlass.* Wien, Gerold's Sohn, 06. 4 m.

Grimm, Brüder. — *Kinder- und Hausmärchen, gesammelt. Original-Ausgabe mit Herman Grimms Einleitung nach dem Handexemplare. 32. Aufl. besorgt v.* R. STEIG. Stuttgart, Cotta, 06. 5 m.

Hauptmann, G. — *Gesammelte Werke in 6 Bdn.* Berlin, Fischer, 06. 24 m.

Immermann's *Werke. Hrsgs v.* H. MAYNC. *Kritisch durchgesehene u. erläuterte Ausg. 5 Bde.* Leipzig, bibliograph. Institut, 06. 10 m.

Keller, G. — BERTRAM, K. *Quellenstudie zu Gottfried Kellers « Hadlaub ».* Leipzig, Fock, 06. 1,60 m.

Kompert's, L. — *Sämtliche Werke in 10 Bdn. Mit... einer biographischen Einleitung v.* ST. HOCK. Leipzig, M. Hesse, 06. 9 m.

Ludwig, Otto. — STERN ADOLF. *Otto Ludwig. Ein Dichterleben. 2., vermehrte Auflage.* Leipzig, Grunow, 06. 4 m.

Luther. — HOFFMANN. *Die handschriftliche Ueberlieferung von Werken Martin Luthers. Kritische Untersuchungen, in Verbindung m. Freitag, Reichert u. a. hrsg. 1. Bd.* Liegnitz, Seyfarth, 07. 5 m.

Mörike's Eduard, *Briefe und Gedichte an Margarete von Speeth.* Stutgart, Müller, 06. 1 m.

Novalis. — *Märchen. Zusammengestellt u. eingeteitet v. Emil Sulger-Gebing.* München, Beck, 06. 1,60 m. [*Statuen deutscher Kultur, 9 Bd.*].

Raabe. — HOFFMANN, HANS. *Wilhelm Raabe.* Berlin, Schuster u. Lœffler, 06. 1,50 m. [*Die Dichtung, 44.*].

Schelling. — MEHLIS, G. *Schellings Geschichtsphilosophie in den Jahren*

1799-1804, gewürdigt vom Standpunkt der modernen geschichtsphilosophischen Problembildung. Heidelberg, Petters, 07. 3 m.

Schlaf, J. — ROTERMUND, K. *Johannes Schlaf. Ein Beitrag zur Psychologie der modernen Literatur*. Magdeburg, Friese, 06. 0,75 m.

Schopenhauer. — FLINK, C. O. *Schopenhauers Seelenwanderungslehre und ihre Quellen*. Bern, Scheitlin, 06. 1,50 m. [*Berner Studien zur Philosophie und ihrer Geschichte, 49. Bd.*].

Stern, A. — *Ausgewählte Werke. 6 Bde.* Dresden, Koch, 06. 10,50 m.

Stifter, Adalbert. — *Aus Adalbert Stifters Briefen. Hrsg. v.* K. DIETERICH. Leipzig, Amelang, 06. 1 m.

Sulzer. — LEO, J. *Johann George Sulzer und die Entstehung seiner allgemeinen Theorie der schönen Künste. Ein Beitrag zur Kenntnis der Aufklärungszeit*. Berlin, Frensdorff, 07. 2,50 m.

Wagner, R. *Familienbriefe, 1832-1874*. Berlin, Duncker, 07. 5 m. — KARPATH, L. *Zu den Briefen Richard Wagners an eine Putzmacherin. Unterredungen mit der Putzmacherin Bertha. Ein Beitrag zur Lebensgeschichte Richard Wagners*. Berlin, Harmonie, 06. 1 m. — BÜRKNER, R. *Richard Wagner, sein Leben und seine Werke*. Jena, Costenoble, 06. 6 m. — KOCH, MAX. *Richard Wagner. 1. Tl. 1813-1842*. Berlin, Hofmann, 07, 4,80 m. [*Geisteshelden (Führende Geister), 55. u. 56. Bd.*]. — RIEDEL, F. *Erläuterungen zu Richard Wagners Welt-Tragödie : Der Ring der Nibelungen. Mit e. Anhang über die übrigen Dramen Wagners*. Gross-Borstel, Riedel, 06. 1 m.

L. MIS.

Revue des revues.

Das literarische Echo.

1906. 1. December. — F. GREGORI : *Dichterfabrik*. [On fabrique trop de poètes à l'heure actuelle; les critiques sont aussi inexpérimentés que les « génies » eux-mêmes.] — K. MARTENS : *Graf Eduard Keyserling*. [Originalité de cet auteur. Les sujets de ses œuvres sont puisés presque tous à deux sources : noblesse rurale, paysans; géographiquement, elles sont limitées à la Prusse orientale. Critique élogieuse de ses ouvrages.] — CHRISTUS-DICHTUNGEN. [Comptes rendus, par divers critiques, d'ouvrages sur le Christ ou la Bible.] — NORDISCHE ERZÄHLER. [Comptes rendus de divers romans norwégiens, danois et suédois.]

15. December. — L. HIRSCHBERG : *Vom deutschen Kinderliede*. [Analogies frappantes entre les chants populaires et les chants d'enfants. Caractères principaux des chants d'enfants; langue dialectale, assonance; — leur classification; — quelques auteurs.] — P. SCHULZE-BERGHOF : *Theodore Suse*. [Curieux rapprochement avec le Minnesang, pour l'inspiration comme pour

la forme de ses poésies.] — O. WILDA : *Neue Novellen.* [Comptes rendus de nouvelles récentes de M. Brod, Hirschick, Krügel, Kiesel, Dörmann, Faber, W. Fischer.] — A. KRAPP : *Napoleons Schatten.* [Comptes rendus de diverses publications récentes sur Napoléon, par Rehlen, Kielland, Kaisenberg, E. Ludwig, R. Heubner.] — *Echo der Zeitungen.* — *Echo der Zeitschriften* (Das Blaubuch, Bühne und Welt, Preussische Jahrbücher, Velhagen und Klasings Monatshefte, Zeitschrift für Bücherfreunde). — *Echo des Auslandes.* [Lettres de France, d'Angleterre, d'Amérique.] — *Echo der Bühnen.* — *Kurze Anzeigen* : *Romane und Novellen. Literaturwissenschaftliches. Verschiedenes.* — *Nachrichten.* — *Der Büchermarkt.*

1907. 1. Januar. — K. W. GOLDSCHMIDT : *Wir und Shakespeare.* — *Besprechungen.* [Comptes rendus : 1) du dernier livre de G. Frenssen : *Ein Feldzugsbericht*, par Leo Berg; défavorable; — 2) des ouvrages de WITKOWSKI : *Gœthes Faust. Für die Bühne eingerichtet*, et de KILIAN : *Gœthes Faust auf der Bühne*, par F. Gregori ; élogieux.] — *Frauenbücher.* [Comptes rendus de divers ouvrages récents composés par des femmes, par ESTELLE DU BOIS-REYMOND et E. LANGE.] — R. WŒRNER : *Sören Kierkegaard.* — *Echo der Zeitungen.* [Analyses d'articles sur Ganghofer, Brunetière, Walter Calé, etc.] *Echo der Zeitschriften.* [Analyses des articles littéraires contenus dans les derniers numéros de : Neue Rundschau, Deutsche Monatschrift, Die Nation, Euphorion.] — *Echo des Auslandes.* [Lettres de France, de Russie, d'Italie.] — *Echo der Bühnen.* [Pièces analysées : Frühlings Erwachen, de F. Wedekind; Die Feinde, de M. Gorki; der heimliche König de L. Fulda (Berlin); — Gräfin Sofia, de G. a. Ompteda; Sieben, de Lu Volbehr; Knut der Herr, de D. v. Liliencron (Hambourg); — Lene Frank, de N. Welter (Luxembourg]. — *Kurze Anzeigen* : *Romane und Novellen, Verschiedenes.* — *Die meistgelesenen Bücher.* [Cette statistique annuelle des livres les plus lus porte sur la période qui va du 1er octobre 1905 au 1er octobre 1906, et est basée sur les renseignements fournis par 144 magasins de lecture. Les auteurs favoris du public ont été, pendant cette période : Frenssen, Clara Viebig, Margarete Böhme, Herzog, Heer, Ompteda et Stilgebauer.] — *Der Büchermarkt.*

15. Januar. — O. HAUSER : *Die Kunst des Nachdichters.* [Comment il faut traduire des vers.] — K. H. STROBL : *Arthur Schnitzler.* [Étude sur l'art de Schnitzler; tendances, procédés, style.] — H. UBELL : *Neues aus und über Japan.* [La poésie lyrique moderne au Japon; un groupe de poètes lui ouvrent des voies complètement nouvelles.] — W. LOBSIEN : *Von der Waterkant.* [Nombre considérable de romans et nouvelles parus dans ces dernières années et qui ont pour centre et pour principale source d'inspiration le nord de l'Allemagne, en particulier le Schleswig-Holstein. Étude sur quelques-uns d'entre eux.] — *Echo der Zeitungen.* [Analyse d'articles parus dans divers journaux, en particulier : sur la mort dramatique et épique; sur la ballade; sur D. F. Koreff.] — *Echo der Zeitschriften.* [Périodiques analysés : Die Nation, Die Grenzboten, Oesterreichische Rundschau,

Der Türmer, Zeitschrift für den deutschen Unterricht, Neue Jahrbücher für... deutsche Literatur.] — *Echo des Auslands.* [Lettres d'Angleterre et d'Amérique.] — *Echo der Bühnen.* [Pièces analysées : Mensch und Uebermensch, de B. Shaw; — Ringelspiel, de H. Bahr (Berlin); Charlotte von Boyen, de F. Runkel; der Lieblose, de F. Selten (Breslau); — Ein dummer Bub, de E. Hoffer (Graz); — Meister Josef, de E. König (München); — Der arme Narr, de H. Bahr (Vienne)]. — *Kurze Anzeigen.* [Comptes rendus de romans et nouvelles, poésies lyriques, ouvrages de critique littéraire.] — *Der Büchermarkt.* L. M.

Euphorion. — Bd. 13, 1906.

H. 1-2. — G. WIDMANN : *Griseldis in der deutschen Literatur des 19. Jahrhunderts.* [Origine et histoire de ce thème, son caractère particulier. Œuvres en prose qui le traitent : livres populaires et légendes populaires.] — O. CLEMEN : *Vom Namen « Luther ».* [Formes diverses, sens de ce mot. Rapproché de *lauter* et de Lothar.] — A. HAUFFEN : *Fischart-Studien, VIII.* [Dans ce 8e chap. de son étude, l'auteur s'occupe du poème : *Anmahnung zu christlicher Kinderzucht*]. — E. ELÖSSER : *Gœthes « Märchen ».* [Essai pour découvrir la signification de cette œuvre énigmatique de Gœthe.] — F. VON KOZLOWSKI : *Die Stellung Gleims und seines Freundeskreises zur französischen Revolution. Nach ungedruckten Briefen. 3.* [Cette 3e partie de l'étude de Kozlowski est consacrée à Seume. Ce dernier est plus juste que Gleim à l'égard de la Révolution française. Ses jugements sont éloignés de tout parti pris de dénigrement ou d'apologie.] — ANTONIE HUG VON HUGENSTEIN : *Zur Textgeschichte von Novalis' Fragmenten.* [L'auteur apporte des corrections diverses et importantes à l'édition défectueuse de Heilborn, en ce qui concerne les Fragments.] — R. STEIG : *Wilhelm Müllers Uebersetzung von Marlowes Faust.* — A. K. T. TIELO : *Otto Gildemeisters Anfänge. Nach ungedruckten Papieren.* — *Rezensionen und Referate.* — *Bibliographie* [des revues].

H. 3. — G. BÆSECKE : *Zur Metrik des 16. u. 17. Jahrhunderts.* [Les métriciens de cette époque, pas plus d'ailleurs que ceux des époques suivantes, n'ont pu réussir à assimiler les mètres antiques aux mètres spécifiquement allemands.] — G. WENDEROTH : *Die poetischen Theorien der französischen Plejade in Martin Opitz'deutscher Poeterei.* [Opitz a puisé la plupart des matériaux de son livre dans les écrits des chefs de la Pléiade; il a su toutefois conserver son originalité; il est resté étranger à l'esprit qui avait autrefois créé les formes de la Renaissance française, tout en les adoptant.] — *Der älteste dichterische Versuch von Sophie Gutermann = La Roche. Mitgeteilt von* BERNH. SEUFFERT. [Ce premier essai poétique de la fiancée de Wieland est intéressant en soi, et aussi pour le jour nouveau dont il éclaire les rapports des deux fiancés entre eux et leurs rapports respectifs avec Bodmer.]. — E. STEMPLINGER : *Wielands Verhältnis zu Horaz.* [L'influence d'Horace n'a jamais cessé de s'exercer sur la production poétique de Wieland. On en

retrouve la trace évidente dans toute sa carrière; mais Wieland a su, malgré cette influence, rester indépendant de son modèle, tant pour la forme que pour le fond.] — *Ein « rasendes und blutiges Billet » von J. G. Hamann an J. Kant. Mitgeteilt von* A. WARDA. [Lettre curieuse et intéressante au point de vue des rapports réciproques de Hamann et de Kant.] — W. HANS : *Kant und die Romantik.* [Étudie les relations qui peuvent exister entre la poésie romantique et la philosophie de Kant. Cette dernière a eu, sur les œuvres et la pensée romantiques, une influence beaucoup plus grande que sur les idées et les productions des grands classiques. Toute la différence qui sépare l'école romantique de celle du Sturm = und = Drang provient de ce que, dans l'intervalle, les œuvres capitales de Kant avaient vu le jour.] — A. HUG VON HUGENSTEIN : *Zur Textgeschichte von Novalis' Fragmenten (Schluss).* [Conclut son étude en constatant qu'une nouvelle édition des *Fragments* est nécessaire pour remplacer celle de Heilborn.] — G. WIDMANN : *Griseldis in der deutschen Literatur des 19. Jahrhunderts,* II. [Cette 2e partie de l'étude signalée plus haut s'occupe des récits en vers, ballades et romances, sur le thème de Grisélidis.] — *Miszellen.* — *Rezensionen und Referate.* — *Bibliographie* [des ouvrages].

H. 4. — R. BUCHWALD : *Zu Adam Puschmanns Lehre vom Sprechvers des 16. Jahrhunderts.* — N. SCHEID : *Der Verfasser des Wiener Genovefa-Dramas.* [L'auteur, jusqu'ici inconnu, de ce drame, serait le père jésuite Avancini, qui n'en aurait d'ailleurs tracé que l'esquisse, laissant à un autre membre de son ordre le soin de le terminer.] — H. DROYSEN : *Die « Montperniaden » in Lessings Epigramm auf Voltaire.* [Cite la pièce de Voltaire sur Montperni, à laquelle Lessing fait allusion dans son Epigramme.] — J. E. WACKERNELL : *Ein Tiroler Dichter auf den Pfaden Klopstocks und Lessings.* [Étude sur le poète tyrolien Rinna (1764-1846) et sur ses œuvres.] — O. UNREIN : *Schillers Absicht der Rückkehr nach Iena im Jahre 1804.* [Le 5 mai 1804, un an avant sa mort, Schiller fait l'acquisition, à Iéna, d'une grande maison qui avait autrefois appartenu à Fichte. Il la revend, d'ailleurs, le 27 avril 1805. Or, aucune de ses lettres ne fait mention de cet achat. L'auteur l'explique par le désir qu'aurait éprouvé Schiller de quitter Weimar pour aller de nouveau se fixer à Iéna.] — K. WEICHBERGER : *Gräfin Julie Zichy in Eichendorff's Roman « Ahnung und Gegenwart ».* [La comtesse Zichy aurait servi de modèle à l'héroïne du roman, Rosa; de même Leontin a de nombreux traits de ressemblance avec Philippe Veit.] — P. CZYGAN : *Neue Beiträge zu Max von Schenkendorf's Leben, Denken, Dichten.* [Dans cette première partie de son étude, l'auteur s'occupe de l'activité littéraire de Schenkendorf pendant son séjour à Kœnigsberg.] — L. GEIGER : *Ernst Ortlepp und die Zensur.* — *Ein Brief Kants an Kästner.* — *Rezensionen und Referate.* — *Bibliographie* [des revues

L. MIS.

Nord und Sud. — (Janvier 1907). — FRIEDRICH KRAUSE : *Alberta von Puttkamer* (Étude biographique et littéraire, A. v. P. est une idéaliste personnelle et délicate, inspirée surtout par l'antiquité classique et Gœthe. Amour de la beauté antique et sentiment profond et délicat de la nature, esprit clair, ennemi de toute sentimentalité. Du conflit du cœur et de la raison nait un pessimisme très humain). — Dr ERNST TEIKMANN : *Vererbungsproblem.* — HANS LINDAU : *Von dem ersten Verkünder einer europäischen Union* (Étude psychologique de la nature, naïve et bonne, de l'abbé de Saint-Pierre). — OTTO STAUF V.-D. MARCH : *Der Jungferraub* (poème). — GUSTAV KRAKAUER : *Das Altpreussische Heer vor seinem Zusammenbruch.*

Die Grenzboten. — 3 janvier 1907. — *Sind wir eine Nation?* (Étude sur la situation politique de l'Allemagne. Le particularisme est encore trop développé). — KURT GRAESER : *Die Technik als Kulturmacht* (Compte rendu d'une étude de Ulrich Wendt sur l'histoire de la civilisation). — HANS GERHARD GRÄF : *Gœtheerinnerungen im nordwestlichen Böhmen* (Étude sur le séjour que fit Gœthe en 1823 en Bohême, à Marienbad). — 10 janvier. — GERMANICUS : *Politische Briefe aus Sachsen.* — 1.-2. (2 lettres, Dresde, 10 mars 1906, 18 juillet 1906. Reconstitution de la chambre saxonne. Réforme électorale). — V. BERG : *König Friedrich der Grosse und der Baron Varkotsch.* — 17 janvier. — OTTO KAEMMEL : *Eine Unterredung mit Fürst Bismarck. Zur Beurteilung der Hohenlohischen Denkwürdigkeiten* (L'auteur rapporte un entretien qu'il eut avec Bismark le 30 octobre 1892 sur une divergence de vues du chancelier avec l'empereur à l'égard du traitement à imposer aux socialistes). — HANS GRÄF : *Gœtheerinnerungen im nordwestlichen Böhmen* (suite des articles précédents. Séjours de Gœthe à Marienbad et sur l'Eger).

Deutsche Revue. — Décembre 1906. — SIR PHILIP MAGNUS : *Die politischen Beziehungen zwischen Deutschland und England.* — Dr VON ROTTENBURG : *Eine falsche Anklage gegen den Fürsten Bismarck* (L'auteur essaie de montrer que les *Preussischen Jahrbücher* ont eu tort dans leur n° de novembre, d'attribuer la démission de Bismarck à sa volonté de faire un coup d'État, de supprimer le suffrage universel). — HERMANN ONCKEN : *Aus den Briefen Rudolf von Bennigsens. XXI.* (Lettres de Bennigsen — délégué de Hanovre à Berlin, 1867-68 — à Freytag; à Mme Bennigsen; lettres de Freytag, du général de Stosch, du chambellan de Normann, du « Kronprinz » Frédéric Guillaume de Prusse, du comte Münster à Bennigsen).

SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ET DES LITTÉRATURES MODERNES

Séance du 9 décembre 1906.

Orateur inscrit : M. Paul Boyer. *Des aspects en Russe moderne et en particulier des aspects perfectif et imperfectif.*

Les aspects du verbe et, en particulier, ceux connus sous le nom d'aspects perfectif et imperfectif, constituent un phénomène qui peut être dit propre aux langues slaves, en dépit des analogies retrouvées dans les langues germaniques ou latines. Toutefois, en faisant un retour même sur le verbe français, on arrive parfaitement à comprendre les différenciations que le russe exprime, par ses aspects, dans les modalités de la notion verbale.

Pour faire saisir une des oppositions d'aspects du verbe russe, M. Boyer prend comme exemples les deux phrases françaises :

« Je me lèverai demain de bonne heure. »

« Je me lèverai, l'été prochain, tous les jours de bonne heure. »

En français nous ne disposons, pour exprimer l'action verbale contenue dans l'une et l'autre de ces deux phrases, que d'une seule forme : « Je me lèverai ». En russe on en emploiera deux différentes, selon qu'on voudra exprimer l'action faite une seule fois ou bien l'action répétée plusieurs fois de suite. La première forme verbale, celle de l'action faite une fois, action unique, l'orateur la figure par un point, c'est « l'action point (.); » la seconde, l'action répétée, par une ligne, c'est « l'action ligne » (—).

Or, n'importe quel verbe, en n'importe quel emploi, peut toujours être ramené soit à « l'action point » soit à « l'action ligne » et c'est là le principe de différenciation des deux aspects dits respectivement « perfectif » et « imperfectif ». Mais ces deux termes scolastiques ne peuvent prétendre à être des définitions.

D'une façon générale on peut considérer « l'action point » (aspect perfectif) comme une action verbale prise dans un sens abstrait : action pure et simple, soustraite à toute espèce de contingence, ne donnant pas d'image précise de la modalité, par exemple : « Il a fait ceci », simple constatation de fait, sans commentaire. L'action ligne (aspect imperfectif) présente par contre l'action verbale en un sens concret : action faisant image, se développant suivant les multiples complexités de ses contingences : « Il faisait ceci ».

Une autre forme de différenciation, étroitement liée à la précédente, mais d'extension moindre, sera celle de l'aspect itératif opposé à l'aspect de l'unité d'acte. D'après ce qui a été dit plus haut on conçoit que l'aspect itératif soit essentiellement imperfectif (action ligne), tandis que l'aspect d'unité d'acte est essentiellement perfectif (action point).

Une troisième forme de différenciation par l'aspect sera propre aux ver-

bes exprimant un mouvement. En français on dit indifféremment « l'oiseau vole », qu'il s'agisse des oiseaux en général et de leur faculté de voler ou bien d'un oiseau en particulier qui vole de telle branche à telle branche. Le russe emploiera pour la première phrase l'aspect verbal dit indéterminé (mouvement indéterminé en ses circonstances ou en son but, action verbale générale), pour la seconde l'aspect verbal dit déterminé (mouvement déterminé en ses circonstances ou en son but, action verbale particulière).

L'emploi correct des temps, en russe, exige une connaissance approfondie des deux aspects, perfectif et imperfectif.

Le présent est, nécessairement et uniquement imperfectif : « action ligne » (—). *Le futur* est perfectif ou imperfectif selon que l'action verbale sera censée être une action momentanée, ou faite une seule fois, ou bien une action continue, ou répétée. *L'imparfait* est nécessairement et uniquement imperfectif: action non complètement achevée, dont la durée n'est pas précisée, donc « action ligne ».

Les autres passés sont nécessairement et uniquement perfectifs.

Si l'on veut traduire une phrase française en russe on a à tenir compte des différenciations d'aspects qui passent inaperçues dans notre langue. Nous sommes d'une façon générale plus abstraits dans notre façon d'énoncer l'action verbale. Le russe s'exprime de façon plus concrète, plus imagée. Là où le sujet parlant *pensera* et s'exprimera, en français, à l'aspect perfectif, le même sujet parlant *pensera* et s'exprimera, en russe à l'aspect imperfectif. M. Boyer examine, à ce point de vue, quelques phrases de Michelet, de Flaubert, de Maupassant.

M. Boyer insiste sur certaines valeurs accessoires implicitement signifiées par les deux aspects perfectif et imperfectif. L'aspect perfectif exprime l'action verbale accomplie en sa perfection, l'action verbale *réussie*; l'aspect imperfectif exprime l'action verbale imparfaitement accomplie, l'action verbale *essayée* ou *manquée*. « Se suicider » et « faire une tentative de suicide » seront exprimés par un même verbe, à l'aspect perfectif dans le premier cas, à l'aspect imperfectif dans le second; de même pour « trouver » en face de « chercher » (au moins en de certains emplois).

M. Boyer cite à propos de cette différenciation le dicton du hâbleur qui en jouant sur les deux aspects du verbe soulever prétend que son grand-père *soulevait* la grande cloche de Moscou : « Il l'a soulevée ». — « Non, nigaud, il ne l'a pas soulevée, mais il la *soulevait* », — c'est-à-dire il a essayé de la soulever ».

Il est encore une autre notion accessoire à retenir : action *certaine* exprimée par l'aspect perfectif, action *incertaine* ou dans laquelle il entre *une part de non-réalisation* exprimée par l'aspect imperfectif.

« Les jurés ont protesté et demandé que mention de cette protestation soit consignée au procès-verbal. » L'action du premier verbe (*ont protesté*) est donnée sans restrictions, c'est une action certaine, parfaite : on emploiera l'aspect perfectif. Quant à l'action du second verbe (*les jurés ont*

demandé), s'annonce comme accompagnée de circonstances particulières, pouvant en empêcher la réalisation parfaite (*les jurés ont demandé*, mais sera-t-il fait droit à leur demande?) : action incertaine, elle sera exprimée par l'aspect imperfectif.

M. Boyer expose ensuite succinctivement le mécanisme et la valeur d'aspect de la composition préverbale, l'usure du sens propre de certains préverbes réduisant ceux-ci à n'être plus que des indices d'aspect (préverbes vides), le double jeu des deux futurs (présent-futur des verbes perfectifs ou futur momentané, futur périphrastique des verbes imperfectifs ou futur continu).

L'orateur, en terminant, insiste sur les ressources précieuses que trouvent les langues slaves et, en particulier, la langue russe tant dans les oppositions d'aspect, qui permettent de situer le récit en des plans successifs ou superposés, que dans cet autre phénomène, étroitement uni au précédent, de la composition préverbale, composition si riche que suivant les spécifications du sens de telle ou telle action, le sujet parlant a parfois le choix, et le choix forcé, entre huit ou dix composés différents, chacun de ces composés exprimant une spécification très précise de l'acte verbal.

La communication de M. Boyer soulève des remarques diverses, tant sur l'usage russe que sur les formes analogues dans les langues germaniques, spécialement en allemand et en anglais. Le secrétaire de la Société rappelle que les aspects existent en gothique d'une façon certaine et scientifiquement établie aujourd'hui; il rappelle les travaux de MM. Streitberg et Mouret; il ajoute que pour l'allemand moderne il convient de ne pas perdre de vue, par exemple, les exemples qu'il a entendu citer souvent par M. Victor Henry et qui sont *er bohrt durch das Brett*, *er durchbohrt das Brett* et *er bohrt das Brett durch*. M. Morel fait remarquer les formes duratives que l'anglais obtient en juxtaposant le présent et le prétérit du verbe être à des participes présents : *he is going*, *he was going*. M. Andler croit qu'à la différence entre les passifs du vieux haut allemand, formés l'un avec l'aide du verbe *être*, l'autre du verbe *devenir*, doit correspondre quelque différence d'aspect. M. H. Lichtenberger pense que c'est le moyen haut allemand avec le jeu de son préverbe *ge* et des verbes divers qui en résultent qui doit correspondre le mieux à l'état de choses du russe. M. Gauthiot fait remarquer qu'il est dangereux de partir de l'état russe pour faire tant de comparaisons; en effet, cet état est très spécialisé, et résulte d'une longue évolution. Il est basé surtout sur l'existence de formes itératives, telles que tout verbe russe a son itératif. Il faudrait, pour avoir idée d'un état plus général et plus ancien, remonter plus haut, par la méthode comparative, et s'adresser à des langues plus archaïques, telles que le lithuanien.

Mme Talayrach fait observer enfin l'analogie existant entre les aspects en russe moderne et les formes dérivées du verbe arabe qui indiquent des modifications de sens et donnent au verbe la signification intensive ou extensive, itérative, causative, factitive, réfléchie ou effective, formes déri-

vées qui existent non seulement en arabe régulier, mais qu'on retrouve dans la langue parlée.

La séance est levée à 11 h. 3/4.

Séance du 13 janvier 1907.

Orateur inscrit : Mme LANDOLPHE.

Mme Landolphe, professeur au lycée Lamartine, a fait une conférence sur la langue et la société anglaises à la fin du XIXe siècle, d'après les romans de E. F. Benson. Elle commence par dire que M. Edward Frederick Benson, dont les romans ont eu, et ont toujours, une grande vogue en Angleterre, n'est pas connu en France comme il mériterait de l'être, c'est pourquoi elle se propose d'appeler sur ses œuvres l'attention des membres de la Société pour l'Étude des Langues et des Littératures modernes.

Mme Landolphe constate que, par la position de son père, premier directeur de Wellington College fondé en 1859 pour les orphelins et les fils d'officiers pauvres, puis évêque de Truro, et enfin archevêque de Canterbury de 1882 à 1896, et par son éducation au grand lycée d'Eton et à l'Université de Cambridge, E. F. Benson connaît à fond le monde qu'il met en scène, et qu'il en parle la meilleure langue.

Parmi les dix-huit romans qu'a publiés cet auteur, elle en choisit six à titre d'exemples typiques qui se rapportent surtout à la société anglaise; ce sont : *Dodo, a Detail of the Day; The Babe B. A.; Scarlet and Hyssop; The Relentless City; The Challoners* et *The Angel of Pain.*

Dodo, son premier roman, parut en 1893, il eut tout de suite un retentissant succès : c'est la vie du tout-Londres. The Babe B. A. est un tableau de la vie universitaire des jeunes gens riches en 1896; ce sont là deux œuvres de jeunesse étincelantes de verve et de gaieté, mais le moraliste s'y fait déjà pressentir.

Scarlet and Hyssop et *The Relentless City* (New-York) sont de 1902 et 1903; Benson a fait le voyage d'Amérique, et parle de choses vues. Ce sont deux satires mordantes des mœurs du grand monde; dans le second, il s'agit du mariage d'un jeune noble, dont les domaines sont hypothéqués, avec la fille d'un milliardaire américain.

The Challoners de 1904 est un livre plus simple, mais touchant; la plus grande partie de l'histoire se passe dans une cure de campagne dans le sud de l'Angleterre. Un père, qui aime ses enfants, ne sait pas leur exprimer sa tendresse, et n'admet pas qu'ils aient d'autres idées que les siennes; de là le désaccord dans la famille. *The Angel of Pain* est de 1906, le héros en est un magnat sud-africain.

Il y est question de la réaction qui se fait sentir aujourd'hui en faveur d'une vie plus simple, *the simplified life*, et des préoccupations hygiéniques. Benson s'y montre tout à fait moraliste, et conclut que le bonheur se trouve dans le travail, la vie de famille et le pardon des injures.

Ses livres serviront plus tard à reconstituer la vie anglaise élégante à la

fin du XIXe et au commencement du XXe siècle. On y voit jouer au croquet, au lawn-tennis, au ping-pong, au golf, au bridge — il y est question de water-parties, fêtes sur l'eau; house-parties, on invite ses amis et les célébrités du jour à passer une semaine; week-ends, invitations du vendredi soir au lundi matin. C'est une agitation fébrile, une course folle aux plaisirs.

Au point de vue de la langue, Mme Landolphe distingue : 1° des mots et des expressions employés d'une façon nouvelle, tels que *obvious* pour tout en surface, *risky* dans le sens français d'un mot risqué; *progressive* pour nouveau jeu, progressive English people; *to catch on*, avoir du succès; *to play up*, se faire valoir; 2° des mots importés des États-Unis et empruntés à la langue de Wall-Street (la Bourse de New-York), tels que *to boom*, prôner, *to slump*, dénigrer, *to dump*, déposer pour se débarrasser — mots plus expressifs que mélodieux; *to make a corner*, faire un coup de bourse, triompher; *a trust*, *a ring*, société d'accaparement; 3° les mots scientifiques employés dans un sens métaphysique. — Benson écrit : « Society is a combined *soporific* to the *conscience* and *astringent* to the *energies* » : La vie mondaine endort la conscience et active l'énergie. Il dit aussi *germs of happiness*, des germes de bonheur; *microbes of unhappiness*, des microbes de malheur. La chasse aux bactéries menace de détrôner le bridge.

La construction des phrases devient de plus en plus elliptique, c'est le style de télégramme.

Mme Landolphe termine en disant : « Que l'on partage ou non les opinions de M. E. F. Benson, on ne saurait s'empêcher de reconnaître que c'est un auteur documenté qui a infiniment d'esprit, et un bon écrivain ».

L'heure étant avancée, la discussion est remise à la séance suivante et l'on se sépare à 11 h. 3/4.

NÉCROLOGIE

Le 6 février 1907 est mort à Sceaux, à l'âge de cinquante-sept ans, M. Victor Henry, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Paris. Par le cours de philologie allemande qu'il professait à la Sorbonne, par les comptes-rendus qu'il donnait à la *Revue Critique* des ouvrages relatifs à la grammaire historique de l'allemand, par son étude sur le dialecte de Colmar et d'autres œuvres, M. V. Henry se rattachait au groupe des germanistes. Nous ne pouvons oublier non plus qu'il fut l'un des premiers à approuver la fondation de la *Revue Germanique* et qu'il ne ménagea aux créateurs de ce périodique ni les utiles conseils, ni les précieux encouragements. On regrettera le savant érudit, le professeur dévoué et l'homme bienveillant qui vient de disparaître prématurément.

F. P.

Le propriétaire-gérant : Félix Alcan.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Une autobiographie. par **Herbert SPENCER**. Traduit et adapté de l'anglais par HENRY DE VARIGNY. 1 vol. in-8 10 fr.

Études de morale positive. *En quête d'une morale positive. L'utilitarisme et ses nouveaux critiques. La véracité. Le suicide. Justice et socialisme. Charité et sélection. Le luxe. Esquisse d'une morale positive*, par **G. BELOT**, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand. 1 vol. in-8 .... 7 fr. 50

Le problème de la conscience. Étude psycho-sociologique, par **D. DRAGHICESCO**, chargé de cours à l'Université de Bucarest. 1 vol. in-8 .... 3 fr. 75

La raison pure et les antinomies. Étude critique sur la philosophie kantienne, par **F. EVELLIN**, inspecteur général honoraire de l'Instruction publique. 1 vol. in-8 .... 5 fr.

La philosophie de M. Sully Prudhomme, par **C. HÉMON**, agrégé de philosophie, professeur au lycée et à l'école supérieure des lettres de Nantes. Préface de M. SULLY PRUDHOMME. 1 vol. in-8 .... 7 fr. 50

Essai critique et théorique sur l'association en psychologie, par le Dr **Paul SOLLIER**. 1 vol. in-16 ... 2 fr. 50

La morale sexuelle, par le Dr **Antoine WYLM**. 1 vol. in-8. 5 fr.

Beethoven, par **Jean CHANTAVOINE**. 1 vol. in-8 écu de la collection *Les maîtres de la musique* .... 3 fr. 50

Éléments de philosophie biologique, par **F. LE DANTEC**, chargé du cours d'embryologie générale de la Sorbonne. 1 vol. in-16 .... 3 fr. 50

La voix. Sa culture physiologique. Théorie nouvelle de la phonation. Conférences faites au Conservatoire de musique de Paris. 1906, par le Dr **Pierre BONNIER**. 1 vol. in-16 avec gravures .... 3 fr. 50

L'art et l'hypnose. Interprétation plastique d'œuvres littéraires et musicales, par **E. MAGNIN**, professeur à l'École de Psychologie. Préface du Prof. TH. FLOURNOY. Illustrations de F. BOISSONAS. 1 vol. gr. in-8, avec gravures et planches, cart. .... 20 fr.

L'Enseignement, la doctrine et la vie dans les Universités musulmanes d'Egypte, par **P. ARMINJON**, professeur à l'École khédiviale de droit du Caire. 1 vol. in-8 .... 6 fr. 50

FÉLIX ALCAN, *Éditeur*, 108, Boulevard Saint-Germain, PARIS.

DICTIONNAIRE DE MÉDECINE

par les Drs E. BOUCHUT & A. DESPRÉS

Septième édition revue par les Drs G. MARION et F. BOUCHUT

Mise au courant des derniers Progrès de la Science.

Magnifique volume de 1590 pages in-8 sur deux colonnes, avec 1097 gravures dans le texte **Indispensable aux Familles.**

PRIX : BROCHÉ, 25 FR. ; — RELIÉ, 30 FR.

A LA MÊME LIBRAIRIE — *Ouvrages de M. Victor HENRY* :

Antinomies linguistiques. 1 vol. gr. in-8 .... 2 fr.

Le Dialecte alaman de Colmar en 1870. 1 vol. in-8.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

TROISIÈME ANNÉE | N° 3 | MAI-JUIN 1907

Revue germanique

ALLEMAGNE — ANGLETERRE

ÉTATS-UNIS — PAYS-BAS — SCANDINAVIE

SOMMAIRE :

L. Pineau. — Ibsen d'après sa correspondance.

L. Mis. — Le « Gœthe-und-Schiller-Archiv » de Weimar.

NOTES ET DOCUMENTS

DEUX LETTRES INÉDITES DE JUNG STILLING (*F. B.*).

COMMENT NOTER LES VERS ANGLAIS (*A. Koszul*).

NICOLAS BEETS ET LA LITTÉRATURE HOLLANDAISE (*J.-J. Duproix*).

SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ET DES LITTÉRATURES MODERNES.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, boulevard Saint-Germain, Paris, 6e.

La *Revue germanique*, publiée sous les auspices des Universités de Lille, Lyon et Nancy, paraît cinq fois par an (janvier, mars, mai, juillet, novembre) en fascicules d'environ 8 feuilles in-8°, formant un volume d'environ 640 pages.

Chaque numéro contient :

1° Des articles originaux sur la littérature, l'histoire, la philologie, le mouvement social, les arts, dans les pays de langue germanique et anglo-saxonne ;

2° Des notes et documents inédits ou autres ;

3° Des revues critiques des principales publications récentes sous les rubriques suivantes :

Littérature, *Histoire des idées*, *Philologie*, *Histoire*, *Beaux-Arts* ;

4° Une Bibliographie sommaire et une Revue des Revues françaises et étrangères.

Le prix de l'abonnement est fixé à **14** fr. par an pour Paris, **16** fr. pour les départements et l'étranger. — Le Numéro, **4** fr.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL POUR L'ANNÉE 1907 :

M. Piquet, professeur à l'Université de Lille.

SECRÉTARIAT DE LA RÉDACTION :

A la librairie Félix Alcan, le jeudi, de 2 à 4 heures.

Prière d'adresser tous manuscrits et communications au Secrétariat de la Revue.

La *Revue germanique* rendra compte de tout ouvrage pouvant entrer dans son programme dont un exemplaire sera adressé à ses bureaux, à la librairie Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain, Paris. Les comptes rendus seront confiés à des spécialistes, et signés.

Ils paraîtront autant que possible dans le courant de l'année de la publication.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

MM. Albert (Henri), Alekan, Andler (Charles), Angellier (Auguste), Arren (Jules), Auerbach (B.), Bahon (Carle), Baldensperger (Fernand), Barbeau, Bardoux (Jacques), Baret, Mme Arvède Barine, MM. Basch (Victor), Beaujeu (L.), Behaghel (O.) Bémont (Ch.), Bénédite (L.), Benoit (François), Berger, Besson, von Bodenhausen (Baron E.), Bossert, Bouchot (Henri), Bourdon (Eugène), Bouvier (Bernard), Cazamian (Louis), Chevalley (Abel), Chevrillon (André), Chuquet, Clarac, Delacroix (H.), Delbos (Victor), Delcourt (Joseph), Denis (E.), Dimnet (E.), Derocquigny (J.), Derudder, Dresch (J.), Duproix (J.-J.), Ehrhard (A.), Elster (Ernest), Mlle A. Fanta, MM. Feuillerat (Albert), Flegenheimer (Edmond), Fleury (V.), Firmery, Foulet (Lucien), Garnier (Ch. M.), Gauthiot (Robert), Germain (André), Gillot, Godart (A.), Haguenin (E.), Hovelaque, Huchon, Jullian (Camille), Kontz (A.), Koszul (André), Jusserand (J.-J.), Lafenestre (Georges), Landormy (P.), Lauvrière (Emile), Laudenbach, Lavisse (Ernest), Legouis (Emile), Legras (Jules), Leroux (Alfred), Leroy (Max), Lescoffier, Lévy (Albert), Lévy (Ernest), Lévy-Brühl, Lichtenberger (Ernest), Lichtenberger (Henri), Loiseau, Looten, Maeterlinck (L.), Maigron, Marguillier (Auguste), Matter (P.), Mauclair (Camille), Métin (Albert), Milhaud (Edgar), Mis, Monod (Gabriel), Monod (François), Montandon (Marcel), Muret (Maurice), Nicolle (Marcel), Nietzsche (Mme Fœrster), Pagès (G.), Pariset, Parmentier (Jacques), Petit-Dutaillis, Pineau (Léon), Pinloche, Piquet (F.), Poirot (J.), Polaczek, Potez (Henri), Raphael (G.), Réau, De Reul (Paul), Reuss (Rodolphe), Rivaud (Albert), Roo (Edouard), Rolland (Romain), Rouge (I.), Rooses (Max), Roustan (L.), Ruyssen (Th.), Sarolea (Charles), Schmidt (Ch.), Schweitzer (Albert), Seignobos (Charles), Seillière (E.), Spenlé (E.) Spielmann (H.M.), Stapfer (Paul), Thomas (W.), Tibal (André), Travers (Julien), Varenne (Gaston), Verrier (Paul), Waddington (Albert), Weill, Zyromski.

MM. les collaborateurs de la Revue sont priés de signaler les livres dont ils seraient disposés à rendre compte à la Rédaction qui se chargera des démarches auprès des éditeurs.

IBSEN D'APRÈS SA CORRESPONDANCE[1]

Ibsen, né à Skien, en Thelemark, le 20 mars 1828, d'une famille à l'aise et bien apparentée, avait, à partir de 1836, à la suite de mauvaises affaires de son père, vécu, isolé, à la campagne. Pauvre et faible de santé, d'une sensibilité excessive, ayant presque le don de seconde vue, il était, en 1842, revenu à l'école à Skien. Il eût voulu être peintre. N'en ayant pas les moyens, il entra, à seize ans, comme élève, dans une pharmacie à Grimstad. Tout en roulant des pilules, il commença d'y faire des vers, où il disait ses doutes et ses espérances. Employant ses rares instants de liberté à parfaire son instruction, il songeait à entrer à l'Université. Dans ce but, il vint à Kristiania, en 1845, préparer son « examen artium ». Il échoua pour le grec et les mathématiques. Entre temps, il avait écrit un drame, *Catilina*, dont personne ne voulut, les éditeurs pas plus que le directeur du théâtre. En 1850, il réussit cependant à faire jouer un acte, *Le Tumulus*, qui eut un certain succès. Encouragé, il abandonna les études pour se consacrer définitivement à la littérature. Journaliste à Kristiania, puis régisseur du théâtre à Bergen, de 1851 à 1857, il voyagea en Allemagne, pour apprendre son métier de dramaturge. Un certain nombre de pièces qu'il composa à cette époque, dans le genre romantique, furent bien accueillies. Nommé régisseur du théâtre de Kristiania en 1857, il se maria en 1858. La faillite du théâtre, en 1862, le laissa absolument sans ressources. Dans la misère et les dettes, il publia alors sa *Comédie de l'amour*, qui fit de lui le paria de la société. Ayant obtenu quelques subsides du gouvernement et de l'Université, il résolut de s'expa-

1. La correspondance d'Ibsen, publiée en 1904 par la librairie Gyldendal, de Copenhague (2 vol. in-8 de 335 et 277 p.), a été en partie traduite par Mme Martine Rémusat. (*Lettres de H. Ibsen à ses amis*, in-12 de 292 p., Perrin, Paris, 1906.) Je me suis, à l'occasion, servi de cette traduction, dont j'ai, du reste, rendu compte ailleurs.

trier. « L'eider, déployant son aile, par une nuit de printemps, s'envola; fendant la brume de sa poitrine ensanglantée, il s'en alla vers le sud, vers le sud aux rivages ensoleillés! »

*
* *

Ibsen quitta la Norvège au mois d'avril 1864.

Par Copenhague, Lübeck et Berlin, par Trieste et Venise, où il séjourna quelque temps, ébloui et heureux, à travers la Toscane, par Arezzo et Florence, il arriva à Rome au mois de juin de la même année. Sa femme et son petit garçon devaient l'y rejoindre à l'automne : autant par raison d'économie[1] que parce qu'il prévoyait, sans doute, que son exil serait de longue durée.

De fait, il va passer à l'étranger, tant en Italie qu'en Allemagne, vingt-sept années.

Durant ce temps il composera cette brillante série de drames philosophiques, sociaux et psychologiques, qui l'ont rendu illustre; durant ce long temps aussi il a écrit des lettres qui nous initient à ses aspirations et à ses luttes et qui sont bien le meilleur commentaire de ses œuvres.

Ibsen n'écrit point pour écrire. Il est même très mauvais correspondant. Non qu'il se désintéresse d'autrui : il a, au contraire, grand plaisir à recevoir le moindre billet des autres; mais, pour lui, écrire une lettre est un sujet d'épouvante[2]. Du commencement à la fin de sa correspondance, cet aveu revient, amusant surtout dans les lettres à G. Brandès. Brandès, lui, écrit beaucoup, autant qu'il parle[3]; et, comme il a bonne opinion de sa personne et de ce qui en émane, il n'admet point qu'une lettre de lui reste sans réponse, ni même que cette réponse puisse se faire attendre. De plus, il est homme d'ordre; il tient le journal des lettres qu'il envoie : et Ibsen y est sans cesse pris en flagrant délit de négligence, de retard ou d'oubli. « Cher Brandès, écrit-il le 25 juin 1884, merci de tout cœur pour votre lettre, à laquelle j'eusse dû répondre depuis longtemps, d'autant que, à ce que j'ai remarqué, vous exercez un rigoureux

1. Lettre à Björnson, de Rome le 16 sept. 1864.
2. *Id.*
3. « De er en smule aabenmundet », lui écrira une fois Ibsen, le 8 sept. 1873.

contrôle à l'égard de vos correspondants ». Il s'excuse, non sans esprit : « Je pensais bien que mon long silence provoquerait votre colère; mais je suis convaincu que, dans les termes où nous sommes l'un avec l'autre, cela ne saurait amener une rupture entre nous. J'ai le sentiment que ce danger naîtrait plutôt d'une correspondance trop suivie[1]... » Brandès boude. Néanmoins, il envoie un exemplaire de ses *Impressions de Russie* à Ibsen, qui l'en remercie, le 4 novembre 1888, mais « la dédicace au crayon m'est aussi un avertissement que je ne dois pas, par un silence prolongé, soumettre votre amitié et votre indulgence à une plus rude épreuve ». Brandès est furieux. De Kristiania Ibsen lui écrit, le 30 septembre 1898 : « Cher Georges Brandès! J'ai reçu votre lettre et je dois des remerciements au compositeur tchèque qui vous a fait manquer à votre serment de ne plus jamais m'écrire ». Il lui donne les raisons de son silence : Brandès était malade; il lui fallait du repos, des lettres l'eussent importuné. Mais ce sont là de fausses raisons et Ibsen, se reprenant aussitôt, ajoute dignement : « Et puis, vous connaissez trop bien ma répugnance invétérée pour ce qui est de se mettre à écrire des lettres. A quoi cela eût-il servi d'ailleurs? Vous savez bien que je vous ai de nombreuses obligations, même de très récentes, et que je vous en suis reconnaissant. Si vous en doutiez, est-ce qu'une assurance écrite y pourrait quelque chose? Je ne saurais donc admettre que mon silence suffît pour que vous traitiez un vieil ami de « très honoré monsieur » ou autre titre semblable; et il me paraît tout à fait indigne d'un homme comme vous de se fâcher ainsi pour une question de correspondance négligée, surtout contre quelqu'un dont ce n'est certes pas la passion dominante d'échanger des lettres, fût-ce avec ses amis les plus chers ».

Cette « répugnance pour la forme épistolaire », qu'Ibsen, dans une lettre à Louis Passarge, datée de Munich le 16 décembre 1886, promettait de s'appliquer à vaincre, mais qui, en réalité, ne fit que s'accroître avec l'âge, avait ses racines tout au fond même du caractère du poète.

Dès 1858, le 30 janvier, il écrivait à Carl Johann Anker, lieutenant de la garde norvégienne à Stockholm, avec qui il avait fait un déli-

1. De Dresde, le 17 fév. 1871.

cieux voyage à pied de Bergen à Hardanger et qui, vraisemblablement, lui avait déjà rendu plus d'un service : « Souvent je me suis demandé comment vous m'aviez jugé alors et si vous ne m'aviez pas trouvé d'une froideur qui rend toute intimité difficile ». Et à Björnson, le 16 septembre 1864, à propos d'un léger nuage : « Cependant j'avoue que je m'explique très bien ce soupçon et je m'en attribue la faute plus qu'à toi-même. J'ai le défaut, je le sais, de ne pouvoir m'ouvrir franchement et sans contrainte à ceux qui veulent qu'on s'abandonne à eux tout entiers. Comme le skalde des *Prétendants à la couronne*, je ne puis jamais me résoudre à me déshabiller complètement. Sentant très bien que dans mes relations personnelles je ne dispose que d'une expression fausse pour ce que j'éprouve et pour ce que je suis en réalité, j'aime mieux le tenir enfermé en moi-même, et cela explique que nous ayons pu quelquefois rester en observation l'un en face de l'autre ».

Ibsen est un solitaire. « D'ailleurs, je suis mon chemin, écrit-il à Björnson, le 28 décembre 1867, je m'isole et je suis un membre très peu sociable de la colonie scandinave à Rome »; et à sa belle-mère, le 31 mars 1868 : « Je ne suis vraiment moi-même que lorsque je suis seul à remuer mes pensées ».

Les raisons en sont sans doute dans son tempérament, mais aussi dans les circonstances. Ibsen a de bonne heure fait l'expérience de la société : enfant, il a été brutalement jeté du bien-être et de la vie heureuse dans la misère et la mélancolie; et, parce que pauvre, il a vu ceux qui auparavant fréquentaient à la table de son père, s'éloigner de sa famille et l'ignorer, son âme sensible de poète s'est refermée à ce contact cruel de la réalité. Comment se rouvrirait-elle tant que dure, contre la pauvreté, cette lutte dont nous entendons les lamentables échos dans les lettres à Björnson [1] : « Tu peux penser si je suis inquiet et soucieux! A la mi-décembre je t'ai écrit pour t'accuser réception du chèque de 100 spd. contenu dans ta lettre du 4 octobre. Comme tu m'y invitais obligeamment à te faire savoir quand j'aurais besoin d'autre argent, j'en profitai pour t'informer que, vers la fin du mois, je serais sans le sou. En réalité, j'ai été à

1. De Rome, le 28 janv. 1865.

court beaucoup plus tôt... » Lorsque l'aisance viendra, l'âme aura pris son pli définitif.

Ce solitaire, malgré sa pauvreté, est de nature extrêmement fière. « Tu dis, écrit-il à Björnson, le 12 septembre 1865, à propos d'une subvention qu'il a sollicitée, que le Storthing me l'accordera. Le crois-tu vraiment? Je présume que ce n'est pas mon nouvel ouvrage qui disposera nos députés plus favorablement à mon égard. Mais Dieu me damne, si une telle considération me fait jamais biffer une seule ligne pour complaire au goût de ces âmes en « format de poche ». Plutôt mendier toute la vie! Si je ne puis être moi-même en ce que j'écris, ce ne serait que mensonge et blague, et de cela notre pays a suffisamment, sans qu'il faille payer des subventions extraordinaires pour en obtenir davantage ». Une subvention n'est pas un secours, c'est une chose due. Dieu lui a donné une mission : il faut que les pouvoirs publics lui assurent les moyens de l'accomplir. Surtout point de compromissions. De Sorrente il écrit le 15 octobre 1867 à sa belle-mère : « Je suis tout à fait surpris que l'imprimeur Tönsberg m'ait demandé de collaborer à un ouvrage qu'il se propose de publier. Quand j'ai quitté la Norvège, le dit Tönsberg vivait d'une feuille ordurière, où j'étais, ainsi que beaucoup d'autres, fréquemment insulté dans les termes dont cette sorte de journaux a coutume de se servir. J'ignore jusqu'à quel point il continue cet exercice. Mais je ne saurais acheter mes ennemis, et jamais M. Tönsberg n'aura une ligne de ma main ». Cela, à une époque où il n'avait pas même toujours assez d'argent pour affranchir ses lettres et où un avoué était obligé, pour couvrir une dette, de procéder à la vente aux enchères des objets mobiliers qu'Ibsen avait laissés à Kristiania!

En sa fierté de pauvre il ne souffrirait point qu'on suspectât son honnêteté. Au sujet d'un billet, qui lui a causé des désagréments en Norvège : « Voici, écrit-il, qu'hier Ravnkilde reçoit une lettre excessivement impertinente et hautaine et en partie incompréhensible de Bœtzmann, qui lui retourne ce billet avec ces mots : « Cela ne « prend pas ici! » C'est l'expression dont on se sert, quand on surprend un escroc en train de préparer un mauvais coup, qu'on devine et qu'on déjoue. Mais il ne faut pas qu'on dise cela de moi. Si

quelqu'un s'en avisait en ma présence, je le tuerais sur place[1] ».

Dans son isolement, Ibsen n'est cependant pas insensible au bruit qui peut se faire à son propos. Il demande à son ami M. Birkeland, de Rome, le 4 mai 1866, de lui envoyer un numéro des journaux norvégiens, qui ont annoncé son dernier ouvrage. Il trouve qu'on ne s'occupe pas assez de lui[2]. Non qu'il attende grand bien de la critique : « La plupart des critiques ne se composant d'ordinaire que de reproches à l'adresse de l'auteur qui, resté lui-même, sent, pense, croit et écrit par lui-même, au lieu de voir et d'écrire comme le critique eût fait, s'il eût pu[3] ». Surtout en Norvège, il est sûr d'être attaqué. « La critique y est en partie faite par des théologiens plus ou moins déguisés, et ces messieurs sont, en général, absolument incapables d'écrire quelque chose de sensé sur une œuvre littéraire. L'affaiblissement du sens critique, qui est, au moins chez les esprits moyens, la conséquence fatale des études théologiques un peu prolongées, se manifeste tout particulièrement quand il s'agit de juger la nature humaine, les actions des hommes et les mobiles de ces actions. Le sens des affaires, au contraire, souffre moins de ces études. Aussi, si ces messieurs du clergé font souvent d'excellents conseillers communaux, sont-ils incontestablement nos plus mauvais critiques[4] ». D'ailleurs, ajoute-t-il, la presse libérale ne vaut guère mieux : « Ces leaders, qui, tout en écrivant sur la liberté et le libéralisme, se font les esclaves des opinions qu'ils supposent être celles de leurs abonnés ». Si ceux-là l'attaquent : « Cela ne l'affecte pas plus que ne le feraient les aboiements d'une bande de chiens à l'attache »; par contre, la pusillanimité de ceux-ci lui donne beaucoup à réfléchir. Il y voit la preuve que, dans son pays, « l'hypocrisie et une phraséologie vide sont considérées comme des vertus nationales, auxquelles il n'est pas permis de toucher ». Mais il ne s'en émeut. Au contraire, l'injustice qu'on lui fait à propos de telle de ses œuvres l'indigne, et l'indignation accroit ses forces. « Si l'on veut la guerre, soit. Si je ne suis poète, je n'ai rien à y perdre. Je me ferai photographe. Je ferai poser tous mes contemporains, là-bas, un à un, ainsi que je l'ai fait pour les

1. A Björnson, de Rome le 4 mars 1866.
2. A Botten-Hansen, de Frascati le 22 juillet 1866
3. A Magd. Thoresen, de Dresde le 29 mai 1870.
4. A Georges Brandès, de Rome le 3 janv. 1882.

« maalstræver[1] ». Je n'épargnerai ni l'enfant dans le sein de sa mère, ni une pensée ou une intention masquée sous la parole, toutes les fois que je me trouverai en face d'une âme qui mérite d'être reproduite ». Advienne que pourra! Il a pour lui le bon droit, on ne le pliera pas[2]. D'ailleurs, il est prêt à se défendre. « La clique, dont l'organe accueille d'injustes attaques contre moi, s'apercevra que je ne suis pas sans appui. Parvenu à un certain degré d'exaspération, je ne connais plus aucun ménagement[3] ». D'une façon générale cependant, c'est le silence qui convient le mieux. Le 4 avril 1872, il écrit de Dresde à Georges Brandès : « Pour ce qui est de l'agitation qui se fait contre vous, mensonges, calomnies, etc., je vais vous donner un conseil que je sais bon par expérience personnelle. Soyez fier. La fierté est la meilleure des armes contre cela. Regardez droit devant vous; ne répondez jamais dans les journaux; si vous faites de la polémique dans vos écrits, ne la dirigez jamais contre telle ou telle attaque précise; ne laissez jamais voir qu'un seul mot de vos ennemis ait mordu en vous; bref, faites comme si vous ne supposiez même pas avoir des adversaires. Quelle force et quelle vie croyez-vous donc que puissent avoir leurs attentats? Autrefois, quand, le matin, je lisais une attaque à mon adresse, je me disais : maintenant, je suis un homme fini, je ne pourrai jamais me relever! Et je me relevais pourtant. Personne plus ne se souvient de ce qu'on a écrit alors et, moi-même, je l'ai depuis longtemps oublié. Donc, gardez-vous de vous compromettre avec toutes sortes de gens et pour de semblables futilités ». Tous deux, ils combattent pour l'avenir. C'est une lutte au couteau entre deux époques. Dans cette lutte, « le solitaire est le plus fort ».

Mais la critique, même injuste et méchante, est de la réclame. Or, comme Ibsen n'admet point « que, de nos jours, l'on puisse trouver blessante la supposition que l'on prétende vivre de ce pour quoi l'on vit »[4], il faut que son métier d'écrivain lui assure l'existence : et ses ouvrages ne se vendraient pas, si personne n'en parlait. Il écrit donc à Clemens Petersen pour le prier de s'intéresser

1. A Björnson, de Rome le 9 déc. 1867.
2. A Björnson, de Rome le 4 mars 1866.
3. A Björnson, de Rome le 10 déc. 1867.
4. A Brandès, de Dresde le 30 janv. 1875. Cf. lettre à Camilla Collett, de Sorrento, août 1881.

à son livre, le 4 mars 1866. De même, à propos de la traduction allemande de Brand, en 1869, il demande à Dietrichson[1] un article qui convienne aux Allemands, « aussi élogieux que lui permettra sa conscience ». « La misère des poètes n'a plus de succès. Raconte plutôt que le gouvernement et le Storthing m'ont accordé une pension, que je voyage, que je séjourne « in dem grossen Vaterlande ». Et, dans une lettre, datée de Munich le 23 octobre 1875, à son éditeur Hegel : « Un peu de bruit fait d'avance autour d'un ouvrage est profitable à la vente ».

De ses ancêtres Ibsen a évidemment hérité l'instinct commercial. Avec vigueur il défend ses droits d'auteur contre les éditeurs éhontés. Chaque mot dans telle lettre du 17 septembre 1871 à Hans Jacob Jensen emporte la pièce. Il n'hésite point à en référer à la justice. Il ira jusqu'au bout, et si, dit-il, le public devait être du côté de son adversaire, jamais plus il ne remettrait les pieds en Norvège. Il se plaint que, dans son pays, la littérature ne soit pas protégée au même titre que les autres productions nationales. « Il me semble pourtant que nos politiciens devraient nous rendre justice et nous indemniser des pertes considérables que nous avons subies et que nous continuons de subir par suite du manque de conventions littéraires avec l'étranger. Ces « honorables » feraient bien aussi de se rappeler qu'ils ne seraient certainement pas où ils en sont devant le peuple norvégien, si notre jeune littérature n'avait, au préalable, préparé l'opinion. D'ailleurs, ils ne font pas tant de difficultés lorsqu'il s'agit de s'accorder à eux-mêmes des récompenses et des indemnités[2] ».

Lorsque la vente rapportera, plus tard, il s'occupera de placer son argent. De Dresde il écrit le 31 octobre 1868 à Hegel, qui sera pour lui un incomparable banquier : « Cette année, j'ai été assez heureux pour mettre de côté ma pension de Norvège et je ne donnerais pas volontiers l'ordre de retirer une partie de la somme placée à la Société de crédit de Kristiania ».

Il tente la fortune. A plusieurs reprises, le 5 octobre 1866, le 10 octobre 1870, il demande qu'on lui prenne des billets de loterie. Il a trop souffert du manque d'argent pour n'avoir pas appris à

1. De Dresde le 28 mai.
2. A Björnson, de Gossensass le 29 sept. 1884.

compter. En 1872, il fait observer au ministère norvégien que son voyage en Égypte, lors de l'inauguration du canal de Suez, lui a coûté beaucoup d'argent, bien qu'invité, et il demande le remboursement de ses frais.

Tout cela n'empêche que, dès le mois de mai 1866, en pleine crise de pauvreté, il priait Hegel de prélever sur ses honoraires 5 rdlr et de les faire remettre à la veuve et aux enfants d'un rédacteur mort dans le dénûment, « mais sans donner son nom ».

Ibsen n'est pas seulement intéressé; les sourires de la gloire lui sont doux. Lui-même en convient. « Comme vous le dites, avoue-t-il à Brandès [1], je ne suis certainement pas insensible aux honneurs. Mais de tous ceux dont je me suis vu l'objet, il n'en est aucun que j'apprécie autant que l'étude flatteuse et détaillée dont j'ai, de mon vivant, été l'objet de votre part, vous, qui, en ce domaine, êtes le premier de notre temps ». Et cette lettre du 28 décembre 1867 au farouche Björnson : « Pour ce qui est de la décoration, je ne puis, en conscience, partager ton avis. Nous appartenons à une monarchie, non à une république. Moi, je n'aime pas les républiques... Nous recevons de l'argent du gouvernement; le pouvoir royal nous offre une distinction honorifique parce qu'il tient compte du sentiment qu'il sait exister dans le public. Pourquoi, pour une même chose, refuserions-nous l'une de ces formes d'approbation, si nous acceptons l'autre?... Pour ma part, je sens qu'en refusant je me mentirais à moi-même et aux autres. Si réellement je désirais ces colifichets, il est évident que je n'aurais pas pris l'attitude d'un satiriste officiel. Mais, du moment qu'on me les offre, pourquoi ferais-je des façons? » Après le voyage en Égypte, il se hâtera d'annoncer qu'on lui a accordé la croix de commandeur du Medjidié, « accompagnée d'un diplôme illisible émanant du Grand Turc en personne [2] ». Le 8 août 1873, il informera Hegel que le roi de Suède, à l'occasion de son couronnement, l'a décoré de l'ordre de Saint-Olaf : « Ce qui lui eût été infiniment plus agréable, si Björnson avait reçu cette distinction en même temps que lui ». Le 5 janvier 1887, il le mettra au courant de la chaleureuse réception qui lui a été faite à Meiningen, où la troupe du duc a joué une de ses

1. De Gossensass, Tyrol, le 21 sept. 1882.
2. A Hegel, de Dresde le 9 mai 1871.

pièces. « Le lendemain de la représentation, le duc m'a accordé, en témoignage de son estime et de son admiration, ainsi que porte le diplôme, les insignes de commandeur de première classe de l'ordre saxon d'Ernest. N'allez pas croire que je vous dise cela par vanité. Néanmoins, j'avoue que j'en suis content, quand je songe aux inepties dont ma pièce a si longtemps été l'objet dans notre pays[1]. »

Ces honneurs sont la revanche du passé, la reconnaissance de ses mérites : à ce titre, il a le droit d'en être fier.

La correspondance d'un homme comme Ibsen, aussi sincère que peu bavard et profond observateur, serait tout entière à citer. Ce sont des renseignements sur les difficultés de ses débuts, sur la genèse de ses œuvres, sur ses états d'âme, ses doutes et ses espoirs. Le 4 mars 1866, il écrivait de Rome à Björnson : « Mon ouvrage (Brand) va sans doute paraître aux premiers jours. De mon état d'esprit actuel, dans l'attente, rongé par l'impatience et l'anxiété, pressentant qu'avec mon livre ce sera la lutte, les attaques de toutes sortes, et, au milieu de tout cela, hors d'état de mettre la main à l'œuvre nouvelle que pourtant je porte déjà en moi, de tout cela je ne te dirai rien. Mon cher Björnson! Il me semble qu'un vide immense me sépare de Dieu et des hommes. L'été dernier, comme je travaillais à ma pièce, malgré tous les embarras et les soucis, je me trouvais si indiciblement heureux! J'avais en moi l'enthousiasme des croisés. Je ne sais ce que je n'aurais eu alors le courage d'entreprendre. Mais rien n'est énervant, n'est vidant comme cette désolante attente! Sans doute, ce n'est qu'un moment à passer. Mais, je vaincrai un jour, je le veux ». « Et, dira-t-il ailleurs, rien de ce que l'on veut vraiment n'est impossible[2]. » Renseignements d'autant plus précieux, que tout ce qu'il a écrit est intimement lié à ce qu'il a vécu sinon extérieurement, au moins en son for intérieur. « Chacune de mes œuvres a été un moyen de me libérer et de me purifier intellectuellement[3]. » Et à P. Hansen, le 28 octobre 1870 : « Tout ce que j'ai écrit a été le résultat d'un état d'âme ou d'une

1. Cf. Lettres à Ludwig Josephson, de Munich le 14 juin 1876, et à Hegel, de Kaltern près Bozen, Tyrol, le 15 sept. 1876, dans lesquelles Ibsen annonce qu'il a reçu la 1re classe du même ordre.
2. A Magdalene Thoresen, de Rome le 31 mars 1868.
3. A L. Passarge, 16 juin 1880.

crise. Je n'ai jamais rien composé, parce que j'avais, comme on dit, « trouvé un sujet ». Ibsen a pour cela une bien trop haute opinion de l'art en général et de sa mission poétique en particulier.

Ce sont aussi des souvenirs de voyage, des impressions qui ont plus fortement frappé son esprit. En traversant Berlin, au mois d'avril 1864, il a assisté « à l'entrée des troupes, où il vit la foule hurlante se ruer sur les trophées de Dübbel, s'asseoir à califourchon sur les affûts et cracher dans la bouche des canons, ces canons, que personne ne secourut et qui pourtant continuèrent de tirer jusqu'à ce qu'ils éclatassent [1] », « et ce spectacle, écrit-il à sa belle-mère, Mme Thoresen, le 3 décembre 1865, me fit entrevoir le jugement de l'histoire : un jour, elle crachera au visage de la Suède et de la Norvège à cause de cette affaire ». Brandès a vu la prise de Rome par les Italiens. « Voilà donc, lui répond Ibsen, qu'on nous a enlevé Rome, à nous autres, simples mortels, pour la livrer aux politiciens. Où aller maintenant? Rome était le seul endroit en Europe qui fût vraiment tranquille et où l'on pût jouir de la liberté, de celle qui échappe à la tyrannie des libertés politiques. Je ne crois pas y revenir jamais après ce qui vient de se passer. Tout ce qu'il y avait de ravissant, de primitif, de sale, va maintenant disparaître. Pour chaque homme d'État qu'on y verra naître, il y aura un artiste de perdu [2] ». Ibsen était en Allemagne pendant la guerre franco-allemande. Il écrit de Dresde le 10 octobre 1870 : « La ville est pleine de malades et de blessés. On est sûr de rencontrer à tout instant des enterrements militaires ou de nouveaux convois d'ambulances. Nous avons également ici quelques milliers de prisonniers français. La plupart vont et viennent en liberté et on les traite bien. Ils paraissent, du reste, se bien trouver. Nulle part la moindre trace d'enthousiasme pour la guerre; ce que les journaux racontent à ce sujet est de pure fantaisie. Le pays souffre affreusement. Toute activité est, pour ainsi dire, arrêtée. Des adolescents, des pères de famille d'âge mûr sont appelés sous les drapeaux et envoyés en France. Il n'y a presque pas de familles qui ne soient en deuil. Beaucoup ont perdu tous ceux de leurs membres qui sont partis.

1. A Björnson, de Rome le 25 janvier 1865. Cf. Lettre à Mad. Magdalene Thoresen, de Rome le 3 déc. 1865.
2. A Georg Brandès, de Dresde le 20 déc. 1870.

Et l'on ne connait encore pas les pertes des six dernières semaines! Bref, il ne fait point bon vivre ici! » Et, un peu plus tard, le 21 novembre 1870 : « Voici, écrit il à son beau-frère Thoresen, que l'horizon politique devient menaçant aussi à l'est. Comment tout cela finira-t-il? Ici, les esprits sont très abattus. Même la reddition de Metz n'a produit aucune joie. Dresde a, d'après les déclarations officielles, 15 000 prisonniers et l'on nous en annonce 4 000 autres. Il y a dans les hôpitaux 2 000 malades et blessés. On a construit pour la garde impériale de gigantesques baraquements juste en face de notre habitation et nous voyons tous les jours passer les soldats, lorsqu'ils vont faire leur promenade hygiénique réglementaire. Ils n'ont pas l'air d'avoir souffert à Metz. Ils sont habillés comme pour la parade. Les malades et les blessés saxons, que l'on renvoie chez eux, paraissent autrement éprouvés. Les Français sont très bien traités ici; et ils supportent leur captivité avec une inconcevable insouciance. J'ai l'impression que beaucoup dans le nombre sont enchantés de s'en être tirés à si bon compte. Dans les cabarets les sous-officiers surtout parlent très fort, malmenant l'empereur et les généraux et tout le monde, eux seuls exceptés. La situation en France ne semble point les tourmenter. Tout cela est, en fait, très naturel chez un peuple révolutionnaire et qui ne connaît ni vertu, ni discipline. Pour nous, Norvégiens, nous devrions en tirer une leçon; car c'est à une semblable désorganisation intérieure que nous mènent des gaillards comme Iaabaek, Johan Sverdrup et autres ». Néanmoins, il considère « l'actuel malheur de la France comme le plus grand bonheur qui pût échoir à cette nation »; et plus d'une fois il a souhaité un sort semblable à son pays, pour le sortir de sa torpeur, de même qu'il lui voudrait voir la discipline qui a permis à l'Allemagne de réaliser son unité, cette unité que, lui-même, il n'a cessé de rêver pour les pays scandinaves.

Il en veut à la Commune de Paris, « dont l'échec vient de gâter son excellente théorie gouvernementale « ou, plus exactement, anti-gouvernementale ». Car Ibsen est franchement anti-Étatiste. Le 17 février 1871, il écrivait à G. Brandès : « La question de liberté se réduit, selon moi, à une querelle de mots. Jamais je ne consentirai à identifier la liberté avec les libertés politiques. Ce que vous, vous appelez la liberté, moi je l'appelle des libertés. Et la lutte pour la

liberté n'est que la conquête incessante et vivante de l'idée de liberté. Celui qui possède la liberté autrement qu'en désir, possède une chose morte et sans âme : car la notion de liberté a ceci de particulier qu'elle s'élargit à mesure qu'on l'acquiert. Si donc, pendant la lutte, quelqu'un s'arrête et crie : Voilà, je la tiens! c'est la preuve qu'il vient justement de la perdre. Cette stérile possession d'une certaine liberté donnée est précisément la caractéristique des sociétés constituées en État : et c'est de cela que je dis que ce n'est pas une bonne chose. Assurément ce peut-être un bien de posséder la liberté de l'impôt, la liberté du vote... Mais pour qui est-ce un bien? Pour le citoyen, non pour l'individu. Or, il n'y a absolument aucune raison pour que l'individu soit forcément citoyen. Tout au contraire. L'État est une malédiction pour l'individu. Comment l'État prussien a-t-il acheté sa force? En noyant les individus dans une abstraction politique et géographique. Le meilleur soldat, c'est le garçon d'hôtel. Voyez, d'autre part, la nation juive, élite de la race humaine. Comment a-t-elle conservé son caractère et sa poésie propres au milieu de la barbarie ambiante? Parce qu'elle n'était pas liée à un État. Si elle était demeurée en Palestine, il y a beau temps que l'édifice social l'eût écrasée sous ses ruines, comme il est arrivé à tant d'autres peuples. A bas l'État! Voilà une révolution où je prendrai part. Sapez l'idée de l'État. Représentez l'initiative personnelle et tout ce qui s'y rattache dans l'ordre intellectuel comme la condition primordiale de toute association, et vous aurez le commencement d'une liberté qui a du prix. Le changement des formes gouvernementales ne signifie rien : toutes se valent à quelques degrés près, en plus ou en moins, et aucune n'est bonne... » C'est pourquoi l'écrasement de la France lui paraît un heureux événement. « La vieille France chimérique est en morceaux ; quand la jeune Prusse, réaliste, aura été brisée à son tour, alors nous sauterons d'un bond dans une ère nouvelle. Oh! comme les idées s'écrouleront alors autour de nous! Et vraiment le temps en est bien venu. Tout ce dont nous avons vécu jusqu'à ce jour, ce ne sont que des miettes tombées de la révolution du dernier siècle, et voilà assez longtemps qu'on mâche cette nourriture et la remâche. Il faut aux idées un nouveau fond et une explication nouvelle. La liberté, l'égalité, la fraternité n'ont plus la même signification qu'au temps de la

défunte guillotine. Voilà ce que les hommes politiques ne veulent pas comprendre, et c'est pourquoi je les hais. Ces hommes n'ont en vue que des révolutions particulières, des révolutions extérieures, des révolutions dans la forme gouvernementale. Tout cela, ce ne sont que des bagatelles. L'important, c'est la révolte de l'esprit humain [1] ».

D'ailleurs, il n'a aucun goût pour la politique. Il estime que se rallier à un parti a quelque chose de démoralisateur. « De toutes façons, écrit-il [2], je ne pourrais jamais appartenir à un parti qui aurait la majorité pour lui. Björnson dit : la majorité a toujours raison. C'est ainsi, en effet, que doit s'exprimer un politicien pratique. Moi, je dis, au contraire, que c'est la minorité qui a toujours raison. Naturellement, je ne parle pas de cette minorité stagnante d'hommes arriérés, de ce grand centre politique que, chez nous, on appelle les libéraux : je parle de cette minorité, qui va de l'avant, là où la masse n'est pas parvenue encore, et qui laisse derrière elle la majorité. A mon avis, c'est celui qui se rapproche le plus de l'avenir, qui a raison ». Et encore : « Mais je maintiens que, dans l'ordre intellectuel, celui qui combat aux avant-postes ne peut jamais grouper autour de lui une majorité... Quant à moi, en tous les cas, j'ai le sentiment de cette perpétuelle marche en avant. Une foule assez compacte stationne aujourd'hui aux étapes où j'étais quand j'ai écrit mes différents ouvrages. Mais moi, je n'y suis plus; je suis plus loin, bien plus loin, au moins, je l'espère [3] ». S'il pouvait arranger les choses en Norvège selon son désir, « tous les non-privilégiés se réuniraient et constitueraient un parti fort et déterminé dont le programme ne viserait exclusivement que des réformes pratiques et fécondes, telles que l'extension du droit de vote, l'amélioration du sort des femmes, la radiation à nos programmes d'instruction populaire de quantité de survivances du moyen âge... On laisserait de côté pour un temps les théories politiques, qui ne mènent à rien [4] ».

Personnellement, il ne peut donc gêner aucun parti. Il veut se tenir aux avants-postes, franc-tireur isolé, et opérer pour son

1. A Georg Brandès, de Dresde le 20 déc. 1870.
2. A G. Brandès, de Rome le 3 janv. 1882.
3. A G. Brandès, de Rome le 12 juin 1883.
4. A Björnson, de Rome le 28 mars 1884.

propre compte [1]. Mais, si son tempérament lui fait, pour ainsi dire, une nécessité de travailler en pleine indépendance et de suivre son propre chemin, cependant, il ne nie pas que les théories des démocrates-socialistes l'aient vivement intéressé; et il est tout surpris de constater que, « ayant consacré son existence à la peinture des caractères et des destinées humaines, il est parvenu sur plusieurs points et sans y avoir consciemment ou directement visé aux mêmes résultats que les philosophes et moralistes de la démocratie dans leurs recherches scientifiques [2] ».

Politique et religion, art et littérature, détails biographiques, impressions et souvenirs, si intéressant que tout cela soit et si important pour l'exacte connaissance du caractère et des idées d'Ibsen, il est dans la vie du poète une question capitale, que seule sa correspondance résoud et fait comprendre.

En réalité, pourquoi Ibsen s'est-il expatrié?

Fût-ce uniquement pour chercher un gagne-pain à l'étranger? Mais il est parti avec des subsides qui pouvaient presque lui permettre d'attendre des temps meilleurs et, dès l'apparition de Brand, en 1866, il recevra, en reconnaissance de son activité poétique, une pension à vie. Serait-ce par animosité contre son pays? « Ne croyez pas, écrit-il le 11 juin 1870 à Mlle Laure Petersen, que je nourrisse à l'égard de mes compatriotes les sentiments hostiles que d'aucuns m'attribuent. En tous les cas, je puis vous affirmer que je n'ai pas plus d'indulgence envers moi-même qu'envers les autres. » Le souci que constamment lui causent les événements en Norvège est le meilleur garant de cette affirmation. Le 16 septembre 1864, il écrivait à Björnson : « La situation politique en Norvège m'a beaucoup attristé et m'a gâté bien des joies. Tout n'était donc que chimères et mensonges! Certainement, les événements de ces derniers temps auront sur moi une grande influence. Il nous faut biffer d'un trait toute notre histoire du passé. Car les Norvégiens d'aujourd'hui ne ressemblent pas plus à leurs ancêtres que les pirates grecs à la génération qui fit la guerre de Troie et fut secourue des dieux ». Et au même, le 25 janvier 1865 : « Quand tu m'écriras, dis-moi ton avis sur notre situation. Quelle

1. A Olaf Skavlan, de Rome le 24 janv. 1882.
2. A H.-L. Brækstad, de Munich, août 1890.

voie va-t-on suivre chez nous? Et que penses-tu que les chefs du mouvement vont pouvoir faire avec notre génération actuelle? Cela me tranquillisera de l'apprendre. Je sais bien que toi, tu as bon espoir et que tu as confiance; mais je voudrais savoir sur quoi tu te bases. Souvent il me paraît invraisemblable aussi à moi que nous puissions disparaître. Un État peut être détruit, mais non une nation. La Pologne n'est pas, à proprement parler, une nation; c'est un État, où l'aristocratie a ses intérêts, la bourgeoisie les siens et aussi les paysans, tous indépendants les uns des autres, quand il ne sont contradictoires. En outre, la Pologne n'a ni littérature, ni art, ni science comportant une mission particulière dans le progrès universel. Qu'elle devienne une province russe, et le peuple polonais aura cessé d'exister. Mais lors même que notre indépendance, toute d'apparence et de forme nous serait ravie, que nos territoires nous seraient enlevés, que nous serions détruits en tant qu'État, nous continuerions d'exister en tant que nation. Les Juifs étaient à la fois un État et une nation. L'État juif a été anéanti, mais la nation n'en est pas moins demeurée. Je crois que ce qu'il y a de meilleur en nous subsistera, à la condition toutefois que notre âme nationale ait assez de force pour grandir dans et par le malheur ». Au même un peu plus tard encore, le 4 mars 1866 : « N'est-ce pas singulier? Une aube nouvelle s'annonce, des chants résonnent, des leviers puissants sont offerts, tout enguirlandés de fleurs, à notre peuple qui se trouve actuellement plus favorisé à cet égard qu'aucune autre nation. Mais personne ne répond à l'appel. Et une crainte me vient qu'au peuple norvégien ne soit pas accordée l'éternité, mais seulement un terme. Lorsque je lis les comptes-rendus de ce qui se passe chez nous, quand je songe à cette respectable étroitesse d'idées, à ce terre à terre, je me sens devenir comme le fou, qui fixe obstinément son regard sur le même point noir ».

S'il s'est fait le « satiriste national », c'est pour forcer les politiciens de son pays à rougir de leurs mesquineries et de leurs compromissions[1], pour secouer le peuple de sa torpeur et élever les âmes!

Non, Ibsen n'a quitté la Norvège que parce qu'il étouffait... au fond

1. A Joh. Herman Thoresen, de Dresde le 27 sept. 1872.

de son fjord. Il a voulu gagner une hauteur, d'où il pût embrasser un plus vaste horizon : « J'avais besoin, écrit-il de Rome, le 3 décembre 1866, à sa belle-mère, de sortir de notre saleté et de me nettoyer un peu. Là-haut, je ne pouvais arriver à vivre sans contradiction; je n'étais pas le même en dehors et dans mes écrits, aussi mon œuvre manquait-elle d'unité ». Il lui conseille d'en faire autant, ou, tout au moins, de s'installer en Danemark. « Tout ce qui a un peu de valeur devrait demeurer à Copenhague, car c'est là le vrai centre scandinave, là qu'on trouve le plus d'indépendance au milieu de toutes les tendances exclusivistes ». Du moins, c'est ce qui lui semble, de loin. Tandis que la vie en Norvège, « telle qu'elle m'apparaît aujourd'hui, a quelque chose d'indiciblement ennuyeux qui tue l'esprit et annihile la volonté... Il y a un avantage à s'expatrier : notre vie nationale ne nous arrive plus que dans ses manifestations les meilleures. L'écho des faits divers nous est épargné et c'est tant mieux[1] ». Et, le 31 mars 1868 : « Souvent il m'apparaît que quiconque, chez nous, est doué d'intelligence et d'une âme, n'a plus autre chose à faire que de se réfugier, comme l'animal blessé, au fond des bois pour y mourir dans le silence et la solitude. Le mieux qui pût arriver à notre pays serait un grand malheur national ». S'il ne pouvait le supporter, alors il aurait perdu le droit de vivre.

Là-bas, dans son pays, il avait peur « au milieu de la bande aveulie », dont il sentait derrière lui les sourires hideux. Pour être libre, pour que sa vie ne fût pas en contradiction avec ses œuvres, pour que sa vision ne fût pas troublée par les détails, il a non seulement quitté la Norvège, il a aussi abandonné ses parents, son père et sa mère, qu'il ne reverra plus, à qui il n'écrira même pas : en partie, parce que de longtemps il ne sera pas en état de leur venir en aide, mais pour une autre raison encore qu'il confesse à Björnson. « Sais-tu, lui écrit-il, le 9 décembre 1867, que je me suis pour la vie isolé de mes propres parents et de toute ma famille, parce que je ne pouvais pas rester avec eux en une demi-communion intellectuelle? » Sa lettre du 26 septembre 1869 à sa sœur madame Hedwig Stousland, à l'occasion de la mort de leur mère,

1. A sa belle-mère, de Sorrente le 15 oct. 1867.

est tout à fait caractéristique : « Voilà des mois que j'ai reçu ta chère lettre et je n'y réponds qu'aujourd'hui. C'est qu'il y a tant de choses entre nous, entre la patrie et moi. Comprends-le bien et ne crois pas que, durant de si longues années et surtout cet été, ce soit par indifférence que j'ai gardé le silence. Je ne sais pas écrire des lettres, moi; il faut que je sois là en personne et que je puisse me donner sans réserves. Toi, au contraire, tu sais écrire. Fais-le, fais-le souvent! Je te répondrai au moins par un tendre salut, par quelques mots, qui, j'espère, ne te feront pas de peine. Notre chère vieille mère est donc morte! Merci d'avoir si pieusement assumé la tâche qui incombait à tous. Tu es certainement la meilleure. J'erre de par le monde. Qui sait, si l'été prochain je n'irai pas en Norvège et ne reverrai alors la maison familiale, à laquelle je tiens encore par tant de racines! Salue affectueusement notre père de ma part et explique-lui, pour ce qui me concerne, ce que toi, tu comprends si bien, mais que lui, peut-être, ne comprend pas... » Quand, en 1877, il apprendra la mort de son père par la voie des journaux et par une lettre de sa sœur, il écrira le 18 novembre à son oncle Christian Paus : « J'éprouve le besoin d'exprimer ma plus vive gratitude à tous les membres de la famille qui ont affectueusement contribué à lui alléger tant d'années de sa vie et ont fait en mon nom ou à ma place ce que jusqu'en ces tout derniers temps je ne me serais pas vu en état d'accomplir ».

Ibsen n'a point agi ainsi qu'il a fait par indifférence ou dureté. Toute sa correspondance nous le montre, au contraire, très sensible et reconnaissant et d'une extrême délicatesse vis-à-vis de ses amis. Non, mais comme il veut avant tout être sincère envers lui-même autant qu'envers les autres, il n'a pas hésité à tout sacrifier : sa patrie, ses parents et ses amis, au développement de son génie. Cette sincérité le brouillera, la politique aidant, même avec Björnson, l'ami de sa jeunesse, qui l'a assisté à ses heures les plus pénibles, mais avec lequel, après plusieurs inutiles tentatives, il se réconciliera plus tard et à une fille de qui il mariera son fils unique, en 1892; Björnson, qu'il recevra, venant le féliciter pour son 75e anniversaire, en lui disant, les larmes aux yeux : « Tu es bien celui que j'ai le plus aimé! » — « Vous dites que vous n'avez pas d'amis dans votre pays, écrit-il de Dresde à Brandès,

le 6 mars 1870. Lorsque, comme vous, on a donné toute sa vie à une œuvre, il ne faut vraiment pas demander de conserver ses amis. Au fond, je crois que c'est pour vous une bonne chose que de partir sans en laisser derrière vous. Les amis sont un luxe très coûteux; et, quand on a placé tout son capital sur une vocation, sur une mission en ce monde, on n'a pas les moyens d'en avoir. Ce qui coûte, quand on a des amis, ce n'est pas tant ce que l'on fait pour eux que ce que, à cause d'eux, on néglige de faire. Plus d'un germe en est étouffé en nous. J'en ai fait l'expérience et voilà pourquoi j'ai derrière moi toute une série d'années où je n'arrivais pas à être moi-même, à dégager ma personnalité. »

Le dégagement de notre personnalité : voilà, en effet, le but de notre vie.

Il loue Björnson d'y être parvenu. « Tes œuvres sont au premier rang de la littérature et y resteront. Mais si j'avais à libeller une inscription pour mettre un jour sur un monument en ton honneur, je choisirais ces mots : Sa vie fut son plus beau poème! Se réaliser soi-même dans sa vie, voilà, à mon avis, le but le plus élevé qu'un homme puisse atteindre. C'est notre devoir à tous d'y travailler [1] ». Il encourage Brandès à y consacrer ses efforts. « Par-dessus tout, je vous souhaite un robuste égoïsme qui vous fasse pour un temps considérer ce qui vous est propre comme ayant seul de la valeur et de l'importance, le reste n'existant pas. Ne considérez pas cela comme une preuve de brutalité dans ma nature. Mais vous ne pourrez vraiment mieux servir la société qu'en monnayant le métal dont vous êtes fait. Je n'ai jamais eu un grand penchant pour la solidarité. En réalité, je ne l'ai acceptée que comme un traditionnel article de foi. Si l'on avait le courage de l'écarter tout à fait, on se débarrasserait du ballast qui pèse le plus sur la personnalité [2]. »

C'est donc pour se dégager des entraves de toutes sortes qu'Ibsen a pris le chemin de l'étranger : afin de permettre, loin de ses parents et de ses amis, loin des mesquineries et des potins du jour, à son génie de s'épanouir en toute liberté.

A Rome il jouit d'un calme délicieux pour travailler; il s'y sent « de force à tuer des ours ». Là, ni la politique, ni le commerce, ni

1. De Gossensass, août 1882.
2. De Dresde, le 26 septembre 1871.

le militarisme n'ont encore imprimé leur cachet. La population, sans doute, ne sait, ni ne peut grand'chose, mais elle y est indescriptiblement belle [1]. Et la nature! « Une merveilleuse harmonie y règne dans les formes et les couleurs [2] ». Ne connaissant personne, il n'a personne à fréquenter. En fait de lecture, il s'en tient à la Bible, « lecture forte et substantielle [3] ». Il passe des après-midi entières parmi les tombes de la Via latina ou de la Via Appia et il ne croit point perdre son temps à ce désœuvrement. Tout d'abord il a de la peine à comprendre l'art antique; il ne saisit pas ses rapports avec notre temps; il trouve qu'il y manque l'illusion de la vérité et par-dessus tout l'expression de la personnalité et de l'individualité, aussi bien dans l'œuvre même que chez l'artiste. « Je ne peux m'empêcher, au moins jusqu'à présent, de ne voir bien souvent que des conventions là où d'autres prétendent qu'il y a des lois. Les œuvres de la statuaire antique m'apparaissent, de même que nos vieux chants populaires, plutôt comme le produit de l'époque où elles ont été conçues que celui de tel ou tel maître, et c'est pourquoi ceux de nos sculpteurs modernes qui, de nos jours, s'obstinent à rendre des « Kempeviser » dans le marbre ou la terre glaise sont, à mon avis, absolument dans l'erreur [4] ». Il comprend mieux Michel-Ange, Bernini et son école : c'est que ces gaillards-là ont eu le courage de commettre de temps en temps une folie. L'architecture l'empoigne plus que les autres arts. Mais le style grec, ni les styles qui en dérivent, ne lui plaisent autant que le gothique. A ses yeux, la cathédrale de Milan est ce qui s'est fait de plus gigantesque en architecture. « L'homme, qui a pu concevoir un tel ouvrage, devait, à ses moments perdus, rêver de fabriquer une nouvelle planète et de la lancer dans l'espace! » Puis, les beautés de la sculpture antique peu à peu se révèlent à son esprit. Ce sont de rapides lueurs, mais qui projettent leurs rayons sur de vastes étendues. La Muse de la tragédie dans la salle au bas de la rotonde du Vatican lui fait comprendre la tragédie grecque. « Ce visage, tout empreint d'indicible majesté, de noblesse et de sérénité, cette tête couronnée d'abondant feuillage, tête de bacchante avec je ne sais quoi de supra-

1. A Mad. Magdalene Thoresen, de Rome le 3 déc. 1865.
2. A Björnson, de Rome le 25 janv. 1865.
3. Au même, d'Ariccia le 12 sept. 1865.
4. A Björnson, de Rome le 16 sept. 1864.

terrestre, et les yeux qui, tout en semblant tournés en dedans, regardent au loin, bien plus loin que les objets sur lesquels ils portent : voilà ce qu'était la tragédie grecque [1] ». Et dans la satisfaction qu'il éprouve à se sentir en possession de lui-même : « Quel bonheur, s'écrie-t-il, que de pouvoir écrire! Sans doute, cela entraîne une grande responsabilité; mais j'ai acquis assez de sérieux pour en avoir le sentiment et être sévère envers moi [2] ». Non seulement il a une idée plus haute et plus moderne de la poésie et des arts, mais maintenant qu'il a pris conscience de sa valeur et de sa force il devient moins sauvage. Dès le 3 décembre 1865 il avouait à sa belle-mère : « Il y a longtemps que je voulais t'écrire; car, maintenant, je le puis. Auparavant, je n'ai, en réalité, jamais été complètement moi-même vis-à-vis de toi ni dans mes lettres, ni personnellement. Ce que j'aurais eu à dire de ma vie intime prenait toujours une expression fausse; et, comme je m'en apercevais très bien, je me renfermais en moi-même. Mais un voyage comme celui que je fais en ce moment opère plus d'un bouleversement chez un homme, et chez moi, cela a été en bien.... Ce qui, pour moi, a été d'une importance décisive, c'est de me trouver à une distance suffisante pour apercevoir le vide qu'il y a derrière tous les mensonges de ce que nous appelons notre vie publique et la pitoyable phraséologie de ces gens qui trouvent toujours des mots, lorsqu'il s'agit de pérorer pour une « grande cause », mais qui n'ont jamais ni la volonté, ni la force, ni le sentiment du devoir qu'exige une grande action ».

Il a gagné la hauteur d'où, dominant la société, il pourra promener ses projections en tout sens et d'où, surtout, sa voix sera entendue dans le monde, tandis qu'en Norvège, elle se fût perdue, étouffée.

Sur cette hauteur il restera aussi longtemps qu'il faudra pour l'accomplissement de sa mission.

« Il est possible, écrit-il à Björnson, le 28 décembre 1867, que j'aille l'été prochain dans le nord de l'Italie; mais j'ignore où nous passerons l'hiver : ce que je sais, c'est que ce ne sera pas en Norvège. Si j'y retournais à présent, de deux choses l'une : ou bien je

1. A Björnson, de Rome le 25 janv. 1865.
2. A Bjornson, d'Ariccia le 12 sept. 1865.

me mettrais, en moins d'un mois, tout le monde à dos, ou bien je me dissimulerais de nouveau sous toutes sortes de déguisements et je deviendrais un mensonge pour moi et pour les autres ». A contre-cœur il quitte l'Italie, se demandant comment il pourra vivre ailleurs, surtout s'il est obligé de retourner à Kristiania. « Il faut en arriver là, écrit-il à sa belle-mère le 31 mars 1868. Toutefois, je sens que l'isolement est une nécessité dans notre pays, du moins en ce qui me concerne, si je ne veux me faire des ennemis de tous mes compatriotes ». Il s'arrête à Munich, dont le ciel de septembre lui rappelle celui de l'Italie et dont les trésors artistiques le ravissent et aussi les sentiments de prussophobie de la population : « Ils sont tels qu'on ne peut chez nous s'en faire une idée[1] ». Il s'installe à Dresde pour l'hiver : « La vie y est fort agréable et peu coûteuse[2] ». Il y restera jusqu'en 1875, voyageant, entre temps, en Suède et en Danemark, allant jusqu'en Égypte, où, comme nous l'avons vu, il a été invité à l'inauguration du canal de Suez. Tous les ans, il a l'intention de revoir la Norvège; il y revient enfin, au cours de l'été en 1874. On le fête au grand théâtre de Christiania; on joue sa pièce, l' « Union des Jeunes », devant une salle archi-comble. Les assistants debout l'acclament. Les étudiants donnent une sérénade sous ses fenêtres. Cependant, ses concitoyens ne lui paraissant point encore tels qu'il les eût voulus, il reprend le chemin de l'Allemagne. Cette fois, il se fixe à Munich, où il demeurera près d'une vingtaine d'années : coupant ce long séjour de nombreux voyages à travers l'Allemagne et l'Autriche, aux pays scandinaves et en Italie.

Cependant Ibsen a le mal du pays.

Il s'est expatrié volontairement, mais non sans regrets[3], pour donner plus d'air à son génie, pour permettre à sa personnalité de se dégager : au fur et à mesure qu'il avance dans son œuvre, que sa mission s'accomplit, les raisons de son exil s'affaiblissent et l'idée de retour le poursuit.

Il s'en défend d'abord.

Pour que son fils Sigurd puisse prendre du service dans la diplo-

1. A Hegel, de Munich le 22 sept. 1868.
2. Au même, de Dresde le 31 octobre 1868.
3. Cf. Lettre à Ole Andreas Bachke, de Rome le 30 nov. 1883 : « Fuldstændig at sige sig løs fra sit fædreland — det er en alvorlig sag ».

matie norvégienne, ainsi qu'il en a l'intention, il est indispensable qu'il finisse ses études à Kristiania. Ibsen ne sait pas si sa femme et lui l'y accompagneront. En tous les cas, il n'y restera que le temps strictement nécessaire. D'avance il a la conviction qu'il éprouvera bientôt le besoin de s'expatrier de nouveau. Il reviendra à Munich, qu'il appelle « sa patrie spirituelle [1] ».

De fait, le moment serait mal choisi. Ses œuvres, *Les Revenants* surtout, y sont attaquées avec la dernière violence. En 1884, sa femme lui écrit de Kristiania : « Je n'aurais jamais cru que nous fussions à ce point mis à l'index par la droite; à plus d'un signe j'ai reconnu ce qui en est ». Aussi, malgré bien des considérations qui pourraient l'engager à solliciter la direction du théâtre de Kristiania, il considère que la chose n'est pas faisable encore. « Mais tu m'objecteras peut-être, écrit-il à son cher Björnson, le 29 septembre 1884, que je pourrais tout de même revenir et essayer, en attendant mieux, d'agir en réformateur privé, hâter la mise en construction du nouveau théâtre et ainsi préparer peu à peu les esprits à mon avènement à la direction. Tout cela serait possible, si j'avais les moyens de vivre. Mais je ne les ai pas. Je suis encore bien loin d'avoir pu mettre de côté assez pour subsister avec les miens, si je suspendais mes travaux littéraires. Et, habitant Kristiania, je serais obligé de les suspendre. Et ce n'est pas aux tracas occasionnés par le théâtre que je pense surtout. Non, la vérité, c'est que là-bas je ne pourrais écrire en liberté et sans réticences, autant dire que je n'écrirais pas du tout. Lorsqu'il y a dix ans, après dix autres années d'absence, je remontai le fjord, je sentis littéralement ma poitrine se resserrer de malaise et d'oppression. J'eus cette sensation durant tout mon séjour en Norvège. Je n'étais plus moi-même sous le regard de tous ces yeux norvégiens, froids, incapables de compréhension, que j'apercevais aux fenêtres et le long des trottoirs ».

Mais, quelques mois plus tard, le 25 avril 1885, il écrivait de Rome à son éditeur, à Copenhague : « Nous pensons quitter Rome un peu plus tôt qu'à l'ordinaire, probablement dès la fin de mai. Je ne sais encore pas de façon certaine où nous irons cet été : probablement en Tyrol ou au lac de Constance. J'espère pouvoir y travailler

1. A Markus Grœnvold, de Rome le 27 juin 1879.

en paix et terminer mon nouveau drame dans le délai habituel, c'est-à-dire à l'automne. Il est douteux que nous retournions ensuite à Rome. Pour plusieurs raisons, il serait bon pour moi de passer une nouvelle année en Allemagne, où je serais mieux placé qu'ici pour suivre quantité de questions littéraires. En outre, ce sera me rapprocher un peu du pays natal et, depuis quelque temps, je songe sérieusement à m'acheter une petite villa ou plutôt une maison de campagne dans les environs de Kristiania, près du fjord, où je pourrais vivre dans la solitude et tout à mon travail. La vue de la mer me manque ici; et cette privation m'est d'année en année plus sensible. De plus, je me suis acheté, dans ces dernières années, une collection d'œuvres d'art, de tableaux principalement, dont nous n'avons aucune satisfaction, tout cela étant entassé dans un grenier à Munich ».

Il passe en Norvège l'été de 1885. Le 14 juin, à Trondhjem, il prononce un discours devant les ouvriers : il trouve que le peuple norvégien a fait des progrès, qu'il s'est rapproché des autres peuples de l'Europe, mais qu'il lui reste encore beaucoup à faire, parce qu'il n'a ni la liberté de conscience, ni la liberté de la presse; parce qu'il lui manque surtout la noblesse, non celle du sang, de l'argent ou de la science, mais la noblesse du caractère, et celle-là, c'est aux mères de famille qu'il appartient de l'inculquer à leurs enfants.

Encore une fois, il retourne en Allemagne.

« Les impressions, les expériences et les observations que j'ai rapportées de mon dernier voyage en Norvège, écrit-il le 10 novembre 1866 à G. Brandès, m'ont longtemps troublé.... Jamais je ne me suis senti plus étranger aux faits et gestes de mes compatriotes norvégiens.... Jamais je n'avais éprouvé pareille sensation d'éloignement, jamais je n'avais été aussi désagréablement affecté. Cependant, je ne renonce pas à l'espoir de voir de cette barbarie momentanée sortir un jour une véritable civilisation et sous une forme hautement artistique. »

Et, dans une autre lettre au même, du 30 octobre 1888 : « Il me serait tout à fait impossible de me fixer définitivement en Norvège. Nulle part je ne me sentirais plus dépaysé. Pour un individu d'intelligence un peu développée, l'ancienne notion de patrie ne suffit

plus aujourd'hui. Nous ne pouvons plus nous contenter de l'État dont nous sommes les sujets. Je crois que le sentiment national est en train de s'éteindre et qu'il sera remplacé par l'idée de race. En tous les cas, c'est une évolution qui s'est faite en moi. J'ai commencé par me sentir Norvégien; puis, je suis devenu Scandinave, et, finalement, je suis Germain ».

Ibsen va-t-il donc finir ses jours en Allemagne?

En Allemagne, sans doute, il a des admirateurs et son influence y est grande; mais il est en butte aussi aux attaques de la presse conservatrice de Berlin et d'ailleurs. De plus, il n'aime point le régime prussien; et beaucoup ne lui ont pardonné tel passage de sa « Lettre par ballon », écrite en décembre 1870, au moment des désastres de la France et datée de Dresde. Ibsen, clamant son dégoût de l'époque, y faisait le procès de la Prusse triomphante et de sa soldatesque : « Mais maintenant, ces bandes de Germains lancés à l'assaut de Paris, qui donc les guide dans le danger? A quelle personnalité revient la victoire? Quel nom glorieux la renommée aux cent bouches porte-t-elle en chantant d'un foyer à l'autre dans la patrie? Le régiment, l'escadron, l'État-major — *alias* l'espion — la meute déchaînée qui suit le gibier à la piste. Sous les couleurs mortuaires de la Prusse, sous la bannière endeuillée de noir et de blanc, les larves velues de l'action n'éclosent point en papillons joyeux. Un moment elles tissent de la soie, mais c'est pour y mourir. La victoire porte en elle la mort. L'épée de la Prusse deviendra sa férule.... »

Dès 1866 il avouait à John Grieg qu'il éprouvait une forte aversion sinon pour les Allemands eux-mêmes, tout au moins pour leurs idées et leurs manières. Ibsen n'a séjourné si longtemps en Allemagne que parce qu'il y pouvait mieux que nulle part étudier la civilisation contemporaine et suivre les manifestations d'une vie nationale intense, dans un pays apparenté au sien, mais pourtant si différent.

En attendant, il va et vient, passe l'hiver à Munich, la belle saison dans la montagne, dans le Tyrol, au petit village de Gossensass, qu'il affectionne tout particulièrement. En 1889 il y fait la connaissance de celle qu'il a appelée son « soleil de mai ». Émilie Bardach avait vingt ans. Elle était spirituelle et jolie. Ils firent ensemble de délicieuses promenades; ils s'écrivirent des

lettres et il y eut au cœur du vieux poète comme un automnal rayon de poésie et d'amour, d'amour si sérieux, qu'un an après, le 30 décembre 1890, il priait la jeune fille d'arrêter là sa correspondance. Mais il ne l'oublia point. Quand, sept ans plus tard, elle lui adressa un télégramme à l'occasion de son 70e anniversaire, Ibsen lui répondit par l'envoi de sa photographie et ces trois lignes de remerciement : « L'été de Gossensass a été le plus heureux et le plus beau de toute mon existence. J'ose à peine y penser... et j'y pense pourtant toujours, toujours! »

Ibsen revint enfin à Christiania, en 1891, et définitivement cette fois, non qu'il n'ait eu encore quelques velléités d'en partir. « Devinez un peu, écrivait-il à Brandès, le 3 juin 1897, ce que je rêve et médite et que j'entrevois comme une chose délicieuse : ce serait de me fixer sur les bords du Sund, entre Copenhague et Elseneur, dans un endroit bien découvert, d'où je pourrais apercevoir au loin les grands bateaux allant et venant. Ici, je ne le peux pas. Tous les chemins sont fermés, dans toutes les acceptions du mot, et toutes les voies barrées à la communication de la pensée. Cher Brandès, on ne vit pas impunément pendant vingt-sept années dans l'atmosphère libre et vivifiant des grands centres de la civilisation. Ici, ou plutôt là-haut, sur les fjords est mon pays natal, mais... où est ma patrie? »

Maintenant, son nom est célèbre à l'étranger, non plus en Allemagne seulement et en Angleterre, mais en France et partout. Certes, il en est fier. « Pourtant, il n'en éprouve pas un sentiment de bonheur. Au fond, que vaut tout cela? Enfin[1]! » Lassitude ou pessimisme? Néanmoins, il ne cesse de travailler. G. Brandès lui propose un voyage à Londres. Il irait peut-être, s'il savait l'anglais; et puis, ajoute-t-il, « je suis d'ailleurs absorbé par le plan d'un grand travail que je désire ajourner le moins possible. Je pourrais recevoir une tuile sur la tête avant d'avoir eu le temps d'en écrire la dernière page. Et alors quoi[2]? ».

1. A Jonas Collin, de Kristiania le 31 juillet 1895.
2. De Kristiania le 24 avril 1896.

*
* *

Ibsen, dont les trois pays scandinaves avaient, en 1898, fêté avec enthousiasme le 70ᵉ anniversaire et qui, en 1899 encore, donna un de ses drames les plus profonds, « Naar vi Dœde vaagner », mourut le 23 mai 1906, à l'âge de soixante-seize ans. Kristiana fit de royales funérailles au poète qui, définitivement, avait assuré à la Norvège sa place, et une place des plus honorables, dans la littérature européenne. De tous les éloges qui furent prononcés sur sa tombe, aucun ne lui eût certainement été plus au cœur que celui d'avoir réalisé l'absolue unité de son œuvre et de sa vie : drames et lettres, se complétant et s'éclairant mutuellement tantôt d'une lumière intense, tantôt d'une lueur plus mystérieuse, montrent également en l'auteur de *Brand*, des *Revenants*, de *Maison de Poupée*, de *Rosmersholm*, de *Solness*, etc., non seulement un penseur profond, mais une noble nature et un vaillant caractère.

LÉON PINEAU.

LE « GŒTHE-UND-SCHILLER-ARCHIV » DE WEIMAR

Depuis que Gœthe s'était doucement endormi du dernier sommeil dans sa maison de Weimar, et s'en était allé goûter l'éternel repos dans la « Tombe des princes », auprès de l'ami prématurément enlevé, cette demeure si hospitalière du vivant du poète, sans cesse animée par la présence de nombreux visiteurs, les uns plus humbles, les autres plus célèbres, certains déjà illustres, s'était transformée en une sorte de cloître, de sanctuaire inaccessible; ses portes s'étaient fermées aux pèlerins, aux admirateurs du grand écrivain qui auraient voulu, obéissant à une pieuse curiosité, visiter les lieux où étaient nés tant de chefs-d'œuvre, et retrouver, dans les objets qu'il y avait réunis, dans les choses que son amour de l'ordre avait rangées, et dans leur disposition même, un peu de son âme, de son cœur, et de son génie. Les fidèles les plus fervents, ceux qui consacraient leur intelligence et leurs travaux à établir définitivement la gloire de Gœthe, à publier ses œuvres avec la plus scrupuleuse exactitude, à en étudier le sens et les beautés pour révéler ensuite au public toute leur haute valeur d'humanité, les Adolphe Schoell, Lœper, Herman Grimm eux-mêmes, n'étaient pas admis à chercher, dans l'immense quantité de manuscrits laissés par Gœthe à ses héritiers, l'œuvre encore inconnue, la poésie encore inédite, la pensée nouvelle qu'ils pouvaient renfermer, et dont sa gloire recevrait un nouvel éclat. Pour eux aussi, les portes du temple restaient impitoyablement fermées. Gardiens jaloux et exclusifs des trésors qu'il renfermait, les héritiers du poète veillaient avec un soin inquiet sur leur intégrité. On leur en a longtemps gardé rancune [1]; mais la postérité doit leur en savoir gré, au lieu de les blâmer. En agissant ainsi, ils ont véritablement servi la gloire de l'aïeul illustre. S'ils avaient livré à la curiosité impatiente des critiques, au hasard des demandes ou des caprices, les manuscrits du poète, nous aurions eu, sans doute, une série de publications isolées, différentes en valeur et en intérêt, sans plan, sans idée directrice; nous n'aurions pas eu cette magnifique édition de Weimar, majestueuse et imposante, œuvre désintéressée d'une pléiade de savants travaillant avec discipline et avec entrain, unis dans un même culte et dans une même abnégation; Gœthe attendrait toujours ce monument que

1. Cf. Herman Grimm : *Œuvres de Gœthe*, édit. de Weimar, 1re division, 1er volume, Préface. Voir en outre Erich Schmidt, *Die Zeit*, 1895, nos 51-52.

l'Allemagne devait au plus grand de ses enfants. Sans la louable et courageuse ténacité de ses héritiers, enfin, le *Gœthe-und-Schiller-Archiv* n'aurait peut-être jamais été fondé.

I

La dernière petite-fille de Gœthe, Alma, était morte à Vienne, emportée en pleine jeunesse. Le plus jeune de ses deux frères, Wolfgang, l'avait, quelques années plus tard, suivie dans la tombe, et l'aîné, Walther, était resté seul des héritiers du poète. Il était célibataire, ainsi que sa sœur et son frère, et la descendance de Gœthe devait s'éteindre avec lui. Qui recueillerait sa succession, et que deviendraient les trésors laissés par le grand-père? On se le demandait avec inquiétude, et on ne le sut qu'à la mort de Walther, survenue le 18 avril 1885. Conscient de la responsabilité qu'il assumait devant l'histoire et devant la mémoire de son aïeul, il avait voulu non seulement préserver d'une dispersion impie les manuscrits qu'il avait si pieusement gardés, mais encore assurer leur publication complète, exacte et méthodique. Par son testament, il léguait à la grande-duchesse Sophie de Saxe-Weimar tout ce qui provenait de la succession de Gœthe, sans conditions, se contentant d'exprimer sa confiance pleine et entière dans l'usage qu'en ferait sa légataire, dont il connaissait bien la noblesse d'âme et l'élévation d'esprit. « Que Son Altesse Royale, la grande-duchesse, daigne accepter mon legs ou plutôt le legs de Gœthe, et l'accepter tel que le lui offre ma reconnaissance, c'est-à-dire comme le témoignagne d'une confiance profondément ressentie parce qu'elle repose sur une base profonde. »

La grande-duchesse Sophie savait quels devoirs lui imposait la précieuse donation; elle connaissait l'importance et l'étendue de la tâche qui maintenant lui incombait. Et c'est avec joie qu'elle mit toute son influence, tout son pouvoir, toutes ses ressources, au service de l'œuvre définitive qui allait enfin pouvoir être entreprise; c'est avec son cœur, autant qu'avec son esprit, qu'elle organisa méthodiquement, et en lui donnant toutes les garanties du succès, la mise en valeur des documents légués à sa haute conscience. Elle décida que « le legs de Gœthe » serait déposé dans une salle du château grand-ducal, qu'il y serait conservé et géré par une administration spéciale et indépendante, sous le nom de *Gœthe-Archiv*. C'est la date du 21 juin qui fut choisie pour la prise en charge des trésors laissés par Gœthe et pour leur transfert au château. La jeune « société de Gœthe » (Gœthe-Gesellschaft) qui venait de se fonder pour collaborer à l'œuvre entreprise par la grande-duchesse, et pour réunir dans une activité commune tous les admirateurs du grand poète, était représentée par son président Édouard de Simson, par Scherer, Lœper, Kuno Fischer; le ministre d'État Stichling, petit-fils de Herder, B. Suphan, Erich Schmidt, choisi par

la grande-duchesse pour diriger la nouvelle fondation, étaient aussi présents. Ce dernier, dans un article paru dans la revue *Die Zeit*, [1] a décrit en termes saisissants l'émotion qui s'empara de tous les assistants lorsque les portes du sanctuaire s'ouvrirent, et qu'ils purent enfin pénétrer dans la demeure, restée si longtemps inaccessible, où avait vécu, où était mort le plus grand des poètes allemands.

Quelques semaines plus tard, tout ce qui constituait le legs était transféré au château. Désormais, on allait enfin pouvoir édifier sans entraves ni relâche l'œuvre depuis si longtemps attendue. Aidée des conseils et de la compétence de Scherer, Lœper, et du directeur Erich Schmidt — son ministère, comme elle aimait à les appeler, — la grande-duchesse décida que l'on publierait tout d'abord une édition complète de toutes les œuvres du poète [2], et qu'on la terminerait par une biographie dont l'auteur serait Lœper, et par une étude sur les rapports de Gœthe avec les arts plastiques, qui serait confiée à Herman Grimm [3]. Ajoutons, dès maintenant, que Lœper a été empêché par la mort d'exécuter le travail qui lui avait été réservé, et que Grimm avait, de bonne heure, renoncé au sien en raison de l'incessante accumulation des documents [4]. Quant à Erich Schmidt, il se mit tout de suite à l'œuvre avec l'ardeur d'une impatiente admiration, et se hâta de dépouiller, en vue de leur classement et de leur publication, tous les manuscrits du *Gœthe-Archiv*. Il a exposé, dans la revue *Die Zeit*, le résultat de ce premier triage [5]. Après avoir apporté, dans l'amas informe des documents, un commencement d'ordre et de classification, il constata qu'il y en avait beaucoup d'inédits mais que, malheureusement, les plus importants manquaient parmi ceux que l'on espérait y trouver, à savoir : le *Dialogue contre Frédéric-le-Grand*, l'*Urfaust*, la première rédaction du *Wilhelm Meister*, le premier fragment de *Tasso*, la première rédaction de l'*Egmont*. Parmi les inédits qu'il eut la joie de découvrir, E. Schmidt cite : le chœur d'une tragédie de *Prométhée* à la manière antique; le plan d'une cérémonie funèbre en l'honneur de Schiller, avec pièce et oratorio; le scenarium et un fragment d'une tragédie, *La jeune fille d'Oberkirch*, dont l'action se déroule à Strasbourg pendant la Révolution française, et qui devait avoir pour héroïne une servante de la campagne, peut-être une sœur tragique de Dorothée. « La plupart des inédits étaient des poésies lyriques. Quelques saluts de voyage rimés à l'adresse de Mme de Stein, toutes sortes de *Sprüche* badins ou sérieux, d'invectives amères contre des personnes ou des événements détestés, une série de *Paralipomena* scabreux se rapportant aux *Élégies romaines* et aux *Épigrammes vénitiennes*. Certaines de ces

1. *Die Zeit*, 1895, n°s 51 et 52, 21 et 28 septembre.
2. E. Schmidt, *ibid*.
3. H. Grimm : L'avenir du Gœthe-Schiller-Archiv, *Deutsche Rundschau*, 1898, H. 9.
4. H. Grimm, *ibid*.
5. E. Schmidt, *loc. cit*.

pages — tenues cachées — traitent les sujets les plus légers avec un art si classique et si pur, que tout reproche d'immoralité doit disparaître; d'autres, trop osées, ont dû, par contre, être plongées de nouveau dans l'ombre salutaire qui les enveloppait[1]. » A côté de quelques distiques revus, corrigés et polis par Auguste-Guillaume Schlegel, se trouvait un manuscrit d'*Hermann et Dorothée*, que le jeune Henri Voss avait remanié d'après les principes de métrique en honneur dans sa famille; en outre, des études préparatoires pour un second voyage en Italie, toute la collection des *Xénies*, avec beaucoup d'épigrammes nouvelles et de nombreuses variantes, de très nombreuses esquisses d'histoire naturelle, enfin une quantité considérable de feuilles insérées dans le manuscrit du *Faust*.

Lorsque fut terminé le recensement des manuscrits, lorsque toutes ces richesses eurent été inventoriées, on commença à les publier dans la grande édition dite de Weimar, dont nous dirons le plan, le développement et l'état actuel, lorsque nous examinerons les travaux préparés et exécutés dans le *Gœthe-Archiv*; nous ajouterons simplement, pour l'instant, que les premiers volumes virent le jour en 1887.

Mais déjà, dans l'administration de l'*Archiv*, un changement important venait de se produire. Scherer étant mort, Erich Schmidt était allé le remplacer dans sa chaire de l'Université de Berlin, et il avait eu lui-même comme successeur M. Bernhard Suphan, « un de nos historiens littéraires les plus fins et les plus pénétrants, à qui nous devons la résurrection de toutes les esquisses de Herder[2] ». Sous l'énergique impulsion du nouveau directeur, l'établissement fondé par la grande-duchesse n'allait pas tarder à prendre une extension et une importance considérables.

II

Et, tout d'abord, il allait, aux « archives » de Gœthe, joindre celles de Schiller. Les deux grands poètes avaient été liés, pendant leur vie, par l'amitié littéraire la plus belle et la plus féconde. Après leur mort une même tombe avait abrité leurs cendres; leurs œuvres, toutes les productions de leur pensée allaient, à leur tour, reposer fraternellement les unes à côté des autres, dans une demeure commune, et donner pour la longue suite des âges, à ceux qu'émeuvent les grandes pensées revêtues d'une belle forme, un aliment impérissable. Dès 1885, d'ailleurs, l'idée de réunir sous un même toit les manuscrits de Gœthe et ceux de Schiller avait reçu un commencement d'exécution. A cette date, en effet, la grande-duchesse avait acheté à la librairie Cotta, qui en avait la propriété, la correspondance des deux amis; mais le contrat de vente stipulait que le propriétaire actuel,

1. Erich Schmidt, *loc. cit.*
2. *Id.*, *loc. cit.*

Charles de Cotta, garderait les lettres en sa possession jusqu'à sa mort, et c'est seulement après son décès, survenu en 1888, que le directeur Suphan put en prendre livraison à Stuttgart, et les déposer à l'*Archiv*. Elles étaient au nombre d'un millier environ; quelques pièces nouvelles vinrent s'y ajouter plus tard, à la suite de dons ou d'achats. C'était là une acquisition d'une valeur inestimable, qui avait nécessité de longues négociations, et qui n'avait pu être menée à bonne fin que grâce à l'intervention des descendants de Schiller, Mathilde de Schiller et Ludwig von Gleichen.

La première pierre d'un *Schiller-Archiv* avait été posée ainsi par la grande-duchesse. L'édifice commencé allait peu à peu s'élever et prendre forme. Après que Jacob Minor, chargé de ce travail par le petit-fils de Schiller, Ludwig von Gleichen, eut mis en ordre et classé les manuscrits provenant de la succession du grand dramaturge, ce même petit-fils consentit à donner à l'*Archiv* toutes les lettres adressées par Gœthe à Lotte von Schiller et à ses fils, et aussi la *Dissertation sur l'épopée et le drame*, que Minor avait retrouvée, et dont il avait reconnu qu'elle faisait partie de la correspondance avec Gœthe. Enfin, le 7 mai 1889, mus, eux aussi, par un sentiment d'abnégation et de piété envers la mémoire de leur illustre aïeul, les descendants de Schiller, Ludwig Freiherr von Gleichen-Russwurm, peintre, son petit-fils, et Alexander von Gleichen-Russwurm, son arrière-petit-fils, firent don à la grande-duchesse Sophie de Saxe-Weimar de tous les documents et manuscrits provenant de la succession du poète, à charge par elle de les réunir à ceux de Gœthe, dans le *Gœthe-Archiv*, qui, dorénavant, serait appelé *Gœthe-und-Schiller-Archiv* [1]. Le 2 juin suivant, au château de Greifenstein, en Basse-Franconie, le directeur Suphan prit possession de toutes les « archives » de Schiller, de sa bibliothèque [2], des livres pro-

1. Le texte de l'acte de donation a été publié dans la *Deutsche Rundschau*, 1889, II. 10.

2. Le catalogue de la bibliothèque de Schiller, ou, plus exactement, de la fraction importante qui en a été donnée au Gœthe-Archiv, a été imprimé dans une brochure publiée à l'occasion de l' « Exposition schillérienne » organisée dans l'*Archiv* pour célébrer le 100e anniversaire de sa mort, le 9 mai 1905. Ce catalogue comprend 551 numéros ou ouvrages. Comme le dit très justement le rédacteur C. Schüddekopf, un catalogue complet de la bibliothèque de Schiller pourrait rendre des services à ceux qui voudraient étudier les sources auxquelles il a puisé des inspirations ou des documents. A titre de curiosité, nous relevons, parmi les œuvres d'écrivains français :

Les *Lettres* et les *Entretiens* d'Honoré de Balzac;
Les *Oraisons funèbres* de Bossuet;
Ésope à la cour et Ésope à la ville de Boursault;
Oraisons funèbres de Fléchier;
Catéchisme historique de Fleury;
Les liaisons dangereuses de Choderlos de Laclos;
Nouveaux contes moraux de Marmontel.
Mémoires pour servir à l'histoire secrète de la Révolution française;
Oraisons funèbres choisies de Mascaron, Bourdaloue, La Rue, Massillon;
Les Confessions et la *Nouvelle-Héloïse* de J.-J. Rousseau;
Romans et *Contes* de Voltaire.

venant de la succession de sa femme Charlotte et de ses proches parents, ainsi que des ouvrages relatifs à Schiller qui étaient venus se rassembler autour de ce noyau; enfin, de la collection importante des manuscrits, imprimés, gravures et autres souvenirs relatifs à la célébration du centenaire de sa naissance. Dès le 4 juin, toutes ces richesses étaient transférées à Weimar. Nous ne citerons que les plus importantes : le *Démétrius*, beaucoup d'autres plans et fragments dramatiques, des pages de *Luise Millerin* et de *Don Carlos* [1], des poésies, la correspondance entre Schiller et Lotte, ainsi que des lettres adressées à tous deux par Caroline de Wolzogen, d'autres lettres à Schiller de divers correspondants, le *Kalender*, des pièces importantes pour la biographie du poète, etc.

Du fait de cette donation, l'établissement fondé en 1885 prenait un caractère nouveau et une extension considérable. Il était à prévoir que son importance allait s'accroître encore. Comme le disait le directeur Suphan dans son rapport à la quatrième assemblée générale de la Société de Gœthe (13 juin 1889), ici aussi la loi de la gravitation et de l'attraction devait faire sentir son influence. « La force d'attraction des *Archives de Gœthe et Schiller* réunies est plus puissante que celle qui émanait déjà des seules *Archives de Gœthe* [2]. » Au moment où son directeur prononçait ces paroles, l'*Archiv* s'était, en effet, déjà enrichi d'une « fondation Herder » due à la libérale intelligence du petit-fils de cet écrivain, le ministre d'État Dr Stichling. Cette fondation comprenait tout d'abord la correspondance de Herder avec sa fiancée Caroline Flachsland; cette correspondance est extrêmement riche et constitue un des monuments littéraires les plus importants des années comprises entre 1770 et 1780. C'était, ici encore, une propriété de famille jalousement gardée; mais la « force d'attraction » du *Gœthe-Archiv* avait vaincu les dernières résistances de la piété filiale, et lui avait arraché, en outre de cette correspondance, des poésies, d'autres lettres, des manuscrits d'œuvres théologiques.

Gœthe, Schiller, Herder, les trois divinités principales de l'Olympe de Weimar, étaient donc, dans cette même ville qu'ils avaient, de leur vivant, rendue illustre par leur présence, réunies fraternellement dans une commune demeure. Wieland devait bientôt les y rejoindre. Son arrière-petit-fils, le conseiller de justice Karl Reinhold, ami de Walther de Gœthe, et qui, en cette qualité, avait joué un rôle prépondérant dans la rédaction de son testament, prit à son tour la résolution de donner à la grande-duchesse Sophie, pour être déposés au *Gœthe-Schiller-Archiv*, les très nombreux manuscrits de Wieland que lui avait légués son grand-père, le philosophe bien connu Carl Leonhard Reinhold, gendre de l'auteur d'*Obéron*,

1. Le manuscrit complet de *Don Carlos* a été acquis récemment par l'*Archiv*, pour la somme de vingt mille marcs, grâce aux libérales subventions de la *Société de Gœthe* et de différents particuliers amis de l'*Archiv* et admirateurs du grand dramaturge.

2. Suphan, *Deutsche Rundschau*, 1889.

et professeur à l'Université de Iéna. La « fondation Wieland-Reinhold », dont la grande-duchesse Sophie prit possession en personne le 1er décembre 1889, comprenait environ deux cents lettres de Wieland à Reinhold, et un certain nombre de lettres de ce dernier; en outre, des lettres de personnages considérables ou importants contemporains de Wieland : de Charles-Auguste et de Anne-Amélie à Wieland, de Schiller, Kant, Fichte, Herbart, Jean Paul, etc., à Reinhold. Par suite de ce legs, le *Gœthe-Archiv* était devenu, en quelque sorte, le « mausolée littéraire » des princes de la littérature classique allemande.

III

Comme l'avait prédit son directeur, il n'allait pas tarder à devenir celui de tous les grands noms de la littérature allemande moderne. « L'*Archiv* classique de Weimar, je puis le dire avec certitude, s'élargira pour devenir le mausolée littéraire des princes et des chevaliers de l'esprit allemand, de tous ceux, du moins, qui ont honoré et qui honorent leurs maîtres en Gœthe et en Schiller [1]. » Et Dilthey s'exprimait à peu près dans le même sens, entrevoyait, pour l'établissement de Weimar, un avenir identique, lorsque la même année 1889, dans une conférence sur un projet d' « Archives pour la littérature » faite à la société d'histoire littéraire récemment fondée, il déclarait en substance : que, au moment où il parlait, il n'existait, non seulement en Allemagne, mais encore dans le monde entier, qu'un seul établissement de ce genre organisé sur une grande échelle, à savoir le *Gœthe-Archiv* de Weimar. Et il émettait l'avis que les documents provenant des écrivains de la période classique devaient tous venir se joindre à ceux qu'avait déjà recueillis cette institution. Mais le vœu ainsi exprimé impliquait une restriction. Il semblait que, pour Dilthey, le *Gœthe-Archiv* ne pouvait avoir d'autre ambition que de réunir et de conserver les productions des écrivains de l'époque classique; après les avoir honorés de leur vivant, et en avoir reçu un éclat incomparable, il était juste que la ville de Weimar pût revendiquer l'honneur de célébrer leur mémoire et leur gloire. Mais à cela devait se borner le rôle de l'Athènes de l'Ilm, et elle devait laisser à Berlin le soin de réunir, dans un même établissement (qui serait la *Landesbibliothek*), les manuscrits des écrivains modernes et les documents qui les concernent.

En précisant le rôle du *Gœthe-Schiller-Archiv*, on le limitait; en le limitant, on risquait de compromettre son avenir, on tuait le germe de vie puissante et d'accroissement indéfini qu'il renfermait. Aussi Herman Grimm jeta-t-il un cri d'alarme, et demanda que la nouvelle institution fondée à la *Landesbibliothek* de Berlin fût conçue et dirigée de telle sorte qu'elle ne pût, en aucun cas, porter préjudice au *Gœthe-Schiller-Archiv*

1. Suphan, *Deutsche Rundschau*, 1889.

et nuire à son développement [1]. Son appel fut-il entendu, ou bien « la force d'attraction » de l'*Archiv* fut-elle plus forte que toutes les résistances, ou bien encore l'activité du directeur sut-elle triompher de toutes les difficultés? Toujours est-il que, pour l'un ou l'autre de ces motifs, ou pour tous à la fois probablement, la prospérité de l'établissement de Weimar ne connut ni arrêt ni ralentissement. En mai 1890, il s'accroît de tous les manuscrits de la bibliothèque grand-ducale appartenant à l'époque qui va de Winckelmann à Gœthe. Des legs, des donations, des achats ajoutent des richesses nouvelles aux trésors antérieurs. L'importante série des *Tagebücher* de Knebel vient s'y adjoindre; les familles dont les membres avaient été en relations avec Gœthe, les Kestner, les Göchhausen, donnent tous les documents en leur possession; des achats successifs permettent d'acquérir les archives du chancelier Müller, et des collections importantes comme celles de Robert Keil et G. de Lœper. Les trésors s'accumulent sans cesse, l'impulsion semble irrésistible.

Mais, en même temps, les locaux primitivement réservés à l'*Archiv* dans le château grand-ducal devenaient insuffisants. Il fallait se préoccuper du choix d'un autre bâtiment, qui pût à la fois satisfaire aux besoins des collections actuellement présentes, et assurer, à celles qui plus tard s'y ajouteraient, un abri convenable et définitif. Dès le printemps de l'année 1889, la grande-duchesse Sophie songeait à donner à son Institut un local indépendant et digne de lui. La Société de Gœthe, désireuse d'affirmer, par une contribution effective, combien le projet de la grande-duchesse répondait à un besoin urgent et devait favoriser les études scientifiques, décida d'ouvrir, à l'occasion des noces d'or du grand-duc Charles-Alexandre et de la grande-duchesse Sophie, une souscription dont le produit serait affecté à la construction d'un bâtiment spécial pour le *Gœthe-Schiller-Archiv*, et qui s'élèverait à Weimar. Les sommes recueillies furent remises au couple princier, au jour de ses noces d'or, le 8 octobre 1892. Elles s'élevaient à un peu plus de 30 000 marcs, et reçurent une affectation particulière (c'est en effet grâce au produit de cette souscription que purent être érigées les hautes colonnes qui supportent le vestibule). Mais, ici encore, la presque totalité des dépenses furent supportées par la grande-duchesse elle-même. Elle consacra au nouveau bâtiment une somme qui n'est guère inférieure à un million de marcs, dont une centaine de mille furent nécessités par les fondations et la substructure de l'emplacement.

L'établissement projeté fut construit par l'architecte Minckert; il fut terminé au bout de trois années, et on put l'inaugurer dès le 28 juin 1896. Mais l'architecte lui-même avait établi ses plans d'après une esquisse que la grande-duchesse Sophie avait tracée de ses propres mains, et dont les indications fondamentales furent scrupuleusement respectées et suivies

1. H. Grimm, *Nationalzeitung*, 6 mars 1892.

par lui. En sorte qu'il est permis de dire que cet Institut est, à tous les points de vue, l'œuvre de la grande-duchesse. Il s'élève sur les bords de l'Ilm, dans un majestueux isolement, sur la route qui, traversant la colline de Webicht, ombragée par de grands arbres antiques, conduit de Weimar à Tiefurt. Il surplombe la rivière qui baigne ses fondations, et la vallée de verdure qu'arrosent ses eaux. Ainsi, comme de leur vivant, les grands disparus dominent la ville où naquirent leurs chefs-d'œuvre, et continuent à répandre sur elle les rayons de leur lumière et de leur gloire. « Cette perspective, dit Herman Grimm [1], ne pourra jamais être fermée par des constructions; l'établissement restera toujours isolé des autres bâtiments. » On a voulu, et cette intention est partout évidente, donner à cette maison du génie le caractère de simplicité à la fois majestueuse et élégante qui est, évidemment, le seul qui lui convienne. Tout trahit cette intention, l'ensemble de l'architecture comme aussi les détails des façades ou la disposition intérieure des locaux. Un seul endroit jette, dans cette impression générale de confort élégant, mais dépourvu d'ornements, une note moins austère, presque mondaine : c'est l'antichambre-salon du directeur, dont la disposition et l'ameublement, dit H. Grimm, révèlent qu'il est l'œuvre personnelle de la grande-duchesse, et l'endroit arrangé par elle pour y recevoir ses visiteurs. Les bustes de Gœthe et Schiller, celui de la défunte grande-duchesse Sophie, que Kuno Fischer, au nom de la Société de Gœthe, offrit au grand-duc, le 30 mai 1899, pour être placé dans le *Gœthe-Archiv*, enfin celui de ce prince lui-même, donné après sa mort, en 1902, par la *Société de Gœthe*, sont les seules œuvres d'art qui contrastent avec l'austérité de l'ensemble. H. Grimm voulait qu'il y en eût davantage, et les statues de tous les grands écrivains allemands devraient, d'après lui, être rassemblées dans ce temple de l'esprit. Nous avouons ne pas partager cette opinion. Des archives ne sont pas un musée, et bien que celles dont nous esquissons l'histoire soient ouvertes aux visiteurs et aux simples curieux, on altérerait trop profondément leur caractère en y accordant aux œuvres d'art proprement dites une place trop considérable. Tel qu'il est, l'établissement convient parfaitement à sa destination. Deux escaliers, dont l'un monumental, conduisent au premier étage où sont rassemblées les collections de manuscrits et les livres. Ce premier étage est divisé en trois grandes salles principales, qui constituent les magasins, et dont les murailles sont coupées en deux, à mi-hauteur, par des galeries circulaires. Des vitrines disposées au centre renferment des manuscrits des différents auteurs représentés dans l'*Archiv*, et le public est admis à voir ces documents. A ces trois grandes salles centrales sont attenants d'un côté les cabinets de travail du personnel et des savants étrangers, de l'autre le cabinet du directeur, précédé du salon-antichambre dont nous avons parlé plus haut. Une peinture blanche

1. *Deutsche Rundschau*, 1898, H. 9; Cf. aussi Schöne : L'inauguration du G.-S.-A., *ibid.*, 1896, Juli.

recouvre uniformément les murailles et les boiseries, et s'harmonise parfaitement avec l'ensemble.

L'inauguration du nouveau bâtiment eut lieu, nous l'avons dit, le 28 juin 1896. La cérémonie, fixée à trois heures de l'après-midi, eut, elle aussi, un caractère de grande simplicité. Elle se déroula en présence des souverains de Weimar et de leur famille, et l'empereur y fut représenté par le chef de son cabinet civil, Lucanus. Après l'exécution de l'*Hymme à la Joie* de Schiller (neuvième symphonie de Beethoven) et un discours du directeur Suphan, quatre allocutions furent prononcées par les représentants de sociétés diverses, auxquelles la grande-duchessse répondit; après quoi fut exécuté le chœur final du *Faust* de Robert Schumann, et la solennité se termina par un « cercle ». Au cours de la cérémonie, Erich Schmidt avait remis entre les mains de la grande-duchesse, pour être déposées dans les nouvelles salles, les lettres de Gœthe à Mme de Stein. Cette précieuse acquisition était due aux efforts communs d'Edouard de Simson. président de la Société de Gœthe, et de Ludwig Delbrück, qui les avait en dépôt.

Désormais, le *Gœthe-Schiller-Archiv* était un établissement public, ouvert aux visiteurs et aux travailleurs, auxquels ses richesses devenaient accessibles. Une ère nouvelle commençait pour lui, et la deuxième moitié de son existence ne devait pas être moins glorieuse que la première. Il nous reste à l'esquisser brièvement.

IV

Après que la question de la création d' « Archives classiques » eut été ainsi résolue, lorsqu'elles eurent commencé à vivre de leur vie nouvelle, plus active et plus féconde, se posa la question de leur avenir. Que deviendraient, après le décès de leur propriétaire actuelle, la grande-duchesse Sophie, toutes les richesses accumulées, depuis 1885, dans l'établissement qu'elle avait amené à ce haut degré de prospérité? Cette question, qui n'était pas sans préoccuper beaucoup d'éminents esprits, était, depuis longtemps déjà probablement, résolue dans l'esprit de la grande-duchesse ; depuis longtemps elle avait songé aux dispositions à prendre pour que « son » établissement fût assuré d'une existence indépendante et, pour ainsi dire, éternelle, sans jamais courir le danger d'une dispersion de ses richesses. Après l'avoir appelé à la vie, elle en avait, en peu de temps, avec l'intelligente et active collaboration de son directeur, fait une institution de premier ordre. Il ne lui restait plus qu'à assurer à tout jamais son existence future. Ses dernières dispositions, dont on prit connaissance après sa mort, survenue en 1897 (23 mars), et dont le directeur Suphan donna connaissance aux membres de la Société de Gœthe, le 9 octobre 1897, renfermaient, à ce point de vue, toutes les garanties désirables, et témoi-

gnaient une fois de plus de la hauteur de vues de cette princesse vraiment grande par le cœur et par l'esprit. Que l'on en juge par les citations suivantes[1].

« Moi, Sophie, grande-duchesse de Saxe, princesse royale des Pays-Bas, fais connaître ce qui suit. En acceptant le legs de Walther de Gœthe, j'ai en même temps, et pour tous les temps à venir, assumé la responsabilité de garder et de conserver avec piété, d'une manière digne d'eux, les trésors qui proviennent de la succession de Gœthe et qui m'ont été confiés. J'ai assumé la même responsabilité en ce qui concerne les manuscrits et la bibliothèque de Schiller, ainsi que tous les documents laissés par d'autres poètes et écrivains allemands, et qui sont devenus ma propriété par suite de donations ou d'achats. C'est aussi ma volonté que, après mon décès, on se préoccupe, dans la mesure du possible, non seulement de mener à bonne fin l'édition de Gœthe, et la biographie projetée de ce poète, mais encore de rendre accessibles aux travailleurs et aux savants les trésors de la littérature allemande qui se trouvent en ma possession; ces trésors devront être conservés à Weimar, afin que cette ville, fidèle à son grand passé, reste, encore dans l'avenir, un centre intellectuel de l'Allemagne.

« J'ai décidé, en conséquence, d'instituer, sous le nom de « *Gœthe-und Schiller-Archiv zu Weimar* », un fidéicommis de famille qui appartiendra à la maison grand-ducale de Saxe à titre de propriété inaliénable. Ce fidéicommis est destiné à assurer, dans la mesure du possible, l'exécution des projets indiqués, à l'aide de son capital de fondation, et conformément à mes dispositions dernières...

« ... Je décide que l'administration de ce capital de fondation sera, pendant la durée de ma vie, exercée par mon secrétariat, sous ma surveillance. A ma mort entreront en vigueur mes dispositions dernières relatives à la transmission héréditaire et à l'administration du *Gœthe-Schiller-Archiv* de Weimar. »

Belvédère, 7 juin 1793.

Par son testament en date du 22 mars 1895, la grande-duchesse léguait l'*Archiv* et ses richesses à son petit-fils Wilhelm Ernst. Elle l'adjurait en outre, et adjurait en même temps tous ses futurs successeurs, de rester fidèles à l'esprit dans lequel elle avait accepté la donation du dernier descendant de Gœthe. « L'*Archiv*, disait-elle en substance dans ce testament, et tout ce qui en dépend, restera une propriété de famille inaliénable de la maison de Saxe-Weimar, à titre de fidéicommis de famille; à ma mort, il deviendra la propriété de mon petit-fils Wilhelm Ernst; à la mort de ce dernier cette propriété passera aux mains du chef de la maison grand-ducale de Saxe-Weimar, et il en sera ainsi à chaque nouveau décès. Mon petit-fils

1. Cf. *Deutsche Rundschau*, novembre 1897 : La grande-duchesse Sophie de Saxe et ses dispositions relatives au *Gœthe-Schiller-Archiv*, par B. Suphan.

Wilhelm Ernst, et les propriétaires successifs de l'*Archiv* devront maintenir, pour sa conservation et son administration, les mesures ordonnées par moi, et qui concernent non seulement la conservation des collections, mais encore leur utilisation et leur communication aux travailleurs. »

Par un acte du 16 juin 1897, le grand-duc Charles Alexandre approuvait le testament de son épouse défunte, l'acceptait dans sa teneur, et stipulait, en outre, que l'*Archiv* serait administré par une direction scientifique et indépendante; que le capital du fidéicommis serait toujours maintenu dans son intégrité et serait administré sous la surveillance du ministère d'État, département de la maison grand-ducale.

Cette série de mesures avait assuré définitivement, non seulement l'existence, mais encore le développement et la prospérité de l'*Archiv*. « La fondation était devenue immortelle comme celui qui lui avait donné son premier nom [1]. » Désormais, il est inutile de le suivre pas à pas dans les divers événements de sa vie intérieure ou extérieure. Il nous suffira de constater, avec son directeur, « la croissance ininterrompue, calme et régulière de cette maison [2] », qui a fait, des primitives *Archives de Gœthe*, de véritables « Archives nationales de la littérature allemande classique, romantique et moderne ».

Tel est, en effet, le titre qui, seul, convient aujourd'hui à l'établissement de Weimar, le seul qui donne une idée des richesses considérables qu'il renferme. Nous avons énuméré déjà les documents relatifs aux auteurs classiques, et qui sont venus successivement y trouver leur asile définitif. Quelques achats ou legs ultérieurs en ont depuis augmenté le nombre. Nous nous contenterons de citer la collection d'autographes du professeur Karl Sickel, léguée par son fils, et qui, à côté de lettres et de manuscrits de Gœthe, renfermait des manuscrits de Gellert, Kästner, etc., ainsi que des pièces de vers de Arndt, Uhland, Chamisso, Geibel, etc. [3]; une copie d'une des plus anciennes poésies de Herder, écrite de la main de son maître et ami Hamann, le Mage du Nord, dont les manuscrits sont très rares; une grande lettre de Gœthe au prince Metternich, encore inédite, du 30 juillet 1817, etc. [4]. Ensuite, nous attardant moins aux questions de provenance ou d'origine, nous allons indiquer brièvement les auteurs dont les manuscrits, en tout ou en partie, ont été successivement acquis par l'*Archiv* et déposés dans ses locaux.

Tout d'abord les romantiques. Ils sont largement représentés, et par leurs plus grands noms. Qu'il nous suffise de citer : Jean Paul, Arnim et sa femme Bettina, Brentano, Novalis, Auguste-Guillaume Schlegel et son frère Frédéric, Tieck, Chamisso, etc. En ce qui concerne les écrivains de la génération suivante, et parmi les auteurs modernes, l'*Archiv* possède tous les

1. Suphan, *Deutsche Rundschau*.
2. *Id.*, *ibid.*, 1901.
3. *Id.*, *Weimarische Zeitung*, 8 juin 1901.
4. *Id.*, *ibid.*

manuscrits provenant des successions de Friedrich Hebbel, Carl Immermann, Otto Ludwig, Edouard Mörike [1], Ferdinand Freiligrath (donnés à la grande-duchesse par la veuve du poète, Ida Freiligrath, née Mélos, de Weimar), Ludwig Bechstein; il est en outre propriétaire de parties plus ou moins considérables des manuscrits de Platen, Rückert, Gottfried Keller, Paul Heyse, Bauernfeld, Auerbach, Conrad Ferdinand Meyer, Theodor Storm, Gustave Freytag, Arndt, Geibel, Uhland; Grabbe, dont on posséda tout d'abord, à l'*Archiv*, les lettres à Immermann, y est en outre, actuellement, représenté par un drame, *die Hermannsschlacht*, don de Félix Lewald, de Berlin, neveu de Fanny Lewald; le manuscrit complet du drame de Heinrich Laube, *Advocat Hamlet*, a été acquis grâce à la libéralité de Julius Haarhaus; les lettres de Friedrich Hebbel à sa femme Christine, et quelques-unes de celles adressées à Elise Lensing sont venues, à la suite d'une donation de la veuve du grand dramaturge, augmenter d'une importante série les manuscrits de ses œuvres et de ses *Tagebücher* qui existaient déjà à l'*Archiv*. N'oublions pas enfin de signaler une tentative intéressante pour enrichir l'*Archiv* de documents relatifs à la littérature du bas-allemand. La « division bas-allemande », par laquelle l'Institut de Weimar indique nettement son désir d'étendre de plus en plus son domaine et d'englober l'ensemble de la production littéraire des temps modernes, comprend actuellement les deux noms les plus importants de la littérature de l'Allemagne du Nord, à savoir ceux de Fritz Reuter et de Klaus Groth. Les manuscrits de Fritz Reuter étaient antérieurement la propriété de la « Deutsche Schillerstiftung » de Weimar, qui les a transmis à l'*Archiv*. Depuis lors, de beaux manuscrits de Klaus Groth sont venus s'adjoindre à ceux de Reuter, et le jour n'est pas loin où d'autres documents importants laissés par lui seront aussi déposés à Weimar [2]. Cette simple énumération a plus d'éloquence que toutes les phrases ou épithètes laudatives; elle montre, avec toute la vigueur des faits et de la réalité, quelle importance considérable notre institution, fondée il y a à peine un peu plus de vingt ans, a su acquérir en peu de temps. L'initiative du dernier descendant de Gœthe a été féconde en résultats; c'est à elle que l'Allemagne doit de posséder ces « Archives littéraires nationales », ce véritable Panthéon des grands écrivains et des grands poètes, le Panthéon qui abrite non pas leurs cendres, elles-mêmes périssables, mais les produits immortels de leur pensée, ou, plutôt, cette pensée elle-même.

V

Malgré ces accroissements et ce développement inouï qu'il a su prendre en peu de temps, l'*Archiv* n'a jamais perdu de vue sa destination première,

1. Ses manuscrits furent acquis de bonne heure par l'*Archiv* (dès 1889).
2. Cf. B. Suphan, *Fritz Reuter und Klaus Groth im Gœthe-und-Schiller-Archiv*, Weimar, 1906.

ni la tâche qui, avant toute autre, doit être menée par lui à bonne fin, à savoir la publication intégrale des œuvres de Gœthe. En outre de cette tâche essentielle et sacrée, imposée par le désir tacite du donateur et par la volonté expresse de la grande-duchesse, l'*Archiv* en a assumé beaucoup d'autres, dont il est nécessaire aussi que nous disions quelques mots. Car la maison qui s'élève sur les bords de l'Ilm n'est pas seulement le sanctuaire calme, paisible, mais sans vie, où la pensée des grands morts trouve un abri et est pieusement conservée; il est aussi une ruche laborieuse, où les vivants viennent interroger la pensée de ceux qui ne sont plus, et leur demander le secret des grandes idées et de la belle forme. La Société de Gœthe s'y réunit en certaines occasions solennelles; elle y a mis en dépôt sa riche bibliothèque, qui voisine, sur les rayons, avec celle de Schiller; ses membres, enfin, viennent y chercher et y mettre au jour les documents dont leur piété alimente deux importantes collections : les *Écrits de la Société de Gœthe*, et l'*Annuaire de Gœthe*. Que l'on nous permette de donner, sur ces divers travaux, quelques brèves indications.

Nous rappellerons simplement pour mémoire les quatre grandes divisions de l'édition des œuvres de Gœthe dite de Weimar, et dont les matériaux sont préparés et mis en œuvre par le personnel du *Gœthe-Archiv*. La première, comme on le sait, est consacrée aux œuvres proprement dites et comprend actuellement 50 volumes; elle sera bientôt complète. La deuxième renferme les œuvres scientifiques et est complète en 13 volumes; la troisième comprend les Éphémérides ou Journaux (*Tagebücher*); elle est complète en 13 volumes dont le dernier a été publié en 1903; la quatrième enfin, contiendra, quand elle sera terminée, toute la correspondance de Gœthe, dont l'importance est si considérable. Le dernier volume publié dans cette division, à savoir le 38ᵉ, renferme les lettres de janvier à octobre 1824. Il est inutile de dire quelle est la valeur inestimable de cette édition complète et définitive, dont le besoin se faisait si vivement sentir depuis l'édition « de dernière main [1] ». Disons seulement qu'elle est une des plus considérables des temps modernes, et rendons aux ouvriers infatigables et désintéressés de ce grand monument l'hommage que mérite leur collaboration si consciencieuse et si assidue à l'entreprise conçue, préparée, et dotée par la grande-duchesse Sophie [2].

Nous ne citerons que pour mémoire, et pour montrer que l'*Archiv* n'est pas seulement un « mausolée des princes et des chevaliers de l'esprit », mais encore un atelier plein de vie et d'activité, les diverses autres publications préparées et effectuées par son personnel :

Hans Sachs à Weimar. Documents imprimés publiés de nouveau par

1. Voir à ce sujet, Herman Grimm, *Préface* du 1ᵉʳ vol. de la 1ʳᵉ division de l'édition de Weimar.

2. Ce même 1ᵉʳ vol. de la 1ʳᵉ division donne la liste des rédacteurs et des collaborateurs, telle qu'elle fut dressée en 1887. Elle a, naturellement, été modifiée depuis.

B. Suphan à l'occasion du 400e anniversaire de la naissance du poète. Weimar, 1894.

Pour le 24 juin 1898. Gœthe et Maria Paulowna. Documents. Weimar, 1898. (Poésies, lettres, leur activité commune, les amis de l'art de Weimar, école professionnelle, musée de lecture).

Pour le 9 mai 1905. Exposition Schillérienne dans le Gœthe-Schiller-Archiv. Weimar, 1905.

B. Suphan. *Fritz Reuter und Klaus Groth im Gœthe-und-Schiller-Archiv. Briefe an einen Weimarer Freund mit einem Nachwort über Literatur-Archive.* Weimar, 1906, etc., etc.

Ajoutons que plusieurs volumes des *Écrits de la Société de Gœthe* ont été préparés ou composés par les divers membres du personnel de l'*Archiv.*

Les publications de la Société de Gœthe, bien que n'étant pas l'œuvre exclusive ou principale du personnel du *Gœthe-Archiv*, ne peuvent cependant pas être passées sous silence dans une étude sur cet établissement. L'histoire de cette société et celle de l'*Archiv* sont en effet étroitement liées entre elles; la fondation et le développement respectifs de ces deux institutions sont connexes; nées en même temps, elles ont suivi deux directions parallèles, d'une marche sensiblement égale. Mais toujours leurs existences et leurs actes se sont mêlés et pénétrés réciproquement : l'une est la source à laquelle l'autre vient se retremper et puiser des forces nouvelles. Il existe une parenté et des rapports étroits, constants, entre l'Institut de la grande-duchesse Sophie et la Société de Gœthe; à plusieurs reprises, cette société a contribué aux achats de l'*Archiv* par des subventions importantes; c'est dans l'*Archiv* qu'elle a déposé, en même temps que sa bibliothèque, les manuscrits qui lui appartiennent en propre; c'est là, enfin, que sont préparées et que viennent s'alimenter ses deux grandes publications : les *Écrits de la Société de Gœthe* et l'*Annuaire de Gœthe.*

Les « Écrits de la Société de Gœthe » (*Schriften der Gœthe-Gesellschaft*) sont devenus rapidement une collection des plus importantes. Elle compte actuellement 21 volumes, tous intéressants par quelque endroit, apportant tous quelque chose de nouveau, soit par la nature même des documents publiés, soit par leur disposition nouvelle ou particulière. Les noms des collaborateurs, parmi lesquels nous relevons ceux de Erich Schmidt, Bernhard Suphan, Carl Ruland, Edouard von der Hellen, le premier archiviste de l'*Archiv*, et qui, en cette qualité, a rendu à l'établissement les services les plus considérables, Julius Wahle, Carl Schüddekopf, Oskar Walzel, August Sauer, etc., sont d'ailleurs, à eux seuls, une garantie de conscience et d'exacte information. Quant aux sujets traités, aux documents réunis dans les divers volumes, la simple énumération des titres en indique la valeur et l'intérêt : Lettres de la mère de Gœthe à Anna Amalia; Lettres de la mère de Gœthe à son fils, à Christiane et à August von Gœthe; Le théâtre de la Cour à Weimar sous la direction de Gœthe; le Journal de Tiefurt; les Xénies; Gœthe et le romantisme; Gœthe et l'Autriche, etc., etc.

L'*Annuaire de Gœthe* (*Gœthe-Jahrbuch*) ne le cède en rien à la collection précédente, soit en ce qui concerne la valeur des études critiques, soit sous le rapport des documents publiés. Dirigé par L. Geiger, il paraît depuis l'année 1880, et compte actuellement 27 volumes. Il est donc de cinq ans plus ancien que la Société de Gœthe, et le directeur en est, à vrai dire, indépendant. En réalité, de l'aveu même de ce dernier [1], il est de bonne heure devenu le « véritable organe de cette Société », et il est donc tout à fait légitime qu'il soit mentionné ici, d'autant plus que le personnel de l'*Archiv* y collabore régulièrement, et fournit un grand nombre des documents nouveaux qui y sont publiés.

Tous ceux qui s'occupent de littérature allemande en général, de Gœthe en particulier, savent que cet *Annuaire* est une source inépuisable de renseignements, non seulement en raison des nombreux articles de critique littéraire et des documents inédits si abondants, mais encore à cause de la chronique détaillée qu'il consacre aux événements relatifs à Gœthe ou aux savants qui s'occupent de ce poète, enfin en raison de la bibliographie méthodique, détaillée et complète, qui, dans chaque volume, est consacrée à son auteur. Deux volumes de tables résument les 20 premiers volumes, simplifient beaucoup les recherches et font que la collection est d'un maniement commode et facile. Aucune autre publication ne donne une idée aussi nette et aussi évidente de la place considérable occupée par Gœthe dans le monde de la pensée et dans l'histoire de l'esprit humain.

VI

Telle est, racontée dans ses traits essentiels [2], l'histoire du *Gœthe-Schiller-Archiv*, tel est l'état actuel de ses collections et des travaux dont il est le centre et l'âme. Que sera son avenir? Dans quel sens s'orienteront ses efforts, se développera son évolution? Il est, sans doute, prématuré et imprudent de vouloir, dès maintenant, répondre à ces questions. Il est pourtant possible de tirer, à ce point de vue, des conclusions de l'ensemble de la carrière qu'il a fournie jusqu'ici. Herman Grimm s'était, lui aussi, dès 1895 [3], demandé quel rôle incombait à l'établissement récemment inauguré, et de quelle manière les matériaux qu'il renferme pourraient être utilisés et mis en valeur pour le plus grand avantage du public lettré et des amis de la littérature allemande; et il exprimait l'avis que l'*Archiv* était l'endroit où devait, et le seul où pouvait être rédigé le *Dictionnaire de*

1. Ludwig Geiger, *Préface* du 25e vol. (1904) de l'*Annuaire de Gœthe*.
2. Les rapports annuels de la Société de Gœthe, résumés dans l'*Annuaire de Gœthe*, renferment, pour ceux qui désireraient les connaître, tous les renseignements de détail qui ne peuvent trouver place ici.
3. Herman Grimm, L'avenir du Gœthe-Schiller-Archiv de Weimar, *Deutsche Rundschau*, 1898, H. 9.

la langue allemande dont il est encore aujourd'hui si pénible de constater l'absence, et qui ne saurait être mené à bonne fin à Berlin. Le défaut initial et fondamental du dictionnaire des frères Grimm, c'est qu'il part des formes du gotique, de l'ancien-haut-allemand et du moyen-haut-allemand, pour arriver enfin à l'allemand moderne, qui n'apparaît plus ainsi que comme un point d'aboutissement, une résultante sans autre valeur que celle qu'il tient des modes antérieurs du langage [1]. Or, la vérité, c'est qu'un dictionnaire véritable de l'allemand doit prendre pour base et pour point de départ la langue moderne, la langue qui a été parlée et écrite, dominée, façonnée par Gœthe, et imposée par lui, sous cette forme désormais définitive, aux générations suivantes. Où pourra-t-on, mieux qu'à Weimar, préparer et rassembler les matériaux d'un dictionnaire ainsi conçu? La grande quantité de documents inédits qui s'y trouvent permettrait de découvrir des mots nouveaux, ou, tout au moins, des acceptions ou des tournures nouvelles. Un dictionnaire de la langue de Gœthe, qui serait établi le premier, et pour lequel d'ailleurs on ferait appel en outre à Schiller et à Herder, servirait de base à toute l'entreprise. On accumulerait ensuite à Weimar tous les manuscrits ou documents relatifs à la littérature du XIXᵉ siècle que l'on pourrait se procurer, et on en extrairait tout ce qui pourrait servir à compléter les données premières fournies par le dictionnaire classique. L'Allemagne tout entière serait conviée à collaborer à cette grande œuvre; c'est à Weimar que seraient concentrés tous les renseignements, tous les envois des collaborateurs, que le classement en serait effectué; c'est là aussi que, jusqu'à l'impression du nouveau lexique, dont Grimm prévoyait qu'elle ne pourrait guère commencer avant 1910, les fiches manuscrites qui le composeraient seraient mises à la disposition des travailleurs.

Nous ignorons, et nous n'avons pas l'intention d'examiner si cette proposition du regretté biographe de Gœthe est pratique, utile et réalisable. Elle nous semble, en tous cas, intéressante, et nous connaissons trop, par les travaux qu'il a déjà effectués, la science et la conscience du personnel de l'*Archiv*, pour douter de l'importance des résultats qu'aurait cette œuvre nouvelle réalisée sous sa direction. Nous voulons simplement terminer cette étude en constatant une fois de plus la brillante carrière fournie par la « maison de Gœthe », devenue si rapidement la maison de l'élite intellectuelle de l'Allemagne classique et de l'Allemagne moderne. C'est en cela surtout que nous croyons découvrir son caractère essentiel, c'est dans ce sens que nous semble se diriger son développement, c'est dans cette voie qu'il accomplira de la meilleure manière la tâche qui, dorénavant, lui incombe. Ces « Archives littéraires nationales » que Dilthey voulait fonder à Berlin, c'est en réalité à Weimar qu'elles ont peu à peu pris corps et

1. Il va sans dire que nous laissons à H. Grimm toute la responsabilité de cette assertion, qui nous semble un peu téméraire.

consistance, c'est à Weimar qu'un jour elles atteindront leur complet développement et deviendront définitivement le lieu de pèlerinage de tous ceux qui ont le culte des gloires littéraires de leur nation. Et nous ne saurions mieux terminer qu'en citant, ici encore, Herman Grimm : « C'est ainsi qu'un jour le *Gœthe-Schiller-Archiv* sera une école sans maîtres, une Université sans conférences, une Académie sans savants: et beaucoup de travaux sur l'histoire de la littérature allemande ne pourront être exécutés ou, tout au moins, vraiment terminés qu'à Weimar[1]. » Quelle plus belle récompense de leurs efforts et de leurs peines pourraient désirer la grande-duchesse Sophie qui l'a fondé, le directeur Suphan qui l'a fait croître sans relâche en force et en richesses, qui lui a donné « les longs espoirs et les vastes pensées »?

***

Je suis sûr d'exprimer ici la pensée de tous les Français que leurs études ou leurs travaux ont conduits à l'*Archiv* de Weimar, en disant que nulle part ailleurs on ne reçoit un accueil aussi franchement cordial et bienveillant; la complaisance du personnel est inépuisable, les ressources de l'établissement sont mises à la disposition des visiteurs de la manière la plus commode et la plus libérale, et les renseignements oraux qui accompagnent les documents en augmentent la valeur et l'intérêt. Il est équitable, il est bon qu'un étranger reconnaisse et signale combien l'*Archiv*, qui est, il ne faut pas l'oublier, une propriété privée, rend de services aux savants, aux critiques, aux travailleurs du monde entier, et non pas seulement à ceux de nationalité allemande. Et c'est rendre simplement hommage à la vérité et à la justice que de constater combien, à ce point de vue, le propriétaire actuel de l'*Archiv*, le grand-duc *Wilhelm Ernst*, s'est montré et se montre toujours digne du précieux héritage que lui a légué sa grand-mère. L'*Archiv* est l'objet de sa sollicitude; il en augmente les richesses; continuant la tradition de la grande-duchesse Sophie, et, fidèle aux désirs exprimés par elle dans son testament, il en subventionne les diverses publications. La maison de Weimar, sous le grand-duc Wilhelm Ernst, continue à mériter la reconnaissance du monde des lettres.

Le personnel du *Gœthe-Schiller-Archiv* relève directement — et uniquement — du chef de la maison grand-ducale de Saxe-Weimar. Il se compose actuellement : d'un directeur : *Conseiller privé professeur Bernhard Suphan*; d'un archiviste : *docteur Julius Wahle*; d'un archiviste-auxiliaire : *docteur Carl Schüddekopf*; le *docteur Max Hecker* est adjoint au personnel à titre de collaborateur permanent à l' « Édition de Gœthe ».

L'établissement est ouvert tous les jours de la semaine aux visiteurs, de 9 à 10 h. du matin, et aux travailleurs et savants, de 9 h. à 2 h. de l'après-midi.

LÉON MIS.

1. Herman Grimm, L'avenir du Gœthe-Schiller-Archiv de Weimar, *Deutsche Rundschau*, 1898, H-9.

NOTES ET DOCUMENTS

DEUX LETTRES INÉDITES DE JUNG STILLING

Ces deux lettres, adressées par le mystique allemand à de lointaines ouailles, proviennent du dossier Paul de Krüdener qui se trouve aux Archives Nationales et d'où ont été extraites les lettres de Max von Schenkendorf publiées par la *Revue Germanique* de mars-avril 1905. Elles reflètent particulièrement l'état d'esprit « millénarien » qui animait, dans une partie de l'Europe, les adversaires de Napoléon Ier, et qui n'a pas été sans influer sur le caractère des *Befreiungskriege* et sur la nature de la Sainte-Alliance. On trouvera sur Mme Blau, de Riga, quelques détails dans Ch. Eynard, *Vie de Madame de Krüdener*, Paris, 1849, t. I, p. 154.

F. B.

An Herrn Niez, Kauf- und Handelsmann in Riga.

Carlsruhe den 22ten febr. 1813.

Mein theuerster und innigst geliebter Bruder!

Ich bediene mich dieser schönen Gelegenheit an Sie zu schreiben, indem der Herr von Krüdener im Begriff ist nach Russland abzureisen. Ich erinnere mich nicht mehr, ob ich einen oder zween Briefe von Ihnen empfangen, und noch nicht beantwortet habe; Eines erinnere ich mich noch, aber die grossen Begebenheiten die wir erlebt haben hinderten mich einen Brief in jene Gegenden zu schicken.

Der Herr wolle Sie reichlich seegnen, mein theuerster Bruder dafür, dass Sie sein heiliges Wort in dortigen Gegenden so reichlich auszubreiten suchen. Es ist mir merkwürdig, dass gerade jetzt in unserer Zeit, in England und Teutschland, ein so grosses Regen und Streben nach allgemeiner Verbreitung der Bibel ist. Ich sprach im Sommer meinen brüderlichen Freund Steinkopf aus London, als er aus der Schweiz zurück nach Haus reiste, es war zum Anbäten, was für grosse Dinge er mir ezählte. Auch die liebe Baseler Gesellschaft thut sehr Viel in dieser Sache und der Herr wolle sie alle seegnen, und ihre Bemühungen gelingen lasssen!

Uber die grossen Welt Ereignisse wage ich nicht zu urtheilen, wir thun am Besten, wenn mir beständig mit bätendem Herzen in der Gegenwart Gottes wandeln, da sind wir sicher. Uns kann dann nichts widerfahrén, das

nicht zu unserem Besten dienen sollte. So Viel deucht mir gewiss zu seyn, dass es nun ohne Aufenthalt zum grossen Ziel fortgeht, darum lasst uns unsere Lampen bereit halten.

Ich habe in Spätsommer den Ehrwürdigen alten Oberlin im Steinthal besucht, dessen würdiger Sohn jetzt bei Ihnen ist. Wenn solche Pfarrer überall wären, so würde das Reich des Herrn auf Erden bald errichtet seyn; Es ist zum Erstaunen wie Viel der liebe Mann dort gewürckt und ausgerichtet hat. Die liebe Frau von Krüdener hat mir auch viel Gutes von Ihrem dortigen frommen Oberlin erzählt, solche Nachrichten erheben das Herz und fordern uns zum Preyss unseres guten Herrn auf.

Die jetzigen schweren Gerüchte sind Weck- und Schreckstimmen für die im Unglauben und Luxus versunkene Menschheit, wenn einmal alles geweckt ist, was sich wecken lässt, dann wird die grosse Versuchungsstunde das ächte Gold von den Schlacken scheiden, Weizen und Unkraut scheiden, und dann kommt der Herr und gründet sein Reich. Einliegendes geben Sie der Madam Blau, grüssen Sie von mir Herrn Oberlin und alle Geliebten im Herrn. Er sey Ihnen innig nahe, und auch Ihrem ewigen Bruder.

J. S.

An die Madame Blau in Riga.

Carlsruhe, den 17ten februar 1813.

Meine theuerste und innigst geliebte Schwester!

Sie haben mir durch Ihren Brief vom 21sten Xre 1811 eine unerwartete Freude gemacht. Ich werde immer beschämt, wenn ich höre oder lese, dass irgendwo eine Seele durchs Lesen meiner Lebensgeschichte genährt oder erbaut worden ist. Wenn der Herr mein armes Gebät erhört, so muss Er allein dadurch verherrlicht werden, und eben so auch dadurch, wenn meine christlichen Brüder oder Schwestern durch meine Erzählung Segen bekommen. Es ist alles einzig und allein Seine Sache.

Die liebe Frau von Krüdener hat mir Ihre sehr merkwürdige Lebensgeschichte erzählt. Ihr Lebensweg ist auch sehr schwer gewesen, aber welche Gnade wenn uns der Herr solcher Leyden und Prüfungen werth achtet! — Lasst uns das immer wohl beherzigen, damit wir weder murren noch kleinmüthig werden. Um uns grundverdorbene Adamskinder zu retten wurde Er selbst in der ärmsten Knechtsgestalt Mensch, erduldete unschuldiger Weise die grössten und schwersten Leyden, um uns vom ewigen Verderben zu erlösen. Wir aber die wir durch seinen Creuztod nun mit Gott versöhnt sind, leyden nicht mehr um unserer Sünden, sondern um unserer Heiligung willen. Der unbekehrte Sünder muss noch freilich oft die Schuld büssen, der bekehrte aber muss viel leyden, um dadurch veredelt und dem vollkommenen Carakter Jesu Christi immer ähnlicher zu werden. Dies ist dann die Gemeinschaft der Leyden des Herrn, als welcher

ebenfalls nach Seiner Menschheit durch Leyden vollkommen gemacht worden ist.

Die Zeiten in denen wir leben sind recht dazu geeignet, uns zu vervollkommnen, und zu bewähren Der Herr macht in Seiner grundverdorbenen Christenheit den letzten Versuch, wer sich jetzt nicht wecken und vom Rand des Abgrunds weg schrecken lässt, der ist verlohren, denn ich fürchte und glaube gewiss, dass nach dieser schweren Prüfungszeit das Rufen : *Herr thue uns auf!* nicht mehr helfen wird. Jetzt hält der Herr Aehrenlese, es werden Brände aus dem Feuer gerettet, wenn das einmal geschehen ist, wenn gerettet worden ist, was gerettet werden kann, und will, dann wird die grosse Versuchungs-Stunde kommen, diese muss dann noch unter den Geretteten die Getreuesten bewähren. Hieher gehört das Gleichnis von den zehn Jungfrauen; alle sind Jungfrauen, aber nicht alle werden Theilgenossen der ersten Auferstehung, denn diejenigen welche kein Oel in ihren Lampen haben, müssen warten bis zum jüngsten Tag, ehe ihnen die Thür zur ewigen Herrlichkeit geöffnet wird.

Ich grüsse die lieben Brüder und Schwestern alle die sich in *Riga* und den umliegenden Gegenden befinden. Der Herr erfülle Sie alle mit Seiner Gnade und mit Seinem Frieden. Er gebe ihnen Allen Muth und Kraft zu ertragen was ihnen der Herr noch zu ertragen auferlegen wird. Sie aber, meine theuere Schwester! umarme ich im Geist, und grüsse Sie aus der Quelle der ewigen Liebe, als Ihr treuer Bruder

JUNG g[t] STILLING.

Ihren lieben Sohn zieht der Herr immer näher zu sich, im Leiblichen hat er sein Glück gemacht.

COMMENT NOTER LES VERS ANGLAIS

A propos d'une édition de la « Mérope » de M. Arnold.

La « métrique » anglaise est actuellement l'objet de maintes attentions, patientes et éclairées pour la plupart. Entre les vagues appréciations de la critique littéraire impressionniste, d'un côté, et les secs catalogues à l'allemande, de l'autre, on essaie de trouver un moyen terme qui ait à la fois la souplesse d'un jugement d'art, et la précision d'une formule de science. Pour noter en langage cette extraordinaire musique du vers anglais, pour traduire en mots les prodigieuses ressources de la phonétique poétique, pour qualifier et pour classer les innombrables effets du jeu des consonnes et des voyelles, des valeurs d'accent[1] et des valeurs d'intention, des repos et des élans de la pensée et de son expression, on sent aujourd'hui qu'il est également insuffisant (bien que différemment insuffisant) de parler, ou bien de « lingering measure », de « galloping verse », de « long-protracted echoes », ou bien de « vier-hebiger Vers », de « Schweifreimstrophe », etc.

Nous voudrions ici rechercher si, à côté et au-dessus d'une terminologie toujours encombrante et souvent barbare, on ne pourrait provisoirement s'entendre sur un système de transcription graphique à la fois simple, souple et aussi exacte qu'une transcription peut l'être. Rien ne serait plus amusant, si rien n'était plus gênant, que l'incertitude où les meilleurs critiques sont encore plongés lorsqu'ils veulent noter les valeurs du vers anglais. Et sans doute cette variété des notations n'est qu'une fidèle image de l'anarchie des théories; et l'on dira sans doute qu'il faudrait s'entendre sur la théorie avant de pouvoir adopter une graphie commune. Mais certaines graphies sont si évidemment insuffisantes et traitresses, que le simple rapprochement de leur dessin et des mots que ce dessin veut traduire, est peut-être le meilleur moyen de montrer l'imperfection des systèmes que ces graphies supposent. C'est souvent à la déformation de l'image qu'on mesure le mieux les défauts de la lentille — et toute théorie métrique est nécessairement un grossissement, une exagération, des subtiles réalités qu'elle veut codifier et organiser scientifiquement.

I

Si nous avons choisi, pour base de cette étude, l'édition toute récente[2], — et par ailleurs excellente, — que M. Churton Collins a donnée de la *Mérope* d'Arnold, ce n'est point pour le vain et impertinent plaisir de critiquer l'un des juges les plus fins et les plus érudits de la littérature

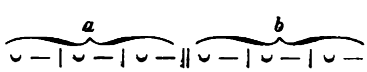
1. Nous ne parlons ici que de l'intensité, non de la hauteur du son.
2. *Clarendon Press*, Oxford, 1906.

anglaise : mais c'est que le soin même, et comme la sincérité avec laquelle M. C. s'est acquitté de sa tâche, font de son cas un exemple aussi riche qu'illustre.

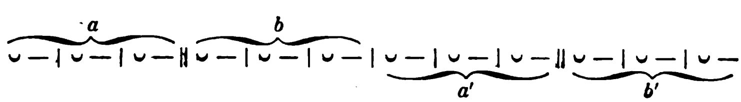
M. Arnold voulait, on s'en souvient, donner au lecteur moderne, et non seulement par l'esprit de l'affabulation, mais par la teneur et le mouvement du détail, par l'allure même de la forme, à peu près la même impression qu'un spectateur antique pouvait ressentir devant l'Antigone ou l'Iphigénie grecques.

A. — Et d'abord il lui fallait un équivalent du trimètre ïambique des tragiques; il adopta le grave vers héroïque à dix syllabes, sans rime, de l'épopée anglaise. Il n'est sans doute pas inutile de noter, plus précisément que n'a fait M. C., les traits qui apparentent naturellement le trimètre antique au vers blanc anglais. Tous deux d'abord sortent naturellement du mouvement du parler populaire : Aristote (*Poét.*, 4, 14) l'avait remarqué, « πλεῖστα γαρ ἰαμβεῖα λέγομεν »; et Leigh Hunt (*Autob.*, ch. IX) croyait que « Extempore blank verse, with a little practice, would be found as easy in English as rhyming in Italian », et ayant entendu les improvisations de Th. Hook, il était bon juge. Aux deux vers, d'ailleurs, semble convenir une émission de souffle ordinaire. Même, l'un et l'autre sont caractérisés par une sorte d'incertitude de définition, par l'absence d'une clausule éclatante, telle qu'en constitue le retour régulier d'une quantité identique (dactyle + spondée) ou d'une résonance semblable (rime). Enfin, si les règles de la césure antique — que M. C. croit devoir rappeler — ne s'appliquent pas au vers blanc, c'est que le rôle de cette *fente mobile* est rempli d'autre façon. Ce rôle était évidemment de parer au danger d'une cassure *médiane régulière* : mais le vers blanc, avec son nombre impair d'accents, est bien moins exposé que le trimètre grec, avec ses six « pieds », à cette division symétrique [1]. Et donc c'est une sorte d'anachronisme que de vouloir parler de césure toutes les fois qu'on rencontre un décasyllabe anglais : dans le cas des vers blancs d'Arnold, la

1. Ceci sera sans doute plus clair en dessin qu'en mots : le trimètre symétriquement divisé,



répété plusieurs fois, à la suite,



donnerait une fausse impression, unissant la seconde moitié d'un vers à la première moitié du vers suivant. La césure sera donc une cassure ***flottante***, entre le 3e et le 4e pied. Cf. Vernier, 1894, p. 126; Havet, 1893 (3e éd.), p. 106.

⏑ — | ⏑ — | ⏑ || — | ⏑ || — | ⏑ — | ⏑ —

césure peut être partout — comme elle peut n'être nulle part[1] : c'est dire qu'elle n'existe pas, comme *règle* prosodique.

Quant à donner, par le menu, les cas où dans le vers antique les spondées et les anapestes, voire les dactyles, pouvaient se substituer aux ïambes[2], c'est être encore plus *irrelevant*. Car — et ce n'est pas à M. C. qu'on l'apprendra — anapestes et dactyles sont précisément absents des vers blancs de *Mérope*. L'étude de ces vers ne deviendrait spécifiquement intéressante que si on les comparait non à leurs parents lointains des tragédies grecques, mais à leurs frères des tragédies ou des épopées anglaises. Ils ont sans doute avec ceux-là des ressemblances d'usage et d'allure générale, mais c'est avec ceux-ci seulement qu'ils ont des affinités de structure interne. Et leurs cinq « ïambes » (et pourquoi *cinq*, et non *six*? et pourquoi, contrairement aux règles du vers grec, admettent-ils la substitution de « pyrrhiques »!) sont à cet égard bien moins significatifs que le jeu des accents et des pauses. Une étude du vers blanc anglais doit être *rythmique*, avant d'être, si même elle doit être, *métrique*.

B. — Voilà pour le discours dramatique, qui forme les « épisodes » de *Mérope*. Passons aux parties lyriques. Voici ce qu'en dit M. C. : « Arnold, comme il l'avoue lui-même, n'a pas prétendu reproduire les rythmes grecs; tout ce qu'il a voulu faire, et ce que Milton apparemment avait tenté avant lui, fut *d'adopter des rythmes qui fissent sur lui à peu près le même effet que les rythmes des chœurs tragiques*[3]. Mais il n'a pas été aussi heureux que Milton, et les parties lyriques de *Mérope*, notamment les chœurs, sont de beaucoup les parties les moins satisfaisantes de son œuvre. » (Introduction, p. 13.)

Le jugement sans doute à plus d'un lecteur paraîtra sévère, et d'une sévérité vague, inexplicite. Si, pour en apercevoir les raisons, nous passons de l'Introduction aux Notes, nous trouvons ceci — à propos du premier chœur (vers 385-547) : — « strophe et antistrophe ne se correspondent point toujours métriquement; il n'y a correspondance que dans l'effet rythmique général; et c'est le cas dans tous les chœurs de *Mérope*, sauf dans le dernier, où strophe et antistrophe se répondent exactement ». Voici par exemple la première strophe de ce premier chœur, avec son dessin « métrique » :

1. Comparer le vers 198.

   The fear'd and blacken'd ruler of their race.

et le vers 1382.

   Hate, duty, interest, passion call one way.

2. P. 13 et 14 de l'Introduction.
3. Préface de *Mérope*.

385-391.

Draw, draw near to the tomb!	— — — ◡ ◡ —
Lay honey-cakes on its marge,	— ◡ ◡ — ◡ ◡ —
Pour the libation of milk,	— ◡ ◡ — ◡ ◡ —
Deck it with garlands of flowers,	— ◡ ◡ — ◡ ◡ —
Tears fall thickly the while!	— — — ◡ ◡ —
Behold, O King from the dark	◡ — — — ◡ ◡ —
House of the grave, what we do!	— ◡ ◡ — ◡ ◡ —

Et voici l'antistrophe. Mais disons de suite que M. C. juge inutile de noter la scansion des antistrophes, les strophes ayant déjà « frappé la note dont celles-là ne sont qu'un écho ». — Encore faut-il voir jusqu'à quel point l'écho est fidèle. Adoptant donc le système de notation de M. C. nous aurons sans doute :

392-399.

O Arcadian hills,	— ◡ — ◡ ◡ —
Send us the Youth whom ye hide,	— ◡ ◡ — ◡ ◡ —
Girt with his coat for the chase	— ◡ ◡ — ◡ ◡ —
With the low broad hat of the tanned	◡ ◡ — — — (hat?) ◡ ◡ —
Hunter o'ershadowing his brow;	— ◡ ◡ — (shad-?) ◡ ◡ —
Grasping firm in his hand	— ◡ — ◡ ◡ —
Advanced, two javelins, not now	◡ — — — (jav-?) ◡ ◡ —
Dangerous alone to the deer!	— ◡ ◡ — ◡ ◡ —

Cet exemple est l'un de ceux qui se prêtent le mieux à la méthode de transcription de M. C. Et cependant, comment ne pas trouver déjà les dessins peu superposables? Comment ne pas voir que telles syllabes (signalées par un point d'interrogation) ne peuvent être marquées comme « longues », que parce que M. C. insinue subrepticement, dans le *Deck* de la strophe par exemple, la notion d'accent dans la notion de longueur? Mais l'écart est bien plus sensible par la suite et M. C. constate lui-même que pour le « stasimon » (vers 622-702) « il est souvent impossible de voir la correspondance (plus joliment : *to reduce to correspondence*) des strophes et des antistrophes ». Et l'on conçoit qu'il soit sévère pour ces antistrophes dont la ressemblance aux strophes précédentes est... incoercible.

Ainsi, c'est le premier reproche qu'on peut faire à ce système : il accentue les dissemblances qui peuvent exister entre des groupes métriques dont la parenté éclate par ailleurs.

Mais voici qui est plus grave : le système cache les liens qui unissent les strophes entre elles — l'allure commune qui attache l'une à l'autre les parties de ces chœurs — cette « similitude rythmique » que reconnaît d'ailleurs, mais sans la définir, l'éditeur. Voici par exemple les strophes 2 et 3 et leur dessin :

2 strophes, 400-416.

What shall I bear, O lost	— ◡ ◡ — — —
Husband and King, to thy grave?	— ◡ ◡ — ◡ ◡ —
Pure libations, and fresh	— —[1] — ◡ ◡ —

Flowers? But thou, in thy gloom,	— — — ◡ ◡ —
Discontented, perhaps,	— — — ◡ ◡ —
Demandest vengeance, not grief?	◡ — — — ◡ ◡ —
Sternly requirest a man,	— ◡ ◡ — ◡ ◡ —
Light to spring up to thy house?	— ◡ — — ◡ ◡ —

Vengeance, O Queen, is his due,	— ◡ ◡ [1] — ◡ ◡ —
His most just prayer; yet his house	◡ — — — ◡ ◡ —
(If that might soothe him below)	◡̄ — — — ◡ ◡ —
Prosperous, mighty, come back	— ◡ ◡ — ◡ ◡ —
In the third generation, the way	◡ ◡ — ◡ ◡ — ◡ ◡ —
Ordered by Fate, to their home;	— ◡ ◡ — ◡ ◡ —
And now, glorious, secure,	◡ — — ◡ ◡ ◡ —
Fill the wealth-giving thrones	— ◡ [2] — ◡ ◡ —
Of their heritage, Pelops' isle,	◡ ◡ ◡ ◡ ◡ ◡ ◡ —

Le plus mauvais *reciter* ou *elocutionist* — non plus que le plus adroit défenseur des valeurs « métriques » (entendez « quantitatives, ou temporelles ») des syllabes anglaises, — ne pourra faire qu'il n'y ait entre ces deux strophes une étroite parenté, que nous définirons plus loin, bien qu'à vrai dire elle n'ait guère besoin de définition. Et qui soutiendra que cette parenté ne soit obscurcie dans les deux dessins ci-dessus, l'un tout aplati de « longues », l'autre tout creusé de « brèves »[3]?

Enfin, et surtout, à l'intérieur d'une même strophe, cette notation méconnait les ressemblances qu'ont les vers les uns avec les autres — ressemblances, qu'on ne l'oublie pas, qui donnent au cours de la strophe l'impression de récurrence, sans laquelle elle n'a plus d'unité : sur les neuf vers de la strophe 3, par exemple, il en est deux seulement dont le dessin se répète côte à côte, et trois seulement dont le dessin (différent du précédent) se répète à plus ou moins d'intervalle.

Et quel monstre invertébré que ce dernier vers!

◡ ◡ ◡ ◡ ◡ ◡ ◡ —
Of their heritage Pelops'isle

Car cette prétendue notation métrique déguise le plus souvent la composition même du vers, en rend l'analyse impossible. Et pourtant qu'il y ait, à l'intérieur d'un vers quelconque, digne de ce nom, *quelque chose qui revient*, et qui en souligne les éléments, quelque chose qui fait songer avec

1. *Lib*, dans *libation*, ici marqué comme une longue, est marqué comme une brève dans la première strophe. Et nombreuses sont les inconséquences de ce genre : *O Queen* est noté ◡ — (cp. *O King*, première strophe — —).

2. C'est sans doute un erratum que la longue mise ici pour l'article *the*.

3. Si les signes — et ◡ ne désignent pas précisément des longueurs de sons (c'est le curieux argument de M. Saintsbury dans sa récente histoire de la prosodie anglaise : vol. i, p. 39 en note) on se demande en vain ce qu'ils veulent dire; mais ils ne marquent sûrement point pour M. C. (comme ils semblent le faire pour M. Saintsbury) les valeurs *rythmiques*, — différentes des valeurs *toniques* de la prose; car ces valeurs seraient complètement faussées par la notation, un seul accent rythmique paraissant dans ◡ ◡ ◡ ◡ ◡ ◡ ◡ — (416) et quatre dans ◡ — — — ◡ ◡ — (410).

plus ou moins d'exactitude aux différentes mesures d'une phrase musicale moderne, c'est sans doute ce que personne ne niera. Mais où sont, dans les dessins suivants (empruntés aux notations du *même* chœur, p. 96 et 97 de l'édition), ces éléments sensiblement égaux et doués de périodicité?

— — — ◡ ◡ ◡ — ◡ ◡ ◡ ◡
◡ ◡ ◡ ◡ — ◡
— — — — ◡ ◡ —

Ni M. C. ni personne ne se hasarderait à les y découper : leur inégalité serait trop flagrante. Pourtant M. C. a osé émettre l'avis que dans le « Kommos » (vers 1102-1152) « la prédominance des anapestes et des dactyles est caractéristique ». Quelle étrange juxtaposition! Quoi! l'élément de ces vers d'Arnold serait, *indifféremment*, l'une ou l'autre des deux mesures qui *s'opposent* naturellement l'une à l'autre? Mais si cette distinction, surprenante dans son énoncé, a le moindre fondement dans la réalité de l'*impression du vers entendu*, pourra-t-on nous dire où il y a anapeste, où dactyle? On ne s'y aventure pas, et nous verrons à notre gré, dans le vers 1105,

— ◡ ◡ — ◡ ◡ —

deux dactyles ou deux anapestes, laissant dans un cas comme dans l'autre une pauvre syllabe longue se tirer d'affaire comme elle pourra.

II

Il semble souvent, à l'observateur étranger, qu'il y ait chez le prosodiste anglais — parmi tous les Anglais, l'un de ceux dont la psychologie est le plus difficile — une singulière répugnance à reconnaître le rôle de l'accent tonique, en poésie. Je ne sais quel souvenir respectueux pour les vers grecs et latins que la *public school* ou le *chancelor's prize* leur ont appris à cultiver; un souci inconscient de se distinguer des rudes ancêtres qui, assure-t-on, faisaient retentir les quatre coups de marteau de leurs vers allitératifs; une louable horreur pour le *sing-song* des récitations d'écoles primaires, et des hymnes de salvationistes; et plus que toute autre chose, sans doute, la simple habitude — le rendent sourd à ce qui frappe dès l'abord les oreilles continentales [1].

Voilà sans doute ce qui fait qu'après avoir reconnu des « correspondances rythmiques générales » dans ces chœurs d'Arnold, on a la pudeur de ne pas les indiquer; on semble être honteux d'avoir à parler du corps vivant, mais d'une nudité un peu rude, qu'est la base accentuelle de ces parties lyriques; et on s'attache, par coquetterie d'esprit fin, à relever, à dessiner

1. Je ne sache pas qu'une théorie « métrique » (quantitative) du vers anglais ait jamais trouvé faveur auprès des docteurs d'Allemagne ou de France — la chose serait significative.

de préférence les couleurs changeantes du vêtement qu'est le jeu des quantités syllabiques. N'ayons pas de ces scrupules ou de ces raffinements; faisons l'anatomie de nos exemples. Prenons ce stasimon déclaré (p. 101) « peu heureux, dur et très difficile ». Voilà la première strophe :

622-628.

Much is there which the sea
Conceals from man, who cannot plumb its depths.
Air to his unwinged form denies a way,
And keeps its liquid solitudes unscaled.
Even earth, whereon he treads,
So feeble is his march, so slow,
Holds countless tracts untrod.

Il n'est pas un Anglais « non sophistiqué » qui, dès le second vers, ne reconnaisse ici le rythme ordinaire, à alternance égale de « faible » et de « forte » :

Con*ceals* from *man*, etc.

Je dis, dès le second vers, car, pour le premier, il hésitera très probablement : tous les autres chœurs étant construits sur la mesure à alternance inégale de deux « faibles » et d'une « forte », il sera tenté de faire ressortir

Much is *there* which the *sea*.

Mais déjà le rythme du reste de la strophe éveillera un doute, et le début de l'antistrophe

But *more* than *all* unpl*umb'd*

lui fera faire un retour sur lui-même, et lui persuadera qu'il faut faire quelque violence à l'accent naturel du premier vers, et dire :

Much is there *which* the *sea*,

sinon même :

Much *is* there *which* the *sea*.

Bref cette strophe dont le dessin « métrique » (offert d'ailleurs avec hésitation par M. C.), est inanalysable :

— — ◡ — ◡ —
◡ — ◡ — ◡ — ◡ — ◡ —
— ◡ ◡ — — — ◡ — ◡ —
◡ — ◡ — ◡ ◡ ◡ ◡ — —
◡ ◡ — ◡ — ◡ —
— — ◡ ◡ ◡ — — —
— — ◡ — ◡ —

est, en notation « rythmique », parfaitement claire : adoptons un trait horizontal pour les « faibles », un trait vertical pour les « fortes », et nous

aurons, négligeant les nuances sur lesquelles nous reviendrons tout à l'heure — et que nous voilons de parenthèses :

```
(— | ) — | — |
— | — | — | — | — |
(— | ) — | — | — | — |
— | — | — | — ( | ) — |
(—) | — | — |
— | — ( | ) — | — |
(—) | — | — |
```

soit, évidemment, une série de vers à 3, 5, 5, 5, 3, 4, 3 accents, débutant sur une faible, finissant sur une forte. Et l'antistrophe, dont M. C. dit qu'elle ne répond guère à la strophe, répond en tout cas fort bien à cette description.

a) Est-ce tout? — Non certes. Et c'est faute d'avoir été très explicites sur ce point que les partisans de l'*accent* comme base du vers anglais, ont pu paraître peu convaincants aux partisans de la *quantité*, ou, d'une manière plus générale, à ceux d'un élément *temporel* quelconque — et, par exemple à M. Saintsbury et à M. Omond[1].

Il est bien clair que l'accent n'est, ni le tout, ni même l'essentiel, de ce *rythme* sans lequel il n'est pas de forme poétique sévère : l'accent ne fait que délimiter (dans le vers type) des *périodes temporelles égales* : sans périodicité, ou du moins sans une tendance à la périodicité, sans une majorité de retours réguliers de l'accent — et non seulement sans un nombre régulier d'accents, — le rythme ne saurait être qu'incertain et boiteux[2]. Et, au contraire, on sait bien que l'accent n'est pas le seul moyen de donner cette impression de « retour éternel » qui est vraiment, et seule, de l'essence du rythme : un simple arrêt survenant à mêmes intervalles; un groupement de valeurs syllabiques équivalentes ou identiques, rencontré aux mêmes points du courant du vers; une césure, une rime, un nombre défini de syllabes (quelle que soit leur valeur temporelle), — tout cela peut fonder un rythme.

Faut-il s'imaginer ces retours comme absolument fixes, et ces intervalles comme inextensibles ou irréductibles? — Ce serait évidemment se faire une idée trop musicale (et musicale moderne) et trop mathématique du rythme de la poésie : qui dit rythme ne dit pas arithmétique, si même il ne dit pas quelque chose de contraire (ἄρω, j'ordonne, j'arrange; — ῥέω, je coule). D'ailleurs la périodicité du temps fort n'est pas absolue, même en musique :

1. Ce dernier, dans son excellente *Study of Metre*, — le meilleur *text-book* de prosodie anglaise que nous connaissions.

2. Il n'est pas prouvé — bien que beaucoup tendent à le croire (Sievers, *Altgermanische Metrik*, 1893, et toute son école) — que des intervalles de temps sensiblement égaux séparaient les accents du chanteur de Beowulf; en tout cas l'irrégularité extrême qui tantôt accumule, et tantôt restreint, entre ces accents, le nombre des syllabes, devait rendre cette périodicité beaucoup plus lâche que la nôtre. Tel à peu près un plain-chant comparé à notre musique moderne.

celle-ci n'a-t-elle pas en effet ses *rallentendos*, et ses *accelerandos*, n'a-t-elle pas ses contre-temps et ses syncopes? — Le vers admettra donc des déplacements d'accents, surtout (comme on le sait bien, mais il faut en remarquer la raison) aux endroits des vers qui, *venant après une pause* — fin de vers ou césure — permettent à l'impression de l'auditeur d'être *rectifiée par ce qui suit immédiatement.* On sait que les cas de beaucoup les plus fréquents de ce que les Allemands appellent *Taktumstellung* sont les suivants :

(début de vers) | — — | — | — | — |
— | — | (césure) | — — | — |

Il est d'ailleurs d'observation facile qu'il y a toujours tendance à réduire ces écarts de la périodicité : les enfants qui ne tiennent pas compte du sens, — les enfants plus poètes que penseurs, — diront volontiers (vers 1 de *Mérope*).

— | — |
Son *of* Cresphontes, we have reached the goal

et c'est justement là le *sing-song*; mais les plus intelligents diseurs n'obéiront pas à un autre instinct, lorsque, précipitant les syllabes intermédiaires, ils mettront eux aussi des intervalles égaux entre les temps forts, disant

a *b*
| — — | — |
Son of Cresphontes, we, etc.,

de sorte que (*a*) égale (*b*) en valeur temporelle.

Mais il y a souvent autre chose qu'un simple déplacement d'accent, qu'une désobéissance de l'accent naturel à l'ordre rythmique; il y a, toutes les fois que la syllabe s'y prête tant soit peu, accroissement ou affaiblissement de sa valeur tonique naturelle, « assomption » d'une valeur rythmique propre[1]. Le vers type d'une série de vers « semblables » est comme la figure obtenue par la superposition de figures sœurs : aucune peut-être, prise individuellement, ne lui sera absolument pareille, mais toutes nous paraîtront en approcher, et nous les « forcerons » un peu, au besoin, pour retrouver sous leur originalité les traits de parenté dont nous désirons le retour. Nous avons vu, plus haut, comment :

Much is there which the sea

avec ses cinq premiers mots peu distincts en valeur tonique naturelle et qui se prêtent plutôt, par eux-mêmes, à la scansion :

— — | — — |
Much is there which the sea

1. Tout étranger sans doute en aura eu une preuve dans la difficulté avec laquelle il reconnaît dans la récitation poétique les mots qui dans la conversation lui sont familiers.

doit cependant être plié au rythme du vers correspondant de l'antistrophe

— | — | — |
Much is there which the sea[1].

Il est donc extrêmement désirable de traduire dans notre notation ces approximations successives et diverses, ces assouplissements du rythme naturel au rythme poétique. Et rien n'est plus facile : une syllabe naturellement faible, qui prend de la force parce que ses sœurs de position sont fortes, sera représentée par un trait ascendant (/), et une syllabe affaiblie par un trait descendant (\). Ce dessin respectera les *sommets* du vers, adoucissant les pentes là où, en effet, la rencontre des deux allures — naturelle et rythmique — prive les pulsations du vers d'une partie de leur force. Comparez (pour prendre encore nos exemples dans *Mérope*) le second vers, au rythme onduleux,

— / \ | — / — | — |
Of our night-journey, and thou see'st thy home

et le troisième, abrupt, hérissé :

— | — | — / — | — |
Behold thy heritage, thy father's realm.

Avons-nous besoin de faire remarquer que pour jouer ce rôle de traduction graphique, ni les chiffres (2, 1, 0), ni les lettres (*a*, *x*), dont on se sert souvent, ne sont satisfaisants. Les lettres sont des signes algébriques bien lointains de la réalité; les chiffres laissent supposer des rapports d'intensité bien trop simples et rigides; et ni les uns, ni les autres, ne peuvent rendre visible ces subtils « passages » du rythme naturel au rythme poétique que nous venons d'étudier.

b) Mais, encore une fois, est-ce tout? Et, après avoir expressément donné à l'accent la périodicité (ou du moins une tendance à la périodicité) et une intensité variable, nous arrêterons-nous? Avec une obstination d'autant plus impertinente qu'elle est étrangère, persisterons-nous à ne point tenir compte dans nos graphiques de cet élément quantitatif auquel tant et de si bons critiques anglais donnent un rôle prépondérant? — Non point. Et s'il était besoin d'un exemple pour prouver combien courte est la vue de ces continentaux qui dressent leurs longs catalogues de « drei — vier — fünf, — etc. — hebiger », et croient avoir tout dit, je n'en connais pas de meilleur que cette même tragédie de *Mérope*. Si M. C. a eu tort de ne considérer ses chœurs *que* sous l'aspect des valeurs « métriques », il a eu le mérite d'attirer l'attention sur des ressemblances qui, pour être exagérées dans sa thèse,

1. V. l'exemple cité par Omond, *o. c.*, p. 121 :
From the unknown sea to the unseen shore
dont les quatre périodes naturelles peuvent se plier à cinq périodes poétiques.

n'en sont pas moins réelles. Peut-être est-il hasardé de prétendre que, dans le dernier chœur de *Mérope*, la correspondance des quantités est parfaite (p. 95). Mais il n'est pas niable qu'elle n'y soit très poussée. Soit par exemple la première strophe et la première antistrophe, que nous donnons côte à côte :

1794-1819.

Did I then waver	Not time, not lightning,
(O woman's judgement!)	Not rain, not thunder,
Misled by seeming	Efface the endless
Success of crime!	Decrees of Heavens-
And ask, if sometimes	Make Justice alter,
The Gods, perhaps, allow'd you,	Revoke, assuage her sentence,
O lawless daring of the strong,	Which dooms dread ends to dreadful deeds,
O self-will recklessly indulged?	And violent deaths to violent men.

Et voici la scansion de M. C., qui s'applique presque aussi bien à l'antistrophe qu'à la strophe elle-même :

— ◡ ◡ — ◡
— ◡ ◡ — ◡
◡ — ◡ — ◡
◡ — ◡ — [◡ antistrophe]
◡ — ◡ — ◡
◡ — ◡ — ◡ — ◡
— — ◡ — ◡ ◡ ◡ —
— — ◡ — ◡ ◡ ◡ —

Ne nous arrêtons pas à des points de détail, et par exemple sur la question de savoir si les débuts *Did I... O wom... Not time... Not rain...*, ne seraient pas plus justement notés ◡ — que — ◡.

Ne répétons pas les reproches que nous faisons à cette méthode de transcription — qu'elle cache la nature de l'élément commun qui relie les parties du même vers et les différents vers entre eux[1]. Mais admettons qu'il y a là des similitudes qu'il faut noter. Rien de plus facile encore : convenons d'allonger nos signes pour des valeurs longues, et nous aurons, appliquant notre système entier (le second trait indiquant la valeur de la syllabe dans l'antistrophe) :

Strophe.		*Antistrophe.*
Did I...........	- | - | -	Not time...
O woman's......	⚌ ı| - | -	Not rain...
Misled..........	- ı| ⚌ |ı -	Efface...
Success.........	- ı| - | (-)	Decrees...
And ask.........	⚌ |ı - ı| ⚌	Make Justice...
The Gods.......	- ı| - ı - |ı -	Revoke...
O lawless.......	⚌ | - |ı - ⁄ | - ı|	Which dooms...
O self-will......	⚌ ı| ⚌ı - ⁄ | ⚌ı	And violent...

Nous avons noté ce qui nous parait être *quantitativement* différent dans la strophe et l'antistrophe (par ex. : *And ask*, - | nous parait être quan-

1. Cet élément est évidemment l'intervalle simple (1 syllabe faible), qui gravite autour d'une syllabe forte, rencontrée 2 fois (5 premiers vers) 3 fois (6e) ou 4 fois (7e et 8e).

tativement différent de *Make Just-*, — ı ; et très certainement il est risqué de prétendre avec M. C., que *violent*, noté par lui — ᴗ au début du dernier vers, peut devenir ᴗ ᴗ à la fin du même vers). Ces différences — toujours discutables (rien n'est plus discutable que cette valeur quantitative dont on veut faire la base de la « métrique » anglaise), ces différences, que nous avons peut-être exagérées, mais à dessein, et pour rendre notre exemple plus probant, n'empêchent point de reconnaître au premier coup d'œil, dans notre transcription, non seulement la similitude de construction de la strophe et de l'antistrophe, mais l'étroite parenté des vers entre eux, et la périodicité de leurs accents; en d'autres termes, c'est l'essentiel qui parait d'abord; mais qui voudra faire attention à la longueur relative des traits, saura découvrir aussi ces ressemblances (ou ces dissemblances) secondaires des quantités syllabiques, et, pour ainsi dire, apercevoir, sur les grandes vagues d'une même houle, les rides moindres qu'y fait passer la brise.

Soit encore un autre exemple, avec notations distinctes, cette fois :

1596-1615.

(1) O Son and Mother, — | — | —
Whom the Gods o'ershadow — — | — | —
In dangerous trial, — | - - | —
With certainty of favour! — | — — — | —
As erst they shadowed — | — | —
Your race's founders — | — | —
From irretrievable woe; — - - — | - - |
When the seed of Lycaon — — | — — | —
Lay forlorn, lay outcast, \ — | \ | —
Callisto and her boy. — | — / — |

(2) What deep-grass'd meadow — | — | —
At the meeting valleys- — — | — | —
Where clear-flowing Ladon, — | \ — | —
Most beautifui of waters, — | — — — | —
Receives the river — | — | —
Whose trout are vocal, — | — | —
The Arcanian stream- — — | — — |
Without home, without mother, — — | — — | —
Hid the babe, hid Arcas, \ — | \ | —
The nursling of the dells? — | — / — |

On voit bien ici que les correspondances métriques n'ont pas besoin d'être très strictement observées pour que les correspondances rythmiques, évidentes au premier coup d'œil, et exactes jusque dans le détail (remarquer dans les avant-derniers vers les *adoucissements* d'accents) suffisent à fonder la parenté de la strophe et de l'antistrophe. Et l'on verrait, à pousser cette étude, que la parenté en question, basée sur *un nombre régulier de syllabes fortes, encadrées de faibles*, s'étend de strophe à strophe et de chœur à chœur, si bien qu'une sorte d'écho rythmique se répète tout au travers de la tragédie, pour mourir, mêlé au rythme plus simple *alternance de forte et de faible* dans les quatre vers de la fin, la grave et pieuse exclamation du chœur :

Son of Cresphontes, past what perils
Com'st thou, guided safe, to thy home!
What things daring, what enduring!
And all this by the will of the Gods.
╲ ╱ — | — ╱ — | — (4, rythme alterné),
╲ | — — | — — | (3, rythme des chœurs)
| — | — | — | — (4)
— — | — — | — — | (3).

Un mot pour finir : cette notation rejette de parti pris toute division en prétendus pieds. Nous ne voulons pas plus lire :

Did I | then wa | ver...

que :

Did | I then | waver.

Il est assez généralement reconnu aujourd'hui[1] que ces divisions ne représentent aucune réalité, et n'ont vraiment pu être si longtemps habituelles (bien qu'en contradiction l'une de l'autre), que grâce à l'inattention assidûment apportée à ces questions de prosodie. Si la musique moderne coupe ses portées avant le temps fort, non après, c'est pour des raisons à elle, qui peut-être n'apparaissent pas de prime abord, mais qui en tout cas ne valent point pour les vers. Et si les vers anciens se pouvaient ainsi couper, soit avant, soit après une « longue », c'est que sans doute ces vers étaient essentiellement des séries de valeurs syllabiques que l'oreille percevait en *blocs*. Il n'y a là rien d'analogue à cette impression de pulsation plus ou moins régulière que donne le vers anglais, et qui se traduit naturellement — comme toute pulsation — par une ligne ondulante : il est faux et inutile de découper ces ondulations en tranches ; bornons-nous à en marquer les sommets plus ou moins hauts, plus ou moins rapprochés, — c'est la crête de la vague, qui, blanche, signale le mouvement des flots.

*
* *

Mais qu'on reconnaisse ou non, à ce système de notation, les mérites que nous lui trouvons — une sorte de fidélité réaliste mêlée à une extrême souplesse, — nous serions heureux si cette étude pouvait faire ressortir : 1° aux yeux de certains critiques anglais la nécessité de noter les valeurs accentuelles de leurs vers, et 2° aux yeux des critiques continentaux la légitimité d'une notation des valeurs quantitatives. Aux uns comme aux autres c'est un peu, nous le craignons, une leçon de complexité que nous osons offrir. Mais elle n'en est peut-être pas pour cela moins bonne, et proche de la vie.

A. Koszul.

1. M. Omond a d'excellentes pages à ce sujet. Cf., ch. III.
* Cette note a été communiquée à la Société de Littératures et de Langues Modernes, dans sa séance du 14 avril. Un résumé de la discussion qui suivit paraîtra dans le prochain numéro.

NICOLAS BEETS ET LA LITTÉRATURE HOLLANDAISE

Du livre très informé que vient de publier chez Julien, à Genève et à Amsterdam chez Scheltema et Holkema, notre collaborateur M. J.-J. Duproix, nous détachons le passage suivant qui donnera aux lecteurs français une idée de l'ouvrage et le désir de le lire.

« Les littérateurs hollandais du XVIIe siècle, inconscients des ressources du génie national, malgré la connaissance qu'aurait dû leur en donner l'exemple des peintres, se laissèrent séduire par l'idéal classique, étranger à leur terre brumeuse. L'influence des chambres de rhétorique fut, en ce sens, désastreuse. Elles mirent à la mode l'humanisme, dont le grand Erasme de Rotterdam avait été l'un des plus illustres représentants, au temps de la Renaissance. Les écrivains principaux, ayant appris à connaitre Rome et la Grèce à travers les tragédies de Sénèque, tentèrent, à la façon de Vondel, d'instaurer chez eux la tradition classique, représentée à la même date, en France, par Corneille, Boileau, Racine. Au contraire des Rembrandt, des Franz Hals, des Potter, ils furent infidèles à leur penchant naturel. Celui-ci les orientait vers le réel; ils le délaissèrent. Manquant essentiellement de cette aptitude aux idées générales [1] qui est l'âme de tout art classique, ils adoptèrent donc un idéal littéraire en réalité inaccessible sinon à leur intelligence, du moins à leurs facultés créatrices. Nul ne saurait s'étonner si, dans ces conditions, ils occupent un rang aussi modeste, à côté des peintres leurs contemporains; ceux-ci ont suivi leur nature; ceux-là en ont ignoré les ressources cachées [2]. Leurs œuvres à tous attestent que l'ouvrier d'art ne saurait faire impunément abstraction totale des tendances maîtresses de sa race. Sans doute, il lui appartient de les soumettre à son tempérament, dans la mesure où il en est capable; sans doute, sa raison propre est appelée à leur assurer un développement harmonieux. Mais elles doivent demeurer les directrices de son travail. Il doit s'attacher à leur créer un lit où leur cours se puisse éployer à la façon d'un fleuve majestueux; sinon, le flot s'en éparpille, se disperse, tend à s'évaporer.

1. Spinoza fait exception à la règle, sans doute; mais, en même temps, il la confirme, car c'était un juif, de récente origine portugaise.

2. Une caractéristique générale des tendances littéraires d'une époque n'est jamais d'une exactitude mathématique. Il se trouve toujours des écrivains dont l'individualité échappe aux cadres forcément étroits d'une classification. De même qu'en France, au XVIIe siècle, on peut signaler plus d'un indépendant, rebelle aux influences générales, de même en Hollande, à la même époque, à côté de Vondel, de Huyghens, de Cats, on trouve des réalistes du genre de Bredero, d'Asselyn surtout, dont le théâtre est dans la tendance audacieuse des Steen et des Brouwer, ainsi que le prouveraient suffisamment les illustrations, saisissantes de vérité, inspirées au pastelliste Cornélis Troost par *Jan Klaasz*, l'une des pièces de cet auteur.

Ainsi Marnix de Sainte-Aldegonde a pu buriner, au XVI[e] siècle, une langue à laquelle les écrivains hollandais du XVII[e] et du XVIII[e] siècles n'ont pas su faire le sort auquel elle était destinée.

« L'erreur des Vondel, des Hooft, des Huyghens, ne saurait surprendre outre mesure un historien des littératures. Le débat n'est-il pas encore ouvert sur la question de savoir dans quelle mesure, en France même où il était à demi chez lui, l'idéal classique a servi la langue de Calvin, de Montaigne, de Rabelais, d'Agrippa d'Aubigné? Et si tant est que la querelle soit vidée entre les anciens et les modernes, est-ce donc au profit de M[me] Dacier? Nous avons appris, ce semble, que Shakespeare a pu se passer d'Aristote; Boileau n'en eût pas voulu croire ses oreilles; il eût plutôt, s'il l'avait soupçonné, condamné *Othello* et *Hamlet* comme attentatoires à toutes les règles connues de l'esthétique. Les écrivains néerlandais de son temps firent-ils autre chose que partager ses illusions?

« Le pire est qu'en l'espèce ils furent influencés par Boileau lui-même, ou, tout au moins, par les auteurs pénétrés de son esprit, et, pour ce qui concerne ceux de la génération immédiatement précédente, par les pédagogues de la *Pléiade* et les « regrateurs de syllabes » auxquels Régnier fit une guerre impitoyable dans la personne de Malherbe. Il faut se souvenir, en effet, que la langue française exerçait alors une énorme inflence aux Pays-Bays. Marnix, au XVI[e] siècle, la pratique avec art : s'il usa du hollandais comme instrument littéraire, ce fut sous la contrainte des événements : il n'eût jamais manié en écrivain le rude langage du peuple aux mains calleuses, s'il ne se fût agi de faire germer en son âme obscure l'idée de la patrie. Au XVII[e] siècle, un poète comme Jacob Cats a fait des études de droit à Orléans et peut composer des vers français avec assez d'aisance pour s'y révéler précieux à la façon d'un habitué de l'hôtel de Rambouillet. A la même époque, un Constantin Huyghens, le correspondant de Descartes et de Mersenne, de Conrart, de Balzac et de Corneille, écrit indifféremment le hollandais, le français, l'italien, l'espagnol. Dans la haute société, dans les milieux restreints où, jadis, les écrivains trouvaient leur unique public parmi les assidus des chambres de rhétorique, on poussait jusqu'à l'affectation le souci de parler notre langue avec pureté. Cette tendance a persisté jusqu'à nos jours, bien qu'elle ait subi une éclipse notable depuis les bouleversements successifs que la Révolution et l'Empire imposèrent à la Hollande. Or, l'influence du français fut dès longtemps partagée par l'anglais et l'allemand. J'ai dit l'attrait exercé par la littérature britannique sur les esprits de la *Jeune Hollande*, au temps où Nicolas Beets faisait ses premières armes dans la carrière des lettres; l'action allemande, elle, se fit sentir de façon particulièrement remarquable à la fin du XVIII[e] siècle. La facilité avec laquelle la pensée hollandaise se laissait pénétrer par des influences étrangères tient à des causes multiples : mais elles se ramènent toutes, en définitive, à l'obligation que l'exiguïté de leur territoire a faite aux citoyens des Pays-Bas de se familiariser avec les idiomes des peuples voisins. De tout

temps, ils furent à peu près exclusivement voués au négoce et aux affaires. Au XVIIe siècle courtiers des mers, ils possèdent encore aujourd'hui les compagnies d'assurances les plus solides et les plus anciennes du monde; grâce aux ressources qu'ils tirent de leur empire colonial, ils demeurent au premier rang parmi les entrepositaires des denrées exotiques. Ce rôle important ne se pourrait concevoir de la part d'une petite société strictement cantonnée dans la pratique du hollandais, que personne ne parle en Europe, hors des frontières bataves. Il exige une longue habitude des langues étrangères. Les hommes des Provinces-Unies, devenus de bonne heure polyglottes par nécessité commerciale, devaient être naturellement très accessibles aux influences littéraires exercées par les peuples dont ils savaient les langues. Il en résulte, pour la société instruite, une situation spécialement favorable au développement d'une large culture universelle. Il n'est pas rare de rencontrer aux Pays-Bas des lecteurs capables de goûter à peu près tous les chefs-d'œuvre allemands, anglais et français dans l'original. Mais, si ce fut à l'avantage du développement général des connaissances, ce fut au grand détriment de la littérature néerlandaise elle-même, dont, finalement, l'indigence relative au XVIIe et au XVIIIe siècles trouve une explication complète dans l'attention assez restreinte accordée par les milieux intellectuels à l'idiome national.

« Il y a une harmonie mystérieuse entre les aspirations naturelles d'une race et sa langue. S'il en fallait une preuve, le phénomène que nous étudions ici la fournirait au delà de toute espérance. Dans une société qui négligeait son dialecte original, les littérateurs furent logiquement amenés à ignorer les tendances profondes du génie de la nation, à laisser à peu près inexplorées, dans l'ombre, les ressources de leur nature propre. Le fait que leurs confrères les peintres, obéissant hardiment aux suggestions de cette nature, créèrent un des types d'art les plus saillants de la peinture universelle, démontre surabondamment que leur infériorité propre ne procède pas d'une stérilité inhérente à leur race, mais de circonstances défavorables au libre développement de leurs facultés originelles. »

J.-J. DUPROIX.

SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ET DES LITTÉRATURES MODERNES

Séance du 10 février.

Orateur inscrit : M. A. MEILLET.

M. Meillet essaie de définir en quoi a consisté la mutation consonantique (Lautverschiebung) du germanique commun.

Abstraction faite des sourdes aspirées, qui se trouvent n'avoir pas d'intérêt en l'espèce par suite de circonstances spéciales, l'indo-européen possédait trois types d'occlusives : les sourdes simples, les sonores simples et les sonores aspirées. On ignore quelle était au juste la nature des sonores aspirées, c'est-à-dire des phonèmes que définissent les correspondances du type : sanskrit *bh* = arménien *b* = grec φ = latin *f*, etc. ; le germanique les représente à l'initiale par des sonores simples comme l'iranien, le slave, le celtique, etc. ; donc germ. *b* = sanskrit *bh*. C'est sur les sourdes simples et les sonores simples que porte la mutation consonantique. On n'envisage que le cas de l'initiale pour n'avoir pas à tenir compte des complications qui résultent de la sonorisation des spirantes placées entre sonores, ni des obstacles apportés à cette sonorisation par un ton antécédent (loi de Verner), ou par d'autres circonstances (loi de Wrede-Thurneysen pour le gotique).

La mutation consiste essentiellement en ce que les sourdes indo-européennes sont devenues en germanique des spirantes, et les sonores des sourdes simples ; ainsi *p* est devenu *f*, et *b* est devenu *p*. Or, on sait que les sourdes aspirées, ou, ce qui revient au même, affriquées, sont sujettes à devenir des spirantes : *ph* ou *pf* sont sujets à passer à *f*. On sait aussi qu'il existe deux types distincts de prononciation des occlusives sourdes et sonores (types entre lesquels peuvent exister tous les degrés intermédiaires) : dans l'un des types, qui est celui de la plupart des langues romanes et des langues slaves, les vibrations glottales commencent dans les sonores au moment de l'implosion, dans les sourdes au moment de l'explosion ; dans l'autre type, qu'on observe dans des dialectes germaniques et arméniens (et aussi en toscan), les vibrations ne commencent pour les sonores qu'au moment de l'explosion, et pour les sourdes qu'un certain temps après l'explosion, si bien que les sourdes sont en réalité des sourdes aspirées (ou affriquées, si l'occlusion n'est supprimée que progressivement au lieu de l'être brusquement). Dès lors la mutation consonantique peut se formuler d'une manière simple : elle consiste, pour les sonores et pour les sourdes, en un retard du moment où commencent les vibrations glottales par rapport aux mouvements d'occlusion et d'explosion.

La mutation consonantique résulte de certaines habitudes articulatoires. Elle tend donc à se reproduire. En fait, les langues qui présentent une première mutation en présentent souvent une seconde; c'est ce qu'on observe dans une partie des dialectes arméniens et en haut allemand; et l'on peut faire la même remarque pour l'anglais et le danois, car la prononciation aspirée des sourdes produites par la première mutation et la prononciation imparfaitement sonore de *b*, *d*, *g* qu'on constate en anglais sont un commencement de seconde mutation; le danois donne lieu à une remarque analogue. Les parlers du haut-allemand où les sourdes sont aspirées et les sonores imparfaitement sonores présentent en réalité une *troisième* mutation consonantique. La mutation consonantique est donc un phénomène qui, résultant de certaines habitudes articulatoires, tend à se reproduire indéfiniment.

Cette constatation est de nature à faire entrevoir la cause de la mutation. S'il s'agit d'une habitude héréditaire, on devra supposer que la mutation est due à ce qu'un peuple ayant le type d'articulation à vibrations glottales tardives a appris à parler indo-européen. Il est curieux que le toscan, où l'on observe ce type articulatoire, se parle sur sol étrusque, c'est-à-dire soit du latin substitué à l'étrusque, langue qui paraît avoir ignoré les sonores proprement dites. Le germanique serait donc de l'indo-européen dont les consonnes auraient été altérées du fait de l'apprentissage par une population à type articulatoire tout à fait différent.

L'exposé de M. A. Meillet est suivi d'une discussion à laquelle prennent part en particulier MM. Ernest Lévy, R. Gauthiot, L. Morel avec d'autres membres de la Société.

Séance du 10 mars.

Orateur inscrit : M. KARPPE.

L'idée directrice chez Nietzsche. Cette communication n'a pas pour but de rénover la critique relative à Nietzsche, mais de présenter l'angle sous lequel on peut mettre une certaine unité dans sa vie et son œuvre si complexes et en apparence si heurtées et parfois si contradictoires.

Cette unité il faut la chercher dans le tempérament physique de Nietzsche. Par suite du manque d'équilibre de sa santé, Nietzsche fut un agité, passant sans cesse de l'exaltation lyrique à l'abattement le plus profond. De là sa faiblesse. Nietzsche fut un faible, n'ayant jamais pu conquérir cette sérénité, cette quiétude, cette confiance en soi et en la vie que donne la santé.

C'est là, dans cet état, qu'il faut chercher la clef de la vie et de la pensée de Nietzsche.

En effet cette faiblesse n'est en quête que d'une chose : la force. Soit qu'il envisage les civilisations et les doctrines du passé, soit qu'il vive avec les hommes du présent, soit qu'il nie, soit qu'il affirme, soit qu'il critique, soit qu'il construise, c'est l'idée de force qui sera la dominante de son

esprit comme elle est en quelque sorte le besoin permanent de son corps. Sa conception de Herrenmoral et de Sklavenmoral, son hostilité à toute doctrine égalitaire, au judéo-christianisme, à la pitié, à la démocratie, son idéal aristocratique et guerrier, sa vision de l'Uebermensch, tout sortira de ce même besoin.

Au fur et à mesure qu'il s'avance dans la vie et que sa santé devient encore plus chancelante et sa faiblesse plus maladive, le besoin de force ira en croissant au point qu'il finira par s'identifier avec cet Uebermensch, qu'il avait tout d'abord seulement projeté sur un lointain avenir.

Rien n'éclairera mieux le sens de cette vie que la comparaison avec Pascal. L'un et l'autre sont des malades, des agités, des inquiets. L'affolement de Pascal cherche son point-nord dans la religion : celui de Nietzsche le cherche dans la force.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Adolf Stern. *Otto Ludwig. Ein Dichterleben. Zweite, vermehrte Auflage.* — Leipzig, F.-W. Grunow, 1906, 8° (IX-398 p.).

La première édition de cette biographie d'Otto Ludwig parut en décembre 1891, sous une double forme : comme introduction à la grande édition des œuvres du poète par A. Stern et E. Schmidt, et comme livre indépendant. Malgré les travaux antérieurs de Freytag, Treitschke et Julian Schmidt, l'ouvrage de Stern fut une véritable révélation; et si la nation allemande reconnait aujourd'hui, en Ludwig, un de ses plus grands dramaturges en même temps qu'un de ses plus puissants romanciers, le mérite principal en revient, sans conteste, à l'éloquent éditeur et biographe.

Le succès de l'ouvrage fut en effet considérable, et une nouvelle édition était, depuis quelques années, devenue nécessaire. L'auteur a voulu justifier, dans ce remaniement, l'attente confiante des admirateurs du poète; et s'il ne nous apporte pas, à vrai dire, un livre nouveau, du moins l'intérêt en est-il renouvelé par les nombreux détails ajoutés, et par la présence de deux chapitres sur la littérature allemande de la première moitié du XIXe siècle.

Une revision minutieuse de tous les manuscrits de Ludwig qui sont encore entre les mains de Mlle Cordelia, sa fille, c'est-à-dire des *Tagebücher*, *Hauskalender*, *Schreibkalender*, des nombreux cahiers où le poète consignait des idées, des réflexions, des plans, des études, enfin et surtout de sa correspondance, ont permis à M. Stern d'enrichir de détails intéressants et inédits la biographie première, déjà si explicite. Il a pu, dans l'intervalle des deux publications, voir et utiliser en entier les lettres de Ludwig à sa fiancée, des brouillons ou des commencements de lettres retrouvés depuis 1891 [1]. Il a enfin interrogé de nombreux amis du poète, et leurs souvenirs précieux l'ont aidé à compléter ou à rectifier des points importants de sa vie. Pour la sûreté de l'information, l'exactitude et l'abondance des renseignements, la deuxième édition a donc, sur la précédente, une réelle supériorité.

Les deux chapitres d'histoire littéraire constituent, à nos yeux, une moins louable innovation. Ils ont pour sujet, l'un « la littérature allemande de

1. Stern annonce dans son livre (p. 386), et Mlle Cordelia Ludwig m'a confirmé récemment qu'elle publiera, dans le courant de cette année, toute la correspondance de son père.

1840 à 1850 », l'autre « la littérature allemande de 1850 à 1860 ». L'auteur les a, dit-il dans sa Préface, insérés dans son livre pour se conformer aux désirs de certains critiques, et pour déterminer avec précision la place occupée par Ludwig dans le mouvement littéraire de son époque. L'idée est heureuse, mais l'exécution l'est beaucoup moins. Y avait-il, tout d'abord, vraiment lieu, était-il vraiment utile de séparer ces deux chapitres? Cette division des époques littéraires en décades, renouvelée de R.-M. Meyer, nous semble bien factice et arbitraire. Un seul chapitre sur la littérature allemande de 1840 à 1860 aurait suffi, et peut-être l'histoire de ces vingt années y aurait-elle gagné en clarté. Elle aurait, en tout cas, été beaucoup plus intéressante si l'auteur, au lieu d'accumuler noms propres sur noms propres, n'avait retenu que ceux qui caractérisent vraiment une époque, un genre, une tendance; que nous importent les autres [1]?

Ces réserves nécessaires n'enlèvent d'ailleurs rien à la valeur de l'ouvrage qui, en tant que biographie de Ludwig, a trouvé sa forme à peu près définitive. Il semble bien qu'il n'y ait, sur ce terrain, plus rien à glaner après M. Stern, et que l'on ne puisse plus attendre désormais sur la vie de Ludwig, que des renseignements sans grand intérêt. Une biographie complète, détaillée même, de cet auteur était indispensable; elle était la préface nécessaire à l'étude de son œuvre littéraire, dont on ne pouvait comprendre ni l'originalité, ni l'importance sans connaître exactement les circonstances au milieu desquelles elle est née, les conditions qui l'ont déterminée. La première édition de l'ouvrage de M. Stern avait déjà donné naissance à quelques travaux de critique sur l'œuvre de Ludwig, et permis d'attribuer à cet écrivain une des premières places dans la littérature allemande du XIX[e] siècle. Nul doute que la deuxième édition ne soit, à son tour, le point de départ de nombreuses et intéressantes études sur un auteur aussi vraiment grand que peu connu.

L'ouvrage de Stern est d'un critique pénétrant doublé d'un poète; ce dernier se révèle dans la chaleur du style, dans l'émotion communicative qui, à certains moments, fait trembler sa plume. Dirons-nous qu'il y a parfois, peut-être, surabondance de détails et d'épithètes, et que le premier chapitre, sur la Thuringe, son histoire, ses mœurs, ses légendes, aurait pu, sans

1. En 8 pages (pp. 282 à 290) l'auteur a condensé le contenu de 82 pages (76 à 158) de son « Histoire de la littérature allemande depuis la mort de Gœthe » qui, sous les vagues titres de « *Réalisme poétique* », et de *Erhebung gegen die Tendenzlitteratur*, fait défiler sous nos yeux une longue suite de noms appartenant aux personnalités les plus diverses et souvent les plus différentes.

2. Quelques fautes d'impression à faire disparaître au prochain tirage : p. 121, *in der Musiker* (pour pour *den*?); p. 159, *gell* (pour *grell*); p. 356; Prokrustesbett, p. 358, *der* (?), *Elsass*; 379, *einer* (einiger?) — P. 212 : « les manuscrits laissés par Ludwig ne renferment rien qui ait trait à cette œuvre (Friedrich II) ». — Cependant, parmi les manuscrits de Ludwig déposés au *Gœthe-Schiller-Archiv* de Weimar se trouve un cahier relié, de petit format, assez épais, portant la mention : *Skizzen zu Dramen*, et qui contient : 1° *Friedrich von Preussen* (plans, esquisses); 2° *A. Hofer*; 3° *Die Auffassung im Hermann.*

inconvénient, être réduit de moitié? Mais ce sont là des vétilles; elles laissent intacte la valeur documentaire de ce livre, qui est et qui reste la biographie précieuse et définitive du grand écrivain Otto Ludwig.

L. Mis.

Hebbel. Bibliographie 1906-1907.

1. *Fr. Hebbels sämtliche Werke*, hrsg. von R. M. Werner : III Abteilung, Briefe, Bd. VII, Berlin, Behr, 1907.

2. Emil Kuh : *Biographie Fr. Hebbels,* zweite, unverdänerte Auflage, 2 Bde, Wien u. Leipzig, Braumüller, 1907.

3. Dr. Bernhard Münz : *Fr. Hebbel als Denker*, Wien u. Leipzig, Braumüller, 1906.

4. Saladin Schmitt : *Hebbels Dramatechnik* [Schriften der literarhistorischen Gesellschaft, Bonn, hrsg. von Litzmann, I], Dortmund, Ruhfus, 1907.

5. Annina Periam : *Hebbels Nibelungen*, *its sources method and style* [Columbia University Germanic Studies, vol. III, n. 1], New-York, Columbia University Press, 1906.

6. Dr. Kutscher : *Fr. Hebbel als Kritiker des Dramas* [Hebbel Forschungen, hrsg. von R. M. Werner und W. Bloch-Wunschmann, Bd. 1], Berlin, Behr, 1907.

7. Albert Gessler : *Zur Dramaturgie des Bernauerstoffes, Altes u. Neues*, Programm, Basel, Kreis, 1906.

R. M. Werner publie dans le septième volume les lettres de la dernière période de la vie de Hebbel [1861-63]. Un huitième volume contiendra les index et les appendices. Le septième nous apporte une quinzaine de lettres inédites, adressées à Gurlitt, W. Schmitt, Stern, Marggraff, etc. On ne peut que se féliciter de voir approcher de son achèvement une publication aussi importante pour le grand public que pour les spécialistes. Au chapitre des inedita de H. est à signaler un « conte » : « die einsamen Kinder », qui parait dans le volume : Hebbel, de la « Hamburgische Hausbibliotek ».

Depuis que H. est décidément passé au premier rang des auteurs que discute la critique littéraire, son fidèle biographe a eu lui aussi un regain de popularité. Malheureusement la première édition était depuis longtemps épuisée et on doit louer la librairie Braumüller d'avoir pris l'initiative d'une réimpression intégrale. Sans doute Kuh n'a pas eu toujours la largeur d'esprit nécessaire pour apprécier son ami et son maître; des documents que l'on ne retrouvait que dans son ouvrage nous sont maintenant directement accessibles dans les éditions de Bamberg et de Werner, des lettres que Kuh n'a pas eues entre les mains ont été mises au jour. Sa biographie reste pourtant un ouvrage fondamental.

Le plus grand défaut de l'ouvrage de Münz est, je crois, son inutilité.

Nous avons déjà un nombre assez respectable de travaux sur l'esthétique et la philosophie de H., considérées dans leur ensemble et d'un point de vue systématique, pour que le besoin d'un nouvel essai dans ce genre ne se fît vraiment pas sentir. Lorsque M. résume en quatre pages les théories de H. sur la comédie, en douze pages son jugement sur le lyrisme et en une quinzaine sa métaphysique, il me semble qu'il n'apporte rien que l'on ne retrouve plus complètement développé ailleurs, par exemple dans Scheunert que M. semble ne pas ignorer, bien qu'il ne le cite nulle part. Le chapitre sur la tragédie, dans M. de beaucoup le plus long, traite, dans un enchainement parfois difficile à saisir une série de points connus : les rapports de l'art et de la philosophie d'après H., sa prédilection pour les problèmes, son réalisme, etc. [cf. Scheunert, chap. innere Form.]. En quelques endroits seulement l'auteur fait preuve d'originalité : par exemple lorsqu'il reproche à H. de n'avoir pas cru à la possibilité d'un drame social prenant pour sujet la lutte contemporaine des classes [cf. Werner, Briefe, VII, 293-44]. M. estime que H. a tort; il se peut; mais il aurait été plus intéressant de montrer comment les opinions politiques de H. devaient nécessairement l'amener à cette conclusion : ce point, quoique déjà traité, aurait pu être renouvelé par l'étude de documents nouveaux. Et lorsque M. prétend démontrer contre H. la possibilité de ce genre de drame par l'analyse du « Grisou » de M. E. delle Grazie, il est permis de penser que M. lui-même n'aurait jamais tenu cet exemple pour probant s'il n'avait précédemment consacré un volume à cette femme auteur.

L'étude de Schmitt sur la technique dramatique de H. prend un point spécial et s'y tient rigoureusement [sur le sujet, cf. R. M. Werner, Fr. H. als Dramatiker, Bühne u. Welt, I, 10]. La forme, dit S., est, dans une œuvre dramatique, la façon dont la personnalité du poète modèle l'objectif, le donné. Étudier la technique d'un auteur c'est étudier les moyens de création poétique par lesquels il marque de son individualité le thème dont il s'empare. Deux préoccupations caractérisent chaque drame de H. : la transposition d'une idée en une action dramatique et l'analyse psychologique d'un caractère, d'une volonté individuelle en lutte contre la volonté de l'univers. La technique dramatique de H. aura pour but de mettre en relief des caractères personnifiant les idées de leur époque et surgissant au cours d'une crise de l'histoire du monde. Les faits par eux-mêmes ne sont rien, les soi-disant « effets dramatiques » ne sont bons que pour des Raupach ou des Birch-Pfeiffer. Après cet aperçu général, S. entre dans l'étude des procédés particuliers : la transposition dramatique des faits : récits, expositions, etc., la façon de caractériser les personnages, directement ou indirectement; l'emploi d'un motif dramatique dans le cours d'une action et sa transformation éventuelle; l'enchainement des motifs, le progrès de l'action, sa marche ascendante, la façon de commencer et de terminer un acte; la technique des scènes à deux, trois personnages ou plus; scènes populaires; enfin dialogues et monologues. C'est cette seconde

partie que l'on souhaiterait de voir plus développée. S. y fait preuve de finesse et de goût dans le choix des exemples; malgré un peu de désordre, et des divisions peut-être trop nombreuses, l'ouvrage se lit avec intérêt et profit, mais il y manque maints chapitres qui auraient pu, semble-t-il, s'y ajouter sans effort. H. a fréquemment remanié ses pièces avant de les porter sur la scène; je ne parle pas des remaniements qui lui furent plus ou moins imposés par des directeurs de théâtre quand il était encore un inconnu, mais de ceux auxquels il soumit plus tard de son plein gré soit ses premières pièces, soit des œuvres plus récentes, par exemple les Nibelungen. On ne voit pas que S. s'y soit arrêté. De même les remarques de H. sur la difficulté de ramener dans Démétrius une action compliquée à quelques groupes principaux, sur les changements de décor qui détruisent l'unité d'une pièce, et bien d'autres observations de ce genre glanées dans sa correspondance ou son Journal enrichiraient, ce me semble, considérablement l'ouvrage de S. Mais l'auteur a tout au moins tracé avec justesse les grandes lignes du sujet.

Periam, après avoir exposé brièvement la genèse de la trilogie des Nibelungen [cf. préface de R. M. Werner au 4e volume de son édition] et la conception que H. s'est faite du problème dramatique à résoudre, étudie les sources de H. La plus importante de beaucoup, de l'aveu même du poète, est le Nibelungenlied, tel que l'a traduit Braunfels [Francfort, 1846]. Un exemplaire de cette traduction porte encore marqués au crayon de la main de H. quinze passages dont il s'est étroitement inspiré, mais P. en a collationné un nombre encore plus considérable. Il est d'ailleurs certain que H. avait lu le Nibelungenlied longtemps déjà auparavant, probablement dans la traduction de Simrock [1re éd. 1827; 2e 1839] dont l'influence doit être admise en certains endroits. Les modifications apportées par H. au Nibelungenlied, suppressions ou fusions, se justifient, par le passage de l'épique au tragique. Les additions proviennent à peu près toutes des versions nordiques qui constituent une seconde série de sources. Sur le degré de leur importance je citerai un passage d'une lettre de H. à Marggraff [5, 4, 1862] publiée par Werner [Br. VII, 163] et que P. n'a pu utiliser. « Mon but a été de mettre en valeur pour la scène le contenu dramatique du Nibelungenlied et non pas de lancer dans la circulation le contenu poétique et mythique du vieux cycle légendaire nordique auquel appartient notre épopée... Je me suis donc toujours conformé fidèlement à celle-ci... et c'est seulement à propos des « engrenages » dont parle Gervinus que, poussé par la nécessité, j'ai empiété sur l'Edda et la « Völsunga ». Le cycle nordique n'est donc pour ainsi dire qu'un magasin d'accessoires dans lequel H. puise en toute liberté. C'est pourquoi P. me semble avoir eu tort de vouloir ici, comme pour le Nibelungenlied, rapprocher chaque passage de la trilogie où apparaît une influence nordique d'un passage précis des Eddas. On peut croire, d'ailleurs, uniquement sur la foi de Kulke, que H. a lu celles-ci, mais il me paraît très douteux qu'il ait consulté un texte à chaque

détail qu'il introduisait. Il n'a pas pour le cycle nordique le même respect quasi religieux que pour le Nibelungenlied. Il en use au contraire assez cavalièrement avec les traditions, mélange plusieurs versions, appelle le même dieu tantôt Odin et tantôt Wodan et dans la plupart des cas. P. en est réduit à dire que le passage de H. se rapporte « probablement » à tel passage des Eddas. Un exemple typique est le caractère de Brunhilde dont un trait essentiel est un pur produit de l'imagination poétique de H.; si ce trait se trouve vrai mythologiquement, comme H. s'en aperçut après coup en feuilletant Grimm, c'est par hasard [Werner, Br. V, 349]. Se souciant peu de l'exactitude scientifique, H. consulte des ouvrages de seconde main : Grimm, l'adaptation de Fouqué, peut-être Wolff [que P. ne mentionne pas, Werner, Br. VII, 167] et d'autres encore; il parle déjà en 1843 [Werner, Br. II, 232] du serpent Midgard qui se mord la queue; il peut avoir puisé ce détail dans n'importe quel manuel aussi bien que dans les textes originaux, et il me paraît en être de même de toute la documentation nordique des Nibelungen. — P. examine ensuite les rapports de H. avec ses prédécesseurs dans le sujet : Raupach, Fouqué, Geibel, Wagner, Fr. Vischer. Aux premiers il a pu emprunter quelques détails purement formels; seule l'influence de Vischer a été considérable comme il le reconnaît lui-même [Werner, Br. VI, 181]; peut-être Periam aurait-il pu insister davantage sur ce point et sur les passages antérieurs des lettres et du Journal où H. mentionne Vischer : il lui reconnaît un talent critique hors de pair et une capacité poétique nulle [Br. IV, 53 ; 66]; le genre d'influence se laisse peut-être ainsi mieux déterminer. P. termine par quelques remarques judicieuses sur le rôle de la femme et celui de la religion dans les Nibelungen et sur l'élément mythique et mystique. C'est en somme un ouvrage consciencieux, témoignant d'une solide érudition, qui parfois entraîne l'auteur peut-être un peu trop loin, mais rend son livre indispensable à consulter sur le sujet.

Le but de Kutscher est de donner au lecteur une vue d'ensemble sur la critique littéraire du milieu du siècle et de replacer la critique dramatique de H. dans ce cadre. Tandis que ses prédécesseurs avaient laissé à peu près entièrement de côté le point de vue historique, K. ne s'occupe de l'esthétique de H. qu'autant qu'elle explique les dispositions peu bienveillantes dont il est animé vis-à-vis de la littérature de son époque. L'exposition de ce système esthétique n'en remplit pas moins la majeure partie de l'ouvrage de K. et quoique les chapitres qui y sont consacrés soient exacts, clairs et bien présentés, les pages du début et celles de la conclusion restent les plus neuves et les plus intéressantes. K. cherche à y déterminer les influences exercées successivement sur H. par les divers esthéticiens de son époque, car pour lui, à l'inverse de Scheunert, H. n'est pas un penseur original. Sa critique et son esthétique ont leur fondement dans la philosophie absolue et en sont inséparables; les points essentiels sur lesquels H. s'écarte de Solger, Schelling, Hegel, lui sont communs avec la jeune Allemagne et autres contemporains. Son originalité consiste uniquement à

avoir fait un choix parmi les problèmes de son temps, à les avoir formulés, élargis et à l'occasion approfondis. Il est important pour bien connaître H. d'étudier sa critique car l'abstraction, le manque de vie, l'excès de philosophie, le mépris de la personnalité que l'on reproche aux drames de H., ne sont pas des défauts inhérents à son système, puisque lui aussi les condamne dans sa critique. Comme l'a déjà remarqué Volkelt, ce qu'il a voulu dépasse ce qu'il a réalisé; la force de création a manqué au dramaturge, non la largeur d'esprit qui se retrouve tout entière dans le critique. K. passe enfin en revue les disciples directs de H. : Bamberg, Kuh, Engländer, Palleske, Bartels, et ceux plus éloignés qui l'ont aussi reconnu pour leur maître : entre tous Ibsen. K. est le premier qui ait reconstitué aussi soigneusement le milieu littéraire auquel se rattache H.; on trouve cités et utilisés : Jean-Paul, Schlegel, Solger, Schelling, Hegel, Tieck, Ulrici, Rötscher, Heine, Börne, Wienbarg, Gutzkow, Laube, Julian Schmidt, Hettner, Rosenkranz, Lotze. Que certains rapprochements soient aventureux, c'est à quoi on devrait s'attendre, mais on ne peut nier que par la mise en lumière du point de vue historique l'ouvrage ne vienne combler un vide.

Dans la même collection des Hebbel Forschungen, est annoncé un second volume : Dr. Fränkel : *Hebbels Verhältnis zur Religion*.

A. Gessler renvoie lui-même aux sources de son travail : un programme de Horchler [Straubing, 1884] et une dissertation de Petri [Rostock, 1892]. S'il estime avoir fait preuve d'originalité, c'est seulement pour avoir mis plus en lumière que ses prédécesseurs la tragédie de H. qu'il n'apprécie d'ailleurs pas autrement que Werner, et pour avoir analysé et très brièvement caractérisé deux drames postérieurs sur le même sujet : l'Agnes Bernauer du Suisse Arnold Ott [Meiningen, 1889] et celle de Martin Greif [Leipzig, 1894]. Ni l'une ni l'autre de ces deux œuvres ne semble du reste devoir marquer dans la littérature.

A. Tibal.

W. Holman Hunt, *Preraphaelitism and the Preraphaelite Brotherhood*, 2 volumes grand in-8 de xxviii-512 et xiv-493 p., ornés de 40 photogravures et de nombreuses illustrations, London, Macmillan and Co., 1906.

En lisant ces deux volumes, merveilleusement illustrés, dont l'intérêt psychologique n'a d'égal que l'intérêt historique, un souvenir personnel s'imposait à ma pensée, avec une force irrésistible. C'était, il y a douze ans, en juin 1895, dans le grand amphithéâtre de l'Université d'Oxford. J'étais venu pour entendre une conférence sensationnelle, faite sur l'art contemporain, par un peintre illustre; et j'écoutais avec la curiosité et aussi la partialité des vingt ans. Drapé dans la pourpre universitaire, le maître parlait. Grave et immobile, il lisait ses notes d'une voix doctorale avec des gestes rares. Rien dans sa personne ne trahissait l'aisance et la spontanéité d'un artiste, amoureux des sensations belles. La tête superbe, avec une

abondante chevelure, rejetée en arrière, un front de penseur, le regard bleu d'un poète religieux, et la longue barbe d'un prophète, rappelaient, par les traits généraux, sinon par l'expression, le Moïse dominateur de Michel-Ange. Un peu de sa certitude dogmatique caractérisait les paroles du conférencier : la peinture anglaise était exaltée avec une foi ardente, l'art français exécuté en quelques jugements tranchants, au nom de la morale indignée. Et l'étudiant de la Sorbonne dérouté et surpris, encore aveuglé par ses conceptions nationales, était incapable d'écouter et de comprendre. Il accusait, tout bas, l'orateur de n'être qu'un *clergyman* dévoyé. Il protestait au nom de la Beauté, née sur les bords de la mer Latine, et outragée par un insulaire Barbare, aveuglé par des Dieux austères.

Les années sont venues corriger les ignorances de la jeunesse. Et le même étudiant, qu'indignait en 1895 la conférence d'Holman Hunt, a lu, aujourd'hui, ses mémoires, avec un intérêt passionné. Ces pages lui permettent de compléter des analyses antérieures et lui révèlent l'idéal esthétique, conçu, après de patients efforts par un Anglais de race.

La vie de Holman Hunt n'a été qu'une longue bataille désintéressée. Elle arrache l'admiration et impose le respect. Il a d'abord lutté contre les siens, contre son milieu, pour trouver la voie vers laquelle il était poussé par de lointains pressentiments. Il appartenait à une de ces vieilles familles bourgeoises de la cité de Londres, éprise des situations stables et des intérieurs confortables, respectueuse des traditions protestantes et des usages établis [1]. Lorsque des dessins paternels au crayon et des promenades dans la campagne anglaise suggèrent à l'enfant l'idée de se consacrer à la peinture [2], il se heurte à un *veto* absolu. Il tient bon. Casé comme employé aux écritures dans une maison de commerce, il cache, dans son pupitre, des ouvrages sur l'art et le dimanche va dessiner dans les champs [3]. Un patron le surprend et l'encourage. Holman Hunt se décide à signifier sa volonté à ses parents stupéfaits [4], et se consacre tout entier à une profession d'autant plus méprisée [5] que Constable avait prédit que l'art anglais disparaîtrait définitivement en 1852 [6]. Le jeune homme avait gagné contre ses parents sa première victoire. Il dut remporter la seconde sur lui-même. Ses dispositions naturelles pour le dessin et la peinture n'avaient rien de remarquable. Il acheta le talent à force de travail. Obligé de subvenir lui-même au prix de ses études, il doit accepter, pour gagner son pain, des tâches ineptes [7]. Dénué de cette prodigieuse facilité qui donne à Millais, encore sur les bancs de l'école, d'éclatants succès, il débute par

1. *Op. cit.*, t. I, p. 4.
2. *Id.*, p. 5 et 8.
3. *Id.*, p. 24 et 25.
4. *Id.*, p. 29.
5. *Id.*, p. 45.
6. *Id.*, préface, p. XII.
7. *Id.*, t. I, p. 31.

un échec [1]. Et lorsqu'Holman Hunt eut pris dans l'observation attentive des Primitifs Flamands et Italiens [2], dans l'étude minutieuse des spectacles naturels [3], dans la lecture enthousiaste des *Peintres modernes* [4], les lignes générales de sa doctrine esthétique, il dut à maintes reprises, pour pouvoir continuer ses travaux et triompher de l'indifférence, accepter le prêt généreux d'un ami [5]. Et lorsque les circonstances s'améliorèrent, la bataille contre lui-même ne cessa pas. Elle ne cessa jamais. H. Hunt resta un bourreau de travail. Chaque tableau est le fruit de méditations prolongées, le résultat d'enquêtes patientes, le couronnement de projets multiples [6]. Quelques-unes de ses toiles lui ont demandé une année de labeur constant, exigé des voyages dangereux. Parallèlement à cette bataille constante contre ses dons médiocres, Holman Hunt lutte contre ses contemporains. Tout plein des souvenirs des vieilles relations de maître à disciple [7], il pétrit, à sa manière, des artistes médiocres comme Martineau ou Ch. Collins [8], il ramène à ses idées des hommes de génie comme Millais [9]. Ni les injures, ni les critiques ne battent en brèche sa conviction. Violemment attaqué en 1850 [10] et en 1851 [11], il l'est encore en 1854 [12] et 1855 [13]. Quand il eût gagné cette victoire et constaté dans les expositions annuelles l'invasion progressive de ses idées [14], Holman-Hunt reprit d'autres batailles. Il part en guerre contre le quartier latin [15], contre les fabricants de couleur [16] : son énergie combative ne s'éteignit jamais.

Cette volonté tenace, qui, par une apparente contradiction souvent signalée par les psychologues, s'allie à une émotivité éprise des moindres spectacles de la vie naturelle [17] ou animale [18], est dirigée par une conscience religieuse. « J'ai quelque chose du moine ou du derviche » [19], disait-il en Syrie, à une bande de brigands qui, le prenant pour un grand seigneur, prétendaient le frapper d'une dîme appropriée. Uni, souvent par des liens personnels, toujours par des lectures réfléchies aux écrivains Idéalistes, qui furent, pendant près d'un siècle, les directeurs de la cons-

1. *Op. cit.*, t. I, p. 34.
2. *Id.*, p. 54.
3. *Id.*, p. 71.
4. *Id.*, p. 73.
5. *Id.*, p. 210 et 262.
6. *Id.*, p. 298, 299, et t. II, p. 340, 2.
7. *Id.*, t. I, préface, p. x.
8. *Id.*, p. 271.
9. *Id.*, p. 89.
10. *Id.*, p. 218.
11. *Id.*, p. 251.
12. *Id.*, p. 405.
13. *Id.*, t. II, p. 212, 213.
14. *Id.*, p. 320, t. II, p. 88, 128, 351.
15. *Id.*, t. II, p. 474.
16. *Id.*, p. 454.
17. *Id.*, t. I, p. 295, 375.
18. *Id.*, p. 376.
19. *Id.*, p. 469.

cience anglaise, Holman Hunt, nous dit, dans ses Mémoires, sa gratitude pour Ruskin[1], son admiration pour Carlyle[2], son respect pour Thakeray[3], dans lequel il ne veut voir qu'un censeur impitoyable de l'immoralité contemporaine. C'est à cette grande lignée des interprètes religieux de la nature divine que le peintre prétend se rattacher[4]. Dominé par ces préoccupations morales, il lui est impossible de comprendre les œuvres d'art qui ne sont point animées par le grand souffle idéaliste, qui ébranle l'Angleterre du XIXe siècle. Et il confond, dans une même et virulente réprobation, Murillo[5], Guido[6], et les Peintres de l'école Romantique française. Seuls, Ary Scheffer, Millet et Tissot[7] trouvent, dans une certaine mesure, grâce devant ses yeux. Si, à deux reprises, il part pour la Palestine, c'est avec les sentiments ardents du pèlerin[8]. Il contemple le panorama de Jérusalem, étendu à ses pieds, avec les émotions du croyant[9]. Dans ses recherches, comme dans ses excursions, il est guidé par les curiosités d'une ardeur chrétienne[10]. Il discute la Bible avec les Rabbins[11]. Il coupe ses récits, interrompt ses dessins par de pieuses invocations[12]. Cet artiste ne vit point isolé dans sa tour d'ivoire. Il partage toutes les émotions politiques, toutes les angoisses sociales de ses contemporains. Un ardent patriotisme[13], tempéré par des convictions pacifistes[14], circule dans ces pages, et précise encore leur empreinte religieuse. Et lorsqu'à l'apogée de sa carrière, Ruskin accepte de revoir avec Holman Hunt sa Venise bien-aimée, pour vérifier l'exactitude de ses jugements passés, le Critique et le Peintre, loin de se perdre dans des rêves de beauté, s'absorbent dans une discussion théologique[15] : « Je remarque aujourd'hui, Ruskin, que quand vous parlez des tableaux, vous ne vous intéressez qu'à leurs qualités esthétiques. Serait-ce que, vous étant déjà étendu sur leur symbolisme, vous vous sentez le droit de ne traiter que de la supériorité artistique de l'œuvre du Tintoret? — Votre question m'amène à vous avouer, ce que j'étais décidé à vous confier, comme un point d'une importance capitale pour moi. Je suis amené à ne regarder l'histoire entière de la révélation divine que comme un monde de rêves poétiques. Il est temps que tous les hommes ayant quelque influence dénoncent la superstition,

1. *Op. cit.*, t. I, p. 73.
2. *Id.*, p. 362.
3. *Id.*, p. 345.
4. *Id.*, t. II, p. 466.
5. *Id.*, t. I. p. 19.
6. *Id.*, p. 20.
7. *Id.*, p. 186, 187, 188, 189.
8. *Id.*, p. 349
9. *Id.*, p. 400 et 401.
10. *Id.*, p. 408, 456, t. II, p. 8, 48, 51.
11. *Id.*, p. 32.
12. *Id.*, p. 54.
13. *Id.*, p. 78.
14. *Id.*, p. 82.
15. *Id.*, p. 259, 271.

qui tend à détruire l'activité de la raison. Dans cette masse chaotique, il y a des pensées exquises, des aspirations fortifiantes, des aliments poétiques de la pensée; et il serait dommage que ces richesses soient perdues pour l'univers. Je veux que vous, qui avez fait beaucoup de mal par vos œuvres en sanctifiant des croyances aveugles, vous vous unissiez à moi et à d'autres pour sauver ces superbes débris, de peur que le vulgaire, quand la découverte de la vérité, défigurée par la superstition, l'indignera, ne détruise, dans sa rage folle, ce qui, à côté de l'erreur, est éternellement vrai dans ces belles pensées. La conviction à laquelle je suis arrivé m'amène à conclure qu'il n'y a pas de Père Éternel sur lequel nous puissions tourner les yeux, que l'homme n'a pas d'autre appui que lui-même. J'avoue que cette conclusion entraîne avec elle une grande tristesse... — Vous devez vous attendre, Ruskin, à ce que vos paroles me causent un étonnement profond... Pour ce qui est de la Bible, je suis parfaitement prêt à admettre que bien des images oratoires, qu'on peut considérer comme des Orientalismes, ont amené les hommes à se méprendre sur sa signification. L'existence de la personnalité du Christ, l'originalité de son Enseignement sont certaines pour moi. Les premiers chapitres de la Bible nous ont conservé les leçons progressives des Prophètes, sans lesquelles l'Évangile du Christ eût été impossible. Dans ces limites, la révélation est démontrée pour ma pensée; tout le reste est en dehors ou peut être laissé en suspens... » Et sur une interruption de Ruskin, Holman Hunt reprend : « Pour ce qui est de l'existence d'une Pensée Créatrice, dans la formation de l'Univers, cette question me paraît identique à celle de savoir si, dans les tableaux du Tintoret, le lin de la toile, la colle de la première couche, les formes délicieuses et le plan qu'on peut suivre sur la surface sont là par un hasard heureux, ou si tous ces matériaux ont été réunis par une pensée intelligente?... ». Et la discussion continue. Dix ans plus tard, en 1879, Ruskin, oubliant les doutes semés dans son esprit par la nonchalance païenne de D. G. Rossetti [1], avouait à Holman Hunt qu'il avait retrouvé les certitudes dont son ami ne s'était jamais départi.

Elles donnent à ce tempérament, tendu par une volonté patiente et réfléchie, son originalité propre. L'œuvre d'art conçue par Holman Hunt portera l'empreinte de cette nature particulière. En face de son chevalet, il ne saurait se dégager ni de la minutie de son énergie méthodique, ni des aspirations de sa sensibilité religieuse. Un mélange intime de naturalisme réaliste et de symbolisme idéaliste caractérisera ses œuvres et sa doctrine. Quelques exemples sont nécessaires. Si, en 1847, il veut grouper autour d'un Palmier le *Christ and the two Maries*, l'étudiant passera des journées entières au Jardin Botanique à disséquer, un crayon à la main, les arbres d'Orient; et le dessin définitif pourrait servir d'illustration à un journal

1. *Op. cit.*, t. I, p. 79.

scientifique[1]. Des premiers plans de gazon figurent-ils, ultérieurement, dans des toiles plus mûries, l'artiste conserve les scrupules du débutant. Dans *Rienzi*, dans *The Hireling Shepherd* la touffe d'herbe au pied du brancard improvisé, le gazon qui recouvre les rebords du fossé humide, sur lesquels sont assis le berger et la bergère, ont été minutieusement étudiés en plein air et transportés tels quels sur la toile. Elle a la précision de la photographie. Les tiges se distinguent les unes des autres; les fleurs ont toutes leurs pétales: les feuilles des arbres et des plantes se dessinent avec une netteté métallique vers la lumière du ciel et de l'eau[2]. Quand un sujet exige comme cadre un décor naturel, que Holman Hunt ne peut voir et analyser en Angleterre, il part. Il ira jusque sur les bords de la mer Morte étudier l'empreinte que laissent les pattes d'une chèvre sur les marécages de sel cristallisé[3]. S'il doit, comme dans *The Lady of Shalott*, emprunter l'idée de son tableau à un poème lyrique, l'artiste sera capable d'expliquer les moindres détails de sa toile par la citation d'un vers entier ou d'une expression isolée[4]. Pour dessiner une armure dans un tableau historique, il compulsera les archives et pourra justifier la forme d'une poignée ou d'un éperon par des renvois multiples[5]. Mais Holman Hunt croirait manquer à sa tâche s'il imposait à son activité le respect de ce réalisme minutieux, sans lui ouvrir d'autres horizons. Le culte de la vérité n'est qu'une partie de sa doctrine. Il flétrit de ses sarcasmes un Meissonier[6], parce qu'il s'est laissé aller à trouver dans la reproduction exacte d'un intérieur d'autrefois un aliment suffisant pour son cerveau, un but suffisant pour ses doigts. Holman Hunt a mis la patience de son réalisme au service d'une idée, soit morale, soit religieuse. Dans une série de toiles, *The Bethleem Bride*, *Amaryllis Sorrow*, il s'efforcera de traduire, sous des aspects différents, la beauté morale de la pureté féminine[7]. Tel de ses tableaux, *The Awakened Conscience*[8], constitue un commentaire, à l'usage des petites ouvrières, des dangers de la mauvaise conduite, des remords qui assaillent la prostituée enrichie, rédigé sur sa toile par un peintre qui réprouvait la reproduction des scènes d'amour[9]. Si la morale n'a pas inspiré à Holman Hunt ses meilleures œuvres, il n'en est pas de même de sa foi religieuse. *The Light of the World* et *The Scape-Goat*, ces deux toiles célèbres, qui représentent le Christ frappant, la lanterne à la main, aux portes obstruées

1. Le volume de Holman Hunt, — et c'est là une de ses contributions les plus importantes à l'histoire de l'art anglais, — nous révèle la profonde mais courte influence exercée par D. G. Rossetti sur la pensée de Ruskin, t. II, p. 97 et 164.
2. *Op. cit.*, t. I, p. 111 et 263.
3. *Id.*, p. 474 et 510.
4. *Id.*, t. II, p. 125.
5. *Id.*, t. II, p. 345.
6. *Id.*, p. 394, 395.
7. *Id.*, p. 368.
8. *Id.*, t. I, p. 448.
9. *Id.*, p. 286.

par les lianes du péché et le bouc émissaire, chargé des fautes de l'humanité, s'enfonçant dans les rives de la mer Morte, ont enthousiasmé la foule anglaise. Elle connaît assez la Bible, non seulement pour en comprendre le symbolisme, mais encore pour saisir la signification des moindres détails [1]. Holman Hunt a fait plus que d'exprimer, par le dessin et la couleur, quelques-unes des grandes images, dans lesquelles se résume la doctrine chrétienne, il a eu une conception particulière de son Fondateur. Il lui a paru que l'importance de l'élément judaïque était méconnue; et il a voulu lui rendre toute sa place. Dans sa conception du Christ, dans la reproduction du cadre au milieu duquel il évolue, le peintre utilise les documents patiemment recueillis dans ses deux voyages en Palestine. Holman Hunt, pour se justifier aux yeux des théologiens [2] et des profanes [3], ne manque jamais ni de textes bibliques, ni d'arguments passionnés. Cet artiste était un croyant.

Il est facile maintenant de compléter cette analyse technique par un exposé théorique. Il suffit de connaître la manière dont Holman Hunt exécute un tableau, pour être au courant de sa doctrine esthétique. Elle se résume dans quelques formules. « L'œuvre de l'artiste doit être considérée comme le service d'un prêtre dans le temple de la Nature, où des grâces plus larges sont révélées à ceux qui ont des yeux pour voir, de même que des chœurs de plus en plus harmonieux annoncent une vie plus complète à ceux qui ont des oreilles pour entendre [4]. » A la fin de son livre, notre auteur revient encore sur ce précepte Ruskinien; et il montre que la difficulté pour l'artiste consiste à respecter dans son œuvre les maximes de l'Idéalisme et du Réalisme, sans sacrifier ni l'Idée à la Vérité, ni le culte de la Nature à la Religion du devoir [5]. Et lorsque, pour compléter sa doctrine, Holman Hunt ajoute que l'art doit être l'expression d'un tempérament national [6], il nous révèle l'origine psychologique de sa thèse. Il a donné aux classes moyennes de l'Angleterre contemporaine, à la bourgeoisie protestante, les œuvres qui lui convenaient [7].

C'est là qu'il faut chercher l'intérêt de ces deux volumes. Il est si grand, qu'il doit faire oublier au lecteur français la naïveté de certaines orgueilleuses certitudes [8], l'intransigeance de quelques jugements esthétiques [9]. Mais la valeur de ces Mémoires, en tant que documents psychologiques, ne saurait nuire à leur importance pour l'historien. Sans entrer dans les détails de la discussion, qui met aux prises M. R. de la Sizeranne et Holman Hunt [10],

1. *Op. cit.*, t. I, p. 348, 351, 474, 510.
2. *Id.*, t. II, p. 273.
3. *Id.*, p. 409 et 410.
4. *Id.*, préface, p. xv.
5. *Id.*, t. II, p. 400 et 405.
6. *Id.*, p. 394.
7. *Id.*, t. I, p. 310.
8. *Id.*, p. 138, 217.
9. *Id.*, t. II, p. 359, 456, 467, etc.
10. *Id.*, p. 422-7.

il faut cependant rappeler que cet ouvrage permet, pour la première fois, de préciser les origines et les caractères de la peinture anglaise contemporaine. Avec infiniment de raison, Holman Hunt rattache le courant esthétique au mouvement littéraire [1]. Le Romantisme anglais a été caractérisé par un double courant marqué d'une profonde empreinte religieuse, par un réveil du sens de la nature et un retour, par delà le classicisme méprisé et honni, vers le moyen âge gothique. A ces deux tendances des poètes et des moralistes répondent deux écoles différentes de peintres. L'une, attirée par les spectacles de la nature, s'efforce d'arriver, par une recherche du détail caractéristique et vrai, à produire une action morale. L'autre, éprise des procédés de l'art gothique, veut retrouver derrière les lignes, les formes et les couleurs, les caractères d'une société plus heureuse que la nôtre, parce qu'elle ignora les usines. Holman Hunt fut l'initiateur du premier groupement : Millais, Martineau, C. Collins ont subi sa direction [2]. Madox-Brown jeta les bases de la seconde école; D. G. Rossetti l'exploita; William Morris et Burne Jones l'immortalisèrent [3]. Ruskin a justifié, dogmatiquement, ces deux conceptions esthétiques [4]. Holman Hunt élargit encore le rôle, étend encore l'influence de l'auteur des *Peintres modernes*.

JACQUES BARDOUX.

Memorials of Edward Burne-Jones, *by G. B. J.*, 2 volumes in-8 de XII-309 et VIII-372 p., illustrés de nombreuses gravures, Londres, Macmillan, 1905, 2e édition.

Ce recueil de souvenirs, dû à la piété d'une femme, qui, pour prendre le mot de Michelet, sut vraiment incarner l'âme de son mari, ne prétend être ni une Biographie complète ni une étude impartiale. L'ouvrage de Holman Hunt n'appartient pas au genre des Mémoires : c'est vraiment l'histoire méthodique d'un courant artistique rédigée par son fondateur. La valeur des deux volumes de lady Burne-Jones est moindre. Formés par la réunion de lettres, de notes et de souvenirs, ils ne constituent qu'une mine, — d'ailleurs précieuse, — de renseignements, non seulement sur la seconde génération d'artistes anglais, Burne-Jones, D. G. Rossetti, W. Morris, Leighton, mais encore sur leurs ainés, H. Hunt, Madox-Brown, sur leur maître, J. Ruskin.

L'action de l'auteur des *Peintres modernes* nous est révélée chaque jour, avec plus de précision, par des publications nouvelles. Il a été vraiment, par ses écrits, ses paroles, et ses gestes, l'auteur de la renaissance artistique, qui a illustré le XIXe siècle anglais. Comme tous ses camarades,

1. *Op. cit.*, t. II, p. 359 et 466.
2. *Id.*, p. 452.
3. *Id.*, p. 439, 440.
4. *Id.*, t. I, p. 73, t. II, p. 97 et 164.

Burne-Jones a lu ses œuvres avec passion[1], admiré leur auteur avec enthousiasme[2]. Le lien intellectuel n'a pas tardé à être doublé par une chaîne plus intime, celle que nouent les services rendus. Burne-Jones, pauvre et malade, trouve auprès de Ruskin l'appui le plus fidèle et le plus généreux[3]. Attiré par son bienfaiteur, le peintre l'accompagne dans ses voyages, vit à son foyer. Et lady Burne-Jones nous donne sur les parents de John Ruskin, sur ces vieux bourgeois puritains, des renseignements inédits, singulièrement curieux[5]. Mais si Burne-Jones, — tout comme William Morris, — puise dans *Modern Painters*, *Stones of Venice*, la ligne générale de sa doctrine esthétique, c'est à Dante Gabriel Rossetti que l'un et l'autre doivent d'avoir renoncé à la carrière ecclésiastique, pour se consacrer à l'art. Burne-Jones travaille dès ses débuts, sous la direction de l'auteur de *Blessed Damozel*[6], dont il illustra les diverses stances[7]. Sa recherche des effets médiévaux[8], sa conception de la couleur[9] sont inexplicables, si l'on oublie les leçons de l'ardent poète italien, auxquelles il rend d'ailleurs un hommage reconnaissant[10].

Mais le tempérament de Burne-Jones était trop profondément original pour se plier, complètement et longtemps, à la direction du Latin, sensuel et athée. Les différences qui séparaient leurs caractères étaient trop intimes, trop nombreuses.

D'origine celtique[11], épris de toutes les légendes qui entourent ce peuple mystérieux[12], Burne-Jones, qui perdit sa mère en naissant[13], était d'une santé profondément fragile[14]. A plusieurs reprises, il crache le sang[15]. Le éseau de ses nerfs a une délicatesse presque féminine : les impressions physiques, les émotions morales ont, les unes sur les autres, de rapides et profondes répercussions[16]. Tour à tour mélancolique et silencieux, brillant et passionné[17], d'une tendresse profonde[18], d'une pudeur virginale[19], ardemment épris des spectacles de la nature[20], dont il ne peut vivre longtemps

1. *Op. cit.*, t. I, p. 79, 85, 92, 94.
2. *Id.*, p. 127, 141, 142, 147.
3. *Id.*, p. 232, 239, 241, 266, 267, 274.
4. *Id.*, t. I, p. 242, 243, 247.
5. *Id.*, p. 252, 271, 351.
6. *Id.*, p. 136.
7. *Id.*, p. 153.
8. *Id.*, p. 140-1.
9. *Id.*, p. 192.
10. *Id.*, p. 149
11. *Id.*, p. 19.
12. *Id.*, t. II, p. 42.
13. *Id.*, t. I, p. 4.
14. *Id.*, p. 5.
15. *Id.*, t. I, p. 233, t. II, p. .
16. *Id.*, p. 49-50.
17. *Id.*, p. 69.
18. *Id.*, t. II, p. 184.
19. *Id.*, t. I, p. 66.
20. *Id.*, t. I, p. 225

séparé, Burne-Jones a tous les raffinements, tous les idéalismes d'une sensibilité celtique. Si tout enfant, le gamin, qui n'avait jamais vu dessiner autour de lui, se prit à manier le crayon aux heures où il ne pouvait pas lire des poètes à haute voix [1], c'est qu'il cherche à occuper sa solitude, à distraire sa mélancolie [2]. Cet artiste, qui vit confiné dans ses rêves médiévaux [3] et concentre sur Fra Angelico [4] et Hunt ses admirations, n'aura jamais ni la sensualité sereine ni les spontanéités créatrices de la majorité des artistes latins. Ses œuvres seront d'autant plus intellectuelles, d'autant plus méditées, que Burne-Jones a subi une empreinte morale plus profonde. Né à Birmingham d'une de ces vieilles familles de la bourgeoisie puritaine [5], il a été profondément ébranlé par la crise religieuse de 1830-1846. L'enfant, qui témoigne dès ses premières années de curiosités littéraires et de préoccupations religieuses [6] particulièrement intenses, est invinciblement attiré par les premiers apôtres du Néo-Catholicisme. Les efforts des Ritualistes, pour rendre à l'Église anglicane les piétés d'un dogmatisme plus rigoureux, les pompes de cérémonies plus mystiques, soulèvent l'admiration de Burne-Jones [7]. Il s'intéresse à Newman [8]. Il admire Wilberforce [9]. Il vénère Pusey et F. D. Maurice [10]. Il visite, avec émotions, un couvent en ruines [11]. A Oxford, ses amis et lui songent à fonder une association chrétienne pour la réforme morale de la Société britannique [12]. Et si progressivement l'Art remplace l'Église [13], les préoccupations nouvelles porteront l'empreinte des premières : le peintre, comme dit lady Burne-Jones, aura la religion de la beauté [14]. Non seulement il restera religieux [15], détestera Renan [16], se passionnera pour les causes morales de la paix et du droit [17], révélera dans telles de ses œuvres les idées qui l'assaillent [18], mais il aura une conception intellectuelle de la peinture.

Il se refuse à trouver entre un poème et un tableau la moindre différence intrinsèque [19]. Il conçoit ses sujets, sous la forme d'œuvres littéraires : à l'aide de types qui lui sont chers, Burne-Jones veut exprimer des idées.

JACQUES BARDOUX.

1. *Op. cit.*, p. 16, 18.
2. *Id.*, p. 8.
3. *Id.*, t. II, p. 214, 219.
4. *Id.*, t. I, p. 48.
5. *Id.*, p. 32, 33.
6. *Id.*, p. 21.
7. *Id.*, p. 39, 52, 53.
8. *Id.*, p. 58, 59, 71.
9. *Id.*, p. 89.
10. *Id.*, p. 91, 92.
11. *Id.*, p. 98.
12. *Id.*, t. I, p. 78.
13. *Id.*, p. 108, 109.
14. *Id.*, p. 169.
15. *Id.*, t. II, p. 309, 325.
16. *Id.*, p. 209, 73, 83, 283, 295, 300, 304, 340.
17. *Id.*, p. 104, 113, 122.
18. *Id.*, p. 264.
19. *Id.*, p. 160, 175, 349.

Pastoral Poetry and Pastoral Drama. *A literary inquiry, with special reference to the Pre-Restoration stage in England, by Walter W. Greg. M. A.* — London, Bullen, 1906. 1 vol. in-8 de I-XII-464 pages.

Mr Greg nous apprend qu'ayant eu à écrire un article sur le drame pastoral anglais, il s'était aperçu de l'impossibilité de traiter ce sujet sans une connaissance étendue du pastoralisme européen en général. Il a donc été amené par le besoin à faire de la littérature comparée. Sans abandonner son premier dessein qui était de marquer les vicissitudes de la pastorale anglaise, il s'est avisé d'en chercher les origines où elles étaient, c'est-à-dire en France, en Espagne et surtout en Italie. Il ne prétend pas, à vrai dire, renouveler ni même exposer de façon complète l'histoire de la pastorale continentale. Il ne s'intéresse à celle-ci qu'autant qu'il y trouve les modèles de l'anglaise. Plus précisément encore c'est sur le drame pastoral d'Angleterre à la Renaissance, ses sources, sa forme et sa nature qu'il s'efforce de diriger la lumière. Dans ces conditions, il est fondé à dire que l'ouvrage faisait défaut. Celui qui avait le mieux préparé les voies était sûrement Mr C.-H. Herford, avec son admirable introduction au *Shepheards Calender* de Spenser (1897), mais Mr Herford avait eu à s'occuper de l'églogue plutôt que du théâtre.

Le livre de Mr Greg répond donc à un réel besoin et comble une lacune. La seconde partie surtout, à partir de la page 155, où il traite du théâtre, offre de la nouveauté. Elle est neuve d'abord par le groupement des œuvres et le rattachement de chacune à son prototype le plus proche. Elle l'est aussi souvent par des traits de caractérisation heureux. Cela n'atteint malheureusement pas dans l'ensemble à la parfaite netteté; les matériaux sont peut-être pour cela trop nombreux, pas assez triés, pas assez assimilés non plus. C'est le défaut de la plupart des études à intentions scientifiques d'aujourd'hui. Mais dans le détail il y a de la justesse et de la pénétration, à côté d'un manque trop fréquent de simplicité ou plutôt de lumière dans l'expression. On sera généralement mal satisfait de la manière dont Mr Greg rattache *As you like* à la pastorale et moins encore des quelques arguments qui lui paraissent suffisants pour en détacher le *Conte d'Hiver*. Ce n'est en rien diminuer Shakespeare que de considérer l'acte IV de son *Conte d'Hiver* comme une véritable pastorale où sont acceptées délibérément la convention et l'irréalité du genre, au moins dans le personnage, les sentiments et les paroles de Perdita.

Mr Greg, écartant Shakespeare, trouve les trois types du drame pastoral anglais dans la *Faithful Shepherdess* de Fletcher qui place la pastorale dans le cadre du drame romantique sans modifier l'idéal de celle-ci; dans l'*Amyntas* de Randolph, qui accepte le machinisme de la pastorale de Guarini et y fait pénétrer l'humour et le romantisme du théâtre populaire; enfin dans le *Sad Shepherd* inachevé de Jonson, qui se sépare de l'arcadianisme pour créer une pastorale nationale, faite de bergers pris dans la réalité (en partie, je suppose) et des légendes de Robin Hood.

En somme, livre dont la lecture continue est assez pénible mais qui servira beaucoup, avec sa bibliographie et son excellent index, comme ouvrage de référence.

ÉMILE LEGOUIS.

The Rev. Walter W. Skeat. — *A Primer of classical and English Philology.* — Oxford, at the Clarendon Press, 1905, VIII, 102 p.

M. Skeat a rendu un nouveau et très grand service aux apprentis philologues en publiant ce petit livre. Le *Primer of English Etymology*, paru il y a quelques années, ne supposait chez le lecteur aucune connaissance préalable de grammaire historique ou comparée; le nouveau *Primer* suppose tout au plus la connaissance de son prédécesseur. Le premier formait une précieuse introduction à la philologie anglaise; l'anglais pouvant servir d'un excellent point de départ pour des études plus larges, le second, et à plus forte raison les deux réunis, forment une non moins précieuse introduction à la philologie indo-européenne.

La transition de l'une à l'autre est si naturelle que l'auteur n'a pas de peine à initier ses lecteurs, à propos de mots anglais, à quelques lois essentielles du latin, du grec ou du germanique. Ainsi l'anglais *collide*, à peine différent du latin *collidere*, montre le vocalisme de *lædere* modifié par suite de l'addition du préfixe *cum* (*col*); les mots *efficient*, *inculcate*, *indigent*, etc., montrent des modifications analogues, et il est aisé d'en reconnaître le principe qui n'est autre qu'une raison d'accentuation. La correspondance *tooth* — ὀδούς (gén. ὀδόντος) — *dens*, est plus instructive encore. La forme actuelle de l'anglais suppose un germ. **tanth* auquel il est facile de remonter si on se souvient d'une loi bien connue du va.; cette forme antérieure une fois établie, l'équation (ὀ) δόντ-(ος) = **tanth* peut servir d'exemple à deux lois de phonétique indo-européenne dont l'une régit la voyelle *o* et l'autre les dentales qui l'encadrent ici; le latin *dens* indique de plus la possibilité pour une racine donnée de se présenter sous différents aspects ou, suivant l'expression consacrée, à différents degrés [1]. Voilà donc au moins quatre lois qu'il est facile d'induire de l'unique correspondance indiquée; M. S. ne les signale pas toutes, mais il met son lecteur sur la voie de celles qu'il omet, ce qui est bien le but d'un *Primer*.

1. Il y a même, à ce sujet, une hypothèse indémontrée à laquelle fait allusion M. S. et qu'on ne saurait s'empêcher de faire quand on touche à *tooth* = (ὀ)δοντ — ος. La ressemblance est frappante entre ὀδόντ — et ἔδειν, et il se pourrait que *dens* ne soit dès lors qu'une forme abrégée de *edens* (lat. *edere*, agl. *eat*, etc.); ὀδόντ — et ἔδειν représenteraient donc aussi deux états différents d'une même racine et on constaterait d'une part que l'apophonie peut affecter la racine et le suffixe d'un même mot i.-e., — et, de l'autre, le germanique ne gardant pas trace du premier élément vocalique, qu'il y a des exceptions à la règle générale de l'intensité initiale en germanique. On sait que la difficulté est ici qu'aucune des langues de la famille ne présente d'élément correspondant à l'ὀ initial grec.

Dans un pareil travail, il importe surtout de savoir se borner. M. Skeat y réussit en ne considérant que la partie la plus essentielle de son sujet, à savoir la partie phonétique, et en éliminant encore de celle-ci les phénomènes qui ne s'y rattachent qu'indirectement. Ainsi les faits qui relèvent de la phonétique française ou anglo-française sont omis et les rapprochements avec les autres langues *i.-e.* sont seulement indiqués çà et là, pour rappeler que tout se tient en phonétique et que les détails s'expliquent, dans une certaine mesure, les uns par les autres. La plus grande partie du cadre ainsi réduit est occupée par un exposé des sept catégories apophoniques dont chacune fait l'objet d'un chapitre ; ces chapitres sont précédés de quatre autres qui traitent respectivement de la prononciation des langues classiques, de leur transcription et de certaines combinaisons qui s'y rencontrent, de la loi de Grimm, et de quelques particularités du latin et du grec ; enfin un dernier chapitre est consacré à l'examen de quelques difficultés et à des considérations d'ensemble. On le voit, la méthode suivie consiste, après avoir orienté le lecteur dans la connaissance du grec et du latin *parlés*, à lui faire constater d'abord les ressemblances superficielles, puis les ressemblances profondes [1] que ces deux langues offrent avec l'anglais. Elle est naturelle et facile à suivre. M. S. a de plus, dans ses chapitres sur les catégories apophoniques en particulier, l'heureuse idée de multiplier les exemples, renouvelant ainsi l'intérêt en même temps qu'il fait pénétrer plus profondément dans l'esprit les lois exposées. Et ses dernières pages sont d'un homme pratique qui, après avoir rempli de son mieux son programme, sait qu'il est loin d'avoir résolu toutes les difficultés même élémentaires que comporte celui-ci et donne, à propos de quelques-unes d'entre elles, des modèles de discussion (concordance *eye* = *oculus*, *meed* = μισθός...).

Non content de ce supplément à sa méthode, M. S. ajoute encore une quinzaine de questions pouvant servir de thème aux recherches de quiconque veut s'entraîner à la grammaire comparée [2] (Expliquez l'*r* dans *veteran* ; le rapport entre *cow* et *beef*, etc.).

Tous ceux qui, comprenant l'intérêt de cette science, ne sauraient s'empêcher de la trouver quelque peu compliquée, pourront avoir recours au petit livre de M. S. ; ils ne manqueront pas d'en tirer grand profit. Et ceux qui, moins favorablement disposés, voudraient quand même s'essayer à l'analyse comparée en le prenant pour guide, reconnaitront sans peine que pareils exercices ne sont ardus et ingrats qu'en apparence. Comme le

1. Indiquons par un exemple ce que nous entendons par ressemblance profonde. Le son *f* de *rough*, *cough*, etc., correspondant au son χ du va. semble une anomalie de l'anglais moderne. Cependant, — parallèlement aux explications proposées, — la comparaison nous enseigne que la vélaire (labialisée) i.-e. *gh* est quelquefois représentée en grec par φ et en latin par *f*.

2. Le volume contient aussi deux tables des concordances des voyelles et des consonnes, et un index des racines i.-e. citées.

disait l'archevêque Trench, cité à la première page du *Primer* : « You will not find, for so I venture to promise, that this study of words will be a dull one when you undertake it yourselves. »

J. DELCOURT.

Deutsche Grammatik. Gotisch, alt-mittel- und neuhochdeutsch. Von W. WILMANNS, o. Professor der deutschen Sprache und Literatur an der Universität Bonn. 3. Abteilung : Flexion. I. Hälfte : Verbum. 1. und 2. Aufl. Strassburg, Trübner, 1906. In-8°, x-315 pp., 6 M.

Il est certes inutile de proclamer une fois de plus que la *Grammaire allemande* de M. Wilmanns est une œuvre didactique de premier ordre. L'accueil qui a été fait à la première et à la seconde partie de ce livre magistral témoigne de l'estime dans laquelle on l'a tenu dès son apparition. Avec impatience on en attendait la suite, qui devait être consacrée à la morphologie. M. Wilmanns vient de faire paraître la première moitié de cette troisième partie : la conjugaison du verbe.

Le livre offre d'abord une étude sur les distinctions de personne et de mode, puis sur les verbes apophoniques, athématiques, faibles et les prétérito-présents. Sans entrer dans les détails infimes et sans exposer par le menu les questions controversées (v. par exemple § 38 sur l'origine de la dentale des verbes faibles), l'auteur signale tout ce qu'il importe à l'étudiant de la langue allemande de savoir. On regrettera peut-être que M. Wilmanns n'ait pas adopté la classification en séries apophoniques généralement admise et s'en soit tenu à l'ancienne division.

La part de l'inédit est assez restreinte dans cette première partie. Il n'en est pas de même dans la seconde, où M. Wilmanns, anticipant sur la syntaxe, étudie l'emploi des modes. Ici abondent les considérations personnelles et les vues ingénieuses sur le développement et l'usage de l'allemand moderne. Les professeurs français se rendront compte du profit qu'ils peuvent tirer pour leur enseignement de l'ouvrage de M. Wilmanns en lisant par exemple les §§ 79 ss., où est exposé l'emploi des auxiliaires *sein* et *haben*.

Outre l'exactitude scientifique et la correction typographique (V. cependant *wie* pour *wir*, p. 166, et les graphies divergentes : *Konsecutio*, p. IV, et *Consecutio*, p. 205), la clarté est un mérite qui distingue la *Grammaire allemande* de M. Wilmanns. La méthode de l'exposition et la simplicité de l'expression rendent son livre très aisé à comprendre.

De nombreux lecteurs souhaitent que la *Grammaire allemande* soit pourvue d'un index facilitant les recherches. Si M. Wilmanns voulait s'imposer la tâche — lourde en vérité — que réclame la réalisation de ce vœu, il augmenterait singulièrement la valeur de son ouvrage.

F. PIQUET.

Der Tod im deutschen Drama des 17. und 18. Jahrhunderts (von Gryphius bis zum Sturm und Drang). Ein Beitrag zur Literaturgeschichte. Von Dr RICHARD SEXAU (Untersuchugen zur neueren Sprach- und Literaturgeschichte, hgb. von Dr O. F. Walzel, 9. Heft). Bern, A. Francke, 1906. In-8°, x-262 pp. 7 francs.

La mort est un motif qui apparait fréquemment au théâtre. Il peut être traité de façons très diverses, et il l'a été en effet en Allemagne au XVIIe et au XVIIIe siècles. Dès le début de cette période, les auteurs dramatiques, désireux d'agir vigoureusement sur une foule aux instincts demi-barbares, prodiguent les effets violents et étalent complaisamment l'agonie de leurs héros sur la scène. Avec Gottsched se produit une réaction. Le théoricien de Leipzig, pénétré des idées classiques françaises, fait campagne contre les excès du réalisme et met une digue à la grossièreté. Ces efforts de Gottsched — auxquels M. Sexau n'a pas rendu toute la justice qu'ils méritent — n'eurent cependant pas un définitif succès. Les prescriptions du dictateur ne lièrent pas absolument les auteurs qui écrivirent par la suite.

L'étude de M. Sexau touche, on le voit, à une grave question d'esthétique littéraire et montre un des aspects de la réforme entreprise par Gottsched. Elle atteint aussi d'autres sujets, qu'il eût peut-être mieux valu ne pas effleurer, la matière de ce livre étant en soi assez complexe.

M. Sexau a examiné les pièces des auteurs dramatiques du XVIIe et du XVIIIe siècles — depuis Gryphius jusqu'à Goethe — où meurt quelque personnage. Il distingue d'abord les cas où la mort a lieu sur la scène, qu'il s'agisse d'exécution capitale, ou de meurtre, ou d'empoisonnement, ou de suicide, ou de massacre en bataille rangée, ou de duel, ou enfin de mort naturelle; puis il étudie les situations où la mort a lieu dans la coulisse; enfin il examine les effets obtenus par la présence du cadavre sur la scène et fait voir de quelle façon a été présentée la mort de l'homme de bien par opposition à celle du méchant.

On voit combien nombreux sont les points de vue d'où M. Sexau a examiné un sujet très vaste. Aussi les résultats de ces recherches se présentent-ils sous la forme d'une quantité de faits rebelles à tout groupement; et c'est pourquoi il a été, sans doute, impossible à l'auteur de donner en quelques pages le résumé de ses investigations. Mais comme, d'autre part, le lecteur risque de se perdre dans cet amas de faits, M. Sexau a muni son livre d'une table des matières très détaillée. On lira peu ce livre, mais on le consultera souvent, et, pour ces recherches, la table des matières rendra de précieux services.

F. P.

BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

Revue des livres.

A. — Langue et littérature allemandes.

I. **Histoire proprement dite et histoire de la civilisation.** — **Friedrich III.**, *des Kaisers und Königs, Briefe, Reden und Erlasse. Gesammelt und erläutert von* G. Schuster. 2. *Aufl.* Berlin, Vossische Buchh., 07. 4,50 m. — Escherich, Mela. *Germanische Weltanschauung in der deutschen Kunst.* Berlin, Duncker, 06. 2,50 m. [*Wissenschaftliche Frauenarbeiten, 3. Heft.*]. — Grupp, G. *Kulturgeschichte des Mittelalters. 1. Bd. 2., vollst. neue Bearbeitg.* Paderborn, Schöningh, 07. 8,60 m. — Koch, P. *Die Mythen und Sagen der Bibel und ihre Ubereinstimmung mit der Mythologie der Indogermanen.* Berlin, Walther, 07. 2 m. — Schmidt, Ludwig. *Geschichte der deutschen Stämme bis zum Ausgange der Völkerwanderung. 1. Abtlg., 4., 5., 6., Buch.* Berlin, Weidmann, 07. 4,60 m. [*Quellen u. Forschungen zur alten Geschichte u. Geographie. Hrsg. V.* W. Sieglin. *12. Heft.*]. — Siecke, E. *Drachenkämpfe. Untersuchungen zur indogermanischen Sagenkunde.* Leipzig, Hinrichs, 07. 3 m. [*Mythologische Bibliothek, hrsg. v. d. Gesellschaft für vergleichende Mythenforschung, 1. Heft.*].

II. **Histoire de la langue allemande.** — Delbrück, B. *Synkretismus. Ein Beitrag zur germanischen Kasuslehre.* Strassburg, Trübner, 07. 7 m. — Kauffmann, Frdr. *Deutsche Metrik nach ihrer geschichtlichen Entwickelung. Neue Bearbeilung der aus dem Nachlass* A. F. C. Vilmars *von* C. W. M. Grein *hrsg. « Deutschen Verskunst ». 2. Aufl.* Marburg, Elwert, 07. 3,80 m. — Wegeler, Jul. *Coblenz in seiner Mundart und seinen hervorragenden Persönlichkeiten. 2. Aufl. hrsg. v.* Carl Schwarz. Koblenz, Hölscher, 06. 1,60 m.

III. **Histoire de la littérature allemande.** — *a*). **Genres ou thèmes particuliers.** — Klaiber, T. *Dichtende Frauen der Gegenwart.* Stuttgart, Strecker, 07. 3,60 m. — Lässer, L. *Die Deutsche Dorfdichtung von ihren Anfängen bis zur Gegenwart. Im Zusammenhang dargestellt.* Salzungen, Scheermesser, 07. 1,80 m. — Rommel, O. *Der Wiener Musenalmanach. Eine literarhistorische Untersuchung.* Wien, Fromme, 06. 4 m. [*Euphorion. Ergänzungsheft 6.*]. — Arnold, F. *Das Deutsche Volkslied.* Prenzlau, Vincent, 07. 1,75 m. (2 part. en 1 vol.). — Gassmann, A. L. *Das Volkslied im Luzerner Wiggertal und Hinterland. Aus dem Volksmunde gesammelt und*

herausgegeben. Basel, Schweiz. Ges. f. Volkskunde, 06. 3,20 m. [*Schriften der Schweiz. Ges. f. Volksk., 4.*]. — *Deutsches Weihnachtsbuch. Eine Sammlung der schönsten und beliebtesten Weihnachtsdichtungen in Poesie und Prosa.* Hamburg, Deutsche Dichter-Gedächtnis-Stiftung, 06. 4 m. [*Hausbücherei der deutschen Dichter-Gedächtnis-Stiftung, 20. u. 21 Bd.*]. — KRAUSS, F. S. *Zigeunerhumor. 250 Schnurren, Schwänke und Märchen.* Leipzig, Deutsche Verlagsactiengesellschaft, 07. 2 m. [*Der Volksmund, 9-10. Bd.*].

b) **Auteurs et ouvrages particuliers. — Börne. — Strauss-Wohl, Frau Jeanette** : *Briefe an Börne. Eingeleitet u. erläutert v.* E. MENTZEL, Berlin, F. Fontane, 07. 7,50 m.

Brentano, Clemens. *Godwi oder das steinerne Bild der Mutter. Ein verwilderter Roman. Hrsg. u. eingel. v.* A. RUEST. Berlin, H. Seemann, 06. 8 m. — SCHMÖGER, KARL ERHARD. *Leben der gottseligen Anna Katharina Emmerich. 3. Aufl.* Freiburg i. B., Herder, 07. 4 m. [Im Auszuge bearbeitet von einem Priester derselben Kongregation (C. SS. R.). x-582 p.].

Falke. — SPANIER, M. *Gustav Falke als Lyriker. Eine Einführung. 4. Aufl.* Hamburg, Janssen, 07.

Fichte. — GUTMANN, S. HIRSCH. *J. G. Fichtes Sozialpädagogik.* Bern, Scheitlin, 07. 1,50 m. [*Berner Studien zur Philosophie und ihrer Geschichte. 51. Bd.*].

Freiligrath's, Ferd., *sämtliche Werke in 10 Bdn. Hrsg. v.* LUDW. SCHÖRDER. Leipzig, Hesse, 07. 3 m.

Gœthe. — KUHLENBECK, L. *Giordano Brunos Einfluss auf Gœthe und Schiller. Vortrag.* Leipzig, Thomas, 07. 1 m. — MENKE-GLÜCKERT, E. *Gœthe als Geschichtsphilosoph und die geschichtsphilosophische Bewegung seiner Zeit.* Leipzig, Voigtländer, 07. 5,40 m. [*Beiträge zur Kultur- und Universalgeschichte, 1. Heft.*].

Gotthelf. — TOBLER, G. *Jeremias Gotthelf und die Schule.* Bern, Wyss, 06. 2 m. [*Neujahrsblatt der litterarischen Gesellschaft Bern auf d. J. 1907*].

Grillparzer's, Frz., *Werke. Mit e. Skizze seines Lebens und seiner Persönlichkeit von Jakob Minor. 2. Auf.* Stuttgart. Deutsche Verlags-Anstalt, 07. 3 m. — *Grillparzers Sappho. Erläutert von* R. JAHNKE. Leipzig, Bredt, 07. 1,50 m. [*Die deutschen Klasssiker erläutert, 29. Bd.*].

Grün's, Anastasius, *sämtliche Werke in 10 Bdn. Hrsg. v.* ANT. SCHLOSSAR. Leipzig, Hesse, 07, 3 m. — *Grün's, Anastasius, gesammelte Werke. Hrsg. v.* L. A. FRANKL. *Neue Ausg.* Berlin, Grote, 1907, 5 vol. 10 m.

Hamerling's, Robert, *Werke in 4 Bdn. Ausgewählt und hrsg. v.* MICH. MARIA RABENLECHNER. *Mit e. Geleitwort von* PET. ROSEGGER. *3. Aufl.* Leipzig, Hesse, 07. 20 m. — *Hamerling, Robert. Lehrjahre der Liebe. Tagebuchblätter u. Briefe. Neue Ausg.* Leipzig, Hesse, 07. 2,50 m.

Hartmann's, Mor., *gesammelte Werke. 1. Bd. Moritz Hartmanns Leben und Werke. Ein Beitrag zur polit. u. literar. Geschichte Deutschlands im 19. Jahrh. v.* OTTO WITTNER. *1. Tl. Der Vormärz und die Revolution.* Prag, Calve, 06. 6 m. [*Bibliothek deutscher Schriftsteller aus Böhmen, 18. Bd.*].

Hebbel. — *Hebbel-Forschungen. Hrsg. v.* R. M. WERNER U. W. BLOCH-

WUNSCHMANN. *1. Friedrich Hebbel als Kritiker des Dramas. Seine Kritik und ihre Bedeutung. Von* ARTHUR KUTSCHER. Berlin, Behr, 07. 4 m.

Herbart's, Jh. Frdr., *sämtliche Werke. In chronologischer Reihenfolge hrsg. v.* KARL KEHRBACH. *12. Bd. Hrsg. v.* OTTO FLÜGEL. Langensalza, H. Beyer, 07. 5 m.

Herder. — HAUSSMANN, J. *Untersuchungen über Sprache und Stil des jungen Herder.* Leipzig, Fock, 07. 2,50 m. — JACOBY, G. *Herders und Kants Aesthetik.* Leipzig, Dürr, 07. 5,40 m.

Heine. — *Heine, H. Auswahl aus seinen prosaischen und poetischen Schriften von* ACHIM VON WINTERFELD. Leipzig, Dietrich, 07. 2 m. [*Dietrich's Auswahl-Bibliothek, 2. Bd.*]. — BARTELS, A. *Heine-Genossen. Zur Charakteristick der deutschen Presse und der deutschen Parteien.* Dresden, Koch, 07. 1,50 m.

Jacobi. — AHRENS, W. *C. G. J. Jacobi als Politiker. Ein Beitrag zu seiner Biographie.* Leipzig, Teubner, 07. 1,20 m.

Jensen. — ERDMANN, G. A. *Wilhelm Jensen. Sein Leben und Dichten.* Leipzig, Elischer, 07. 2,50 m.

Kalenberg (Pfarrer von). — *Die Geschichte des Pfarrers von Kalenberg, hrsg. v.* V. DOLLMAYR. Halle, Niemeyer, 06. 1,80 m. [*Neudrucke deutscher Literaturwerke des 16. u. 17. Jahrh., 212-214*].

Ludwig's, Otto, *ausgewählte Werke in 4 Bdn. Hrsg. v.* FRDR. BERNT Leipzig, M. Hesse, 07. 1,50 m.

Mörike, Eduard. — *Werke. Hrsg. vom Kunstwart durch* KARL FISCHER. *1. Bd. Gedichte.* München, Callwey, 06, 3 m.

Nietzsche. — DÜRINGER, ADELB. *Nietzsches Philosophie und das heutige Christentum.* Leipzig, Veit, 07. 2 m. — HORNEFFER, E. *Nietzsches letztes Schaffen. Eine kritische Studie.* Jena, Diederichs, 07. 1,20 m.

Schiller. — OFNER, J. *Schiller als Vorgänger des wissenschaftlichen Sozialismus.* Leipzig, Barth, 06. 2,40 m. [In : *Wissenschaftliche Beilage zum 19. Jahresbericht (1906) der philosophischen Gesellschaft an der Universität zu Wien.*].

Simrock's, Karl, *ausgewählte Werke in 12 Bdn. Mit Einleitgn. u. e. Biographie des Dichters hrsg. v.* G. KLEE. Leipzig, M. Hesse, 07. 6 m.

Stavenhagen. — BARTELS, A. *Fritz Stavenhagen. Eine ästhetische Würdigung.* Dresden, Koch, 07. 1,20 m.

Stirner. — MESSER, MAX. *Max Stirner.* Berlin, Bard, 07. 1,50 m. [*Die Literatur, 24. Bd.*].

L. MIS.

B. — Langue et Littérature anglaises.

Auteurs. — F. BEAUMONT and J. FLETCHER. *Works.* vol. 2 (Variorum Ed.) Bell. 10 s. 6 d. — W. COWPER. *Poems.* Ed. by J. C. Bailey. Methuen, 10 s. 6 d. — G. CRABBE. *Poems.* Ed. by A. W. Ward., vol. 1. Cambridge. 4 s. 6 d. — S. JOHNSON. *Lives of the English Poets.* Ed. by G. Birkbeck Hill. 3 vol. Trowde,

30 s. — J. HEYWOOD, *Dramatic Writings of.* Ed. by J. S. Farmer. (Early English Dramatists). Gibbings, 10 s. 6 d. — BEN JONSON. *The Devil is an Ass.* Ed. by W. S. Johnson. (Bibliography) Holt a. Co, $ 2. — *Lyrists of the Restoration.* Ed. by J. and C. Masefield. Richards, 3 s. 6 d. — *Six anonymous Plays.* First series (1510-1537). Ed. by J. S. Farmer. (Early English Dramatists). Gibbings, 10 s. 6 d. — WORDSWORTH. *Guide to the Lakes.* (Fifth. Edition, 1835). Ed. by E. de Sélincourt. Frowde, 3 s. 6 d.

Critique. — *Jane Austen and her England.* By G. E. Mitton. Methwen, 10 s. 6 d. — *H. James, The Novels of.* A Study, by E. L. Cary (bibliography). Putnam, New-York. $ 1.25. — *Charles Lamb, The Life of.* By E. V. Lucas, 2 vol. Methuen, 21 s. — *W. S. Landor, The Florence of.* By L. Whiting. Little, Brown a. Co. Boston, $ 2.50. — *Shakespeare and the Supernatural.* By M. Lucy. (Bibliography), 2 s. — *Shakespeare, On Ten Plays of.* By Rev. Stopford Brooke. Holt et Co. New-York, $ 2.25. — *Studies in Poetry and Criticism.* By J. Churton, Collins. Bell. 6 s.

Revue des Revues.

Revues philologiques.

Zeitschrift für deutsche Philologie, t. XXXIX, fasc. 1, 1907.

ARTICLES ORIGINAUX : H. JAEKEL : *Die altfriesischen Verse vom Hute des abba* (l'*abba* frison serait non un abbé mais une sorte de juge). — J. TEDSEN : *Der Lautstand der föhringischen Mundart* (fin d'une étude sur le dialecte de Föhr, v. *Rev. Germ.* p. 123). — TH. VON GRIENBERGER : *New Beiträge zur Runenlehre* (interprétation de quelques termes fournis par des inscriptions runiques).

COMPTE RENDUS : W. A. BRAUN : *Types of Weltschmerz in German Poetry* (R. M. Meyer). — K. RIEDER : *Der Gottesfreund vom Oberland eine Erfindung des Strassburger Johanniterbruders Nikolaus von Löwen* (Ph. Strauch). — D. DETLEFSEN : *Die Entdeckung des germanischen Nordens im Altertum* (Fr. Kauffmann). — O. SCHRADER : *Totenhochzeit* (Fr. Kauffmann). — P. DRECHSLER : *Schlesiens volkstümliche Ueberlieferungen* (Fr. Kauffmann). — H. W. THAYER : *Laurence Sterne in Germany* (R. M. Meyer).

Zeitschrift für deutsche Wortforschung, t. VIII, fasc. 4 (dernier du tome), février 1907 : A. GÖTZE : *Treffen* (Le mot *Treffen* dans le sens de combat est un substantif verbal que l'on a créé pour avoir un terme intermédiaire entre *Schlacht* et *Gefecht* ou *Scharmützel*). — O. BEHAGHEL : *Zum substantivierten Infinitif* (le nombre des infinitifs pris substantivement s'accroît sensiblement au XIII[e] siècle; les verbes composés de la plupart des préfixes inséparables forment rarement des substantifs verbaux; par là s'expliquent les nombreuses formations en — *ung* des verbes à préfixe). — H. WEHRLE : *Die deutschen Namen der Himmelsrichtungen und Winde* (fin d'une étude sur les noms des points cardinaux et des vents; intéressantes

observations sur l'étymologie des mots Visigoths et Ostrogoths). — F. KLUGE und A. GOTZE : *Bücherschau.* — A. GOMBERT : *Zeitschriftenschau.* — F. BURG : *Programmschau* (revue des programmes). — J. E. WÜLFING, H. KREBS und E. HOFFMANN-KRAYER : *Kleine Beiträge zum neuhochdeutschen Wortschatz* (observations sur *alling*, *dahiesig*, *Droschke* et *Knalleffekt*).

F. P.

Revues de littérature allemande moderne.

DAS LITERARISCHE ECHO

1907. 1. Februar. — R. M. MEYER : *Moral und Methode* [Les critiques actuels, pour la plupart, ne procèdent pas d'une manière méthodique et scientifique; apologistes ou détracteurs de parti pris, ils tranchent les questions les plus délicates avec le sans-gêne et l'insolente ignorance du dilettante; cela est immoral; quelques exemples]. — H. KIENZL : *Adolf Paul* [Né en Suède, Adolf Paul passa sa jeunesse en Finlande; il est, à l'heure actuelle, en Allemagne, et compte au nombre des écrivains allemands; cela explique que sa conception de la vie et du monde manque d'harmonie. Analyse de ses œuvres]. — BESPRECHUNGEN : *Neuankömmlinge.* Von K. K. DÜSSEL [Comptes-rendus de romans récents de *Reinert*, *Latzko*, *Ina Krah*, *C. Ferdinand*, *R. Frankfurter*]. — G. ZIELER : *Moderne Schauspiele* [Comptes-rendus de diverses pièces de théâtres récentes]. — ECHO DER ZEITUNGEN [Sont signalés : Platens « Ode an Napoleon »; une étude de R. M. Meyer : Zur Technik des Romans; une étude de N. Welter sur « Luxemburgs Dialektdichtung », des extraits du journal d'un étudiant de Iéna, relatif à la mort et aux funérailles de Gœthe]. — ECHO DER ZEITSCHRIFTEN [Revues analysées : *Die Gegenwart* [article de R. Schaukal sur : « Und Pippa tanzt » de G. Hauptmann], *Der Kunstwart*, [article de E. Schlaikjer sur « Das Berliner Theaterleben », *die Nation*, *Süddeutsche Monatshefte* [important article de Borinski sur les femmes auteurs]. — ECHO DES AUSLANDES [Lettres de France, d'Italie, de Suède, d'Espagne]. — ECHO DER BÜHNEN. [Pièces analysées : « *Die Häuser des Herrn Sartorius* » de B. Shaw; « *Romanstoffe* » de E. Robert; « *Zum Heile der Menschheit* » de H. v. d. Woernitz u. K. Weiss; « *Feuersalamander* » de C. Tartufari; « *Im Paradiese* », de M. Burckhardt]. — KURZE ANZEIGEN (Romane u. Novellen, Literaturwissenschaftliches). — NOTIZEN. — **15. Februar.** — F. SERVAES : *Gerhart Hauptmanns Werk* [La publication des œuvres complètes de Hauptmann fournit à Servaes l'occasion d'étudier dans son ensemble l'œuvre de ce dramaturge; ses héros sont tous passifs; or le théâtre exige des personnages *agissants*; les drames de H. sont par suite très semblables à des poèmes épiques; cette confusion des genres est un grave défaut, que seule la valeur individuelle de H. nous empêche de déplorer. Beautés de l'œuvre de H. comparé à Rodin]. — H. SPIERO : *Georg Reicke* [Poète de la

Prusse orientale, transplanté à Berlin; puise son inspiration à ces deux sources, à l'ancienne patrie comme à la nouvelle. Analyse de ses romans : *Das grüne Huhn* (1902), *der eigene Ton* (1907); de ses pièces de théâtre [*Märtyrer, der Sterngucker, Morgen, Schüsselchen*; en ce qui concerne la langue, il est un des meilleurs écrivains actuels]. — BESPRECHUNGEN [1. Historische Erzählungen, von M. Ewert. Comptes rendus de romans historiques de *Wilhelm Jensen, W. Arminius, J. Dose, A. Mysing, A. J. Cüppers, F. Stockhausen, J. Prœlss*; l'ensemble de ces productions est défavorablement jugé. 2. *Ex Oriente lux*; von Ilse Frapan-Akunian. Comptes rendus de deux romans japonais. — 3. *Holländische Bücher*. Comptes rendus par divers critiques]. — ECHO DER ZEITUNGEN [Sont signalés et analysés des articles sur « l'équité poétique », « l'importance de la presse », « Constantin Belmont », « Comment Schiller fut anobli »]. — ECHO DER ZEITSCHRIFTEN [Revues analysées : *Die Kultur* (Étude de R. v. Kralik sur Shakespeare et l'Autriche), *die Nation* (étude de Bettelheim sur Chr. Eckermann, ami de Storm), *Westermanns Monatshefte* (étude de Seeliger sur le poète Cornelius, de Jockisch sur W. Jensen), *Die Zukunft* (article de Oehler sur la mère de Nietzsche), *The Journal of English and Germanic Philology* (art. de Curme sur les tendances actuelles du drame et du roman allemands). — ECHO DES AUSLANDES [Lettres de Russie, d'Amérique, de Danemark, de Pologne]. — ECHO DER BÜHNEN [Comptes rendus de pièces de M. Bernstein (Herthas Hochzeit), de Bergström, F. Hübel, J. Bab]. — KURZE ANZEIGEN [Comptes rendus de divers romans, nouvelles, ouvrages critiques, divers]. — MEINUNGSAUSTAUSCH. — NACHRICHTEN. — DER BÜCHERMARKT. — **1. März.** — A. V. GLEICHEN-RUSSWURM : *Dichtkunst und Konvention*. — S. MEISELS : *Jungjüdische Lyrik*. [La poésie lyrique spécifiquement juive n'existe en Allemagne que depuis les dix dernières années. Deux traits la caractérisent : plaintes sur le passé et le présent, espoir en un avenir meilleur. Quelques auteurs : *Zlocisti*, Donath, Feiwel, Acher, Werner, Jungmann, etc.]. — BESPRECHUNGEN [Important article de Walzel sur Guill. de Humboldt, à l'occasion de la publication de ses œuvres complètes par l'Académie des sciences de Berlin, et de sa correspondance avec sa femme, par A. v. Sydow; comptes rendus relatifs aux correspondances : 1. de C. F. Meyer avec Luise v. Francois; 2. de G. Herwegh avec sa fiancée; 3. de Scheffel avec K. Schwanitz; G. de L. v. Schönfeld-Neumann avec H. Villinger]. — NIDA MARDON : NEUE FRAUENNOVELLEN [Comptes rendus de nouvelles récentes de Selma Erdmann-Jesnitzer, M. Schneider, H. Aeckerle, M. v. Rentz, O. Staack, Dora Staack]. — S. MEHRING : *Metrische Nachdichtungen* [Sur des traductions en vers allemands de : Li-Taï-Pe, Horace, Verlaine, Hérédia, Mistral, O. Wilde, etc.]. — ECHO DER ZEITUNGEN [Articles analysés; sur Berthold Auerbach, par Bettelheim, etc., sur Christine Hebbel, Lenau, Möbius, G. Hauptmann]. — ECHO DER ZEITSCHRIFTEN [Revues analysées : *Aus fremden Zungen*, *Das Blaubuch* (article de G. Landauer sur W. Calé), *Deutsche Rundschau* (lettres inédites de G. Keller à Maria Knopf, publ. p. A. Frey), *Preussische Jahrbücher* (art.

d'A. Bonus sur « Ibsen et l'histoire islandaise »). — ECHO DES AUSLANDES (Lettres de France, d'Italie, de Hollande). — ECHO DER BÜHNEN [Comptes rendus de pièces de Hauptmann (*Die Jungfern vom Bischofsberg*; insuccès), de H. v. Mentzel, G. Esmann, F. Dörmann, P. Gutmann]. — KURZE ANZEIGEN [Comptes rendus de romans et nouvelles, ouvrages de critique, divers]. — NACHRICHTEN. — DER BÜCHERMARKT. — **15. März.** — R. FURST : *Die deutsche Legendendichtung*. [A propos d'un livre récent, coup d'œil rapide — trop rapide — sur l'histoire de la poésie légendaire en Allemagne]. — P. BORNSTEIN : *Anna Croissant-Rust* [Intéressant tempérament d'écrivain et de poète. Tout d'abord naturaliste, elle devient ensuite « régionaliste ». C'est dans l'humour qu'elle réussit le mieux. Analyse des œuvres principales. Cet écrivain n'est pas apprécié à sa juste valeur; elle mérite, pourtant, d'être mise au premier rang]. — BESPRECHUNGEN : 1. *Gœthe-Schriften*, von G. WITKOWSKI (Comptes rendus des récents ouvrages de Baumgarten, Saenger, P. Stapfer — ce dernier très sévèrement jugé, — Julius Schwabe; des éditions de Gœthe dirigées par Heinemann et Ed. v. d. Hellen, etc.). 2. *Niedersächsisches* (Comptes rendus, par F. Diederich et P. H. Hartwig, de divers romans dont l'action se passe en Basse-Allemagne). 3. *Rétif de la Bretonne* (comptes rendus, par Wilhelm Holzamer, de divers ouvrages récents sur cet auteur). — ECHO DER ZEITUNGEN (les principaux articles signalés et analysés sont des études sur W. Jensen (par R. v. Gottschall, etc.), sur Carducci, A. G. Meissner, Gottf. Keller, Auerbach, etc.]. — ECHO DER ZEITSCHRIFTEN [Revues analysées : *Deutschland* (art. de Benrubi sur Brunetière, de Rahmer sur Kleist); *Die Grenzboten* (art. de Graef sur « les souvenirs relatifs à Gœthe dans la Bohême du Nord-Ouest »); *Kunstwart* (portrait de W. Jensen par F. Gürtler; étude d'Avenarius sur les « modernes ballades »; *Die Schaubühne* (art. de Willi Handl sur les « Schwänke »; *Monatshefte der Comeniusgesellschaft* (art. d'E. König sur « Gœthe und der höchste Wunsch »]. — ECHO DES AUSLANDES [Lettres d'Angleterre et d'Amérique]. — ECHO DER BÜHNEN [Comptes rendus de diverses pièces récentes de C.-A. Bernouilli, R. Berger, etc.]. — KURZE ANZEIGEN [Comptes rendus de romans de W. Bloem, R. Huch, G. Hirschfeld, Jean Reibrach; du recueil de poésies lyriques de Dehmel; de quelques pièces de théâtre de Semper et Kruse; d'ouvrages de critique littéraire sur W. Jensen, Rétif de la Bretonne, etc.]. — MEINUNGSAUSTAUSCH. — NACHRICHTEN. — ZUSCHRIFTEN. — DER BÜCHERMARKT. L. MIS.

Die Grenzboten. — 24 janvier 1907. — GERMANICUS : *Politische Briefe aus Sachsen* 3. 4. (Réforme électorale. Suite). — W. BERG : *König Friedrich der Grosse und der Baron Warkotsch* (suite). — R. STREILER : *Erstwerke der Hochrenaissance « Architektur »* (analyse d'un ouvrage du professeur Théobald Hofmann). — 31 janvier 1907. — *Das Mexiko des Porfirio Diaz* (L'expédition française au Mexique). — CARL ZEUTSCH : *Bildung und Bildungsmittel der Gegenwart*. — ERNST MEYER : *Die Schöpfung der Sprache*.

Nord und Süd. — Février et Mars 1907. — LUDWIG GEIGER : *Ludwig Börne* : 70 Jahre nach sinem Tode. — MITE KREMNITZ : *Siegerin Zeit.* — MAX KRIEG : *Antonio Foggazzaros Romantrilogie.* — ELSE KÜSTNER : *Das Herzeleid.* — NEISSER : *Anna Maria Schürmann.* — STAVENHAGEN : *Uber Griechenland* : Sein Heer und Flottwesen. — CHRISTIAN BŒCK : *Das dichterische Schaffen* (étude très générale et peu nouvelle). — HANS LINDAU : *Ed. Engel* (Éloge parfois enthousiaste de E. E., comparé successivement à un général, à Schopenhauer, à Tolstoï, à Keller, à Taine, etc.). — A eu le mérite de ramener l'attention de ses compatriotes sur la prononciation moderne du grec. Polyglotte incomparable. — Sein Geschmack ist kerngesund. — LOTHER WASSERVOGEL. Eckmann und das neue Kunstgewerbe. — AD. KOHNT : *Briefe Ad. Stahrs an Varnhagen von Ense und an Bettina v. Arnim* (4 lettres à Varnhagen de 1841-1850, où se reflètent les intérêts littéraires et politiques de l'époque. A Bettina 4 lettres (17 oct. 1840-11 oct. 1843), pleines d'admiration pour B. et de sentiments patriotiques pour la Prusse).

S. G. N.

Deutsche Revue. — Janvier 1907. — PRIMO LEVI : *Kardinal Prinz Hohenlohe. Persönliche Erinnerungen eines Italiener's.* — HERMANN ONCKEN : *Aus den Briefen Rudolf von Benningsen's. XXII* (Lettres de Benningsen à sa femme. — Correspondance avec quelques amis pendant la guerre de 1870-71). — RUDOLF VON GOTTSCHALL : *Eine deutsche Akademie für Sprache und Literatur* (l'auteur montre les services rendus par l'Académie française et le manque d'une pareille institution en Allemagne). Février 1907. — PRIMO LEVI. — *Kardinal Prinz Hohenlohe* (Fin). — HERMANN ONCKEN : *Aus den Briefen Rudolf von Benningsen's. XXIII.* — (Suite de la correspondance de 1870). — KARL BLIND : *Homerische Kenntnis des Germanischen Nordens. Die Sage vonder Zauberin Kirke und Holda Hirke.* Mars 1907. — HERMANN ONCKEN : *Aus den Briefen Rudolf von Benningsens. XXIV.* — PROFESSEUR MAURICE VERNES : *Renan und die moderne Religion.* S. G. N.

Le propriétaire-gérant : FÉLIX ALCAN.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD

TROISIÈME ANNÉE N° 4 JUILLET-AOUT 1907

Revue germanique

ALLEMAGNE — ANGLETERRE
ÉTATS-UNIS — PAYS-BAS — SCANDINAVIE

SOMMAIRE :

Camille Pitollet. — Sur un prétendu roman à clef de Johanna Kinkel : *Hans Ibeles in London.*

NOTES ET DOCUMENTS

Les réveils religieux en Angleterre et aux États-Unis (*H. Delacroix*).
A propos d'une continuation française du « Geisterseher » de Schiller (*F. B.*).
Documents du musée Calvet d'Avignon.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, boulevard Saint-Germain, Paris, 6e.

La *Revue germanique*, publiée sous les auspices des Universités de Lille, Lyon et Nancy, paraît cinq fois par an (janvier, mars, mai, juillet, novembre) en fascicules d'environ 8 feuilles in-8°, formant un volume d'environ 640 pages.

Chaque numéro contient :

1° Des articles originaux sur la littérature, l'histoire, la philologie, le mouvement social, les arts, dans les pays de langue germanique et anglo-saxonne ;

2° Des notes et documents inédits ou autres ;

3° Des revues critiques des principales publications récentes sous les rubriques suivantes :

Littérature, Histoire des idées, Philologie, Histoire, Beaux-Arts ;

4° Une Bibliographie sommaire et une Revue des Revues françaises et étrangères.

Le prix de l'abonnement est fixé à **14** fr. par an pour Paris, **16** fr. pour les départements et l'étranger. — LE NUMÉRO, **4** fr.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL POUR L'ANNÉE 1907 :

M. PIQUET, professeur à l'Université de Lille.

SECRÉTARIAT DE LA RÉDACTION :

A la librairie Félix Alcan, le jeudi, de 2 à 4 heures.

Prière d'adresser tous manuscrits et communications au Secrétariat de la Revue.

La *Revue germanique* rendra compte de tout ouvrage pouvant entrer dans son programme dont un exemplaire sera adressé à ses bureaux, à la librairie Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain, Paris. Les comptes rendus seront confiés à des spécialistes, et signés.

Ils paraîtront autant que possible dans le courant de l'année de la publication.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

MM. ALBERT (Henri), ALEKAN, ANDLER (Charles), ANGELLIER (Auguste), ARREN (Jules), AUERBACH (B.), BARON (Carle), BALDENSPERGER (Fernand), BARBEAU, BARDOUX (Jacques), BARET, Mme ARVÈDE BARINE, MM. BASCH (Victor), BEAUJEU (L.), BEHAGHEL (O.), BÉMONT (Ch.), BÉNÉDITE (L.), BENOIT (François), BERGER, BESSON, VON BODENHAUSEN (Baron E.), BOSSERT, BOUCHOT (Henri), BOURDON (Eugène), BOUVIER (Bernard), CAZAMIAN (Louis), CHEVALLEY (Abel), CHEVRILLON (André), CHUQUET, CLARAC, DELACROIX (H.), DELBOS (Victor), DELCOURT (Joseph), DENIS (E.), DIMNET (E.), DEROCQUIGNY (J.), DERUDDER, DRESCH (J.), DUPROIX (J.-J.), EHRHARD (A.), ELSTER (Ernest), Mlle A. FANTA, MM. FEUILLERAT (Albert), FLEGENHEIMER (Edmond), FLEURY (V.), FIRMERY, FOULET (Lucien), GARNIER (Ch. M.), GAUTHIOT (Robert), GERMAIN (André), GILLOT, GODART (A.), HAGUENIN (E.), HOVELAQUE, HUCHON, JULLIAN (Camille), KONTZ (A.), KOSZUL (André), JUSSERAND (J.-J.), LAFENESTRE (Georges), LANDORMY (P.), LAUVRIÈRE (Emile), LAUDENBACH, LAVISSE (Ernest), LEGOUIS (Emile), LEGRAS (Jules), LEROUX (Alfred), LEROY (Max), LESCOFFIER, LÉVY (Albert), LÉVY (Ernest), LÉVY-BRÜHL, LICHTENBERGER (Ernest), LICHTENBERGER (Henri), LOISEAU, LOOTEN, MAETERLINCK (L.), MAIGRON, MARGUILLIER (Auguste), MATTER (P.), MAUCLAIR (Camille), METIN (Albert), MILHAUD (Edgar), MIS, MONOD (Gabriel), MONOD (François), MONTANDON (Marcel), MURET (Maurice), NICOLLE (Marcel), NIETZSCHE (Mme Fœrster), PAGÈS (G.), PARISET, PARMENTIER (Jacques), PETIT-DUTAILLIS, PINEAU (Léon), PINLOCHE, PIQUET (F.), POIROT (J.), POLACZEK, POTEZ (Henri), RAPHAEL (G.), RÉAU, DE REUL (Paul), REUSS (Rodolphe), RIVAUD (Albert), ROD (Edouard), ROLLAND (Romain), ROUGE (I.), ROOSES (Max), ROUSTAN (L.), RUYSSEN (Th.), SAROLEA (Charles), SCHMIDT (Ch.), SCHWEITZER (Albert), SEIGNOBOS (Charles), SEILLIÈRE (E.), SPENLÉ (E.) SPIELMANN (H M.), STAPFER (Paul), THOMAS (W.), TIBAL (André), TRAVERS (Julien), VARENNE (Gaston), VERRIER (Paul), WADDINGTON (Albert), WEILL, ZYROMSKI.

MM. les collaborateurs de la Revue sont priés de signaler les livres dont ils seraient disposés à rendre compte à la Rédaction qui se chargera des démarches auprès des éditeurs.

SUR UN PRÉTENDU ROMAN A CLEF

DE JOHANNA KINKEL

« *HANS IBELES IN LONDON* »

En novembre 1860 paraissaient à Stuttgart, chez Cotta, deux volumes in-8 de 383 et 348 pages, intitulés : *Hans Ibeles in London. Ein Familienbild aus dem Flüchtlingsleben. Von Johanna Kinkel.* (*Aus ihrem Nachlass*), qui étaient mis en vente au prix de deux *Thlr.*

Le nom de l'auteur, encore dans la mémoire de tous en Allemagne tant à cause des indiscutables dons de poésie et de musique qu'elle avait déployés naguère à Berlin et dans sa patrie rhénane et dont le long exil d'Angleterre n'avait point terni l'éclat, que de cette « *melancholy death* » — pour parler comme *The Athenæum* (27 nov. 1858, p. 687), — dont le mystère inquiétait encore les imaginations, semblait devoir assurer à l'avance à l'œuvre un franc succès. Et, en effet, ne lit-on pas dans la plus consciencieuse des critiques qui en parurent alors cette phrase caractéristique : « *Der Name Johanna Kinkel steht uns so hoch, dass wir schon um desswillen an einem Buch, das uns aus ihrem Nachlass geboten wird, nicht vorüber gehen könnten. Auch ohne an sich besondere Bedeutung zu haben, müsste es uns schon aus Pietät gegen die vortreffliche Frau, die uns damit ein letztes Andenken zurückgelassen hat, von Interesse seyn*[1]. » En termes presque semblables, les *Blätter für literar. Unterhaltung* disaient, peu après : « *Bei diesem posthumen Werk der genialen Dichterin und Künstlerin Johanna Kinkel, welche durch ihre vielseitigen Talente ebenso wohl wie durch ihre tragischen Schicksale einen so eigenthümlichen Anspruch auf unser Interesse und unsere Sympathie gewonnen, hat die Kritik kaum eine andere Aufgabe, als das bereits abgegebene Verdict des lesenden Publikums*

1. *Allgem. Ztg.*, *Beilage*, n[os] 68-69 (9.-10. März 1861), p. 1009-1011 ; 1025-1027. — Le pass. cité est p. 1009.

zu bestätigen und zu begründen [1]. » Mais, si favorable qu'ait été l'accueil ménagé en Allemagne au roman posthume de Johanna Kinkel par la critique littéraire, il était facile de prévoir que l'œuvre ne deviendrait pas, dans l'acception courante du vocable, populaire, et était condamnée à tomber assez vite dans l'oubli.

Une phrase des *Blätter für liter. Unterhaltung*, assurément hyperbolique, ne renfermait pas moins, à ce point de vue, déjà comme le verdict de la postérité sur *Hans Ibeles* : « *Fast möchte man meinen, so würde Gœthe geschrieben haben, wenn er uns in einem Roman das Londoner Leben in der letzten Hälfte des 19. Jahrhunderts zu schildern gehabt hätte* [2] ». La manière de Gœthe à un âge où triomphaient Fanny Lewald, Bulwer et Eugène Süe, quelle ironie! En réalité, il manquait à ces deux volumes, pour conquérir le gros des lecteurs, l'élément indispensable à un roman véritable : l'action extérieure. Nul n'a, à ma connaissance, caractérisé en termes plus adéquats que l'anonyme auteur du compte rendu publié par le *Hermann* du 24 novembre 1860, ce défaut de *Hans Ibeles* : « *Was man « Handlung » in einem Romane oder Drama nennt, muss man hier nicht in der üblichen äusserlichen Weise denken. Die Handlung ist rasch, aber eine innerliche, gleichsam eine physiologisch-lyrische, wie im Torquato Tasso. Sie wird blos edleren Naturen reiferen Alters, die selbst ähnliche Erfahrungen gemacht haben, ganz verständlich und zugänglich sein.* » Outre ce vice rédhibitoire, l'ouvrage, par son caractère documentaire de peinture, d'ailleurs fort libre, des milieux révolutionnaires londoniens, de la vie des exilés continentaux en Angleterre, se trouvait localisé assez étroitement dans l'espace et dans le temps et condamné à vieillir dès que les circonstances politiques, en s'aggravant — et le coup d'État du 2 décembre n'allait pas tarder, on le sait, à briser en leur fleur les espoirs de renouveau social — rendraient inutiles, ou du moins relégueraient à un avenir par trop lointain, les plans forgés dans les conciliabules de proscrits. D'autre part, l'intrigue sentimentale brochée sur la trame un peu diffuse d'une narration indisciplinée, parce que trop spontanée, n'était guère de

1. *Blätt. für lit. Unterhaltung*, n° 14, 1. April 1861. — L'auteur de cette remarquable critique était certainement un Allemand résidant à Londres, dont il parle en employant l'adverbe *hier*. Le *Hermann, deutsches Wochenblatt aus London*, l'a reproduite dans son numéro 121, 27. April 1861.

2. *Loc. cit.*, p. 261.

nature à fasciner la moyenne des lecteurs, qui est justement celle qui assure aux romans un succès durable. Le même critique, qui vient d'être cité, du *Hermann* insistait avec une admiration qui ne laisse pas de paraître quelque peu comique sur cet aspect, sans doute assez original, de *Hans Ibeles* FAMILIEN*bild* et non plus JUNG-GESELLEN*bild*, et écrivait : « *Die Verfasserin war nicht Schriftstellerin von Profession, aber der beste Romandichter tritt vor der Kühnheit und freien Meisterschaft in Schatten, womit sie den zartesten, sinnigsten Liebesroman eines Paares*, DAS SCHON SECHS KINDER HAT, *anzulegen und durchzuführen verstand.* » Quel thème émotif nous offre, en effet, *Hans Ibeles*? Le plus touchant, si l'on veut, mais aussi le moins mouvementé, donc le moins dramatique des conflits romanesques. La lutte, à peine marquée au dehors, d'une femme admirable, — *Hausfrau* qui sait rester intellectuelle, — pour se conserver, à elle-même comme à ses enfants, un mari dont le bon-garçonnisme un peu veule garantit, précisément, ces victoires féminines où risquent de sombrer la paix du foyer et l'avenir du ménage, et qui oscille, dans une complaisance qui désarme, entre sa vertueuse épouse et de géniales pécheresses qu'ont mises à mal ses habiletés de musicien doublé de beau mâle. Ex-maître de chapelle à la cour de Dessau [1], Hans Ibeles est venu, épave d'un *Märzkrawall* dont la description constitue à coup sûr l'une des pages les plus typiques de l'œuvre [2], échouer à Londres un peu *wie der Blinde zur Ohrfeige*. Tout de suite jeté dans le tourbillon de l'existence révolutionnaire, va-t-il, comme certains *leaders* du parti, gâcher sa vie à conspirer à vide, passer ses jours à broder de redondantes amplifications sur le thème millénaire du *morgen wird's losgehen*? Pour un caractère faible, encore qu'excellent, tout n'était-il pas à craindre en une période d'aussi fiévreuse incertitude du lendemain que furent ces années 1850 et 1851 pour les proscrits de l'absolutisme allemand triomphant? D'autant plus qu'il donne tête baissée dans le piège que lui tend cette

1. *Lies* DETMOLD, écrivaient les *Blätter für liter. Unterhaltung*, p. 261. Quant aux vocables : *Hans Ibeles*, cf. *Hans Ibeles in London*, I, 24 : « *Der gute Mann hiess zwar in ehrlichem Deutsch Johannes Ibeles, und in seiner Vaterstadt hatte man daraus den Spitznamen Hansibbeles gedrechselt, um eine gewisse Gleichgültigkeit gegen Ceremoniell und steife Formen, die ihm als einer geborenen Künstlernatur eigen war, zu geisseln. In London musste er sich diese quasi Versublimirung seines Namens gefallen lassen, was ihm ebenso gleichgültig war, als die andere Lesart.* »

2. I, 39-92 : *Eine kleine Residenz erhält eine grosse Ohrfeige.*

victime à demi consentante des manigances policières, la comtesse Blafoska, laquelle, ayant voulu jouer avec le feu, finit par s'éprendre sérieusement de l'homme dont elle était chargée de contrôler les actes. Et elle le tient tellement sous ses charmes que ce sera miracle s'il n'oublie pas bientôt dans ses bras les serments, qu'il entend cependant ne pas rompre, jurés à sa femme Dorothea. Mais la ferme et loyale épouse sait, à force de patient et tenace héroïsme, dénouer les fils de cette dangereuse machination. Une péripétie, si ingénument romanesque qu'elle ferait aisément croire à un décalque de la réalité, facilite merveilleusement sa reconquête du volage mari. « *Die Liebe und aufopfernde Pflichttreue seiner Gattin... rettet ihn von dem letzten Fall; am Schluss stehen beide in sittlicher Reinheit über der sie umgebenden Welt eitler, in anmassendem Müssiggang verkommen der Menschen*[1]. » Désormais, la bonne entente ne sera plus troublée dans la maison de Hans Ibeles. En un légitime développement de tous ses membres, chacun selon sa formule individuelle et son intime norme, la famille allemande démocratique affirmera, en terre anglaise et malgré la discordance criante des us et des coutumes, son originalité essentielle, et progressera, dans la paix laborieuse et joyeuse, comme la plus éloquente réfutation des calomnies réactionnaires et la preuve tangible du bien fondé de l'idée révolutionnaire, dont les autres, le troupeau des hâbleurs de clubs, semblent s'obstiner à ruiner définitivement, aux yeux des gens sensés, le prestige déjà si fort compromis par l'issue lamentable de l'aventure palatino-badoise[2].

1. *Allg. Ztg.*, *loc. cit.*, p. 1009.

2. Je ne sache pas qu'aucun critique ait mis en lumière cette moralité révolutionnaire de l'œuvre. L'auteur du compte rendu du *Hermann*, dont l'analyse, la première en date, est aussi la plus pénétrante, ne va pas au delà de l'interprétation : *tragédie de famille qui s'achève en victoire conjugale.* « *Das Familienbild aus dem Flüchtlingsleben*, écrit-il, *zeigt uns den genialen Heldenkampf einer liebenden Gattin und Mutter mit den häuslichen, von englischen Verhältnissen tyrannisirten Verhältnissen, den Kampf und den Sieg. Dem Gatten wird sein volles Recht, so dass er Künstler bleiben darf, ohne sich zum Industrialismus zu erniedrigen und den Kindern wird ihr Recht, so dass ihnen, wenn auch unter den schwierigsten Verhältnissen, alle Segnungen einer mütterlichen Fürsorge und sorgfältigen Erziehung zu Theil werden.* » Cependant Dorothea, qui est le personnage principal du roman, n'hésite pas à affirmer qu'elle n'est pas seulement épouse, mais, et au même degré, une révolutionnaire. Cf. par exemple II, 139 : « *Sie* [*Dorothea*] *hatte sich einmal für die Rebellion begeistert, wie sie einmal aus allen Seelenkräften geliebt hatte. An diesen beiden Leidenschaften, für den Mann, dem sie sich ergeben, und für die Freiheit des Vaterlandes, hatte sie genug. Im übrigen wünschte sie dass alle Welt sich vernünftig betragen, Treu und Red-*

Telle est, simplifiée à l'extrême, la conception essentielle de *Hans Ibeles in London*. On comprend qu'un tel livre devait fatalement rester *caviar to the multitude* et était destiné, après une courte et limitée popularité, un bref succès de mode, succès restreint, encore une fois, et modique, à disparaître des *Leihbibliotheken* et à inaugurer, dans les magasins de la maison Cotta, le lamentable sommeil des rossignols, peuplé de visions grises, interrompu seulement de temps à autre par l'appel insolite de quelque bibliophile. Par quel enchaînement de causes et d'effets, il y a trois années, M. Ludwig Geiger a-t-il tenté, Messie inattendu, de libérer le pauvre Ibeles des limbes de moisissure et de poussière à l'entrée desquels pourrait être gravé le *lasciate ogni speranza* dantesque, c'est ce que je ne sais et ne crois point, au surplus, nécessaire d'élucider. On pourrait supposer que le professeur de Berlin, par suite de ses accointances avec des personnages liés, à un moment de leur existence, avec les Kinkel : Adolf Stahr et sa seconde femme, Kathinka Zitz, Bettine von Arnim, Max Waldau, se soit ainsi, et comme médiatement, senti enclin à parfaire sa connaissance de Johanna Kinkel, qu'il déclarait naguère appartenir « *zu den Frauen, die um so mehr gewinnen, je mehr man sich mit ihnen beschäftigt und deren Andenken um so reiner und strahlender wird, je mehr von ihnen bekannt wird*[1] ». Peut-être n'est-ce, cependant, que le hasard d'un passage de la correspondance de Fanny Lewald, sur lequel nous l'allons voir étayer tout l'édifice de sa construction interprétative, auquel nous sommes redevables de l'article *Vergessene satirische Romane des XIX. Jahrhunderts* dans la *Zeitschrift für Bücherfreunde*[2]. Il n'importe, aussi bien, puisque, encore une fois, nous n'avons point à nous occuper de l'origine, mais du contenu de cet article.

M. Ludwig Geiger commence son travail en invoquant l'autorité de M. Richard M. Meyer, et transcrit sa phrase, où il est dit que Johanna « *setzte sich in dem autobiographischen Roman, der das Leben und Treiben der Emigranten in London anschaulich schildert, ein*

lichkeit üben, und sich unschuldig des Lebens freuen möchte. » Les *Blätter für liter. Unterhaltung* remarquaient que l'économie du roman ne correspondait pas à son titre, car, selon elles, Hans Ibeles n'est que « *ein untergeordneter und ziemlich unbedeutender Charakter* » (*art. cit.*, p. 262). Si le critique avait saisi l'idée maîtresse de l'œuvre, il eût vu qu'au contraire Hans Ibeles est le pivot de la fable.

1. *Bettine von Arnim und Friedrich Wilhelm IV.* (Frankfurt a. M., 1902), p. 45-46.
2. *VII. Jahrgang, 1903-1904, II. Bd.*

ergreifendes Denkmal ». Loin de moi la pensée de révoquer en doute la compétence critique de l'auteur de *Die deutsche Litteratur des XIX. Jahrhunderts*, livre d'allure, si je puis dire, berlinoise, document curieux, en tout cas, de la moderne manière dont certains jeunes universitaires allemands entendent vulgariser l'histoire littéraire. Tout de même, je ne puis ne pas formuler certaines réserves sur l'objectivité des jugements portés par M. Richard M. Meyer sur Kinkel et son œuvre. Pour lui — et l'assertion a subsisté intacte dans la troisième édition, qui est de 1906, de son manuel — Kinkel produit « *den Eindruck zweifelhafter Echtheit* » et sa popularité est « *unverdient* », car il manifeste « *jedenfalls weniger Eigenart als seine treffliche Gattin Johanna Kinkel* ». Ce sont là opinions dont la portée est en raison directe de l'évidence des faits qui les conditionnent, et, en l'espèce — puisqu'il n'existe pas encore d'ouvrage d'ensemble sur Kinkel et Johanna — du zèle personnel des recherches de qui en prend la responsabilité. Or, je crains que M. Richard M. Meyer ne se soit jamais donné la peine d'ouvrir un volume de Kinkel. N'est-il pas stupéfiant, par exemple, de le voir dater de 1846 *Otto der Schütz*? Cette populaire épopée rhénane ayant paru en 1843 dans le volume même des *Gedichte* dont l'examen est indispensable — les 6 éditions subséquentes ne donnant, par suite d'adjonctions arbitraires, qui presque toutes remontent à 1850, date à laquelle Kinkel était dans les prisons du roi de Prusse et n'eut pas même le droit de lire les épreuves de cette seconde édition de ses poésies, qu'une image inadéquate — à qui veut connaître le Kinkel authentique, le Kinkel tel qu'il se serait développé, si ses collègues piétistes de la Faculté de théologie de Bonn et si la bourgeoisie bien pensante de cette ville n'y eussent mis obstacle, il faut bien croire que M. R. M. Meyer n'a point lu ce recueil[1]. De plus, lui qui, en 1904, dans les *Jahresberichte für neuere deutsche Literaturgeschichte*[2], jugeait à propos de nous apprendre, au sujet d'un livre où il n'y a pas un mot sur Kinkel, que celui-ci était « depuis longtemps — et à bon droit —

1. *Otto der Schütz* parut en 1846 *en édition séparée*. M. R. M. Meyer a tout simplement transcrit cette indication bibliographique courante. On sait que le comble de l'art en matière de *Manuels* d'histoire littéraire consiste à apprécier des œuvres, et des auteurs, que l'on n'a pas lus, et que cet art s'apprend assez vite, pour peu que l'on possède un certain doigté.

2. *11. Bd., 1904*; *IV, 5 a : 56*. — Il s'agissait de la seconde édition (*Dresden*, 1898) de la *Psychologie der Liebe* de J. Duboc.

oublié », ne nous donne, dans son *Grundriss der neuern deutschen Litteraturgeschichte* (Berlin, 1902), que la plus confuse et défectueuse des bibliographies sur ce même Kinkel. Dès lors, n'est-il pas d'une saine méthode de révoquer en doute l'objectivité de la citation initiale de M. Ludwig Geiger? Car, vraisemblablement, la phrase de M. R. M. Meyer ne lui a paru digne d'être adoptée que parce qu'elle corroborait en quelque sorte à l'avance sa propre thèse : au lieu de la signification littéraire du livre, n'est-ce pas déjà, en effet, comme l'ésotérisme du roman à clef qu'évoque cet « *ergreifendes Denkmal* », dont le mystère est d'autant plus troublant qu'on ne nous dit pas un mot de son contenu?

M. Ludwig Geiger a voulu, lui, non démontrer — la preuve faisant défaut — mais appuyer l'hypothèse que *Hans Ibeles in London* serait une œuvre primordialement et radicalement satirique. Jusqu'alors, les rares auteurs d'histoire de la littérature allemande — il serait facile de les compter — qui avaient eu pour ce livre autre chose qu'une sèche mention déclaraient, en fait, y trouver des éléments de confession, mais aucun n'avait osé y voir un pur pamphlet, une mazarinade conjugale. M. Ludwig Geiger est allé un peu plus loin qu'eux. Il faut avouer qu'il en avait une occasion fort tentante, sous forme d'un passage d'une lettre de Fanny Lewald à son beau-fils.

Le 11 janvier 1861, donc, la romancière convertie de *Jenny* écrivait à Alvin Stahr que « *das Taktlose an H. I. darin liegt, dass sie* (*Johanna*) *die ganze Bedeutung der deutschen Revolution, die ganze Würde der Flüchtlinge, das ganze Martyrium ihres Mannes ins Lächerliche herabgezogen und nebenbei Hans Ibeles, der ganz unverkennbar Kinkel ist, als einen Waschlappen dargestellt, der an jedem Frauenzimmer hängen bleibt. Daneben geht der schnödeste Undank gegen Kinkels und Johannas Wohltäterin, Frau van Brünning, die in der Figur der polnischen Gräfin verspottet ist, ähnlicher Dinge gar nicht zu gedenken. Es ist ein Buch, das diejenigen nicht erwähnen dürfen, die von Johanna etwas hielten, denn es stellt deren Herz und Charakter in ein schlimmes Licht, und vollends die Liebe von Ibeles für die Mörderin ist widerlich.* » Quelques mois avant, cette même Fanny Lewald avait écrit à Jacoby : « *Hast Du Hans Ibeles von der Kinkel gelesen? Das ist ein trauriges und beklagenswertes Buch. Es hat mir für sie, für Kinkel, für die Partei sehr leid getan,*

dass es erschienen ist, und es ist sicher das beste, es totzuschweigen. Es tut Kinkel sehr Unrecht. » Voilà qui est catégorique. Or, détail notable, Fanny Lewald, qui se montre ici si impitoyable pour Johanna, avait, à la mort de celle-ci en novembre 1858, publié un *Gedenkblatt* d'un enthousiasme volcanique pour la défunte, dont elle avait fait la connaissance à Bonn en mai 1850, à l'époque du procès de Kinkel devant les Assises de Cologne, qu'elle avait vue chaque jour de sa résidence en la *Musenstadt*, étant arrivée ainsi à « l'aimer et la vénérer » de plus en plus, car c'était une femme de « *hoher Sinn, einfacher Verstand, liebevolles und starkes Herz* ». Que cet enthousiasme, antérieur de deux années à l'apparition de *Hans Ibeles*, ait été déçu par les deux volumes du *Nachlass*, c'est ce que l'on vient de voir clairement. Mais, où l'on cesse de comprendre, c'est lorsque cette même contemptrice indignée de la rivale de lettres qui a traîné dans la boue la « dignité » des proscrits, n'hésite pas, en dépit de son indignation épistolaire d'antan, à réimprimer en 1888, l'année d'avant sa mort, le texte intégral dudit *Gedenkblatt*, sans une note restrictive, en première ligne des *Zwölf Bilder nach dem Leben* [1].

M. Ludwig Geiger n'a-t-il pas été choqué de cette contradiction, qui ne peut lui avoir échappé? Ayant fort exactement résumé — moins la signification révolutionnaire de l'œuvre, qu'il a tue, et d'ailleurs n'aurait-elle pas rendu impossible sa construction? — le contenu de *Hans Ibeles in London*, il induit : « *Diesen Roman als blosse Fiktion gelten zu lassen, wird keinem einfallen, der die Menschen und die Verhältnisse kennt. Selbst wenn das Zeugnis von Fanny Lewald, nicht vorhanden wäre, würde die Tendenz des Romans in die Augen springen. Dies Zeugnis aber wirkt deshalb so ungemein schwer, weil Ad. Stahr einer von denen gewesen ist, die für Kinkels Befreiung und Verherrlichung eifrig tätig waren und weil Fanny Lewald mit Johanna genau bekannt, durch sie und andere über die Londoner Verhältnisse unterrichtet war. Aber auch ohne dieses Zeugnis wird jeder Leser des Romans, selbst jeder, der von der kurzen Inhaltsangabe Kenntnis genommen, sich sagen müssen, Hans Ibeles und Frau sind eben Kinkel und seine Gattin, wenn sie auch statt*

1. (Berlin, Janke), p. 1-34.

Johannes und Dorothea, in Wirklichkeit Gottfried und Johanna hiessen. Wie die Namen, so mussten selbstverständlich auch die Verhältnisse geändert werden : aus dem Dichter und Redner wurde ein Musikdirigent und Komponist, wogegen Johanna, die in wunderbarer Weise Hausfrau und Künstlerin verband, in dem Roman sich mit der Rolle eines nur ihrem Hausfrauenberufes lebenden Weibes begnügen musste. » A cette argumentation, je ne trouve qu'une réponse, à savoir que quelqu'un « *der die Menschen und die Verhältnisse kennt* », mais surtout « *die Verhältnisse* », pourra être, avec autant de raison que lui, d'un avis absolument contraire au sien. Je ne sais si M. Ludwig Geiger connaît de la vie des Kinkel à Londres autre chose que les quelques renseignements contenus dans les papiers de Stahr[1] et dans Fanny Lewald, ainsi que dans les *Memoiren einer Idealistin* de Malvida von Meysenbug[2]. On serait tenté de l'admettre, puisqu'il ne cite pas d'autres sources, ce qu'il n'eût sans doute pas manqué de faire s'il en avait connu de probantes. S'il en est ainsi, est-il en droit de tirer d'aussi insuffisantes prémisses la conclusion qu'il tire? Il ne sera peut-être pas exagéré de prétendre qu'il a procédé avec quelque hâte, d'autant plus qu'il ajoute aussitôt, comme s'il eût senti que son argumentation n'était pas assez convaincante : « *Aber sonst stimmt bei der Beschreibung des Æusseren, bei der Erzählung einzelner Vorgänge ungemein Viel zwischen Roman und Wirklichkeit. Wie bei Ibeles, so war gerade die Schönheit Kinkels ein stehender Zug in allen Beschreibungen, die ihm gewidmet werden : die Schönheit, die ihn namentlich den Frauen (sic) gefährlich machte. Die Einzelheiten im Vorleben des Paares stimmen ebenso wie die*

1. Cf. L. Geiger : *Aus Adolf Stahr Nachlass* etc. (Oldenburg, 1903). A quoi il faut ajouter ses deux feuilletons de la *Frankfurter Zeitung* : *Briefe von Johanna Kinkel* [*an K. Zitz*], 1900, n[os] 212-213. Déjà le *Grundriss* de Gœdecke (sous sa forme originale) signalait que Kathinka Zitz, ce bas bleu si typique, avait possédé « l'amitié de Johanne Kinkel » et la « considération » de Duller, Freiligrath, Kinkel (Dresden, 1881, III, 2, 1039.) Kathinka a publié d'ailleurs en 1859 dans le *Hermann* (n° 21) une poésie révolutionnaire : *Das Vaterland ist in Gefahr*.

2. Aux renseignements donnés dans ces volumes par Malvida sur les Kinkel à Londres, il faut ajouter un feuilleton qu'elle a publié dans la *Neue Zürcher Zeitung*, 1883, n[os] 4, 5, 6 : *Erinnerungen an G. K.*, réimprimé partiellement par Henne am Rhyn, *Gottfried Kinkel, Ein Lebensbild* (Zürich, 1883), p. 71 *seq.* On serait dans l'impossibilité de trouver en quelque passage que ce soit autre chose qu'une ardente apologie de Kinkel et de Johanna, dont a maison était pour Malvida « *meine eigentliche Heimath in der Flüchtlingswelt* », (t. II, p. 102 de la 4[e] éd. des *Memoiren*, Berlin, 1899).

Ereignisse aus der Londoner Zeit : das allmähliche Erwachen der revolutionären Gesinnung in dem friedfertigen Mann, selbst Einzelheiten, wie der Sturm auf das Schloss, der dem bekannten Zuge Kinkels nach Siegburg nachgebildet ist. Aus Briefen von Johanna an Fanny Lewald und Gottfried an Stahr kann man ganze Seiten des Buches erklären : freundliche Aufnahme bei denen, von denen man wenig erwartete, Kälte und Gleichgültigkeit von Seiten derer, auf die man stark rechnete; die Belästigungen durch Mitglieder der deutschen Kolonie in London, die jede Verwendung als selbstverständlich annahmen und grosse Wohltaten mit schnödem Undank lohnten; die Not der ersten Jahre, die erst allmählich einem behaglicheren Dasein Platz machte... » M. Ludwig Geiger mêle ici deux points de vue essentiellement distincts : celui de la réalité des détails autobiographiques, dont il est indéniable que *Hans Ibeles* soit parsemé — encore que ces détails aient été plus d'une fois déformés intentionnellement par Johanna, — et celui de la fiction de sa propre thèse, en vertu de laquelle *Hans Ibeles*, pris en bloc, n'est qu'une satire de Kinkel, objectivé par Johanna en dehors de la communauté familiale. Mais ici encore il faudrait une preuve, et non de chancelants à-peu-près. Or, non seulement cette preuve n'est nullement fournie, mais l'auteur abuse complaisamment de certaines apparences, qui cependant ne corroborent sa thèse que grâce à un malentendu. C'est ainsi qu'il prétend que « *les particularités de la vie antérieure du couple* » sont en harmonie avec les données du roman. Oserait-il soutenir sérieusement qu'il existe la moindre analogie entre l'existence d'Ibeles à Dessau et la carrière laborieuse et modeste de Kinkel à Bonn? Il parle, de même, de « *l'expédition connue de Kinkel contre Siegburg* ». Or cette « *expédition* » n'est qu'une légende tenace, dont je ne puis ici détailler l'origine, mais de laquelle il suffira de dire que, malgré la bonne volonté du gouvernement prussien, elle n'a jamais pu être exploitée contre Kinkel et que les juges de Rastatt en 1849, puis ceux de Cologne en 1850, n'ont pas su alléguer un seul fait qui en établît la réalité, malgré leur bonne intention notoire de travailler conformément aux désirs peu équivoques de Frédéric-Guillaume IV. D'autre part, « *le réveil graduel de la conviction révolutionnaire* » dans le « *pacifique* » Kinkel est une de ces innocentes fadaises qui se débitent en Allemagne sur le

compte d'un homme dont la période la plus décisive d'existence est encore aujourd'hui entourée du même romantisme qu'à l'époque où Strodtmann écrivait son *Gottfried Kinkel*. M. Ludwig Geiger est parfaitement excusable de donner, en une matière dont il n'a pas fait sa spécialité et qu'il n'a qu'effleurée en passant, dans les errements coutumiers quand le moderne « biographe » allemand de Kinkel ne trouve, dans un livre de 144 pages, pour décrire et juger cette période, que cette phrase de *Konversations-Lexikon* : « *Kinkel organisierte die Demokratie des Bonner Kreises, wurde 1849 zum Abgeordneten für die II. Kammer nach Berlin gewählt, kam nach deren Auflösung nach Bonn zurück, kämpfte darauf im pfälzischen Aufstande und dann im badischen Aufstande in der Freischärlerkompagnie Besançon, bis er an der Murg verwundet und gefangen genommen, durch ein preussisches Kriegsgericht zu lebenslänglicher Festungsstrafe verurteilt und nach Naugard abgeführt wurde*[1] ».

Pas plus que son argumentation précédente, les identifications de M. Geiger n'entraînent fatalement la conviction. D'après lui, Ibeles serait Kinkel et Dorothea serait Johanna, nous le savons. Mais comment celle qu'il appelle la « *Gräfin Brünning* » aurait posé pour la *Gräfin Blafoska*; comment l'institutrice Meta Braun émanerait de Malvida von Meysenbug; comment le Dr. Stern équivaudrait à Carl Schurz, cela, il l'a découvert d'une manière beaucoup plus simple. Le *B* de « *Blafoska* » n'est-il pas fourni par le *B* de « *Brünning* », l'*M* de « *Meta* » par l'*M* de « *Malvida* », l'*S* de « *Stern* » par l'*S* de « *Schurz* »? Tout s'accorderait donc, jusqu'aux noms des principaux protagonistes. Un dernier scrupule arrête, toutefois, et il est étonnant qu'il ne lui soit venu qu'en dernier lieu, l'auteur. Comment Kinkel a-t-il eu assez de naïveté pour imprimer de gaieté de cœur un semblable pamphlet, un si formidable acte d'accusation? Supposait-il que le public fût assez sot pour ne l'y point reconnaître? Ou bien, sem-

1. *Gottfried Kinkel. Sein Leben, Streben und Dichten für dar deutsche Volk, von Dr. Joesten, Regierungsrat* (Cöln, 1904, in-8), p. 73-4. Ce livre, dont l'absence totale de composition est le moindre vice, fourmille d'inexactitudes et de parti-pris naïfs et fournit un exemple nouveau de l'impuissance traditionnelle du bourgeois de lettres à s'abstraire des préjugés de son milieu. L'auteur y plagie à tort et à travers des sources qu'il ne nomme pas, ou ne nomme qu'imparfaitement, et abuse en outre outrageusement du renvoi bibliographique trompe-l'œil. La plus grande partie de ses références (p. 19, note 1) — la plus difficile à réunir — est copiée sans mot dire de l'honnête Henne am Rhyn, archiviste à Saint-Gall.

blable à ces maris légendaires, n'aperçut-il pas la perfidie — plus impalpable parce que littéraire — de sa femme? M. Geiger esquive la difficulté en alléguant que la correspondance de Cotta avec Kinkel n'existant plus, le problème est à jamais insoluble. Et il arrive ainsi au terme de ses déductions. Cependant, au moment de poser la plume, une arrière-pensée s'empare de lui. Cette héroïque Johanna, cette compagne admirable, est-ce bien elle qui a imaginé la basse vengeance posthume que représente *Ibeles*? Hélas! « Dans plus d'une âme l'on peut voir deux choses à la fois : l'azur, qui teint les eaux à peine remuées, et la vase, fond sombre, affreux, morne et dormant! » Cela, M. Geiger ne l'écrit point, mais il s'en est certainement souvenu. Voilà pourquoi il est allé prendre dans Malvida von Meysenbug une indication sur la défiance innée de Johanna, défiance que Fanny Lewald amplifie (*loc. cit.*, p. 6-7) en passion jalouse. Cette jalousie explique la vengeance, la basse vengeance qu'est le livre. Dans ses bons moments, Johanna adorait Kinkel. Mais elle en avait de mauvais, d'insupportables. *Hans Ibeles* est le fils disgracié de ces heures-là. « *Der Roman ist eine Rache für solche Momente, und wie man sagen muss, keine edle Rache.* »

Je craindrais le reproche de manque de sens critique si je tablais, en une question aussi délicate que la présente, sur les arguments de la famille Kinkel. Outre qu'elle était trop directement intéressée au problème, qui engage l'honneur de son chef, elle m'est apparue, par suite d'une sorte de scission intestine que pas n'est le lieu d'expliquer ici, hors d'état d'être d'aucune utilité à l'historien. Ni Mme Adelheid von Asten-Kinkel, la seule survivante des quatre enfants que Kinkel eut de Johanna, ni Mme Minna Kinkel, seconde femme de Kinkel, née le 14 avril 1829 à Königsberg i. Pr. et vivant actuellement, très solitaire et retirée, à Schöneberg-Berlin, n'ayant été à même de produire des témoignages documentaires, s'étant bornées à de simples affirmations, respectables sans doute, mais trop visiblement entachées d'un parti pris en somme compréhensible, je me suis vu obligé d'éliminer les dires recueillis à l'une ou l'autre source, parce que contradictoires. C'est ainsi que Mme Minna Kinkel soutient la thèse — il va sans dire qu'elle, aussi bien que Mme Asten-Kinkel de Barmen, s'indignent à l'idée d'un roman à clef — de l'irresponsabilité de Johanna en composant *Hans Ibeles in Lon-*

don, et écrit : « *Es unterliegt keinem Zweifel, dass Johannas Geist zeitweise schon 1853 umnachtet war* [1]. » Ou encore : « *Das ganze Buch ist die Phantasie eines schon kranken Geistes. Wer in England gelebt hat, veiss, dass die engl. gesellschaftlichen Verhältnisse* NIE *so waren, wie sie in H. Ibeles geschildert werden* [2]. *Johanna schrieb das Buch um ihren schon 1853 zeitweise umnachteten Geist zu zerstreuen. Ihr Vater befand sich damals schon in der Obhut eines Irrenarztes, und*

1. Lettre du 24/10 05.

2. Mme Minna Kinkel, qui n'est pas le moins du monde femme de lettres et qui n'a pas vécu à Londres à la période d'ébullition révolutionnaire 1851-1852, émet ici un jugement bien explicable du point de vue qui est le sien. Si l'on veut, cependant, se faire une idée du procédé artistique de Johanna là où il paraît le plus libre, le plus grossissant, que l'on compare à ses peintures de *l'état d'esprit* — le *cadre* étant évidemment fictif, ainsi que les *personnalités* dépeintes — des réfugiés politiques en 1851-1852, les articles documentaires du *Morgenblatt* de 1850 (nos 68-69, 114-116) : *die Flüchtlinge in London*, la *Weser Zeitung*, 1850, n° 2096 (*Die politischen Flüchtlinge in London*) et l'*Allg. Ztg.* du 4 oct. 1851, n° 277, où on lit : *Die Hauptagitatoren ziehen das Bestlheil von politischen Spenden und Anlehen, und was übrig bleibt wird verwendet um das Häuflein der Anhänger mühsam zusammenzuhalten. Dabei waltet Zank und Streit und Neid in diesem Lager der Verzweifelten, als hätte man über die Schätze des Continents zu gebieten. Es ist eine Erscheinung, betrübend wegen der traurigen Wirkungen, die sie diesseits* — l'article est daté *London, 29. Sept.* — *des Canals hervorruft, betrübend weil mehr als eine edlere Natur, welche halb willenlos durch die Bewegung der Zeit in diese extremen Reihen getrieben worden, darin unterzugehen droht. Einzelne, welche diese Lust an nutzlosem Wühlen anekelte, suchen davon sich möglichst fern zu halten, ohne doch in der drückenden Atmosphäre der Verbannung, welche die Nerven aufregt und aufreibt, ihre völlige geistige und sittliche Freiheit wieder finden zu können. Diese « Aristokraten » der Demokratie, wie die deutschen Agitatoren sie schelten, diese « rothen Burggrafen », wie die französischen Socialisten sie nennen, werden am unerbittlichsten verfolgt; eben sehen wir wie solcher Hass G. Kinkel selbst über das Meer* [il venait de partir pour l'emprunt révolutionnaire en Amérique] *begleitet hat.* » Ce sont presque les paroles de Johanna (*H. I.*, II, 122) : *Es war dahin gekommen, dass die meisten Flüchtlinge den Namen « Revolutionär » als den Titel eines ausschliesslichen Amtes ansahen, und jeder Nichtrevolutionär ihnen als ein müssiger Mensch galt. Es war nicht mehr die Rede davon, irgend eine positive Arbeit zu thun, denn nur die negativen Plane galten für Thätigkeit.* » Cf. également le chap. XII des *Lebenserinnerungen* de Schurz (Berlin, 1906). Un document fort caractéristique de ces divisions intestines est le pamphlet de Carl Marx contre Willich, qui date de 1853 : *der Ritter vom edelmüthigen Bewusstsein.* Les gazettes américaines de langue allemande de cette époque constituent cependant le plus brillant *confirmatur* de la justesse du tableau esquissé par Johanna. C'est dans ces feuilles malheureusement devenues presque introuvables — mais il est à espérer que la précieuse bibliographie : *German-Americana*, que prépare M. Richard E. Helbig, de la *Lenox Library* à New-York et qui paraîtra, m'écrit-il, dans quelques années, quand les livres des Bibliothèques Lenox et Astor auront été transférés au nouveau bâtiment de la *Fifth Avenue*, entre la 40e et la 42e rue, nous renseignera enfin avec précision sur les bibliothèques américaines qui en conservent des exemplaires — que les exilés politiques allemands ont déposé leurs rancunes et se sont livrés à des polémiques d'une férocité révélatrice. La collection du *New Yorker Republikaner* est surtout précieuse à ce point de vue, de même que celle de *Der Deutsche Zuschauer* qu'éditait en 1851 à New York Gustav von Struve.

sie fürchtete dasselbe Schicksal. Dieses entnehme ich Briefen aus jener Zeit... [1] » Et le fils de Mme Minna Kinkel — Kinkel laissa à sa mort 3 enfants mineurs de second lit, qui vivent encore, — M. l'ingénieur Manfred Kinkel, né à Londres en 1863 et résidant à Benrath, écrit de son côté : « *Was Hans Ibeles mit meinem Vater zu tun hat, ist mir ganz unerfindlich, da er von Johanna Kinkel geschrieben ist und von Prof. L. Geiger offenbar nicht zu Litteraturzwecken gebraucht worden ist, sondern zum Klatsch! Das Urteil der Totenschau über Johanna lautete übrigens behanntermassen ja : Suicide in temporary mental disorder* [2].... » Comme il n'est que trop évident que le parti pris de cette branche de la famille Kinkel à l'endroit de Johanna l'égare au point d'altérer, dans les termes qui viennent d'être transmis, et la vérité sur son état mental et le verdict de la *Coroner's Inquest*, qui — tous les documents de l'époque l'attestent unanimement — fut : *accidental death*, on comprendra que je ne m'étende pas davantage à en détailler les allégations, d'ailleurs parcimonieuses.

Jusqu'à présent l'on pouvait croire que le texte de *Hans Ibeles* tel que l'offre l'édition Cotta était l'exacte expression de la pensée de Johanna. L'assertion de M. L. Geiger sur la non-existence de la correspondance entre Kinkel et son éditeur ne pouvait que fortifier cette croyance, ou, du moins, l'entretenir. Mme Minna Kinkel possède toutefois une lettre de Cotta à Kinkel « *ganz brüchig* », dans laquelle le premier déclare qu'il ne consentira à imprimer *H. I.* que « *unter der Bedingung, verschiedene Stellen (gotteslästerliche) streichen, und absonderlich starke Ausdrücke auslassen zu dürfen.* » Dans la lettre où elle m'annonçait cette importante nouvelle, la veuve de Kinkel ajoutait : « *Was auch geschah* [3] ». Revenant, devant mes instances, sur la question à quelque temps de là, elle me confirmait : « *Ich habe Ihnen wahreitsgetreu aus Cottas Brief Alles geschrieben, was sich auf H. I. bezieht, und es ist für die Sache ganz gleichgültig, was Cotta über Honorar und Auflagen und « Otto Schütz » schreibt* [4]. Il est donc désormais avéré que nous ne possédons qu'une version tronquée de

1. Lettre du 21. 11. 05. Mme Minna Kinkel ne m'a, toutefois, pas voulu montrer ces lettres, mais j'en possède de Johanna de cette même année 1853 où transparaît la plus joyeuse vaillance, la plus lucide et sereine intelligence.
2. Lettre du 26. 10. 05.
3. Lettre du 24. 10. 05.
4. Lettre du 21. 11. 05.

la rédaction de Johanna Kinkel. Comment Kinkel a-t-il pu consentir à un pareil marché? demandera-t-on. Pour l'accuser de faiblesse, il faudrait être fixé exactement sur la nature et la quantité des suppressions demandées par le baron d'Augsbourg. Du moins Kinkel n'avait-il pas craint de livrer à la publicité un texte plus vigoureux encore que le texte actuel[1]. Ce détail a son importance. D'autre part, si M. Ludwig Geiger s'était reporté à la collection du *Hermann*, il y aurait trouvé une communication de Kinkel prouvant que celui-ci avait prévu que les détails d'apparence autobiographique insérés dans le roman de sa femme pourraient susciter des bavardages désagréables pour sa réputation et une interprétation satirique de tout le contexte. *Hans Ibeles*, avant de paraître en librairie, avait été, en effet, présenté au public en deux longs fragments, dont l'un parut dans les 4 premiers numéros du *Hermann* sous le titre : *Ein Visitentag in London*, et le second aux n°s 5-8 : *Aus dem Tagebuch einer deutschen Gouvernante* (*von einer « Professional Lady »*[2]). Or le premier numéro du *Hermann* est du 8 janvier 1859. Johanna étant morte en novembre de l'année précédente, Kinkel n'avait pas perdu son temps à de stériles regrets et son robuste tempérament de combatif s'était tout de suite jeté dans l'unique voie salutaire, en face d'une pareille catastrophe, celle du travail sans merci. L'homme dont M. L. Geiger a voulu croire que Johanna le tenait pour le piètre amuseur de femmes qu'est Ibeles nous a laissé, dans une lettre à un ami d'Amérique imprimée dans le *Hermann* n° 12, une confession assez nette de son état d'âme en cette occurrence. Il a fondé le *Hermann*[3] avec son argent, comme une *tonische Arznei*

1. Cf. une déclaration d'incrédulité religieuse, qui a sans doute échappé au censeur de Cotta, *H. I.*, II, 122.

2. Dans son n° 1, 1859, la *Gartenlaube* annonçait à l'article : *Eine deutsche Frau in der Fremde*, que Johanna laissait *einen grösseren Roman* et, au n° 3 de la même année (p. 44), elle en apprenait à ses lecteurs la publication partielle dans le *Hermann* en ces termes : *Wir machen hier nur noch auf das Feuilleton aufmerksam :* ERLEBNISSE DER FRAU JOHANNA KINKEL, *aus ihrem kurz vor ihrem Tode vollendeten grösseren Romane entnommen. Sie werden das Feuilleton mehrere Wochen füllen und Allen, die an ihrem Leben, Leiden und Tode so innigen Antheil nahmen, um so willkommener sein, als sie ihr bis jetzt wenig bekanntes Londoner Leben und Streben, komische und tragische Schicksale beleuchten.* » K. Barthel signalait également, à la 7e édition de *Die Deutsche Nationallitteratur der Neuzeit* (Braunschweig, 1866), p. 600, la publication initiale de fragments de *H. I.* dans le périodique de Kinkel. Ces fragments correspondent aux chap. v et xi de l'édition en volume, où l'indication *Tagebuch*, etc., est devenue : *Die deutsche Governess* (*Manuscript*).

3. Freiligrath trouvait ce titre *antediluvianisch* (Lettre à Rodenberg du 18 jan-

après le coup *der mein Lebensglück abschliesst*. Son principe directeur reste, après comme avant la mort de sa fidèle compagne, la République : *Und es ist bei mir nicht abstracter Grundsatz, sondern lebendige Gewissheit : Deutschland wird eine Republik sein, bevor dem von 1848 bis heute geborenen Geschlecht der Bart wächst*. Et c'est parce qu'il est persuadé que l'unité allemande est le premier pas vers la République qu'il entrera au *National-Verein* et subira même un temps l'illusion de la *Neue Æra*. Le but du *Hermann* sera de réveiller dans l'âme des Allemands de Londres la conscience de leur devoir social, pour les préparer à la Révolution fatale. Peu lui importe, au demeurant, si le succès couronne sa besogne. Il n'a plus de but désormais dans la vie, comme lorsque vivait la femme qu'il avait faite sienne malgré les embûches de bourgeois étroits et d'universitaires piétistes. Il n'entend plus qu'accomplir, advienne que pourra, son austère devoir social. « *Als ich noch an meinem Herde glücklich war, dachte ich wohl manchmal an ein Stückchen Erde für sie und mich, um unsre eignen Trauben im Herbst zu schneiden. Seit mein eigen Glück mit aller Poesie des Lebens hin ist, für immer und unwiederbringlich hin, habe ich auch keine Plane mehr. Du weisst, an scharfes Arbeiten bin ich gewohnt, und am Lebensgenuss liegt mir vor der Hand gar nichts; also ist es mir gleichgültig, ob das Blatt rentirt oder nicht...* » Et c'est l'homme qui nourrissait alors de tels sentiments, qui, fort de son irréprochable honnêteté et conscient de pouvoir marcher le front droit et la tête haute, insérait, en tête du fragment de *Hans Ibeles* réservé au premier n° du *Hermann*, la note suivante, que M. L. Geiger eût dû ne pas ignorer :

Die Verfasserin dieser Skizze Londoner Lebens hatte kurz vor ihrem Tode den obengenannten Roman abgeschlossen, welcher bald im Druck erscheinen wird. Wenn wir dem Publikum mittheilen, dass dieses Werk in heitern und auch sehr ernsten Bildern die Londoner Schicksale einer deutschen Flüchtlingsfamilie darstellt, so thut es sofort Noth, zu warnen, dass man nicht in den Figuren des Romans wirkliche Personen

vier 1859, dans Rodenberg, *Erinnerungen aus der Jugendzeit*, *Deutsche Rundschau*, XXIV [1898], p. 245). Kinkel déclare au n° 47 qu'il l'a choisi *als eine nationale Mahnung gegen alle Feinde und Gegner deutscher Grösse und Freiheit*. Il aimait les dénominations archaïques. Un périodique qu'il rédigeait à Bonn en 1849 s'appelait *Spartacus*; un de ses drames s'appellera *Nimrod*; l'un de ses premiers essais épiques portait le titre de *Prexaspes*; sa dernière œuvre sera *Tanagra*.

finden möge. Mit jenem künstlerischen Takt, der alle Gestalten der edeln Dichterin schuf, hat sie allerdings wirkliche Züge dem Leben mit scharfer Beobachtung abgelauscht, aber nie war es ihre Absicht, den Roman zum Zeichnen von Porträts oder gar von Karrikaturen lebender Personen zu missbrauchen.

G. K.

Ceux qui ne doutent pas de la bonne foi de Kinkel auraient le droit de déclarer dès maintenant la discussion close. Rien ne forçait celui-ci à publier *Hans Ibeles*. Johanna laissait tant d'inédit, et tant d'inédit *intéressant*, qu'il eût fort bien pu, s'il eût voulu à tout prix imprimer quelque chose d'elle, choisir une matière moins périlleuse[1]. Prétendra-t-on que Kinkel, qui n'hésitait pas à prendre à ses frais l'entreprise d'un journal politique en terre d'exil, ait été alléché par les quelques centaines de thalers qu'allait lui rapporter ce roman posthume? Tout à fait à la mode à Londres, professeur dans plusieurs grands établissements d'instruction, exerçant des situations officielles, conférencier dont la parole était payée à prix d'or, allait-il, s'il y eût reconnu la moindre allusion à sa personne, jeter sur le marché *Hans Ibeles*, alors qu'il n'ignorait certes pas combien de haines, en Allemagne et parmi ses compatriotes de Londres, attendaient une occasion propice pour le couvrir de boue? En vérité, l'hypothèse est, sous quelque aspect qu'on l'envisage, d'une caducité outrageante.

Examinons, au surplus, quelle fut l'opinion des contemporains et de la presse à l'apparition de l'œuvre, et 'il s'en est trouvé qui identifièrent publiquement Kinkel avec Ibeles. Il importe, en l'espèce, de faire une distinction. Autre chose est une opinion émise librement dans une correspondance intime, sans arrière-pensée de publicité, autre chose est l'expression publique, sous forme d'article de critique ou de correspondance de presse, d'un jugement touchant

1. Ses *Tagebücher*, par exemple, dont le Dr G. Kinkel a donné en 1886 dans le *Zeitgeist* (nos 39-47) sous le titre : *Aus Johanna Kinkels Memoiren*, un fragment qui contient une inoubliable peinture de Bettine von Arnim. Un second fragment, concernant les relations de Johanna avec Felix Mendelssohn, a été publié en 1900 dans la *Neue Freie Presse* (n° 12806 : *Johanna Kinkel und Felix Mendelssohn*) par Mme Adeline Oberländer-Rittershaus, *Privatdocent* à Zurich, qui a dù renoncer à publier la biographie de Johanna qu'elle annonçait dans cet article, parce que Mme Asten-Kinkel, détentrice des *Tagebücher* — d'ailleurs inachevés — lui imposa des conditions, m'a-t-elle déclaré, « *die sich mit der Ehrlichkeit eines Biographen nicht vereinigen lassen* » (Lettre du 18. XI. 05.).

un livre. La première n'engage guère et n'a souvent qu'une signification minime, étant l'expression passagère et mobile d'un état d'âme variable; la seconde, comme plus réfléchie, mérite davantage d'être prise en considération. Or, parmi les manifestations épistolaires, rendues publiques après coup, où soit contenue une appréciation nette sur *Hans Ibeles*, je ne crois pas qu'il en existe une plus typique que celle de Freiligrath dans une lettre à Julius Rodenberg. Freiligrath écrit de Londres, 24/11 1860 : *Aus dem Kreise unserer Bekannten kann ich Ihnen nicht viel Neues berichten. Deutsch hat die Grippe und Kinkel hat ein « Familienbild » aus dem Nachlass seiner Frau herausgegeben. Ich fürchte, er ist kein « kluger Mann » gewesen, als er das Buch publicirte. Es wird an mancherlei Urtheilen nicht fehlen. Ich selbst gestehe, dass ich befremdet bin. Die Blätter hätten immer noch eine Zeit lang ruhen können*[1]. Mais je ne vois pas de raisons de trouver en ces lignes autre chose qu'un étonnement assez vif sur « l'imprudence » d'un homme qui, après les bruits de suicide qui avaient couru à la mort de Johanna et avaient donné matière à des gloses diverses[2], brave aussi légèrement la malveilveillance à peine endormie. Si Freiligrath avait eu la moindre arrière-pensée d'une signification satirique de *Hans Ibeles* contre Kinkel, il ne se serait pas retenu pour l'apprendre à Rodenberg, avec lequel il emploie toujours le ton le plus libre et laisse courir la plume. Peut-être même ne sera-t-il pas exagéré de dire qu'il n'eût pas manqué cette aubaine de dauber un peu celui qu'il avait naguère si cruellement ridiculisé dans une assez médiocre épître poétique à Joseph Weydemeyer, s'il eût vu — et nul mieux que lui n'était à même de la voir — une analogie évidente d'Ibeles à Kinkel. Entre les deux exilés, bien que les relations fussent redevenues cordiales et que Freiligrath eût trouvé pour déplorer la mort de Johanna des accents véritablement éloquents, existait un antagonisme de natures, aggravé par l'abîme que creuse toujours entre deux hommes une

1. *Erinnerungen aus der Jugendzeit, loc. cit.*, p. 256.
2. Cependant, dès le 23 décembre 1858, le Dr Beta, correspondant anglais du *Magazin für die Literatur des Auslandes*, écrivait : *Die Verleumdungen über Gottfried Kinkel und seine Frau sind verschollen und als Lügen zerstoben. Auch seine entschiedensten politischen Gegner und bittersten Feinde müssen jetzt zugeben, dass er sich durchweg als starker Mann, heroisch, offen und edel bewährte und er uns nicht blos als Dichter des in zweiundzwanzigster Auflage erschienenen « Otto der Schütz » zugute kommt...* (*Magazin*, n° 158, p. 610].

différence essentielle de culture et de conceptions politiques. Si donc Freiligrath n'est pas, dans sa lettre à Rodenberg, allé au delà de l'étonnement, c'est que cet étonnement était le seul sentiment qu'il éprouvât à la publication de *Hans Ibeles in London*. Et cet étonnement pouvait aussi émaner en partie du contenu même de l'œuvre, des attaques contre les révolutionnaires de club, un peu déconcertantes, à première lecture, de la part de la grande rebelle, de la républicaine irréconciliable, de la poétesse du *Demokratenlied*.

J'ai déjà dit que le compte rendu publié par le *Hermann* du 24 novembre 1860 était le premier en date des articles de presse ou de revue parus sur le roman de Johanna. L'importance de cette recension, rédigée sous l'impression immédiate du livre, que le rédacteur a reçu, dit-il, le soir du 15, *dem Todestage der Verfasserin*, est d'autant plus grande que le *Hermann* menait déjà contre son ancien fondateur une tenace campagne de fielleuses attaques, où excellait le Dr E. Juch. Kinkel n'avait, en effet, gardé la rédaction de cet organe que jusqu'en juillet 1859. Il continua, cependant, à y collaborer jusqu'en mars 1860. Mais, de plus en plus, la feuille perdait son caractère originel. Le 1er mars, Kinkel écrivait à Juch : *Ihre Politik, Herr Redakteur, ist also den Grundsätzen der Demokratie und nationalen Freiheit, welche von Jugend auf der Leitstern meines politischen Denkens und Handelns gewesen, so schneidig entgegengesetzt, dass ich es für eine Pflicht der Ehre erkenne, mich hiermit von ihr loszusagen* [1]. Malgré, donc, que le *Hermann* ne fût guère disposé à être agréable à Kinkel, il ne se refusa pas, à coup sûr parce que Juch, son rédacteur, ne trouva pas que cette critique fût autre chose que strictement objective, à insérer cette remarquable contribution dont l'intention essentielle était de dégager à quel point *H. I.* révélait les « qualités saines », les « intentions droites » de Johanna : *Der ordentliche Kritiker der beiden Bände « Nachlass » muss auf die kerngesunde und tüchtige Natur der Frau Musikdirektorin aufmerksam*

1. *Hermann*, *n° 61*. Le 24 avril de la même année, A. Ruge écrivait à Kinkel, de Brighton, pour lui manifester son dédain des politiciens qui gâchaient le *Hermann* (*Arnold Ruges Briefwechsel und Tagebuchblätter aus den Jahren 1825-1880 hrgb. von* P. Nerrlich. Berlin, 1886, I, p. 207). En Allemagne, il sera de mode, dans le camp du loyalisme, de continuer à placer le *Hermann* sous la responsabilité de Kinkel, pour pouvoir se moquer de son « illogisme, et le traiter de « *Gemütspolitiker* ».

machen, auf diese alle Tage, alltäglich ungebeugte Tüchtigkeit im Handeln und Empfinden, auf diesen nobeln Takt und die Entschlossenheit, womit sie allen grösseren und kleineren Plagegeistern des Lebens entgegenzutreten und sie mit guter Manier zum Hause hinaus zu prakticiren weiss, aber nie eher als sie sich ebenso frei als schlagend abgefunden. Mais l'auteur ne se dissimule pas, non plus, que les *Paukenschläger* — allusion à d'incorrigibles révolutionnaires, gens d'inutiles palabres et de vaine rhétorique — vont s'en donner à cœur joie et se repaître de la pâture qui leur est offerte en ce livre. Il clôt son analyse par un avis ironique à leur adresse : « *Die Paukenschläger haben und behalten demnach das Recht, unbarmherzig gegen* HANS IBELES *zu wirbeln und zu donnern.* » — Sensiblement analogue à cette critique est celle du Dr Beta, l'ex-collaborateur de Ruge aux *Hallische Jahrbücher*, qui rédigea, en outre, de 1838 à 1848, le supplément littéraire du *Gesellschafter* de Gubitz, esprit large et compréhensif, banni pour cette raison de son pays en 1848, où le rappela l'amnistie de 1861 [1]. Elle a paru au premier numéro de janvier 1861, p. 2 et 3, du *Magazin für die Literatur des Auslandes.* L'auteur est d'avis que *Hans Ibeles* est une histoire vécue, dont l'élément romanesque est si analogue à la vie réelle qu'il semble se confondre avec cette histoire même et lui appartenir. Et, en effet, Johanna a réalisé dans ce livre, à force de manque d'art, d'absence de métier, le tour de force curieux de donner à une fable inconnexe, pleine de digressions, traînante, l'attrait d'une chronique, d'une confession familière, tellement elle écrit avec naïveté et bannit toute littérature, tellement elle a mis d'elle-même dans ces pages dont la donnée est, quoi qu'on puisse prétendre, essentiellement fictive et imaginaire. Le Dr Beta note comme caractéristique du livre *die Schilderung des Kampfes deutscher Kultur und deutschen Lebens mit der Fremde des englischen Bodens und seiner Verhältnisse*, et reconnaît en son auteur

1. C'est lui qui composera, dans la *Gartenlaube* de l'année suivante, cette remarquable notice sur Kinkel (*Ein Nichtamnestierter*, nos 2 et 3) que Johannes Proelss pouvait encore qualifier, en 1882, de « *die beste der bisher erschienenen Lebensskizzen unseres Dichters* » (*Fkft. Ztg.*, 1882, n° 319). C'est de lui aussi qu'émane la nécrologie (bien qu'il ne l'ait pas signée) de Johanna au n° 1 de la *Gartenlaube* de 1859 : *Eine deutsche Frau in der Fremde*, où il annonce, je l'ai dit, l'existence de *Hans Ibeles*, preuve palpable que Kinkel ne songea jamais à faire mystère du roman, car Beta tenait de lui les renseignements très précis contenus dans cet article.

die gesunde, tüchtige Natur einer intelligenten deutschen Gattin, Hausfrau, Mutter und « Dame » [1].

Les *Blätter für lit. Unterhaltung* voient surtout en *H. I.* une satire des milieux révolutionnaires allemands à Londres et semblent ne point s'être aperçues que la trame sentimentale du livre méritait aussi un mot. L'idée de peinture d'un groupement très caractérisé et assez restreint d'individus entraîne assez vite la fantaisie de rechercher les originaux qui ont posé devant l'auteur. Les *Blätter* écrivent à ce propos : « *Zu den Bildern der deutschen Persönlichkeiten, welche in diesem Romane auftreten, haben (wie sich das bei einem Roman überhaupt nicht wohl vermeiden lässt) wirklich existirende Individualitäten gesessen... Alle diese und andere Persönlichkeiten sind freilich keine Photographien odes geradezu Abklatsche existirender Individuen, aber doch nach deren Charakteren formirt, welche gewissermassen die Motive zu der künstlerischen Verarbeitung derselben gegeben haben. Nomina sunt odiosa : auch kommt es nicht darauf an, da diejenigen, welche die Betreffenden kennen, selbst leicht die Analogien auffinden werden, und die, welche sie nicht kennen, kein anderes als ein Klatschinteresse daran haben könnten, wenn wir hier die Namen mittheilten oder auch nur andeuteten.* On remarquera le mot : *die Analogien*, et la réserve avec laquelle s'exprime l'auteur, qui, répétons-le, vivait à Londres. — Les *Unterhaltungen am häuslichen Herd*, éditées par K. Gutzkow, (*III. Folge, 1. Bd., Nr. 6, 1861*) déclarent que ni Ibeles ni Dorothea ne sont Kinkel et Johanna, si ce n'est, pourtant, *hie und da* (p. 114). L'article, d'ailleurs, est banal et l'auteur a cru devoir se scandaliser de l'impiété de Johanna : « *Manchmal wird der heitere Ton etwas kühl; so wird es wohl manches deutsche Gemüth verletzen, den Glauben an die Unsterblichkeit der einzelnen Menschenseele so frischweg als einen überwundenen Standpunkt des « Mittelalters » erklärt zu finden* [2] ». L'*Allge-*

1. Beta croit devoir insister sur l'honnêteté familiale d'Ibeles qui, malgré des légèretés, ne consent à aucun compromis grave. S'il lui manque, ajoute malicieusement le critique, pour réussir vis-à-vis des nobles *ladies*, l'attrait d'être célibataire, ou peut-être s'il possède à leurs yeux l'avantage d'être marié, du moins ne devra-t-il qu'à son talent sa renommée et le pain de sa famille. Mais Beta met, à mon avis, quelques intentions dans le livre, qui ne furent pas dans l'esprit de Johanna.

2. Allusion au passage de *Hans Ibeles* auquel j'ai renvoyé plus haut, où Johanna écrit : *Fromme, gläubige Menschen können es selten begreifen, dass Freidenker sich redlich und unberührt von Versuchungen halten können, als ob die*

meine Zeitung s'étend longuement sur l'impression générale que dégage l'œuvre, impression qu'elle juge, et avec raison, tout en faveur de Johanna. Elle insiste sur la fausseté d'une opinion qui veut que celle-ci ait contaminé Kinkel d'athéisme. Cette opinion, qui a encore aujourd'hui en Allemagne ses adeptes, florissait tout spécialement en 1848-1850. Elle émane des piétistes, universitaires ou bourgeois, de Bonn, lesquels, ne concevant pas la possibilité d'une évolution de la foi à l'incroyance pour des motifs essentiellement intellectuels bien que sous l'action de circonstances externes favorables, trouvaient tout à fait pratique d'expliquer ainsi, d'abord la rupture de Kinkel avec l'orthodoxie réformée, qui avait mis en lui tous ses espoirs, puis sa conversion totale à la démocratie républicaine. D'après le critique de l'*Allg. Ztg.* — il ne se doute pas que le pudique baron Cotta a préalablement émasculé *Hans Ibeles*, — il n'est besoin que de lire le roman posthume de Johanna pour se convaincre de la frivolité de cette assertion. Poussant à l'extrême l'excès de sa dévotion, il écrit : « *Ich weiss nicht mehr in welcher neueren Litteraturgeschichte — vielleicht war es bei Hrn. Minckwitz — ich neulich fand : Johanna Kinkel sey der böse Genius ihres Gatten gewesen, sie habe ihn mit ihrem Atheismus angesteckt, und in immer tiefere philosophische und politische Verirrungen hinein gerissen*[1]. *Nun bin ich über solche Litteraturgeschichten der Ansicht der Schrift : Aergerniss muss ja kommen; sie sind ein nothwendiges Übel. Aber ich muss auch hinzufügen : wehe dem Menschen, durch welchen* SOLCHES *Aergerniss kommt; es wäre diesem Menschen besser, wenn eine Kamelslast Makulatur an seinen Hals gehängt, und er von den Höhen des Parnasses auf die böotische Haide herabgestürzt würde, wo sie am aller-*

Fähigkeit, absurde Fabeln für geschehen anzunehmen, durchaus nöthig sei, um das ewige Sittengesetz der Reinheit und Tugend zu lieben. Ibeles sowohl als Dorothea legten gar keinen Werth auf Glauben oder Nichtglauben übernatürlicher Dinge, die Niemand durch das Zeugniss der Sinne beweisen kann, und die anzunehmen oder abzulehnen einem Jeden überlassen bleiben muss, weil dies von seiner Erziehung und dem Grad seines Verstandes abhängt.

1. J. Minckwitz a bien, en effet, cette phrase, mais il la cite d'après un prédécesseur, Georg Weber, et la récuse. Le lapsus du critique de l'*Allg. Ztg.* est, de la sorte, explicable par une confusion de mémoire entre les deux historiens de la littérature allemande, d'autant plus que le platenophile auteur de *Der Neuhochdeutsche Parnass, 1740 bis 1860. Eine Grundlage zum besseren Verständnisse unserer Literaturgeschichte, etc.* (Lpzg., 1861; la réédition de 1864 est fictive) est loin d'être tendre pour Kinkel, et que son injustice à son endroit devait indigner même l'honnête Ignaz Hub (*Deutschlands Balladen- und Romanzendichter, III. Bd., I. Abtlg., IV. Aufl.* [Carlsruhe, 1870] p. 222).

langweiligsten ist. Wer das hier näher zu besprechende Buch auch nur oberflächlich angesehen hat, muss überzeugt seyn, dass solches Urtheil nur aus Böswilligkeit oder totaler Unkenntniss herrorgegangen seyn kann. Wir sind zwar weit entfernt, die Heldin und die Verfasserin des Buchs zu identificiren, aber insoweit stehen doch beide solidarisch für einander ein, dass eine Frau die solche Ansichten und Grundsätze über weibliche Bestimmung, wenn auch nur durch den Mund einer dritten Person, aussprechen lässt, wie sie hier vorgetragen werden, wahrlich auf keinen Mann einen verderblichen Einfluss gehabt haben kann. Die Genialität der Johanna Kinkel, namentlich ihre hohe künstlerische Genialität ist anerkannt; man darf, ohne Widerspruch fürchten zu müssen, sagen, dass sie den berühmtesten und geistreichsten Frauen der neueren Zeit vollkommen ebenbürtig ist. Bei keiner von diesen aber, soweit sie uns im Augenblick gegenwärtig sind, finden wir die schlichte Anspruchslosigkeit, die von aller Coketterie himmelweit entfernte Lauterkeit des ganzen Wesens, wie sie auf jeder Seite unseres Buches den schönsten, ungesuchtesten Ausdruck findet. »

En somme, comme le seul chef de preuve dont disposait M. L. Geiger était le passage de Fanny Lewald, que Fanny Lewald ne s'appuyait, pour juger la vie des Kinkel à Londres, que sur quelques lettres que lui envoya Johanna, il apparaît préférable, en bonne logique, de se ranger du côté des jugements ci-dessus, dont trois certainement émanent d'écrivains vivant à Londres et plus ou moins — l'un, le Dr. Beta, l'était tout à fait — familiers avec le mode de vie de ces mêmes Kinkel. Or, nous ne trouvons dans ces jugements pas le moindre indice d'une conception de pasquin familial de *Hans Ibeles*, mais bien une explication hautement honorable de l'œuvre. Je ne nierai pas, pour autant, qu'il ne soit aisé de tirer de cette dernière une interprétation satirique. Mais la difficulté est de *justifier* solidement cette interprétation. Par suite, précisément, de ce manque d'art, de cette naïveté de Johanna dont je parlais tout à l'heure, la fiction acquiert sous sa plume un vernis si trompeur de vérité que la ligne de démarcation entre le réel et l'irréel y est difficile à tracer. D'autre part, le milieu où est placée la fable, Londres, ne confère-t-il pas une certaine vraisemblance aux plus invraisemblables inventions? Ce qui, ailleurs, apparaîtrait fantastique, voire grotesque, oserons-nous déclarer qu'à Londres ce fantastique, ce grotesque ne furent

point matière de quelque comédie vécue, ou de quelque drame? Qui ne s'est pas senti, une fois, noyé dans cet océan humain, qui n'a pas vogué sans but précis au hasard de ce dédale incommensurable, qui n'a pas expérimenté les affres de l'isolement parmi l'anonyme *people* ne comprendra pas cet aspect de *Hans Ibeles*[1]. Ajoutons que l'époque prêtait, par la confusion où se trouvaient jetés ces émigrés abordant du jour au lendemain dans une ville dont beaucoup ignoraient les usages et la langue, sans gagne-pain et sans ressources, au grossissement romanesque et aux développements épisodiques. Johanna, saturée et sursaturée de révolutionarisme, est le plus véridique quand elle relate les propos entendus, propos où l'hyperbole apocalyptique est débitée sur un ton de sérieux qui n'implique pas gausserie de la part de la narratrice. Mais il ne faudrait jamais perdre de vue qu'elle broche sur ce fond, que l'on jurerait appartenir plutôt à des *Mémoires* qu'à une œuvre de fiction, une aventure imaginaire, le conflit sentimental d'où Johannes et Dorothea sortiront à jamais unis et forts pour la lutte. Une telle aventure, noyée dans un pullulant hors-d'œuvre composé de parcelles de réalité, produit un peu, à moins qu'on n'y prenne garde, l'effet de ces décorations scéniques mi-partie réelles, mi-partie illusoires. Nous nous imaginons aisément qu'elle aussi découle du trop-plein de l'âme de Johanna, alors qu'en fait elle n'est qu'un produit de sa fantaisie. Et c'est ainsi, sans doute, qu'il faut entendre le reproche de Freiligrath, que Kinkel n'avait pas été « avisé » en publiant si vite les feuilles de sa femme. Freiligrath qui, dès mars 1856, définissait, dans une lettre à Bucher, le Kinkel qu'il avait si gravement offensé, en dépit de l'ancienne amitié rhénane, en 1852 : « *ein ordentlicher*

1. Le critique des *Blätter f. lit. Unterhaltung* écrivait, en s'appropriant d'ailleurs textuellement une page de *Hans Ibeles*, I, 111 : « *Das ganze Leben dieser Stadt ist aus Romanstoffen gewoben, ihre Localitäten geben den Hintergrund für Schauergeschichte und Idyll, für Hof- und Staatsaction wie für Volksbühne, und an jedem Tag bringt die erste beste Zeitung Scenen aus dem öffentlichen Leben, die man nur ein bischen zu gruppiren braucht, und tragische und komische Episoden strömen einem in Fülle zu. Wer in einem Dorf in abgeschlossenen Verhältnissen die einfachste Novelle zu Stande bringt, der muss mehr eigenen Erfindungsgeist besitzen, um Gestalten zu beleben und Schicksale fortzuspinnen, als wer täglich hier in Westend und City die Welt der Leidenschaften sich um ihre Achse drehen sieht. Jeder Tag bringt unerhörte Thaten und Schicksale vor die Mitwissenschaft des ganzen Volks, Londons Zauberbann kann keiner entgehen; und ob man diese Stadt hassen oder lieben mag, keiner kann sich ableugnen, dass sie für das Eiserne im Menschengeiste der Magnet ist* » (p. 261).

Kerl, der sich auch sein Theil quälen muss, und dem der Bart nicht umsonst grau gweorden ist »[1], n'aurait pas, s'il avait eu le moindre doute sur la signification de *Hans Ibeles*, consenti, en mars 1860, à assister à ce banquet des secondes noces de Kinkel, où celui-ci, comme l'a consigné Karl Blind, offrit d'abord du vin en sacrifice expiatoire aux mânes de Johanna[2], pas plus qu'en janvier 1862 et en mai 1863 il ne lui aurait écrit les lettres charmantes imprimées dans Buchner. Combien, cependant, il avait raison dans sa lettre à Julius Rodenberg, c'est ce que démontre un épisode que n'eût peut-être pas manqué de consigner, pour en tirer parti, M. L. Geiger, s'il l'eût connu. J'ai déjà noté que Kinkel était sorti assez vite du *Hermann*, pour différentes raisons, raisons de santé d'abord — cf. sa lettre de Llandudno, où il s'était rendu pour s'y fortifier à la brise marine, à Auguste Heinrich, dans la nécrologie de Kinkel par Fr. Althaus, *Nord und Süd*, 1883, t. 25, p. 73, — mais aussi raisons politiques — la *Neue Æra* en laquelle il avait cru à l'origine ayant vite abouti à une ère nouvelle de réaction. La feuille, tant qu'il la rédigea, fut extrêmement intéressante, et lui-même pouvait, au n° 12, se vanter qu'elle ne contenait pas « *eine Seite Druck, die nicht Originalarbeit ist.* » D'allure nettement républicaine, elle ménageait cependant à

1. Buchner, *Ferd. Freiligrath*, II, 302. Dans cette même lettre, cependant, il qualifie encore de *niedlich* la *poetische Epistel* à Weydemeyer. Kinkel la mentionnera en 1867, à Leipzig, pour la traiter de *Pasquill*. Déjà, dans le *Hermann* du 22 mars 1862 (n° 168) il l'appelait *ein hartes Urtheil*. Cf. *Festrede auf Ferdinand Freiligrath gehalten zu Leipzig am 6. Juli 1867 von Gottfried Kinkel* (Leipzig, Reclam, *s. a.*), p. 19 : *später hat er einem zweiten Parteigenossen, der auf anderem Wege, als er es meinte, aber immerhin thatkräftig, die sinkende Sache zu fördern suchte, ein Gedicht angeworfen, das ein Pasquill war statt einer Kritik.* L'épître en question, publiée dans la revue mensuelle *die Revolution* de J. Weydemeyer en 1852 à New-York, puis le *Morgenblatt* du 7 mars 1852, n° 10, p. 237-38, avec une remarque désobligeante pour Kinkel, et, au surplus, inexacte, réimprimée, lors de la campagne de Eichhoff contre Kinkel, dans le *Hermann* du 15 mars 1862 (n° 167), n'a été accueillie dans les *Œuvres* de Freiligrath que lors de l'édition de 1877, III, 231, *aus Versehen* m'affirma Mme Luise Wiens, fille de Freiligrath. En fait, dans l'édition de 1870, faite sous le contrôle personnel du poète, elle n'avait pas été imprimée. D'après Strodtmann (*Dichterprofile*, Stuttgart, 1879, I, 54) il en a paru, peu de temps après sa publication, une traduction anglaise dans *The National Era* de Washington. On retrouve comme un écho affaibli de la malveillance de l'« épître » de 1852 dans les quelques remarques sur le « silence de Kinkel en 1870 », que Mme Käthe Freiligrath-Kroeker glissait en 1901 dans un mot de réponse à Joesten à propos d'une assertion malencontreuse de ce dernier au n° de janvier de la même année de *Nord und Süd* (*Gottfried Kinkel und Ferdinand Freiligrath, N. u. S.*, t. 97, p. 400).

2. *Eine Erinnerung an Kinkel* dans *Die Gegenwart*, 1882, t. XII, p. 354-357. Freiligrath avait tenu lieu de père à la fiancée de Kinkel à la cérémonie du mariage et sa fille Käthe était demoiselle d'honneur. Cf. Buchner, II, 294.

chacun de ses collaborateurs une liberté entière d'expression, ce qui permettait à la presse réactionnaire allemande d'attribuer à son rédacteur en chef des opinions absolument divergentes des siennes propres, système contre lequel il protestera au n° 24. Parmi ces collaborateurs, l'un de ceux qui ne tardèrent pas à provoquer un scandale inouï — qui eut pour conséquence la prohibition du *Hermann* en Prusse; il l'avait été en Saxe dès mai 1859 « *wegen gemeinschädlicher und aufreizender Tendenz* » [*Allg. Ztg.*, 1859, n° 133] — était le rédacteur du bulletin de Berlin, qui signait II et poursuivait Stieber d'une haine admirablement documentée. Bien que l'organe de l'orthodoxie royale prussienne, la *Neue Preussische Zeitung*, eût affecté dès l'origine de ne pas prendre au sérieux le vaillant *Hermann* [1], on sait qu'il fallut cependant se décider à agir en haut lieu et comment finit le procès Stieber. Le continuateur de Carl Heinzen dans le grand œuvre d'assainissement de la bureaucratie et de la police prussiennes n'était autre que le Dr. W. Eichhoff, l'auteur des *Berliner Polizei-Silhouetten* (*1. und 2. Serie*) et de la brochure *Was das preussische Volk erwartet.* Condamné le 16 mai 1860 à 14 mois de prison, Eichhoff bénéficiera de l'amnistie en 1861, mais, tout de suite traqué par la police, se verra obligé de passer en Angleterre [2], à Londres d'abord, puis à Liverpool, où il résidera un temps en qualité de « *Kaufmann* », pour être, en décembre 1863, condamné de nouveau à 16 mois de prison. Par quels incidents l'ancien collaborateur de Kinkel devint-il son ennemi acharné, c'est ce que je suis incapable de dire. Je soupçonne la rédaction du *Hermann* d'avoir été le grand agent de cette basse campagne menée en 1862, par Eichhoff principalement, contre l'homme qui, l'année d'avant, avait commis le crime de défendre au sein de la section londonienne du *National-*

1. *Kreuz Ztg.*, n° 2 (4 janv. 1859) : *Wenn Kinkel aber auf deustche Leser und auf Zusendung politischer Räubergeschichten vom Ufer des Rheins und der Elbe zählt, so dürfte er sich wohl verrechnet haben : wir leben nicht mehr in jener Zeit, wo ein verbotenes Buch deshalb gelesen wurde, weil es kein erlaubtes war.* — Détail notable : Kinkel avait à peine rompu toutes relations avec le *Hermann* que celui-ci était autorisé en Prusse, et la feuille perdait tout caractère.

2. Cf. sur le procès Eichhoff : *Hermann*, n°s 110 et 111, et la lettre d'Eichhoff au n° 115 (16 mars 1861), où il met en garde les fugitifs contre la perfidie de la « grâce » octroyée par Wilhelm I. et raconte comment il a échappé à la police prussienne. — Ne se trouvera-t-il pas un éditeur allemand pour réunir en volume les correspondances de Eichhoff dans le *Hermann*, qui constituent des documents historiques de premier ordre pour l'étude du *Polizeistaat* avant sa désagrégation au sein de l'Empire?

Verein le capitaine Macdonald, victime de la brutalité des employés de chemin de fer prussiens à Bonn. Eichhoff n'ayant rien de sérieux à arguer contre Kinkel dut se rabattre sur des insinuations, celle de vanité, naturellement, de manque de principes, charlatanisme. Les phrases que la *New Yorker Deustche Zeitung* et le *Janus*, organes du pamphlétaire de *Die preussische Büreaukratie* à New-York lors du voyage de Kinkel aux États-Unis au compte de l'emprunt révolutionnaire, aimaient à monnayer contre le *Herr Professor* suspect de n'être qu'un simple *Reichsverfassungskämpfer*, réapparaissent. Le *unfähiger Humbuger ohne Grundsätze*, l'*eitler Parvenu der Revolution* est de nouveau mis au pilori. Puis, quand Eichhoff, qui a commencé par user de pseudonymes et a fini par se déclarer, a épuisé sa provision de découpures des feuilles communistes d'Amérique, voici que, un beau jour d'avril, il songe, — ou on le fait songer — à *Hans Ibeles in London*.

Dans une lettre, signée de son nom, il identifie nettement Kinkel avec *Hans Ibeles*, déclare que, « *der ersten Gebote der Schicklichkeit halber* », Kinkel n'aurait pas dû éditer ce roman, lui reproche son ingratitude à l'égard de la « *Gräfin Blafoska* » et termine en envoyant au « *Narcisse* », maître de littérature et d'éloquence, la promesse de revenir quelque jour, quand il aura complété sa documentation, à ses méfaits abominables [1]. Il n'y est jamais revenu. Nous ne nous attarderons pas à peser la portée de son accusation, qu'il a oublié de prouver [2].....

1. *Hermann*, n° 172, 19 avril 1862, p. 1375.

2. Eichhoff ne faisait que répéter, sans aucun doute, ce qu'on lui avait soufflé. Je ne serais pas étonné, d'ailleurs, qu'aujourd'hui encore il y ait des gens qui soient convaincus que l'hypothèse de M. L. Geiger est la vraie. Otto Kraus n'hésitait pas en 1883, parlant au nom de l'orthodoxie et du piétisme, d'écrire dans l'*Allgemeine Conservative Monatsschrift für das christliche Deutschland*, p. 367, que Kinkel était *Hans Ibeles*: mais l'esprit de l'article en infirme la portée. Je ne citerai qu'un exemple, tout moderne, et choisi dans un autre milieu. Surpris du peu de netteté d'un passage des *Erinnerungen* de M. J. Rodenberg, dans lequel, commentant la lettre de Freiligrath, il traite la question *Hans Ibeles* de *trübe Geschichte* (*loc. cit.*, p. 258), je priai le Directeur de la *Deutsche Rundschau* de vouloir bien préciser, dans l'intérêt du vrai, sa pensée. M. Rodenberg me déclara, le 18 septembre 1905, en conséquence : « *Freiligrath spricht sich reserviert aus; aber ich darf hinzufügen, dass man in jenen Kreisen allgemein der Ansicht war, Johanna Kinkel habe in jenem Roman ihre eigene Leidensgeschichte geschrieben, und dass, als er herauskam, Alle, nur Kinkel selbst nicht, ihn darin erkannten. Wie weit Geigers Vermuthungen hinsichtlich der andren Personen zutreffen, vermag ich nicht zu sagen, für unmöglich halte ich sie nicht...* » Cette déclaration m'inquiétant, j'en communiquai la teneur à Mme Minna Kinkel. Je ne puis celer sa réponse, courte mais typique : *Fanny Lewald und Julius*

Il me semble, d'ailleurs, que M. L. Geiger ne s'est pas aperçu suffisamment — ou même ne s'est point aperçu du tout — que *Hans Ibeles* ne faisait que reprendre, en l'amplifiant et en l'adaptant aux conditions nouvelles d'existence de Johanna, un thème littéraire déjà exploité par celle-ci dès 1846, époque à laquelle il ne viendra à l'esprit de personne de révoquer en doute son bonheur conjugal. Le septième des 8 précieux cahiers autographes du *Maikäfer* — que garde si jalousement, moins un, en possession de M[me] Asten-Kinkel, M[me] M. Kinkel, et qui échapperont, j'ose le croire, à la destruction barbare qu'elle a apparemment, pour des raisons inqualifiables, fait subir à l'autobiographie composée par son mari en 1849-1850 au bagne de Naugard — contient, écrite sur papier rose, de la grosse et ferme écriture de l'auteur, une nouvelle couronnée dans l'un des concours poétiques du cercle, imprimée en 1848, p. 301-362 du *Rheinisches Taschenbuch* (*Fkft. a. M.*) de Dräxler-Manfred, et incorporée, l'année d'après, dans le volume, paru chez Cotta, des *Erzählungen von Gottfried und Johanna Kinkel*. Grâce à Strodtmann, nous savons — et, à simple lecture, on l'eût deviné — que ce récit, intitulé *Musikalische Orthodoxie*, n'est lui aussi qu'un remaniement très romanesque d'expériences vécues, qu'il fut rédigé au crayon et

Rodenberg sprachen zu und von ein und derselben Person in ganz verschiedenen Tonarten. Je dois ajouter que M[me] M. Kinkel m'a fait lire des lettres de M. R. à Kinkel, de 1860 et de 1861, puis de 1873, où il lui demande des articles pour son *Deutsches Magazin* et son *Salon* avec une instance dévotieuse qui pourrait faire croire à un culte. Mais il y a des gens qui excellent à brûler en public ce qu'ils ont adoré sur les feuilles d'une missive particulière. Et puis, il faut bien songer que Kinkel n'est pas de mode en Allemagne, moins que partout ailleurs en Prusse et chez les professeurs *honoris causa*. Si on lit avec quelque sens philosophique les *Erinnerungen aus der Jugendzeit*, on s'apercevra vite qu'elles n'ont été écrites que pour permettre à l'auteur de publier les missives de Freiligrath qu'il avait dans son tiroir. Il en a aussi de Kinkel. Il n'en a imprimé qu'une. Cela amuse l'observateur désintéressé. Cependant, en 1858, M. Rodenberg était très heureux d'avoir Kinkel pour lui trouver des leçons et même pour insérer dans des organes anglais — mais il est vrai qu'il les payait alors par de louangeuses correspondances dans la presse allemande — des réclames discrètes dans le genre de celle-ci :

> GERMAN INSTRUCTION. — PROFESSOR KINKEL
> *n° 6, Eastbourne-terrace, and Prof.* HEI-
> MANN, *57, Gordon Square, are desirous to* RECOMMEND *a distinguished German gentleman who, for a sake of literary Pursuits, will reside here for the next six months, and who would like to devote a few hours to instruct intelligent and advanced pupils in the languages and Literature of his Country.*
> (*The Athenaeum*, 1858, n° 1617, 23 octobre.)

au lit durant la convalescence de cette terrible maladie qui, l'été de 1846, tint Johanna six longues semaines entre la vie et la mort, et à l'issue de laquelle elle mit au monde avant terme son troisième enfant, Mme Adelheid von Asten-Kinkel (Str., *Gottfr. Kinkel*, I, 32 et 36, et *Fkft. Ztg.*, 1906, n° 170 : *Aus Briefen von J. K. an eine Freundin*, mgtlt. von A. v. Asten-Kinkel). L'indication de Strodtmann, dans sa biographie de 1850, se trouvait déjà dans les mêmes termes dans l'analyse des *Erzählungen* qu'il publia en 1849 aux nos 7 et 8 du rarissime *Rheinisches Echo*, supplément dominical de la *Westdeustche Zeitung* du Dr Herm. Heinr. Becker. Elle ne semble pas, cependant, avoir frappé les contemporains, du moins la critique contemporaine, pour qui le récit était surtout une spirituelle et profonde satire de ces « *musikalische Pietisten* » qui, ne jurant que par Gluck, Händel et Beethoven, ne voyaient dans la musique moderne, fût-ce même le plus ravissant *notturno* de Chopin, qu'un tintamarre de dissonances [1]. Cependant l'auteur — c'était un ancien membre du *Maikäfer*, C. Fresenius — de la remarquable nécrologie : *Johanna Kinkel* dans l'*Allg. Ztg.* des 4 et 5 décembre 1858 (nos 338 et 339 *B.*) notait que la *Musikalische Orthodoxie* devait contenir « *ein Stück eigener Bildungs-Geschichte* », et M. Franz Muncker mettra, en 1883, très finement en relief ce caractère essentiel de l'œuvre. Après avoir constaté que « *Was die Verfasserin dabei von der beständigen Fortentwicklung der Tonkunst und von der Hemmung dieser Entwicklung durch die blinden Anbeter der durch die Autorität geheiligten alten Meister sagt, hat auch heute noch nicht seinen Werth eingebüsst* », le professeur de l'Université de Munich ajoute : « *Die Musik aber und das Wollen und Thun der Musiker bildet nur den Hintergrund für die eigentliche Geschichte. Ihr Gegenstand ist nicht die Kunst, sondern das Leben, die Erziehung des Menschen durch das Leben* [2] ». Il n'est besoin que de relire, après *Hans Ibeles in London*, la *Musikalische Orthodoxie* pour constater qu'en celle-ci déjà Johanna emploie le même procédé naïf qu'en 1857-58 [3]. Autour de personnages de fiction, elle accumule

1. Cf. *Blätter für lit. Unterhaltung*, n° 54, 4 mars 1850, p. 215, et *Allg. Ztg.* 1850, nos 3 et 4 *B.*
2. *Zur neuesten deutschen Erzählungsliteratur, Allg. Ztg. B.*, n° 151; 1er juin 1883, p. 2201.
3. A défaut du témoignage de Kinkel, dans la note du premier numéro du *Hermann*, où il est dit que l'auteur avait achevé son œuvre *kurz vor ihrem*

des détails empruntés à sa propre vie, et, incapable d'écriture artiste comme aussi de ce dédoublement absolu de la personnalité, de cette abstraction suprême du moi grâce à quoi l'élément subjectif inévitable de toute création d'art acquiert, dans les grandes œuvres classiques, ce caractère d'universalité dans l'espace et dans le temps qui en garantit la pérennité, elle produit, à force de sincérité passionnée, l'illusion d'une confession, et c'est d'une telle illusion que pourrait avoir été victime M. Ludwig Geiger. Mais les deux récits ne se ressemblent pas seulement du point de vue du procédé,

Tode, nous avions deux moyens faciles de la dater. L'épisode de la pseudo-mulâtresse Livia, que Carl Schurz déclarera ne point comprendre, parce qu'il ne s'est pas aperçu que le roman combinait des impressions fort distantes et ne se limitait nullement aux années 1851-1852, n'est qu'une amplification romanesque des données fournies à Johanna par les comptes rendus de la presse sur le sensationnel procès de l'empoisonneuse Madeleine Smith [cf. les articles du *Times* de 1857 et leur indication dans *Palmer's Index to the Times, Summer Quarter* 1857, p. 21]. Déjà, les *Blätter für liter. Unterhaltung* l'indiquaient, *loc. cit.*, p. 262. Enfin on lit dans *H. I.*, II, 158 : « *Keiner, der ein Jahrhundert verschlafen hätte, möchte eine fremdere Sprache reden, als Einer, der im Deutschland von Anno 1855 siebenjährige Anachronismen im Munde führte.* » Il est donc — et déjà l'indication, mais imprécise,avait été fournie par M[me] Asten-Kinkel, *Johanna Kinkel in England, Deutsche Revue* 1901, 1. Bd., p. 188 — avéré que *Hans Ibeles* n'a pas été commencé avant 1855 et n'était pas terminé en 1857, mais, contrairement à l'indication de Kinkel que Johanna avait achevé l'œuvre avant sa mort, les *Bl. für. lit. Unterhaltung* prétendaient que « *Die Verfasserin... hatte die letzen beiden Jahre ihres Lebens mit besonderer Liebe dieser Arbeit gewidmet und eben (mit einer geringen Ausnahme) die letzte Hand an ihr Werk gelegt, als sie abberufen wurde* » (p. 261). Il n'en reste pas moins hautement à déplorer que le fils aîné de Kinkel et de Johanna, le D[r] Gottfried Kinkel, de l'Université de Zurich, n'ait pas, avant sa fin lamentable — il alla se suicider au lieu de sa naissance, Poppelsdorf près Bonn, durant l'été de 1891, à quarante-sept ans — tenu la promesse formelle qu'il avait donnée dans l'un de ses articles : *Drei Jahre aus dem Leben eines deutschen Dichterpaares* (1848-1850), au n° 27 du *Zeitgeist*, 1887, de traiter « *ausführlich* » la période londonienne des Kinkel. Il n'aurait certainement pas escamoté, comme l'a fait M[me] Asten-Kinkel dans son médiocre article de la *Deutsche Revue* cité plus haut, la question de l'origine de *Hans Ibeles*. Par une incompréhensible incurie, ou plutôt en conséquence de la scission de la famille Kinkel, la Bibliothèque du D[r] Gottfried Kinkel et beaucoup de ses papiers ont été dispersés à sa mort et vendus au libraire Hanstein, de Bonn. Croirait-on que lorsqu'il s'est agi de savoir ce qu'était devenu l'exemplaire de famille du *Hermann*, nul n'a été à même de me renseigner : personne ne sachant, dans les deux branches de la famille, où il était passé! J'ai fini par le découvrir, en compagnie de l'exemplaire de la *Bonner Zeitung*, *Neue Bonner Zeitung* et de leurs suppléments : *Extrablatt der Bonner Zeitung zur Belehrung des Handwerkerstandes und zur Besprechung und Förderung seiner Interessen* et *Spartacus, Wochenzeitung für sociale Fragen*, rédigés par Kinkel en 1848-49 et où le plus caractéristique de sa pensée est enfoui, à la *Stadtbibliothek* de Zurich! Qu'eût dit Johanna, elle qui tenait si fort à sa *Bonner* [*Neue Bonner*] *Zeitung* (cf. une lettre d'elle du 28 décembre 1852, où elle parle de *die eingebundenen vollständigen Exemplare der N. Bonner Zeitung, die uns sehr viel werth sind*, publiée dans la *Bonner Zeitung* du 20 déc. 1905 par Joesten), si elle eût prévu le cas que l'on devait en faire au foyer que sa mort désagrégea?

du faire. Il existe entre la fable de l'un et de l'autre — et ceci est essentiel — une irréfutable quoique lointaine analogie. Cette Ida et ce Sohling qui, après avoir longtemps et âprement lutté pour conquérir un idéal revêche, finissent, réconciliés avec la vie qu'ils ont su mater, par s'unir pour une coopération harmonieuse, ne réapparaissent-ils pas, simplement métamorphosés en vertu des lois de l'ambiance et de l'adaptation au nouveau milieu, aux conditions différentes d'existence, sous le nom d'Ibeles et de Dorothea, dont on a vu tout à l'heure sommairement quelles raboteuses et scabreuses sentes les menèrent enfin, au temple de la concorde domestique, sacrifier sur l'autel de l'indissoluble amour? Il n'est pas jusqu'à ce vieux comte Selvar de 1846 qui n'évoque discrètement le délicieux Herr von Halem du roman de Londres, dont le récit des tentatives malheureuses de mariage (*H. I.*, II, 171-182) est, à mon sens, le plus agréable hors-d'œuvre d'une narration si riche en digressions épisodiques.

Il n'est que temps, après les longs considérants qui précèdent, de conclure. Tout le poids de l'accusation de M. Geiger portait, en somme, sur l'unique Kinkel, identifié avec Ibeles. Or Ibeles n'a de signification, du point de vue du professeur de Berlin, que par ses amours avec la *Gräfin* Blafoska, qui ne serait que la baronne — car c'était une baronne, et non une comtesse — Brüning. Il n'est, aujourd'hui, après qu'a paru en allemand le premier tome des *Lebenserinnerungen* de Carl Schurz, plus permis honnêtement de prétendre encore que la femme dont une peinture si ample est donnée au chapitre VII — déjà cependant Malvida von Meysenbug en parlait au long et rendait compte de sa mort — corresponde au polichinelle grotesque dont se divertit la verve de Johanna[1]. Et que l'on n'objecte pas que Schurz, une fois en Amérique, perdit le contact direct avec les Kinkel et que l'intrigue a pu être postérieure à 1852.

1. Sur la baronne Marie von Bruiningk (telle est la seule graphie authentique), née princesse Lieven (cf. sur cette famille l'*Almanach de Gotha*) et originaire de Dorpat, cf. qqs. renseignements intéressants dans *Italien. Ansichten und Streiflichter* v. Victor Hehn (Berlin 1892), p. VIII. Hehn la connut à Dorpat et elle est définie, à cette période de sa vie : « eine geistreiche, warmherzige, von den liberalen Zeitideen entzündete Frau ». Il serait intéressant de savoir ce qu'est devenue sa correspondance avec Hehn. Kinkel fit sa connaissance en août 1847 à Berlin — elle était alors en voyage en Allemagne — où il s'était rendu à la suite de l'incident du *Männerlied*, un hymne démocratique signé de son nom et publié p. 415 de son recueil *Vom Rhein* (Essen, 1847), qui empêcha

Outre que chronologiquement l'argument est caduc, on sait assez qu'après le coup d'État du 2 décembre l'activité des conciliabules révolutionnaires tomba, et il est avéré que Kinkel, à son retour du voyage révolutionnaire d'Amérique au printemps de 1852, ne s'aperçut que trop qu'il avait fait fausse route, que l'ère des révolutions improvisées à beaux deniers était close, et ne songea plus, sans renier aucune de ses convictions républicaines, qu'à se créer par son travail une situation stable en Angleterre, en laissant les agitateurs impénitents flageller sa *Prinzipienlosigkeit* et son *Heuchelei*[1]. Car je ne m'arrêterai pas à l'hypothèse que les amours de Livia avec Ibeles soient applicables à Kinkel et à Madeleine Smith. Or la correspondance de Johanna avec des intimes d'Allemagne en 1851-52 nous montre à quel point, justement, le ménage était uni dans ces années de lutte pour la conquête du pain. Je pourrais multiplier les exemples, car les documents ne font pas défaut. Je me bornerai à un seul en donnant ici deux lettres de Johanna à ce même vieil ami de l'époque du *Maikäfer* qui rédigera sa nécrologie précitée, Carl Fresenius, lequel ne fut pas, comme l'imprime Joesten

sa nomination, proposée par Franz Kugler, à la chaire d'histoire de l'art de l'Université de Berlin. C'est à cette occasion qu'il lui adressa le délicat compliment daté *28. August 1847* :

> *Wem sich der Geist zum Licht erschlossen,*
> *Zum Schau'n des Schönen aufgethan...*

qui constitue la 16ᵉ *Pensée* dans l'éd. de 1850 du premier recueil des *Gedichte*. Il la revit en fin octobre 1848 lors du Congrès des Démocrates à Berlin, où il s'était rendu avec Johanna pour y représenter la démocratie bonnoise. Une fois prisonnier, sa correspondance avec elle continue, avec intermittence, vu la rigueur du règlement. Lors de son procès de Cologne, en mai 1850 — qui amena le transfert de Naugard à Spandau — il lui adresse de la prison de Cologne une lettre où il ne parle que de sa destinée et de ses espoirs. D'une autre lettre, d'août 1850, Spandau, fort longue, il appert que la baronne avait essayé d'obtenir la permission de le voir dans sa nouvelle geôle, mais sans succès, et était venue à Spandau à cette fin, qu'elle avait, en outre, vu à plusieurs reprises Johanna. Dans l'ouvrage, cité plus haut, de Hehn, on lit que « *durch Bekanntschaft mit einigen Radicalen* », elle soutint de secours pécuniaires le libérateur de Kinkel et Henne am Rhyn dit qu'elle donna 2 000 thalers. Expulsée de Prusse, de Berlin en particulier à cause de sa « *ultra-demokratische Richtung* », elle se rendit, ayant vendu ses propriétés de Russie, à Hambourg, où la police secrète prussienne opéra des perquisitions dans sa demeure, perquisitions qui amenèrent l'emprisonnement de Hehn en 1851, et d'où elle passa brusquement, en compagnie de Strodtmann, à Londres, où elle mourut peu après d'une maladie de cœur. Sur cette mort, cf. Malvida von Meysenbug, *op. cit.*, III, 143.

1. Ce sont les termes mêmes dont se sert l'organe des communistes allemands de Londres, *das Volk*, n° 8, 25 juin 1859, en proposant, en outre, Kinkel pour la place vacante de prédicateur à la *Savoykirche*, l'église allemande luthérienne d'alors.

p. 47 de son *Gottfried Kinkel*, le chimiste *Carl* Fresenius (il s'appelait *Remigius*), mais le cousin de ce dernier, et mourut en 1876 à Francfort, où il était, depuis sa fondation, professeur à la *höhere Bürgerschule*. Ces lettres, jusqu'ici inédites, ont par ailleurs un intérêt documentaire : c'est pourquoi je les choisis, de préférence à d'autres de la même période.

N° I. Hensbridge Villas, Corner of Ordnance Road, St. John's Wood, London, 12. Mai 1851.

Lieber Fresenius!

Hiermit setze ich Sie in den Besitz unserer Adresse für den Fall, dass Sie nach alter lieber Gewohnheit uns von Zeit zu Zeit Nachrichten von Ihrem Ergehen geben wollen. Um Ihnen mit einem guten Beispiel voranzuleuchten, versetze ich mich in Gedanten in den von Johannisfünkchen durchschwärmten Gang im Poppelsdorfer botanischen Garten, wo wir uns zu erzählen pflegten, wie wir den Tag verbracht hatten und beginne meinen Bericht, wie folgt :

Im Dezember hatte ich ein Rendezvous mit Kinkel in Paris [1], *wo wir den neuen Lebensplan abredeten. Wir besahen 8 Tage lang daselbst Gemäldegalerieen* [2] *und alle Herrlichkeiten der Welt. Ich spielte Fugen auf der Orgel von Notredame, wir genossen Oper und Ballet, Versailles, — überhaupt, wir stellten den möglichsten Contrast neben die Erinnerungen von Rastatt, Naugard und Spandau. Des abends sassen vir mit unserem heroischen Freunde Carl Schurz, dem Dichter Moritz Hartmann* [3] *und auch einigen Vertrauten in einem Stübchen des Quartier*

1. Le premier après la délivrance de Kinkel de Spandau.

2. Cf. l'article de Kinkel : *Die bildende Kunst in den Kämpfen der Zeit*, où il résume ses impressions d'art de Paris, dans la *Deutsche Monatsschrift* de A. Kolatschek, *II. Jahrg.*, *I. Bd.* (1851), p. 241-248, 321-342. Cet article est inspiré d'un ardent souffle révolutionnaire.

3. Cf. à ce sujet *Moriz Hartmann, von G. Kinkel*, dans *Allg. Ztg. B.*, n° 358, 24. Dez. 1875. Hartmann était une vieille connaissance de Kinkel, qu'il avait naguère visité à Bonn en 1848, de Francfort. Dans la *Reimchronik des Pfaffen Maurizius*, il a, l'année suivante, célébré son malheureux ami :

> *Mein theurer Gastfreund, Gottried Kinkel!*
> *Jetzt sitzest du im dunklen Winkel*
> *Des Kerkers, trauernd wie Bonnivard.*
> *O hoffe, dass auch deiner harrt*
> *Ein Schicksal, so schön wie seines war, etc.*

(*Cap. V, Apostel und Apostaten*, p. 137-149 de l'éd. Cotta (1874) des *Gesammelte Werke*, t. II.)

Parmi les *Vertraute* que ne mentionne pas Johanna, il y avait Strodtmann,

Latin und erzählten uns, wie es bei der Flucht zugegangen, wie der Faden beim Spulen die Fingerspizen durchschneidet, wie man in preussischen Kerkern hungert und friert, wie man durch zerbrochene Gitter kriecht, « Himmelfahrtches » auf Strickleitern spielt, welches einigermasssen halsbrechend ist, wie man alsdann von Parteigenossen verpflegt und verbunden wird, wie man als Matrose verkleidet, Stürme auf der Nordsee besteht u. s. w. u. s. w. — Als die Direktrix heimkehrte, um die Kinderchen zu holen, wollte der Staatsprokurator sie zwingen (sie auf den Eid nehmen) die Helfershelfer der Flucht zu verrathen und vor Gericht auszusagen, was ihr der Urmau unter vier Augen in Paris erzählt. Die Direktrix weigerte sich, selbiges zu Protokoll zu geben, und um nun nicht wegen Widersetzlichkeit gegen die Anordnungen der Obrigkeit bestraft zu werden, wartete sie nicht Wind noch Wetter ab, sondern riss sofort aus, und brachte alle 4 Sprösslinge rasch zum Vater nach London. Hier hatten wir anfangs mit grosser Lebensnot zu kämpfen, NICHT *mit Geldnot, denn die Partei sowohl als unser Erwerb (durch neue Auflagen) hatten uns die Möglichkeit einer bescheidenen ersten Einrichtung gesichert, aber wir wurden alle gefährlich krank, in Folge der überstandenen Aufregung und der Akklimatisierung, und unser Haus glich während der Monate Februar und März einem Clinicum. Seit dem April hat sich unser Leben wieder gelichtet. Wir sind hergestellt, wohnen in einer allerliebsten kleinen Villa mitten im Blumengärtchen, die holdseeligen Kinder singen und spielen fröhlich um uns her und wir fühlen uns auf der Sonnenhöhe unseres Lebens. Carl Schurz war eine Zeit lang bei uns zu Besuch; er ist einer der geistvollsten, trefflichsten, mutigsten Menschen, die wir je gekannt. Seine Schwester Antonie, ein talentvolles und liebenswürdiges Mädchen von 15 Jahren, ist als Pflegetochter bei uns und wird von uns in Kunst und Wissenschaft, in Welt und Gesellschaft eingeführt*[1]. *Wir sind gegenseitig*

expulsé de l'université de Bonn pour avoir publié, au n° 185, 17 octobre 1849, de la *Neue Bonner Zeitung* fondée par Kinkel, le *Lied vom Spulen*, à la suite de la communication imprimée le 12 octobre en tête de la *Ostseezeitung* de Stettin, en caractères gras : HERR PROFESSOR GOTTFRIED KINKEL TRÄGT IN NAUGARD DIE GRAUE ZÜCHTLINGSJACKE UND MUSS SPULEN. L'habitation de Schurz à Paris était *quai Saint-Michel, n° 17*, chez une veuve, Mme Petit. — Le vocable *Direktrix* était la désignation de Johanna au *Maikäferbund*, désignation qui alternait avec celles de *Königin* et de *Regina*. Le vocable *der Urmau* était également l'une des désignations de Kinkel au *Maikäfer*.

5. Cette personne, Mme veuve Antonie Jüssen vit encore et habite à Milwaukee, dans l'État de Wisconsin, U. S. A.

zufrieden mit einander, wie ich glaube. Unsere Häuslichkeit ist die heiterste und harmloseste, die Sie sich vorstellen können, höchstens dass zuweilen « Thee mit Verschwörung » in meinem Salon stattfindet. Doch Scherz bei Seite, das gemütliche Glück, dessen wir uns augenblicklich erfreuen, wird Kinkel ebenso wenig seinen Grundsätzen, und der Pflicht, danach zu handeln, entfremden, als die Misshandlung der preuss. Regierung ihn abgeschreckt hat.

Von den Engländern sind wir ganz ausgezeichnet aufgenommen worden, und von allen Seiten bemüht man sich, Kinkel der Sympathieen der trefflichsten Menschen zu versichern[1]. *« A learned man », « an author » sind Titel, die hier noch hoch gelten, und dass Preussen einen Solchen als Wollspinner verwerthete, erregt den Zorn auch des konservativsten Engländers. Sogar aus der nächsten Umgebung der Königin kommen uns Zeichen der Achtung und Theilnahme zu. Der Preuss' hat sich also mit dieser Spul-Geschichte gründlich vor dem Ausland blamiert. Das ist die Moral von der Sache. — Kinkel hält jetzt Vorlesungen über die Geschichte des Theaters und dessen Einwirkung auf die Kultur, welche im Verhältniss zu der starken Konkurrenz, welche die Saison mit ihren Konzerten, Theater etc. etc. vor allem mit der exhibition macht, recht gut besucht werden. Auch kömmt man ihm mit Vorschlägen entgegen, Unterrichtsklassen zu gründen, wozu ihm schon Schülerinnen aus den höheren Ständen zugesagt sind. Ich selbst habe mein Clavierspiel wieder hervorgesucht, trage Chopin und Beethoven vor und habe Schülerinnen in meinem Fach bekommen, so dass wir alle Aussicht haben, uns hier zu erhalten, bis ein Wechsel der politischen Zustände uns die Rückkehr in's Vaterland ermöglicht*[2]. *Die Kinder gedeihen herrlich jetzt unter dem Auge des starken und milden Vaters. Kinkel ist ungebeugt, voller Witze wie*

1. A cet enthousiasme en faveur de Kinkel n'avait pas peu contribué le splendide article en sa faveur dans la revue de Dickens : *Household Words, 1850, n° 32* : *Gottfried Kinkel; a life in three pictures* (p. 121-125), auquel Walter Savage Landor avait répondu dans *The Examiner, 1850, n° 2235, p. 765-66,* par une lettre au romancier, où Frédéric Guillaume IV est défini : *a theologian, a swaggerer, a man of many words, all broken as indifferently as rotten eggs...* et où le signataire demandait que l'on ouvrît en Angleterre une souscription publique au profit de la famille Kinkel, souscription qu'il inaugurait par une contribution de 5 livres annuelles.

2. J'omets un passage concernant la mort de la mère de Johanna et l'état de santé de son père, professeur en retraite du gymnase de Bonn. De même, à la fin de la lettre, un long passage sur Hermann Schauenburg est omis comme n'ayant pas trait à la question.

damals, seine Weltanschauung ist grösser und tiefer geworden und seine Aufgaben verfolgt er mit heiligem Ernst, ohne sich durch Rechts oder Links beirren zu lassen. Die Zeitungen in Deutschland lügen viel über ihn, aber er widerlegt prinzipiell keine persönlichen Angriffe, weil Einem der kleinliche Streit die Zeit und Kraft zum positiven Wirken raubt...

Ich grüsse Sie voll alter herzlicher Liebe und Theilnahme,

Ihre Freundin,

JOHANNA KINKEL.

A cette lettre, Kinkel ajoute le mot suivant :

Lieber Fresenius! Dem Briefe Johannas habe ich nichts beizufügen. Das Leben ist gut hier, nur sofort wieder von Arbeit und Verkehr sehr zersplittert und ermüdet. An Schriftstellerei kann ich vor der Hand noch nicht denken und selbst der Unterricht meiner Kinder wird mir oft genug gekreuzt. Dass es schlimm ist, in einer Emigrazion zu leben, wirst auch du von dort aus einsehen. Indessen bin ich, Alles in Allem genommen, mit diesem ganzen Leben zufriedener als mit irgend einem der früheren. Ich danke dir herzlich für all deine Freundlichkeit während meiner Haft und für die Besorgung meiner Novelle nach Bonn : obwohl nicht Einer der Unseren, hast du doch treu zur Freundschaft gehalten. Gieb uns ferner Nachricht, und lass dich nicht von den leisen Einflüssen der Kirche, des Gebetes und einer reaktionären Umgebung zur Partei des Unglücks fortreissen.

Dein KINKEL.

La seconde lettre, datée de la nouvelle adresse — qui sera celle des Kinkel jusqu'à la mort de Johanna —, n° 6, Eastbourne Terrace, Paddington, est de septembre 1853, par conséquent l'extrême limite où la prétendue intrigue Kinkel-Brüning eût pu influencer la plume de Johanna. Après les renseignements sur la venue d'un certain Dufour et une invitation à Fresenius de leur rendre visite en Angleterre, Johanna écrit à celui-ci, en réponse à sa demande sur l'état de Kinkel :

Ich weiss nicht, ob ich Kinkel vorgreifen soll, der Ihnen über sein Persönlichstes am besten selber schreibt. Sein Leben ist zu vielseitig, als dass ich in ein paar Zeilen Ihnen ein Bild davon geben könnte und wollte ich auch versuchen, über seine Stellung zur Politik, Kunst,

Poesie mit Ihnen zu reden, so hätten Sie ja doch nur meine *Ansicht seines Innern und nicht das, worauf* Ihr *beiderseitiger Zusammenhang ruht. Ich gebe Ihnen also lieber ein paar Umrisse des Äusserlichen seiner Beschäftigungen und lasse Sie daraus den alten Freund wieder erkennen.*

Gottfried hat in diesem Frühling in englischer Kunstgeschichte an der London University vor etwa 700 Personen gelesen. Das Collegium liess an den Vortragsabenden die Flaxmann-Gallery[1] *öffnen und dort vor den herrlich beleuchteten Kunstwerken traf sich das Auditorium nachher und man besprach sich über das Gehörte und über manche ausgestellten Gemälde, die de Eigentümer aus Gefälligkeit gegen Kinkel hinschickten. Es war eine sehr belohnende Fortsetzung der Bonner Anfange, auf einem Boden, wie deser, weiter zu bauen. Hier giebt es viele Ladies Colleges, eine Art weiblicher Hochschulen, wo eine recht gründliche Bildung angestrebt wird. Als K. hierher kam, bemühte er sich vorerst, dort eine Deutsch Lehrer-Stelle zu bekommen, welches fehlschlug, da in diesem Fach eine zu ungeheure Conkurrenz ist. Sonderbarer Weise war hier die Geographie der verlorene Posten, und da bei einem neu zu gründenden Collegium Niemand weiter sich darum bewarb, so gelang es K. endlich nach 2jährigen Hiersein, in einer Schule Posto zu fassen, indem er die Geographie übernahm*[2]*. Nun widmete er sich mit aller seiner Energie diesem neuen Fach und bald ward seine Klasse eine der besuchtesten der Anstalt. In kurzer Zeit hatte er dies Studium in einem weiteren Kreise völlig in Mode gebracht; seine Schülerinnen treiben es mit Leidenschaft, erklären die Geographie für die interessanteste und poetischste aller Wissenschaften und ein grosses Institut nach dem anderen sendet Aufforderungen an Kinkel. Erinnern Sie sich noch der Zeit, wie in Poppelsdorf alle Stühle voll Grundrisse, d'Azincourts und Cheo. de « Knibbeking » lagen? Geradeso protzt jetzt die Studierstube voll physikalischer Geographie und Dokumente. Darum bleibt Gottfried immer jung, weil er immer forschend une lernend in neue Sphären taucht und mit der Freude eines Kindes mit den eigenen Kindern lebt; dann lehrt er sie, dann spielt er mit ihnen; im Ernst ist*

1. On sait que *University College*, fondé en 1828 (Gower Street, près de Bedford Square), contient, outre sès nombreuses salles conférences, un musée de modèles et dessins originaux du sculpteur Flaxman († 1826). Cet établissement est complètement indépendant du gouvernement.

2. Ce « *College* » était *Hyde-Park College*, appelé aussi *Westbourne-College*.

er nie mürrisch und in der Lustigkeit nie glatt. — Die Leute hier sind meist lieb und gut und wir erfahren fast nur Freundlichkeit im Exil. Unsere Kinder gedeihen, sind gesund, wohl gestaltet und lernen wacker. Mein Ältester spielt schon Fugen von Bach und der Kleinste singt mit im Chor. Gottfried hat von Mehreren Städten Anträge, den Winter Vorlesungen zu halten, wird also ein hübsches Stückchen von England zu sehen bekommen. Wenn Sie unter obenstehender Adresse schreiben, so erhalte ich gewiss den Brief. Bitte, lassen Sie mich wissen, ob Sie meinen richtig erhalten haben.

Voll herzlicher Freundschaft,

JOHANNA KINKEL.

Je pourrais suivre d'année en année, jusqu'en novembre 1858, la vie des deux vaillants proscrits et démontrer par des témoignages de leurs plumes que c'est en parfaite entente qu'ils soutenaient l'âpre lutte pour la vie sur le sol hospitalier de la métropole anglaise et que, précisément à l'époque où Johanna rédige dans ce temple admirable du recueillement intellectuel qu'est le *reading-room* du Musée britannique [1], son *Hans Ibeles*, les fruits de leur labeur obstiné commencent à mûrir, qu'ils peuvent se permettre de respirer, s'accorder quelques douceurs, songer, lui à la recherche scientifique désintéressée, elle à la production littéraire. Mais à quoi bon pousser plus loin une démonstration qui ne convaincrait que ceux qui veulent être convaincus? Et ceux-ci ne liront pas, toutefois, — ou ne reliront pas, car ils parurent dans la *II. Sammlung* des *Gedichte* — sans intérêt quelques témoignages poétiques, et non plus épistolaires, de cette vénération de Kinkel pour la femme à laquelle il devait la liberté, comme elle avait collaboré naguère à son affranchissement intellectuel. Le 11 août 1856, à l'anniversaire de sa quarantième année, Kinkel s'écrie de la plage de Hastings :

Vierzig Jahr — des Lebens Mitte,
Zwischen Wiege, zwischen Grab!
Jugend schied, mit leisem Schritte
Geht's zum Alter nun hinab.

1. Il avait été ouvert en 1855. Cf. la description enthousiaste qu'en donne le Dr Beta dans le *Magazin für die Literatur des Auslandes*, 1845, n° 141, p. 563.

Einmal noch am fremden Strande
Essen wir das harte Brot,
Aber heut aus unserm Lande
Färbt uns Wein die Wangen roth.

Dieses Glas sei ihr gegeben,
Die uns All' im Schoosse trug;
Aus der Brandung ew'gem Leben
Weht ihr freud'ger Odemzug :
Die das Korn zur Æhre ründet
Auf der glüh'nden Sommerflur,
Uns der Traube Feuer zündet,
Unsre Mutter, die Natur!

Doch so reich sie Gaben sendet,
Œde liegt sie und verbrannt,
Bis sie ihre Füllen spendet
Der geduld'gen Menschenhand.
Dieses Glas sei ihr getrunken,
Die den Fels zum Acker schuf·
Und im Geist geweckt den Funken —
Arbeit, die des Manns Beruf!

Aber unter Palmenkronen
Drückt auch des Tyrannen Joch,
Und der Arbeit fluchend wohnen
Sklaven bei der Kette noch.
Da nur lacht vor Lust der Himmel,
Wo du, heil'ge Freiheit, thronst
Und ein thätig Volksgewimmel
Nach gerechtem Mass belohnst.

Schied der Vater euch von dannen,
Söhne, nehmt des Schildes Last!
Hasst, ihr Töchter, die Tyrannen,
Wie die Mutter sie gehasst!
Schätzt vor jeder Erdengabe
Nur was euer Fleiss erwarb,
Freut euch der erkämpften Habe
Und vergesst was euch verdarb.

Reich' mir an des Lebens Wende
Deine Hand, geliebte Frau!
Treulich führen wir's zu Ende,
Braun die Locken oder grau!
Noch wirst du zum Kampf mich rüsten,
Unsre Banner fliegen sehn,
Und an freier Erde Brüsten
Werden jung wir auferstehn.

En septembre 1858, il rime, sur le bord du berceau d'un de leurs jeunes enfants[1], à *Virginia Water*, au parc de Windsor, cette gracieuse bluette, d'une concision plastique qui rappelle l'Anthologie, à Johanna :

Diess Kind hat deine Augen nicht,
Geliebte!
Dein Aug ist blau und froh und licht,
Und meines ist braun und heiss, und flammt —
Doch des Kindes Augen sind schwarz wie Sammt,
Wie die Nacht so tief und lind :
Geliebte,
Von wem hat sie das Kind?

Die Mutter sieht in den Schooss und lacht
Und flüstert schelmisch : So war es ja,
So war's wie ich dein Auge sah,
Geliebter,
Im Dämmerschein der Nacht.

Enfin, cette même année 1858 qui devait voir disparaître Johanna, Kinkel écrit à *Kensington Gardens*, où lui et les siens sont allés prendre l'air, cette magnifique pièce à sa femme :

1. Kinkel eut de Johanna deux fils et deux filles : *Gottfried*, né le 11 juillet 1844, docteur ès lettres de la faculté des lettres de l'Université de Heidelberg le 26 octobre 1865, attaché depuis mai 1867 à la faculté des lettres de l'Université de Zurich en qualité de *Privat-Docent*, secrétaire de l'Université en 1879, *Custos* de la collection des estampes en juin 1882, suicidé à Poppelsdorf le 22 mai 1891 ; *Johanna*, née le 8 août 1845, morte le 30 janvier 1863 à Londres ; *Adelheid*, née le 9 août 1846, mariée à un commerçant du nom d'Adolf von Asten, à Barmen, où elle habite encore, veuve, et exerçant la profession de maîtresse de piano ; *Hermann*, né le 29 juillet 1848, ingénieur, mort en 1897, à Bieshitza en Russie.

Wenn des Sommers scharfes Glühen
Manche Zier dem Baum entrafft,
Siehst du neu den Forst erblühen
Von des Jahres reicher Kraft.
Schau, wie dort im Hain die Spitzen
Grün und mailich wieder blitzen,
Neu geschwellt von Frühlingssaft.

Manche Knospe ward dem Wurme,
Manche ward dem Frost zum Raub;
Manches Blatt im Wettersturme
Brach und rollte zu dem Staub;
Doch du siehst nicht was geschwunden,
Denn es deckt der Krone Wunden
Heiliges Johannislaub.

Zart und leicht wie Maiensprossen
Bebt's vom Morgenhauch bewegt,
Dass der Baum, von Lust durchflossen,
Sich mit süssen Schauern regt.
Stolz wie je in Lenzestagen
Wird er nun die Krone tragen,
Bis der Wintersturm ihn fegt.

So, Geliebte, tief im Grunde
Wurzelt unsrer Liebe Baum;
Unbeirrt vom Tanz der Stunde
Zweigt er durch den Himmelsraum,
Spricht zu uns im Heimathstone
Aus den Läubern seiner Krone
Rauscht uns heut wie einst in Traum.

Was mit giftigen Geschossen
Weggesengt der Sturm der Welt,
Füllt sich mit den hellsten Sprossen,
Die das Herz zum Lichte schwellt.
Aus dem heissen Lebenstriebe
Ewig frischt sich unsre Liebe,
Bis das Laub auf's Grab uns fällt.

En somme, et toute réflexion faite, je ne vois en l'article de M. Ludwig Geiger qu'un document caractéristique de l'état d'esprit de la bourgeoisie allemande — et la bourgeoisie universitaire n'en est pas la portion la moins consistante — à l'endroit d'un homme auquel manquaient — et sa carrière, spécialement la fin de sa carrière, l'a surabondamment prouvé — toutes les qualités requises pour faire son chemin dans le moderne Empire à la prussienne. Si, dès 1864, Franz Ziegler, l'ex-maire de Brandenburg, pouvait écrire à Ruge : *Für mich, für Kinkel etc. habe ich nie etwas anderes gehört, als : « Ja, Ihr seyd auch zu weit gegangen »*, et ajouter tristement : « *Von der Idealität unserer Jugend, dem Respect vor der Wissenschaft und ihren Trägern, der Durchbildung des Charakters bis zur Opferfreudigkeit keine Spur!... Verein, Genuss und wieder Genuss, das ist Alles... Nun wird diesem Volke noch allabendlich in den tollsten Vorlesungen des Gedankens Blässe angekränkelt, es wird künstlich zum Bourgeois gemacht, das ist sehr schlimm*[1] », je pourrais moi-même, sur la foi de très nombreux documents épistolaires et de témoignages oraux réunis en Allemagne au cours d'une enquête de trois années, démontrer ici que l'origine du malentendu qui pesa et pèse toujours en Allemagne — l'Allemagne que je viens de dire — sur la mémoire de Kinkel ne doit pas être cherchée ailleurs que dans le constant « idéalisme » de celui-ci. Mais cette démonstration nous entraînerait trop loin. En voulant transformer Kinkel en le peu brillant Hans Ibeles, en réduisant Johanna au rôle de montreuse de marionnettes litteraires, dont la plus grotesque eût été le triste héros qu'elle avait pour mari, M. Ludwig Geiger a fait, peut-être à son insu, de la science opportuniste. Qu'il ne se soit trouvé personne dans la famille Kinkel pour remettre documentairement et publiquement les choses au point et qu'il eût fallu qu'un étranger, d'autant plus suspect de partialité dans la matière que cette famille lui a obstinément refusé pour la biographie de son chef tout appui appréciable et n'a guère manifesté dès l'origine à son endroit qu'une défiance d'ailleurs injustifiée, prît la défense de l'exilé dont la tombe, au cimetière central de Sihlfeld à Zurich, à deux pas de celle de Johannes Scherr, s'effrite dans le plus lamen-

1. *Arnold Ruges Briefwechsel und Tagebuchblätter*, etc., II, p. 235-236.

table abandon, c'est là une suprême malchance et une infortune posthume qui viennent consommer la riche série de déboires dont fut tissée la trame de l'existence de Kinkel.

CAMILLE PITOLLET.

Appendice. — La mort de Carl Schurz m'autorise à publier un extrait — dont une lettre en entier — d'une correspondance que j'ai eue avec lui au sujet de Kinkel. Je ne donnerai ici que ce qui a trait à *Hans Ibeles*. Le 7 octobre 1905, dans une lettre datée Bolton Landing (Lake George, N. Y., c'était le Tusculum de Schurz), Schurz répond à deux lettres où je lui avais exposé l'état de la question : « *Ihre werthen Briefe*, me disait-il, *haben mich noch in meinem Ferienaufenthalt erreicht, den ich am 15 d. M. zu verlassen gedenke, um nach New York zurück zu kehren. Gern will ich Ihnen in der Lösung der Frage behülflich sein, so weit es in meinen Kräften steht, bin aber augenblicklich nicht im Stande, Ihnen die gewünschte Auskunft zu geben. Als H. I. erschien, war ich schon mehrere Jahre in Amerika ansässig gewesen und zwar gerade damals in der Wahlcampagne beschäftigt, die Abraham Lincoln auf den Präsidentenstuhl brachte. Ich las H. I. in jener Zeit, und dann nicht mehr. Meine Erinnerung an den Inhalt des Buchs ist begreiflicher Weise in den 45 Jahren, die seither vergangen sind, eine sehr unsichere geworden.* » Puis Schurz m'exposait qu'il allait relire les deux volumes, et me demandait de lui envoyer l'article de M. L. Geiger. Le 1er décembre, il était à même de me faire tenir la réponse suivante.

24 E. 91st St., New York City.
December 1, 1905.

Hochgeehrter Herr Professor!

Sie müssen verzeihen, dass Ihr werther Brief nicht sofortige Beantwortung gefunden hat. Ich habe ein paar Wochen an den Folgen eines Strassenbahnunfalls gelitten, die mich mehr oder weniger arbeitsunfähig machten, daher die Verzögerung. Sogleich nach meiner Rückkehr von meinem Landaufenthalt suchte und fand ich « Hans Ibeles » in meiner Bibliothek, und las das Buch mit grosser Aufmerksamkeit noch einmal durch. Es enthält unzweifelhaft viel selbstbiographisches Material, aber daneben auch manches Erfundene. Es gehört eben zu der

Klasse von Romanen, die manches Selbsterlebte darstellen, aber daneben auch der Phantasie freien Lauf lassen. Ich halte es für möglich, dass das Buch der Enttäuschung seine Entstehung verdankt, die Frau Kinkel nach der Wiedervereinigung mit ihrem Gatten erlebt hatte. Als die Familie Kinkel nach seiner Befreiung aus dem Gefängniss sich in London niederliess, gehörte Kinkel als öffentlicher Charakter viel weniger ausschliesslich seiner Familie an, als vor dem Ausbruch der Revolution und natürlich auch viel weniger, als Frau Kinkel das wünschen mochte. Seine Parteigenosen machten viel grössere Ansprüche an ihn, als sie das vorher gethan und manche davon nahmen seine Zeit und Aufmerksamkeit in unvernünftiger Weise in Anspruch. Er wurde, so zu sagen, unter ihnen als öffentliches Eigenthum angesehen. Dies vertrug sich sehr wenig mit seinem und seiner Gattin Bestreben, sich durch ehrliche Arbeit eine bürgerliche Existenz zu schaffen, und störte auf sehr fühlbare Weise das sonst so glückliche Familienleben. Während der ersten Monate des Aufenthalts der Kinkelschen Familie in London war ich in Paris. Im Juni 1851 siedelte ich nach London über und, obgleich ich nicht im Kinkelschen Hause wohnte, so stand ich doch mit der Familie in den intimsten Beziehungen. Ich empfing den Eindruck, als ob ich sie in der heitersten Gemüthsverfassung gefunden hätte. Von den bereits erwähnten Störungen ihres häuslichen Behagens, sowohl wie ihrer Erwerbsbestrebungen war natürlich oft die Rede, aber die Kinkels schienen diese Sache mehr von der humoristischen Seite aufzufassen. Auch hörte ich davon, dass Frau von Brüning, die unterdessen mit ihrer Familie in London eingetroffen und sich sofort als Freundin bei den Kinkels gemeldet hatte, und auch als solche herzlich aufgenommen war, die Nothwendigkeit einer geregelten Haus- und Zeitökonomie in dem Streben ein gutes burgerliches Auskommen zu erwerben, nicht recht habe verstehen können, und dass sie mit ihrer anziehenden Persönlichkeit das Kinkelsche Haus so sehr zu einem gesellschaftlichen Centrum gemacht habe, dass eine freundschaftliche Auseinandersetzung in diser Beziehung nothwendig geworden sei. Dass es dabei ohne eine gewisse Verstimmung nicht abgehen sollte, mag wohl sein. Aber davon hatte ich keinen starken Eindruck. Frau von Brüning miethete ein Haus in St. John's Wood, dass immerhin, obgleich grösser als das Kinkelsche, noch recht bescheiden war, bewohnte dasselbe mit ihrem Gatten und ihren Kindern und machte es zum

gesellschaftlichen Mittelpunkt des deutschen Flüchtlingskreises, der diese Gegend von London bewohnte.

Ich blieb in London von Juni 1851 bis August 1852, verkehrte im Kinkelschen Hause täglich und besuchte das Brüningsche Haus an mehreren Abenden jeder Woche. Ich erinnere mich nicht während dieser Zeit irgend welche Andeutung von einem zärtlichen Verhältniss zwischen Kinkel und Frau von Brüning oder etwas Æhnlichem gehört zu haben. Ich weiss, dass ein solcher gesellschaftlicher Verkehr, wie er in Hans Ibeles zwischen Ibeles und der polnischen Gräfin beschrieben ist, absolut während meines Dortseins nicht existirt hat. Kinkel widmete sich seiner Lehrthätigkeit ganz und gar, erfüllte die gesellschaftlichen Pflichten, die direkt oder indirekt damit zusammenhingen, gewöhnlich in Gemeinschaft mit Johanna, und brachte seine freien Abende zu Hause zu. In dem Brüningschen Salon wurde er äusserst selten gesehen. Die Atmosphäre im Kinkelschen Hause schien mir eine durchaus heitere und glückliche zu sein, bis zur Zeit der Reise Kinkels nach Amerika[1]*. Diesem phantastischen Unternehmen gab er sich hin aus Pflichtgefühl seiner Partei gegenüber. Ich habe alles diess beschrieben in meinen Erinnerungen, die, wie Sie wissen, demnächst im Buchhandel erscheinen werden. Den grösseren Theil der Zeit der Abwesenheit Kinkels von seiner Familie brachte ich auf den Wunsch der Frau Kinkel in ihrem Hause zu und ich konnte beobachten wie diese zweite Trennung von ihrem Manne das Gemüth der früher so heiteren Frau verdüsterte*[2]*. Das Opfer, das die Partei ihr auferlegt hatte, schien ihr*

1. Il arriva à New-York vers la mi-septembre 1851 et fut immédiatement mis en état d'accusation par Heinzen parce qu'au lieu d'un voilier il avait pris un vapeur et qu'il était descendu à l'*Astorhouse*, le premier hôtel de New-York : d'où : *Vergeudung der Volksgelder*. De ce voyage — que Johannes Scherr appellera encore en 1882 : *die Narrenfahrt eines deutschen Idealisten, Optimisten und Poeten in das Prosareich des allmächtigen Dollar* (*Allg. Ztg.* n° 357 *B.*, 23. December 1882), — j'ai pu reconstituer l'itinéraire et les principaux incidents, dont l'un des plus typiques, du point de vue littéraire, est le discours à Kossuth à Cincinnati le 10 février 1851. J'en publierai le texte à l'appendice documentaire de ma biographie de Kinkel.

2. D'une lettre inédite de Johanna, dont je dois la communication, ainsi que de plusieurs autres, à l'amabilité de M. le Pr. Dr H. Fernow, à Hambourg, il résulte qu'elle s'imaginait que le voyage de Kinkel serait très bref, et qu'il ne provoquerait pas les commentaires de presse qu'il provoqua. Le 20 septembre 1851, elle écrit à un ami de Manchester, Kalisch : « *Ich zeige Ihnen hiermit an, dass Kinkel noch einige Zeit abwesend bleiben wird, dass er aber die feste Absicht hat, noch in diesem Herbst nach Manchester zu kommen.* » Mais, le 9 novembre, elle annonce au même correspondant : « *Mein Mann schreibt mir aus Amerika, dass er erst im Februar die projektirten Vorlesungen in Manchester werde halten können, dass ich sie aber für diese Frist bestimmt dürfe ankündigen*

allzu schwer. Ich glaube, dass ihre Gesundheit sehr darunter gelitten hat und dass ihre Herzschwäche in grossem Maasse diesem Umstande ihre Entstehung oder wenigstens ihre Entwicklung verdankte. Es ist mir auch wahrscheinlich, dass viele Dinge, die sie früher mehr oder minder humoristisch aufgefasst hatte, ihr von da an in viel dunklerem Lichte erschienen sind und dass daraus in ihrer Phantasie manche der Bilder entstanden, die sich in Hans Ibeles wiederspiegeln.

Nichts konnte ein falscheres Bild von Frau von Brüning geben als die polnische Gräfin. Frau von Brüning war eine enthusiastische Natur, die sich leicht für Ideen begeisterte, sowie für Menschen, die sie mit diesen Ideen mehr oder minder identifizirte, und der die Wohltätigkeit ein eigentliches Seelenbedürfniss war. Der Ton im Brüningschen Hause war, wie sich das von sellst versteht, ein freier, aber ich habe nie von einer einzigen Æusserung seitens der dort verkehrenden Männer und Frauen gehört, die die Grenze aufrichtiger Hochachtung

lassen. » Or, le *Bericht über meine Arbeiten und Erfolge in Amerika*, dont Eichhoff devait faire plus tard gorge chaude (Cf. *Hermann* n° 172), est daté *Cincinnati, 5. Februar 1852*, et c'est également en février 1852, à Elmira (New-York) que Kinkel célébrera le vin de l'Ohio :

> *Mein deutscher Gastfreund, schenk' mir ein*
> *Den rötlichen Catawba-Wein,*
> *Den, des ergrauten Trinkers Wonne,*
> *Reifte Columbia's leuchtende Sonne;*
> *Von Deutschand lass uns plaudern in Ruh!*
> *Vom Neckar und deiner Alb dazu...*
> (2e recueil des *Gedichte*, p. 41.)

Les inquiétudes de Johanna ne doivent pas, cependant, être exagérées. Des documents inéquivoques prouvent qu'elle partagea d'abord les espoirs fous de ces milieux révolutionnaires dont elle donnera de si plaisantes charges, après des années, dans *H. I.* Un témoignage contemporain à ce sujet est celui du publiciste et romancier danois M. A. Goldschmidt, qui vit Johanna lors de l'exposition universelle de Londres en 1851 dans la demeure même des Kinkel à *St. Johns Wood, N. W.* Ayant déclaré à Kinkel qu'il ne partageait pas ses principes républicains, *Fruen saae paa mig med et Blik, der for mit Vedkommende var isnende koldt, men som syntes mig at forraade Mere for hendes Politiks Vedkommende. Bliver der engang under Kinkels Praesidium opreist en Guillotine i Tydskland, vil jeg tænke paa dette Blik af de sorte Øine med guult Glimt. — La femme me regarda d'un œil qui me glaça les sens, mais qui me sembla révéler d'autant plus clairement ses convictions politiques. Si jamais, sous la présidence de Kinkel, on érige une guillotine en Allemagne, je me souviendrai de ce regard des yeux noirs aux fauves reflets....* [Nord og Syd, *Syvende Bind, october-december 1851 : De Landflygtige i England*, p. 250.] La *Kreuz-Zeitung*, qui ne cessait pas, depuis 1849, de poursuivre Kinkel de sa haine sournoise, n'a pas manqué de traduire ce passage, sans d'ailleurs indiquer d'où il provenait [*n° 99, 28. April 1852.*] Au fond, l'amertume de Johanna dans *H. I.* n'est qu'un produit de sa propre désillusion en face du fiasco révolutionuaire et de l'apparente inutilité des sacrifices offerts par elle et Kinkel à la cause de l'émancipation sociale de leur pays.

der Dame des Hauses gegenüber auch nur im geringsten überschritten hätte. Es mag sein, dass Frau von Brüning sich darin gefallen hat, das Centrum eines solchen Kreises zu sein, aber ihrem Charakter konnte nichts fremder sein als Coquetterie. Sie war im bestem Sinne des Wortes die gute Fee der Flüchtlingschaft, die sie um sich sah.

Was die übrigen Figuren in Hans Ibeles betrifft, so steht der Charakter des Hans Ibeles selbst so tief unter dem Kinkels, dass ich mir kaum denken kann, Johanna habe ihren Mann damit zeichnen wollen. Ebensowenig glaub ich, dass Malvida von Meysenbug mit Meta Braun gemeint sein kann. Die Geschichte der Hulda passt mehr auf Malvida, obgleich die Charaktere sehr verschieden sind. Die Erlebnisse der Gouvernante hatte Johanna unzweifelhaft aus anderen Quellen. Ich habe eine dunkle Erinnerung, dass ich sie davon habe sprechen hören. Dass ich in Dr Stern gezeichnet sein soll, ist mir ebenso unbegreiflich. Die Fluchtgeschichten in Hans Ibeles sind der Befreiung Kinkels, sovie meiner Flucht aus Rastatt gänzlich unähnlich. Von einer solchen Persönlichkeit wie Lydia ist mir im Kinkelschen Kreise nie etwas bekannt gewesen.

Es mag sein, dass eine Frau wie Johanna Neigung zur Eifersucht gehabt hat. So weit wie ich weiss hat zu einem eifersüchtigen Verdacht nie eine individuelle Ursache vorgelegen. Die eifersüchtige Tendenz hat sich wahrscheinlich auf Alles geworfen, das sich in irgend einer Weise zwischen sie und ihren Mann schob. Kinkel war ja eine anziehende Persönlichkeit und ist unzweifelhaft viel von Damen umschwärmt worden, aber obgleich die Flüchtlingschaft von Klatschsucht durchaus nicht frei war, so habe ich seinen Namen nie in Verbindung mit einer sogenannten Liebschaft nennen hören.

Ich setze voraus, dass sie diesen Brief als ein nicht unmittelbar zu veröffentlichendes Dokument betrachten werden. Die darin enthaltene Information steht Ihnen natürlich gleich zu freier Verfügung. Ihrem Wunsche gemäss schicke ich die Abschrift des Geigerschen Aufsatzes zurück.

Mit grösster Hochachtung und freundlichem Gruss,

Ihr sehr Ergebener,

C. SCHURZ.

NOTES ET DOCUMENTS

LES RÉVEILS RELIGIEUX EN ANGLETERRE ET AUX ÉTATS-UNIS

Il est intéressant de signaler le récent mouvement religieux dont le pays de Galles vient d'être le théâtre. Les Réveils sont un fait religieux bien connu mais encore insuffisamment analysé. Il vient justement de paraitre sur cette question deux ouvrages qu'il est intéressant de rapprocher, car ils se complètent, se corrigent et sont rigoureusement comparables. Le premier est celui de Davenport (*Primitive Traits in religious revivals*, 1905) : le second celui de Bois (*Le réveil au pays de Galles*, 1906).

L'ouvrage anglais renferme un historique intéressant des réveils religieux (The Ghost-dawe among the North American Indians; The Religion of the American negro; the Scotch-Irish Revival in Kentucky in 1800; The Scotch Irish Revival in Ulster in 1859; the New England Awakening with Jonathan Edwards; John Wesley; Nelleton, Pinney and Noody)[1]. L'ouvrage français est une étude personnelle, d'observation directe, pleine de détails de toute sorte et d'impressions immédiates sur le tout récent Réveil du pays de Galles. Les documents historiques et l'observation directe viennent ainsi se juxtaposer. L'un et l'autre, ils renferment une analyse plus ou moins expli cite des conditions sociales, psychologiques, théologiques de ces phénomènes. On sent dans l'ouvrage de Bois une sympathie très vive pour cette forme d'action religieuse, encore qu'il n'en dissimule pas les côtés sombres et les faiblesses; au contraire l'ouvrage de Davenport fait ressortir tous les mauvais côtés de cette pratique : développement de l'émotionnalisme, appel aux formes inférieures et primitives qui sommeillent dans le civilisé, inhibition du rationnel et du contrôle personnel, etc. Comme tout est solidaire dans la vie sociale, il lui semble qu'une démocratie, même religieuse, n'a rien à gagner et tout à perdre à l'explosion de toutes ces énergies sauvages, à la suppression des moyens ordinaires de critique et de progrès. Enfin ces deux ouvrages sont inspirés, l'un et l'autre, de doctrines courantes de la psychologie religieuse américaine[2]. Il est curieux de voir ces doctrines pénétrer non seulement la psychologie ordinaire, mais encore la théologie : car Davenport n'est pas du tout un simple critique ou un indiffé-

1. Cf. Kaltenbach, *Étude psychologique des plus anciens réveils religieux aux États-Unis,* 1905.
2. Voir, dans cette *Revue*, notre article de février 1904.

rent en matière de religion : il nie l'efficacité des Réveils, mais il croit à la religion et il dresse le programme d'un nouvel Évangélisme, exclusif des irruptions subliminales, et un accord avec les besoins sociaux et intellectuels de notre temps; et Bois est professeur de théologie, en même temps que disciple éclairé de James et de Flournoy. Il est vrai que la nouvelle psychologie religieuse est toute prête à fournir une nouvelle forme d'apologie, ce qui explique qu'elle soit si volontiers mise à profit par les théologiens. En effet le Subliminal, avec toutes ses obscurités et ses complaisances, leur paraît la région privilégiée où s'exerce l'action de la grâce — à défaut de la sphère consciente mieux connue et qui semble exclure toute intervention étrangère; — d'autre part le primat de la vie affective, le rôle capital attribué au sentiment, l'espèce de droit qu'on lui confère d'être la personnalité même et de l'exprimer dans les représentations qu'il appelle et qu'il suscite, quand même elles ne s'accorderaient pas avec les exigences de la pensée logique et de l'expérience externe : la substitution de la question de valeur à la question de fait et d'origine; toutes ces thèses, dont quelques-unes étaient historiquement d'origine théologique, ont été acceptées et pratiquées d'enthousiasme par l'école psycho-théologique.

L'ouvrage de Bois est une monographie consciencieuse et intéressante sur le récent Réveil au pays de Galles : Bois est allé l'étudier sur place, malheureusement au moment où il tirait vers sa fin : il n'a pas été spectateur de la période la plus intense et la plus enthousiaste; néanmoins les faits qu'il apporte sont des documents de premier ordre : on peut mettre au premier rang la description circonstanciée d'un certain nombre de meetings et l'analyse des phénomènes qui s'y sont traduits; et l'étude historique et psychologique, toujours avec documents personnels à l'appui, des personnalités marquantes du réveil.

S'il a éclaté assez brusquement, au milieu d'un pays qui tendait à l'oubli religieux, le Réveil gallois n'a pas été pourtant sans préparation. Les Écoles du dimanche avaient formé sinon la totalité, du moins une grande partie de la population à la connaissance de la Bible : aussi plusieurs mauvais sujets, plusieurs pécheurs scandaleux, venant à se convertir, ont-ils eu tout de suite sur les lèvres des expressions bibliques et de nombreux passages pour exprimer soit leur repentance, soit leur foi nouvelle et leurs sentiments de joie, de reconnaissance et d'adoration. Il se trouvait du reste une condition favorable dans le caractère poétique et le tempérament nerveux des Gallois, qui ont toujours passé pour être un peuple de voyants, de prophètes, qui sont nerveux, sensibles, impressionnables. Il a éclaté dans les classes populaires et ouvrières, chez qui « le subconscient n'a pas été miné par la réflexion ». Il est resté gallois; ces meetings ont usé presque exclusivement de la langue galloise et des chants gallois; dans les villes mélangées il n'a pas entamé les églises anglaises. Néanmoins il ne faut pas exagérer l'élément local, national, à cause de la parenté de ce Réveil avec des

manifestations antérieures : phénomènes de l'histoire religieuse hébraïque, ou chrétienne apostolique, ou de l'histoire religieuse en plusieurs contrées et en plusieurs époques. Un fond commun d'humanité apparaît; il se produit dans les foules un retour aux caractères primitifs de l'humanité.

L'auteur a remarqué dans ces réunions de prières la puissance suggestive de l'atmosphère ambiante. Le théologien qui demeure en lui ajoute à cette remarque de psychologie, l'hypothèse que le Saint-Esprit se sert des lois régulières de la suggestion pour produire des effets spirituels extraordinaires. Dans ces assemblées tout l'entraînement de la foule agit et toute contrainte au contraire disparait : on travaille à y donner à chacun le sentiment qu'il peut librement se laisser emporter à sa nature, ce qui aide singulièrement l'éclosion des phénomènes extraordinaires. L'entraînement collectif, en même temps que de vraies conversions, amène des pseudo-conversions et des demi-conversions. Le Rev. Elvet Lewis déclare dans le *British Weekly* que les convertis retombés sont surtout du nombre de ceux qui avaient été convertis au cours des grands meetings. Cette remarque confirme celle de Starbuck dans son étude sur la conversion : ce psychologue, d'après son enquête, estimait que sur cent conversions individuelles ordinaires, 60 p. 100 duraient; dans les Réveils 13 p. 100 seulement, et Davenport insiste sur le caractère précaire de ces conversions obtenues par suggestion, par un rétrécissement momentané du champ de la conscience. M. Bois a remarqué dans ces assemblées quelques phénomènes physiques, quelques attaques de nerfs, mais en petit nombre : il est vrai qu'il n'a pas assisté à la grande phase du réveil; ce que nous savons des autres réveils, les faits que résume l'historique de Davenport, permettent de supposer que dans la période d'effervescence ces phénomènes ont été plus nombreux. Les réunions ont consisté en allocutions, exhortations, chants, témoignages; les prières étaient de caractère spontané et profondément émotif sans préparation; les prières éclataient simultanément aux divers points de l'assemblée sans qu'on se préoccupât d'y mettre ordre ou suite : « Je n'ai jamais et nulle part eu la sensation de comprendre l'église primitive comme au pays de Galles. Le réveil gallois est à bien des égards une reproduction des phénomènes comme des états d'esprit de l'église primitive » (321). L'auteur étudie les Cantiques, le Hiwyl, sorte de déclamation particulière dans laquelle tombe l'orateur ou le prieur inspiré, les interruptions, les interjections, les marques d'assentiment de l'assemblée qui la font à tout moment tout entière participante et vibrante; enfin le rire, rire de joie et de liberté qui éclate à de certains moments, surtout vers la fin de la réunion, lorsque l'assistance s'est déjà élevée à un haut degré d'émotion religieuse; ce rire consécutif « à un effort de tension morale et spirituelle prolongé peut sembler quelquefois avoir quelque chose de nerveux, de malsain, voire d'hystérique ». « C'est un étrange fait pour un étranger que de voir et d'entendre des prières, prononcées avec une ferveur et une énergies indé-

niables, susciter de tels rires chez les auditeurs » (319). L'auteur décrit de nombreuses réunions, cite une masse d'observations ; il apporte ici des documents de premier ordre à la question des Réveils, et des phénomènes religieux en général.

Parmi les prophètes du Réveil, le plus intéressant sans doute est Evan Roberts, qui ne s'est mis à l'ouvrage que sur inspiration immédiate de l'Esprit. Un soir de 1904 qu'il priait avant de se coucher, il se sentit emporté dans une immense étendue, en dehors du temps et de l'espace. « C'était la communion avec Dieu. Auparavant je n'avais qu'un Dieu lointain. » Après ce premier contact, lorsqu'il reçut l'Esprit qui le fit revivaliste, il eut l'impression d'une plénitude qui l'étouffait; il se sentit presque prêt à éclater (83). C'est lui qui est au fond le grand inaugurateur du Réveil et son influence agit même dans les assemblées où il n'est pas : il a commencé par des réunions où il tenait des allocutions; puis l'allocution ayant fait son œuvre a été supprimée : et la conduite de l'assemblée est laissée presque tout entière à l'assemblée elle-même qui marche par vitesse acquise et par habitude de l'entrainement. Il a des dons extraordinaires : il a des visions, il discerne les esprits, annonce les conversions qui vont se produire dans l'assemblée; il porte physiquement les péchés de l'assemblée et les souffrances de Jésus-Christ; c'est-à-dire qu'il a en public des espèces d'attaques qui miment la passion ou l'expiation (le rapprochement s'impose avec les convulsionnaires jansénistes que décrit Carré de Montgeron); il a l'assurance d'être continuellement inspiré du Saint-Esprit; et il en vient à n'agir que lorsque l'Esprit lui commande et selon ce qu'il lui commande : si l'Esprit se tait, il reste inerte dans l'assemblée; il a passé par une curieuse épreuve, sept jours de silence que l'Esprit lui a imposés, sept jours où il lui était défendu de prononcer une parole; depuis cette semaine il sent plus vivement la proximité de l'Esprit. « La direction de l'Esprit est devenue maintenant une chose quotidienne pour lui et, en tout ce qui touche à ses mouvements missionnaires, il requiert d'abord la suggestion de l'Esprit. Il est aussi devenu conscient d'une nouvelle puissance intérieure » (464). Il fait penser aux chrétiens de l'Église apostolique; ce n'est pas à dire qu'il les imite; il serait plus vrai de dire qu'il reproduit spontanément leur mentalité; il nous aide à les mieux comprendre et les fait en quelque sorte revivre devant nous. S'il a subi leur influence, encore faut-il qu'il ait créé à nouveau leur action. « L'imitation subconsciente, dans la mesure où elle a réellement existé, n'a fait que déclancher un exercice original du subconscient.... Elle a supposé avant elle, avec elle, après elle une mentalité subliminale très caractérisée, la mentalité prophétique » (466). Les autres chefs du Réveil sont psychologiquement analogues; ils ont surgi ici et là à la même époque et ils ont commencé leur campagne sans se concerter. Il est rare qu'ils opèrent isolément; ils forment de petits groupes, hommes et femmes ensemble; ce

qu'il y a d'important dans les réunions, plus encore que leurs prières à voix haute ou leurs allocutions, c'est leur présence qui exerce une vive action; ils n'apparaissent que quand la réunion est déjà commencée, échauffée, c'est-à-dire, quand il s'est déjà formé une atmosphère spéciale. En dehors du Réveil ils sont ternes. « Ce sont des meneurs qui ne peuvent exercer leur fonction qu'à la condition d'être menés eux-mêmes et excités sans cesse » (334).

Dans tout Réveil, conclut l'auteur, il y a la part de Dieu et la part de l'homme. Le réveil est une sorte de crise qui s'explique comme un phénomène psychologique et social; mais il y a en plus le bien moral qu'il produit. « C'est là ce qui fait la valeur des Réveils. C'est là ce qui permet de voir dans un réveil en sus de la pure psychologie humaine, l'action surnaturelle de Dieu » (559). Il a, il est vrai, des adversaires, même parmi les chrétiens convaincus; beaucoup le considèrent comme un événement beaucoup plus émotif que moral, et se demandent si ce n'est pas un type inférieur de vie chrétienne dont on se contente là; mais d'autres témoignages, très nets et très positifs, mettent en lumière le côté éthique des réveils, et en particulier de ce réveil gallois: ce n'est donc pas seulement « une débauche d'émotionnalisme ». On a encore objecté à cette pratique religieuse qu'elle consistait en excitation, encore plus qu'en émotion; mais peut-il y avoir, dans des foules de ce genre, émotion sans excitation?

*
* *

Ces critiques sont précisément de celles que Davenport dirige contre les réveils, aux différents moments de leur histoire. Ce n'est pas qu'il voie dans les phénomènes que le réveil suscite, et qu'il décrit historiquement, des états pathologiques. Le « Jerk », le « barking exercise » du Scotch Irish revival de 1800, le « holy laugh » et bien des faits du même genre qu'un psychologue ordinaire serait bien tenté de faire rentrer dans l'hystérie religieuse, s'expliquent pour lui plus simplement; il a au plus haut point la tendance commune à la plus grande partie de la psychologie anglo-américaine, habitude de ne point se formaliser ou s'étonner des excentricités apparentes, habitude quasi paradoxale de ramener à l'état normal beaucoup de choses qui, somme toute, ne se présentent pas normalement. Cette étude où il décrit de violentes actions spasmodiques, des contorsions, tremblements, transes, visions, etc., lui montre une population civilisée ramenée, dans certaines circonstances, à un état primitif, par l'application des méthodes du réveil et la suggestion de la foule; ce sont des phénomènes analogues aux épidémies religieuses du moyen âge, aux agitations des derviches musulmans. La pathologie doit-elle revendiquer tous ces cas? Sans doute elle explique certaines manifestations sporadiques, mais non pas l'ensemble qui se ramène à la psychologie normale. Darwin a établi

qu'une émotion intense tend à se diffuser à travers l'organisme, et que les émotions excitantes exigent pour leur satisfaction ou leur maintien certains mouvements, qui leur sont utiles. Les exagérations motrices que l'on constate dans les Réveils ne sont que les effets des émotions violentes qu'ils produisent; la joie extrême, en excitant le système musculaire, produit la danse involontaire, le rire automatique, etc. De même il se rencontre chez les sujets normaux des hallucinations, qui objectivent par exemple leurs vives préoccupations. Ces phénomènes affectent d'abord dans l'assemblée les plus suggestionnables et se propagent par sympathie et imitation; quelquefois des gens de ferme contrôle sont entraînés aussi; il arrive que la conviction spirituelle ne soit pas liée à la manifestation physique; et que des incrédules, entraînés, manifestent sans croire, sans éprouver le sentiment dont ils ont l'expression.

Ainsi il n'y a point à traiter les Réveils comme un fait pathologique; mais leur tort est de ne point mettre en jeu de force spirituelle; c'est une méthode primitive et basse de fascination. Le Réveil tend à détruire l'élément rationnel dans l'homme au profit de l'élément passionnel; c'est une intoxication religieuse qui suspend l'exercice des centres supérieurs. Mais de ce que l'émotion est plus profonde et plus ancienne que le jugement, il ne suit pas qu'elle soit par là même plus haute et plus divine. Ainsi le type revivaliste, d'un point de vue hautement religieux, n'est pas à encourager et il est dangereux dans une démocratie; il attise des tendances inférieures que le progrès moral et social se donne précisément pour tâche de réfréner. Le type « twice born » avec ses automatismes et les irruptions du subliminal dans sa conduite, est toujours instable, toujours prêt à l'imprévu. L'auteur plaide pour la raison dans la conduite de la vie et pour la subordination des éléments passionnels; il est heureux de constater la décadence des Réveils dans la partie la plus civilisée et la mieux organisée socialement des États-Unis.

Quant à ce qui concerne l'évolution religieuse, ces conversions instantanées et dramatiques obtenues dans les Réveils impressionnent singulièrement, mais sont-elles de bon aloi? D'abord le dramatique de ces opérations n'a rien de particulièrement divin, Dieu se manifeste aussi bien dans le cours ordinaire de la vie que dans les éclats retentissants. De plus ces opérations — dont on a du reste exagéré le nombre — ont en elles-mêmes quelque chose de factice; elles pourraient bien être construites par la méthode qui les provoque : « Une loi reçue et établie par le consentement commun a une grande influence — quoique insensible à beaucoup de personnes — sur la formation de leurs notions sur le processus de leur propre expérience. Je sais très bien comment elles procèdent en cela, car j'ai eu de fréquentes occasions d'observer leur conduite. Très souvent leur expérience apparaît d'abord comme un chaos confus, mais alors ils y démêlent les éléments qui ont le plus de rapport avec les états d'esprit

qu'on leur a présentés comme indispensables. Leur attention se porte sur ces éléments dont ils parlent et reparlent jusqu'à les faire ressortir toujours plus clairement, tandis que les éléments négligés s'effacent toujours davantage. C'est ainsi qu'ils sollicitent peu à peu leur expérience personnelle pour la rendre exactement conforme au type imprimé dans leur esprit. De leur côté, les ministres, ayant affaire à des personnes qui insistent sur la nécessité des distinctions précises et des méthodes claires, sont amenés à procéder de la même façon. » (Jonathan Edwards, « Treatise concerning the religious affections. »)

L'auteur condamne donc la pratique des Réveils comme une technique inférieure au point de vue religieux; ce n'est point qu'il ne veuille reconnaître les services qu'ils ont rendus; d'abord beaucoup de réveils ont été retenus et gardés des excès par de puissantes et raisonnables personnalités religieuses comme Wesley et Edwards; beaucoup ont produit des changements importants dans des âmes incroyantes. Mais l'absence de délibération, de raison, de critique est toujours une faiblesse et un danger. Il esquisse à grands traits comme conclusion les tendances du nouvel Évangélisme, intellectuel, moral, libéral, passionné des fins éthiques, social plus qu'individuel. L'expérience religieuse est une évolution; elle va du rudimentaire et du primitif au rationnel et au spirituel. « Le fruit mûr de l'esprit n'est pas l'explosion subliminale, l'afflux extatique de l'émotion, le relâchement de l'inhibition et du contrôle, mais l'amour rationnel, la joie, la paix, la maîtrise de soi, le plein contrôle. »

Ces deux ouvrages n'ont ni l'un ni l'autre forme didactique : ce ne sont point des ouvrages méthodiques qui traitent en règle et à fond une question bien définie: ce sont de libres essais, pleins de libertés, de digressions et de vues d'à côté ; ils n'en sont pas moins remplis d'intérêt et d'une lecture extrêmement attrayante; ils apportent l'un et l'autre une contribution utile à un problème psychologique capital, qui demanderait pour être traité à fond que l'on rassemblât et confrontât toutes les manifestations populaires explosives de l'exaltation religieuse — l'histoire de l'Esprit-Saint [1].

H. DELACROIX.

1. Cette étude a été adressée à la Revue en décembre 1906. Depuis il a paru dans la *Revue philosophique* (mai 1907) un article intéressant de Rogues de Fursac sur le Réveil du Pays de Galles. Cet article est le fragment d'un livre qui paraît ou va paraître chez Félix Alcan : *Un mouvement mystique contemporain*. L'auteur, comme M. Bois, est allé étudier le Réveil sur place. Son livre, dont on m'a communiqué les épreuves, est plein de vie et d'intérêt. Sur tous les points importants il concorde avec celui du pasteur Bois. Il va sans dire que l'interprétation dernière de l'aliéniste et celle du pasteur sont différentes. Mais, chez l'aliéniste, on trouve une sympathie éclairée pour les phénomènes religieux, chez le pasteur une sympathie éclairée pour l'explication psychologique. Nous ne pouvons que signaler cet ouvrage, avec le regret de ne pouvoir refondre notre article pour l'y faire entrer.

A PROPOS D'UNE CONTINUATION FRANÇAISE DU « GEISTERSEHER » DE SCHILLER.

Le roman du *Geisterseher*, que Schiller avait laissé inachevé, a sollicité l'ingéniosité féconde de la baronne de Montolieu, dont on connaît l'activité un peu brouillonne de traductrice et de romancière. Elle publia en deux volumes, en 1811, *le Nécromancien, ou le Prince à Venise. Mémoires du comte d'O***, traduits et terminés par madame la baronne de Montolieu* (Paris, Blanchard et Cie). Selon Quérard, « la censure impériale supprima une trentaine de pages de la conclusion de Mme de Montolieu. » La continuation imaginée par l'auteur de *Caroline de Lichtfield* enchérissait sur quelques-unes des intentions qu'avait pu avoir Schiller. Toutes les démarches du héros sont conduites à son insu par un prélat mystérieux qui tient tous les fils de l'histoire, pénètre dans toutes les sociétés au moyen de ses émissaires, fait disparaître les personnages dont il redoute l'influence hostile. Son but est d'amener le prince à une conversion : et sa principale « agente », la belle Séraphina, qui a pris celui-ci dans ses filets, meurt en le suppliant de se convertir.

Or, le *Journal de Paris* publia, sous les initiales J. B. S., un article qui parut dans les numéros du 5 et du 11 novembre 1811, et qui faisait ses réserves sur la manière dont Mme de Montolieu achevait le torse abandonné par Schiller.

Une analyse du *Nécromancien*, précédée de quelques réflexions ironiques snr l'ancienne foi au merveilleux, encore vivace dans la seule Allemagne, s'achève sur ces mots : « Comment s'opéraient ces merveilles? C'est ce que Schiller explique avec l'intérêt qu'il sait donner à la plupart de ses productions. Toutes les aventures de son héros sont extraordinaires, et cependant toutes sont naturelles. Il a le secret de vous enchaîner à son récit par des combinaisons pleines de génie; il vous attache sans avoir recours aux passions du cœur humain. C'est un ouvrage d'un genre tout particulier, et qu'il faut lire pour en avoir quelque idée. Il est fâcheux seulement que l'auteur ne l'ait point achevé. Mme de Montolieu l'a traduit avec beaucoup d'élégance, mais elle l'a terminé moins heureusement qu'elle ne l'a traduit... » Le critique résume les nouvelles aventures par lesquelles la traductrice fait passer le héros de l'histoire.

« Voilà donc le prince enlacé dans de nouveaux filets, devenu de nouveau la proie de l'intrigue et de la duplicité, disposé à tout sacrifier pour satisfaire la passion qui le consume, et ne soupçonnant pas même la main qui conduisait tant d'intrigues. Et quelle était cette main? C'est ici que le dénouement paraîtra bien faible, bien invraisemblable, et peut-être même bien odieux. Mme de Montolieu suppose que, depuis son arrivée à Venise, le prince n'avait cessé un instant d'être entouré des agents d'un prélat

riche, puissant et fanatique, qui voulait à tout prix le convertir; que pour arriver à ce but, le cardinal A** n'avait employé pour missionnaires que les hommes les plus corrompus et les plus vils; qu'il n'avait épargné aucun genre de corruption, ne s'était interdit aucun crime... »

« Je doute, concluait le critique, que Schiller eût jamais songé à un pareil dénouement. Il n'est d'accord ni avec son esprit, ni avec ses principes. Le but de Schiller est, dans tous ses écrits, de prémunir les hommes contre toute espèce de fanatisme; mais l'action du prélat n'est point du fanatisme, c'est une machination froide, odieuse et dénuée de toute espèce de motif. »

Mme de Montolieu fut piquée de ces observations. Elle prépara sa réponse dans une lettre *au rédacteur de la notice sur le Nécromancien insérée dans le Journal de Paris*, qui, datée de Lausanne, 18 novembre 1811, ne semble pas être jamais arrivée à destination. Voici ce qu'elle écrivait à son contradicteur anonyme [1] :

« Je viens de lire, Monsieur, dans le *Journal de Paris* du 11 novembre, le second article de votre notice sur le *Nécromancien, ou le Prince à vendre*, que j'ai traduit de Schiller et essayé de finir. Vous êtes mécontent de cette fin, mais votre critique est accompagnée de tant d'obligeance que j'aurais tort de me plaindre. J'attache peu d'importance à quelques pages écrites sans prétention, et plutôt comme une gageure d'imiter le style de Schiller que pour terminer un ouvrage qu'il avait sans doute jugé interminable. Je pense comme vous qu'il est grand dommage qu'il ait laissé à d'autres plumes le soin de le finir, mais je ne suis pas de votre avis lorsque vous pensez qu'il aurait prolongé les aventures de son héros par une suite d'incidents et de combinaisons variées qui auraient été, ce me semble, ou très invraisemblables, ou bien moins animées que celle qui fait le fond de son ouvrage. Schiller n'a point eu l'intention de faire un roman, et de raconter la vie entière du Prince, mais seulement une des situations les plus marquantes de cette vie, et je crois qu'il l'aurait affaiblie en la prolongeant : au reste je ne dispute point contre votre opinion, je vous dis seulement la mienne, et je regrette avec vous tout ce que Schiller n'a pas écrit. Je veux seulement me justifier à vos yeux d'un reproche que je ne mérite pas, et qui m'a fait d'autant plus de peine qu'il est bien éloigné de ma façon de penser. C'est celui d'*avoir associé la religion aux intrigues les plus viles et les plus basses, et d'avoir fait commettre sans but des crimes atroces.* Ce tort (s'il existe) serait celui de Schiller, et non pas le mien, je n'ai fait que suivre la route qu'il m'avait tracée; tout indique dans son ouvrage que le seul but de tant de machinations était la conversion du Prince à la Mère Église, et cette conversion ne me paraît point aussi insignifiante que vous le supposez, et n'était point celle d'un simple particulier, puisque, par la

1. Les extraits qui suivent proviennent des papiers d'Amaury Duval.

mort de son cousin, qu'il apprend d'une manière si extraordinaire, et qui semble avoir fait partie du plan, il devenait Prince héréditaire, et devait succéder à son oncle. Schiller a positivement indiqué que, d'après le caractère exalté et crédule de ce Prince, la Cour de Rome désirait depuis longtemps qu'il devînt catholique et qu'il montât sur le trône : tout jusqu'à son séjour à Venise était calculé dans ce double but. Le comte d'O**, dans son avant-propos, dit que l'histoire qu'on va lire donnera la clef d'un événement singulier qui a étonné l'Europe et aurait pu avoir la plus grande influence, etc.; et cet événement ne peut être que le changement de religion du Prince. Il l'annonce dans la dernière phrase de l'original, ainsi qu'un tissu d'horreurs et de crimes. Le continuateur était donc obligé à suivre cette idée et au plan indiqué par l'auteur et je l'ai fait à regret, en abrégeant autant qu'il m'a été possible, car je ne puis souffrir ce genre de tableaux et je n'aime pas plus que vous que la religion en soit le prétexte; malheureusement l'histoire de tous les temps en offre plus d'un exemple, et ce ne sont point (comme vous paraissez le croire) les crimes sans motif d'un seul individu. Le riche Prélat A** n'était que l'agent de la Cour de Rome, et celui qu'il emploie pour réussir dans l'entreprise dont il s'était chargé ou par fanatisme ou par ambition — le prétendu Arménien — était un suppôt de l'Inquisition. La scène se passe en Italie, à Venise, et dès lors les crimes de ce genre ne sont plus invraisemblables : ce redoutable tribunal a sacrifié plus d'une fois des victimes innocentes pour de moindres intérêts. Séraphine n'est point empoisonnée par les agents du complot contre le Prince; le marquis de Civitella, son premier amant, l'immole à sa jalousie — ce qui est encore tout à fait dans les mœurs de ce pays. »

La prolixe baronne s'efforce ensuite de justifier l'emploi qu'elle a fait du personnage de Séraphine. « Cette justification regarde Schiller : c'est lu qui la met en scène dans cette église, et qui n'en parle presque plus. J'ai cru pouvoir en tirer parti ainsi que de la prétendue fille du marquis de Lanoy et lier ensemble ces deux intrigues par le même fil. » Enfin, après avoir accepté sans trop de modestie les compliments du critique sur la façon dont la mort de Séraphine était contée dans son roman — « Je crois moi même que cet épisode est ce que j'ai de mieux dans ma vie littéraire ». — Mme de Montolieu se défend d'avoir jamais voulu attaquer la religion. « Je ne suis pas catholique, il est vrai, et plus d'une fois, en lisant l'histoire, j'ai gémi des maux que l'intolérance et *l'esprit convertisseur* ont produit dans le monde, et surtout dans les pays où l'inquisition était établie; mais je n'en ai pas moins la plus grande considération pour la religion en général... »

Ne sachant trop à qui adresser son mémoire justificatif, Mme de Montolieu l'envoya à Amaury Duval, directeur du *Mercure de France* : elle-même collaborait à cette revue et se trouvait en relations épistolaires assez fréquentes avec son rédacteur en chef. « La lettre que je joins ici est sans

adresse parce que j'ignore le nom de celui à qui je l'écris... On me dit que c'est un de vos confrères du *Mercure*, M. Salgues : il y a en effet une S dans les initiales à la fin de l'article, et celui-là a bien assez d'esprit pour être de lui, mais il me semble que d'ordinaire il les signe en toutes lettres... Je suis affligée de ce qu'il paraît soupçonner que j'ai voulu attaquer la religion dans ce que j'ai ajouté à l'ouvrage de Schiller, et de ce qu'il dit que ce dernier, d'après ses principes, ne se serait sûrement pas permis de le terminer ainsi... »

F. B.

DOCUMENTS DU MUSÉE CALVET D'AVIGNON.

I. — Lettre de Gutzkow a Scheible.

La lettre est intéressante par les renseignements qu'elle donne sur les relations de Gutzkow avec Joël Jacoby.

Gutzkow était à cette époque (en 1836) sous le coup du décret du 10 décembre 1835 qui interdisait à tous les éditeurs allemands de publier les œuvres des écrivains de la *Jeune Allemagne*. Il envoyait des articles non signés à l'*Europa* de Aug. Lewald, revue qui paraissait à Stuttgart chez Scheible. Gutzkow s'adresse ici à l'éditeur pour lui demander de publier un livre de Joël Jacoby.

Ce Joël Jacoby était un ancien camarade de Gutzkow qui pendant quelque temps avait paru partager ses tendances révolutionnaires et qui ensuite s'était mis au service de Tzschoppe, le fameux persécuteur des démagogues. Gutzkow savait qu'il avait toutes les raisons de se défier de cet ancien ami devenu un émissaire prussien, mais Jacoby était puissant et pouvait en ce moment lui rendre service. La lettre de Gutzkow presse donc Scheible de se charger de la publication du livre de Jacoby.

« Ich weiss nicht, verehrter Herr ob Sie von einem Schriftsteller, Namens J. Jacoby » gehört haben. Er ist ein Schulfreund von mir, der eine Zeitlang die revolutionäre Tendenz mitmachte, plötzlich umwarf und eine Art Berühmtheit erlangte auf seine aus Halle datirten Correspondenzen in der A. Zeitung im Jahre 1834-35. Er steht zweydeutig, ist das Werkzeug des H. von Tzschoppe, den Sie kennen, aber nichtsdestoweniger ein ungemein gescheuter Kopf, vor dessen Fähigkeiten man Respekt haben muss.

Er geht mich an, ihm für eine Sammlung gedruckter und ungedruckter Sachen einen süddeutschen Verleger zu verschaffen. Einspruch der Regierungen risquiren Sie schwerlich, da ich Ihnen schon sagte, wie Jacoby in Berlin steht. Das Publicum wird aus dem Buch nicht recht klug werden können, aber wahrscheinlich sehr viel Pikantes und Neues erfahren, überhaupt die Manier lieb gewinnen, da sie wirklich eigentümlich ist und schon früher einmal von dem seligen Menzel sehr herausgestrichen wurde. Beifolgender Zettel deutet Ihnen ungefär den Inhalt an : 2 Bändchen à 18-20 Bogen weiter Druck möchte sich ergeben. Der Titel : « Trümmer » könnte umgeändert werden, wenn er keinen näheren Beisatz hat. Soviel ist gewiss : das Buch macht Aufsehen und interessiert sich.

Es wäre mir lieb, wenn Sie sich für den Verlag geneigt bezeugten.

1. Autographes. I, 4587.

Schreiben Sie mir, was Sie dem Autor bieten können. Ich dächte etwa 50 friedr. d'or. Es ist in Ihrem und meinem Interesse, wenn Jacoby zu Worte kömmt, er ist ein gewandter Vermittler und bringt uns dem Preuss. Wesen wenigstens darin näher, dass wir unter milderen Gesichtspunkten betrachtet werden. Ich spreche von *uns* wegen der *Europa*.

Schreiben Sie mir gefälligst umgehend Ihre Meinung oder rathen Sie mir zu einem andern Stuttgarter.

Mit Achtung.

GUTZKOW.

Frankfurt a. Main $\frac{12}{7}$ 36.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Gotisches Elementarbuch von Dr WILHELM STEITBERG, Zweite verbesserte und vermehrte Auflage — mit einer Tafel — XIV-350 p. in-8° geheftet. M. 4,80. — Leinwandband M. 5,60. — Carl Winter, Heidelberg, 1906.

Nous remercions respectueusement M. S. qui a tenu à faire envoyer lui-même un exemplaire de la seconde édition de son *Gotisches Elementarbuch* à la *Revue Germanique*. Quiconque a pratiqué la première ou l'admirable *Urgermanische Grammatik* sait avec quelle conscience, quelle méthode et quelle clarté cet illustre maître de la science du langage expose et explique les faits, discute les hypothèses, et complète ses données au moyen de références multipliées. Pour nous, qui avons eu la chance d'être son élève et envers qui il a prodigué pendant des mois les marques d'une particulière bienveillance, ce nous est une joie très vive de rendre, à propos de ce livre, notre modeste hommage à son savoir et à son talent consommé de professeur.

Si nous avions un reproche à adresser au *Gotisches Elementarbuch* [1], ce serait de porter ce titre. Déjà la première édition de l'ouvrage, publiée en 1897, donnait mieux que les éléments de l'étude du gotique. Indépendamment de quelques textes, d'un glossaire, et des chapitres indispensables sur la phonétique et la morphologie, elle contenait une introduction et une syntaxe de quelque étendue : la première traitait des Gots, d'Ulfilas, de la Bible gotique, des autres monuments de la langue et de l'écriture — dans la seconde les tournures gotiques étaient assez souvent rapprochées des tournures grecques. En même temps qu'une grammaire gotique, elle offrait donc aux germanistes une esquisse historique intéressante et, sur certains points du moins, un instrument d'étude de grammaire comparée. Le plan de la seconde édition étant le même que celui de la première et chacune des parties s'y trouvant de plus sensiblement augmentée (elle a 350 pages; la première n'en avait que 200), l'ouvrage est moins que jamais un livre élémentaire, au sens strict du mot. Il serait plus juste de dire qu'il forme à lui seul toute une petite bibliothèque gotique.

Notons quelques-uns des avantages de cette seconde édition par rapport à la première. Au point de vue comparatif d'abord, l'auteur a ajouté à l'intérêt des spécimens cités en mettant en regard du texte gotique le texte

1. Signalons, à propos de reproches, que toutes les fautes d'impression ne sont pas corrigées à la dernière page. Nous en avons relevé quelques-unes, entre autres, au § 303, deux renvois au § 284 au lieu du § 285.

grec dont s'est servi Ulfilas, et pour l'un d'eux (Luc, II) les traductions correspondantes en va. et en vha. A ces spécimens il a de plus joint, outre les deux pages de la *Skeireins* déjà utilisées, un court extrait des fragments de Monsee et le passage de Busbeck relatif au gotique de Crimée, encore vivant au XVIe siècle. — Dans la syntaxe, le grec a été pris partout comme point de comparaison, ce qui a permis par exemple à M. S. de reconnaître une influence grecque dans l'usage du datif absolu en gotique [1], et d'importants développements ont été apportés à un certain nombre de points traités un peu sommairement dans l'édition de 1897 : mode d'action perfectif, phrases conditionnelles, etc. Les paragraphes les moins instructifs ne sont pas ceux qui laissent sans réponse la question posée, comme celui sur la place du verbe par rapport à son sujet et à son régime, que les recherches n'ont pas permis jusqu'à présent de déterminer exactement.

Aux points de vue phonétique et morphologique, M. S. a, entre autres compléments, incorporé dans son *Elementarbuch* le résumé des articles publiés par lui dans les *Indogermanische Forschungen*. C'est ainsi qu'il nous fait bénéficier de ses recherches sur la dissimilation des spirantes en syllabe non accentuée, dissimilation admise à l'origine par les composés (got. *gabaurþs*, mais va. *gebyrd* et vha. *giburt*), et sur la forme isolée *twa þusundja*, dans laquelle il voit un vieux duel. M. S. nous permettra-t-il de regretter ici qu'il n'ait pas cru utile d'ajouter au paragraphe sur les adjectifs en *u*- l'explication relative à leur passage à la déclinaison en *ja*- qu'il a publiée depuis dans la revue indiquée en en reconnaissant la paternité à J. Schmidt?

Dans l'introduction enfin, le progrès n'est pas moindre. Non content de revenir sur les témoignages anciens relatifs aux Gots, dont il place le séjour primitif en Scandinavie, il entre dans le détail de la vie d'Ulfilas et établit, avec textes à l'appui, que dans la querelle de l'arianisme il fut du parti des homéens. Les autres divisions de l'introduction ont aussi été soigneusement revues et profondément retouchées.

Il est superflu de recommander aux lecteurs de la *Revue Germanique* un ouvrage qui réunit tant de qualités. Nous préférons exprimer le souhait de voir d'ici peu l'*Urgermanische Grammatik* se développer à son tour, — ce qui, nous voulons l'espérer, ne tardera guère.

JOS. DELCOURT.

Germanistiche Handbibliothek, VII. **Die Lieder der Edda** herausgegeben und erklärt von B. SIJMONS. Halle a. S., Buchhandlung des Waisenhauses, 1906. In-8° de XVI-498-CCCLXXV p., 20 M.

Ce volume est divisé en deux parties. La première, exclusivement consa-

1. M. S. note d'ailleurs que l'usage est germanique.
2. XIX Band, 1tes et 2tes Heft.

crée au texte eddique, comprend, en outre des quatorze chants des dieux et des vingt-deux chants héroïques, les fragments de chants mythologiques de l'Edda de Snorri et ceux des chants héroïques qui se trouvent intercalés dans la Volsunga-Saga. Chacun de ces textes, établi avec un soin que le seul nom de l'auteur suffit à garantir, est précédé d'une notice explicative. Des notes au bas des pages donnent toutes les variantes des manuscrits et même celles des différentes éditions. Il serait difficile à un non-spécialiste de trouver là quelque chose à redire.

Ce qui ne signifie pas que la deuxième partie offre plus de prise à la critique : seulement, comme elle forme l'introduction, elle est évidemment plus abordable au commun des lecteurs. M. B. Sijmons y a condensé à peu près tout ce qu'il importe de connaître sur la littérature eddique. Après avoir décrit les manuscrits, recherché leur origine et expliqué leurs rapports réciproques; après avoir étudié les remaniements en prose dont ces chants ont postérieurement été l'objet, il en fait, pour ainsi dire, l'histoire extérieure depuis la découverte du Codex Regius en Islande par l'évêque Brynjolfr Sveinsson aux environs de 1643 jusqu'à nos jours : énumérant les études qui leur ont été consacrées, les éditions qui en ont été données, les traductions allemandes, dano-norvégiennes, suédoises, anglaises, françaises qui en ont été faites. Puis, c'est leur histoire intime à chacun : où et quand ils ont été composés et par qui; la langue, le style et la métrique, qui les caractérisent. Autant de questions extrêmement délicates et compliquées. L'auteur donne-t-il en tout cela des conclusions fermes? Hélas, non! Le pourra-t-on jamais? Je l'ignore. Tel quel son ouvrage restera pour longtemps sans doute l'indispensable manuel de tout « eddisant ». Pourtant, si complet qu'il soit, il me paraît que les traditions et surtout les chants populaires scandinaves y auraient mérité un peu d'attention. Je suis convaincu que M. B. Sijmons, avec la sagacité de son esprit et sa patience d'observation, y eût trouvé d'intéressants indices. Le « Thor af Hafsgaard », par exemple, dont nous possédons des versions danoise, norvégienne et suédoise, a-t-il pour origine le « Thrymskvidha » eddique? Ou bien les deux dérivent-ils d'un chant primitif inconnu? Personnellement, je suis pour la deuxième hypothèse et j'en ai donné ailleurs mes raisons [1]. De même, quels sont, au juste, les rapports du « Groogaldr » et du « Fjolsvinsmol » avec la chanson populaire « Le jeune Svejdal »? C'est, entière dans celle-ci, absolument la même aventure qui est scindée dans l'Edda. L'opinion à peu près unanime considère la chanson comme un succédané des chants eddiques. Pour des raisons sensiblement identiques à celles qui ont guidé mon jugement à propos du « Thor af Hafsgaard », je suis encore ici d'un avis contraire [2]. Dans les deux cas, certes, j'avoue, en toute sincérité, ma témérité extrême :

1. Cf., p. 67, L. Pineau, *Les vieux chants populaires scandinaves*, t. II, Époque barbare. La légende divine et héroïque, Paris, Champion, 1901.
2. *Id.*, p. 132.

il n'en reste pas moins que ce sont questions qui eussent dû trouver place dans une introduction de 375 pages.

LÉON PINEAU.

Die Lieder des Hugo von Montfort mit den Melodien des Burk Mangolt herausgegeben von PAUL RUNGE. Mit einem Faksimile. Leipzig, Breitkopf und & Härtel, 1906. Gr. in-8°, 76 pp., 5 M.

Das deutsche Volkslied. Kurze Einführung in die Geschichte und das Wesen des deutschen Volksliedes. Von G. WINTER (Max Hesses illustrierte Katechismen, n° 34). Leipzig, Max Hesse, 1906. In-12, VIII-141, pp. 1,50 M.

Le titre du livre de M. Runge n'est pas tout à fait exact. Ce ne sont pas *les* poésies, mais seulement *quelques* poésies de Hugo de Montfort qu'on trouvera dans cette publication. L'éditeur ne s'est d'ailleurs que peu préoccupé de rendre service à l'histoire littéraire. Ce qui ne veut pas dire que son œuvre soit insignifiante à cet égard. Au contraire. M. Runge rectifie certains faits biographiques relatifs à la famille de Hugo; il conteste que l'ordre des poésies, tel que le donne un manuscrit de Heidelberg, réponde à l'ordre chronologique; enfin il démontre que les deux dernières pièces de la collection, dont l'authenticité a été niée par Bartsch et Wackernell, sont bien la propriété de Hugo de Montfort. Mais cette partie du travail de M. Runge, tout en méritant la considération n'est pas l'essentielle et s'efface devant la seconde, qui est la transcription en notation moderne des airs composés par le « fidèle valet », Burk Mangolt, pour les poésies de son maître. C'est là une œuvre méritoire, et il faut donner raison à M. Runge, qui estime utile de transcrire à l'usage des profanes les textes musicaux anciens et l'approuver quand il dit que nombre de gens capables de lire le moyen haut allemand sont dans l'impossibilité de comprendre la musique du XIVe siècle. Afin de permettre les comparaisons, M. Runge donne la forme ancienne avant la notation moderne. C'est à de plus compétents qu'il appartient de dire si la transcription de M. Runge est irréprochable.

La chanson populaire est morte — ou à peu près — en France. Elle se meurt en Allemagne. Les raisons de cette fin sont bien connues. Il semble que rien ne puisse arrêter la rapide décadence d'un genre littéraire qui aurait, certes, mérité de vivre. Il est des gens qui, cependant, ne peuvent se résigner et s'efforcent de sauver le moribond. Tel M. Winter, qui a écrit un petit livre pour « ramener les maîtres de la jeunesse à s'occuper de l'histoire du *Volkslied* ». Peut-être trouvera-t-on que faire connaître l'histoire du *Volkslied* n'est pas le meilleur moyen de lui gagner des sympathies. Mieux eût valu un excellent choix de chansons précédé d'une préface sans allures scientifiques et où M. Winter se fût borné à défendre la cause du *Volkslied* par des raisons tirées de la poésie et de la morale.

Le livre de M. Winter, qui n'est pas un simple ouvrage de vulgarisation,

ne répond pas non plus, au point de vue de la science, aux exigences que fait naître son titre. Une « introduction » à l'étude du *Volkslied* devrait se borner à l'exposition rigoureusement exacte des faits essentiels et fournir une bibliographie choisie, accompagnée de brefs renseignements sur la nature et la valeur des livres signalés. Ce n'est pas ce qu'on trouve dans l'ouvrage de M. Winter.

Il se divise en quatre parties : évolution, caractère, genres et décadence du *Volkslied.*

Dans le premier chapitre on constate une erreur de critique qui fait confondre la chanson populaire avec la poésie lyrique en général. Puis on s'étonne de trouver dans ce chapitre, où ce n'est pas leur place, des exemples de chansons populaires. A quoi bon citer aussi cette pièce farcie de mots français (p. 15), qui n'a pu être qu'un jeu d'esprit probablement satirique? Enfin, il n'est pas exact que Gœthe ait « composé » sa poésie *Heidenröslein* « d'après un modèle du XVIe siècle » (p. 20). M. Winter, qui cite ailleurs les *Volkskundliche Streifzüge* de M. Reuschel, aurait pu voir à la page 84 de ce livre la véritable histoire de *Heidenröslein*, ou, s'il la connaît, l'expliquer plus exactement.

Le second chapitre aurait dû être plus fourni. Les notions données sur la nature, le mode de transmission et la forme de la chanson populaire restent en deçà de l'attente du lecteur.

La troisième partie appellerait aussi quelques observations. Je n'en veux faire qu'une. La fameuse ballade *Ulinger* est rangée par M. Winter parmi les chansons historiques. On ne voit pas pourquoi. Le thème en est sûrement d'origine mythologique et elle n'a pas « pour sujet des circonstances de l'époque ».

Dans la bibliographie on regrette de voir cités des ouvrages qui ne sont pas essentiels et de ne pas trouver des livres de première nécessité. On y rencontre aussi des erreurs matérielles. Ainsi dans la référence « L. Erk und Fr. **A**. Böhme « Deutscher Liederhort ». — 3 Bände (Leipzig, Breitkopf und Härtel, **1897**) » il faut corriger **A** en **M**, et **1897** en **1893-1894**.

Je n'ai point voulu dire cependant que le livre de M. Winter fût inutile ou mauvais. On y trouve des renseignements nombreux et clairement présentés. Mais il aurait pu être mieux fait et son auteur plus exactement informé.

F. PIQUET.

Kulturgeschichte des Mittelalters. Von GEORG GRUPP. I. Band. 2te vollständig neue Bearbeitung. Mit 45 Illustrationen. Paderborn, F. Schöningh, 1907. In-8°, VI-458 pp., 8,60 M.

Ce livre pourrait porter le sous-titre : De tout un peu. On y trouve de l'histoire politique, de l'histoire littéraire, de l'histoire religieuse, de la

mythologie, du droit, de l'économie politique, de la musicologie, de la pédagogie et bien d'autres choses encore. Si j'ajoute que l'histoire de ces si diverses disciplines s'étend sur trois siècles environ et sur toute l'Europe civilisée du haut moyen âge on comprendra qu'il ne peut s'agir, dans ce livre de moins de cinq cents pages, d'une véritable histoire de la civilisation, mais que l'auteur n'a donné qu'une esquisse de ce qui aurait pu être un tableau.

Il est incontestable que cette esquisse est très brillante. L'auteur a choisi dans son vaste sujet les traits les plus propres à frapper l'esprit, les anecdotes les plus expressives, les points de vue qui offrent le plus pittoresque spectacle. L'histoire des envahisseurs de l'empire latin, Gots, Francs, Lombards, etc., les institutions romaines et leur survivance après l'invasion, les mœurs nouvelles nées de la fusion du monde barbare et du monde latin, le rôle de l'église, tout cela est exposé avec vigueur, avec feu, avec une couleur très vive. Ce livre est donc un ouvrage populaire et qui ne manquera pas de prise sur le public auquel il est destiné.

Tout en reconnaissant qu'il est très légitime que l'auteur se soit proposé ce but, on peut regretter cependant qu'il n'ait pas élevé davantage le niveau scientifique de son ouvrage. Bien des légendes nous sont contées qui semblent nous être données pour de l'histoire pure. M. Grupp aurait dû nous avertir. Les ouvrages modernes sur l'histoire de la civilisation sont peu ou ne sont pas mis à contribution, tels ceux de Heyne et de Rhamm. Les pages relatives à la mythologie et à la légende germaniques sont manifestement insuffisantes. Pourquoi aussi ne pas citer l'origine des documents dont il est tiré parti? Il en coûtait peu, par exemple, de dire à la page 374 que les deux formules « Phol und Wodan » et « Einst setzten sich hehre Frauen (Idisi) » sont les *Incantations de Mersebourg*. Enfin tout n'est pas rigoureusement exact dans ce qu'affirme M. Grupp, et son érudition est parfois en défaut. Ainsi quand il écrit : « Jeder Mensch hat nach nordischer Sage einen Schutzgeist, Fylgiur, d. h. eine Art Schutzengel oder Doppelgänger oder... » on doit croire évidemment qu'il considère le mot norrois *fylgiur* comme un singulier, ce qui est une assez grave méprise. Il dira peut-être que le grand public, auquel est destiné son livre, n'éprouvera aucun dommage de ces fautes ou défauts. A quoi on répondra que le devoir du vulgarisateur est d'élever son public à lui.

F. P.

Die sächsischen Rolande. Beiträge aus Zerbster Quellen zur Erkenntnis der Gerichtswahrzeichen. Von Karl Hoede. Mit Abbildungen im Text und einer Heliogravüre. Zerbst, Verlag von E. Luppe's Hofbuchhandlung (E. Boremski), 1906. In-8°, 105 pp., 5 M.

Les études sur les *Rolands* allemands, dont il a déjà été question ici[1], se

1. *Revue Germanique*, II, p. 393 s.

multiplient. L'année 1906 a vu paraître sur ce sujet trois ouvrages dont le plus important est celui que M. Hoede [1] a consacré au *Roland* de Zerbst.

Il n'est pas exact cependant de dire que c'est le *Roland* de Zerbst qui fait l'objet unique du livre de M. Hoede. On y trouve bien des choses fort intéressantes à apprendre, mais qui ne se rattachent pas très directement à la question de l'origine des *Rolands*. Telles les pages relatives au tribunal de la *vehme*, la relation d'une séance judiciaire suivie de condamnation capitale et nombre d'indications relatives à l'histoire de la destinée et de la forme de quelques *Rolands*. Mais ces promenades autour du sujet sont loin d'être sans utilité. L'un des aspects de l'histoire de Zerbst, son histoire judiciaire, apparait ici en pleine clarté.

Du *Roland* de Zerbst — comme d'ailleurs des *Rolands* en général. — M. Hoede pense qu'il a été un symbole de justice. Nombreux et ingénieux sont les arguments qu'il apporte en faveur de son opinion, qu'il n'est d'ailleurs pas seul à soutenir; mais ils ne sont pas toujours convaincants. L'état actuel de la question ne permet pas, semble-t-il, de croire en toute sincérité à la thèse de M. Hoede, pas plus d'ailleurs qu'à celle de ses adversaires. On ne peut qu'espérer la découverte de nouveaux documents qui apporteront une solution certaine.

F. P.

Zwei- und Dreigliedrigkeit in der deutschen Prosa des XIV und XV Jahrhunderts. Ein Beitrag zur Geschichte des neuhochdeutschen Prosastils von Dr FRIEDRICH WENZLAU, Oberlehrer am Stadtgymnasium zu Halle a. S. (*Hermæa.* Ausgewählte Arbeiten aus dem germanischen Seminar zu Halle, hgb. von Ph. Strauch. IV.) Halle, Niemeyer, 1906. In-8°, XVI-226 pp.

Malgré un certain nombre de travaux sur la langue allemande à l'époque de la transformation du moyen haut allemand en allemand moderne, il reste, sur ce sujet, encore bien des questions à élucider. Aussi les études de détail comme celle de M. Wenzlau — qui a été une thèse de docteur avant de se présenter dans la collection *Hermæa* — sont-elles accueillies avec reconnaissance par les germanistes qu'intéresse cette période de l'histoire de l'allemand.

M. Wenzlau a consacré de longues heures à l'étude du style des traducteurs allemands du XIVe et du XVe siècle, qui furent des pionniers de l'humanisme et aidèrent à créer le haut allemand moderne. Il a constaté que ces auteurs, imitant ou développant le procédé qu'ils trouvaient chez les écrivains latins, ont fait un usage caractéristique de la bipartition et de la tripartition, c'est-à-dire de la répétition, unique ou redoublée, d'un mot ou d'une proposition sous une forme à peu près identique. Mais tous n'ont pas

1. Les deux autres sont : F. Jostes, *Roland im Schimpf und Ernst* et F.-E Mann, *Rolandslied und Rolandssäulen.*

employé ce procédé dans la même mesure ni en vue des mêmes effets. Aussi a-t-il été nécessaire de les étudier individuellement et de montrer, par des extraits de leurs œuvres, quelles étaient leurs habitudes à cet égard. M. Wenzlau a donc passé en revue Jean de Neumarkt, Henri de Mügel, l'*Ackermann* de Bohême, appartenant tous trois au XIVe siècle, puis Ehrhart Gross, Albert d'Eyb, Nicolas de Wyle, Henri Steinhöwel, la traduction moyen allemande d'*Apollonius de Tyr* et celle de *Griseldis*, Jean Hartlieb, Arigo, la *Marina* et Antoine de Pforr, qui sont des auteurs ou des œuvres du XVe siècle. Chez certains de ces traducteurs, la répétition est simplement la reproduction de locutions courantes dans la langue; chez d'autres, elle est la création de nouvelles alliances de termes. On devine que cet examen a pour effet de mettre en lumière les qualités de style des auteurs étudiés. Ce n'est pas le seul résultat du travail de M. Wenzlau. Il a montré que la tripartition est davantage en honneur au XIVe siècle, où vivent des écrivains mieux doués, qu'au XVe siècle, où les talents sont rares. Il a également fait voir que la *Vie de saint Jérôme* de Jean de Neumarkt a une allure poétique. D'autres recherches de détail donnent une nouvelle valeur à son livre qui est une importante contribution à l'histoire du pré-haut allemand moderne.

F. P.

Die deutsche Heldensage. Von D[r] OTTO L. JIRICZEK, Professor an der Universität Münster i. W. 3. umgearb. Auflage (Sammlung Göschen). Leipzig. G. J. Göschen'sche Verlagshandlung, 1906. In-18, 208 p., cart. 0,80 M.

Je ne connais pas la deuxième édition de la *Deutsche Heldensage* de M. Jiriczek, mais j'ai la première sous les yeux et je constate que d'importantes améliorations ont été apportées par l'auteur à son œuvre. Non pas que le fond même ait subi de graves altérations. Les « récits », qui exposent le sujet des diverses légendes germaniques, n'ont pas été remaniés. Ce sont les études sur l'origine et l'expansion de ces légendes ainsi que la bibliographie qui ont été soumises à des modifications nécessitées par les progrès que font chaque jour les études médiévales.

On conçoit sans peine que ce petit livre, qui touche à tant de questions âprement discutées, pourrait donner lieu à de nombreuses observations. Si M. Jiriczek a montré une très grande prudence dans l'exposition de ses opinions il n'a pu ne pas prendre parti quelquefois et s'est ainsi exposé à la critique. Certains lui reprocheront, par exemple, de n'attribuer au conte qu'un rôle trop effacé dans la formation des légendes héroïques. On pourra aussi regretter qu'il signale dans sa bibliographie tel ouvrage sans grande valeur alors qu'il a omis l'important livre de M. F. Panzer : *Deutsche Heldensage im Breisgau* (1904). Il aurait pu citer aussi le 2e tirage (1905) de la *Germanische Heldensage* de M. Sijmons.

Mais ce sont là des vétilles. Ce qu'il faut retenir c'est que ce petit ouvrage

est le plus agréable, le plus commode et le plus sûr des livres élémentaires sur la légende héroïque allemande.

F. P.

Deutsche Gespräche. Mit phonetischer Umschrift. Von ERNST A. MEYER, Dr Phil., Lektor der deutschen Sprache an der Universität Uppsala. Leipzig, O. R. Reisland, 1906. Pet. in-8°, IV-105 pp., 1,50 M.

L'utilité de la transcription phonétique de textes devant servir à l'enseignement des langues étrangères n'est pas reconnue par tous les professeurs. Il en est, en effet, qui estiment que l'effort à faire pour mettre l'élève en possession de l'écriture phonétique n'est pas compensé par les avantages obtenus. Il semble cependant qu'il ne faille pas généraliser. Dans certains cas, aisés à imaginer, l'écriture phonétique est capable d'aider efficacement à l'acquisition d'une prononciation correcte. Aussi faut-il encourager la publication d'ouvrages comme celui de M. E.-A. Meyer, qui a composé un certain nombre de dialogues allemands imprimés « en clair » sur un côté de la page et en écriture phonétique sur l'autre. Les textes sont précédés d'une courte exposition théorique. Le système graphique adopté est celui de M. P. Passy, c'est-à-dire, comme on sait, celui de l'Association phonétique internationale.

Une des difficultés qu'a dû résoudre M. Meyer, c'est le choix de la prononciation modèle, celle qu'il doit recommander en la figurant. Il s'est décidé pour la prononciation des « gens instruits des grandes villes de l'Allemagne du Nord ». On peut se demander si l'inspiration a été excellente. J'imagine que l'adoption du son *j* pour *g* dans *morjen* (*morgen*), *jefallen* (*gefallen*), etc., du son *ch* palatal pour *g* dans (*weg*), etc., sera critiquée par plusieurs.

F. P.

F. BALDENSPERGER. **Bibliographie critique de Gœthe en France.** Paris, Hachette, 1907.

On ne saurait assez remercier M. F. Baldensperger de nous donner ce répertoire bibliographique si copieux (il contient 1892 numéros), si riche en documents rares et précieux, — fruit d'une recherche et d'une curiosité inlassables, — infiniment supérieur sans comparaison possible à tout ce que la bibliographie gœthéenne avait tenté jusqu'ici pour la France.

M. B. adopte le plan de son *Gœthe en France* et classe ses mentions dans l'ordre qu'il a suivi dans cet ouvrage. Il est bon de ne pas oublier ce point : on s'explique mieux ainsi certaines singularités de groupements qui étonnent au premier abord. — M. B. ne se contente pas d'une simple nomenclature d'ouvrages et d'articles; il nous donne une Bibliographie *critique*. Tantôt il cite en entier le passage auquel il renvoie : excellent

procédé, lorsqu'il s'agit d'une citation brève, et surtout d'un texte emprunté à un auteur illustre. Nous obtenons ainsi une série de témoignages très abondante, très curieuse, très diligemment recueillie, de poètes, de romanciers, de philosophes, de critiques, de savants, d'artistes, d'esprits éminents en tout genre. Chateaubriand et Mme de Staël, Hugo, Lamartine, Musset, Gautier, G. de Nerval, Banville, Laprade, Leconte de Lisle, Maeterlinck; Balzac, Sand, Nodier, Stendhal, Mérimée, Flaubert, Dumas père et fils, Cherbuliez, Bourget, Alphonse et Léon Daudet, les Goncourt, Zola, Maupassant; — Cousin, Ballanche, P. Leroux, Renan, Guyau, Fouillée; — J.-J. Ampère, Sainte-Beuve, Janin, Montégut, Barbey d'Aurevilly, Taine, Scherer, J.-J. Weisss, P. de S.-Victor, Faguet; — Geoffroy S.-Hilaire, Arago, Flourens, Claude Bernard; — Delacroix, Ary Scheffer, Berlioz, Meyerbeer, Gounod, Debussy; — Napoléon Ier, Benjamin Constant, Quinet, Lacordaire, Lamennais, Veuillot, Doudan, Maurice de Guérin, Amiel, Barrès, et combien d'autres défilent tour à tour et nous disent leur sentiment sur Gœthe.

Lorsque la citation est décidément trop longue, lorsqu'il s'agit d'un article ou d'un ouvrage tout entier, M. B. alterne entre deux procédés qu'il combine quelquefois : tantôt il résume la page ou l'ouvrage, en en indiquant les idées caractéristiques, tantôt il cite le passage qui lui paraît le plus typique : procédés légitimes l'un et l'autre, à condition de ne pas abuser du second; car il est bien rare que tout l'essentiel d'un ouvrage quelquefois considérable puisse se condenser dans une seule formule.

Des appréciations sobres, mais très judicieuses, accompagnent souvent les ouvrages cités; on les voudrait plus nombreuses; on voudrait que le savant critique fût plus préoccupé d'orienter et de diriger son lecteur, — fût-ce au moyen de simples astérisques, — les astérisques si commodes, si utiles, si injustement décriés par un grand nombre de bibliographes. Mais il reste entendu que le remarquable volume de M. B. est un ouvrage tout à fait *essentiel*, un véritable *trésor* bibliographique qui fait le plus grand honneur à l'éminent professeur de littérature comparée de la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon.

E. L.

Zu Gœthes Wilhelm Meister. Die historische Stellung besonders der Wanderjahre von Dr R. Schœps. Beilage zum Jahresbericht der Königlichen Landesschule Pforta, 1906.

Cette étude a pour but de replacer dans leur époque les *Années de Voyage de W. Meister*, afin de réagir contre la tendance de certains esprits, qui prétendent trouver, dans le roman de Gœthe, une solution aux questions politiques et sociales contemporaines.

Le travail très documenté de M. Schœps se divise en 3 parties bien distinctes :

Dans une 1re partie, l'auteur passe en revue les œuvres littéraires qui, antérieures au roman de Gœthe, ont pu influer sur celui-ci.

Dans une 2e partie, il considère le côté littéraire des *Années de Voyage* : leur genèse, leur fond, leur forme, leur place dans l'œuvre de Gœthe.

Enfin, la 3e partie expose les utopies que renferment les *Années de Voyage*, les idées sociales, politiques et pédagogiques qui y sont contenues.

I. *Etude des œuvres littéraires dont Gœthe a pu subir l'influence.* — Cette étude s'attache principalement au roman du XVIIIe siècle, dont elle traite successivement les différents genres :

1° *Le roman politique.* Les deux ouvrages les plus importants de ce genre en Allemagne sont :

a) *Usong* de Haller, où l'influence de Fénelon se fait sentir;

b) *Der Goldene Spiegel* de Wieland, où l'influence de Crébillon est manifeste.

2° *Le roman picaresque*, qui prit naissance en Espagne et fut ensuite cultivé :

a) en France, notamment par Lesage;

b) en Angleterre, notamment par Fielding;

c) en Allemagne, où il se transforma plus particulièrement en *Ritter-und Räuberroman.* Le merveilleux y tient une grande place.

3° *Le roman d'éducation*, que Richardson mit à la mode. L'écrivain allemand le plus important dans ce genre est Wieland, qui, avant Gœthe, créa une sorte de W. Meister dans son roman *Agathon.*

4° *Le roman psychologique*, qui se développa sous l'influence de Richardson, de Rousseau surtout.

5° *Le roman romantique*, sur le modèle des *Années d'apprentissage de W. Meister*, et qui compte des ouvrages nombreux, parmi lesquels M. Schœps cite surtout : *Agnès von Lilien*, de Caroline de Wolzogen; *Franz Sternbald*, de Tieck; *Lucinde*, de Fr. Schlegel; *Florentin*, de Dorothée Veit; *Heinrich v. Ofterdingen*, de Novalis.

6° *Le roman historique*, caractérisé principalement par l'effacement du héros, au profit de la masse.

II. *Etude des « Années de Voyage » en tant qu'œuvre littéraire.* — Après avoir jeté un coup d'œil très rapide sur la genèse, le fond et la forme des *Années de Voyage*, l'auteur de cette étude reprend un à un les différents genres de roman, pour essayer de déterminer leur part d'influence sur le roman de Gœthe et il constate que cette influence est presque nulle en ce qui concerne le roman picaresque, qu'elle est un peu plus considérable quant au roman politique, au roman d'éducation et au roman psychologique.

Après avoir ainsi situé les *Années de Voyage de Wilhelm Meister* dans

la littérature de l'époque, M. Schœps se préoccupe de déterminer leur place dans l'œuvre même de Gœthe. Il oppose les idées du jeune poète de Francfort à celles de Gœthe vieillissant; il nous montre comment elles ont évolué, comment le titanisme de la période de jeunesse fait place à l'idée de renoncement, comment, en matière religieuse, Gœthe attache une importance de plus en plus grande au culte extérieur, comment aussi il tend de plus en plus vers l'idylle et le symbole.

III. *Utopies des « Années de Voyage » : idées sociales, politiques et pédagogiques.*

1° *Idées sociales et politiques.* — A l'époque de Gœthe, les idées sociales et politiques préoccupent beaucoup les esprits, tant en Allemagne qu'en France. Mais tandis qu'en Allemagne Fichte, Schelling, Hegel cherchent à assurer une autorité immense à l'État, une tendance opposée se fait jour en France avec Fourier et Saint-Simon.

Les idées sociales et politiques de Gœthe dans les *Années de Voyage* sont renfermées :

a) dans le tableau idyllique de la vie de l'artisan Joseph et de sa famille;

b) dans le tableau de l'activité de l' « Oheim », grand propriétaire philanthropique;

c) dans les projets de Lenardo et d'Odoardo.

2° *Idées pédagogiques.* — Les idées pédagogiques de l'époque de Gœthe sont représentées par deux grandes écoles : l'école philanthropique, où l'influence de Basedow est prépondérante, et l'école humaniste dont les représentants sont Wolff et Humboldt.

Ce fut l'humanisme qui plut à Gœthe; pourtant, dans la « Province pédagogique », c'est l'idée philanthropique qui domine.

Dans l'exposition du système d'éducation de Gœthe, l'auteur de cette étude insiste surtout sur l'idée de la spécialisation, qui est exprimée avec énergie par Jarno. Puis il développe la théorie de Gœthe sur la religion, qui doit se fonder, non pas sur la crainte, mais sur le respect. A trois sortes de respect correspondent trois religions différentes, qui, réunies, en forment une quatrième, la vraie religion, celle qui inspire le respect de soi-même. L'enfant acquiert ces diverses sortes de respect par l'habitude des trois saluts et par la vue de tableaux symboliques.

M. Schœps termine son étude par la considération générale, que le XVIIIe siècle aimait les grandes institutions pédagogiques, que la plus célèbre de l'époque fut celle de Fellenberg à Hofwyl en Suisse. Gœthe connaissait cet établissement, même il était en correspondance avec Fellenberg; une influence est donc probable et on peut l'admettre d'autant plus facilement que des points de ressemblance entre les deux systèmes d'éducation ne sont pas difficiles à établir.

En somme, il ressort de l'étude de M. Schœps que les idées sociales, politiques et pédagogiques contenues dans les *Années de Voyage de*

W. Meister sont conformes à l'esprit de l'époque où elles furent exprimées, époque où les utopies furent nombreuses et que, par conséquent, c'est faire erreur que d'y chercher une solution à certains problèmes contemporains.

M.

Les dernières publications relatives à la Jeune Allemagne [1].

Heinrich Laubes Leben und Schaffen, von HEINRICH HUBERT HOUBEN, Sonderabdruck aus **Heinrich Laubes** : ausgewählte Werke in zehn Bänden, Herausgegeben von *H. H. Houben* Leipzig, Max Hesses Verlag, 1906.

C'est le 18 septembre 1906 que naquit Laube ; aussi au mois de septembre dernier son nom a-t-il rempli les journaux et revues d'Allemagne et d'Autriche. Le tribut d'éloges habituel en pareille circonstance lui fut pleinement accordé, et beaucoup de ses lettres restées inédites furent publiées. La *Neue Freie Presse* du 16 septembre 1906 (n° 15 111) contient une correspondance de Laube et de Otto von Münchhausen de 1841 à 1846 ; le numéro 15 113 du même journal nous apporte sur Laube l'opinion de ses contemporains. Signalons aussi les articles parus dans *die Zeit* (1429), *das Neue Wiener Journal* (4634), *die Österreichische Rundschau* (Heft 98-99), et *Bühne und Welt* (VIII, 24).

Comme il est naturel, c'est Houben, le critique le mieux informé sur l'histoire de la Jeune Allemagne, qui a le plus contribué à célébrer l'anniversaire de Laube. Il a publié des études sur la personnalité de Laube dans la *Vossische Zeitung* (*Sonntagsbeilage*, 37, 38), sur Laube nouvelliste dans l'*Allgemeine Zeitung* (*Beilage*, 212, 213), sur Laube à Breslau, dans la *Breslauer Zeitung* (651, 654, 657), sur Laube dramaturge dans les *Hamburger Nachrichten* (*Bellt. Litt. Beil.*, 37), dans la *Leipziger Zeitung* (*Wiss. Beil.*, 875) et la *Kieler Zeitung* (23, 635). Il a donné une vie de Laube à *l'Allgemeine deutsche Biographie*. Enfin il vient de publier les œuvres choisies de Laube dans la collection de Max Hesse à Leipzig (*Heinrich Laubes ausgewählte Werke in zehn Bänden. Max Hesses Neue Leipziger klassiker Ausgaben*).

Cette édition est le monument le plus durable qui aura été élevé à la mémoire de Laube, car elle va rendre ses écrits accessibles au grand public. Il n'existait jusqu'à présent qu'une collection de ses œuvres, celle qui parut de 1875 à 1882 en 16 volumes ; or cette collection est épuisée, devenue par suite très chère et ne contient d'ailleurs ni les drames de Laube ni ses études dramatiques. L'édition nouvelle apporte, outre ses Souvenirs et quelques récits, un choix des meilleurs drames et de plus les longues préfaces dont Laube les accompagnait ; elle donne tous ses écrits sur l'art dramatique, dont quelques-uns, publiés dans les journaux du

1. Voir les numéros de la *Revue Germanique* de mai-juin 1905 et juillet-août 1906.

temps, n'avaient jusqu'ici jamais été réunis en un volume, par exemple ses lettres sur le théâtre allemand (*Briefe über das deutsche Theater*).

Le premier volume de cette publication est tout entier rempli par une introduction biographique de Houben. L'auteur a rassemblé et concentré là les résultats de ses patientes recherches, recueilli une partie des documents qu'il a dispersés dans une infinité de journaux et de revues. Ce qu'il nous apporte est donc le travail le plus solide et le plus complet qui ait paru sur Laube. Il a refait toutes les recherches entreprises avant lui, relu tous les périodiques où écrivit Laube, résumé plusieurs de ses articles, beaucoup ajouté à ce que nous savions de sa vie; son ouvrage est un instrument de travail indispensable à qui veut étudier Laube. — Dirai-je maintenant que, malgré ses qualités, il ne me contente pas complètement? Il est à la fois trop scientifique et pas assez; cela tient à l'auteur, cela tient aussi, je crois, au genre de publication entrepris par l'éditeur. L'auteur est heureux, on le sent, d'accumuler les documents là où il a fait quelque trouvaille, heureux de nous donner le contenu d'une revue et d'une préface de Laube pour nous prouver qu'il les a découvertes. L'ouvrage manque par suite de perspective; des détails apparaissent trop, occupent trop de place, attachent trop longtemps l'attention. La personnalité de Laube ne ressort pas; ses idées ne sont pas exposées au grand jour; ses œuvres principales ne sont pas au premier plan. Tout en conservant bon nombre des documents précieux qu'il nous communique Houben aurait pu leur accorder moins d'espace, les rassembler à titre de renseignements indispensables, mais destinés seulement à éclairer et l'homme et les œuvres. — D'autre part, puisque Houben voulait faire œuvre scientifique, je regrette qu'il ait été obligé de céder aux exigences d'une édition de vulgarisation. Son livre ne renferme aucune référence, aucune indication des sources où il puise ses renseignements. Sans doute ces indications il les a données pour la plupart dans les journaux précédemment, mais nous ne pouvons avoir lu tous ces journaux; quelques-uns de ses articles nous échappent; nous ne pouvons par suite contrôler la justesse de ses assertions. On connaît trop la méthode très scientifique de Houben pour penser un instant qu'il affirme gratuitement, mais on voudrait pouvoir au besoin faire à son tour la critique des témoignages; l'interprétation après tout est toujours sujette à caution. Et c'est pourquoi je crois pouvoir dire que son ouvrage trop scientifique par certains côtés ne l'est pas assez par d'autres. Je voudrais moins d'étalage de documents, plus de choix, plus de précision, plus d'indications sur les origines de ceux qui nous sont fournis. J'aimais mieux, je l'avoue, les ouvrages précédents de Houben, *Gutzkow Funde* et *Emil Devrient*. C'étaient moins des livres qu'une collection de documents, mais je savais que ce n'étaient là que des documents et j'étais informé de leur provenance; cette fois Houben a voulu faire un livre qui forme un tout harmonieux, et je ne sais s'il a pleinement réussi.

Toutes ces publications du mois de septembre sur Laube ne nous ont, en somme, rien révélé de bien nouveau au sujet de sa personnalité; l'œuvre de Geiger, *das Junge Deutschland und die preussische Censur*, nous en avait appris bien davantage. Ce qui a le plus attiré l'attention de la critique, ce qui est le mieux mis en lumière dans la biographie de Houben, c'est la carrière dramatique de Laube. Il apparait bien que Laube a eu par-dessus tout le sens du théâtre, de la mise en scène et de l'effet dramatique, qu'il a su choisir ses acteurs et rendu au *Burgtheater* d'éclatants services. Houben dit avec beaucoup de justesse à ce sujet (p. 222) que Laube est un des hommes dignes d'envie qui sont devenus véritablement, grâce à la position qu'ils occupèrent, ce qu'ils devaient être par leur nature, qui ont par suite pu donner tout ce dont ils étaient capables.

J. DRESCH.

*
* *

F. BROSSWITZ. **Heinrich Laube als Dramatiker.** Breslau, 1906. Verlag H. Fleischmann.

Ce qui précède sur les publications relatives au centenaire de Laube était déjà communiqué à la *Revue Germanique* lorsque j'ai reçu de l'éditeur de Breslau, H. Fleischmann, l'ouvrage de F. Brosswitz, *Heinrich Laube als Dramatiker*.

C'est le livre d'un Silésien composé pour le centième anniversaire d'un Silésien. Souvenons-nous que Laube est né à Sprottau et qu'il a fait à Breslau ses débuts littéraires; il n'était que juste qu'il nous vînt de la capitale de la Silésie une étude sur Laube. F. Brosswitz a donc présenté à la faculté philosophique de l'Université de Breslau une dissertation sur Laube dramaturge et directeur de théâtre. Ce travail fait honneur à son auteur; il forme un excellent complément à la préface de Houben dans l'édition Max Hesse mentionnée plus haut.

Laube auteur dramatique et directeur de théâtre n'avait été jusqu'ici étudié que fragmentairement. Brosswitz a le premier entrepris de nous donner tout entière sa carrière dramatique. Il le suit à Breslau (1827-1830), à Leipzig (1840-1849), à Vienne où il dirige pendant dix-sept années le *Burgtheater* (1850-1867), enfin durant son deuxième séjour à Leipzig et à Vienne (1869-1870 et 1870-1884). Dans la première partie de son travail, qui est consacrée aux drames créés par Laube (et non traduits), Brosswitz ne s'écarte pas de l'ordre strictement chronologique; chacun de ces drames est étudié en détail suivant une méthode critique très sûre, avec une parfaite impartialité. Brosswitz analyse brièvement la pièce, il donne les principales idées des préfaces si développées et si nombreuses que nous a laissées Laube (il y en a douze, qui, réunies, feraient plus de quatre cents pages d'impression); il rapproche et discute les renseignements fournis par ses Souvenirs et ses Lettres, recueille les témoignages des contemporains et les jugements des écrivains les plus marquants. Certaines

de ses analyses sont une révélation, même après le livre de Houben sur Laube (voir par exemple *Advokat Hamlet*, *Frundsbach*, *die neue Lästerschule*, *Schauspielerei*); elles apportent le résultat de longues et patientes recherches. Sans pédantisme et sans apparat, avec la simple probité littéraire qui convient au chercheur, Brosswitz nous indique quelles furent ses sources, ce qu'il lui fut donné de découvrir. Dans un chapitre supplémentaire il nous communique, avec de nombreuses citations, le contenu du premier drame de Laube, *Gustav Adolph*, qui ne fut pas imprimé et dont une copie se trouve à la Bibliothèque de la ville de Breslau.

La deuxième partie du livre de Brosswitz renferme une étude des traductions que Laube a faites des pièces françaises les plus en vogue. Là encore se trouvent beaucoup de pages riches de renseignements, très utiles pour une étude de littérature comparée. Brosswitz examine de près ces traductions; il marque les retouches, les changements opérés par Laube pour des raisons scéniques ou politiques; il fait aussi un travail de bonne statistique, en classant les pièces d'après le nombre des représentations. Les résultats de cette statistique sont intéressants à relever; c'est la comédie de Lockroy, *Après Minuit*, qui aurait eu le plus de succès au *Burgtheater* (83 représentations), grâce, il est vrai, à l'excellente interprétation de Beckmann; puis viennent, mais à distance respectueuse, les drames de Scribe; avec Scribe ont pu rivaliser Emile Augier, Fournier, Dumanoir; au troisième rang sont à placer dans l'estime du public Sardou, Girardin, Feuillet et Labiche, auxquels on peut joindre Sandeau, Siraudin et Bayart; quant à Dumas fils, il fut mal accueilli, presque aussi mal que Laya ou Barrière; et Laube n'osa traduire la *Dame aux Camélias*, parce que, il le dit lui-même, « il y a là des mœurs qui répugnent à la nature des Allemands ». Laube a traduit plus de vingt-six pièces françaises; la plupart de ses traductions ont paru dans la collection Reclam; d'autres sont encore dans les archives des théâtres, non imprimées; quelques-unes paraissent être complètement perdues.

En une quinzaine de pages (171 à 184) Brosswitz marque avec beaucoup de justesse la valeur de Laube comme dramaturge. Ce fut, dit-il, un auteur dramatique fécond, il a composé près de trente pièces et traduit presque autant de pièces françaises. C'est dans le drame historique surtout qu'il s'est montré créateur; bien qu'il estimât beaucoup le drame bourgeois, il n'a donné que deux œuvres dans ce genre, *Böse Zungen* et *Advokat Hamlet*; il aimait la comédie et s'y essaya huit fois, mais avec peu de succès. Il n'avait pas à proprement parler de talent dramatique; et pourtant, à force de volonté et de persévérence, il a su se mettre au nombre des écrivains les plus importants de la scène allemande. Des auteurs qui avaient plus de génie n'ont pas trouvé autant que lui l'art de plaire au spectateur. Il ne s'est jamais aventuré dans des chemins inexplorés; il tâchait plutôt d'apporter une vie nouvelle à des procédés dramatiques acceptés de tous les spectateurs;

il n'écrivait pas sous une impulsion intérieure mais il construisait ses pièces avec infiniment de sagacité et de réflexion. Bulthaupt a déjà fait remarquer que le quatrième acte, qui dans une pièce est généralement le plus faible, devient chez Laube l'acte qui produit le plus d'effet. C'est qu'il songeait toujours aux exigences de la scène, il était avant tout un excellent régisseur; sa direction au *Burgtheater* est là pour le prouver.

A force de moyens extérieurs et d'expédients, Laube est donc arrivé à faire illusion sur sa force créatrice, et par là il est réellement digne d'être nommé un dramaturge de talent; mais cet art même qu'il possédait à un si haut degré lui a nui, car il a sacrifié à l'effet dramatique la nature et la vérité. Plus il fut dramaturge, moins il fut poète dramatique; il avait trop vécu sur la scène, il en connaissait trop les artifices, et cette science lui fit perdre ce qu'il pouvait y avoir en lui de force première.

Les sujets qu'il traite présentent très peu de variété, les caractères qu'il étudie ont beaucoup de ressemblances; l'action est purement formelle, théâtrale; elle ne vient pas de la nature des personnages, de tout l'organisme de la pièce. Ses drames ne prouvent aucune pénétration psychologique; Laube ne savait pas saisir et retracer les fines nuances de sentiments; la plupart de ses héros sont des matamores résolus et grands parleurs; il a donné à Schiller, au prince Frédéric une sentimentalité enfantine. Il a voulu être un Scribe allemand, et il lui a manqué la facilité de Scribe.

Cette étude de Brosswitz était terminée lorsque parut la préface de Houben à l'introduction des œuvres de Laube dans l'édition Max Hesse. Dans quelques pages ajoutées à la fin de son volume, Brosswitz attire notre attention sur trois pièces dont il ignorait même le titre et qui sont citées par Houben, *Herzdame, Philipp aus der Normandie, Herzog Bernhard.* C'est à l'héritier littéraire de Laube, au Geheimrat Hänel que Houben doit sans doute de pouvoir mentionner ces pièces; Brosswitz nous déclare que, pour sa part, il a en vain tenté de se renseigner auprès de Hänel. A la fin de son livre Brosswitz fait remarquer que le biographe de Laube, Houben, parait ne pas avoir lu les quatre derniers drames de l'auteur qu'il étudiait et qui pourtant furent publiés; il regrette que Houben n'indique ses sources que partiellement et insuffisamment. Il désirerait être mieux renseigné sur la provenance de certains documents; il souhaiterait moins de mystère dans l'appareil scientifique; il a l'air de reprocher à Houben une endance au « monopole », contraire à toute science sérieuse et désintéressée.

*
* *

Bibliographisches Repertorium. Veröffentlichungen der Deutschen Bibliographischen Gesellschaft. Vierter Band. **Zeitschriften des Jungen Deutschlands** Herausgegeben von Dr HEINR. HUB. HOUBEN. 1 Teil. Berlin. B. Behr's Verlag, 1906.

Si Houben veut avoir le monopole des recherches sur la *Jeune Allemagne*, il faut reconnaître que souvent il sait en tirer un excellent parti. La preuve en est dans ce premier volume consacré aux Revues de la Jeune Allemagne qui vient de paraître à Berlin, chez B. Behr.

Nous avons là le troisième tome des publications de la Société Bibliographique Allemande (Deutsche Bibliographische Gesellschaft), qui a déjà rendu plus d'un service aux historiens de la littérature. Il est à peine besoin de faire ressortir l'importance du travail auquel se sont consacrés quelques esprits scientifiques en Allemagne : ils ont pris à tâche de grouper et de classer les Revues allemandes du XIXe siècle, de nous dire où elles se trouvent, de nous conter leur formation, leur histoire, de nous exposer leurs programmes, de nous résumer sans rien omettre ce qu'elles contiennent, de nous renseigner sur l'accueil qu'elles ont reçu; entreprise des plus utiles qui ne peut réussir que si elle est aidée par tous les chercheurs et travailleurs d'un pays, que si elle est soutenue par les souscriptions des bibliothèques, universités et sociétés scientifiques. Les Allemands ont prouvé qu'ils savaient s'entendre pour une œuvre de ce genre; ils nous ont donné là un exemple que nous devrions bien suivre; seul un travail ainsi collectif peut mettre au jour les matériaux enfouis dans les bibliothèques, épargner à l'historien beaucoup de temps et une peine souvent perdue. Félicitons les Universités françaises de Lille et de Nancy de s'être associées par leurs souscriptions à la Société Bibliographique Allemande, et regrettons que l'Université de Paris n'ait pas cru devoir coopérer à ce travail des plus sérieux.

La *Deutsche Bibliographische Gesellschaft* a déjà publié le répertoire des *Revues du Romantisme* (1798-1800) (voir dans la *Revue Germanique* le compte rendu de M. Rouge), le répertoire de la *Sonntagsbeilage der Vossischen Zeitung* (1858-1903), le registre des *Tagebücher* de Varnhagen d'après le manuscrit original conservé à la Bibliothèque royale de Berlin; elle nous donne maintenant le répertoire des *Revues de la Jeune Allemagne*. Ce n'est encore qu'une première partie; il faudra deux volumes pour résumer l'histoire et le contenu des revues de cette période littéraire qui fut, avant tout, celle des périodiques et des publicistes. Encore un choix était-il nécessaire. Cette première partie renferme les revues les plus importantes de la Jeune Allemagne jusqu'à l'année fatale 1835, l'*Aurora* de Laube, le *Forum der Journal-Literatur* de Gutzkow, les *Schriften in bunter Reihe*, le *Literarischer Zodiacus* de Mundt, la *Deutsche Revue* de Gutzkow et Wienbarg, les *Deutsche Blätter für Leben, Kunst und Wissenschaft* de K. Gutzkow. Dans cette énumération des revues les plus importantes jusqu'à 1835 le *Phœnix* de Ed. Duller est seul à manquer, mais sa valeur même force à le reporter au deuxième volume du répertoire dont la publication est toute prochaine et où il occupera une large place.

C'est au *Literarischer Zodiacus* de Mundt que sont consacrées dans ce

premier volume le plus de pages. Le *Zodiacus* de Mundt est en effet parmi les revues mentionnées plus haut celle qui a le plus longtemps duré et qui présente par suite le plus de variété; elle est aussi celle sur laquelle la critique est le mieux informée grâce aux lettres et aux œuvres posthumes de Varnhagen, très lié avec Mundt. Les *Dioskuren* peuvent être considérés comme une suite du *Literarischer Zodiacus*.

Le Répertoire bibliographique des Revues de la *Jeune Allemagne* a été infiniment plus difficile à établir que celui du *Romantisme*. Jusqu'à ces derniers temps personne n'a songé à conserver et à recueillir les périodiques de cette époque littéraire si diffamée. C'est ainsi qu'il n'existe nulle part un exemplaire complet du *Zodiacus*; seul le Docteur Léopold Hirschberg de Berlin possède cette revue à peu près en son entier; le complément a dû être cherché dans les différentes bibliothèques de l'Allemagne. Le *Forum der Journal-Literatur* de Gutzkow se trouve à la Bibliothèque royale et à la Bibliothèque de l'Université de Berlin, mais un exemplaire plus intéressant a été communiqué à Houben, c'est celui que renferme la Bibliothèque de l'Université de Strasbourg : il vient de la bibliothèque de Wolfgang Menzel qui l'avait reçu de Gutzkow en 1831. Ce qui fait la valeur particulière de cet exemplaire, c'est qu'il contient toute une série de notes marginales écrites de la main de Gutzkow, et de plus les épreuves d'un article qui fut interdit par la censure prussienne, qui, par suite, ne put être imprimé. De l'*Aurora* de Laube il ne reste qu'un exemplaire, c'est celui qui est conservé à la Bibliothèque de l'université de Breslau; il vient de Jäschkowitz, où Laube fut précepteur du jeune v. Nimptsch.

Une bonne partie du Répertoire est réservée à la *Deutsche Revue* de Gutzkow et Wienbarg. Cette revue, dont l'annonce suffit à déchaîner en Allemagne les tempêtes les plus violentes, n'a jamais paru, mais les épreuves d'impression du premier numéro ont échappé à la destruction et sont aujourd'hui à la Bibliothèque de la ville de Francfort. J'en ai publié aux *Deutsche Literaturdenkmale* (B. Behr's Verlag, 1904) le texte complet, auquel Houben renvoie, ne pouvant donner ici qu'une analyse. On trouvera dans le Répertoire tous les documents qui peuvent servir à l'histoire mémorable de cette *Deutsche Revue*, fragments de souvenirs, lettres, annonces, articles de polémique, déclarations qui marquent la formation et l'arrêt de cette revue célèbre. De tous ces documents le plus remarquable est certainement le *Programm der deutschen Revue* de Gutzkow et Wienbarg, publié *in extenso*; il met en pleine lumière les tendances et la portée de la revue projetée.

Bref, ce premier volume sur les *Revues de la Jeune Allemagne* nous fait attendre le deuxième avec impatience. Houben est un excellent bibliographe, c'est le meilleur des bibliographes; la Société bibliographique allemande ne pouvait choisir un secrétaire plus compétent.

*
* *

Briefe der Frau Jeannette Strauss-Wohl an Börne. Eingeleitet und erläutert von E. MENTZEL. Berlin, F. Fontane et Co, 1907.

Une publication qui sera bien accueillie est celle des lettres de Mme Strauss-Wohl à Börne. Elle s'appelait Jeannette Wohl lorsque Börne la connut à Francfort dans l'hiver de 1816 à 1817; elle avait été mariée très jeune à Léopold Heinrich Oppenheimer avec lequel elle avait divorcé au bout d'une année. Dès qu'elle fut en relations avec Börne elle comprit combien il avait besoin d'une affection et d'un soutien; elle lui donna l'une et l'autre, et pour toute sa vie. Börne trouva chez elle ce qu'il n'avait jamais rencontré dans sa famille, dans le milieu où il avait vécu, une compréhension parfaite de sa nature, un encouragement à ses projets, une amitié qui savait le pousser à l'activité, partager toutes ses joies et ses souffrances. Un moment ils eurent la pensée de se marier. Des raisons extérieures empêchèrent cette union. Börne s'était converti au protestantisme en 1818 et Jeannette Wohl était restée juive; pour complaire à sa mère, très orthodoxe, elle ne voulut pas changer de religion, et un mariage mixte entre protestant et juif était à cette époque chose à peu près impossible. Et puis il est probable que Börne, dont la santé était très fragile, n'a pas voulu altérer par une vie en commun ce que ces rapports avaient d'élevé et d'intellectuel. L'amour ne parait pas avoir eu bien longtemps une large place dans leur affection; il resta entre eux un rapport de confiance et de franchise, d'entière amitié qui dura plus de vingt années, jusqu'à la mort de Börne. Ce fut pour cet homme de caractère si ferme, mais de cœur si délicat, le bonheur unique, calme, le refuge auquel toujours il revenait. Jeannette Wohl avait plus que Börne le sens pratique de la vie, elle veillait à ses intérêts, à sa santé morale et physique. Quand il était loin, elle le suivait par la pensée en chacun de ses séjours grâce à leur correspondance presque journalière. C'est grâce à elle que nous avons une grande partie de l'œuvre de Börne, la meilleure, ses lettres et ses descriptions de voyage. Car Mme Wohl conservait précieusement tout ce que Börne lui écrivait; elle l'engageait à faire imprimer ce qui pouvait intéresser le grand public, elle mettait en réserve ce qu'il n'avait pas donné à l'éditeur. On lui doit le livre de Börne qui a fondé sa réputation, le plus important de ses écrits, les *Lettres de Paris*. Ces lettres fameuses n'étaient autre chose à l'origine qu'une correspondance de Börne à son amie, où il disait simplement, ouvertement toute sa pensée sur la France de 1830; Mme Wohl voulut que ces lettres fussent publiées; elles parurent comme supplément à l'édition des œuvres de Börne entreprise par Campe depuis 1829. Et ces rapports entre Mme Wohl et Börne jamais ne changèrent. Elle se maria en 1823, à l'âge de cinquante ans, avec un commerçant de Francfort, M. Strauss, qui était de douze années plus jeune

qu'elle; mais la première condition qu'elle posa en consentant à l'épouser c'est que ses relations avec Börne resteraient ce qu'elles avaient toujours été. M. et Mme Strauss vinrent se fixer à Paris pour être auprès de Börne; leur foyer fut le sien; c'est au milieu d'eux qu'il mourut en 1837.

Mais ce ne fut pas tout. L'affection de Mme Strauss-Wohl protégea Börne longtemps encore aprés qu'il fut descendu au tombeau. Lorsque sa mémoire fut attaquée par Heine, en 1839, elle pressa ses amis d'écrire pour sa défense; elle fournit à Gutzkow quelques-uns des documents avec lesquels il composa une vie de Börne (1840); enfin elle conserva toutes ses lettres avec soin. Elle recueillit ses manuscrits dont elle fit publier une partie de 1844 à 1850 (*Nachgelassene Schriften von Ludwig Börne*). Ce qui n'a pas été imprimé parmi ces manuscrits, elle l'a légué comme un pieux héritage à son neveu Schnapper-Arndt. Celui-ci avait entrepris de donner au public toutes les œuvres de Börne, il est mort trop tôt (1904) pour mettre ce projet à exécution. Les manuscrits dont Mme Johanna Schnapper-Arndt est aujourd'hui dépositaire à Francfort sont confiés à une sorte d'administration dont fait partie le professeur de l'Université de Berlin Ludwig Geiger. De cette réserve est déjà sortie la correspondance de Börne et de Henriette Herz (*Briefwechsel des jungen Börne und der Henriette Herz herausgegeben von Ludwig Geiger*, *1905*; les lettres que Börne écrivait de Berlin à son amie Mme Wohl ont été également publiées par Geiger d'après le manuscrit original chez Fontane en 1905; enfin voici que le même éditeur Fontane nous donne en un beau volume de plus de 400 pages les lettres de Mme Strauss-Wohl annotées par Elisabeth Mentzel. Mme Strauss-Wohl, dans son affection et sa discrétion, s'est toujours oubliée en travaillant à la gloire de Börne; elle n'a jamais pensé que ses propres lettres pourraient être imprimées; mais sa renommée désormais va rester inséparablement unie à celle de son ami. Nous connaissions Mme Strauss-Wohl par Börne et par les amis de Börne, par un article aussi de son neveu le Dr Schnapper-Arndt, paru dans les *Westermanns Monatshefte*; nous allons maintenant la connaître par elle-même. Ne serons-nous pas déçus en lisant ses lettres? Révéler les secrets de sa correspondance, n'est-ce pas faire courir à sa mémoire quelque danger?

Hâtons-nous de le dire : Mme Strauss-Wohl ne perd rien à être connue par ses lettres, bien au contraire; et c'est le plus bel éloge que l'on peut faire du livre qui est aujourd'hui donné au public. Elle nous apparait bien telle que nous l'avions imaginée, sérieuse et enjouée, réfléchie et passionnée, la conseillère, la protectrice, la grande amie de Börne, en toute franchise et toute sincérité, une amie digne de lui, du premier au dernier jour.

« Il doit y avoir des cœurs qui connaissent les coins secrets de notre âme et qui croient en nous alors même que le monde entier nous abandonne », telle est l'épigraphe du livre, empruntée à Gutzkow et placée par E. Mentzel à la première page; elle est bien choisie, car Mme Strauss-Wohl est un de ces cœurs; sa correspondance en est la preuve.

Toutes ses lettres reflètent la même simplicité et la même bonté; c'est là proprement leur charme; les menus détails de la vie courante se mêlent aux affaires sérieuses, aux réflexions amenées par une lecture, aux événements politiques et littéraires, aux conseils, avertissements et gronderies. Elle accueille avec joie la moindre lettre de Börne; elle se hâte de répondre, s'excusant de donner si peu alors qu'elle reçoit tant. On ne peut imaginer plus de dévouement que celui qu'elle apporte à son ami. C'est elle qui veut qu'il imprime ses lettres : elle les recopiera, elle trouvera un éditeur, et le public ignorera, du moins il le faut absolument, à qui ces lettres étaient adressées; s'il consent, s'il permet qu'on l'imprime, elle lui promet la richesse et la gloire; mais il faut qu'il pose ses conditions à Campe, à Cotta; il a le tort d'être trop réservé, trop modeste, il ignore la valeur de ses écrits. Quand il a cédé et que sa réputation commence à grandir, elle réclame de nouvelles lettres, elle indique des sujets à traiter, intéressants pour le grand public, elle fournit des renseignements, elle envoie des livres, des journaux; elle approuve presque toujours, mais elle désapprouve aussi, refuse de publier sans correction quand elle trouve la critique trop dure, l'expression trop hardie, la pensée trop dangereuse. Ses lettres sont le commentaire, le meilleur et le plus vivant, de l'œuvre de Börne.

La première qui ait été conservée est du 10 novembre 1820, la dernière du 14 novembre 1833. Durant ces treize années, les deux amis s'écrivirent souvent, au moins toutes les semaines, parfois tous les jours. Les lettres du début sont plus mêlées de détails familiers de la vie journalière; comme elle dit tout de son existence, Mme Wohl veut aussi tout savoir de celle de Börne : « Je ne suis pas contente de vous, lui écrit-elle en manière de reproche; vous ne me dites pas comme vous vivez, qui vous fréquentez, si vous travaillez et à quoi; vous écrivez rarement d'ailleurs. Si cela continue, nous allons devenir tout à fait étrangers l'un à l'autre, est-ce ce que vous désirez? Il faudrait bien alors assurément que je m'y fasse » (4 fév. 1822). Elle lui conte comment elle a organisé sa chambre nouvellement tapissée, garnie d'une étagère où s'offrent à ses regards en bonne place ses livres favoris, Victor Hugo, Schiller, puis Börne bien relié entre Paul-Louis Courier et Béranger. Elle lui demande des conseils, sur un ton sérieux ou plaisant : un professeur de Heidelberg désirerait l'épouser, faut-il qu'elle accepte? car, s'empresse-t-elle d'ajouter, elle ne fait rien sans la permission de son ami. Un moment elle songe à se rendre à Berlin, à passer quelque temps auprès de Mme Herz; le projet ne plaît pas à Börne, aussitôt elle y renonce, toute docile. Mais elle donne à son tour des conseils; elle essaye de le calmer s'il est trop irrité contre son père qui n'a jamais eu pour lui beaucoup d'indulgence; elle veut qu'il sorte de ses préoccupations, qu'il fasse des visites, qu'il devienne homme du monde.

Après 1830, les lettres deviennent plus importantes par le sujet, sans rien perdre de leur agrément; elles ont quelque chose de grave et de passionné

comme l'époque. Mme Wohl partage tous les enthousiasmes, toutes les haines de Börne; elle a son ardeur démocratique, son espérance en l'avenir; elle suit avec inquiétude les événements de l'Europe, particulièrement ceux de la Pologne; elle demande à son ami ce que l'on peut attendre du peuple français, de Louis-Philippe, des ministres; elle désire savoir ce qu'il pense de La Fayette, de Victor Hugo, de Béranger, des Saint-Simoniens. Quand elle a fait imprimer chez Campe ses *Lettres de Paris*, elle lui écrit l'effet produit en Allemagne par cette publication; elle est heureuse et très fière tout d'abord, le succès dépassant encore son attente. Lorsque les gouvernements s'irritent et tâchent d'empêcher la vente des *Briefe aus Paris*, elle rit de leurs vains efforts, car chacun veut lire l'œuvre de Börne; puis elle s'inquiète peu à peu, elle avertit son ami des dangers auxquels il s'exposerait s'il venait en Allemagne, elle voudrait qu'il fasse moins d'articles politiques et plus de contes humoristiques; elle réclame certains changements, exige que le ton parfois soit adouci; elle conseille la prudence et d'ailleurs se déclare prête à le rejoindre, à partager sa captivité si jamais il était arrêté sur le territoire allemand; elle lui ordonne aussi de se reposer, de se ménager, car elle sent qu'il s'use dans l'ardeur de la lutte.

Une période des plus intéressantes dans les lettres de Mme Wohl est celle qui précède son mariage avec M. Strauss. Börne ne connaissait pas M. Strauss et pourtant il fut, sans le savoir et surtout sans le vouloir, l'intermédiaire dans cette union. C'est en 1831 que nous entendons pour la première fois parler de M. Strauss; il aidait Mme Wohl à recopier les lettres de Börne; celui-ci l'apprend par Mme Wohl; aussitôt il lui écrit d'un ton moitié sérieux, moitié enjoué qu'il ne faut point qu'elle s'amourache de son collaborateur. Ce petit accès de jalousie avait bien sa raison d'être, car ce fut M. Strauss qui devint amoureux de Mme Wohl et qui se mit en tête de l'épouser. Sachant bien que Mme Wohl ne prendra aucune décision sans l'avis de Börne, il part pour Paris au mois de mars 1832. C'est alors tout un roman qui commence. Börne aurait désiré autrefois que Mme Wohl se mariât, ou du moins il lui avait dit le désirer, et maintenant voilà qu'il souffre à cette pensée. Or Mme Wohl espère que son mariage aura pour Börne des conséquences heureuses; elle veut lui créer un milieu familial où il puisse se réfugier, trouver un délassement; mais jamais elle ne se résoudra à cette union, si Börne n'est pas consentant ou plutôt s'il n'en est pas désireux, car elle ne veut pas d'un consentement à contre-cœur. Börne certes ne répond rien qui puisse empêcher le bonheur de son amie, mais elle sent la peine qu'il éprouve; elle diffère le mariage, elle voudrait même y renoncer, elle s'oublie complètement elle-même; elle lui écrit le 23 mars 1832 : « Ma fidélité, l'attachement que j'ai pour vous ne peuvent finir qu'avec ma vie. » Au commencement d'avril tous les trois sont réunis à Baden-Baden et Börne se fait peu à peu à l'idée de ce mariage que Strauss désire infiniment; mais il a dit un jour en riant à son amie qu'il se marierait lui aussi,

et Mme Wohl ne permet pas ce ton plaisant en un moment si grave, elle lui écrit le 12 avril : « Combien j'ai encore à vous parler. Je voudrais savoir si votre sérénité est véritable, si vous désirez réellement que j'épouse M. Strauss, si vous serez heureux par là... Dans le cas où vous n'en êtes pas pleinement persuadé ne me rendez pas immensément malheureuse! » Au mois de mai le mariage est chose convenue; elle écrit à son ami combien elle est heureuse (27 mai) : « Nous trois ensemble cet hiver à Paris! Je ne me sens pas de joie! L'un peut soigner l'autre en pareil cas! Moi et Strauss nous copierons vos travaux. Vous vous disputerez avec moi, comme il vous plaira, je ne vous en voudrai plus de rien! Strauss doit apprendre les échecs, le piquet, tout ce que vous voulez, et moi je tricoterai des bas et des chaussons pour vous. » Nous ne connaissions pas bien cette nuance de jalousie dans le caractère de Börne, ses lettres nous la révélaient moins que les réponses de Mme Strauss : il s'était résigné depuis quelques années à ne pas l'épouser, mais il voulait son amitié sans partage; il l'eut encore pleine et entière. « Tant que je vivrai, jusqu'à mon dernier souffle, disait Mme Wohl à M. Strauss, j'aurai pour Börne la fidélité, l'amour, l'attachement d'une fille pour son père, d'une sœur pour son frère, d'une amie pour son ami. »

Les lettres de Mme Strauss-Wohl nous font mieux pénétrer dans l'intimité de Börne; non seulement c'est son cœur que nous connaissons mieux, mais aussi son activité intellectuelle, ses habitudes de travail. Il n'est pas amoindri par là, bien au contraire; il apparaît avec toutes ses qualités de sincérité, de simplicité et de modestie. La correspondance de Mme Strauss nous prouve une fois de plus qu'il n'eut jamais qu'une ambition, celle d'agir pour le bien public : il a parlé de lui-même plus d'une fois avec beaucoup de fierté, lorsqu'il se défendait des attaques dont il était l'objet, mais c'est à peine s'il a désiré la gloire de l'écrivain; il devint auteur presque malgré lui; de tous les publicistes il fut le moins désireux de réclame.

Remercions Elisabeth Mentzel de nous avoir donné ces lettres. L'appareil critique dont elle les accompagne est clair et sobre; il fournit les renseignements nécessaires sur les personnages et sur les événements, indique à quelle lettre de Börne répond celle de Mme Wohl, apporte quelques détails sur leurs relations. E. Mentzel n'a pas cru devoir publier tout entière la correspondance de Mme Strauss-Wohl : il aurait fallu deux volumes au lieu d'un et l'attrait de la lecture aurait été moindre. Elle a donc laissé de côté beaucoup de passages sans importance qui auraient considérablement allongé certaines lettres et demandé d'inutiles éclaircissements. Mais elle nous affirme qu'elle n'a pas supprimé une seule ligne qui aurait pu jeter un jour fâcheux sur Mme Wohl et sur Börne. Croyons-la sur parole; tout ce que nous savons de Börne et de Mme Wohl nous force à ne point douter de ce que nous dit E. Mentzel. Son livre, joint aux Lettres de Henriette Herz

et aux Lettres de Berlin, aide à mieux comprendre Börne; les manuscrits conservés par Mme Schnapper-Arndt sont une mine très riche, qui permettra de mener à bonne fin l'édition critique de Börne projetée par Ludwig Geiger.

J. DRESCH.

---

1. Dr Anselm RUEST, **Max Stirners** Leben, Weltanschauung, Vermächtnis, Berlin et Leipzig, H. Seemann Nachf.

2. Dr Anselm RUEST, **Stirnerbrevier**, Die Stärke des Einsamen, Berlin, H. Seemann Nachf.

3. A. MARTIN, **Max Stirners Lehre**, Leipzig, Otto Wigand.

Ces trois ouvrages ont paru en 1906, à l'occasion du centenaire de la naissance et du cinquantenaire de la mort de Stirner. Le plus important est le premier. Il se divise en trois parties; 1° la biographie de Stirner, 2° la philosophie, 3° l'histoire des idées pendant le demi-siècle qui s'est écoulé depuis la mort de Stirner.

Pour la biographie de Stirner, l'auteur avoue n'avoir pas trouvé de faits nouveaux; nous sommes obligés de nous contenter des quelques renseignements péniblement recueillis par l'apôtre de la résurrection de Stirner, John Henry Mackay (Cf. *Mackay*, *Max Stirner*, Sein Leben und sein Werk, Berlin, 1898); il y a par conséquent dans cette biographie de graves lacunes et le champ est ouvert aux hypothèses. C'est ce problème insoluble, faute de données certaines, qui a tenté l'auteur : M. Ruest a essayé de trouver dans l'œuvre de Stirner des renseignements sur sa vie, par exemple il sollicite assez ingénieusement la description que fait Stirner des différents âges de la vie humaine. Il nous semble pourtant que M. Ruest n'a pas donné de réponse satisfaisante aux deux questions que soulève nécessairement la biographie de Stirner. M. Basch, dans son livre sur Max Stirner (*L'individualisme anarchiste*, Paris, Alcan, 1904) — que M. Ruest a le tort de ne point connaître — pose ainsi ces deux questions : 1° « Je note avant tout la maladie mentale de la mère du philosophe. La folie qui effleura de son aile noire et Kierkegaard et Carlyle et dans laquelle a sombré Nietzsche, joue son rôle dans la vie de Stirner : l'on dirait vraiment que tout individualisme intransigeant émane d'un désordre mental ou y aboutit, et n'est que la manifestation philosophique d'une hypertrophie morbide de la personnalité. » M. Ruest a abordé cette question à la fin de son chapitre (pp. 83-86), mais il nous semble qu'en admirateur passionné de Stirner, il envisage avec un peu de mauvaise humeur la thèse de Ernst Schultze (Cf. *Stirnersche Ideen in einem paranoischen Wahnsystem*, dans *Archiv für Psychiatrie und Nervenkrankheiten* de 1903). La mère de Stirner aurait été atteinte d'une forme particulière de la manie des grandeurs : elle se croyait, paraît-il, le droit de faire tout ce que sa volonté ou son caprice lui prescrivait. Sans prétendre trancher le moins du monde le grave problème de l'hérédité

mentale, nous ne pouvons nous empêcher de voir une singulière analogie entre la manie de la mère de Stirner et l'idée centrale de l'*Unique et sa propriété*.

Sur l'autre question M. Ruest admet comme M. Basch l'avait admis avant lui, qu'il y a contraste frappant entre la vie et l'œuvre de Stirner, M. Basch dit (p. 9) : « Ce qui me frappe ensuite dans la vie de Stirner, c'est qu'elle révèle chez ce philosophe de la volonté, qui a pour tout ce qui est intellectualité pure le plus profond dédain, qui ne prise que l'instinct, dominateur des choses et victorieux des hommes, une absence complète d'énergie. Stirner se laisse couler au gré des événements, sans avoir la force de les diriger, sans avoir la puissance de se tailler au milieu de l'universelle concurrence sa part de vie. Il en est de Stirner comme de Nietzsche : l'un atteint, jusqu'au plus profond de lui-même de la névrose du civilisé, a chanté la force barbare du fauve blond, l'autre, visiblement frappé d'une sorte de paralysie de la volonté a prôné exclusivement la volonté égoïste. Nos philosophies ne sont-elles faites que des ruines de nos existences et nos idéals ne sont-ils pas les fleurs de nos espoirs, mais bien le fruit amer de nos regrets et de nos nostalgies? » De son côté M. Ruest constate le contraste entre le caractère normal de la vie de Stirner et son œuvre : il prétend montrer que la vie extérieure de Stirner n'a été, sans doute, que le masque voulu d'une profondeur, qu'aucun contemporain ne pouvait soupçonner. Cela ne suffit pas, semble-t-il, à résoudre le problème.

La deuxième partie de l'ouvrage (la philosophie de Stirner) se compose de trois chapitres. Le premier nous montre les origines et le développement des idées de Stirner. Il y est question des rapports entre ces idées et les idées romantiques (Rousseau, Jean-Paul, les deux Schlegel, Fichte, Schleiermacher) puis de Hegel et de la gauche hégélienne (David Strauss, Bruno Bauer, Feuerbach), des origines du socialisme et de l'anarchisme (Marx, Proud'hon), des tendances naturalistes et matérialistes de l'époque, de Heine, du Saint-Simonisme et du positivisme. A la fin de ce premier chapitre, M. Ruest analyse les articles de Stirner antérieurs à son œuvre décisive.

Le deuxième chapitre est l'analyse de l'*Unique et sa propriété*. Cette analyse paraît fidèle mais il semble que M. Ruest exagère un peu la portée métaphysique et morale de l'œuvre de Stirner. La théorie de la connaissance ne paraît pas avoir beaucoup préoccupé Stirner et toute règle de conduite est inconciliable avec l' « amoralisme » de l'Unique.

Le troisième chapitre discute les critiques dirigées contre l'œuvre de Stirner par Szeliga (au nom de l'école de Bruno Bauer), par Feuerbach, Hess et Kuno Fischer.

Dans le premier chapitre de la troisième partie, M. Ruest étudie l'histoire des idées philosophiques de Stirner à Nietzsche. Il parle du matérialisme (de Vogt à Haeckel), de la métaphysique de Lotze, Fechner et Ed. de Hart-

mann, d'Albert Lange et du mouvement néo-kantien; il étudie les analogies entre le système de Schopenhauer et celui de Stirner puis fait l'histoire des idées altruistes ou sociales qui ont dominé les esprits dans la seconde moitié du XIXe siècle (Comte, Spencer, Mill, Marx-Engels.) Les victoires de 1870 ont fait tort à l'individualisme en Allemagne. Pourtant, à côté de l'influence de Zola, de Tolstoï et du naturalisme, on voit commencer l'influence d'individualistes comme Carlyle, Emerson, Gobineau ou Ibsen.

Le dernier chapitre est consacré à Nietzsche. M. Ruest insiste sur les analogies qui font comparer l'Unique au Surhomme; il discute à ce sujet — avec une courtoisie dont nous le remercions — la thèse que nous avons soutenue dans notre étude sur *Stirner et Nietzsche*. Il essaie de construire une métaphysique et une morale qui seraient communes aux deux systèmes; nous persistons néanmoins à croire qu'il y a divergence entre la tendance fondamentale de Stirner et celle de Nietzsche et il nous semble, par exemple, que le passage de Zarathustra qu'on pourrait, selon M. Ruest, croire dirigé contre l' « Unique », est en effet une réfutation décisive :

« Tu te dis libre? C'est ta pensée dominante que je veux savoir, et non pas que tu as échappé à un joug...

« Libre de quelle chaîne? Qu'importe à Zarathustra! mais je veux lire clairement dans ton regard : libre pour quelle œuvre? » (Nietzsche, *Werke*, VI, 91 sqq.)

Sous le titre : *Bréviaire de Stirner — La force du solitaire*, M. Ruest a classé les pensées de Stirner sous les douze rubriques suivantes : I. Une vie humaine. — II. Antiquité et christianisme. — III. Moi et l'homme. — IV. Philosophie. — V. Morale ancienne et moderne. — VI. État et société. — VII. De la liberté. — VIII. Amour. — IX. Art, religion, science. — X. Droit, puissance, propriété. — XI. De l'individualité (Eigenheit). — XII. De la singularité (Einzigkeit).

M. A. Martin voit surtout en Stirner le réformateur de la société, le rebelle à tout état, le fondateur de l'anarchisme. Il compare l'auteur de l'*Unique et sa propriété* à Luther et à Prométhée! — L'auteur qui dédie sa brochure à son « aimable adversaire théorique Miss Dr Jessica Blanche Peixotto, professeur de sociologie à l'Université de Californie », est fier de retrouver dans Stirner les idées qu'il a personnellement développées — sans connaître, dit-il, l'*Unique et sa propriété* — dans son livre sur l'*Économie anarchiste naturelle* (*Uber natürliche staatenlose Ökonomie*), Dresde, Pierson, 1906.

ALBERT LÉVY.

Philosophische Arbeiten herausgegeben von Hermann Cohen und Paul Natorp. I. Bd., Ie Heft. *Der Kritische Idealismus und die Philosophie des gesunden Menschenverstandes* von Ernst Cassirer. Giessen, Töpelmann, 1906.

L'édition des *Philosophische Arbeiten*, publiés sous la direction de MM. Cohen et Natorp, et dont les deux premiers fascicules viennent de paraître, a été entreprise avec le double but de constituer un recueil de thèses et de grouper les travaux d'une école. Si, dans la préface du premier fascicule, MM. Cohen et Natorp se défendent de vouloir, par leur périodique, « faire école », ils réservent néanmoins leur publication aux seuls « amis scientifiques ». Le groupe qu'ils désignent de ce nom se compose de ceux qui voient dans la philosophie « la doctrine de toute science et de toute culture et qui, dans la recherche de la vérité philosophique, se placent sur le terrain de la méthode transcendentale ». Les études très diverses qu'on publiera dans le recueil offriront donc par ce fait un certain caractère d'unité doctrinale. A côté de travaux d'élèves, les éditeurs nous promettent des études personnelles, qui serviront — le cas échéant — de point de départ à des controverses entre philosophes d'écoles adverses. En outre les *Philosophische Arbeiten* tiendront largement compte de toutes les questions qui intéressent le mouvement contemporain des idées. La philosophie n'y sera point comprise dans le sens exclusif d'une discipline spéciale. Pour MM. Cohen et Natorp philosophie et « Weltanschauung » forment, en effet, une seule et même chose. « L'idéalisme théorique et l'idéalisme éthique s'y trouvent confondus. » Si, d'une part, la méthode logique de l'apriorisme idéaliste constitue la base commune sur laquelle s'élaboreront les travaux annoncés, ceux-ci procéderont, d'autre part, d'une conception uniforme de l'humanité sociale et éthique. L'œuvre de MM. Cohen et Natorp vise haut. Car elle annonce l'ambition d'examiner et de coordonner les questions fondamentales de la « Weltanschauung », de « démêler les affaires de cœur de la raison morale », c'est-à-dire toutes les questions par lesquelles la philosophie théorique et spéculative touche aux problèmes de l'histoire, de la culture morale et de la vie des États, d'éclairer, en un mot, la science et la culture sur leurs postulats.

L'étude de M. Ernst Cassirer — l'auteur du livre — « Leibniz System, in seinen wissenschaftlichen Grundlagen », traite de « l'Idéalisme critique et de la Philosophie du bon sens ». Elle se présente sous forme d'une critique du travail de L. Nelson « *Die Kritische Methode und das Verhältnis der Psychologie zur Philosophie* » (Abh. der Friess'schen Schule). C'est un écrit polémique de kantien à « demi-kantien », et que liront, non sans profit, tous ceux qui s'occupent plus particulièrement des rapports de la théorie de la connaissance avec la psychologie. Peut-être pourrions-nous regretter que, dans son aperçu critique sur l'évolution historique du problème des données immédiates, l'auteur n'ait pas tenu compte des travaux de M. Bergson et de son école.

I. TALAYRACH.

Histoire constitutionnelle de l'Angleterre, par WILLIAM STUBBS. Édition française avec introduction, notes et études historiques inédites par Ch. Petit-Dutaillis, professeur à l'Université de Lille. — Traduction du texte anglais d'après la dernière édition par G. Lefebvre, ancien élève de l'Université de Lille, professeur agrégé d'histoire au lycée de Lille. — Paris, Giard et Brière, t. I (1907), in-8°, XII-920 p.

La *Constitutional history of England* de W. Stubbs est une œuvre du plus haut intérêt. L'auteur ne s'est pas borné à étudier les origines et à décrire l'évolution des institutions anglaises. Il a élargi son sujet, et ses trois volumes forment en réalité une histoire générale de l'Angleterre depuis le haut moyen âge jusqu'à la fin du XVe siècle. Stubbs a voulu, en effet, rechercher « comment l'Angleterre de la Renaissance, avec sa forte monarchie, sa chambre des lords, sa chambre des communes, ses institutions locales, son église, sa noblesse, ses villes, ses francs-tenanciers, ses vilains, est sortie de la vieille Bretagne anglo-saxonne ». Sauf la diplomatie et la guerre, il ne laisse rien de côté.

Certes, on peut reprocher au grand historien d'avoir écrit son œuvre avec l'enthousiasme d'un patriote et d'un « germaniste ». Il néglige de parti-pris tous les faits antérieurs à l'invasion anglo-saxonne et daigne à peine constater l'influence de la conquête normande. Pour lui le développement de la constitution anglaise est uniquement l'épanouissement magnifique des institutions germaniques primitives.

Mais — cette critique une fois faite — il faut reconnaître que Stubbs est impartial. Il ne construit pas tout d'abord des théories auxquelles les faits doivent se plier. C'est de l'étude des textes qu'il dégage les idées générales, et il procède à cette étude avec une clairvoyance et une prudence incomparables. « A la moindre difficulté, il n'ose se prononcer. » Et ainsi, pour étudier l'Angleterre du moyen âge, il n'y a pas d'auxiliaire plus utile, de guide plus sûr.

Une œuvre de cette valeur méritait d'être traduite en français. Ce gros travail a été entrepris par MM. Ch. Petit-Dutaillis et G. Lefebvre, et le 1er volume vient de paraître dans la *Bibliothèque internationale de droit public*, publiée sous la direction de MM. Boucard et Jèze. Comme le t. I de l'édition anglaise, il s'arrête à l'année 1215. On y trouve l'histoire intérieure de l'Angleterre pendant les périodes anglo-saxonne, normande et angevine. En 1215, avec la Grande Charte, la nation, dit Stubbs, a conquis l'unité consciente et la personnalité ; une ère nouvelle commence pour elle.

Dans cette première partie de la *Constitutional history*, l'auteur n'a pas toujours été aussi clair qu'on pourrait le désirer. Quelquefois sa pensée est obscure et sa doctrine semble indécise. Il est difficile à des traducteurs de faire disparaître un défaut de ce genre, et, d'autre part, dans l'intérêt même de leur travail, ils ne peuvent le laisser subsister. MM. Petit-Dutaillis et Lefebvre ont réussi à concilier toutes les exigences. Quand la

suite des idées n'est pas suffisamment apparente, ils ajoutent les quelques mots de transition indispensables. Quand le texte anglais manque de précision, ils s'efforcent d'être plus clairs en recourant aux documents interprétés par Stubbs. Est-il besoin de dire que le lecteur est toujours averti de ces légères modifications.

Un autre défaut dépare l'œuvre de l'historien anglais. Le 1er volume de la *Constitutional history* date de 1874 et ses éditions successives n'ont pas été suffisamment tenues au courant des progrès de la science. Même la dernière, celle de 1903, sur laquelle la traduction a été faite, laisse à désirer à ce sujet. On s'étonne que Stubbs n'ait pas rectifié ses idées sur certains points d'après les travaux de MM. Bémont, Vinogradoff, etc. On regrette qu'il ait considéré comme non avenues les productions de nos érudits et de nos historiens. Pour combler ces lacunes et remédier à ces imperfections, MM. Petit-Dutaillis et Lefebvre ont fait œuvre, non plus de traducteurs mais d'éditeurs. Ils ont indiqué les principaux ouvrages récents à consulter; ils ont renvoyé aux meilleures éditions de textes et ont corrigé en conséquence les citations faites par Stubbs dans ses notes. Enfin et surtout, M. Petit-Dutaillis a ajouté en appendice une douzaine de notices, qui sont de véritables modèles de clarté et d'érudition, qu'elles aient pour objet, soit de signaler les travaux récents et d'exposer l'état de la science sur certaines questions, soit de faire connaître les idées personnelles de l'auteur. Dans quelques-unes de ces études — celle sur le *Folkland* par exemple, — il relève les erreurs de Stubbs; dans d'autres il lui donne raison : à propos de l'origine de l'Échiquier notamment il adopte les idées de Stubbs en opposition avec les conclusions du dernier éditeur du *Dialogus de Scaccario*. Ailleurs, au sujet de l'évolution des classes rurales, il attire en passant l'attention des historiens sur l'intérêt qu'il y aurait à reprendre, en se plaçant au point de vue normand, la question de l'influence de la conquête de 1066. On remarquera encore un exposé d'ensemble sur l'origine des villes en Angleterre et une discussion très pénétrante sur la question de savoir si Londres a été une *commune*. Dans les dernières notices, M. Petit-Dutaillis réfute victorieusement la théorie de Miss K. Norgate sur la « prétendue condamnation » de Jean-sans-Terre en 1202; il montre l'intérêt de la charte inconnue, dite des libertés anglaises, dans ses rapports avec la Grande Charte; il donne enfin de la Grande Charte elle-même une interprétation qui n'est pas d'accord avec la conception de Stubbs et de la plupart des historiens anglais.

Grâce aux notes et aux notices, grâce à la mise au point de l'œuvre de Stubbs, l'édition française est, désormais, la seule qu'on doive consulter.

A. DE SAINT-LÉGER.

La prononciation de Shakespeare.

W. Franz. — *Orthographie, Lautgebung und Wortbildung in den Werken Shakespeares, mit Ausspracheproben.* Heidelberg, Carl Winter, 1905, VI-126 p., br. 3 M., 60.

W. Viëtor. — *A Shakespeare phonology with a rime-index to the poems as a pronouncing vocabulary.* Marburg, N. G. Elwert, et London, David Nutt, 1906, XVI-290 p., br. 5 M., 40; geb. 6 M.

Id. — *A Shakespeare reader in the old spelling and with a phonetic transcription,* ibid., 1906, XII 179 p., br. 3 M.; geb. 3 M., 60.

Notre connaissance de la langue de Shakespeare va se complétant de jour en jour. Depuis qu'on a compris que cette langue avait la valeur d'un document capable de nous renseigner sur l'histoire de l'anglais, les philologues ne cessent de faire appel à son témoignage et on sait notamment quel parti en a tiré A. J. Ellis dans son *Early English Pronunciation.* Considérant d'une part les rimes, les jeux de mots, et un certain nombre de particularités métriques de Shakespeare, — de l'autre les règles posées par les orthoépistes des XVI[e] et XVII[e] siècles, ce grand pionnier de la science de l'anglais établissait, dès 1871, une synthèse de la phonétique shakespearienne dont bien des données sont communément admises depuis et le seront sans doute longtemps encore. Toutefois ce n'était là qu'un premier essai et il s'est, depuis 1871, publié tant de recherches sur l'histoire des sons anglais qu'une nouvelle enquête sur la prononciation de Shakespeare était désirable, sinon nécessaire. C'est une bonne fortune pour les anglistes que cette enquête ait été entreprise en même temps par deux spécialistes tous deux très compétents en la matière. Mieux que personne, M. F., l'auteur de *Orthographie, Lautgebung und Wortbildung in der Werken Shakespeares,* connait la langue de Shakespeare qu'il a magistralement analysée aux points de vue morphologique et syntaxique dans sa *Shakespeare Grammatik*; quant à M. V., il joint aux qualités d'un phonéticien éminent celles d'un fervent des éditions primitives de Shakespeare dont il a publié quelques reproductions justement appréciées.

Les deux travaux dont nous avons à nous occuper, indépendants l'un de l'autre, n'ont d'ailleurs pas exactement le même but. Tandis que M. F. embrasse dans son étude et l'orthographe, et la phonétique, et la formation des mots dans les œuvres de Shakespeare, M. V. consacre exclusivement la sienne à ce qu'il appelle la prononciation de Shakespeare. Nos deux auteurs se placent donc, pour observer leur objet, à des points de vue différents qu'il convient de préciser.

Laissons provisoirement de côté la question de la formation des mots sur laquelle nous aurons à revenir. S'il est un fait que la critique moderne [1] a

1. Voir en particulier **Bastiaan A. P. Van Dam et Cornelis Stoffel,** *William*

mis hors de doute, c'est bien que l'orthographe des œuvres de Shakespeare, telles que nous les possédons, n'est pas l'orthographe de Shakespeare. Elle est celle des spéculateurs qui mettaient dans le commerce des exemplaires de ses œuvres plus ou moins exactement reproduites, ou encore celle des imprimeurs de l'époque, à peine plus consciencieux, — mais le poète n'y est pour rien. Ni le folio de 1623, ni les quartos antérieurs ne peuvent nous renseigner exactement sur ce qu'a été son orthographe pour la simple raison que nous ne possédons le manuscrit autographe d'aucune de ses œuvres et que par conséquent la comparaison entre les originaux et les impressions postérieures est pour toujours impossible. Certains prétendent bien triompher de la difficulté au moyen d'un minimum de documents authentiques. Sacrifiant tous les drames et trois des petits poèmes, ils invoquent l'autorité des autres poèmes, publiés par Shakespeare lui-même, à savoir *Venus and Adonis*, *The Rape of Lucrece*, et ils ajoutent parfois les sonnets. — Erreur et illusion, leur objectent leurs adversaires : l'autorité de ces documents est toute théorique. Comment voir dans le fait qu'ils nous viennent directement de Shakespeare une garantie d'exactitude phonétique, alors que l'orthographe des poèmes en question n'a rien de rigoureux et qu'un même son s'y trouve représenté dans les rimes les plus riches par des graphies différentes?

C'est ainsi que raisonne M. F., après avoir d'abord orienté son lecteur en lui exposant, dans quelques pages d'une parfaite clarté, les principales différences entre l'orthographe actuelle de l'anglais et celle des imprimeurs élisabéthains. De ses considérations sur les habitudes desdits imprimeurs et sur celles des éditeurs de l'époque, il conclut que, le texte exact de Shakespeare nous étant inconnu, il ne saurait être question de discuter ce qui fut proprement la prononciation du poète. Les éditions contemporaines et en particulier le premier folio nous renseignent dans une certaine mesure sur la prononciation de son temps, mais ces renseignements ne peuvent avoir aucune valeur personnelle. Il s'ensuit que la Lautgebung de M. F. n'est pas, avant tout, un essai de reconstitution de l'anglais de Shakespeare. Pareille reconstitution ne peut avoir à ses yeux d'autre intérêt que celui d'une hypothèse invérifiable et il juge plus instructif et plus sûr de ne demander au document examiné que son témoignage sur l'histoire de la prononciation de l'anglais moderne. C'est de ce principe qu'il part. Il passe donc en revue, à propos des textes shakespeariens, les données phonétiques antérieures et postérieures à Shakespeare et son livre se trouve être un aperçu de la prononciation anglaise depuis Chaucer, dont le centre est Shakespeare.

M. V. est moins radical. Au lieu de désespérer d'atteindre jamais ce qui fut la prononciation réelle de Shakespeare, il répète que les deux poèmes

Shakespeare, prosody and text, Leyden, 1900, et id., *Chapters on English printing, prosody and pronunciation* (1550-1700), Heidelberg, 1902.

cités plus haut ont bien été publiés directement par leur auteur et, les prenant tels qu'ils sont, s'attache à leurs rimes, trop négligées selon lui par Ellis, et aux renseignements phonétiques qu'elles peuvent fournir. Il ne borne d'ailleurs pas là son enquête. Aux deux poëmes indiqués il ajoute les sonnets, *A lover's complaint*, *The phœnix and the turtle*, *et the passionate pilgrim*, mais en usant de précautions pour ne pas admettre comme authentique ce qui ne l'est pas. Enfin il ne s'interdit pas d'avoir recours aux drames eux-mêmes toutes les fois qu'une rime quelconque lui paraît offrir quelque particularité. Son ouvrage est donc surtout une utilisation des rimes shakespeariennes les plus authentiques : ce sont elles qui occupent la première place dans les deux grandes divisions de la *Shakespeare Phonology* dont l'une est une discussion des plus intéressantes d'entre elles précédée d'un résumé des préceptes des orthoépistes contemporains, et l'autre un relevé détaillé de toutes les rimes en question pouvant servir de guide à la prononciation shakespearienne. Il est inutile d'insister sur la portée d'un pareil travail. La revue que passe M. V. lui permet de reconnaître, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, les habitudes de Shakespeare au point de vue de la rime, et comme il peut ainsi se rendre un compte assez précis du degré de soin qu'y apportait le poète, il en induit des renseignements assez précis également sur sa prononciation.

Toutefois nous n'avons pas la prétention de juger jusqu'à quel point M. V. réussit à résoudre le problème qu'il s'est posé. Nous avons encore moins celle d'assigner des rangs à deux ouvrages, d'une grande valeur l'un et l'autre, ayant chacun son objet propre. Il ne peut s'agir d'accorder ses préférences à l'un ou à l'autre, puisqu'ils ne s'opposent pas, ne recouvrant pas le même terrain. Mais nous voudrions montrer par quelques exemples comment, en fait, ils se complètent l'un l'autre, non seulement parce qu'une étude spéciale complète nécessairement une étude générale, mais aussi parce que sur certains points M. V. est, *dans l'ensemble*, plus satisfaisant que M. F. et que, sur certains autres, c'est la réciproque qui est vraie.

Prenons un son qui prête à discussion, le son de l'*u* dans le mod. *duty* par exemple. M. F. ne nous apprend pour ainsi dire rien sur cet *u* que nous n'aurions pu apprendre ailleurs que dans son livre. Après avoir rappelé l'origine du son, il indique, en s'appuyant sur les témoignages des orthoépistes, ses deux valeurs (*ǖ* et *iu*) aux XVI[e] et XVII[e] siècles, la confusion qui s'est produite entre lui et ma. *ẹu*, *ẹu*, le passage de ces derniers sons au son *iu*, puis au son *ju*, la chute subséquente du *j* qui n'est que partielle en Angleterre et beaucoup plus fréquente dans la Nouvelle-Angleterre, etc. Toutes ces données, sauf peut-être la dernière, sont familières aux habitués des travaux récents sur l'anglais moderne, et l'intérêt, très grand il est vrai, consiste seulement à les trouver ici rapprochées d'exemples tirés du folio de 1623. M. V. va plus loin. Après avoir,

lui aussi, cité en détail les témoignages des orthoépistes, il cherche laquelle des deux valeurs, *ū* ou *iu*, trahissent les rimes de Shakespeare. *Duty* : *beauty*[1] ne peut s'expliquer qu'en admettant *iu* rimant avec *eu*; *new* : *you*[2] est plus difficile parce que *you* se prononçait régulièrement à notre époque *jōu* ou *jū*, *ū* étant plus rare et *iu* étant classé par Gill parmi les *Mopsarum fictitiæ* — la remarque de Gill, quoi qu'il en soit, permet de voir dans *new* : *you* une rime parfaite; *you* : *do*[3] offre une difficulté d'un autre genre, le premier *u* étant bref avec accent secondaire et le second long et fortement accentué, — mais il est plus plausible de supposer ici une rime imparfaite en *u* : *ū* que de prononcer le premier mot *jū* contrairement aux habitudes de Shakespeare.... C'est ainsi que M. V. discute successivement les rimes capables de le renseigner, et, procédant par élimination, en vient à conclure, par des arguments assez probants, contrairement à ce qu'affirme Ellis, que seule la valeur *iu* est admissible pour l'*u* du *duty* dans Shakespeare. Dans ce cas donc, il n'est pas douteux que M. V. doive à sa méthode un résultat bien autrement précis que les renseignements de M. F.

Mais il n'en va pas de même dans tous les cas. Si nous cherchons dans nos deux auteurs le traitement des sifflantes du temps de Shakespeare et dans Shakespeare même, c'est certainement dans les pages de M. F. que nous le trouvons le mieux. M. V. ne nous dit rien de la valeur sonore de l'*s* flexionnel, valeur que Sweet reconnaît notamment dans les mots en *o* à la terminaison *es*, ex. *Heroes*, *Leonatoes*[4]. Il ne nous dit rien non plus des graphies *marshall*, *shue*, pour *martial*, *sue* qui figurent dans le folio et y révèlent que la prononciation adoptée depuis dans le premier mot devait déjà, en dépit des orthoépistes, être en usage au XVIe siècle. Enfin il n'utilise pas les vers où la terminaison en *sion* parait bien ne former qu'une syllabe, exemple :

By some illusion see thou bring her here[5]

pour montrer que, là encore, les orthoépistes sont, volontairement ou non, en retard sur la réalité. Tout cela est noté dans le livre de M. F. et si on ne saurait reprocher à M. V. de n'en point parler parce que ce sont là observations auxquelles le seul examen des rimes ne conduit pas, elles n'en ont pas moins d'importance dans un tableau complet de la prononcia-

1. Vénus et Adonis, v. 168.
2. Sonnet, XV, v. 14, etc.
3. Macbeth, III, 5, 13.
4. Remarquons d'ailleurs que, sur ce point comme sur bien d'autres, l'orthographe du folio de 1623 n'est pas logique. On y trouve *Heroes* et *Leonatoes*, mais *Anthonio's*, *Anthonios* et *Bassanios*. M. F. cite ces différentes graphies.
5. A. Midsummer-night's dream III, 2, 98: la citation d'après l'édition du Globe. M. F. semble ici avoir borné son enquête à une seule pièce et presque exclusivement à une seule scène.

tion shakespearienne. On voit que, pour composer ce tableau, l'*Ortographie*, *Lautgebung*, etc., n'est pas moins utile que la *Phonology*.

Il était désirable que les analyses phonétiques de nos deux maîtres fussent accompagnées de spécimens tirés des premières éditions de Shakespeare et accompagnés eux-mêmes de transcriptions phonétiques conformes aux résultats obtenus : ils ont eu soin l'un et l'autre de nous les donner. Dans une série d'extraits qui forme un volume à part, M. V. réédite de nombreux passages des poèmes et des drames, les premiers d'après les quartos, les seconds d'après le folio; M. F. n'a que deux extraits, tirés des drames tous les deux, mais l'un (de *Jules César*) est emprunté au folio et l'autre (de *Much ado about nothing*) du quarto, — de plus, une de ses transcriptions, la première, est faite exclusivement d'après la *Logonomia* de Gill. Nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'intérêt de ces spécimens. Outre que la méthode des exemples est toujours plus rapide et plus efficace que celle des préceptes, les lecteurs modernes ont si rarement l'occasion d'entrer en contact avec l'orthographe des contemporains de Shakespeare qu'il faut se féliciter de tout ce qui peut, dans une certaine mesure, leur tenir lieu d'éditions fidèles aux premiers textes. Nos deux auteurs reproduisent scrupuleusement ces textes, M. V. en y corrigeant les fautes évidentes et en mettant en note les mots fautifs : c'est la formule même d'une bonne édition critique et il est à souhaiter que son *Reader* contribue à répandre le goût de semblables éditions.

Nous regrettons que le passage interprété par M. F. ne se trouve pas dans le *Reader*, car il aurait été instructif d'induire des transcriptions d'un même texte les divergences de vues de nos auteurs. En consultant des textes différents nous constatons que M. V. écrit *her* le pronom personnel féminin aux cas obliques et que M. F. écrit tantôt *hər*, tantôt *hə̄r*, suivant qu'il s'agit de l'adjectif possessif ou du pronom personnel; le même M. F. n'a rien de semblable aux transcriptions[1] *wunder ov tÿm*, *ful ov fra* : *d* (où on attend *wunder of tÿm*, *ful of fra* : *d*) dont nous relevons quatre exemples dans le premier extrait du *Reader* et que nous ne nous expliquons pas[2], etc. A un autre point de vue il est intéressant d'opposer aux transcriptions de M. V. *wœ* : *ri*, *dœ* (:) *ndžer*, *triuθ*[3], etc. les transcriptions ultra-conservatrices dues à Gill : *wāri̧*, *dandžər*, *trūθ*[4], etc.

1. M. V. emploie les signes de l'*Association phonétique internationale* dont il est président.

2. Nous ne nous expliquons d'ailleurs pas davantage comment M. F. peut transcrire *hər*, *hə̄r*. Nous sommes tentés d'admettre qu'il a raison d'adopter ici les sons *ə*, *ə̄*, mais nous nous demandons sur quelle autorité il s'appuie pour le faire.

3. Ne pouvant, faute de signes, employer ici l'orthographe du NED. que nous préférons aux autres, nous nous composons de notre mieux un alphabet avec les signes à notre disposition.

4. Dans le même extrait M. F. écrit *change* džandž. Il semble bien que ce ne peut être qu'une faute d'impression pour *tšandž*. M. V. a *tšœ* (:) *ndž*.

Il nous reste à dire quelques mots des portions de nos deux ouvrages qui n'ont rien de commun entre elles. Ce sont d'abord un chapitre de M. V. sur l'accent et le rythme dans Shakespeare, et ensuite toute la seconde partie du livre de M. F. consacrée aux habitudes du poète relativement à la formation des mots. Le premier ne touche que les aspects de la question qui ont directement rapport à la prononciation de Shakespeare et renvoie pour une prosodie plus développée à l'ouvrage de MM. van Dam et Stoffel. Il combat d'ailleurs en plus d'un endroit les opinions de ces derniers, — non, il est vrai, sans donner parfois lui-même prise à la critique. Ainsi, quand, reprochant à MM. v. D et S. de scander

Eyes without feéling, féeling without sight' [1]

et que, substituant la scansion plus pausible

Eyés without feéling féeling without sight,

il affirme que la structure métrique reste la même dans les deux cas, on est en droit de lui demander ce qu'il entend par structure métrique. Si celle-ci ne dépend que du nombre des syllabes, il n'y a évidemment rien à lui objecter. Mais si, comme nous le croyons, elle est inséparable du rythme, l'affirmation de M. V. est de trop [2]. Par contre il nous paraît avoir raison quand il conteste la contraction admise par MM. v. D. et S. dans *journing, varing* pour *journeying, varying*, la réduction en une syllabe étant explicable par la synisèze et la tendance à l'apocope et à la syncope ne se manifestant qu'un siècle après Shakespeare. Les éclaircissements qu'il tire, au sujet de ces différentes réductions, du *Booke of Ayres* de Campion, publié en 1601, sont intéressants. Les mots *even, fire, power, flower*, etc. n'y comptent que pour une note; *Lesbia* et *mutual* que pour deux. On trouve bien en même temps cinq notes pour *perpetually* et deux pour des mots analogues aux premiers sinon pour ces mots eux-mêmes, — mais la découverte n'a rien d'imprévu étant données les libertés que l'on connaît d'autre part et que la prosodie anglaise ne comporte guère moins aujourd'hui qu'il y a trois cents ans.

Quant aux observations de M. F. sur la dérivation et la composition, elles nous semblent de tout point excellentes. Ici, comme dans la phonétique, M. F. a surtout la préoccupation de montrer la langue de Shakespeare dans le cadre de l'anglais moderne, et cette méthode est d'autant plus à propos dans cette seconde partie qu'il se passera encore quelque temps avant que soit terminée la série des articles relatifs à la dérivation dans le dictionnaire d'Oxford. Même sur ceux qui y ont paru, il y a grand

1. Hamlet, III, 4, 78.
2. Il reconnaît bien entendu que sa manière de scander fait perdre quelque chose au rhythme, mais en faisant gagner quelque chose à l'emphase.

avantage à consulter les remarques de M. F. Son désir de rendre compte des phénomènes qu'il expose est servi par une érudition toujours sûre, une critique souvent pénétrante; il est rare qu'il touche à un préfixe ou à un suffixe sans ajouter quelque chose aux notes du Dictionnaire. Nous n'en voulons pour preuve que son paragraphe sur le suffixe d'adjectif — *en* et les raisons qui ont contribué, au cours des siècles, à faire remplacer l'adjectif en — *en* par le substantif correspondant (moderne : *a gold watch*). L'article du Dr Bradley laissait loin derrière lui la brève indication d'Abbott[1], mais M. F. l'a revu en s'aidant de l'histoire de la déclinaison faible et de certaines données shakespeariennes et il a pu ainsi proposer une explication de ce qu'on s'était jusque-là borné à constater. Qui voudra faire la comparaison reconnaîtra l'intérêt qu'il y avait à ce que l'enquête fût refaite et que M. F. s'en chargeât.

En résumé, nous devons à MM. V. et F. deux ouvrages de premier ordre sur la langue de Shakespeare. Ils ne nous révèlent peut-être pas ce que fut la prononciation de Shakespeare lui-même, mais ils nous offrent, en tout cas, un tableau aussi fidèle qu'on peut le désirer aujourd'hui de la phonétique de son temps et le catalogue de ses rimes nous permet sinon de reconstituer sa parole, du moins de saisir approximativement quelles durent en être les tendances. Par là et par les chapitres qu'ils contiennent encore sur l'orthographe, la métrique et la vie des mots dans Shakespeare, ils complètent heureusement ce beau monument de l'érudition allemande, la *Shakespeare Grammatik*. Dès aujourd'hui ces deux ouvrages ont leur place marquée dans la bibliographie de Shakespeare à côté des travaux des Abbott et des Schmidt; nous souhaitons les voir souvent dans les bibliothèques françaises.

Jos. Delcourt.

Nicholas Rowe, the Fair Penitent, a contribution to literary analysis with a side reference to Richard Beer-Hofmann, *Der Graf von Charolais*, by Ferdinand H. Schwarz, Ph. D. Berne, Francke, 1907, 1 vol. in-16 de 84 p.

Une longue, très longue analyse de la *Belle Pénitente* tient le quart et davantage de cette plaquette. Elle est précédée d'une courte histoire de la pièce, avec indication des traductions et imitations qui en furent faites à l'étranger, et suivie d'une série de jugements, de valeur inégale, portés à son sujet par différents critiques ou historiens littéraires. Gifford et Cumberland ayant comparé par le menu la tragédie de Rowe avec celle de Massinger dont elle procède principalement, M. Schwarz a délibérément laissé de côté cette étude de sources à laquelle il n'avait rien à ajouter; il a, par contre, mis en lumière une influence probable d'Otway sur Rowe et rapproché certains passages assez analogues de *Venise sauvée* et de la *Belle*

1. A Shakespearian grammar, § 444.

Pénitente. Un chapitre est consacré à la médiocre adaptation allemande de Seckendorff, l'appendice au récent *Graf von Charolais* de M. Beer Hofmann, qui, à vrai dire, est imité de Massinger et non de Rowe. Une appréciation générale de Rowe, assez peu développée d'ailleurs, a le tort de n'être fondée que sur une seule de ses œuvres. D'une ordonnance parfois un peu flottante, d'une critique un peu terne et un peu timide, cet opuscule, d'ailleurs fait avec soin, a surtout le mérite de rassembler des renseignements peu nouveaux pour la plupart, mais assez dispersés jusqu'ici. Le sujet en est trop mince, la *Belle Pénitente* n'ayant pas, prise toute seule, assez d'importance ni de mérite pour fournir matière à une étude spéciale; un travail d'ensemble sur tout le théâtre de Rowe ne serait pas de trop pour rendre à cet auteur, selon les paroles de M. Schwarz, « une place plus éminente dans les annales du théâtre anglais que celle qui lui est assignée par la majorité des critiques modernes. »

A. BARBEAU.

Un poète réaliste anglais : George Crabbe, 1754-1832, par R. HUCHON (thèse de doctorat). Paris, Hachette, XI-688 p.

Dans cet important ouvrage M. Huchon nous donne deux choses distinctes, une biographie d'un poète encore presque inconnu en France et un chapitre d'histoire littéraire.

La biographie est excellente. M. Huchon annonce qu'il a voulu la faire « psychologique » (p. VIII), c'est-à-dire sans doute ne pas se borner comme le font trop souvent les biographes anglais au récit des événements, mais montrer leur répercussion sur l'âme qu'on étudie, et comment elle réagit sur les événements. L'étude du milieu est spécialement intéressante dans l'ouvrage de M. Huchon. Il en a très bien vu l'importance pour l'étude d'un réaliste comme Crabbe, et après en avoir vu l'importance il en a fait une étude très sérieuse, qui manque trop souvent aux récits de ce genre. Il y a là un tableau de la province du Suffolk au XVIIIe siècle, ou plutôt d'un coin de cette province, vraiment remarquable. Presque entièrement fait de première main, sur les pièces d'archives, d'après les livres locaux, il a dû demander un travail considérable et de longs séjours dans le pays, qui ont donné un caractère tout spécial de précision aux descriptions de M. Huchon. Il a fait là un travail qui n'avait jamais été fait ni même tenté en Angleterre et dont tout le monde lui saura gré. Une série de monographies de ce genre enrichirait au plus haut point notre connaissance de l'Angleterre littéraire, à laquelle manque trop souvent la connaissance des différences locales, provinciales. L'étude de la famille est également minutieuse, un peu trop peut-être, car elle est d'intérêt moins général.

La pauvre vie de Crabbe, jusqu'à son entrée dans les ordres, est racontée avec la même précision, et non sans émotion. Les deux années passées à Londres sont particulièrement intéressantes et fournissent à M. Huchon

l'occasion d'un tableau de la capitale vers 1780, plein de choses excellentes. La description des *Gordon riots* et de l'impression produite sur l'Angleterre, et sur Crabbe en particulier est à noter. M. Huchon ajoute ici quelque chose aux récits des meilleurs historiens anglais comme Lecky.

Après l'histoire des relations avec Burke et Johnson [1], et de la publication de la *Bibliothèque*, nous avons une étude historique sur la pastorale à propos du Village, puis l'analyse et l'appréciation du Village lui-même, ce qui ralentit un peu la biographie proprement dite. Notons la confrontation presque constante de la poésie de Crabbe avec les faits historiques qui donne une valeur particulière à cette partie de l'œuvre, et explique mieux le réalisme de Crabbe que toutes les dissertations. Ici encore nous avons beaucoup d'excellent travail de première main, sur la condition des pauvres et des marins, sur les *workhouses*, etc., qu'on n'espérait presque pas rencontrer dans un travail de ce genre et qui pourtant y est nécessaire.

Dans la troisième partie (Crabbe pasteur, le *Borough*, etc.) apparaît un peu plus le défaut principal de l'ouvrage, la longueur excessive des analyses de poèmes. Il semble qu'après une analyse détaillée comme celle que M. H. a faite du *Village*, qui nous donne l'idée d'un poème de Crabbe, il aurait pu se contenter pour les autres d'une analyse des *éléments* des œuvres (réalisme, psychologie, etc.) avec des exemples, sans donner le détail de presque tous les récits, qui, réduits à un sommaire, fatiguent l'attention et n'apprennent presque rien. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore d'excellentes remarques dans cette partie de l'ouvrage, mais elles paraissent plus clairsemées, séparées qu'elles sont par les longues pages d'analyse. Il était nécessaire de donner quelques-uns des portraits tracés par Crabbe, en fallait-il près de 30 pages (353-83)? M. Huchon est peut-être tombé un peu ici dans les défauts de son auteur, « désordre et longueurs ». Il est vrai qu'il en a aussi toute l'application et la sincérité.

La longueur s'accentue dans les chapitres consacrés aux *Tales in Verse*, *Tales of the Hall* et *Posthumous Tales*, qui terminent le volume. Nous croyons que si on additionnait le nombre de pages exclusivement consacrées aux analyses dans tout le volume M. Huchon en serait lui-même effrayé. Il n'y a là, répétons-le, qu'un excès de conscience et de travail, beau défaut et qu'on regrette seulement en pensant que ce travail aurait pu être mieux employé, nous ne dirons pas à quelque autre sujet, mais à développer ce que contenait le sujet

En effet, M. Huchon, si admirablement complet au point de vue biographique, et qui a écrit à ce point de vue un chef-d'œuvre de monographie, ne paraît pas avoir toujours senti l'intérêt de son sujet au point de vue de

1. Disons, en passant, que M. Huchon a eu la bonne fortune de découvrir une longue lettre de Crabbe à Burke qui est d'un intérêt de premier ordre pour la biographie du poète. Cette lettre (Banbury letter) est donnée par lui intégralement en appendice.

l'histoire littéraire. C'est par quelques considérations sur ce point que nous voudrions terminer ce compte rendu où nous regrettons seulement de ne pouvoir donner une idée exacte de la richesse de l'ouvrage.

La destinée de Crabbe est comme une énigme dans l'histoire littéraire de l'Angleterre, si on la considère isolément. Né en plein XVIIIe siècle il a vécu jusqu'à la fin du romantisme (il meurt la même année que Gœthe et Walter Scott) sans avoir subi aucune des influences qui ont constitué le romantisme. M. Huchon dit quelque part qu'il s'oppose au romantisme par son réalisme, comme par la tradition de son style. Mais il paraît bien plutôt l'ignorer. Formé à l'école de Burke et de Johnson, il reste un pur classique au temps des Coleridge, des Wordsworth, des Byron et des Shelley. La Révolution française paraît avoir eu moins d'influence sur lui que les *Gordon riots*. Les nouveautés religieuses ne l'ont pas touché davantage. C'est un cas presque unique d'insularisme, et il faut ajouter, de provincialisme, M. Huchon a très bien noté qu'au moment de sa visite à Londres en 1817 Crabbe faisait l'effet d'un patriarche, d'un représentant d'un autre âge même dans le cercle médiocrement romantique qu'il fréquentait (p. 505).

Dans un admirable petit livre qui est peut-être le seul ouvrage parlant de Crabbe que M. Huchon n'ait pas cité, sa signification littéraire est admirablement dégagée en une page substantielle (C. H. Herford, *The Age of Wordsworth*). Le plus grand intérêt d'une étude sur Crabbe ce serait peut-être de montrer dans le détail comment il continue le réalisme de la tradition classique, comment il se rattache beaucoup plus à De Foe et à Smollett (ce qui ressemble le plus à Crabbe, ce sont les épisodes des romans de Smollett, comme Miss Williams dans *Roderick Random*) qu'à Wordsworth. Crabbe est l'antidote aux rêveries de l'école romantique, il représente le pessimisme dans ce qu'il a de plus sain et de plus conforme à la réalité. Tout cela M. Huchon l'a très bien vu par fragments (v. par exemple ses pages sur le réalisme classique), mais il n'en a pas fait le centre de son livre. On voit très bien chez lui que Crabbe est un classique, mais on ne le comprend pas bien, parce que l'auteur ne nous montre pas autour de lui toute une école classique qui avait résisté au romantisme ou plutôt qui l'avait ignoré. Dans le roman, par exemple, Miss Austen, dans un milieu plus heureux, et plus superficiel, représente exactement la même tendance que Crabbe, une ironie qui aime à ne pas se laisser tromper par la sentimentalité ambiante.

Ce point de vue un peu négligé peut-être par M. Huchon lui aurait peut-être fourni aussi l'explication la plus naturelle des défauts de la forme de Crabbe. Il n'y insiste pas, ayant très bien vu que, chez Crabbe, c'est « le fond qui est l'essentiel ». Mais, enfin, si Crabbe a mérité d'être appelé « un Pope en bas de laine », n'est-ce pas uniquement parce qu'il suit simplement une tradition en écrivant en vers, parce qu'il s'est trompé toute sa vie sur le genre qu'il aurait dû cultiver et que, merveilleusement doué pour être un grand romancier réaliste, il écrit des contes en vers seulement peut-être

pour suivre une tradition littéraire de l'école classique. Ne s'en est-il pas fallu de peu que Walter Scott continuât toute sa vie de cultiver le genre faux de la légende historique en vers, alors que son talent réclamait la prose?

Nous avons seulement voulu montrer par ces quelques critiques que l'ouvrage de M. Huchon est de ceux qui méritent d'être discutés, au point de vue des idées. Allégé d'une centaine de pages, l'ouvrage aurait encore plus de force et de portée. Nous ne répéterons pas tous les éloges qu'on pourrait donner à la préparation du travail, et nous ne signalerons qu'une seule erreur de détail, parce qu'elle a été répétée trop souvent dans de bons ouvrages. C'est celle qui place l'Ode à la France de Coleridge en février 1797 (au lieu de 1798). Cette faute d'impression empruntée à plusieurs éditions de Coleridge fausserait l'histoire de plusieurs années de sa vie (p. 575). Toute la partie bibliographique du livre de M. Huchon est d'ailleurs excellente.

JOSEPH AYNARD.

Vie de William Hazlitt, l'essayiste, par JULES DOUADY, professeur à l'École navale, docteur ès lettres. Paris, Hachette, 1907; pp. IX-397, in-12°.

Cette thèse de doctorat est originale à bien des égards. Dès le premier abord, elle surprend l'œil agréablement : format modeste, typographie claire, air engageant et facile, pages courtes et nettes, débarrassées de l'appareil des notes qui sont rejetées à la fin. L'impression se fortifie à la lecture : on est tout étonné de tourner ces feuilles comme celles d'un roman. Et pourtant, sous cette liberté d'allures se cache beaucoup de sérieux et de soin. A mesure que l'on avance, on voit mieux se dessiner, avec la figure du héros, la méthode du livre, qui lui donne son originalité intérieure et véritable, et d'après laquelle il faut le juger.

Nous ne savons si, dans l'esprit de M. Douady, cette méthode est tout à fait particulière, faite pour un cas unique, ou si elle a plus de portée et pourrait s'adapter à d'autres sujets. Il est probable que dans sa pensée elle est inséparable de la matière à laquelle elle s'applique, et de laquelle il l'a dégagée; et c'est bien là en effet le propre d'une méthode artistique. L'œuvre d'art — car c'en est une — que nous a donnée M. D., n'est point seulement une biographie, comme son titre le ferait supposer. L'étude de la vie y est nourrie par celle de l'œuvre faite selon un système, très indirect et ingénieux. Mais, d'autre part, cette étude de l'œuvre est fort incomplète, et ne change point le caractère du livre, qui reste biographique. De sorte que l'on serait embarrassé pour le ranger dans une catégorie ou une autre, et qu'on ne peut lui appliquer les façons de juger ordinaires. Le seul moyen de l'apprécier sans trop d'injustice est de chercher ce que l'auteur a voulu faire, comment il l'a fait; et ensuite, d'estimer l'arbre par son fruit.

On pourrait définir en ces termes le but que M. D. paraît s'être proposé : mettre en valeur les ressources d'intérêt moral et dramatique que nous

offre la carrière de Hazlitt, de la façon la plus large et en même temps la plus harmonieuse possible, c'est-à-dire en organisant sa personnalité et son œuvre autour de sa vie. L'idée était d'un rare bonheur artistique. M. D. a eu le mérite de voir que l'existence de Hazlitt, avec ses incidents, ses luttes, son piquant épisode d'amour, est captivante au plus haut point; que la plupart de ses essais contiennent, sous une forme parfois implicite, des révélations autobiographiques; et que l'attrait de cette destinée tout entière est accru pour nous par la variété des milieux qu'elle a traversés, et le nombre des personnages illustres qu'elle a rencontrés. Ainsi s'est formé le plan du livre et s'en est développée l'ordonnance; c'est ainsi que cette thèse est un roman, le roman de la vie de Hazlitt; roman psychologique, car le centre d'intérêt est dans l'âme du héros; roman d'exégèse, car l'œuvre entière, finement analysée, a été mise à contribution pour le peindre; roman historique, car autour de lui se groupe naturellement une galerie de personnages illustres, écrivains, penseurs, hommes politiques. Une telle entreprise a du mérite en elle-même; elle est l'indice d'un libre esprit et d'une sensibilité personnelle. Il a fallu à M. D. un certain courage pour secouer l'autorité de la thèse de doctorat, sous sa forme traditionnelle. Telle qu'une génération l'a façonnée, cette forme est devenue assez rigide, et beaucoup eussent hésité à la briser, craignant de perdre avec elle la substance même de leur science. M. D. a montré cette hardiesse; et si en fait nous croyons qu'il a eu tort, il aurait pu avoir raison.

Mais surtout, il a exécuté son entreprise le mieux du monde, en artiste habile et en écrivain avisé. R. L. Stevenson, nous dit-il dans sa préface, estimait Hazlitt particulièrement. On sent que M. D. associe en son cœur ces deux hommes, et qu'il a parlé de Hazlitt un peu comme Stevenson l'aurait fait. Ce n'est pas qu'il n'y ait de l'érudition et du travail sous la facilité de ce livre; l'œuvre de Hazlitt a été consciencieusement explorée, sa vie étudiée avec soin; les notes, sans fracas ni étalage, mettent au point plus d'un détail, apportent quelques faits nouveaux; discrètement, en certains cas, M. D. rectifie ou complète les biographies antérieures. Mais tout est fait pour éviter au lecteur la sensation directe de ce labeur; tout est sacrifié à l'aisance, à la liberté, à la souplesse du récit. — Un bon peintre s'efface derrière son modèle : M. D. a prétendu faire de son héros un portrait aussi objectif que possible. Nulle part il n'intervient en son nom personnel et comme officiellement; il ne juge pas, il raconte; point d'appréciation, point de discussion. — Un fait, sans plus, est chose brutale, qui alourdit le style et ne prouve rien par lui-même : M. D. a réussi à écrire une biographie sans dates, sans chiffres; on pourrait presque dire : sans faits. Presque tous les « statements » du livre sont d'une généralité voulue, et les événements ne nous sont guère présentés que dans leur traduction sentimentale, de façon à s'incorporer sans effort à la trame psychologique du récit. Ce que l'auteur veut raconter, c'est l'histoire morale de Hazlitt,

plutôt que sa vie; et dans une telle histoire, les faits ne valent qu'en raison de leur répercussion intérieure. Ce contre-coup des choses sur l'âme, M. D. en a constamment cherché la trace dans les écrits de Hazlitt; et il a été ainsi amené à faire de son livre une vraie mosaïque, où se combinent ingénieusement d'innombrables morceaux empruntés à l'œuvre. Souvenirs, anecdotes, aveux, écho de ses amitiés ou de ses haines, mobiles de ses actes ou de ses jugements littéraires, toutes ces révélations sur lui-même, M. D. les a recueillies de la bouche de Hazlitt; et il a fondu ces données en un tout avec les renseignements, d'ailleurs moins nombreux, que l'on peut tirer d'autres sources.

Rien de plus attachant, dès lors, que cette biographie morale d'un homme qui eut ses limites, mais dont la vie a décrit une courbe assez largement humaine, et qui a mis dans ses écrits le meilleur de son expérience intérieure. On éprouve, à le suivre, le même plaisir instructif qu'à écouter les écrivains qui se racontent eux-mêmes; c'est la « confession » de Hazlitt, éparse en cent essais, que M. D. a reconstituée et qu'il nous donne. Confession intéressante à plus d'un titre; il ne nous est pas indifférent de mieux connaître l'auteur du *Liber Amoris*, et de voir se préciser les aventures sentimentales, les querelles littéraires de sa vie; il est agréable de retrouver, autour de lui, dans l'attitude vraie de leur amitié ou de leur haine, beaucoup des hommes qui vers 1820 remplissaient l'Angleterre du bruit de leur nom. Mais surtout, de cette destinée assez mouvementée pour être instructive, assez médiocre pour rester moyenne, se dégage la philosophie d'une existence humaine, et de toute existence; discrètement, mais nettement, M. D. a orienté son récit dans ce sens dramatique et philosophique. Il a mis dans son livre cette essence de notre propre expérience qui est ce que nous avons de plus profond et de plus personnel en nous, et que nous finissons toujours par laisser transparaître en nos jugements. Assez voisin de son héros pour mêler sa personnalité à la sienne, l'auteur a caché ici, on le sent, derrière l'abri d'une étude objective et d'une thèse, cette histoire d'une vie et de toute vie que chacun de nous a désiré écrire, et que la plupart n'écrivent jamais.

De la naissance à la tombe, à travers les illusions, les passions, les enthousiasmes, à travers les contradictions du sentiment et de la pensée — à travers les vicissitudes littéraires ou morales de dix volumes d'essais — nous suivons Hazlitt, peintre, essayiste et critique dramatique. Le récit se déroule, souple et varié, d'une allure délicieusement égale. Sa trame même est tout imprégnée d'un charme délicat et complexe, qui est la résultante du sujet et de l'auteur. C'est à produire cette impression générale que M. D. fait tendre toute chose; et c'est pour la goûter et nous la faire goûter qu'il a écrit son livre. Fait de simplicité, de bonne grâce, de finesse attique; d'une préférence pour les aspects aimables et pittoresques des choses, et d'un goût vif de cordialité savoureuse; d'une bienveillance d'âme où l'on sent une expérience largement avertie, et d'un humour subtil enfin,

qui est l'arôme essentiel de ce bouquet, le charme de la vie de Hazlitt, telle que M. D. la raconte, est un instrument de suggestion littéraire, en même temps qu'un agrément. Il nous place dans l'état d'esprit le plus propre à recevoir de Hazlitt une impression sympathique, à nous faire comprendre sa personnalité, ses mérites et ses faiblesses. Harmonique au sujet, en même temps qu'à l'auteur, il agit sur nous par des voies intimes, et réalise cette communion momentanée de l'historien, du héros et du lecteur, qui est après tout l'un des moyens de l'histoire, comme le triomphe du romancier.

Voilà, certes, des mérites distingués. Mais la marche que l'auteur a suivie, les procédés qu'il a employés, et l'idée même qu'il s'est faite de son livre, ne vont pas sans des conséquences assez graves. En donnant tout à l'histoire morale, il n'a presque rien donné à l'histoire littéraire. En prenant à la vie et à l'œuvre de Hazlitt leur fleur d'intérêt dramatique, il n'a fait ni de l'une ni de l'autre cette étude complète, précise et utilisable, que l'on a le droit d'exiger au doctorat ès lettres. Hazlitt a fait profession de juger les écrivains anglais; il a été lui-même un écrivain; et, par ses qualités d'écrivain et de critique, il a exercé une influence sur le goût de son temps. C'est à ces titres divers qu'il intéresse avant tout les étudiants de la littérature anglaise; et s'abstenir de traiter ces questions essentielles pour s'attacher uniquement à éclairer la figure de l'homme, c'est sacrifier une tâche indispensable à une autre moins nécessaire. On a d'autant plus raison de s'en étonner que M. D. effleure sans cesse l'œuvre de Hazlitt; il en apprécie même certaines parties, comme l'histoire de Napoléon (chap. XIV). Mais, par système, il néglige les essais les plus importants; ne nous en dit ni le contenu ni l'intérêt; n'en examine pas l'influence. Puisque sa biographie est abondamment nourrie par l'œuvre, on regrette que celle-ci, intervenant sans cesse comme document psychologique, ne prenne pas ouvertement dans le livre la place qu'elle mérite, et que nous aimerions tant lui voir prendre.

M. D. n'a voulu être que biographe; c'était son droit. Là du moins, a-t-il fait œuvre complète et définitive? On serait tenté de répondre négativement à cette question. Non seulement parce qu'à force de cacher son travail, de le dissimuler en des notes trop brèves, M. D. finit par ne pas nous donner les garanties et les précisions indispensables; mais surtout parce que l'allure de son récit le force à glisser sans cesse sur la matérialité même des faits, et à noyer les données sèches et nettes de l'histoire dans l'imprécision de la narration sentimentale. Et d'ailleurs, la méthode qu'il a suivie est l'opposé même d'une enquête biographique rigoureusement faite. Il nous a moins raconté Hazlitt qu'il n'a laissé Hazlitt se raconter à nous. Procédé le meilleur pour donner au récit la vie, et cette vérité générale qui tient au ton et au sentiment; mais procédé qui nous interdit cette confrontation constante de l'idéal et de la réalité sans laquelle il n'est pas

d'histoire. Ce n'est pas que M. D. croie toujours, et aveuglément, Hazlitt sur parole; mais il adopte toujours ses décisions en ce qui touche les perspectives de sa vie, la distribution de l'ombre et de la lumière. Les proportions du tableau sont par là faussées — ou du moins, arbitrairement déterminées. Le postulat impliqué dans cette méthode est une correspondance assez exacte entre la vie réelle de Hazlitt et l'expression idéale de cette vie dans son œuvre, pour que le rapport des valeurs soit le même dans l'une et dans l'autre; pour que l'importance biographique d'un événement se mesure au parti littéraire qui en a été tiré. Rien de plus contestable *a priori*; le hasard, les circonstances, des sentiments passagers ou superficiels, des préoccupations utilitaires, ont gouverné chez Hazlitt comme chez tout homme de lettres cette division de sa vie en deux parts, l'une qui s'est exprimée dans son œuvre et l'autre qui n'y a point laissé de traces; et pour qui veut avoir de son existence une image objective et vraiment exacte, retirer de sa biographie le profit *historique* qu'on en peut attendre — la connaissance aussi complète que possible des faits eux-mêmes, les plus matériels comme les plus spirituels, pourvu qu'ils soient explicatifs — il est surprenant que M. D. laisse dans le vague — sans assez le dire — des périodes entières de cette vie, alors que tel petit incident est longuement raconté, parce qu'il a fourni à Hazlitt la matière d'un essai. S'il fallait définir la tendance à laquelle paraît obéir ici M. D., on y pourrait trouver le pur idéalisme esthétique pour qui les faits sont après tout ce que nous les croyons être, et la poésie d'une vie en est la véritable histoire. Opinion qui a sa justesse; mais qu'il serait dangereux d'admettre au doctorat ès lettres; car cette vénérable institution ne survivrait pas à son avènement.

Et non seulement la biographie est quelque peu sacrifiée à l'étude morale, et la matière même de cette existence est trop laissée dans l'ombre, afin de concentrer la lumière sur les événements de l'âme; mais encore, ce qu'il y a de particulier, d'individuel, dans la figure de Hazlitt, est en partie voilé par la généralisation philosophique à demi consciente qui oriente le récit de sa vie vers un drame d'humanité. C'est une chose singulière que nulle part M. D. ne nous donne un portrait physique de son héros; nulle part non plus il ne ramasse en un tout les traits de sa physionomie morale; à dessein, il laisse notre impression se faire et se compléter peu à peu. Scrupule et coquetterie d'artiste raffiné; mais aussi, abstention nécessaire, appelée par l'allure même de la narration et de la pensée; par la préoccupation sourde qu'éprouve l'auteur, en faisant revivre cette âme, de la remplir d'une humanité aussi large que possible. Quelles ont été au juste les faiblesses de Hazlitt; les défauts de son caractère, les défaillances de sa volonté? M. D. effleure à peine ces questions; et là où il y a discussion possible, il ne discute pas. Visiblement, une telle recherche l'intéresse peu. En revanche, toutes les fois que les écrits de Hazlitt nous livrent la trace d'un de ces « mouvements éternels » du cœur humain, de l'observation

desquels le romancier et le dramaturge nourrissent leurs œuvres, M. D. s'attache à l'extraire, à le faire valoir, élargissant ainsi en « création d'art » le travail plus minutieux et modeste du biographe, et nous montrant une fois de plus la vraie nature de sa préoccupation et de son effort. Par là, Hazlitt nous devient à tous plus proche, plus sympathique; ce qu'il y eut d'humanité essentielle dans son cas apparaît davantage; mais ainsi les traits les plus individuels — sinon les plus profonds — de sa personnalité, ne reçoivent pas l'attention qu'ils mériteraient. Et, pris d'inquiétude, le lecteur se demande quelle part d'artificialité entre en jeu dans ces interprétations continuelles; et ne voyant nulle part de citations, ne trouvant même pas toujours de références aux textes, il regrette que, sous son apparence d'objectivité absolue le livre de M. D. soit en réalité — ou risque d'être — d'une trame aussi constamment subjective.

Enfin, cette mosaïque dans laquelle M. D. fait entrer les fragments utilisables des textes de Hazlitt, forme un tout agréable et harmonieux, mais bien artificiel. Le procédé a beau être habilement dissimulé; il transparaît à la longue. Un regret nous vient, quand nous nous apercevons que cette histoire d'une vie est découpée par tranches de façon à permettre le groupement le plus heureux possible des éléments d'intérêt qu'elle contient. L'ordre chronologique, et l'ordre logique, subissent bien des accrocs au profit de l'ordre artistique. Par exemple, les impressions de Hazlitt en Italie sont rattachées à la relation du séjour qu'il fit postérieurement en Suisse, afin de répartir à peu près également la matière du récit entre les chapitres XII et XIII; il suffit, pour obtenir le résultat désiré, que l'auteur nous montre Hazlitt, à Vevey, « se souvenant » de ses impressions d'Italie. Et certes, Hazlitt a passé sa vie à se rappeler à lui-même; mais jusque-là nous l'avions accompagné dans ses voyages, et cette transposition du présent au passé est un moyen un peu gros. Ce sont là procédés de romancier, non de biographe. — Les amis ou ennemis de Hazlitt sont passés en revue, non point dans l'ordre où il les a connus, mais répartis en groupes symétriques selon l'analogie ou l'antithèse. Et c'est ici peut-être qu'apparaît le plus nettement le contraste entre une recherche vraiment historique et le travail que M. D. a voulu faire. Pour ne négliger aucun élément d'intérêt, il a enrichi autant que possible cette galerie de portraits ; mais, d'autre part, il ne pouvait guère se servir, pour les dessiner, que des traits fournis par Hazlitt lui-même. Sauf deux ou trois exceptions, il nous a donné ainsi des esquisses agréables, mais rapides, et qui n'ajoutent rien à notre connaissance. Le défaut — ou du moins l'inconvénient — d'un sujet de recherches, se mesure à la quantité de résultats et de faits largement connus que le chercheur est obligé de reproduire, sans les renouveler autrement que par l'expression. De ce point de vue, le sujet de M. D. est assez ingrat. L'étudiant un peu averti de la littérature anglaise trouve que l'auteur s'attarde bien complaisamment à ces portraits... Alors surtout qu'il avait tant de choses impor-

tantes à nous dire de Hazlitt, qu'il n'a pas dites. En revanche, le grand public y pourra faire agréablement connaissance avec Godwin, Shelley, Southey, et bien d'autres. Si le mot n'éveillait une idée de vulgarité — et rien n'est moins « vulgaire » que ce livre — on pourrait dire que M. D. a fait ici de la vulgarisation, et de l'excellente.

Et tel est bien, dans l'ensemble, le reproche que nous nous permettrons de lui adresser. Son roman biographique n'ajoute pas assez à notre connaissance. Il utilise très finement les données psychologiques éparses dans l'œuvre de Hazlitt; mais il ne nous dit pas ce qu'a été cette œuvre. Il dégage d'une existence simplement racontée un sens réfléchi de la vie; mais cette philosophie est la sagesse éternelle, et les exemples sur lesquels elle se fonde ici — si piquants soient-ils — n'ont rien de particulièrement émouvant ni révélateur. Au total, la figure de Hazlitt est éclairée; mais seulement d'une lumière morale. C'est peu, si l'on songe qu'il s'agit d'un homme de second plan. Ce livre sera fort goûté de tous les esprits délicats; mais une étude de Hazlitt, écrivain anglais, reste à faire. M. D. n'y verra pas grand dommage; souhaitons qu'il change d'avis, et nous la donne un jour. En attendant, louons-le, mais ne conseillons pas aux futurs docteurs ès lettres de l'imiter. A vrai dire, pour bien des raisons, ce risque ne paraît guère à craindre.

L. Cazamian.

Lic. Karl Bornhausen. — *Die Ethik Pascals* [*Studien zur Geschichte des neueren Protestantismus*, hrsg. von Hoffmann u. Zscharnack, II]. — Giessen, Töpelmann, 1907, 1 vol. in-8° de 171 pages.

L'ouvrage M. K. Bornhausen sur l'*Éthique de Pascal* inaugure (la 2e livraison se trouvant publiée la première) une collection d'*Études pour servir à l'Histoire du Protestantisme moderne.* Les éditeurs, MM. Hoffmann et Zscharnack, se proposent une vaste enquête sur le protestantisme moderne, ses éléments historiques, ses attaches philosophiques, ses tendances religieuses, son rôle dans la culture européenne. Pour cela, ils s'adresseront surtout à la fin du XVIIe au XVIIIe siècle, et au commencement du XIXe : c'est dire que le Rationalisme et le Criticisme d'une part, le Piétisme et le Romantisme d'autre part solliciteront particulièrement leur attention.

Il faut les féliciter d'avoir nettement reconnu quelle place exceptionnelle doit occuper notre Pascal, l'homme et le penseur, dans l'histoire du christianisme moderne. Il faut louer M. Bornhausen d'avoir su définir le problème religieux dont Pascal est le centre : religiosité individuelle, autonome, moderne, inactuelle et guerrière — et dogmatisme d'Église, acceptation des sacrements et de la hiérarchie romaine, apologétique moyen âgeuse : voilà le paradoxe dont M. B. tente l'explication.

Pour l'auteur, le problème comporte trois données : pensée scientifique

de Pascal, individualisme religieux, attachement traditionnel au catholicisme.

M. B. réserve donc au savant, au « Géomètre », un rôle prépondérant : bien plus, il croit pouvoir attribuer au *rationalisme* de Pascal une importance essentielle, et distingue, dans une première partie de son étude, une *Ethique naturelle* fondée sur les principes de la raison, absolument indépendante de l'*Ethique chrétienne*.

Mais il peut y avoir, à établir dans la pensée morale de Pascal, comme dans sa vie, deux domaines aussi exclusifs, l'un revenant à la « raison naturelle », l'autre au sentiment religieux, un double danger que M. B. n'a pas complètement évité.

D'une part, il est à craindre qu'entre la morale naturelle et la morale chrétienne, entre l'éthique rationnelle et l'éthique du cœur ainsi opposées, ne subsiste une contradiction absolue, une solution de continuité brutale qui rende impossible toute tentative d'explication psychologique.

D'autre part, M. B. ne voit pas dans le « scepticisme » de Pascal le complément nécessaire de son « rationalisme » scientifique, et néglige de montrer le « Pyrrhonien » indissolublement uni au « Géomètre ». Il reconnaît sans doute que le poète du *Mystère de Jésus* limite l'affirmation rationaliste dans la mesure où cela lui paraît nécessaire pour justifier le sentiment irrationnel et le miracle de la grâce : mais, par le fait même qu'il *oppose* l'instinct religieux à la raison scientifique, M. B. s'interdit d'apercevoir, dans les négations antirationalistes du plus logique et du plus passionné des serviteurs de la raison, l'aboutissement même de la poursuite du vrai, le point culminant où la raison parvient enfin à se satisfaire par sa propre négation, par sa propre victoire sur elle-même, par une sorte de *Selbstaufhebung* tragique et sublime.

Mais ici nous touchons à une lacune plus grave : si M. B. réussit imparfaitement à dégager l'unité profonde qui donne à la pensée du « Pyrrhonien », du « Géomètre » et du « Chrétien » le mouvement et la continuité de la vie, c'est qu'il oublie, en distinguant les trois « données » préliminaires du problème moral, de définir celles qui sont implicitement, mais bien vaguement contenues dans le terme d' « individualisme religieux » : celles dont l'ensemble constitue la *Volonté* de Pascal — au sens schopenhauérien du mot — ou, comme eût dit Nietzsche, le *Soi* physiologique et psychique. Pascal « honnête homme » et « mondain », Pascal dévoré d'ambition, assoiffé d'amour, torturé par la maladie, Pascal insatiable et impuissant, voilà ce que recouvrent le disciple de Montaigne et l'apôtre de Jansenius, voilà le vrai Pascal vivant. Si l'on dédaigne d'observer l'ami du chevalier de Méré (à peine nommé dans le livre de M. B.), le solliciteur de la reine Christine, le frère de Jacqueline Pascal, si l'on ne souffre pas avec lui son calvaire, comment apercevoir, sous les contradictions du rationaliste et du sceptique, du mondain et de l'ascète, du janséniste agressif, irréductible et

passionné, et du catholique soumis, dévot, humilié, l'ardent labeur d'une inlassable volonté, la structure complexe d'une éthique *personnelle* parfaitement harmonieuse?

Le livre de M. B. s'achève par une bibliographie intéressante, bien qu'un peu incomplète, ce dont l'auteur s'excuse d'ailleurs avec bonne grâce. On peut regretter qu'une brochure secondaire et veillie (*H. Weingarten*, « Pascal als Apologet des Christentums ») occupe dans cette revue de la littérature pascalienne une place *double* de celle qui se trouve réservée à l'ouvrage capital de Droz, et qu'un article de P. Natorp dans les *Preussische Jahrbücher* retienne l'attention du lecteur au même titre qu'Alexandre Vinet et que Sully-Prudhomme [1].

M. B. n'en apporte pas moins une très utile contribution à l'étude de l'éthique chrétienne dans les temps modernes : il définit avec impartialité le rôle du grand Janséniste dans l'histoire de la pensée religieuse, et marque avec précision ce qui le rattache indissolublement à l'église catholique, et ce qui en fait le champion du christianisme libre. Nous souhaitons à la collection des *Études pour servir à l'Histoire du Protestantisme moderne* tout le succès que lui mérite ce consciencieux début.

HENRY BAUER.

1. M. B. nous permettra de relever la fâcheuse déformation du nom de Sully Prudhomme en « Prudhomme » (p. 169). — Deux détails encore : « L'homme est visiblement fait pour penser; c'est toute sa dignité et *toute sa mérite* » (p. 28) constitue une faute d'impression malheureuse; et « Naturellement même cela vous fera croire et vous abêtira » ne signifie point : « natürlich wird auch das Sie zum Glauben führen » (p. 96), mais : « cela vous fera croire *même sans le secours de la grâce* (opposée à la *nature*) ».

LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

Poésie lyrique allemande.

CARL SPITTELER : **Glockenlieder**. Gedichte. Jena, Eugen Diederichs, 1906, in-8°, 92 pp., 3 M.

DORA STIELER : **Neue Gedichte**. Stuttgart, Adolf Bonz u. Comp., 1907, in-8°, 146 pp., 4 M.

FRANZ CARL GINZKEY : **Das heimliche Läuten** . Neue Gedichte. Leipzig, L. Staackmann, 1906. In-8°, 109 pp. 2 M.

LEO GREINER : **Das Tagebuch**. Gedichte, München u. Leipzig, Georg Müller, 1906. In-8°, 61 pp., 1,50 M.

Récemment, un critique allemand a pu s'étonner qu'aucune manifestation nationale ne fût venue saluer le 60e anniversaire du poète suisse, Carl Spitteler, fait remarquable assurément dans les pays de langue allemande si assidus à la célébration de telles fêtes.

Peut-être le petit volume de vers paru en 1906 contribuera-t-il plus que ses poèmes épiques, et même que son recueil d'essais, *Lachende Wahrheiten*, à populariser le nom de Carl Spitteler. La poésie des *Glockenlieder* est en effet de celles qu'on peut goûter d'emblée, sans préparation, en laquelle l'image ou l'harmonie se trouvent si naturellement liées à l'idée, à la sensation, qu'elles s'éclairent et se complètent l'une l'autre.

Le titre des *Glockenlieder* ne se rapporte à proprement parler qu'à la première moitié du livre, portant comme sous-titre : *Glocken- und Graslieder*, et dans laquelle, par un symbolisme très vivant, le poète prête tantôt allures et sentiments humains aux cloches, et tantôt associe les tintements de la cloche à divers moments de notre vie. Dans le *Thème* initial, la cloche répond au poète qui l'interroge :

Als ich lag im finstern Schacht,
Blickt'ich in die Höllennacht.
Hier, im hohen, lichten Turm
Schau ich durch der Lüfte Sturm
Menschenweh, von Geist verschönt
Und dich wundert's, dass es tönt'?

La seconde partie du livre, intitulée *Engel, Gespenster und andere Gespenster*, est une suite de ballades et de fantaisies humoristiques.

Une personnalité saine et vigoureuse apparaît dans ces pages qui respirent l'entrain, la confiance, l'amour de la vie tout entière avec ses ombres et ses lumières. On serait tenté de mettre en tête du livre, comme épigraphe, ces vers de l'auteur :

Denn freudig und gern
Ist der Künste Kern (p. 22).

C'est une poésie de grand air et de soleil, qui fait songer à Liliencron, malgré le contraste inévitable entre le poète de l'âpre Schleswig-Holstein et le poète épris des riants paysages alpestres qu'il a connus dès l'enfance.

Une pensée ferme, qui l'a conduit de bonne heure à des conceptions philosophique avancées, s'allie chez Spitteler à la faculté de sentir vivement. Cette préoccupation philosophique, qui forme la trame de ses poèmes épiques, s'atténue dans les *Glockenlieder*. La pièce intitulée *Hertha*, cependant, exprime avec force l'idée du devenir progressif, le culte nietzschéen d'une humanité future plus belle. Le jour s'eveille ; Hertha, déesse de la terre, entraîne tous les êtres à l'action, tandis que Balder, l'enfant prophète, lit dans les sillons et les brins d'herbe les destinées futures de la vie. Et la prière de Hertha s'élève jusqu'au trône d'Odin :

Auf den Dampf der schwülen Erde
lass den heiligen Segen tauen,
Aber segne nicht des Tages
gegenwärt'ge Müh' und Sorgen,
Nicht die Früchte, die der Eltern
tränenvoller Fleiss geborgen,
Segne dieses bangen Samens,
den ich werfe, künft'ge Ähren,
Segne meines Kindes Märlein,
dass sie werden, dass sie währen (p. 10).

Un trait caractéristique des *Glockenlieder* est la prédominance de l'action et du mouvement. La plupart de ces poésies renferment une véritable scène ; presque toutes tiennent ainsi de la ballade, et c'est là peut-être par excellence le genre de Carl Spitteler ; c'est dans ces poésies demi-anecdotiques, demi-dramatiques, que le robuste humour de l'auteur se donne le plus librement carrière. Il faudrait citer tout entières ces deux pièces dignes de figurer dans une anthologie populaire, *der Bevorzugte* et *der Hufschmied*, pour en faire apprécier la verve si franche, le tour vif et narquois.

Ou encore ces *neidischen Kapellen* qui s'évertuent à dominer de leurs voix criardes les cloches mieux timbrées des autres églises de la ville. Nous ne voudrions pas, enfin, passer sous silence cette gracieuse pièce dans laquelle la sonnerie matinale des cloches devient un chœur de vierges

aériennes qui lancent dans l'azur leurs voix fraîches et mènent gaiement leur ronde; soudain, un signe du clocher arrête leurs ébats, les *Glockenjungfern* rentrent en hâte, pêle-mêle; mais l'une d'elles, la plus petite, s'est attardée, et vite, le doigt sur la bouche, elle accourt, se glisse auprès des autres — et tout se tait. (*Die Glockenjungfern*, p. 24.)

Cette pièce, une des plus belles du recueil, montre à un haut degré, par son rythme ailé, par ses rimes sonores et sa richesse d'expression, les rares qualités de forme que possède l'auteur. Ces qualités semblent s'être accentuées dans ces dernières années. Si l'on compare les *Glockenlieder* à un premier essai de poésies lyriques paru en 1889, *Schmetterlinge* (2e édition, Jena, E. Diederichs, 1907), on constate un notable progrès entre ces premiers vers longs et peu variés de coupe, à l'allure épique, et les vers des *Glockenlieder* si légers et fluides. Maître désormais d'une forme aussi souple que riche, C. Spitteler s'est placé au nombre des meilleurs lyriques contemporains.

La poésie de Dora Stieler est d'un ordre plus intime. Les pièces, très bien venues d'ailleurs, dans lesquelles la pensée de l'auteur s'extériorise en caractérisant par exemple les figures légendaires des Nibelungen ou de Tristan et Yseult (*Nibelungen-Gestalten*, *König Markes Glück*), occupent une place restreinte dans les *Neue Gedichte*. Le fond du volume est constitué par la notation assez délicate d'impressions personnelles, d'états d'âme provoqués presque toujours par un aspect de la nature et se résolvant en une pensée générale Ce sont des morceaux courts, non divisés en strophes et groupés sans titres individuels sous diverses rubriques telles que : *Aus der Heimat*, *Hochsommer*, *Werktag*, etc. Il y a beaucoup de réflexions sur la vie, dans ce livre, mais on les sent toutes spontanées et amenées par une expérience personnelle; et c'est bien une profession de foi, faite de soumission à l'ordre universel et d'amour passionné de la nature, qui s'exprime dans de tels vers :

> *Das ist das Vorrecht des Frommen,*
> *Dass er stark und heiss*
> *Die Erde, von der er gekommen,*
> *Zu lieben weiss* (p. 43).

ou ici encore :

> *Dass die Scholle, die deine Hand urbar macht*
> *Breiter werde und breiter,*
> *Dazu hat die Erde dein Leben erdacht* (p. 31).

Observatrice attentive, Dora Stieler excelle à évoquer les *Stimmungen* des heures diverses du jour, des saisons. C'est dans ces esquisses rapides qu'apparaît le plus clairement son incontestable don poétique. (Voir *Es geht über braune Blätterlagen*, — *der Wintertag will sich sehon neigen*.) Une des

pièces les plus achevées et de celles qui caractérisent le mieux l'auteur nous montre, au crépuscule, dans la chambre basse, une vieille femme qui rappelle les souvenirs anciens : amour, bonheur, rêves d'avenir. Peu à peu sa parole se ralentit,

Denn langsam war endlich ihr alles zerfallen.

Cependant elle se ranime, parle d'autres gens, d'autres vies qui ont côtoyé la sienne.

Wie sie so sprach, ein wenig müde,
Ein wenig geschwätzig und doch so gelassen,
Kam ein Empfinden, kühl und fremd
Mir ins klopfende Herz, dass es leiser klopfte.
Wir sind wohl alle mit unserm Erleben
Wie eine Geschichte, die ein Mund erzählt.
. . . .
Und was ist's denn noch Grosses, ob diese Geschichte
Anhebt mit dem Wort : Ich — du, oder — ein anderer.

Signalons enfin un beau dialogue, intitulé : *Unsterblichkeit. Ein Liebesgespräch*, d'inspiration vigoureuse et de forme limpide.

Das heimliche Läuten est le 2e volume de poésies lyriques publié par le poète autrichien, F.-K. Ginzkey, né en 1871. Ces vers très appréciés par le *Literarische Echo*, se distinguent sans contredit par une grande pureté de forme et par leur harmonie. Mais des réserves s'imposent quant au fond. Sans doute nous pensons avec le critique du *Lit. Echo* que le poète n'est pas tenu de nous présenter des vues ou des sentiments nouveaux et que tout dépend des nuances nouvelles apportées; nous ne ferons donc pas un grief à Ginzkey d'une certaine banalité s'annonçant déjà dans les sous-titres du recueil : *Fahrt ins Glück*, thème : le bonheur consiste dans l'aspiration au bonheur; et *Wandrer sind wir alle*. D'autant que dans le développement, nous rencontrons souvent d'heureuses et personnelles inspirations, par exemple dans *Avalun, Seliges Ende, der Tanz der Blinden*.

Mais ce qui dépare l'œuvre de G., c'est un emploi maladroit et presque constant de la comparaison. Ses poésies sont ainsi des espèces de paraboles ou de lieux communs de morale illustrés par une image et nettement formulés. Exemple : *der Reiter* (p. 64) :

Die Heide, die einst ein Schlachtfeld war
Durchreitet ein Mann mit fliegendem Haar
. . . .

Suit la description de la chevauchée à travers le champ de mort; puis, une dernière strophe, qui seule donne la clé de la poésie :

O Bild meims Lebens : für kurze Zeit
Ein Ritt über tote Vergangenheit
. . . .

Ou encore : *Verständnis* (p. 103). L'image de l'arc-en-ciel réunissant deux sommets par dessus les arbres ruisselants éveille l'idée du trait d'union spirituel qui relie les âmes à travers les tristesses de la vie. Après la description de l'ar-en-ciel, vient le second terme :

So auch wölbt sich durch die Weiten
Oft ein Gruss von Geist zu Geist,

Parfois, il suffisait de supprimer une strophe, comme dans cette belle *Danse des Aveugles* (p. 104), défigurée seulement par ce passage :

Lehnt am Baum in dumpfer Ruh
Einer der nicht blind ist.
Nickt dazu und spricht dazu :
Lebenstanz so bist auch du.

Mais en général les deux éléments de la poésie sont trop nettement séparés et juxtaposés pour qu'on puisse supprimer simplement un passage. Il faudrait faire une refonte, car il y a comme une cassure. La pièce y gagne en clarté, mais que reste-t-il en fait de poésie?

Le titre (*Das Tagebuch*) du mince volume publié par Leo Greiner est caractéristique. Ces strophes vigoureusement martelées sont la *Selbstanalyse* fragmentaire et au jour le jour d'une personnalité violente qui se cherche encore. A remarquer à ce dernier point de vue la pièce intitulée *Der Schatten* et aussi *Fremdheit*.

Sa note dominante est un pessimiste sombre et révolté. L'obsession de la mort poursuit le poète à chaque page. A un désir de vie intense se joint une aspiration au repos, à la nuit sans rêves (*Der Kranke*, *Ortwin und der Schlaf*). Très rares sont les éclaircies comme cette *Einsame Nacht* où le poète s'apaise dans le sentiment de la solidarité universelle :

In die grosse Wanderfreude
blühst du auf aus engem Schmerz.
Du auch wirst ein Ring im Ringe,
alle goldene Saat der Dinge
Schliesst sich reifend um dein Herz (p. 57).

Un sens très vif de la nature apparaît dans ces vers. Mais là aussi une note domine; certains aspects reviennent constamment : ciel nuageux, rafales, pluie ou brume d'automne, forêt sombre, immensité de la mer. Il n'était pas besoin de la pièce intitulée *Lenau* pour nous amener à pro-

noncer le mot de romantisme à propos de Leo Greiner. Romantique, il l'est par sa conception de la vie, par la force très réelle, par l'allure énigmatique et titanesque, et aussi par l'inachevé de sa poésie.

M. Hutter.

Romans et nouvelles allemands.

Il serait difficile de caractériser en une formule les tendances actuelles du roman allemand. Le temps des systèmes n'est plus; nous sommes déjà loin de l'époque où naturalistes, symbolistes et décadents s'invectivaient à grand renfort de thèses et de doctrines, souvent aussi de mots très sonores parce qu'ils étaient vides de sens; les écoles ont disparu, les chefs d'autrefois n'ont plus de troupes à conduire à la bataille, chaque écrivain veut rester indépendant et combattre pour soi-même. Le roman symboliste a vécu; le roman décadent (ou roman de la névrose), dépérit lentement, mais sûrement; le roman naturaliste enfin n'existe plus en tant que forme d'art rigoureusement réglementée, doctrinale, exclusive.

Pourtant, le souci de l'exactitude, de l'observation précise, du détail authentique; la tendance vers l' « art régional », c'est-à-dire vers la description modeste, mais exacte et vécue, du coin de terre où vit l'écrivain; la volonté de retracer fidèlement les habitudes, les mœurs, les idées, et aussi les passions des habitants d'un pays, d'une province, d'une ville, ou des représentants d'une catégorie sociale; le désir en un mot de se rapprocher autant que possible de la vie et de l'étudier dans ses diverses manifestations; tels semblent être les traits principaux qui caractérisent les efforts dispersés du roman allemand de nos jours. De plus en plus il tend vers la monographie, — régionale, sociale, ou psychologique.

∴

Avec le **Journal d'une fille perdue** de **Margarethe Bœhme** [1] c'est le roman social et le roman de mœurs qui s'impose dès l'abord à notre attention. Par un procédé bien connu, l'auteur se défend d'avoir écrit les pages qu'elle publie. Cela lui permet, tout d'abord, de soustraire aux critiques la valeur artistique et littéraire de l'œuvre (Cf. *Préface*, p. 1.); elle l'autorise en outre, sans blesser la modestie, à souligner la valeur documentaire de ce « *Journal* » et des renseignements « vécus » qu'il fournit sur la grave question des « filles perdues ».

Car ce « journal » n'est pas seulement un roman de mœurs — de *mauvaises* mœurs, — c'est en outre et surtout un roman tendancieux, un roman à thèse; sans aller jusqu'à réhabiliter les « filles perdues », il demande qu'on opère parmi elles une sélection, que l'on distingue

1. Margarethe Boehme, *Das Tagebuch einer Verlorenen*. Berlin, Fontane, 3 M.

soigneusement celles qui ont succombé au vice de celles que le malheur, ou un concours fatal de circonstances, ont, malgré elles, poussées hors du droit chemin; mépriser le vice est bien, mais il faut aussi savoir plaindre le malheur et lui rendre justice.

L'héroïne du roman, l'infortunée Thymian, est une victime du sort, et non pas une professionnelle du vice, une vaincue et non pas une coupable. Elle a de bonne heure perdu sa mère; son père, pharmacien de village, sans caractère et sans morale, l'abandonne à tous les hasards de la vie et des occasions favorables. L'aide-pharmacien s'empare d'elle par surprise et elle doit quitter la maison familiale que son père est incapable de faire respecter. Elle a un enfant, qu'on lui enlève pour le donner à des époux riches mais privés d'héritiers directs. Dès lors, elle est entraînée comme par une force irrésistible vers la chute définitive; les hommes et les choses semblent se conjurer contre elle pour vaincre les dernières résistances de son honnêteté foncière, les insultes qu'on ne lui épargne pas dans la maison du pasteur, la défense qu'on lui fait de revoir son enfant, l'impossibilité de trouver un accueil bienveillant et une occupation honorable dans la société dite honnête, les privations, la misère qui la guette; l'auteur n'avait certes pas besoin d'accumuler tous ces motifs pour expliquer — et excuser — la chute de son héroïne.

La suite du roman nous montre successivement les divers milieux que traverse Thymian, et c'est pour l'auteur une occasion de décrire la haute société, avec sa respectabilité appparente et ses tares cachées, ainsi que les milieux peu recommandables où fréquentent les filles. Cette peinture très vigoureuse donne une forte impression d'exactitude et de vérité, et jette, sur les mœurs des grandes villes allemandes, un jour assez peu favorable. C'est elle surtout qui donne au roman sa valeur.

Thymian, après quelques années de sa nouvelle vie, meurt phtisique; l'auteur nous fait déplorer sa mort et blâmer une société qui a rejeté hors de son sein une jeune fille si vraiment honnête en réalité. Ce dénouement, semblable à celui de la *Dame aux Camélias*, — avec laquelle, d'ailleurs, Thymian et son Journal ont plus d'une analogie, — est un peu mélodramatique. Mais il faut bien que l'auteur mène son héroïne jusqu'à la mort, si elle veut exposer sa thèse avec le maximum de force et d'effet. Le style est volontiers réaliste, plein de vie, d'énergie et de fougue; ceux qui s'intéressent aux expressions populaires ou argotiques y pourront faire une ample moisson.

Clara Viebig, avec **Fils d'une seule mère** [1], nous livre, elle aussi, à la fois un roman à thèse et un roman d'exacte observation.

Après quinze ans de mariage, Schlieben, grand négociant de Berlin, et sa femme, désolés de n'avoir pas d'enfants, achètent à la veuve d'un contre-

1. Clara Viebig, *Einer Mutter Sohn*. Berlin, E. Fleischel.

bandier belge, moyennant 600 thalers, le dernier de ses enfants, qu'ils emportent avec eux à Berlin et qu'ils adoptent. Notons tout de suite que l'enfant est âgé de quelques mois à peine quand on l'enlève à sa famille et à sa patrie. Or il se trouve que le jeune sauvageon déraciné reste sauvageon; le fils du peuple ne peut s'accommoder du luxe et des belles manières de la riche bourgeoisie; il ne se trouve bien qu'avec les gens du peuple; la nostalgie des vastes plaines, de la lande inféconde où il a vu le jour, le rendent impropre aux travaux de la classe; les soins, les gâteries même de sa mère adoptive le laissent insensible, et il a contre elle des accès de colère, des révoltes de jeune fauve indompté. Cette analyse d'une âme d'enfant que les mille liens invisibles de l'atavisme rattachent à sa terre lointaine et à des ancêtres qu'il n'a jamais connus, est très remarquable. La suite du roman est moins intéressante. Les landes du pays natal et les influences héréditaires n'apparaissent plus qu'à de rares intervalles et il ne s'agit plus que de la banale histoire d'un jeune fils de famille qu'use peu à peu une vie de débauches et de désœuvrement, et qui meurt en pleine jeunesse, emporté par la phtisie.

En y réfléchissant, on découvrirait bien, dans ce roman, au moins trois thèses; dont la première serait qu'il est criminel d'acheter un enfant à une mère misérable, dont la seconde enseignerait qu'il faut, quand on a adopté un enfant, lui révéler sa véritable origine, dont la troisième enfin tendrait à prouver qu'il ne faut pas enlever un enfant à son milieu; l'hérédité fera toujours sentir son influence, et ce sera toujours pour amener des catastrophes; car l'on ne viole pas impunément les lois de la nature.

Cette dernière thèse, l'auteur s'efforce de la prouver, ou, tout au moins, de la rendre vraisemblable par une analyse psychologique très détaillée. Elle nous oblige à suivre l'enfant pas à pas, à mesure qu'il grandit, qu'il devient d'abord écolier peu appliqué, puis négociant peu convaincu, pour finir dans la débauche et la ruine physique et morale. Dans ces diverses étapes de son existence, l'auteur s'attache à nous montrer l'influence de l'hérédité que ne parvient pas à détruire celle de l'éducation. Cette minutie dans l'analyse, outre qu'elle est pénible à la longue et fatigue le lecteur, cette accumulation de détails ne parviennent pas à cacher ce que l'idée fondamentale, à notre sens, a de factice et de fragile. Un enfant, à l'âge de six mois, enlevé à son pays natal, transporté à Berlin, et ne quittant plus jamais sa nouvelle résidence, doit devenir un pur Berlinois; et s'il est élevé dans une famille de la riche bourgeoisie, au milieu du confort et du luxe, on ne voit guère pourquoi il se plairait exclusivement avec les gens du peuple, serait paresseux et détesterait un père et une mère qui le comblent de soins et d'affection. Si l'auteur avait seulement accordé à son héros le goût du travail, qui existe même chez les paysans de la lande belge, le dénouement aurait été tout différent, car cela aurait suffi pour lui faire apparaître et le monde et la vie

sous un jour meilleur; si, cependant, son héros est paresseux par nature, si le travail n'a pour lui aucun attrait, aurait-il été plus heureux en restant dans sa condition première? Ces réserves nécessaires nous mettent plus à l'aise pour louer comme il le mérite l'art avec lequel l'auteur sait analyser l'âme de ses personnages, et suivre avec une précision étonnante les actions et réactions réciproques de leurs tempéraments et de leurs caractères. C'est dans cette analyse psychologique qu'excelle Clara Viebig, qu'elle étudie d'ailleurs l'âme humaine ou celle de la nature, ou encore toutes deux en même temps, et dans leur intime et constante corrélation (belle description du Venn).

C'est l'histoire d'une famille d'industriels que nous raconte **Rudolf Herzog** dans « **Les Wiskottens** » [1]. Roman social? de mœurs? psychologique? Il serait difficile de le ranger de force dans l'une quelconque de ces catégories, à l'exclusion des autres, car il est tout cela à la fois; et s'il est vrai que la vie des personnages n'y est qu'une lutte perpétuelle, une marche ininterrompue et aventureuse à la conquête de la fortune et du bonheur, nous dirons donc en outre que *les Wiskottens* sont aussi un roman d'aventures. Et c'est enfin un hymne à la famille et au travail.

Les vieux Wiskottens ont fondé la maison — fabrique de tissus, dentelles, etc., — et l'ont maintenue dans une prospérité modeste, mais continue, jusqu'au moment où les fils, devenus grands, ont pu apporter à l'œuvre le secours de leurs jeunes activités. L'aîné, Gustave, dirige la fabrique, la développe, l'agrandit par une lutte de tous les jours; il l'entoure d'une sollicitude vraiment filiale et brise tous les obstacles qui s'opposent à son accroissement : l'administration des chemins de fer, qui lui refuse un emplacement dont il a besoin pour y élever de nouveaux bâtiments, ses ouvriers qui veulent se mettre en grève, ses concurrents, avec lesquels il refuse de se solidariser contre les ouvriers, son beau-père lui-même, qui est l'ennemi à la fois de l'industriel et du gendre, et qu'il n'hésite pas à ruiner complètement, en mettant comme enjeu, dans cette lutte à mort, non pas le capital social, mais sa seule fortune personnelle. Ce Gustave Wiskotten, avec son activité insatiable, son énergie indomptable, son dévouement absolu, illimité, à l'entreprise commune, son amour du combat, est vraiment un caractère; l'auteur, on le sent, a tracé son portrait avec amour; si les traits de sa physionomie ne sont ni très nombreux ni très fins, du moins s'imposent-ils à nous avec un relief extraordinaire : vénération du père et de la mère, amour profond, presque farouche pour la fabrique, identique à celui du paysan pour sa terre, sentiment de la famille et orgueil du nom, tels sont les principaux ressorts de l'activité débordante de Gustave Wiskotten. Naguère encore fils du peuple, il apporte d'ailleurs, dans sa vie de cœur, la même franchise, la même fougue, la même

1. R. Herzog, *Die Wiskottens*. Stuttgart, Cotta.

passion que dans sa vie d'industriel. Il ne craint pas d'avouer qu'il ne peut vivre sans l'amour de sa femme, et qu'il adore ses enfants. C'est pour elle, c'est pour eux tout d'abord qu'il déploie son activité, c'est dans leur affection qu'il trouve la meilleure des récompenses.

Les autres personnages, tout en restant au second plan, ont eux aussi beaucoup de vie et de relief. Tout d'abord la mère, l'âme de l'entreprise, le véritable chef de la famille, celle devant qui ces grands enfants ferment respectueusement la bouche quand elle formule ses volontés; puis les fils, différents les uns des autres, mais unis dans un même culte, dans une même activité, chacun apportant à l'œuvre commune l'appui de ses forces et de ses qualités particulières; Émilie, femme de Gustave, Mabel, femme d'Auguste, devenues elles-mêmes de vraies Wiskottens; Kölsche, le contremaître aveuglément dévoué à ses maîtres et à la fabrique, sa fille Anna, tous ces personnages vivent et s'imposent non pas seulement à notre attention, mais à notre sympathie. Sachons gré à l'auteur de nous les présenter toujours parlant et agissant, c'est-à-dire se décrivant eux-mêmes de la manière la plus vivante; c'est de là, surtout, que provient en effet cette impression continuelle de vie libre, joyeuse, entraînante qui, pas un instant, ne nous abandonne à la lecture de l'ouvrage. La langue énergique et savoureuse qu'ils parlent, ce patois de la vallée de la Wupper, si imagé, si bien adapté au pays et aux gens, contribue, pour une bonne part, à cette impression d'ensemble.

Dans ce souci de l'exactitude du langage, de l'adaptation du style et du vocabulaire au caractère particulier de chaque personnage, il nous semble reconnaître l'influence du roman naturaliste; lorsque l'auteur anime les objets eux-mêmes, fait passer, dans les machines gigantesques et la fabrique immense, le souffle d'une vie propre et individuelle; lorsqu'il attribue une âme à cette rivière de la Wupper où vient se tremper comme un acier le caractère des habitants, il nous est impossible de ne pas reconnaître dans ce procédé la manière de Zola. Lorsque, au début et à la fin du roman, les deux plus jeunes frères, parvenus au sommet de la colline qui domine les deux villes sœurs, Barmen et Elberfeld, disent toute la poésie intense qui se dégage de ces maisons revêtues de noir, de ces cheminées sans cesse haletantes, de ces innombrables usines où frémit la vie, de cette Wupper enfin qui, dans ses eaux noires, roule la richesse et la fécondité, la scène analogue du *Paris* de Zola nous revient malgré nous à l'esprit. Les *Wiskottens* sont un des bons romans des dernières années.

En mentionnant le dernier recueil de nouvelles que vient de publier **R. Herzog, Der alten Sehnsucht Lied**[1], il sera prudent — et juste — d'oublier qu'il est l'auteur des « *Wiskottens* »; prudent, si l'on ne veut pas s'exposer à une désillusion; juste, car on ne saurait attendre, d'un

1. R. Herzog, *Der alten Sehnsucht Lied*. Stuttgart, Cotta, 1907.

assemblage de récits, toujours factice, les qualités qui font des *Wiskottens* un bon roman.

Si les nouvelles du recueil sont réunies par un lien commun, ce ne peut être que par la peinture de l'amour. Une comtesse qui perd son amant le lendemain du jour où ils se sont fait de doux aveux, une ardente Africaine qui tue le sien, parce qu'il veut la quitter, un professeur docteur trompé par sa femme et tué en duel par l'amant de celle-ci, la fille d'un autre professeur mariée au vieux conservateur d'un musée princier, et qui trouve enfin dans l'amour chaste — et lointain — d'un jeune explorateur le rayon de soleil dont avait besoin son jeune cœur; l'épouse féministe d'un écrivain, laquelle revient au foyer conjugal après avoir été actrice pendant trois ans : tels sont les sujets de ces nouvelles. De la force et de la couleur locale recommandent « Giuditta Africana »; le « Salut de la Vie » ne laisse pas que d'exciter en nous une émotion douce, concentrée, presque effacée, mais réelle. L'observation de l'antiquité classique dans « Allemand et étranger » est surtout déclamatoire.

Avant d'examiner le dernier et récent roman de **Frenssen**, nous rappellerons simplement d'un mot l'immense succès de son roman précédent, **Hilligenlei**[1]. « Gelobet viel, und viel gescholten », cet essai d'explication purement humaine de la personne et de la mission de Jésus-Christ a suscité des polémiques qui l'imposent à l'attention du critique. A notre avis cette nouvelle « Vie de Jésus » pas plus que toutes celles qui l'ont précédée, ne résout le problème. La forme du roman nous semble d'ailleurs peu convenir à un sujet de ce genre; si l'auteur a choisi ce mode d'exposition, c'est moins pour des motifs d'esthétique que, sans doute. pour rendre son livre plus accessible au grand public.

Du moins la **Traversée de Pierre Moor vers le Sud-ouest**[2] s'intitule-t-elle simplement « Compte-rendu d'une campagne ».

Un jeune soldat du Holstein part comme volontaire pour le sud-ouest de l'Afrique, y prend part à une campagne contre les Herreros, puis retourne, sain et sauf, au pays natal. Il raconte ses aventures à un ami de sa famille, lequel en fait un livre, précisément celui qui nous occupe. Voici donc un roman sans amour qui n'est pas non plus un roman d'aventures, et qui est, sous son apparence voulue d'impartialité, une critique très vive de la politique coloniale allemande dans le sud-ouest de l'Afrique. Il a soulevé de violentes colères, même chez les critiques ordinairement calmes et « objectifs ». On lui a reproché sa tendance — qui est, aux yeux de certains, antipatriotique, — sa composition — qui n'est guère différente de celle d'un journal quotidien, — l'absence de documentation directe et précise — car l'auteur, dit-on, n'a certainement jamais vu le sud de l'Afrique et a

1. G. Frenssen, *Hilligenlei*. Berlin, Grote.
2. G. Frenssen, *Peter Moors Fahrt nach Südwest. Ein Feldzugsbericht*. Berlin, Grote, 1906.

composé son œuvre en cousant bout à bout des articles de journaux plus ou moins dignes de foi. Ces divers reproches nous semblent à peu près tous également peu fondés. Condamner les expéditions coloniales, cela ne veut pas dire nécessairement être l'ennemi de sa patrie. Il est difficile, en second lieu, de raconter une expédition militaire sans suivre l'ordre des événements eux-mêmes, c'est-à-dire sans procéder comme un journal s'il faut, enfin, avoir assisté en personne à une campagne pour avoir le droit de la raconter, il faudra déclarer que bien peu d'historiens méritent créance. Ce qui nous plait, au contraire, et surtout dans le livre de Frenssen, c'est qu'il nous donne de ce pays où se déroule l'action, je ne dirai pas une idée exacte ni même une vision directe, mais une impression faite d'une foule de détails accumulés au courant du récit, et dont la réunion progressive. l'amalgame lent mais ininterrompu, fait surgir devant nos yeux, en un tableau d'ensemble saisissant, ces plaines dénudées et sablonneuses, sans eaux et sans arbres, que le buisson épineux seul recouvre au loin, et où l'on peut pendant des journées entières mettre son cheval au galop sans rencontrer ni une maison, ni une cabane, ni un ruisseau. Et le contraste entre la désolation de ce pays stérile et meurtrier d'une part, l'immense effort accompli d'autre part par les Allemands pour s'en emparer, joint à l'héroïque ténacité des défenseurs de ce sol dévasté, est si saisissant, que l'auteur n'a nullement besoin de formuler ses critiques ou ses reproches; les unes et les autres ressortent éloquemment du simple exposé des faits.

Avec **Six semaines d'héroïsme,** de **Ludwig Hirschfeld**[1], nous pénétrons dans le monde des étudiants... qui n'étudient pas.

Anton, inscrit à l'Université de Vienne, après avoir, pendant deux ans, travaillé avec beaucoup d'ardeur et de zèle, se trouve tout à coup, et sans l'avoir ni désiré ni cherché, provoqué en duel et obligé de se battre. Comme il n'a jamais tenu une épée ses témoins demandent pour lui un délai de six semaines pendant lesquelles il pourra s'exercer au maniement du sabre. C'est cette période de six semaines dite *Paukzeit* qui donne son titre à l'ouvrage. L'auteur nous décrit les transformations qui s'accomplissent alors dans l'âme de son héros, nous montre, en somme, comment il fait l'apprentissage de la vie. Car, jusqu'à ce moment décisif, Anton ne connait de la vie que ce qui concerne la préparation aux examens du professorat, c'est-à-dire bien peu de chose. Il va, pendant les six semaines d'héroïsme qui s'écoulent avant son duel, faire la connaissance d'une salle d'armes et des personnages qui la fréquentent, des viveurs et noctambules viennois, il va enfin connaitre l'amour. Malheureusement toutes ces nouveautés, toutes ces impressions qui viennent successivement frapper son esprit, lui montrent l'humanité sous un jour bien peu favorable. L'honneur, auquel il croyait satisfaire en acceptant de se battre en duel, ne lui apparait plus que comme

1. Ludwig Hirschfeld, *Paukzeit. Sechs Wochen Heldentum*. Leipzig, Cavaël, 1906.

une convention stupide, une invention de cerveaux malades; l'amour lui est révélé par une coquette qui joue à la vertu après en avoir depuis longtemps perdu le droit. De toutes ces expériences accumulées il se forme une philosophie de la vie qu'il résume dans cette formule incisive: « ne pas se laisser fourrer dedans ». — Cette sagesse négative ne convient guère à un jeune homme de vingt ans; nous nous attendions à un idéal un peu plus positif et d'ordre un peu plus relevé. Au lieu de cela, l'histoire du héros nous montre simplement que l'institution du duel chez les étudiants, avec ses coutumes, ses rites grotesques, son caractère bestial, est digne tout au plus des sauvages du centre de l'Afrique; que les Tchèques sont une race détestable, que les femmes sont coquettes et vendent leur amour, que les députés changent de conviction selon leur intérêt; enfin que l'existence d'un candidat au professorat n'a rien de particulièrement agréable. Toutes choses qui ne sont guère neuves, et n'enrichissent pas beaucoup notre connaissance de l'humanité. Ces vérités diverses sont pourtant exprimées en un style énergique, réaliste et argotique, un peu déclamatoire parfois...

Bernoulli est un des représentants les plus éminents du roman suisse actuel. Certains critiques de ses compatriotes le proclament le successeur et le continuateur des G. Keller et J. Gotthelf. Comme eux, en effet, il puise les sujets de ses œuvres dans le sol natal; comme eux il se met et reste en contact avec le peuple; comme eux, enfin, il s'intéresse aux grandes questions sociales et à l'avenir de sa nation. La vie est pour lui une chose grave, et les problèmes qu'elle pose à chaque instant à notre réflexion inquiète méritent seuls de retenir l'attention du romancier psychologue — et sociologue.

Dans le **Jardin de santé** [1] c'est la question de l'hygiène publique et des meilleures méthodes thérapeutiques qui est traitée par l'auteur. Le directeur du Jardin de santé est un empirique d'honorabilité douteuse, qui célèbre les vertus souveraines des « simples », leur supériorité sur tous les remèdes chimiques des apothicaires, et qui appelle ou recueille dans son établissement tous ceux qu'épouvantent le bistouri du chirurgien, les ordonnances des « allopathes » ou des « homaeopathes ». L'établissement, qui avait connu des jours de gloire et de prospérité, est en pleine décadence; les dettes, les hypothèques, l'intervention des autorités qui soupçonnent le directeur Schwengel de pratiquer un empirisme en marge du code, ont mis le Jardin à deux doigts de sa ruine. Schwengel songe alors à s'adjoindre un collaborateur jeune, pourvu de tous ses diplômes, que les méthodes enseignées par ses professeurs ne satisfont plus, et qui croit pouvoir, en procédant scientifiquement dans la même voie que Schwengel, aboutir à des résultats vraiment sérieux et durables. Le jeune docteur Melchior Zwingler quitte donc la clinique de son maître Zutreffer pour

1. C. Bernoulli, *Zum Gesundgarten*. Iena, Diederichs, 1907.

aller tenter, dans le Jardin de santé, une expérience qu'il croit devoir être décisive en faveur de la médecine naturelle. Cette puissance qui attire le jeune docteur vers la nature et les moyens naturels de guérison est symbolisée par la fille de Schwengel, Krimhild, créature toute d'impulsion, avec laquelle ne tarde pas à l'unir un amour profond. Mais bientôt il devient évident que Zwingler s'était trompé; il se persuade de plus en plus à soi-même que sa place n'est point dans ce milieu, que son amour pour Krimhild ne saurait être durable; et cependant que cette dernière, détrompée à son tour, retourne « à ses premières amours », c'est-à-dire au garçon de café socialiste Albert Hartmann, ancien étudiant en médecine et son ami d'enfance. Melchior revient dans sa ville natale et s'y installe en qualité de médecin pour pratiquer les méthodes ordinaires et officielles. La fille du médecin municipal Volkhardt, Gabrielle, qu'il retrouve, et qu'il va, sans aucun doute, épouser, symbolise cette médecine officielle dont Melchior deviendra l'un des plus éminents représentants.

Ce roman renferme probablement des allusions locales qu'il nous est impossible de comprendre. (Il semble bien qu'il s'agisse de Bâle et de ses environs.) Aussi les questions qui y sont agitées perdent-elles pour nous quelque peu de leur importance. Les deux personnages de premier plan, Albert et Krimhild — car Melchior, bien que supportant presque tout le poids de l'action, nous intéresse beaucoup moins — sont intéressants et vivants; Melchior partage le sort de tous les personnages indécis et hésitants, sa destinée ne nous intéresse qu'autant qu'elle influe sur celle des personnages principaux. Les autres figures secondaires, Schwengel et sa femme, et les divers types de malades qui se pressent dans le Jardin de santé sont au contraire, eux aussi, très vivants; la langue, un peu recherchée, a de la vigueur, est volontiers technique. Intéressante par la manière dont le sujet est exposé, plutôt que par le sujet lui-même, l'œuvre de Bernoulli gagnerait à être resserrée en de plus justes limites.

Dodi, de P. E. Höcker[1], est l'histoire d'un jeune officier de marine, Olfers, qui épouse une jeune fille qu'il aime et dont il est aimé. De ce mariage naît une petite fille, Dodi. Les premières années de leur union s'écoulent dans le bonheur, mais bientôt l'officier ressent comme une contrainte insupportable les longues absences que lui impose son service à la mer, et il donne sa démission pour se faire une nouvelle existence dans le civil. Ce pas décisif le brouille avec la famille de sa femme; celle-ci, dont le cœur est bon mais le caractère faible, se laisse circonvenir par son frère et sa belle-sœur, qui l'obligent à introduire contre son mari une instance en divorce. Le divorce est prononcé, mais Maria Olfers et Dodi pensent toujours à l'absent qui mène, dans les colonies, une vie pénible et sans joie. L'image de son père, qu'on lui a dit être mort, grandit de

1. P. E. Höcker, *Dodi*. Berlin, Paetel, 1907.

plus en plus dans l'esprit et l'imagination de Dodi, et ne peut en être chassée malgré les efforts de l'oncle et de la tante. L'épouse divorcée ne peut, elle non plus, se consoler d'avoir abandonné son mari dans le moment le plus critique de son existence, et elle meurt, lentement consumée par le chagrin. Dodi revoit son père après de nombreuses années d'absence; elle cède tout d'abord à l'impulsion de son cœur et décide d'aller désormais vivre avec lui, mais retombe bientôt sous le joug de la famille maternelle, jusqu'au jour où elle n'écoute plus que son amour filial et court abriter dans les bras de son père ses joies et ses espérances. — L'étude psychologique de l'âme de l'enfant, puis de celle de la jeune fille, est remarquablement fouillée; la figure d'Alwin, oncle de Dodi et professeur de gymnase, s'impose à l'attention; la rigueur outrecuidante de la discipline scolaire allemande, la pédante suffisance du maître d'école qui veut soumettre tous les tempéraments, tous les caractères, toutes les natures d'enfant à une règle uniforme, inflexible parce qu'elle est crue infaillible, et devant laquelle le sentiment n'a aucun droit; cette haute opinion qu'a de soi-même et de son importance le professeur allemand : de tout cela Alwin nous fournit un portrait fidèle, et suffisamment éloquent en lui-même.

C'est dans le désert d'Algérie, sur l'emplacement de l'ancienne Tébris, que deux amis, le jeune archéologue et Privat-Docent Otto Heydrich, et le viveur blasé Eberhard Riemers, vont chercher la beauté[1]. L'archéologue, après de longues études, croit avoir déterminé avec certitude l'endroit où dort, sous les sables, la vieille colonie romaine. Son ami Eberhard met à sa disposition les capitaux nécessaires pour les fouilles. — Dès le premier coup de pioche, peut-on dire, les efforts du jeune savant sont couronnés de succès, et il découvre la route romaine qui, de l'amphithéâtre encore debout, conduisait à la ville elle-même. Sur le tombeau d'un vénérable marabout arabe, on découvre une splendide statue d'Aphrodite, œuvre admirable d'un artiste de génie. Le jeune Privat-Docent a trouvé la beauté. — La comtesse Marzelle, qui, depuis son divorce, vivait solitaire et retirée dans sa villa d'Uskra, s'intéresse aux fouilles et vient rejoindre à Tébris les deux amis. Dès le premier jour, Eberhard éprouve pour elle une violente passion; mais c'est Otto qu'elle aime — ou que, du moins, elle croit aimer — et elle sait que l'amour du savant, encore inconscient, n'attend qu'une occasion pour se manifester. Eberhard, pour ne point trahir les devoirs de l'amitié, repoussé d'ailleurs par la comtesse, quitte Tébris. Les deux amants, restés seuls, goûtent le bonheur de s'aimer. Dans un accès de jalousie, la comtesse brise la statue d'Aphrodite, sa rivale, la beauté vivante reste seule triomphante. Mais elle a brisé en même

1. Max J. Wolff, *Die Schönheitssucher*. Berlin, Fontane, 1907.

temps tout ce qui faisait, pour Otto, le prix de la vie; elle a détruit tous ses travaux, ses recherches, ses découvertes, ses espoirs; elle l'a détourné de sa voie. Une révolte des Arabes pendant laquelle Otto, désemparé, incapable de fermeté, fuit devant le danger et n'ose pas tirer sur les révoltés pour défendre celle qu'il aime, fait comprendre à la comtesse que son amour pour lui est à jamais mort, et elle lui dit adieu. Au milieu du combat il s'avance sans armes au-devant des Arabes; une balle l'atteint mortellement. C'est Eberhard que la comtesse aimait; elle le lui avoue, mais le mort les sépare éternellement.

Dans le roman *Es war* de Sudermann, on voit aussi une femme, entre deux amis qu'elle sépare, amener une catastrophe. Mais tandis qu'avec Sudermann nous restions dans les paysages connus de l'Allemagne du nord, Wolff nous transporte dans un milieu pittoresque, en plein désert africain. Ce lui est un prétexte à nombreuses descriptions d'ailleurs assez bien réussies; les Arabes pourtant sont un peu trop des Arabes d'opéra-comique ou de « rue du Caire ». Le type du préfet d'Uskra (?) est peut-être un peu trop calqué sur celui d'Anatole France; pourquoi un préfet doit-il être forcément ridicule, et doit-il porter nécessairement une redingote administrative et un haut de forme impeccable jusque dans les sables du désert? Ceci n'est plus de l'observation, mais de la caricature. Mais un reproche beaucoup plus grave, à notre avis, doit être fait à la donnée fondamentale de l'œuvre, à savoir à l'amour qu'Elise éprouve pour Otto. Comment peut-elle se tromper à ce point, au point de le pousser pour ainsi dans la mort tout en croyant lui donner le suprême bonheur, au point de se condamner elle-même à la plus morne et la plus désolée des existences? Cela nous semble, chez une femme qui a déjà subi tant d'épreuves et qui a fait, à ses dépens, l'expérience du malheur, une impossibilité psychologique. Enfin, le type du Privat-Docent tel que nous le représente l'auteur en Otto Heydrich, est lui aussi par trop caricatural. A une époque de service militaire obligatoire il n'est pas possible qu'un homme, fût-ce un archéologue à lunettes et aux yeux bleus, hésite à presser sur la gâchette de son fusil alors qu'il y va de sa vie et de celle de sa bien-aimée. Or, c'est parce qu'il ne presse pas sur la gâchette qu'Elise ne l'aime plus, et qu'il meurt de désespoir!

Le premier grade dans l'ordre de la Légion d'honneur est celui de chevalier, et non pas celui d'officier (p. 260).

L'orgueil et l'égoïsme d'un poète, qui n'admet pas que la dame de ses pensées puisse placer son cœur ailleurs et être heureuse hors de sa présence; les sottises que lui fait commettre le dépit de se voir repoussé, plus encore, d'être considéré comme n'existant pas; les leçons cruelles, mais justes, que lui infligent et la vie et les hommes; l'évolution progressive qui, sous l'influence de ces expériences pénibles, s'opère en son âme,

et le conduit peu à peu à l'amour d'autrui, presque au renoncement; la consolation qu'il trouve enfin dans l'idée que cette épreuve si dure et si humiliante ne sera pas inutile à son art, et le rapprochera, en réalité, de son « *Imago* », c'est-à-dire de son idéal, bien plus qu'une victoire réelle; tel est, semble-t-il, le sujet du nouveau roman, de **Carl Spitteler**, « **Imago** » [1]. Cette satire assez vive de l'égoïsme des artistes, accompagnée de cette idée, renouvelée du *Pélican* de Musset, que le poète crée la beauté avec sa douleur, que

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,

se serait, elle aussi, fort bien accommodée du simple cadre d'une nouvelle. Le personnage principal est en somme bien peu intéressant. Les longues conversations du poète avec sa Muse, si émouvantes chez l'auteur des *Nuits*, sont ici ennuyeuses comme une allégorie, et ressemblent trop à des Dialogues entre le Vice et la Vertu. — Le style est vraiment trop recherché, et si quelques heureuses alliances de mots récompensent parfois les efforts de l'auteur, si quelques pointes arrivent à un degré de finesse suffisant, cela ne saurait faire supporter la fatigue qu'impose au lecteur une aussi continuelle affectation d'esprit et de beau style.

L. Mis.

1. Carl Spitteler, *Imago*. Iéna, Diederichs, 1907.

BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

Revue des livres.

LITTÉRATURE ANGLAISE

I. — Livres nouveaux [1].

BIBLIOGRAPHIE. — 24th *Annual Report of the Dante Society*, Boston, Ginn, 1905 (liste chronologique de toutes les traductions anglaises du Dante depuis Chaucer jusqu'à nos jours, par Paget Toynbee). — *Catalogue of Additions to Mss.* in British Museum (1900-1905), British Museum, 30 s. — *The English Catalogue of Books* for 1906, Sampson Low, 6 s. — *The Library*, new series, vol. VII (essais sur Religio Medici et Peacock). De la More Press, 12 s. 6.

LANGUE ET MÉTRIQUE. —*a*) EN GÉNÉRAL. — *New English Dictionary*, vol. VI (Mesne-Misbirth), 5 s.; vol. VII (Piper-Polygenistic), 7 s. 6, Frowde. — *Handbook of American Indians*, North of Mexico, ed. by F. W. Hodge, p. I, Washington Government Printing Office (contient une liste des mots empruntés par l'anglais). — *Some Curios* from a Word-Collector's Cabinet, by A. Smithe Palmer, Routledge, 2 s. 6. — *De Recentiore Gallicorum verborum usu* in Anglica lingua, par Ch. Bastide, Paris, Leroux. — *Das Aussterben alter Substantive* in Verlaufe der englischen Sprachgeschichte, par E. Hemken, Dissertation de Kiel. — *English Metrists* in the 18th and 19th centuries, by T. S. Omond, Frowde, 6 s.

b) ANGLO-SAXON ET MOYEN ANGLAIS. — *W. A. Robertson*, Tempus und Modus in der altenglischen Chronik, diss. de Marburg. — *Kritischer Jahresbericht* über die Fortschritte der romanischen Philologie, vol. VIII (1re partie, Erlangen, F. Junge, 13 m. 60 (revue de l'anglo-normand par Vising). — *F. Eilers*, Die Dehnung vor dehnenden Konsonantenverbindungen im M. E., diss. de Göttingen (plus complet chez Niemeyer, Halle, 6 m.). — *O. Höge*, Die Deminutivbildungen im M. E., diss. de Heidelberg. — *C. Reike*, Untersuchungen über den Stil der m. e. Dichtungen Morte Arthure, etc., zur Lösung der Huchown-Frage, diss. de Königsberg. — *La Vision de Tondale*, textes français, anglo-normand et irlandais publiés par H. Friedel et Kuro Meyer, Paris, Champion, 7 fr. 50.

LITTÉRATURE. — *a*) ANGLO-SAXON ET MOYEN ANGLAIS. — *L. Morsbach*, Zur Datierung des Beowulfepos, Göttingen. — *Edmund Dale*, National Life and Character in the mirror of Early English Literature, Cambridge University

1. Du 1er janvier au 20 mai 1907.

Press, 8 s. — *R. K. Root*, The Poetry of Chaucer, Constable, 7 s. 6. — *G. L. Marsh*, Sources and Analogues of The Flower and the Leaf, diss. de Chicago.

b) XVI[e] ET XVII[e] SIÈCLES. — The Life of *Sir Tobie Matthew*, Bacon's alter ego, Elkin Mathews, 12 s. — *George Buchanan*, A Memorial, Nutt, 7 s. 6. — *J. A. R. Marriott*, The Life and Times of Lucius Cary, Viscount Falkland, Methuen, 7 s. 6. — *V. Staley*, Richard Hooker, great Churchmen Series Masters, 3 s. 6. — *J. Davies*, A. Myrroure for Magistrates, the sources of Sackvilles contributions, diss. de Leipzig. — *The Schirburn Ballads* (1585-1616), ed. by Andrew Clarke, Frowde, 10 s. 6. — *A. Thümmel*, Studien über John Skelton, diss. de Leipzig. — *W. Riedner*, Spensers Belesenheit, diss. de Munich.

c) DRAME ET SHAKESPEARE. *The Dramatic Diary*, A Monthly record of London play productions, ed. by A. C. Drape, 6 d. — *C. Crawford*, Collectanea, 2[nd] series (essais sur Webster, Marston, Shakespeare-Bacon), Stratford on Avon, 3 s. 6. — *E. H. Moore*, English Miracle Plays and Moralities (a popular account), Sherratt and Hughes, 3 s. 6. — *K. Eckert*, Die Ermordung des Herzogs Alessandro de Medici durch seinen Vetter Lorenzino in der englischen Literatur, diss. de Königsberg. — *H. Ankerbrand*, Die Figur des Geistes im Drama der englischen Renaissance, diss. de Munich. — *E. K. Chambers*, Notes on the History of the Revels Office under the Tudors, Bullen, 3 s. 6. — *A. Richards*, Studies in English Faust Literature, The English Wagner Book of 1594, Berlin, Felber, 4 m. 50. — *C. Herbst*, Cupid's Revenge by Beaumont and Fletcher, eine Quellen-Studie, diss. de Königsberg. — *L. Albrecht*, Dryden's Sir Martin Max-All und seine Quellen, diss. de Rostock. — *J. L. van Gundy*, Ignoramus (joué devant James I.) : an examination of its sources and influence on Butlers's Hudibras, diss. de Jena. — *Ph. Aronstein*, Ben Jonson, Berlin, Feller, 6 m. — *M. Castelain*, La vie et l'œuvre de Ben Jonson, Paris, Hachette, 15 fr.; du même : Ben Jonson : Discoveries, a critical edition, Hachette. — *F. H. Schwarz*. Nicholas Rowe, the Fair Penitent, Bern, Francke, 1 m. 80. — *W. Raleigh*, Shakespeare, English Men of Letters, Macmillan, 2 s. — *G. Duval*, Londres au temps de Shakespeare, Paris, Flammarion, 3 fr. 50. — *L. N. Tolstoï*, Shakespeare, Calmann-Lévy, 3 fr. 50. — *A. S. G. Canning*, Shakespeare studied in six plays, Unwin, 16 s. — *R. Wegener*, Die Bühneneinrichtung des Shakespeareschen Theaters nach den zeitgenössischen Dramen, Halle, Niemeyer, 4 m. 40. — *M. Borsa*, Il Teatro inglese contemporaneo, Milano, Treves, 3 l. 50. — *Ch. St. John*, Ellen Terry, Stars of the Stage, Lane, 2 s. 6. — *Mrs. George Cran*, H. Beerbohm Tree, même collection, 2 s. 6.

d) XVIII[e] SIÈCLE. — *J. A. Farrer*, Literary Forgeries (Chatterton, Ireland, etc.), Longmans, 6 s. 6. — *R. Straus and R. K. Dent*, John Baskerville (Birmingham printer, 1706-1775), a Memoir, Chatto and Windus, 21 s. — *E. J. Ellis*, The Real Blake, Chatto and Windus, 125. — *F. Benoît*, Blake le Visionnaire. Paris, Laurens, 12 fr. — *The Camden Miscellany*, vol. XI,

3rd series (some unpublished letters of Gilbert Burnet), Royal Historical Society. — *W. H. Craig,* Life of Lord Chesterfield, Lane, 12 s. 6. — *R. Huchon,* Un poète réaliste anglais, George Crabbe, Paris, Hachette, 10 fr.; traduit sous le titre : George Crabbe and his Times, Murray, 155. — *W. Raleigh*, Samuel Johnson, a lecture, Frowde, 1 s. — *Ch. Bastide*, John Locke, ses théories politiques et leur influence en Angleterre, Paris, Leroux. — *R. Huchon*, Mrs. Montagu and her Friends (1720-1800), Murray, 6 s. — *George Paston*, Lady Mary Wortley Montagu and her Times, Methuen, 15 s. — *H. Cordelet*, Swift, Cahiers de la quinzaine, Paris, 2 fr. — *Rev. John Mulso*, Letters to Gilbert White, Porter, 7 s. 6.

e) XIXe SIÈCLE. — *J. H. B. Browne*, Essays critical and political, Longmans, 2 vol. à 7 s. 6. — *Mary Christie*, A Tardiness in Nature (essais sur Eliot, Thackeray, Stevenson, etc.), Manchester, University Press, 3 s. — *E. M. Sellar*, Recollections and Impressions (sur Jowett, Tennyson, Carlyle, etc.), Blackwood, 10 s. 6. — *K. Richter*, Die Entwicklung des Seeromans in England in 19ten Jahrhundert, diss. de Leipzig. — *A. Smith*, The main Tendencies of Victorian Poetry, Simpkin, 5 s. — *C. E. Vaughan*, Periods of European Literature, the Romantic Revolt, Blackwood, 5 s. — *Mrs. Humphrey Ward and C. E. Montagu*, Wm. Th. Arnold, journalist and historian, Sherratt and Hughes, 2 s. 6. — *Transactions* of the Brontë Society, Bradord, Field and Sons. — *Emma Adler*, Jane Welsh Carlyle, Wien, Akadem. Verlag, 2 m. — *S. Sänger*, Carlyle's Gœtheportrait nachgezeichnet, Berlin, Oesterheld, 5 m. — *Mary Christie*, T. Carlyle and the London Library, Chapman and Hall, 3 s. 6. — *J. Douady*, Vie de Wm. Hazlitt l'essayiste, Paris, Hachette; du même : Liste chronologique des œuvres de Wm. Hazlitt, Hachette. — *E. Bisland*, The Life and Letters of Lafcadio Hearn, Constable, 2 vol., 24 s. — *L. Dicke*, Ch. Kingsley's Hereward the wake, eine Quellen-Untersuchung, Münstersche Beiträge, Schöningh, 1 m. 80. — *H. Bartels*, Wm. Morris. The Story of Sigurd... über das Verhaltnis des Epos zu den Quellen, Münstersche Beiträge, Schöningh, 2 m. — *Th. Wright*. The Life of W. Pater, Everett, 2 vol., 24 s. — *Charlotte Broicher*, John Ruskin und sein Werk, Jena, Diederichs, 5 m. — *Chr. Cherfils*. Le canon de Turner, essai de synthèse critique des théories picturales de Ruskin, Paris, Messein, 3 fr. 50. — *H. A. Korff*, Scott und Alexis, Technik des historischen Romans, diss. Heidelberg. — *Ch. A. Young*, The Waverley Novels, an appreciation, Mac Lehose, 3 s. — *W. T. Fyfe*, Edinburgh under Sir W. Scott, Constable. — *P. Adiletta*, Le fonti del Marco Visconti in alcuni romanzi storici di W. Scott, Sarno, Fischetti. — *O. Maurer*, Shelley und die Frauen, Berlin, Felber, 3 m. 50. — *Sir James Stephen*, Letters with biographical notes, Cambridge, Heffer, 6 s. — *J. A. Hammerton*, Stevensoniana, A Life and Appreciation, Edinburgh, 6 s. — *R. Dyboski*, Tennyson's Sprache und Stil, Wien, Braumüller, 15 m. — *Josefine Weissel*, James Thomson der Jüngere, Wien, Braumüller, 4 m. — *B. Perry*, Walt whitman's Life and Work, Boston, Houghton, Mifflin, 1 dol.

50. — K. *Bömig*, Wm. Wordsworth im Urteile seiner Zeit, diss. de Leipzig.

HISTOIRE DE LA CIVILISATION. — *a*) DES ORIGINES AU XVIIIe SIÈCLE. — *H. M. Chadwick*, The Origin of the English nation, Cambridge University Press, 7 s. 6. — *Stubbs*, Histoire constitutionnelle de l'Angleterre, traduite par G. Lefebvre, avec notes et études de Ch. Petit-Dutaillis, t. I, Paris, Giard et Brière, 16 fr. — *W. H. Woodward*, Studies in Education during the age of the Renaissance (1400-1600), Cambridge University Press, 4 s. 6. — *Lady A. A. Houblon*, The Houblon Family, its story and Times (XVIe-XVIIIe siècles), 2 vol., Constable, 31 s. 6. — *Rev. Ira Boseley*, The Independent Church of Westminster Abbey (1650-1826), The Congregational Union, 5 s. — *A. Kitson*, Captain James Cook, Murray, 15 s. — *W. Savage Landor*. A Commentary on the Life and Character of Ch. J. Fox (inédit), Murray, 9 s. — *Sarah Tytler*, The Countess of Huntingdon and her Circle, Pitman, 12 s. 6.

b) XIXe SIÈCLE. — HISTOIRE POLITIQUE. — *Sir Spencer Walpole*, Studies in Biography (Peel, Cobden, Disraeli, Gibbon), Unwin, 15 s. — *Stanley Hutton*, Bristol and its famous associations, Arrowsmith, 5 s. — *The Constitutional Year-Book*, 1907, 23rd year, Conservative and Constitutional Association, 1 s. — *The Liberal Magazine*, vol. XIV., forming a political record for 1906, Liberal publication department, 5 s. — *The Liberal Year-book* for 1907, même éditeur, 1 s. — *Dr. J. Hatschek*, Englisches Staatsrecht, Band II., Die Verwaltung, Tübingen, Mohr, 22 m. — *T. E. Kebbel*, Lord Beaconsfield and other Tory Memories, Cassell, 16 s. — *W. E. A. Axon*, Cobden as a Citizen, with Bibliography, Unwin, 21 s. — *E. Dolléans*, Robert Owen (1771-1858), Alcan, 3 fr. 50. — *R. E. Davies*, Robert Owen, an appreciation, Sutton, 1 s. 6. — *J. Drummond*, The Life and Work of R. J. Seddon, Siegle Hill, 15 s. — HISTOIRE SOCIALE. — *W. H. Dumsday*, Local Government Law for 1906 (annual vol.), Hadden Best, 10 s. — *The Public Schools* from within, Sampson Low, 3 s. 6. — *The Manufacture of Paupers*, Murray, 2 s. 6. — *M. Loane*, author of the Queen's Poor, The next Street but one, Arnold, 6 s. — *H. W. Macrosty*, The Trust Movement in British Industry, Longmans, 9 s. — *Lady Bell*, At the Works (ironworkers in Yorkshire), Arnold, 6 s. — *G. Haw*, From Workhouse to Westminster, the Life Story of Will Crooks M. P., Cassell, 6 s. — HISTOIRE DE LA RELIGION ET DES IDÉES. — *Mary Allies*, T. Wm. Allies (Oxford movement), Burns and Oates, 3 s. 6. — *Leaders of the Church* (1800-1900), Dr. Pusey, by G. W. E. Russell; Fred. Denison Maurice by G. F. C. Masterman, 2 vol. Mowbray, à 3 s. 6. — *Abbé J. Guibert*, Le Réveil du catholicisme en Angleterre au XIXe siècle, Poussielgue, 3.50. — *P. H. Ditchfield*, The Parish Clerk, Methuen, 7 s. 6. — *F. Fränkel*, Buckle und seine Geschichtsphilosophie, Bern, Scheitlin, 1 m. 50. — *F. Harrison*, The Creed of a layman, Macmillan, 7 s. 6. — *J. Mac Cunn*, Six Radical Thinkers (Bentham, Mill, Carlyle), Arnold, 6 s. — *H. Macpherson*, A Century of Intellectual Development, Blackwood, 6 s. — *E. Sieper*, Das Evangelium der Schönheit in der englischen Literatur und Kunst des XIX. Jahrhunderts, Dortmund,

Ruhfus, 9 m. — *E. Thouverez*, Darwin, 2 vol. Bloud, 1 f. 20. — IRLANDE, ÉCOSSE ET AMÉRIQUE. — *P. W. Joyce*, The Story of Ancient Irish Civilization. Longmans, 1 s. 6. — *W. Hunt*, The Irish Parliament (1775), Longmans, 3 s. 6. — *Dunraven, Earlof*, The Outlook in Ireland, Murray, 7 s. 6. — *E. B. Iwan-Müller*, Ireland to-day and to-morrow, Chapman and Hall, 3 s. 6. — *L. Paul-Dubois*, l'Irlande contemporaine et la question irlandaise, Perrin, 7 fr. 50. — *A. Lang*, A History of Scotland from the Roman occupation to 1746 in 4 vols, vol. IV, Blackwood, 20 s. — *P. Reinsch*, American Legislatures and legislative methods, New-York, 1 dol. 25.

II. — **Réimpressions (liste abrégée).**

LANGUE. — *W. Carew Hazlitt*, English Proverbs and proverbial phrases, Reeves and Turner, 7 s. 6. — *Dr. John Jones's*, Practical Phonography (1701) ed. by Dr. Eilert Ekwall, Halle, Niemeyer, 18 m. — *Max Kaluza*, Historische Grammatik der englischen Sprache, vol. II, Mittel und Neuenglisch, 2e ed. Berlin, Felber, 11 m. (1er vol., 7 m. 50 : Altenglisch).

LITTÉRATURE. — *a*) ANGLO-SAXON ET MOYEN ANGLAIS. — *Andreas* and the Fates of the Apostles, ed. by G. P. Krapp, Boston. Gin, 2 dol. — *Das Adamspiel*, anglonormannisches Mysterium des XII. Jahrhunderts, éd. par Dr. Karl Grass, 2e éd., Halle, Niemeyer, 4 m. — *Parvus Cato*, Magnus Cato, printed by Caxton about 1477, Cambridge University Press, 15 s. *Early English Prose Romances*, ed. by W. J. Thoms, Routledge, 6 s. — *The Pearl*, Belles Lettres Series, Heath, 2 s. 6. — *The Squyr of lowe degre*, ed. by W. E. Mead, Boston, Ginn, 5 s.

b) XVIe ET XVIIe SIÈCLES. — *Popular Ballads* of the olden time, ed. by Frank Sidgwick, 3nd series, Bullen, 3 s. 6. — *Early century Lyrics*, Belles Lettres series, Heath, 2 s. 6. — *Hakluytus* posthumus or Purchas his. Pilgrimes, vol. XX (et dernier) Glasgow, Mac Lehose, 12 s. 6. — *J. Leland*, Itynerary (1535-43) parts I-III ed. by L. P Smith, vol. I, Bell, 18 s. — *Thomas More* und seine Utopie, par Karl Kautsky, 2te Auflage, Stuttgard. Dietz 2 m. 50. — *Peacham's* Complete Gentleman, Frowde, 5 s. — *S. Pepys*, Memoires of the Royal Navy, 1679-88, ed. by J. R. Tanner, Tudor and Stuart Library, Frowde, 5 s. — *Sidney's* Arcadia, Early Novelists series, Routledge, 6 s. — *Sidneg's* Life, by Sir F. Greville, Frowde, 5 s. — *Th. Stanley*, his original Lyrics (1647-57), ed. by L. I. Guiney, Hull, Tutin 1 s. 6. — *Wm. Strode*, Poetical Works, ed. by Bertram Dobell, 7 s. 6. — *J. Taylor*, by G. Worley, Longmans, 1 s. 6.

c) DRAME ET SHAKESPEARE. — *Gascoigne's*, Supposes and Jocasta, Heath, Belles Lettres series, 3 s. — *A. Golding's*, Tragedie of Abraham's Sacrifice, from the French of Beza (with a life of Golding) by M. W. Wallace, Toronto, University Library, 10 s. — *Malone Society* reprints, 21 s. par an : Interludes of Johan the Evangelist — of Wealth and Health. — The Battle of Alcazar.

The History of Orlando Furioso. — *The Oxford Treasury* of English Literature, vol. II, Growth of the drama, by G. E. Hadow, Frowde, 3 s. 6. — *Plutarch's* Life of Julius Cæsar in North's translating, ed. by. R. H. Carr, Frowde, 1 s. 6.

d) XVIIIe SIÈCLE. — *F. Burney*, Early Diary, 1768-78, ed. by A. R. Ellis, 2 vol. Bell à 3 s. 6. — *G. Crabbe*, Poems, vol. III et dernier, Cambridge University Press, 4 s. 6. — *Fielding*, by A. Dobson (with a 4th appendix), Macmillan, 2 s. — *D. Hume*, Dialogues concerning Natural Religion, Blackwood, 3 s. 6. — *Boswell's Johnson*, ed. by Roger Ingpen in 12 monthly parts à 1 s., parts I-III, Pitman. — *M. G. Lewis*, The Monk, Routledge, 6 s.

e) XIXe SIÈCLE. — *Th. L. Beddoes*, Poems, Routledge, 1 s. — *Coleridge*, Christabel, with facsimile of Ms. and notes by E. H. Coleridge, Frowde, 21 s. — *G. Eliot*, Middlemarch, Felix Holt, Daniel Deronda, 3 vol. à 3 s. 6, Blackwood. — *R. Jefferies*, The Story of my Heart (Autobiography), Longmans, 2 s. — *Keats*, Complete Poetical Works, ed. Buxton Forman, Frowde, 3 s. 6. — *Literary Celebrities* of the English Lake District, by F. Sessions, Stock, 2 s. 6. — *Th. L. Peacock*, Poems, Routledge, 1 s. — *Ruskin*, Library Edition, vol. XXVII et XXVIII, à 21 s. Allen. — *Ruskin*, The Universal Ruskin (Modern Painters, 5 vol., etc.), en tout 15 vol. à 1 s., Routledge. — *Sir James Stephen*, Essays in Ecclesiastical Biography, Longmans, 2 vol. à 3 s. 6. — *R. L. Stevenson*, The Works of, with bibliography, vol. 9-12, Cassell. — *The World's Classics* : Burke's Works, vol. III-IV; Goldsmith's Poems; Hazlitt's Lectures on Comic Writers; Carlyle's French Revolution; Palgrave's Golden Treasury; Dickens' Pickwick; Hood's Poems; Mrs Gaskell, Cranford; Dr. John Brown, Horge Subsecivæ; Jerrold, Mrs. Candle's Curtain Lectures; Holmes, Professor and Poet at the Breakfast Table; Thackeray, Pendennis; Scott's Lives of the Novelists, vol. III; Sheridan's Plays, 1 s. le vol. Frowde.

HISTOIRE DE LA CIVILISATION. — HISTOIRE POLITIQUE. — *Sir Thomas Smith*, De Republica Anglorum, Cambridge University Press, 4 s. — *Select Statutes* and other constitutional documents (sur Elizabeth et James I.), ed. by W. Prothero, 3e ed., Frowde, 10 s. 6. — *Sir Edw. Creasy*, The Rise and Progress of the English Constitution, 17th ed., Macmillan, 3 s. 6. — *D. J. Medley*, A Student's Manual of English Constitutional History, 4th ed., Blackwell, 10 s. 6. — *W. Sp. Churchill*, Lord Randolph Churchill, 2nd ed., Macmillan, 7 s. 6. — HISTOIRE SOCIALE. — *Memoirs of the Verney Family* during the 17th century, 2 vol., Longmans, 7 s. — HISTOIRE DE LA RELIGION ET DES IDÉES. — *Bede's*, Ecclesiastical History, a revised translation by A. M. Sellar, Bell, 6 s. — *R. W. Dale*, History of English Congregationalism, Hodder and Stoughton, 12 s. — *P. Vivian*, The Churches and modern Thought, 2nd ed. Watts, 6 s. — *J. Milsand*, L'Esthétique anglaise, étude sur Ruskin, Lausanne, E. Frankfurter, 3.50. — IRLANDE ET ÉCOSSE. — *G. T. Stokes*, Ireland and the Celtic church, a history of Ireland from St. Patrick to the English Conquest in 1172, Society for promoting Christian Krowledge, 5 s. — *R. B.*

O'Brien, 2 Centuries of Irish History (1691-1870) 2nd ed., Kegan Paul, 7 s. 6. — *J. Mackinnon*, The Union of England and Scotland, Longmans, 10 s. 6.

Revues des revues.

Revues philologiques allemandes.

Zeitschrift für deutsche Philologie, t. XXXIX, fasc. 2, avril 1907.

ARTICLES ORIGINAUX. — F. KAUFFMANN : *Zur Frage nach der Altersbestimmung der Dialektgrenzen* (les faits historiques ont eu un rôle considérable dans la formation des frontières dialectales). — R. PRIEBSCH : *Aus deutschen Handschriften der königlichen Bibliothek zu Brüssel.* — C. ENDERS : *Güntheriana* (communications, d'après des ms. ou copies de ms., relatives aux œuvres du poète J. Chr. Günther). — A. KOPP : *Ein Liederbuch aus dem Jahre 1650.*

MÉLANGES. — A. WALLNER : *Zwei Tristanstellen* (correction de *balderichen*, v. 8966, en *balde enrihte* et explication de *setmunt*, v. 12 221, qui serait le français « sept monts »). — A. KOPP : *Bibliographisches zu Jóhann Christian Günthers Gedichten.* — W. GOLTHER : *Briefe von W. und J. Grimm.* — E. PETZET : *Die Coblenzer Fragmente des Lohengrin.* — H. GERING : *Zu den Hugsvinnsmál.*

COMPTES RENDUS. — *Codices e Vaticanis selecti phototypice expressi jussu Pii PP. X consilio et opera curatorum bibliothecæ Vaticanæ. Vol. VII : M. Cornelii Frontonis aliorumque reliquiæ quæ codice Vaticano 5750 rescripto continentur* (F. Kauffmann). — W. SEELMANN : *Reuters Werke* (C. Fr. Müller). — G. WITKOWSKI : *Das deutsche Drama des 19. Jahrhunderts in seiner Entwicklung dargestellet* (R. Petsch). — L. M. HOLLANDER : *Prefixals in germanic together with the etymologies of* Fratze, Schraube, Guter Dinge (H. Schrœder).

Zeitschrift für deutsche Wortforschung, t. IX, fasc. 1, mai 1907. — H. KERN : *Die gotische Form des Personennamens* Alphonsus (cette forme serait *Hathufuns*, composé dont le sens est « belliqueux »). — A. KLUYVER : Schavernac *als Weinname.* — G. WAHL : *Zur Geschichte des Wortes* Notzucht. — CHR. BARTHOLOMAE : *Beiträge zur Etymologie der germanischen Sprachen* (études d'étymologie sur *Wert, ge, schön*). — M. VASMER : *Etymologien* (origine de *Skorbut, Grippe, Sklave, Wonitz*). — W. LEHMANN : *Zu a. e.* collon-crôh, *ahd.* coller-wurz « nymphæa ». — O. BEHAGHEL : *Statt dass — anstatt dass.* — R. STEIG : « Die Mannigfalt » *bei Gœthe* (exemples légitimant l'usage du mot *Mannigfalt*). — E. BORST : *Glänzendes Elend.* — G. BAIST : *Andbahts.* — G. BAIST : *Karniffel.* — R. M. MEYER : *Fahnenworte.* — A. MAAS : *Die Zusammensetzungen von* « Dichter » (liste de nombreux composés formés avec *Dichter* et non signalés dans le Dictionnaire de Grimm). — E. STIMMEL :

Nachlese zu den Wörterbüchern der Weidmannssprache (longue liste de termes cynégétiques). — F. E. HIRSCH : *Wiener Kundensprache* (collection de mots d'argot). — Th. v. GRIENBERGER : Thiz *und* thehein (étude sur l'origine de aha. mha. *diz*, nha. *dieses*, et de aha. mha. *dëhhein*, *dechein*, nha. *kein*). — H. WUNDERLICH und K. v. BAHDER : *Zum Grimmschen Wörterbuch* (exposé des conditions dans lesquelles le dictionnaire de Grimm est continué).

Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur, t. XLVIII. fasc. 3 et 4 (1906, parus le 20 avril 1907). — M. H. JELLINEK : *Studien zu den älteren deutschen Grammatikern* (étude sur la valeur des graphies des sons *f* et *s* au XVIIe et au XVIIIe siècles). — E. SCHRÖDER : *Kleinigkeiten zum König Rother*. — A. E. SCHÖNBACH : *Aus einem Marienpsalter*. — M. H. JELLINEK : *Mittelhochdeutsche Kleinigkeiten*. — J. F. D. BLÖTE : *Die Arkelsche Schwanrittersage* (la légende du chevalier au cygne a été attribuée à la famille des Arkel à une époque récente). — H. FISCHER : *Sapo, Cinnabar und Verwandtes* (procédés employés pour colorer ou décolorer les cheveux dans l'antiquité). — TH. GARTNER : *Handschriftliches zu Wolframs Willehalm*. — A. E. SCHÖNBACH : *Ein Bruchstück aus dem Rennewart Ulrichs von Türheim*. — J. FRANCK : *Maerlant und der Reinaert*. — O. FISCHER : *Die sogenannten « Ratschläge für Liebende »* (ce poème se compose de deux parties dont la seconde seule mérite ce titre, la première étant une lettre d'amour). — C. BORCHLING : *Swiebuser Bruchstücke eines mhd. Cato und Facetus*. — L. L. SCHÜCKING : *Das angelsächsische Gedicht von der « Klage der Frau »* (ce poème n'est pas la plainte d'une femme, mais d'un homme). — M. RIEGER : *Zu Neidhart von Reuental* (idées nouvelles sur les poésies et la vie de Neidhart). — K. DRŒGE : *Zur Geschichte des Nibelungenliedes* (le *Nibelungenlied* est l'œuvre d'un seul poète qui a ajouté aux éléments anciens de nouveaux motifs, relatifs surtout à la vie chevaleresque). — E. SCHRÖDER : *Zum Text der Guten Frau*. — GRAFFUNDER : *Daniels Traumdeutungen* (observation sur un ms. berlinois de ce poème et sa reproduction). — C. v. KRAUS : *Zu Walther 39, 23 f*. — H. LAUDAN : *Der Auftact bei Konrad von Würzburg* (Konrad a fait un plus fréquent usage de l'*Auftact* que l'état actuel de ses œuvres ne le laissent penser). — E. SCHRÖDER : *Zur Textkritik des Pantaleon*.

Anzeiger für deutsches Altertum und deutsche Literatur, t. XXX (1906) : W. MEYER-RINTELN : *Die Schöpfung der Sprache* (F. N. Finck). — H. RŒTTEKEN : *Poetik* (J. Petersen). — G. SHIPLEY : *The genitive case in anglosaxon poetry* (V. E. Mourek). — E. PANTL : *Die von L. Bock aufgestellten Regeln über den Gebrauch des Conjunctivs im Mittelhochdeutschen, untersucht an den Schriften Meister Eckarts* (V. E. Mourek). — L. WOLF : *Der groteske und hyperbolische Stil des mittelhochdeutschen Volksepos* (H. Lambel). — C. KRAUS : *Metrische Untersuchungen über Reinbots Georg* (A. Heusler). — F. WILHELM : *Die Geschichte der handschriftlichen Uberlieferung von Strickers Karl dem Grossen* (G. Ehrismann). — H. URTEL : *Der Huge Scheppel der*

Gräfin Elisabeth von Nassau-Saarbrücken (G. Baesecke). — J. PETERSEN : *Schiller und die Bühne* (A. Köster). — K. D. JESSEN : *Heinses Stellung zur bildenden Kunst und ihrer Aesthetik*; E. SULGER-GEBING : *Wilhelm Heinse*; C. SCHÜDDEKOPF : *Wilhelm Heinse, sämtliche Werke herausgegeben* (O. F. Walzel). — LITTERATURNOTIZEN (appréciation sommaire d'un certain nombre d'ouvrages).

F. P.

Revues scandinaves.

Samtiden (Kristiania, H. Aschehoug). Fasc. 1, 1907. — B. BJÖRNSON : *Et fornemt folk* (Le talent ni la conscience ne comptent plus pour l'avancement dans les carrières administratives, mais la politique seule : c'est un mal national, qu'il est urgent d'enrayer). — FRITS THAULOW : *Litteratur-Maleri, Litteratur-Musik, Litteratur-Dans* (Fragments écrits par le célèbre peintre quelques jours avant sa mort : son testament artistique). — CHR. SKREDSVIG : *Blomster fra Rivieran* (Petite pièce en 3 actes). — A. BUGGE : *Irsk digtning* (Richesse et variété de la littérature irlandaise au moyen âge : imagination, esprit, éloquence). — CARL NÆRUP : Literaturoversigt (Deux livres à retenir : « Mary » de Björnson et « Eline Vangen » de J.-B. Bull).

Fasc. 2. — CHR. KROHG : *Frits Thaulow* (Le caractère et la technique du peintre). — B. BJÖRNSON : *Linda Murri* (Comment un juge affolé par les cris de l'opinion publique peut prononcer un jugement dépourvu de tout bon sens). — EMIL HASSELBLATT : *Oscar Levertin* (Le poète et le savant). — L. DIETRICHSON : *En Ibsen-Myte* (La critique ne doit pas laisser la légende obscurcir la figure du poète). — ALF. TORP : *Den græske Sprogstrid* (La langue littéraire doit l'emporter sur les parlers populaires). — PAUL FJELDGAARD : *Dansk litteratur i 1906* (Inintellectualité des Danois actuels).

Fasc. 3. — Dr HJ. CRISTENSEN : *Chr. Michelsen* (Remarquable sens pratique de l'homme d'État norvégien). — B. BJÖRNSON : *Et brev om udödeligheden* (Immortalité de la race, non de l'individu). — CHR. LANGE : *Den anden Haagkonference* (Raisons économiques, sociales et politiques qui s'opposent au désarmement).

Fasc. 4. Dr A. M. HANSEN : *Georg Ossian Sars.* — *Prof. Gerh. Gran* : *Ossian* (Biographie de G. O. Sars). — B. BJÖRNSON : *Polakkerne som undertrykkere* (Les grands propriétaires polonais exploiteurs du peuple). — PAUL WINGE : *Samfund. familie, skole* (L'école chargée de développer l'idée d'égalité menace la famille. Celle-ci repose sur l'inégalité. Société impossible sur le principe de l'égalité. L'égalité n'existe pas dans la nature).

Ord och Bild (Stockholm, Wahlström). Fasc, 3, 1907. — TOR HEDBERG : *Porträttet af Alessandro del Borro och dess mästare* (Étude sur le peintre Peters Franchoys, l'auteur du portrait de Gisbert Mutzart, qui est au musée de Lille). — A. O. LINDFORS : *Ur lifvet i Lund kring 1800-talets midt*

(1847-1870). II (Les réunions académiques et la vie des étudiants à Lund vers le milieu du XIXe siècle). — A. HAGENSEN : *Gentleman* (La mode au XIXe siècle). — ANNA M. ROOS : *Gudruns död* (Poème extrait des « Gjukungar »). — RUBEN GISON BERG : *Till C. R. Nybloms sjuttifemaarsdag* (Nyblom, professeur et critique d'art, musique et poésie). — G. HETSCH : *Carl Nielsens « Mascarade » paa det Kgl. Theateri Köbenhavn* (Des causes du succès de cet opéra et de ses défauts). — FRED. BÖÖK : *Levertin som novellist* (Variété des nouvelles de Levertin; son réalisme).

Fasc. 4. — GEORG NORDENSVAN : *Ernst Josephson som Konstakademiens « uppföding »* (Pour servir à l'histoire de la peinture en Suède aux environs de 1880). — GUSTAF ULLMAN : *Gömda blommor* (Poésie). — A. O. LINDFORS : *Ur lifvet i Lund kring 1800-talets midt* (1847-1870) III. (Le chant et la musique; la vie de société, les groupes et les personnalités à Lund au milieu du XIXe siècle). — M. PETERSON-BERGER : *Nibelungens ring och dess första framförande i Sverige* (L'anneau des Nibelungen : de la genèse à l'exécution).

En supplément la table systématique des 15 premières années de la revue, de 1892 à 1906.

Ord och Bild (Wahlström, Stockholm), 1907, fasc. 5. — ANDERS ÖSTERLING : *Karl von Linné* (Poésie). — ISAK FEHR : *Karl von Linné* (L'enfance, par Lund à Uppsala, triomphes à l'étranger, à Stockholm, activité à Uppsala). — JOH. MORTENSEN : *Oscar Levertins bok om Linné* (Dans ce livre, qui eût été un poème et dont il avait réuni tous les matériaux, mais que la mort l'a empêché de rédiger, O. Levertin eût montré que Linné était un véritable poète.) — CARL G. LAURIN : *Från Stockholms Teatrar* (Revue des théâtres de Stockholm pendant la dernière saison; deux pièces à retenir : « Stackars Olson » et « Glada änkan »). — POUL BJERRE : *Bröderna Mörck* (Essai de psychologie à propos du dernier livre de Geijerstam).

Samtiden (Axhehoug, Kristiania), 1907, fasc. 5. — N. WILLE : *Carl von Linné* (Biographie). — GABRIEL SCOTT : *Det kalder saa sagte* (Poésie). — RAGNVALD MOE : *De store modsætninger i det nuværende Frankrig* (Les oppositions religieuses et politiques dans la France actuelle; éloge de notre pays.) — H. EITREM : *En situation i Wergelands liv* (Vers 1838-1840, période de calme et d'amour dans la vie de Wergeland; s'occupe d'esthétique; sa poésie devient plus raisonnable). — A. M. HANSEN : *Tidens Tanker* (Revue des livres de mythologie scandinave).

L. P.

Revues de littérature allemande moderne.

Das literarische Echo. — 1907. — **1. April.** — R. KRAUSS : *Die Kunst der Interpunktion.* — ANNA BRUNNEMANN : *Marcelle Tinayre* [Étude des œuvres de cet écrivain : « elle est femme, et elle est parisienne ». Elle occupe une des premières places dans le roman français contemporain]. — *Romantika*, von F. DEIBEL [Comptes rendus de divers ouvrages récents sur le romantisme, en particulier sur Novalis, Eichendorff, Chamisso, etc.]. — *Novellen und Skizzen*, von FRITZ BÖCKEL [Comptes rendus de romans et nouvelles récents]. — G. STEINHAUSEN : *Zur Kultur der Gegenwart* [Compte rendu du grand ouvrage encyclopédique en cours de publication : *Die Kultur der Gegenwart, ihre Entwicklung und ihre Ziele*]. — ECHO DER ZEITUNGEN [Sont analysés des articles sur : Le chien d'Aubri, Schiller et Lotte, Heyse contra Wedekind]. — ECHO DER ZEITSCHRIFTEN [Revues analysées : *Bühne und Welt*; *Hochland*; *die Nation* (article de R. M. Meyer sur « l'enfant terrible dans la littérature »); *Nord und Süd* (article élogieux de H. Lindau sur Engel, l'historien de la littérature allemande, qui est proclamé bien supérieur à Brandes et au moins égal à Taine). *Pädagogisches Archiv* (étude de B. Schulze sur le professeur Wünsch et son influence sur Kleist; de P. Friedrich sur Kierkegaard et son influence sur Ibsen]. — ECHO DES AUSLANDES [lettres de France, d'Italie, de Russie]. — ECHO DER BÜHNEN, etc. — **15. April.** — A. V. ENDE : *Schiller und die Amerikaner* [Court historique de l'influence exercée aux États-Unis par les œuvres de Schiller; il a toujours été, dans ce pays, un poète populaire]. — J. A. BERINGER : *Otto Julius Bierbaum.* [Bonne étude sur Bierbaum, considéré comme poète lyrique, auteur dramatique, prosateur]. — AUTOBIOGRAPHISCHE SKIZZEN. XXIV : BIERBAUM [Dans une intéressante esquisse, Bierbaum raconte sa vie; il travaille en ce moment à un drame sur Napoléon I[er] : « Von Elba nach St-Helena »]. — BESPRECHUNGEN [Comptes rendus de recueils lyriques]. — ECHO DER ZEITUNGEN. — ECHO DER ZEITSCHRIFTEN [Revues analysées : *Der Continent* (intéressant article sur « la poésie lyrique allemande jugée par les Français); *März* (description du « moderne essayiste »); *Die Nation* (qui a cessé de paraitre depuis Pâques); *Die Umschau* (étude de Weygandt sur « les personnages d'Ibsen du point de vue du psychiâtre »]. — ECHO DES AUSLANDES [Lettres d'Angleterre, d'Amérique, de Norvège, de la Suissse occidentale, de Hongrie]. — ECHO DER BÜHNEN, etc. — **1. Mai.** — F. ROSE : *Stil und Gestammel.* — H. ZIMMERN : *E. A. Butti* [Butti est un écrivain d'avenir; il est, en Italie, un des représentants les plus éminents de l'art idéaliste]. — W. GOLTHER : *Wagner-Literatur* [Compte rendu d'ensemble de plusieurs ouvrages de Wagner et sur Wagner]. — E. HORNER : *Neue Lenau-Kunde.* — ECHO DER ZEITUNGEN [Les principaux articles signalés sont consacrés au « Roman du vieux Berlin », par R. M. Meyer, à la « Comédie française »,

etc.] — ECHO DER ZEITSCHRIFTEN [Revues analysées : *Deutsche Revue* (article de R. v. Gottschall sur un projet de fondation d'une « Académie allemande » analogue à notre Académie française); *Die Gegenwart* (article de Bienenstein sur R. Schaukal); *Oesterreichische Rundschau* (article de Merwin sur la littérature polonaise des dernières années); *Süddeutsche Monatshefte* (étude de J. Hofmiler sur le dernier et important ouvrage de Wedekind, « Frühlings Erwachen »]. — ECHO DER BÜHNEN, etc. — **15. Mai.** — R. PETSCH : *Wiederbelebung des Volkslieds* [Importante étude sur le Volkslied, son origine, ses caractères, etc.]. — R. WEITBRECHT : *Bücher aus der Schweiz* [Étudie quelques romanciers suisses contemporains : Ernst Zahn, F. Odermatt, E. Frey, G. Speck, Silvia Andrea, F. Marti, R. Baumann]. — *Heinrich Laube* [Comptes rendus de divers ouvrages récents sur Laube]. — F. DIEDERICH : *Aus allen Tonarten* [Étudie divers recueils de poésies lyriques parus récemment]. — H. GOEBEL : *Skandinavische Neuheiten.* — ECHO DER ZEITUNGEN [Les principaux articles signalés sont consacrés à Torresani, Eduard Paulus, aux « Chats de Hoffmann et de Baudelaire ». — ECHO DER ZEITSCHRIFTEN [Revues analysées : *Die Grenzboten*; *Die neue Rundschau* (« Le poète et l'époque actuelle, par H. v. Hofmannsthal); *Die Schaubühne* (« Le théâtre hollandais », par Fr. van Eeden); *Velhagen u. Klasings Monatshefte* (« Souvenirs relatifs à H. Seidel », par L. Pietsch)]. — ECHO DES AUSLANDES [Lettres d'Angleterre et d'Amérique]. — ECHO DER BÜHNEN, etc.

L. MIS.

Die Hilfe. — 13ter Jahrgang. H. 16. Herbert von Berger : « Frank Wedekind ». A. Sönnichsen : « Martin Grey's Hochzeit ». — H. 17. Joseph Leibgeber : « Frank Wedekind ». — H. 18. Erich Schlaikjer : « Eine Bühne des Auslandes ». II. : « Hebbel's Moloch ». — H. 19. A. Ernst : « Die Schulfragen im Preussischen Abgeordnetenhause ». Erich Schlaikjer : « Das Ausland in Berlin ». — H. 20. G. I. Lesser : « Karl von Linné ». H. Schnellbach : « Schmitthenner ». — H. 21. Heinrich Meyer Benfey : « Ernst Lissauer ».

Littérature comparée.

Livres et brochures. — BEAM, J. N., Die ersten deutschen Uebersetzungen englischer Lustspiele im 18. Jhdt. Hamburg, 1905. — BONARDI, C., Enrico Heine nella letteratura italiana. Livorno, 1907. — BÖTTCHER, E., Der englische Ursprung des Comte de Boursoufle. Diss. Rostock, 1906. — ESTÈVE, E., Byron et le romantisme français. Essai sur la fortune et l'influence de l'œuvre de Byron en France de 1812 à 1850. Paris, 1907. — FEST, J., Othello in Frankreich. Diss. Erlangen, 1906. — HORLACH, G., L'opera letteraria di Gessner e la sua fortuna in Italia. Castiglione Fiorentino, 1906. — HOSKINS, J.-P., German influence on religious life and thought

in America during the colonial Period. Princeton, 1907. — JAKOB, F., Die Fabel von Atreus und Thyestes in den wichtigsten Tragödien der englischen, französischen und italienischen Literatur. Leipzig, 1907. — KLENZE, C. VON, The interpretation of Italy during the last two centuries. Chicago, 1907. — LEE, S., Shakespeare in France. Dans : Shakespeare and the modern stage. London, 1907. — MAFFEI, L., Il simbolo in Dante e Gœthe. Alba, 1906. — PASINI, F., Per la fortuna di Klopstock in Italia. Padua, 1906. — REED, B., The influence of Gessner upon English literature. Philadelphia, 1906. — SCHIRMACHER, K., Deutschland und Frankreich seit 35 Jahren. Ein Beitrag zur Kulturgeschichte. Berlin, 1907. — SULGER-GEBING, E., Gœthe und Dante. Studien zur vergl. Literaturgeschichte. Berlin, 1907. — THIEM, E., Wie weit erscheint Chr. G. Salzmann von J.-J. Rousseau beeinflusst? Diss. Erlangen, 1906. — TOSI, J., Longfellow e l'Italia. Bologna, 1906. — TUCKER, T. G., The foreign debt of English literature. London, 1907. — VACANO, ST., Heine und Sterne. Berlin, 1907. — VISCONTI, F., Il Filippo di V. Alfieri e il Don Carlos di Schiller. Avellino, 1906. — WEIDENKAFF, K., Die Anschauungen der Franzosen über die geistige Kultur der Deutschen in Verlaufe des 18 und zu Beginn des 19 Jhts. Diss. Leipzig, 1906. — WENDEROTH, O., Der junge Quinet und seine Uebersetzung von Herder's Ideen. Diss. Tübingen, 1906. — WIHAN, J., Joh. Joachim Christoph Bode als Vermittler englischer Geisteswerke in Deutschland. Prag, 1907.

Périodiques. — AN., The Pleiade and the Elizabethans. *Edinb. Rev.*, avril 1907. — ASMUS, R., Hypatia in Tradition und Dichtung. *St. z. vgl. Lit.*, VII, 1. — BAKER, G. M., Graf Friedrich von Stolberg in England. *Mod. Lang. Notes*, déc. 1906. — BAKER, G. M., An early English translation of Miss Sara Sampson [1799-1800]. *Ibid.*, avril 1907. — BALDENSPERGER, F., L'Allemagne et les Allemands vus à travers la littérature française. *Bibl. univers.*, juin 1907. — BONNEFON, P., V. Cousin et l'Allemagne. *Rev. bleue*, 26 janv. 1907. — BROWN, P. H., The character of Gœthe [et l'accueil qu'il a trouvé en Angleterre]. *Quarterly Review*, avril 1907. — CAUSSY, F., Joseph de Maistre et Schopenhauer. *L'Ermitage*, 15 juillet 1906. — COLWELL, W. A., The first English translator of Wieland's *Oberon* [James Six]. *Mod. Lang. Notes*, mars 1907. — DE LOLLIS, C., Dante e Gœthe in Francia. *La Cultura*, 1er mai 1907. — DUBEDOUT, E.-J., Edgar Poe et Musset [l' « autoscopie » chez les deux poètes]. *Mod. Lang. Notes*, mars 1907. — DUMONT-WILDEN, L., Maurice Barrès et l'esprit européen. *Rev. bleue*, 19 juin 1907. — ID., La culture française en Belgique et le mouvement flamand. *Ibid.*, 23 fév. 1907. — DUPROIX, J. J., Carlyle et Nietzsche. *Bibl. univers.*, mars 1907. — ENDE, A. VON, Schiller und Amerika [sa notoriété aux États-Unis]. *Liter. Echo*, 15 avril 1907. — FARINELLI, A., Apuntes sobre Calderón y la música en Alemania. *Cultura española*, 1907. — GENTILE, G., Francesco Bonatelli e l'influsso di Lotze in Italia. *Critica*, 20 janv. 1907. — ID., Carlo Cantoni e l'influsso di Lotze in Italia. *Ibid.*, 20 mai 1907. — GOLDSCHMIDT,

K. W., Wir und Shakespeare. *Liter. Echo*, 1 janv. 1907. — HATCHER, O. L., The sources of Fletcher's « Monsieur Thomas » [en particulier l'*Astrée*]. *Anglia*, XXX, 1. — JACOBSEN, R., Französische Urteile über deutsche Lyrik. *Der Continent*, I, 4-5. — KABEL, P., Die Quellen für Heines « Bimini » und « Mohrenkönig » [W. Irving]. *Archiv*, 117, 3/4, 1906. — KASTNER, L. E., Thomas Lodge as an imitator of the Italian poets. *Mod. Lang. Rev.*, janv. 1907. — LANSON, G., Deux voyages en Angleterre. Voltaire et César de Saussure. *Rev. d'hist. litt. de la France*, 1906, n° 4. — LÉVI, M., Mon habit [de Béranger, comparé à *Der alte Reiter* de Holtei]. *Mod. Lang. Notes*, déc. 1906. — LICHTENBERGER, H., Nietzsches Einfluss auf die französische Literatur. *Bühne und Welt*, IX, 14 et 15. — MANN, M. F., Thomas Carlyle und Deutschland. *Die Lichtung*, 1907, n° 4. — MEYER, E., Ibsen und das deutsche Drama. *Deutsche Monatsschrift*, nov. 1906. — NYROP, KR., Norske Forhold i det 13 Aarhundrede efter en samtidig fransk Kilde. *Aarb. f. nord. Oldk. og Hist.*, 1907. — RICHARDS, A. E., A literary link between Shadwell and Chr. F. Weisse [*The Devil of a wife*]. *Publ. of the Mod. Lang. Association of America*, XXI, 4. — ROBERTSON, J. G., Lessing and Farquhar. *Mod. Lang. Rev.*, oct. 1906. — STEIN, H. VON, Rousseau und Kant. *Wege nach Weimar*, III, 1907. — TALLENTYNE, S. G., Some French impressions of England. *Monthly Rev.*, déc., 1906. — TOLDO, P., Les voyages merveilleux de C. de Bergerac et de Swift et leurs rapports avec l'œuvre de Rabelais. *Rev. des Études rabelaisiennes*, IV et V. — VOLLHARDT, W., Ein italienischer Falstaff. *St. z. vgl. Lit.*, VII, 1. — WOLFF, S. L., Robert Greene and the Italian Renaissance. *Engl. Studien*, XXXVII, 3.

F. B.

L'Académie française vient de décerner sept cents francs sur le prix Langlois à la Société d'études germaniques pour la première partie de la traduction des *Contes de Canterbury*, de Chaucer, que la *Revue germanique* a publiée en fascicule l'an dernier. Cette traduction était l'œuvre de MM. Gazamian, Morel, Garnier, Bourgogne, Delcourt et Dorocquigny. Un second fascicule est sous presse. Le reste de l'œuvre paraîtra dans le courant de 1908.

Le propriétaire-gérant : FÉLIX ALCAN.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

Coulommiers. Imp. Paul BRODARD.

TROISIÈME ANNÉE N° 5 NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1907

Revue germanique

ALLEMAGNE — ANGLETERRE
ÉTATS-UNIS — PAYS-BAS — SCANDINAVIE

SOMMAIRE :

Charles Joret. — Un professeur à l'Institut du Belvédère : Auguste Duvau (1771-1831).

Auguste Ehrhard. — La dernière passion de Gentz.

NOTES ET DOCUMENTS

LA RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE EN FRANCE ET EN AMÉRIQUE (*Albert Schinz*).
OBSERVATIONS SUR UN PASSAGE DE LA BRAUT VON MESSINA (*Henri Weil*).
LETTRE DE M. RICHARD M. MEYER.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

TABLE DES MATIÈRES

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, boulevard Saint-Germain, Paris, 6e.

Renouvellement d'abonnement du 1er Janvier 1908.

Cette livraison étant la dernière de l'année 1907, nous prions nos abonnés de nous adresser leur renouvellement pour l'année 1908 par l'intermédiaire de leur libraire ou d'un bureau de poste. — Tout abonné qui ne nous aura pas envoyé pour le 15 Décembre prochain un avis contraire recevra par l'intermédiaire de la poste une quittance du montant de son abonnement pour 1908.
Cet avis ne concerne que les personnes abonnées directement.

La **Revue germanique**, publiée sous les auspices des Universités de Lille, Lyon et Nancy, paraît cinq fois par an (janvier, mars, mai, juillet, novembre) en fascicules d'environ 8 feuilles in-8°, formant un volume d'environ 640 pages.

Chaque numéro contient :

1° Des articles originaux sur la littérature, l'histoire, la philologie, le mouvement social, les arts, dans les pays de langue germanique et anglo-saxonne ;

2° Des notes et documents inédits ou autres ;

3° Des revues critiques des principales publications récentes sous les rubriques suivantes :

Littérature, Histoire des idées, Philologie, Histoire, Beaux-Arts ;

4° Une Bibliographie sommaire et une Revue des Revues françaises et étrangères.

Le prix de l'abonnement est fixé à **14** fr. par an pour Paris, **16** fr. pour les départements et l'étranger. — LE NUMÉRO, 4 fr.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL POUR L'ANNÉE 1907 :

M. PIQUET, professeur à l'Université de Lille.

SECRÉTARIAT DE LA RÉDACTION :

A la librairie Félix Alcan, le jeudi, de 2 à 4 heures.

Prière d'adresser tous manuscrits et communications au Secrétariat de la Revue.

La **Revue germanique** rendra compte de tout ouvrage pouvant entrer dans son programme dont un exemplaire sera adressé à ses bureaux, à la librairie Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain, Paris. Les comptes rendus seront confiés à des spécialistes, et signés.

Ils paraîtront autant que possible dans le courant de l'année de la publication.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

MM. ALBERT (Henri), ALEKAN, ANDLER (Charles), ANGELLIER (Auguste), ARREN (Jules), AUERBACH (B.), BAHON (Carle), BALDENSPERGER (Fernand), BARBEAU, BARDOUX (Jacques), BARET, Mme ARVÈDE BARINE, MM. BASCH (Victor), BEAUJEU (L.), BEHAGHEL (O.), BÉMONT (Ch.), BÉNÉDITE (L.), BENOIT (François), BERGER, BESSON, VON BODENHAUSEN (Baron E.), BOSSERT, BOUCHOT (Henri), BOURDON (Eugène), BOUVIER (Bernard), CAZAMIAN (Louis), CHEVALLEY (Abel), CHEVRILLON (André), CHUQUET, CLARAC, DELACROIX (H.), DELBOS (Victor), DELCOURT (Joseph), DENIS (E.), DIMNET (E.), DEROCQUIGNY (J.), DERUDDER, DRESCH (J.), DUPROIX (J.-J.), EHRHARD (A.), ELSTER (Ernest), Mlle A. FANTA, MM. FEUILLERAT (Albert), FLEGENHEIMER (Edmond), FLEURY (V.), FIRMERY, FOULET (Lucien), GARNIER (Ch. M.), GAUTHIOT (Robert), GERMAIN (André), GILLOT, GODART (A.), HAGUENIN (E.), HOVELAQUE, HUCHON, JULLIAN (Camille), KONTZ (A.), KOSZUL (André), JUSSERAND (J.-J.), LAFENESTRE (Georges), LANDORMY (P.), LAUVRIÈRE (Emile), LAUDENBACH, LAVISSE (Ernest), LEGOUIS (Emile), LEGRAS (Jules), LEROUX (Alfred), LEROY (Max), LESCOFFIER, LÉVY (Albert), LÉVY (Ernest), LÉVY-BRÜHL, LICHTENBERGER (Ernest), LICHTENBERGER (Henri), LOISEAU, LOOTEN, MAETERLINCK (L.), MAIGRON, MARGUILLIER (Auguste), MATTER (P.), MAUCLAIR (Camille), MÉTIN (Albert), MILHAUD (Edgar), MIS, MONOD (Gabriel), MONOD (François), MONTANDON (Marcel), MURET (Maurice), NICOLLE (Marcel), NIETZSCHE (Mme Fœrster), PAGÈS (G.), PARISET, PARMENTIER (Jacques), PETIT-DUTAILLIS, PINEAU (Léon), PINLOCHE, PIQUET (F.), POIROT (J.), POLACZEK, POTEZ (Henri), RAPHAEL (G.), RÉAU, DE REUL (Paul), REUSS (Rodolphe), RIVAUD (Albert), ROD (Edouard), ROLLAND (Romain), ROUGE (I.), ROOSES (Max), ROUSTAN (L.), RUYSSEN (Th.), SAROLEA (Charles), SCHMIDT (Ch.), SCHWEITZER (Albert), SEIGNOBOS (Charles), SEILLIÈRE (E.), SPENLÉ (E.) SPIELMANN (H. M.), STAPFER (Paul), THOMAS (W.), TIBAL (André), TRAVERS (Julien), VARENNE (Gaston), VERRIER (Paul), WADDINGTON (Albert), WEILL, ZYROMSKI.

MM. les collaborateurs de la Revue sont priés de signaler les livres dont ils seraient disposés à rendre compte à la Rédaction qui se chargera des démarches auprès des éditeurs.

UN PROFESSEUR A L'INSTITUT DU BELVÉDÈRE

AUGUSTE DUVAU

TRADUCTEUR, CRITIQUE, BIOGRAPHE, NATURALISTE

(1771-1831)

La liasse J des « Papiers Mounier », que le comte d'Hérisson a généreusement donnés à la Société éduenne [1], contient une lettre, jusque-là ignorée, de Mme veuve Duvau, qui nous fournit, dans sa brièveté, de précieux renseignements sur les relations de son mari avec la famille Mounier. Écrite une année avant sa mort, c'est un dernier souvenir, et comme son testament, que cette femme profondément affligée adressait, se sentant près de quitter la vie, à l'ancien élève et à l'ami fidèle de celui qu'elle ne cessait de pleurer [2].

La Farinière, 25 octobre 1834.

Ceci, Monsieur, vous sera remis après moi; vous y trouverez tout ce que j'ai retrouvé de votre correspondance avec mon pauvre mari, puis une bague contenant des cheveux de M. votre père, ainsi qu'un petit flacon dont je n'ai pas eu la force de me séparer. Il le tenait de Mme Mounier et il l'a constamment tenu dans ses mains jusqu'au dernier moment.

Je joins ici une grande partie des lettres allemandes que je n'ai voulu faire voir à personne. J'aimais à espérer que vous viendriez me voir et que vous voudriez bien juger quelles sont celles qui doivent être jetées au feu. Un coup d'œil vous le fera juger. Je connais votre obligeance et je vous prie de vouloir bien *le* leur accorder; il y en a de Wieland auxquelles il attachait un grand prix.

Je vous ai offert le portrait de M. Duvau : d'après l'attachement qu'il avait pour vous, il doit vous appartenir.

C. Picquet, Vve Duvau.

1. *Mémoires de la Société éduenne,* nouv. série, t. XIV, 1885, p. 295. Les « pièces Mounier » forment onze liasses, X, A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, de grosseur et d'importance différentes. Elles ont été inventoriées par M. Roidot, p. 315-331.

2. Liasse J, cote 20. La Farinière est un hameau de la commune de Cinq-Mars, située à 18 kilomètres à l'ouest de Tours.

Que sont devenues les lettres allemandes dont parle Mme Duvau? On ne peut guère douter que ce ne soient celles mêmes que renferme la liasse X, n° 1, de la collection éduenne; Édouard Mounier n'a eu aucune raison de les détruire, comme il l'a fait pour sa correspondance avec son ami. On a donc, on peut le croire, plus ou moins complètes — quelques-unes sont malheureusement mutilées — pour la plupart des lettres allemandes, sinon toutes, que Duvau écrivit ou reçut pendant son séjour en Allemagne, ainsi que des comptes rendus ou analyses littéraires également en allemand, qui remontent à la même époque. Mais ce ne sont pas les seuls papiers de Duvau que contient la collection éduenne; on trouve, disséminés au hasard dans plusieurs autres liasses [1], des mémoires, notes, traductions ou études diverses, qui sont ou paraissent bien être de lui, avec des lettres qui lui furent évidemment adressées, sans qu'on puisse deviner, pour beaucoup, comment ces pièces ont pris place parmi les papiers Mounier. Quoi qu'il en soit, il y a là un ensemble de documents d'une valeur inappréciable, tout défectueux et incertains qu'ils sont parfois. A l'aide de ces documents, ignorés jusqu'ici ou inutilisés, et de quelques lettres inédites de Duvau [2], — sans négliger les renseignements fournis par ses anciens biographes, — je voudrais, autant que cela est possible, vu l'insuffisance des sources, essayer de retracer la vie encore si mal connue du savant tourangeau [3].

I

Auguste Duvau naquit à Tours, le 14 janvier 1771, de sire Alexis-Auguste, écuyer, président-trésorier de France au bureau des

1. En particulier dans la liasse A, n° 5 *bis*, peut-être aussi dans la liasse B, n° 12, et la liasse C, n° 10, puis dans la liasse D, n° 1, la liasse E, n° 5, et dans la liasse J, n°s 17 et 18.

2. Entre autres deux lettres, adressées à Camille Jordan, lettres dont l'existence m'a été signalée par M. A. Baldensperger, professeur à l'Université de Lyon. Elles sont en la possession de M. le comte Boubée, que je prie de recevoir ici l'expression de ma vive gratitude pour l'empressement qu'il a mis à m'en laisser prendre copie.

3. Je me proposais d'abord de ne raconter la vie de Duvau que pendant son séjour en Allemagne, de 1792 à 1805; je me suis résolu, à la fin, à la résumer jusqu'à l'époque de sa mort parce qu'il n'a pas cessé, après son retour en France, de s'occuper de la littérature allemande, ce qui entrait dans mon sujet. Cela m'a d'ailleurs donné l'occasion de rectifier quelques erreurs de ses premiers biographes.

finances, et de dame Anne-Magdeleine de la Mardelle [1]. Après avoir commencé ses études dans sa ville natale, il alla les continuer à Paris, au collège Duplessis. Mais en 1791, effrayés par les troubles qui agitaient la capitale, ses parents le rappelèrent auprès d'eux. Il n'y resta pas longtemps. Dès l'année suivante, il quittait la Touraine et la France. Les émigrés organisaient, au delà de la frontière, la résistance à la Révolution. Le frère aîné de Duvau, Alexis, officier de marine, alla se jondre à eux; Auguste le suivit et s'engagea dans l'armée des Princes; mais au bout d'un an, désespérant d'une cause qu'il sentait perdue, et fatigué d'une vie qui ne convenait pas à ses goûts, il renonça pour toujours au métier des armes. Il ne pouvait rentrer en France; il se retira à Bocholt [2], petite ville de Westphalie, située sur la frontière de la Hollande. Il y resta deux années entières, seul avec un ancien officier de dragons, émigré comme lui, et qui, comme lui, avait quitté l'armée des Princes. Il trouva dans ce compagnon d'infortune un ami dont la société lui adoucit les ennuis de l'exil, et il conçut pour lui une affection si grande qu'il le considéra bientôt comme un frère. Cet officier, dont il m'a été impossible de découvrir le nom [3], avait reçu une éducation toute militaire et mondaine; il n'en partagea pas moins avec ardeur les études bien différentes auxquelles Duvau se livra dans sa retraite.

Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, Duvau possédait à fond les langues classiques; avait-il aussi étudié les langues modernes? Je l'ignore; en tout cas, c'est à les apprendre ou à s'y perfectionner qu'il consacra les deux années qu'il passa à Bocholt avec son ami. Tous deux rivalisèrent dans l'étude de l'allemand, de l'anglais et même du hollandais et de l'italien. Mais l'étude de ces dernières langues ne fut que secondaire pour Duvau. C'est à celle de l'allemand qu'il se voua de préférence, et les progrès qu'il y fit furent tels qu'il le parla et l'écrivit bientôt comme sa langue maternelle. Il ne se borna pas d'ailleurs à l'étude pratique de l'allemand; il dévora les ouvrages les plus célèbres écrits dans cet idiome; aussi

1. *Archives municipales de Tours*. État civil, Saint-Pierre-du-Chardonnet, t. II, fol. 462. (Cf. *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, t. XVI, 1er trimestre de 1907, p. 2).

2. Lettre de Duvau à Knebel du 28 juin 1795. *Papiers Mounier*, liasse X, note 5.

3. J'ai cru un instant que cet ami pouvait être le baron de Vitrolles, mais l'âge que lui donne Duvau ne permet guère cette hypothèse. Lettre de Duvau à Knebel du 28 juin 1795.

acquit-il bien vite une connaissance approfondie de la littérature germanique, et il aura l'ambition de contribuer, lui aussi, à la faire connaître en France.

Quelles ressources permirent à Duvau et à son compagnon de vivre pendant leur séjour en Westphalie? Je ne saurais le dire; mais le moment vint où ils durent songer à quitter ce pays. La révolution du 9 thermidor et la réaction qui la suivit, les négociations de paix engagées avec les nations voisines, firent croire aux émigrés qu'un nouvel état de choses se préparait en France, et que le jour approchait où il leur serait possible d'y rentrer. Duvau partagea cette illusion [1]; mais, avant de prendre le chemin du retour, il résolut de visiter quelques villes de l'Allemagne centrale. Depuis que, par un article de la paix de Bâle, la Prusse se fut engagée à interdire son territoire aux émigrés, et que la Suisse leur refusa aussi la permission de résider dans les cantons, nombre d'entre eux se répandirent dans les états neutres du centre de l'Allemagne, qui se trouvaient en dehors des routes suivies par les armées ennemies. Beaucoup étaient déjà établis dans le gouvernement d'Erfurt. Ce petit état, depuis 1775, était administré par Dalberg, coadjuteur de l'archevêque de Mayence [2]. Esprit éclairé et délicat, les émigrés trouvèrent auprès de lui un accueil hospitalier. Dès longtemps la duchesse de Bouillon était venue se fixer dans sa ville épiscopale. Il semble que Duvau et son compagnon furent recommandés à cette grande dame, à qui sa fortune personnelle permettait de venir en aide à ses compatriotes malheureux. Les deux amis se rendirent à Erfurt dans le courant du mois d'avril 1795; combien de temps y restèrent-ils? Rien ne nous l'apprend; mais le séjour qu'y fit Duvau ne fut qu'une étape du voyage qui le conduisit à Weimar.

Il n'était pas le premier émigré venu dans cette petite capitale. Dès 1792, le chevalier de Boufflers y avait paru; il n'y séjourna guère à la vérité. L'helléniste Le Chevalier, l'ancien compagnon de Choiseul-Gouffier à Constantinople, vint aussi à Weimar vers la même époque ou peu après [3], et s'il ne s'y arrêta pas beaucoup plus

1. Lettre à Knebel sans date, mais probablement du 27 avril 1795.
2. Karl Freiherr von Beaulieu-Marconnay, *Karl von Dalberg und seine Zeit*, Weimar, 1879, in-8°, t. I, p. 18.
3. Charles Joret, *Un helléniste voyageur normand, J.-B. Le Chevalier*, Caen-Paris, 1903, in-8, p. 13.

longtemps, il s'y lia du moins avec le directeur du gymnase, Böttiger, et resta pendant plusieurs années en correspondance avec lui. Mais ce fut à partir de 1795 surtout que les émigrés prirent le chemin de Weimar. L'obligation, où ils ne tardèrent pas à se voir, de quitter aussi le gouvernement d'Erfurt détermina une partie de ceux qui y résidaient à se retirer dans les états voisins de Charles-Auguste. Ils gagnèrent d'abord Eisenach. Au milieu de l'été, Gœthe y rencontra le comte Du Manoir [1], qui s'y trouvait sans doute déjà depuis quelque temps. Au mois d'août on y voit le maréchal de Castries installé avec sa famille [2]; mais tandis qu'il continua d'y demeurer — la maréchale y mourut vers la fin de l'année, — le comte Du Manoir ne tarda pas à suivre le duc dans sa capitale. Duvau y était arrivé plusieurs mois auparavant, mais il n'y resta que quelques jours. Qui lui avait suggéré l'idée de se rendre dans cette ville? Etait-ce le désir de faire la connaissance des grands écrivains qui y étaient alors réunis, l'espérance secrète d'y trouver les moyens de vivre, si le chemin du retour continuait à lui être fermé [3]? Les deux hypothèses sont également admissibles. Ce fut vers le 21 ou 23 avril qu'il arriva à Weimar, seul, — son compagnon fut retenu à Erfurt par une indisposition, — mais avec des lettres de recommandation de Dalberg [4]. Un accueil empressé l'y attendait. Sa connaissance si rare de l'allemand prévenait déjà en sa faveur; sa modestie, cette urbanité que Charles-Auguste aimait à trouver dans les émigrés, achevèrent de lui gagner les cœurs. Sa jeunesse, son sort si digne de pitié, étaient bien faits pour intéresser dès le premier moment en sa faveur; aussi, sans qu'il eût fait entendre une plainte, ni rien sollicité, un protecteur anonyme lui fit parvenir quelques secours. Il accepta cette marque de sympathie pour montrer à quel point il en était touché [5]; mais en même temps il demandait à son bienfaiteur de lui permettre de l'imiter, autant qu'il était en son pouvoir : comme ses « moyens actuels » lui suffisaient pour quelque temps encore, il lui disait qu'il avait

1. *Tag- und Jahreshefte*, an. 1795. — Charles Joret, *Le comte Du Manoir et la cour de Weimar*, Paris, 1896, in-8, p. 13.
2. Lettre du duc Charles-Auguste à Gœthe du 29 août 1795, *Briefwechsel des Herzogs Karl August mit Gœthe*, t. I, n° 94, p. 199.
3. Voir plus loin la lettre à Wieland du 27 avril 1793.
4. Post-scriptum de la lettre à Wieland du 30 avril 1795.
5. Brouillon d'une lettre du 24 avril 1795. Cette lettre, comme toutes celles de Duvau, à cette époque, sont écrites en allemand.

résolu de partager ses dons entre ses compagnons d'infortune. Si un jour la misère devait lui aussi l'atteindre, il chercherait, ajoutait-il, par ses quelques talents, à se rendre digne de sa bienveillante protection et à se suffire à lui-même.

J'ignore qui était cet inconnu dont, à son arrivée à Weimar, Duvau reçut une telle marque d'intérêt; mais il devait trouver des imitateurs. Une seconde lettre, dont le brouillon, presque aussi illisible que celui de la première, se trouve sur le même chiffon de papier, nous apprend que Duvau avait reçu d'un autre bienfaiteur un agréable présent — un livre, il semble bien — dont il garderait un profond souvenir. Ce bienfaiteur lui avait remis quelque chose de plus précieux encore, c'étaient des lettres de recommandation, qui devaient lui donner accès auprès des savants et des écrivains de Weimar et lui procurer, il en avait la flatteuse espérance, l'amitié de plusieurs d'entre eux.

Quel était donc ce nouveau bienfaiteur? Il avait prêté à Duvau un petit ouvrage de Schütz [1], plein des vues d'un observateur perspicace et impartial, et dont la lecture lui avait fait un vif plaisir; il l'avait aussi invité à assister à des exercices, — la nature n'en est malheureusement pas indiquée, — auxquels il ne lui fut pas, à son grand regret, possible d'assister; enfin il lui avait, dès le premier jour, donné le nom d'ami. Au soin mis ainsi à le servir et à lui être agréable, je ne serais pas éloigné de reconnaître en ce correspondant inconnu le directeur du gymnase de Weimar, Böttiger, avec lequel Duvau, après son installation dans cette ville, eut d'ailleurs les plus étroites relations. L'empressement de cet érudit à être, en toute circonstance, utile et presque importun, l'accueil que les émigrés rencontrèrent tous auprès de lui, rendent cette supposition légitime.

Mais que ce bienfaiteur inconnu fût Böttiger ou un autre, Duvau fut introduit par lui auprès des écrivains ou des savants illustres qui résidaient alors à Weimar, depuis Knebel, Wieland, Herder et Gœthe, jusqu'à Jagemann et Gerning, et il fut accueilli par tous avec une égale sympathie. Les lettres qu'à son retour à Erfurt [2] il

1. Il s'agit évidemment du philologue Christian-Gottfried Schütz, né en 1747, et alors professeur à Iéna; mais je ne saurais dire duquel de ses ouvrages il peut être question.

2. Elles sont signées en général : Le chevalier A. Du Vau. Il n'en reste que les brouillons.

adressa à quelques-uns d'entre eux nous en fournissent une preuve éclatante. La première, ou une des premières, qu'il écrivit est datée du 27 avril. A qui est-elle adressée? Rien ne permet de le dire; je serais tenté toutefois de croire que ce fut à Herder[1]. Mais quel que soit ce correspondant la lettre de Duvau est remplie de l'expression de la vive gratitude que lui avait inspirée la politesse avec laquelle il avait été reçu par lui, et de la joie qu'il éprouvait d'avoir vu un des premiers penseurs de l'Allemagne, et de l'avoir trouvé si plein de déférence et si désireux qu'il lui écrivît. Puis, après avoir exprimé l'espoir qu'il fût guéri de l'indisposition dont il était atteint, il lui annonçait que le désir de revoir leurs amis de Westphalie les ferait peut-être, lui et son compagnon, quitter Erfurt d'ici huit jours. « Combien ai-je regretté, ajoutait-il en post-scriptum, de n'avoir pu voir plus longtemps votre célèbre ami, M. le conseiller intime Gœthe? Puis-je vous prier de me recommander à lui de la manière la plus pressante et de l'assurer que je m'efforcerai de me consoler avec Werther, Egmont et Gœtz de Berlichingen, etc.? »

Le même jour 27 avril, Duvau écrivit à Wieland, qu'il avait, pendant son séjour à Weimar, vu presque à chaque heure, une lettre encore plus débordante des sentiments de sa reconnaissance.

Pourrais-je trouver en aucune langue des paroles pour vous exprimer ce que j'éprouve au ressouvenir de votre bienveillant accueil et de votre courtoisie? Et si avec cette franchise que, je l'espère, vous n'aurez pas méconnue en moi, je viens vous assurer que les instants passés dans votre société comptent parmi les plus heureux de ma vie, que votre bonté, votre affabilité envers moi et l'intérêt si flatteur pris à mon sort, m'ont, tout le temps et surtout au départ, si touché que les larmes me coulèrent des yeux, vous n'aurez qu'une légère idée des sentiments que vous avez fait naître en moi. J'ai entendu dans votre bouche le langage du génie et de la science, *je l'ai écouté en silence et n'en parle qu'avec respect, sans me permettre le plus petit éloge*, car que me reste-il à dire depuis que la louange du coryphée de la littérature allemande se trouve dans toutes les bouches, comme elle l'est dans mon cœur!

Ce lyrisme nous fait comprendre quels regrets son ami, auquel Duvau avait raconté son voyage, dut éprouver de n'avoir pu l'accompagner et nous ne sommes pas surpris qu'avec une curiosité bien

1. Ou à Böttiger, si les éloges que donne Duvau à son correspondant n'étaient pas bien exagérés pour un directeur du gymnase.

légitime il ne souhaitât rien tant qu'une occasion lui permît d'aller, lui aussi, admirer en personne l'auteur d'Obéron. Wieland avait prêté à son jeune visiteur un exemplaire de son *Pérégrinus Protée.* La lecture de cet « incomparable » roman le remplit d'admiration.

La seconde partie surtout, lui écrivait-il en le lui renvoyant avec la plus vive reconnaissance, que j'ai lue plus attentivement m'a par la suite ininterrompue de ses beaux tableaux causé un plaisir extraordinaire. Je l'ai dévorée, comme Pérégrinus les paroles de l'Inconnu, et tout ce qu'il raconte de lui-même, je voudrais vous le dire de moi. *Quo plus sunt potae, plus bibuntur aquae* [1]. Mais la différence entre l'hydropique d'Ovide et moi est seulement que je m'en trouve très bien; il semble même que chaque agréable tableau m'a rendu meilleur, et si chacun de vos ouvrages devait produire le même effet en moi, je pourrais espérer, à la fin du cinquantième volume, d'être un homme entièrement transformé, et cette amélioration, Monsieur le Conseiller, c'est à vous uniquement que je la devrais. Quel dommage que je ne puisse plus être si près de cette source salutaire!

Et, après quelques mots d'éloges, il informait Wieland, comme il l'avait fait pour Herder, de son retour prochain en Westphalie. Qu'arriverait-il ensuite? Il l'ignorait; mais s'il ne pouvait sortir de sa précaire situation, il se proposait de revenir en Saxe, certain d'y trouver en Wieland un génie protecteur. *Je ne serai jamais inquiet tant que j'aurai la Providence et vous pour appui.* Et il terminait en lui demandant la permission, en quelque lieu du monde qu'il se trouvât, de s'informer de lui et de l'assurer de son respect et de sa plus sincère gratitude.

Dans une autre lettre du même dossier, qui n'est pas datée, mais est évidemment de la même époque, sinon du même jour, Duvau se répand aussi en expressions de la reconnaissance la plus vive envers un autre bienfaiteur, — j'incline à y voir Knebel, — auquel il rappelle avec émotion les moments qu'il avait passés près de lui, et tout ce qu'il lui devait au point de vue littéraire et moral. «Vos leçons, lui écrit-il, et tout ce qui m'est arrivé de remarquable dans ce très intéressant voyage seront fidèlement conservés dans mon album et dans mon cœur. » Il le remerciait ensuite de lui avoir procuré l'honneur de faire sa cour à la duchesse mère. Protectrice habituelle des écrivains et des hôtes distingués de Weimar, elle semble avoir

1. *Fastorum*, lib. I, v. 135.

accueilli Duvau avec une faveur toute particulière; aussi priait-il son correspondant d'être auprès d'elle l'interprète de ses sentiments respectueux. Puis, après avoir dit qu'il attendait des lettres de Westphalie qui lui annonceraient peut-être la possibilité de partir dès la fin de la semaine : « Je puis vous assurer, ajoutait-il, que le souvenir d'une ville où j'ai reçu tant de bienfaits me suivra partout. Il est une chose seulement que je voudrais obtenir de vous, c'est que vous me permettiez de m'informer de temps en temps de votre santé et si je pouvais me flatter d'avoir quelque part à votre amitié, j'aurais alors l'espoir que vous différeriez pour un instant vos entretiens avec les beaux esprits de l'antiquité [1], pour m'honorer de quelques lignes, moi qui entends si volontiers parler de mes bienfaiteurs. »

Le 30 avril Duvau écrivit à son tour à Gœthe et au bibliothécaire de la duchesse douairière [2]. Il n'y a rien dans la lettre adressée à l'auteur de *Werther* du lyrisme de sentiments qu'on trouve dans celles qu'il avait écrites à Wieland et à Knebel; il se borne presque à exprimer au grand poète son vif regret de n'avoir pu, pendant son séjour à Weimar, avoir l'honneur de lui rendre plus souvent ses hommages et de lui dire de bouche la profonde admiration que ses écrits avaient excitée dans son âme. « Qui pourrait se défendre, ajoutait-il en terminant, de l'impression que produit le langage du génie et du cœur? » Il y a naturellement plus de laisser-aller dans la lettre à Jagemann; Duvau le remercie surtout de la courtoisie avec laquelle l'érudit l'avait reçu. « Tous les instants que vous m'avez permis de passer dans votre digne société doivent être toujours chers à mon cœur, et je m'estimerais hautement heureux si je pouvais le moins du monde reconnaître les bontés dont vous m'avez comblé durant mon trop court séjour à Weimar. » Ce remerciement, écrit en allemand, est suivi de quelques lignes, que le don de la « Chrestomathie italienne » [3] et des « Lettres » [4] de Jagemann suggéra à Duvau l'idée d'écrire en italien, encore qu'il manquât

1. Allusion probable aux études de Knebel sur Properce et Lucrèce.
2. Jagemann (Christian-Joseph), né en 1735, acquit, pendant un long séjour dans la Péninsule, une connaissance approfondie de la langue et de la littérature italiennes. Peu après son retour en Allemagne, la duchesse Amélie se l'attacha. Il publia d'abord une *Antologia poetica italiana* (1776-77), suivie d'une *Geschichte der Künste und Wissenschaften in Italien* (1777-81), puis des *Briefe über Italien* (1778-1785), etc.
3. *Antologia poetica italiana.*
4. Il s'agit évidemment des *Briefe über Italien.*

pour cela, disait-il, de l'habileté nécessaire. Il ne lui convenait pas de louer des ouvrages qui étaient au-dessus de tous les éloges; mais il sentait profondément le prix du présent qui lui était fait; le premier lui serait d'un grand secours pour apprendre l'italien, le second pour se perfectionner dans l'allemand. A cette lettre Duvau avait ajouté un post-scriptum, dans lequel il demandait à Jagemann — il avait adressé la même demande à Gœthe — d'écrire son nom et quelques mots sur une feuille qu'il voulait insérer dans son album, comme un souvenir inoubliable de sa visite à Weimar.

Gœthe ne répondit pas à Duvau, pas plus, il semble, que Jagemann. Il n'en fut pas de même de Knebel et de Wieland. Ce dernier lui avait envoyé, en réponse sans doute à sa lettre du 27, un billet malheureusement perdu, mais dont la lettre que Duvau lui adressa dès le 30 nous laisse entrevoir le contenu. Wieland lui exprimait à nouveau la sympathie profonde qu'il lui avait inspirée et l'intérêt qu'il lui portait. Il lui avait en même temps envoyé un de ses livres. On comprend l'allégresse qu'en dut éprouver Duvau. « J'ai sauté de joie, écrivait-il, quand j'ai reconnu votre écriture et aperçu l'agréable présent qui était joint à votre lettre. Je voulais me jeter au cou du porteur, et ne sais pourquoi une honte inopportune me retint. Toute la soirée j'ai été comme électrisé et j'ai déjà dévoré une bonne partie de votre estimable ouvrage. Mon frère [1] a pris une grande part à ma joie et vous est infiniment obligé de l'idée avantageuse que vous vous êtes faite de lui. Puis en s'excusant de son importune hardiesse Duvau priait Wieland, comme il en avait prié Gœthe et Jagemann, d'écrire son « nom impérissable » sur une petite feuille destinée à son album. Revenant ensuite au livre que le poète lui avait envoyé : « Que les Muses sont donc ravissantes, s'écriait-il, quand, dans vos vers [2] vous savez si bien unir le *molle atque facetum*, le sublime, l'*os rotundum* à tant de délicatesse et de cordialité! »

Si la réponse de Wieland à la lettre de Duvau du 27 avril s'est égarée, nous avons, par un heureux hasard, celle que, dès le 29, lui adressa Knebel. Le « Major » s'y montre tel qu'on pouvait

1. Sans doute son compagnon de voyage, qu'il regardait comme un « frère de cœur ».
2. Il m'a été impossible de lire le titre de l'ouvrage dont il semble être question.

l'attendre d'un ami de tout ce qui était français. On l'avait vu se lier avec Cacault durant le séjour que celui-ci fit, en 1773, à Berlin[1], et quand, douze ans après, il accompagna le duc héritier de Saxe-Weimar et son frère à Paris, il avait fait la connaissance de l'helléniste Villoison et était resté plusieurs années en correspondance avec lui[2]; comment n'aurait-il pas accueilli avec empressement un exilé qui se recommandait à lui déjà par sa jeunesse et sa distinction naturelle, non moins que par son goût pour la langue et la littérature allemandes? Mettant aussi de côté toute désignation cérémonieuse, il appelait Duvau son « très digne ami », « nom que son cœur voulait également recevoir de lui », et que le jeune émigré avait d'ailleurs demandé la permission de lui donner. Puis, après lui avoir dit combien sa lettre l'avait réjoui par l'expression des sentiments d'une mutuelle et sincère amitié : « Je plains, poursuivait-il, votre patrie, que j'ai en si haute estime, d'avoir, dans l'élaboration nécessaire de son sol moral et politique, dans la lutte fatale entre la raison et la passion, dû perdre des hommes qui seraient la parure de tous les pays, et qui portaient en eux l'esprit et les sentiments que pouvait seule inspirer la plus heureuse des Révolutions. Que je souhaiterais à ma patrie de pouvoir s'affranchir de la même façon par la perte de ses aristocrates! » Et remarquant qu'il est difficile, même avec le caractère le plus accommodant, de vivre satisfait hors de son pays, et combien l'Allemagne lui semblait peu faite, surtout au point de vue politique, pour offrir de grands charmes à un étranger :

Vous avez, continuait-il, été assez indulgent et bon, monsieur et cher ami, pour regarder les choses du côté le plus agréable. Cela fait honneur à votre manière de penser et à votre caractère; aussi je puis vous assurer qu'il n'y a ici qu'une voix sur votre compte, et que quiconque a fait votre connaissance s'en réjouit. Je puis vous en donner l'assurance et en particulier pour M. Herder et pour M. Wieland, et la duchesse mère me parlait hier encore de vous avec la plus cordiale sympathie et la plus grande estime. Toutefois cela ne doit pas vous détourner de chercher dans votre patrie ou dans quelque autre lieu une situation plus agréable. Mais si les circonstances ne doivent pas vous procurer un sort meilleur et plus en rapport

1. Charles Joret, *Cacault écrivain*, Rennes-Paris, 1905, p. 8.
2. D'Ansse de Villoison et la cour de Weimar. (*Revue d'histoire littéraire de la France*, t. II, 1895, p. 529 et suiv.)

avec vos mérites, soyez assuré que vous trouverez ici des amis. Ce sera pour moi la joie la plus chère d'apprendre aussi bien auprès qu'au loin, quelque chose de vous, et je vous prie de me permettre (de prendre) toujours quelque part à votre sort.

Et Knebel donnait l'exemple, en envoyant à Duvau des nouvelles de ce qu'il devenait. Il venait de s'installer au milieu d'un petit jardin, à la porte de la ville. « J'y jouis, disait-il, de l'air frais et de la vue des vertes moissons; si nombre de poétiques pensées, de sentiments et d'images s'y éveilleront, je ne le sais pas encore; mais je sais qu'autant qu'il est en moi, je resterai fidèle à ma déesse, la gracieuse nature. » On voit quelle intimité régna, dès le premier jour, entre Duvau et Knebel; quelle confiance mutuelle s'établit entre eux. Le poète traducteur communiqua quelque chose de son amitié pour le jeune français, à son entourage; à sa lettre était joint un double post-scriptum : dans le premier, le vaniteux Gerning [1], qui, au retour d'un voyage à Naples, s'était, depuis un an, arrêté à Weimar, remerciait Duvau de son souvenir en ajoutant qu'il « souscrivait de tout cœur à ce que disait Knebel ». « Sans en avoir reçu la permission expresse, disait le second post-scriptum, signé, je crois, de Herder [2], je souscris aussi à la belle lettre de mon cher et digne ami de jeunesse, aussi bien en ce qui se rapporte à l'honorable étranger à qui elle est adressée, qu'à son projet de rester fidèle au culte de la douce et sainte nature.... Partout où voleront ses pas, il ne peut qu'advenir quelque chose d'heureux à M. Duvau. »

Cette lettre était bien faite pour réjouir Duvau; il répondit aussitôt à Knebel [3] pour le remercier de la bienveillante indulgence avec laquelle il le traitait, et du titre d'ami dont il voulait bien l'honorer. Ses malheurs étaient la cause de l'intérêt inespéré que tout le monde lui avait témoigné à Weimar, et il pouvait dire, en se servant d'un jeu de mot italien, que sa mauvaise fortune avait

1. Gerning (Johann-Isaak), né en 1767, à Francfort-sur-le-Mein. Le roi et la reine de Naples, qui avaient demeuré dans la maison de son père, à l'époque du couronnement de Léopold II en 1790, l'emmenèrent avec eux en Italie.

2. Autant du moins que j'ai pu lire le nom.

3. La fin de la lettre de Duvau étant perdue, je ne puis dire au juste quand elle fut écrite, mais elle dut l'être bien peu de temps après la réception de celle de Knebel, c'est-à-dire peu après le 29 avril.

été pour lui une bonne fortune. « Je suis, ajoutait-il, on ne peut plus sensible à la cordiale opinion que vous avez de moi, et j'ose me flatter, comme vous m'en donnez l'assurance, qu'en cas de nécessité votre sympathie et celle de mes autres protecteurs ne me feraient pas défaut à l'avenir. Je l'ai éprouvé à mon départ de la manière la plus touchante; et le don qui m'a été fait n'a pas, j'en suis certain, été complètement ignoré de vous, mais comme le digne anonyme a paru désirer le secret, je ne veux pas m'étendre davantage sur ce sujet. »

Puis, parlant de la tournure meilleure que les choses paraissaient prendre en France, il annonçait à Knebel, comme il l'avait fait à ses autres correspondants, son prochain départ et celui de son ami pour la Westphalie. « Nous attendrons à Bocholt que les circonstances, en nous permettant de revoir ce qui a pour nous un charme irrésistible, guérissent la nostalgie qui nous ronge le cœur. *Dulcis amor patriæ.* Vous le savez, digne Monsieur, cet amour est au-dessus de tout... et tout doit céder au désir de procurer à ses parents quelque consolation dans leurs dernières années. *Beatus ille qui procul negotiis... rura bobus exercet suis*, etc. [1]. Dussé-je pour cela renoncer en partie aux Muses, qui si souvent ont adouci mon sort infortuné. » Il continuait en souhaitant à Knebel le bonheur de pouvoir, après Virgile, vivre sans entraves dans la société de ses amis Lucrèce et Properce [2]. Et, après avoir dit qu'il ne doutait pas que sa *villégiature* n'eût sur lui la meilleure influence, il ajoutait qu'il voudrait souvent entendre ses chants pour dissiper la tristesse qu'il éprouverait au milieu des scènes de désolation dont il serait sans doute le spectateur à son retour en France. Enfin, en terminant, il priait son ami — il adressait la même demande à Gerning — de vouloir bien écrire son nom sur la petite feuille qu'il lui envoyait, et de ne pas lui refuser d'emporter ce souvenir avec lui.

Le retour de Duvau en Westphalie — il y rentra sans doute dans les premiers jours de mai — ne mit pas fin à ses relations avec Weimar; il continua de s'entretenir avec quelques-uns des écrivains qui l'avaient si bien accueilli dans cette ville, avec Knebel en

1. Horace, Epodon II versus 1 et 3.
2. Knebel s'est borné à aimer Virgile, mais depuis des années il s'occupait de la traduction de Lucrèce et de Properce. Hugo von Knebel-Dœberitz, *Karl w ig von Knebel*, Weimar, 1890, in-8, p. 88.

particulier et avec Wieland. Au commencement de juin, ce dernier lui adressa une lettre malheureusement perdue, et dont rien ne nous permet de deviner le contenu. Quand y répondit-il? Je l'ignore et je ne sais pas même s'il y répondit [1]; mais le 28 du même mois il écrivit à Knebel. Les espérances qu'il avait, comme tant d'autres émigrés, fondées sur la réaction thermidorienne s'étaient évanouies; sa situation était devenue précaire; ses ressources, ainsi que celles de son ami, commençaient à s'épuiser; il leur fallait s'en créer de nouvelles pour échapper à la misère qui les menaçait. C'est ce qui décida Duvau à s'adresser à Knebel. Dans sa lettre du 29 avril, celui-ci lui avait donné à entendre qu'en cas de besoin il trouverait à Weimar des amis prêts à lui venir en aide; et comme, de toutes les perspectives, celle d'un établissement dans une ville où il avait reçu tant de marques de sympathie, lui était la plus agréable, il saisissait avec empressement cette espérance de salut. Il ne pouvait savoir à quoi ses protecteurs pourraient bien l'employer; toutefois, il avait cru comprendre que ce serait à quelque chose pour quoi la connaissance de la langue française serait une condition première; mais il se déclarait disposé à accepter tout autre emploi et il s'efforcerait de le remplir pour le mieux. Il demandait à Knebel de lui répondre franchement, afin qu'il pût savoir ce qui lui était permis d'espérer; mais, quoi qu'il advint, il lui saurait un gré infini. Et rappelant l'accueil bienveillant qu'il avait reçu de la duchesse mère, accueil dont il était en grande partie redevable à son ami, il le priait de le recommander humblement à cette princesse et de la supplier de lui continuer sa faveur. Mais Duvau ne se bornait pas là; il profitait de l'occasion pour dire à Knebel quelle vie il avait menée dans sa retraite de Bocholt, à quelles études il s'était livré, quels progrès il avait faits dans la connaissance des langues étrangères, ainsi que son compagnon d'exil, pour lequel il demandait à Knebel de lui donner une part dans sa bienveillance, en lui laissant entrevoir quel genre d'emploi il pourrait remplir. S'il ne pouvait rien pour lui, il tâcherait du moins que ce qu'il aurait lui-même obtenu servît à tous deux. « En tout cas, disait-il, nous nous soumettons à la triste nécessité, et nous nous

1. Il ne paraît pas du moins qu'il l'eût encore fait le 28 juin.

recommandons à la Providence, qui n'a jamais abandonné les honnêtes gens. » En post-scriptum il priait son correspondant de le rappeler au souvenir de Wieland, du vice-président M. Herder, ainsi qu'au conseiller Jagemann et à son ami M. Gerning.

Quelle réponse fit Knebel à cette lettre? Rien ne nous l'apprend; mais il semble bien qu'elle fut le point de départ des négociations qui amenèrent l'installation de Duvau à Weimar, et l'on peut admettre, je crois, que son établissement dans cette ville ne fut guère postérieur à l'époque où elle fut écrite, c'est-à-dire au mois de juin 1795. Dans ce cas, il aurait été un des premiers émigrés, sinon le premier, qui s'y fixèrent d'une manière définitive. L'helléniste Le Chevalier n'y avait guère fait que passer, comme auparavant le chevalier de Boufflers, et c'est seulement vers la fin de l'été de cette année que le comte Du Manoir y fut appelé par Charles-Auguste [1]. Ce fut aussi seulement le 13 novembre [2] que Joseph Mounier, obligé de quitter la Suisse, où il résidait depuis 1790, vint chercher un asile dans la petite capitale saxonne. Sa femme y mourut dès le mois suivant [3]. Duvau était depuis longtemps à Weimar au moment de ce douloureux événement; mais, tandis que Mounier devait, en novembre 1796, quitter Weimar, d'où il s'était absenté à plusieurs reprises déjà [4], pour aller résider pendant sept mois et demi à Dresde, — il ne revint à Weimar que le 28 juin 1797, — Duvau ne s'éloigna plus ou s'éloigna peu de Weimar. Quel emploi y remplit-il? Y remplissait-il même un emploi? Nous l'ignorons; mais nous savons que, depuis son arrivée dans cette ville, sous les auspices de Wieland [5] et de Böttiger, il se livra aux études littéraires les plus variées.

II

Dans une lettre du 14 novembre 1796 [6], Duvau parle des travaux qu'il avait déjà achevés autrefois et de ceux qu'il projetait; malheu-

1. Lettre de Charles-Auguste à Gœthe du 29 août. Voir plus haut, p. 505.
2. *Papiers Mounier*, liasse A, cote 2.
3. Le 25 décembre 1795.
4. En avril et du 22 août au 21 septembre 1796.
5. Uebrigens bevatert er (Wieland) ihn (Duvau) in literarischer Hinsicht auf jede Weise. KA Böttiger, *Literarische Zustände und Zeitgenossen*, Leipzig, 1838, in-8, t. I, p. 165.
6. *Papiers Mounier*, liasse X, cote 1.

reusement les quatre premières pages — la plus grande partie — de cette lettre ont, perte irréparable, disparu, et nous ignorerions quels ouvrages il avait d'abord entrepris, si l' « Avis », mis en tête de la traduction des *Dialogues des Dieux* de Wieland ne nous renseignait à cet égard. Duvau, j'ai déjà eu occasion de le dire, parlait et écrivait l'allemand comme sa langue maternelle; il n'est donc pas surprenant qu'il ait cherché à mettre à profit sa connaissance d'un idiome dont il avait fait une étude approfondie. L'éditeur de Zurich, Henri Gessner, fils du chantre d'Abel, celui-là même — le contexte le montre — auquel était adressée la lettre du 14 novembre, lui en fournit l'occasion. Il avait formé le projet de publier une traduction française des *Œuvres choisies* de Wieland, dont il était le propre gendre, il s'adressa à Duvau. Le premier numéro du *Magasin encyclopédique*, de 1796, annonça l'entreprise. « On ne connaît encore en France, y lisait-on [1], qu'une petite partie des ouvrages de M. Wieland; mais il n'y jouit pas moins de la plus haute réputation. On l'a souvent appelé le Voltaire de l'Allemagne. Le succès qu'ont obtenu les traductions de son *Diogène* et de son *Agathon* [2] a fait désirer depuis longtemps de voir publier en français, du moins, un choix de ses nombreux écrits. C'est le travail que vient d'entreprendre, sous les yeux mêmes de cet homme si justement célèbre, un Français établi depuis plusieurs années en Saxe [3]. » Quelques mois après paraissait le premier volume — le seul qui ait été publié — de ces *Œuvres choisies*; il contenait les nouveaux *Dialogues des Dieux* [4]. Duvau, qui les avait traduits, se chargea aussi de les présenter au lecteur.

C'est sous les yeux mêmes de l'auteur, disait-il [5], qu'a été faite la traduction de ces *Dialogues des Dieux*. Le style pourrait en être plus correct, mais le traducteur se flatte d'avoir pour lui le mérite de l'exactitude.

Il s'occupe dans ce moment de la traduction du *Miroir-d'or*, traduction qui paraîtra bientôt après celle des *Dialogues des Dieux*; elle sera suivie

1. Deuxième année, 1796, t. I, p. 124.

2. Les *Dialogues de Diogène* avaient été traduits, en 1772, par Barbé de Marbois. Imitée de l'allemand, dès 1768, par Frénays, l'*Histoire d'Agathon* avait été traduite en 1794 et 1798. Gœdeke, *Grundriss*, t. IV, p. 201 et 202.

3. Duvau n'était en Saxe que depuis huit à dix mois, mais il habitait l'Allemagne depuis quatre ans.

4. *Dialogue des Dieux*, de M. Wieland, traduits de l'allemand par L. C. D. V. (le chevalier Du Vau), à Zurich, chez H. Gessner, 1796, in-8.

5. « Avis du traducteur. »

de celle des *Abdérites*, de *Danischmend*, d'*Agathon* et de ceux des ouvrages en prose de M. Wieland qui nous ont paru se rapprocher le plus du goût et du caractère de la nation française.

Les traductions qui ont été faites de quelques-uns de ces ouvrages sont ou trop mal écrites ou trop peu exactes pour donner une idée favorable des originaux. Le traducteur s'estimera heureux de pouvoir contribuer à faire connaître davantage en France cet homme célèbre. Du reste, comme il a le bonheur d'être jeune encore [1], et que, dans la carrière où il vient d'entrer, il ne peut faire que des progrès successifs, il prie ceux qui lui feront l'honneur de lire sa traduction de lui faire part de leurs observations, afin qu'il puisse en profiter et se corriger avant d'être parvenu à l'âge où l'on ne se corrige plus.

Le programme, on le voit, était ambitieux, et il fallait pour aspirer à le remplir l'ardeur de la jeunesse et une confiance en soi-même qui cachait à Duvau les difficultés de l'entreprise. Le succès ne devait pas la couronner; mais il ne fut pour rien dans l'échec qu'elle subit. La traduction était exacte et non sans élégance; cela malheureusement ne suffisait pas. On avait été assez mal inspiré en inaugurant par les *Dialogues des Dieux*, les *Œuvres choisies* de Wieland. « Les causes premières de la Révolution française, avait bien dit un peu pompeusement le *Magasin encyclopédique* [2], sont présentées dans ces nouveaux Dialogues sous le point de vue le plus ingénieux, le plus philosophique et le plus original »; mais ils avaient paru en 1791, et les allusions aux événements contemporains qu'on y pouvait trouver étaient maintenant sans à-propos. Dès que ces « charmants » Dialogues furent publiés, le *Magasin encyclopédique* en donna un long extrait, en indiquant le nom du « jeune Français » qui les avait traduits [3]; mais l'accueil qu'ils reçurent paraît avoir été assez froid, et cet insuccès fut probablement une des « diverses raisons », pour lesquelles, comme Duvau l'écrivait plus tard [4], il renonça à traduire les autres œuvres de Wieland. Il ne continua pas la version commencée du *Miroir d'or* [5]; il dédaigna également de refaire les traductions médiocres ou incomplètes d'*Agathon* ou

1. Duvau n'avait alors que vingt-cinq ans.
2. 2ᵉ année, t. I, 1796, p. 125.
3. 2ᵉ année, t. VI, 1797, p. 119-128 et 144.
4. Lettre à A. Lafontaine du 28 août 1798, *Papiers Mounier*, liasse X, cote 1.
5. Le roman avait été traduit, assez mal il est vrai, dès 1773.

des *Abdéritains*[1], et de donner celle de *Danischmend*, qui devait attendre jusqu'en 1800 pour paraître en français. Toutefois si Duvau ne poursuivit pas la traduction des « Œuvres choisies » de Wieland, il ne renonça pas pour cela au métier de traducteur; mais ce furent d'autres ouvrages qu'il entreprit maintenant de faire passer dans notre langue.

Parmi les romanciers qui jouissaient de la faveur du public au moment où Duvau commença ses études de littérature allemande, il y en avait un qui ne pouvait manquer de fixer bien vite son attention; c'était Auguste Lafontaine[2]. Issu d'une famille de réfugiés, tout allemand qu'il était devenu d'inspiration, il lui était passé dans l'esprit quelque chose de son origine première; il était nourri de la lecture de nos écrivains contemporains, et s'il n'acceptait pas toutes leurs théories, il savait leur emprunter ce qui pouvait s'y trouver de bon. Disciple affranchi de Rousseau, comme son maître, il obéissait avant tout aux suggestions du sentiment, comme lui, il aimait surtout la simplicité de la nature. Il ne se complaisait pas dans la description d'événements tragiques ou des grandes passions, ce sont les scènes émues de la vie de famille qu'il aimait à peindre. Les recueils donnés sous le titre de *La toute-puissance de l'amour* et de *Tableaux du cœur humain*, étaient en cours de publication quand Duvau arriva en Allemagne. Un écho des théories de Rousseau devait lui plaire dans *L'homme de la nature*, une des nouvelles du second recueil. Le roman de *Claire Duplessis et Clairant*, emprunté à l'histoire de l'émigration, eut sans doute encore plus d'attrait pour lui; il y retrouvait des descriptions de scène de détresse, analogues à celles dont il avait été témoin lui-même dans son exil[3]. Les problèmes sociaux agités dans la *Vie et faits du baron de Flaming* ne lui offraient pas moins d'intérêt. On ne doit pas être surpris aussi qu'il ait eu l'idée de traduire quelques-unes des œuvres d'un écrivain dans la lecture duquel il trouvait tant de charme et d'instruction. Durant les beaux jours de l'été de 1796, il consacra les heures de

1. Donnés d'abord en extraits dans la *Bibliothèque universelle des romans*, les *Abdéritains* ne furent traduits en entier qu'en 1802 par Grifet de la Baume.
2. Né en 1758 à Brunswick, d'abord précepteur dans la maison du colonel de Thadden à Halle, il devint, en 1789, aumônier de son régiment, emploi qu'il conserva jusqu'en 1801.
3. Lettre à Lafontaine du 20 août 1798.

loisir qu'il passait au milieu du parc ducal à traduire deux des Nouvelles de *La Toute-Puissance de l'Amour* — *Amour et Estime* et *La Harpe*. Il avait fait cette traduction pour son plaisir; mais il songea bientôt à en tirer parti, et offrit à Gessner de la publier [1]; seulement, comme les deux nouvelles réunies formeraient un trop petit volume, il lui proposait d'y joindre une autre nouvelle, *Idda de Toggenbourg*, tirée des *Contes moraux*, autre recueil du romancier. Il s'engageait même, si l'entreprise pouvait lui être agréable, à traduire quelques autres œuvres de Lafontaine, persuadé qu'elles ne pourraient manquer d'avoir du succès en France [2]. Duvau avait raison : pendant plus d'un tiers de siècle, les romans du fécond écrivain devaient trouver des lecteurs et des admirateurs chez nous; presque tous ont été, quelques-uns même à plusieurs reprises, traduits dans notre langue, mais ce n'est pas à Zurich qu'ils furent publiés, ni qu'il fallait essayer de les faire paraître. Gessner le comprit, aussi n'accepta-t-il pas le projet de traduction de Duvau, pas plus, il semble, que celui d'une publication toute différente que lui fit en même temps le jeune émigré.

Les traductions qu'il avait entreprises ne pouvaient suffire au besoin de production qui animait alors Duvau; l'esprit hanté par les lectures qu'il venait de faire, il eut l'idée d'écrire, lui aussi, une espèce de nouvelle ou de conte moral « dans le goût de Florian ou de Lafontaine, s'il osait lever les yeux jusqu'à ces grands hommes ». « Il s'y trouve, écrivait-il à Gessner [3], diverses scènes que votre respectable père [4], cet inimitable grand homme, m'a inspirées. Jusqu'à présent je n'ai lu cette œuvre qu'à quelques personnes, qui en ont paru assez contentes; j'attends encore le jugement de quelques autres, et veux la montrer à M. W. — Wieland, sans doute; — vous pourriez vous régler d'après son avis, au cas où ma proposition ne vous déplairait pas. » L'œuvre de Duvau ne fut pas favorablement accueillie par Gessner, et sa nouvelle resta, comme ses traductions de Lafontaine, dans son portefeuille. Mais cet échec ne découragea pas l'infatigable travailleur qu'il était, et ne ralentit en rien son

1. Lettre du 14 novembre 1796, déjà citée.
2. I.-G. Gruber, *August Lafontaine's Leben und Wirken*, Halle, 1833, in-12, p. 433-441.
3. Lettre du 14 novembre 1796.
4. L'auteur alors si célèbre des *Idylles* et de la *Mort d'Abel*.

ardeur. Le cercle de ses études, au lieu de se rétrécir, semble bien plutôt s'être encore élargi; la lecture des ouvrages allemands ne lui faisait pas négliger celle des livres français. Dans sa lettre du 14 novembre, il priait Gessner de lui procurer la suite, s'il y en avait une, des *Lettres à Émilie sur la Mythologie* de Demoustier [1] — il n'en avait que quatre parties, — ainsi que le *Portefeuille d'un homme de goût* [2]. On voit comme sa curiosité s'étendait aux sujets les plus divers.

Parmi les livres français que Duvau lut à cette époque se trouvait une pièce de théâtre, qui lui plut tellement qu'il songea à la traduire en allemand, dans la pensée qu'elle pourrait alors être jouée sur la scène de Weimar. Toutefois, avant d'entreprendre ce travail, il jugea bon de consulter Gœthe, directeur, on le sait, du théâtre ducal, et il lui envoya la pièce. Le poète répondit en en faisant l'éloge [3]. « Si la grâce des vers français, disait-il, peut passer dans la prose allemande, on ne saurait douter du succès. On ne peut prévoir, il est vrai, comment une œuvre qui nous est à tant d'égards étrangère, sera accueillie par un public aussi différent. J'espère prochainement vous en dire plus long de vive voix. » Duvau ne se laissa pas arrêter par les scrupules de Gœthe, il se mit à l'œuvre, et, trois mois après, il soumettait sa traduction au poète; elle fut loin de le satisfaire entièrement. « Sans de grands changements dans le fond et la forme, remarquait-il [4], elle ne pourrait être représentée sur notre théâtre, et, autant que j'en puis juger, sur n'importe quel autre théâtre allemand. Je le regrette, car j'aurais souhaité que vous en pussiez retirer plaisir et profit. »

Quelle était cette pièce et Duvau en était-il réellement le traducteur? En 1897, à une époque où je ne connaissais qu'imparfaitement les papiers de la Société éduenne et n'avais pu examiner la correspondance de Duvau, j'avais cru que la traduction dont il est

1. Demoustier (Charles-Albert), né en 1760, auteur de nombreuses pièces de théâtre. Les *lettres sur la mythologie* renferment six parties, dont la dernière ne parut qu'en 1798.

2. *Le Portefeuille d'un homme de goût, ou l'Esprit de nos meilleurs poètes*, est de l'abbé Jos. de la Porte; il fut publié en 2 volumes en 1765 et en 3 volumes en 1770, à Amsterdam et Paris.

3. Le 31 janvier 1797. Voir ce billet dans le n° 1 de la 4e année (1897), p. 126, de la *Revue d'histoire littéraire de la France*.

4. *Revue d'histoire littéraire*, 4e année, 1897, p. 126, note 9.

ici question était l'œuvre de Mounier; mais encore que celui-ci sût fort bien l'allemand [1], on peut se demander s'il eût été capable de faire un tel travail; et en réalité il n'en a jamais essayé de semblable. Il n'en est pas de même de Duvau : nous l'avons vu entreprendre la traduction des œuvres choisies de Wieland, et, quand il dut l'interrompre, se proposer de traduire des Nouvelles de Lafontaine. Il s'agissait là, il est vrai, de traductions d'allemand en français; mais à l'occasion l'infatigable travailleur s'exerçait aussi à traduire du français en allemand; on trouve dans la liasse X des « Papiers Mounier », qui renferme la correspondance et divers essais du jeune émigré, une traduction en allemand d'un des contes moraux de Marmontel, *L'Heureux Divorce*, — *Die glückliche Ehe*; — il n'y a donc pas lieu d'être surpris qu'il ait aussi cherché à traduire une pièce de théâtre, et l'on peut admettre sans hésitation que la traduction dont parlent les deux billets de Gœthe était de Duvau et non de Mounier.

Mais quelle était cette pièce? Ayant, lors d'un second voyage à Autun, en 1904, découvert dans la liasse X la traduction de la comédie en un acte du comte Louis-Philippe de Ségur, ministre de France à la cour de Russie, *L'Homme inconsidéré*, — *Der unbedachtsame Mann*, — bien que cette comédie soit en prose et que Gœthe parle des « vers gracieux » de la pièce française qui lui était soumise, je n'ai pas hésité à admettre [2] que les deux pièces fussent identiques et même que cette pièce ne fût autre que la comédie de Ségur, tout en continuant, malgré un commencement de doute, à croire qu'elle avait été traduite par Mounier. C'est là une erreur; la traduction de *L'Homme inconsidéré* est — l'écriture le montre déjà, — comme celle de *L'Heureux Divorce*, l'œuvre de Duvau. La Bibliothèque de la Société éduenne possède-t-elle le manuscrit qui fut entre les mains de Gœthe? Je ne le saurais dire, comme je ne voudrais pas affirmer trop hautement aujourd'hui que la comédie de Ségur est bien la pièce dont la traduction fut soumise au grand poète; toutefois, que cette pièce et la comédie soient identiques ou différentes, la traduction qui en fut alors faite est de Duvau;

1. C'était l'opinion de Charles-Auguste lui-même.
2. *Revue d'histoire littéraire*, 12e année (1905), p. 500. *L'Homme inconsidéré* avait été composé pour le théâtre de l'Hermitage de Catherine II.

mais sa tentative n'eut pas le succès sur lequel il comptait.

C'était un nouvel échec, et l'on comprend qu'il ait songé à se créer d'autres occupations et d'autres ressources pour vivre. Ses amis cherchaient de leur côté à lui en trouver. Depuis l'année précédente, Böttiger était en relation avec Millin [1], auquel il envoyait des articles pour le *Magasin encyclopédique*, restauré par l'actif archéologue. Il pensa avec raison que Duvau, grâce à sa rare connaissance de l'allemand, pourrait être un collaborateur utile pour la jeune Revue, et il le recommanda à Millin.

Il y a ici, écrivait-il au savant, le 12 février 1797 [2], un Français d'un talent réellement unique, qui possède notre langue on ne peut pas mieux, traducteur habile des œuvres choisies de M. Wieland... Ce jeune homme qui se nomme Du Vau pourrait être employé à faire des extraits, des traductions et des notices, qui entrent dans votre plan. Il travaillerait sous mes yeux et dirigé par mes conseils. Mais il ne vit pas dans l'abondance, et ne pourrait s'y appliquer sans une gratification proportionnée de la part de la rédaction de votre journal.

Mais Millin avait grand'peine à faire vivre le Magasin; aussi quelque prix qu'il attachât à l'offre que lui faisait Böttiger au nom de son protégé, il répondit [3] que « pour le moment du moins » il ne pouvait l'accueillir. « Dès que je serai assuré, ajoutait-il, de la rentrée des frais d'impression, je m'empresserai d'accepter la proposition de M. Duvau, que je prie de vouloir bien me conserver sa bonne volonté. Dites-lui que j'ai lu sa traduction de Wieland et que je vais l'annoncer [4]. Millin cherchait ainsi à adoucir par cette promesse l'amertume du refus qu'il était obligé de faire au jeune écrivain. Heureusement d'autres occupations vinrent consoler Duvau de n'avoir pu collaborer au *Magasin encyclopédique*.

Il est probable que, dès les premiers temps de son installation à Weimar, Duvau entra en relation avec quelques-uns des savants de Iéna. Nous le verrons accueilli par Griesbach [5], avec le même

1. Charles Joret, *Millin d'après sa correspondance avec Böttiger*, Paris, 1902, in-4, p. 7.
2. Bibl. royale de Dresde, *Briefe an Böttiger*, *MTs*. 131, n° 103. J'ai modifié un peu à l'occasion le français par trop incorrect de Böttiger.
3. Lettre du 3 mars 1797, *Briefe an Böttiger*, *MTs*., 131, n° 104.
4. Voir plus haut, p. 517.
5. Griesbach (Johan-Jacob), célèbre théologien, né en 1745; après avoir voyagé en Hollande, en Angleterre et en France, il devint professeur à l'Université de Halle, d'où il passa en 1775 à celle de Iéna.

empressement [1] que l'illustre théologien avait mis autrefois à recevoir l'helléniste Villoison [2]. Il sut, il semble, faire bien vite aussi la connaissance du professeur Batsch [3], et j'incline à croire que ce sont ses rapports avec ce naturaliste qui inspirèrent à Duvau le goût de la botanique à l'étude de laquelle il se livra désormais avec ardeur. Un autre professeur de Iéna avec lequel le jeune émigré entra alors aussi en relation fut le médecin Hufeland [4]. Il venait de publier un ouvrage qui eut un grand retentissement, et qui, terminé en juillet 1796, eut, dès 1798, une seconde édition : *L'Art de prolonger la vie humaine.* Duvau le lut et entreprit aussitôt de le faire passer en français. Sa traduction, bientôt terminée, parut l'année suivante. Elle fut bien accueillie, et, en dix ans, elle a eu six éditions [5]. Si la renommée de Hufeland et la nature du sujet furent pour beaucoup dans ce succès, on ne peut mettre en doute que l'exactitude et l'élégance de la version de Duvau n'y aient aussi puissamment contribué.

C'est au moment où le laborieux émigré se livrait à ce travail difficile et sérieux que se place un épisode resté jusqu'ici inconnu, épisode que le mauvais état des lettres qui s'y rapportent — on n'en a que le brouillon incomplet et écrit en abrégé — permet à peine d'entrevoir. « On s'amuse ici à me marier tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre », écrivait de Dresde, le 2 mars 1797, Mounier à son beau-frère [6], et pourtant il était veuf et avait trois enfants. Duvau, jeune et aimable, dut être sans doute bien autrement recherché à Weimar. Songea-t-il à s'y marier [7]? Je ne le saurais dire; mais, dans les premiers temps de son séjour, il ressentit un amour partagé, dont rien malheureusement ne nous fait connaître l'objet [8]; mais des fragments

1. Lettre de Duvau à Camille Jordan du 20 octobre 1803.
2. En 1782. Lettre de Villoison à Hase du 12 novembre 1801, *Briefe an Böttiger*, *Mss.* 73, n° 15.
3. Batsch (August-Johan-Georg-Karl), né à Iéna en 1761, et depuis 1786 professeur de botanique à l'Université de cette ville.
4. Hufeland (Wilhem), né en 1762; d'abord médecin à Weimar, il fut en 1793 nommé professeur à l'Université de Iéna.
5. En 1799, à Iéna, à Coblence, s. d., et à Lausanne, en 1804, in-12, à Lausanne et à Hambourg; en 1809, in-8, à Lausanne et à Lyon.
6. Comte d'Hérisson, *Girouettes politiques*, *Un constituant*, Paris, 1892, in-12, p. 215.
7. Son frère aîné s'était marié en Allemagne, et, on le verra, assez mal marié.
8. Son amoureuse s'appelait L..., Louise ou Lotte (Charlotte), *Papiers Mounier*, liasse X, 1 *bis*.

informes d'une correspondance, qui va du 10 octobre 1797 au mois de janvier 1798, nous en laissent deviner le caractère tendre et passionné [1]. Toutefois cet amour ne paraît pas avoir apporté le moindre trouble dans les habitudes de travail de Duvau. Il y resta fidèle; mais à ce moment même elles allaient changer en partie de nature et d'objet. Lorsque commença ce court roman, une existence nouvelle venait de s'ouvrir devant lui : de traducteur à gages incertains qu'il était, il était devenu professeur, et un avenir meilleur lui paraissait maintenant assuré.

III

Pendant son premier séjour à Weimar, Mounier avait formé le projet de fonder dans cette ville un « Institut d'éducation » [2]. Ce projet fut bien accueilli par le duc; avec sa générosité habituelle il offrit pour établir la future école une partie de sa résidence du Belvédère, il la prit officiellement sous sa protection particulière et chargea le chambellan von Wolzogen d'en préparer la prompte installation [3]. Dès le 12 avril, Mounier fit paraître le programme d'enseignement qu'il se proposait de donner dans son institut; mais le moment était peu propice pour l'inaugurer; la reprise des hostilités, dont, après l'Italie septentrionale, le Sud de l'Allemagne fut le théâtre, le força de remettre à une autre époque l'exécution de son dessein; au mois de novembre il quitta même Weimar et se retira à Dresde, où il passa l'hiver et le printemps suivant [4]. Mais il n'avait pas abandonné son projet; il le reprit au milieu de 1797, et s'en ouvrit au duc, qui ne se montra pas moins empressé que l'année précédente à le favoriser. Le 11 juin, ce prince écrivit de

1. « Vergiss m(ein) nicht, meine theure L. (nur wünsche ich) dich glücklich zu wissen, d(ich) glücklich zu machen. Lebe wohl, gute L. ein li-ebe(voller) Händedruck. » La tendresse de cœur de Duvau était-elle connue? Böttiger, qui n'hésitait pas à dire en arrière du mal de ceux mêmes qu'il comblait le plus d'éloges dans sa correspondance, rapporte que Wieland ne voulait pas faire du chevalier Duvau *un ami de la maison*, car, disait-il, j'ai de grandes filles et les Français sont des diables. (*Literarische Zustände*, t. I, p. 165.)

2. Lettre de Mounier à son beau-frère, du 25 mars 1796. Le comte d'Hérisson, *Les girouettes politiques*, p. 205.

3. Rescrits du 27 et du 29 avril 1796, au Conseil privé, au Consistoire et à Wolzogen, Archives de Weimar (*Acta*, B. 475), $\frac{a}{b}$ n[os] 1, 2, 3.

4. *Papiers Mounier*, liasse A, cote 2. Itinéraires de voyage.

Tœplitz à Wolzogen de se mettre à la disposition de Mounier; quelques jours après, celui-ci revenait à Weimar, et entrait sans retard en pourparlers avec le chambellan [1]; au bout de quelques jours tout fut prêt : six élèves s'étaient déjà annoncés pour le mois de septembre; l'Institut s'ouvrit à cette date, et commença bientôt à se peupler [2].

Mounier, cela se comprend, ne pouvait à lui seul donner tout l'enseignement à ses élèves; il lui fallait des collaborateurs; il en trouva dès le premier jour dans deux émigrés fixés à Weimar, l'ingénieur normand Du Buat et Duvau. Depuis longtemps il connaissait ce dernier et pouvait compter sur son concours. Duvau non seulement le lui promit; mais, afin de le donner plus entier, il alla s'installer au Belvédère [3]. Plusieurs savants allemands s'empressèrent aussi de se faire les auxiliaires de Mounier, tels que Jagemann, le naturaliste Scherer, plus tard l'helléniste Matthiæ [4]. Mounier s'était réservé l'enseignement de l'histoire de la philosophie et du droit public. Matthiæ enseigna le grec et l'allemand, Jagemann l'italien, Scherer, la physique et la chimie, Du Buat les mathématiques; quant à Duvau, il se chargea du latin et du français [5]. On ne peut douter qu'il n'ait apporté dans ces occupations le soin et le zèle qu'il mettait dans ce qu'il entreprenait; mais c'est tout ce qu'on en peut dire, car il n'en est resté d'autre monument que de courtes remarques sur la langue française égarées dans les papiers Mounier [6], mais qu'il faut évidemment lui attribuer.

Toutefois l'enseignement du latin et du français fut loin d'absorber toute l'activité de Duvau; il poursuivit sans relâche, nous allons le voir, ses études de littérature, tout en se livrant à l'étude, nouvelle

1. Archives de Weimar, *Acta*, *ibid.*, n°s 8 et 9.

2. Lettre de Charles-Auguste à Knebel du 23 septembre 1797, *Briefe des Herzogs Karl August an Knebel und Herder*, hergg. von H., Düntzer, Leipzig, 1883, in-8, p. 107, note 3.

3. Le comte Pierre-Louis-Georges Du Buat, né en 1734 au manoir du Butenval près Tortisambert (Calvados). Reçu ingénieur à l'âge de 16 ans, il se distingua dans la guerre de Sept ans. Chargé de 1763 à 1729, de la direction des fortifications, il fut promu colonel. Les recherches auxquelles il se livra sur l'hydraulique à partir de 1776 ont renouvelé cette science. Il avait émigré en 1793. En 1804, il fut nommé membre de l'Institut.

4. Lettre de Mounier du 4 mars 1798, *Briefe an Böttiger*, t. 134, n° 2.

5. P. von Bojanowski, *J. J.*, *Mounier ein franzosischer Parlementarier in Weimar*. (*Deutsche. Rundschau*, a. 1897, p. 256).

6. Liasse X, cote 2.

pour lui, de la botanique [1], à laquelle il resta fidèle jusqu'à sa mort. Dans la notice qu'il lui a consacrée, Charles Bélanger dit que Duvau prit le goût de cette science pendant le séjour qu'il fit à Genève en 1804, dans la société du médecin Odier. C'est là une erreur. Duvau s'occupait de recherches botaniques dès les premiers temps de son séjour à Weimar, et il est probable qu'il en prit le goût comme je l'ai dit, dans ses relations avec Batsch, et, peut-être aussi, avec Scherer. Il semblerait qu'il le fit partager à Mounier; il le suggéra du moins au fils du célèbre constituant, à son élève, le futur baron Mounier. Quand celui-ci fut, en 1807-1808, nommé gouverneur de la Silésie, il ne dédaigna pas, malgré les soucis du pouvoir, d'herboriser aux environs de Breslau [2].

A quelles recherches de botanique Duvau se livra-t-il au juste durant son séjour au Belvédère? Je ne saurais le dire. Toutes les observations dont il est fait mention dans les Papiers Mounier sont-elles de lui? cela n'est rien moins que certain. Il est peu probable aussi que les divers travaux ou mémoires, répartis assez arbitrairement entre les liasses A et J remontent tous à cette époque; mais s'il est impossible d'en fixer la date, si quelques-uns sont peut-être assez récents, ils témoignent tous également du zèle et de la persévérance avec lesquels Duvau a étudié au double point de vue théorique et historique la plus aimable des sciences. Observations personnelles, recherches sur la connaissance des plantes qu'ont eue certains auteurs anciens, appréciation des systèmes de quelques botanistes célèbres, etc., Duvau a tout embrassé, porté son attention sur les questions les plus diverses. A un mémoire sur la Chélidoine, le *Lotus siliquosus* ou la *Canna indica*, etc., succède l'examen de la méthode de Haller, du *Systema plantarum* d'Allioni, ainsi que du cours de botanique de Desfontaines; il a étudié également la flore de l'*Iliade* et de la *Batrachomyomachie*, comme celle de la *Théogonie* d'Hésiode [3]; enfin on trouve à côté de ces études fragmentaires une *Esquisse historique d'une Phytologie* [4], essai d'une histoire de la Bota-

1. Il est question dans les « Papiers » Mounier d'observations faites dans le jardin de M. Duvau, et lui-même dans la lettre à L., citée plus haut, parle d'une course à la ville — Weimar bien entendu.
2. *Papiers Mounier*, liasse J, n° 2.
3. Liasse A, cote 4; liasse J, cote 3, etc.
4. Liasse J, cote 18, p. 1-18.

nique, où il a fait preuve des connaissances les plus étendues. On comprend qu'il en ait remis le manuscrit à Charles Bélanger, en le chargeant de le publier, et on peut regretter que ce vœu n'ait pas été exaucé.

L'accomplissement de ses devoirs professionnels, les études de botanique auxquelles il se consacra pendant les années de son séjour à Weimar, furent loin de prendre tout le temps de Duvau; c'est après son entrée à l'Institut du Belvédère qu'il acheva, s'il ne la commença pas, et qu'il publia sa traduction de l'*Art de prolonger la vie humaine* de Hufeland; alors aussi il se livra à des travaux littéraires tout différents, jusqu'ici aussi ignorés que curieux, et dont il me faut maintenant parler. Il y était encouragé par ses amis de Weimar. Le départ de Knebel en juin 1797 l'avait privé du plus cher d'entre eux; mais d'autres lui restaient, qui ne lui étaient pas moins attachés. L'échec de la traduction qu'il avait entreprise des œuvres choisies de Wieland ne refroidit en rien les rapports qu'il entretenait avec le célèbre écrivain; mais ce fut avec Böttiger que, depuis l'éloignement de Knebel, on le trouve plus particulièrement lié. Nous avons vu le directeur du gymnase de Weimar offrir à Millin la collaboration de Duvau pour son Magasin; la tentative ne réussit pas; mais Böttiger ne renonça pas pour cela à faire de son jeune ami un critique littéraire. Les lettres qui, du 31 janvier 1798 au 31 décembre 1799, nous restent de lui [1] — ce ne sont pas les seules qu'il lui ait alors écrites [2] — nous montrent qu'il lui demandait son avis sur les ouvrages d'imagination récents. Il les lui faisait au besoin envoyer par les éditeurs et Duvau s'empressait de faire part à Böttiger des jugements qu'il en portait. Un des premiers qu'il eut ainsi à apprécier fut *Agnès de Lilien* de Mme de Wolzogen. Après avoir paru, sous le voile de l'anonyme, dans les *Heures* de Schiller, et avoir fait sensation — on alla jusqu'à l'attribuer à Gœthe; — ce roman, qui venait d'être publié [3] avec le nom de l'auteur, n'avait pas provoqué moins d'admiration. Duvau ne partagea point l'engoue-

1. *Papiers Mounier*, liasse X, cote 17.

2. Il est question, dans la lettre du 31 janvier 1798, de remarques sur la 2e partie de Flaming, cette lettre avait dû dès lors être précédée d'une autre ou même de plusieurs autres.

3. Berlin, 1798, 2 t. in-8. Böttiger en annonçait l'envoi dans sa lettre du 31 janvier 1798.

ment dont il était l'objet; il le déclare ouvertement dans une lettre du mois d'avril 1798 à Böttiger; le caractère d'aucun des personnages ne lui paraît nouveau ou original; les trois héroïnes se ressemblant entre elles, ont toutes la même faiblesse de cœur; les hommes ne se distinguent pas assez non plus les uns des autres; Nordheim lui-même, le personnage principal, n'a rien de vraiment grand. Ce qui choque surtout Duvau, c'est l'invraisemblance et le peu de tenue morale de certaines scènes — il en donne des exemples; — le style même de l'ouvrage lui paraît médiocre, encore qu'on y trouve çà et là des pensées fortes, des observations fines. « Je puis me tromper, dit-il en terminant, mais je n'en persiste pas moins dans mon sentiment. » Duvau fit plus. L'éloge du roman de Mme de Wolzogen qu'un correspondant avait, sans craindre de contredire son ancienne opinion, envoyé d'Allemagne à Paris, l'engagea à revenir sur cet ouvrage et à confirmer, sur un ton humoristique, les premières critiques qu'il en avait faites. Cette fois c'est à l'héroïne principale qu'il s'en prend; il relève l'inconvenance de certaines scènes où elle figure, par exemple sa rencontre avec Nordheim, les promenades nocturnes où elle se complaît, etc. Il n'épargne rien, et la forme qu'il donne à ses critiques les rend aussi piquantes que justes.

L'examen d'*Agnès de Lilien* ne retint pas Duvau longtemps; il se hâta d'en achever l'examen pour revenir aux œuvres d'un écrivain — Auguste Lafontaine, — qui avait pour lui bien autrement d'attrait que Caroline de Wolzogen. Nous avons vu comment le grand romancier avait, dès les premiers temps de son séjour en Allemagne, fixé l'attention de Duvau; quel intérêt et quel profit il avait trouvés dans la lecture de ses ouvrages, et comment il avait été tenté d'en traduire quelques-uns. Il dut s'entretenir plus d'une fois avec Böttiger d'un auteur qui lui était cher; on ne doit pas être surpris aussi que celui-ci ait songé à lui demander son avis motivé sur les romans de Lafontaine. A cette intention, il lui envoya dès la fin de 1797 les deux premières parties de l'un des plus célèbres : *Flaming*[1]. Duvau en fit aussitôt l'analyse détaillée. Le 31 jan-

1. *Leben und Thaten des Freiherrn Quinctius Heymeran von Flaming*, von Gustav Freier, Berlin, 1795-1796, t. IV, in-8. Une seconde édition parut en 1798.

vier 1798, Böttiger, enchanté, lui adressait ses plus chauds remerciements pour les fines et justes remarques qu'il avait faites sur la seconde partie. En même temps, il lui annonçait l'envoi prochain de *Wardenberg* [1], autre roman de Lafontaine, avec l'*Agnès de Lilien* de Mme de Wolzogen. Duvau cependant poursuivait ses études sur *Flaming*. Le 14 février, Böttiger, à qui il avait adressé de nouvelles remarques sur cet ouvrage, le félicitait d'avoir si magistralement relevé les inégalités d'un des plus spirituels romans du jour et, en le priant de continuer sa bienveillance à l'auteur, il lui envoyait la quatrième partie de *Flaming*, où il trouverait peut-être, disait-il, encore plus à exercer sa critique au sujet du plan, aussi bien que du détail de l'exécution. « Nous autres Allemands, ajoutait-il, nous nous complaisons dans des scènes d'une intimité un peu vulgaire, que le goût français peut trouver au-dessous de la dignité de l'écrivain. Mais votre merveilleuse connaissance de la langue et des choses allemandes vous permettra de porter sur tout cela un jugement compétent. » Duvau s'acquitta de sa tâche avec la mesure et l'équité qui étaient dans sa nature; il parla de *Saint-Julien*, de *Flaming*, ainsi que de la *Famille de Halden* [2], d'une manière qui satisfit pleinement Böttiger; il fut si content des appréciations du jeune critique, qu'à la fin de cette même année, il lui fit envoyer un livre nouveau édité par Sander, et lui demanda [3] de dire à ce dernier ce qu'il en pensait.

A qui étaient destinés ces articles critiques de Duvau? Ont-ils été publiés? Je n'ai pu le découvrir [4]. Mais ce qui est certain, c'est que Böttiger ne les garda pas pour lui seul; il les communiqua à ses amis; Wieland, entre autres, en eut connaissance, et dès le mois de mars 1798 [5], il fit part à Duvau de la satisfaction que lui avaient donnée les jugements qu'il avait portés sur le *Flaming* de Lafontaine.

1. *Rudolph von Wardenberg*, publié dans les *Familiengeschichten*.
2. *Papiers Mounier*, liasse X, n°s 7, 8-10, 17-18. Sous les n°s 19 et 20 se trouvent des remarques dont les quatre premières pages ont été perdues; elles semblent, comme le n° 7, se rapporter à *Saint-Julien*; ce roman et la *Famille de Halden* forment la première et la seconde partie des *Familiengeschichten*, dont la publication commença en 1797.
3. Lettre V, du 31 décembre 1799.
4. M. Bernhard Suphan, le savant éditeur de Herder, n'a pu me donner aucun renseignement à cet égard.
5. Le 27 mars 1798, *Papiers Mounier*, liasse X, cote 17 *bis*.

Tout a son temps, dit-il en débutant d'une manière humoristique, être amoureux et fou, faire des vers et souffler des bulles de savon..., critiquer et dormir, témoins les Gazettes littéraires, les Annonces savantes... Mais où nos vénérables criticistes ont dormi, vous avez agi bravement; aussi je vous serre courtoisement la main pour vos remarques sur *Flaming*. Ne vous récriez pas; vos critiques le méritent bien... Elles m'ont fait un grand plaisir, encore que je les aie lues sans connaître *Flaming*, ce qui est une assez mauvaise chose. Mais faire le compte rendu d'un ouvrage sans l'avoir lu, est une méthode encore plus mauvaise, et pourtant c'est celle qu'on a appliquée à *Flaming*; ou si nos critiques ont lu ce roman, ils ne l'ont ni compris, ni su apprécier. Pour moi, si je n'ai pas lu ce roman et ne le connais que par ce que vous en dites, c'est-à-dire ne le connais qu'à moitié ou même pas du tout, vos remarques, vos critiques, il me semble n'en sont pas moins pour la plupart parfaitement justes, fines et pénétrantes; je les trouve si vraies, si frappantes, si délicatement pensées, si profondément et vivement senties, que je suis aussi persuadé de la justesse et de la finesse de celles que je ne puis apprécier, que je le suis de votre existence, de votre bonté et de votre excellence en tout. Donc elles sont justes, encore que je n'en puisse juger d'après *Flaming*, mais je les estime telles d'après vous, et cela suffit.

Et après avoir dit combien il souhaiterait de pouvoir témoigner publiquement du haut et très vif intérêt que les critiques de Duvau lui avaient inspiré, et de se rendre ainsi digne en quelque sorte d'en avoir reçu communication, Wieland ajoutait :

Vos remarques générales sur Lafontaine peuvent compter sur le *votum* (l'approbation) de tous ceux qui sont capables de voter, c'est-à-dire sur la plus petite partie des critiques allemands. Oui, c'est chose déplorable et une honte pour notre littérature qu'on n'ose pas blâmer librement et ouvertement les grandes et petites fautes de Lafontaine contre le bon goût, contre la vérité des caractères et l'art de la composition. Ses nombreuses et rares qualités méritent plus que des louanges aveugles et une *lâche appréciation*... Mais on lit et on dort, on juge et on dort, de même qu'on écrit en robe de chambre et en bonnet de nuit, on sème à la fois le grain et la paille, on laisse des épisodes s'enfler jusqu'aux nues, et *Desinit in piscem*. En un mot on fait des romans de la même manière que cette lettre est écrite. Sur ce, je vous recommande à Dieu, à l'amitié et aux Muses. Ὁ ἄνω, i. e. *celui qui est en haut*[1].

On voit quel cas Wieland faisait du goût et des jugements de Duvau; non seulement il le considérait comme l'égal des meilleurs

1. Les mots écrits en italiques sont en français dans la lettre de Wieland.

critiques allemands, il lui accordait encore une impartialité et une indépendance d'appréciation qu'il se refusait à leur reconnaître à tous. Sa lettre, ainsi que celles de Böttiger, nous montrent en même temps quels rapports étroits existaient entre le jeune émigré et les deux écrivains, surtout entre lui et Böttiger. La plus grande intimité régnait entre eux. Les mêmes choses les intéressaient, ils avaient les mêmes amitiés. C'est ainsi que Böttiger charge Duvau de ses compliments pour Mounier [1], qu'il lui donne des nouvelles de la santé de Mme Wieland, lui parle longuement de Macdonald, ancien élève du Belvédère, qui parcourait alors l'Allemagne, pourrait bien aller voir Forster à Halle et repasserait peut-être par Weimar, « si *Jupiter pluvius* ne déversait pas de nouveau son urne sur eux [2]. » Mais il l'entretenait surtout de questions littéraires, de la satisfaction que lui causait la lecture de ses observations critiques, « pleines de goût et presque parfaitement fondées », et de ce qu'en pourrait penser Lafontaine lui-même. « Vous avez bien mérité de lui », écrivait-il au mois de janvier 1799; et neuf mois auparavant, en le remerciant de ses remarques sur la quatrième partie de *Flaming* : « L'auteur, remarquait-il [3], est bon comme un enfant et sans aucune prétention. Vos comptes rendus vous donnent les droits les plus grands à sa vive reconnaissance. Allez donc le voir l'année prochaine dans sa charmante résidence champêtre de Halle. » C'était prévenir un des vœux les plus chers de Duvau. Mais avant de faire la connaissance personnelle de Lafontaine, il résolut — ce à quoi il songeait depuis longtemps — de lui écrire. Le 20 août 1798, il lui adressa une longue lettre [4]. Après avoir dit quels sentiments d'admiration avait excités en lui la lecture de ses ouvrages, et rappelé tout ce qu'il y avait appris, il le remerciait des choses aimables qu'il avait écrites sur lui à Böttiger; puis il s'excusait de s'être montré si sévère dans ses critiques et de n'avoir peut-être pas tenu assez compte du goût particulier au public allemand; mais ne valait-il pas mieux être tranchant qu'indulgent? Et n'est-ce pas en aspirant toujours davantage vers la perfection et une culture plus haute que l'Allemagne a pu produire des fleurs aussi belles qu'*Aga-*

1. Lettre du 31 janvier 1798.
2. Lettre du 11 mars 1798.
3. Lettre du 11 mars 1798.
4. *Papiers Mounier*, liasse X, cote 17.

thon, *Werther*, *Obéron*, *Iphigénie*, *le Printemps*, *Saint-Julien*, *l'Homme de la Nature?* Et, ce qui devait singulièrement flatter Lafontaine, Duvau lui disait combien sa petite D. — évidemment *Clara Duplessis*, — qu'il avait lue, il y avait un an, avait éveillé en lui une émotion telle qu'il n'en avait pas ressenti de semblable depuis la lecture de la *Nouvelle Héloïse*. Il avait voulu lui écrire alors, mais il remerciait le ciel de ne pas l'avoir fait; — il n'eût pu faire qu'une élégie. On comprend, d'après cela, que Duvau s'estimait heureux de la résolution prise par l'éditeur de Lafontaine de lui envoyer les œuvres du romancier. Elles occuperaient, disait-il, une place d'élite dans sa bibliothèque. Rappelant ensuite l'essai de traduction que, deux ans auparavant, alors qu'il pouvait travailler sans être dérangé dans le parc de Weimar, il avait fait de quelques nouvelles de Lafontaine, ainsi que l'étude ininterrompue de la langue et de quelques-uns des meilleurs ouvrages allemands, à laquelle il se livrait depuis cinq ans, les connaissances qu'il avait ainsi acquises et les progrès intellectuels qu'il leur devait, Duvau parlait au romancier du désir qu'il aurait de l'aller voir, de passer quelque temps dans son voisinage et de se lier avec lui. Tout ce qu'il avait entendu dire de sa personne avait augmenté le désir qu'il avait de faire sa connaissance. « Vous avez écrit aussi que vous m'aimiez à cause de mes critiques, mais c'est là une amitié purement idéale; je voudrais une amitié réelle. » Malheureusement, ses cours à l'Institut du Belvédère et d'autres occupations accessoires l'empêchaient pour le moment de mettre son projet à exécution. Mais, dès qu'il le pourrait, il irait le visiter dans sa belle résidence de Halle. Seulement il lui demandait l'assurance qu'il n'y regarderait pas de plus près avec lui que lui avec ses romans.

Lafontaine ne répondit que le 10 avril de l'année suivante [1]; il n'avait pas été libre plus tôt; maintenant il l'était jusqu'au 19 mai, où il serait obligé d'aller à Magdebourg; il attendait Duvau, le jour qu'il choisirait lui-même, « avec joie et le cœur plein d'amitié ». Rien ne dut être plus agréable au jeune critique, qu'une invitation aussi gracieusement adressée. Quand s'y rendit-il? Lui fut-il même possible de s'y rendre? Je l'ignore et je n'ai non plus rien pu décou-

1. *Papiers Mounier*, liasse A, cote 5 *bis*.

vrir sur les relations qu'il aurait eues dans la suite avec Lafontaine. Mais la lettre qu'il écrivit au fécond écrivain est un monument curieux des relations qu'il entretint avec les écrivains allemands pendant son séjour à Weimar; elle nous fait connaître aussi quels étaient alors ses goûts et ses aspirations, ainsi que ses occupations nouvelles. « Je suis placé en ce moment à l'Institut d'éducation du Belvédère, et ne puis m'éloigner pour longtemps. Je ne veux pas m'en plaindre, car ma situation est aussi bonne que peut être celle d'un émigré qui a tout perdu; et, si j'y joins la société continuelle de M. Mounier, je suis en vérité beaucoup plus heureux que mille autres. »

On reconnaît là la résignation habituelle de Duvau; mais on comprend aussi qu'il fût content de sa situation actuelle, et l'on entrevoit quel charme il trouvait dans la société de Mounier. La dignité morale de l'ancien constituant, son beau caractère, l'élévation de ses sentiments, son expérience des hommes et son stoïcisme, étaient bien faits pour séduire Duvau; il subit son influence dès le premier jour, et conserva toute sa vie pour lui le plus respectueux attachement et un inoubliable et reconnaissant souvenir de leurs relations : « Un service inappréciable, écrivait-il longtemps après à Camille Jordan [1], fut mon séjour de quatre ans avec notre ami — Mounier, — dont les principes ne peuvent s'effacer en moi et me dirigent en tout; je me persuade qu'il répand en moi une petite parcelle de son esprit, c'est-à-dire de cette justesse, de cette exactitude, de cette raison d'impartialité qui nous le rendent vénérable ». Duvau reporta quelque chose de ses sentiments sur le fils de Mounier, Édouard, son élève à l'Institut du Belvédère, et la lettre de sa veuve, qu'on a lue en tête de cette étude, nous montre quelles étroites relations ne cessèrent d'exister entre l'ancien maître et son disciple.

Le jeune professeur dut aussi avoir, pendant son séjour à Weimar, les plus amicales relations avec le comte Du Manoir, arrivé dans la résidence ducale peu de temps après lui, et dont le fils fut probablement son élève; mais nous n'avons aucun renseignement sur la nature véritable et la durée des rapports qu'ils purent avoir;

1. Lettre du 6 mars 1804.

nous savons, au contraire, par les débris de leur correspondance, combien furent intimes les rapports de Duvau avec un autre émigré, Camille Jordan, dont il fit la connaissance vers l'époque où Lafontaine lui écrivit. Rentré en France, au commencement de 1796, de l'Angleterre où il s'était réfugié après la chute de Lyon, Jordan avait été envoyé au Conseil des Cinq-Cents par le département du Rhône; mais son opposition au pouvoir le fit proscrire au lendemain du 17 fructidor. Il se réfugia en Allemagne, en compagnie de son ami Joseph de Gérando, et vécut avec lui tour à tour à Tubingue et dans le duché de Bade, séjour durant lequel les deux amis se livrèrent avec passion à l'étude de la langue et de la littérature allemandes [1]. Puis, lorsque de Gérando, revenu en France, eut épousé Mlle de Rathsamhausen, Jordan se rendit à Weimar [2]. Sa distinction naturelle, sa réputation d'éloquence, sa qualité de proscrit, le charme enfin qui s'attachait à sa personne, lui gagnèrent tous les cœurs, et il trouva l'accueil le plus empressé à la cour ducale, ainsi qu'auprès des grands écrivains réunis dans la capitale de Charles-Auguste, mais surtout — sa correspondance le montre — auprès des femmes distinguées qui y résidaient alors, Mme de Schardt [3], Mlle de Imhoff [4], Mme de Seebach. Il ne fut pas moins bien accueilli, cela se comprend, par la colonie d'émigrés qui se trouvait à Weimar; mais personne ne le reçut avec plus de joie que Duvau. On conçoit quelle bonne fortune ce fut pour lui de rencontrer un homme dont les opinions étaient si bien en harmonie avec les siennes; l'étude que Jordan, depuis son départ de France, faisait de la littérature allemande, le recommandait d'ailleurs au traducteur de

1. Lettre de Mlle de Rathsamhausen (la future Mme de Gérando) à Joseph de Gérando et à Camille Jordan, du 17 février 1798. *Lettres de Madame de Gérando*, Paris, 1880, in-12, p. 45.

2. Dans une lettre du 13 mars 1799, où elle entretenait de Camille Jordan la baronne de Stein, Mme de Gérando écrivait : « Console bien cet excellent ami, assiste-le de tout ton pouvoir pour lui faire trouver un séjour agréable. Weimar lui conviendrait beaucoup, ne saurais-tu l'y faire recommander? » Au commencement de mars 1799, Jordan n'était donc pas à Weimar, mais il ne dut pas tarder à y arriver. La correspondante de Mme de Gérando est Mme Fritz de Stein de Nordhausen, née Octavie de Berckheim, belle-sœur de l'amie de Gœthe.

3. Frederica-Sophie-Eléonore de Bernstorff, née en 1755, mariée en 1778 à M. de Schardt.

4. Anne-Amélie de Imhoff, née en 1770 à Weimar, demoiselle d'honneur de la duchesse, épousa, en 1803, le colonel suédois de Helvig. Elle commençait à se faire connaître par ses essais poétiques.

Wieland; aussi se forma-t-il bientôt entre les deux émigrés la plus étroite amitié et des relations intimes qui survécurent à leur séparation.

Le coup d'état du 18 brumaire rouvrit à Camille Jordan le chemin de sa patrie; il quitta Weimar peu de temps après, et au mois de février 1800 il était à Paris, où il retrouva de Gérando. Quant à Duvau, il devait rester à Weimar encore un an et demi. Que fit-il pendant ces dix-huit mois? Rien ne nous l'apprend, mais on est en droit de supposer que, comme par le passé, il partagea son temps entre ses cours à l'Institut du Belvédère et ses études favorites. Il se consolait par le travail de son exil prolongé; l'agrément que lui offraient la société de Mounier et celle de quelques émigrés de distinction ou d'amis de Weimar, lui aidait à le supporter. Une lettre de Mme de Schardt [1] à Camille Jordan, nous fait assister à une des réunions d'une aimable simplicité et d'une cordialité charmante où ces amis se rencontraient.

> Nous avons passé avec les rossignols une journée fort agréable à Tiefurth. C'est Mounier et sa famille, c'est Mlle de Jouy; c'est Duvau et moi. Nous primes un dîner frugal à l'ombre d'un arbre. Mounier chanta des duos avec Renette, entre autres la *Faridondaine*, chanson fort spirituelle. Il finit par renverser toute la cafetière sur les genoux de Mme Gruber. Jugez comme on se récria sur ses distractions. Nous passâmes la soirée entière sous ces ombrages frais. Nous étions presque aussi heureux que Philippine. Ce fut cela qui me fit naître une idée bien triste. Dans un an d'ici peut-être, me dis-je, toutes ces personnes seront loin d'ici.

Dès les premiers temps du séjour de Mounier à Weimar, Mme de Schardt s'était liée avec lui, comme elle se lia, trois ans plus tard, encore plus étroitement avec Camille Jordan. Elle se plaisait dans la société des émigrés qui habitaient Weimar ou passaient par cette ville : les Pernay, les Fumel, les Fouquet, d'autres encore [2]. Elle avait, de bonne heure, dû rencontrer Duvau, et on ne peut douter qu'elle n'ait bien vite apprécié ses grandes qualités; mais elle semblerait l'avoir vu surtout en compagnie de Mounier, dont la haute personnalité rejetait un peu dans l'ombre le mérite naturelle-

1. Lettre du 17 mai 1800. Robert Boubée, *Camille Jordan à Weimar, Lettres inédites.* (*Correspondant.* t. LXXIII, p. 724.)
2. Heinrich Düntzer : *Zwei Bekehrte. Zacherias Werner und Sophie von Schardt*, Leipzig, 1873, in-8, p. 377, 380, 386, 392, 396, etc.

ment modeste de son collaborateur. En tout cas, on ne sait rien des relations qu'elle put avoir avec l'émigré tourangeau. On ignore également celles que Duvau dut avoir avec les dames françaises dans la société desquelles nous le montre la lettre de Mme de Schardt. Cette lettre nous apprend également qu'il ne restait pas renfermé toujours dans la retraite du Belvédère, qu'il aimait à se rendre dans les lieux de promenade des environs de Weimar. Mais il poussait sans doute bien au delà ses excursions. Il ne pouvait manquer d'aller parfois à Iéna, où l'appelaient ses études et le désir de voir les savants amis qu'il y comptait. Il en avait un plus éloigné, Knebel, dont il était séparé depuis longtemps et qu'il devait désirer revoir. Le départ du « Major » de Weimar n'avait pas, il est vrai, mis fin aux relations du traducteur de Lucrèce avec Duvau. Celui-ci continuait de lui écrire; il lui envoyait des livres et des journaux qui étaient les bien venus pour Knebel dans sa solitude; mais ce ne pouvait être assez pour l'amitié de Duvau : il résolut de faire visite au poète; dans le courant de 1800, il se rendit à Ilmenau [1]. Les circonstances étaient graves : la guerre avait éclaté de nouveau, et la fortune s'était déclarée en faveur de nos armes. Du fond de sa retraite, Knebel suivait d'un œil attentif les événements et cherchait à pénétrer les secrets desseins du vainqueur de Marengo. Cependant Duvau songeait à rentrer en France. Son ami ne pouvait qu'approuver ce dessein et quoique la situation parût encore bien trouble, il le félicitait d'aller « au soleil levant de la liberté, respirer un air plus vivifiant, tandis, disait-il, que nous sommes encore au milieu de ténèbres cimmériennes, opprimés par le cauchemar des préjugés et des abus ». Et revenant aux nouvelles que lui avait données Duvau : « Le souvenir des bons Griesbach m'a réjoui; saluez-les de ma part à la première occasion. Je doute maintenant que je puisse aller cette année dans l'Athènes de la Saxe [2]. » Et après avoir parlé du voyage de sa femme à Dessau, où demeuraient quelques-uns de ses parents : « Donnez pour moi le bonjour, ajoutait-il en terminant, à M. Mounier et à tous les autres amis qui se souviennent de moi, et — si vous le pouvez aussi — aux deux gentilles poétesses, en votre

1. Lettre de Knebel à Duvau, du 14 juillet 1800, *Papiers Mounier*, liasse X, cote 17 *bis*.
2. Iéna. On donne plus souvent ce nom à Weimar.

langue, dont vous m'avez envoyé les vers tendres et gracieux ». On aimerait à connaître le nom de ces deux poétesses — deux émigrées évidemment, — dont les vers avaient plu à Knebel, comme ils avaient charmé sans doute les cercles littéraires de Weimar; mais rien n'est venu me les révéler.

Cependant le moment arriva où il fut permis à Duvau et à Mounier de rentrer dans leur patrie. Mais au lieu de s'y rendre directement, comme son ami, Duvau fit auparavant un voyage en Italie. Il semble y être allé en compagnie d'un jeune Anglais, — peut-être un ancien élève du Belvédère. — Quoi qu'il en soit, avant de prendre le chemin de la péninsule, il parcourut une partie de l'Allemagne; il se rendit d'abord à Francfort et à Coblence, puis, revenant sur ses pas, il gagna Würzbourg, Leipzig et Dresde, d'où il se dirigea sur Vienne, pour entrer par Venise en Italie [1]. Quelles régions en visita-t-il? Il vit, dit-il, quelque part Pestum et « l'incomparable Parthénope », séjourna à Rome, évoquant, à la vue de ses monuments anciens et modernes, les ombres des héros qui avaient enthousiasmé sa jeunesse, et alla rêver au milieu des ruines de l'ancienne Tibur et des jardins de la villa Borghèse. Il gagna ensuite la Toscane et s'arrêta cinq semaines à Florence. Il termina son voyage par une excursion au lac Majeur. Ensuite, traversant le mont Cenis, il se rendit à Genève, puis à Lyon, où probablement il revit Camille Jordan; enfin il atteignit Tours. Il parle aussi d'une navigation sur la Méditerranée, mais il ne dit pas à quelle époque il l'aurait faite. Ce que nous savons seulement, c'est qu'après onze ans et sept mois d'absence, il revit la maison dans laquelle il était né et les bords enchanteurs de la Loire. Mais il ne resta pas longtemps dans ces lieux aimés; il les quitta bientôt pour se rendre à Rennes [2], dans le dessein, on peut le croire, de revoir Mounier, qui, en mai 1802, avait été nommé préfet d'Ille-et-Vilaine.

1. *Wie fand ich mein Vaterland im Jahre 1802 wieder*? Leipzig, 1803, in-12, p. 7, n. 1.

2. Dans la note que j'ai citée, Duvau semblerait dire qu'il revint de Tours à Paris, avant de se rendre à Rennes. Mein Flug von Weimar über... Tours und Paris nach Rennes.

IV

A son retour dans sa ville natale, Duvau n'avait retrouvé qu'une partie des siens, les autres étaient dispersés. Son frère, avec qui il avait émigré, s'était marié en Allemagne, mais sa femme, qu'il avait ramenée avec lui en France, se montra « d'un caractère si odieux », que ses parents se virent obligés de la renvoyer dans son pays. Lui-même s'était éloigné de nouveau et était parti pour la Guadeloupe[1]. Leur sœur, qui, comme eux, avait pris le chemin de l'exil, se trouvait alors en Géorgie. Duvau eût désiré rester près de ses parents pour consoler leur vieillesse; il songeait même à se marier avec sa cousine, Mlle Cécile de Melesse, « qu'ils aimaient comme leur propre fille », mais la situation précaire de fortune où il se trouvait le força d'ajourner ses projets d'établissement et de renoncer pour le moment à se fixer près des siens. Il quitta Tours et se rendit à Paris pour y chercher quelque moyen de vivre.

Le traducteur de Wieland et de Hufeland ne pouvait manquer d'être bien accueilli dans le monde des écrivains et des érudits de la capitale. L'amitié de Camille Jordan le recommandait à de Gérando; il ne tarda pas à faire la connaissance de l'ancien proscrit et se lia avec lui d'une étroite amitié. Il dut se créer bien d'autres relations. On le voit fréquenter les salons littéraires. En janvier 1803, Hase écrivait à Böttiger, qu'il l'avait « à sa grande joie » rencontré chez Millin[2]. Duvau promit au jeune helléniste de se charger de ses lettres pour l'Allemagne. Il se préparait à ce moment même à retourner dans ce pays, d'où il était revenu quinze mois à peine auparavant.

On lui avait offert d'accompagner le jeune Perrégaux[3], que son père envoyait achever ses études en Allemagne. Leipzig avait été choisi comme lieu de résidence. Pour s'y rendre, on devait passer par Weimar. Ce fut pour Duvau une occasion de revoir une ville ou il avait reçu un accueil si hospitalier. Sa venue fut une surprise pour les amis qu'il y avait laissés. « Je ne puis oublier, écrivait, le

1. Si, le 4 mars 1804, le frère de Duvau n'était, comme il le dit, que depuis un an à la Guadeloupe, il put encore le voir lors de son arrivée à Tours.
2. Lettre du 24 janvier, *Briefe an Böttiger*, t. LXXIII, n° 17.
3. Alphonse, fils du banquier neufchâtellois Perrégaux. Il était né en 1744.

3 avril, Henriette Knebel à son frère [1], de te saluer bien cordialement de la part de Du Veau — *Kalb*, — qui a été ici plusieurs jours avec son élève Perigeon [2]. Il est parti pour Leipzig, mais il reviendra passer avec nous quelques jours. Il a un traitement de 900 thalers qu'il conservera sa vie durant, mais il ne semble pas encore certain de cette bonne fortune, il a l'air si malheureux; on dirait un spectre errant. » Mme de Schardt en jugeait mieux. « Nous fûmes bien heureux de voir MM. Duvau et Perrégaux, écrivait-elle, cinq jours après, à Camille Jordan [3]. Tant de souvenirs se liaient à ce revoir! Combien ils nous ont parlé de vous et de la France! »

Après son installation à Leipzig, le premier soin de Duvau fut d'organiser l'enseignement que devait recevoir son élève. Il lui donnait chaque jour une leçon et suivait avec lui les cours de l'Université [4]. Cela lui prenait un temps précieux, mais c'était aussi pour lui une occasion et un moyen de compléter son éducation interrompue par les malheurs de l'émigration, et de « remplir une infinité de cases », restées vides dans son esprit. Plus tard, il cherchera à s'instruire par lui-même; il lira et étudiera beaucoup; pour le moment une tâche tout autre absorbe ses loisirs. Nous l'avons vu, à peine arrivé à Weimar, s'occuper de travaux littéraires : traductions d'allemand en français ou même de français en allemand, compositions originales, études critiques; c'est à des travaux littéraires aussi, mais d'un genre bien différent, qu'il consacra ses loisirs durant les premiers mois de son séjour à Leipzig. Pendant toute la durée de son exil involontaire, Duvau avait eu la nostalgie du pays natal; il avait cru, en 1795, pouvoir y rentrer; cette espérance fut vaine, mais il ne cessa pas pour cela de penser au retour, le regret de la patrie absente le suivit jusque dans son voyage en Italie.

Comme la plupart des émigrés, il avait cru que la Révolution avait semé partout la dévastation et la misère : quelle fut sa surprise de voir que la vie économique et morale n'avait point été sus-

1. *Karl-Ludwig von Knebels Briefwechsel mit seiner Schwester Henriette*, herausgeg. von H. Düntzer, Iena, 1858, in-8, p. 169.
2. Faute de lecture de Düntzer pour Perrégaux.
3. Lettre du 10 avril 1803. *Camille Jordan à Weimar*. (*Correspondant*, t. LXXIII, p. 730.)
4. Lettre de Duvau à Camille Jordan du 6 mars 1804.

pendue aussi complètement qu'il l'avait supposé, que les ruines se relevaient de tous côtés, et qu'une ère nouvelle commençait pour la nation. C'est le portrait de cet état de choses que Duvau entreprit de retracer; il n'eut point l'ambition de faire un tableau comparatif de la France ancienne et moderne, mais il essaie, tâche plus modeste, de montrer quelle était, à l'époque de son retour, la vie intellectuelle et morale du pays. Pour y parvenir, il passe successivement en revue toutes les branches de l'activité humaine et il en fait un exposé impartial et sincère. Les campagnes étaient plus florissantes qu'avant 1789, et l'agriculture en progrès, les routes meilleures, la sûreté publique plus grande [1]. Les belles-lettres, sans doute, étaient bien déchues; mais la même chose n'est-elle pas arrivée en Italie? Et Duvau, qui ne connaissait pas ou connaissait mal la littérature anglaise contemporaine, admet qu'il en était de même aussi dans la patrie de Shakespeare et de Milton. La littérature allemande brille seule aujourd'hui d'un incomparable éclat; mais des symptômes de décadence s'y manifestent déjà. C'est l'ami de Wieland et de Böttiger, on le voit, qui parle ici. Mais si la poésie est déchue en France, les sciences continuent d'y être en honneur, les arts ne cessent pas d'y fleurir. Et, à cette occasion, Duvau expose ses vues sur l'esthétique. Poursuivant son esquisse, il montre l'éloquence politique, inconnue en France jusque-là, parvenue au plus haut point de perfection, l'art militaire porté à un degré sans égal de grandeur [2]. Arrivant ensuite à la nation elle-même, aux partis soit politiques, soit religieux qui la divisaient, Duvau en parle avec une sérénité de pensée, une générosité de sentiments vraiment dignes d'admiration; s'élevant également contre l'intolérance et l'esprit d'injustice des Jacobins et des ultra-royalistes, des athées et des partisans de l'obscurantisme, il cherche, tout en flétrissant les excès de la Terreur, à expliquer les crimes de ses chefs; il rappelle que les amis de l'ancien régime avaient préparé et rendu inévitable la Révolution de 1789, que l'appui qu'elle trouva dans l'armée la rendit irrésistible et s'il ne va pas jusqu'à en justifier les violences, il montre que les gouvernements monarchiques n'ont pas souvent été moins cruels dans la répression des

1. *Wie fand ich mein Vaterland wieder?* p. 18-25.
2. *Id.*, p. 25-49.

révoltes populaires, comme on l'a vu, par exemple, dans le royaume de Naples, en Pologne et en Irlande [1]. Qu'on ne dise donc pas que la Révolution française surpasse en horreur toutes les autres révolutions dont parle l'histoire, dit-il en terminant cet exposé, et après avoir montré comment l'homme soustrait à l'influence des lois, séduit par l'amour du pouvoir, devient, quand rien ne l'arrête plus, une véritable bête sauvage : « Je suis persuadé, conclut-il, que, dans les mêmes circonstances, toute autre nation eût commis les mêmes crimes. » Mais il va plus loin et n'hésite pas à dire que, « même durant la Révolution, il trouvait assez de raisons d'être content de son pays ». « Que de preuves de dévouement et de générosité, ont donnés à cette époque — il en donne de nombreux exemples — les classes les plus diverses de la société : soldats, paysans, serviteurs [2]. » Et après avoir traduit une longue lettre dans laquelle un de ses amis retraçait l'histoire des derniers événements : « La Révolution, dit-il [3], a été une rude pierre de touche; tel qui passait pour un vaurien est devenu le soutien de la bonne cause, le défenseur de l'innocence, un martyr de la vertu; tel autre, qui jusque-là avait été regardé comme un honnête homme et l'avait été souvent en réalité, est devenu un fripon; tant les esprits furent alors troublés. Après une telle Révolution, où les hommes furent en quelque sorte arrachés de leurs gonds, il faut être indulgent dans ses jugements. Aucune nation n'a le droit de faire des reproches à la nation française, car, dans les mêmes circonstances, aucune autre n'aurait mieux agi [4]. »

On ne se serait pas attendu à un tel langage dans la bouche d'un ancien émigré; mais son esprit éclairé et patriotique mettait Duvau au-dessus des préjugés que conservèrent toujours un si grand nombre de ses compagnons d'exil. Il a montré la même indépendance de pensées dans la seconde partie de son livre, où il s'est attaché à excuser ou à expliquer les défauts que les étrangers reprochent à notre nation. « Nous ne sommes, dit-il, ni si légers, ni si amoureux de changement qu'on le prétend. Si nous nous engouons parfois de l'étranger, est-ce que celui-ci n'est pas enclin aussi à nous

1. *Wie fand ich mein Vaterland wieder?* p. 45-93.
2. *Id.*, p. 104-128.
3. *Id.*, p. 129-149.
4. *Id.*, p. 150-202.

imiter? Notre goût fait la loi dans toute l'Europe; nous avons des savants remarquables par leur profondeur; les œuvres de nos écrivains se distinguent par la simplicité, l'ordre, la brièveté, la clarté; notre langue est remarquable par sa précision. » Et Duveau n'hésite pas à comparer notre nation à celle des Grecs par le nombre de ses poètes, de ses historiens, de ses peintres, architectes et sculpteurs. Mais dans son désir de nous justifier des reproches immérités ou exagérés, Duvau ne va pas jusqu'à taire nos défauts; il reconnaît franchement la justesse des accusations portées contre la conduite des armées en pays ennemis, mais en cherchant à l'expliquer et en partie à la justifier. Il ne parle pas avec moins d'équité de l'émigration. Ce sujet lui fournissait l'occasion de rappeler l'hospitalité généreuse qu'avaient reçue tant d'exilés à l'étranger et de l'accueil empressé qu'il avait en particulier rencontré à Weimar. Il n'a pas manqué de la saisir et, par une allusion délicate, il s'est fait l'interprète de la reconnaissance que cet accueil lui avait inspirée, ainsi qu'à ses compagnons d'infortune [1]. « Quand un souverain catholique chassa les émigrés de ses états, un prince protestant les reçut dans les siens... Il leur donna son appui, les combla de ses bienfaits, leur prodigua les consolations; il en reçut plusieurs comme frères, comme enfants dans sa propre demeure. Quelle compensation pour ce qu'ils avaient perdu! Oh, si je pouvais exprimer ce que chacun d'eux ressent au fond du cœur! Mais une sincère reconnaissance est muette, et le bienfaiteur trouve en lui-même sa plus douce récompense. »

Et revenant à la justification qu'il avait entreprise : « Je ne veux pas toutefois, dit Duvau pour conclure, faire ici un éloge particulier des Français, ce que j'ai dit doit suffire. Il y a en France des sots avec tous leurs défauts et des gens sensés avec leurs qualités; on ne doit pas l'oublier, même en Allemagne. Quoi de moins raisonnable que d'y entendre dire à un Français calme et posé : Vous n'êtes pas un Français, vous êtes un Allemand; c'est-à-dire, sans doute, vous n'avez pas les défauts de votre nation; vous avez les qualités d'une nation meilleure que la vôtre; vous êtes un homme excellent. Quel naïf orgueil! Que de tels préjugés qui séparent les peuples disparaissent enfin! Et que la nation française et la

1. *Wie fand ich mein Vaterland wieder?* p. 199.

nation allemande, qui ont tant d'excellentes qualités, se rapprochent pour toujours! » C'est par ce vœu généreux que se termine le livre de Duvau. On retrouve partout dans cette œuvre de circonstance l'élévation de pensée qui lui était habituelle; c'est un disciple de Mounier qui y parle à chaque page.

Duvau le reconnaissait [1] et il en était presque fier; mais quoiqu'il n'eût pas la prétention d'être entièrement original et avouât que la plupart des vues qu'il émettait n'étaient point nouvelles en France, il n'était pas moins désireux de savoir quel accueil on ferait à cette espèce d'appel à l'opinion, adressé à l'Europe, et surtout à l'Allemagne. — C'est pour cette raison qu'il l'écrivit en allemand et non en français. — Son livre s'imprima pendant l'été 1803; le 2 septembre, il en annonçait à Camille Jordan l'apparition prochaine, puis, comme pour se reposer, il fit un voyage d'étude dans les montagnes de la Saxe et les duchés du voisinage; visita le camp établi entre Leipzig et Dresde, puis cette dernière ville, Königstein, Chemnitz, Altenbourg, et poussa jusqu'à Iéna et Weimar, désireux de revoir les amis qu'il y avait; à Iéna, « Griesbach, qui, ainsi que sa femme, le traita comme enfant de la maison »; à Weimar, outre Böttiger, Wieland et les autres écrivains qu'il connaissait, Mme de Schardt, qui, comme son mari, le combla d'amitiés; Amélie de Helvig, « qui paraît heureuse — elle venait de se marier — et vous aime toujours », écrivait-il à Camille Jordan [2].

Cependant son livre avait paru; il saisit la première occasion de l'envoyer à Jordan; il lui faisait part en même temps de l'accueil qu'il trouvait en Allemagne.

Voilà mon livre; j'ai corrigé quelques fautes d'impression, ajouté quelques notes. Quelques personnes m'ont blâmé de n'avoir pas nommé hommes et choses, en prétendant que cela avait l'air d'un roman; je ne le pouvais pas, les exemples étant pris autour de moi, dans ma famille. Il n'en a point encore paru de critiques, mais on en paraît généralement content. Wieland m'a écrit en réponse à mon envoi la lettre la mieux sentie et la plus flatteuse; ce qui lui a fait le plus de plaisir, c'est l'article sur le caractère français; cet objet n'était que secondaire dans mon plan; sans cela j'aurais pu le traiter plus en détail. On m'a comblé de compliments à

1. « J'avoue que la plupart des idées saines qui s'y trouvent, je les dois à notre maître » (Mounier). Lettre à Camille Jordan du 20 octobre 1803.

2. Lettre du 20 octobre 1803.

Weimar et à Iéna... Böttiger ne tarit point en éloges; et puis un Français qui écrit en allemand! Vous sentez pourquoi j'ai écrit en allemand. Il n'y a dans mon petit livre rien de nouveau pour un Français. Je veux une lettre entière de vous pour mon livre.

C'était trop demander à Jordan; six mois après il n'avait pas encore fait part de ses impressions. Duvau était obligé de le lui rappeler. « Vous serez assez paresseux, lui écrivait-il au mois de mars, pour n'avoir pas achevé mon livre; je suis curieux de savoir votre avis; arrangez-vous en conséquence. Il a fait assez de sensation à Leipzig. Je borne mon amour-propre. Il était, je crois, trop sérieux et trop raisonné pour plaire à la masse. Il faut aux Allemands au moins autant de frivolité qu'aux Français. » Au milieu du bruit des armes et des grands intérêts actuellement en jeu, le tableau que Duvau faisait de la France au sortir de la Révolution ne pouvait rencontrer qu'une attention distraite.

Dans sa lettre du 20 octobre, Duvau entretenait Camille Jordan de bien d'autres choses que de son livre : c'était d'un article d'Archenholz [1] qu'il ne lui avait pas envoyé, croyant qu'il l'avait reçu par l'intermédiaire de Mme de Schardt; c'était d'un petit ouvrage contenant le détail des honneurs rendus à Klopstock [2], et qu'il essaierait de lui faire passer; ouvrage qui avait un intérêt tout particulier pour Camille Jordan, occupé à ce moment même à traduire les odes du poète allemand. Duvau lui parlait aussi d'un dîner chez les Schardt avec Mme de Seebach, Wieland et Böttiger, dîner à la fin duquel on but à la santé de Mounier et de Camille Jordan. Il y avait appris, de Böttiger, disait-il, la nomination de « notre excellent Malouet », qui, rappelé d'exil, venait d'être chargé du commissariat général à Anvers. Duvau recommandait ensuite à Camille Jordan un savant allemand nommé Fischer [3], à qui il avait donné à Dresde une lettre pour lui, « jeune homme très instruit, de beaucoup d'esprit et distingué, qui l'intéresserait certainement », et il lui demandait de le guérir de son hypocondrie et de sa misanthropie. Enfin, il faisait à son correspondant des compliments de la part de Fergusson, écos-

1. Sans doute l'article *Klopstock*, publié dans la *Minerva*, avril-mai.
2. Probablement la *Klopstocks Todtenfeier*. Publiée cette même année à Hambourg.
3. Évidemment le polygraphe Christian-August Fischer, né en 1771 à Leipzig d'une mère française et qui, après une vie longtemps errante, fixé à Dresde se disposait alors à se rendre en France.

sais prisonnier à Paris, — peut-être un ancien élève du Belvédère. — « C'est un homme fort instruit et excellent, ajoutait-il; si vous le connaissez, je vous le recommande très fort. »

Quand Duvau revint à Leipzig de son voyage d'agrément, les cours de l'Université avaient recommencé; il y conduisit de nouveau son élève, et suivit avec lui un cours de logique et de métaphysique quatre fois par semaine, et un cours de morale deux fois. « Ce n'est pas, écrivait-il à Camille Jordan [1], de la grande école, qui serait fort inutile à mon jeune homme et que nous n'entendrions ni l'un ni l'autre, mais de Plattner [2]. » Débarrassé de la publication de son livre, Duvau s'était remis avec ardeur à ses études; il trouvait dans les cours de l'Université l'occasion de combler les lacunes de son éducation première, mais il cherchait surtout à le faire par des lectures bien dirigées; pendant l'hiver 1803-1804, il s'occupa beaucoup d'histoire, surtout de l'histoire d'Angleterre; il lut, dit-il [3], en plusieurs travaux qui s'y rapportaient, et fit des extraits de Gentz [4]. On comprend l'intérêt que dut lui inspirer le célèbre publiciste et ses écrits consacrés à la Grande-Bretagne, à son administration, à ses finances, à son rôle politique depuis l'ouverture des hostilités. Mais Duvau ne dut pas seulement lire et prendre des notes pendant la fin de l'année 1803 et au commencement de 1804; il semble bien aussi avoir entrepris quelque travail original et personnel. Dans une lettre de W. G. Becker, datée du 21 février 1804 [5], il est question de la fin d'un manuscrit qu'il lui renvoyait « avec quelques remarques ». La plupart, disait-il, ne sont que des bagatelles, mais plusieurs aussi ont rapport aux sens. Quel était ce manuscrit? de quelle nature était l'œuvre qu'il renfermait? Rien ne nous

1. Lettre du 20 octobre 1803.

2. Plattner (Ernst), médecin philosophe, né à Leipzig en 1744 et professeur à l'Université depuis 1776. « Plattner, dit Benjamin Constant, est un homme très instruit, un peu pédant, mais d'une philosophie saine ». *Journal intime et lettres à sa famille et à ses amis*, par D. Malagari. Paris, 1895, in-8, p. 14.

3. Lettre à Camille Jordan du 6 mars 1804.

4. Probablement de l'ouvrage publié en français en 1800 : *Essai sur l'état de l'administration des finances de la Grande-Bretagne*. L'attention de Duvau avait dès longtemps dû être attirée sur les travaux de Gentz qui était entré en rapports avec Mounier. Cf. P. von Bojanowski : *Quelques lettres inédites de J.-J. Mounier* (*Revue historique*, t. LXVIII (1898), p. 61 et ss.)

5. *Papiers Mounier*, liasse X, cote 17 bis. Cette lettre était précédée d'une autre qui est perdue. Il s'agit de Wilhelm-Gottfried Becker, né en 1754, nommé en 1782 professeur de morale et d'histoire à l'Académie militaire de Dresde, et depuis 1795 directeur de la Galerie des Antiques et du Cabinet des Médailles.

l'apprend; mais on n'en peut guère douter, c'était une traduction; peut-être celle de quelque nouvelle destinée à figurer dans le recueil que publiait Becker depuis 1791 [1]. On s'expliquerait alors que celui-ci se proposât d'y ajouter ou de retrancher quelque chose, ce qui naturellement déplaisait à un aussi « bon traducteur » que Duvau. Mais, quel qu'ait été le sort de son manuscrit, nous trouvons à cette époque Duvau en correspondance avec un nouvel écrivain allemand, et l'on peut croire qu'il était entré en relation avec Becker pendant le séjour qu'il avait, durant l'automne précédent, fait à Dresde.

Les études et les travaux auxquels il se livrait ainsi, étaient pour Duvau une diversion au milieu de la tristesse que lui causait son éloignement du pays natal et des siens. Sa pensée se reportait sans cesse vers la Touraine; les projets d'établissement qu'il y avait formés avaient été fatalement ajournés; le rêve si cher qu'il caressait d'être la consolation de ses parents dans leur solitude menaçait de s'évanouir. Sa mère était atteinte d'une paralysie qui mettait ses jours en danger; il craignait de ne pas la revoir. Et, après avoir raconté à Camille Jordan, cet ami « dont le cœur savait si bien sentir, partager, deviner », ses sujets d'angoisse, la dispersion, la gêne de quelques-uns des siens : « Quel monstre que la vie, s'écriait-il; comme j'aurais besoin de votre enthousiasme, de votre jeunesse de sentiments et d'imagination! » La venue de Mme de Staël et de Benjamin Constant fit trêve à sa douleur et donna pour un moment un autre cours à ses pensées.

On sait comment, proscrite par Napoléon, Mme de Staël prit le parti de se rendre en Allemagne [2]; elle songeait d'abord à se retirer à Berlin; sans renoncer à ce projet, elle résolut d'aller d'abord à Weimar, et l'accueil qu'elle reçut à la cour de Charles-Auguste la séduisit tellement qu'elle y passa deux mois et demi entiers; arrivée dans la capitale de ce prince hospitalier le 14 décembre 1803, elle n'en repartit que le 29 février ou le 1er mars suivant pour gagner Berlin. Leipzig se trouvait sur sa route, elle s'y arrêta quelques jours. Un billet de Camille Jordan avait, il semble, averti Duvau de

1. Le *Taschenbuch zum geselligen Vergnügen*.
2. Charles Joret, *Mme de Staël et la cour littéraire de Weimar*, Paris-Bordeaux, 1900, p. 13. — Id., *Mme de Staël et Berlin*, p. 1. (*Revue d'histoire littéraire de la France*, t. IX, 1902.)

sa venue. On comprend avec quelle impatience le jeune écrivain attendait cette femme célèbre, qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de rencontrer, mais dont Gérando avait dû l'entretenir bien souvent. Dès le 6 mars, le jour du départ de la « voyageuse »[1], il annonçait à Jordan qu' « enfin » il l'avait vue; mais il remettait à plus tard à lui en « dire du bien et du mal ». Ce fut seulement trois jours après qu'il remplit sa promesse.

Je vous ai promis quelques détails sur la voyageuse; je ne doute nullement de sa bonté. Mais, je la trouve extraordinairement tranchante dans la conversation, et comme il m'est presque toujours arrivé d'être d'un avis contraire, j'en ai essuyé des grossièretés telles que : *Nous ne sommes pas du même avis, n'en parlons plus*, dit avec vivacité et humeur. Et même : *Ça n'est pas vrai, je vous dis que ça n'est pas vrai*, etc., dit de même. Elle est d'ailleurs un peu dragon dans sa manière d'être, pas de *Weiblichkeit*. Je n'ai pas besoin de vous parler de son esprit, sur lequel tout le monde est d'accord. Le deuxième jour nous avons plaisanté, au lieu de disputer, et nous avons fini par nous raccorder. En un mot, de la bonté, si vous le voulez, un esprit prodigieux, tranchant, arrogant. Elle revient en juin; nous serons alors peut-être meilleurs amis.

On ne doit pas être surpris que la nature brusque et si peu féminine de Mme de Staël ait fait au premier abord une impression peu favorable sur le doux et sensible Duvau. Le compagnon de la noble voyageuse — Benjamin Constant, — qu'il ne nomme pas plus qu'elle dans sa lettre, en fit une meilleure et le séduisit dès le premier instant. Benjamin, après avoir quitté Weimar le 29 février — 10 ventôse —, était arrivé à Leipzig le 2 mars[2]; Duvau, qui ne l'avait pas encore vu, fut heureux de faire sa connaissance et enchanté de son affabilité. « Je suis extrêmement content de lui, écrivait-il le 6 mars à Camille Jordan, de sa douceur, de sa modération, de son moelleux dans la conversation et de sa manière de parler. » On le voit, tout le contraire de Mme de Staël. Et trois jours après[3] :

Pendant son séjour je l'ai vu au moins huit heures seul; je lui trouve beaucoup d'esprit, de finesse, de justesse, d'instruction, de moelleux, même

1. C'est par ce seul mot que Duvau désigne Mme de Staël.
2. *Journal intime*, p. 14.
3. Le 9 mars. Post-scriptum de la lettre du 6. Duvau ne nomme pas Benjamin Constant plus que Mme de Staël, il ne le désigne que par l'expression « son compagnon ».

de piquant parfois, et j'en ai été extrêmement content. Je l'ai beaucoup questionné sur vous deux et l'ai chargé de mille tendresses pour vous et De Gérando. Mon ami, comme mon cœur et mon esprit sont à leur aise, quand je vois un Français qui me convient; presque tous les Allemands ont plus ou moins d'*allemanisme.*

S'il accusait les Allemands d'être parfois un peu lourds ou pédants, — c'est, je crois, ce qu'il entend par le mot *allemanisme*, — Duvau n'aimait pas moins à les rencontrer, surtout s'ils étaient distingués et célèbres; aussi avait-il eu grand plaisir de revoir Kotzebue, — il l'avait connu à Weimar, — lorsque ce dramaturge, obligé par ses intrigues de quitter sa ville natale, passa par Leipzig, en se rendant à Berlin [1]. On s'explique sans peine que Duvau parlât à Camille Jordan de sa rencontre avec Kotzebue; le traducteur de Klopstock devait aimer l'auteur de *Misanthropie et Repentir*. On peut même croire que Duvau l'avait déjà entretenu plus d'une fois du séjour de Kotzebue à Weimar, comme il l'entretenait de tout ce qui se passait de remarquable dans cette résidence. Camille Jordan, de son côté, ne manquait pas de tenir son ami au courant des productions nouvelles qui paraissaient en France. Il y en avait une récente qui avait fait sensation, et qui avait un intérêt d'autant plus grand qu'il ressentait pour l'auteur plus que de la sympathie; c'était la *Valérie* de Mme de Krudner. Camille Jordan était en rapport avec cette femme célèbre, dont la fille lui avait inspiré une admiration qui faisait malicieusement sourire Mme de Staël [2]. Il parla sans doute à Duvau de ce roman à la mode sur un ton dont celui-ci, qui connaissait la sensibilité de son ami, ne fut qu'à moitié surpris, encore qu'il en pensât tout autrement [3].

Je m'étais bien douté que vous aimiez *Valérie*, imaginant que vous auriez rencontré Mme de Krudner, que sa danse du shawl vous avait enchanté. Je vous déclare qu'il y a longtemps qu'aucun livre ne m'avait autant ennuyé, vu le non-sens qu'on retrouve à chaque page, les idylles de basse-cour et de cabinet, le style transcendental et original, etc. Grands Dieux! qu'avons-nous fait pour qu'on imprime de pareilles choses dans notre langue? Je

1. Karl Gœdeke, *Grundriss der Geschichte der deutschen Dichtung*, t. V, p. 271.
2. Lettre de Mme de Staël à Camille Jordan du 23 octobre 1802. Sainte-Beuve, *Camille Jordan, Mme de Stael*. (*Nouveaux Lundis*, t. XII, p. 294.)
3. Lettre à Camille Jordan du 6 mars 1804.

vous envoie une plaisanterie à ce sujet, et je vous prie de la faire passer à Lamardelle, rue des Petits-Cœurs, ancien n° 44. Si vous croyez qu'on puisse, châtrant et corrigeant, en faire usage dans un journal, je vous l'abandonne.

Je ne sais ce qu'il advint de cette « plaisanterie », mais on voit que Duvau, en 1804, se rappelait que, six ans auparavant, il s'était, encouragé par Böttiger, exercé à la critique littéraire. Son article sur *Valérie* n'était qu'un passe-temps; à ce moment il projetait des travaux d'une tout autre importance; il ne rêvait rien moins que d'entreprendre une étude sur l'Allemagne, envisagée surtout au point de vue littéraire. « Je tâcherai cet été, écrivait-il à Camille Jordan, de m'occuper essentiellement de l'Allemagne en général, c'est-à-dire de l'histoire des progrès de la culture, sans entrer dans les détails sur des parties qui me sont étrangères, et réservant l'étude plus particulière pour la littérature qui est moins hors de ma portée. Il est possible que je fasse de mes notes un ensemble qui ne sera pas sans intérêt. »

Il est plus que probable que Duvau commença dès lors les recherches dont il parlait à Jordan; mais les circonstances, nous le verrons, ne lui permirent pas de faire de ses notes cet « ensemble » — une espèce d'*Allemagne* avant Mme de Staël — qu'il projetait. L'audition des cours de l'Université dut interrompre plus d'une fois ses études de littérature allemande; pendant les derniers mois de l'année scolaire, son départ le força de les abandonner. Après avoir quitté Leipzig, visita-t-il, avec son élève, le midi de l'Allemagne et la Suisse, comme le dit Bélanger[1]? Je l'ignore; mais on peut admettre qu'à l'automne il se fixa à Genève, il avait proposé cette ville, dès le commencement de l'année[2], comme lieu d'étude, et M. Perrégaux père avait accepté. Bélanger rapporte qu'il fut reçu dans la maison du médecin Odier, et qu'il prit dans sa société le goût de la botanique. Cette dernière assertion est évidemment inexacte. Dans son article biographique sur son ancien maître[3], Édouard Mounier, qui savait ce qu'il en était, n'est pas tombé dans cette erreur; il dit plus

1. *Notice nécrologique*, p. 3. C'est par erreur qu'il est dit que Duvau passa à Genève toute l'année 1804 : nous avons vu que pendant les premiers mois il résidait à Leipzig.
2. Lettre du 6 mars à Camille Jordan.
3. *Biographie universelle*. Art. *Duvau*.

justement que, dans la société des hommes distingués qui l'accueillirent à Genève, se développa le goût de Duvau pour les sciences naturelles. Ce goût, il l'avait déjà; ce fut, comme je l'ai avancé plus haut, dans ses relations avec les professeurs de Iéna et du Belvédère qu'il le prit.

A quelles études et à quels travaux Duvau employa-t-il les loisirs de son séjour à Genève? Rien ne nous l'apprend. Nous ne savons pas davantage à quel moment au juste il quitta la Suisse. « M. Duvau, dit Bélanger, rentra définitivement en France en 1805. » Cela est vrai sans doute, mais son retour ne put guère avoir lieu qu'à l'automne de cette année. S'arrêta-t-il à Paris ou se rendit-il directement en Touraine? Je ne le saurais dire; toutefois j'inclinerais à croire qu'il resta quelque temps à Paris. Mounier y demeurait depuis qu'il avait été appelé au Conseil d'État; il devait désirer le revoir; mais la santé délabrée de cet ami si cher devenait chaque jour plus mauvaise; le 26 janvier 1806, il succomba au mal dont il était atteint. La mort de celui qui avait été son guide pendant ses dernières années d'exil, causa à Duvau le chagrin le plus profond. Le lendemain 27, le *Publiciste* [1] faisait suivre l'annonce de ce douloureux événement de quelques mots où il disait quelle perte faisait l'État en la personne du magistrat intègre qu'avait été Mounier; et après avoir rappelé rapidement les grands mérites de l'ancien constituant, il ajoutait : « Nous désirerions que quelqu'un de ceux qui ont eu l'honneur d'avoir cet homme de bien pour ami nous mette à portée de lui rendre un hommage plus digne de son caractère et de ses vertus ». Cet appel fut entendu : le 29, était adressée « aux Rédacteurs » de ce journal une longue lettre qui renfermait l'éloge « du grand citoyen, de l'homme probe et désintéressé qui, pendant toute sa vie, n'avait cherché et aimé que la vérité ». Quoique signé L. T. je ne serais pas éloigné d'attribuer cette lettre à Duvau; on y trouve du moins l'expression de l'estime si grande et de l'admiration qu'il professait pour Mounier.

1. *Papiers Mounier*, liasse X, 1 et 2. Cette lettre n'a pas été publiée par le *Publiciste*.

V

Cependant Duvau avait hâte d'aller, au pays natal, jouir enfin du repos auquel il aspirait depuis si longtemps, et conclure l'union qu'il avait dû différer en 1802. « Peu de temps après (son retour en France), raconte Bélanger [1], il épousa Mlle Cécile de Melesse, sa cousine,... et alla se fixer avec elle auprès de son père — sa mère était morte, — qui habitait le château de la Farinière, et y passa cinq années entre la jouissance de la vie de famille et le bonheur d'étudier les produits de la nature. » Est-ce là la seule étude à laquelle Duvau s'adonna dans sa retraite et renonça-t-il dès lors à ses recherches sur l'histoire de la culture germanique et à ce travail d'ensemble dont il traçait le programme dans sa lettre du 6 mars 1804 à Camille Jordan? Il m'est impossible de le dire; mais s'il consacra ses loisirs surtout à des études d'histoire naturelle, il n'oublia pas pour cela l'allemand, et le moment vint bientôt où il allait de nouveau mettre à profit la connaissance approfondie qu'il en possédait.

Il était resté en rapports intimes avec Édouard Mounier, son élève du Belvédère; quand celui-ci eut été en 1809 nommé secrétaire du cabinet de l'Empereur [2], il mit son ancien maître à la tête du bureau de traduction. Désormais la fortune de Duvau resta attachée à celle du baron Mounier; il le suivit d'abord à l'intendance des bâtiments de la couronne [3], plus tard à la direction de l'administration départementale [4]. Depuis qu'il eut quitté l'armée des Princes, Duvau était demeuré étranger à la politique; mais le spectacle des grands événements qui marquèrent les dernières années de l'Empire et les premiers temps de la Restauration ramenèrent son attention sur les affaires publiques. Les Papiers Mounier renferment un « Journal » [5] qui paraît bien être de lui — les premières pages sont en allemand — et va du 27 avril 1813 au 23 janvier 1827 : suite de notes curieuses sur les événements contemporains. Le rétablissement définitif de la paix, des loisirs peut-être plus grands permirent à Duvau de se

1. *Notice nécrologique*, p. 4. Andrée-Cécile Picquet de Melesse, née en 1766.
2. Décret du 12 février. *Arch. nat.*, AF, IV, 360, plaq. 2629, n° 3.
3. Décret du 27 novembre 1813. *Arch. nat.*, AF, IV, 831, plaq. 6672, n° 2.
4. En 1819; article *Édouard Mounier* dans la Biographie Michaud.
5. Liasse D.

livrer désormais avec plus d'ardeur et de suite à ses chères études — il ne les avait jamais abandonnées, — et d'en tirer profit. Sa connaissance des langues étrangères et en particulier de l'allemand, aussi bien que la variété de son érudition, en faisait un collaborateur tout désigné de la *Biographie universelle*; à partir de 1817 il écrivit pour cette grande publication des notices, plusieurs fort étendues, sur quelques-uns des écrivains ou savants célèbres de l'Allemagne et des botanistes les plus connus du moyen âge et des temps modernes, ainsi que sur divers personnages, étrangers ou même français, célèbres à d'autres titres, tels que Lamotte-Picquet, le peintre Kleemann, le graveur Knorr, le général Piccolomini, Wallenstein. On peut consulter aujourd'hui encore, non sans utilité, les articles consacrés aux écrivains allemands — il en connaissait plusieurs personnellement : — Griesbach, son hôte à Iéna, le poète Georges Jacobi; Opitz, dont il a fort bien apprécié l'œuvre réformatrice; le suisse Salis, Schiller, qu'il a jugé avec autant de goût que de talent; Christian-Félix Weisse, qu'il avait encore vu à Leipzig; enfin Wieland, dans l'intimité duquel il avait vécu, et auquel il a noblement payé sa dette de reconnaissance, en le faisant connaître en France dans la diversité de son infatigable activité. Ces notices montrent d'une manière manifeste l'intérêt que Duvau, après son retour dans sa patrie, n'avait cessé de porter à la littérature et aux choses de l'Allemagne, et sont une preuve de l'étude ininterrompue qu'il en avait faite.

Les articles consacrés aux botanistes étrangers ou français, Bernard de Jussieu, Jean-Gérard Kœnig, de l'Ecluse, Lobel, Morison, Plumier, Scheuchzer, Schreber et de Tournefort ne témoignent pas d'une moindre connaissance du sujet; il était impossible d'apprécier avec plus de compétence leurs travaux. On comprend en parcourant ces articles que l'éditeur du *Dictionnaire des sciences naturelles*, désirant terminer ce grand ouvrage par la biographie des naturalistes, ait demandé à Duvau de se charger de la partie botanique. Il n'hésita pas à accepter cette tâche difficile, et réunit avec le plus grand soin tous les matériaux indispensables; il avait déjà rédigé aux trois quarts son travail, quand les circonstances firent ajourner ou abandonner l'entreprise [1].

1. Charles Bélanger, *Notice nécrologique*, p. 7.

Mais Duvau ne se bornait pas à faire l'histoire des savants qui étudiaient la nature, il avait dès longtemps pris lui aussi l'habitude d'en observer les phénomènes et d'en étudier les produits; plusieurs mémoires, écrits vers cette époque, sont un témoignage de la variété et de l'originalité de ses recherches en ce genre. Le 27 janvier 1825 il communiqua à la Société linnéenne de Normandie une *Notice sur trois dépôts coquilliers des départements d'Indre-et-Loire et des Côtes-du-Nord*; trois mois après, le 25 avril, il lisait à l'Académie des Sciences ses *Nouvelles recherches sur l'histoire naturelle des pucerons*, mémoire curieux qui prouvait qu'aucune partie des sciences naturelles ne lui était indifférente. Mais c'était surtout la botanique qui l'attirait; son amour constant pour cette science était connu, et ce fut pour en perpétuer le souvenir qu'en 1824, Kunth lui dédia un genre nouveau de la famille des Térébinthacées, le *Duvaua* [1]. Depuis plusieurs années il s'était livré à une étude particulière des espèces encore mal définies du genre Véronique et de quelques genres voisins; en 1826, il publia, dans les Annales des sciences naturelles [2], sous le titre de *Considérations générales sur le genre Veronica et sur quelques genres des familles ou sections voisines*, un résumé de ses patientes recherches : esquisse de la monographie complète des Véroniques que la mort devait l'empêcher de donner [3]. Mais Duvau n'était pas seulement naturaliste ou biographe, il était aussi polémiste ou essayiste à ses heures; la lecture des *Recherches statistiques sur la France* de Charles Dupin, qui avait marqué d'une teinte foncée la place que le département d'Indre-et-Loire occupe sur la carte de la civilisation, lui suggéra la pensée patriotique de venger l'ancienne Touraine de la rigueur avec laquelle elle était traitée, en la faisant mieux connaître qu'elle ne l'était au point de vue économique et intellectuel; telle fut l'origine de l'*Essai statistique sur le département d'Indre-et-Loire*, lu à l'Académie des sciences le 7 janvier 1828.

La compétence de Duvau comme botaniste, non moins que sa connaissance des langues étrangères, engagea l'éditeur du *Bulletin universel des Sciences* réorganisé à lui demander son concours; il accepta et se fit critique scientifique, comme, en 1798, il était, sous les

1. *Annales des Sciences naturelles*, t. II (1824), p. 340.
2. Juin 1826, avec deux planches.
3. Charles Bélanger, *Notice nécrologique*, p. 6.

auspices de Böttiger, devenu critique littéraire; à côté de Cuvier, Antoine de Jussieu, Geoffroy Saint-Hilaire et autres maîtres de la science il donna au nouveau périodique d'excellents articles sur de nombreuses publications contemporaines relatives à la botanique. C'est ainsi qu'il rendit compte des *Éléments de géographie botanique des plantes* de Schouw [1], premier essai d'une science qu'Alphonse Decandolle devait, vingt ans plus tard, fonder définitivement; qu'il fit connaître ou analysa quelques-unes des productions les plus importantes de Nees d'Esenbeck, *Sur la formation et le développement de la Pteris serratula*, *les Observations sur le développement des Mousses*, la traduction des *Œuvres* mêlées de Robert Brown, l'édition nouvelle du *Prodromus Floræ Novæ Hollandiæ* du même botaniste; enfin l'*Essai sur l'histoire des progrès dans la connaissance des Fougères depuis Brunfels jusqu'à nos jours* [2]. Il fit aussi le compte rendu des *Observations et considérations sur la formation et la métamorphose des organismes végétaux des dernières classes* de Hornschuch [3], ainsi que des *Trois nouvelles plantes cryptogames* de Sommerfelt; divers mémoires sur les lichens, les *Chara* et la formation des fleurs doubles [4].

Duvau écrivit aussi un long article de fond sur les herbiers offerts par la Compagnie anglaise des Indes orientales aux différents musées de l'Europe [5]. La lecture des œuvres mêlées de Robert Brown, traduites en allemand par Nees d'Esenbeck, lui avait montré le grand intérêt qu'elles présentaient. Désireux de les mettre à la portée des amis de la botanique en France, il entreprit de les traduire dans notre langue; sans hésiter, il se mit à l'œuvre, et son travail fut bientôt assez avancé pour que Raspail en annonçât aux lecteurs du *Bulletin* la publication comme prochaine [6]. Après en avoir montré l'utilité, il ajoutait : « M. Duvau réunit d'ailleurs à une érudition très variée une connaissance approfondie des langues anglaise et allemande; il pourra s'aider ainsi du texte et de la traduction ». Après une telle recommandation Duvau aurait pu, il semble, compter sur le

1. *Bulletin*, an. 1824, t. I, n° 423, p. 343-46.
2. *Bulletin*, an. 1825, t. IV, n°s 201 et 202; an. 1826, t. IV, n° 85; an. 1828, n° 79, p. 119-122.
3. *Bulletin*, an. 1825, t. VI, n° 279.
4. *Bulletin*, an. 1828, t. XIII, n°s 233, 234, 235; t. XIV, n° 99; an. 1829, t. XIX, n° 136, p. 260-269.
5. *Bulletin*, an. 1829, t. XVIII, n° 49.
6. Année 1826, t. VI, p. 257.

succès de son entreprise; mais cette fois encore des difficultés matérielles la firent échouer. Ce fu la dernière de ce genre à laquelle il songea. Désormais il se borna à faire des articles biographiques ou critiques.

Cependant sa santé s'était altérée; la mort d'un neveu qu'il aimait comme un fils lui avait causé un chagrin profond; sa femme était atteinte d'un mal qui lui donnait les plus vives inquiétudes; il aspirait au repos. Il demanda et obtint sa mise à la retraite, et, au mois de mai 1830 [1], il quitta Paris pour toujours et se retira à la Farinière. Il emportait avec lui ses collections géologiques et botaniques. qu'il se proposait de mettre en ordre; il avait le dessein d'employer aussi ses loisirs à faire l'histoire naturelle de l'ancienne Touraine. Il ne lui fut pas donné d'exécuter ces studieux projets : une maladie de foie dont il souffrait s'aggrava rapidement et, le 11 janvier 1831, il rendait le dernier soupir. Sa femme lui survécut près de cinq années; elle ne mourut que le 6 décembre 1835. Tous deux reposent dans le cimetière de Cinq-Mars [2].

Quelques mois après la mort de Duvau, le naturaliste Charles Bélanger, auquel il avait remis, pour les publier, les manuscrits de la *Phytologie* et de ses Biographies des botanistes, lui consacra, dans le *Bulletin universel des Sciences* [3], une *notice biographique*, pleine de renseignements précieux et que j'ai souvent citée. Un hommage plus touchant peut-être lui fut, quelques années plus tard, rendu par Édouard Mounier, dans l'article destiné par la Biographie universelle à son ancien collaborateur. Il appartenait à celui qui, après avoir été l'élève de Duvau au Belvédère, était toujours resté son ami, de rappeler publiquement quelle avait été la vie de travail et d'honneur du maître et de l'auxiliaire dévoué dont il conservait pieusement le souvenir.

CHARLES JORET.

1. Décision royale du 13 février, *Arch. nation.* $O^3 \times 558$, n° 5691. Par décision du 6 avril lui fut accordé un supplément de pension de 100 fr. $O^3 \times 558$, n° 5765.
2. Archives municipales de Cinq-Mars-la-Pile. État civil. (*Revue archéologique de la Touraine*, t. XVI, 1907, p. 2-3.)
3. IIe section, numéro d'octobre 1831.

LA DERNIÈRE PASSION DE GENTZ

En 1829, le chevalier Frédéric de Gentz, âgé alors de soixante-cinq ans, couronnait par un merveilleux roman d'amour sa carrière qu'avaient remplie le travail et le plaisir. Ce n'était pas un numéro quelconque qui venait allonger la liste des mille et trois victimes de ce Don Juan sur le retour. Il faisait une conquête inattendue, qu'il aurait jugée lui-même impossible à son âge, celle de Fanny Elssler, la ravissante danseuse du théâtre impérial du Kærnthner-Thor, dont la jeunesse toute fraîche et la beauté harmonieuse étaient illuminées par les premiers rayons de la gloire. Le vieux libertin cueillit ce bouton de rose. Mais avec l'énivrant parfum qui s'en dégageait, un printemps nouveau se fit dans son âme corrompue et lasse. Des sources depuis longtemps desséchées se rouvrirent. Le blasé fut ressaisi par des émotions exquises; le sceptique vit reparaître un coin d'idéal. Au sortir de chemins boueux, il marchait en plein soleil, sous le ciel bleu.

C'était une singulière et peu recommandable existence que le chevalier Frédéric de Gentz avait menée jusqu'au seuil de l'extrême vieillesse. Doué d'une raison extraordinairement lucide et d'une des intelligences les plus déliées de l'époque, capable par moments d'un effort de volonté, presque de courage, il ne s'en jetait pas moins, tête baissée, dans toutes les folies.

Il avait un goût effréné pour le jeu, pour les femmes, pour tous les raffinements de la sensualité et pour toutes les élégances qui embellissent la vie. Il passait dans les tripots des nuits terribles d'où il sortait ravagé par les émotions, anéanti par ses pertes, accablé des reproches qu'il s'adressait à lui-même et qui ne l'empêchaient pas de reprendre, dès le soir suivant, sa place autour du tapis vert.

Après des idylles précoces il s'était fiancé. Mais la jeune fille, qui

sans doute l'avait jugé incapable d'un attachement durable, avait rompu à temps un engagement périlleux, et, comme pour lui montrer combien elle avait sagement agi, Gentz se lança dans des orgies retentissantes. C'était à Berlin, dans les dernières années du XVIIIe siècle. Gentz, prussien d'origine, y occupait une situation plus modeste en apparence qu'en réalité à l'administration centrale du royaume. Fonctionnaire d'une haute valeur, il ne se confina point dans des bureaux de ministère. En même temps qu'il fréquentait la société aristocratique, en même temps qu'il était un des hôtes les plus appréciés du salon célèbre de Rahel Levin, plus tard Rahel Varnhagen, il était très répandu dans le monde où l'on s'amuse. Il s'affichait avec une actrice d'une grande beauté, Christine Eigensatz, qui cependant ne l'enchaînait pas assez pour l'enlever à une autre maîtresse, Marianne Eybenberg. C'est à Berlin, dans cette période tumultueuse de son existence, qu'il eut l'idée bizarre de se marier. Sa femme regretta bientôt la plus déplorable des erreurs, obtint le divorce et mourut. Gentz traitait avec faste ses belles amies. Un auteur qui a publié en 1808 un *Tableau de la société dans le royaume de Prusse*, Buchholz, parle avec indignation de certains fonctionnaires qui, avec un traitement de deux à trois mille thalers, en dépensaient de trois à quatre cents en un seul souper offert à des femmes de théâtre ou à des filles de joie. Gentz n'est pas nommé, mais c'est lui, sans aucun doute, que visait cette critique. Le joyeux viveur devint légendaire. Il figurera dans un roman de Willibald Alexis qui le représente comme un client assidu des maisons de débauche.

Lorsqu'en 1802 Gentz quitta Berlin pour aller exercer à Vienne, avec le titre vague de conseiller impérial, une activité de publiciste qui lui donna une grande importance politique, il ne changea rien à ses habitudes d'épicurien. Il s'installa au Kohlmarkt dans un appartement qu'il meubla somptueusement; trois domestiques en livrée faisaient le service. Plus tard il fit l'acquisition d'une maison de campagne située à proximité de la ville, et qui s'appelait Weinhaus. Il sut en faire une retraite délicieuse où il accumula les meubles de prix, les objets d'art, les jolis bibelots. Des jardiniers y cultivaient à grands frais des fleurs rares que le galant propriétaire était fier de pouvoir offrir, au cœur de l'hiver, à ses nombreuses amies.

Une page de l'*Autobiographie* de Grillparzer nous donne une description de l'intérieur de Gentz. En 1824 le poète, dont la censure gardait indéfiniment le drame d'*Ottokar*, se rendit, pour s'informer des destinées de sa pièce, auprès du puissant conseiller impérial, et voici en quels termes il nous raconte sa visite :

« Je me souviens encore de l'impression de répugnance que produisit sur moi l'appartement de cet homme. Le parquet du salon d'attente était couvert de tapis capitonnés, de sorte qu'à chaque pas on enfonçait comme dans un marais et qu'on éprouvait quelque chose comme le mal de mer. Sur toutes les tables et commodes étaient placés des compotiers avec des fruits confits, afin qu'à tout moment le sybarite qui habitait là pût satisfaire sa gourmandise. Enfin dans la chambre à coucher il était étendu, en robe de chambre de soie grise, sur un lit d'une blancheur de neige. Il y avait là des bras mobiles qui lui avançaient l'encre et les plumes, quand il en avait besoin, un pupitre qui se déplaçait automatiquement dans tous les sens; je crois que même le vase de nuit, par une pression sur un bouton, venait offrir ses services. Gentz me reçut froidement, mais poliment. »

Les Viennoises n'eurent point de peine à faire oublier à Gentz les beautés de Berlin. Ce n'est pas qu'il fût toujours très difficile dans ses choix. Christine Eigensatz fut remplacée par une personne dont il dit lui-même qu'elle était « de basse condition et d'attraits médiocres. » Il eut d'elle un fils dont il ne dédaigna pas de s'occuper; quand elle se fut mariée, il lui servit fidèlement une pension. Son cœur eut des aspirations plus hautes. Il continuait de correspondre avec une femme qu'il avait connue dans sa jeunesse au cours d'un voyage à Weimar, Amalie Imhoff, et pour qui, quoiqu'elle eût repoussé ses hommages, il n'avait cessé d'éprouver de la tendresse. Il soupira pour de grandes dames auxquelles il pouvait à peine se permettre de laisser deviner sa passion : c'étaient la duchesse Jeanne d'Acerenza, la princesse de Solms, la princesse Dolgorouki, la comtesse Lanckoronska. Il s'enhardit auprès de la comtesse Éléonore Fuchs; il lui confessa son amour dans une lettre qui est un chef-d'œuvre de prudente audace et qui rendit possible la continuation de relations amicales, lorsque l'aimable femme l'eut un peu sévèrement remis à sa place. Bien assez de bonnes fortunes le con-

solèrent des rigueurs des femmes vertueuses ou trop fières. Son journal mentionne à tout moment des entrevues galantes. Celui de 1817 en note encore dix, de janvier à juillet, avec cinq personnes différentes. Gentz avait alors cinquante-trois ans.

Pour mener cette vie de luxe et de plaisir, il fallait des revenus considérables. Gentz se les procura par un labeur opiniâtre. Ce jouisseur fut un travailleur infatigable. Son intelligence ne connut jamais la paresse. Ce n'est pas avec ses appointements de fonctionnaire à Berlin, ni avec les quatre mille florins touchés à Vienne, qu'il pouvait faire face à ses énormes besoins d'argent. C'est de sa plume qu'il vécut si largement. Il avait débuté à Berlin par la traduction du livre de Burke, *Réflexions sur la Révolution française*, et de celui de Mallet du Pan, *Considérations sur la nature de la Révolution de France et sur les causes qui en prolongent la durée.* Ce ne sont point ces travaux, ni des revues de politique et d'histoire, créées ensuite, qui pouvaient l'enrichir beaucoup, mais ils lui donnèrent une autorité dont il lui fut facile de battre monnaie. Ils lui ouvrirent les portes des ambassades et lui valurent les confidences des diplomates. Gentz, mis au courant de la situation en Europe, habile à démêler les intrigues des cabinets, capable de juger les mesures prises, d'en prévoir les effets et de proposer lui-même ses solutions propres, Gentz était un secours précieux pour des gouvernements qui auraient voulu être renseignés et même un peu conseillés. Ce genre de service, il le rendit à l'Angleterre. Il entretint avec les hommes d'État de ce pays une correspondance active dans laquelle il exposait et interprétait ce qui se passait sur le continent; il leur communiquait ses vues qui tendaient à une lutte sans merci contre la Révolution française, puis contre Napoléon. Les Anglais attachaient une grande importance à ces informations accompagnées de conseils et les payaient en conséquence. Le carnet de Gentz enregistre en 1800 une somme de quinze cents livres sterling envoyée par lord Grenville.

A Vienne le contact quotidien avec les hommes qui dirigeaient la politique et l'ascendant que Gentz conquérait auprès d'eux donnèrent encore plus de prix à sa correspondance. Tout en écrivant mémoires sur mémoires pour le compte du gouvernement autrichien, tout en fournissant de nombreux articles au journal quasi-officiel, l'*Oesterrei-*

chischer Beobachter, il ne cessa point son action à Londres, à la grande colère de Napoléon qui reconnaissait en lui l'un de ses plus dangereux adversaires. Le blocus continental gêna beaucoup les rapports de Gentz avec l'Angleterre; les subsides qu'il en retirait lui arrivaient irrégulièrement; il se vit obligé de restreindre son train de maison. Après 1810 cette source de revenus se tarit complètement. Gentz fut sauvé par l'hospodar de Valachie, Karadja, qui cherchait à Vienne un correspondant initié aux secrets de la politique et qui fut heureux de le trouver dans la personne du collaborateur immédiat du prince de Metternich. Une nouvelle mine d'or s'ouvrit pour le brillant écrivain. Le bon Valaque lui donnait six mille ducats par an, c'est-à-dire plus de soixante mille francs. Une année même, en signe de satisfaction particulière, il porta les honoraires à vingt mille ducats.

C'étaient là des sommes honnêtes. Cependant elles ne suffisaient pas à combler le gouffre que creusait chaque jour la prodigalité de Gentz. Il lui fallut frapper à d'autres portes encore, recourir à la libéralité du prince de Metternich, multiplier les besognes lucratives. Les mémoires qu'il écrivit en 1811 à l'occasion de la réforme des finances autrichiennes lui attirèrent la reconnaissance de plusieurs grandes maisons de banque. Il fournit au *Conversations-Lexikon* un article sur Rothschild qui lui fut royalement payé. Après sa mort, Rothschild dit de lui : « C'était là un ami! Je n'en retrouverai jamais un pareil. Il m'a coûté de grosses sommes : on ne saurait croire les grosses sommes qu'il m'a coûtées, car il n'avait qu'à écrire sur un billet ce qu'il voulait avoir, et il l'obtenait immédiatement; mais depuis qu'il n'est plus, je sens bien ce qui nous manque, et je donnerais volontiers trois fois ce que j'ai dépensé, si je pouvais le rappeler à la vie. » Enfin l'empereur François, qui pourtant ne l'aimait pas, se décida vers la fin de sa vie à porter son traitement à 8 800 florins. Tout cet argent fondait en un clin d'œil. Quand Gentz mourut, ses tiroirs étaient complètement vides.

Cet ardent défenseur de la politique de réaction a été naturellement l'objet de violentes attaques. Il fut exécré par les libéraux d'Autriche, ainsi par Grillparzer. On a douté de la sincérité de ses convictions; on l'a accusé d'avoir vendu sa plume. Les gens qui le voyaient de près en jugeaient autrement. Ils appréciaient en lui non

seulement le talent, mais encore le caractère. Sans doute on avait des défauts à lui reprocher; on pouvait être scandalisé des désordres de sa vie; on pouvait rire de certaines de ses faiblesses, par exemple de sa vanité naïve ou de la peur atroce qu'il avait de la mort. Mais ni les princes dont il soutenait la cause, ni les hommes d'État qui recoururent à ses lumières ne le supposaient indigne de leur confiance, pas plus qu'ils ne lui refusaient leur estime. C'est avec une sécurité absolue qu'on le choisissait pour certaines charges importantes et délicates. C'est à lui qu'on faisait fréquemment appel dans les moments critiques où la lutte contre Napoléon exigeait un redoublement d'énergie et de prudence. C'est lui qui tenait la plume au Congrès de Vienne. Il fut la cheville ouvrière des Congrès de Carlsbad, de Troppau, de Vérone. Louis XVIII sollicitait de lui des avis qu'il donnait avec une entière franchise. Après 1830, Louis-Philippe, qui l'avait connu personnellement autrefois, lui écrivait lui-même à diverses reprises comme à un homme loyal qu'il pouvait sans inquiétude charger de la défense de ses intérêts. Les nombreuses décorations que la plupart des souverains d'Europe accordèrent à Gentz paraissent aussi montrer qu'ils ne le considéraient point comme un scribe à gages, mais comme une force qui méritait d'être honorée. Il était chevalier de l'ordre hongrois de Saint-Étienne, grand-croix de l'ordre russe de Sainte-Anne, dignitaire de l'ordre brésilien de la Croix du Sud, commandeur de l'ordre prussien de l'Aigle rouge; il avait reçu en outre le Danebrog danois, l'Étoile du Nord suédoise, l'ordre des Guelfes de la Grande-Bretagne et du Hanovre, le Lion de Zæhringen du duché de Bade, etc... De très hauts personnages étaient flattés des attentions que Gentz avait pour eux. A l'époque du Congrès de Vienne la faveur d'être invité à sa table était extrêmement appréciée. On était sûr d'y rencontrer la société la plus aristocratique et la plus amusante.

Ce n'était pas impunément que le fameux viveur avait passé, durant toute sa vie et sans s'accorder de repos, du tourbillon des affaires au tourbillon des fêtes. Sa constitution, quelque robuste qu'elle fût, n'avait pas été sans subir quelques atteintes. A l'approche de la soixantaine il y eut des moments où l'organisme surmené demandait grâce. En 1823 il produisait l'effet d'un homme passable-

ment déprimé et vieilli au baron d'Andlaw, qui a fait de lui une description assez peu attrayante :

« Le corps était incliné en avant, la démarche fuyante et incertaine; une perruque roussâtre couvrait la tête; le vêtement était propre, mais non tout à fait à la mode. L'expression de sa physionomie était intelligente, mais le regard manquait de fermeté. On le rencontrait rarement à pied, il était le plus souvent en voiture ou dans une chaise à porteurs. En société il ne se sentait à l'aise que lorsqu'il était entouré de figures connues; un étranger, un visage qui lui déplaisait, ou seulement une moustache le rendaient taciturne. Un grand lorgnon noir qu'il se plantait devant les yeux lui donnait de la contenance et lui servait en même temps à dévisager les personnes présentes[1]. »

Gentz essayait de réparer ses forces en recourant aux eaux thermales. Ischl et Gastein lui furent plus d'une fois propices. Il en revenait avec un renouveau de jeunesse. Ce n'est plus du tout l'être fatigué, un peu décrépit, de la description du baron d'Andlaw, qui nous apparaît dans un portrait peint par Lieder en 1824. Ici la flamme intense du regard anime la figure; si le menton et la mâchoire ont pris un peu de lourdeur, l'ensemble de la physionomie a gardé un air remarquable de finesse et de séduction vivace. En 1829, Gastein avait particulièrement bien montré ses vertus de fontaine de Jouvence. Gentz était rentré à Vienne l'échine droite et le jarret souple. Il se sentait de taille à entreprendre de nouvelles conquêtes. C'est à ce moment-là qu'il fit la connaissance de Fanny Elssler. Le vieillard devint l'amant de la danseuse qui n'avait que dix-neuf ans.

L'histoire de cette liaison nous est racontée par Gentz lui-même dans de nombreuses lettres. Il y a d'abord celles qu'il écrivit à Fanny. Elles ne nous ont pas été conservées toutes, la destinataire en ayant détruit elle-même la plus grande partie[2]. Il y a les confi-

1. Freiherr von Andlaw, *Erinnerungsblätter aus den Papieren eines Diplomaten*, 1857.

2. Un choix en a été publié, avec une introduction très vivante et très fine, par Betty Paoli dans la *Wiener Allgemeine Zeitung*, n° 2103. — En 1841 parut à Berlin une brochure intitulée *Briefe der Liebe an eine berühmte Künstlerin von einem hochgestellten Manne. Aus dem Französischen übersetzt von Dr F. W. Wolff. In der Ursprache in nur 100 Exemplaren gedruckt, 2te Auflage.* Cette prétendue traduction de lettres que Gentz aurait écrites en français à Fanny

dences faites à Joseph Pilat[1] et à Prokesch-Osten[2]. Il y a des lettres à la comtesse Eléonore Fuchs, à qui, n'ayant pu l'avoir pour maîtresse, Gentz fit savoir comment il se consola[3]. Nous avons surtout la correspondance avec Rahel devant qui Gentz se confesse et s'analyse avec autant de clairvoyance que de franchise. Varnhagen von Ense, le mari de Rahel, loin d'être choqué de ces lettres qui détaillaient à sa femme les joies et les souffrances d'un sexagénaire amoureux, les comparait aux *Élégies romaines* de Gœthe. « Il faut, disait-il, les lire et les honorer à titre égal. »

*
* *

C'est le hasard, raconte Gentz à Rahel, qui l'aurait mis en présence de l'éclatante étoile du théâtre du Kærnthner-Thor. Il ne l'avait point cherchée; cependant, une fois que son heureuse fortune l'eut placée sur son chemin, il appliqua de propos délibéré tous ses soins à nourrir la passion qu'elle lui inspirait. Un autre jour il dit à la même amie que la rencontre se fit dans l'hiver de 1829, par un concours bizarre de circonstances sur lesquelles il promet des détails; malheureusement il oublia de les donner.

Le premier témoignage direct que nous ayons des sentiments de Gentz pour Fanny est du 9 mars 1830. C'était le jour où la jeune fille, dont le vrai nom était Françoise, célébrait sa fête. Gentz lui écrit :

« Je ne pouvais me décider à vous envoyer en guise de salut pour le jour de votre fête des fleurs fraîches, parce qu'elles sont un symbole trop attristant de fragilité. Parmi celles que je vous adresse il y en a peut-être l'une ou l'autre qui après des semaines ou des mois réussiront encore à attirer sur elles votre aimable regard, et qui sait? à éveiller en vous, pour un instant rapide, le souvenir de votre vieil ami. Si la centième partie seulement des vœux que je forme pour

Elssler est, dit Haym (Ersch und Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*, art. Gentz), « le produit d'un faiseur qui spéculait sur le goût du public pour le scandale ».

1. Fr. v. Gentz, *Briefe an Pilat*, hrsgb. von Mendelssohn-Bartholdy.
2. Von Prokesch-Osten, *Aus dem Nachlass* (Wien, 1881).
3. E. Guglia, *Gentz und die Gräfin Fuchs*, mit ungedruckten Briefen, Neue Freie Presse, nos 9651-9652 (10 et 11 juillet 1891).

vous se réalise, la destinée la plus heureuse, la plus florissante, dont jamais une mortelle ait joui, sera la vôtre. Votre beauté et vos talents vous gagnent des adorateurs en foule : je ne puis me compter que parmi les muets et les désintéressés. Mais il est une chose dont je suis fier : pour apprendre comment on peut vous aimer et comment on doit vous aimer, si l'on veut être digne d'être aimé en retour par vous (à condition toutefois d'avoir des titres supérieurs aux miens), je souhaite pour votre futur bonheur, ma très chère Fanny, que tous ceux qui vous approcheront prennent modèle sur

Votre fidèle et respectueux admirateur

GENTZ.

C'est un langage un peu cérémonieux et guindé. On y sent l'humilité inquiète du vieillard qui n'est pas sûr de plaire et qui redoute le ridicule. Une pointe de jalousie perce à l'adresse de rivaux possibles, qui auront l'avantage de la jeunesse. Cependant il y avait autre chose encore dans ce billet que les formules compliquées d'une galanterie sénile. Une femme pouvait y percevoir le murmure discret d'une passion réelle. Ce style de chancellerie était comme une étoffe un peu raide, mais que soulevaient les battements d'un cœur épris. Il faut croire que ce mélange de fleurs de rhétorique et de fleurs naturelles, cueillies certainement parmi les plus précieux produits des serres de Weinhaus, ne fut point dédaigné, car aussitôt Gentz se sentit encouragé à faire un nouveau cadeau. Le 30 mars, il offrait à Fanny des « bagatelles » renfermées dans un carton, probablement des dentelles. Un ami avait désapprouvé son choix, mais il consulta une des dames réputées pour avoir le meilleur goût de tout Vienne; elle l'assura que le cadeau ne serait pas moins utile qu'agréable. « Vous pourriez me rendre infiniment heureux, dit Gentz dans son billet d'envoi, si, sans ajouter une parole de remerciement, chose contre laquelle je proteste de toutes mes forces, vous vouliez bien écrire de votre jolie main sur un petit bout de papier ces mots : Vous avez eu raison. Voudriez-vous rejeter une demande si modeste? »

Le viveur blanchi sous le harnois parle encore avec la timidité d'un écolier. Le haut personnage, familier avec les puissants de la terre, se fait petit devant une célébrité naissante d'opéra. Il tremble

au moment de s'engager dans une aventure qui à la fois l'attire et l'effraie. S'il est enhardi peu à peu par l'accueil que la bien-aimée fait à ses déclarations et à ses présents, il lui faut néanmoins d'autres encouragements encore. Il éprouve le besoin de savoir ce que ses amis pensent de son cas. Il va faire des confidences à l'un des plus délicats et des plus dévoués, à Prokesch-Osten, une de ces natures loyales et sûres auxquelles vont tout droit les épanchements. Comme s'il voulait prévenir les railleries auxquelles il s'attend, il avoue sa faiblesse avec un sourire; il rappelle son âge et se range dans la famille des vieillards que les années n'ont point protégés contre la folie. Il invite son jeune confident, qui est poète à ses heures, à écrire quelques variations sur l'histoire, contée par André Chénier, d'un barbon amoureux; il lui signale aussi, comme matière à développements, une anecdote qu'il cite en français : « Dénon, à l'âge de quatre-vingt-trois ans passés, se supposait de bonne fortune, non par fatuité, mais seulement pour prolonger les illusions du bel âge. »

En souple diplomate autant qu'en ami indulgent, Prokesch-Osten endort les scrupules de Gentz; il lui reproche de se vieillir; il voit dans cette dépréciation de soi-même la coquetterie d'un homme qui promet moins, pour donner plus. « Malheur au cœur, dit-il, que les années dépouillent de toute floraison, et malheur à la doctrine qui considère comme de la dignité et de la sagesse un dessèchement prématuré! Ce n'est pas ainsi que pense Anacréon, lorsqu'il dit dans une de ses chansons qu'il ignore si ses cheveux grisonnent ou même tombent; ce qu'il sait fort bien, c'est qu'il faut tenir avec d'autant plus de chaleur et de passion aux joies de la vie que celle-ci se rapproche davantage de la fin ». Prokesch-Osten ne troussera pas de couplets malicieux sur le thème du barbon amoureux; il composera un sonnet où seront idéalisés les premiers aveux échangés entre Gentz et Fanny ;

« Cela ne s'appelait point de la douleur, cela ne s'appelait point de la joie; c'était plus que l'une et l'autre intimement unies. Je n'arrive pas encore à comprendre comment j'ai trouvé des mots pour lui avouer ce que je lui ai tu.

« Je vis briller dans ses yeux une sombre flamme. Alors mon doute tomba, mon inquiétude s'évanouit. Je saisis clairement

qu'elle comprenait mon cœur et je m'écriai : Rien ne me séparera de toi!

« Quant à elle, elle dit des paroles merveilleuses, tendres et douces, comme jamais je n'en avais entendu de sa bouche. Elle était inondée d'une clarté singulière.

« Si bien que tous ceux qui l'auraient vue seraient tombés à genoux. Puis elle s'en alla, non pas comme vont des êtres humains, et à mon regard elle resta visible longtemps encore. »

La comtesse Fuchs, mise également dans le secret, fut suppliée de ne pas le trahir. A cette dame qui avait résisté à ses avances, Gentz vante les heures délicieuses qu'il passe avec sa nouvelle amie. Pour éviter le ridicule de paraître trop sérieusement épris, il affecte un air de philosophe blasé. « La fragilité, dit-il, n'est-elle point le sort de l'humanité? » et il ajoute en répétant la citation française dont il s'était déjà servi dans sa lettre à Prokesch-Osten : « Je me livre à ces fredaines non par fatuité, mais pour prolonger les illusions du bel âge. » Nous n'avons point la réponse de la comtesse, mais il est permis de supposer qu'elle ne contenait point de blâme bien farouche, car, dans la lettre suivante, Gentz continue sa confidence le plus naturellement du monde et, maintenant, il ne dissimule plus la force de sa passion.

« J'ai déjeûné tendrement, écrit-il à la comtesse le 23 juin 1830, avec une personne qui a vingt ans aujourd'hui même et qui, sans effort, sans presque le vouloir, m'a emprisonné dans un véritable réseau magique. Venez ce soir au ballet et vous verrez combien elle est belle! Cependant sa beauté ne suffit pas pour expliquer l'incendie qu'elle a allumé en moi. Il faut qu'il y ait là-dessous un autre mystère. Il se passe des choses surnaturelles ».

La veille de l'anniversaire de la naissance de Fanny, Gentz avait passé une partie de la journée avec elle. Depuis cinq semaines il la voyait tous les jours. Il lui avait promis que, s'il la fatiguait par ses bavardages, il se contenterait de la contempler en silence. Ces rencontres quotidiennes rendirent l'intimité complète. Le 2 mai Gentz se servait encore, en écrivant à Fanny, de la tournure cérémonieuse par *Sie*; le 23 juin il la tutoie. Ce jour-là, quoiqu'il l'ait vue longuement la veille, il ne peut résister au besoin de lui écrire; il lui dit :

« Ma bien-aimée! mon unique!

« Avec quelle émotion je t'adresse aujourd'hui mes souhaits, tu le sentiras toi-même, puisque tu as compris depuis longtemps combien est immense mon amour pour toi. Les petits cadeaux que je t'envoie ci-joints m'apparaissent comme de la poussière si je les mets en balance avec le bonheur sans nom que m'ont procuré dans ces cinq dernières semaines mes entrevues de chaque jour avec toi. Si je pouvais donner à mes vœux de la force et des ailes, toute ta belle existence serait une suite ininterrompue des heures les plus fortunées. Je suis fier d'avoir reconnu toute ta valeur, dont ta beauté et ton art ne sont que des parties, et j'apprécie plus que tous les biens de la terre l'amitié par laquelle tu récompenses mon amour. Tu sais combien je suis enclin aux pensées mélancoliques. Pardonne donc, mon amie adorée, si même aux délices de ce jour je mêle une pensée amère. Je ne puis écarter de moi cette question : Que sera-t-il advenu de nous la prochaine fois que ce jour reviendra? L'avenir est caché par un voile sombre. Je ne veux pas le soulever. Que de moi Dieu dispose comme il lui plaira. La seule chose que je lui demande, c'est qu'il répande à flots sur toi les bénédictions de toutes sortes. Ce dont je suis sûr, c'est que ni le temps, ni l'éternité ne sauraient éteindre le sentiment que tu as éveillé dans mon cœur. Même ce noble mot de *Treue* (fidélité) n'est pas assez fort pour l'exprimer. C'est en toi seulement que je vis, et mourir n'a désormais pour moi d'autre signification que de quitter un monde dans lequel tu respires.

« J'ai le courage de croire que, moi aussi, je ne pourrai par rien être arraché de ton cœur, et si, par une simple pression de ta main, tu m'affirmes que je ne me suis pas trompé, il ne me restera plus de vœux à former à l'occasion de la fête du 23 juin, après le bonheur que j'ai eu la veille. »

Les deux amants sont ensemble à Vienne. Leur liaison commence à être connue; on l'accepte sans blâme, ni raillerie. Quoique rien ne les sépare, les lettres et les billets se succèdent. Gentz doit voir Fanny dans quelques heures? Il lui écrit pour lui dire son impatience de la rejoindre. Il vient de la quitter? Il lui écrit pour la remercier de l'ivresse qu'elle lui a fait goûter. Fanny répond; elle surmonte la crainte qu'elle éprouve, elle, fille d'opéra sans instruc-

tion, sans orthographe, à placer de sa prose sous les yeux de l'un des plus merveilleux stylistes du temps; elle copie des vers qui expriment ses sentiments mieux qu'elle ne saurait le faire, et les envoie à son ami. Et lui s'extasie devant ce naïf griffonnage; il la félicite du choix des vers; il baise la main qui a écrit de si douces choses, en attendant l'heure où ses baisers monteront jusqu'à la bouche.

Un sentiment nous frappe dès maintenant dans cette correspondance : c'est la sécurité parfaite avec laquelle Gentz jouit de l'amour de Fanny. Nous sommes surpris de l'entendre dire : « J'ai le courage de croire que, moi aussi, je ne pourrai par rien être arraché de ton cœur ». N'y avait-il pas à parier quatre-vingt-dix pour cent qu'un galant de son âge aurait le sort qu'Agnès, dans l'*École des Femmes*, inflige à Arnolphe? Gentz, quoiqu'il connût son Molière, fut sans crainte. A ses timidités du début a succédé maintenant le bonheur limpide d'une possession sûre. Pas un instant il n'a le plus petit mouvement de défiance ou de jalousie. Est-ce fatuité? Non. Il a vu clair dans le cœur de Fanny; il la sait sans duplicité, sans vice. Il lui a donné la preuve d'un amour extraordinaire, fondé sur l'estime autant que sur l'admiration de sa beauté. Elle a été sensible à cet hommage, et, en échange, elle lui a fait le don irrévocable d'elle-même. Voilà ce dont il est absolument convaincu. « Une chose est certaine, lui écrit-il le 3 juillet 1830, c'est que, au moment où je t'ai quittée hier, un sentiment de *paix* s'est éveillé en moi, comme je ne l'avais plus connu depuis longtemps, et que ce sentiment avait passé de ton âme tranquille dans la mienne. Mon sommeil aussi fut doux, comme si j'avais dû me réveiller au paradis. » Quelques jours après, Gentz assistait à un ballet où dansait Fanny. Un prince qui était dans la même loge que lui remarqua son attitude immobile et silencieuse. Le haut personnage en conclut que les rapports avec Fanny devaient être excellents. « Un tel calme, dit-il, suppose de l'harmonie et de la sécurité. » Et Gentz, qui raconte l'incident à la comtesse Fuchs, ajoute : « Il n'a pas tout à fait tort. »

*
* *

Cette quiétude adoucit pour Gentz les douleurs d'une longue séparation. Il était sûr que pendant son absence Fanny lui serait

fidèle. Dans les derniers jours de juillet il fut obligé d'accompagner le prince de Metternich qui allait passer la saison des chaleurs dans son domaine de Kœnigswart. La perspective de ce départ avait éveillé en lui des sentiments contraires. Son cœur en était profondément attristé, mais sa raison s'en félicitait. Sa raison s'alarmait de l'intensité toujours croissante d'une passion qui menaçait de le dévorer. Une absence de plusieurs semaines dissiperait peut-être ce vertige qui entraînait toutes ses pensées. Peut-être, soustrait au charme qui l'ensorcelait, se ressaisirait-il. Ce n'était pas une liberté complète qu'il souhaitait, mais l'apaisement d'une fièvre brûlante. Même s'il arrivait à modérer ses sentiments, écrivait-il à la comtesse Fuchs, il lui en resterait bien assez pour en vivre jusqu'à la fin de ses jours.

Le cœur étouffa la voix de la raison. A mesure que l'heure du départ approchait, la tristesse de Gentz augmentait, vainement combattue par Fanny qui redoublait de tendresse. Elle se prodigua pour remonter son courage et réussit enfin, le jour des adieux, à faire taire ses gémissements. Le même soir il lui écrivait encore pour la remercier :

« Tu as mis aujourd'hui le comble à tes bienfaits, chère Fanny, en me rendant supportable une des heures les plus terribles de ma vie, en réussissant presque à me l'adoucir. Sans doute les douleurs qui m'oppressaient lorsque j'ai pris congé de toi, me suivront à chaque pas que je ferai; mais, par contre aussi, tes paroles tendres et fortes auront partout et toujours un écho dans toutes les profondeurs de mon cœur. Adieu, toi que j'aime d'un amour inexprimable; je ne veux point, par mes larmes amères, amollir ton âme céleste; je ne veux pas m'anéantir moi-même dans un gouffre de tristesse; je veux vivre, de même que toi tu vis, et, avec mon amour, braver tous les coups du destin, la mort même. Mais toi, ma douce enfant, puisse le ciel t'accorder sa meilleure protection ! »

Le lendemain matin la chaise de poste se fait attendre. Il est six heures et demie. Gentz saisit encore vite sa plume. « Toutes mes pensées, écrit-il, sont auprès de toi, chère Fanny! Pourquoi faut-il que je quitte Vienne? Pourquoi ne puis-je pas jeter encore un regard dans l'abîme de tes yeux? Adieu, ange, pense à moi! »

En route il exhale ses plaintes en quatre strophes mélancoliques :

« C'est ainsi que je m'éloigne, en me lamentant tout bas, du doux objet de mes vœux, et quand même c'est pour quelques jours seulement, quelques jours, c'est trop.

« L'amour fera le compte de son temps par heures et non par années. Le jour passé dans la solitude est pour lui une longue, une éternelle souffrance.

« Car précieux sont les moments que seul un Dieu nous donne et nous enlève. Souvent un instant rapide conduit au bonheur; un instant seulement y mène celui qui aime.

« C'est pour cela que je quitte, le cœur accablé, ce lieu chéri : j'emporte avec moi toutes mes douleurs et toute joie. »

Gentz était à peine installé à Kœnigswart, qu'une grosse nouvelle mettait en émoi les habitants du château. Une révolution venait d'éclater à Paris; le trône était renversé, Charles X prenait le chemin de l'exil. Ainsi ce funeste esprit de liberté que le prince de Metternich avait combattu et traqué dans toute l'Europe n'était point terrassé! Le principe de la légitimité dont il avait été l'infatigable champion était de nouveau foulé aux pieds par un peuple indocile! L'œuvre de la Sainte-Alliance était détruite! Il était urgent de parer au mal; il fallait l'empêcher d'étendre ses ravages. Il y eut à Kœnigswart un branle-bas de combat. Des courriers arrivaient de Vienne, bride abattue; Metternich envoyait des estafettes de tous côtés; il fallait donner le mot d'ordre aux ambassades; il fallait empêcher les journaux de faire connaître les événements de Paris, il fallait réprimer tout mouvement libéral en Autriche et en Allemagne.

Il semblerait que Gentz aurait dû être particulièrement affecté du retour offensif de l'hydre révolutionnaire contre laquelle il avait lutté pendant plus de trente ans. Quoiqu'il n'aimât point Charles X, la chute de ce souverain était la défaite du système politique pour lequel il avait vécu, dont il avait vécu. Néanmoins, au milieu de ses amis consternés, il resta souriant et fut même joyeux. C'est que, la veille du jour où arrivaient à Kœnigswart les nouvelles de Paris, il avait reçu de Fanny une lettre contenant des fleurs et des vers. Cet envoi lui avait causé un bonheur immense. Toute la journée il avait montré un entrain merveilleux. Le soir sa bonne humeur

avait mis en fête le salon du prince. Il s'était prêté de la meilleure grâce du monde aux taquineries des princesses Hermine et Léontine de Metternich. On lui disait qu'il avait une nature féminine. Pourquoi? demanda-t-il. C'est parce que vous avez, lui fut-il répondu, les nerfs irritables, la peau sensible, l'âme tendre, la voix douce et une coquetterie sans bornes. Le prince ajoutait que d'ailleurs il aurait été une femme des plus séduisantes et qu'à un âge avancé il aurait encore, comme Ninon de Lenclos, tourné la tête aux hommes. « Eh bien, disait la princesse Léontine, je vous déclare que, si vous voulez maintenant encore vous changer en femme, je serai demain votre amoureux. » Et Gentz de répliquer : « Je vous suis très reconnaissant de ce compliment; il me démontre que si une femme ou une jeune fille était assez folle pour me permettre, en ma qualité actuelle d'homme, de l'aimer malgré mes années, vous lui pardonneriez cette folie, surtout si je n'exigeais point qu'elle m'aimât en retour ». Tout le monde répondit : « Naturellement ». Cette allusion à Fanny Elssler eût été un manque de tact, si Gentz n'avait été amené à la faire par ses hôtes eux-mêmes qui avaient, les premiers, effleuré ce sujet, en termes d'ailleurs très délicats et très bienveillants. La soirée s'était terminée par une promenade dans le parc, où Gentz fit aux dames un petit cours d'astronomie. Le prince de Metternich lui dit en le quittant : « Il faut qu'il vous soit arrivé aujourd'hui quelque chose de fort agréable, car il y a longtemps que je ne vous ai vu si gai. »

C'est de cette joie que débordait encore son cœur le lendemain matin, au milieu de l'effarement causé par les dépêches venues de Vienne. Sa pensée était auprès de Fanny, pendant que Metternich l'obligeait à travailler avec lui. Il prit prétexte d'une douleur au pied pour éviter une promenade que lui proposa le prince. Son désir était de rester seul et de s'enfermer avec les chers souvenirs de sa bien-aimée. Il lui écrit : «.... Me voici donc, assis à cette place, abreuvant mon âme de la douceur de ta chère lettre (ta troisième) de samedi dernier, et des corolles des fleurs que ta main a cueillies et touchées, et des vers qui les accompagnent, et j'oublie la politique et le monde et je ne pense qu'à toi. » Il la remercie avec chaleur de lui avoir écrit; il lui en est d'autant plus reconnaissant qu'elle a horreur de prendre la plume; ce sacrifice qu'elle s'impose est une des meil-

leures actions qu'elle puisse accomplir dans sa vie. Il lui raconte longuement la soirée de la veille. « Tes lettres avaient éveillé toutes mes forces vitales; au-dedans de moi-même c'est de toi que j'étais sans cesse occupé; à la promenade, à table, dans les étoiles, je ne voyais que toi, je ne songeais qu'à toi. » Il fait le récit d'un petit accident qui lui est arrivé dans la nuit. Croyant entendre le bruit d'une voiture, il s'était réveillé en sursaut, avait bondi de son lit, buté contre le seuil de la porte et s'était blessé à la cheville. Puis il parle d'un mauvais roman qu'il a lu pour faire plaisir à Thérèse Elssler qui s'intéressait à l'auteur. Il s'emporte contre « le plus méprisable des coquins », un directeur de théâtre, semblerait-il, qui faisait des misères à Fanny. Enfin il s'inquiète d'un certain livre qu'il ne nomme point, qui était entre les mains de Fanny, et qu'il voudrait savoir en lieu sûr. Quel était ce dangereux ouvrage? Sans doute les *Reisebilder* de Heine, de ce malfaiteur littéraire qui était frappé d'interdiction pour cause de libéralisme, mais dont Gentz et Fanny savouraient ensemble, en cachette, les poésies, comme il l'avouera plus tard à Rahel.

Voilà quels étaient les pensées et les sentiments d'un des plus vaillants défenseurs des trônes, le jour où un trône s'écroulait en France.

*
* *

Après la villégiature à Kœnigswart, une nouvelle séparation vint mettre à une rude épreuve le courage de Gentz. En septembre Fanny se rendait à Berlin où elle était engagée pour deux mois, avec sa sœur Thérèse. Comment Gentz avait-il pu consentir à ce départ? Il le dira lui-même plus tard à Rahel qui s'en étonnait. En permettant que son amie s'éloignât, il montrait combien profond et désintéressé était son amour pour elle. Le souci de son avenir d'artiste exigeait que Fanny parût sur des scènes étrangères. Tant qu'elle restait à Vienne, elle n'était qu'une célébrité locale. D'ailleurs nul n'est prophète en son pays. Elle aurait dans sa ville natale plus de prestige, si elle y revenait avec des lauriers conquis au dehors. Le voyage à Berlin offrait des avantages que l'amour de Gentz ne pouvait remplacer. Il n'avait pas de fortune à laisser à la chère enfant. Il ne se reconnaissait pas le droit d'entraver sa carrière. Il fit donc taire toute considération égoïste et se résigna au martyre.

Il voulut du moins qu'il y eût à Berlin quelqu'un qui parlât de lui à sa bien-aimée, chez qui elle fût sûre de trouver un peu de sa propre tendresse, et qui enfin le tînt lui-même au courant de ce qui advenait à l'absente. C'est à Rahel Varnhagen qu'il confia ce rôle.

Rahel ne savait rien encore de la dernière passion de son vieil ami. Elle en apprit toute la force et les singuliers effets par une lettre du 22 septembre 1830.

« Vous serez étonnée, lui écrivait Gentz, peut-être même effrayée, si je vous dis que l'objet de cette passion est une jeune fille de dix-neuf ans et, qui plus est, une danseuse. Il me faut compter non seulement sur votre bienveillance, mais encore sur votre libéralité (dans l'acception ancienne, la plus noble du mot), sur votre manière de voir qui s'élève au-dessus de toutes les considérations vulgaires, sur votre esprit ouvert, sur votre tolérance, pour ne pas redouter qu'après un aveu de ce genre vous ne me condamniez sans pitié ni merci.

« Mais si je vous affirme que ma liaison avec cette jeune fille a versé sur moi une plénitude de bonheur comme je ne l'ai jamais connu, que cette liaison est devenue le contre-poids de soucis multiples auxquels j'aurais succombé sans cela, le principe qui entretient la sérénité de mon âme, qui entretient ma santé et ma vie, alors vous ne serez pas seulement disposée à m'excuser, mais avec votre habituel esprit de justice éclairée vous reconnaîtrez qu'une personne capable d'exercer une telle action sur moi doit posséder, outre le charme infini qui me captive, certaines qualités qui expliquent des relations de la nature de celles que je vous décris. »

« Cette personne, continue Gentz, est pour le moment à Berlin ». Il demande à Rahel de ne pas se contenter d'en entendre parler, mais d'aller la voir au théâtre. Il sait que Rahel fait grand cas de la physionomie extérieure des gens. Il est curieux de connaître l'impression produite par Fanny sur un juge aussi avisé.

Dans la même lettre Gentz fait un autre aveu. En même temps que le goût du monde, que le culte de la beauté féminine et que l'amour, Fanny a réveillé en lui le goût de la poésie. Il s'est plongé dans la lecture de poètes anciens et modernes, latins, allemands, italiens, français. Un exemple va montrer à Rahel jusqu'où il en est venu : il s'est épris de Heine, oui, de Heine, le libéral, le pamphlétaire,

l'apôtre de la Révolution! Depuis plusieurs mois déjà il se délectait avec les *Reisebilder*, ces pages si frondeuses, si dangereuses, mais coupées de si exquises poésies. Aujourd'hui c'est le *Buch der Lieder* qui le charme. Il n'en apprécie pas également tous les morceaux, mais il en est qui sont délicieux. Aimer une danseuse, à son âge, et sympathiser avec Heine, voilà certainement deux faiblesses auxquelles on ne se serait pas attendu de sa part! Il n'aurait pas osé s'en ouvrir à Rahel, si sa lettre n'avait pas dû lui être transmise par un courrier autrichien, c'est-à-dire par un moyen plus sûr que la poste ordinaire.

La réponse de Rahel, datée du 9 octobre, est curieuse. Elle nous montre une entière « libéralité », pour employer le mot de Gentz, une complète absence de pruderie et de préjugés chez une des femmes du monde les plus considérées du Berlin de 1830. Rahel avait avec Gentz son franc parler; elle ne se privait pas de gronder ou de railler ce grand enfant. Cette fois, elle n'eut pas une parole de blâme. Au contraire l'accueil affectueux, vraiment maternel, qu'elle fit à Fanny fut l'approbation d'une liaison qui aurait pu ou la scandaliser ou l'inquiéter. La beauté, le caractère et le talent de la jeune fille lui inspirèrent une admiration qu'elle traduisit librement, sans craindre d'aviver encore par ses paroles enthousiastes la flamme qui dévorait le vieillard. Des deux côtés elle encourage et favorise cette liaison, du côté de Fanny en lui parlant de Gentz en amie dévouée, du côté de Gentz en exaltant les qualités de sa bien-aimée.

Rahel raconte donc que Fanny arrive dans son salon rempli de monde. La belle visiteuse, invitée à s'asseoir à côté de la maîtresse de maison, attache sur elle de longs regards souriants, caressants, pleins de confiance; c'est l'enfant attendu, venant se serrer contre sa mère qu'il ne connaît pas encore. Les deux femmes auraient pu se parler à mi-voix; elles ne le font pas. Elles causent, se comprenant à demi-mot, de Vienne, des lettres arrivées de là-bas, des réponses que l'on fera. Le nom de Gentz n'est pas prononcé, et Rahel s'écrie triomphalement dans le récit qu'elle fait de cette conversation : « Y a-t-il une diplomatie plus adroite? » L'on se promit de se revoir souvent. Il y avait malheureusement un ennui : c'était la présence, presque inévitable, de Thérèse, la sœur aînée,

la Minerve au front majestueux. Rahel sentait que, malgré toute sa diplomatie, ce témoin serait un obstacle aux effusions complètes.

A cette première visite, Fanny séduisit sa nouvelle amie plutôt par l'harmonie de tout son être et par l'expression de son visage que par le détail de sa beauté. Sa toilette avait empêché Rahel d'analyser ses perfections. Elle portait des gants blancs qu'elle n'eut pas l'occasion de quitter, de telle sorte qu'il fut impossible d'admirer la finesse de ses mains. Sa robe montait jusqu'au menton, cachant les lignes gracieuses du cou. Sa jolie tête disparaissait sous une capote de dentelles garnie de fleurs. Pour la contempler dans toute sa splendeur, il fallut attendre que Rahel la vît au théâtre. Alors celle-ci fut éblouie. Ce fut alors, écrivait-elle à Gentz, « que Vénus tout entière sortit des flots ». Le compte-rendu dithyrambique qu'elle lui envoya de la représentation fut comme un vin capiteux qu'il but avec béatitude et qui acheva de le griser.

On comprend que Gentz ait appelé la réponse de Rahel une lettre d'une importance capitale pour lui et qu'il ait dit à la confidente, à l'indulgente protectrice de ses amours : « Il n'y a pas deux amies comme vous au monde! » La passion qui était maintenant sa principale raison de vivre était approuvée, encouragée, par une femme dont le jugement était décisif à ses yeux. Sûr désormais de trouver hez elle un écho sympathique, il lui dévoila complètement son cœur; il analysa devant elle ses sentiments avec cette merveilleuse ucidité d'esprit qui le distinguait. Ce qu'il y a de remarquable dans ses confidences, c'est la force de la passion qu'il exprime, et en même temps la sûreté avec laquelle il la dissèque. Rahel admirera sa précision d'anatomiste.

« Oui, ma chère amie, écrit-il de Presbourg le 18 octobre 1830, il faut que je vous en fasse l'aveu : toutes les passions qui ont jamais bouillonné dans ma poitrine (et depuis vingt ans je m'en croyais délivré à tout jamais) n'ont été que jeux d'enfants, comparées à celle que cette jeune fille a fait brûler en moi... Maintenant que vous avez constaté quelques-uns de ses charmes, cela vous semblera naturel et croyable, si je vous dis que Fanny n'aurait eu qu'à faire un signe pour voir à ses pieds dix amants plutôt qu'un, et des plus séduisants, des plus puissants. Elle les a dédaignés tous, et c'est moi qu'elle a choisi. Je n'avais à lui offrir ni jeunesse, ni

beauté, ni richesse, rien de ce qui pouvait captiver une jeune fille et, qui plus est, une personne appartenant au théâtre. Les plus éclairés parmi les hommes ordinaires pensent et disent (car ma liaison avec elle est le sujet d'innombrables conversations dans la société d'ici où ma présence est bien vue) que j'ai fait sa conquête uniquement par ce qu'on appelle mon éloquence. Cela serait déjà bien assez curieux; mais il s'en faut de beaucoup que ce soit la bonne explication. C'est uniquement par la puissance magique de mon amour que je l'ai conquise. Lorsqu'elle a fait ma connaissance, elle ne savait pas, elle ne soupçonnait pas qu'il y eût un pareil amour, et cent fois elle m'a avoué que par la manière dont dès le premier moment je me suis comporté avec elle et, dans la suite, par la révélation d'un amour ni fréquent, ni vulgaire, qu'elle n'aurait jamais cru possible, je lui avais ouvert un monde nouveau. Ici et pas ailleurs est la clef de tout le mystère.

« Il va de soi que je n'ai jamais eu la folle prétention de m'attendre à ce qu'elle m'aimât en retour, dans l'étroite acception du mot; je ne m'imaginais point (car ma raison ne m'abandonne pas, même au milieu de la passion la plus violente) qu'elle pût devenir amoureuse de moi. Il m'a suffi de lui inspirer un sentiment flottant entre l'amitié, la reconnaissance et l'amour, et j'ai véritablement réussi (car l'homme réussit toujours dans ce qu'il poursuit avec une pleine énergie et une vraie persévérance), j'ai réussi à établir, à consolider en elle ce sentiment de telle façon qu'il a peu à peu rempli toute son âme et qu'aujourd'hui, à moins que tout ne me trompe, tout autre sentiment aurait de la peine à s'y substituer ou à le vaincre.

« Songez un peu ce que c'est, de voir récompensée de la sorte une passion comme la mienne, à mon âge, avec le peu de titres qui me restent! Figurez-vous *la satisfaction de l'amour-propre* [1], dont aucun mortel ne peut se débarrasser, et moins que tout autre celui qui aime la flatterie au même point que vous et moi; imaginez-vous la félicité de rapports quotidiens, troublés par rien, avec une personne en qui tout me séduit, qui n'a pas besoin « de sortir des flots comme Vénus tout entière » (expression divine et parfaitement

1. En français.

compréhensible pour moi, employée dans votre lettre!), dont les yeux, dont les mains (examinez-les donc!), dont tous les attraits pris un à un peuvent pendant de longues heures absorber ma contemplation, dont la voix m'ensorcelle, et avec laquelle j'ai des entretiens intarissables dont vous seriez souvent stupéfaite, comme avec l'élève la plus studieuse (je fais son éducation avec une sollicitude paternelle), avec quelqu'un qui serait à la fois ma bien-aimée et mon enfant; imaginez-vous cette abondance de jouissances et en outre tant de choses encore qui ne peuvent pas se dire, et il sera facile à une âme de la force de compréhension de la vôtre, de s'expliquer complètement ce que d'autres considéreront comme une folie. D'ailleurs vous avez déjà deviné la plupart des choses; votre lettre et l'accueil que vous avez fait à Fanny m'en sont la preuve. »

Gentz en veine de confidences ne peut plus s'arrêter. Son cœur déborde, sa lettre s'allonge. Sa pensée se reporte à la première entrevue de Rahel et de Fanny. Le paternel éducateur craint que son élève n'ait pas été brillante. Elle a dû paraître timide et gauche, pense-t-il; en présence d'une femme dont elle a entendu vanter l'intelligence merveilleuse, elle aura été paralysée par la conscience des lacunes de son instruction. Il espère cependant que la petite sauvage finira par se laisser apprivoiser et que sa langue se déliera; il compte sur Rahel pour continuer l'œuvre commencée par lui.

Parmi les autres points auxquels il touche, il y a la question du retour de Fanny à Vienne. Rahel lui avait demandé s'il ne craignait pas que sa charmante petite amie, devenue l'idole du public berlinois, ne se laissât retenir définitivement par des offres brillantes qui lui étaient faites. Il avoue que cette réflexion lui avait causé une chaude alerte. Mais sa frayeur ne dura point. Ses rapports avec Fanny étaient de nature telle qu'il était sûr de la voir rentrer à Vienne à la fin de ses deux mois de congé. Sa seule inquiétude était qu'on ne lui proposât un engagement tellement avantageux à Berlin que lui-même se crût obligé, tout le premier, de la pousser à le signer. Si cette éventualité ne se produit pas, il pense qu'il la reverra dans les premiers jours de décembre. Mais il serait heureux que Rahel pût la décider à partir une quinzaine de jours plus tôt. « Je ne puis presque plus, écrit-il toujours dans la même lettre,

supporter la torture que me cause son absence. Tant qu'elle était ici — et cela est une des choses remarquables de cette période de ma vie — toutes les affaires, même les plus désagréables (où y en a-t-il d'autres en ce moment?) devenaient faciles pour moi, et je n'ai pas négligé la plus petite de celles que m'imposaient mes fonctions publiques. Aujourd'hui je suis parfois accablé de mélancolie. Dites-lui tout cela, si vous avez l'occasion de lui parler de moi et de nos relations. Ajoutez (et cela aussi est la pure vérité) que ma santé même en souffre. »

Cette « grande lettre de Presbourg », comme disait Rahel, *grandis epistola*, demande qu'on s'y arrête. La passion qu'elle analyse avec tant de complaisance n'est point banale. Les sens certes y ont leur part. Mais il s'y mêle aussi des éléments de nature plus éthérée. Le romantisme qui sommeillait dans l'âme de cet homme de salon, partagé entre les frivolités mondaines et la politique, s'était réveillé avec force. La petite fleur bleue renaissait sur un sol ravagé par les orages de la vie. Cet idéalisme s'accompagnait de confiance. La lettre à Rahel exprime la même certitude d'être aimé que celles que Gentz écrit, soit à la comtesse Fuchs, soit à Fanny elle-même.

Cependant cette lettre nous fait voir, sans que Gentz s'en aperçoive, une menace pour son bonheur dans les raisons mêmes qu'il se donne pour le croire à l'abri de tout danger. Il n'attribue son succès ni à ses charmes physiques évidemment défraîchis, ni à ses phrases enveloppantes de beau parleur. Son assurance se fonde uniquement sur les mérites de son amour dont la profondeur et le désintéressement ont plus de prix, pense-t-il, que les turbulentes ardeurs de la jeunesse. Mais le péril était précisément dans cette gravité d'une passion qui pouvait paraître trop peu juvénile. Gentz s'imagine avoir une supériorité sur les amoureux ordinaires. Il ne fait qu'indiquer le défaut de la cuirasse. On est choqué de lui voir prendre avec sa maîtresse un rôle d'éducateur. La disproportion d'âge est vraiment trop grande entre cet Abélard et cette Héloïse. Quand il se comporte à la fois en père et en amant, on est péniblement impressionné comme d'une vague odeur d'inceste. Il fallut des prodiges d'habileté et de dévouement pour voiler à une jeune fille de tempérament sain et d'esprit droit le déplaisant paradoxe

d'une telle situation. Rahel ne releva point ce qu'il y avait là de faux et d'anormal. Elle garda son air ravi et bénisseur.

L'espoir dont s'était bercé Gentz de voir revenir Fanny dès la seconde quinzaine de novembre ne se réalisa point. Les Berlinois ne pouvaient se décider à laisser partir la sémillante Viennoise. Sans doute ses triomphes réjouirent Gentz, mais il tremblait que le nombre multiplié des représentations ne causât à la chère créature des fatigues excessives. Il accusait la direction du théâtre d'en user avec elle d'une façon barbare. Puis, songeant à lui-même, il se lamentait de cette absence qui se prolongeait. « Il est grand temps, écrivait-il le 6 novombre à Rahel, qu'elle revienne ! Si vous saviez combien je l'idolâtre ! Sans doute vous connaissez l'amour comme peu de personnes. Mais néanmoins vous seriez étonnée, si vous conversiez huit jours avec moi. De toute ma vie, je n'ai jamais, absolument jamais rien ressenti de semblable. Je crois maintenant à tout, même aux plus absurdes mystères du magnétisme. »

En attendant les joies du retour, Rahel berce la douleur de l'impatient amant. Elle lui parle de la tendresse instinctive qu'elle a, dès la première minute, éprouvée pour Fanny. « Il est des sympathies, écrit-elle, en français, il est des nœuds secrets... » Elle raconte qu'elle a lieu d'être fière de sa sagacité. Elle avait écrit un mot à Fanny pour la féliciter d'une de ses toilettes qu'elle appelait « personnelle ». Or elle put, au cours d'une visite qu'elle lui fit, se convaincre de la justesse de cette expression. « Au moment où j'entre, dit-elle, elle était assise en train de préparer pour sa sœur et pour elle-même de ses mains souveraines des garnitures pour costumes de bal avec des dentelles, des fils de laiton et des rubans; elle est adroite comme une fée, l'ouvrage est gracieux comme s'il arrivait à l'instant même de Paris; c'est ingénieux, et il n'y a qu'un caractère tout à fait individuel qui puisse imaginer chose semblable. Elle se coiffe aussi elle-même. J'étais tombée juste, en qualifiant sa toilette de personnelle. » Rahel voit avec effroi venir le jour où les deux sœurs partiront. « Ce sera alors, dit-elle, la nuit sombre pour moi à Berlin. »

*
* *

Enfin « la grande épreuve » se termina. Fanny revint à Vienne, couverte de gloire, dans la première quinzaine de décembre. Il sem-

blerait que Gentz eût dû s'abandonner sans réserve aux délices dont il avait été sevré pendant de longues semaines. Il fut tout surpris lui-même de constater que son bonheur n'était plus aussi complet qu'avant la séparation. Pendant quelque temps il avait oublié son âge; maintenant il se sentit vieux et usé, quand il se retrouva en présence de la plus superbe fleur de jeunesse. Il écrivait à la comtesse Fuchs le 15 décembre : « Hier j'ai passé quelques heures joyeuses. Par son séjour à Berlin Fanny n'a rien perdu de sa grâce, de son charme, de son innocence; par contre, elle a beaucoup gagné en aplomb et en manières mondaines. Néanmoins j'éprouve quelque peine à me replacer avec elle dans la même situation qu'autrefois. Elle me paraît si jeune que je ne puis plus me la représenter autrement que comme un enfant chéri, comme ma fille, et à certains égards elle l'est. Par suite vous tolérerez mon amour pour elle avec un peu d'indulgence encore qu'auparavant. » Il n'est plus de force à supporter des plaisirs violents. « Hier soir, écrit-il un autre jour à la même, j'étais à demi-mort. Des ventouses le matin, au déjeûner un tête-à-tête et un entretien mélancolique avec Prokesch, et enfin le soir un autre tête-à-tête dont je dirais volontiers avec Gœthe : « Plutôt me débattre à travers les souffrances que de porter tant de joies de la vie », tout cela m'avait tellement fatigué qu'à dix heures je tombai comme une masse dans mon lit et que ce matin à quatre heures je me suis réveillé comme quelqu'un qui se serait grisé la veille. »

Dans les lettres à Rahel une note de plus en plus sombre succède aux accents triomphants des mois précédents. Le 21 janvier 1831 Gentz la prie de lui pardonner son long silence : il a le moral malade. Les événements publics marchent contre son gré; les idées qu'il a toujours combattues font leur chemin; son rôle est terminé. Il est accablé de dettes et sent le poids de plus en plus lourd de la vieillesse. « Mes relations avec Fanny, continue-t-il, et son incomparable conduite à mon égard sont maintenant les seuls points lumineux dans mon existence. Cependant même cette tendre et bienheureuse liaison ne saurait me procurer une sérénité durable. Il y a des heures où même auprès d'elle je fais la douloureuse expérience décrite en termes si frappants par un des plus grands poètes de l'antiquité, un de ceux qui de tout temps ont été pour

moi les plus dangereux... Vous connaissez certainement Lucrèce :

medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angit.

(De la source même des délices monte quelque chose d'amer qui nous oppresse au milieu des fleurs.)

« Quand on est arrivé à ce point, on a des raisons de se plaindre. Mais j'initie Fanny aussi peu que possible aux secrets de mon chagrin. Plus elle garde de sérénité et de liberté d'esprit, plus je suis sûr de trouver auprès d'elle les dérivatifs et la détente, sans lesquels je ne tarderais pas à succomber. »

Le lendemain il raconte à la même que, Fanny étant peu occupée au théâtre à cause de l'absence du premier danseur, il passe toutes ses soirées avec elle. Il lui répète à genoux, comme une formule d'adoration, le mot superbe de Rahel : « C'est alors que Vénus tout entière sortit des flots ». Il lui enseigne le français et l'allemand. « Je l'élève, dit-il, comme un enfant chéri. C'est la seule occupation qui ait gardé quelque charme pour moi. Auprès d'elle seule j'oublie parfois les soucis, la vieillesse et la mort. Je la considère comme un don du ciel, comme une fleur du printemps qui pousse pour moi au milieu des champs de glace et des tombes. »

Malgré la peine qu'il éprouve, comme il disait à la comtesse Fuchs, à se replacer avec Fanny dans la même situation qu'auparavant, il a toujours pour elle les attentions accoutumées et lui tient le même langage plein de tendresse, qui devient seulement un peu plus grave. Les nuages qui passent sur son âme assombrissent les billets qu'il lui écrit. La pensée de la mort le poursuit et se glisse dans ses plus brûlantes déclarations. En plein hiver il envoie des fleurs de Weinhaus qu'il appelle son Weinhaus à elle, avec ces deux lignes : « Je voudrais être à leur place et pouvoir ne jamais quitter ta chambre, car c'est le seul endroit où je me sente heureux. »

Les deux amants se sont replongés avec délices dans la lecture de Heine. Le lundi de Pâques 1831, Gentz copie une strophe du *Buch der Lieder* et l'envoie à Fanny en y ajoutant quatre vers de sa façon :

« Je t'ai aimée et je t'aime encore, et si le monde s'écroulait, de ses débris s'élèveraient les flammes de mon amour.

« Et lorsque je t'aurai aimée jusqu'à l'heure de ma mort, j'emporterai dans la tombe éternelle la grande blessure d'amour.

« Voilà, chère Fanny, ma vraie profession de foi. Moi aussi, je l'emporterai « dans la tombe éternelle », mais pour le moment j'espère qu'elle m'accompagnera encore dans la vie sur un bon bout de chemin et que la journée d'hier ne sera ni la seule ni la dernière en son genre. »

Un écho de la même poésie de Heine se retrouve dans un billet que Gentz envoie deux jours après à Fanny et d'après lequel leur liaison aurait traversé une légère crise :

« Il faut que je te voie dans le courant de la journée, chère Fanny, serait-ce très tard. Tu n'aimes pas les explications; mais après la soirée d'hier il en faut une. Un étranger qui aurait été témoin de notre entretien nous aurait pris facilement pour deux êtres de nature différente et aurait pu croire que notre union ne serait point de longue durée. Et pourtant ton cœur te dira ce que me dit le mien, à savoir qu'entre nos deux êtres de nature différente ce n'est pas un lien ordinaire, mais un lien magique qui existe. Ce dont nous vivons, c'est plus que de l'amour. Tu as été créée pour moi, et tu le sens. Si la destinée s'est trompée quand elle nous a fait naître, ce n'est ni ta faute, ni la mienne. Mais elle ne peut plus nous séparer, « et si le monde s'écroulait », le jour où il s'écroulera pour moi, alors arrivera... ce que dit le dernier vers. Je ne te demande pas de réponse; je te prie seulement de lire et de relire ce billet. »

Quelques jours après, c'est encore un souvenir de Heine qui revient. Gentz a passé une mauvaise nuit, ce dont il accuse un « noble breuvage » que Fanny lui a préparé la veille au soir. « Je désire savoir, écrit-il le matin du 23 avril 1831, comment a dormi ma douce bien-aimée, *mein süszes Lieb* (pour parler avec notre ami Heine) et comment elle se porte aujourd'hui... J'espère te voir à deux heures, ne serait-ce que pour quelques minutes. Un seul regard dans tes yeux a plus de prix pour moi que tout ce que le monde aurait encore à m'offrir. »

Ce n'est pas seulement de la poésie qui envahit à présent l'âme et les lettres de Gentz. Il s'abandonne à une exaltation mystique qui nous surprend chez cet homme blasé par de longues années de vie de cour. Il fait intervenir le ciel dans son aventure amoureuse. Il

écrit à Rahel le 8 juillet 1831 : « Ce bonheur inexprimable, le seul que j'aie sauvé du grand naufrage, ce n'est pas à moi que je le dois, mais à elle, ou plutôt au ciel qui l'a créée telle qu'elle est, et qui l'a mise sur mon chemin. » Le 31 août suivant il dit à Fanny : « C'est Dieu qui nous a menés l'un à l'autre; lui seul peut nous séparer. » Ces mots terminent un billet particulièrement passionné dans lequel il a dit à sa maîtresse qu'il a, depuis quelque temps, essayé de l'aimer un peu moins. Mais il s'est convaincu que cette tentative serait aussi criminelle qu'inutile, car elle serait un suicide formel, une impiété.

Gentz sentait-il ce qu'il exprimait avec tant de flamme? Ou bien ses lettres si brûlantes n'auraient-elles été que les exercices d'un virtuose habile à jongler avec les mots? Quand il parlait de Dieu, du ciel, de la destinée, n'étaient-ce pas tout simplement les prouesses oratoires d'un rhéteur qui n'avait que cette ressource-là pour s'attacher un cœur naïf et chez qui la phrase masquait la passion absente? Il est possible que plus d'une fois Gentz ait été trop bien servi par son imagination et par sa maîtrise du style. Cependant, s'il est prudent de faire une certaine part à l'exagération, il est permis de croire qu'il restait encore bien assez d'ardeur véritable. C'est ce que prouverait par exemple une page de son journal intime, dont plusieurs expressions offrent des ressemblances frappantes avec le billet du 31 août 1831 :

« A maintes heures je m'imagine que je serais plus heureux, si je l'aimais un peu moins. Plus tranquille peut-être. Mais peux-tu arrêter le torrent, pour l'empêcher de submerger dans sa course les haies et les vignes? peux-tu empêcher la flamme une fois déchaînée de dévorer ta vieille chaumière?

« Activité et repos, plaisir et peine n'ont plus de sens pour moi que par elle et avec elle; la liberté même (car une chose est sûre : c'est que je suis enchaîné, quoique ce soit avec des chaînes de roses) la liberté serait un fardeau pour moi, si je devais consumer loin d'elle mes jours.

« Ce délicieux petit air fripon, ce sourire magique dont on s'abreuve jusqu'à l'ivresse complète! Et cela sans aucune perfidie, sans le moindre effort pénible pour capter la faveur! Pas un souffle de coquetterie en elle! Si cependant c'était de l'artifice, si le sourire

magique ne venait point de l'âme, ce serait alors une preuve de plus que les femmes sont de redoutables créatures.

« Jamais, fût-ce dans les circonstances les plus douloureuses, on ne doit croire à l'impossibilité d'un retour des heures sereines. Lorsqu'une grande souffrance de l'âme enveloppe de nuit tout autour de nous, lorsque s'éteint le dernier rayon d'espoir et de joie que le ciel pouvait envoyer, personne ne doit croire que les étoiles éternelles elles-mêmes sont éteintes. Elles continuent à briller au-dessus des nuages. Toute souffrance n'est qu'une nuée; elle s'éparpille et se dissipe.

« Pourquoi les choses ont-elles une fin ici-bas? Pourquoi tout ce qu'il y a de tragique et de douloureux a-t-il sa racine dans cette pensée? Pour s'en délivrer, pour s'en consoler, il n'y a guère qu'un moyen : c'est, par la puissance de l'esprit, de considérer la fin comme un commencement, comme un nouveau point de départ. »

Combien ce langage ému et plein d'élévation contraste avec le ton frivole des billets de l'année précédente où Gentz traitait de fredaines ses tardives amours! Celles-ci sont maintenant quelque chose de sacré. Il en parle avec respect, avec dévotion. Il est à tel point pénétré de gravité religieuse qu'il songe à donner à son union la sanction du mariage.

Un sérieux obstacle s'opposait à ce que Gentz épousât Fanny : c'était la différence de religions; il était protestant, elle était catholique. Un mariage mixte n'était pas possible. Le monde de la cour acceptait avec une indulgence complète les unions libres, mais des principes impitoyables défendaient aux amants de régulariser leur situation, s'ils n'appartenaient pas tous deux au même culte. Gentz, malgré l'action de son mystique ami Adam Müller, malgré ses sympathies secrètes pour le catholicisme, avait toute sa vie refusé de s'y convertir. Par un scrupule qui lui fait honneur, il avait reculé devant un acte qui aurait pu paraître inspiré par des mobiles intéressés, et c'est cette louable obstination seule qui lui avait fermé l'accès des plus hauts postes. Or maintenant son grave et profond amour pour Fanny le faisait incliner vers une résolution que le souci de sa carrière n'avait pu le décider à prendre. Il note dans le livre *De l'Allemagne* un passage où Mme de Staël, parlant de l'*Obéron* de Wieland et de la fille du Sultan qui se fait baptiser pour

épouser Huon de Bordeaux, dit ceci : « Changer de religion par amour est un peu profane; mais le christianisme est tellement la religion du cœur, qu'il suffit d'aimer avec dévouement et pureté, pour être déjà converti [1]. » Gentz envoie ce passage à la comtesse Fuchs, en supprimant toutefois les mots « et pureté », et ajoute : « Je ne veux point faire d'application profane et me contente de vous demander si la pensée n'est point belle. » Quelque belle qu'il trouvât la pensée, la conversion intérieure par l'effet de l'amour ne lui suffisait point. Il songeait à la cérémonie rituelle et publique.

Ce qui l'empêcha d'y procéder, ce fut l'intérêt de Fanny. En la fixant auprès de lui par le mariage, il arrêtait dans son essor une artiste à qui semblait promis un avenir superbe. Il éprouvait les mêmes scrupules que l'année précédente, lorsqu'il consentait au départ pour Berlin. « Dans l'année qui vient de s'écouler, écrivait-il le 8 juillet 1831 à Rahel, Fanny a fait des progrès étonnants. Elle est aujourd'hui (et ce n'est pas moi seul qui pense ainsi) la première danseuse d'Europe. Une vaste et brillante carrière est ouverte devant elle. Elle me survivra de longues, de longues années et j'agirais en criminel, si j'entravais son avenir. Voilà comment je penserais, même si je possédais un demi-million, si je pouvais le lui léguer demain, l'épouser après-demain et l'enlever au théâtre. » Mais il ne possédait pas le demi-million; il n'avait rien, si ce n'est des dettes. Un jour il parle en termes mystérieux d'un arrangement qu'il a conclu avec Rothschild en faveur de Fanny. Les avantages qu'il avait obtenus pour elle n'étaient sans doute pas suffisants pour être mis en balance avec ce qu'elle aurait perdu, si elle avait quitté le théâtre ou si elle était seulement restée à Vienne. Encore une fois Gentz se résigna; il donna une nouvelle preuve de son amour en laissant à celle qu'il aimait une entière liberté.

Elle en profita pour retourner à Berlin vers la fin d'octobre. Les souffrances endurées par Gentz l'année précédente à la même occasion revinrent plus aigües. « Vous vous souvenez, écrit-il à Rahel le 13 novembre, des plaintes que m'arracha l'an passé l'absence de Fanny. Pour comprendre quelles sont aujourd'hui mes dispositions, il vous faut savoir que ma liaison avec elle est devenue encore

1. Mme de Staël, *De l'Allemagne*, II, chap. XII. Des poèmes allemands.

infiniment plus intime et plus solide, qu'au plaisir de la fréquenter j'ai sacrifié tout, absolument tout ce qui s'appelle distractions et vie mondaine, et que dans ma *tête* toujours saine et active je ne trouve rien pour remplir le vide terrible que la séparation laisse cette fois dans mon *cœur*. »

Cette nouvelle absence de Fanny produisit sur Gentz les effets qu'il attendait en juillet 1830 de sa villégiature à Kœnigswart. A ce moment-là, on s'en souvient, il écrivait à la comtesse Fuchs que, de cet éloignement, il espérait une victoire de sa raison sur son cœur. Le moyen n'avait pas réussi.

C'est seulement au retour du premier voyage de Fanny à Berlin qu'il y avait eu quelque chose de changé dans l'âme de Gentz et que la fougue des sens était tombée pour faire place à une affection plus posée, plus paternelle. La transformation se continua pendant le second voyage. Ce qui restait d'ivresse sensuelle se dissipa. Gentz était affranchi de la sorcellerie qui avait troublé sa raison et brisé sa volonté. Il comprit ce qu'il y avait dans son cas d'artificiel et de paradoxal. L'affaiblissement de ses forces physiques acheva sa libération. Il sentait déjà sur lui la main glacée de la mort. Lorsque Fanny revint, il avait éteint en lui-même les dernières flammes de l'incendie.

« Certainement, écrit Betty Paoli, jusqu'à son dernier souffle il est resté immuablement dévoué à celle qu'il avait si ardemment aimée, cependant je serais portée à croire qu'il avait fini par comprendre clairement qu'il avait été dupe d'une chimère lorsqu'il avait eu la prétention téméraire de renverser l'ordre éternel de la nature et de revêtir de l'éclat du printemps l'arrière-saison de sa vie. »

Gentz mourut le 9 juin 1832. Le prince de Metternich raconta ses derniers instants à Prokesch-Osten dans une lettre du 15 juin où il rapporta des propos tenus par leur ami, six semaines avant sa mort, au comte Münch. « La chère enfant, avait dit Gentz en parlant de Fanny, se donne toutes les peines du monde; elle s'efforce de me dérider, mais tout est inutile; ici (et il montrait son cœur) son image est morte. »

Fanny ne se laissa pas rebuter par l'humeur sombre du vieillard. Elle l'entoura jusqu'au bout de sa tendresse souriante. C'est d'elle

qu'il s'agit, lorsque Chateaubriand, parlant des derniers moments de Gentz, dit : « Nous l'avons vu mourir doucemeut au son d'une voix qui lui fit oublier celle du temps[1]. »

*
* *

S'il est assez facile de déterminer la nature de la passion de Gentz et de tracer la courbe qu'a suivie son développement, le problème est plus ardu, lorsque l'on cherche à se rendre compte de ce qui s'est passé dans le cœur de Fanny. Les lettres qu'elle a écrites à son amant ont disparu. Celles de Gentz doivent naturellement être lues avec circonspection, lorsqu'elles parlent des sentiments qu'elle manifestait envers lui. On peut toujours se demander s'il ne se faisait pas illusion sur la tendresse dont il se prétendait assuré. Quand Rahel lui affirme que Fanny l'adore, ne faut-il pas supposer un peu de flatterie, d'ailleurs bien naturelle, de la part de la confidente qui veut faire plaisir à son vieil ami et qui le prend par son faible en chatouillant sa vanité? Malgré l'absence ou le peu de sûreté des témoignages, il est permis de faire quelques conjectures fondées sur ce que l'on sait du caractère de la célèbre artiste.

Écartons d'abord, en recherchant les causes qui ont jeté la jeune danseuse dans les bras d'un amant, une explication qui serait valable pour beaucoup de femmes de sa profession. Il n'y avait pas pour elle de dépravation précoce. Dans un monde où la chasteté est une vertu rare, elle ignorait l'entraînement des sens et ne cédait pas à l'attrait de la volupté. Sans doute elle ne sera pas toute sa vie une Diane impassible, un marbre que rien n'échauffera. Mais elle répugnait au désordre; elle avait un souci de propreté morale; les relents de débauche offensaient sa sensibilité distinguée. Betty Paoli, qui l'a fréquentée pendant vingt ans, dit : « Il ne faut pas perdre de vue que Fanny n'était pas une nature passionnée. Ou, pour m'exprimer plus exactement : la passion qui est inséparable du talent de tout artiste supérieur se manifestait chez elle exclusivement dans le domaine de l'art. Dans la vie le fond harmonieux de son âme trouvait l'expression la plus charmante dans un enjouement calme, toujours égal. Il est impossible d'avoir un moindre

1. Chateaubriand, *Le Congrès de Vérone*, chap. 22.

besoin d'émotion qu'elle qui se sentait véritablement angoissée par toute violence, toute fougue impétueuse. Ce n'étaient pas seulement les mouvements de ses membres, c'était aussi sa vie intérieure qui obéissait aux lois de la mesure et de la beauté. Cette particularité de son tempérament me paraît une raison essentielle qui explique pourquoi une liaison, dont d'autres femmes de son âge et, de plus, suivant la même carrière, auraient vite été lasses, a pu lui suffire d'une façon durable. »

Ce n'était pas davantage l'appât d'un bénéfice matériel qui avait poussé Fanny vers Gentz. Elle savait qu'il n'était pas riche et que le luxe dont il s'entourait n'était qu'une splendeur précaire, prolongée à grand'peine, au jour le jour. Il gaspillait avec elle des revenus dont la source menaçait sans cesse de se tarir. Elle qui fut une femme pratique et qui montra plus tard une grande habileté à faire et à refaire sa fortune se serait bien vite aperçue qu'elle faisait fausse route, si elle avait compté sur Gentz pour amasser des rentes. Tout ce qu'elle pouvait attendre de lui, c'était qu'il la fît profiter de sa haute influence et de ses relations étendues pour lui assurer, soit à Vienne, soit à l'étranger, une carrière plus rapide et plus brillante. Il est possible que les recommandations d'un si puissant protecteur et, après sa mort, son souvenir aient aplani pour elle certaines difficultés. Mais elle fut bien mieux servie encore par son propre mérite.

Ce qui est parfaitement admissible, c'est que l'affection véritable ait été précédée ou accompagnée d'une vive satisfaction d'amour-propre. Gentz avait éprouvé ce sentiment; il était flatté d'être aimé d'une jeune danseuse. Celle-ci, de son côté, pouvait être flattée d'être distinguée par l'un des personnages les plus considérables de l'époque. Elle voyait à ses pieds un homme qui avait été le soutien des monarchies, le conseiller des souverains, que les princes et les ambassadeurs s'honoraient d'avoir pour ami, celui qui était l'un des hôtes les plus brillants des salons aristocratiques. La plume illustre qui avait combattu la Révolution et Napoléon, qui avait renseigné les hommes d'État anglais, rédigé les traités de Paris et les résolutions de Carlsbad, envoyé des instructions à toutes les cours d'Europe, cette plume se faisait familière, câline, pour lui adresser à elle de petits billets exquis. La poitrine sur laquelle

s'appuyait sa tête portait aux cérémonies officielles l'ordre hongrois de Saint-Étienne, l'ordre russe de Sainte-Anne, la Croix du Sud du Brésil, l'Aigle rouge de Prusse, le Danebrog, l'Étoile du Nord, le Lion de Zæhringen.... N'y avait-il pas là de quoi éblouir la petite Autrichienne, élevée dans le respect des grandeurs? Sa situation était comparable à certains égards à celle d'une héroïne de Gœthe, de Claire, la fille du peuple, dont l'amour est exalté par l'orgueil, lorsqu'elle voit devant elle Egmont en costume de grand d'Espagne, avec la Toison d'Or au cou.

Cet homme puissant s'efforçait d'abolir la distance qui le séparait de la danseuse issue d'un milieu modeste, ignorante des usages du monde, dénuée d'instruction. Au lieu de ne voir en elle, comme auraient fait tant d'autres, qu'un instrument de plaisir ou un objet de luxe, au lieu de lui parler un langage d'écurie et de mauvais lieu, il avait pris à tâche d'orner cette intelligence inculte, de développer ce qu'il y avait dans cet être simple de finesse instinctive et de distinction naturelle. C'est de cette bonté délicate que Fanny fut profondément touchée. Ainsi se forma chez elle ce sentiment complexe, « flottant entre l'amitié, la reconnaissance et l'amour », comme disait Gentz à Rahel. Laissons la parole à Betty Paoli :

« Selon moi, c'est la reconnaissance qui avait dans ce sentiment la part la plus importante. L'âme de Fanny était capable d'apprécier à sa juste valeur un dévouement absolu, désintéressé comme celui de Gentz. Jusqu'alors elle n'avait été qu'admirée, fêtée, désirée; les hommages qu'on lui rendait s'adressaient exclusivement à son talent et à sa beauté; mais qui donc s'était jamais soucié de sa dignité d'être humain? Qui avait eu l'idée de hausser le niveau de son esprit et de l'enrichir? Quoiqu'à ce moment-là Fanny fût encore trop jeune et, par suite de l'insuffisance de son instruction, trop peu développée pour se rendre un compte bien exact de la valeur intellectuelle de Gentz, elle la devinait cependant. Ses relations avec cet homme lui ouvrirent des régions de l'esprit qui lui étaient jusqu'alors totalement inconnues, et c'est avec joie qu'elle recueillit ces nouveaux éléments de culture. Ainsi l'on s'explique que dans cette liaison qui semblait renfermer une contradiction, elle ait trouvé le bonheur et le contentement. »

Que ce bonheur et ce consentement aient été réels, c'est ce qu'a

refusé d'admettre le monde sceptique et rempli de malice. Il n'a pas voulu croire à ce miracle de l'affection fidèle d'une jeune danseuse pour un viveur usé. Il fut persuadé que Gentz avait eu le sort à peu près inévitable des galantins à cheveux blancs. On lui donna un rival plus jeune et plus poétique. Ce rival ne fut autre que le duc de Reichstadt.

***

La légende des amours du fils de Napoléon et de Fanny Elssler se répandit en Autriche et en Allemagne dès le lendemain de la mort du prince. En 1834 elle était accréditée en France à tel point que, lorsque cette année-là Fanny vint à Paris, les bonapartistes concertèrent une manifestation en son honneur. Plus tard Alexandre Dumas bâtira sur cette donnée toute une partie de son roman *Les Mohicans de Paris*. Huit chapitres du tôme III, du 94e au 101e, nous racontent les prodigieux succès à Vienne de la danseuse Rosenha Engel, ses tendres entrevues avec le frêle captif de Schœnbrunn et sa complicité avec les émissaires du parti bonapartiste, le général Lebastard de Prémont et Sarranti, qui tentent de faire évader le prince pour le placer sur le trône impérial restauré. A part les origines fabuleuses que Dumas attribue à son héroïne, à part les aventures romanesques auxquelles il la mêle, Rosenha Engel est le portrait de Fanny Elssler. Elle joue le rôle que l'opinion publique attribuait à l'amie de Gentz. « Juliette chez Roméo », comme dit le titre du chapitre 98, c'est Fanny Elssler que la légende conduit chez le duc de Reichstadt.

Il est inutile de rappeler longuement comment Edmond Rostand a repris la tradition. Dans l'*Aiglon* les personnages reparaissent avec leurs noms historiques; mais dans ses grandes lignes l'intrigue est la même que celle des *Mohicans de Paris*. Comme Rosenha Engel, Fanny Elssler est jetée par le prince de Metternich dans les bras du duc de Reichstadt pour qu'elle lui fasse oublier, au sein du plaisir, sa naissance, ses ambitions, et les espérances fondées sur lui; c'est Gentz lui-même que Rostand charge du rôle d'entremetteur. Comme Rosenha Engel, Fanny Elssler déjoue ce plan abominable, révèle au duc le passé glorieux qu'on lui a caché et devient la collaboratrice la plus ingénieuse, la plus active, des défenseurs de la cause napoléonienne.

La légende renferme une petite part de vérité : il est établi que le prince de Metternich comptait sur les femmes pour étouffer chez le duc de Reichstadt des rêves dangereux. Prokesch-Osten raconte que le comte Gustave Neipperg essaya, vainement d'ailleurs, de mettre le duc en rapports avec une actrice du Hofburgtheater, Mme Peche. Mais Fanny Elssler ne fut jamais choisie pour jouer un rôle semblable. Elle ne trahit pas les desseins de Metternich, parce que jamais elle n'avait été appelée à les servir. Elle ne fut mêlée en rien aux complots bonapartistes. Elle n'a jamais approché le duc de Reichstadt. Sur ce point le témoignage de Prokesch-Osten est formel. Cet honnête homme, qui vécut à la fois dans l'intimité de Gentz et dans celle du duc, démolit la légende en même temps qu'il nous apprend comment elle a pris naissance. Après s'être élevé avec indignation contre les calomnies de gens malpropres d'après lesquels la mort prématurée du fils de l'Empereur aurait été causée par la fréquentation des femmes, il dit : « On a prétendu aussi qu'il avait noué des relations avec la belle danseuse Fanny Elssler. Le duc ne lui a jamais adressé la parole. Ce racontar est né de ce fait que l'on a vu plusieurs fois son chasseur entrer dans la maison où habitait Fanny. Mais si le chasseur venait, c'était parce qu'avec M. de Gentz j'avais dans la maison de Fanny un cabinet de lecture et de travail; on m'y rencontrait souvent; c'est là qu'il m'apportait un billet du duc ou qu'il venait me parler. Ce qui occupait l'âme et la pensée du duc ne laissait le beau sexe produire sur lui que des impressions très fugitives [1]. »

Les déclarations de Prokesch-Osten sont confirmées par celles de Fanny elle-même. Lorsqu'à son arrivée à Paris les journaux célébrèrent en elle la fée qui avait charmé la captivité du prisonnier de Schœnbrunn, le Dr Véron, directeur de l'Opéra, voulut savoir à quoi s'en tenir. Il écrit dans ses *Mémoires d'un bourgeois de Paris* : « Le bruit se répandit par quelques journaux allemands que Mlle Fanny Elssler avait inspiré une grande passion au duc de Reichstadt; j'interrogeai à ce sujet l'ex-danseuse de Vienne avec une vive curiosité; je l'ai trouvée sincère, sans pruderie, et elle m'assura que cette passion du fils de l'empereur pour elle n'était qu'un conte fait à plaisir [2]. »

1. Prokesch-Osten, *Mein Verhältniss zum Herzog von Reichstadt.*
2. Louis Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, Paris 1856, t. III, p. 183.

Pendant son séjour à Paris, Fanny se lia d'amitié avec Mme de Mirbel, miniaturiste très appréciée alors, auprès de qui elle se défendit aussi d'avoir été dans l'intimité du duc. Sur une lettre qu'elle écrivit à cette amie le 27 juin 1837 et qui est conservée au musée d'Avignon, nous lisons cette note ajoutée, semble-t-il, par la main de M. de Mirbel : « Mlle Elssler est une célèbre danseuse et une fort bonne personne dont Mme de M. vient de faire le portrait. Elle passe pour avoir charmé les dernières années du fils de Napoléon, mais elle assure qu'il n'en est rien. Il faut l'en croire. »

Fanny Elssler ne trahit Gentz ni pour le duc de Reichstadt ni pour un autre. Le vieillard s'était attaché sa conquête par des liens que rien ne put rompre, que sa mort elle-même ne détruisit pas entièrement. Fanny ne s'est jamais occupée de politique; elle n'avait pas à épouser les animosités dont son ami était l'objet, soit de la part des bonapartistes, soit de la part des libéraux. Quand il eut disparu, laissant un nom maudit par les ennemis de l'absolutisme, elle continua de ne voir en lui qu'un homme foncièrement bon dont la passion pour elle, peu à peu épurée, s'était élevée jusqu'à la plus complète abnégation. A aucun moment de sa vie elle ne rougit d'avoir répondu à tant de bienfaits par l'offrande de sa beauté. « Encore dans sa vieillesse, dit Betty Paoli, elle aimait à se rappeler les jours passés avec Gentz, et jusqu'à sa mort elle garda pieusement la mémoire de son ami parti depuis longtemps. » Elle évoquait la chère et lointaine figure avec sa cousine Catherine Prinster, son inséparable compagne, la confidente de tous ses secrets. Un jour, plusieurs années après sa mort, l'aimable écrivain Louis Speidel essayait de faire causer la cousine, devenue une petite vieille, ridée et ratatinée. Quand il la questionna sur Gentz, elle dit de sa voix chevrotante : « Ah oui! le vieux monsieur si bon[1]! » La bonté! C'est sous cet aspect qu'à plus d'un demi-siècle de distance, Gentz apparaissait encore à celle dont la voix était l'écho des pensées intimes de Fanny, sa voix d'outre-tombe.

AUGUSTE EHRHARD.

1. Ludwig Speidel, *Fanny Elsslers Fusz*, Neue freie Presse, n° 9979.

NOTES ET DOCUMENTS

LA RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE EN FRANCE ET EN AMÉRIQUE[1]

Ce fut chose piquante d'observer pendant ces derniers mois de quelle façon les champions des réformes orthographiques en France et en Amérique cherchaient à gagner des adhérents à leur cause en offrant en exemple à leur pays les succès des réformateurs dans l'autre pays.

Ceux de France faisaient admirer le bon sens des Anglo-Saxons qui avaient fait un acueil fort raisonnable, après une très courte campagne, à une cause qui avait tant de peine à trouver des partisans en France. Ceux d'Amérique montraient à leurs compatriotes que ce n'était pas d'aujourd'hui que la nation française, toujours ouverte au progrès, avait pris en considération le problème de l'orthographe, que le gouvernement lui-même s'en occupait depuis longtemps et que même l'Académie française n'y était point indifférente[2].

De fait, les succès ont été si minces chez les uns et chez les autres que des condoléances réciproques eussent été mieux en place que des compliments.

Ce n'est pas d'ailleurs pour relever cette innocente ruse de guerre que nous avons pris la plume. Nous voudrions montrer que malgré les apparences, malgré ces termes mêmes de « réforme de l'orthographe » inscrits sur les drapeaux des combattants des deux hémisphères, les problèmes qui se posent sont en réalité fort différents, ou tout au moins indépendants l'un de l'autre.

1. Nous disons en Amérique, car c'est là que les premiers pas ont été faits dans la voie de la réforme. Certaines autorités savantes en Angleterre, ainsi le fameux professeur Skeat, sont d'accord pour la question de principe d'une réforme, mais sont-ils d'accord aussi avec la façon dont ont procédé les réformateurs d'Amérique? C'est là, croyons-nous, une autre question.
2. Que ceci est vrai!

*
* *

Venons aux faits sans autre préambule.

Quand une chose est mauvaise il faut tâcher de la réformer sans doute; mais la première question qu'on devrait se poser est celle-ci : *La réforme est-elle possible?*

Or la réponse à faire, selon qu'il s'agit de l'anglais ou du français, est différente.

L'idéal serait naturellement une orthographe où le mot écrit représenterait aussi simplement ou aussi naturellement que possible le mot parlé, soit une orthographe phonétique. Les réformistes en demeurent tous d'accord; — nous n'osons pas dire tout le monde puisque l'Académie française a positivement contesté cette thèse. On ne nie pas d'ailleurs que, pour des raisons particulières, on puisse à l'occasion préférer ne pas suivre le principe, mais sa valeur n'en est pas atteinte[1].

Pour une orthographe phonétique deux conditions sont requises.

Il faut qu'on s'entende sur la prononciation. Nous ne disons pas qu'il faut une seule prononciation; ce serait préférable, mais pas indispensable; il suffit qu'il y en ait une bonne et une mauvaise; la langue écrite étant toujours plus conventionnelle que la langue parlée, on observera la prononciation conventionnelle pour l'orthographe de même qu'on observe le style conventionnel pour l'écriture.

En ce point l'on peut dire que la France aurait un critère de prononciation, la classe cultivée de Paris. Chez les Anglais, outre que l'influence des lettres sur la vie et sur la langue n'est pas si grande qu'en France, il y a, par la seule raison de la grande diffusion de la langue, plusieurs critères possibles de prononciation, par exemple, à côté de celui de Londres, ceux de New-York ou de Melbourne.

Cependant n'insistons pas sur ce point. Il en est un second d'importance si capitale qu'à côté de lui tous les autres ne comptent guère.

La grande condition requise pour une orthographe phonétique c'est un système fixe de signes. Et c'est ici que les choses changent

1. Par exemple qu'on écrive uniformément le son *eu*, *veu*, *neu*, *seu* comme *peu*, *bleu*, *peur*, mais qu'on conserve le *t* final de *veut* pour indiquer la forme verbale, est légitime.

d'aspect. La langue française possède ce système, à savoir un usage uniforme de lettres; il y a des irrégularités innombrables, mais il suffirait de faire rentrer ces irrégularités dans la norme pour avoir une orthographe simple et logique. La langue anglaise ne connaît pas d'emploi uniforme des lettres de l'alphabet; il n'y a donc pas de norme à laquelle on puisse se conformer pour ramener l'unité dans son chaos orthographique. Donc tandis qu'en français il s'agit seulement de supprimer un grand nombre d'exceptions en les réduisant à la norme, en anglais il faudrait commencer par établir une norme; on ne peut pas *réformer* simplement l'orthographe comme en France, il faut en *créer* une.

*
* *

Prenons des exemples pour démontrer ces propositions.

Pour le français basons nos observations sur le rapport de M. Brunot au ministre de l'Instruction publique, déposé en juin dernier et publié dans la *Revue de Paris* (1er et 15 novembre 1906). L'auteur énumère en détail les nombreuses orthographes adoptées pour un seul son. Pour les voyelles, il nous montre, que le simple son *a* s'écrit de 13 façons différentes, le son *e* ouvert ou fermé de 32 façons, le son *i* de 17 façons, le son *o* de 20 façons, le son *u* de 13 façons, le son *ou* de 13 façons, et le son *eu* de 12 façons. Or, on doublerait ces chiffres que cela ne changerait rien à ce fait : toutes ces orthographes servent toujours à exprimer les sons *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, *ou*, *eu*, et ces simples lettres ou doubles lettres sont des signes auxquels on peut toujours les ramener[1]. Il existe donc un signe étalon pour chaque son, et l'on pourrait ramener par certaines règles les orthographes à ce signe-là, qu'il s'agisse d'exceptions isolées (*œil* = *euil*) ou de groupes d'exception (*vœu*, *nœud*, *sœur*, *œuf*).

Quiconque a suivi le mouvement réformiste de l'orthographe en France a pu voir combien d'obstacles ont eu à surmonter les différentes commissions chargées par le gouvernement d'étudier la question. Le rapport de l'Académie en 1905 entre autres a, de parti pris, examiné des cas isolés, refusant toute modification par groupes

1. Et dont ils ne sont du reste que des variantes, comme le prouve l'histoire de la langue.

(sauf pourtant les 7 pluriels en *eux*). Il semblerait que tout effort systématique aurait dû être paralysé. Le rapport de M. Brunot contient ces mots : « Un point était acquis, on ne s'attaquerait systématiquement à aucun des vices de l'orthographe française ». Et cependant ce que nous avons dit reste si vrai — que l'orthographe française repose sur des principes dans l'emploi de ses lettres — que la Commission, même alors, ne s'est pas vue réduite à opérer sur des cas individuels, mais a trouvé moyen de formuler quelques règles qui simplifieraient des centaines de mots; par exemple :

« L'*e* sonore suivi de consonne + *e* muet porte toujours, soit à la finale, soit à l'intérieur des mots, l'accent grave. Devant une syllabe sonore, *e* sonore porte toujours l'accent aigu. Cet accent n'indique pas le timbre, il marque que *e* n'est pas muet : *compléter*, *je complète*, *complètement*, *complétai*, *complément*.

Ou bien : « On n'écrira donc jamais deux *pp*, ni deux *bb* soit à la finale, soit dans le corps d'un mot. »

De même pour *ff*, simplifié partout en *f*. De même encore pour *tt*. De même encore pour *gg*.

Puis « désormais, de même que toute lettre *j* se lit *j*, tout son *j* s'écrira *j* ».

On le voit, il n'y aurait qu'à exécuter partout ce travail. Des nuées d'exceptions ont caché à nos yeux les principes d'orthographe. Découvrons ces derniers et mettons-les en pratique. Une réforme est possible — par conséquent désirable.

*
* *

Passons à l'anglais. Là, disons-nous, il n'y a pas d'usage uniforme dans l'emploi des lettres, donc pas de réduction possible à des principes. Pas de règles, donc pas d'exceptions.

Ne prenons pas des exemples extrêmes. Attachons-nous à serrer de près notre comparaison avec le français. D'après M. Brunot, nous venons de voir qu'il y a 12 façons d'écrire le son *eu*. En anglais, il faut l'admettre, on n'a pas un luxe aussi grand. Nous ne voyons que 5 façons d'exprimer le même son : les mots *fir*, *learn*, *tuft*, *rough*, *serve* sont prononcés *feur*, *leurne*, *teufte*, *reuf*, *seurve*. Mais ceux —

et il y en a — qui ont tiré de ce fait la conclusion que le français a une orthographe plus compliquée que l'anglais, sont dans l'erreur. Toutes les orthographes françaises se laissent ramener à *eu*; où que vous mettiez *eu*, ce sera toujours indiquer le même son, long ou bref; mais de ces cinq signes *i*, *ea*, *u*, *ou*, *er* des mots anglais, lequel est le signe étalon? Aucun de préférence à l'autre; aucun ne représente le son *eu*.

Il serait facile d'ajouter à la confusion en remarquant que ces cinq signes du reste n'ont eux-mêmes ce son *eu* qu'occasionnellement : *i* est aussi *i* bref ou *aï*; *ea* est aussi = *i* (lean) ou *è* (dead); est *u* en même temps = *iou* (huge); *ou* est aussi *aü* (loud) et *e* aussi = *i* (Peter) ou *è* (lemon).

La vérité est que, en anglais, la valeur des lettres simples ou composées dépend toujours de leur position dans le mot; en d'autres termes les seuls signes orthographiques fixes en anglais ce ne sont pas les lettres, mais des groupes de lettres[1]. Dans le mot *learn* ci-dessus, ce n'est pas *ea* qui est = *eu*, mais *ea combiné avec r*; et encore faut-il ajouter que cette combinaison doit être suivie d'une autre syllabe ou lettre (*earning* = *eurning*), sans cela ce sera *i* (ear, fear); et encore faut-il remarquer que la syllabe suivante ne doit pas être un *mot*-suffixe, le mot composé rentrant dans la règle *ea* = *i* (*fearless*).

Prenons maintenant *ea* dans une autre combinaison; devant *d* vous aurez *dead*, *lead* = *dèd*, *lèd*; mais il y aurait exception s'il s'agissait d'un verbe à l'infinitif ou à l'indicatif présent : *lead* = *lèd* signifie le plomb, mais *lead*, et *I lead,* conduire et je conduis = *lîd*. Nous avons dit « infinitif » et « indicatif présent », mais le prétérit de la plupart des verbes en *ead* s'écrit comme l'indicatif présent, mais se prononce *èd* : *I read* je lis = *rîd*; *Iread*, je lus = *rèd*. — Est-ce tout? Non certes; car il se trouve que l'on a un groupe de lettres *ate* prononcé *éte* à la fin d'un mot, *fate*, *crate*, *late*; or si vous trouvez par hasard *ea*, dans un mot comme *create*, il faut savoir que *e* et *a*, quoique l'un à côté de l'autre, ne forment plus dans ce cas un groupe, mais que le *e* va avec le groupe précédent et le *a* avec le groupe suivant, *ate*, et alors vous prononcerez *cre-ate* (*cri-éte*). Et ceci vous mène à une nouvelle complication, dans les dérivés de ce verbe *create* (créer), vous prononcerez d'après le mot

racine *cre-ation*, *creator* (cri-é... dans les deux cas); cependant, dans le dérivé *creature*, vous ne devez plus dire *cri-é*... mais simplement *cri-t*... ; car il y a un groupe *ture* qui se combine ainsi : *creature* = *criture*, comme *feature* = *fiture*. Mais ne confondez pas *ture* avec *sure*, car *sure* veut que le *ea* précèdant soit *è* : *pleasure*, *measure* = *plèsure*, *mèsure*, comme *leisure* = *lèsure*. On voit comme c'est simple! Il est vraiment moins difficile d'apprendre avec l'idée qu'il n'y a pas de règle du tout que d'en retenir de si embrouillées.

Sans doute l'histoire de la langue expliquerait beaucoup de ces complexités; mais l'explication ne saurait écarter l'incohérence actuelle et ne fournirait, nous en sommes certain, aucun moyen d'y remédier.

Nous n'avons pas parlé de l'accent qui est un autre élément de perturbation dans l'orthographe anglaise. Le changement d'accent explique pourquoi la lettre *a* est prononcée *é* dans *oration* et *a* dans *oratory*; le 1er de ces mots a l'accent sur la seconde syllabe, le 2e sur la première; mais ici encore cela ne change rien au fait. Du reste *alter* (changer) et *altitude* ont tous deux l'accent sur *al*, prononcé cependant *ol* dans le 1er et *al* dans le 2e mot.

Même si on se résignait à étudier ces groupes de lettres, quelle complexité! d'abord le nombre immense de signes à retenir, comparé avec la simplicité de l'alphabet avec ses 24 lettres. Puis toutes ces règles qui se heurtent, s'entrecroisent, se confondent ou se contredisent feraient de l'orthographe anglaise systématisée du véritable chinois. Enfin que de menues distinctions à retenir pour rester correct!

Prenez *ose* qui est prononcé comme dans le français *rose* : *rose*, *bellicose*, *diagnose* ; mais s'agit-il du verbe au présent de l'infinitif vous avez *lose* = *louse* (le prétérit d'un verbe, par exemple *rose*, est régulier comme prononciation), d'autant plus étonnant que le verbe *loose* (deux *o*) se prononce aussi *louse*. Vous pouvez, nous l'avons vu, déterminer la valeur d'un groupe relativement à un autre groupe : ainsi *cre* devant une consonne = *crè* (*credit*, *crest*), devant une voyelle = *cri* (*cream*, *creek*), devant *w* = *ou* (*crew*) ou *iou* (*few*). Mais le plus souvent c'est vraiment à s'y perdre : il faut par exemple faire la différence entre *ane* à la fin d'un mot, = *éne* (lane, insane, cane), et au commencement d'un mot = *ane* (anew, anemone); *eve*

est = *ive* dans *evening*, et *eve* dans *level*; *rel* = *ril* dans *relation*, et *rel* dans *relevant*; on a *u* = *eu* dans *bug*, *rug*, *dug*, aussi *buggy*, mais = *iou* dans *bugle*, *huge*, etc. Vous avez à distinguer *low* = *lô*, et *how* = *haô*; *now* = *naô*, et *snow* = *snô*. Enfin que faire avec *bow* = *bô* l'arc, et *bow* = *baô*, le salut; *lead* = *léd*, le plomb et *lead* = *lid*, la direction; ou encore *minute* = *minete*, la minute, et *minute* = *maïnioute*, menu.

Dans beaucoup de cas, outre les raisons indiquées déjà, cette irrégularité de l'emploi de lettres en anglais vient du fait que la langue anglaise actuelle est un composé de plusieurs langues dont les sons divers ont dû tous être représentés avec les mêmes lettres; ainsi le mot *gibbet* vient du français et *gi* est prononcé comme en français, tandis que *girt* (= gueurt) a conservé une prononciation parente de celle du germanique *gürtel*. — C'est pour éviter que la même lettre soit prononcée de même dans les mots d'origine différente qu'on a été amené au système de groupes de lettres.

Ces exemples suffiront pour montrer qu'il ne peut être question de réforme orthographique en anglais, mais qu'il faut une *création*.

Cette création — qui évidemment n'aurait de réelle valeur que si l'on substituait la lettre au groupe de lettres — n'est pas impossible. Il y aurait deux moyens. On pourrait adopter le système qui est en usage en allemand, ou celui des langues latines (qui du reste n'en diffèrent pas énormément[1]).

Ou bien on pourrait créer un système spécial pour l'anglais dont les sons sont vraiment singulièrement différents de ceux d'autres langues.

*
* *

Mais si après tout ce changement n'est pas possible, on peut bien se demander s'il serait désirable, car, on le comprend, ce serait une œuvre autrement plus considérahle que la réforme française. Le bouleversement serait si violent que du coup tous les livres et journaux imprimés en anglais jusqu'à nos jours deviendraient incompréhensibles sans une étude spéciale. On ne pourrait en effet pas procéder par étapes ici, car l'enchevêtrement est tel — nous l'avons montré avec les deux lettres *ea* — qu'en réformant un seul point on

1. Les lettres *theatre* seront prononcées à peu de chose près pareillement en français et en allemand, mais en anglais!

ébranle du même coup tout l'édifice. Adopter des mesures transitoires ne ferait qu'augmenter la confusion.

Il faut ajouter que la langue anglaise deviendrait à certains égards plus difficile qu'elle ne l'est aujourd'hui. Car l'orthographe actuelle très souvent indique des parentés de mots que la prononciation ignorait. Prenez par exemple *able* à la fois mot et suffixe signifiant « capable » ou « susceptible de ». Tel quel il est prononcé *éble*, puis dans une catégorie de composés *éble* (capable), et dans une autre *able* (admirable). Trois orthographes au lieu d'une ne peuvent que dissocier les rapports de ces termes.

(Comparez avec l'uniformité française : le suffixe *ment*, du latin *mente*, est prononcé de même partout *justement*, *vertement* mais aussi *mental* — toujours *ment*).

Prenez le mot anglais *breakfast* = *brèkfèst*. C'est un composé de *break* = *brék* (*e* fermé et long) rompre, et *fast* (= *fast* long) jeûne : l'*action de rompre le jeûne*, *déjeuner*. Les deux mots ont changé de prononciation dans le composé; le *ea* est devenu *e* ouvert et bref, de *e* fermé et long qu'il était; et le *a* est devenu *e* ouvert et bref, de *a* long qu'il était. Encore une famille désunie.

(Comparez le même mot en français, le préfixe *dé* reste toujours *dé*, et le mot *jeûner*, qu'il soit employé seul ou dans le composé *déjeuner*, se prononce de même.)

Et ce n'est pas ici tout à fait l'argument si discuté de l'étymologie, car ce dernier s'adresse seulement au savant; il s'agit ici de mots tous vivants. En français supposez que vous écriviez un jour *tan* au lieu de *temps*, vous aurez alors *tanporel*, *tanporiser*, *tanpête* — la famille reste constituée; mais en anglais prenez par exemple *life*, vie (= laïfe) *lively* (= laïvely) vif, vive et *live*, vivre (= live) : il y aurait dissociation s'il y avait changement orthographique. Voyez encore des mots comme *clean* propre (= *clîne*), et *cleanliness* propreté (= clénliness); *fear*, peur (fîr) et *fearless*, *sans peur* (*férless*); *creation* (= cri-ation) et *creature* (= crîture), *please*, plaire (plîse) et *pleasrue*, plaisir (=plèsure), etc. Vous entendrez souvent des Anglais dire *derivation* = *diraïvation*, en vue de conserver la parenté avec le verbe *derive* = *diraïve* (dériver); mais vous n'en verrez pas dire *division* = *divaïsion*, comme *divide* = *divaïde* (diviser); ou *dinner* = *daïnner* comme *dine* = *daïne* (dîner).

*
* *

Qu'on nous permette une remarque encore : On a proposé la simplification de l'orthographe anglaise pour lui donner plus de chances de devenir la langue internationale. Or si cela est un facteur dans la question, l'anglais ne pourra jamais lutter avec une autre langue si elle ne crée pas un système qui le rende au moins l'égal de ses sœurs. Mais si l'anglais devait être phonétique, au lieu de le rendre plus facile aux étrangers on le rendrait au contraire plus difficile. Sans doute l'*orthographe* sera sans difficulté, mais la *langue* aura perdu pour l'étranger ce qui maintenant en rend l'acquisition relativement facile. Prenez des mots comme *pension*, *issue*, *nation*, *social*, *ocean*; supposez que vous les écriviez d'après un système phonétique quelconque — car peu importe celui qu'on adopterait — ces mots seront méconnaissables à l'étranger. Prenons le système français vous obtiendriez à peu près *penncheunne*, *ichoue*, *nécheunne*, *socheul*, *aucheunne*[1]. Familiers à tout français sous leur forme originale ils seraient méconnaissables, dès qu'ils seraient épelés phonétiquement en anglais. Au lieu de connaître toute une quantité de mots anglais avant d'avoir même étudié la langue, l'étranger maintenant devrait les apprendre tous; l'anglais serait aussi difficile pour lui que le russe. La valeur de cet argument sera renforcée considérablement si l'on rappelle que Chaucer a environ 40 p. 100 de mots normands, et que chez les auteurs plus modernes comme Gibbon et Macaulay, cette proportion monte à 50 et même 70 p. 100[2]. Max Müller, paraît-il, rangeait l'anglais parmi les langues romanes. Du reste, ce qui est vrai des langues romanes et de l'anglais ne l'est pas moins des langues germaniques et de l'anglais. Shakespeare, par exemple, est plus germanique que roman dans son vocabulaire; changez l'orthographe et vous briserez un lien intime entre l'allemand et l'anglais.

Nous avons mentionné cet argument de langue internationale parce que les champions du remaniement de l'orthographe anglaise l'ont employé. Mais revenons au point de vue anglais. Ce serait un bienfait que de rendre l'anglais plus facile aux Anglais; laissons donc

1. Le dictionnaire de Bellows donne : *pennche-nn*, *ischyou*, *néche-nn*, *so-che-l*, *óche-nn*.
2. Nous empruntons ces chiffres au *Conversation's Lexikon*, de Meyer.

les étrangers. Soit! seulement si l'on veut être si pratique, il ne faut pas oublier que pour les mêmes raisons invoquées tout à l'heure, en même temps qu'on rendra l'anglais plus facile aux Anglais, on lui rendra l'acquisition des autres langues beaucoup plus difficile qu'aujourd'hui. En effet le jour où l'étranger ne reconnaîtra plus ses mots à lui dans une nouvelle orthographe anglaise, l'Anglais à son tour ne reconnaîtra plus les siens dans les orthographes des autres nations qui n'auront pas ou qui auront fort peu changé, *nation* sera aussi inconnu pour lui en français et en allemand que le mot *nécheunne* (ou tel autre) le sera en anglais à un Français ou à un Allemand.

*
* *

Si l'on nous demandait de conclure et de formuler une opinion sur la question de la simplification de l'orthographe anglaise, nous dirions qu'avant de le faire il faudrait savoir quel est le but de ceux qui se sont faits les champions de la cause. Veulent-ils réformer, c'est-à-dire arriver à créer un système logique d'orthographe anglaise, ou simplement amender quelques détails?

Jusqu'aujourd'hui ils se sont dérobés à cette question avec une obstination qui finit par paraître suspecte. Ont-ils peur d'effaroucher le public — en ce cas leur calcul est mauvais, car on a moins encore peur d'un danger qu'on connaît que d'un danger caché — si danger il y a. Ou bien est-ce que peut-être ils n'y ont jamais pensé eux-mêmes? Ce serait surprenant, inouï, mais vraiment on pourrait le croire. En tous cas il est impossible de découvrir aucune espèce de méthode dans leur façon de procéder. Quand ils proposent d'écrire le mot *through* : *thru* dorénavant, ne se souciant pas le moins du monde de ce qu'ils représentent le son *ou* par un *u* ou bien que ce son est représenté par *o* dans *who*, cela trahit une indifférence parfaite pour un phonétisme systématique [1]. D'autre part quand ils brisèrent l'uniformité de la règle des participes passés qui autrefois

1. Sans doute s'ils avaient dit *thro* comme *who*, alors il y aurait eu le conflit de *thro* = *throu* et *tho* (un autre mot réformé) = *thó*. Mais cela montre précisément le défaut de logique de ces messieurs. Pour être conséquent alors, ils auraient dû dire qu'un jour ils proposeraient d'écrire *who* = *whu*. Ils n'en ont rien dit, cela signifie ou bien qu'ils n'avaient pas l'intention de le faire, ou bien qu'ils n'y avaient point songé, ou bien qu'ils étaient disposés à adopter un système avec des contradictions étonnantes. Dans les trois cas, cela ne prouve pas une très grande compétence chez ces champions.

s'écrivaient tous en *ed* pour en transcrire quelques-uns par *t* (*exprest* pour *expressed*), c'est du phonétisme à outrance, du phonétisme aux dépens de la simplification. Il est vraiment étonnant qu'une grande nation prête ainsi au ridicule en acceptant de discuter une question qu'on refuse de lui exposer [1].

Voici cependant ce que, conditionnellement, il semble qu'on puisse dire : si c'est une simplification que les avocats de la cause demandent, la question est de peu d'importance, et on ne comprend pas vraiment le bruit que l'on fait autour de ces 300 pauvres mots. Au XVIIIe siècle, l'Académie française par 3 ou 4 petites règles modifia d'un seul coup l'orthographe d'environ 5 000 mots, près du tiers de son dictionnaire qui comptait alors 18 000 mots. Et la terre a continué à tourner. Or le dictionnaire américain de Webster compte, nous dit-on, au moins 110 à 115 000 mots; le tiers de ce nombre ferait environ 37 000 mots, ce qui fait qu'il faudrait près de 125 fois 300 mots pour arriver à une modification équivalant à peu près à celle à laquelle nous faisons allusion en France. Y aurait-il seulement autant de mots que cela à changer si l'on se borne à amender l'orthographe actuelle?

D'autre part, s'agit-il d'une transformation qui aurait les résultats d'une réforme analogue à celle du français, c'est-à-dire s'agit-il de la création d'une orthographe, il semble alors impossible que les peuples de langue anglaise y consentent, car on ne saurait assez le répéter, une réforme systématique et complète de l'orthographe française (et qui aboutirait à des résultats tout aussi profonds) serait un jeu d'enfant à côté de l'immensité de cette entreprise. Cela équivaudrait presque à adopter une autre langue. Il est douteux que même l'énergie anglo-saxonne aille jusque-là.

ALBERT SCHINZ.

1. Les réformistes américains rendent la tache encore plus difficile à qui essaye de les comprendre. Ils se défendent comme de beaux diables quand on leur dit qu'ils mènent le public à l'orthographe phonétique, et cependant nous savons pertinemment qu'un tiers au moins des membres du comité sont phonéticiens, probablement bien davantage. Que penser de cela? Le comité n'est pas une entité métaphysique qui existe indépendamment de ses membres. Et si au moins les non-phonéticiens voulaient bien consentir à nous éclairer sur leurs intentions ! Comment devant leur attitude extraordinaire se défendre de l'idée qu'ils ne savent pas eux-mêmes?

OBSERVATIONS SUR UN PASSAGE DE LA « BRAUT VON MESSINA »

On y lit au vers 828 :

In bleichem Purpur schimmernd.

Sans doute il y a de la pourpre pâle comme il y a de l'or mat, encore me semble-t-il que Schiller aurait plutôt écrit :

In blassem Purpur....

On dit *blass rot*, non *bleich rot*. Quoiqu'il en soit, il y a contradiction entre cette épithète et le participe *schimmernd*, ce qui est pâle n'est pas luisant. J'ai indiqué sur la marge de mon exemplaire une conjecture qui y dort depuis un demi-siècle peut-être, et qui y dormirait encore, si je n'avais pas appris qu'on avait fait en Allemagne une édition conforme au manuscrit du poète. J'ai eu recours, sur ce sujet, à la très grande compétence de M. Andler. Il résulte de ses recherches que toutes les éditions, depuis la plus ancienne, jusqu'à celles de Goedeke et du centenaire, n'offrent aucune variante sur ce vers. Il n'y a qu'une exception, sur laquelle je reviendrai plus bas.

D'après les renseignements qu'a bien voulu me communiquer M. Andler, les éditions ne reposent pas sur les manuscrits de Schiller, mais sur des copies de ces manuscrits, ce qui est bien différent.

L'édition de Körner porte :

In gleichem Purpur schimmernd.

Je crois que c'est une correction faite par l'ami du poète. Cette correction m'est précieuse parce qu'elle prouve que Körner, lui aussi, était choqué par la vulgate. Elle peut sembler justifiée par les vers qui précédent et dans lesquels Don Manuel ordonne de choisir des tissus précieux dont il veut parer sa fiancée :

> « *Von Purpur sei, mit zarten Fäden Goldes,*
> *Durchwirkt, der Gürtel, den die Tunika*
> *Unter dem zücht' gem Busen reizend knüpft.*
> *Dazu den Mantel wählt von glänzender*
> *Seide gewebt, in bleichem Purpur schimmernd* ».

Il me semble que les mots « von glänzender seide » impliquent une autre nuance de pourpre que celle du dernier vers. Accessoirement, je fais observer que l'épithète « gleichem » a je ne sais quoi de prosaïque qui tranche avec le ton général de ce beau passage.

Voici maintenant ma conjecture.

Pline l'Ancien [1], en énumérant les différentes espèces de pourpre, mentionne aussi la « purpura violacea », la pourpre violette, « violetter Purpur »; en langage poétique : « Veilchen Purpur ». C'est ainsi que l'on dit : Flachshaar.

Voilà, si je ne m'abuse, la vraie leçon.

Je ne prétends pas que Schiller ait lu la « Naturalis Historia », il peut avoir trouvé ailleurs des renseignements à ce sujet.

Je serais heureux si ma conjecture provoquait de nouvelles recherches sur les manuscrits de Schiller.

HENRI WEIL.

1. Pline, *Nat. Hist.*, IX, 39.

LETTRE DE M. RICHARD M. MEYER

Ce n'est pas toujours Paris qui fait la mode; il arrive même qu'on y copie des manières ailleurs déjà démodées. Ainsi, chez nous, il est un peu « vieux jeu » depuis quelques années, d'accuser un Berlinois « d'allure berlinoise »; mais l'auteur de l'article de longue haleine sur « Hans Ibeles » tient cette observation pour un trait aussi piquant qu'ingénieux.

Soit qu'il me juge « Berlinois » et Berlinois au point de ne pas comprendre les Kinkel, lesquels, du reste, ne me semblent pas auteurs si difficiles. Mais ce que je trouve un peu fort, c'est qu'il ajoute à ce procédé de critique dédaigneuse des soupçons qui ne sont pas loin d'être des calomnies.

« Je crains que M. Richard M. Meyer ne se soit jamais donné la peine d'ouvrir un volume de Kinkel ». Et là-dessus il me condamne.

Or, sur quoi M. Pitollet, qui aime tant le mot « prouver », a-t-il fondé cette accusation? Sur ce que je ne date « Otto der Schütz » que de 1846, quoique le poème soit déjà dans le recueil de poésies de 1843! Quelle aimable logique! Premièrement : on peut se tromper, même après avoir lu; et, par exemple, quand M. Pitollet nomme ma bibliographie « la plus confuse et défectueuse », c'est peut-être sur des erreurs qu'il n'a pas daigné préciser qu'il a bâti ce jugement sévère. Secondement : quand je n'aurais pas lu l'édition de 1843, toujours se pourrait-il que j'eusse lu un volume de Kinkel! Pourquoi étais-je obligé de lire la première édition? Pourquoi pas l'édition définitive? Par hasard j'ai lu ce volume des « Gedichte » — je le possède même —, mais où serait le crime, quand j'aurais puisé dans une autre édition ma connaissance? Enfin : aujourd'hui encore je mettrais la date 1846, date de l'édition séparée. J'aurais pu ajouter : « déjà dans les poèmes de 1843 »; mais ce n'était pas nécessaire.

Voilà comment M. Pitollet procède en polémique. Au moins je me trouve en bonne société. Quiconque n'est pas du parti du « kinkélophile auteur » (pour parler son langage), est attaqué de la manière la plus personnelle. Comme M. Rodenberg croit, lui aussi, à la valeur biographique du livre, il est présenté comme une girouette et cela — quel sens critique! — sur les paroles intimes d'une dame, à qui M. P. lui-même refuse toute autorité en ces matières.

Il y a plus. Croire que la vie de Kinkel à Londres pût donner prise à des jalousies féminines — cela suffit pour être accusé d'être « bourgeois » sans idéalisme et sans aucun sens de l'idéalisme. Je ne sais pas si mon adversaire fait partie de l'aristocratie ou bien du prolétariat; ce que je sais, c'est que Kinkel était bon bourgeois et cela précisément d'après M. P., qui loue son activité pour gagner sa vie. Mais nous sommes des philistins et des « struggleforlifeurs » — moi, par exemple, qui aime tant ce Freiligrath,

qui certainement n'a pas moins que Kinkel manqué à sa carrière par idéalisme! et pour qui ce même Kinkel était trop bourgeois!

Et tout cela pourquoi? Parce que dans une question, qui même d'après M. P. peut donner lieu à des opinions différentes, ce n'est pas la sienne que nous adoptons, M. Geiger et moi et beaucoup d'autres, philistins tous et « jeunes universitaires allemands ». (Hélas! que ne puis-je accepter cette gracieuse façon de parler! Mais malheureusement j'ai à craindre, qu'en jeunesse M. P. ne me soit supérieur comme dans le reste.) Au fait, après avoir kinkelisé pendant trois années — qu'est-ce que M. P. a trouvé de plus dans ce domaine? Il a prouvé (car je le tiens réellement pour prouvé) que Kinkel ne se croit pas portraituré. Et qu'est-ce que cela prouve? Je me souviens d'avoir composé un jour, à l'occasion d'une fête, une petite parodie d'un poète assez connu. Soudain, je vois arriver le « maître », qui jamais encore n'était venu nous honorer de sa présence. Je cours au « président », il me promet de supprimer la pièce et pourtant elle est lue. Et le poète de rire! — il n'a jamais pensé que c'était lui qui était visé! J'avoue que cela ne loue pas ma parodie. Mais qu'un mari n'arrive pas à se croire — je ne veux pas dire ridiculisé, le terme serait beaucoup trop fort — mais peint d'une manière peu favorable par sa femme — est-ce que cela ne va pas sans dire?

Autre argument : il y a dans l'ouvrage des manquements à la vérité vraie. Mais d'abord il se pourrait qu'on en trouvât, même dans des biographies directes! Et si M. P. était un psychologue d'une valeur égale à sa hauteur philologique, peut-être dans ces défigurations mêmes verrait-il une vraisemblance de plus en faveur de notre thèse! Il y a presque une littérature de la jalousie : que M. P. lise le drame de Mme de Stein contre Gœthe ou le roman de Lady Lamb contre Byron et il trouvera à peu près les mêmes manières de défigurer la réalité par exagération des faits ou combinaison des figures.

Troisième argument : presque tous les critiques nient l'identité des Kinkel avec les époux du roman. Mais n'est-il pas frappant déjà que tous aient cru nécessaire d'en parler? Et est-il surprenant que les amis de la maison l'aient niée? Et dans les mots mêmes de Beta — le seul presque, qui obtienne les louanges de notre redoutable juge —, et dans la lettre de Freiligrath, que M. P. a tant de peine à interpréter d'une façon qui ne compromette pas son opinion, n'y a-t-il pas assez de notre manière de voir?

Mais pourquoi prendrai-je la peine de réfuter toutes les « preuves » du foudroyant paladin? Les premiers mots qu'il cite sur la question, ce sont mes paroles : « *Johanna setzte sich in dem autobiographischen Roman... ein ergreifendes Denkmal* ». Les dernières, c'est la lettre de Schurz, qui commence ainsi : « *Das Buch enthält unzweifelhaft viel selbstbiographisches Material* » et qui donne une psychologie excellente de la genèse du livre, tout à fait dans le sens de M. Geiger et dans le mien!

Voilà le résultat de ses efforts! Or, et avec raison, il a lui-même reconnu à ce même Schurz la plus grande autorité.

C'est une cruauté du sort. Son zèle, qui va jusqu'à ne me permettre pas de trouver de l'affectation dans la poésie de Kinkel, méritait sans doute mieux. Mais, au fait, M. P. a coutume d'accorder le titre honorifique d'« honnête » à qui est de son parti dans ces questions. Je regrette d'avoir à dire que, pour ma part, je ne saurais lui concéder cette épithète, quand bien même il m'aurait convaincu. Car introduire dans des simples questions de faits et d'interprétation des soupçons dégradants, mettre en doute l'honnêteté scientifique et politique de ses adversaires — cela me paraît trop peu digne de la science à qui nous vouons tous nos efforts.

RICHARD M. MEYER.

Berlin, 27 juillet 1907.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

Littérature comparée.

De la série des *Periods of European Literature*, publiée depuis quelques années sous la direction de M. Saintsbury, et que les deux volumes parus ces derniers mois rapprochent de leur achèvement, il faudra surtout retenir deux choses : l'heureuse initiative de cette publication elle-même, qui hardiment divisait l'histoire littéraire de l'ère chrétienne en un certain nombre de périodes comprenant à la fois les plus importantes littératures nationales; et cette épithète d'*européenne* que même des entreprises analogues, comme celle de Hallam, avaient presque toujours hésité à arborer aussi franchement. Il me semble, quant au reste, — j'ai déjà eu l'occasion d'exprimer ici pareil regret à propos de l'histoire de la critique de M. Saintsbury — que le plan adopté dans l'intérieur de chacun des volumes ne répondait pleinement ni à l'intention ni au titre de la publication. S'il était encore impossible ou délicat, dans l'état actuel de la science, de supprimer les cloisons entre les diverses littératures nationales et d'examiner les œuvres les plus marquantes, les différents genres, ou, mieux encore, les tendances générales manifestées par l'histoire littéraire en se plaçant à un point de vue synthétiquement européen, c'est que la tentative était, malgré tout, prématurée. Telle qu'elle se présente dans les *Periods*, elle agglomère des segments de littératures nationales plutôt qu'elle n'offre des ensembles bien organiques et liés : à juxtaposer ainsi la Hollande, l'Angleterre, la France et l'Italie durant la première moitié du XVIIe siècle, comme fait M. Grierson [1], ou l'Angleterre, l'Allemagne, la France et l'Italie de 1778 à 1805, comme fait M. Vaughan [2], on donne bien la documentation essentielle de l'histoire littéraire de ces périodes; on présente assez vivement certaines analogies et certaines affinités de ces diverses littératures à la même époque : peut-on dire cependant qu'en dépit des « conclusions » de chaque volume, la qualité européenne de certains courants d'idées, la diffusion de telle mode ou de tel genre à travers l'Occident y apparaissent bien nettement?

1. *Periods of European Literature : the first Half of the* XVIIth *century*. Edinburgh and London, Blackwood and Sons, 1906.
2. *Id.*; *the romantic Revolt. Ibid.*, 1907.

M. Grierson remarque d'ailleurs avec assez de raison que la periode de transition, de survivances indécises et d'innovations tâtonnantes qui occupe la première moitié du XVIIe siècle et où Vondel et Cats, Ben Jonson et Milton, Malherbe et d'Urfé, Corneille et Gryphius, Opitz et Marino ont leur place, se prête mal à une généralisation trop simplificatrice. « La transition n'y est pas marquée par la lente décadence d'une tradition ancienne et la naissance progressive d'une tradition nouvelle, — mais plutôt par le conflit confus de forces actives et vigoureuses. La Renaissance, la Réforme, la Contre-Réformation, sont autant d'influences puissantes et efficaces. » Surtout — et cette idée aurait dû, semble-t-il, être mise dans toute sa valeur, car il y a eu là, de fait, un principe singulièrement actif — « l'organisation de la société polie comme une force consciente dans la vie et les lettres » commence à préparer le classicisme de l'époque suivante : le rationalisme, dont quelques manifestations sont dès à présent retentissantes, ne tardera pas à donner à ces tendances sociales une sorte d'appui métaphysique. Ne pourrait-on pas dire que le conflit foncier entre les survivances de la Renaissance et cette réorganisation de la société qui s'opère de toutes parts et à laquelle poussent toutes les orthodoxies, s'illustre et se vérifie en particulier dans le genre littéraire qui est le plus caractéristique de cette époque — celui de la pastorale? Car celle-ci, à y regarder de bien près, influe peu ou prou, entre 1600 et 1660, sur toutes les variétés de littérature, du roman au lyrisme, du drame aux hors-d'œuvre favoris de l'épopée; et ce « pastoralisme » intense, dont nous avons tant de peine aujourd'hui à supporter les artifices, qu'était-il au fond, sinon le refuge imaginaire et poétique où le XVIIe siècle bannissait quelques-unes des aspirations les plus chères de l'âge de la Renaissance?

C'est une émancipation correspondante que représente, de l'autre côté des « âges augustes », cette révolte romantique dont M. Vaughan retrace les phases principales. Il le fait en un petit nombre de chapitres substantiels, mais assez inégaux, trop attachés en général à la description des œuvres éminentes au détriment des groupes et des mouvements collectifs : le Sturm und Drang n'est pas caractérisé à proprement parler (le nom même de Hamann fait défaut), et, parmi les tendances révélatrices d'affinités romantiques en plein retour apparent à l'antique, des symptômes tels que le « genre troubadour » ne trouvent point de place. Cette dernière omission est d'autant plus singulière que M. Vaughan met un des accents principaux de la « révolte romantique » sur l'importance nouvelle que le monde du moyen âge prit alors pour l'imagination européenne. Il va sans dire que Rousseau, personnellement absent d'une époque intellectuelle qui s'ouvre après sa mort, projette du moins son ombre sur elle en plus d'un endroit; et l'importance que prennent les déclarations anti-individualistes de Burke et les traités traditionalistes de Joseph de Maistre ne s'explique que si l'on considère la fortune de certaines notions, celle en particulier des « droits de l'homme », dans l'Europe de 1790. Autant M. Grierson

semblait enclin à esquiver (p. 361) l'exposé de ce qui n'était pas exclusivement « la littérature considérée comme un art », autant M. Vaughan (p. VI) juge nécessaire d'accorder une grande place à des sujets de philosophie et de théorie politique; et l'idéalisme allemand reçoit ainsi toute la lumière convenable. Au point de vue spécifiquement littéraire, les quelques formules synthétisant ce mouvement qui va des « classiques émancipés », à la Lessing, aux romantiques de fait, sinon d'aveu, à la Chateaubriand, appellent sans doute des réserves légères qui ne modifient guère leur teneur générale : « passage de l'esprit critique à l'esprit créateur; de l'esprit à l'humour et au pathétique; de la satire et du poème didactique à la poésie de la passion et de la méditation passionnée; par-dessus tout, passage d'une conception étroite et mesquine de la raison humaine à une conception plus large, plus adéquate aux forces de l'esprit humain. »

*
* *

Tandis que la littérature comparée, dans les *Periods* de M. Saintsbury, s'appliquait à répartir entre de grandes époques sensiblement homogènes la vie intellectuelle des peuples principaux de l'Occident, elle s'efforce, sans trop de souci de la chronologie, de déterminer la « dette extérieure de la littérature anglaise » dans l'ouvrage de M. Tucker qui porte ce titre [1]. Manuel et compendium plutôt que livre de science et de recherche, sans références ni bibliographie, mais avec de ces tableaux synoptiques et de ces arbres généalogiques comme il y a certainement un excès de hardiesse simpliste à y condenser la variété des phénomènes de la vie intellectuelle; c'est ainsi qu'il y a, page 252, une sorte de « pedigree », fait d'un réseau de diagonales, de verticales et d'obliques, qui donne pour point d'aboutissement à tant de flèches entrecroisées la poésie contemporaine de l'Angleterre : et les ancêtres lointains, à travers mille intermédiaires, d'un lyrique anglais de 1907 ne sont pas de moindres aïeux que les érotiques, les élégiaques et les idyllistes grecs, les troubadours provençaux, les épigrammatistes latins et les anonymes auteurs de chants populaires anglais et écossais! N'accoutume-t-on pas les esprits, au moyen de ces graphiques et de ces schémas qui peuvent être d'une certaine utilité mnémotechnique, à se représenter vraiment sous ces apparences simplifiées les problèmes d'influence et de dépendance? Le texte même du livre de M. Tucker n'est pas exempt de ces simplifications périlleuses; d'autre part, la méthode qu'il a suivie, et qui consiste à rappeler brièvement les principaux traits et les œuvres dominantes de chaque littérature « créancière » et à indiquer ensuite quelle action elle exerça sur les écrivains anglais, ne va pas sans entrainer quelques répétitions. Ailleurs, ce

1. T. G. Tucker, *The foreign debt of English literature*. London, G. Bell and Sons, 1907.

sont des influences hypothétiques que la brièveté de son exposé l'empêche de justifier où d'expliquer : ainsi le rattachement (p. 173) des lettres fictives du *Spectator* à la correspondance de Mme de Sévigné, ou le retentissement en Angleterre du « retour à la nature » de J.-J. Rousseau (p. 175). Les fragments de chapitre consacrés à l'influence celtique et à l'influence hébraïque sont assez décevants par leur manière un peu désinvolte d'indiquer l'importance des questions et de s'excuser sur cette importance même de leur brièveté. Et c'est en somme pour les littératures grecque et latine — qui occupent à elles deux juste la moitié du livre — que la « dette » de l'Angleterre est totalisée de la manière la plus appropriée aux intentions de l'auteur.

*
* *

Nous sommes plusieurs à croire — j'ai rappelé l'an dernier à ce sujet l'opinion si nette de M. Benedetto Croce — qu'un intérêt assez factice et une faible valeur documentaire s'attachent à la « comparaison » d'œuvres qui traitent (du moins en apparence) le même sujet, le même fait historique ou légendaire, lorsque nulle filiation véritable, nul lien authentique ne leur ont servi de support, et que rien ne permet de déterminer la part de nouveauté qui revient à chacun des adaptateurs successifs [1]. La légende de don Juan, à laquelle M. Gendarme de Bévotte consacre un gros livre [2] qui sera lui-même complété et continué par un second volume poussant jusqu'à nos jours de patientes recherches, est au contraire un « thème » d'une continuité presque parfaite à cet égard. Par les influences romanes exercées sur le théâtre de la Restauration anglaise, sur les *Puppenspiele* et les *Hauptactionen* d'Allemagne et d'Autriche, et, inversement, par le prestige exercé sur la France ou l'Italie par *Clarisse Harlowe*, par les *Don Juan* de Mozart, de Hoffmann, de Byron, une dépendance qui n'est point factice rattache les anneaux si divers de cette longue chaîne : il faudrait même compliquer encore cet entrecroisement international si M. Farinelli (de qui M. de Bévotte se proclame à bon droit le débiteur, mais de qui il se sépare sur ce point) parvenait à démontrer sa conjecture, faisant, de la légende de don Juan à ses débuts, un thème septentrional *importé* en Espagne. Quoi qu'il en soit de ce point controversé, on peut s'étonner que M. de Bévotte ait cru deux fois devoir s'écarter d'un ordre que semblaient imposer aussi bien la chronologie que le développement logique de son sujet : il s'occupe de Lovelace et de son influence sur le type français du roué avant d'avoir traité du don Juan anglais; il indique l'in-

1. Cf. F. Jakob, *Die Fabel von Atreus und Thyestes in den wichtigsten Tragödien der englischen, französischen und italienischen Literatur*. Leipzig, 1907; H. Speck, *Katilina im Drama der Weltliteratur*. Leipzig, 1906.
2. Georges Gendarme de Bévotte. *La légende de don Juan*; *son évolution dans la littérature des origines au romantisme*. Paris, Hachette, 1906.

terprétation donnée par Hoffman au *Don Juan* de Mozart sans nous avoir parlé de celui-ci, réservé, parce qu'opéra, au tome second de l'ouvrage. Ces singularités de méthode seraient moins choquantes si l' « évolution » du personnage central, annoncée dès le titre, n'était pas affirmée mainte fois au cours du livre : et ces solutions de continuité sont vraiment, dès lors, des *missing links* dans la chaîne.

Il est visible que M. de B. est moins à l'aise dans les détails de l'histoire littéraire elle-même que dans les développements auxquels prête la psychologie des grands représentants de la tradition donjuanesque. De nombreux *errata* dans les noms et les titres en langues étrangères, moins de nouveauté qu'il ne pourrait paraître, et un apport personnel assez mince dans le document et la conjecture; au contraire, beaucoup d'habileté et de finesse dans l'analyse d'un caractère et une abondance parfois un peu complaisante chaque fois qu'il s'agit de différencier et de caractériser l'un des innombrables héros de l'infidélité et de la séduction : Gustave Larroumet, qui donna l'impulsion première à ce travail, et qui lui-même conférenciait si aimablement sur ce sujet, y aurait sans doute trouvé son compte. « Anglistes », « germanistes » et « comparatistes », tout en se félicitant de voir enfin coordonnées dans une œuvre d'ensemble tant de recherches de détail déjà connues, n'auraient pas été fâchés, par contre, de rencontrer, sur un certain nombre de points (Lovelace, le *Sturm und Drang*, etc.), une parfaite justification de cette « dépendance manifeste » annoncée par la *Préface* : « La légende forme un tissu sans discontinuité, et c'est la suite de cette trame qu'il nous a paru tout d'abord intéressant de rechercher et de reconstituer avec précision. » Rien de plus justifié, en revanche, par les analyses antérieures que ce résumé proposé dans la *Conclusion* : « Si nous avons rencontré à toutes les époques le type de Don Juan en un certain sens toujours semblable à lui-même, nous avons constaté aussi combien il s'était différencié. Nous avons vu des traits locaux et accidentels s'ajouter sans cesse au fonds permanent de son caractère et le modifier. Il a été successivement fougueux, superficiel et léger dans les pays de vie ardente et extérieure; brutal, féroce dans les milieux où les vices sont renfermés, profonds; raffiné, dédaigneux, sceptique dans les civilisations dont la corruption est élégante, plus intellectuelle que physique; inquiet, tourmenté dans les périodes de dépression et de névrose. Et ce n'a pas été une des moindres causes de son succès que cette aptitude à s'adapter à des milieux différents, et à varier avec eux. Il s'est trouvé être ainsi de tous les temps et toujours de son temps... »

*
* *

C'est, en un sens, la France du séduisant et raffiné Don Juan de Molière que nous voyons agir sur l'Angleterre contemporaine dans l'ouvrage de

M. Charlanne sur l'influence française outre-Manche[1]. Le livre ne répond qu'imparfaitement à la totalité de son titre et de son sous-titre. Sans doute, on y trouvera réunis, sous une forme souvent attrayante et piquante, avec d'abondantes citations d'Evelyn et de Pepys, nombre d'indications fondamentales sur le succès remporté en Angleterre au XVIIe siècle par les modes et la cuisine de France, les manières, la musique, le roman, la critique et le théâtre, et sur les imitations qu'y suscitèrent nos principaux classiques. Mais, pour correspondre à son contenu essentiel, l'ouvrage aurait dû annoncer une étude sur l'influence française subie par la Restauration, par les milieux proches de la cour de Charles II, par une Angleterre que l'exil avait d'abord initiée à des formes nouvelles de vie et d'art qu'elle voulut ensuite transplanter au delà de la Manche : une étude de ce genre — qui d'ailleurs mettait en œuvre la presque totalité des matériaux diligemment recueillis par M. Charlanne — avait l'avantage de substituer à des rudiments de comparaisons esthétiques et littéraires (si ingrates à cause de l'infériorité artistique de la plupart des imitateurs britanniques cités) des questions d'histoire de la civilisation. C'est ainsi, en somme, que M. Underhill avait compris le sujet analogue de l'influence espagnole sur l'Angleterre des Tudors, et une confrontation des deux ouvrages fait sentir toute la différence des méthodes. Avec tout son labeur, son soin à colliger les témoignages fournis par les préfaces, les biographies, les textes (et trop souvent, à l'occasion, par les *Curiosités* de Disraeli) M. Ch. ne satisfait qu'à demi : même des problèmes tels que ceux de l' « opéra » de Davenant ne sont pas posés, — pour ne rien dire de questions peu visibles, quoique de première importance, comme l'influence du cartésianisme. De bons et utiles chapitres, celui, par exemple, de la langue française en Angleterre, font regretter que l'auteur ne se soit pas proposé de traiter avec méthode l'exil du prince en France, la nature des influences subies alors, le degré des persistances que la Restauration voudra ériger en modes nouvelles, la nature des infiltrations qui, par là, passèrent dans une « plus grande Angleterre ». C'eût été, en réalité, un des aspects de cette question de l'influence française : les collèges anglais du nord de la France, les rapports de l'Angleterre savante et théologienne avec Genève, « demi-France » à sa façon, le Refuge et l'influence huguenote, resteraient encore à faire en grande partie.

La tragédie classique française est seule en cause dans le volume consacré par M. van Schoonneveldt[2] à l'examen d'une des nombreuses actions intellectuelles exercées sur la Hollande par la France. « L'histoire de notre

1. Louis Charlanne. *L'influence française en Angleterre au* XVIIe *siècle; la vie sociale; la vie littéraire; étude sur les relations sociales et littéraires de la France et de l'Angleterre surtout dans la seconde moitié du* XVIIe *siècle*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1906.

2. Ch. van Schoonneveldt, *Over de navolging der klassiek-fransche tragedie in nederlandsche treurspelen der achttiende eeuw*. Dœtinchem, C. Misset, 1906.

littérature, écrit-il lui-même, est surtout une histoire d'imitations, et d'imitations particulièrement françaises. De Veldeke et Maerlant à nos romanciers contemporains, se poursuit le fil rouge de l'influence de nos voisins du Sud »; et, si démodées et surannées que paraissent aujourd'hui les adaptations et les transpositions de tout genre que le théâtre de Corneille (principalement), de Racine (à un bien moindre degré), de Voltaire (avec mille restrictions religieuses et morales) et de quelques autres poètes tragiques suscitèrent en Hollande au XVIIIe siècle, l'auteur estime qu'il y eut là un phénomène comparable aux influences de Darwin pour les sciences naturelles, de Wagner pour la musique, de Grimm pour la germanistique, de Zola pour le roman. Un rappel un peu bien prolongé des caractères et des conditions de la tragédie classique précède deux intéressants chapitres, l'un plus synthétique, l'autre plutôt de détail documentaire, où sont exposées les phases et les particularités de son influence, faible d'abord, rapide à partir du jour où le cénacle *Nil Volentibus Arduum* en devint l'intermédiaire en Hollande à la fin du XVIIe siècle. Un dernier chapitre relève les acquisitions de forme, style et langue, attribuables à cette initiation, qui semble à M. van Sch. avoir été, somme toute, avantageuse à l'affinement des lettres hollandaises.

***

Parmi les publications de ces derniers mois, un grand nombre ont été consacrées à des influences anglaises sur le continent, au XVIIIe et au XIXe siècles : et c'est, en somme, la préparation et la détermination du Romantisme que tendaient à effectuer des œuvres issues d'une société qui donne en général peu de prise au romantisme dans la morale et dans l'action. Il n'y parait pas encore, assurément, dans cette comédie de l'*Echange*, que Voltaire écrit et joue à Cirey en 1734, et qui, avec *les Originaux, ou Monsieur du Cap Vert*, est une adaptation de *the Relapse, or Virtue in danger*, de Vanbrugh; M. Böttcher[1], qui étudie cette pièce ou plutôt son double le *Comte de Boursoufle*, s'attache à établir la dépendance de Voltaire à l'égard de son modèle anglais et du *Love's last shift* de Cibber : la part d'originalité de l'hôte de Mme du Châtelet consiste surtout dans une accentuation de l'élément « courtisan » des personnages et des situations.

Les comédies anglaises dont M. Beam étudie les traductions allemandes[2], premières tentatives d'importation en Allemagne de ce « libre » théâtre comique anglais que Gottsched blâmait à la fois pour son indécence et son irrégularité, ne sont qu'en partie un produit spécifiquement britannique :

1. Erich Böttcher, *Der englische Ursprung des Comte de Boursoufle*. Diss. Rostock, 1906.

2. Jacob N. Beam, *Die ersten deutschen Uebersetzungen englischer Lustspiele im achetzhnten Jahrhundert*. Hambourg und Leipzig, Leopold Voss, 1906.

l'*Anatomist* de Ravenscroft était une adaptation du *Crispin médecin* de Hauteroche, les *She Gallants* de Granville avaient été écrits sous des influences françaises. Il se trouve ainsi des éléments français « dénaturés » dans ces comédies anglaises qui cependant ne tardent pas à faire pièce à l'hégémonie classique au théâtre; de même, l'opinion de Muralt, de Voltaire, de Le Blanc en cette matière n'est pas sans guider l'appréciation de la critique allemande en train de découvrir la comédie anglaise. Le soigneux travail de M. Beam tire son intérêt des circonstances au milieu desquelles se placent les neuf adaptations qu'il étudie : il ne manque pas de marquer expressément à leur sujet l'attitude de Gottsched et celle de Lessing, si révélatrices de conceptions divergentes.

Plus énergiquement opposée aux tendances analytiques et simplificatrices du théâtre de l'âge classique, l'influence shakespearienne, si éloignée encore d'avoir été déterminée sur tous les points, se trouve en cause dans plusieurs récentes études. M. Fest[1] ne tient pas tout ce que promet le titre de sa « dissertation », mais il annonce une suite à l'*Othello en France* où il examine deux adaptations du *More* en français, celle en particulier que Douin publia en 1773 : il essaya en vain de la faire jouer; les concessions faites aux unités et à la séparation des genres ne désarmèrent pas les objections des directeurs, la première étant qu' « un héros noir principal caractère a quelque chose de révoltant et prévient contre lui ». M. Huchon[2] s'arrête, avec toute l'attention désirable, à l'important épisode qui fit de son héroïne Mrs. Montagu, en 1769, le champion de Shakespeare contre Voltaire avec l'*Essay on the writings and genius of Shakespeare* qui fut traduit en français en 1777 et fut pour une bonne part dans les fameuses manifestations du vieil écrivain à l'Académie. Parmi les nouveautés dont l'étude de Shakespeare en France est redevable à M. Huchon, il faut signaler les indications qu'il donne sur Patu, rédacteur au *Journal étranger* et ami de Garrick dont il partageait l'enthousiasme shakespearien. M. St. Lee[3] reprend, parmi les articles qui composent son recueil sur le grand poète, un article déjà ancien mais remis au point, sur *Shakespeare en France* : d'abord ingénieux résumé du livre de M. Jusserand, puis élucidation originale de quelques points, entre autres des rarissimes *Pensées de Shakespeare* publiées par Ch. Nodier en 1801.

Alors que des monographies antérieures sur l'influence d'Young faisaient porter l'accent principal sur les *Nuits*, M. Kind[4] donne la première place aux *Conjectures*. La lutte du « génie » contre les règles, le goût, les modèles, trouva en Allemagne son profit et son compte à ce traité hostile à l'art des

1. Joseph Fest, *Othello in Frankreich*. Diss. Erlangen, 1906.
2. René Huchon, *Mrs Montagu 1720-1800*. London, J. Murray, 1906.
3. Stephen Lee, *Shakespeare and the modern stage*. London, A. Constable, 1907.
4. John Louis Kind, *Edward Young in Germany*. Colombia University Studies, II, 3. New-York, Colombia University Press, 1906.

épigones, favorable à l'émancipation des individualités. M. K. retrouve son action chez Hamann, chez Herder, chez les initiateurs du *Geniekult* qui aboutit à de si singulières exagérations (il néglige à ce sujet de consulter Lavater, chez qui se manifeste le mieux la fusion de théories qui, pour toucher à la littérature, n'en ont pas moins un côté moral et même religieux). D'une façon générale, il y a là une lacune, ou plutôt un vice d'orientation, que je reprocherais de même à la troisième partie de l'ouvrage, celle où il reprend l'étude de l'influence des *Nuits* en Allemagne, très forte surtout de 1760 à 1770 : consciencieuse à souhait (mais la clarté gagnerait à ce que l'énumération des traductions et des comptes rendus et l'examen des poètes influencés fussent fondus davantage), son enquête n'établit pas les *plans* les plus convenables à son objet en consacrant un si mince chapitre aux *Poètes philosophes*, en s'abstenant de rechercher dans quelle mesure la religiosité dominante était favorable aux larmoiements du poète anglais : Si l'opposition et la réaction se servent souvent du terme de *herrnhuterisch* à propos de ces « pensées nocturnes », c'est qu'il y avait, dans la vie religieuse de l'Allemagne et indépendamment de toute littérature, des affinités certaines avec la prédication versifiée d'Young : ce sont des éléments fort importants de la question.

Voici une influence britannique bien différente : M. Vacano[1] recherche les points de contact entre Sterne et Heine. Ce n'est point, dans ce petit livre, du poète lyrique qu'il s'agit (bien que telles « discordances » familières à celui-ci soient rattachées par l'auteur à la même influence) : non sans des hors-d'œuvre inutiles et des rapprochements peu admissibles, l'auteur démontre que Heine a connu l'œuvre de Sterne vers 1822-3, peut-être grâce à Jean-Paul, et que la technique des *Reisebilder* en particulier doit beaucoup au *Sentimental Journey* et à *Tristram Shandy*. Il concède d'ailleurs que les *Lettres de Berlin*, antérieures à cette initiation, témoignent assez que Heine tendait spontanément à cette technique subjective dont Sterne lui a révélé en quelque sorte l'usage intégral, brusques interruptions, discordances humoristiques de ton, etc. En dépit de cet aveu, qui fait de Heine un analogue de Sterne sur certains points avant d'en faire un « dépendant », il semble à M. V. que les adversaires allemands du poète de la dissonance pourraient être amenés à modérer leurs reproches, s'il était considéré comme un anneau dans la chaîne d'une série littéraire déterminée.

Cette série a trouvé, en quelque manière, sa manifestation la plus éclatante dans la personnalité de Byron et dans une partie de son œuvre ; « démon » entre tous les poètes, au gré de la génération qui l'acclama, l'auteur de *Caïn* apparut, aux premiers amis de Mme de Stael qui le virent à Coppet, comme l'incarnation même du satanisme en poésie : sa fortune en France souffrit ou profita, selon les dispositions de ses lecteurs, de

1. Stefan Vacano, *Heine und Sterne*, Zur vergleichenden Literaturgeschichte. Berlin, Fontane, 1907.

cette direction principale donnée à sa renommée, que son héroïsme philhellène ne vint modifier que passagèrement. M. Estève[1], qui étudie longuement et approfondit avec beaucoup de sûreté et de force l'histoire de cette influence, ne laisse plus guère après lui qu'à glaner sur ce terrain. Insuffisant pour le dosage des éléments divers que Byron résume et synthétise (mais je ne suis pas d'accord avec M. Faguet qui souhaite qu'une étude de ce genre soit toujours faite *en partie double* et signale les dettes en même temps que les créances), son livre est, au contraire, pénétrant et probant à souhait pour les diverses attitudes dans lesquelles Byron apparut aux générations françaises, littéraires et mondaines, entre 1816 et 1850, et pour les différentes impulsions qu'elles reçurent d'une œuvre dont l'irrégularité apparente, les sympathies grecques, la mélancolie et le satanisme, l'ironie et la passion, le subjectivisme et le culte de la nature agirent sur elles tour à tour ou tout à la fois. La répartition que fait M. E., dans la dernière partie de son volume, des éléments byroniens que contient l'œuvre des grands romantiques (avec la moindre atteinte et la plus brève et la plus superficielle dépendance chez V. Hugo), présente les inconvénients et appelle les réserves qu'une étude de ce genre comporte naturellement : n'est-il pas bien délicat de faire l'exact départ de ce qui revient ici à Byron lui-même et de ce qui est plutôt un legs des roués du XVIIIe siècle, du Satan de Milton, du Méphisto de Gœthe, et de tant d'autres influx de tout genre et de toute qualité qui pénétrèrent l'imagination et la sensibilité romantiques ? Du moins l'histoire du « byronisme » en France, même si tout n'y est pas exactement imputable à lord Byron, pendant la première moitié du XIXe siècle, est-elle faite, et bien faite, et cet important chapitre de l'histoire des idées est désormais au courant : tout au plus y faudrait-il ajouter des traces de byronisme dans des œuvres qui ne ressortissent pas strictement aux « belles-lettres ». Une des indications les plus précieuses que l'histoire de la littérature française en général aura à retenir du livre de M. E., c'est la démonstration, par la nature même des jugements et des influences, d'un phénomène trop négligé en général par les chroniqueurs de notre romantisme : l'espèce de volte-face — correspondant à une vraie nouveauté littéraire et sociale et à l'avènement visible de « nouvelles couches » dans le personnel de la littérature — qui vers 1824 fait de Byron, objet de réprobation ou d'horreur sacrée jusque-là, à peine réhabilité ou purifié par sa mort, le porte-paroles préféré de la jeune école et l'un des initiateurs les plus efficaces d'un romantisme libéral qui succède nettement à la tendance légitimiste et chrétienne du début. « Il fut démontré par un éclatant exemple qu'on pouvait être romantique et libéral, sceptique et poète, que le doute aussi bien que la foi, le blasphème autant que l'adoration, avaient leur pathétique et leur grandeur... Byron apprit aux poètes

1. Edmond Estève, *Byron et le romantisme français. Essai sur la fortune et l'influence de l'œuvre de Byron en France de 1812 à 1850*. Paris, Hachette, 1907.

à chanter la solitude et la nature, la liberté, l'indépendance des peuples, l'Orient et Napoléon. Surtout il les imprégna de sa sauvage mélancolie, il en fit à son image des révoltés ou des désespérés... »

*
* *

Qui ne s'étonnerait, à première vue, d'une influence de Gessner sur Byron? Et quelles affinités auraient incliné, vers l'idylliste zurichois, le sarcastique railleur de *Don Juan*? La *Mort d'Abel*, dont le succès avait été « mondial » ou peu s'en faut, fit du poète de *Caïn*, dans quelque mesure, le débiteur de cet écrivain qui ne nous apparaît plus que comme un fredonneur de fadaises rustiques, et qui fut, en somme, le premier auteur germanique dont la notoriété franchit les frontières. Mlle B. Reed consacre à cette influence de Gessner sur la littérature anglaise[1] un volume qui est loin d'être un des meilleurs de cette série des *German American Annals* dont il fait partie. Il y a là trop de répétitions, de contradictions, d'errata; beaucoup de désordre dans l'exposé des opinions anglaises, telles que les révèle un dépouillement assez attentif de la presse périodique. Il y a surtout ce défaut initial : l'oubli ou la méconnaissance de ce fait que Gessner fut révélé à l'Angleterre par les traductions et les critiques françaises, et que la nuance d'interprétation que la sentimentalité et la mièvrerie du temps y avait ajoutée passait la Manche en même temps que *Daphnis*, les *Idylles*, la *Mort d'Abel*, qui devaient à ces intermédiaires français leur introduction en Angleterre. Plus réussie est la seconde partie de ce travail, consacrée à l'examen de l'influence de Gessner sur quelques poètes : peu convaincante pour Cowper, la démonstration de Mlle Reed l'est davantage pour Coleridge et Wordsworth, pour Blake et pour Byron. L'idée du remords à propos de Caïn, les particularités humanitaires, pastorales, domestiques de Gessner, furent ainsi pour quelque chose dans la rénovation poétique des alentours de 1800. On aimerait savoir si pour l'Angleterre comme pour la France, la lente remise en honneur de Théocrite a pu dériver un certain encouragement de la gloire d'un écrivain en qui il était courant, vers 1770, d'admirer un « Théocrite allemand ».

Une influence germanique autrement profonde, et qui annonce déjà à sa manière le vaste renouvellement que la « philosophie du devenir » devait donner à la pensée européenne, est celle que Herder exerça sur E. Quinet. M. Wenderoth lui a consacré une étude digne de son importance[2], et dans laquelle il ne néglige pas de faire entrer l'examen de quelques problèmes

1. Bertha Reed, *The influence of Solomon Gessner upon English literature*. Philadelphia, Americana Germanica Press (reprinted from *German American Annals*, vol. III).

2. O. Wenderoth, *Der junge Quinet und seine Uebersetzung von Herders « Ideen ». Ein Beitrag zur Geschichte der literarischen Wechselbeziehungen Zwischen Frankreich und Deutschland.* Diss. Tübingen, 1906.

connexes de cette question fondamentale. Il fait remonter avec raison jusqu'à Mme de Staël l'impulsion première : Herder ne signifie pas encore, avec elle, développement et continuité évolutive, mais enthousiasme humanitaire, intuition de l'unité du genre humain; et pourtant les normes nouvelles que devait apporter son influence sont déjà latentes dans cette toute première signification attribuée à Herder par la pensée française. Quant à Quinet, il commence à traduire les *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* en 1824 (et sans doute d'après une traduction anglaise et à l'instigation d'un Écossais de ses amis, ce qui est un détour assez curieux); cette traduction l'occupe jusqu'à sa publication en 1827-28, et la diffusion des idées principales de Herder reste longtemps la grande affaire de son apostolat. L'idée de développement prend chez lui une teinte « nationale », apparait comme un moyen d'accepter définitivement la Révolution et de définir le rôle de la France parmi les peuples modernes, de concilier l'idéal humanitaire avec la fidélité patriotique; et ce n'est qu'assez tard que le rattachement du monde moral au monde de la matière, l'évolution de l'humanité hors d'une création d'abord chaotique, se posa à Quinet comme un problème inquiétant. M. Wenderoth, qui connaît assez bien les alentours du sujet, poursuit au delà de Quinet les indices de cette influence herdérienne sur la France intellectuelle de la Monarchie de juillet : c'est en réalité un nouveau sujet, et qui mériterait une étude particulière qu'on pourrait pousser jusqu'à Renan. Il ne faudrait pas manquer — et M. W. aurait pu s'en préoccuper dans son travail — d'y tenir compte des résistances, et de noter par exemple que dès 1836 une traduction de l'abbé Lechat faisait connaître en France la *Philosophie de l'histoire* de Frédéric Schlegel, réfutation explicite de l'ouvrage de Herder où ne se trouvaient « ni idées, ni philosophie, ni histoire, ni humanité... »

Un des meilleurs essais d'un recueil récent de M. Kuno Francke[1] est consacré à *la tendance évolutionniste dans la critique littéraire allemande*, et Herder, « le premier critique allemand qui conçût la littérature en tant que produit naturel », y paraît en bonne place : l'auteur poursuit jusqu'à nos jours, jusqu'à la méthode psychologique dans la critique littéraire et jusqu'à une analyse presque trop développée d'un livre de M. Volkelt, l'étude des principes évolutifs qui ont, à plusieurs reprises, renouvelé les points de vue et les méthodes de la critique allemande : il y a là, parallèlement à Stendhal, à Taine et à Brunetière, une tendance qu'il serait injuste de considérer comme spécifiquement germanique, mais qui certainement s'accommode de certaines particularités de l'esprit allemand. Et M. Francke, dont l'intention est « franchement propagandiste », semble assez disposé à voir dans cette « tendance évolutionniste » un des traits par où l'intellectualité allemande mérite de servir d'éducatrice. En dépit

1. Kuno Francke, *German Ideals of to-day*. Boston and New-York, Hougton, Mifflin and Co, 1907.

des apparences contraires, et pour réagir contre ces apparences mêmes, M. Francke tient en effet à démontrer que l'Allemagne actuelle est loin de consacrer à l'expansion commerciale et à la production industrielle la totalité de ses forces; la variété des opinions et des mentalités, l'intérêt intense suscité par les questions artistiques, littéraires, religieuses, une différenciation des individualités beaucoup plus nette qu'en Amérique même, lui semblent les sûrs garants d'une Germanie qui n'a pas déchu et qui peut continuer à fournir au monde des idées et des œuvres dans le domaine de l'esprit. Or n'est-il pas curieux que la moitié au moins des articles de M. F. soit attribuée en réalité à Goethe, à Schiller, à l'ancien idéalisme, à un représentant de la vieille culture tel que Hermann Grimm, weimarien attardé, aux diverses affinités par lesquelles Emerson s'apparenta aux penseurs allemands de jadis, à Fichte en particulier? Le présent de l'Allemagne intellectuelle est assurément représenté par des noms éclatants, ceux de Hauptmann ou de Paulsen notamment : mais n'est-il pas significatif que les constatations les plus nettes que M. F. dégage de son examen de la littérature allemande contemporaine concernent *demain* encore plus qu'*aujourd'hui*, des symptômes plutôt que des faits? C'est l'existence, dans la mentalité allemande d'aujourd'hui, de sourdes aspirations, ce n'est pas la réalisation, dans son pays d'origine, de formes d'art qui puissent servir d'idéal à son pays d'adoption, qui justifie le titre donné à son livre par l'éminent professeur de l'université Harvard.

Lorsqu'il résume les principaux traits de la littérature allemande d'aujourd'hui, tels que le recul de la distance, à défaut de l'éloignement dans le temps, les font saillir en leur signification essentielle, tels aussi que les pays étrangers pourraient, à son gré, en faire leur profit, M. Francke aboutit à la formule de « néo-romantisme », avec l'oscillation entre le symbolisme et le naturalisme que comporte en effet la tendance romantique en art. S'il n'était contradictoire avec la croissante différenciation des esprits de rattacher absolument une certaine tendance intellectuelle à une certaine nationalité, ce seraient des symptômes assez différents qu'offrirait la littérature française contemporaine : on y découvrirait même une orientation incontestable vers une sorte de classicisme élargi, et le besoin presque intempérant de se débarrasser d'éléments romantiques qui ont servi à élaborer son passé, de les discréditer rétrospectivement en leur attribuant une origine étrangère. C'est ainsi que selon le livre véhément de M. Lasserre sur le romantisme [1], une « putréfaction d'idées germaniques » dans la mentalité française est rendue responsable de la sentimentalité de l'ancien régime finissant, de la notion des droits de l'homme, du panthéisme poétique du XIX[e] siècle et de la conception de l'interdépendance des phénomènes : et ainsi, de Rousseau à Taine et à Zola, une influence germanique

1. P. Lasserre, *le Romantisme français*. Paris, Société du *Mercure de France*, 1907.

persistante est accusée d'avoir dévoyé un siècle et demi de vie française. Outre que la justification historique de cette thèse n'est point faite par M. L., et que son livre est plus précieux comme pamphlet et comme indice qu'en tant qu'ouvrage documentaire, ce paradoxe méconnaît, d'abord l'enchevêtrement de plus en plus complexe des influences, ensuite la loi qui ne permet guère à une action intellectuelle de s'exercer avec persistance, si cet effet extérieur ne correspond pas à une évolution intérieure et organique, plus ou moins avancée, du sujet influencé. Mais l'âme de vérité qui se trouve dans la thèse de M. Lasserre est incontestable : c'est que le conflit des idées, qui se poursuit, identique, parallèle ou divergent, en même temps que la lutte des forces et le concours pour l'hégémonie politique, a été plutôt signalé, durant les cent cinquante dernières années, par la victoire du subjectivisme, de l'individualisme sentimental, d'une conception littéraire où le « fait social » et ses exigences étaient volontiers pris à partie. Reste à savoir si ce n'est pas donner dans le même travers que d'accuser avec tant d'âpreté une tendance qui constitue bien, elle aussi, un « fait social. »

*
* *

Autant que par sa littérature, l'Italie n'a guère cessé d'exercer par son art, ses mœurs et son ciel, une séduction à laquelle le groupe des nations de l'Europe occidentale est resté volontiers soumis. Mais « il n'y eut pas, au moins durant les deux derniers siècles, deux générations successives qui en aient vu ou apprécié les mêmes éléments. » M. C. von Klenze, qui justifie en ces termes le dessein de son enquête[1] sur ce qu'on pourrait appeler les « variations de l'italianisme européen » aux XVIIe et XVIIIe siècles, place délibérément le *Voyage en Italie* de Gœthe au point vif de cette évolution, car il lui semble que l'époque où celui-ci fit son premier voyage était particulièrement propre à une interprétation nouvelle de l'Italie. En amont de ces conjonctures favorables, M. von K. étudie l'attitude des humanistes, qui ne voient guère dans la péninsule que des ruines intéressantes ou le dépôt des trésors gréco-latins, et n'en perçoivent ni l' « atmosphère », ni l'art, ni la vie; celle des voyageurs de l'époque classique, tentés de n'avoir de curiosité que pour le monde du Vatican ou pour la scène de l'histoire classique ou chrétienne. Peut-être y a-t-il, dans ce dernier chapitre, trop de simplification : des témoignages comme la comédie de Saint-Evremond, *Sir Politick Would-be*, les correspondances d'élèves de l'Académie française de Rome permettraient assurément de diversifier quelque peu le tableau. En tout cas, le mépris est à peu près général, chez les voyageurs, pour tout ce qui est suspect d'être primitif ou « gothique ». Le XVIIIe siècle produit ce que M. von K. appelle la grande encyclopédie

1. Camillo von Klenze, *The interpretation of Italy during the last two centuries. A contribution to the study of Goethe's Italienische Reise*. Chicago, *The University of Chicago Press*, 1907.

rationaliste des choses italiennes : le *Voyage* de Lalande, abrégé en 1770 par Volkmann en allemand. Mais déjà la révélation de la nature, la découverte à nouveau de la civilisation grecque, l'action de Winckelmann préparent une modification des points de vue : et l'on peut dire que l'importance assez soudaine prise par la Sicile, son annexion à l'Italie des voyageurs, symbolise et satisfait tout ensemble des curiosités insoupçonnées. « Juste au moment du voyage de Gœthe commençaient à se manifester l'appréciation du pittoresque dans le paysage et les habitants, l'intérêt suscité par les simples et les humbles, la tendance à traduire les impressions personnelles en phrases lyriques exubérantes. » En dépit de ses « survivances », Gœthe marque un progrès incontestable par son effort à tenter de comprendre *comme des résultantes* divers aspects de l'Italie, et c'est à ce titre que sa lettre du 12 décembre 1786 semble significative : « Juger des effets, des phénomènes causés, non d'après l'impression que nous en éprouvons, mais d'après leur valeur intérieure. » M. von Klenze n'arrête pas à l'auteur du *Voyage en Italie* sa diligente enquête : il indique la nouvelle modification qui — en attendant les « nazaréens » — met en face des choses italiennes les nostalgiques, les mélancoliques du début du XIXe siècle; il poursuit jusqu'au temps présent une revue plus rapide, où il a le tort d'oublier, entre autres, des voyageurs aussi « typiques » que M. Barrès.

On a souvent fait remarquer que l'influence de Dante se trouve en dehors et comme en marge de l'action exercée en général par la culture spécifiquement italienne, et que c'est surtout comme un « témoin » synthétique du moyen âge que le poète de la *Divine Comédie* est resté ou devenu une valeur hors d'Italie. De fait, la signification qu'il a eue, à quelques reprises, pour Gœthe, n'est guère liée au voyage en Italie. M. Sulger-Gebing a tenu [1], plutôt que de passer à des généralisations faciles sur *Faust* et la *Comédie*, à réunir tous les témoignages qui indiquent, chez Gœthe, de l'intérêt, de la curiosité, des affinités pour le grand Florentin : affinités tout intellectuelles, observe l'auteur; « le cœur reste muet. La personnalité intégrale de Dante, dans sa forte rudesse, lui était et lui restait peu sympathique... » Par malheur, ce n'est pas dans sa période de *Sturm und Drang* et quand des consonances profondes pouvaient résonner en lui, c'est après la cinquantaine, c'est aux approches des quatre-vingts ans surtout (à propos de la traduction Streckfuss en 1826-1827), que les témoignages se font plus nombreux et plus précis d'un approfondissement de la *Comédie* par l'auteur de *Faust*. Ce n'est qu'après avoir institué de ces « séries de dépendances » comme Gœthe lui-même en exigeait pour toute étude comparative, que M. S.-G. procède à des confrontations et à de prudents parallèles entre les deux chefs-d'œuvre : il rencontre sur ce terrain, où il se meut avec plus de prudence et de moindres élans, quelques-unes des idées directrices du

1. Emil Sulger-Gebing, *Goethe und Dante; Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte*. Berlin, Duncker, 1907.

Dante et Gœthe de Daniel Stern, à qui il est heureux d'ailleurs de rendre hommage malgré la différence des méthodes et l'opposition des procédés.

Plus visiblement liée à la cause de l'humanisme, plus analogue aussi à la signification principale de cette incomparable ouvrière des formes d'art que fut l'Italie pour l'Occident moderne, l'influence de Pétrarque est un des phénomènes intellectuels généraux du Cinquecento européen. Mlle Irene Zocco [1] consacre à la partie anglaise de cette action européenne un petit livre assez vivant, d'une documentation bien souvent superficielle (mais la préface raconte de si bonne grâce les infortunes qui poursuivirent l'auteur et son travail!) qui prend au *Totel's Miscellany* et abandonne à l'euphuisme la fortune du pétrarquisme dans la poésie anglaise. A mesure que cette étude s'éloigne des origines et des emprunts directs qu'un Wyatt ou un Surrey faisaient au *Canzoniere*, la démonstration de Mlle Zocco devient moins précise et moins probante; et elle est trop tentée de rapporter au seul Pétrarque la responsabilité des concetti amoureux et poétiques de l'âge élizabéthain. Mais elle indique assez heureusement la « désintégration » qui s'opère aux environs de 1625 sous l'influence d'un fort sentiment national et populaire et d'une insensible renaissance des préoccupations religieuses. Un singulier retour sur les choses italiennes se mêle, dans la conclusion, au résumé de la question étudiée; et peut-être y a-t-il, chez cette Sicilienne, une sympathie trop décidée pour la poésie populaire pour que les mérites d'une poésie « courtisane » soient mis en pleine valeur. « Si les racines de la poésie sont dans l'âme du peuple, quand cette âme est pauvre, froide, mesquine, la poésie qui l'exprime est pauvre, mesquine et froide; quand l'âme du peuple est libre, forte et grande, la poésie sera de son côté robuste, abondante et élevée... » Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet, et l'on peut se demander si les formes artificielles de l'art et du style, même inclinées à la fausse virtuosité, même vides de tout contenu réaliste — je songe à la pastorale, à la première modalité de l'opéra, aux genres lyriques à forme fixe — ne rendent pas à leur manière un grand service à la cause de l'art en général, en imposant des cadres et des moules un peu rigides à une matière poétique qui facilement risquerait de tomber dans l'amorphe ou dans l'extravagant. L'inspiration amoureuse elle-même en est là; et si la sincérité souffre souvent des contraintes où l'art la soumet (tous les pétrarquisants peuvent être suspects à cet égard), il n'en reste pas moins utile à l'expression des sentiments humains qu'une « forme » ait été donnée pour longtemps à une variété d'émotion.

FERNAND BALDENSPERGER.

1. Irene Zocco, *Petrarchismo e Petrarchisti in Inghilterra*. Palermo, Pedone Lauriel, 1906.

Langue et littérature anglaises.

Anglo-Saxon.

H. MUNRO CHADWICK, *The Origin of the English Nation*, Cambridge, University Press, 1907, 7 s. 6 d.

Il est peu de questions historiques aussi obscures que celle qui fait le sujet de cette étude : l'origine des éléments germaniques de la nation anglaise. Quelles étaient et d'où venaient les peuplades qui, au milieu du vᵉ siècle, prirent pied sur le sol de la Grande-Bretagne et refoulèrent les Celtes toujours plus vers l'ouest? On connait la réponse que Bede fait à cette question dans son *Histoire ecclésiastique*, terminée en 731 : « C'étaient, nous dit-il, trois des nations les plus braves de la Germanie : les Saxons, les Angles et les Jutes. Les habitants du Kent (Cantuarii) sont Jutes d'origine, ceux de l'île de Wight (Victuarii) le sont également, de même que la tribu qu'aujourd'hui encore on appelle la nation des Jutes (Jutarum natio dans Bede, Iutna cyn dans la *Chronique* [1]) et qui, sur le territoire west-saxon, s'est établie juste en face de l'île de Wight [2]. Les Saxons de l'Est, les Saxons du Sud et les Saxons de l'Ouest [3] sont issus des Saxons, c'est-à-dire de la région que maintenant on appelle le pays des vieux Saxons. Enfin, les Angles du Centre (Angli Mediterranei, Midel Angla), les Merciens et toute la population de la Northumbrie sont issus des Angles, c'est-à-dire d'une région que l'on appelle Angulus et qui est restée inhabitée, dit-on, depuis ce temps-là jusqu'à nos jours. Elle se trouve entre le territoire des Jutes et celui des Saxons [4]. »

On sait aussi comment le chroniqueur anglo-saxon, copiant en partie un document inconnu, raconte l'invasion et la conquête. Attaqué par les Pictes et abandonné par Rome qu'Attila menaçait, Vertigern, roi des Bretons, aurait, à partir de 443, demandé aux Angles les secours que les Romains, ses anciens maîtres, lui refusaient. En 449, les auxiliaires indispensables seraient arrivés « dans trois navires », et, sous le commandement de Hengest et de Horsa, chefs dont la nationalité n'est pas spécifiée, auraient débarqué à Ypwines fleot, sans doute dans l'île de Thanet. Précieux alliés d'abord, ils auraient chassé les Pictes; mais, en 455, se jugeant, paraît-il, insuffisamment payés, ils auraient tourné leurs armes contre Vertigern, fait appel à de nouveaux contingents « angliens », battu les Bretons à plusieurs reprises et conquis tout le pays de Kent, dont Hengest serait devenu « roi » (feng to rice). En 477, un autre Germain, nommé Ælle, plus tard chef du Sussex, serait arrivé à son tour avec trois fils et trois navires [5],

1. Dont l'auteur ne fait ici que traduire le passage de Bede.
2. Le long du Solent, probablement, et jusqu'à Portsmouth.
3. East Sexa (ou Seaxa), Sûth Sexa et West Sexa, dans la *Chronique*.
4. Bede, I, 15; cf. the *Anglo-Saxon Chronicle*, éd. Thorpe (Rolls), p. 18-9, et Chadwick, p. 54.
5. A l'endroit que l'on appelle Cymenes ora, dit la *Chronique*, p. 22.

et, « ayant tué beaucoup de Bretons », aurait pris pied dans son futur royaume. En 495 enfin, deux « aldormen », Cerdic et son fils Cynric, d'origine inconnue, auraient débarqué de leurs « cinq navires en un lieu que l'on nomme Cerdices ora », et, victorieux pendant plus de trente années de luttes, auraient peu à peu conquis le district west-saxon. Tels sont, dans leurs traits essentiels, les renseignements que nous fournissent la *Chronique* et Bede. Il est curieux que ce dernier, dans son monastère de Jarrow, n'ait rien à nous dire sur les origines des royaumes angliens et northumbriens, et que son information se borne au comté de Kent. Seule, la *Chronique* ajoute quelques détails sur la fondation des royaumes du Sussex et du Wessex : concernant la Northumbrie et la Mercie, elle reste silencieuse jusqu'à l'avènement d'Ida en 547 et de Penda en 626.

Dans ces circonstances, il était naturel que l'exactitude de ces divers récits fût révoquée en doute, au moins sur certains points. M. Chadwick, frappé du silence de Bede sur les origines du royaume de Northumbrie, son pays natal, et de son abondance sur le compte de Hengest[1] et de Horsa, incline à croire que « ses renseignements ont été tirés d'un document beaucoup plus ancien, issu peut-être du pays de Kent, et qu'ils représentent, par conséquent, une tradition authentique. Mais, au sujet d'Ælle et de Cerdic, fondateurs présumés du Sussex et du Wessex, il se montre très sceptique. A juste titre, il fait remarquer le parallélisme suspect de ces deux récits, particuliers à la *Chronique.* Ælle arrive avec son fils Cymen, et débarque à Cymenes ora; Cerdic arrive avec son fils Cynric, et débarque à Cerdices ora. Si ce West Saxon au nom celtique[2] triomphe des Bretons,

1. M. Chadwick (p. 52-3) fait un ingénieux rapprochement entre le Hengest de l'histoire et le héros du même nom qui figure dans la *Bataille de Finnsburg* et dans un morceau de *Beowulf* (vers 1068-1159). Ce Hengest, plus ou moins légendaire et peut-être Danois ou Jute de naissance, avait accompagné Hnæf, son chef, dans une visite à Finn, roi des Frisons du Nord, lequel avait épousé la sœur de Hnæf. Celui-ci est perfidement assassiné par son beau-frère, et Hengest, après avoir tué nombre d'ennemis, conclut avec le traître une paix trompeuse. Cependant certains guerriers, amis d'Hengest, Ordlaf et Guthlaf entre autres, sont retournés au Danemark et en ramènent des renforts. Là se placent trois vers de *Beowulf*, à peu près incompréhensibles dans la traduction d'Earle :

Swâ hê (Hengest) ne forwyrnde woroldrǣdenne,
thonne him Hunlâfing hildelêoman,
billa selest, on bearm dyde :
thæs wǣron mid eotenum ecge cûthe (vers 1142-5).

Or, M. Chadwick, dans une note fort intéressante (p. 52), compare avec ce récit un passage de la Skiöldunga Saga, où il est question d'un roi de Danemark et de ses sept fils, trois desquels se nomment *Hunleifus*, Oddleifus et Gunnleifus. Ces deux derniers semblent bien être les Guthlaf et Ordlaf (ou Oslaf) de Beowulf. Mais alors Hunlafing serait, non pas une épée, comme on le croit généralement, mais un homme, l'un des compagnons de Hengest, qui lui remettrait l'épée vengeresse sous les coups de laquelle Finn, le traître, doit succomber. Peut-être pourrait-on interpréter le passage de Beowulf de la manière suivante : « Aussi, lui (Hengest) ne recula-t-il pas devant la destinée, lorsque Hunlafing le mit en possession de la lumière de la guerre, de l'excellente épée, dont le tranchant était fameux parmi les Jutes (ou parmi les géants). »

2. Coroticus, cf. Chadwick, p. 30.

c'est en des endroits comme Cerdices ford et Cerdices leaga, autant de lieux qui ont pu suggérer et les batailles et le personnage. De plus, ajoute M. Chadwick, Cerdices ora ne peut guère se trouver ailleurs que sur la côte du Hampshire, en une région qui, même au temps de Bede, était encore occupée par des Jutes. Il faudrait donc admettre que la nation la plus forte, celle des West Saxons, aurait consenti à laisser la côte aux Jutes, tribu plus faible, et à s'enfoncer dans l'intérieur du pays : conjecture d'autant plus improbable qu'en 530 la *Chronique* mentionne la conquête de l'île de Wight par Cerdic et Cynric, et le massacre d'un grand nombre d'habitants, Jutes d'origine s'il faut en croire Bede. Avouons-le cependant : cet argument ne nous parait pas sans réplique. En admettant même qu'en 495 le rivage du Hampshire fût déjà au pouvoir des Jutes [1], peut-on croire que cette population fût tellement dense que Cerdic ne pût trouver un point d'atterrissage sans livrer combat? Et l'histoire ne nous enseigne-t-elle pas que les Anglo-Saxons, bien loin de s'accrocher aux côtes, ne semblent avoir développé leur puissance qu'en pénétrant toujours plus profondément dans l'intérieur des terres, pour repousser les Bretons d'abord, et ensuite pour se combattre les uns les autres? Nous serions donc moins disposé que M. Chadwick à rejeter, sur ce point, le témoignage de la *Chronique*, et à croire que l'invasion west-saxonne, au lieu de partir de la côte du Hampshire, soit venue de l'Essex ou du Sussex.

Suivons, avec M. Chadwick, la marche régressive qui fait, en partie, l'originalité de son livre. A la lueur de témoignages imprécis et d'indications rapides, cherchons à pénétrer la nuit des temps. D'où venaient ces trois nations germaniques qui s'abattirent « comme le feu » sur les Bretons épouvantés? Et d'abord, y avait-il trois larrons, comme le veut Bede? M. Chadwick, dont l'esprit critique est toujours en éveil, a des doutes sur ce point encore. Il examine la langue anglo-saxonne et les différences dialectales qu'on y constate à partir du VIII[e] siècle, et dont la portée a été parfois singulièrement exagérée. Bien loin de croire que les particularités du west-saxon, du kentien, du northumbrien ou du mercien soient des restes d'idiomes nationaux, saxon, jute et anglien, il conclut, très justement, que ces différences ne sont ni bien anciennes ni bien profondes. Qu'en Northumbrien l'on dise werc, ald, thû macades et drincande au lieu de weorc, eald, thû macodest et drincende en west-saxon, qu'en kentien l'on écrive deg et hêran au lieu de dæg et hîeran en west-saxon, ce sont là des provincialismes qui ne nuisent pas à l'unité réelle de la langue. Pour qui sait le west-saxon d'Ælfred, les autres dialectes offrent peu de difficultés, et nous

1. Si Bieda et Maegla étaient Jutes, comme le suggère M. Chadwick, p. 29, cette colonisation n'aurait eu lieu qu'en 501, et l'on comprendrait peut-être mieux ainsi la campagne de Cerdic et de Cynric contre les Jutes de l'île de Wight qui, soutenus par ceux du Continent, pouvaient devenir de dangereux rivaux. La remise de l'île par Cerdic ou Cynric à leurs « neveux », Stuf et Wihtgar, après la conquête (530), apparaîtrait alors comme une simple mesure de prudence.

pensons, avec M. Chadwick, que « si le témoignage de la langue est utile pour déterminer la parenté des envahisseurs de la Grande-Bretagne avec les nations germaniques du Continent, celui des dialectes ne prouve pas du tout la présence de nationalités distinctes parmi ces envahisseurs ». Faut-il conclure de là que Bede lui-même était mal renseigné, et que ses Angles, Saxons et Jutes ne formaient en réalité qu'une seule peuplade? M. Chadwick ne va pas si loin. D'une étude des lois et des coutumes, il semble ressortir qu'une « différence considérable » existait entre la constitution sociale du Wessex, de la Mercie et de la Northumbrie d'une part, et celle du royaume de Kent, d'autre part. « La population du Wessex était divisée en trois classes héréditaires, les twelfhynde (twelve hundred), les sixhynde et les twihynde, suivant le montant de leur wergeld », ou compensation pour assassinat, qui s'élevait à 1 200 shillings pour les premiers, à 600 pour les seconds et à 200 pour les autres. Les deux premières classes étaient nobles (gesithcund), en tant qu'issues des compagnons des rois; la troisième, celle des ceorlas, se composait de simples cultivateurs. Dans le Kent, au contraire, la noblesse, qui portait le titre d'eorlcund, ne paraît pas avoir été divisée en deux catégories, et, au-dessous des ceorlas ou hommes libres, il existait sans doute une caste d'affranchis que l'on ne retrouve pas dans les autres royaumes. De plus, il résulte de calculs assez compliqués — et assez peu sûrs — auxquels se livre M. Chadwick, que le « montant du wergeld dû à un ceorl du Kent aurait été le triple » de celui auquel un ceorl west-saxon avait droit. Ainsi serait confirmé le témoignage de Bede, d'après lequel les habitants du Kent formaient une nation à part, Jute d'origine. Mais, d'après M. Chadwick, la distinction que le même auteur établit entre les Saxons et les Angles ne répondrait pas à la réalité : au lieu de trois nations distinctes, il n'y en aurait eu que deux, les Jutes du pays de Kent et du Hampshire, les Anglo-Saxons partout ailleurs. Autrement, comment s'expliquerait-on que des Saxons authentiques comme le roi Ælfred et l'auteur de la *Chronique* eussent toujours désigné l'ensemble du pays anglo-saxon par le nom d'Angelcyn et l'ensemble de leur langue par le nom d'Englisc? Il fallait bien qu'ils eussent conscience d'une unité profonde entre Saxons et Angles pour oublier à ce point leur appellation particulière.

Ce dernier argument a beaucoup de poids outre-Manche. Avant M. Chadwick, Freeman l'a longuement développé [1]. Il ne nous paraît nullement probant. Sans doute, Ælfred et le Chroniqueur se servent volontiers des termes Angelcyn et Englisc, dans un sens collectif. Il arrive même que la *Chronique*, en l'année 473, nous informe que « les Bretons fuyaient les Angles (thâ Englan) comme le feu », alors qu'il s'agit des troupes de Hengest, Jutes si l'on en croit Bede. Peut-être Hengest et Horsa, dont l'origine est mal connue, étaient-ils Angles de naissance; peut-être la prédominance

1. *History of the Norman Conquest*, vol. I, Appendix, note A.

des Angles parmi les premiers envahisseurs leur assura-t-elle le privilège de laisser leur nom à la terre conquise et à la langue des conquérants. Toujours est-il que le mot « Jutes » disparaît très vite de l'histoire. Mais il est sûrement inexact de dire, comme le fait M. Chadwick, que « sans les écrits de Bede, nous n'hésiterions pas à considérer Angel, Engle, Englisc comme les termes indigènes et Saxones, Saxonia, comme des mots d'origine étrangère, presque uniquement employés dans des œuvres latines ». Ne suffit-il pas de feuilleter la *Chronique* aux environs de 880, alors que sous l'impulsion d'Ælfred elle était évidemment écrite en anglo-saxon et non traduite du latin, pour y rencontrer à chaque page les désignations suivantes : West seaxna lond, West seaxna cyning, à côté de Miercna lond ou de Eastengle? Qu'on se reporte à l'année 831, et l'on verra une division de l'Angleterre (Angelcynnes land), où les trois royaumes saxons, sous leurs noms traditionnels et *indigènes* d'Eastseaxna, Westseaxna et Suthseaxna rice, s'opposent au Surrey et à la Mercie. Ces appellations familières, ces distinctions permanentes et, pour ainsi dire, administratives sont, à n'en pas douter, très anciennes et correspondent à la division primitive des tribus. Contrairement à M. Chadwick, nous croyons donc, avec Bede, que les Anglo-Saxons comprenaient bien, à l'origine, des Jutes, des Angles et des Saxons.

Mais d'où venaient-ils? On se rappelle le témoignage de Bede qui, après tout, reste notre meilleur garant : « Les Angles étaient originaires d'un district que l'on appelle Angulus — l'Angeln d'aujourd'hui — et qui se trouve entre les territoires des Jutes et ceux des Saxons. » Pour éviter de trop longs détails, admettons que le pays des Jutes ait été le Jutland d'aujourd'hui, au nord de la péninsule du Sleswig : les Angles devaient habiter au sud de cette région et dans les îles avoisinantes[1]. Reste à fixer la demeure des Saxons. Au rapport de Ptolémée, qui écrivait « vers le milieu du second siècle », ils occupaient le centre de la péninsule de la Cimbrie, de ce même Sleswig. En 286, ils commençaient à s'avancer vers l'ouest; à partir de 350, ils entraient en conflit avec les Francs dans la région du Rhin inférieur. Mais, au IXe siècle, une tribu de « Saxones Nordalbingi » peuplait encore les côtes occidentales du Holstein[2]. Cette région semble donc avoir été le berceau et le point d'appui de la nation saxonne. Ici encore, les renseignements fournis par Bede se trouvent confirmés.

Ils le sont aussi par une étude attentive des origines de la langue anglo-saxonne. C'est une considération qui aurait pu conduire M. Chadwick à des conclusions légèrement différentes des siennes. Loin de penser avec lui que

1. Seeland en particulier, au rapport du voyageur Ohthere (cf. King Alfred's *Orosius*, éd. Bohn's Libraries, p. 253) : « Two days before he came to Hæthum (Sleswig), he had on the right Jutland, Seeland and many islands. In these lands the Angles dwelt before they came hither to this land » (Cf. Chadwick, p. 104-5.)

2. Chadwick, p. 91-3.

le vieux saxon, tel que nous le trouvons dans l'Héliand au IXe siècle, soit une langue différente et de l'anglo-saxon et du frison[1], nous croyons que seul il peut nous expliquer, sur beaucoup de points, le vocalisme et le vocabulaire des deux autres idiomes. Essentiellement conservateur, il représente, à cette époque relativement tardive, une étape dans l'évolution du germanique que l'anglo-saxon, isolé dans son île et livré à lui-même, avait franchie dès le VIIe siècle. Il résista beaucoup plus longtemps à la métaphonie[2] qui, deux siècles après l'invasion, transforma les sons de beaucoup de voyelles anglo-saxonnes. On remonterait moins facilement aux vocables germaniques primitifs si, à côté de mots comme swǣr, bœ̂tan, swylc, hyge, dryhten et brȳd en anglo-saxon, le vieux saxon ne nous donnait swâri, bôtean (pour bôtian), sulik, hugi, drohtin et brûdi-gumo. On comprendrait moins aisément un mot poétique et rare comme mǣce (épée), aujourd'hui disparu de l'allemand, si on ne le retrouvait dans l'Héliand sous la forme mâki. Une comparaison de l'anglo-saxon, du vieux saxon et même du scandinave nous fait apparaître tant de mots, tant de sons communs, que nous ne doutons plus qu'avant la séparation de 449, Angles et Saxons, tribus distinctes sur le sol du Slesvig, aient parlé une langue à peu près identique, et qu'à cette époque le vieux norrois, dont les Jutes étaient sans doute plus proches, ait été à peine différent du germanique occidental[3]. Si donc les particularités dialectales que présente l'anglo-saxon sont en somme peu importantes, ce n'est pas du tout, comme le veut M. Chadwick, parce que les Angles et les Saxons ne formaient qu'une seule nation, mais bien parce que, distincts comme peuplades, ils parlaient cependant encore le germanique occidental commun[4] ou ne s'en étaient pas beaucoup éloignés. Une fois transplanté sur la terre anglo-saxonne, leur langage obéit précipitamment à des tendances natives qui n'opérèrent que deux ou trois siècles plus tard sur le bas et le haut-allemand. En outre, par suite de la division du pays en plusieurs royaumes, il se compliqua de divers provincialismes[5]. Mais à travers ces différences superficielles, l'unité essentielle apparaît clairement.

Un livre qui soulève tant de questions et suggère tant de réflexions mérite toute notre estime. Il montre chez son auteur une érudition des plus

1. Dont les plus anciens textes ne remontent qu'à la fin du XIIIe siècle. De là une impossibilité évidente, nous semble-t-il, de constituer dans le germanique occidental un groupe anglo-frison dès le Ve siècle. On ne constitue pas un groupe cohérent à l'aide de deux idiomes, somme toute assez différents, que l'on connaît, l'un à partir du VIIIe siècle, l'autre à partir du XIIIe.

2. C'est-à-dire l'assimilation partielle d'une voyelle à un *i* ou à un *j* dont elle est, ou a été, suivie.

3. Cf. avec les mots cités plus haut les formes islandaises suivantes, qui datent du XIIIe siècle : svârr, bôt (substantif), slîkr, hugi, drôttinn, brûthr.

4. Voir les excellentes remarques de M. Chadwick lui-même, p. 143-4, sauf qu'il a tort, croyons-nous, de parler d'un « anglo-frisian group ».

5. Il est curieux que plusieurs de ces divergences dialectales ressemblent à celles qui différencient le frison du vieux saxon. Ce sont deux cas de provin-

vastes, une connaissance approfondie — un peu trop minutieuse parfois — de l'histoire et des littératures anglo-saxonne et scandinave. Souvent aventureux dans l'hypothèse, M. Chadwick a aussi des hardiesses heureuses. Il sait au besoin corriger l'histoire par la littérature, Tacite par *Beowulf*. Il nous montre [1], avec raison semble-t-il, la toute-puissance du chef (cyning) et de ses compagnons (eorlas, gesîthas, comitatus) au temps de la conquête et aussi l'insignifiance de l'assemblée populaire (concilium). Et nous en concluons, contrairement à la thèse de Freeman [2], que le fameux Witenagemôt, émanant de la cour et non de la nation, n'avait plus, sous les rois anglo-saxons, de populaire que le nom.

* * *

W. Keller, *Angelsächsische Palæographie*, Berlin, Mayer und Müller, Palæstra, n° 43, 1906, 12 m.

Conscients de l'unité fondamentale des langues germaniques, les Allemands ont toujours donné à l'étude de l'anglo-saxon une importance qu'en France nous lui avons, non moins constamment, refusée. Or il n'est guère possible qu'un examen un peu approfondi de ces anciens textes ne nous inspire le désir de remonter aux sources mêmes, aux manuscrits dont l'écriture, difficile à lire sans doute, possède en revanche la vie et le pittoresque qui manquent à nos caractères d'imprimerie, monotones et rigides. A ce besoin répondent, depuis trente ans, les reproductions photographiques publiées de temps à autre : le *Beowulf* et l'*Epinal glossary* de l'Early English Text Society, le *Codex Vercellensis* de M. Wülker, les *Facsimiles* de chartes et morceaux divers édités par MM. Bond et Thompson, ainsi que par la Palæographical Society. Mais ces ouvrages, d'un prix élevé, sont assez difficilement accessibles; d'autre part, l'intéressant petit volume de M. Skeat, *Twelve Facsimiles of Old English Manuscripts*, ne contient que trois reproductions de documents anglo-saxons. C'est trop peu pour qu'on puisse se rendre compte de l'évolution de l'écriture anglaise du IXe au XIIe siècle. Dans l'intérêt des étudiants allemands, curieux de science exacte, il fallait combler ce vide. Telle fut l'intention de M. A. Brandl lorsque, fort de l'appui matériel d'un généreux donateur, il engagea M. W. Keller à préparer cette utile publication. Elle se compose de treize planches accompagnées d'un commentaire et d'une introduction détachée sous forme de fascicule, le tout très soigneusement exécuté.

Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt d'esquisser ici, en quelques lignes,

cialisme (cf. Chadwick, p. 67). D'ailleurs on oublie généralement que le frison a dû subir une influence scandinave assez profonde, qu'attestent ses pluriels en —ar, et sa transformation de la diphtongue êa (ags. êo) en iá : vieux saxon *sehan* (voir), anglo-saxon sêon, frison, vieil islandais siá.

1. P. 155-6, 166-170, 319.
2. *History of the Norman Conquest*, I, p. 74.

l'histoire de l'écriture anglo-saxonne. Nous nous aiderons, pour cela, des renseignements que nous fournit M. Keller, et, comme lui, nous aurons recours au précieux *Manuel* de Sir E. M. Thompson [1].

A l'époque de la conquête, les envahisseurs de la Grande-Bretagne, comme tous les peuples germaniques, se servaient des runes, caractères aussi appropriés que la capitale latine aux inscriptions sur la pierre ou le bois. De cette écriture, les documents anglo-saxons n'ont conservé que deux signes : un *w* à haste inférieure, très semblable à un *p*, qui apparait à partir de 692, et un *th*, de forme à peu près semblable, mais à double haste, inférieure et supérieure, qui se rencontre deja en 811 et devient courant au xe siècle. Vers 596, en effet, convertie par Augustin et ses moines, l'Angleterre avait changé de caractères en même temps que de religion. De Rome étaient venus, apportés par cette ambassade chrétienne, nombre de manuscrits latins rédigés en onciale, sorte d'écriture capitale, modifiée par l'emploi du roseau, remarquable par la forme arrondie des lettres *a*, *d*, *e*, *h*, *m*, et par les hastes descendantes de l'*f*, du *p*, du *q*, de l'*r*. C'est elle que l'on trouve dans les plus anciens documents, surtout dans le *Vespasian Psalter* composé à Canterbury vers l'an 700. Mais, à cette époque déjà, l'onciale, d'une ampleur encombrante, tombait en désuétude, et, sur le sol anglais, cédait la place à la « scriptura scottica », à cette écriture que les moines irlandais, installés à Lindisfarne, enseignèrent à la Northumbrie d'abord, à toute l'Angleterre ensuite. C'était une variété indigène de la semi-onciale latine, caractérisée par ses *a* en forme de double *c* (cc), par ses *b* à large boucle et à haste très basse, par ses *d*, tantôt droits, comme dans la cursive romaine, et tantôt recourbés à gauche comme dans l'onciale, par ses *g*, et quelquefois aussi par ses *s*, à haste inférieure prolongée. Mais, en Irlande déjà, elle se présentait sous deux aspects : « une grande demi-onciale ronde », de caractère artistique, « réservée aux livres liturgiques », et « une petite écriture pointue », sorte de cursive tracée à l'aide de la plume d'oie et qui ne dérivait nullement de la minuscule latine [2]. Ces deux genres, ces deux « styles », comme l'on dit en anglais, pénétrèrent en Northumbrie à la suite d'Aidan et de ses moines irlandais : l'écriture ronde est celle du *Durham Book*, copie des Évangiles exécutée à Lindisfarne vers l'an 700; sous une forme atténuée, resserrée et comme amaigrie, c'est aussi celle de l'*Epinal Glossary*; d'autre part l'écriture pointue, souvent appelée « insulaire », se retrouve dans un très grand nombre de manuscrits et de chartes anglo-saxonnes. Non pas qu'elle soit restée immuable : avec beaucoup d'habitude et d'attention, on peut fixer approximativement la date et la provenance d'un document, grâce à certaines particularités distinctives des temps et des lieux. On sait, par exemple, que sous le règne d'Offa et

1. *Handbook of Greek and Latin Palæography*, Kegan Paul. — Cf. Prou, *Manuel de paléographie*.
2. Prou, *Manuel*, p. 41.

de son successeur Cenwulf (755-819), l'écriture mercienne[1] prit une élégance qui fait contraste avec la lourdeur caractéristique des documents west-saxons contemporains d'Ælfred (853-901); on sait aussi que sous Eadward et Æthelstan (901-940), fils et petit-fils d'Ælfred, les scribes du Wessex, s'inspirant de la semi-onciale et de la minuscule carolingienne, commencèrent une réforme qui, vers 960, produisit un « style » d'une solidité et d'une clarté parfaites; aux XIe et XIIe siècles enfin, dans les documents mixtes qui abondent désormais, la minuscule française est régulièrement employée dans la rédaction du texte latin, et l'insulaire, plus ou moins modifiée par l'influence de la minuscule, est réservée pour la partie anglo-saxonne.

Ces divers moments sont bien marqués dans les exemples choisis par M. Keller. La première planche, reproduction d'une charte kentienne du commencement du IXe siècle, est particulièrement curieuse, parce qu'elle nous présente un document composite où le scribe qui, pour son compte, écrit en semi-onciale fine, commence par copier de son mieux une portion de testament rédigé en insulaire. On assiste ainsi au conflit des « styles », qui se termine vers 840 par la victoire de l'insulaire. Les planches II, III[2] et IV nous montrent les imperfections de l'écriture kentienne ou west-saxonne, tantôt lourde et tantôt trop pointue; il suffit de jeter un coup d'œil sur le nº V, daté de 969, pour apprécier la réforme qui, dans cette même région du Wessex, s'accomplit au cours du Xe siècle. Par contre, les planches VI-IX nous ont paru moins intéressantes et moins caractéristiques : nous leur aurions préféré de beaucoup quelques extraits de manuscrits littéraires tels que le *Cædmon*, *Beowulf* ou le *Codex Vercellensis*, et nous n'aurions pas exigé de trop minutieuses précisions sur la date qu'il convient d'assigner à ces divers documents. Le nº X en revanche est un bel exemple de charte mixte, où le latin est écrit en minuscule carolingienne et l'anglo-saxon en élégante insulaire; dans les nos XI et XII, le déclin de l'écriture et de la langue indigènes n'apparaît qu'avec trop d'évidence : le scribe qui, à partir de 1132, continue la rédaction interrompue des *Annales* de Peterborough abandonne soudain l'écriture anglo-saxonne de son prédécesseur et la remplace par la minuscule française, à laquelle il adjoint, cependant, le *w* et le *th* runiques, qu'il juge sans doute indispensables. Le dernier document reproduit une charte de Henri II (1155) : elle n'a plus rien de l'insulaire et appartient déjà à la période moyen-anglaise.

Outre son utilité pratique, qui lui assure un bon accueil auprès des étudiants, cet ouvrage a le mérite de mettre le philologue et l'historien en contact immédiat avec un des aspects de la vie anglo-saxonne.

1. Dont l'influence s'étendit jusque dans le pays de Kent (Keller, p. 21; Thompson p. 250).

2. Extraite d'un ms. de la *Cura Pastoralis* d'Ælfred.

⁂

JOHN RIES, *Die Wortstellung im Beowulf*, Halle, Max Niemeyer, 10 m.

Pour en venir à la langue proprement dite, le livre de M. Ries sur la syntaxe du *Beowulf* sollicite notre attention, s'il ne la retient pas toujours. Son but est moins d'expliquer chaque construction particulière que de rechercher, à l'aide du *Beowulf*, les « traits généraux et les lois essentielles de la construction anglo-saxonne, et de tenter ainsi d'éclaircir le problème de la syntaxe germanique primitive et de son développement postérieur[1] ». Sa méthode est, pour ainsi dire, cartésienne : elle procède par dénombrements entiers avant de remonter aux principes. Elle ne fait grâce au lecteur d'aucune opération arithmétique : additions, soustractions, règles de trois foisonnent en ces pages, où l'on se perd parfois comme en un labyrinthe de chiffres et d'expressions techniques assez rébarbatives. C'est le budget grammatical du *Beowulf* que M. Ries nous apporte dans une partie de son ouvrage : ailleurs, heureusement, il s'étend sur des considérations générales de plus grande portée. L'ensemble ne constitue certes pas un livre de récréation ou de chevet; mais il veut être examiné attentivement, sinon dans ses calculs, au moins dans ses conclusions.

L'introduction nous a particulièrement intéressé. Il est curieux d'apprendre que les philologues allemands ne sont d'accord ni sur les origines ni sur l'évolution de leur propre syntaxe. Nous nous souvenions d'avoir lu, dans un ouvrage de M. Meillet[2], que l'ordre des mots, dans l'indo-européen tout à fait primitif et hypothétique, « avait une valeur purement expressive, et non syntaxique », que le terme le plus accentué, verbe ou sujet, venait le premier dans la phrase, et qu'ainsi la « parfaite liberté de l'ordre des mots toniques » se pliait souplement à l'allure, tantôt calme et tantôt vive, des pensées ou des émotions du sujet parlant. Pour M. Braune, le germanique primitif avait hérité de cette liberté complète : « aussi bien dans les propositions indépendantes que dans les subordonnées, le verbe pouvait se placer, à volonté, au début, au milieu ou à la fin » de la phrase. Au contraire, selon MM. Delbrück, Sweet et Ries[3], il existait, tant en germanique qu'en indo-européen, un « type essentiel et primitif » d'après lequel le verbe, plus faiblement accentué que le sujet, se trouvait à la fin des propositions indépendantes et était précédé, s'il y avait lieu, des compléments au datif et à l'accusatif. Exceptionnellement, cependant, il pouvait arriver que la plus grande importance donnée à l'action dans un récit passionné conférât au verbe la prépondérance sur le sujet et fît mettre le premier en tête de la proposition. On avait ainsi, à côté du « type essentiel et primitif » (S....V) un type secon-

1. P. 71.
2. *Introduction à l'étude des langues indo-européennes*, p. 333 et 336.
3. Ries, p. 30; Sweet, *New English Grammar*, part II, Syntax, p. 5.

daire ou dérivé (V....S), employé sans doute de très bonne heure dans les phrases interrogatives. De plus, à mesure que les pensées se compliquaient et que les propositions s'allongeaient, le verbe, placé selon l'ordre direct ou synthétique après tous les compléments, se trouvait de plus en plus distant du sujet, et de cet éloignement excessif naissait l'obscurité d'une expression trop longtemps tenue en suspens. De là une tendance naturelle à rapprocher le verbe du sujet, dans les propositions subordonnées aussi bien que dans les indépendantes; de là les trois étapes de l'Endstellung (ou end-verb, S....V) de la Mittelstellung (S...V...), et de la Neue Stellung (SV....), ou position finale, médiane et initiale du verbe, par lesquelles beaucoup de langues ont insensiblement passé de l'ordre synthétique à l'ordre analytique.

Ces tendances diverses influent sur la syntaxe anglo-saxonne et y produisent une certaine confusion. Prise entre la synthèse et l'analyse, elle hésite entre les deux, fidèle le plus souvent à celle-là, mais souvent aussi attirée par l'autre. Elle ne se laisse pas aisément réduire à des règles; tout au plus y observe-t-on des habitudes, d'ailleurs fréquemment contrariées. Pour ses propositions indépendantes, elle garde volontiers l'ordre direct (S....V, la gerade Folge de M. Ries); elle dit par exemple : Thâ Finnas and thâ Beormas sprǣcon néah ân gethêode [1], the Finns and the Beorms spoke nearly the same language; mais si cette proposition est introduite par une copulative (and, ne, thâ, thǣr, thonne) ou par un complément exceptionnellement mis en tête [2], il se produit une inversion (..VS, l'ungerade Folge de M. Ries) : thâ fôr se here..., then the Danish army went..., lit-on fréquemment dans la *Chronique*. Voilà qui est bien, et l'allemand aujourd'hui ne fait pas autrement. Mais il le fait régulièrement, tandis que les irrégularités abondent en anglo-saxon. A côté d'une inversion usuelle, comme *Fela spella* him sǣdon thâ Beormas, the Beorms gave him *much information*, on rencontre dans le même passage les phrases qui suivent : thâ déor hie hâtath hrânas, these animals they call reindeer, au lieu de hâtath hie, et ealle thâ hwile hê sceal seglian be land, all that time he must sail along the land, au lieu de sceal hê. Même incertitude dans la construction des propositions subordonnées. Conformément au « type primitif » et à la tradition, le verbe, dans beaucoup de cas, y occupe la position finale : on lit, par exemple, Ohthere sǣde thæt hê ealra Northmanna northmest *bûde*, Ohthere said that he *dwelt* northmost of all the Northmen; mais, aussitôt après, dans une proposition identique, ce même verbe suit immédiatement le sujet : he cwæth thæt hê *bûde* on thǣm land, he said that he *dwelt* in the land, phrase où le passage de la position finale à la position « nouvelle »,

1. Nous prenons à dessein nos exemples dans l'*Orosius* attribué à Ælfred, et dans un passage qui n'est ni poétique ni traduit : le récit de voyages d'Ohthere. Nous sommes sûr de rester ainsi très près de la langue courante.
2. Ce que M. Ries appelle la « Spitze ».

ou si l'on veut initiale, marque la transition de l'ordre synthétique à l'ordre analytique.

Ceci posé, étudions avec M. Ries les particularités de la syntaxe du *Beowulf*. Sur les 1 174 propositions indépendantes que contient le poème, 726 sont conformes au « type primitif » et suivent l'ordre direct; les 448 autres subissent l'inversion. De ces deux catégories, la première se compose (I) de 471 propositions absolument indépendantes, « sans tête » (ohne Spitze) et (II) de 255 propositions « avec tête »; la seconde comprend (III) 215 propositions avec tête et (IV) 233 sans tête. Rien d'étonnant en ce qui concerne les trois premiers groupes : que la présence d'une copulative ou d'un complément initial provoque l'inversion dans 215 cas (III) et ne la produise pas dans 255 autres (II), c'est une proportion de propositions directes très forte sans doute, mais qui, on l'a vu plus haut, n'a pas lieu de nous surprendre. Beaucoup plus inattendues sont (IV) les 233 propositions indirectes et sans tête. Pourquoi ces très nombreuses inversions dont on trouverait, croyons-nous, peu d'exemples en prose? La raison en est double, nous explique M. Ries. D'abord et surtout, il est certaines lois rythmiques auxquelles les langues germaniques semblent avoir plus ou moins obéi : elles aiment que le premier mot tonique d'une phrase soit précédé d'une ou plusieurs syllabes atones (Gesetz vom Satzauftakt, p. 73); soucieuses d'observer l'alternance des temps forts et des temps faibles en quoi consiste le rythme, elles tendent à placer immédiatement après la première syllabe tonique d'une proposition une syllabe atone (Gesetz der ersten Senkung, p. 91); enfin, elles évitent de terminer la phrase par un temps faible (Gezetz vom Satzschluss, p. 114). Or, nous savons que le verbe est, par nature, moins accentué que le sujet; de plus, entre les trois catégories de verbes, les auxiliaires (habban, bêon, weorthan) et les verbes défectifs (sceal, thearf, etc.) sont moins accentués que les autres (verba finita ou vollverba). En vertu de la troisième loi, tout verbe aura donc une tendance à s'éloigner de la fin de la phrase : s'il est auxiliaire ou défectif, il remontera volontiers aussi loin que possible et se placera en tête pour former Auftakt; s'il trouve la première place déjà occupée par un complément direct ou indirect fortement accentué, il s'appuiera sur ce dernier à la manière d'un enclitique. Ce faisant, il obéira aux trois lois rythmiques sus-énoncées. Or, les 233 propositions qui nous préoccupent ne contiennent pas moins de 119 verbes auxiliaires ou défectifs. Ils essaieront tous de passer avant le sujet et produiront de nombreuses inversions. Ainsi peuvent s'expliquer, provisoirement du moins, ces constructions si fréquentes dans le *Beowulf* : wæs se grimma gæst, wæs[1] thæt gewin tô strang. Restent les 114 cas où le

1. Contrairement à M. Ries, nous ne ferions pas entrer dans cette catégorie les cas, assez nombreux, où se présentent les formes *nis*, *næs* : elles sont composées de ne + is, ne + wæs, et la négation, dont le sens n'est nullement obscurci, constitue pour la proposition une véritable « tête ». L'inversion est alors régulière.

verbe, non auxiliaire et non défectif, devrait, semble-t-il, céder moins aisément à l'influence des lois rythmiques communes, d'après M. Ries, à la prose comme à la poésie. Et cependant ils sont tous, ces 114, en tête de leurs propositions. Certains y sont appelés, ajoute M. Ries, par leur toute-puissance, par l'importance capitale que le mot désignant l'action prend dans un récit animé. Mais il en est, croyons-nous, une autre raison encore. C'est que le style du *Beowulf* n'est point celui de la prose, mais celui de la poésie. M. Ries n'a pas assez tenu compte de cette différence, qui nous paraît essentielle. Il écrit quelque part que la langue du *Beowulf*, aisée, naturelle, ne s'éloigne guère de la prose soignée. D'où viennent alors ces 233 étranges cas d'inversion que les « lois rythmiques » les plus ingénieuses n'arrivent pas à expliquer complètement? N'y aurait-il pas là, comme dans l'*Héliand* [1], quelque influence du style, du rythme poétiques, du mètre pour tout dire, et faut-il croire que vraiment la prose germanique ordinaire ait obéi à des lois si subtiles, délicates comme un mécanisme d'horlogerie? Or, il nous semble que la simple lecture du *Beowulf* met immédiatement en lumière le caractère distinctif du style de ce poème, son tour heurté, concis, énergique, provenant de l'absence de toute coordination entre maintes propositions. Tandis que la prose relie, *Beowulf* entasse. Tel de ses discours sonne comme une série d'ordres, comme un impératif à jet continu [2]. Pour un auditoire de pirates païens et barbares, cette vigueur était bien la suprême beauté. Et non seulement elle était recherchée pour elle-même, mais la forme métrique y conduisait. On aimait entendre retentir, au commencement et au milieu du vers, un temps fort qui scandât le mètre. Alors où aurait-on mis les conjonctions dans ces vers si courts? Elles disparaissaient nécessairement, tandis qu'elles auraient subsisté en prose. A leur place, le mot essentiel ou commode, substantif ou verbe, prenait la tête du vers ou de l'hémistiche. Ainsi s'expliquent, à notre avis, la plupart de ces nombreuses inversions, particulières à la poésie. Ainsi apparaît, en même temps, une cause d'erreur pour qui veut remonter de la syntaxe du *Beowulf* à celle du germanique primitif. Le style poétique n'a jamais été celui de la conversation courante.

Les autres parties du travail de M. Ries peuvent être aisément — mais très incomplètement — résumées. Passant à l'étude des propositions subordonnées, il constate que, sur leur nombre de 816, 53 seulement présentent l'inversion, quantité insignifiante d'où l'on peut conclure à la plus grande

1. Dont M. Ries avait déjà étudié, en partie, la syntaxe dans les Quellen und Forschungen, n° 41, Strasbourg, 1880. Cette insistance prolongée sur des documents poétiques a ses dangers.

2. Voir des vers comme les suivants, où le sujet lui-même est sous-entendu, pour aller plus vite et frapper plus fort :

Hèt him ythlidan
godne gegyrwan, *cwæth*, he gûthcyning
ofer swanrâde sêcean wolde. (He *ordered* a wave-traveller, a good one, to be prepared for him; he *said* that over the swan-road he would seek the warlike king.)

fixité du verbe dans les phrases de cette catégorie. Aussi ne sera-t-on pas surpris de voir que c'est dans les subordonnées que le verbe conserve le plus souvent sa position finale [1] (399 cas sur 816, au lieu de 244 sur 726 propositions indépendantes directes); que, s'il s'avance vers le sujet, il s'arrête fréquemment à mi-chemin (152 cas contre 182 dans les propositions indépendantes), et qu'il atteint rarement la position initiale (88 cas contre 190 dans les propositions indépendantes [2]).

La longueur et la minutie de ces recherches sont telles que l'on pourrait vraiment se demander si le résultat correspond à l'effort et s'il n'est pas exagéré d'écrire près de 400 pages sur la syntaxe d'environ trois mille vers. Ne soyons pas cependant trop sceptiques, car cet effort est nécessaire. Les études de détail, comme celle-ci, sont le prélude indispensable de travaux d'ensemble. Or, il faudra un jour écrire l'histoire de la syntaxe anglo-saxonne, et l'on doit une vive reconnaissance à ceux qui, dès maintenant, avec beaucoup d'abnégation, s'appliquent à rendre possible l'exécution de cette tâche plus vaste et plus attrayante. Jusqu'à présent personne n'a osé l'aborder, pas même M. Sievers ou M. Sweet. On recule devant la masse de matériaux à dépouiller et devant l'effort à fournir pour en coordonner les extraits. Mais on ne s'en rend pas moins compte de l'intérêt de ces recherches, qui soulèvent un problème fondamental pour l'histoire de la langue anglaise. Il s'agira de déterminer jusqu'à quel point l'anglo-saxon, livré à lui-même, aurait poursuivi l'évolution analytique déjà commencée au temps d'Ælfred, jusqu'à quel point aussi l'influence française fut nécessaire pour hâter ce résultat. Nous avons longtemps cru que l'anglais, germanique par sa morphologie, était roman par sa syntaxe. Mais lorsqu'on se souvient, d'une part, que le west-saxon littéraire lui-même tendait vers l'ordre analytique, et, d'autre part, que des langues aussi purement germaniques que le suédois et le danois ont accentué cette évolution [3], on conçoit des doutes sur cette manière de voir, et l'on en vient à croire que la solution du problème dépend d'une double enquête : d'une étude minutieusement historique de la syntaxe anglo-saxonne et moyen-anglaise, et de recherches comparées sur la syntaxe des langues germaniques les plus proches de l'anglais. Le champ est vaste, et les travailleurs, jusqu'ici, peu nombreux.

1. M. Sweet a pu dire que « at last end-verb order came to be the grammatical mark of dependence » (Syntax, p. 6),

2. Aux pages 144-6 se trouve une fort intéressante remarque de détail qu'il importe de noter ici. On sait que l'anglo-saxon ne fait pas plus de différence que l'anglais entre l'imparfait et le passé défini. Mais, en comparant un certain nombre d'exemples, M. Ries voit dans l'ordre direct (SV) un moyen de rendre l'imparfait, et dans l'ordre indirect (VS) un équivalent du passé défini, ou temps du récit. En effet : *flota* wæs on ythum (SV) signifie bien : le *navire* était sur les flots, et : *Gewát* him thá se hearda (VS) doit se rendre par : Le brave *partit* alors...

3. Sweet, Syntax, p. 6, par. 1779.

*
* *

W. Lehmann, *Das Präfix uz- besonders im Altenglischen*, Kiel, Rob. Cordes, 1906, 4 m.

Dans cette étude, presque entièrement dénuée des qualités d'exposition et de style qui sont indispensables même à un philologue, M. Lehmann revient sur une question curieuse d'étymologie germanique. Il n'est certes pas le premier à constater le rapport évident qui existe entre des formes comme le gothique *ur*rists (résurrection), l'ancien haut-allemand *ur*rist et l'anglo-saxon ǣrist, entre le got. *us*reisan et l'ags. *a*risan, entre le got. *us*gaggan (to go forth, to go out), l'aha.*ar*gangan (ergehen) et l'ags. agân (anglais moderne, ago). Il semble bien que ce préfixe nominal et verbal sous ses divers aspects (us et ur en gotique, ur, ar, ir, er en allemand, or, ă, ǣ en ags.) soit à l'origine le même mot. Ainsi l'indique le dictionnaire de Webster, ainsi l'ont cru entre autres MM. Skeat, Sweet et Kaluza.

Mais M. Kluge[1] est d'un avis différent. Pour lui, les deux formes, us et or- d'une part, a et ǣ de l'autre, sont essentiellement distinctes. La première, tantôt nominale et tantôt verbale, ajoute aux substantifs et aux adjectifs l'idée de privation, aux verbes celle de sortie, et parfois aussi, est intensive et sert à former de véritables superlatifs. La seconde, uniquement nominale, sauf en anglo-saxon, a les mêmes sens intensif et privatif, et dérive, non pas de la première, comme on le croit généralement, mais d'un hypothétique ê, préfixe gothique et indo-européen.

Disons tout de suite qu'avec M. Lehmann nous nous rangeons au premier avis et rejetons le second. Nous sommes conduit à cette conclusion par des considérations de sémantique aussi bien que d'étymologie. Si nous examinons d'un peu plus près le mot *us* en gothique, nous voyons qu'il peut s'employer d'abord comme préposition gouvernant le datif[2] et signifiant « hors de », et ensuite comme adverbe ou particule verbale. Dans ce dernier cas, il est susceptible, semble-t-il, de prendre trois sens assez divergents, mais dérivés les uns des autres. Primitivement, il indique le *point d'origine* d'un mouvement exprimé par le verbe : *us-standan*, c'est se dresser en sortant d'un endroit; *us-steigan*, c'est monter en quittant un lieu (go up); *urrinnan*, c'est sortir en courant, c'est « se lever », en parlant du soleil, et *urruns* désigne à la fois le lever et le levant. Avec les verbes actifs, ce n'est plus l'idée d'origine, mais celle de *sortie* qui domine : *us-sandjan* (send out), c'est faire partir; *us-wairpan* (aha.arwerfan, irwerfan, erwerfen), c'est jeter dehors, rejeter. Enfin, avec d'autres verbes actifs, cette même particule indique l'idée d'*achèvement* d'une action qui, une fois commencée, doit aller jusqu'au bout : *us-thulan*[3], c'est souffrir complètement, c'est endurer une peine jusqu'à ce qu'elle soit passée;

1. *Vorgeschichte der altgermanischen Dialekte*, Pauls *Grundriss*, I, p. 476 et 480.
2. Cf., par exemple : us muntha is, out of his mouth.
3. Cf. l'anglais to hear the play out, entendre jusqu'au bout : étymologique-

us-fuljan, c'est remplir entièrement. Ainsi paraissent s'enchaîner les trois sens du préverbe : celui d'origine, celui de sortie ou de privation, et celui d'intensité. Chose curieuse : les deux derniers, qui semblent contradictoires, sont très certainement issus l'un de l'autre.

L'étymologie ne présente pas de difficultés suffisantes pour ruiner l'effet de tant de vraisemblances et de coïncidences. Si, en ancien haut-allemand, *ur* s'est souvent changé en ar-, ir, er, et même en a-, ce fut parce que l'accentuation de la particule alla s'affaiblissant au profit du verbe. De même en anglo-saxon, où *ur*-, devenu *or*-, comme en scandinave, se transforma sans doute en ar-, et perdit son *r* à la finale; c'est ainsi qu'au gothique usstandan et usfulljan, l'anglo-saxon répond par astandan (to stand up) et afyllan (to fill up). Mais, dans les substantifs et dans les adjectifs, l'accent se maintint beaucoup plus longtemps sur le préfixe ; de là, en anglo-saxon, et parfois aussi en ancien haut-allemand, une double conséquence : certains mots gardèrent à la particule sa forme primitive, tels des substantifs comme ags, orthanc (réflexion, cf. aha. urdanc, ordanc, ardenken, erdenken), ou des adjectifs comme ags. oreald (très vieux, aha. uralt, iralten, got. usalthan, devenir vieux), orcnǣwe (évident), orgiet (manifeste); dans d'autres cas, *or*, déjà affaibli en ar, se changea peut-être en ær en syllabe fermée [1] et devint ǣ par allongement compensatoire après la chute de l'r, l'accent principal restant d'ailleurs sur le préfixe : au verbe ags. arisan accentué sur la racine (arise) correspond le substantif ǣrist (résurrection) accentué sur le préfixe.

En somme nous pensons que le mot *us*, en principe indépendant comme préposition, fut employé comme préfixe, d'abord dans la composition verbale, et que, par l'intermédiaire de substantifs verbaux comme *urrists* et *urruns* en gothique, il s'étendit plus tard à la composition nominale. Mais toujours il conserva les trois sens que nous lui avons reconnus plus haut dans les verbes gothiques : celui d'origine dans ags. ascînan (to shine forth, apparaître en brillant, all. erscheinen); celui de sortie, de séparation, de privation dans de très nombreux composés tels que ags. ordâl (jugement, aha.urteil) et son verbe adǣlan [2] (séparer, dijudicare, got. us + dáiljan), orwêne (sans espoir, aha. urwâni, got. us + wêns), ormǣte (immense, démesuré), orthances (à la légère, sans réfléchir); celui enfin d'intensité dans des verbes comme ags. atholian (endurer, souffrir jusqu'au bout, all. erdulden, got. usthulan), dans de très nombreux verbes composés d'adjectifs, comme ags. afyllan (remplir jusqu'aux bords, cf. fyllan remplir, got. us-fulljan), et, par extension, dans un certain nombre de substantifs et d'adjectifs tels que ags. orthanc (la pensée par excellence [3], la réflexion,

ment cependant ang. out, all. aus, got. ût, reste différent de got. us, all. ur, ags-angl. a.

1. Lehmann, p. 38.

2. Cf. l'anglais moderne to deal, diviser en parties, all. teilen.

3. La comparaison de orthances (à la légère, *sans* pensée) et de orthanc (la pensée par excellence) fait bien ressortir le contraste des sens 2 et 3.

aha. urdanc, cf. all. erdenken, ags. athencan), oreald (complètement vieux, aha. uralt), ǣblǣce (entièrement pâle [1], cf. ags. ablǣcan; all. erbleichen), aha. urmâri (très fameux). C'est ainsi que dans l'all. erstehen (aha. arstantan ou irstên, ags. astandan, got. usstandan), le préfixe a le premier sens; dans l'all. Ursprung (aha. ursprinc et irspringan, ags. ǣsprynge et aspringan), c'est le second qui domine, et c'est le troisième dans all. uralt et beaucoup de composés en ur-, ainsi que dans *er*sterben[2] (aha. irsterben, ags. asteorfan, achever de mourir). De la lecture du travail de M. Lehmann, et d'une analyse attentive de l'emploi de *us* en gothique, on peut donc conclure, sans trop de chances d'erreur, à l'identité de l'aha. ur, ar, ir, er, a-, et de l'ags. or, ǣ, a-.

***

Dans un aperçu rapide des publications anglo-saxonnes de cette dernière année[3], nous ne pouvions tout analyser et tout apprécier. Nombreuses sont les « dissertations inaugurales » des jeunes anglistes d'Allemagne, nombreux aussi les livres sortis des presses de Heidelberg, de Halle, de Bonn et de Kiel. Il nous a fallu choisir, et nous avons préféré les travaux qui nous ont paru avoir le plus d'originalité et d'intérêt général. L'ethnographie, la paléographie, la syntaxe, la dérivation y sont représentées : la phonétique et la morphologie seules n'y figurent point. Il est bon qu'il en soit ainsi. Car, depuis longtemps, ce dernier domaine est si ardemment exploité par tant de chercheurs qu'il finit par s'épuiser : sans doute il y a encore beaucoup de place pour mainte étude de détail, mais, après les ouvrages de MM. Sievers et Bülbring, les « grammaires anglo-saxonnes » risquent de se répéter et de n'être plus que des entreprises de librairie. La syntaxe, au contraire, offre un vaste champ d'études dont quelques coins seulement ont été explorés jusqu'ici, par M. Wülfing notamment, et, tout récemment, par M. Ries. Leurs travaux peuvent être suivis de beaucoup d'autres qui seront très utiles. Encore plus immédiatement souhaitable serait un bon dictionnaire étymologique de la langue anglo-saxonne, où toutes les équivalences germaniques seraient soigneusement indiquées : M. Holthausen, expert en scandinave et en vieux saxon, non moins qu'en vieil anglais, nous l'a promis il y a quelques années déjà. Il nous rendrait service à tous en en pressant la rédaction et la publication.

R. HUCHON.

1. Comme l'indique M. Lehmann p. 59, M. Kluge (*op. cit.*, p. 476) a tout à fait tort de donner au préfixe ǣ dans ce mot le sens négatif : il est au contraire intensif. De même ags. ǣswind (inerte) correspond à ags. aswindan, intensif de swindan (all. schwinden), languir, s'étioler, et n'est pas le privatif de swith (fort) ou plutôt d'un archaïque swinth, apparenté au got. swinths. Ce seul exemple montre combien incertaine est la reconstitution de formes philologiques par l'hypothèse.

2. *er* en syllabe atone au lieu de *ur* en syllabe accentuée.

3. De juin 1906 à juin 1907.

The Oxford English Dictionary. — *A New English Dictionary on historical Principles*, Oxford, Clarendon Press : *mesne-misbirth*, by H. Bradley Jan. 1, 1907; *piper-polygenistic*, by Dr. J. Murray, April 1, 1907; *misbode-monopoly*, by H. Bradley, July 1, 1907.

Plusieurs mots que Skeat faisait venir directement du latin ont leur source immédiate dans le français. *Pistil*, sous les formes *pestill* et *pest le* (XVIe, XVIIe s.), est l'ancien français *pestel*, qui a aussi donné l'anglais *pestle*, pilon. La forme moderne est le français *pistil* (1750). La forme latine *pistillum* a aussi été employée aux XVIIIe et XIXe siècles. *Placable* es de l'ancien français. *Plague*, moyen anglais *plage*, est l'anc. franç. *plage* (XVIe s.), *plague* (XVe s.), coup, blessure. *Plank*, moy. angl. *planke*, est l'ancien français du Nord *planke*. *Plantigrade* est du français (Geoffroy et Cuvier, 1795).

Par contre, d'autres mots que Skeat faisait venir du français sont attribués au latin : *plagiary*, à côté de qui le franç. *plagiaire* existait au XVIe siècle; *plebeian*, du XVIe siècle en anglais, tandis que le franç. *plébéien* est du XIVe; *pluvial*, du XVIIe, le franç. *pluvial* existant dès le XIIe. — *Plantation* (qui n'est pas dans Skeat., non plus que *pollution*) est daté environ 1450 en anglais et 1486 en français et vient par conséquent du latin ainsi que *pollution*, malgré que ce dernier, qui n'apparaît en anglais qu'au XIVe siècle, existe en français dès le XIIe.

Des mots français sont empruntés puis remplacés par des adoptions directes du latin — à moins, ce qui est fort possible, que le mot existant ne soit rhabillé à la latine. *Militar(e*, 1533, devient *military*, 1585. Le verbe *moder*, 1414, devient *moderate* vers 1432 (l'adj. *moderate* datait de 1398). *Plenar*, XIIIe s., anc. franç. *plenier*, anglo-fr. *plener*, fait place à *plenary* du XVIe siècle. *Podagre*, XIIe siècle, est remplacé par le pur latin *podagra* au XIVe siècle.

Le substantif français adopté rend nécessaire l'adoption d'un verbe correspondant. *Modulation*, XIVe s., est suivi du verbe *modulate*, XVIe s.; *placation*, XVIe s., appelle le verbe *placate*, XVIIe.

On constate l'hésitation entre les formes françaises et les formes latines. Bien que le latin *militia* existe dès 1590, un caduque *milice* paraît en 1635. Le vieux verbe du XIVe s. *molest* essaie de devenir *molestate* en 1793, sans succès du reste. *Plethory* et *plethora* voient *pletore* et *plethor* tenter de les remplacer aux XVIe et XVIIe siècles.

Pour expliquer le verbe *pleach*, il faut supposer un anc. franç. **plechier* (français dialectal moderne *plécher*), forme dialectale de l'anc. fr. *plessier*, *plaissier*, qui, de son côté, a donné le verbe *plash*, entrelacer. *Point-device* suppose un anc. fr. ou anglo-fr. *a point devis*, c'est-à-dire, *devis à point*.

L'anglais *moisture* est l'anc. fr. *moistour*. Le Dr Murray aurait trouvé la forme *moisture* dans le *Lexique de Godefroy*.

M. Bradley pense que l'anglais *messuage* est « probablement une corruption graphique de *mesnage* ». Cependant l'existence, qu'il signale, de l'anc.

fr. *masuage*, *masiuage*, *masowaige* (à quoi il convient d'ajouter la forme *mesuwaige*, *Romania*, XXXVI, 280) rend cette conjecture plus que douteuse.

Certains mots anglais ont une double ou triple origine. *Mode* représente le latin *modus* et le féminin français *mode*. Dans *point* se sont confondus deux ou même trois mots divers : le fr. *point*, le fr. *pointe* et un dérivé du fr. *poindre* ou *pointer* ou du verbe anglais *point*. *Plantain* représente le fr. *plantain*, une ancienne forme du français *platane* et, quand il signifie une plante tropicale, *musa paradisiaca*, sorte de bananier, un mot espagnol.

Des mots qui existaient en ancien anglais (*Old English*) ont été sauvés ou renforcés ou infectés par leurs cognats français. *Metre*, anc. angl. *meter*. est réadopté au XVIe s. du franç. *metre*. Mint, anc. angl. *minte*, se présente sous la forme *mente* qui peut avoir été influencée par le fr. *mente* (*menthe*). *Plant* représente, dans les plus anciens sens, l'anc. angl. *plante*, mais dans ses sens plus récents, le fr. *plante* ou *plant*. *Plaster*, dans le sens d' « emplâtre », est de l'ancien anglais, mais dans celui de « plâtre » c'est l'ancien français *plastre*.

Voici maintenant des survivants des mots de l'ancien français dont il ne nous reste, à nous, que des spécimens dialectaux. C'est, par exemple, *meuse*, *muse*, ouverture dans une haie par où s'échappe le gibier poursuivi, anc. fr. *muce*, *musse*, *mouce*, franç. dial. *muche*, cachette.

Sweet, dans sa grammaire, ignore le préfixe étranger *mis-*. Ici les deux préfixes *mis-*, l'un anglais, l'autre descendant du préfixe français *mes-*, ont chacun un article. A propos du second préfixe nous lisons que, si peu de mots formés avec lui furent tirés immédiatement de l'ancien français, le nombre des mots dûs directement ou indirectement à l'influence de ces composés est probablement beaucoup plus grand. *Misbelieve* fut fait d'après *mescroire*, *misfortune* et *mishap* d'après *mescheance*.

On rencontre des mots français que le français ne connaît pas, par exemple *métayage* et *mitraillade*. Le cas de *moirette* est curieux aussi. L'anglais *mohair* devient, d'une façon ou d'une autre, le français *moire*. *Moire* est adopté en anglais. Il y donne alors un dérivé, *moirette*, par l'addition d'un suffixe français devenu anglais, le suffixe *-ette*, qui a donné les mots anglais *wagonette*, *flannelette*, aujourd'hui naturalisés français, et *leatherette*, qui, apparemment, ne le sera jamais.

On sait combien de mots germaniques ont pénétré en anglais par le français. En voici un qui, *peut-être*, a suivi cette voie. C'est le mot *mite*, demi-farthing, au figuré « brin », « rien ».

Enfin la contribution celtique diminue constamment. Le verbe *poke* (anc. fr. *poquer*, *pocher*) qui apparaît en moyen anglais, sans qu'on puisse en dire la source immédiate, n'est certainement pas celtique, comme le croyait Skeat, mais germanique. C'est, comme dans tant d'autres cas, parce que le mot était passé de l'anglais dans le pays de Galles, en Cornouailles et en Irlande, qu'on l'avait pris pour un mot celtique.

J. DEROCQUIGNY.

Les Sonnets de Shakespeare. *Essai d'une interprétation en vers français*, par CHARLES-MARIE GARNIER. — *Cahiers de la quinzaine*, Paris, 8 rue de la Sorbonne, 2 volumes de 192 p. in-12 (septième et quinzième cahiers de la huitième série).

Les Sonnets de Shakespeare sont difficiles entre les sonnets. Nul n'ignore leur richesse de sens, leur luxe d'images, leurs pointes, leurs jeux d'esprit passionnés, et l'énigme mal éclaircie de leur origine et de leur fin. Les rendre en prose est déjà méritoire; mais les traduire en respectant le moule rigide du sonnet est un miracle. Il y a dans ces deux volumes infiniment de patience et d'ingéniosité. M. Garnier les a intitulés : « Essai d'une interprétation en vers français »; et en effet, traduire en vers les sonnets de Shakespeare, c'est forcément les interpréter. Il faut sacrifier l'accessoire, aller à l'essentiel; il faut atténuer les ombres, accentuer les lumières du texte; quand la traduction exacte est impossible, il faut trouver des équivalents dans la tonalité voulue. Et puisqu'il y a là une intrigue, une action suivie, il faut en marquer les étapes, en distribuer plus clairement les péripéties. M. Garnier n'a reculé devant aucune de ces nécessités; c'est assez le louer que de ne pas désapprouver son effort.

Sans doute, il arrive souvent — comment s'en étonner? — que la traduction réclame la même tension d'esprit qu'exigeait le texte. Parfois, les habitudes invincibles de notre esprit et de notre langue rejettent dans le bizarre et le forcé ce qui n'est que cherché dans l'anglais de la Renaissance; parfois, sous la plénitude du sens, la forme demande grâce et crie. En certains cas, le lecteur admirera l'audace de M. Garnier, plus qu'il ne la comprendra. Mais ces défaites d'un moment dans une longue lutte avec le plus redoutable des textes ne compromettent point le succès honorable de l'ensemble, et font ressortir le bonheur de quelques réussites brillantes. Des morceaux comme le suivant ne rendent-ils pas, avec le sens, quelque chose du rythme, et la physionomie même de cette poésie, si étrangement faite de sincérité et d'artifice — d'émotion vraie, de subtilité; d'ivresse imaginative et d'intellectualité raffinée?

Sonnet 128.

Quand tu viens, ma Musique, aux lamelles bénies
Du berçant virginal promener tes doigts blancs,
Et de ses fils d'argent tirer des harmonies
Qui ravissent mes sens et mes esprits tremblants,

J'envie en moi le saut léger des touches mues,
Qui baisent le fuseau rondelet de tes doigts,
Et mes lèvres que fuit une moisson perdue
Rougissent de l'orgueil de ces lames de bois.

Pour qu'on les baise ainsi, qu'une métamorphose
Auprès de toi, les change en ces hochets dansants
Que d'un geste rapide effleure ta main rose,
Bois morts, mais plus comblés que mes désirs vivants!

Verse à ces impudents le lait dont tu me sèvres,
Réserve-leur tes doigts, mais livre-moi tes lèvres!

L. CAZAMIAN.

BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

LANGUE ET LITTÉRATURE ALLEMANDES

I. — **Histoire proprement dite et histoire de la civilisation.** — BAUER, MAX. *Die deutsche Frau in der Vergangenheit.* Berlin, Schall, 07. 6 m. — BAUER, M. *Das Geschlechtsleben in der deutschen Vergangenheit. 5. Aufl.* Berlin, Seemann, 07. 4 m. — DIEFFENBACHER, J. *Deutsches Leben im 12. u. 13. Jahrh. Realkommentar zu den Volks-und Kunstepen u. zum Minnesang. I. Oeffentliches Leben.* Leipzig, Göschen, 07. 0,80 m. [*Sammlung Göschen, 93.*]. — HELFERT, J. A. v. *Geschichte der österreichischen Revolution im Zusammenhange mit der mitteleuropäischen Bewegung der J. 1848-1849. 1. Bd.* Freiburg i. B., Herder, 07. 10 m. — SEILER, F. *Die Entwicklung der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnworts. 2. Tl: Von der Einführung des Christentums bis zum Beginn der neueren Zeit. 2. verm. u. verbess. Aufl.* Halle, Buchh. d. Waisenhauses, 07. 3,80 m.

II. **Langue allemande.** — BÜCHMANN, G. *Der Zitatenschatz des deutschen Volkes, gesammelt und erläutert. Fortgesetzt von* W. ROBERTTORNOW, *23. Aufl., bearb. v.* EDUARD IPPEL. Berlin, Haude, 07. 8 m. — DUNGER, H. *Zur Schärfung des Sprachgefühls. 200 fehlerhafte Sätze m. Verbesserungen u. sprachlichen Bemerkgn. 3. verm. Aufl.* Berlin, Verlag d. allgem. deutsch. Sprachvereins, 07. 1.60 m.

III. **Histoire de la littérature.** — *a*). **Pays particuliers et thèmes particuliers.** — BÖMER, A. *Das literarische Leben in Münster bis zur endgültigen Rezeption des Humanismus.* Münster, Coppenrath, 06. 2 m. — KELLER, ALB. *Die Schwaben in der Geschichte des Volkshumors.* Freiburg i. B., Bielefeld, 07. 8 m. — KÖNIG, ED. *Ahasver « der ewige Jude », nach seiner ursprünglichen Idee u. seiner literarischen Verwertung betrachtet.* Gütersloh, Bertelsmann, 07. 1 m. — NAGEL, S. R. *Deutscher Literaturatlas. Die geograph. u. polit. Verteilg. der deutschen Dichtg. in ihrer Entwicklg.* Wien, Fromme, 07. 6 m. — *Erotische Volkslieder aus Deutsch-Oesterreich m. Singnoten. Gesammelt. u. hrsg. von* E. K. BLUMML. Wien, Malota, 07. 10 m.

b) **Auteurs et ouvrages particuliers.** — **Brentano, Cl.** *Gedichte. Ausgewählt u. eingel. v.* ALEX. V. BERNUS. Berlin, Fischer, 07. 2,50 m. [*Pantheon-Ausgabe.*].

Ekkehard's *Waltharius. Hrsg. v.* K. STRECKER. Berlin, Weidmann, 07. 2,40 m.

Fichte. — Fröhlich, F. *Fichtes Reden an die deutsche Nation. Eine Untersuchg. ihrer Entstehungsgeschichte*. Berlin, Weidmann, 07. 1,80 m.

Freiligrath's *Werke in 5 Büchern. Mit e. Auswahl seiner Briefe u. e. Anh. bisher noch nicht in den Ausgaben veröffentlichter Gedichte. Hrsg. v.* Walt. Heichen. Berlin, Weichert, 07. 2 m.

Frick. — Tobler, Alf. *Hans Konrad Frick, ein appenzellischer Volksdichter*. Leipzig, Beck, 07. 2 m.

Gentz *und Wessenberg. Briefe des ersten an den zweiten. Mitgeteilt von* Aug. Fournier. Wien, Braumüller, 07. 4,20 m.

Gœthe. — *Gœthes Gedanken. Aus seinen mündlichen Äusserungen in sachl. Ordng. u. m. Erläutergn zusammengestellt v.* W. Bode. Berlin, Mittler, 07. 2 vol. 8 m.

Graef, H. G. *Gœthe über seine Dichtungen. Teil 2. Die dramatischen Dichtungen, Bd. 3*. Frankfurt a. M., Literar. Anstalt, 06. 16 m. — Hauschild, G. R. *Das Verhältnis v. Gœthe's « Romeo u. Julia » zu Shakespeare's gleichnamiger Tragödie. Progr.* Frankfurt a. M., Knauer, 07. 2 m. — Sulger-Gebing, E. *Gœthe und Dante. Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte*. Berlin, Duncker, 07. 3 m. [*Forschungen zur neueren Literaturgeschichte, 32.*].

Groth, Klaus. *Briefe an die Familie Konrad Ferdinand Lange. Von* Ernst u. Luise Sieper. Erlangen, Junge, 06. 2 m.

Hebbel, F. *Durch Irren zum Glück. Tagebuchblätter*. Berlin, Behr, 07. 2 m.

Heine. — Vacano, S. *Heine und Sterne. Zur vergleichenden Literaturgeschichte*. Berlin, Fontane, 07. 2 m.

Herder. — Hansen, A. *Haeckel's « Welträtsel » u. Herders Weltanschauung*. Giessen, Töpelmann, 07. 1,20 m.

Heyse, P. — Klemperer, V. *Paul Heyse*. Berlin, Pan-Verlag, 07. 1,50 m. [*Moderne Geister, 4.*].

Hölderlin. — Zinckernagel, F. *Die Entwicklungsgeschichte von Hölderlins Hyperion*. Strassburg, Trübner, 07. 6,50 m. [*Quellen u. Forschungen zur Sprach u. Kulturgesch. d. german. Völker, 99.*].

Jean Paul. — Freye, Karl. *Jean Pauls Flegeljahre. Materialien und Untersuchungen*. Berlin, Mayer u. Müller, 07. 8,60 m. [*Palaestra, 61.*].

Kant, J. — Stange, Carl. *Der Gedankengang der « Kritik der reinen Vernunft »*. Leipzig, Dieterich, 07. 1 m.

La Roche, Sophie von. — *Geschichte des Fräuleins von Sternheim. Hrsg. v.* K. Ridderhoff. Berlin, Behr, 07. 6 m. [*Deutsche Literaturdenkmale des 18. u. 19. Jahrh., n° 138.*].

Mörike. — Eggert-Windegg, W. *Eduard Mörike's Haushaltungsbuch aus den J. 1843 bis 1847*. Stuttgart, Strecker, 07. 4 m.

Novalis. — *Schriften. Hrsg. v.* J. Minor. Jena, Diederichs, 07. 4 vol. 12 m.

Rosegger, Peter. — *Schriften in steirischer Mundart. Gesamtausg. in 3 Bdn.* Graz, Leykam, 07. 12 m. [Bd 1.].

Scheffel's, J. V. v., *Gesammelte Werke in 6 Bdn. Mit e. biograph. Einltg. von* Johs. Prœlss. *1. Bd.* Stuttgart, Bonz, 07. 1,50 m. — Prœlss, J.

Scheffels Leben. Biographische Einführung in die Werke des Dichters. Stuttgart, Bonz, 07. 2 m.

Schiller. — *Schillers Gedichte. Mit e. Einleitg. u. Erläutergn. v.* L. BELLERMANN. *Kritisch durchgeseh. Ausg.* Leipzig, Bibliograph. Institut, 07. 1,50 m. — *Musenalmanach f. d. J. 1797, hrsg. v. Schiller. Begleitwort von* H. HOLZSCHUHER. Leipzig, Insel-Verlag, 07. 24 m. — GLEICHEN-RUSSWURM, A. V. *Schillers Weltanschauung u. seine Zeit.* Berlin, Marquardt, 07. 1,50 m. [*Die Kultur, 12. Bd.*].

Schlegel, F. — *Lucinde. Ein Roman. Textrevision u. Einleitg. v.* JONAS FRÄNKEL. Jena, Diederichs, 07. 4 m.

Schleiermacher. — *Vertraute Briefe über Friedrich Schlegels Lucinde. Textrevision und Nachwort von* JONAS FRÄNKEL. Jena, Diederichs, 07. 3 m.

Schopenhauer. — *Schopenhauer. Seine Persönlichkeit in seinen Werken. Mit Einleitung von* S. FRIEDLAENDER. Stuttgart, Lutz, 07. 2 vol. 5 m.

Schwarzenberg, J. v. — *Trostspruch um abgestorbene Freunde. Hrsg. v.* WILLY SCHEEL. Halle, Niemeyer, 07. [*Neudrucke deutscher Literaturwerke des 16 u. 17 Jahrh., 215.*].

Sudermann, H. — AXELROD, IDA. *Hermann Sudermann. Eine Studie.* Stuttgart, Cotta, 07. 1,50 m.

Tieck, L. — GUNTHER, HANS. *Romantische Kritik und Satire bei Ludwig Tieck. Diss.* Leipzig, H. Schmidt, 07. 3 m.

Treitschke, Heinrich von. — *Ausgewählte* Schriften. Leipzig, Hirzel, 07. 2 vol. 4,80 m.

Wilbrandt, V. — KLEMPERER, V. *Adolf Wilbrandt. Eine Studie über seine Werke.* Stuttgart, Cotta, 07. 2,50 m.

LANGUE ET LITTÉRATURE ANGLAISES

I. Livres nouveaux.

BIBLIOGRAPHIE. — *The Book Fair* : guide to the choice of books, Routledge, 1 d. le n°. — *E. A. Baker,* History in fiction, a guide to the best historical romances, Routledge, 2 vols. à 2 s. 6.

LANGUE ET MÉTRIQUE. — *a*) EN GÉNÉRAL. — *The Oxford English Dictionary,* vol. VI by H. Bradley (Misbode — Monopoly), Frowde, 5 s. — *Alexander Melville Bell,* some memories of, by a Pupil, Boston, School of Expression. — *H. Harrison,* Surnames of the United Kingdom, a concise etymological dictionary, part I (monthly), Eaton Press, 1 s.

b). ANGLO-SAXON ET MOYEN ANGLAIS. — *L. Schmitt,* Die Akzente in altenglischen Hss., diss. de Bonn. — *J. Ries,* Die Wortstellung im Beowulf, Halle, Niemeyer, 10 m. — *W. Berbner,* Untersuchungen zu dem altenglischen Scriftbôc, diss. de Bonn. — *R. Taxweiler,* Angelsächsische

Urkundenbücher von kentischem Lokalcharakter, diss. de Berlin. — *F. Knappe*, Das angelsächsische Prosastück, Die Wunder des Ostens, diss. de Greifswald. — *H. Redepenning*, Syntaktische Kapitel aus der Ancren Riwle, diss. de Rostock. — *J. Ch. Le Compte*, The sources of the Anglo-French commentary on the proverbs of Solomon in the Ms. of the Bibliothèque nationale, diss. de Strasbourg. — *W. Meyer*, Flexionslehre der ältesten schottischen Urkunden (1385-1440), Halle, Niemeyer, 3 m. 60.

LITTÉRATURE. — *a*) ANGLO-SAXON ET MOYEN ANGLAIS. — *W. Huyshe*, Beowulf translated into modern English prose, Routledge, 2. s. 6. — *W. Schmidt*, Die altenglische Dichtung Daniel, bearbeiteter Text, diss. de Bonn. — *R. Imelmann*, Die altenglische Odoaker-Dichtung, Berlin, Springer, 2 m. — *A. A. Kern*, The ancestry of Chaucer, diss. de Baltimore. — *J. S. P. Tatlock*, The development and chronology of Chaucer's works, Chaucer Society, 2nd series, n° 37. — *Fr. Lehmeyer*, Colyn Blowbols Testament, ein spätmittelenglisches Gedicht, diss. d'Erlangen. — *A. Wirth*, Typische Züge in der schottisch-englischen Volksballade, programme de Bernburg.

b) XVIe ET XVIIe SIÈCLES. — *E. W. Edmunds*, The Story of English literature, vol. I (1558-1625), Murray, 3 s. 6. — *J. H. Gardiner*, The Bible as English literature, Fisher Unwin, 5 s. — *W. W. Dixon*, Queens of beauty and their romances (essais sur Mrs. Hutchinson, les Miss Berrys, Lady M. W. Montagu, etc.), 2 vols. Hutchinson, 24 s. — *George Buchanan*, Glasgow Quatercentenary studies (with bibliography), Mac Lehose, 12 s. 6. —

c) DRAME ET SHAKESPEARE. — *C. Liebe*, Der Arzt im Elisabethanischen Drama, diss. de Halle. — *H. Maas*, Aeussere Geschichte der englischen Theatertruppen (1559-1642), Materialien zur kunde... Leipzig, Harrassowitz, London, Nutt, 18 m. — *Henslowe Papers*, documents supplementary to Henslowe's Diary, ed. by W.W. Greg, Bullen, 10 s. 6. — *Ch. Crawford*, A Concordance to the works of Th. Kyd, Materialien zur Kunde... vol. XV, Leipzig, Harrassowitz, 20 m. — *A. Behrend*, Nicholas Rowe als Dramatiker, diss. de Königsberg. — *Alicia's Diary*, with Shakespeare criticisms, E. Stock, 10 s. 6. — *G. P. Baker*, The development of Shakespeare as a dramatist, Macmillan, 7 s. 6. — *G. Cosentino*, Le commedie di Shakespeare, Bologna, Beltrami, 10 l. — *D. W. Duthie*, The case of Sir John Falstolf and other historical studies, Smith Elder, 5 s. — *W. Jaggard*, Some gleanings and conjectures upon Love's Labour's Lost, Shakespeare Press, Liverpool, 6 d. — *Jahrbuch der deutschen Shakespeare Gesellschaft*, 43e année, Berlin, Langenscheidt, 11 m. — *M. Joachimi-Dege*, Shakespeare Probleme im 18. Jahrhundert und in der Romantik, Leipzig, H. Haessel, 5 m. — *W. Klingbeil*, Der poetische Wert der beiden ersten quartos von Romeo and Juliet, und die Art ihrer Enststehung, diss. de Königsberg. — *A Neubner*, Missachtete Shakespeare Dramen, Berlin, Elsner, 4 m. — *O. Pape*, Ueber die Entstehung der ersten Quarto von Shakespeare's Richard III, diss. Erlangen. — *M. Priess*, Die Bedeutungen des abstrakten substantivierten Adjektivs...

bei Shakespeare, diss. de Göttingen. — *B. Siburg*, Schicksal und Willenfreiheit in Macbeth, diss. de Göttingen. — *F. A. Smith*. The Critics versus Shakespeare, a brief for the defendant, New-York, the Knickerbocker Press. — *A. E. Thiselton*, Notulæ criticæ (on Troilus and Cressida), Brighton, the Robinson printing company, 1 s. — *M. J. Wolff*, Shakespeare, der Dichter und sein Werk, 1ster Band, Munich, Beck, 6 m. — *E. A. Browne*, W. S. Gilbert (Stars of the stage), Lane. 2 s. 6. —

d) XVIIIe SIÈCLE. — *P. Berger*, William Blake, Mysticisme et poésie, Paris, Société française de librairie, 10 fcs. — *O. von Taube*, William Blake : die Ethik der Fruchtbarkeit, Jena, Diederichs. 5 m. — *Cowper* in London, the Cowper Society, Everett. — *C. Waldschmidt*, die Dramatisierungen von Fielding's Tom Jones, diss. de Rostock. — *O. Zippel*, Entstehungs-und-Entwicklungsgeschichte von Thomson's Winter, diss. de Berlin.

e) XIXe SIÈCLE ET CONTEMPORAINS. — *W. H. Crawshaw*, The making of English literature, Heath 5 s. — *H. D. Davray*, La littérature anglo-canadienne, Paris, Sansot, 1 fr. 50. — *W. A. Dutt*, Some literary associations of East Anglia, Methuen, 10 s 6. — *E. Foerster*, Die Frauenfrage in den Romanen englischer Schriftstellerinnen der Gegenwart, Marburg, Elwert, 1 m. — *P. Berger*, Quelques aspects de la foi moderne dans les poèmes de Rob. Browning, Paris, Société française de librairie, 3 fr. 50. — *A. Pönitz*, Byron und die Bibel, diss. de Leipzig. — *J. Weigand*, Lewis'Monk und Ossian in ihrem Verhältnis zu Lord Byron, diss. de Zürich. — *Mary Williams*, The Dickens Concordance, Griffiths, 3 s. 6. — *Helene Richter*, George Eliot, Berlin, Duncker, 5 m. — *M. Kelly*, Froude, a study of his life and character, Drane, 3 s. 6. — *J. Meyer*, Wm. Godwin's Romane, diss. de Leipzig. — *P. Ramus*, Wm. Godwin, der Theoretiker des kommunistischen Anarchismus, Leipzig, Dietrich, 1 m. 50. — *F. P. Sterns*, The Life and genius of Nathaniel Hawthorne, Philadelphie, Lippincott. — *Ch. E. Norton*, H. W. Longfellow, a sketch of his life, Constable, 3 s. 6. — *A. Esdaile*, George Meredith, a bibliography of his writings in prose and verse, Spencer, 8 s. — *A. Biber*, Studien zu Wm. Morris prose romances, diss. de Greifswald. — *J. W Mackail*, Wm. Morris and his circle, a lecture, Frowde 1 s. — *R. Besser*, Ruskin's Beziehungen zu Carlyle, programme de Dresde. — *Holbrook Jakcson*, Bernard Shaw, Grant Richards, 5 s.

HISTOIRE DE LA CIVILISATION. — *a*) DES ORIGINES AU XVIIIe SIÈCLE. — *E. Dupont*, Recherches historiques et topographiques sur les compagnons de Guillaume le Conquérant, 1re partie, Saint Servan, Haizé, 5 fcs. — *Sir Th. Gray*, Scalacronica, the reigns of Edward I, II, III, translated by Sir H. Maxwell, Glasgow, Mac Lehose, 24 s. — *A. F. Pollard*, Factors in modern history (XVIe et XVIIe siècles), Constable, 7 s. 6. — *F. M. Brookfield*, My Lord of Essex, Robert Devereux, Pitman, 6 s. — *F. C. Montague*, The History of England (1603-1660), fait partie de The Political History of England en 12 vol., Longmans, 7 s. 6. — *K. Brauer*, Die Unionstätigkeit

John Duries unter dem Protektorat Cromwells, Marburg, Elwert, 4 m. 80. — *J. A. Porret*, le Réveil religieux au XVIIIe siècle en Angleterre, Genève, Robert, 3 fcs. 75. — *J. S. Simon*, The Revival of religion in England in the 18th century, Kelly, 3 s. 6.

b) XIXe SIÈCLE. — HISTOIRE POLITIQUE. — *The Annual Register* for 1906, Longmans, 18 s. — *C. S. Parker*, The Life and Letters of Sir James Graham (1792-1861), 2 vol., Murray, 24 s. HISTOIRE SOCIALE. — *J. Bardoux*, Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine, les crises politiques, Paris, Alcan, 5 fcs. — *England in deutscher Beleuchtung*, vol. IX : die englische Presse, par T. Lorenz, 1 m. 50; vol. X : Grösserbritannien par T. Lenschau, 1 m., Halle, Gebauer-Schwetschke. — *R. Boverat*, Le socialisme municipal en Angleterre et ses résultats financiers, Paris, A. Rousseau, 10 fcs. — *L. Jebb*, The Small Holdings of England, Murray, 19 s. 6. — *E Craster*, A Histor y of Northumberland, vol. VIII, Tynemouth, Simpkin, 26 s. — HISTOIRE DE LA RELIGION ET DES IDÉES. — *J. R. de Fursac*, Un mouvement mystique contemporain, le réveil du pays de Galles (1904-5), Paris, Alcan, 2 fcs. 50 — *W. R. Inge*, Studies of English Mystics, Murray, 6 s. — *Vox clamantis*, A History of Ritualism, Open Road publishing company, 3 s. 6 — *A. S. Pringle-Pattison*, The Philosophical Radicals and other Essays, Blackwood, 6 s. — *A. G. Sinclair*, Der Utilitarismus bei Sidgwick und Spencer, Heidelberg, Winter, 2 m. 80. — IRLANDE, ECOSSE ET AMÉRIQUE. — *C. L. Lampson*, A consideration of the state of Ireland in the 19th century, Constable, 18 s. — *The Sorrows of Ireland*, by Pat, West Strand publishing company, 1 s. — *P. Hume Brown*, The Union of 1707, Glasgow, Outram. — *David, Lord Elcho*, A Short Account of the Affairs of Scotland (1744-6), Edinburgh Douglas. — *M. A. de Bovet*, l'Ecosse, Hachette, 4 fcs. — *D. Oswald Dykes*. Scottish Local government, Edinburgh, Oliphant and Ferrier, 1 s. — *T. F. Henderson and F. Watt*, Scotland of To-Day, Methuen, 6 s. — *A. T. Innes*, The Scottish Churches and the crisis of 1907, Holder and Stoughton, 1 s. — *A. Mitchell*, A Short History of the church in Scotland, Rivingtons, 1 s. — *Th. P. Young*, Histoire de l'enseignement primaire et secondaire en Ecosse (1560-1872), Hachette, 8 fcs. — *E. Makendree Avery*, A History of the United States and its peopleto the present time, vol. III, Cleveland, Burrows. — *Mary A. M. Marks*, England and America, the American Revolution 1763-1783, 2 vol., Brown Langham, 30 s.

II. — Réimpressions.

MÉTRIQUE. — *W. Thomson*, The Basis of English Rhythm, 2nd ed., Glasgow, Holmes, 1 s.

LITTÉRATURE. — *a*) ANGLO-SAXON ET MOYEN ANGLAIS. — *J. Bosworth*, The Gothic, anglo-saxon and Tyndale Versions of the gospels, 4th ed., Gibbings, 6 s. — *Jocelin of Brakelond*, The chronicle of, ed. by Sir E. Clarke, Murray, 1 s. — *The Owl and the Nightingale*, ed. by J. E. Wells, Belles

Lettres Series, Heath, 3 s. 6. — *The Proverbs of Alfred*, ed. by Skeat, Frowde, 2 s. 6. — *The Seven Sages of Rome*, ed. by K. Campbell, The Albion Series, Boston, Ginn. — *Early English Lyrics*, ed by E. K. Chambers and F. Sidgwick, Bullen, 6 s. — *Wm. Dunbar*, Poems, ed. by H. B. Baildon, Cambridge University Press, 6 s. — *The Frere and the Boye*, etc., printed by Wynkyn de Worde (1496-1512), Cambridge University Press, 7 s. 6. —

b) XVIe ET XVIIe SIÈCLES. — *J. I. Mombert*, English Versions of the Bible, a handbook, new ed., Bagster, 2 s. 6. — *Sir Thomas Browne*, Works, ed. by C. Sayle, 3 vol. Grant Richards. — *Bunyan*, Grace abounding and Pilgrim's Progress, Cambridge University Press, 4 s. 6. — *Lodge*'s Rosalynde, the Shakespeare Library, Chatto and Windus, 2 s.

c) DRAME ET SHAKESPEARE. — *Recently discovered lost Tudor plays* (Weatlh and Health, Impatient poverty, John the Evangelist, Mankind, Nature, Wit and Science, Respublica), ed. by J. S. Farmer, Early English Drama Society, — *Anthony Brewer's* Love-Sick king, Materialien zur Kunde, n° 18, Leipzig, Harrassowitz, 4 m. 80. — *R. Edwards, T. Norton, T. Sackville*, Dramatic Writings, ed. by. J. S. Farmer, Early English Dramatists, Gibbings, 10 s. 6. — *Ben Jonson*, Every Man out of his Humor, Materialien zur Kunde... n°s 16 et 17 à 8 m., Leipzig, Harrassowitz. — *Shakespeare*, King John, Arden ed., Methuen, 2 s. 6; Macbeth, ed. par H. Conrad, Berlin, Weidmann, 2 m. 20; The Bankside-Restoration Shakespeare, vol. I, Timon (texte de 1623 et texte du Timon de Shadwell), ed. par A. Morgan et W. Vickery, vol. II Love's Labour's Lost (textes de 1598 et de 1623), ed. par J. H. Platt, New York, Shakespeare Society, 25 s. — *F. T. Vischer*, Shakespeare Vorträge (Macbeth, Romeo), 2nd ed., Stuttgart, Cotta, 6 m. — *N. Udall*, Dramatic Writings, ed. by J. S. Farmer, Early English Dramatists, Gibbings, 7 s. 6.

d) XVIIIe SIÈCLE. — *R. Burns*, The Poetry of, ed. by Henley and Henderson, 4 vol., Jack, 6 s. — *Boswell's Johnson*, ed. Ingpen. parts IV-VII à 1 s., Pitman. — *M. Prior*, Dialogues of the Dead, etc., ed. by A. R. Waller, Cambridge University Press, 4 s. 6.

e) XIXe SIÈCLE. — *F. St. J. Corbett*, A History of British Poetry, Gay and Bird, 7 s. 6. — *R. W. Frazer*, A Literary History of India, Fisher Unwin, 12 s. 6. — *R. Wülker*, Geschichte der englischen Literatur, 2nd ed., 2nd vol., Leipzig, Bibliograph. Institut. — *Hartley Coleridge*, Poems, Wellwood, 1 s. — *G. Eliot*, The Spanish Gypsy and Jubal, Theophrastus Such, Blackwood, 2 vol. à 3 s. 6. — *J. Galt*, Novels, Maclaren, 4 vol. à 7 s. 6. — *Kingsley's* Westward Ho, ed. Innes, Frowde, 2 s. — *Wm. Morris*, Jason, Longmans, 2 s. — *Ruskin*, Library Édition : vol. 29 (III de Fors), vol. 30 (Guild and Museum of St. George), 35 s.; Præterita, 3 vol. à 2 s. 6, Allen. — *R. L. Stevenson*, Works with Bibliography, vol. XIII-XVI, Cassell.

f) SÉRIES. — *New Universal Library*, Routledge, 1 s. le vol. : Ainsworth, Old St. Paul's; M. Arnold, Essays in Criticism; Ch. Brontë, Jane Eyre; Carlyle, Past and Present; Hazlitt, Liber Amoris; Helps, Friends in Council,

Companions of my Solitude; Hobbes. Leviathan; Macaulay, Constitutional and other Essays, Lays of Ancient Rome; Martineau, Endeavours after the Christian life; Ruskin, The Poetry of Architecture, Sesame and Lilies, The Harbours of England, Pre-Raphaelitism, Essays on political economy, Poems, Elements of perspective; J. Selden, Table Talk; John Smith, Travels and Adventures (1593-1629); J. and Hor. Smith, Rejected Addresses; J. Wilson, Noctes Ambrosianæ. — *The World's Classics*, Frowde, 1 s. le vol. : Butler, Analogy; Cobbold, Margaret Catchpole; Dickens, Great Expectations; Fielding's Voyage to Lisbon; Frere, translations of Aristophanes; G. Herbert, Poems; Horne, New Spirit of the Age; Leigh Hunt, the Town; Jervas, Don Quixote; Ruskin, Sesame and Lilies, Ethics of the Dust; Smollett, Travels through France and Italy. — *The People's Library*, Cassell, 8 d. ou 1 s. 6. le vol. : Dickens, Tale of two Cities; G. Eliot, Adam Bede; Hawthorne, Scarlet Letter; Kingsley, Westward Ho; Lamb, Elia; Ruskin, Sesame and Lilies, Political Economy of Art; Scott, Ivanhoe; Stevenson, Treasure Island, Kidnapped; Tennyson, Poems (1820-63); Mrs. H. Wood, East Lynne.

HISTOIRE DE LA CIVILISATION. — HISTOIRE POLITIQUE. — *Macaulay's* History of England, ed. Henderson, Routledge, 5 s. — *G. R. Gleig*, The Life of Robert, 1st Lord Clive, Murray, 2 s. 6. — *J. A. R. Marriot*, George Canning and his Times, Murray, 2 s. 6. — HISTOIRE SOCIALE, *Hakluyt*, Select narratives from the Principal Navigations of, ed. E. J. Payne, Frowde, 4 s. 6. — *Anne, Lady Fanshawe*, Memoirs (1600-1672), Lane, 16 s. — *B. Faujas de St. Fond*, A Journey through England and Scotland to the Hebrides in 1784 (rééd. de traduction publiée en 1799), Hopkins, 21 s. — *G. Wendt*, England, seine Geschichte, Verfassung und staatliche Einrichtungen, Leipzig, Reisland, 6 m. — HISTOIRE DE LA RELIGION. — *Cranmer*, On the Sacrament of the Lord's Supper (1550), Thynne, 3 s. 6. — ÉCOSSE. — J. Graham, Condition of the Border at the Union, Routledge, 2 s. 6.

TABLE DES MATIÈRES

I. — ARTICLES ORIGINAUX

Castelain (Maurice). — Shakespeare et Ben Jonson........... 21, 113
Ehrhard (Auguste). — La dernière passion de Gentz............... 556
Joret (Charles). — Un professeur à l'institut du Belvédère, Auguste Duvau.. 501
Mis (L.). — Le « Gœthe-und Schiller-Archiv » de Weimar.......... 292
Pineau (L.). — Ibsen d'après sa correspondance.................. 265
Pitollet (Camille). — Notes sur H. Heine et Th. Körner............. 218
Pitollet (Camille). — Sur un prétendu roman à clef de Johanna Kinkel : *Hans Ibeles in London*.................................. 361
Seillière (Ernest). — Lewis H. Morgan et la philosophie marxiste de l'histoire.. 1
Vulliod (A.). — Les sources de l'émotion dans l'œuvre de Théodor Storm.. 66, 181

II. — NOTES ET DOCUMENTS

B. (F.). — A propos d'une continuation française du « Geisterseher » de Schiller.. 415
B. (F.). — Deux lettres inédites de Jung Stilling.................. 310
Delacroix (H.). — Les réveils religieux en Angleterre et aux États-Unis.. 408
Derocquigny (J.). — « Cottage » et « hut ».......................... 107
Derocquigny (J.). — Dial's point.................................. 241
Duproix (J.-J.). — Nicolas Beets et la littérature hollandaise........ 326
Koszul (A.). — Comment noter les vers anglais.................... 313
Koszul (A.) — Une traduction de poète : Gœthe et Shelley.......... 86
Meyer (R.-M). — Lettre.. 606
Rouge (I.). — Les dernières publications relatives au romantisme... 94
Schinz (A). — La Réforme de l'orthographe en France et en Amérique. 593
Suphan (B.). — Meine Herder-Ausgabe.............................. 233
Vanrycke (P.). — 29ᵉ Congrès pour l'étude de la langue et de la littérature néerlandaises.............................. 100

Weil (H). — Observations sur un passage de la « Braut von Messina ». 604
Documents du musée Calvet d'Avignon 419
Société pour l'étude des langues et littératures modernes .. 260, 329

III. — COMPTES RENDUS CRITIQUES

BALDENSPERGER F. : Bibliographie critique de Gœthe en France (*E. L.*) 429
BORNHAUSEN KARL : Die Ethik Pascals (*Henry Bauer*)............... 467
BROSSWITZ F. : Heinrich Laube als Dramatiker (*J. Dresch*).......... 435
CASSIRER ERNST : Der kritische Idealismus und die Philosophie des gesunden Menschenverstandes (*I. Talayrach*)...................... 447
CASTELAIN M. : P. B. Shelley's Hellas (*A. K.*)....................... 251
CHADWICK MUNRO : The Origin of the English Nation (*R. Huchon*).... 625
DOWDEN E. : Trelawny's recollections of the last days of Shelley and Byron (*A. Koszul*)... 249
FRANZ W. : Orthographie... in den Werken Shakespeares (*J. Delcourt*) 451
GARNIER C.-M. : Les sonnets de Shakespeare (*L. Cazamian*).......... 644
GESSLER ALBERT : Zur Dramaturgie des Bernauerstoffes (*A. Tibal*)... 334
GREY WALTER W. : Pastoral Poetry ond Pastoral Drama (*Emile Legouis*) 348
GRUPP GEORG : Kulturgeschichte des Mittelalters (*F. P.*)............ 425
HOEDE KARL : Die sächsischen Rolande (*F. P.*).......)............. 426
HOUBEN H.-H. : Heinrichs Laubes Leben und Schaffen (*J. Dresch*).. . 433
HOUBEN H.-H. Zeitschriften des jungen Deutschlands (*J. Dresch*)..... 437
HUCHON H. : George Crabbe (*Joseph Aynard*)........................ 458
HUNT W. HOLMAN : Preraphaelitism and the Preraphaelite Brotherhood (*Jacques Bardoux*).. 338
J. G.-B. : Memorials of Edward Burne-Jones (*Jacques Bardoux*)...... 345
JESSEN FRANZ DE : Manuel historique de la question du Slesvig (*Léon Pineau*) 109
JIRICZEK OTTO L. : Die deutsche Heldensage (*F. P.*)................ 428
KELLER W. : Angelsächsiche Palaeographie (*R. Huchon*)............. 631
KUH EMIL : Biographie Fr. Hebbels (*A. Tibal*)...................... 334
KUTSCHER Dr : Fr. Hebbel als Kritiker des Dramas (*A. Tibal*)........ 334
LANDAU PAUL : Karl von Holtei's Romane (*G. R.*).................. 108
MARTIN A. : Max Stirners Lehre (*Albert Lévy*)...................... 445
MENTZEL E. : Briefe der Frau Jeannette Strauss-Wohl an Börne (*J. Dresch*).. 440
MEYER E.-A. : Deutsche Gespräche (*F. P.*)......................... 429
MÜNZ BERNHARD : Fr. Hebbel als Denker (*A. Tibal*)................. 334
OXFORD ENGLISH DICTIONARY (*J. Derocquigny*)....................... 642
PERIAM ANNINA : Hebbels Nibelungen (*A. Tibal*)..................... 334
RHAMM K. : Die Grosshufen der Nordgermanen (*F. Piquet*)........... 246
RIES JOHN : Die Wortstellung im Beowulf (*R. Huchon*).............. 634

RUEST ANSELM : Max Stirner (*Albert Lévy*) 445
RUNGE P. : Die Lieder des Hugo von Montfort (*F. Piquet*) 424
SCHIRMACHER Käthe : Deutschland und Frankreich seit 35 Jahren (*Albert Lévy*) 245
SCHMITT SALADIN : Hebbels Dramatechnik (*A. Tibal*) 334
SCHŒPS R. : Zu Goethes Wilhelm Meister (*M*) 430
SCHWARZ FERDINAND H. : Nicholas Rowe, the Fair Penitent (*A. Barbeau*) 457
SÉLINCOURT E. DE : Wordsworth's guide to the lake (*A. K.*) 250
SERAU RICHARD : Der Tod im deutschen Drama des 17. und 18. Jahrhunderts (*F. P.*) 352
SŸMONS B. : Die Lieder der Edda (*Léon Pineau*) 422
SINGER S. : Heinrich von Neustadt's Apollonius von Tyrland (*F. P.*) .. 248
SKEAT WALTER W. : A Primer of classical and English Philology (*J. Delcourt*) 349
STERN ADOLF : Otto Ludwig (*L. Mis*) 332
STREITBERG WILHELM : Gotisches Elementarbuch (*Jos. Delcourt*) 421
STUBBS WILLIAM : Histoire constitutionnelle de l'Angleterre (*A. de Saint-Léger*) 450
SUPHAN B. : Le XIXe siècle tel qu'il se reflète dans la poésie classique du XVIIIe (*L. Mis*) 243
VICTOR W. : A Shakespeare phonology (*Jos. Delcourt*) 451
VICTOR W. : A Shakespeare reader in the old spelling (*Jos. Delcourt*) .. 451
WACKERNAGEL WILHELM : Poetik, Rhetorik und Stilistik (*F. P.*) 247
WENZLAU FRIEDRICH : Zwei-und Dreigliedrigkeit in der deutschen Prosa des XIV. und XV. Jahrhunderts (*F. P.*) 427
WERNER R.-M. : F. Hebbels sämmtliche Werke. III. Abt. (*A. Tibal*) ... 334
WILMANNS W. : Deutsche Grammatik. 3. Abt. (*F. Piquet*) 351
WINTER G. : Das deutsche Volkslied (*F. Piquet*) 424

IV. — LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

Poésie lyrique allemande : C. Spitteler, D. Stieler, F.-C. Ginzkey, L. Greiner (M. Hütter) 470
Romans et nouvelles allemands : M. Boehme, C. Viebig, R. Herzog, G. Frenssen, L. Hirschfeld, C Bernouilli, P.-E Höcker, C. Spitteler (L. Mis) 475

V. — LITTÉRATURE COMPARÉE (F. BALDENSPERGER)

BEAM JACOB N. : Die ersten deutschen Übersetzungen englischer Lustspiele im achtzehnten Jahrhundert 615
BÖTTCHER ERICH : Der englische Ursprung des Comte de Boursoufle .. 615
CHARLANNE L. : L'influence française en Angleterre au XVIIIe siècle ... 614

ESTÈVE E. : Byron et le Romantisme........................... 618
FEST JOSEPH : Othello in Frankreich........................... 616
FRANCKE K. : German Ideals of to-day........................... 620
GENDARME DE BÉVOTTE : La Légende de Don Juan........................... 612
GRIERSON : Periods of European Literature........................... 604
HUCHON RENÉ : Mrs. Montagu........................... 616
JAKOB F. : Die Fabel von Atreus und Zyestes........................... 612
KIND J.-L. : Edward Young in Germany........................... 616
KLENZE C. VON : The interpretations of Italy during the last two centuries........................... 622
LASSERRE P. : Le Romantisme français........................... 621
LEE STEPHEN : Shakespeare and the modern stage........................... 616
REED B. : The influence of Solomon Gessner upon English Literature. 619
SCHONNEVELDT CH. VAN : Ooer de navolging der Klassick-fransche tragedie in nederlandsche treurspelen der achttiende eeuw........... 614
SPECK : Katilina im Drama der Weltliteratur........................... 612
SULGER-GEBING E. : Gœthe und Dante........................... 623
TUCKER T.-G. : The foreign debt of English Literature........................... 611
VACANO I. : Heine und Sterne........................... 617
VAUGHAN : The Romantic Revolt........................... 604
WENDEROTH O. : Der junge Quinet und seine Uebersetzung von Herders « Ideen »........................... 619
ZOCCO I. : Petrarchismo e Petrarchisti in Inghilterra........................... 624

VI. — BIBLIOGRAPHIE ET REVUE DES REVUES

Langue et littérature allemandes.................. 110, 252, 353, 645
Langue et littérature anglaises........................ 355, 487, 647
Littérature comparée........................... 129, 498
Revues allemandes........................... 126, 255, 357, 497
Revues anglaises........................... 127
Revues philologiques........................... 122, 356, 493
Revue des revues d'art........................... 131
Revues scandinaves........................... 128, 495

Le propriétaire-gérant : FÉLIX ALCAN.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.